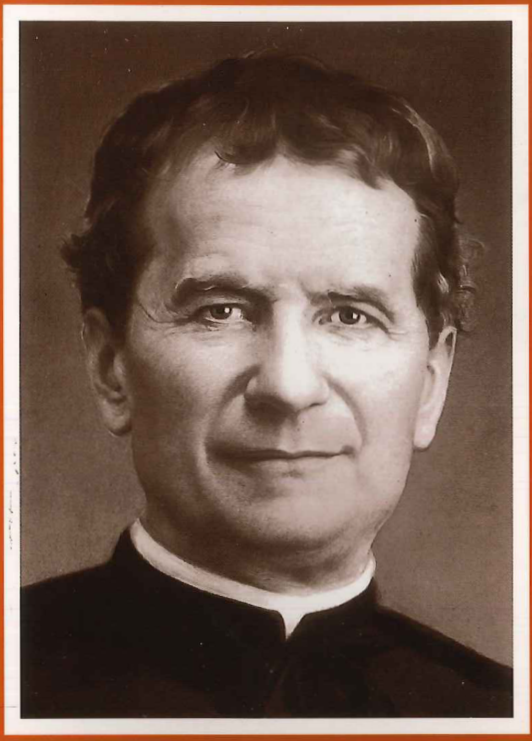


MEMOIRES BIOGRAPHIQUES DE JEAN BOSCO

VOLUME XII

MEMOIRES BIOGRAPHIQUES

DE

JEAN BOSCO

concernant l'année **1876** *et recueillis par*

EUGÈNE CERIA,
Prêtre salésien

VOLUME XII

(traduction présentée par Sœur Joséphine Depraz, Fille de Marie Auxilitrice)

2017

Propriété littéraire.

Tous les droits de reproduction et de traduction sont réservés aux " Editions S. D. B. ".

Editions S. D. B.

Edition extracommerciale

Direction générale Opere Don Bosco

Via della Pisana, 1111

Casella Postale 18333

00163 Roma

MEMOIRES BIOGRAPHIQUES

DE

JEAN BOSCO



En 1876 Don Bosco remit aux Filles de Marie-Auxiliatrice les Constitutions rédigées par lui-même et approuvées par l'Autorité ecclésiastique.

Présentation

Qui, parmi les disciples ou simplement les amis et les curieux de saint Jean Bosco, n'a jamais entendu parler des *Memorie Biografiche di Don Giovanni Bosco* ? Ceux qui fréquentent un peu les bibliothèques salésiennes ne manqueront pas d'y découvrir ces vingt gros volumes en italien, dont certains ont de six à huit cents pages et dont le total dépasse le chiffre de seize mille pages. Comment a-t-on pu écrire tant de choses sur un seul homme, fût-il un saint comme Don Bosco ?

Cette longue série n'est pas sortie de presse du jour au lendemain. Plus de quarante ans s'écoulèrent entre le début et la fin de la publication. En effet, le premier tome parut en 1898 et le dernier en 1939. Ils sont l'œuvre de trois salésiens : on doit au Père Jean-Baptiste Lemoyne les neuf premiers, au Père Ange Amadei le dixième, et au Père Eugène Ceria les neuf derniers. Le tome vingt est un index analytique général des matières et des personnes.

L'importance des *Memorie* dans la tradition salésienne est immense. Outre le fait que l'œuvre a reçu les recommandations officielles de la part des successeurs de Don Bosco, il s'avère que tous ceux qui ont écrit sur le saint de la jeunesse ont puisé de façon directe ou indirecte dans cette abondante source. La série inaugurée par Don Lemoyne en 1898 est, en effet, à la base de nos connaissances sur saint Jean Bosco et sur son œuvre, sa spiritualité et sa pédagogie.

Pour comprendre leur genre littéraire, il convient de rappeler que les tomes sont sortis dans le climat enthousiaste du procès de canonisation du fondateur des salésiens, ouvert en 1890 et conclu avec la canonisation en 1934. La lecture des *Memorie* est un monument à la sainteté de Don Bosco, qui nous restitue le climat, l'ambiance, les choix et les charismes du saint éducateur.

Après la publication des deux derniers tomes en 1939, mais surtout à partir des années 1950, de nouvelles études historiques ont paru, montrant la valeur permanente de l'œuvre et certaines de ses limites. N'y aurait-il pas une part de « légende dorée » à laquelle les auteurs, surtout Lemoyne, auraient cédé ? En 1962, le Père Francis Desramaut, salésien et historien français, a fait une étude détaillée et précise du tome premier, mettant à jour les sources utilisées par Don Lemoyne, sa mentalité et sa façon de travailler. Malgré les soupçons d'enjolivement des sources et la volonté d'édification, concluait le Père Desramaut, l'œuvre de Don Lemoyne sera toujours utile aux historiens de Don Bosco. Pour Don Pietro Stella, salésien et historien italien, auteur d'un « petit guide critique » pour lire les *Memorie Biografiche*, il s'agit là d'un document daté d'une époque et d'une mentalité, mais qui reste une base de départ toujours utile pour remonter aux sources utilisées par les auteurs Lemoyne, Amadei et Ceria.

Pour toutes ces raisons, et malgré les limites dues au temps et à la mentalité, les *Memorie* ont fait l'objet de traductions en espagnol, en anglais et en flamand. Pourquoi ne pas tenter une traduction en français ? A l'origine de la traduction française, il y a l'initiative du Père Gérard Balbo, alors supérieur provincial de Paris, qui a sollicité des traducteurs dans les années 1990 pour faire paraître les *Mémoires biographiques de saint Jean Bosco* en français dans des délais raisonnables. Ont répondu à son appel : pour le volume II, le Père Philippe Frémin ; pour le volume IV, le Coadjuteur salésien Yves Le Coz ; pour le volume V, le Père Marceau Prou ; pour le volume XII, Sœur Joséphine Depraz, Fille de Marie Auxiliatrice ; et, pour l'Index, le Père Frémin. Ce dernier a supervisé la traduction de tous les volumes. Il a donc révisé l'ancienne traduction des volumes II, IV et V, déjà publiés, qui, de ce fait, ne servent plus et sont désormais remplacés. Il travaille actuellement à la traduction du volume III, en vue d'une prochaine publication.

Les textes de ces premiers volumes disponibles en français nous permettent de connaître le Don Bosco des « années d'or » de l'Oratoire Saint-François-de-Sales à Turin-Valdocco. Le tome II, qui couvre les années 1841-1846, raconte les premières années du prêtre diocésain Jean Bosco, la naissance et les premières années « romantiques » de l'Oratoire « volant », jusqu'à son implantation dans le hangar Pinardi au Valdocco. Le volume III, consacré aux années turbulentes 1847-1849, décrit les vicissitudes de l'Oratoire durant la guerre d'indépendance italienne et les débuts de la maison d'accueil. Dans le volume IV sont relatés les événements qui se succédèrent de 1850 à 1853, en particulier le fonctionnement des classes, la construction de l'église Saint-François-de-Sales et les initiatives de Don Bosco comme écrivain et éditeur. Le volume V couvre les années 1854-1857, marquées par la naissance des premiers ateliers professionnels et par les premiers essais de fondation d'une congrégation. Quant au volume XII, qui concerne l'année 1876, il s'intéresse surtout aux premières missions salésiennes en Amérique du Sud et aux débuts de l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice.

Pour aider le lecteur, quelques remarques s'imposent. Avant tout il faut signaler que la mise en page du texte français correspond exactement à la mise en page du texte original italien, ce qui facilite la consultation et la confrontation. Le dernier volume des *Mémoires biographiques* contient l'Index traduit de l'italien ; il permet de trouver facilement les informations à la page indiquée dans chaque volume déjà traduit, et aussi dans les volumes non encore traduits.

A qui s'adressent ces *Mémoires biographiques de saint Jean Bosco* ? Les éditeurs pensent aux membres francophones de la Famille salésienne répandus sur les divers continents, avec une préférence pour ceux et celles qui sont en formation. C'est la raison pour laquelle le Père Ivo Coelho, Conseiller pour la for-

mation, a pris à cœur cette parution. La Famille salésienne francophone d'aujourd'hui ne saurait ignorer ce trésor de salésianité maintenant disponible, au moins en partie, dans sa propre langue. Aussi est-il souhaitable qu'aux volumes déjà parus s'ajoutent sans trop tarder les autres qui manquent encore.

Le Recteur Majeur, le Père Ángel Fernández Artime, par la voix du Père Ivo Coelho, a bien voulu encourager la publication en français de cet ouvrage de base.

Rome, le 24 juin 2017

Morand WIRTH sdb

Université Pontificale Salésienne

Préface.

Ce volume porte lui aussi sur une seule année de la vie du Bienheureux Don Bosco, l'année 1876. *La narration y est conduite avec les mêmes critères que ceux qui ont servi de guide dans le volume onze, c'est-à-dire qu'elle est organisée par chapitres avec une abondance de détails de tous genres et dans la reproduction textuelle de ce qu'a exprimé le Serviteur de Dieu, que cela nous ait été transmis dans ses écrits ou dans les écrits d'autres personnes.*

Si ces pages tombent sous les yeux de lecteurs qui, directement ou indirectement, auraient connu d'une façon certaine des faits et des paroles du Bienheureux ou qui en posséderaient des autographes inédits, quelle que soit l'année de sa vie à laquelle tout cela appartiendrait, qu'ils veuillent bien les communiquer d'une manière précise et avec les garanties voulues. Des choses, qui en elles-mêmes ou pour nous sembleraient présenter peu d'intérêt ou même n'en avoir aucun, pourraient prendre de la valeur une fois mises en relation avec d'autres ou avoir quelque utilité pour les études futures, qu'on ne manquera pas d'accomplir au sujet de notre Bienheureux. C'est pourquoi il faut éviter que le temps ne les fasse disparaître.

Les Mémoires biographiques, *quel que soit au fil des ans celui qui devra en continuer la rédaction, sont certainement destinées à constituer la source principale à laquelle puiseront tous ceux qui voudraient s'occuper sérieusement de Don Bosco ; cette considération oblige à l'observance fidèle de la loi relative à l'histoire, formulée autrefois par Cicéron et citée également par Léon XIII, selon laquelle l'historien* nihil falsi dicere audeat, nihil veri non audeat [qu'il ose ne rien dire de faux, qu'il ose dire tout ce qui est vrai]. *La seconde partie de cette règle contraint à aborder également certains points délicats, que l'on préférerait laisser pour le moins dans une discrète pénombre, si ce n'est même dans l'ombre totale. Malheureusement certaines actions de personnages revêtus d'une autorité et dignes du plus grand*

respect s'entortillent si tenacement autour de l'activité de notre Bienheureux qu'il devient impossible de les en arracher. Que donc tout lecteur, rempli de bonté, qui tournerait ces pages pour son édification personnelle, regarde avec une grande sérénité la succession variée des événements en s'élevant au-dessus de leur contingence immédiate pour les contempler dans les très hauts desseins de la Providence, qui apparaissent à partir de l'observation et de l'évaluation des développements successifs. Telle est justement la chance que nous avons, nous qui sommes venus plus tard ; le temps, qui arrange bien les choses, les met ordinairement en place, si bien qu'à la distance d'un demi-siècle, on peut sans grande peine juger de quel côté se tient la raison, et de quel côté le tort, en des faits qui lors de leur réalisation soulevèrent des conflits et causèrent des amertumes longues et imméritées.

Ce sont des situations extraordinaires, si nous les comparons à ce qui se produit au niveau de la vie chrétienne commune, mais pour les Saints elles sont ordinaires. En effet, Benoît XIV affirme que, pour quiconque s'occupe de canonisation, revêt une grande valeur la recherche qui permet de savoir si celui qui doit être canonisé a subi des persécutions et s'il les a supportées avec charité (1) ; *ce qui est en parfait accord avec la doctrine de saint Antonin de Sienne* (2). *C'est un fait confirmé par l'histoire que chez les Saints canonisés se réalisa ce qu'écrit Rodriguez. Il est arrivé, dit-il, aux Saints des situations plus délicates qu'à nous autres, parce que les personnes les plus saintes sont, d'habitude, davantage mises à l'épreuve par Dieu ; mais elles demeuraient toujours égales à elles-mêmes, toujours avec la même apparence, toujours avec une sérénité et une joie, intérieures comme extérieures, certaines, comme si pour elles chaque jour était Pâques* (3). *D'autre part, ce qui croît dans la lutte devient solide et résiste aux vicissitudes incessantes des hommes et des temps. Il n'est donc en rien étonnant qu'il en ait été ainsi pour le Bienheureux Don Bosco et pour son Œuvre. Sera pour nous source d'une ex-*

---

(1) *De Servorum Dei Beatificatione* [De la Béatification des Serviteurs de Dieu], c. XL.

(2) *Summa theol*[ogica] [Somme théologique], p. III, tit. 12, c. 8, § 1.

(3) *Pratique de la perfection*, etc., p. I, tr[aité] VIII, c. 4, § 2.

trême édification le fait de considérer quel personnage le Bienheureux Don Bosco fut au milieu des contrariétés de la vie, et nous apportera beaucoup d'instruction, le fait de considérer comment les grandes Institutions religieuses acquièrent une stabilité durable.

Quelques spécialistes de profession pourraient taxer de superficialité le fait d'introduire dans la narration des discours en style direct ou sous forme de dialogue. Etant donné le caractère du travail, il ne faut pas chercher ici une si grande sévérité de méthode. Ayant fait cette remarque d'ordre général, il est nécessaire d'ajouter que les conversations en style direct sont tirées d'une chronique manuscrite de Don Jules Barberis, qui, rempli de vénération et d'affection pour le père de son âme, en recueillit, pendant un temps et de façon appliquée, même les conversations familières ; par contre les petits dialogues ont existé pour une autre raison. Le Bienheureux Don Bosco, en racontant des événements qui lui étaient arrivés, avait l'habitude de les rapporter à travers des demandes et des réponses, selon que la mémoire lui en fournissait le souvenir ; Don Lemoyne et d'autres, qui entendaient et en prenaient note, les reproduisaient telles quelles ; et il ne doit pas sembler étrange qu'elles réapparaissent ici telles quelles, bien qu'il fût possible de s'en servir d'une façon différente et plus conforme aux habitudes mentales des savants. Mais quiconque entreprendrait de donner suite à ce travail doit dire : envers les savants et envers ceux qui ne le sont pas debitor sum [j'ai des obligations].

Turin, *fête de l'Immaculée*, 1930.

CHAPITRE I

En quels termes s'exprimait le Bienheureux Don Bosco au début de la nouvelle année.

Les termes, qu'employa par oral ou par écrit pendant le mois de janvier le Bienheureux Don Bosco pour ouvrir en plusieurs occasions son âme aux Salésiens, à l'Oratoire, aux Collèges et aux Missionnaires, ont un contenu qui nous semble fait exprès pour donner un commencement à ce volume. En écoutant ou en lisant ce qu'il disait, qui donc aurait pu supposer que cette charmante sérénité cachait aux yeux d'autrui des peines cuisantes et des préoccupations fastidieuses ? Les contrariétés rencontrées pour l'Œuvre de Marie Auxiliatrice et pour la pieuse Union des Coopérateurs et devenues plus vives en 1876, comme nous l'avons raconté [voir volume XI, chapitres III et IV] ; les soins assidus pour faire face aux incessants besoins quotidiens ; les inquiétudes croissantes en raison de la multiplication et du développement des fondations ; d'acerbes ennuis causés par des malentendus qui, sous des formes diverses, pullulaient sans cesse : voilà les épines qui sans répit lui transperçaient le cœur et qu'aujourd'hui nous connaissons d'une manière ou d'une autre à travers les documents. C'étaient des choses cependant qui ne l'empêchaient pas de se faire tout à tous sans effort visible, sans moments de faiblesse : si bien que dans ses habitudes de travail et de ministère, dans la par-

ticipation à la vie commune, dans les manières d'agir et de parler, ses fils ne voyaient jamais un autre en lui que Don Bosco, l'habituel Don Bosco, leur bien-aimé Don Bosco. Voyons en détail ces manifestations.

AUX SALÉSIENS.

A ses chers Salésiens il parlait d'habitude dans l'intimité, il parlait en public, il parlait par lettre.

Le 1er janvier, causant familièrement avec quelques confrères et exposant pour ainsi dire le bilan de la Congrégation au début de la nouvelle année, comme le ferait devant ceux qui sont intéressés avec lui un homme d'affaires lors du compte rendu annuel sur l'état de l'entreprise, Don Bosco donna un regard vers le passé, vers le présent et vers le futur pour leur montrer combien le Seigneur manifestait chaque jour davantage qu'il voulait cette Congrégation. L'un des assistants, Don Jules Barberis, prit note de la conversation, continuant ainsi à tenir sa petite chronique.

Plusieurs Ministres et parmi les plus méchants, disait-il, l'avaient par le passé encouragé et aidé à aller de l'avant dans ses entreprises. Le Comte Camille de Cavour le désirait à sa table, l'écoutant volontiers parler d'oratoires et de ses autres projets. Rattazzi venait de temps en temps à l'Oratoire, professant un grand respect envers Don Bosco au point de l'appeler dans les conversations un grand homme ; bien plus, c'est par lui-même que furent suggérées certaines précautions pour éviter des ennuis de la part du pouvoir civil. Par ailleurs, à cette époque, l'honorable Vigliani, Ministre de la Justice, lui demandait par lettre des conseils sur diverses choses, et à Rome il le recevait avec des manières non habituelles. Il pouvait tenir le même langage à propos non pas de quelques, mais de nombreux autres, qui, eux aussi personnellement très méchants, empêtrés dans les Sociétés secrètes, soutenaient pourtant les Salésiens. Tout cela n'était-il pas merveilleux ?

— Et il est encore plus merveilleux, ajouta-t-il, de voir comment nous nous en relevons, nous, tandis que les autres Instituts tombent. Chez eux, il n'y a plus de novices ; ceux qui s'y inscrivent ne résistent

pas ; rarissimes sont ceux qui persévèrent. Nous au contraire, ce qui est inouï au monde en cette époque, nous voyons que nous sommes entourés par une centaine de novices, tous en bonne santé, tous très contents, qui donnent tous les espoirs de persévérance.

— Et ici ne s'arrête pas le merveilleux. Tous ceux qui grandissent dans notre Pieuse Société acquièrent un esprit extraordinaire bon, et ils ont un tel amour, et même une telle ardeur pour le travail que je ne sais pas s'il est possible à d'autres d'en avoir davantage. L'un d'eux, à lui tout seul, fait classe, assiste, mène des études personnelles, conduit en promenade, donne des leçons particulières, prépare les jeunes à la confession et à la communion : et ils ne sont pas encore prêtres. Moi, quand je pense à un tel spectacle, je reste vraiment stupéfait et je ne sais plus faire autre chose que répéter ces mots : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris* [C'est là l'œuvre du Seigneur et elle est admirable à nos yeux].

— Si ensuite à partir du présent on parle du futur, l'esprit s'y perd. Si en quelques années au milieu de mille difficultés, avec des sujets tous jeunes, on a fait si bien progresser l'Oratoire qu'il a plus de huit cents garçons ; si l'on a ouvert dix maisons, et si florissantes qu'en Italie il n'y en a pas d'autres qui puissent soutenir la comparaison ; si par ailleurs à présent nous nous sommes étendus avec une maison en France, et avec deux en Amérique, que sera-t-il de nous dans l'avenir ? Et oui, c'est seulement depuis 1869, c'est-à-dire depuis sept ans, que l'on avance avec un peu de sécurité, puisque la Congrégation a alors été approuvée ; et même il n'y a pas encore deux ans que furent définitivement approuvées les Règles. Qu'en sera-t-il donc de nous dans vingt ou trente ans ? Je crois que nous aurons étendu un filet aux mailles bien serrées, non seulement sur toute l'Italie, mais sur toute l'Europe, et avec le temps presque sur le monde tout entier.

— Le principal cependant, c'est que nous ne nous rendions pas indignes des faveurs et des grâces du ciel. Tant que l'on conservera le véritable esprit, la Congrégation aura le vent en poupe. —

Les essaims de jeunes abbés que l'on voyait voltiger à l'intérieur et à l'extérieur de l'Oratoire faisaient dire que là se trouvait la fabrique des jeunes abbés. Aux parents qui venaient le trouver pour un conseil sur la vocation de leurs fils Monseigneur Zappata, lui aussi,

disait : — Envoyez votre fils quelques mois chez Don Bosco, et, s'il n'a pas la vocation, il la lui fera venir. —

Que cela ne fasse pas croire que facilement Don Bosco foulait aux pieds les précautions voulues par la prudence et par l'Eglise. Justement, la veille, s'était présentée à lui une famille, le père, la mère et le fils, qui, disaient-ils, étaient envoyés par Monseigneur Zappata. Les parents dirent : — Ce fils voulait devenir prêtre ; il a tant promis, et à présent il ne veut plus en entendre parler. Pauvres de nous ! — Ils tarabustaient donc le pauvre jeune pour lui faire dire oui. Don Bosco les reprit en présence du fils, en leur disant : — Mais la vocation n'est pas du tout quelque chose qu'on puisse imposer ! S'il ressent en lui cette inclination, il réfléchira, priera et sera capable de se décider lui-même pour ce que vous désirez. Mais s'il ne ressent pas d'inclination pour cet état, il ne doit en aucune manière y venir sous l'effet d'une forte pression. — Ensuite il parla confidentiellement avec le jeune, qui s'en alla en lui laissant l'espoir fondé qu'il continuerait dans la carrière ecclésiastique.

Au cours d'une autre conversation semblable, le 7 janvier, le Serviteur de Dieu entretenait ceux qui l'entouraient sur son sujet favori : les Missions. Ce qui avait déjà été fait était un rien en comparaison de tout ce qu'il se proposait de faire dans la suite. Dans son désir, il accélérait la rédemption de la Patagonie. Les Jésuites et d'autres Missionnaires avaient essayé en vain d'y pénétrer : car ils avaient été écharpés par les indigènes. — Mais nous, disait-il, en prenant, à partir de l'expérience des autres, les précautions nécessaires, qui sait si nous ne pourrions pas réussir ? Il faudra installer dans ce but un collège dans le village ou la ville, fussent-ils encore peu civilisés, les plus proches des lieux habités par les sauvages [voir à la page suivante la précision sur ce mot], et, tandis que l'on fait fonctionner un collège pour les habitants de cet endroit, s'efforcer d'étudier le caractère et les coutumes des tribus voisines. Il serait important et pas difficile, je crois, d'avoir dans le collège quelques-uns des fils des sauvages, puisque j'entends dire qu'ils viennent dans les villes faire leurs opérations de commerce. En contentant quelques-uns d'entre eux, en les traitant gracieusement, en leur faisant des cadeaux, nous nous ouvrons déjà une bonne voie. Si, ensuite, on pouvait avoir pour

guide l'un d'eux, qui serait déjà resté plusieurs mois dans notre collège, cela mènerait l'œuvre à terme. Mais ce qui importe surtout, c'est qu'il ne faut pas précipiter, qu'il ne faut pas avoir une trop grande hâte ; il faut préparer la route, je dirai presque, en faisant semblant de ne pas penser à eux, mais en installant des collèges dans les villes proches d'eux, et avec des musiques, des chants, des commerces, des cadeaux nous faire connaître et aimer. Entre-temps quelques prêtres pourront commencer à pénétrer pendant quelques jours sur ces terres et peu à peu on pourra accomplir des pas lents, mais sûrs. Si par ailleurs dans les dispositions de sa Providence le Seigneur voulait que l'un de nous subît le martyre, est-ce peut-être pour cela que nous aurions à nous effrayer ? — La maison de Patagónes, dès 1879, et celle de Viedma, dès 1880, exécutèrent précisément ce programme avec les résultats connus de tout le monde. Des assauts qui échouèrent, des pièges qui furent déjoués ne manquèrent pas dans un premier temps ; il y eut même des victimes, mais parmi les personnes de notre groupe et non parmi ceux qu'on appelle des sauvages. Car [précision annoncée à la page précédente et voir la note page 223] il faut donner à ce terme une signification qui ne soit pas trop dure, c'est-à-dire non pas celle de cannibales ou presque, mais celle d'aborigènes frustes, jaloux de leur indépendance et vivant sous l'autorité de chefs de tribu, qui n'étaient pas dépourvus d'humanité.

Le Bienheureux désirait ardemment depuis longtemps les Missions de l'Inde et de l'Australie. Les difficultés de la langue anglaise ne l'effrayaient pas ; il lui semblait qu'avec une méthode pratique, beaucoup plus que théorique, les siens réussiraient à se débrouiller. Pendant quelques mois apprendre les mots les plus nécessaires dans l'usage courant ; puis se mettre à faire un peu de conversation, d'abord d'une manière à peine dégrossie, ensuite davantage selon les règles ; enfin chercher un professeur d'anglais pour la prononciation. En substance c'était la méthode Berlitz, qui plus tard fut tant en vogue. A cette époque il n'avait pas l'intention de fonder un collège en Angleterre. Des anglais étaient arrivés de là inopinément à l'Oratoire, mais aucun n'y était resté. Quelques années plus tard ils vinrent de là-bas et restèrent. Le premier collège dans l'île des Saints fut ouvert à Battersea, un faubourg de Londres, aussitôt après la mort du Serviteur de Dieu ; mais les pourparlers duraient déjà depuis longtemps.

La conversation sur l'étude des langues en vue des Missions conduisit le Bienheureux à faire connaître l'un de ses projets : sans doute, alors, ce projet ne fut pas jugé utopique, uniquement en raison de la confiance illimitée qui de la part de tous était placée dans sa parole ; mais, aujourd'hui, pour nous il est une preuve de son extrême clairvoyance. Il parla ainsi : — Je vois que dans peu de temps ici à l'Oratoire nous aurons des cours de différentes langues en vue des Missions. Ce qui pourrait être réalisé de cette façon. Que ceux qui aspirent aux Missions soient répartis en trois catégories. Que ceux de la première joignent à leurs études littéraires et scientifiques l'étude de la langue espagnole, en apprenant aussi les coutumes des Missions où l'on parle l'espagnol. Que ceux de la deuxième, tandis qu'ils vaquent aux études habituelles, s'appliquent bien à la langue française. Que ceux de la troisième étudient avec tout le reste également la langue anglaise, pour se rendre aptes aux Missions dans les lieux où cette langue domine. On pourrait en outre faire entrer ces langues, comme matières secondaires progressivement étudiées, dans les cours de philosophie et de théologie. J'espérerais ainsi qu'avec peu de désagrément on réussirait dans le projet. — Les espoirs de Don Bosco se sont traduits dans une réalité, qu'à présent nous voyons, bien plus vaste, c'est-à-dire proportionnée au champ d'apostolat missionnaire ouvert par l'Eglise à l'activité de la Congrégation Salésienne. Les trois catégories de l'Oratoire, les voici devenues une série nombreuse de grands collèges, où l'on donne aux candidats Missionnaires, jeunes abbés et coadjuteurs, une formation différenciée selon les lieux auxquels ils sont destinés.

Des conversations privées, passons à l'écoute de la parole de Don Bosco qui tient une conférence publique à tous ses jeunes abbés présents à l'Oratoire ; c'est-à-dire non seulement aux novices, mais aussi aux profès. Il leur parla de la chasteté.

Cette conférence nous est parvenue en deux rédactions, qui diffèrent seulement sur des points accidentels ; nous donnons la préférence à celle du jeune abbé Peloso (1), qui est plus satisfaisante.

---

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, pp. 290-291.

Il semble que notre armée soit en train de grossir toujours davantage. Si toutes les fois que je viens ici, je dois vous voir de plus en plus nombreux, je ne sais pas comment le diable s'en tirera.

Commençons par remercier le Seigneur de nous avoir accordé de pouvoir finir dans sa sainte grâce l'année 1875 ; et remercions-le aussi d'avoir commencé dans sa sainte grâce, comme nous l'espérons, l'année 1876. Nous avons également l'espoir de bien passer toute cette année, c'est naturellement mon désir et le vôtre.

La dernière fois que je suis venu ici pour faire la conférence, j'ai dit quelque chose au sujet de la vocation, en suggérant certaines règles pour la conserver (1) ; aujourd'hui je dirai quelque chose au sujet de la manière de conserver le fruit de cette vocation.

Lorsque quelqu'un se voue au Seigneur, il Lui fait don de toutes ses passions et en particulier il lui voue toutes ses vertus. Mais celles-ci, on ne peut pas toujours les maintenir dans les limites voulues, on ne peut pas, par nous-mêmes, facilement les sauvegarder, surtout la vertu de la chasteté, qui est le centre sur lequel se fondent, se basent et se fixent, nouées ensemble, toutes les autres vertus.

Je n'entends pas, bien sûr, venir ici vous dépeindre les beautés de cette vertu ; car ne suffiraient pas à les exposer des conférences prolongées pendant des années entières, et ne suffiraient pas davantage des volumes, fussent-ils gros et par milliers, pour citer tous les exemples que l'on trouve à son sujet dans le Nouveau Testament et dans l'Ancien, et pour raconter les innombrables miracles que fit le Seigneur pour la conserver chez ses fidèles.

Je ne veux pas non plus vous parler du jeûne, de l'abstinence d'un aliment plutôt que d'un autre, de la mortification en somme des sens, qui est très utile à la conservation de cette vertu, et pour fortifier l'esprit : oh, que non ! Ces choses-là, vous les lirez dans les livres des Saints et elles vous seront présentées dans les différentes conférences que l'on fera. Mais vous direz : — Le voilà D. Bosco ! Il est venu pour parler spécialement à ses jeunes abbés, il les aime comme la prunelle de ses yeux, et que nous dira-t-il de beau ? —

Je vous dirai que la chasteté est le joyau, la perle la plus précieuse, en particulier pour un prêtre et donc pour un jeune abbé qui a voué toute sa vie, toute sa virginité au Seigneur. A présent, dans la situation où vous vous trouvez, vous avez besoin de connaître certaines petites choses, qui concourent extrêmement à conserver une vertu aussi belle, sans laquelle un prêtre, un jeune abbé *n'est rien* ; avec laquelle, s'il la possède, un prêtre, un jeune abbé *est tout*, et a entre les mains tous les trésors.

Venons-en donc à parler de ces petites choses si avantageuses et si faciles. Et quelles sont-elles ? Nous les exposerons un peu à la fois et vous verrez combien elles sont utiles.

1° Je commence par dire que l'exacte observance des propres devoirs

---

(1) [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, pp. 508-518.

sera très utile à la conservation de la vertu de la chasteté. Je ne veux pas, c'est évident, entendre sous ce nom l'étude, les assistances, le catéchisme et toutes les autres fonctions particulières de chacun, mais bien plutôt que l'on fasse ce que demandent les prescriptions des règles : à savoir qu'il y ait de la ponctualité en tout. Ponctualité pour venir au repas, pour aller à l'église ou au repos.

2° Vous trouver en récréation et passer en elle le temps fixé. Veillez cependant à ce que la récréation ne soit pas une dissipation, ni un murmure contre telle règle ou telle autre, ou bien contre quelque Supérieur, mais qu'elle soit une vraie récréation, un réconfort pour le cœur et pour l'esprit, qui furent le matin occupés dans l'étude ; une fois terminée la récréation, le corps, lui aussi, sera revigoré et chacun ira accomplir ses diverses tâches : l'un à l'étude, l'autre à la méditation, un autre à faire classe, etc.

Mais vous me direz : — Qu'est-ce que la récréation a à faire avec la vertu de la chasteté ? — Et je vous dirai qu'elle est un moyen très efficace pour la conserver. Nécessairement, vous, vous assistez les jeunes ou vous devrez les assister. Parfois il vous sera donné de voir un jeune qui va bien dans son corps, mais qui est pensif. Il ne parle avec personne et, lorsqu'il est interrogé, il dit des mots embrouillés, dont personne ne comprend le sens. Ceux qui ont de l'instruction et ont la grâce de connaître le cœur humain, d'en pénétrer les recoins les plus intimes, savent que dans cette tête grouillent des pensées qui manquent de pudeur ; savent que, si ce jeune n'est pas bien tenu à l'œil, il est capable d'aller se fourrer dans quelque réduit pour y lire des livres obscènes ; ils savent que la chasteté court en lui un très grand danger.

De quoi cela provient-il ? Tout procède de l'oisiveté de la récréation. Du fait qu'il reste là seul, son esprit commença à construire certains châteaux auxquels auparavant il pensait peu ou nullement ; d'appliquer sa pensée sur eux vinrent la complaisance, puis la délectation, et, de la délectation à l'acte, le pas à franchir est court. Saint Philippe Néri, qui connaissait à fond cette vertu, disait aux jeunes : — Criez, piaillez même autant que vous voulez, mais ne faites pas de péchés. — C'est pourquoi les jeunes mettaient, et très bien, en pratique ce conseil.

Mais parfois le frère domestique sortait de sa cellule et, entendant tout ce bruit et voyant tout ce chahut à travers les couloirs et les jeunes qui mettaient tout sens dessus dessous et cassaient tout, il les grondait. — Eh, bande de voyous ! Est-ce la manière de faire ? Tout casser, tout abîmer ? — Mais les jeunes ne l'écoutaient en aucune façon ; ils le laissaient crier à sa guise et continuaient un vacarme de tous les diables. Ils en avaient eu la permission par le Directeur et cela leur suffisait. Le pauvre frère, voyant que cette bande ne voulait pas lui obéir, alla chez Saint Philippe Néri et indigné il lui dit : — Il faut absolument que Vous veniez gronder ces vauriens. Ne voyez-Vous pas qu'ils font s'effondrer la maison ? —

Saint Philippe Néri sortait de sa chambre et, appelant près de lui tous les jeunes, [il leur disait] : — Eh bien ! les enfants, écoutez-moi. Ne bougez pas, si

vous pouvez ! Piaillez tout bas ! — Et les jeunes se précipitaient vers des passe-temps plus bruyants et le pauvre frère se retirait tout mortifié et en grommelant. Il aurait voulu donner des coups de poings pour empêcher tant de vandalisme.

Mais saint Philippe ne cessait pas d'avertir sérieusement ses confrères, en disant : — Ne permettez jamais que les jeunes restent oisifs au moment de la récréation. — Je dis la même chose à vous aussi. Vous marchez, vous riez, vous piaillez, que je suis content. Je ne vous dis pas d'aller à présent jouer aux barres car, à la place du gravier, vous trouveriez une couche de neige.

Mais, finie la récréation, que dans chacune des autres règles on continue aussi à être ponctuel.

Il y aura l'étude ; et vous, ne l'abandonnez jamais : c'est votre devoir d'occuper chaque moment de loisir pour acquérir de nouvelles connaissances. Est-ce le moment du goûter ? moi alors, j'exhorte à le prendre tous ceux qui en sentent le besoin. Puis il y aura l'heure de l'Eglise et qu'on aille avec dévotion pour donner le bon exemple ; ensuite à l'étude. En somme, tout en temps voulu et bien.

Surtout, observance dans les règles de l'Oratoire !

3° Mais tout cela suffit-il ? Eh oui, que cela pourrait suffire, si tout l'horaire était suivi fidèlement.

Une règle que j'ai toujours recommandée, que je recommande et que je recommanderai toujours, est celle-ci : que le soir, une fois dites les prières, vous fassiez votre possible pour ne pas rester à parler avec un compagnon. Après les prières qu'on aille aussitôt au lit.

Que celui qui a l'obligation de faire quelque passage supplémentaire dans le dortoir pour assister, le fasse, mais avec réserve.

Si jamais dans cette chambrée on avait un compagnon assistant, ne jamais s'arrêter pour bavarder.

Le pire encore est d'aller souhaiter le bonsoir à un jeune garçon ou à un autre jeune abbé ; parce qu'un mot en attire un autre et les choses traînent en longueur : et puis le bavardage lorsque c'est le moment de se trouver en chambre après les prières, en plus d'être défendu par les règles de l'Oratoire, est considéré par tous comme une chose dangereuse.

Donc uniformité en tout et spécialement dans le repos.

Je me rappelle que Virgile, dans son quatrième livre des *Géorgiques*, dit que les abeilles, lorsque est arrivée une époque donnée, se mettent toutes à travailler et, à un autre moment déterminé, toutes commencent à se reposer. Il s'exprime ainsi : *Omnibus una quies, labor omnibus unus* [Toutes ensemble à se reposer, toutes ensemble à travailler].

Il est nécessaire que l'on observe fidèlement cette règle. Ici on ne pourrait pas dire tout ce que l'on devrait ; mais ce que je peux vous dire, et que je dois dire, c'est que, pour une grande part, les récents désordres se sont produits à cause de quelques-uns, qui, en ne se souciant pas de cette règle, allaient bavarder le soir avec d'autres, en scandalisant les jeunes eux-mêmes. D'autres invitaient le compagnon à boire dans leur cellule. Et c'est une chose absolument interdite.

Chacun doit rester dans sa cellule, et ne doit pas s'en éloigner d'un pas pour aller dans la cellule d'un autre, si ce n'est en cas de très grande nécessité.

Il y en eut qui, en ces occasions, écrivirent des lettres et firent des projets

qui, s'ils n'étaient pas totalement contraires à la vertu de la chasteté, constituaient cependant pour elle un obstacle non léger. Il y eut de lourds chagrins que non seulement Don Bosco ressentit, mais les ressentirent aussi ceux qui en furent la cause, ayant été obligés de déguerpir de la Congrégation. Et pourquoi ? Parce que le soir au lieu d'aller au lit ils restèrent à bavarder en dehors du moment permis. Pour certains on eut seulement des soupçons, mais pour d'autres ne manquèrent pas des preuves certaines. Ayant même complètement perdu leur honneur, ils durent s'en aller de l'Oratoire, parce qu'ils ne surent pas conserver cette vertu.

4° De plus certains, qui tardent pour aller au lit le soir, tardent également pour se lever le matin. — A quelle heure sonne le lever ?

— A cinq heures et demie.

— Eh bien ! Cela veut dire que je peux dormir un quart d'heure de plus. En un autre quart d'heure je fais tout ; je m'habille, je me lave, je fais mon lit... —

Mais le quart d'heure est passé !

— Me lever maintenant ? Mais... là... restons encore cinq minutes. Cinq minutes de plus, cinq minutes de moins, après tout ça fait la même chose. — Ainsi il dort ou mieux il paresse encore pendant cinq minutes.

Mais ces minutes sont passées et peut-être qu'en sont passées plus de dix ou plus de quinze.

— Comment faire ? Oh ! là... J'ai lu dans Cicéron qu'à ceux qui fait des études il est permis de dire des mensonges... (1) et puis les mensonges ne sont pas nuisibles. Je dirai que je ne me sens pas bien. — Eh bien, mes chers amis, lorsqu'on fait ainsi, on donne au corps plus que ce qui convient.

Ceux qui donnent à manger à un poulain, à un jeune cheval, que leur donnent-ils pour nourriture et en quelle quantité ? Demandez-le un peu et vous verrez ce qu'ils vous répondront. Ils vous diront : — Nous leur donnons un peu de foin, un peu d'avoine, c'est-à-dire le nécessaire, mais pas plus ; car autrement ils font les fous, rompent la bride et n'obéissent plus à personne. —

Nous devons dire la même chose du corps. *Sicut equus et mulus*, comme le cheval ou l'âne et le mulet. Si nous lui donnons trop de nourriture, il s'entête et regimbe. *Incrassatus, impinguatus recalcitravit* [devenu gros et gras, il a regimbé].

Le démon *circuit quærens quem devoret* [rôde, cherchant qui dévorer] ; il rôde autour de nous pour trouver quelques bouchées, dans lesquelles fourrer ses dents, et les dévorer. Et il n'y a pas seulement le démon du midi qui attaque ceux qui veulent faire la sieste, mais il y a aussi le démon du matin dont parle le livre de Tobie.

Ce démon détourne aussi des prières l'esprit. Si deux personnes sont en train de prier, le Seigneur se tient au milieu d'eux et l'Agneau immaculé recueille leurs pieuses prières et les présente au Père éternel, en obtenant de très grandes grâces, consolations et récompenses. Au

---

(1) Il fait sans doute allusion en plaisantant à *De orat*[ore], II, 67-68, où l'on parle de certains dictons, au moyen desquels les hommes d'esprit dissimulent la vérité ; mais en plusieurs endroits Cicéron réprouve le mensonge.

contraire, ceux qui offrent un asile à ce démon, restent à paresser sur le lit, donc ne prennent pas part aux pratiques de piété qui sont faites par les autres et de cela résulte une perte très grave en ce qui concerne les grâces non reçues de Dieu.

De plus ils donnent à leur corps une nourriture nuisible, nourriture qui les rend plus paresseux, et, en se plaignant presque toujours d'être privés du repos nécessaire, ils offrent au démon l'occasion de les tenter ; quoiqu'il n'ait pas besoin qu'ils lui offrent d'occasions, puisque, ces [occasions], ils savent malheureusement aller les chercher même sans suggestions. Et à ces tentations un paresseux saura-t-il résister, pourra-t-il se maintenir debout dans la chasteté ? Oh ! je vous assure que c'est très difficile ; ou, pour le moins, s'il résiste, je vous dis qu'il faut un miracle de la grâce du Seigneur, qui puisse empêcher la chute dans le péché.

Mais ces miracles, le Seigneur les fait-il toujours ? Oh, croyez-le donc, il ne les fait pas toujours ! Il les fait lorsqu'il en voit la nécessité, lorsque quelqu'un ne s'est pas mis de lui-même dans l'occasion ; il le fait lorsqu'il voit que, sans un miracle, cette âme ne pourra pas se sauver des griffes du démon.

Certains me diront : — Mais, cette vie, je l'ai toujours menée et je ne suis jamais tombé. —

Mais je lui réponds : — N'es-tu jamais tombé en pensées, en actes, en désirs mauvais ? — S'il me répond négativement, je lui dirai clairement : — Si tu me racontes la vérité, c'est que le Seigneur a opéré un grand miracle de sa grâce pour te maintenir debout. —

Je n'ai pas le temps de vous rapporter des exemples dont j'aurais une quantité énorme ; mais je vous en citerai un qui m'a été relaté par lettre hier soir par quelqu'un, autrefois jeune abbé et ayant à cause de ce défaut quitté l'Oratoire.

Je voulais la descendre et vous la lire ; mais je l'ai oubliée là-haut. Cependant je vous en dirai ici la teneur. Il écrit ainsi : — " Un soir, les prières étant terminées, depuis la petite estrade, Vous recommandiez chaudement aux jeunes de se garder du démon du matin, c'est-à-dire de ne pas rester dans les couvertures pendant quelques minutes de plus après la [sonnerie de la] cloche, pour jouir de cette bienheureuse paresse.

" Je ne voulus pas croire à vos paroles, je ne voulus pas suivre votre conseil et je disais en moi-même : — Oh ! Don Bosco recourt à cet artifice seulement pour nous faire lever tôt. — Et c'est pourquoi, moi, je continuais toujours dans mon habituelle vie de paresse. Mais, en attendant, pendant ces quelques minutes le démon commença à se lever, lui, à ma place, et, se tenant autour de moi, il présentait devant moi une imagination non mauvaise, mais inconvenante ; puis il mettait dans mon esprit une pensée légère et déshonnête, ensuite de plus en plus cette pensée devenait géante et véhémente : en provenaient donc la complaisance, puis le consentement et finalement l'acte. Ayant quitté l'Oratoire, je passai tour à tour par un séminaire, puis par un autre, toujours tourmenté par les mêmes pensées, par le même démon du matin, jusqu'au jour où je me suis décidé à mettre en pratique votre conseil sur ce point. Je commençai alors à être un peu plus

tranquille. Lorsque [ce jour-là] j'ai commencé à me lever, j'ai combattu beaucoup, mais finalement j'ai eu le dessus le deuxième matin, et le démon fut vaincu.

" A présent, toutefois, j'ai perdu ma vocation et Dieu sait comment je m'en tirerai dans ce monde.

" Prenez donc, ô Don Bosco, un exemple à partir de moi pour l'instruction de vos jeunes abbés ; si Vous voulez, dites même mon nom, car je crois qu'il y a encore quelques-uns de ma connaissance ; et dites aussi que tous ces malheurs qui m'affligent vinrent sur moi parce que je ne fus pas prompt le matin à sauter au bas de mon lit à la sonnerie du lever, afin de commencer, et ensuite de passer saintement, la journée ".

Oh, combien d'autres exemples douloureux comme celui-ci je pourrais vous raconter ! Mais continuons à parler de ce démon du matin, parce qu'on peut tirer beaucoup d'autres conséquences à partir de notre raisonnement et remarquer tout ce qui arrive, et même des affaires peu honorables, à celui qui se laisse vaincre par cette misérable paresse.

Notre paresseux, après avoir dit le mensonge à la Cicéron, se lève finalement.

Et il en faut des étirements avant qu'il ne soit descendu du lit !

Il est habillé.

Mais la première faute ne suffit pas. Il dit : — Maintenant c'est le moment d'aller à la Messe ; mais, si je vais à la Messe, je ne peux plus étudier ma leçon. Donc ? Nous irons en étude et après, s'il y a le temps, nous irons à la Messe. —

Et il va à l'étude, où il continue son raisonnement : — Aller à la Messe, tandis que les autres vont prendre leur petit déjeuner ? Et moi, je me sens un appétit, une faim !... Donc aujourd'hui nous omettrons d'aller à l'église et nous prierons mieux demain. —

Et il va prendre son petit déjeuner. Voilà qu'alors il rencontre quelqu'un qui lui dit : — Comment vas-tu ?

— Oh, ça va bien !

— Où vas-tu ?

— Prendre mon petit déjeuner.

— Et la Messe, tu n'y assistes-pas ?

— Que veux-tu ? il est déjà tard.

— Aujourd'hui, c'est jeudi, et la règle ne dit-elle pas d'aller communier ?

— Ah ! oui, c'est vrai : mais, à présent, il n'y a pas le temps (ou mieux il n'y a pas l'envie), j'irai demain ! —

Eh bien, le soir demandez-lui un peu, à celui-là, comment il a passé la journée, et lui, s'il est sincère, vous répondra certainement qu'il l'a mal passée, parce qu'il l'a commencée avec la paresse du matin.

5° *Hoc genus dæmoniorum non eicitur nisi in ieiunio et oratione* [Cette espèce de démons n'est expulsée que par le jeûne et la prière]. Attention : ne croyez pas, bien sûr, que je veuille vous dire que l'on ne vient pas à bout de ces défauts autrement qu'au moyen du jeûne prolongé, pas du tout ! Je ne vous dis pas de jeûner : cependant ce que je vous recommande, c'est la tempérance.

Abstenez-vous surtout du vin. Celui qu'on donne au repas de midi et

au repas du soir est à peine la quantité nécessaire et ne peut pas faire de mal, c'est même bien qu'on le boive : et puis évidemment ce n'est pas du barbera d'Asti capable, lui, de faire du mal. Toutefois gravez profondément dans votre cœur que le vin et la chasteté ne font jamais bon ménage ensemble.

Il faut de la tempérance. Mais pourtant chez certains elle manque beaucoup.

Et cela cause une très grande peine d'avoir trouvé dans les cellules ou dans les malles de quelques-uns des bouteilles qui contenaient des liqueurs et des vins, des petits tonnelets d'eau-de-vie, des poulets, des gâteaux et d'autres bons petits plats du même genre. Mais quoi, chers amis ! Le matin, vous avez du lait et du pain à volonté au point de pouvoir vous nourrir abondamment. Au repas de midi, vous avez ce qui est nécessaire et qui est une source de santé et de profit pour le corps ; on peut dire la même chose au sujet du repas du soir. Je ne sais pas ce qui peut vous manquer ! Manger à des heures indues est le fait de gloutons, c'est alourdir son estomac plus qu'il ne faut. Et ensuite ils tombent malades et ils vont à l'infirmerie. On leur demande : — Qu'est-ce que tu as ? — Ils restent là en ne sachant pas quoi dire et te répondent : — Je me sens... j'ai l'estomac... —

— Oh, je le sais que tu as un estomac : mais qu'as-tu fait de ce côté-là ?

— Je me sens mal ici, tout au fond.

— Eh, lui répondrais-je, si tu n'avais pas trop mangé, et mangé en dehors du moment prévu, tu ne te sentirais pas mal et tu ne serais pas obligé d'aller à l'infirmerie. —

Et ici je signale un désordre qui s'est produit pas plus tard que ces jours-ci, et je crois que l'individu qui l'a provoqué n'est plus ici parmi vous. Le fait consiste en ce que ce personnage, tandis que tous les autres jeunes étaient à se reposer, se retire dans sa cellule et invite l'un de ses compagnons à prendre une collation.

Ils mangent un beau poulet, puis boivent ; puis de nouveau mangent et boivent ; et, après avoir papoté à loisir, ils s'en vont se reposer avec cette petite bagatelle sur l'estomac et avec le très grand danger d'attraper une attaque d'apoplexie, ou quelque autre terrible malaise.

J'ignore comment à ces moments-là ça s'est passé pour la chasteté ; je dis seulement que, s'ils la conservèrent intacte, ce fut en raison d'une grâce spéciale du Seigneur.

Et puis il est absolument interdit de conduire des personnes dans sa cellule. Et quand on les fait entrer, et l'obéissance ? et les règles ? où vont-elles ?

6° Une autre chose qui n'est point avantageuse pour la chasteté, c'est l'amitié ; non, pas l'amitié vraie, fraternelle, mais cette amitié particulière que notre cœur nourrit plus pour l'un que pour un autre. Certains, et ils ne sont pas le petit nombre, attirés par quelques qualités aussi bien corporelles que spirituelles d'un autre, compagnon ou subalterne, ont tendance à se lier d'amitié avec lui, en lui offrant tantôt un verre de vin, tantôt une dragée, tantôt un livre, tantôt une image, tantôt d'autres choses.

On commence de cette façon à cultiver les amitiés qui excluent les autres et préoccupent l'esprit et l'imagination. D'où des coups d'œil passionnés, des serrements de mains, des baisers ; puis plus tard quelques petits billets, quelques autres cadeaux : " fais-moi ce plaisir, fais-moi cet autre, viens, allons en

ce lieu, en cet autre ". En attendant, les deux amis se trouvent attrapés dans le filet sans qu'ils s'en aperçoivent.

Des jeunes, qui les années précédentes donnaient de très nombreux espoirs de bonne réussite, à présent ne sont plus à l'Oratoire ou, s'ils y sont encore, mènent une vie bien différente de celle des débuts. Avertis de faire cesser au plus tôt, de rompre certaines amitiés particulières, ils ne savaient pas s'expliquer le pourquoi d'un tel avertissement ; ils croyaient que dans tout cela il n'y avait pas de mal ; mais, en attendant, ils faisaient de plus en plus preuve de froideur à l'égard des compagnons, à l'égard des Supérieurs et à l'égard de Dieu lui-même.

Et ce ne sont pas des faits qu'il faut aller lire dans les histoires du Moyen Âge, mais ce sont des faits modernes qui se produisirent et se produisent encore. Je pourrais vous en raconter au sujet de beaucoup et beaucoup de jeunes qui provoquent leur ruine à cause de ces amitiés, de ces prédilections et de ces relations particulières entre les compagnons. C'est pourquoi je vous exhorte à être amis de tous ou à ne l'être de personne.

Une fois sortis du réfectoire, c'est le moment de la récréation.

Vous tombez sur un de vos amis ou un de vos élèves, et vous vous mettez à vous promener avec lui : c'est bien.

Mais s'il en vient un autre, puis un deuxième, puis d'autres encore, qu'ils soient toujours traités à l'égal du premier.

Si vous êtes en compagnie de quelqu'un pour qui vous avez de la prédilection, fût-ce parce qu'il est plus studieux, qu'il montre plus de bonté, bien sûr ne pas traiter les autres différemment de lui ; mais on doit être un père commun, un maître d'école commun en tout et pour tous.

Moi-même, je peux le dire franchement, je n'ai dans la maison personne pour qui j'aurais de la prédilection plus que pour un autre, autant j'aime le plus haut placé d'entre vous, autant j'aime le plus humble apprenti. Tous sont mes enfants et pour les sauver je donnerais volontiers ma vie elle-même, parce qu'ils sont et doivent être tous, comme le dit justement saint Paul, *gaudium meum et corona mea* [ma joie et ma couronne].

7° Par ailleurs un autre moyen pour combattre cet ennemi de la chasteté, ce démon... je suis désolé de le dire, mais, puisque nous tous ici sommes réunis entre nous uniquement, je veux vous donner un avertissement qui sera pour vous source de grand profit.

Lorsqu'on va aux toilettes, il faut veiller à s'éloigner dès qu'on a terminé son affaire, étant donné que c'est là l'endroit où le démon commence à attaquer, là dans le lieu le plus dégoûtant.

Si l'on se retire aussitôt, on gagne beaucoup, parce qu'on s'écarte de l'occasion de manquer à une si grande vertu : autrement le démon travaille, travaille terriblement contre celui qui se trouve ainsi seul ; l'imagination commence, elle aussi, et de cela il peut y avoir parfois de très funestes conséquences.

Si dans un premier temps on a vaincu l'intempérance pour conserver la belle vertu ou, [disons] mieux, si nous avons opposé le *ieiunium* [le jeûne] à la tentation, dans ce cas on doit employer l'*oratio* [la prière].

8° Le soir prenez une belle habitude. Lorsque vous êtes sur le point de vous fourrer dans les couvertures, prononcez tout doucement quelque prière et vous verrez que le démon ne vous tentera plus.

— Mais, dira quelqu'un, moi, je m'endors aussitôt, dès que je suis

au lit. — Et je lui répondrais : — Oh ! Quelle chance tu as ! C'est cela que je veux. —

Un autre me dira alors : — Mais, moi, je reste parfois des heures sans m'endormir. —

Je lui répondrais :

— Priez, priez sans cesse.

— Mais je n'en ai pas envie.

— Priez ; faites-vous violence, priez, puisque le Seigneur, voyant en vous tant de confiance et d'humilité, vous donnera la force pour pouvoir résister à ces graves tentations et fera en sorte que vous soyez vainqueurs. —

Il y a quelque temps vint me rendre visite le professeur Garelli, actuellement Inspecteur d'Académie, qui disait en ma présence et sur ce sujet :

— Savez-Vous de quelle manière je m'y prends pour que cette vilaine bête qu'est le démon de la nuit ne vienne pas m'attaquer ?

— Non, lui répondis-je : et quelle serait-elle donc ?

— Très simple. Dès que je suis au lit, je me mets aussitôt à énoncer les nombres en comptant depuis un et en allant jusqu'à mille. En faisant ainsi je dois avouer que le nombre le plus élevé auquel j'arrive est cinquante ; et même je ne me rappelle pas y être quelquefois parvenu. Je trouve aussitôt le sommeil et le lendemain je me réveille ayant l'imagination et l'esprit tranquilles. —

D'autres ont la bonne habitude avant de s'endormir de repasser mentalement un chant de Dante, un passage de Virgile, la dernière leçon, ou encore celle du lendemain étudiée le soir même. Et cette pratique, je l'approuve, et même je dis bravissimo à celui qui fait ça, car, lorsqu'on fait ainsi, l'imagination se fatigue, et l'esprit fatigué et alourdi par le sommeil attrape le repos.

J'aurais sur ce sujet à vous dire tant d'autres choses, mais ça suffit pour maintenant. Ce sont des avertissements que vous donne familièrement un père affectionné, mais pas comme du haut d'une chaire et pas non plus pour tenir une conférence.

Je désirerais que ce que je vous dis ne se répande pas ensuite parmi les jeunes, mais que ce soit des règles de conduite pour vous personnellement et que vous les portiez gravées dans votre cœur. Et je ne voudrais pas non plus qu'on raconte partout que Don Bosco a dit ceci et encore ceci. Cependant il m'importerait peu qu'on le sache.

Comme vous voyez, ce ne sont pas des choses qui ont beaucoup de dimension ; mais, bien que petites, elles ont une grande importance, et, pratiquées, elles sont très avantageuses.

Surtout n'oubliez jamais les pratiques de piété propres à la Congrégation, car elles sont le fondement de l'édifice de votre sanctification.

Pendant la Messe je prierai pour vous, afin que vous puissiez conserver la vertu de la chasteté, en vue de la confier à Marie le jour où vous serez consacrés par vœu.

Cette grâce demandez-la dans la sainte communion pour vous, pour vos compagnons, pour les Supérieurs, pour moi, afin que je n'aie pas à la prêcher aux autres en vain, si par malheur je ne l'avais pas moi-même.

En somme demandons-la les uns pour les autres de tout cœur et le bon Dieu nous l'accordera.

Deux jours après cette conférence le Bienheureux fit parvenir un mot paternel à tous les Confrères dans toutes les Maisons, en souhaitant que sa lettre fût considérée « comme écrite à chacun en particulier ».

Avant de la rapporter jetons un coup d'œil sur le Catalogue de 1876. Nous trouvons que sont inscrits sur le registre 112 profès perpétuels, 79 profès ayant émis des vœux pour trois ans, 84 novices et 55 candidats ; parmi les profès 66 sont prêtres. Y apparaissent par ailleurs quatre nouvelles maisons, à savoir celles de Nice, de Bordighera-Vallecrosia, de S[an] Nicolás de los Arroyos et de Buenos Aires. L'année ne sera pas finie que le nombre se sera accru de plusieurs autres. On dirait que les contradictions, loin de rogner les ailes à sa vive ardeur, les lui fortifièrent par des vols effectués sur des étendues plus larges. En effet, en 1880, il fera à ce propos un aveu très éloquent. De Rome, le Cardinal Secrétaire d'Etat lui avait communiqué « une réclamation » de l'Ordinaire de Turin. Le Bienheureux, en informant de cela pour des raisons de service son Procureur à Rome, lui écrivit : « Toutes les fois qu'ils nous suscitent des embarras, je réponds toujours par l'ouverture d'une Maison » (1). C'est ainsi qu'alors, au milieu de peines du même genre, il créait à l'Oratoire l'*école de feu* [ou cours accéléré], prélude à la section des Fils de Marie dans l'Internat de Sampierdarena, et pépinière féconde de vocations ecclésiastiques et religieuses (2).

Cela, également, sert à montrer combien apparaissait nettement à ses yeux la vision de sa mission personnelle, mission qui s'affirmait chaque année plus largement, sans que les contradictions ne fussent à quelque moment capables d'en arrêter le développement. C'est pourquoi ses amis éprouvèrent alors une vive satisfaction en lisant pour la première fois dans l'Annuaire *La Gerarchia Cattolica e la Famiglia Pontificia* [La Hiérarchie Catholique et la Famille Pontificale] « le très cher nom » du Bienheureux « comme Supérieur Général » (3) : ce qui, comme c'est l'usage reçu, ne pouvait pas

---

(1) Lettre à Don François Dalmazzo, Turin, 21 juillet 1880.

(2) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, c. III.

(3) Lettre de Mgr Fratejacci à Don Bosco, 16 janvier 1876. Nous ne savons pas pour quel caprice du compilateur, les *Sacerdoti Salesiani* y furent dits *Preti Salesiani*, différemment de ce qu'on lui avait écrit [*Sacerdoti* : prêtres, du fait d'un ministère, d'une fonction dans l'Eglise ; *Preti* : prêtres, du fait de l'ordination à la prêtrise].

être fait sans le consentement du Secrétariat des Evêques et Réguliers (1).

Venons-en maintenant à la circulaire du début d'année, qui apporta à chacun de tous les Confrères les paroles d'encouragement et de mise en garde du saint Fondateur.

Très chers Fils en J[ésus] *C*[hrist],

Ayant achevé la visite de nos Maisons, je sens en moi le besoin de m'entretenir un peu avec vous, Très chers Fils, au sujet de ce qui peut devenir source de la plus grande gloire de Dieu et de l'avantage de notre Congrégation.

Avant toute autre chose, je suis heureux de pouvoir vous assurer que j'ai été très satisfait de la manière d'avancer sur le plan matériel et sur le plan moral, soit en ce qui concerne l'administration interne, soit dans les relations sociales externes. On travaille, on observe les Constitutions de la Société, on maintient la discipline, on fréquente les Sacrements Sacrés, on favorise l'esprit de piété et l'on cultive les vocations chez ceux qui par bonheur donneraient des signes d'être appelés à l'état ecclésiastique.

De tout cela qu'on rende grâces au Seigneur, à la Bonté et à la Miséricorde de qui est dû ce peu de bien qui est accompli chez nous.

J'ai aussi la consolation de vous faire part de la manière dont Notre Société prend chaque jour un plus grand essor. Durant l'année qui vient d'expirer furent ouvertes plusieurs nouvelles maisons ; d'autres seront ouvertes au cours de cette année 1876. Le personnel grandit en nombre et en aptitude, mais dès que quelqu'un devient capable d'occuper une charge, la Divine Providence [lui] offre l'occasion de se mettre à l'œuvre.

Mais que dirons-nous des demandes qui sont faites d'ouvrir des maisons en tous lieux ? Dans de nombreuses villes d'Italie, de France, d'Angleterre, en Amérique du Nord, en [Amérique] centrale, en [Amérique] du Sud, et notamment dans l'Empire du Brésil et dans la République d'Argentine, en Algérie, dans les pays des Noirs, en Egypte, en Palestine, en Inde, au Japon, en Chine, en Australie il y a des millions et des millions de créatures raisonnables, qui, tout à fait ensevelies dans les ténèbres de l'erreur, font monter depuis le bord de la perdition le son de leurs voix vers le Ciel, en disant : Seigneur, envoyez-nous des ouvriers de l'Evangile qui puissent venir nous apporter la lumière de la vérité et nous indiquer la route qui est la seule à pouvoir nous conduire au salut.

Plusieurs de nos confrères, vous le savez bien, ont déjà écouté ces voix émouvantes et sont partis pour la République d'Argentine, afin de se rendre à partir de là au milieu des tribus sauvages [voir page 13] de la Patagonie ; mais dans toutes leurs lettres écrites au cours de leurs voyage, ainsi que des lieux de leur mission, ils font continuellement retentir le même son de voix : Envoyez, envoyez des ouvriers.

---

(1) Lettre de Mgr Fratejacci à Don Bosco, 24 décembre 1875.

Entres autres choses ils notent que l'Archidiocèse du Brésil, Rio [de] Janeiro, a deux millions d'habitants avec très peu de Prêtres et avec seulement cinq Jeunes abbés au Séminaire.

Chers fils, je me sens profondément affligé quand je réfléchis à la moisson très abondante qui se présente à tout moment et de toutes parts, et que, faute d'ouvriers, on est obligé de laisser sans travaux de culture pour la récolter.

Nous, cependant, nous ne perdons pas courage, et pour l'heure nous nous appliquerons sérieusement par le travail, par la prière et par la vertu à préparer une nouvelle armée pour J[ésus] C[hrist] ; et nous nous efforcerons d'atteindre ce résultat surtout en cultivant les vocations religieuses ; si c'est nécessaire, en temps voulu, nous nous offrirons aussi nous-mêmes à travers les sacrifices que Dieu daignerait demander pour notre salut et celui d'autrui.

Pour l'instant, dans le désir de passer à des choses qui sont d'une aide puissante pour cultiver les vocations religieuses et efficaces pour conserver l'esprit de piété chez les Salésiens et chez les jeunes qui nous sont confiés, j'en viens, quant à moi, à vous recommander certaines choses dont l'expérience m'a fait connaître l'extrême nécessité.

1° Dans chaque maison, et spécialement dans [la maison] S[aint]-Philippe Néri, |située] à Lanzo, que l'on apporte la plus grande sollicitude à développer les Petites Associations, telles que le groupe des Enfants de chœur, la Compagnie du Saint Sacrement, [la Compagnie] de S[aint] Louis, [la Compagnie] de Marie Auxiliatrice et [la Compagnie] de l'Immaculée Conception.

Que personne n'ait peur d'en parler, de les recommander, de les favoriser et d'en présenter le but, l'origine, les Indulgences et les autres avantages que l'on peut obtenir à partir d'elles.

Je crois, moi, qu'on peut appeler ces Associations *Clé de la piété, Gardien de la morale, soutien des vocations Ecclésiastiques et Religieuses*.

2° Gardez-vous bien des relations, des amitiés ou des conversations qui laissent des sensations agréables ou [qui sont] particulières, qu'elles aient lieu par écrit, par des entretiens, ou par l'intermédiaire de livres ou de cadeaux de tout genre.

Donc les serrements de mains, les caresses sur le visage, les baisers, marcher bras dessus, bras dessous, ou se promener un bras autour du cou d'un autre, ce sont là des choses rigoureusement interdites, je dis, non seulement entre vous, et entre vous et les élèves, mais également entre les élèves eux-mêmes.

Gardons fortement gravées dans notre esprit les paroles de Saint Jérôme, qui dit : Affection pour personne ou affection d'une manière égale pour tous.

3° Fuite du monde et de ses sentences.

Sont source de chagrins et de désordres les relations avec ce monde que nous avons abandonné et qui voudrait de nouveau nous attirer à lui. Beaucoup, tant qu'ils vécurent dans la maison religieuse, semblaient être des modèles de vertu ; s'étant rendus dans leur parenté ou chez leurs amis, ils perdirent en peu de temps leur bonne volonté et, revenus dans la maison religieuse, ils ne purent plus se reprendre, et certains en arrivèrent à perdre la vocation elle-même.

C'est pourquoi ne vous rendez jamais en famille, si ce n'est pour de graves motifs, et dans ces graves motifs n'y allez jamais sans la permission voulue et, pour autant que c'est possible, [sans être] accompagnés d'un confrère choisi par le Supérieur.

Vous charger de commissions, de [démarches pour des] recommandations, traiter des affaires, acheter ou vendre pour le compte d'autrui, ce sont là des choses à fuir constamment, car on estime qu'elles conduisent à la ruine des vocations et de la moralité.

4° Le soir après les prières, que chacun aille aussitôt se reposer. Rester à se promener, à bavarder, ou à terminer un travail, ce sont là des choses nuisibles à la santé, spirituelle comme aussi corporelle.

Je sais qu'en certains endroits, Dieu merci pas dans nos maisons, on eut à déplorer de douloureux désordres, et ayant cherché leur origine, on la trouva dans les conversations commencées et continuées pendant les heures auxquelles nous faisons allusion.

La ponctualité pour se rendre au repos est liée à l'exactitude dans le lever du matin, qu'avec une égale insistance je veux inculquer. Croyez-le, chers fils, l'expérience a fatalement fait savoir que renvoyer au matin sans nécessité le moment du repos fut toujours considéré comme une chose très dangereuse. Au contraire l'exactitude dans le lever, en plus d'être le début d'une bonne journée, peut être également appelée un bon exemple permanent pour tous. A ce propos je ne peux pas omettre de recommander chaudement aux Supérieurs de faire en sorte que tous, spécialement les Coadjuteurs et les personnes de service, aient le temps de prendre part chaque matin à la Sainte Messe, la facilité pour recevoir la Sainte Communion et pour fréquenter régulièrement le Sacrement de la Pénitence selon nos Constitutions.

Cette lettre, que j'adresse à tous en général, je voudrais qu'elle soit considérée comme écrite à chacun en particulier ; que chacun de ses mots soit dit, répété mille fois à l'oreille de chacun, afin qu'il ne soit jamais oublié.

Mais, je l'espère pour ma part, en raison de l'affection que vous me portez, en raison de l'application dont vous faites toujours preuve dans vos devoirs, surtout en mettant en pratique les conseils de votre Père spirituel et ami dans le Seigneur, vous me donnerez la grande consolation de vous voir fidèles à ces recommandations, et pas seulement cela, mais de plus vous les interpréterez dans le sens où elles pourront contribuer au mieux à la plus grande gloire de Dieu et de notre Congrégation.

Avec cette conviction et dans l'espoir de pouvoir d'ici peu me retrouver parmi vous, je prie Dieu de vous bénir tous et de vous accorder une santé stable et le don précieux de la persévérance dans le bien.

Enfin priez aussi pour moi qui serai toujours pour vous en J[ésus] C[hrist] N[otre] S[eigneur] un

Turin, 12 *janvier* 1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

A L' ORATOIRE.

Pour les jeunes de l'Oratoire nous ne possédons que deux mots du soir, remarquables tous les deux aussi bien dans leur contenu que dans leur ton. Dans le premier, qui est du 7, [on lit

que] l'intensité du froid oblige le bon Père à recommander les moyens les plus appropriés afin que tous se prémunissent contre les effets de la saison rigoureuse ; puis il donne des nouvelles des Missionnaires ; enfin avec le plus grand naturel il se répand en une belle exhortation au sujet de Jésus au Saint Sacrement et au sujet de l'esprit missionnaire.

Soyez attentifs, mes chers enfants, car je vous donnerai quelques conseils salutaires, qui, si vous les mettez en pratique, seront pour vous source d'un grand profit. Lorsque vous vous trouvez à l'étude, au réfectoire, ou au parloir, je veux dire dans ces lieux où l'air ambiant est plus chaud, ne restez pas très couverts ; et, lorsque vous en sortez, veillez à vous mettre un foulard autour du cou, ou bien [un mouchoir] sur la bouche et sur le nez pendant quelques secondes, afin d'empêcher qu'à la respiration d'un air chaud ne succède une autre d'un air froid, car cela pourrait produire en vous un grand mal.

De même aussi lorsque vous allez dans la chambre ou que vous en sortez. Le matin, quand vous vous levez du lit, veillez à vous abstenir pendant quelques minutes de sortir de la chambre, afin de ne pas empêcher la transpiration par les pores qui se sont dilatés sous les couvertures ; et si, le hasard le voulant, vous deviez sortir, au moins couvrez-vous très bien. Lorsque vous êtes au lit, faites en sorte que les couvertures vous couvrent le cou ; car si le cou et les épaules restaient exposés à l'air, avoir sur le dos même un matelas vous serait peu utile, ou ne le serait nullement. En allant au lit, veillez également à placer dessus vos vêtements, pour que vous puissiez avoir plus chaud. Je ne dis pas cela pour ceux qui ont un tas de couvertures, mais plutôt pour les autres qui souffrent de ne pas en avoir assez. Toutefois ceux auxquels les parents n'ont pas fourni le nécessaire, pourraient dire s'ils ont froid ou non, car on y pourvoirait aussitôt, comme on l'a déjà fait pour beaucoup : mais qu'on ne reste pas là transi, en ne disant rien et en s'exposant de cette manière à de nombreuses maladies.

Moi-même j'ai vu certains qui étaient habillés comme en été, et je leur ai demandé pourquoi ils ne mettaient pas les vêtements d'hiver : ils me répondirent en donnant une seule raison ; à savoir qu'ils n'avaient pas de maillots, ni de gilets, ni autre chose. S'il y avait d'autres jeunes dans cette situation, qu'ils demandent, et, de même qu'on a fourni des vêtements à certains autres de leurs compagnons, on leur en fournira aussi. Voyez-vous, ce sont toutes de petites choses, mais on les néglige facilement et l'on peut attraper certains coups de froid, certains rhumes qui ensuite ne sont pas du tout soignés. Je vous prie de mettre en pratique mes avis, parce que, voyez-vous, je veux que vous vous portiez bien dans l'âme ; je dis dans l'âme car, ainsi, vous pourrez vous porter également bien dans le corps. Dieu veille aux besoins de ses fils.

Comme vous le savez déjà, nous avons reçu de nos missionnaires des lettres envoyées de Rio [de] Janeiro, la première terre qu'ils virent après Saint-Vincent, dernière île [de l'archipel] du Cap-Vert. Ils nous disent beaucoup de belles choses : qu'ils restèrent au moins onze jours en ne voyant rien d'autre que le ciel et l'eau ; qu'ils eurent une mer agitée et souffrirent tous, les uns davantage, les autres moins, de ce qu'on appelle

le mal de mer, qui provient de l'estomac. Ils racontent beaucoup d'autres détails que je ne vous dis pas ici, mais qui vous seront lus demain soir depuis l'endroit où je me trouve maintenant. Cette lettre porte la date du 8 décembre et nous l'avons reçue mercredi, c'est-à-dire le 5 janvier, de sorte qu'elle est restée en route environ un mois. Ils disent que, lorsqu'ils arriveront à Buenos Aires, ils nous écriront de nouveau et une telle lettre doit être déjà en route. En supposant dans nos calculs qu'ils l'aient écrite le 13 ou le 14 décembre, nous, si Dieu le veut, nous l'aurons le 14 ou le 15 de ce mois, c'est-à-dire d'ici huit jours.

Comme je vous l'ai déjà dit, on fera imprimer ces lettres ; ainsi, qui le voudrait pourra les envoyer chez lui, et puis, avec le temps, on en formerait un petit livret qu'on publierait en le joignant à d'autres documents sur cette mission, et il ne sera pas alors désagréable de le lire.

Don Cagliero vous remercie beaucoup des prières et des communions que vous avez faites pour lui, car, toutes les joies rencontrées et le voyage heureusement effectué, tout cela il l'attribue aux prières des chers jeunes gens de l'Oratoire. Il dit également que, le jour de l'Immaculée Conception, il a célébré la Messe, en mettant l'intention précisément pour vous et pour tous ceux de la Congrégation. Puis il vous demande instamment de continuer. Faites donc tous quelques autres communions pour lui et pour ses compagnons Missionnaires ; bien sûr, je ne dis pas demain ou après-demain, mais selon ce qui vous est commode. Par ailleurs que ceux qui ne pourraient pas aller communier fassent une visite au Très saint Sacrement et sollicitent du Seigneur les grâces nécessaires aux Missionnaires et qu'Il les récompense pour les grands sacrifices qu'ils ont faits. Ils sont grands ces sacrifices ! S'exposer aux dangers d'un voyage long et périlleux pour gagner des âmes [afin de les conduire] à Dieu ! Quitter tous leurs compagnons, la parenté, tout, pour suivre les traces de Jésus Christ et porter sa religion dans ces pays lointains ! Pour cela furent accomplis de grands sacrifices quant aux frais occasionnés et aux biens possédés.

Je vous recommande donc encore personnellement, et très fort, de faire une communion ou une visite à l'église et même de faire et l'une et l'autre de ces deux démarches.

Oh quel bonheur de pouvoir recevoir dans notre cœur le Divin Rédempteur ! ce Dieu qui doit nous donner la force et la constance nécessaires en tout moment de notre vie. D'autre part le tabernacle sacré, c'est-à-dire Jésus au Saint Sacrement que l'on garde dans nos églises, est la source de toutes les bénédictions et de toutes les grâces. Il se tient exprès au milieu de nous pour nous réconforter dans nos besoins. Croyez-le donc, mes chers enfants, celui qui a de la dévotion envers le Très saint Sacrement, c'est-à-dire celui qui va fréquemment faire de bonnes communions et faire des visites à Jésus Christ [présent] dans le tabernacle, celui-là a un gage sûr de son salut éternel.

Don Cagliero nous raconte encore une autre chose et je ne veux pas vous la cacher. Les Missionnaires allèrent trouver l'Evêque de Rio [de] Janeiro, capitale de l'empire du Brésil : il les traita très bien et entre autres choses il leur dit, en pleurant, que son Séminaire n'a en tout que cinq jeunes clercs, et

qu'il a déjà plus de quarante paroisses qui non seulement sont sans curé, mais n'ont personne qui puisse, bien que d'un village éloigné, aller administrer les Sacrements à ceux qui en ont besoin. Rien que dans son très vaste diocèse il ne lui faudrait pas moins de cinq cents Salésiens capables de travailler avec ardeur. Voyez comme est grand le manque de prêtres dans ces lieux !

Armez-vous de courage ! Faites usage de ces deux moyens que je vous ai indiqués et j'espère qu'à beaucoup d'entre vous le Seigneur donnera assez de grâce et assez de force pour aller ensuite avec le temps travailler dans le Ministère Ecclésiastique en ces lieux, où le besoin est si grand.

Rappelez-vous les conseils que je vous ai donnés, pour que vous puissiez vous conserver en santé. Bonne nuit.

Dans le second mot du soir, le Serviteur de Dieu saisit l'occasion offerte par la neuvaine de saint François de Sales pour donner aux jeunes des règles salutaires au sujet de la fréquentation des Sacrements et sur le fait de penser de bonne heure à la vocation, en les exhortant à la fin à pratiquer la charité envers les compagnons et à supporter avec patience les désagréments de l'hiver.

Demain nous commençons la neuvaine de saint François de Sales. Il est vrai qu'on aurait dû la commencer aujourd'hui pour célébrer la fête le jour où elle tombe [la fête était alors célébrée le 29 janvier] ; mais pour plus de commodité, au lieu de samedi, nous la célébrerons dimanche et c'est pourquoi nous commencerons la neuvaine seulement demain. La fête de Saint François de Sales est notre fête patronale, c'est-à-dire celle du Saint Patron dont l'Oratoire reçoit le nom ; c'est pourquoi il s'appelle : Oratoire Saint-François de Sales. Il faut que nous la célébrions avec la solennité et la dévotion les plus grandes qui puissent être obtenues ; donc que chacun, pendant cette neuvaine, se prépare du mieux qu'il peut pour la faire tourner au véritable avantage de son âme.

S'il est une bien belle chose que je vous recommanderais dans cette neuvaine, comme d'une manière générale dans toutes les autres, c'est chaque fois celle que je vous propose à présent. Que chacun tienne sa conscience suffisamment en règle pour pouvoir communier tous les matins. En ce qui concerne la fréquence de la communion, que chacun de vous en parle et que ce soit convenu avec son confesseur, puis qu'il s'approche de la sainte table le nombre de fois qui lui sera indiqué. Mais le grand point à ne jamais oublier, c'est de tenir constamment sa conscience dans un état tel qu'on puisse communier tous les jours.

Ici il est bon que je parle d'un inconvénient, dont on a déjà dit un mot dans le passé. La sacristie est souvent si pleine de jeunes que l'on ne peut même pas traverser, ou presque. Il y en a certains qui viennent avec l'intention non pas de se confesser, mais de rester au chaud. Jusqu'ici, il n'y aurait pas de mal, puisqu'ils chercheraient à fuir le froid ; car celui qui a froid, qui est glacé, n'est plus capable de faire la moindre chose. Mais la raison n'est pas celle-là. Si dans l'église il faisait vraiment froid ou si on y gelait, ces jeunes auraient raison d'agir ainsi ; mais, comme dans l'église il fait suffisamment chaud, ils ne sont certainement pas à louer si, de cette manière, ils négligent

les prières communes. Mais si quelques-uns sentaient vraiment qu'ils ont froid, qu'ils en parlent à moi-même ou à Don Chiala ou à Don Sala : nous leur fournirons une chaufferette à porter avec eux à l'église.

Mais laissant de côté les plaisanteries, je vous dirai que cet inconvénient n'est pas de petite taille. Il arrive depuis longtemps que de nombreux jeunes, et le plus souvent parmi les plus grands, voudraient se confesser à moi, et que, venant dans la sacristie et la trouvant déjà pleine, ils disent : — Ce matin, je ne peux pas me confesser ; je viendrai un autre matin. — Ou bien ils sont obligés de changer de confesseur, voyant qu'est nombreux le groupe qui sans cesse m'entoure.

Etablissons donc quelques règles pour que ces jeunes-là puissent, eux aussi, être contentés et également pour que provienne de la confession un plus grand fruit pour vos âmes.

Et comme première règle que l'on observe celle-ci. Que personne ne se confesse [de nouveau] avant huit jours. Il y en a certains, surtout parmi les plus petits, qui viendraient tous les jours. Que pour tous en général on observe cette règle et alors il y aura la possibilité pour tous. Que personne cependant ne laisse jamais passer un mois sans se confesser : que la règle ordinaire soit tous les dix, douze et même quinze jours. Beaucoup disent : — Nous désirons y aller tous les huit jours ! — Que ceux-là aillent donc tous les huit jours : ils font bien.

Mais quelqu'un dit : — Je désirerais aller fréquemment à la sainte communion mais, deux jours après que je me suis confessé, je suis déjà de nouveau comme avant et, si je ne me confesse pas, je n'ose plus aller à la communion. —

Je dirais à ce dernier : — Si tu n'es pas capable de persévérer dans un état de conscience tel qu'il te permette d'aller pendant huit jours à la communion, je ne te conseille pas la communion aussi fréquente.

— Mais, moi, j'ai envie de me corriger ; en allant me confesser avec la fréquence que j'ai dite, je me corrigerais plus facilement.

— Non monsieur, que je réponds ; le temps que tu emploierais à aller te confesser la seconde ou la troisième fois dans une même semaine, emploie-le à prendre une résolution un peu plus ferme et tu verras que ça sera plus efficace que d'aller te confesser plus fréquemment, comme tu veux le faire, mais toujours avec peu de contrition et une faible résolution. Justement le confesseur t'a prescrit d'aller plus rarement, afin que tu te prépares mieux et que tu aies les dispositions voulues. — Il y a un seul cas où, je crois, quelqu'un devrait aller plus fréquemment se confesser et c'est lorsque le confesseur lui-même, après avoir bien considéré la conscience de son pénitent, lui dirait : — Viens donc te confesser chaque fois que tu retomberas dans tel ou tel péché ; c'est nécessaire pour surmonter ce penchant, pour déraciner cette mauvaise passion. — Quand il peut y avoir ce conseil explicite du confesseur, donné de cette manière pour une fin spéciale, il est certain que le pénitent en retirera du bien. En dehors de ce cas, prenez l'habitude d'aller tous les huit, tous les dix, ou même tous les douze jours et avec cela vous pourrez, selon le conseil du confesseur, faire même très fréquemment votre sainte communion.

La deuxième règle que je voulais vous suggérer pour qu'on ait une plus grande facilité pour se confesser est celle-ci. Je suis content que vous veniez même tous vous confesser à moi ; mais je vois que le plus souvent les plus petits sont les premiers à m'entourer et, en venant après, les plus grands trouvent tout encombré, et ne pouvant pas attendre beaucoup, ils s'en vont. Il est vrai que les petits poissons, eux aussi, sont quelque chose de bon et que, surtout s'ils sont réunis nombreux ensemble, on peut en faire une bonne friture ; mais, je vous le dis franchement, lorsqu'on peut avoir des poissons plus gros, je suis plus content. Surtout que ces grands sont à présent dans les années où ils doivent décider sérieusement de leur vocation, et ils ont davantage besoin de demander conseil et de s'entretenir avec Don Bosco : ces jeunes-là, je désire qu'ils aient toujours la préférence. Il est vrai qu'ils ont encore toute l'année comme temps pour se décider ; mais je serais très content que personne n'attende, pour une décision aussi importante, les derniers jours de l'année. La délibération serait alors précipitée, avec le danger de ne pas bien choisir et de laisser quelques buts humains entrer en jeu pour faire pencher la balance, à un moment où, s'il devient urgent de décider, la réflexion n'est plus effectuée calmement et où l'on ne peut pas examiner la question de très près. Bien plus, je suis content qu'également ceux de la troisième année et de la quatrième année des Etudes Secondaires commencent à penser à leur vocation. Il n'est jamais trop tôt pour méditer sur notre avenir et les jeunes de la troisième année et de la quatrième année sont déjà à un âge et à un niveau d'études tels qu'on peut en parler avec un véritable profit.

Et maintenant qu'est-ce que je vous proposerai pour honorer notre saint ? Saint François de Sales, vous le savez, est le Saint de la mansuétude et de la patience. Et je voudrais donc que pendant la neuvaine vous vous efforciez tous de l'imiter dans cette vertu. Je voudrais que vous établissiez en vous un fond de cette mansuétude : qu'elle modèle toujours votre cœur et vous porte à aimer les compagnons, à ne jamais vous mettre en colère contre eux, à ne pas les traiter avec des paroles d'insulte ou de mépris, à leur faire toujours du bien quand c'est possible, mais à ne jamais leur faire du mal, et en aucune façon. Et puisque je suis sur ce sujet, je voudrais que vous décidiez surtout de laisser cet amour envers les compagnons vous porter à vous donner de bons conseils les uns aux autres et à ne jamais, comme malheureusement cela se fait chez les hommes, se pousser l'un l'autre au mal par de mauvais conseils. Prenez garde ! Il n'y a rien d'autre qui puisse causer plus de dégâts, spécialement lorsqu'on est encore dans un jeune âge, que les mauvais conseils. Il y a le garçon qui serait décidé à bien faire, et voici un compagnon qui lui suggère une mauvaise action, comme par exemple ne pas pardonner, ne pas obéir, ne pas remettre un livre [à l'autorité], ne pas fréquenter de bons compagnons, se tenir loin des Supérieurs, ne pas écouter leurs avis : et ce garçon, qui auparavant avait bonne volonté, à présent, presque sans s'en apercevoir, tombe dans le mal à cause du mauvais conseil de ce compagnon. Au contraire, croyez-moi donc, lorsque quelqu'un sait en temps et lieu donner affectueusement un bon conseil à un compagnon, celui-là fait un grand bien. Le compagnon le plus souvent n'est pas obstinément décidé à accomplir une mauvaise action ; il l'accomplira presque sans réflexion et, si une voix amie l'avertit, il y renonce et c'est un mal en moins et un bien

en plus. Oh si pendant cette neuvaine vous commenciez à mettre en pratique le conseil que je vous donne, et que vous continuiez ainsi durant tout le cours de l'année et jusqu'à la fin de votre vie, que de bien vous pourriez faire à vous-mêmes et que de bien à vos compagnons !

Il me reste encore à vous indiquer l'effort spirituel. La saison est plutôt rude et moi, comme effort spirituel, je voudrais que tout le froid, l'humidité et les autres désagréments dont vous souffrirez pendant la neuvaine, vous les supportiez sans vous plaindre et cela pour faire plaisir à saint François. Chaque fois qu'il vous arrive de souffrir de quelque chose, comme les maladies, les insultes, les offenses, dites : Que ce soit pour l'amour de Dieu. Le Seigneur en sera très content et, par l'intercession de saint François, Il vous bénira.

Par ailleurs celui qui voudrait faire quelque autre pratique de piété peut la faire, et il fera bien, spécialement en imitant ce saint dans le silence et dans la correction de vie, dans la manière de parler toujours modestement sans offenser vos compagnons.

J'ai l'habitude de suggérer que pendant ces neuvaines solennelles on fasse des communions au cours de la semaine, avec une fréquence plus grande que pour celles qu'on ferait dans les autres périodes. Que ceux qui ne peuvent pas faire une communion sacramentelle, fassent une communion spirituelle. Par ailleurs, que d'autres aillent fréquemment faire une visite au Très saint Sacrement. Que chacun prenne également la résolution d'une grande ponctualité dans ses devoirs. Bonne nuit !

Aux Collèges.

Avant le moment où la multiplicité des œuvres conseilla l'uniformité du mot d'ordre pour l'année, la parole du Bienheureux Don Bosco, désirée au jour de l'an, parvenait aussi, directement ou par l'intermédiaire des Directeurs respectifs, à chacun des collèges. De 1876, seulement deux de ces lettres de vœux nous restent, une pour Lanzo et l'autre pour Varazze. A ses fils de Lanzo il écrivit ceci :

A mes chers amis Directeur, Maîtres d'école, Professeurs, élèves, et à tous les habitants du Collège de Lanzo.

Permettez que je vous le dise, et que personne ne s'offense, vous êtes tous des voleurs ; je le dis et je le répète, vous m'avez tout pris.

Lorsque je suis allé à Lanzo, vous m'avez ravi avec votre bienveillance et votre affection ; vous m'avez subjugué les facultés de l'esprit avec votre piété ; il me restait encore ce pauvre cœur, dont vous m'aviez déjà dérobé entièrement les sentiments. Voilà à présent votre lettre, signée par 200 mains amies et très chères qui se sont emparées de tout ce cœur ; il n'y est plus rien resté, si ce n'est un vif désir de vous aimer dans le Seigneur, de vous faire du bien, de sauver l'âme de tous.

Ce geste généreux d'affection m'invite à aller le plus tôt possible vous faire une visite, qui, j'espère, ne sera pas beaucoup retardée. En cette circonstance, je veux justement que nous soyons joyeux dans l'âme et dans le corps, et que nous fassions voir au monde combien on peut être joyeux dans l'âme et dans le corps, sans offenser le Seigneur.

Je vous remercie donc très cordialement de tout ce que vous avez fait pour moi ; je ne manquerai pas d'avoir chaque jour un souvenir pour vous dans la sainte Messe, en priant la Divine Bonté de vous accorder la santé pour étudier, la force pour combattre les tentations et la grâce très insigne de vivre et de mourir dans la paix du Seigneur. Le 15 de ce mois, jour dédié à S[aint] Maurice, je célébrerai la Messe à vos intentions ; et vous me ferez la charité de faire ce jour-là la sainte communion, pour que moi aussi je puisse aller avec vous au Paradis.

Que Dieu vous bénisse tous et croyez que je suis toujours en J[ésus] C[hrist] un

Turin, 3 *janvier* 1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Pour les jeunes de Varazze il exprima ses sentiments, en écrivant à leur Directeur, Don Francesia, et en lui confiant la charge de servir d'interprète.

Très cher D. Francesia,

J'aurais tant besoin de te voir et besoin aussi de te parler. Cela ne sera sans doute pas possible avant la fête de saint François de Sales. En attendant, tu me ferais plaisir si tu me donnais des nouvelles sur le personnel, tant d'enseignement que d'assistance ou de service, selon les besoins au sujet soit de la moralité soit de l'application au travail. Il est vrai qu'ici nous nous trouvons peu nombreux, mais si tu avais absolument besoin de quelqu'un je ferais en sorte de le trouver.

Le Jeu[ne abbé] Barberis m'exprime son désir de jouer du piano (au titre de ses activités) et me dit d'intervenir auprès de toi en sa faveur. Certainement, si tu en donnes l'interdiction, tu as un bon motif. Néanmoins, vois si tu peux, en le lui accordant, obtenir quelque chose qui chez lui laisserait à désirer. En tout cas cependant agis de la manière que tu crois la meilleure pour la gloire de Dieu.

Je voulais écrire une lettre à tes, et mes, chers élèves pour leur souhaiter, ainsi qu'à toi, de bonnes fêtes et une bonne année. Mais je n'ai pas pu le faire alors et mon idée est de le faire maintenant. Sois donc pour moi l'interprète de beaucoup de choses aimables auprès de toute notre chère famille de Varazze ; dis à tous que je les aime de tout mon cœur dans le Seigneur, que chaque jour je les recommande au cours de la sainte Messe, en demandant pour eux une santé stable, du progrès dans les études et la vraie richesse, la sainte crainte de Dieu.

Si par ailleurs ils veulent me faire quelque chose de vraiment agréable, c'est de faire une sainte communion à mes intentions, ou mieux pour un cas d'une nécessité particulière, le troisième jeudi de ce mois.

J'ai des ennuis et j'ai jugé bon de t'écrire pour me donner un peu de soulagement. Que Dieu te bénisse ainsi que tous les tiens et crois que je suis en J[ésus] C[hrist] un

Turin, 10-[1]-1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Aujourd'hui nous avons eu des nouvelles venant de Marseille : nos Missionnaires sont arrivés le 13 décembre dernier à Buenos Aires.

Pour Borgo S[an] Martino il y a une lettre paternelle qui à vrai dire se rattache à la mi-février, mais qui trouve bien sa place également dans cette question.

Très ch[er] *D. Bonetti*,

J'ai écrit au Chev[alier] Rho (1) dans le sens que tu m'as indiqué, en lui rappelant les vieilles promesses qui me furent faites maintes fois. S'il m'envoie une réponse je te la ferai voir. J'espère que tout va bien.

En vue du nombre déjà grand et peut-être encore croissant [des élèves] du Collège S[aint]-Charles, observe un peu si ce n'est pas le cas de choisir une dizaine environ de ceux qui ont une santé plus fragile et ensuite, après en avoir donné l'information aux parents, de les envoyer à Lanzo, où ils ont de l'espace en abondance. On choisirait de préférence ceux qui sont des régions plus proches de nous.

Examine cette question et après en son temps dis-moi quelque chose.

Tu diras à Giolitto que, n'étant pas assez méchant, je ne peux pas l'exaucer. Salue D. Gallo, Ferrero et Adamo ainsi que tous nos confrères et priez pour ce pauvre diable qui sera toujours pour vous en J[ésus] C[hrist] N[otre] S[eigneur] un

Turin, 14-2-1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Les « ennuis » mentionnés dans la lettre à Don Francesia étaient les ennuis habituels, sur le plan moral et sur le plan matériel. Justement, ce jour-là, il avait reçu de Rome la nouvelle de lettres calomnieuses « contre le nouvel Institut », qui se suivaient les unes après les autres (2). Communication bien désolante au moment où Don Bosco attendait que fût accueillie favorablement sa deuxième requête au sujet des privilèges (3). Il était en outre venu à sa

(1) Inspecteur Royal des études pour la Province de Turin. Il était étudiant quand il connut Don Bosco en 1840 (LEMOYNE, Mém[oires] B[iographiques], vol. I, p. 501).

(2) Lett[re] cit[ée] de Mgr Fratejacci.

(3) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, c. XXI.

connaissance que des manœuvres avaient lieu afin qu'une enquête fût faite sur la méthode suivie à l'Oratoire pour les études théologiques. Les investigations furent menées de façon confidentielle ; mais cela ne diminuait pas les préoccupations. En fut chargé le théol[ogien] Negri, qui résidait à Turin. Il s'adressa pour des informations au théol[ogien] Pechenino, qui, dans sa très grande amitié pour Don Bosco, lui révéla l'affaire en confidence. Ces actions pour susciter de la méfiance à Rome sur le compte des Salésiens affligeaient profondément le Bienheureux.

Le grand manque d'argent causait à Don Bosco d'autres ennuis qui n'étaient pas légers. Rien que pour les achats en gros des choses nécessaires, au magasin de l'Oratoire on était déjà arrivé à soixante-dix mille lires de dettes, une somme alors exorbitante, et c'était justement le moment de penser aux réapprovisionnements. Des soucis du pauvre Don Bosco on arrive à avoir une idée suffisante à travers sa lettre à l'avocat Galvagno, de Marene, généreux bienfaiteur de l'Oratoire (1) :

Très cher M. l'Avocat,

En recevant cette lettre V[otre] S[eigneurie] dira aussitôt : D. Bosco est à court d'argent et il demande la charité. C'est exactement cela. Je me trouve au moment le plus rude de la saison hivernale avec plus de la moitié de mes 900 garçons habillés comme en été. Si jamais le Seigneur Vous avait mis en mesure de pouvoir me venir en aide, ce serait vraiment *vêtir ceux qui sont nus*, ce que le Sauveur considère comme fait à lui-même, et ce qui nous préparera certainement un bon accueil, lorsque nous nous présenterons à son divin tribunal.

Bien que je Vous expose mon grand besoin, je Vous prie de faire seulement ce que Vous pouvez ; car de mon côté je ne manquerai pas de prier également chaque jour, afin que Dieu accorde à Vous-même et à Madame votre épouse de longues années de vie heureuse et qu'il fasse en sorte que vos enfants grandissent dans la santé et dans la sainte crainte de Dieu, tandis qu'avec une profonde gratitude j'ai l'honneur et le plaisir de pouvoir me déclarer

D[e] V[otre] S[eigneurie] Très ch[ère]

Oratoire S[aint]*-François de Sales à Turin*, 12-[1]-1876.

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

Après ces quelques commentaires sur les « ennuis » pour lesquels le Bienheureux sentait le besoin de demander du soula-

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, p. 129.

gement en écrivant à son cher Don Francesia, nous nous rendons pleinement compte de ce que Don Barberis note dans sa petite chronique : « Don Bosco ces jours-ci est très abattu, et ne va pas bien ». Mais le même chroniqueur fait aussitôt remarquer : « Pourtant il pense à tout, se renseigne sur tout et informe les autres de tout ; il indique les dispositions à prendre, donne des avis, des conseils ». Le réconfort de solides consolations ne lui manquait pas toutefois. — Il est très consolant, confia-t-il à Don Barberis, de voir comment petit à petit tous acquièrent l'esprit religieux. Oui, les choses vont vraiment bien et, tant qu'il y aura beaucoup à travailler, les choses iront toujours bien. —

AUX MISSIONNAIRES.

Les paroles qui furent les premières d'un très très grand nombre d'autres envoyées par Don Bosco à ses fils Missionnaires sur le champ de leur apostolat sont contenues dans une petite lettre dont la brièveté, sans une phrase oiseuse, tout en disant le manque de temps et à la fois le grand désir d'écrire, exprime cependant, si on l'analyse avec calme, une foule de choses et de sentiments. D'après la façon d'annoncer la mort de Mère Galeffi, Présidente [des Oblates] de Tor de' Specchi, il semble que le Bienheureux ait écrit non pas dès qu'il eut par l'intermédiaire de Marseille la nouvelle de l'arrivée des Missionnaires, mais après avoir reçu la première lettre de Don Cagliero venue de Buenos Aires, réception qui eut lieu le 17 janvier.

Très cher D. Cagliero,

Un très cordial salut à toi et à tous mes chers Salésiens, qui partagent avec toi leurs travaux.

Mère Galeffi est morte le 13 de ce mois. La Comtesse Callori, Maman Corsi, Mgr Fratejacci, l'Av[ocat] Menghini font pour vous des prières et des souhaits.

Rappelle-toi que pour octobre nous ferons une expédition comprenant trente filles de M[arie]-A[uxiliatrice] avec une dizaine de Salésiens ; quelques-uns même avant, s'il y a urgence.

Vu le grand manque de clergé qu'il y a au Brésil, ne sera-t-il pas opportun de guetter la possibilité d'une maison à Rio [de] Janeiro ?

Notre Comm[andeur] Gazzolo n'écrit pas et n'envoie pas de nouvelles. Salue-le de ma part.

Tu diras à M. Benitez que je le remercie de la bonté dont il fait preuve envers vous : je désire tant le voir ; si jamais je n'ai pas ce plaisir sur terre, je lui donne dès à présent rendez-vous au ciel. *Amen.*
Que Dieu vous bénisse tous. Tous joyeux *in Domino* [dans le Seigneur].

Turin, janvier 1876.

J[ean] BOSCO Pr[être].

Un grand événement que celui de l'expédition de Missionnaires en Amérique ! Aucun autre départ d'un genre semblable n'avait provoqué tant de bruit. Après leur voyage Don Bosco diffusa par centaines d'exemplaires la photographie que l'on voit au début du volume onze [des Mémoires Biographiques], en la joignant à ses cartes de vœux pour Noël et le jour de l'an. Après leur arrivée, *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique] ouvrit une rubrique avec le titre « De Turin à Buenos Aires », sous lequel à partir du 20 janvier il commença à publier une série de lettres, attendues avec impatience et lues avec avidité ; les numéros qui les contenaient, on les faisait courir de famille en famille à Turin, de sorte que la vente du journal en était très accrue. D'autre part, là-bas, la Mission Salésienne rehaussa la bonne réputation du clergé italien, qui n'y était pas partout bien représenté ; en Italie et au-dehors cette expédition réveilla une ferveur extraordinaire pour les Missions à l'étranger ; dans la Congrégation beaucoup enviaient leurs confrères partis et fatiguaient le Bienheureux par des demandes de partir.

Nous terminerons ce chapitre de la même manière que nous l'avons commencé, c'est-à-dire en nous mettant encore une fois à l'écoute des paroles dites par le Serviteur de Dieu dans l'intimité. Il s'agit ici d'un entretien tenu avec Don Barberis le 21 janvier. De Don Barberis, homme simple, droit et très pieux, le Bienheureux dit un jour : — Don Barberis a compris Don Bosco. — Celui-ci qui, tant que cela fut possible, aimait [s'entourer] pour gouverner d'hommes de solide vertu plutôt que de gens intellectuels, s'attardait volontiers à discuter avec Don Barberis même sur des sujets intimes. Le soir de ce jour-là, après le repas, il lui parla ainsi : — Il y en a des choses à faire, mon cher Don Barberis, oh ! que de choses il y a à faire. Aujourd'hui, comme presque tous les jours, à deux heures un quart de l'après-midi, j'étais déjà assis à mon bureau pour tra-

vailler ; je n'ai pas bougé jusqu'à huit heures ; pourtant je n'ai pas pu tout régler. Ma table est encore couverte de lettres qui attendent une réponse. Et on ne peut pas dire que je vais lentement lorsque j'écris. J'en fais passer du travail sous mes doigts ! Je m'aperçois qu'à force de pratique et à force d'être sous la pression des affaires se succédant l'une après l'autre, j'ai acquis une rapidité telle que je ne sais pas si on peut en trouver une plus grande. Mais là... faisons ce qu'on peut *ad majorem Dei gloriam* [pour la plus grande gloire de Dieu], et ce que l'on ne pourra pas faire, il faudra avoir de la patience et le laisser non fait. —

A ce moment-là Don Barberis l'interrompit, en lui souhaitant de longues années et une bonne santé, afin de pouvoir réussir à régler un bon nombre de ces grandes affaires. Après quoi Don Bosco reprit : — Moi aussi je pense de temps en temps que, si le Seigneur m'accordait d'atteindre quatre-vingts ou bien quatre-vingt-cinq ans et s'Il continuait à me donner la santé et la présence d'esprit que j'ai maintenant, on en verrait des choses et non seulement l'Italie, mais l'Europe et le monde devraient s'en apercevoir. Mais que le Seigneur dispose comme Il le croit. Moi, tant qu'Il me laisse en vie, j'y reste volontiers. Je travaille autant que je peux en me dépêchant, car je vois que le temps presse et que, même si l'on vit de nombreuses années, on ne peut jamais faire la moitié de ce qu'on voudrait. Je fais les projets, je cherche à les exécuter, en perfectionnant beaucoup de choses tant que je peux, et je suis en train d'attendre que sonne l'heure du départ. Lorsque la cloche avec son *dan, dan, dan* me donnera le signal de partir, nous partirons. Ceux qui resteront en ce monde achèveront ce que j'aurai laissé à achever. Tant que je n'entends pas le *dan, dan, dan*, je ne m'arrête pas. —

La réalité est que Don Bosco, en mourant, fit beaucoup plus que de laisser à d'autres d'achever l'inachevé ; à ses successeurs il avait préparé le terrain d'une manière telle que même de jeunes pousses, animées par son esprit, ont continué et continuent à s'y enraciner, sans que jusqu'à présent on puisse prévoir ou sans que l'on ait des raisons de craindre le moindre arrêt dans la fécondité des œuvres.

CHAPITRE II

Deux rêves : les murmures ; trois morts.

Dans la deuxième moitié de janvier le Serviteur de Dieu eut un rêve rempli de symboles, dont il parla avec quelques Salésiens. Don Barberis le pria de le raconter en public, car ses rêves plaisaient beaucoup aux jeunes, leur faisaient un grand bien et les attachaient par affection à l'Oratoire.

— Oui, c'est vrai, répondit le Bienheureux, ils font du bien et sont écoutés avec avidité ; le seul qui en reçoive quelque dommage, c'est moi, parce qu'il me faudrait avoir du coffre. On peut bien le dire, à l'Oratoire il n'y en a pas un seul qui n'ait pas le sentiment d'être ébranlé par ces récits ; car le plus souvent ces rêves concernent tous, et chacun veut savoir dans quel état j'ai pu le voir, ce qu'il devrait faire, quel sens peut avoir ceci ou cela ; et, moi, je suis tourmenté le jour et la nuit. Si, par ailleurs, je veux réveiller le désir de confessions générales, je n'ai rien d'autre à faire que de raconter un rêve... Ecoute, fais une chose. Dimanche j'irai parler aux jeunes et, toi, interroge-moi en public. Moi, alors, je raconterai le rêve. —

Le 23 janvier, après les prières du soir, il monta sur la petite estrade. Son visage rayonnant de joie manifestait, comme toujours, son contentement personnel à se trouver au milieu de ses fils. Il se fit un peu de silence, et Don Barberis demanda à parler et interrogea : — Excusez-moi, Don Bosco, me permettez-Vous de Vous poser une question ?

— Parle donc.

— J'ai entendu dire qu'au cours de ces dernières nuits Vous avez fait un rêve à propos de grains à semer, de semeur, de poules, et que Vous l'avez déjà raconté au jeune abbé Calvi. Voudriez-Vous avoir la bonté de le raconter à nous aussi ? Cela nous ferait très plaisir.

— Curieux !! — fit Don Bosco sur un ton de reproche. Et ici fusa un éclat de rire général.

— Ca m'est égal, savez-Vous, que Vous me traitiez de curieux ; pourvu que Vous nous racontiez le rêve. Et, avec cette demande que j'adresse, je pense interpréter la volonté de tous les jeunes, qui certainement l'écouteront bien volontiers.

— Si c'est ainsi, je vous le raconte. Je ne voulais rien dire, parce qu'il y a des choses qui concernent plusieurs d'entre vous en particulier, et certaines sont même pour toi : elles risquent d'échauffer un peu les oreilles ; mais puisque tu m'en fais la demande, je le raconterai.

— Oh, mais ! Don Bosco, s'il y a quelques coups de bâton pour moi, épargnez-les-moi ici en public.

— Je raconterai les choses comme je les ai vues en rêve ; que chacun prenne sa part. Mais avant tout il faut que chacun se rappelle bien que les rêves se font en dormant, et que, lorsqu'on dort, on ne raisonne pas ; donc, s'il y a quelque chose de bon, quelque avertissement à prendre, on les prend. Que pour le reste personne ne se donne d'appréhension. J'ai dit que moi en rêvant la nuit je dormais, parce que certains rêvent aussi le jour et parfois même en étant réveillés, ce qui cause un important dérangement aux professeurs, pour lesquels ils deviennent des élèves insupportables. —

Il me semblait être loin d'ici et me trouver à Castelnuovo d'Asti, mon pays natal. J'avais devant moi une grande étendue de terrain, située dans une vaste et belle plaine ; mais ce terrain n'était pas à nous et je ne savais pas à qui il était.

Dans ce champ je vis beaucoup de personnes qui travaillaient avec les houes, avec les bêches, avec les râteaux et d'autres instruments. Les uns labouraient, les autres semaient le blé, d'autres aplanissaient la terre, d'autres enfin avaient une activité différente. Il y avait çà et là les chefs chargés de diriger les travaux et il me semblait être moi aussi au milieu de ces derniers. Des chœurs de paysans étaient dans une autre partie de la plaine en train de chanter. J'observais étonné et je ne savais pas m'expliquer l'endroit où j'étais. Je disais en moi-même : — Mais dans quel but ces gens-là travaillent-ils tant ? — Et je me répondais intérieure-

ment : — Pour fournir les petits pains à mes jeunes. — Et c'était vraiment merveilleux de voir que ces braves agriculteurs n'arrêtaient pas un instant le travail et qu'ils continuaient sans cesse dans leur tâche avec un élan constant et avec la même diligence. Quelques-uns seulement étaient en train de rire et de plaisanter entre eux.

Tandis que je contemplais un si beau tableau, je regarde autour de moi et je vois que m'entouraient quelques prêtres et un grand nombre de mes jeunes abbés, une partie près de moi, une partie à une certaine distance. Je disais en moi-même : — Mais je rêve ; mes jeunes abbés sont à Turin, ici au contraire nous sommes à Castelnuovo. Et puis comment cela peut-il se faire ? Je porte des vêtements d'hiver de la tête aux pieds, hier encore j'avais si froid, et à présent ici on sème le blé. — Et je tâtais mes mains l'une avec l'autre, je marchais et je disais : — Mais pourtant je ne rêve pas, c'est vraiment un champ ; ce jeune abbé qui est ici est le jeune abbé A... en personne ; cet autre est le jeune abbé B... Et puis comment pourrai-je dans le rêve voir telle chose et telle autre ?

Entre-temps je vis là tout près, mais à l'écart, un vieillard qui à le voir semblait très bienveillant et rempli de sagesse, occupé à m'observer ainsi que les autres. Je m'approchai de lui et lui demandai : — Dites, brave homme, écoutez ! Qu'est donc ce que je vois et dont je ne comprends rien ? Ici où sommes-nous ? Qui sont ces travailleurs ? A qui est ce champ ?

— Oh ! me répond cet homme ; bonnes questions à poser ! Vous êtes prêtre et Vous ne savez pas ces choses ?

— Mais dites-moi donc ! Croyez-vous que je rêve ou que je suis éveillé ? Car j'ai l'impression de rêver et les choses que je vois ne me semblent pas possibles.

— Très possibles, et même réelles et j'ai l'impression que Vous êtes tout à fait éveillé. Ne Vous en apercevez-Vous pas ? Vous parlez, Vous riez, Vous plaisantez.

— Pourtant, ajoutai-je, il y a certaines personnes auxquelles il semble dans le rêve qu'elles parlent, écoutent, travaillent, comme si elles étaient éveillées.

— Mais non ; laissez de côté tout ceci. Vous êtes ici avec votre corps et votre âme.

— Eh bien, qu'il en soit ainsi ; et si je suis éveillé, dites-moi alors à qui est ce champ.

— Vous avez étudié le latin : quel est le premier nom de la deuxième déclinaison que Vous avez étudié dans le Donato [auteur de la grammaire latine alors en usage] ? Le savez-Vous encore ?

— Eh ! oui, que je le sais ; mais qu'est-ce que cela a à faire avec ce que je vous demande ?

— Cela a énormément à faire. Dites donc quel est le premier nom que l'on étudie dans la deuxième déclinaison.

— C'est *Dominus*.

— Et comment fait-il au génitif ?

— *Domini* !

— Bravo, bien, *Domini* : ce champ est donc *Domini*, du Seigneur.

— Ah ! voilà qu'à présent je commence à comprendre quelque chose ! — m'écriai-je.

J'étais stupéfait de la conclusion tirée par ce bon vieillard. En attendant, je vis diverses personnes qui venaient avec des sacs de blé pour

semer, et un groupe de paysans chantait : *Exit, qui seminat, seminare semen suum* [Le semeur sort pour semer ce qu'il a à semer].

Cela me semblait un péché que de jeter ces grains pour les semer et de les faire pourrir sous terre. Il était si beau ce blé ! — Ne serait-il pas mieux, disais-je en moi-même, de le moudre et d'en faire du pain ou des pâtes ? — Mais ensuite je pensais : — Celui qui ne sème pas ne récolte pas. Si on ne jette pas les grains pour les semer et s'ils ne pourrissent pas, que récoltera-t-on ensuite ? —

A ce moment-là je vois de tous les côtés sortir une multitude de poules qui vont à travers le terrain ensemencé pour picorer tout le blé que l'on répandait pour semer.

Et ce groupe de chanteurs continuait dans son chant : *Venerunt aves cœli, sustulerunt frumentum et reliquerunt zizaniam* [Vinrent les oiseaux du ciel qui prirent le froment et laissèrent l'ivraie, la zizanie].

Je jette un regard autour de moi et j'observe les jeunes abbés qui étaient avec moi. L'un d'eux, les mains jointes, était en train de regarder avec une froide indifférence ; un autre bavardait avec ses compagnons ; certains haussaient les épaules, d'autres regardaient le ciel, les uns riaient de ce spectacle, les autres tranquillement continuaient leur récréation et leurs jeux, d'autres enfin terminaient une de leurs occupations ; mais personne n'effrayait les poules pour les faire partir. Je m'adresse à eux tout irrité et, en appelant chacun par son nom, je disais : — Mais que faites-vous ? Ne voyez-vous pas ces poules qui mangent tout le blé ? Ne voyez-vous pas qu'elles détruisent tous les bons grains à semer, qu'elles font s'évanouir les espoirs de ces braves paysans ? Que récolterons-nous ensuite ? Pourquoi restez-vous ainsi muets ? pourquoi ne criez-vous pas, pourquoi ne les faites-vous pas partir ? —

Mais les jeunes abbés haussaient les épaules, me regardaient et ne disaient rien. Quelques-uns ne se retournèrent même pas : ils ne prêtaient pas attention auparavant à ce champ, et ils ne lui prêtèrent pas attention après que j'eus crié.

— Sots que vous êtes ! continuais-je. Les poules ont déjà toutes le jabot rempli. Ne pourriez-vous pas battre des mains et faire comme ceci ? — Et en même temps je battais des mains, en me trouvant dans une véritable situation confuse, car mes paroles ne servaient à rien. Alors quelques-uns se mirent à faire fuir les poules, mais je répétais en moi-même : — Eh, oui ! Maintenant que tout le blé a été mangé, on chasse les poules ! [—]

A ce moment-là me frappa l'oreille le chant de ce groupe de paysans, qui chantaient ceci : *Canes muti nescientes latrare* [Chiens muets ne sachant pas aboyer].

Alors je m'adressai à ce bon vieillard et, partagé entre la stupéfaction et l'indignation, je lui dis : — Allons donc, donnez-moi une explication de tout ce que je vois ; je n'y comprends rien. Que sont ces grains qu'on jette par terre pour semer ?

— Oh, facile ! *Semen est verbum Dei* [Ce qui est à semer est la parole de Dieu].

— Mais que veut dire tout ceci, alors que, je le vois, les poules sont là qui mangent ce qu'on sème ? —

Le vieillard, changeant le ton de sa voix, continua :

— Oh ! si Vous voulez une explication plus complète, je Vous la donne. Le champ est la vigne du Seigneur, dont il est parlé dans l'Evangile, et l'on peut aussi comprendre qu'il représente le cœur de l'homme. Les cultivateurs sont les ouvriers de l'Evangile, qui surtout par la prédication

sèment la parole de Dieu. Cette parole produirait beaucoup de fruit dans ce cœur, terrain bien préparé. Mais quoi ? Les oiseaux du ciel viennent et l'emportent.

— Qu'indiquent ces oiseaux ?

— Voulez-Vous que je vous dise ce qu'ils indiquent ? Ils indiquent les murmures. Après avoir entendu un sermon qui produirait de l'effet, on va avec les compagnons. L'un fait des commentaires malveillants sur un geste, sur la voix, sur un mot du prédicateur, et voilà emporté tout le fruit du sermon. Un autre accuse le prédicateur lui-même de quelque défaut physique ou intellectuel ; un troisième rit à propos de son italien, et tout le fruit du sermon est emporté. On doit dire la même chose d'une bonne lecture, dont le bienfait reste totalement empêché par un murmure. Les murmures sont d'autant plus mauvais qu'en général ils sont secrets, cachés, et qu'ils vivent et croissent là où nous ne nous y attendons point. Le blé, même s'il est dans un champ pas très cultivé, germe toutefois, croît, pousse assez haut et produit de nouveaux grains. Lorsqu'un orage passe sur un champ fraîchement ensemencé, le champ reste alors comme piétiné et ne porte plus autant de nouveaux grains, mais cependant il en porte. Si même les grains à semer ne sont pas de belle qualité, néanmoins ils pousseront : ils porteront peu de nouveaux grains, mais cependant ils en porteront. Au contraire, lorsque les poules ou les oiseaux picorent ce qui est semé, il n'y a plus rien à faire : le champ n'a absolument aucun rendement ; il ne porte plus aucune sorte de nouveaux grains. De cette façon, si aux sermons, aux exhortations, aux bonnes résolutions fait suite quelque autre chose comme la distraction, la tentation, etc., il se produira moins de fruit ; mais lorsqu'il y a le murmure, le fait de dire du mal ou d'autres choses semblables, alors il n'y a pas la moindre chose qui tienne, mais c'est aussitôt le tout qui est emporté. Et à qui revient-il de battre des mains, d'insister, de crier, de surveiller, pour que ces murmures, ces mauvaises conversations ne se produisent pas ? Vous le savez !

— Mais que faisaient donc ces jeunes abbés ? lui demandai-je. Ne pouvaient-ils pas empêcher, eux, tant de mal ?

— Ils n'empêchèrent rien, continua-t-il. Certains restaient à observer comme des statues muettes, d'autres n'y prêtaient pas attention, n'y pensaient pas, ne voyaient pas et demeuraient les bras croisés, d'autres n'avaient pas le courage d'empêcher ce mal ; quelques-uns, peu nombreux cependant, se joignaient eux aussi à ceux qui murmuraient, prenaient part à leurs médisances, faisaient le métier de destructeurs de la parole de Dieu. Toi qui es prêtre, insiste sur cela ; prêche, exhorte, parle, n'aie pas peur d'en dire trop ; et que tous sachent que faire des commentaires malveillants sur celui qui prêche, sur celui qui exhorte, sur celui qui donne de bons conseils est ce qui cause le plus de mal. Et rester muet quand on voit quelque désordre et ne pas l'empêcher, surtout si l'on est quelqu'un qui pourrait ou devrait le faire, c'est se rendre entièrement complice du mal commis par les autres. —

Tout imprégné de ces paroles, je voulais encore regarder, observer telle chose et telle autre, faire des reproches aux jeunes abbés, les exhorter à accomplir leur devoir. Et eux déjà bougeaient et cherchaient à mettre en fuite les poules. Mais moi, ayant fait quelques pas, je butai contre un râteau, destiné à aplanir la terre, laissé dans ce champ,

et je me réveillai. A présent laissons tout de côté et venons-en à la morale [de cette histoire]. D. Barberis ! Qu'en dis-tu de ce rêve ?

— Je dis, répondit D. Barberis, que c'est un bon coup de bâton, et malheur à celui qui l'attrape.

— Pour sûr que oui, reprit D. Bosco, c'est une leçon et il faut qu'elle nous fasse du bien ; et rappelez-vous ceci, mes chers jeunes : évitez entre vous par tous les moyens le murmure, comme un mal extraordinaire, en le fuyant comme on fuit la peste, et non seulement évitez-le vous-mêmes, mais dans toute la mesure du possible cherchez à le faire éviter par les autres. Parfois de saints conseils, des actions excellentes ne font pas le bien que l'on produit en empêchant un murmure et n'importe quelle parole qui pourrait nuire à d'autres. Armons-nous de courage et combattons-le franchement. Il n'y a pas pire malheur que celui de faire perdre la parole de Dieu. Et un mot suffit, une plaisanterie suffit.

Je vous ai fait le récit d'un rêve qui m'est arrivé il y a déjà plusieurs nuits, mais la nuit dernière j'en ai eu un autre, que je désire également vous raconter. L'heure n'est pas encore trop avancée ; il est à peine neuf heures et je peux vous le présenter. Je m'efforcerai toutefois de ne pas traîner en longueur.

J'eus donc l'impression de me trouver dans un lieu ; à présent je ne me rappelle plus lequel c'était : je n'étais plus à Castelnuovo, mais, me semble-t-il, je n'étais pas non plus à l'Oratoire. Quelqu'un vint en toute hâte m'appeler : — D. Bosco, venez ! D. Bosco, venez !

— Mais qu'y a-t-il de si urgent ? ai-je, quant à moi, répondu.

— Etes-Vous au courant de ce qui est arrivé ?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire ; explique-toi clairement, répondis-je anxieux.

— Ne savez-Vous pas, D. Bosco, qu'un tel, un jeune si brave, si plein d'entrain, est gravement malade, mourant même ?

— Je crains que tu ne veuilles te jouer de moi, lui dis-je : car, ce matin justement, j'ai parlé et me suis promené avec ce jeune, celui-là même qu'à présent tu m'annonces mourant.

— Oh, D. Bosco, je ne cherche pas à Vous tromper et je crois être en devoir de Vous rapporter la pure vérité. Ce jeune a extrêmement besoin de Vous et il désire Vous voir et Vous parler pour la dernière fois. Mais venez vite, car autrement Vous n'arrivez plus à temps. —

Moi, sans savoir où, je suivis en toute hâte celui qui était venu m'appeler. J'arrive dans un endroit et je vois des gens tristes et en pleurs qui me disent : — Faites donc vite, car il est à toute extrémité.

— Mais qu'est-il arrivé ? — dis-je comme réponse. On me fait entrer dans une chambre, où je vois un jeune, couché, le visage tout pâle, d'un teint presque cadavérique, ayant une toux et un râle qui le suffoquaient et lui permettaient à peine et avec difficulté de parler : — Mais n'es-tu pas un tel ? lui dis-je.

— Oui, c'est bien moi !

— Comment vas-tu ?

— Je vais mal !

— Et comment se fait-il qu'à présent je te vois dans cet état ? Pas plus tard qu'hier et ce matin est-ce que tu ne te promenais pas tranquillement sous les arcades ?

— Oui, répondit le jeune, hier et ce matin je me promenais sous les arcades ; mais à présent faites vite, car, moi, j'ai besoin de me confesser ; je vois qu'il me reste peu de temps.

— Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas ; tu t'es confessé voilà peu de jours.

— C'est vrai et j'ai l'impression de n'avoir aucun gros tourment dans mon cœur ; mais toutefois je désire recevoir la sainte absolution avant de me présenter au Divin Juge. —

J'écoutai sa confession. Mais entre-temps j'observai que visiblement il allait de plus en plus mal et qu'un catarrhe était sur le point de l'étouffer. — Cette fois il faut agir en vitesse, dis-je en moi-même, si je veux qu'il reçoive encore le saint viatique et l'onction des malades. Et même le saint viatique, il ne pourra plus le recevoir, soit parce qu'il faut plus de temps pour les préparatifs, soit parce que la toux pourrait l'empêcher d'avaler. Vite l'onction des malades ! —

En parlant ainsi, je sors de la chambre et j'envoie aussitôt un homme prendre le coffret des saintes huiles. Les jeunes qui étaient dans la salle me demandaient : — Mais est-il vraiment en danger ? Est-il véritablement mourant, comme on le dit ?

— Malheureusement ! [—] c'était ma réponse [—]. Ne voyez-vous pas que la respiration devient pour lui de plus en plus pénible et que le catarrhe l'étouffe ?

— Mais il vaudra mieux lui apporter aussi le viatique et le remettre ainsi fortifié dans les bras de Marie ! —

Mais tandis que je m'activais pour préparer le nécessaire, j'entends une voix : — Il a expiré ! —

Je rentre dans la chambre et trouve le malade qui a les yeux écarquillés ; il ne respire plus ; il est mort.

— Est-il mort ? [—] demandé-je aux deux personnes qui l'assistaient.

— Il est mort, me répondent-elles : il est mort !

— Mais comment cela se fait-il, si rapidement ? Dites-moi : n'est-ce pas un tel ?

— Oui, c'est un tel.

— Je ne peux pas en croire mes yeux ! Hier encore il se promenait avec moi sous les arcades.

— Hier il se promenait et à présent il est mort, me répondirent-elles.

— Heureusement que c'était un brave garçon ! [—] m'écriai-je. Et je disais aux jeunes qui étaient autour de moi : — Voyez-vous, voyez-vous ? Ce garçon n'a pas pu non plus recevoir le viatique et l'onction des malades. Remercions cependant le Seigneur, qui lui donna le temps de se confesser. Ce jeune était brave, il avait une fréquentation assez régulière des Sacrements et nous espérons qu'il est allé vers une vie heureuse, ou au moins au purgatoire. Mais dites-moi un peu, si le même sort était arrivé à d'autres, qu'en serait-il à présent de certains ? —

Cela dit, nous nous mîmes tous à genoux et nous récitâmes un *De profundis* pour l'âme du pauvre défunt.

Moi, en attendant, j'allais dans ma chambre, quand je vois s'appro-

cher de moi Ferraris (1) qui venait de la librairie ; tout angoissé il me dit : — Savez-Vous, D. Bosco, ce qui est arrivé ?

— Eh ! malheureusement je le sais ! Un tel est mort ! répondis-je.

— Ce n'est pas de lui que je veux parler ; il y a deux autres morts.

— Comment ? qui ?

— Un tel et un tel.

— Mais quand ? Je ne comprends pas.

— Oui, deux autres, qui sont morts avant que Vous n'arriviez.

— Et pourquoi alors ne m'avez-vous pas appelé ?

— Le temps a manqué. Mais savez-Vous me dire quand est mort celui dont Vous avez parlé ?

— Il vient juste de mourir ! répondis-je.

— Savez-Vous quel jour nous sommes et en quel mois ? continua Ferraris.

— Oui, sûr que je le sais ; nous sommes le 22 janvier, deuxième jour de la neuvaine de S[aint] François de Sales.

— Non, ajouta Ferraris. Vous vous trompez, Don Bosco ; regardez bien. — Je lève les yeux vers le calendrier et je vois : 26 *Mai*.

— Mais alors celle-là, elle est de taille, m'écriai-je. Nous sommes en janvier, et je m'en aperçois bien d'après la manière dont je suis habillé ; on n'est pas habillé comme ça en mai ; en mai il n'y aurait pas de poêle allumé.

— Je ne sais pas quoi Vous dire, ou quelle explication Vous donner, mais à présent nous sommes le 26 mai.

— Mais si c'est seulement hier qu'est mort notre compagnon et nous étions en janvier.

— Vous vous trompez, insista Ferraris ; nous étions au temps pascal.

— Tu en ajoutes une autre encore plus énorme !

— Temps pascal, c'est sûr : nous étions au temps pascal, et il eut beaucoup plus de chance en mourant au temps de Pâques que les deux autres, qui moururent dans le mois de Marie.

— Tu te moques de moi, lui dis-je. Explique-toi mieux, autrement je ne te comprends pas.

— Je ne me moque pas le moins du monde. La chose est ainsi. Si ensuite Vous voulez en savoir davantage, et que je m'explique mieux, voilà ! Soyez attentif ! —

Il ouvrit les bras, puis frappa ses deux mains l'une contre l'autre très très fort : *ciacc !* Et je me suis réveillé. Alors je m'écriai : — Oh par bonheur ! Ce n'est pas une réalité, mais c'est un rêve. Comme j'ai eu peur ! —

Voilà le rêve que j'ai fait la nuit dernière. Quant à vous, donnez-lui l'importance que vous voulez. Moi-même je ne veux pas lui ajouter totalement foi. Aujourd'hui cependant j'ai voulu voir si ceux dont la mort me fut présentée dans le rêve étaient encore vivants et je les vis bien portants et vigoureux. Il ne convient certainement pas que je dise, et je ne le dirai pas, de qui il est question. Toutefois je les tiendrai à l'œil tous les deux ; si quelques conseils pour mener une vie comme il faut sont nécessaires, je les leur donnerai, et je les préparerai, en employant de longs détours sans qu'ils s'en aperçoivent ; afin qu'ainsi, s'il leur arrivait de devoir mourir, la mort ne les trouve pas sans pré-

---

(1) C'était le coadjuteur Jean-Antoine Ferraris, libraire. [*Libraire* : au sens ici d'artisan s'occupant de la fabrication de livres plus que de leur vente ; *librairie*: atelier de ces artisans].

paration. Mais que personne ne dise : ce sera celui-ci, ce sera celui-là. Que chacun pense à soi.

Et ne vous donnez pas la moindre appréhension à ce sujet. L'effet que cela doit produire en vous est simplement celui que nous suggéra le Divin Sauveur dans l'Evangile : *Estote parati, quia, qua hora non putatis, filius hominis veniet* [Tenez-vous prêts : c'est à l'heure où vous n'y penserez pas que le fils de l'homme viendra]. C'est un grand avertissement, mes chers jeunes, que nous donne le Seigneur. Soyons toujours préparés, parce que c'est à l'heure où nous nous y attendons le moins que la mort peut venir et celui qui n'est pas préparé à bien mourir court le grand risque de mal mourir. Je me tiendrai préparé du mieux que je peux et, vous, faites de même, afin que, quelle que soit l'heure en laquelle il plaira au Seigneur de nous appeler, nous puissions être prêts à passer dans l'éternité bienheureuse. Bonne nuit. —

Les paroles de Don Bosco étaient toujours écoutées dans un religieux silence ; mais lorsqu'il faisait le récit de ces choses extraordinaires, parmi les centaines de garçons qui remplissaient le lieu, on n'entendait pas le moindre éclat de toux ni le plus léger frottement de pieds par terre. La vive impression durait des semaines et des mois ; et avec l'impression se produisaient des changements radicaux dans la conduite de certains vauriens. Par ailleurs on se pressait autour du confessionnal de Don Bosco. De supposer qu'il inventait ces récits pour semer de l'effroi et améliorer la vie des jeunes, l'idée ne venait à l'esprit de personne, parce que les annonces de morts prochaines se vérifiaient toujours et certains états de conscience vus dans les rêves correspondaient à la réalité.

Mais la crainte produite par de si lugubres prédictions n'était-elle pas un cauchemar oppressant ? Il ne semble pas. Dans une multitude de plus de huit cents jeunes le nombre de possibilités et de suppositions se présentait trop élevé pour que chacun d'eux pût en être préoccupé. De plus la conviction, concrètement répandue, que celui qui mourait à l'Oratoire allait sûrement au paradis, et que Don Bosco préparait ceux qui lui étaient indiqués sans les effrayer, contribuait à chasser des esprits toute crainte. Par ailleurs on sait bien à quel point est grande la versatilité juvénile : sur le moment l'imagination des jeunes reste frappée et secouée ; mais ensuite ce souvenir se libère bien vite de n'importe quelle appréhension terrifiante. Ce sont là autant de choses que nous attestaient unanimes les survivants de cette époque.

Les jeunes partirent pour dormir : alors quelques confrè-

res, qui entouraient le Bienheureux, le pressaient de questions pour savoir si quelques-uns d'entre eux étaient parmi ceux qui devaient mourir. Le Serviteur de Dieu, souriant selon son habitude et secouant la tête, répétait : — Oui, bien sûr ! J'en viendrai à vous dire qui c'est, avec le danger de faire mourir quelqu'un avant son heure ! —

Ayant vu que sur ce point on ne soutirait rien, ils l'interrogèrent pour savoir si dans le premier rêve il y avait aussi des jeunes abbés qui jouaient le rôle des poules, c'est-à-dire qui se laissaient aller au murmure. Don Bosco, qui allait et venait, s'arrêta, promena ses regards sur les interlocuteurs et fit un petit rire comme pour dire : — Oh ! quelques-uns oui ; peu toutefois, et je n'ajoute rien d'autre. — Alors ils lui demandèrent de dire au moins s'ils étaient, eux, parmi les chiens muets ; le Bienheureux s'en tint aux généralités, en faisant remarquer qu'il fallait veiller à éviter et à faire éviter les murmures et en général tous les désordres, surtout les mauvaises conversations. — Malheur au prêtre et au jeune abbé, dit-il, qui, chargés de la vigilance, voient les désordres et ne les empêchent pas ! Je désire qu'on sache et qu'on retienne que sous le mot « murmures » je n'entends pas le fait de casser du sucre sur notre dos, mais toute conversation, tout mot, toute parole qui puissent chez un compagnon diminuer le fruit de la parole de Dieu entendue. En général, d'autre part, je veux dire que c'est un grand mal de rester tranquille, alors qu'on connaît quelques désordres, en ne les empêchant pas ou en ne cherchant pas à ce que les empêche qui de droit. —

L'un d'eux, faisant preuve d'un plus grand toupet, posa au Serviteur de Dieu une question quelque peu hasardée : — Et Don Barberis, à propos de quoi est-il concerné dans le rêve ? Vous avez dit qu'il y avait également quelque chose pour lui, et, semble-t-il, Don Barberis lui-même s'attendait à recevoir un bon coup de bâton. — Don Barberis était présent. Tout d'abord Don Bosco faisait semblant de ne pas vouloir répondre. Mais ensuite, comme n'étaient restés à ses côtés que quelques prêtres et que Don Barberis se montrait content qu'il lui révélât le secret, le Bienheureux dit : — Oh ! Don Barberis ne prêche pas assez sur ce point ; sur ce sujet il n'insiste pas autant qu'il faut. — Don Barberis confirma en disant que ni l'année précédente ni pendant

l'année en cours il n'avait pris le moindre instant pour s'arrêter d'une manière intentionnelle sur ces questions dans ses conférences aux novices ; la remarque lui fit donc grandement plaisir et il ne fut pas près de l'oublier à l'avenir.

Cela dit, ils montèrent les escaliers et tous, après avoir posé un baiser sur la main de Don Bosco, s'éloignèrent et allèrent se reposer. Tous, sauf Don Barberis, qui l'accompagna comme à l'accoutumée jusqu'à la porte des pièces réservées à son usage. Don Bosco, voyant qu'il était encore tôt et s'apercevant qu'il ne pourrait pas trouver le sommeil, parce qu'il était fortement impressionné par ce qu'il avait expliqué, fit entrer dans la chambre, contrairement à son habitude constante, Don Barberis en disant : — Etant donné que nous avons encore du temps, nous pouvons marcher un peu en allant et venant dans la pièce. —

Il continua ainsi à causer pendant une demi-heure. Il dit entre autres : — Dans le rêve je les ai tous vus et j'ai vu la position dans laquelle chacun se trouvait : s'il était une poule, s'il était un chien muet, si après l'avertissement il était au nombre de ceux qui se mirent à l'œuvre ou de ceux qui ne bougèrent pas. Je me sers de ces connaissances en confessant, en exhortant en public et en privé, aussi longtemps que je vois qu'elles produisent du bien. Au commencement je ne faisais pas grand cas de ces rêves ; mais je me suis aperçu que le plus souvent ils sont capables de produire l'effet de plusieurs sermons, et même pour certains ils sont plus efficaces que l'enseignement donné dans une retraite spirituelle ; c'est pourquoi je m'en sers. Et pourquoi pas ? On lit dans l'Ecriture sainte : *Probate spiritus ; quod bonum est tenete* [Examinez avec discernement les esprits ; ce qui est bon, retenez-le]. Je vois qu'ils sont utiles, je vois qu'ils plaisent, et pourquoi les tenir secrets ? Bien plus, je remarque qu'ils contribuent à attacher par affection un grand nombre à la Congrégation.

— J'ai appris moi-même par expérience, interrompit Don Barberis, combien ces rêves étaient utiles, et combien salutaires. Même racontés ailleurs, ils font du bien. Là où Don Bosco est connu, on peut dire que ce sont des rêves qu'il a faits ; là où il n'est pas connu, on peut les présenter comme des paraboles. Oh, si on pouvait en faire un recueil, en les proposant sous la forme de paraboles ! Ils seraient recherchés et lus par les petits et par les grands, par les jeunes et par les personnes âgées, qui en tireraient un bienfait pour leurs âmes.

— Oui, bien sûr ! Ils feraient du bien, j'en suis intimement convaincu.

— Mais peut-être, déplora Don Barberis, personne ne les a recueillis par écrit.

— Moi, reprit Don Bosco, je n'ai pas le temps, et je ne me souviens plus de beaucoup.

— Ceux dont je me souviens, ajouta Don Barberis, ce sont les rêves qui concernaient les progrès de la Congrégation, la façon dont s'étend le manteau de Notre-Dame…

— Ah, oui ! — s'écria le Bienheureux. Et il fit allusion à plusieurs visions de ce genre. Puis ayant pris un air grave et presque troublé il continua : — Quand je pense à ma responsabilité dans la position où je me trouve, je suis tout tremblant… Quel compte terrible j'aurai à rendre à Dieu à propos de toutes les grâces qu'Il nous accorde pour la bonne marche de notre Congrégation ! —

CHAPITRE III

Les conférences * de saint François.

La fête de saint François, qui tombait un samedi, fut remise au dimanche [voir page 30]. Au cours de la semaine suivante l'Oratoire vit de nouveau, selon l'habitude, les Directeurs des maisons se réunir en assemblée autour de Don Bosco et tenir une série de conférences du mardi au vendredi. Ils arrivèrent le lundi et repartirent le samedi, de sorte que le dimanche ils purent se trouver dans leurs collèges respectifs pour prêcher à leurs jeunes et confesser.

Les souvenirs conservés de cette époque nous disent que leur présence fut source de consolation et d'édification. Aucune suffisance chez eux, mais une grande familiarité avec ceux qui vivaient dans la maison, une grande déférence réciproque, une grande docilité de tous envers les Supérieurs, un parfait esprit de concorde et de mortification ; ce qui ressortait cependant plus que toute autre chose, c'était l'affection envers Don Bosco et le respect pour sa personne, de sorte qu'était général leur empressement à connaître ses désirs pour aider à leur réalisation.

Nous avons parlé de leur esprit de mortification. Aucune exception pour eux à table, sauf le jour de leur arrivée pour leur faire fête et pour honorer les hôtes que Don Bosco voulut inviter au repas. Mais ce que de nos jours nous avons presque du mal à croire, c'est qu'ils avaient pour chambres les petites mansardes qui existent toujours, et plusieurs même hébergeaient deux occupants.

---

* Il s'agit des Conférences ou réunions des Directeurs tenues, comme chaque année, à l'occasion de la fête de Saint François de Sales.

Il n'y avait rien de mieux. Et puis pas de personnes de service à leur disposition, mais chacun de tenir en ordre par lui-même son réduit. Les conférences qui duraient des heures et des heures, matin et soir, leur enlevaient presque le temps de sortir en ville et de rendre visite à leur parenté ; mais la gaieté qui régnait en souveraine, modérait l'ennui et adoucissait la fatigue. Des bons mots, des plaisanteries, des rires homériques brisaient la monotonie des interminables séances, comme entre de braves frères qui s'aiment bien et se réjouissent de se retrouver ensemble après plusieurs mois d'absence. Dans cette vie de famille le Bienheureux se sentait dans son élément et il y éprouvait tant de plaisir ! Le chroniqueur, en louant leur bon esprit, note : « Dans la célébration de la Messe, dans la préparation et dans l'action de grâces on découvre un recueillement et un calme tels qu'ils indiquent clairement la charité qui se trouve allumée dans le cœur ».

Mais en définitive avaient-ils vraiment des affaires de haute importance à traiter ? Nous rappellerons deux paroles dites par le Serviteur de Dieu en 1875. La première est celle-ci : « Sagesse et science, prévoir et pourvoir ». Ces premiers Directeurs réunis pour s'entretenir sur les choses internes et intimes de la Congrégation nous donnent l'exemple de cette prudente prévoyance qui est le secret de tout bon gouvernement. L'autre maxime de Don Bosco a tout l'air d'un paradoxe : « Dans nos maisons nous n'avons à nous occuper que des petites choses ; le reste vient tout seul ». Combien au contraire seraient tentés de croire qu'il vaut mieux faire l'inverse ! Et pourtant la vie ordinaire n'est qu'un grand tissu de petites choses, qui tirent tout derrière elles. Quoi qu'il en soit, comme dans le volume onze, nous donnerons en celui-ci une information suffisante sur chaque séance, en relatant un peu de chaque chose dite ou discutée ou décidée. Que les lecteurs fassent l'essai de lire, et ensuite que celui qui s'ennuie passe au chapitre suivant, car il ne perdra pas le fil de l'histoire.

Ne semble-t-il pas quelque peu singulier de voir dans la première réunion, présidée par Don Rua, les Directeurs s'occuper du personnel, c'est-à-dire de ses destinations, comme le feraient

aujourd'hui le Chapitre Supérieur ou un Conseil Provincial ? Il en est ainsi : le Bienheureux Don Bosco aimait procéder d'une façon non pas autoritaire mais paternelle. C'est pourquoi, à la manière de quelqu'un qui consulte, il demandait souvent individuellement à quelques confrères un avis sur des questions qu'il avait déjà étudiées sous tous les angles et qu'il avait décidées, de même il aimait soumettre à une consultation des mesures à prendre, pour lesquelles certainement il n'avait pas besoin d'autant de lumières. En somme il agissait avec les siens comme un père agit avec ses fils qui ont atteint ou dépassé l'âge d'être majeurs.

Pour l'Oratoire donc on voyait la nécessité de remplacer Don Chiala dans la fonction de catéchiste des apprentis. L'excellent salésien allait mal, si mal qu'il mourut durant l'année. On proposa de mettre à sa place Don Branda, préfet à Valsalice ; mais préfet seulement de nom, car le Directeur Don Dalmazzo regroupait sur lui-même tous les pouvoirs. Cette circonstance porta la discussion à s'élargir, en s'étendant à une question d'ordre général. L'assemblée, très attachée aux coutumes légitimes, rappela de façon animée un principe, qui est encore valable de nos jours. — Que l'on n'introduise pas d'abus, fut-il dit. Un Directeur ne doit pas avoir la faculté d'interpréter les Règles comme il lui semble, en donnant au préfet les attributions que, lui, il veut donner. Quand le Chapitre Supérieur décide avec lui qu'un tel remplirait près de lui la fonction de préfet, que ce dernier ait effectivement la charge et les attributions de préfet. Car il est certainement vrai que pour le moment, tant que vit Don Bosco, tous nous lui sommes soumis et il n'a qu'à exprimer un désir pour que nous rivalisions aussitôt pour l'exécuter ; il peut donc mettre en place, enlever, donner, augmenter, diminuer, transmettre des attributions à qui bon lui semble et lui plaît ; mais il est également vrai qu'à présent il faut donner aux choses une mise en route telle que, même lorsque Don Bosco ne sera plus là, des inconvénients n'aient pas à surgir. —

Cette remarque en appela une autre non moins importante : il n'était pas bien que le Directeur se chargeât également du rôle de préfet pour deux motifs. Premièrement, parce que dans ce cas il devait prendre sur lui tout ce que maintenir la discipline comporte d'odieux, en y perdant de diver-

ses manières, surtout pour les confessions (1) ; deuxièmement, parce que, si le Directeur faisait tout par lui-même, personne ne voyait ce qu'il devrait faire : ce n'est pas que pour le moment on eût à craindre des inconvénients, mais ceux-ci étaient possibles dans l'avenir, au cas où l'on ne resterait pas ferme sur le principe de donner au préfet sa place, en conformité avec ce que lui assignaient les Règles.

Revenus à la question concrète qui était en cours d'examen, ils discutèrent un bon moment au sujet de la personne la plus adaptée à la fonction de préfet dans ce collège de nobles ; finalement le choix tomba sur Don Marenco, le futur Evêque et délégué Apostolique, un homme à la présentation et aux manières très distinguées.

Ceux qui étaient réunis en vinrent ensuite à discuter au sujet de la retraite spirituelle qu'on avait l'habitude de faire dans les collèges vers la fin de l'année scolaire : l'expérience démontrait que cette période était bien peu propice au but poursuivi ; il était au contraire judicieux de la placer plutôt dans la seconde moitié de mars ou en avril. Ils raisonnaient ainsi : — Cette retraite est le grand moyen pour briser certaines relations ou amitiés malsaines. A cette époque-là il se fait que le jeune se décide à bien agir, en prenant de fortes résolutions qui lui serviront de guide au moins pour l'année en cours. Si au contraire la retraite a lieu à la fin de l'année, voilà qu'il n'y a plus de temps pour mettre à exécution les résolutions prises ; et puis quand on fait ainsi pendant longtemps ce que l'on veut, les maux s'enracinent. En outre, arrivent les vacances, qui emportent même le tout petit peu de fruit que la parole de Dieu a fait naître. — S'étant facilement mis d'accord sur la date, sans plus attendre ils répartirent entre eux les prédications. Avec cela on termina la séance du matin du mardi 1er février.

Dans la réunion de l'après-midi Don Rua, qui présidait,

---

(1) Au bas d'une page dans le Catalogue de 1875, on lit cette note : « Pour la bonne marche de la Congrégation, pour conserver l'unité d'esprit et suivre l'exemple des autres instituts religieux on détermine un directeur [spirituel] ou confesseur stable pour ceux qui appartiennent à la Société. A Turin : le pr[être] Jean Bosco ; suppléant, le pr[être] Michel Rua. Dans les autres maisons : le Directeur de chacune d'elles ; suppléants, le préfet, etc. ».

communiqua le désir de Don Bosco, à savoir que l'on examinât quels jeunes abbés pouvaient être proposés aux ordinations. Chaque Directeur présenta ceux de sa maison qui remplissaient les conditions requises. Pour les ordres mineurs Don Cerruti soutint qu'il fallait se montrer large, en les accordant aux jeunes abbés du premier ou du deuxième cours de théologie, ce qui était, ô combien, à même de les rendre contents et de leur faire du bien, mais aussi était conforme à l'esprit de l'Eglise, qui a l'habitude de mettre de longs intervalles de temps entre un ordre et un autre. Ce qui était fait pour les admissions aux ordres, on le fit aussi pour les admissions à la profession religieuse. Naturellement ici les attributions des personnes réunies n'étaient pas égales : les Directeurs avaient voix consultative et les Membres du Chapitre Supérieur voix délibérative.

Ce point de l'ordre du jour étant épuisé, Don Rua fit une recommandation. Dans ces premiers temps était accordée aux Directeurs une plus grande liberté d'action que maintenant ; la Congrégation, comme nous l'avons vu dans le volume onze, ne pouvait pas être mise en place du premier coup. Ainsi il leur arrivait, même sans entente préalable avec Don Bosco, de renvoyer des candidats, des novices ou des confrères. On ne leur contestait pas le pouvoir de prendre des mesures sommaires, au cas où les circonstances l'exigeraient ; mais au moins, [était-il demandé], qu'on en avertît le Chapitre Supérieur, et cela rapidement, et pas par la simple notification du renvoi, mais aussi en accompagnant celle-ci des indications du moment, de la cause et des modalités. Parfois, si l'on voulait éloigner un candidat coadjuteur, on trouvait commode de l'envoyer à l'Oratoire ; [il était demandé] de ne jamais le faire sans l'annoncer au préalable aux Supérieurs ou du moins sans munir la personne en cause d'une lettre, capable de donner les informations nécessaires et opportunes.

Pas plus que le deuxième avec le premier, le troisième point de l'ordre du jour n'avait rien à voir avec les deux autres. La Congrégation, maintenant qu'elle avait pris sa place dans le monde, avait le sentiment d'avoir fait, pour ainsi dire, son entrée dans l'histoire et que, l'histoire, il ne suffit pas de la faire, mais il faut aussi l'écrire. Par ailleurs le Bienheureux Don Bosco, qui avait conservé

jusqu'à ses griffonnages de jeunesse et qui ne détruisait pas même les plus humbles documents (1), possédait au plus haut degré le sens de l'histoire. Nous ne sommes donc pas surpris de voir qu'entrait aussi dans l'ordre du jour la proposition de nommer un chroniqueur de la Congrégation, dont la fonction fût de recueillir les souvenirs et de préparer la matière qu'en son temps l'historien reconstituerait. Mais en attendant il était urgent de compiler les chroniques locales. En conséquence [il était demandé] à chaque Directeur de noter les choses principales de son collège, en n'omettant rien de tout ce que Don Bosco ferait ou dirait lors de ses fréquentes visites. Au cas où ils en seraient empêchés, [il leur était demandé] de confier cette charge à un confrère, en lui procurant le moyen d'être bien informé. Et donc [il était demandé] d'écrire d'abord en résumé l'histoire du collège, en indiquant avec exactitude la date et le comment de l'ouverture et tous les événements importants, y compris les circonstances qui avaient causé une augmentation ou une diminution du nombre des élèves depuis le début jusqu'alors. Ensuite [il leur était demandé] d'enregistrer les faits les plus saillants au fur et à mesure qu'ils se produiraient. Lorsqu'un cahier serait fini, [il leur était demandé] de le faire recopier bien comme il faut sur un grand livre, qui ne sortirait jamais du collège ; et d'envoyer au contraire le cahier à la maison mère. Quelle fortune ce serait de nos jours si tous avaient mis la main à l'ouvrage ; si les plus diligents avaient persévéré ; si avec le temps l'oubli n'était pas descendu par là ; si l'incurie n'avait pas laissé périr presque totalement le peu qu'on avait fait ! Le fait d'être surchargé de travail constitue certainement une bonne circonstance atténuante ; mais elle n'enlève pas et ne tempère pas le regret, et elle n'empêche même pas d'exprimer le souhait que l'on pense un peu plus à l'histoire, qui n'est pas un vain passe-temps de gens oisifs, mais un véhicule de la tradition, une école de l'expérience et un aiguillon qui pousse à devenir bien méritant.

Les tenants et les aboutissants du Règlement occupèrent entièrement le reste de la séance. Autour du Règlement, dans les deux conférences annuelles et dans d'autres conférences extraor-

---

(1) GIRAUDI. *L'Oratorio di Don Bosco*, p. 88, note. Turin, Soc[iété] Ed[itrice] Internationale, 1929.

dinaires, on avait accumulé tout un ensemble confus de décisions, qui avaient pour but d'en clarifier certaines parties ; si ce n'est qu'à cause du manque de facilité pour les remettre en mémoire, personne n'observait plus un bon nombre de ces décisions, mises aux oubliettes. Don Rua, ayant dépouillé les procès-verbaux, les regroupa, les réunit comme en un corps de notes explicatives de ce Règlement, en les répartissant par chapitres, et ainsi classées par matière il les présenta à l'examen de l'assemblée. Après avoir enlevé, ajouté, modifié sur tous les points en fonction de ce que l'on crut convenable de faire, on décida l'impression de ce recueil et son envoi dans toutes les maisons. Du procès-verbal de cette première discussion, trois choses seulement ressortent : une modalité, un ajout et une digression.

Des règles susdites, une série concernait expressément les Directeurs ; pour celles-là, il ne parut pas opportun de leur donner une notoriété publique ; mais on voulut les séparer du reste et les envoyer sous forme d'une copie manuscrite à qui de droit. Il n'y a en cela absolument rien qui tendrait à ressembler aux *Monita secreta* [*Instructions secrètes* ; falsification diffamatoire d'Instructions du Général des Jésuites vers 1614], un produit de la fabulation ; que l'on pense plutôt à ces « Consignes confidentielles » pour les Directeurs, aujourd'hui si peu confidentielles, qui sont connues *lippis et tonsoribus* [littéralement : connues des chassieux et des barbiers = un secret de polichinelle] : ce sont des directives individuelles, s'apparentant à celles qui n'entrent absolument pas dans un *corpus iuris* [recueil de lois], c'est-à-dire qu'elles ne concernent pas les devoirs et les droits du Directeur, mais qu'elles orientent et gouvernent sa conscience pour accomplir les uns et exiger les autres. En somme des choses relevant du for interne, où ceux qui sont sous son autorité n'ont rien à voir. Pour les mêmes règles explicatives fut proposé entre autres un ajout au sujet de la correspondance des confrères. [Il était demandé] à tout confrère, qui se rendait dans un collège ou qui en partait, de ne pas accepter de porter des lettres ou quoi que ce fût sans en être chargé par le Directeur du lieu de départ ; et si ensuite il en portait avec la permission voulue, de ne pas remettre directement au destinataire, mais au préfet ou au Directeur du collège de l'arrivée, afin de leur donner la possibilité de contrôler, s'ils le jugeaient bon. En outre [il était demandé] à quiconque retournait dans son propre collège de ne rien remettre qui ne fût passé entre les mains du Supérieur ; en conséquence [il était demandé] à tout confrère de ne pas donner de lettres à quelqu'un qui était sur le point de se rendre ailleurs, mais de les remettre au préfet, en se reposant sur lui pour l'envoi.

Le thème de la correspondance donna lieu à la remarque importante suivante : l'échange de lettres entre nos confrères est trop rare, et l'on doit considérer cela comme un défaut ; dans les autres Ordres religieux on inculque l'idée d'écrire fréquemment, en jugeant que les lettres sont un grand moyen pour obtenir l'unité d'esprit, pour bien se connaître les uns les autres, pour alimenter la vraie fraternité, pour prévenir les désordres et pour y remédier aussitôt, s'il s'en est produit. Comme il arrive habituellement dans les discussions d'assemblées de ce genre, tant qu'on navigue en haute mer, il est facile d'être d'accord et même de s'enthousiasmer pour une idée ; mais, dès que l'on descend de la théorie à la pratique, alors on doute, on hésite, se profilent des divergences d'opinions. — Comment faire ? Tous les combien écrire ? A qui écrire ? Sur quel ton écrire ? — Il y eut unanimité pour reconnaître qu'il était opportun que chaque confrère écrivît à Don Bosco ou au Chapitre Supérieur au moins trois fois par an, de préférence en trois occasions solennelles, comme lors des fêtes de saint François et de Marie Auxiliatrice et au moment de la retraite [spirituelle] de Lanzo ; en outre on estima utile de tenir la liste de ceux qui avaient écrit, pour que le fait que cela serait connu poussât tous à écrire. D'autre part se présenta aussitôt un embarras. Ces lettres demandaient une réponse ; à présent les Membres du Chapitre Supérieur devaient déjà s'occuper de trop d'affaires pour qu'il leur restât le temps de se charger aussi de celle-là par-dessus le marché. Ils coupèrent court aux différends en se réservant d'en parler à Don Bosco ; et à l'évocation du nom de Don Bosco ils levèrent la séance à une heure avancée.

La conférence du matin du deuxième jour fut entièrement employée à examiner des notes explicatives du Règlement. Il pourra toujours être avantageux d'une manière ou d'une autre de connaître quelle était au sujet de certains détails de la vie pratique salésienne la manière de penser des Directeurs de ces temps anciens, avec à leur tête le Serviteur de Dieu Don Rua, qui se fit toujours un devoir d'être le porte-parole et l'interprète du Bienheureux Fondateur. Les points qui nous semblent dignes de considération sont au nombre de six.

1° Modification d'horaire. Autrefois les cours de chant avaient

lieu après le repas du soir ; ensuite un à la fois tous les collèges finirent par les mettre avant le repas du soir. Sachant d'autre part combien le Bienheureux Père tenait à l'intégrité et à l'uniformité de l'horaire établi, on voulait confirmer ce changement en lui donnant un caractère officiel. L'expérience avait été faite : elle encourageait à continuer ainsi. Les jeunes réalisaient davantage de progrès à cette heure-là ; les maîtres donnaient à un tel moment beaucoup plus volontiers leurs leçons ; avec cette mesure il y avait plus d'ordre et l'on perdait moins de temps, parce que de la salle d'étude les groupes de classes allaient directement au cours de chant ou à la leçon particulière, tandis qu'après le repas il était plus difficile et plus long de rassembler les élèves (1). Toutefois la direction de l'Oratoire ne voulut pas adopter le changement d'horaire sans avoir l'approbation préalable de Don Bosco.

2° Redditions de comptes mensuelles. L'intimité de la conscience, convenait-il ou ne convenait-il pas d'y entrer ? Aujourd'hui [1931] le Code de Droit Canon a coupé court : *Omnes religiosi Superiores districte vetantur personas sibi subditas quoquo modo inducere ad conscientiæ manifestationem sibi peragendam* [A tous les Supérieurs religieux il est strictement interdit de pousser de quelque manière que ce soit les personnes qui sont sous leur autorité à leur manifester ce qui concerne la conscience] (2). La question avait déjà été résolue négativement en d'autres circonstances, également par les nôtres. On fut d'accord cependant pour dire qu'il était bon d'enquêter sur les inclinations et sur les habitudes, en tant qu'elles ne constituaient pas une matière de conscience, et aussi parce que le fait d'en avoir connaissance apportait un avantage à ceux qui sont soumis à une autorité, car par un tel moyen il devenait possible d'assigner à chacune des personnes des occupations plus conformes et de savoir comment les diriger en matière d'obéissance, s'il fallait faire usage de manières douces ou faire usage de formes plus énergiques. Comme lors de réunions précédentes, dans celle-ci également on fit aux Directeurs un appel chaleureux pour leur demander de recevoir avec régularité les redditions de comptes, qu'il faut considérer comme un moyen très efficace pour bien diriger les collèges.

---

(1) A l'Oratoire, après leur sortie du repas du soir, les jeunes allaient les uns dans la cour, d'autres auprès de maîtres chargés exprès de donner en toute simplicité un peu de leçon particulière, d'autres au cours de chant. Comme ils ne se mettaient pas en rangs, il fallait un certain temps avant la fin du rassemblement des deux dernières catégories, ce qui obligeait à écourter la leçon, parce qu'à l'heure fixée il fallait arrêter. Prenaient part à la leçon particulière ceux qui progressaient très lentement dans les études.

(2) Can. 530, § 1.

3° Conférences bimensuelles. Aux uns elles semblaient trop fréquentes ; où trouver de la matière à développer ou à traiter avec de si courts intervalles ? Pour d'autres la question était de trouver le moment ; comment faire pendant la journée pour réunir tous les confrères ? comment faire pour les rassembler après les prières du soir, alors qu'ils seraient fatigués et qu'ils ne pourraient pas être tellement expéditifs ? Il y eut quelqu'un qui proposa l'exemple de quelques collèges, où l'on faisait les conférences à cinq heures de l'après-midi, en confiant pendant cette demi-heure l'assistance de l'étude à quelqu'un qui n'était pas de la Congrégation ; c'était, [disait-on], l'heure choisie à l'Oratoire pour la conférence des novices ; pourquoi ne pas introduire la même coutume partout ? Don Rua dit : — Certainement la conférence à cinq heures de l'après-midi provoquera quelques inconvénients et il faudra confier à quelqu'un l'assistance de l'étude pendant ce temps-là. Toutefois cela ne me semble pas grave ; qu'on veille seulement à ne pas confier cette charge au même confrère à chaque fois, mais que les confrères se relaient, et que celui qui n'a pas été présent à la conférence se fasse répéter ce qui a été dit, en s'adressant à l'un de ceux qui s'y trouvèrent. Don Bosco attache une grande importance à ces conférences. —

4° Rites sacrés. Une note prescrivait aux prêtres de bien étudier les cérémonies ; quelqu'un blâma la précipitation avec laquelle plusieurs prêtres allaient à l'autel et en revenaient. Don Rua dit : — Chez les prêtres séculiers, c'est une habitude, malheureusement très générale, de marcher trop vite ; peut-être les Philippins sont-ils ici à Turin les seuls à observer la gravité qui est demandée par la sainteté de l'action. Ce n'est pas que l'on puisse accuser la plus grande partie de nos prêtres de cette précipitation ; et même il semble qu'à l'exception de [chez les] Philippins, en aucun lieu on ne se déplace avec plus de gravité que chez nous. Toutefois chez plusieurs membres de la Congrégation on commence à voir une telle hâte ; en conséquence que chaque Directeur recommande à ses prêtres le maintien digne dans les rites sacrés. Cela semblera une chose peu importante ; pourtant elle est la cause d'une très grande édification pour les fidèles, et puis la sainteté de cette chose le demande. A vrai dire, ce serait le rôle des catéchistes de veiller à cela ; mais

pour le moment chez nous les catéchistes sont trop jeunes et ont peu d'autorité sur les autres prêtres ; certains sont encore des jeunes abbés. En conséquence, que pour le moment le Directeur se charge de cette tâche et fasse en sorte que, soit *in incessu* [pour avancer vers l'autel], soit *in recessu* [pour s'en éloigner], soit au cours des cérémonies de la Messe, on se déplace avec beaucoup de gravité. — Un autre blâme, avec une invitation à se corriger et à corriger, concerna ceux qui marmottaient pour dire les prières en allant à l'autel et en en revenant, pour faire la préparation [avant de dire la Messe] ou l'action de grâces, pour réciter le bréviaire. Quelle vilaine façon de prier ! et quel dérangement pour les voisins !

5° Publication d'ouvrages. Un article du Règlement disait : « Que l'on ne fasse rien imprimer sans le consentement du Chapitre Supérieur ». Pour le faire observer on vit la nécessité de désigner un membre de ce Chapitre qui eût la charge de donner un tel consentement. [Il lui serait demandé] cependant de ne pas agir à son gré, mais d'en référer aux Membres du Chapitre et d'accomplir lui-même le contrôle de l'ouvrage ou de le faire accomplir par une personne compétente. On voulut que sur ce point de réflexion le dernier mot fût réservé à Don Bosco.

6° Exemplaires de nos éditions [à envoyer] aux maisons. Etait en vigueur la coutume selon laquelle des livres publiés à notre compte on envoyait deux exemplaires dans chaque collège, mais rien pour les livres publiés à leur compte par des auteurs de l'extérieur. [Il était demandé] de continuer à envoyer : des *Lectures Catholiques*, un exemplaire à chaque Confrère ; de la *Bibliothèque des classiques*, un nombre d'exemplaires suffisant aux professeurs.

Le fait d'annoncer qu'à cinq heures de l'après-midi il y aurait la conférence générale présidée par Don Bosco mit fin à la réunion.

Ce fut une séance très solennelle à laquelle participèrent, au nombre total de cent cinquante-six, tous les confrères de l'Oratoire ainsi que les novices et les candidats. Ils se réunirent dans l'église Saint-François. Les Membres du Chapitre et les Directeurs étaient assis en cercle dans le chœur, tournés vers le reste de l'assemblée ; Don Bosco se tenait au milieu, au pied de l'autel. Il ouvrit la séance en disant : — Mes chers frères, nous voici réunis, selon la coutume des années passées, à l'occasion de la fête de saint François de Sales, pour connaître la marche

de chaque maison de notre Pieuse Société sur le plan de la santé, des questions matérielles, des études et même de la morale ; ce qui nous sera exposé par chacun des Directeurs des maisons, qui se trouvent ici présents. Sera le premier à parler le Directeur de la maison la plus ancienne, ensuite les autres selon l'ordre d'ancienneté des maisons : puis on donnera le compte rendu de l'Oratoire. Moi-même, en dernier, je parlerai non pas d'une maison en particulier, mais de la marche de la Congrégation et des choses principales qui se sont produites cette année et qui furent nombreuses. Que le Directeur de Borgo S[an] Martino ait la parole. —

Don Jean Bonetti dit que son collège était trop exigu, eu égard au grand nombre de demandes qu'on recevait. [Qu'il n'y avait] aucun malade jusqu'alors dans la maison. Que les confrères avaient besoin d'être freinés dans le travail, car les professeurs en titre eux-mêmes voulaient s'occuper aussi le soir des leçons particulières ; que tant de fatigues étaient récompensées par plusieurs vocations à l'état religieux et à l'état ecclésiastique, qui étaient le fruit de florissantes Compagnies. Qu'en raison des bons résultats, les écoles communales, confiées aux Salésiens, avaient gagné la confiance des familles et des autorités locales ; que les élèves atteignaient le nombre de 130. Comme l'institutrice [de l'école] communale était tombée malade, nos Sœurs (c'est ainsi qu'on disait alors), en partant de la maison qu'elles avaient ouverte l'année précédente dans le collège, allaient faire classe aux filles pour l'immense plaisir de la population, qui désirait ardemment voir l'instruction des filles passer définitivement entre leurs mains. Au collège, d'autre part, les Sœurs, par le soin avec lequel elles entretenaient les affaires à la lingerie, procuraient aux parents un très grand contentement et, par leurs prières, elles contribuaient à la bonne marche du collège ; en effet la fréquentation des Sacrements, la pratique de la morale et l'application à l'étude y étaient florissantes au point qu'il fallait en remercier le Seigneur. Il termina en recommandant sa maison aux prières des confrères.

Don Jean-Baptiste Lemoyne, qui s'était levé après lui, rendit témoignage à ses confrères du collège de Lanzo en disant du bien d'eux, soit parce qu'ils ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, soit parce que leur activité lui permettait, à lui aussi, d'affirmer qu'également à Lanzo on travaillait, et on travaillait

beaucoup. Depuis deux ans les jeunes y jouissaient d'une très parfaite santé, ce que, semblait-il, on devait attribuer à deux précautions : le soir après le repas on interdisait aux jeunes de boire de l'eau et on les obligeait à faire la récréation sous les arcades. Les élèves internes étaient 220 et les externes 130 : ces derniers fréquentaient nos écoles communales et par conséquent aussi la réunion spirituelle dominicale. Il manquait pour l'oratoire un lieu de récréation ; mais le curé-doyen Albert y pensait, tout en préparant une chapelle. Trois prêtres allaient dire la Messe dans les églises du pays. Pour la très bonne marche du collège sur le plan de la morale et de la religion, le Directeur remerciait les Supérieurs : elle était due à l'excellent personnel, qu'ils lui avait procuré.

Don Jean-Baptiste Francesia fit une relation sur son collège de Varazze. La santé de ses jeunes : enviable, l'application à l'étude : suffisante, l'esprit de piété : vivant, la récréation : très animée. La maison contenait le nombre exact de jeunes qui pouvaient y trouver une place, c'est-à-dire 130 ; on devait, [disait-il], repousser de nombreuses demandes. Les écoles communales tenues par les nôtres et les cours du soir pour les adultes : florissants. Dans l'oratoire Saint-Barthélemy, matin et soir, on tenait une réunion spirituelle pour les jeunes qui ne faisaient pas d'études ; les dimanches et les jours de fête les étudiants externes avaient pour oratoire la chapelle Notre-Dame de l'Assomption. Don Francesia fit de grands éloges de son personnel, qu'il recommanda aux prières des confrères.

Don François Cerruti parla du collège-lycée d'Alassio. Ces écoles municipales étaient fréquentées par 500 jeunes, dont 160 pensionnaires, autant que les locaux pouvaient en contenir. Il n'avait qu'à se louer de la marche sur le plan des questions matérielles et morales ; mais il déplora la détérioration que produisaient chez les jeunes les vacances. Il y avait de quoi en rester terrifié : des modèles de piété et de moralité, [disait-il], étaient revenus au collège ayant en horreur tout ce qui concerne l'église. Vu l'insuffisance des moyens humains, il avait eu recours à la prière, et en avait touché du doigt l'efficacité : au cours des neuvaines de l'Immaculée et de Noël, il était parvenu, [disait-il], à réveiller la ferveur et à mettre en route toutes les Compagnies, de sorte que finalement la piété refleurissait avec la

fréquentation des Sacrements. Il conclut [en disant] que l'esprit des confrères était bon, que les jeunes gens externes fréquentaient l'oratoire des dimanches et des jours de fête, que les internes aimaient grandement les études, et qu'on nourrissait l'espoir qu'également cette année, comme déjà l'année précédente, quelques-uns embrasseraient la carrière ecclésiastique ; que lui, en plus, il espérait que, grâce aux prières des confrères, se maintiendrait bien vif dans la maison d'Alassio le feu de la charité et du zèle pour le salut des âmes.

Don François Dalmazzo était heureux d'annoncer que dans sa maison de Valsalice le nombre des jeunes avait augmenté de 30 à 60 ; mais on ne pouvait pas, [disait-il], compenser les dépenses par les recettes, à cause des salaires que l'on devait payer à des professeurs de l'extérieur. [Il disait] que l'étude, la piété, la fréquentation des Sacrements, les Compagnies, le travail des Salésiens ne laissaient rien à désirer ; que sur le plan de la santé [il n'y avait] jusqu'alors aucun malade. — Que soit remercié le Seigneur, s'écria-t-il, qui probablement cette année nous prépare quelques vocations. —

Don Paul Albera raconta qu'à Sampierdarena le bâtiment était terminé et qu'il était si vaste que là-bas on pourrait doubler le nombre des 120 jeunes qui s'y trouvaient déjà. On travaillait et on étudiait beaucoup ; de la santé il n'y avait pas de quoi être mécontent, malgré la situation de la maison, exposée à un vent continuel. [Il disait] que le comportement des confrères et des jeunes avait déjà ramené au bercail quelques brebis égarées, c'est-à-dire quelques membres de sectes de la ville ; que les Salésiens étaient bien vus de la population. Que quelques confrères allaient faire le catéchisme dominical dans plusieurs églises ; que beaucoup de jeunes externes fréquentaient la maison : on leur enseignait la doctrine chrétienne dans les salles de classe, d'où ensuite on les conduisait à l'église pour la bénédiction [du Saint Sacrement]. Les Fils de Marie Auxiliatrice étaient au nombre de 30. — Priez, dit-il, pour que notre maison puisse produire des fruits abondants de charité chrétienne. —

Don Jacques Costamagna, qui était Directeur [spirituel] des Filles de Marie-Auxiliatrice à Mornese, entretint les auditeurs des rapides progrès de cette institution : véritable grain de sénevé qui poussait et devenait un grand arbre. Les Sœurs dépassaient déjà

la centaine ; les demandes d'acceptation étaient continuelles, pour leur subsistance cependant elles avaient besoin d'une aide venant de l'Oratoire. Pour leur humilité et leur esprit d'abnégation ces braves filles pouvaient servir de modèle ; on prévoyait qu'elles seraient de précieuses auxiliaires également dans les Missions. [Il disait] que malheureusement la santé laissait beaucoup à désirer ; que deux d'entre elles se trouvaient à l'agonie. On pouvait dire que chaque matin la communion était générale. [Il disait qu'il y avait] plus de 35 jeunes filles pensionnaires ; et qu'en outre les écoles de la commune étaient tenues par [les Sœurs]. Egalement celles des garçons étaient confiées à un Salésien. Monseigneur Sciandra avait ces jours-ci approuvé les règles de l'Institut. A la fin, il recommanda spécialement sa propre personne aux prières de tous.

Don Joseph Ronchail, Directeur de l'internat de Nice, se plaignit à propos de ses préoccupations dues à la situation. [Il disait] qu'en tout [il y avait] neuf personnes, à savoir cinq jeunes, deux jeunes abbés, le cuisinier et le Directeur. Que les jeunes étaient si peu nombreux à cause des lois françaises. Quiconque voulait enseigner un métier à un jeune, devait veiller à ce qu'il apprît à lire et à écrire. Avant de pouvoir enseigner le latin, le prêtre étranger devait nécessairement avoir habité deux ans en France. Chaque prêtre ne pouvait pas avoir plus de quatre élèves. Comment donc faire la classe et avoir des jeunes ? Pour pouvoir accueillir le dimanche les jeunes et leur enseigner le catéchisme et pour être autorisés à garder [en pension] dans la maison quelques garçons et à leur faire la classe, les Salésiens eurent recours au Préfet protestant : c'est seulement après des demandes réitérées qu'il leur accorda tout ce qu'ils demandaient. On le craignait, les nôtres couvaient, peut-être, des intentions politiques, c'est-à-dire favorisaient en cachette les menées de ceux qui soutenaient avec vigueur la réunion de Nice à l'Italie. C'est pourquoi ils furent soigneusement contrôlés sur ce point. Un commissaire était allé faire un peu de perquisition et avait trouvé les jeunes dans la cour, tandis que le Directeur était, lui, cloué au lit : il rapporta qu'on n'y faisait pas la classe. Et voici que, peu de jours après, arrivait de chez le Préfet l'autorisation [donnée] par écrit, dans laquelle on disait que, vu le bien rendu à la ville et étant donnée l'absence de but politique, on permettait de faire la classe et le catéchisme. — En France, a dit

Don Ronchail, on travaille beaucoup le dimanche ; mais la loi interdit de faire travailler ce jour-là les enfants au-dessous de seize ans. Le Préfet est disposé à faire mieux observer cet article de loi, et la population comme aussi les autorités sont contentes de nous. Au sujet de notre maison certains parlent en mal, d'autres disent du bien, d'autres sont indifférents. Beaucoup nous ont promis de nous aider ; mais nous ne devons pas mettre notre espoir dans les hommes, mais au contraire dans le Seigneur. Nous nous recommandons aux prières de tous, parce que Nice a un grand besoin de personnes qui lui fasse du bien. —

Dès que Don Ronchail eut fini, le Bienheureux prit la parole.

Puisque l'heure est déjà très avancée et que dans quelques minutes la sonnette tintera pour qu'on aille à l'église, je me limiterai ce soir à dire une chose de grande importance, tandis que de la Maison de Turin, de l'Oratoire, on parlera demain soir, en nous réunissant à la même heure qu'aujourd'hui. Ce que je désire recommander ce soir à tous les Directeurs, c'est ceci : en revenant dans leurs Maisons, qu'ils enseignent aux confrères et aux jeunes la manière de faire du courrier. Malheureusement on ne sait pas bien écrire les lettres et celui qui les lit et les examine ne jette pas le blâme mérité sur l'individu seulement, mais il le répand intégralement sur l'entière Congrégation. Je ne dis pas cela parce que ce défaut aurait été remarqué d'une façon générale dans les lettres reçues, mais parce qu'on doit prévoir les inconvénients.

Ecrire des lettres est d'une importance plus grande qu'il ne peut sembler à première vue ; car beaucoup se font une bonne ou une mauvaise opinion de la maison à partir de cela seulement, c'est-à-dire en examinant les lettres qui proviennent de cette maison ou des individus de notre Congrégation ; et le plus souvent la louange ou le blâme qu'un individu mérite se répand sur toute la maison et toute la Congrégation, comme si chez nous on ne savait pas enseigner à faire le moindre courrier.

Que l'on veille donc toujours à ce que dans les lettres soient bonnes non seulement la matière, mais aussi la forme ; c'est-à-dire à ce que les choses que l'on veut dire soient bien exprimées. Que chacun s'empresse d'éviter non seulement les erreurs de grammaire, mais aussi celles d'orthographe. Par ailleurs l'écriture doit être toujours bien intelligible ; car il arrive parfois qu'on ne réussit pas à se faire comprendre par celui à qui l'on écrit, et c'est une véritable impolitesse.

Pour faire du courrier, qu'on place d'abord en haut de la lettre le lieu d'où on envoie, le jour, le mois, l'année, et qu'on ne les mette pas entre le titre [= formule d'introduction adressée au destinataire] et le texte.

Que l'on ne commence pas d'emblée la lettre en disant par exemple : *Très cher ami, je te fais savoir*, etc., tous les mots étant écrits à la suite les uns des autres, sur la même ligne ; mais que l'on mette le titre

sur une ligne de la partie supérieure, et ensuite, plus bas, que l'on commence la lettre.

Une autre chose qui me semble d'une très grande importance, c'est de bien connaître les titres qu'on doit donner aux différentes classes de personnes ; qu'au début de la lettre on mette le titre en entier et non en abrégé et qu'on le mette en haut de la feuille, plutôt vers la gauche [par rapport à qui écrit]. La date [placée] plus haut que le titre, mais à main droite ; et, si on la met au bas de la lettre, alors du côté gauche [en regardant] la feuille. Si on écrit à des personnes haut placées, il ne faut pas commencer la lettre en haut de la feuille, mais on doit laisser en blanc une moitié de la feuille. De même, aussi, la signature est à faire en bas, dans la partie inférieure de la feuille, en laissant en blanc la partie de la feuille qui se trouve entre le texte de la lettre et la signature, qui est toujours à placer vers la droite [par rapport à qui écrit]. Au contraire, les mots *de V*[otre] *S*[eigneurie] *Très illustr*[e] sont toujours [à placer] vers la gauche, dès que la lettre est finie. En allant toujours à la ligne après la conclusion *je me dis*, etc. qui précède ces mots.

Ces petites choses, et d'autres d'un genre semblable, je crois qu'elles sont d'une grande importance, surtout pour les jeunes abbés et les confrères de notre Congrégation.

C'est pourquoi je recommande de nouveau aux Directeurs ceci : une fois revenus dans leurs Maisons, qu'ils insistent sur ce point, également auprès des jeunes qui sont confiés à leurs soins. Soigneusement observé, il finit par faire beaucoup de bien.

Les Directeurs des maisons et les prêtres de l'Oratoire, entouraient le Serviteur de Dieu au cours de ces journées, dès qu'ils le pouvaient. Quant à lui, il profitait de chaque moment pour entendre en aparté un à un les Directeurs et donner ainsi des règles personnelles selon les cas. Tout cela le consolait très profondément, en le dédommageant des ennuis si nombreux que les lecteurs n'ignorent pas.

Le soir du 2 février, deuxième jour des conférences, plusieurs prêtres, tandis qu'après le repas ils conversaient familièrement avec lui, abordèrent la question du chroniqueur, dont on avait discuté la veille pendant la séance de l'après-midi. L'importance d'en nommer un n'échappait à personne. Alors le Bienheureux exposa amplement sa pensée, en disant des choses importantes, que Don Barberis fit entrer dans sa petite chronique et qu'il nous semble utile de transcrire ici mot pour mot. Don Bosco aurait parlé ainsi :

Ce qui est le plus pressant, et qu'il sera bon de faire au plus tôt, c'est que chaque Directeur écrive sommairement l'histoire de son collège, depuis sa fondation jusqu'à maintenant, et en continuant à enregistrer

sous forme de chronique ou d'annales toutes les choses les plus importantes qui se produisent dans son collège. Pour rédiger la première partie qui concerne le passé, il faut noter spécialement la date de la fondation, le développement et l'agrandissement des bâtiments dans la suite du temps, le nombre des jeunes progressivement croissant année par année, la qualité des jeunes, la bonté, la fréquentation des Sacrements, la moralité. Année par année, qui a revêtu l'habit de jeune abbé, qui a commencé à faire partie de la Congrégation. Quelles relations eurent lieu avec les autorités municipales du pays et avec la population. Puis au sujet des écoles pour externes, des cours du soir et de l'oratoire des dimanches et des jours de fête, etc., en notant autant que faire se peut, les causes qui produisirent tel ou tel effet, quel moyen on a employé pour obtenir ceci et cela, quelles difficultés durent être surmontées et comment on les a surmontées.

Et ensuite au fur et à mesure, année par année, enregistrer toutes les choses de la façon que j'ai dite, avec le nombre des jeunes, avec l'époque de l'ouverture et de la fermeture des écoles, en s'arrêtant spécialement à noter la quantité et la qualité du personnel qu'on emploie pour chaque collège, etc., etc.

Puis, année par année, que chaque Directeur fasse reporter cette chronique dans un autre grand livre, bien recopiée, et cette copie restera toujours dans les archives de ce collège, et l'original ou une autre copie, au fur et à mesure qu'un cahier est fini, sera envoyé à Turin, afin que les Supérieurs connaissent bien la marche de tous les collèges et puissent avoir une règle d'action et une histoire de toute la Congrégation.

J'ai déjà écrit sommairement diverses choses qui concernent l'Oratoire, de son début jusqu'à maintenant, et même jusqu'à 1854, beaucoup de choses, je les ai écrites en détail. En 1854 nous commençons à parler de la Congrégation, et les choses s'élargissent immensément et prennent un autre aspect. J'ai pensé que ce travail servira beaucoup à ceux qui viendront après nous, et pour donner la plus grande gloire à Dieu, et je tâcherai donc de continuer à écrire. A ce moment-là, il ne faut plus prendre en considération Don Bosco ni quelque autre.

Je vois que la vie de Don Bosco se fond entièrement dans la vie de la Congrégation ; et c'est pourquoi nous en parlons. Il faut pour la plus grande gloire de Dieu, pour le salut des âmes et pour le plus grand développement de la Congrégation, que beaucoup de choses soient connues. Car, disons-le à présent ici entre nous, les autres Congrégations et les autres Ordres religieux eurent dans leurs débuts quelque inspiration, quelque vision, quelque fait surnaturel, qui donna l'impulsion à la fondation et en assura la mise en place ; mais le plus souvent cela n'alla pas plus loin que l'un ou quelques-uns de ces faits. Au contraire, ici chez nous, cela procède bien autrement. On peut dire qu'il n'y a rien qui n'ait été connu auparavant. La Congrégation ne fit aucun pas, sans que quelque fait surnaturel le conseillât ; pas un changement ou un perfectionnement, ou un agrandissement qui n'aient été précédés par un ordre du Seigneur. Et ici donc je juge bon qu'on laisse l'homme de côté. Et, à moi, qu'importe que de cela on parle en

bien ou en mal ? Que m'importe que les hommes me jugent plus d'une façon que d'une autre ? Qu'ils disent, qu'ils parlent, peu me chaut ; je ne serai jamais ni plus ni moins que ce que je suis devant Dieu. Mais il est nécessaire que les œuvres de Dieu soient manifestées. Nous, par exemple, nous aurions pu écrire tout ce qui nous est arrivé avant que cela n'arrivât, et l'écrire minutieusement et avec précision. Et j'avais déjà écrit différentes choses pour ma règle d'action et mon réconfort.

Troisième jour : séance du matin, sous la présidence de Don Rua. On rouvrit la discussion sur les notes explicatives du Règlement. Nous glanons ici encore six sujets plus dignes d'intérêt.

1° Goûter des jeunes abbés. Convenait-il de laisser aux jeunes abbés la liberté de prendre un goûter, ou bien une abstention de leur part était-elle meilleure ? On retint que Don Bosco penchait pour la réponse négative, bien qu'il ne se fût jamais prononcé explicitement. Dans une conférence aux novices, en leur recommandant de ne pas manger ni boire en dehors des repas, il avait dit : — Si l'appétit le demande, prenez donc librement votre goûter ; mais... — Le Chapitre, par ailleurs, laissa la chose en suspens, tout en faisant remarquer qu'il n'y en avait pas le besoin, puisque la nourriture qu'on donnait au repas de midi était suffisante, d'autant plus qu'en aucun Ordre religieux ou en aucune Congrégation il n'y avait l'habitude de goûter. Toutefois quelques divergences d'opinions ne s'aplanirent pas.

2° Fonction du catéchiste. Ici la discussion fut plus qu'abondante. Le sujet était délicat. Le catéchiste ne devait-il pas être le directeur des jeunes abbés ? n'était-il pas la deuxième autorité du collège ? n'avait-il pas dans les choses spirituelles un pouvoir analogue à celui du préfet dans les choses matérielles ? D'autre part dans les collèges les catéchistes étaient habituellement trop jeunes, et d'ordinaire les compagnons de quelques jeunes abbés ; il leur manquait donc l'autorité nécessaire. Il sembla plus raisonnable d'établir que pour les confrères le Directeur exerçât la fonction de catéchiste. Il est vrai qu'à cause de cette fonction il y avait toujours le risque de désaccords entre le Directeur et un confrère ; mais dans la situation où étaient les choses on ne voyait pas d'autre issue. Avec le temps, il y aurait des sujets mûrs en plus grand nombre, on s'occuperait alors de cet inconvénient.

3° Entrée dans les chambres des autres. Le Règlement l'interdisait. Donc pour le nettoyage des cellules chacun s'occuperait de la sienne par lui-même, exception faite du Directeur et du préfet, qui n'en avaient pas le temps et devaient recevoir les visites dans leurs chambres. Mais le Directeur et le préfet se feraient servir par un coadjuteur, et non par un jeune. En ce qui concerne Valsalice, où les lits des élèves étaient refaits par les hommes de service, ces derniers remettraient en ordre aussi les cellules des jeunes abbés, car autrement le jeune abbé se trouverait dans une situation d'humiliante infériorité à côté des jeunes.

4° Texte de religion. Pour le lycée et pour les classes finales du cycle inférieur des études secondaires il fallait adopter un manuel de solide instruction religieuse. On n'en trouva pas alors d'autre qui répondît à ce but autant que le livre du chanoine Giovannini ; en effet, cet ouvrage combattait avec des arguments forts les erreurs de l'époque et expliquait comme il faut les dogmes récemment définis.

5° Vêtements et chaussures. Un article disait : « Que personne n'ait plus de deux vêtements ou de deux paires de chaussures ». Certains le trouvèrent un peu restrictif ; d'autres au contraire disaient qu'il convenait très bien dans l'idée aussi de fermer la porte à certains abus. Ils le laissèrent comme il était.

6° Petit registre personnel du Directeur. Un autre article voulait que le Directeur tînt un petit registre à part, où noter pour son compte toutes les dépenses. Ne semblait-il pas un duplicata superflu ? Chez le préfet il y avait le registre général des entrées et des sorties, et il pouvait suffire. Mais Don Rua montra la nécessité de ce livret, également pour une décharge de responsabilité dans les comptes particuliers. Avec cela on termina la séance.

La veille, c'était la fête de la Purification : les cérémonies à l'église avaient obligé à abréger la conférence générale ; on la reprit donc dans l'après-midi du 3 février avec la présence générale des profès, des novices et des candidats de l'Oratoire, qui de nouveau se retrouvèrent ensemble dans la petite église Saint-François.

En premier se leva pour parler Don Louis Guanella, Directeur de l'Oratoire Saint-Louis, ouvert en externat à Porta Nuova. Y accouraient 250 jeunes gens, pauvres, de bon cœur, assidus aux cérémonies dominicales. La Compagnie de saint Louis, quelques petits cadeaux une fois par mois, quelques promenades avaient un grand attrait pour eux, en s'avérant très utiles pour les encourager au bien. Le Directeur aurait désiré voir les bons catéchistes, des étudiants et des apprentis qui lui étaient envoyés de l'Oratoire Saint-François, s'exercer à expliquer de façon claire quelques-unes des principales difficultés, afin d'être prêts à apporter des arguments et des justifications, lorsque les garçons les demandaient.

Don Dominique Milanesio, Directeur de la partie de l'Oratoire Saint-François ouverte aux externes, fit étalage d'une demi-conférence. Son oratoire comprenait trois catégories de jeunes : des étudiants, des apprentis et ceux qui le fréquentaient seulement le dimanche. Pour les étudiants il y avait les écoles fonctionnant sur la journée et pour les apprentis les cours du soir. A l'église on continuait les mêmes cérémonies que celles qu'autrefois Don Bosco y faisait. Chaque dimanche les communions oscillaient entre 150 et 200, grâce au zèle et à la patience de quelques prêtres de la maison. On prenait un soin particulier de la Compagnie des Enfants de chœur et de celle de saint Louis. Chaque semaine dans une conférence spéciale on lisait et on expliquait aux catéchistes quelques règles dictées par l'expérience sur la façon de connaître les jeunes et de les prendre par leurs bons côtés. Il en releva surtout trois :

1° Diviser le catéchisme dans ses parties et enseigner aux plus jeunes les choses strictement nécessaires ; pour les plus âgés, augmenter les notions au fur et à mesure qu'avançaient en eux l'âge et l'intelligence, de sorte qu'un jeune à un moment final donné pût connaître et savoir tout le catéchisme.

2° Pour obtenir le silence à l'église, [il était demandé] au catéchiste de bouger peu de sa place, de parler doucement, de corriger doucement et, au lieu d'envoyer hors de l'église ou de mettre à genoux le perturbateur, de le laisser où il était, et après de le con-

fier au Supérieur, qui saurait lui donner les réprimandes appropriées.

3° On avait aussi expérimenté combien il était utile de réunir les jeunes à la porte de l'église avant de les faire entrer. Mais [il était demandé] aux catéchistes de se trouver déjà à leurs places pour les accueillir. En entrant dans l'église [il était demandé] de chanter un cantique, pour couvrir ainsi les bruits tout à fait inévitables.

Aux écoles fonctionnant sur la journée étaient inscrits 120 élèves, mais tous n'y allaient pas avec assiduité à cause de la négligence des parents. Depuis cependant qu'on avait mis en ordre les registres et qu'on faisait connaître aux parents les absences des enfants, ils en surveillaient un peu plus la conduite. Une soixantaine se confessait chaque samedi, cinq ou six s'approchaient de la sainte Table tous les dimanches.

Les apprentis des cours du soir étaient très bons ; ils avaient commencé leur année scolaire par une cinquantaine de communions. On leur enseignait le catéchisme, la lecture, l'écriture, l'arithmétique et le chant. Chaque semaine on insistait, de manière à les faire venir se confesser. — Cela semble une pratique ennuyeuse, exprima Don Milanesio ; mais on a eu la preuve que cela leur apporte un très grand bien. —

Dans les principales solennités les communions des jeunes gens atteignirent le nombre de trois cents.

Don Milanesio termina son discours par un remerciement et une prière. Il adressa un cordial merci aux Supérieurs pour les secours matériels, au moyen desquels ils venaient en aide à l'oratoire des dimanches et des jours de fête, et chaleureusement il les pria de bien vouloir le garder toujours sous leur protection directe, en le soutenant aussi de leurs prières.

Finalement vint le tour de la partie de l'Oratoire ouverte aux internes. Il serait revenu à Don Joseph Lazzero de faire le rapport, puisque cette année-là c'était lui, et non plus Don Rua, qui y tenait le rôle de directeur adjoint. Si ce n'est que, sur une proposition venant de lui-même, le Chapitre Supérieur, lors de la séance du 27 janvier, avait donné son accord pour que Don Rua continuât à faire le compte rendu de la maison mère.

Voici, brièvement, sa relation, divisée en quatre parties,

autant qu'il y avait de catégories de personnes qui composaient l'Oratoire.

1° Membres de la Congrégation. Ils progressaient dans le véritable esprit religieux et dans la charité ; ce que l'on devait attribuer à la plus grande régularité dans la récollection mensuelle, dans la méditation quotidienne, à 5 h. pour les uns et à 9 h. pour les autres, à la lecture spirituelle de l'après-midi et dans la lecture suivie lors du repas de midi et de celui du soir.

2° Novices. Cette année, ils vivaient séparés du reste de la maison : cour, réfectoire, église, chambre, étude, ils avaient tout à part. Ils étaient environ soixante, nombre jamais atteint antérieurement. On en espérait de bons fruits. En eux le zèle pour leur propre bien et celui du prochain était ardent.

3° Etudiants. En très grand nombre et bons. Résultat des examens très satisfaisant tant à l'Oratoire qu'à l'extérieur. Leur esprit de piété se manifestait dans leurs actions. Chez beaucoup on avait atteint le but que se fixe notre Congrégation : sur 45 élèves de la classe finale facilement 40 avaient revêtu la soutane, en fournissant aux Salésiens un large contingent pour pouvoir étendre leur activité même en dehors de nos pays. Y avaient efficacement contribué les Compagnies ; celle de l'Immaculée cependant laissait un peu à désirer quant à la régularité de ses réunions. On la considérait comme le dernier échelon, après lequel on entrait en Congrégation.

4° Apprentis. Des choses très très consolantes. Plus grande régularité par rapport aux années précédentes ; écoles bien menées ; catéchistes très zélés pour leur enseigner les vérités de la religion ; assistants unanimes pour favoriser chez eux la piété et la charité.

— J'espère, dit Don Rua, que les fruits obtenus seront excellents et nombreux ; mais pour cela il faut se résoudre à vaincre et à abandonner sa propre volonté. Je ne dis pas cela, parce que chez nous cet esprit de sacrifice ferait défaut ; mais parce que, sans lui, nos activités ne peuvent pas avoir beaucoup d'efficacité, pas plus qu'apporter un grand mérite et faire beaucoup de bien à celui qui les réalise. — En suivant l'exemple de

tous les autres, il recommanda sa maison aux prières communes.

Ainsi prenaient fin les relations des Directeurs, chacun ayant présenté la sienne. Le Bienheureux commença alors à parler et prononça ce discours, très important en raison de plusieurs sujets traités.

Sur chaque collège, chaque maison, chaque oratoire, un rapport a été établi : de ces comptes rendus présentés hier et aujourd'hui, nous devons tirer argument pour nous réjouir et remercier beaucoup et beaucoup le Seigneur, car il voulut la bonne marche de toutes nos affaires et la satisfaction de nos désirs. Nos maisons sont toutes remplies de jeunes, et même de bons jeunes, et les confrères sont grandement poussés à leur faire du bien : bien culturel, bien moral. En tout il y a une amélioration sans cesse progressive.

Dans ce qui a été dit, cependant, on a omis de faire allusion à plusieurs maisons dirigées ici à Turin par notre Société. On n'a pas encore parlé de l'oratoire Saint-Joseph, où quelques-uns de nos confrères se rendent tous les dimanches et pendant le carême pour le catéchisme, en ne regardant pas à la longueur du chemin et aux intempéries des saisons. Là-bas les choses vont très bien, soit grâce au soin qu'ils prennent des jeunes pauvres, soit grâce à M. Uccelletti, qui a beaucoup de mérite : il est le fondateur, le propriétaire, assure l'entretien, est catéchiste de cet oratoire, et il est l'assistant vigilant des jeunes plus indisciplinés et plus polissons. Il y a aussi la communauté Saint-Pierre dans le Faubourg San Donato et l'atelier Saint-Joseph ici près de nous, des œuvres auxquelles nos confrères prennent part.

Pour exprimer à présent ma pensée au sujet de la Congrégation en général, je dois faire remarquer qu'elle est en progression soit dans la fondation continuelle de nouvelles maisons, soit dans la croissance de l'esprit religieux. Cela doit nous encourager à doubler nos efforts et nos fatigues, nous qui voyons ainsi qu'ils sont bénis par le Seigneur. Quant au nombre des membres de la Congrégation, remercions sans cesse le ciel, c'est quelque chose de très satisfaisant. Ils sont déjà au nombre de 330, les individus qui la composent, selon ce qu'on trouve avec précision dans le catalogue qui est en cours d'impression ces jours-ci. 112 d'entre eux se sont liés par les vœux perpétuels, 83 par les vœux triennaux. Les novices sont en un bien grand nombre et il y a également plusieurs candidats.

Il y a aussi un autre Institut religieux qui nous aide beaucoup, un institut pour s'occuper des filles, comme nous nous employons, nous, à faire classe aux garçons. C'est l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, uni à notre Congrégation, qui compte plus de 100 religieuses. Si on les ajoute à nos confrères, elles donnent un total de 450 personnes qui militent pour la plus grande gloire de Dieu et pour le salut des âmes, animées par le même esprit, sous la même direction et le même drapeau. En plus de la maison mère qui est à Mornese dans le diocèse d'Acqui, ces Sœurs en ont une autre à Borgo S[an] Martino et, cette année, elles se préparent à

étendre leur vol vers plusieurs autres lieux. Elles viendront, dans peu de temps, ici à Turin ouvrir une école en face de l'église Marie-Auxiliatrice et s'occuper des nombreuses filles du voisinage laissées à l'abandon : filles dans la misère, et en ce qui concerne le corps, car souvent elles restent toute la journée en dehors de leur maison et presque sans nourriture, les parents ne pouvant pas la fournir, et en ce qui concerne la moralité, étant exposées à toutes sortes de dangers, sans avoir le guide ou l'instruction qui puissent les sauver. Une autre maison pour les Sœurs est en train d'être préparée à Alassio, contiguë au collège : on ne peut pas encore l'ouvrir ces jours-ci, car il manque quelques travaux accessoires qui sont à terminer bientôt. On pourra certainement ouvrir cette maison au mois de mars.

Le 10 de ce même mois, nous en ouvrirons une autre à Bordighera, Torrione Valle Crosia, une petite cité construite à l'improviste comme par enchantement et à présent très étendue. Jadis il n'y avait aucune maison dans cet endroit, entièrement cultivé en oliviers. Depuis peu de temps seulement, on a commencé, pour des raisons de commerce, d'agriculture et de villégiature, à construire quelques maisons et puis d'autres et d'autres, si bien que maintenant c'est un bourg très peuplé. Les protestants, voyant que cet endroit était très propice pour leurs visées, puisqu'il n'y avait ni églises, ni prêtres, ni écoles, y établirent leur siège principal. Ensuite ils commencèrent à ouvrir des écoles pour les garçons et les filles, des écoles maternelles, un collège mixte ; à donner des livres et des récompenses de toutes sortes et à chercher la manière de pervertir cette population, qui, n'ayant pas d'écoles catholiques pour y envoyer les enfants, les envoya à celles des protestants, étant attirée surtout par l'argent, par les récompenses et par l'empressement que ces individus mettent à s'occuper du corps et de l'instruction. C'est pourquoi chez [les gens] du peuple et surtout dans la jeunesse la corruption est grande, causée par les fausses doctrines. Grande était la difficulté à surmonter pour opposer une digue à tant de mal. Déjà, depuis l'année dernière, on s'est entendu avec l'Evêque qui nous a permis d'ouvrir une école catholique et une église dans cette localité. Et à présent la maison est déjà prête et dans quelques jours partira D. Cibrario, désigné comme directeur, avec un Salésien qu'il chargera des écoles de garçons et quelques filles de Marie-Auxiliatrice qui feront la classe aux filles. Ils enseigneront le catéchisme aux jeunes, garçons et filles, et entre-temps le Directeur pourra faire quelques sermons aux [gens du] peuple, répandre à travers tout ce pays la parole de Dieu et empêcher que les gens ne soient empoisonnés en buvant l'eau putride de l'erreur protestante. Et l'oratoire des dimanches et des jours de fête est le but principal qui nous conduit à Torrione.

Un autre progrès que fit cette année notre Congrégation, c'est de s'être envolée vers l'Amérique. Là-bas nous étions très recherchés et désirés et les dernières nouvelles qui nous ont été envoyées par nos Missionnaires nous annoncent qu'ils sont arrivés à Buenos Aires et qu'ils ont été accueillis avec honneur et respect et sont très aimés. Le travail qu'il y a à faire en ces lieux est immense, le champ est très vaste ; mais peu importe : on travaille avec beaucoup de fruit. Ils prêchent, confessent et s'emploient continuellement pour le bien des âmes. Ils ont la charge de l'église de la Miséricorde des Italiens et en outre, tout à côté, un lieu d'accueil, où ils pourront recevoir les Salésiens qui se rendraient

là-bas depuis l'Europe ou qui auraient à revenir dans nos pays. C'est dans cette église que se trouve le lieu principal de rencontre des Italiens et c'est là qu'au moins une fois chaque semaine on prêche en italien. C'est ici que s'établirent Don Baccino et [Don] Belmonte et, pour le moment, Don Cagliero, qui commença aussitôt à prêcher une retraite spirituelle au peuple. Si la fin correspond au début, comme il nous l'a déjà écrit, elle produira un bien extraordinaire. Les autres Salésiens dirigés par le pr[être] Fagnano se portèrent plus haut vers le Nord à San Nicolás, d'où nous avons déjà reçu des nouvelles hier et aujourd'hui. Leur voyage fut excellent. Ils furent très bien accueillis, ils sont magnifiquement traités. Maintenant ils visitent la ville, préparent la mise en service du collège très spacieux en l'adaptant à notre but, se perfectionnent dans l'étude de la langue espagnole, nécessaire pour pouvoir faire classe et prêcher. Là-bas un autre champ immense s'ouvre devant notre regard et nous voyons une très abondante moisson d'âmes.

De plus pour ce qui est des demandes d'ouvrir des maisons, nous en avons beaucoup venant de la même République Argentine, de l'Australie, de l'Uruguay, du Paraguay, de la Chine, de l'Inde, des Iles de l'Océanie et de très nombreux autres lieux. Nous en avons qui viennent de la France, dans laquelle au cours de cette année à présent terminée nous avons pris pied, en ouvrant la maison de Nice. Egalement en Italie et dans le Piémont il est fabuleux de voir comment nous sommes recherchés. A Turin même on nous ouvre de nouveaux champs d'action pour travailler à la plus grande gloire de Dieu. Mais pour tout il faut de vrais Salésiens, animés par l'esprit du Seigneur et prêts au sacrifice.

Cette année aussi commença l'Œuvre de Marie Auxiliatrice, œuvre qui, après s'être un peu enlisée dans ces débuts pour diverses causes, augmente beaucoup et, en prenant comme je l'espère des proportions colossales, fera un grand bien à l'Eglise. Jusqu'ici, on n'a pas encore pu réunir ces jeunes dans un endroit à part ; mais un peu à la fois on le fera aussi.

Nous avons parlé du nombre de confrères qu'en cette année nous comptons déjà et des différentes œuvres qui sont réalisées par notre Pieuse Société en dehors d'ici. A présent il conviendra que j'en vienne à dire avec quel esprit en général les choses sont faites et ce que, nous, nous devons dorénavant chercher à faire, c'est-à-dire quel est le champ de notre travail. La question est d'agir avec prévoyance pour fournir des personnes en nombre extraordinaire et qui puissent travailler beaucoup, vraiment beaucoup.

S'il me faut dire comment je vois actuellement nos affaires, je peux vous assurer, et je le dis même avec un peu d'orgueil, que je suis content. Le nombre est dans une telle augmentation progressive que, si je n'avais pas une grande confiance en Dieu, qui fera en sorte que les choses aillent bien, j'en resterais frappé de terreur, comme je le suis en partie, à voir que la Congrégation croît presque trop vite. Ce qui me console, c'est la manière dont les confrères acquièrent le véritable esprit de la Congrégation ; je vois qu'est réalisé cet idéal que je me proposais, lorsqu'il s'agissait de réunir des personnes qui m'aideraient à travailler pour la plus grande gloire

de Dieu. Je vois en général un esprit de désintéressement vraiment héroïque, un esprit d'abnégation de la volonté propre, une obéissance qui m'émeut. Et cela en combien de temps, avec quels moyens l'a-t-on obtenu ? Lorsque ma pensée compare les temps présents avec les temps passés, mon imagination en reste écrasée. Il y a trente-cinq ou trente-six ans, qu'y avait-il dans l'emplacement où nous sommes à présent réunis ? Qu'y avait-il ? Rien, vraiment rien ! Je courais çà et là pour rejoindre les jeunes vauriens les plus typés et dissipés ; mais ils ne voulaient rien savoir d'ordre et de discipline, se moquaient des choses de la religion, dont ils étaient très ignorants, en blasphémant le saint nom de Dieu, et je ne pouvais rien en faire. Ces jeunes étaient vraiment le fruit trivial de la rue et il se produisait des batailles à coups de pierres, et des bagarres continuelles. Tout était alors plus au niveau de la pensée que des faits. Dans ce lieu même et dans les alentours il y avait des champs semés de maïs, des plants de choux, quelques potagers, et rien d'autre. Une masure, ou mieux un taudis, ou une taverne s'élevait au milieu, misérable à la voir de l'extérieur, plus misérable encore à l'intérieur. Et de surcroît elle était une maison d'immoralité ! Un pauvre prêtre, seul, abandonné de tous, et même pire que seul, parce que méprisé et persécuté, avait une vague pensée de faire du bien, ici, précisément en ce lieu, et de faire du bien aux garçons pauvres. Cette pensée me dominait et je ne savais pas comment la mettre à exécution ; toutefois elle ne s'éloignait jamais de moi, au contraire elle était ce qui dirigeait chacun de mes pas, chacune de mes actions. Je voulais faire du bien, faire beaucoup de bien, mais le faire ici. La pensée du pauvre prêtre semblait alors un rêve, et pourtant Dieu réalisa, accomplit les désirs de ce pauvre homme. Et de quelle manière fit-il en sorte que ce projet prît corps ? Comment se sont réalisées les choses, je saurais à peine vous le dire. Je ne sais pas me l'expliquer moi-même. Que Dieu le voulait, cela, je le sais. Je vois des églises édifiées, de nombreux bâtiments construits, tant de jeunes accueillis, tant de prêtres et de jeunes abbés qui m'entourent, tant de Directeurs de maisons qui font cercle autour de moi. Comment cela ? Je vois qu'on a dû accomplir de grands sacrifices, que durent être intrépides ceux qui me suivaient, s'ils tinrent bon : mais, après tous ces efforts, voici que nous en voyons le fruit. Des milliers de jeunes ont le pain de la parole de Dieu, les Règles sont approuvées, la Congrégation est établie, les confrères sont en grand nombre, l'esprit se maintient et augmente. Qu'il en soit gloire à Dieu !

Mais ici je sens qu'on m'arrête par une grande objection. — Mais Don Bosco ! Tout ira très bien ; mais en attendant le côté financier est en très mauvais état. Partout on construit, partout d'énormes dépenses. Comment fera-t-on pour continuer encore sans ressources ? Où prendre l'argent ? Nous courons le danger de faire faillite. —

Eh ! Je dois répondre que si je devais considérer les choses seulement d'une façon humaine, tenir compte de ce qui se trouve dans le creux de ma main, je serais poussé à me mettre sur la tête un foulard blanc, à me déguiser, à aller m'enterrer dans la solitude de la Thébaïde et à ne plus jamais me laisser voir dans la société ; car je ne vois pas la façon d'arranger nos affaires avec des moyens humains. Mais nous avons l'habitude de lever les yeux et d'avoir confiance dans la

Providence et la Providence ne nous fait pas défaut. Et comment tirer argument de son secours ? De ce qui fut, nous autres, nous pouvons très bien tirer argument pour ce qui sera. Par le passé nous fûmes aidés par la Providence et nous espérons qu'elle nous aidera à l'avenir. Dans les conditions où nous nous trouvons aujourd'hui, nous nous sommes, quant à nous, déjà trouvés bien d'autres fois ; et même nous pouvons dire que c'est notre condition permanente. J'ajouterai : nous nous sommes trouvés dans des cas pires. La Providence nous fit-elle quelquefois défaut ? Jamais ! Nous avons, nous, toujours fait honneur à nos affaires. Si, nous autres, nous regardons en arrière, nous ne pouvons nous empêcher de voir une garantie certaine pour l'avenir. Comment a-t-on fait jusqu'ici pour progresser ? Nous avons eu confiance d'une façon illimitée dans la Divine Providence ! Et elle ne nous fit jamais défaut !

Maintenant non plus elle ne nous fera pas défaut. Quand est-ce que la Divine Providence nous ferait défaut ? Dans un cas ! Si nous nous en rendions indignes, si on gaspillait l'argent, si l'esprit de pauvreté s'affaiblissait ; c'est-à-dire dans le cas où les choses commenceraient à mal marcher, du fait que nous ne respecterions plus les obligations qui nous sont imposées par notre vocation. Mais tant que je verrai ce qu'à présent je vois, [à savoir] qu'on fait des sacrifices de tous côtés, et des efforts pour économiser dans tous les domaines, que le travail est grand et désintéressé, non, soyez-en sûrs, la Providence ne nous fera jamais défaut. N'ayez aucune crainte. Nos destinées, nous les avons laissées entre les mains de Dieu et elles furent toutes conduites au but désiré.

Toutefois, tandis que nous nous appuyons aveuglément sur la Divine Providence, je recommande l'économie en invitant à faire tout ce qui nous est possible. Economisons autant qu'on peut, économisons de toutes les façons : dans les voyages, dans les voitures, dans le papier, dans les denrées alimentaires, dans les habits. Que l'on ne gaspille ni un sou, ni un centime, ni un timbre, ni une feuille de papier. Je recommande cela chaudement à chacun de vous et spécialement aux assistants, aux professeurs et à tous les autres ; qu'ils s'efforcent de faire et de faire faire à ceux qui dépendent d'eux toute économie qui convient, et d'empêcher toute détérioration, dont ils s'aperçoivent.

Dans le même temps, que l'on cherche tous les moyens pour susciter la charité des autres envers nous, par de pieuses industries et par des exhortations. Le Seigneur dit : Aide-toi, et moi je t'aiderai. Quant à nous, il faut que nous fassions tous les efforts possibles ; on ne doit pas attendre l'aide de la Divine Providence alors que nous serions paresseux. Elle bougera, quand elle aura vu nos efforts accomplis avec générosité pour son amour.

Mais il faut que nous fassions un bon usage de la charité que les autres nous feront. Nous ne devons pas chercher à rendre notre vie plus aisée, mais suivre ce que dit saint Jérôme : *Habens victum et vestitum his contentus ero* [Ayant la nourriture et le vêtement, je m'en contenterai]. Et rien de plus.

Si nous faisons ainsi, le Seigneur ne nous fera jamais défaut. Voyez donc : si nous avions voulu faire tous les calculs préalables et exacts pour les dépenses de l'expédition en Amérique et pour faire ce qu'on appelle l'implantation de la Congrégation dans ces pays, nous aurions dû, même en agissant avec une grande économie, mettre au budget une

[liasse de] cent mille lires, et même une de trois cent mille, si on avait voulu penser à tous les détails et aux éventualités. Nous, ces calculs, nous ne les avons pas faits, et l'on a dit seulement : — Ce que nous faisons constitue la plus grande gloire de Dieu ! C'est Dieu qui exige de nous qu'on parte, c'est Dieu qui veut qu'on aille. —

Eh bien ? On pria, on demanda la bénédiction du Saint-Père, et les moyens nous furent donnés, et rien ne manqua à ceux qui partirent et à nous rien non plus. C'est pourquoi dans notre émerveillement nous devons nous écrier : — Tous ces faits sont des actions extraordinaires de la Divine Providence, bien plus des faits miraculeux, qui nous montrent que le Seigneur veut se servir de nous pour atteindre les buts qu'il fixe aux gestes de sa miséricorde. —

Et maintenant que pourrons-nous faire, nous, pour répondre à une si grande bonté de la Divine Providence ? Voilà ! La Société est constituée, nos Règles sont approuvées. La grande chose que nous devons faire, c'est de nous employer à observer de toute manière les Règles et à les mettre comme il faut en pratique. Mais pour les observer et les mettre en pratique, il est nécessaire de les connaître et donc de les étudier. Que chacun se fasse un devoir d'étudier les Règles. A présent nous ne nous trouvons plus comme dans le temps passé, lorsque les Règles n'étaient pas encore approuvées, mais seule la Congrégation l'était, et donc on allait de l'avant avec un gouvernement traditionnel et presque patriarcal. Ces temps ne sont plus. Il nous faut rester attachés à notre code, l'étudier dans tous ses détails particuliers, le comprendre, l'expliquer, le pratiquer. Toutes nos opérations, les diriger selon les Règles.

Une fois arrivés dans leurs maisons, que les Directeurs fassent mieux connaître à ceux qui dépendent d'eux, et avec le plus grand soin, nos Constitutions. Qu'on accorde à ces dernières toute l'autorité et cette autorité suprême qu'elles ont réellement. C'est la majesté des lois ! Qu'ils les fassent apprendre et comprendre, en les interprétant d'une manière pleine de charité et de bonté.

En toute circonstance, au lieu de faire appel à d'autres autorités, qu'on apporte celle des Règles : — Les Règles parlent ainsi ; les Règles résolvent la question de cette manière ; tu voudrais faire ceci, mais les Règles l'interdisent ; tu voudrais t'abstenir de cela, mais les Règles le commandent. — Et dans les conférences, dans les exhortations, en public, en privé, qu'on encourage beaucoup l'observance de la Règle et qu'on en développe l'autorité. De cette façon, le gouvernement du Directeur peut rester paternel, tel qu'on le désire chez nous. En faisant toujours voir que ce n'est pas lui, le Directeur, qui veut ceci ou encore cela, qui interdit, ou conseille, mais que c'est la Règle, le subalterne ne pourra avoir aucun prétexte pour murmurer ou refuser de lui obéir. En un mot : *l'unique moyen pour propager notre esprit, c'est l'observance de nos Règles.*

Que l'on ne fasse même pas les bonnes choses contre elles ou sans elles ; car, si l'on veut travailler, fût-ce avec bon esprit, mais pas à l'intérieur des limites définies par nos Règles, qu'en sortira-t-il ? Car chacun travaillera, et mettons même beaucoup, mais le travail restera individuel et non collectif. Or le bien qu'on doit attendre des Ordres religieux provient justement du fait qu'ils travaillent collectivement : s'il n'en était pas ainsi, il serait impossible de se lancer dans une grande entre-

prise. Si nous nous éloignons de ce que demandent strictement les Règles et si on continue à travailler, l'un commencera à se retirer d'un côté, l'autre par ailleurs, pour un but valable et bon, mais individuel ; d'où le début du relâchement ; et ces œuvres ne seront plus bénies par le Seigneur, comme les premières. Puis de cela vient nécessairement le besoin d'une réforme, ce qui affaiblit grandement une Congrégation, comme nous l'avons vu se produire dans beaucoup d'Ordres religieux, et toujours avec un très grand préjudice du salut des âmes. Et ensuite ? La décadence et la ruine totale. *L'observance de la Règle est l'unique moyen pour que puisse durer une Congrégation.*

Chez nous que le Supérieur soit tout. Que tous donnent la main au Recteur Majeur, le soutiennent, l'aident de toutes les manières, qu'on fasse à partir de tous un groupe unique centré autour de lui. Par ailleurs le Recteur Majeur a les Règles ; qu'il ne s'écarte jamais d'elles, autrement le centre ne reste plus unique, mais double, c'est-à-dire [qu'il y a alors] le centre des Règles et celui de sa volonté. Il faut au contraire que dans le Recteur Majeur s'incarnent pour ainsi dire les Règles : que les Règles et le Recteur Majeur soient comme la même réalité.

Ce qui se produit pour le Recteur Majeur en ce qui concerne toute la Société, il faut que cela se produise pour le Directeur dans chaque maison. Il doit ne faire qu'un avec le Recteur Majeur et tous les membres de sa maison doivent ne faire qu'un avec lui. En lui également doivent être comme incarnées les Règles. Que ce ne soit pas lui qui revête de l'importance, mais la Règle. Tous savent que la Règle est la volonté de Dieu et que celui qui s'oppose aux Règles, s'oppose au Supérieur et à Dieu lui-même.

Qu'on parle toujours de cette façon aux confrères : — Il faut qu'on fasse ceci ou cela, il est strictement nécessaire que chacun s'engage à faire ce travail, parce que dans tel chapitre la Règle le commande ; à présent il faut que nous nous mettions tous d'accord pour exécuter telle chose ou telle autre, puisque la règle insiste sur ce point. — Donc qu'un Directeur, toutes les fois qu'il veut agir, qu'il doit prendre quelques mesures ou quelques décisions, se mette toujours sous le bouclier de la Règle, et que jamais il n'agisse de sa propre autorité. Qu'il dise : — On doit faire ainsi, car c'est ainsi que la Règle dit de faire et c'est ainsi qu'elle veut. — Cette manière de se comporter chez les Directeurs apportera un très grand bien à la Congrégation.

Qu'on s'efforce en outre de maintenir la dépendance entre le Supérieur et l'inférieur, et cela spontanément et non *coacte* [de force]. Que les subalternes s'appliquent beaucoup à entourer, à aider, à soutenir, à défendre leur Directeur, et à rester serrés autour de lui, à ne faire pour ainsi dire qu'un avec lui. Qu'ils ne fassent rien sans dépendre de lui, parce qu'en faisant ainsi ils dépendent non de lui, mais de la Règle.

Je ne veux pas dire ici qu'on ne fasse aucune action sans [avoir obtenu] à chaque fois le consentement du Directeur : c'est-à-dire, par exemple, que celui qui balaie aille, chaque fois après avoir balayé une chambre, demander au Directeur quel autre plancher il doit aller nettoyer ; que chacun de ceux qui font classe aillent, à chaque fois qu'ils terminent un auteur ou un chapitre, demander au Directeur quel autre livre ils doivent expliquer ; ainsi, par exem-

ple, que le cuisinier aille tous les jours s'informer auprès du Directeur pour savoir quels plats il doit préparer pour le repas du midi ou pour le repas du soir : mais j'entends que tous se comportent selon l'avis et les règles que le Directeur a donnés et que dans tout ce qui est à faire, que ce soit en général ou que les choses soient imprévues, l'on ne procède pas par caprice, mais qu'on ait toujours le regard tourné vers le centre d'unité.

Du reste dans les choses ordinaires et journalières chacun sait bien quelles choses conviennent à sa fonction sans aller trouver le Supérieur, d'autant plus que chaque maison a des règles fixées pour que chacun s'acquitte de ses attributions. Tous ont en main les Règles et que chacun s'efforce d'accomplir son propre devoir, la tâche qui lui est assignée, en bon chrétien et en bon religieux.

Je vais terminer ! Voici que nous sommes de nouveau sur le point de nous séparer. Et quelle pensée vous donnera Don Bosco qui nous serve à bien nous comporter pour le présent, et pour toujours à l'avenir ? J'ai une grande pensée à vous manifester, très avantageuse pour toutes les maisons, qui doit servir de guide spécialement cette année et toujours : une pensée qui, si on favorise sa mise en œuvre, fera fleurir notre Société. Cette pensée s'exprime par un seul mot : OBÉISSANCE.

Oui, que chacun dans sa sphère s'applique à être obéissant, soit à la Règle, soit à chacun des ordres des Supérieurs. Cela, que chacun le fasse pour son compte, cela, qu'on l'encourage chez les autres confrères. Qu'on inculque cette vertu chez les inférieurs, chez les élèves, chez tous. Lorsque dans une maison ou une Congrégation règne cette vertu, tout va bien.

Toute la religion, disait un grand Saint, consiste dans l'obéissance, qui engendre toutes les vertus et les sauvegarde. Soyons obéissants et nous aurons la patience, la charité et la pureté, qui d'une façon spéciale est la récompense de l'humilité.

En conséquence, que l'obéissance soit le thème des lectures, des sermons et de nombreuses conférences. Que chacun lise et relise attentivement le chapitre de nos Règles où l'on parle du vœu d'obéissance ; et même qu'on étudie par cœur ce chapitre.

Et le point le plus important, autour duquel doit tourner notre obéissance, c'est celui des pratiques de piété, qui sont comme la nourriture, le soutien, le baume de cette vertu elle-même. Que le Directeur fasse également relire avec soin ce chapitre, qu'il s'efforce de l'observer et de le faire observer. L'obéissance, et surtout pour les pratiques de piété, est la clef [de voûte, la pièce] maîtresse de l'édifice de notre Congrégation, c'est celle qui le soutiendra.

Je ne veux pas vous retenir davantage. Il n'est pas nécessaire que je dise quelque chose d'autre en plus ; je veux seulement avant de terminer vous exposer encore une grande réflexion, pour que tous nous nous encouragions à parcourir généreusement notre route. Si un pauvre prêtre avec rien ou avec moins que rien, puisque harcelé par tous et de tous côtés, a pu porter les choses jusqu'au point où elles se trouvent maintenant ; si, je le dis de nouveau, un seul a fait tout ce que vous voyez et avec rien, quel bien le Seigneur n'attendra-t-il pas de trois cent trente personnes, saines, robustes, de bonne volonté, pour-

vues de science, et avec les moyens puissants qu'à présent nous avons en main ? Que ne pourrez-vous pas faire, ayant pris appui sur la Providence ?

Le Seigneur attend de vous de grandes choses ; je les vois clairement et distinctement dans le détail et je pourrais déjà vous les présenter une à une, ou pour le moins vous les indiquer ; mais pour le moment je ne juge pas bon de vous en parler. Si quelqu'un me rappelle l'an prochain ces paroles que je viens de prononcer, je pourrai vous faire voir de grandes choses que cette année le Seigneur a daigné amorcer et spécialement une qui vous remplira de stupeur. Dieu a commencé et continuera ses œuvres, dans lesquelles tous vous jouerez un rôle. Elles concernent la situation florissante de la Congrégation, et, tandis que je me trouverai déjà dans mon éternité, elles apporteront d'importantes conséquences pour le salut des âmes, pour la gloire de Dieu ; elles seront utiles au bien universel de l'Eglise, seront une cause de gloire (oui, laissez-moi dire ce mot) pour notre Congrégation. Et, en vérité, les merveilles, pour l'accomplissement desquelles le Seigneur veut se servir de nous, misérables Salésiens, sont grandes. Vous-mêmes, vous vous émerveillerez et vous serez étonnés en voyant comment vous avez pu faire tout cela aux yeux de l'univers et pour le bien de la société humaine.

Le Seigneur fut Celui qui commença les choses, Lui-même les fit démarrer et leur donna le développement qu'elles ont, Il les soutiendra au fil des ans, Il les mènera à terme. Dieu est prêt à faire toutes ces grandes choses qui contribueront à l'accroissement merveilleux [du nombre] des confrères. Il n'y a qu'une chose qu'Il demande de notre part : que nous ne nous rendions pas indignes de sa bonté et de sa miséricorde qui sont si grandes. Tant que nous répondrons à ses grâces par le travail, par la moralité, par le bon exemple, le Seigneur se servira de nous, et vous vous étonnerez de ce que l'on ait pu faire tant, et de ce que vous puissiez faire tant ; parce que, si on procède avec la douceur d'esprit et avec l'activité de saint François de Sales, le monde doit céder et en découleront la gloire de Dieu et le bien de la Société. Et nous devons nous écrier : *Omnia possum in eo, qui me confortat* [Je peux tout en celui qui me rend fort].

Vers la fin de son discours le Serviteur de Dieu paraissait extrêmement ému, et toute sa manière de parler s'était remplie d'une énergie extraordinaire. L'annonce de « grandes choses » pour l'année suivante frappa l'auditoire ; nous en avons quelques indices dans un minuscule journal de Don Lazzero, qui à cette date ne se contenta pas de porter en termes nus et crus l'une des habituelles notes succinctes qu'on inscrit sur un calepin, mais, après avoir écrit : « 2, 3 février. Conférence dans la petite église avec le rapport des Directeurs des maisons », il sentit le besoin d'ajouter : « Don Bosco conclut en prédisant que sera commencée cette année par la Congrégation une chose telle qu'un jour elle tournera à la gloire de la Congrégation

et à l'avantage de l'Eglise universelle ». Le Bienheureux voulut faire principalement allusion, comme il le dira lors des conférences de 1877, à la grandiose conception des Coopérateurs Salésiens, mûrie peu à peu, mise à exécution dans sa forme définitive au cours de cette année et destinée à un avenir, dont ses collaborateurs eux-mêmes eurent tout d'abord du mal, certains plus, d'autres moins, à se faire une idée exacte (1).

Que ce soit réellement cela qu'il avait en vue, nous le confirme une confidence qu'il fit à Don Barberis le 19 février. Après une allusion à l'Œuvre de Marie Auxiliatrice et aux fameux cours accélérés désormais mis en route, il continua [en disant] : — A présent donc je suis en train de travailler à une autre affaire très importante, à savoir l'*Association* Salésienne. C'est depuis longtemps que je m'en occupe et il est bien difficile d'établir des choses positives. Depuis environ deux ans j'y travaille. Maintenant je vais la formuler et avant la fin de l'année on la rendra publique. Il faudra deux années pour la consolider. — Affaire très importante, longues études préparatoires, publication en fin d'année : ce sont autant d'éléments qui nous donnent la clef pour pénétrer le sens des paroles prononcées lors de la conférence.

Mais ces paroles nous fournissent également une preuve pour montrer combien est sans fondement l'opinion selon laquelle l'origine des Coopérateurs Salésiens était due à une idée de Don Guanella, quand il était salésien. Don Bosco dit ici en février 1876 qu'il y pensait « depuis beaucoup de temps » et que « depuis environ deux ans » il y travaillait ; en effet, le premier « Programme » pour les Coopérateurs fut rédigé en 1874 : mais une ébauche initiale date de 1841, comme il est dit dans le volume précédent. Eh bien, Don Guanella vint à l'Oratoire en 1875. Qu'il fût possible que Don Guanella lui-même ait ajouté foi à cette opinion, nous n'en serions pas étonnés. Le Bienheureux Don Bosco, lorsqu'il ruminait d'importants projets, avait l'habitude de chercher à connaître la pensée d'autrui sur eux, sans laisser transpirer ses propres intentions ; et même, il faisait

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, c. IV.

semblant de prendre en considération les choses qu'il entendait, ce qui avait pour conséquence qu'il laissait ses interlocuteurs dans la conviction qu'ils lui avaient apporté qui sait quelles lumières. Il était naturel qu'avec des hommes comme Don Guanella le Serviteur de Dieu s'ouvrît au sujet de son projet et peut-être même les priât de lui présenter une ébauche conforme à leur manière de voir, ce qui ensuite pouvait avoir comme conséquence qu'ils s'imaginaient lui avoir suggéré l'idée. Ainsi, après un célèbre entretien (1), le ministre Urbain Rattazzi n'aurait-il pas pu rester avec l'impression d'avoir été vraiment celui qui lui suggéra l'idée de la Pieuse Société Salésienne ?

La dernière conférence, qui eut lieu pendant la matinée du 4 février et à laquelle ne prirent part que les Directeurs et les membres du Chapitre Supérieur, se déroula en présence du Serviteur de Dieu. Le but n'était pas de discuter, mais d'écouter la parole du cher Père. Toutefois on lui exposa comment, lors des conférences présidées par Don Rua, on avait lu et examiné les décisions déjà prises lors des conférences générales des autres années, en vue de les réunir en un seul ensemble et de les faire imprimer. Le Bienheureux approuva ; il demanda seulement qu'avant de les remettre à l'imprimeur on les lui présentât, car il désirait en éliminer quelques expressions caustiques qui avaient déjà été remarquées. — Tant qu'on le peut, dit-il, qu'on évite toujours les heurts et qu'on avance un peu à la fois. — Puis il se mit à parler ainsi :

Oh ! à présent je dirai deux choses que je m'étais proposé de vous dire avant que chacun ne parte pour les collèges respectifs ; et ensuite vous me direz ce qui fut décidé dans les conférences de ces derniers jours et me suggérerez ce qui vous semble à faire, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien de la Congrégation.

La première chose sur laquelle je désire donner un avis est celle-ci. Lorsque je vais effectuer une visite dans les maisons, que les Directeurs prennent des dispositions pour que je puisse parler avec toutes les personnes qui en font partie, c'est-à-dire avec tous les confrères de notre Congrégation. Qu'il n'y en ait pas un seul, avec lequel je ne puisse parler. Qu'on leur rende facile d'avoir un entretien avec Don Bosco, qu'on annonce suffisamment à l'avance mon arrivée et le désir que j'ai de parler avec tous. En conséquence, qu'on fasse savoir aux confrères à quelle heure sera fixée l'audience pour chacun, et que, par une exhortation générale, on invite ceux qui auraient quelque chose

(1) LEMOYNE, *Mém*[oires] *Biogr*[aphiques], vol. V, p. 696.

de spécial à me dire à se préparer à exprimer librement tout ce qu'ils ont sur le cœur. Mon but principal dans ces visites est d'enlever le ressentiment qu'il pourrait y avoir chez certains envers le Directeur. Avec moi et dans ces circonstances ils parlent volontiers, ouvrent franchement leur cœur et je peux remettre chaque chose en paix. Le Directeur enlèvera ensuite les causes qui peuvent avoir produit ces mécontentements et ainsi sur le plan de la charité tout sera rentré dans l'ordre.

Il arrive fréquemment que quelqu'un s'imagine être vu d'un mauvais œil par son Directeur et suppose que le Supérieur a qui sait quoi contre lui, alors que le Directeur n'a absolument rien à redire et ne soupçonne même pas que le confrère a ce préjugé. Une semblable aversion, bien que souvent elle ne soit pas manifestée, dure pendant des mois et des mois. Or, au moment de mon passage pour une visite, si ces personnes n'ont pas la possibilité de me parler, elles croient que le Directeur a pris des dispositions dans ce sens, et elles s'en affligent encore plus. Dans quelques collèges il m'arriva que plusieurs fois de suite pour diverses causes je n'eus pas la possibilité de parler avec quelqu'un : après cela il m'écrivit des lettres à faire vraiment pitié, qui parfois tournaient presque à l'exagération des philippiques, alors que tout à fait sans arrière-pensée il s'était produit une impossibilité de lui parler.

Etant donné la manière dont nos collèges sont organisés, la vie des confrères est entièrement centrée sur la personne du Supérieur. Un de ses regards, dirais-je, peut les consoler, un de ses regards les affliger ; c'est pourquoi il faut que chacun de vous fasse attention à être très très affable avec tous et montre à chacun séparément une affection spéciale.

Pour que mes visites s'avèrent le plus grandement profitables, il sera bien qu'on me donne une liste des confrères qui sont dans la maison afin que je sache : — Celui-ci je l'ai déjà vu, celui-là pas encore. — Et même il y aura un plus grand fruit si sur cette liste on ajoute à chaque nom une annotation. C'est-à-dire : *Il serait bien de parler à un tel de ceci ou de cela ; celui-ci a besoin d'un encouragement sur ce point, et celui-là il est nécessaire de l'entretenir sur cet autre, ou bien de le mettre en garde pour tel défaut.* Je ferai en sorte de procéder avec prudence, et de satisfaire les désirs du Directeur de façon que le confrère ne s'en aperçoive pas, et en me servant de cette information seulement dans le cas où je jugerai qu'il y va de la plus grande gloire de Dieu. Ainsi les visites s'avéreront vraiment avantageuses.

Je vous dirai une autre chose, pendant que je m'en souviens. En rentrant dans vos collèges, qu'on avertisse les confrères qu'il est question d'une nouvelle expédition pour les Missions d'Amérique. Que celui qui désirerait y prendre part fasse la demande ; que celui qui l'aurait déjà faite, s'il persévère dans le désir d'y aller, la renouvelle. Il suffira qu'ils m'écrivent un billet dans ce sens : *En cas de besoin, je suis prêt à partir pour les Missions.* De cette façon on peut pourvoir les Missions grâce à ces personnes, que la Congrégation croit bon d'envoyer, et en même temps on n'envoie que celles qui le désirent absolument, sans qu'aucune ne soit forcée d'accomplir ce pas. Il est bon que celui qui a déjà fait la demande la répète, en écrivant, par exemple, la phrase suivante : *Je suis toujours du même avis.* Beaucoup

viennent à l'Oratoire expressément pour avoir la possibilité d'aller dans les Missions et il est convenable que ces personnes-là soient contentées. Par exemple, Allavena, en venant dans la Congrégation, m'avait dit expressément : — Si, de votre côté, Vous croyez pouvoir Vous servir de moi dans les Missions, pour ma part, j'entrerai dans la Pieuse Société ; mais c'est vraiment mon désir. — Et ce fut une très bonne chose qu'il fût ainsi prêt pour toute éventualité ; parce que, quelqu'un ayant renoncé au moment du départ, Allavena sans dire un mot se trouva prêt.

Les jeunes abbés peuvent aussi faire cette demande, mais, au cas où ils seraient vraiment décidés. Toutefois, quant à nous, nous irons toujours doucement pour interrompre leurs études.

Il n'est pas nécessaire que je donne à nouveau des avis pour qu'on cultive beaucoup les vocations à l'état ecclésiastique. C'est le but principal auquel tend à présent notre Congrégation. L'extraordinaire pénurie du clergé, qu'on déplore davantage chaque année, est le plus grand mal qui actuellement nous menace. Ce que je désire vous dire, ce sont quelques règles, ou de saintes astuces pour cultiver avec profit ces vocations. Qu'on cherche donc à identifier ceux qui ont un penchant pour la Congrégation, mais qu'on ne pousse jamais quiconque à y entrer ; et même ceux qui désirent aller dans un séminaire, qu'on leur en laisse la liberté, et espérons, pourvu qu'ils soient aptes, qu'ils feront du bien. Mais lorsque quelqu'un nous demandera conseil sur la vocation, comment répondre ? Et spécialement quand nous sommes interrogés par quelqu'un qui est indécis et qui penche plus pour devenir prêtre séculier que pour entrer en Congrégation ? Voici ce conseil, que je crois un grand conseil. Quand on voit qu'un jeune, très brave au collège, a l'habitude pendant les vacances de commettre quelques fautes graves contre la moralité, et que, revenu au collège, il se remet en règle avec sa conscience et n'a plus, pendant plusieurs mois et pendant toute l'année, rien à se reprocher sur ce point, si ce jeune désire devenir prêtre, le conseil que d'une façon absolue je lui donnerais serait celui-ci : — Si tu veux devenir prêtre et vivre dans le monde, tu te fais des illusions ; ne deviens pas prêtre ; ou bien entre dans une Congrégation ou dans un Ordre religieux. — C'est clair : parce que, s'il devient jeune clerc, il va au séminaire, et comment résistera-t-il pendant les vacances si longues et si funestes ?

Par contre, s'il mène une vie retirée, alors, et du fait que les dangers sont moindres et que sont plus grandes les aides apportées par les lectures, les méditations, les sacrements, il peut très bien se garder en état de grâce. Mais s'il devient jeune clerc pour le diocèse, il se produira pour lui ce qu'il nous arrive de voir pour beaucoup, à savoir qu'ils revêtent l'habit ecclésiastique et peu de temps après ils l'abandonnent, ou bien les Supérieurs ecclésiastiques sont contraints de le leur faire abandonner.

Dans ce cas que l'on dise bien franchement en confession à ce jeune : — Si tu aimes la vie retirée, va chez les Capucins, chez les Dominicains, chez les Chartreux ; viens chez nous, fais tout comme tu crois que c'est mieux, et ainsi, dans une vie retirée, tu pourras procurer un grand bien à toi-même et sauver des âmes : mais je ne te conseille pas le séminaire ; reste plutôt dans le monde ; une brave personne vivant dans le monde peut très bien réaliser son salut éternel. —

Pour la vocation je crois de façon absolue que sont demandées trois choses. Le penchant, l'étude, la *morum probitas* [probité quant aux mœurs]. Lorsqu'on n'a pas le penchant, toute fatigue ultérieure est inutile, sauf, comme il arrive bien des fois, si cela provient seulement de la timidité ; dans ce cas on peut très bien encourager à aller de l'avant. Pour ce qui concerne l'étude, qu'on laisse décider par les examens. Il y a ensuite la *morum probitas* [probité quant aux mœurs]. C'est absolument nécessaire, à moins que quelqu'un ne veuille vraiment mener une vie retirée, et dans le seul cas où ce sont les occasions qui l'entraînent sur la voie du mal, alors qu'en dehors d'elles sa conduite est bonne.

A présent j'indiquerai quelques-uns des moyens ingénieux qui peuvent être grandement utiles pour cultiver les vocations, bien que certains, considérés en eux-mêmes, puissent sembler très faibles.

1° Grande fréquentation des sacrements ; sur ce point je ne m'arrête pas longtemps, car tout le monde sait combien elle est utile. Dans nos maisons cette fréquentation existe régulièrement.

2° Il faut faire preuve d'un grand amour de tendresse avec les jeunes ; bien les traiter. Que cette bonté dans les manières et cet amour de tendresse soient la caractéristique de tous les Supérieurs, à l'exception d'aucun. Tous ensemble ils réussiront à attirer un [jeune] et il suffit de l'un d'eux pour éloigner tous [les jeunes]. Oh, avec combien d'affection s'attache un jeune, quand il voit qu'il est bien traité ! Il met son cœur dans les mains des Supérieurs.

3° Non seulement bien les traiter, mais qu'aux plus grands qui donnent quelques espoirs soit accordée *beaucoup de confiance par le Supérieur*. Par exemple, en prendre un séparément et lui dire : — Vois-tu, mon cher : j'ai besoin que tu me fasses un petit travail, que tu me copies cette page (et ce sera une affaire de rien, dont nous n'aurions aucune nécessité), mais j'ai besoin que personne ne le sache. S'il te semble que tu puisses le faire à l'étude, pendant que les autres n'y sont pas, ou qu'aucun autre ne puisse te voir, c'est bien ; ou encore, va à telle place, parle avec tel Supérieur pour qu'il t'assigne un endroit, et ensuite, une fois ce travail terminé, tu me le porteras. — Cela semble une babiole de rien ; mais l'appeler ainsi à part, lui donner de l'importance, cette espèce de secret, tout cela a pour conséquence que le jeune reste entièrement pris de sympathie pour le Supérieur et ferait n'importe quel sacrifice pour lui, et cela attache le cœur à celui qui sut le gagner de cette façon. Il sera utile également, par exemple, de prendre un jeune et de lui dire : — Ces jours-ci, j'ai besoin d'une grande grâce de ta part ; serais-tu capable de faire pour moi quelques communions, mais de ces communions vraiment ferventes ? —

Il répondra oui.

— Et quels jours voudrais-tu choisir ? Fais donc le choix à ton gré : seulement, que je le sache aussi, pour que nous puissions unir nos prières.

— Je choisirais tels jours.

— Bien, et après que tu les auras faites, viens me le dire et alors, si je peux, je t'en dirai le motif. —

Avec ces manières remplies d'affection et de confiance, ce jeune reste déjà à moitié engagé. Lorsqu'il reviendra après avoir fait les communions,

on pourra lui dire par exemple : — Après tout sais-tu quelle est la grâce qui me tenait tant à cœur ?

— Non.

— Veux-tu la connaître ? Voici : j'ai fait des prières spéciales et j'ai voulu que les tiennes aussi fussent jointes aux miennes, parce que je voulais supplier le Seigneur pour ma sainteté et pour la tienne ; qu'il nous fasse devenir tous les deux des saints ; que, toujours étroitement unis sur cette terre, nous puissions ensuite être un jour unis au ciel. Es-tu content ainsi ? Veux-tu t'engager avec beaucoup d'application pour qu'il en soit ainsi ? Courage ! Je continuerai à prier pour que cette entreprise que nous avons commencée, avance avec prospérité : et toi aussi tu prieras dans ce but, n'est-ce pas ? —

Ce sont tous de petits moyens ingénieux, mais ils constituent le mécanisme qui travaille puissamment dans nos maisons, et l'on peut dire qu'il produit les sources qui alimentent notre Congrégation. De nombreux jeunes se décident à la suite de ces marques de confiance particulière qu'on leur donne.

A ce moment-là, un sourire général jaillit sur les lèvres de ceux qui étaient réunis et chacun répétait : — C'est vrai : c'est de cette façon qu'il m'a pris... On peut dire que de cette façon il nous trompa tous pour notre chance... Puissions-nous en prendre ainsi dans notre filet beaucoup d'autres ! — Après cette courte pause, Don Bosco continua :

4° Il est également très utile de bien faire les cérémonies : elles montrent avec quel calme et quelle sainteté on doit agir dans l'état ecclésiastique, pour lequel éventuellement ils ressentent en eux un appel.

5° D'autre part il est extrêmement utile de promouvoir le groupe des Enfants de chœur. Je suis d'avis que c'est lui la pépinière des vocations ecclésiastiques. Celui qui s'habille en jeune clerc, ou voit son compagnon s'habiller de cette façon, le voit avenant, bien faire les cérémonies, les faire posément, avoir une place spéciale à l'autel, eh bien ! celui-là ne peut s'empêcher de ressentir en lui un certain penchant pour cet état. Ce spectacle servira pour le moins à rompre la glace chez celui qui ne peut pas voir les prêtres. Même parmi les jeunes de nos maisons il y en a plusieurs qui, en entendant toujours mal parler des prêtres chez eux, les méprisent ou presque, les considèrent comme des gens intéressés ; et malheureusement de cela ils peuvent avoir eu des exemples sous les yeux. Chez quelques-uns il y aura même une véritable hargne contre les prêtres, cela vient du fait qu'ils ne les fréquentèrent jamais de près. Mais ici, s'ils voient que les prêtres travaillent avec ardeur pour leur bien et s'ils voient par ailleurs que les meilleurs compagnons ont le privilège d'être habillés en jeunes clercs, ils se font une grande opinion de cet état. Il n'y a pas bien longtemps, se produisit le fait suivant. Un brave jeune, mais vraiment brave, avait, dans les premiers mois de sa présence à l'Oratoire, manifesté le désir de devenir prêtre. Quelque temps après, interrogé par moi sur sa vocation, il me dit clairement : — Je ne veux plus devenir prêtre.

— Oh ! qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je ; la vocation, tu l'avais.

— Non ; je ne veux plus devenir prêtre — me répliqua-t-il résolument.

J'en restais abasourdi, d'autant plus que le jeune continuait à être un vrai modèle de bonne conduite. Alors je lui demandai de me faire le grand plaisir de m'indiquer quelle cause l'avait fait changer de décision. Après beaucoup d'hésitation, il me dit : — Voilà ; un tel m'a fait voir que tous les prêtres sont mauvais. Ce qui apparaît à l'extérieur est de l'hypocrisie. Il a un parent chanoine et il a entendu raconter par ce prêtre lui-même que beaucoup de curés mènent une vie !... qu'ils prennent chez eux des personnes !... qu'ils vivent mal... Plutôt que de devenir un prêtre malhonnête, je ne deviendrai jamais de la vie prêtre. J'ai mon âme et je veux la sauver. —

Je l'encourageai à ne pas renoncer si facilement à sa vocation personnelle, je lui fis voir la fausseté absolue de tout cela et, sans insister davantage, je lui dis encore : — Fais ton possible pour oublier ce que ce jeune corrompu te raconta : cesse d'y penser. Quant à toi, fais ceci : mets-toi pendant un moment devant un Crucifix ou devant le Très saint Sacrement, et dis en toi-même : si je me trouvais près de la mort, qu'est-ce que je désirerais avoir fait ? Quel état de vie désirerais-je avoir embrassé pour pouvoir, avec une plus grande facilité, sauver mon âme et faire du bien ? Pense à cela et ensuite réponds-moi. —

Ce jeune se mit devant un Crucifix, y resta pas mal de temps et, revenu ensuite près de moi, il dit : — Prêtre oui, mais pas dans le monde. Mener une vie retirée, tout à fait ! —

C'est ce que, moi, je voulais.

6° Il sera aussi grandement utile d'accorder à un jeune beaucoup de familiarité. Le faire se promener quelquefois seul avec nous, raconter, rire, l'écouter ; se faire raconter quelque chose sur sa vie à la maison, sur les champs, sur les prés, sur les vignes, sur la ferme, etc. Si ces jeunes, traités si familièrement, interrogent sur leur vocation, leur suggérer d'en parler en confession, moment où l'on connaît bien les choses.

Leur conseiller aussi d'en parler à Don Bosco, quand il viendra en visite. — Penses-y bien, pourra-t-on lui dire ; mûris ta décision et tu finiras alors de décider : tu verras qu'en suivant le conseil de Don Bosco tu seras ensuite content pendant toute ta vie. —

Quand, personnellement, je passe dans les maisons pour faire ces visites, spécialement vers la fin de l'année, c'est alors le moment de conclure beaucoup d'affaires. Pour ma part, je demande toujours : — Ton Directeur, que t'a-t-il dit ?

— Il m'a conseillé de Vous demander, à Vous aussi, afin que j'aie une meilleure certitude ; mais il disait qu'il ne voit pas, lui, de difficultés et qu'il est d'avis que je pourrais embrasser l'état ecclésiastique.

— Bien ! Et moi je ferai le reste comme il me semblera mieux pour toi. —

Au contraire un autre me répondra : — Le Directeur m'a dit non pour tel motif. —

Dans ce cas, où je devrais changer le jugement du Directeur, le plus souvent j'ai moyen de le faire, sans que l'élève ne s'aperçoive de rien. Je lui dis : — Et toi, enlève ce motif que le Directeur t'a indiqué comme

une cause d'empêchement. N'es-tu pas capable de mettre au pas le démon ? Regarde, fais de telle et telle manière, et ensuite tu verras. Oh, si toi, tu suis ce conseil ou cet autre, tu peux encore, toi-même, y remédier facilement ! — Par ce biais, que le Directeur n'ait pas de crainte : au cas où il y aurait à changer de décision, on agit avec beaucoup de prudence.

A présent venons à un autre point que je crois de la plus grande importance pour faire bien progresser les jeunes dans la voie du salut. Malheureusement une longue expérience m'a convaincu qu'il est nécessaire de faire faire la confession générale aux jeunes qui viennent dans nos collèges ; ou tout au moins que cette confession leur est très avantageuse.

On peut préparer le jeune de cette façon :

— As-tu déjà fait la confession générale ?

— Non !

— Ne serais-tu pas content de te fixer un moment pour la faire ? Réfléchis un peu un instant, dis-moi en toute franchise : si tu devais mourir cette nuit, te semble-t-il que tu n'aurais rien à arranger avec le Seigneur ? Te semble-t-il que tu serais tout à fait tranquille ?

— Non !

— Eh bien, quand voudrais-tu la faire ?

— Quand Vous me le dites.

— Oh regarde ! Je te dis de la faire à un moment où tu aurais l'intention de tout me dire, tout... —

Puis, lorsque ce jeune vient se confesser pour passer en revue sa vie tout entière, lui dire aussi : — Es-tu vraiment venu le cœur ouvert ? Avec l'intention de me dire tout, les petites comme les grosses affaires ? Ou bien as-tu quelque chose que tu n'oses guère me dire ? — Et des réponses qu'il donnera, qu'on tire la ligne à suivre pour continuer.

Croyez-moi, je semblerai excessif ; mais je suis d'avis que, peut-être dans la proportion de cinquante pour cent, les jeunes, quand ils viennent dans nos collèges, ont besoin de faire la confession générale. Et pour obtenir que tout s'accomplisse bien, il faut avoir de la charité, et de la charité, et beaucoup de charité. Il faut savoir presque extraire par force ce qu'ils ne voudraient pas dire.

Encore une chose. Que chaque Directeur, dans sa maison, fasse marcher, autant qu'il peut, notre association de la *Bibliothèque* et surtout celle des *Lectures Catholiques*. Il est vrai que c'était surtout fait en début d'année, pendant que les jeunes avaient de l'argent ; mais que l'avis serve pour d'autres années, et, même maintenant, qu'on les propage et qu'on les recommande le plus possible.

Cette belle conférence étant arrivée à la fin, on entama une conversation sur un ton très familier, dans laquelle revinrent à la surface plusieurs choses discutées lors des séances ordinaires ; ceux qui étaient là profitèrent de l'occasion pour poser des questions au Bienheureux sur différents sujets.

Ainsi, par exemple, on reparla de la distribution aux confrères d'un exemplaire de chaque numéro aussi bien des *Lectures Catholiques* que de la *Biblioteca della gioventù italiana* [Bibliothèque pour la jeunesse italienne]. Dans les collèges on ne procédait pas partout de façon uniforme ; mais ici on donnait ces livres à tous les profès, là seulement aux professeurs, ailleurs aux professeurs les numéros de la *Biblioteca* et aux maîtres d'école les numéros des *Lectures*. Il était déplaisant d'entendre des confrères qui, lors d'un changement de maison, pouvaient se livrer à des comparaisons odieuses, en disant : — Ici, on fait comme ceci ; où j'étais avant, on faisait comme cela. — Provenait de là facilement le soupçon que les Directeurs agissaient d'une manière arbitraire.

Comment donc se comporter ? Faire disparaître sans autre solution l'usage de la distribution générale parut une mesure draconienne ; accorder les petits ouvrages à tous les Salésiens était quelque chose qui avec l'augmentation continuelle des collèges impliquerait une dépense trop lourde pour la Congrégation ; donner aux professeurs la *Biblioteca* et aux maîtres d'école les *Lectures* butait contre l'inconvénient suivant : comme dans certains collèges les abonnés à la *Biblioteca* étaient plus nombreux dans les classes primaires que dans celles du cycle inférieur des Etudes secondaires, les maîtres d'école n'auraient pas eu connaissance de ces publications et donc n'auraient pas pu les recommander. On demanda à Don Bosco quelle était sa pensée.

A Don Bosco souriait vraiment l'idée de la plus grande diffusion ; toutefois avec son esprit pratique il proposa une solution par paliers : 1° Là où était établi l'usage de donner les livres aux enseignants, [il proposait] que l'on continuât pareillement ; mais que l'on veillât à marquer chaque livre avec le cachet du collège ou de la bibliothèque, indiquant ainsi que les livres étaient donnés *ad usum* [pour utilisation] et non comme bien personnel, et donc l'enseignant ne pouvait pas en faire cadeau aux jeunes ou à d'autres personnes, ni, en changeant de collège, les emporter avec lui. 2° Là où la coutume serait de distribuer les livres à tous les Salésiens, et c'est ainsi qu'on avait encore l'habitude de faire dans la majeure partie des maisons, [il proposait] qu'on les accordât à la demande, en ne faisant aucune difficulté à celui qui les demanderait en disant qu'il en a besoin. 3° [Il proposait] que dans les années suivantes on introduisît partout l'habitude de donner ces livres seulement, mais sans la moindre difficulté, à celui qui les demanderait pour

un motif d'étude. De cette manière on éliminerait les causes de plaintes et on contenterait tout le monde sans une dépense excessive. [Il proposait] qu'en règle générale on donnât [les ouvrages de] la *Biblioteca* seulement aux professeurs de latin et d'italien.

En passant, il fut remarqué que le nombre des abonnés aux *Lectures Catholiques*, bien qu'il fût déjà très grand, augmentait continuellement ; que la *Biblioteca*, au contraire, en avait seulement deux mille, à peine autant que ce qui suffisait pour conduire plus loin l'entreprise : [il fut remarqué] que toutefois les ouvrages avaient un grand débit de vente en dehors des abonnements. On avait récemment publié en trois mille exemplaires un numéro contenant des lettres inédites de Pellico : en l'espace d'un mois ils furent écoulés. Don Bosco dit alors : — La *Biblioteca*, tant qu'elle aura mille abonnés, il convient de la continuer ; nous aurons toujours le profit retiré quand on vend les volumes en dehors des abonnements. —

Le Bienheureux termina la séance à midi par les prières habituelles, en souhaitant bon voyage aux Directeurs et en les chargeant de dire bien des choses aux jeunes de leurs collèges de sa part, de la part des Supérieurs et de la part aussi des jeunes de l'Oratoire de Turin.

Dans nos archives nous trouvons la liste de onze bons effets de ces conférences des Directeurs. S'agissant d'observations qui, si elles n'ont pas été directement suggérées par Don Bosco, ont certainement été marquées de son influence et formulées pendant les jours des conférences rapportées ci-dessus, nous terminerons le chapitre en citant tel quel le document. « Ces conférences avec les Directeurs sont à l'origine des bonnes choses suivantes : 1° Elles rendent possibles ces voyages [du Directeur], de sorte qu'en certaines circonstances elles n'éveillent pas de soupçon chez les confrères de sa maison, au cas où il aurait quelques questions à résoudre. — 2° On renvoie à cette époque la solution de diverses questions, et par conséquent économie dans les voyages. — 3° Elles mettent d'accord les Directeurs sur différents points. — 4° Par leur présence les Directeurs montrent les progrès de la Congrégation. — 5° Elles encouragent grandement à se faire inscrire dans la Congrégation et à y persévérer. — 6° Elles établissent une fraternité extraordinaire entre les Directeurs, qui autrement auraient peu l'occasion de se connaître. — 7° Grâce aux paroles de Don

Bosco, on avance toujours avec une grande unité d'esprit. — 8° On explique et on comprend de mieux en mieux le Règlement. — 9° On remédie ensemble à quelques désordres, qui essaieraient de s'introduire. — 10° C'est le moment où les Directeurs, s'ils ont quelque chose d'important à proposer, le font... — 11° Les rapports sur les collèges sont écoutés avec un plaisir extraordinaire et l'on en parle chez les confrères pendant toute l'année ».

CHAPITRE IV

Installation des Salésiens en Argentine.

Les Missionnaires abordèrent à Buenos Aires le 14 décembre. Du navire à la maison de leur résidence provisoire, ils recueillirent des preuves continuelles du fait que leur arrivée dans la Capitale argentine était attendue avec impatience.

Le paquebot faisait son entrée dans le port, lorsqu'ils entendirent une fracassante explosion, semblable à un coup de feu d'artillerie, qui leur donna des appréhensions, car ils imaginèrent qui sait quelle sombre menace ; mais leur effroi momentané se convertit en joie, dès qu'ils connurent la vraie cause de la détonation. — Ne craignez pas, vint leur dire le capitaine, c'est une salutation qu'on adresse aux Missionnaires Salésiens.

Les ancres ayant été jetées, voici que s'approcha du bâtiment un petit bateau à vapeur, d'où descendit un prêtre, qui, s'étant élancé vers le haut sur la petite échelle, monta rapidement à bord. C'était Don Ceccarelli, venu prendre les Salésiens pour les conduire avec lui en ville. Le désir réciproque de se connaître personnellement fit que *nullo bel salutar tra lor si tacque* [nulle belle façon de se saluer entre eux ne fut omise]. Avec lui ils filèrent vers la jetée.

Là-bas les attendaient deux cents Italiens, parmi lesquels plusieurs anciens élèves de l'Oratoire de Turin. Les applaudissements et les cris retentirent loin et longtemps. Tandis qu'ils parcouraient les rues en voiture, de nombreuses personnes s'arrêtaient et saluaient respectueusement.

Parvenus à leur demeure provisoire, ils y trouvèrent, à leur très grande surprise, l'archevêque Monseigneur Frédéric Aneyros, qui les attendait impatient de leur souhaiter la bienvenue. Le digne prélat les accueillit avec la plus profonde affection, les embrassa tous, s'assit au milieu d'eux, en les questionnant sur Don Bosco et sur mille choses et en manifestant le vif désir de les revoir.

A une heure convenable ils se rendirent ensuite à l'Archevêché pour rendre la visite. Là se trouvaient réunis avec Monseigneur les Vicaires généraux, et tous les Services de l'Archidiocèse. Son Excellence alla à leur rencontre, les présenta à ces ecclésiastiques, les emmena tout visiter avec une affabilité et un empressement charmants ; ensuite, les ayant conduits dans une salle, il voulut les entendre jouer de la musique et chanter. Plusieurs fois il déclara qu'ont de la chance les diocèses où existent des maisons salésiennes et, quant à lui, il remerciait de tout cœur Dieu, qui lui avait accordé une si grande bénédiction.

Pareillement tous les Supérieurs de communautés religieuses s'empressèrent d'effectuer une visite aux nouveaux arrivés, en leur témoignant beaucoup de déférence et de sympathie. Les curés ne voulurent pas être inférieurs aux autres, mais ils offrirent aimablement d'apporter aux Salésiens tout leur appui.

Parmi les personnes privées qui accueillirent cordialement les Fils de Don Bosco, le vénérable vieillard déjà connu des lecteurs, Monsieur François Benitez, mérite une mention particulière, lui qui, malgré ses quatre-vingts ans, s'était éloigné exprès de S[an] Nicolás de los Arroyos pour venir les rencontrer (1). Humble, charitable, très cordial, il se déclarait leur ami, tandis qu'ils devinrent aussitôt si familier avec lui qu'ils l'appelaient du nom de père.

L'écho d'un accueil si franc et si joyeux traversa les Océans pour arriver jusqu'au Bienheureux Don Bosco au moyen de quatre lettres qui lui avaient été expédiées de là-bas quelques jours après l'arrivée, sans parler de celles qui lui furent envoyées

---

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, pp. 144–145.

par Don Cagliero et par les autres. Le docteur Ceccarelli avait relevé la belle coïncidence suivante : le temps écoulé pour le voyage, un mois, du 14 novembre au 14 décembre, correspondait exactement au mois marial de là-bas ; on pouvait par conséquent dire que ce voyage avait été « prodigieusement conduit par la Très sainte [Vierge] Marie » : il se réjouissait avec lui de l'honneur fait à ses fils en Argentine. Le docteur Espinosa, Vicaire Général, lui faisait connaître les grands espoirs conçus par les braves gens en raison du zèle que l'on admirait déjà chez les Salésiens. L'Archevêque, rempli de satisfaction, d'émerveillement et d'une très grande consolation, lui annonçait qu'il avait donné aux Missionnaires toutes les permissions pour l'exercice du ministère sacré et il lui promettait qu'ils trouveraient en lui « un père très aimant qui s'occuperait avec zèle de leur bien tant spirituel que matériel ». Enfin Monsieur Benitez, qui ne savait pas l'italien, mais connaissait très bien le latin, lui écrivit dans cette langue une lettre débordant d'affection, de gratitude et de vénération. Il n'est pas nécessaire de dire le nombre des consolations qu'apportèrent au cœur du bon Père des témoignages aussi chaleureux.

Les Missionnaires s'imaginaient que les attendait seulement un *pied-à-terre* à Buenos Aires, afin de repartir tout de suite en direction de S[an] Nicolás ; mais l'Archevêque avait pris des dispositions pour qu'ils établissent aussi une résidence dans la ville, en y assumant le service de l'église *Mater Misericordiæ* [Mère de Miséricorde], appelée la *Iglesia de los Italianos* [Eglise des Italiens]. Dans la seule capitale les Italiens n'étaient pas moins de trente mille. On pouvait considérer cette offre comme providentielle, puisqu'elle donnait aussitôt aux nôtres les moyens de s'occuper de leurs compatriotes, qui devaient constituer l'objet principal de la Mission. Ayant accueilli de bon gré la proposition, ils se divisèrent en deux groupes, en s'arrangeant tant bien que mal, jusqu'à l'arrivée depuis Turin de renforts efficaces.

Cette église avait été construite par une Commission de braves Italiens grâce à la contribution apportée par des offrandes des gens du peuple. Une fois le terrain acheté, on y édifia la *Capilla Italiana* [la Chapelle Italienne] avec l'autorisation formelle des Services de l'Archidiocèse, qui y transféra aussi la Confrérie *Mater Misericordiæ* [Mère de Miséricorde] : cette dernière avait

pris naissance autrefois dans l'église Saint-Dominique et de là on l'avait fait passer à Calle Moreno. Ce transfert donna à la *Capilla* [Chapelle] le nom qu'elle conserve encore. Mais une fois l'église construite, il y manquait le chapelain. Les catholiques étrangers de France, d'Allemagne et d'Angleterre en étaient pourvus ; mais les Italiens, plus nombreux que tous les autres ensemble, ne réussissaient pas à avoir un prêtre qui s'occupât sérieusement de leurs besoins spirituels. C'est pourquoi ils se réjouirent grandement, lorsqu'ils virent que leurs souhaits étaient satisfaits. Et ils en firent une belle démonstration au moment de l'arrivée ; la Confrérie, en effet, avait décidé d'aller avec plusieurs centaines de ses membres prier les Pères de ne pas prendre d'autres engagements et ils auraient voulu les conduire en procession à l'église. Mais, en suivant le conseil prudent de Don Ceccarelli, ils se limitèrent à envoyer un simple comité.

L'Archevêque, dans son ardent désir de pourvoir finalement aux besoins de tant d'âmes, écrivit à ce sujet au Serviteur de Dieu en ces termes dans la lettre déjà citée : « [Vos fils] feront certainement un grand bien non seulement à S[an] Nicolás, mais aussi dans cette ville prédominante, où il convient énormément qu'ils aient une maison, non seulement pour faciliter la communication avec V[ous,] R[évérend Père], mais encore parce que le bien qu'ils pourront y faire est immensément plus grand que celui qu'ils pourront faire à S[an] Nicolás. Seulement voilà, les Italiens sont environ trente mille à Buenos Aires et pour la plupart les prêtres italiens viennent, cela me serre le cœur de le dire, pour gagner des sous et rien d'autre. Je crois donc qu'il convient énormément que vos fils prennent en charge la direction de l'église italienne, que ces braves membres de la Confrérie leur offrent. Ils rendront ainsi un immense service non seulement aux Italiens, mais encore aux nôtres ».

Don Cagliero ne resta pas les bras croisés. Il commença aussitôt la prédication dans l'église de la Miséricorde, en y faisant la neuvaine de Noël avec un extraordinaire concours de fidèles ; prédication qui durant le triduum prit l'aspect d'une vraie mission, comme celles que l'on fait par chez nous. Don Baccino

l'aidait : il était resté à Buenos Aires avec le coadjuteur Belmonte. Le nombre de ceux qui voulaient se confesser était immense ; c'est pourquoi pour satisfaire tout le monde, vu qu'il n'y avait que deux confesseurs, on prolongea ces sortes de mission pendant l'octave de Noël tout entière. Désormais avec ses sermons Don Cagliero s'était fait un grand nom (1) ; également le titre de docteur en théologie et [celui] de maître et compositeur de musique attiraient plus largement l'estime et l'attention vers le Supérieur *de los Saleses* [des Salésiens].

Monseigneur Alberti, Evêque de La Plata, aime, en parlant avec les nôtres, rappeler un fait vécu de son enfance, qui se rapporte précisément à l'entrée des Salésiens à Buenos Aires. Des jeunes garçons en grand nombre, qui se pressaient vers l'église Mère-de-la-Miséricorde pour servir la Messe et pour aider dans les cérémonies sacrées, remplissaient de bruit et mettaient sens dessus dessous la sacristie ; c'est pourquoi les Italiens de la Confrérie, dérangés par leur vacarme, les menaçaient souvent en disant : — Maintenant viennent les Pères Salésiens, et vous verrez comment ils vous feront rester tranquilles ! Ils vous remettront en place de belle façon ! En finirez-vous une bonne fois avec tant de piailleries ! — A force de les entendre répéter ce refrain, les garçons s'étaient forgé l'idée que les Salésiens étaient des prêtres terribles et qu'ils mettraient la main sur qui sait quels martinets. Après tout ce qui avait été dit précédemment, on comprend que ces pauvres garçons ne durent pas le 14 décembre partager la joie commune. Tandis que de nombreux Italiens allaient à la rencontre des Missionnaires, les deux cloches de l'église sonnaient à toute volée pour avertir les fidèles ; — mais à nous, a l'habitude de répéter Monseigneur Alberti, qui alors était un enfant de neuf ou dix ans, il semblait qu'elles sonnaient le glas de notre agonie. —

---

(1) Le journal *El Catolico Argentino* [Le Catholique Argentin] dans le numéro du 25 décembre avait un article intitulé « El presbitero D. Juan Cagliero » [Le prêtre D. Jean Cagliero], dans lequel on lisait : « El domingo pasado predicó en la iglesia *Mater Misericordiæ* este distinguido sacerdote, superior de los Salesianos llegados últimamente de Europa... ; es un elocuente orador, de palabra fácil, enérgica y persuasiva. El tema de su discurso fué la benéfica influencia de la religión en el individuo, en la familia y en los pueblos y probó así mismo que el catolicismo es la fuente única de la civilización y del progresso » [voir *traduction* page 112].

Or qu'advint-il ? Un groupe formé des plus espiègles complota et décida de détacher les cordes des cloches. Grimpés sur le clocher et ayant saisi le moment d'une courte pause des sonneurs, ils décrochèrent ces cordes, qui tombèrent sur le sol sans qu'on en devinât la cause. Entre-temps arrivaient les Missionnaires, étonnés de ne pas rencontrer de garçons le long du chemin ni auprès de l'église. Les garçons y étaient, mais se tenaient cachés derrière les gens ou accroupis dans les coins. Finalement Don Cagliero, qui en avait découvert quelques-uns, les appela doucement vers lui, les prit par la main, leur fit cadeau de médailles, les traita en somme avec tant d'amour affectueux, que ces garçons, et entre autres le petit Alberti, dirent, rassurés, aux membres de la Confrérie : — Ceux-là, c'est sûr qu'ils sont bons et qu'ils nous aiment ! — L'oratoire des dimanches et des jours de fête fut ainsi bel et bien inauguré. Un oratoire, où l'héroïque Don Baccino fera des miracles de charité et de zèle non seulement avec les enfants, mais aussi avec les jeunes ouvriers, et préparera les premières vocations de coadjuteurs et de jeunes abbés, parmi lesquels, en plus du même Monseigneur François Alberti, l'excellent curé Ange Brasesco, l'actuel [en 1931] Directeur des Coopérateurs Salésiens Monseigneur Carranza, ainsi que Monseigneur Joseph A. Orzali, [alors] évêque de S[an] Juan de Cuyo.

Une Fille de Marie Auxiliatrice, Sœur Emilie Mathis, argentine, garde également des souvenirs, restés frais, de ces jours-là. Lorsqu'elle vit arriver les premiers Missionnaires, elle avait dix ans et fréquentait l'école laïque. Or, après avoir assisté à un autre cortège beaucoup plus imposant en l'honneur de Don Bosco [qui venait d'être] béatifié, elle sentit le besoin impérieux de donner libre cours aux sentiments de son cœur et, en évoquant ces lointains souvenirs, elle écrivit ainsi au Recteur Majeur Don Philippe Rinaldi : « Nous étions élèves des écoles publiques et nous écoutions les beaux sermons de Don Cagliero et de Don Baccino, nous nous confessions à eux, nous allions au catéchisme avec un grand plaisir et [un grand] profit. Ils nous donnaient beaucoup de conseils utiles, en nous incitant à devenir braves et en nous enseignant à éviter les dangers, dont nous étions entourées. Ce sont eux qui nous ont préparées et admises

à la première communion ; eux qui ont lancé en pas mal d'entre nous et cultivé le germe de la vocation, jusqu'à nous faire devenir d'humbles Filles de Marie-Auxiliatrice et de Don Bosco. — Comme ils sont bons ces Pères ! nous disions-nous entre nous. Comme ils s'occupent de nos âmes ! Que de bien ils nous font ! Avant, personne ne se souciait de nous. — Ensuite, après la venue des Sœurs et l'ouverture de leur collège d'Almagro en 1878, nous avons eu des ailes au milieu des postulantes et des novices et nous avons été les premières Argentines à faire profession. Père très aimé, ces doux souvenirs se pressaient dans notre esprit et nous faisait pleurer de consolation et de gratitude, tandis que nous escortions les groupes de nos jeunes filles derrière l'effigie du Bienheureux Don Bosco ».

Qu'on ne croie pas, cependant, que les Italiens qui résidaient là-bas pensaient tous la même chose. Des éléments maçonniques, qui cherchaient à dominer la colonie, s'étaient infiltrés même dans la Confrérie, et, de connivence avec leurs collègues de la péninsule lointaine, ils travaillaient avec ruse et ténacité à laïciser la religieuse institution. Mais ils durent compter avec quelqu'un qui avait du coffre, et plus solidement qu'eux, et possédait des ressources à profusion. Don Cagliero, qui s'était aperçu de l'activité sectaire et avait l'appui des Services de l'Archidiocèse métropolitain, remania le règlement, réforma les statuts (1), jeta au feu les registres. Il fit tout au grand jour. Dans un sermon, avec une éloquence enflammée vraiment italienne, il purifia le nom de la patrie des infamies dont, au [mois] d'avril précédent, l'avaient sali des hordes sauvages de La Boca avec la grêle de pierres contre l'Archevêque et l'église Saint-François et avec l'incendie du collège du *Salvador* [Saint-Sauveur] et, pour renouveler la composition de la Confrérie, il demanda en proclamant haut et fort depuis la chaire que quiconque voulait en faire partie présentât personnellement le billet [attestant l'accomplissement du devoir] pascal : c'était, [disait-il], l'unique entrée, c'était la vraie porte du bercail de Jésus Christ. Puis il dirigea héroïquement les élections du nouveau Conseil. On vit bien ce jour-là des petites pancartes avec l'inscription *Mort à Cagliero* ; le président

(1) App[endice], Doc[ument] 1, [pp. 615-617].

désigné fut même frappé par un coup-de-poing américain dans le côté : mais son élection eut lieu ; et fut élu monsieur Romulus Finocchio, catholique tout d'une pièce, qui n'avait pas la moindre peur des francs-maçons. Le 15 janvier 76, l'Archevêque de Buenos Aires pouvait désormais écrire au Bienheureux : « La bénédiction du Saint-Père produit déjà ses fruits, puisque [vos fils] sont en train de faire un très grand bien à la population italienne de cette Capitale, une population si nombreuse et si dépourvue de bons prêtres de leur patrie ».

Les sept [Missionnaires] destinés à S[an] Nicolás de los Arroyos se séparèrent de [leurs] frères le 21 décembre. Le curé Ceccarelli et le vénérable Benitez les accompagnaient. La population les reçut avec enthousiasme. Cinq d'entre eux furent hébergés par le docteur Ceccarelli dans la maison paroissiale et les deux autres par Monsieur Benitez. Trop de travaux étaient encore nécessaires avant que le collège ne fût en ordre. Et ici il faut tout d'abord parler un peu de l'histoire de ce qui a précédé.

La fondation de S[an] Nicolás fut offerte au Bienheureux Don Bosco par Don Ceccarelli, curé de cette ville ; mais elle n'avait pas de bases solides. Dans les pourparlers le Serviteur de Dieu ne regarda pas dans les détails. Son intention *hic et nunc* [immédiate] était de planter un premier relais dans un endroit où il pourrait réaliser son double but : entreprendre les Missions [auprès des] indigènes et apporter de l'aide aux émigrés italiens, privés d'assistance, privés de maîtres, privés de prêtres. San Nicolás offrait ces deux possibilités en raison de la relative proximité des Indiens et du grand nombre de colons venus de la Ligurie. De soixante à soixante-dix familles de *quinteros* [fermiers] ou, pour mieux dire, de maraîchers y menaient une vie patriarcale, en cultivant des terrains qu'ils s'étaient acquis avec le fruit de leur travail. Elles n'attiraient pas vers elles d'éléments du pays ; on contractait les mariages entre compatriotes, en faisant venir les épouses même depuis la Ligurie, surtout depuis la vallée de la Polcevera. Parmi ces familles se distinguaient au premier rang les Montaldo, auxquels étaient étroitement apparentés les Campara, les Lanza, les Ponte, les Vigo, des noms connus et aimés de nos confrères, pour les bienfaits

reçus de ces familles et pour les vocations ecclésiastiques et religieuses qui y ont éclos.

Donc, quand les Salésiens mirent le pied à S[an] Nicolás de los Arroyos, ils eurent la désagréable surprise de découvrir que le collège, promis et accordé par une Commission argentine sans limites de temps, n'avait pas de meubles et se réduisait à trois ou quatre grandes salles au rez-de-chaussée. Don Fagnano, voyant que les choses traînaient en longueur, se donna du mal avec l'aide des colons et de Don Ceccarelli en personne pour fournir le strict nécessaire à la communauté ; en attendant, on y faisait aussi un peu d'enseignement.

Heureusement que la petite église était plus que suffisante ; mais l'avait édifiée à ses frais un particulier, le généreux François Benitez, qui fut le plus grand et le plus charitable des Coopérateurs Salésiens de ces régions. Il y avait fait construire un très bel autel en bois sculpté ; [en la faisant venir] de Barcelone il s'était procuré une gracieuse statue en bois de Marie Immaculée. On voyait la petite église se remplir chaque jour d'Italiens, derrière lesquels commencèrent bientôt à montrer le bout de leur nez les garçons du pays. On y accomplissait les cérémonies comme à Turin avec des Messes solennelles chantées, dans lesquelles les enfants des colons constituaient la chorale. Et puis une prédication continue et des confesseurs à la disposition de tous et à toutes les heures du jour.

Les colons, en venant présenter leurs fils pour l'école, auraient voulu en laisser là comme pensionnaires ; mais où les héberger ? Pour élever un nouveau bâtiment, eux-mêmes se dirent prêts à avancer l'argent, autant qu'il en faudrait et sans intérêt. Don Fagnano, qui était homme d'affaires et avait acquis la pratique des constructions à Lanzo et ailleurs, commença sans plus attendre à diriger la mise en place d'une rangée d'arcades et, au-dessus d'elles et sur le bâtiment déjà existant, il éleva un grand dortoir long de soixante mètres et large de quatorze. Malheureusement à cause du peu de solidité des fondations et en raison des pluies d'automne (quand nous sommes au printemps, là-bas c'est l'automne) quelques colonnes se déplacèrent et une partie de l'édifice s'écroula. Mais Don Fagnano ne se laissa pas

abattre : pour 1877 le collège était ouvert. La population y envoya aussitôt des garçons en partie de familles aisées et en partie d'humble condition, comme pensionnaires et demi-pensionnaires. On y reproduisit la méthode d'Alassio et de Lanzo dans l'organisation scolaire, dans l'horaire, dans les promenades. Une excellente fanfare égayait les fêtes, les récréations et les balades. Un programme imprimé sur une seule face d'une grande feuille divisée en quatre colonnes répandit la nouvelle à travers toute la région (1). Le 10 juin, Monseigneur Ceccarelli écrivit à Don Bosco : « Le Collège de San Nicolás marche parfaitement. Les Pères Salésiens se portent très bien et sont très estimés en ville, et leur nom est déjà connu dans toute l'Amérique du Sud » (2). Le docteur Guy Lavalle, ancien élève, Ministre de la Cour Suprême de Justice, évoqua dans un discours qu'il prononça le 2 juin 1929, jour de la Béatification de Don Bosco, la vie de cette époque au collège de S[an] Nicolás, en décrivant avec brio les supérieurs, les compagnons et les habitudes d'alors.

Pour que soit complète l'histoire des origines, il faut ajouter qu'il n'y eut absolument aucune donation ni de terrain ni de bâtiment, et qu'aucune sorte de contrat ne fut conclu avec la Commission citée plus haut, dans laquelle les nôtres avaient placé toute confiance. Ladite Commission, qui dans un premier moment avait offert une *cabaña de ovejas* [cabane à moutons] et d'autres choses pour la subsistance, n'effectua jamais le moindre don. Le terrain d'environ trois hectares appartenait au Gouvernement, qui en accorda seulement l'usage. Celui qui aida continuellement les Salésiens et aurait été disposé à faire davantage, s'il n'en avait pas été empêché, fut le coopérateur François Benitez. Plus tard la Commission se disloqua, et ses prétendus droits sur le collège passèrent à l'Administration communale, hostile et maçonnique. *Hæc olim meminisse iuvabit* [Il sera utile de se rappeler un jour ces choses].

---

(1) Ayant pu trouver une copie de ce vieux premier programme, nous estimons utile de le reproduire dans l'Appendice (Doc[ument] 2, [pp. 617-620]).

(2) Un peu plus loin il dit : « *Fagnano* est infatigable, *Tomatis* intrépide, *Cassinis* [= Cassini] constant, *Allavena* robuste, *Molinari* increvable, *Gioia* invincible, *Scavini* imperturbable dans le travail scientifique, manuel et religieux ». [Appendice, Document 39, p. 680].

A présent faisons une place à la correspondance du Serviteur de Dieu, que dans une trop maigre mesure on a pu sauver des injures du temps. Dans la première moitié de février arrivèrent à Don Bosco cinq enveloppes contenant plusieurs lettres de confrères et d'amis. Les lettres des confrères, qui étaient d'abord annoncées et ensuite lues en public, donnaient à beaucoup l'envie d'embrasser la vie missionnaire. « Parmi les Salésiens, dit à ce propos la chronique, quatre-vingts sur cent sont prêts à partir au premier appel de Don Bosco ». Avec des retouches de Don Chiala les lettres paraissaient ensuite dans *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique]. Le 12 février le Bienheureux écrivit à Don Cagliero — [voir * page 112] :

Mon cher D. Cagliero,

Nous avons reçu ta lettre et celles qui furent écrites par nos autres Salésiens. Elles furent lues avec le plus grand plaisir et on les publie avec beaucoup d'empressement dans les journaux. Pour ma part, je remercie Dieu de nous aider à les faire servir à sa plus grande gloire.

J'ai déjà reçu une lettre de D. Fagnano [partie] de S[an] Nicolás, dans laquelle il me donne des nouvelles de leur arrivée, et de leurs occupations actuelles. Selon lui, pour le Collège, les lieux sont très exigus, mais il ajoute que la Mairie semble disposée à les faire agrandir et à tout ajuster comme il faut. Vous m'avez déjà dit dans plusieurs lettres d'envoyer des Salésiens et des Auxiliatrices [= Filles de Marie-Auxiliatrice], des jardiniers, etc., mais, moi, j'attends que tu me fasses parvenir des dispositions positives, et alors nous nous mettrons à l'œuvre. Il y a Sammorì [= Sammory] qui réussit dans la prédication. On parle à son sujet comme d'une spécialité : je l'avais invité à faire un sermon dans l'Eglise M[arie]-A[uxiliatrice] et tous confirmèrent les rumeurs, ou mieux la réputation divulguée. Il conviendrait peut-être bien pour l'Eglise de la Miséricorde. Il n'hésiterait pas un instant à y aller. En ce moment, si je donnais la liberté, tous les Salésiens partiraient d'un vol à Buenos Aires.

D. Tomatis a écrit une lettre à Varazze : il y exprime qu'il n'est pas tellement d'accord avec quelqu'un. Cette lettre, écrite à D. Francesia, a fait mauvaise impression dans ce collège et à Turin. Dis-lui deux choses : 1° Qu'un missionnaire doit obéir, souffrir pour la gloire de Dieu, et prendre le plus grand soin pour observer les vœux par lesquels il s'est donné au Seigneur.

2° Si quelqu'un a un motif de mécontentement, qu'il en parle avec son Supérieur, ou me l'écrive immédiatement, et ainsi il aura une règle pour agir.

Avant-hier (10 fév[rier]) furent ouvertes les deux petites maisons de Vintimille : D. Cibrario, Directeur ; Cerruti [= Cerutti ?] Enseignant ; Martino Intendant. A son poste pour la Sacristie D. Bodratto [= Bodrato] le remplaça.

En nombre les fils de M[arie] A[uxiliatrice] croissent merveilleusement, et ils promettent beaucoup. C'est l'œuvre à cultiver avec tout l'engagement possible.

On me donne très peu de nouvelles du Command[eur] Gazzolo. Y a-t-il quelques nuages ?

Les Auxiliatrices [Filles de Marie-Auxiliatrice] viendront à Valdocco aux premiers jours de mars. Devons-nous en préparer pour l'Amérique ?

Présente mes respectueuses salutations à Mgr l'Archevêque, au Doct[eur] Spinosa, au Doct[eur] Ceccarelli et au papa Benitez. A ce dernier tu diras que sa lettre en latin fut lue partout, par Lanfranchi, Vallauri, et publiquement dans nos maisons. Tous furent surpris de la beauté, de l'ordre et de la pureté de son écrit. Je lui répondrai dès que possible. Que de salutations ! Les familles Radicati, Appiani, Fassati, Calori [= Callori], Corsi, Marengo, Margotti et un million d'autres, y compris D. Picco, le Prof[esseur] Bonzanino, les Comt[es] Roasenda, te saluent.

Cher D. Cagliero, aie soin de ta santé et de celle des autres. Nous vous recommandons au Seigneur, toi et tous tes compagnons, et toi prie aussi pour moi qui serai toujours pour toi dans le Seigneur un

12 *février*, 1876.

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — D'autre part donne-moi aussi des nouvelles de votre situation financière.

La maison de Nice prend un excellent départ.

D. Ronchail Directeur, Rebagliati [= Rabagliati] pianiste, Peret [= Perret] Enseignant, Capellano [= Cappellano] cuisinier, Guelfi Henri gardien de la maison.

Mgr Fratejacci, l'Av[ocat] et à présent Chan[oine] Menghini, le cher Alexandre Sigismondi, le Chev[alier] Bersani, le Card[inal] Antonelli et le Card[inal] Berardi présentent leurs respects, etc.

Omnia in Nomine D. N. I. C. Amen.

[Tout au Nom de Notre Seigneur Jésus Christ. Amen].

Le Missionnaire plein de zèle Don Tomatis qui, encore jeune garçon, entendit Don Bosco lui prédire qu'il partagerait avec lui le pain pendant de nombreuses années, supportait mal le comportement ombrageux du coadjuteur Molinari, chef de fanfare. Avec son caractère ce dernier se rendait parfois réellement insupportable, au point que l'année suivante il s'en alla de l'Institut. Don Bosco qui, par sa charité marquée de longanimité et de sagesse, gagnait des individus même à demi extravagants jusqu'à se les rendre dociles et fort utiles, désirait voir ses fils l'imiter dans cet esprit de tolérance. C'est pourquoi, ne se contentant pas de la recommandation indirecte, il écrivit à ce même Don Tomatis une très belle lettre sur le même sujet.

Mon cher D. Tomatis,

J'ai eu de tes nouvelles et j'ai éprouvé un grand plaisir en apprenant que tu as effectué un bon voyage et qu'en toi il y a la bonne volonté de travailler. Continue. Une lettre que tu as envoyée à Varazze a fait connaître que tu n'es pas en harmonie avec un de tes confrères. Cela a produit mauvaise impression, surtout parce qu'on l'a lue publiquement.

Ecoute-moi, cher D. Tomatis : un Missionnaire doit être prêt à donner sa vie pour la plus grande gloire de Dieu ; et ne doit-il pas ensuite être capable de supporter un peu d'antipathie de la part d'un compagnon, eût-il même de notables défauts ? Ecoute donc ce que nous dit S[aint] Paul : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi. Caritas benigna est, patiens est, omnia sustinet. Et si quis suorum et maxime domesticorum curam non habet, est infideli deterior* [voir *traduction* page 112].

Et donc, mon cher, donne-moi cette grande consolation, bien plus fais-moi ce grand plaisir, c'est D. Bosco qui te le demande : à l'avenir que Molinari soit ton grand ami, et si tu ne peux pas l'aimer parce qu'il a des défauts, aime-le pour l'amour de Dieu, aime-le par amour pour moi. Tu le feras, n'est-ce pas ? Du reste je suis content de toi, et chaque matin, au cours de la S[ainte] Messe, je recommande au Seigneur ton âme, tes fatigues.

N'oublie pas la traduction de l'arithmétique, en ajoutant les mesures et les poids de la R[épublique] Argentine.

Tu diras au bien méritant Doct[eur] Ceccarelli que je n'ai pas pu recevoir le catéchisme de votre Archidiocèse, et que je désire l'avoir, le petit, pour insérer dans *La Jeunesse Instruite* les actes de Foi utilisés par les diocésains.

Que Dieu te bénisse, cher D. Tomatis ; n'oublie pas de prier pour moi, qui serai toujours pour toi en J[ésus] C[hrist] un

Alassio, 7-3-76.

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Le *Giovane Provveduto* [La Jeunesse Instruite], qui venait tout juste de paraître en français (1), était sur le point d'avoir aussi une traduction en espagnol ; on attendait seulement ce catéchisme, qui ne tarda pas à arriver.

Nous devons encore dire un mot sur un autre point de la lettre envoyée à Don Cagliero, qui contient une de ces expressions que le Bienheureux ne jetait pas là par hasard sur le papier. « Y a-t-il quelques nuages ? » demande-t-il au sujet du [Commandeur] Gazzolo.

---

(1) Abbé JEAN BOSCO, *La Jeunesse instruite* de la pratique de ses devoirs et des exercices de la piété chrétienne, suivie de l'Office de la Sainte Vierge et des Morts. In-32, 511 pages, Turin, 1876.

Comme de ce personnage nous devrons nous occuper d'autres fois, il est nécessaire que dès à présent nous rappelions à nos lecteurs une réalité bien fréquente dans les événements humains. Pour accomplir des œuvres, même de la plus haute importance, la divine Providence s'est servie bien des fois d'hommes qui ne recherchaient nullement la gloire de Dieu et le bien des âmes, mais leur propre honneur et l'intérêt de leur cause, quelle qu'elle fût, ou même de leur personne. En agissant ainsi ils ne s'apercevaient pas, eux, que d'autres, qui partaient d'un pôle opposé, les rencontraient, mettaient à profit leur activité et faisaient converger leurs visées vers des buts bien plus élevés. Même au cours de ces Mémoires la vérité historique pourrait nous obliger à rencontrer des ombres, là où tout semblait être embelli par une lumière pure ; mais c'était la lumière de notre Bienheureux qui, en enveloppant certains corps nuageux, les rendaient resplendissants. Il convient de croire toutefois qu'à cette catégorie de ses collaborateurs la prière du Serviteur de Dieu aura eu l'efficacité d'obtenir des lumières célestes en temps opportun.

M. Gazzolo n'était pas content. Il lui déplaisait de voir que, dans tout ce qu'on avait dit à propos des Missionnaires, on avait si peu parlé de son action. Sa correspondance permet de lire dans son esprit (1).

En particulier il est nécessaire de rectifier ici une affirmation, et cela pas seulement dans l'intérêt de l'histoire. Dans une lettre il affirme *rotundis verbis* [en termes clairs], que l'église de la Miséricorde fut « fondée et érigée » par lui. La vérité est qu'il fut chargé par la Confrérie d'acheter le terrain pour y construire l'église. A cette occasion, il fit aussi une bonne affaire ; puisque, sans frustrer la Confrérie, il acquit un terrain si grand qu'il en eut pour l'église et pour son propre compte. Si ce n'est que, une fois l'église confinée dans le fond, il garda pour lui les deux pièces de terre latérales, que longeaient les rues, ayant en vue les deux maisons qui plus tard furent bâties par lui : les Salésiens achetèrent l'une d'entre elles à ses héritiers, en la payant grassement.

Par chance le Bienheureux recevait, à partir d'autres sources, des informations beaucoup plus réconfortantes. Ainsi, par le même courrier, le Vicaire [général], Monseigneur Espinosa,

---

(1) App[endice], Doc[uments] 3 [et 4], [pp. 620-623].

lui écrivait (1) : « Vos fils font un bien immense en ville. Ils prêchent, ils catéchisent : une vraie consolation. Les pauvres Italiens n'avaient ici personne pour s'occuper d'eux et ainsi maintenant l'église se remplit... Ce qu'il faudrait, c'est que M. Gazzolo donnât le terrain, qu'il possède à côté de l'église, pour les Pères. La maison qu'ils ont actuellement est très petite, et il n'y a pas de terrain pour l'agrandir ». Don Ceccarelli, lui aussi, avait déjà chanté les louanges des Salésiens de S[an] Nicolás (2) : « La santé de tous est excellente, la bonne volonté de travailler dans la vigne du Seigneur est indicible, le désir de faire honneur à l'Institut est admirable, leur comportement est digne de Missionnaires qui marchent à la rencontre du Martyre ». Et cette dernière expression n'est pas à attribuer à une emphase oratoire. Don Fagnano, par exemple, exécutait de longues excursions apostoliques, dans lesquelles il faisait un grand bien, en souffrant grandement.

Il reste deux lettres à reproduire ici, écrites par le Bienheureux Don Bosco à Don Cagliero : elles témoignent l'affection paternelle qu'il avait pour ses chers fils lointains.

Très cher D. Cagliero,

M. le Chan[oine] Vogliotti a un neveu qui va à Buenos Aires et il désire que je vous le recommande. Je t'envoie sa lettre elle-même, afin que tu puisses en avoir une plus grande connaissance. Aide-le en ce que tu peux, surtout pour ce qui concerne la religion.

Hier (le 13) on a fait un peu de théâtre et l'on a représenté la fameuse *Discussion entre un avocat et un pasteur protestant*, et cela s'avéra brillant. Mino (3) chanta *Le fils de l'Exilé* avec un excellent succès, mais la pensée que l'auteur de la musique était aussi éloi-

---

(1) Lett[re], 15 janvier 1876.

(2) Lett[re], 25 janvier 1875.

(3) Ce jeune garçon très distingué, de Camandona (Biella), prit la soutane dans une institution de Biella ouverte et dirigée par un Prêtre de l'Oratoire, le P. Gurgo, en vue de doter de bons prêtres le diocèse. Devenu prêtre, il y resta comme enseignant dans les classes finales du collège et comme directeur adjoint. Digne élève de Don Bosco et merveilleusement doué de nature, il mena une vie très exemplaire. Une terrible maladie en brisa l'existence à la fleur de l'âge, après trois ou quatre années de sacerdoce. Le Bienheureux, qui l'aimait beaucoup, fit par l'intermédiaire de Don Barberis plusieurs vaines tentatives de le faire rester avec ses autres compagnons dans la Congrégation.

gné, m'a profondément ému ; c'est pourquoi pendant toute la durée du chant et de la représentation elle-même, je n'ai rien fait d'autre que de penser à mes chers Salésiens d'Amérique.

D. Cibrario et D. Ronchail m'écrivent que leurs maisons sont bien commencées et bien mises en route avec la perspective d'un vrai développement.

Mes salutations habituelles aux habituels amis et fils, et à d'autres : toujours en J[ésus] C[hrist]

16-2-76.

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Tr[ès] *cher D. Cagliero,*

J'ajoute quelques mots à ce qu'ont écrit les autres.

Aujourd'hui a été bénie la Chapelle pour les Sœurs à la Maison Cattellino [= Catellino] et pour le moment elles sont au nombre de sept. Sœur Elisa, Mère Sup[érieur]e ; il y a aussi là-bas la Mère Josép[hine]. Toutes ensemble t'envoient beaucoup de salutations. Le T[héologien] Molinari, Marengo, Barone Bianco, [le] Comte Sigismondi, [le] Marq[uis] Fassati, Mgr Fratejacci, [l']Av[ocat] Menghini, Maman Corsi et beaucoup d'autres t'envoient mille salutations. Aujourd'hui fut décidée l'ouverture pour la Toussaint d'une nouvelle Maison à Trinità. Dis-le à D. Tomatis (1). C'est un internat où est assuré l'enseignement scolaire.

Lundi, je pars pour Rome, d'où je traiterai plusieurs choses, parmi lesquelles l'achat d'une maison. De là-bas j'écrirai au Doct[eur] Ceccarelli et au Papa Benitez.

Salue tous nos chers Salésiens, et dis à tous : *Alter alterius onera portate et sic implebitis legem Christi* [Portez les fardeaux les uns des autres et ainsi vous accomplirez la loi du Christ].

Aimez-moi et priez pour moi qui serai toujours pour vous en J[ésus] C[hrist] un

Turin, 30 *mars* 1876.

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Au fur et à mesure que le renom des Salésiens se propageait dans la République Argentine et, que, en franchissant les frontières il se répandait aussi dans les républiques limitrophes, les demandes succédaient aux demandes pour des fondations qui eussent pour but l'éducation de la jeunesse, comme on le verra dans le développement de cette histoire. Le Bienheureux, qui savait tout cela, battait déjà le rappel de ses pensées pour préparer bientôt une deuxième expédition. En effet, le 30 mars il donna à Don Chiala ce billet, pour qu'il lui serve d'esquisse pour écrire à Don Cagliero : « Dans vos lettres vous nous faites voir le besoin pressant de personnel ; nous sommes, nous, remplis de

(1) Don Tomatis était de Trinità.

bonne volonté pour vous en envoyer ; mais il faut que D. Cagliero demande en spécifiant combien de personnes et pour quelles fonctions. Dans les différentes lettres on demande tantôt deux, tantôt quatre, une autre fois, trente Missionnaires... Quand la liste sera connue, on pensera aussitôt à l'expédition et nous la ferons partir ».

Sur une chose ont été effectuées des appréciations erronées, à savoir sur le projet qui était venu comme un éclair à l'esprit de Don Bosco et qu'il avait révélé peu après la première expédition de Missionnaires. Il caressa l'idée d'amener le Gouvernement italien à fonder dans le sud de l'Argentine une colonie, qui dépendît en tout et pour tout de la mère patrie : rêve irréalisable, mais exempt de mobiles politiques.

Que le projet fût chimérique, il ne le soupçonnait pas, car il considérait que là-bas existaient des contrées illimitées qui n'appartenaient à aucun Etat civilisé. Il nous apparaît clairement, en effet, que par deux fois il en parla dans ce sens. La première fois, le 5 février 1876, il fit allusion à « ces terres de la Patagonie, non encore assujetties par la République Argentine » ; la seconde, le 19 du même mois, il dit que là-bas étaient nombreux « les terrains *primi occupantis* [du premier occupant] ». La même conviction est formulée dans un mémorandum adressé au Ministre des Affaires Etrangères Melegari (1), où il signale une contrée qui s'étend « du Rio Negro jusqu'au détroit de Magellan » et dans laquelle « il n'y a pas d'habitation, ni de port, ni de gouvernement qui ait quelques droits ». Dans cette erreur l'avaient induit des auteurs italiens mal informés, des encyclopédies superficielles et des cartes géographiques contenant des indications produites par l'imagination. Les études géographiques devaient attendre encore une quarantaine d'années en Italie pour s'élever à une plus grande dignité scientifique. Mais lorsqu'il sut qu'on ne rencontrait plus dans ces régions un pouce de terrain, sur lequel ne s'étendît pas la domination de l'Argentine ou du Chili, naturellement il ne dit plus un mot de l'entreprise (2).

---

(1) App[endice], Doc[ument] 5, [pp. 623-624].

(2) Il ne faut pas omettre de dire que, encore en 1896, Théodore Herzl, dans son célèbre livre *L'Etat juif, Essai d'une solution de la question juive*, jugeait que n'était pas irréalisable le projet d'obtenir des

Entreprise, par ailleurs, qu'il concevait comme le moyen le plus efficace pour atteindre sa double intention d'évangéliser et civiliser les Indiens et de canaliser sagement notre émigration. Il voyait que celle-ci augmenterait d'année en année ; il voyait comment nos pauvres émigrés étaient exposés à être à la merci des éléments physiques et d'avides exploiteurs ; dans un souci préventif pour les temps à venir, il sentait que le Gouvernement agissait mal en s'en désintéressant : mais surtout cela lui faisait mal au cœur de lire avec quelle facilité nos compatriotes perdaient dans cet abandon la foi de leurs ancêtres. Habitué à tirer parti de toutes sortes d'organismes et de personnes pour faire du bien, il voulut pour des idéaux aussi purs arracher des secours jusqu'au Gouvernement de son pays. Donc, au lieu d'un blâme, il faut lui en donner une haute louange, au moins pour ses saintes intentions. *In magnis et voluisse sat est* [dans les grandes choses il est déjà suffisant d'avoir voulu] (1).

---

grandes Puissances pour les Juifs « la *souveraineté* d'un morceau de la surface terrestre en rapport avec leurs légitimes besoins de peuple » en Palestine ou *en Argentine*. (Cf. *Etudes*, 5 août 1930, p. 328).

(1) PROPERCE, *Elég*[ies II, 10,6].

* Pour cette lettre et pour " *Cerruti* [= *Cerutti* ?] " au bas de la page 105 : dans MOTTO, *Epistolario*, volume 5, Lettre 2270, voir en page 64, la ligne 27 ainsi qu'en page 65, la note 27. Lequel des deux noms choisir ?

Le point d'interrogation demeure.

Traduction du texte espagnol de la note (1) de la page 99 :

« Dimanche dernier prêcha en l'église *Mère de Miséricorde* cet éminent prêtre, supérieur des Salésiens arrivés dernièrement d'Europe... ; c'est un orateur éloquent, qui a la parole facile, énergique et persuasive. Le sujet de ses sermons fut l'influence bienfaisante de la religion dans l'individu, dans la famille et dans les populations et il démontra par là même que le catholicisme est l'unique source de la civilisation et du progrès ».

Traduction des citations de Saint Paul de la page 107 :

« Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi du Christ [Ga 6,2]. La charité est bienveillante, est patiente, supporte tout [1 Co 13,4.7]. Et si quelqu'un ne prend pas soin des siens, surtout de ceux qui vivent dans sa maison, il est pire qu'un incroyant [1 Tm 5,8] ».

CHAPITRE V

Voyage dans les collèges et retour à l'Oratoire.

Lorsque nous voyons le Bienheureux Don Bosco sortir de l'Oratoire pour se rendre dans les collèges, vient spontanément à l'esprit cette phrase de l'Evangile : *exiit, qui seminat, seminare semen suum* [celui qui sème est sorti pour semer sa semence]. Comme il nous serait cher et avantageux d'avoir en abondance des informations au sujet de ces semailles providentielles ! Les premiers Directeurs montrèrent bien que, cela, ils l'avaient compris par intuition, lorsqu'ils se prononcèrent à l'unanimité en faveur des chroniques locales, dans lesquelles serait enregistré tout ce que Don Bosco faisait et disait en passant dans les maisons au cours de ses visites. Quelle riche moisson d'exemples et d'enseignenements nous aurions à présent, si ces chroniques locales n'étaient pas demeurées un pieux désir ! Nous recueillons donc comme un trésor le peu que nous avons pu picorer çà et là pour les deux mois de février et de mars, et nous nous réservons de nous sortir un peu de la pénurie extérieure en exploitant des chroniques, de petite et de moindre importance, de l'Oratoire.

Du 20 février au 11 mars le Serviteur de Dieu, appelé à Nice par télégramme, profita du voyage pour rendre visite aux collèges de la Ligurie. Suivons-le directement jusqu'au but, bien qu'il ait effectué à Sampierdarena un arrêt, dont nous ne savons rien.

Le *Patronage Saint-Pierre* était à la veille d'une belle transformation. L'œuvre ne pouvait pas vivre, et donc se développer, entassée comme elle l'était au rez-de-chaussée et au sous-sol de la vieille filature. Et puis sous les yeux indiscrets, qui des fenêtres des immeubles environnants épiaient tout ce qui se faisait

dans la maison, on y souffrait une sujétion qui sentait l'esclavage. Le Directeur, venu à Turin pour la fête de saint François, parla à Don Bosco d'une villa Gautier [= Gauthier *] située près de la Place d'Armes, qui était en vente et qui semblait répondre pleinement au but recherché. Bâtiment de grande capacité ; jardin à transformer en une belle cour de récréation ; emplacement hors des tumultes urbains, mais assez près de la ville pour les externes ; position très salubre et ravissante. Seulement, le prix ne correspondait guère aux finances de Don Bosco ; il fallait cent mille francs ! Mais lui, vu le besoin, n'hésita pas. Le 3 février il confia à Don Ronchail la charge d'écrire à quelques habitants de Nice, dignes d'estime, que l'on procéderait à l'achat : la Providence ne ferait pas défaut.

Ce fut alors que l'abbé Roetti [= Boëtti *] de Nice eut une idée géniale. Les journaux annonçaient que Monseigneur Mermillod, Vicaire Apostolique de Genève, venant de Marseille et se rendant à Rome, passerait par Nice. Cet éloquent Prélat de renommée mondiale, du fait aussi que depuis trois ans il subissait l'exil, étant victime de tyrannies hérétiques et sectaires, allait vers la Ville éternelle aussi bien pour reprendre courage sur la tombe de saint Pierre et aux pieds du grand Pie IX que pour promouvoir la cause de la déclaration de François de Sales comme Docteur de l'Eglise. L'abbé proposa donc aux membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de supplier Monseigneur de bien vouloir s'arrêter à Nice pour y tenir un *sermon de charité* ou, nous dirions quant à nous, une conférence en faveur de l'œuvre de Don Bosco. L'avocat Michel, président, le baron Héraud et d'autres membres, ayant accueilli la proposition, invitèrent Monseigneur ; celui-ci, après un échange de lettres et de télégrammes, consentit pour l'après-midi du 23 [= 24 *] février pendant le temps qui s'écoulerait entre l'arrivée d'un train et le départ de l'autre.

Un groupe choisi de fervents catholiques se trouva pour accueillir le digne Pasteur, qui arriva à une heure. Le discours, qui devait être prononcé à trois heures, le fut à deux heures dans la petite église Saint-François-de-Paule, tellement remplie d'auditeurs que beaucoup de personnes durent se résigner à faire demi-tour.

---

* Précisions trouvées dans Serge ROMAIN, *Eglise sanctuaire de Nice Notre-Dame-Auxiliatrice Saint-Jean-Bosco*, Fondation Don Bosco – Nice, 1997, p. 30. Le notaire "Sajetto", rencontré plus loin, serait à lire : "Sajeto".

Dans la sacristie l'orateur demanda sur quel sujet il devait prêcher. Ayant entendu qu'il s'agissait d'une œuvre en faveur d'orphelins et dirigée par les Salésiens, il s'en montra très content, car, ainsi qu'il le dit ensuite, il était bien que le successeur de saint François de Sales prêchât au profit d'une œuvre confiée à une Congrégation ayant pour Patron le saint Evêque de Genève. Quelques minutes après il monta en chaire. Le noble et imposant auditoire, présidé par Monseigneur Sola. Evêque de Nice, attendait impatient la parole du grand persécuté.

Monseigneur Mermillod prit pour thème le texte de David : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adiutor* (1). Il démontra donc la relation qui existe entre la maternité de la femme et la maternité de l'Eglise ; il fit voir comment la seconde vient en aide à la première, lorsque celle-ci n'a pas la possibilité d'élever ses enfants ; il termina en mettant en relief l'obligation commune de s'unir à la Mère Eglise pour maintenir bons et les faire grandir tels les pauvres orphelins, qui, aidés par la religion, deviennent le soutien de la société, tandis qu'abandonnés à eux-mêmes, privés des secours de cette Mère, ils ne se résignent point à la situation dans laquelle la Divine Providence les a placés et au lieu de reconnaître dans le riche un frère et un bienfaiteur, ils le considèrent comme un tyran et sont ainsi entraînés vers le communisme. L'émotion produite par ses paroles fut telle que les offrandes recueillies s'élevèrent à la somme de quatre mille cinq cents francs. Des journaux français et des journaux italiens s'en occupèrent, en entremêlant les éloges pour le conférencier avec les louanges pour « l'admirable prêtre de Turin, dont le nom *était* déjà immortel » (2).

L'effet de tant de publicité, ce fut une pluie de demandes formelles, émanant de plusieurs endroits de France, comme de Lyon, de Paris, d'Annecy ; plus particulièrement surgit et prit corps l'idée d'une maison salésienne à Marseille. L'Evêque d'Aix envoya à des-

(1) Ps 10, 14 [Le pauvre s'abandonne à toi, tu viens en aide à l'orphelin].
(2) *Semaine Religieuse* de Nice, dimanche 27 février 1876.

sein une personne de confiance parler à Don Bosco pour obtenir une fondation dans son diocèse. Don Bosco répondait à tous que les propositions étaient conformes à ses intentions ; que bien volontiers il acceptait ; que cependant il n'avait pas le personnel suffisant et donc que pour le moment il lui était préférable de surseoir ; qu'en attendant il verrait ce qu'il faudrait faire.

Le Bienheureux assista-t-il à la conférence ? Certainement. Mais on raconte que, tandis que les auditeurs admiraient les prodiges de sa charité, lui tranquillement dormait, tant il se sentait sûr de la Divine Providence. Et cette confiance fut par lui-même clairement exprimée en deux circonstances particulières qui nous font connaître de mieux en mieux l'homme de Dieu.

Le notaire Sajetto [voir * page 114], qui prêtait gratuitement ses services, lui fit remarquer que l'enregistrement de l'acte impliquait pour le Gouvernement un droit de plus de six mille francs ; à quoi Don Bosco répondit que, possédant à peine les quatre mille francs de la quête, il se résignait à acheter sur parole. Alors le président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, apercevant en cela un acte essentiellement de témérité imprudente, ne se retint pas de lui dire que c'était de la folie. — Homme de peu de foi ! lui répondit Don Bosco. Vous verrez qu'en trois mois nous aurons trouvé plus de dix-huit mille francs ici dans le pays et que l'on pourra signer le contrat. Ecrivez avant tout à Pie IX : son nom fera de l'effet en tête de la souscription. — Le conseil fut accepté, et voici que Sa Sainteté, par l'intermédiaire du cardinal Antonelli, envoya aussitôt deux mille francs (1). Puis le Conseil général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul en fit parvenir mille ; Monseigneur Sola donna mille autres ; plusieurs membres firent cadeau de mille francs chacun ; un membre, le moins aisé mais le plus attaché peut-être au *Patronage*, ayant vendu certaines de ses actions, en retira huit mille francs, qu'il remit entre les mains de Don Bosco. A la fin des trois mois les dix-huit mille francs étaient trouvés et le contrat signé.

---

(1) App[endice], Doc[ument] 6, [p. 624].

Dans une autre occasion encore, le Bienheureux montra quelle grande confiance il plaçait dans la divine Providence. Le même président lui avait demandé s'il n'avait pas l'impression que cette maison, eu égard au but auquel on voulait la destiner, était trop coûteuse : le Serviteur de Dieu l'interrompit avec vivacité en disant : — Dieu fait ses œuvres avec magnificence. Observez dans le ciel la quantité des étoiles, dans la mer la profondeur des abîmes et la multitude des poissons, sur la terre combien de variétés, de richesses et de beautés de toute sorte. A présent, cette œuvre est également la sienne. Ne nous perdons pas tant dans des subtilités. Si les moyens pour acheter cette belle maison nous manquent, Dieu nous les fournira. —

D'ici faisons un saut en avant : portons-nous à l'Oratoire le soir même de son retour, pour y goûter une de ces conversations familières que Don Barberis eut, disons ainsi, l'inspiration de livrer à son humble chronique, qui parfois a transmis jusqu'à nous presque l'accent vivant de la parole de Don Bosco.

Avec plusieurs de ses prêtres, après le repas du soir, il causait, selon son habitude, de mille et une choses, en répondant le plus souvent à des demandes et des observations faites par ses interlocuteurs. Cette fois-là l'un d'eux lui demanda : Avez-vous assisté au sermon de Monseigneur Mermillod ?

— Si j'y ai assisté ! L'Evêque de Nice m'attira auprès de lui. On avait placé pour lui un fauteuil dans le chœur et là il voulut que moi aussi j'eus mon siège à ses côtés : j'étais entouré de tous les chanoines, en présence du peuple.

— Connaissiez-vous déjà Monseigneur Mermillod ?

— Oui, je le connaissais déjà depuis bien longtemps et nous restâmes toujours en relation par lettre. Il est très bienveillant pour l'Oratoire. Il passa déjà ici pour venir me trouver, il vit l'Oratoire, qui lui plut.

— Elle était petite, l'église Saint-François-de-Paule, n'est-ce pas ? Autrement les offrandes auraient été plus abondantes.

— Petite, et tellement bondée, que les collecteurs ne pouvaient pas

circuler. Le sac de la quête n'arriva pas jusqu'à un grand nombre de personnes. On a dit, et je crois que c'est avec raison, que, si l'église avait été grande, on aurait recueilli non pas quatre mille francs, mais quinze mille. De nombreuses personnes firent ensuite ce qu'elles ne purent faire alors, de sorte qu'à tout moment je voyais se présenter à moi des visiteurs et me parvenir des lettres avec quarante, cinquante, cent francs en offrande pour concourir à assurer de façon stable l'existence du patronage. A Nice nous sommes vraiment bien vus. Même les autorités civiles nous protègent. Jusqu'au Préfet, qui est protestant : il nous soutient lui aussi sérieusement. Un protestant s'était présenté à lui pour protester contre Don Bosco. Deux garçons, qui s'étaient enfuis de l'internat protestant, s'étaient réfugiés dans notre *Patronage*, où, disait cet homme, on faisait violence aux consciences et on obligeait les jeunes à devenir catholiques. Il prétendait donc que le Préfet enlevât de cet endroit les deux jeunes. Mais le Préfet lui répondit : " Ils ont fui de chez vous, parce qu'ils ne voulaient plus rester ; comment donc les y faire revenir ? Ce serait leur faire violence. Ne pas permettre à Don Bosco de recevoir les deux enfants, qui se présentèrent à lui accompagnés de leurs parents et dans les formes voulues, je ne peux pas. Allez, allez ; ils seront bien là-bas autant que chez vous ". Ainsi les deux fugitifs sont restés.

Puis le Bienheureux décrivit en ces termes le nouveau domicile et l'état des choses : — Quand on pourra ouvrir la nouvelle maison qui vient d'être achetée, on aura un local magnifique. Elle est située sur les bords de la Place d'Armes. Elle s'étend sur neuf mille mètres carrés et possède des cours spacieuses au point de suffire pour un millier de jeunes externes. Quant aux élèves internes, si nous occupons bien les lieux comme nous avons l'habitude de faire, elle peut en contenir cent cinquante. Et puis il y a moyen d'agrandir le bâtiment. La construction est même trop belle ; elle a des grands escaliers de marbre blanc et des carrelages également en marbre. On l'a achetée pour quatre-vingt-dix mille francs, et aussitôt après on m'a offert autant, pour que je vende le terrain du jardin sans la construction. La dépense totale s'élèvera à cent mille francs, en comptant l'acte notarié, le papier timbré, les droits d'enregistrement, choses qui en France impliquent une plus grande dépense que chez nous.

Mais entre les offrandes qui me furent apportées et d'autres que je suis allé solliciter en personne, et quelques autres encore qui me furent promises pour le moment des paiements, la somme entière de l'achat est atteinte. De plus le fondé de pouvoir prend le plus grand soin pour enlever les diverses hypothèques qui pèsent encore sur l'affaire, en faisant tout de son plein gré sans intérêt. Lui-même et l'avocat m'ont déjà dit qu'ils ne veulent pas un sou de récompense, parce qu'ils désirent concourir eux aussi de quelque manière à cette fondation. Le Seigneur soit loué ! Des pas, j'en ai fait, je ne suis pas resté inactif ; mais j'ai pu porter les choses à un point tel qu'elles peuvent désormais aller de l'avant par elles-mêmes. Je dirai encore qu'à Nice nous nous sommes entendus pour l'ouverture d'un deuxième patronage, auprès de l'église où notre Don Guelfi va dire la Messe. — En conclusion Don Durando a dit avec justesse : — Là bas, en France, ils comprennent ce qui vraiment peut faire du bien et, quand ils voient qu'une institution est bonne, ils sont larges dans leurs offrandes. —

Les choses pouvaient, bien sûr, aller de l'avant par elles-mêmes, a dit Don Bosco, mais en disant cela il n'excluait pas une coopération valable. C'est pourquoi, au bout de deux mois, il écrira au Directeur de ce lieu, en lui indiquant très concrètement la manière de trouver les ressources nécessaires. C'est une lettre qui nous dévoile les principes selon lesquels se comportait le Bienheureux Fondateur pour mettre en route ses œuvres. « Puisque nous nous sommes mis dans le bal, il faut que nous tâchions de mener la danse jusqu'au bout » : voilà l'homme de la constance, qui, une fois qu'une entreprise est décidée, ne connaît plus les *si* et les *mais*. « Dieu veut cette œuvre et nous ne pouvons pas nous récuser sans léser ses saintes volontés ; et si nous coopérons, nous sommes certains du bon résultat » : voilà l'homme de la sainteté qui, une fois que la volonté divine est connue, affronte complètement son devoir, qui est de faire tout ce qui est humainement possible pour réaliser les desseins de la Providence.

Très cher D. Ronchail,

Puisque nous nous sommes mis dans le bal, il faut que nous tâchions de mener la danse jusqu'au bout ; donc de résoudre les difficultés qui se présentent pour notre patronage S[aint]-Pierre. Par suite, si le Notaire, homme de

mérite, M. Sajetto [= Sajeto], peut trouver la somme de 60 mille fr[ancs] pour un prêt, entre nous tous, nous nous emploierons à trouver les 30 mille autres nécessaires pour payer comptant la maison Gautier [= Gauthier]. Donc :

1° Tu diras à M. l'Av[ocat] Michel et à monsieur le Baron Héraud de chercher *ubique terrarum* [partout] pour ajouter une chose à une chose, c'est-à-dire des sous à des sous ; en cultivant des marques d'amitié spécialement auprès de la Marquise Villeneuve, de l'anglais qui demeure sous le logement de M. le Baron, du Comte Aspromonte et de tous ceux qui pourraient nous rendre service lors de la répartition des sommes de bienfaisance du Carnaval. Comme le Maire a dit à plusieurs reprises qu'il prenait part à notre affaire et en tant que citoyen et en tant que chef de la Municipalité, qui, elle aussi, apporterait son concours, ainsi il est bon de solliciter de présenter un mémoire ayant pour objet de supplier en vue d'une participation aux 30 mille lires qui devraient être payées en espèces sans tarder afin de réaliser une œuvre qui concerne certainement la partie la plus digne d'attention : à savoir précisément les enfants abandonnés de Nice. Qui sait si Monsieur Dellepiane ne viendrait pas aussi en aide ?

2° Toi-même, travaille en approchant M. Pirone, le Chanoine Daidero et aussi M. le Chanoine Bres, afin qu'ils fassent quelques efforts dans cette affaire exceptionnelle.

Dis à M. Audoli de mettre en œuvre toute sa patience, sa charité et aussi sa bourse.

Peut-être le Père Giordano (1) pourra-t-il aussi nous rendre service.

L'Evêque ajoutera encore quelque chose, mais je lui écrirai en son temps.

3° En attendant, que l'on clarifie bien les choses, que l'on fasse le compromis en fixant environ deux mois pour établir l'acte notarié. A la fin de ce mois je vais à Rome et de là-bas je ferai ce que je pourrai.

Quinze jours avant le jour fixé pour [signer] l'acte notarié tu m'écriras combien il vous manque encore et je ferai en sorte de vous l'envoyer, fût-ce au prix de contracter un emprunt à Turin.

Dieu veut cette œuvre et nous ne pouvons pas nous récuser sans léser ses saintes volontés et si nous coopérons nous sommes certains du bon résultat. Mais il faut dire que la queue du démon viendra se glisser par là et nous nous emploierons d'un commun accord pour la couper. Il sera bon aussi de communiquer la chose à l'Evêque sans exprimer cependant aucune demande.

Salue les personnes mentionnées, prions avec foi et l'aide de Dieu ne manquera pas.

Que Dieu nous bénisse tous et crois-moi en J[ésus] C[hrist]

(sans date)

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

---

(1) Des Oblats de la Vierge Marie (cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, p. 524).

Le Bienheureux s'empressa aussi d'informer le Directeur des grâces spirituelles que le Pape avait déjà accordées aux bienfaiteurs des œuvres salésiennes, en se réservant de lui communiquer plus tard, sans doute depuis Rome, quelles autres faveurs individuelles étaient accordées pour les personnes qui avaient davantage bien mérité.

Très ch[er] *D. Ronchail,*

Je t'envoie une partie des faveurs obtenues du Saint-Père pour nos bienfaiteurs, afin qu'ils puissent commencer à s'en servir. Rabagliati saura dire les mots qui doivent être écrits sur chaque feuillet. Les autres grâces spirituelles, je te les enverrai bientôt ; mais commence à distribuer ceux-ci et dis à tous que nous avons besoin de leur charité. Le Cha[noi]ne Dondero [voir Daidero page 120], M. Pirone, M. Dellepiane, etc., ne firent-ils rien ?

Ces derniers jours, il ne fut pas possible de m'occuper de la nouvelle acquisition. Lundi je commencerai sérieusement. Mais toi, cherches-en où il y en a et fais-le-toi donner par force. Le Baron, M. Audoli, qu'en disent-ils ?

(*Original de D. Bosco sans signature*).

Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que Don Ronchail eût besoin d'un conseil dans une affaire délicate, qui troublait la paix du diocèse. Dans un endroit éloigné et isolé s'élevait un sanctuaire, qui portait le nom de Laghet, but de fréquents et pieux pèlerinages. L'Evêque, comme nous l'avons déjà vu (1), aurait voulu le confier aux Salésiens ; mais à Don Bosco il ne semblait pas opportun d'accepter. Toutefois les insistances continuaient.

Il importe de connaître un peu l'histoire de ce lieu sacré. Avant la Révolution française il appartenait aux Carmes déchaux. Chassés pendant la tempête révolutionnaire à l'égal des autres religieux, les Carmes revinrent à l'époque de la Restauration ; mais l'église et le couvent devinrent ensuite propriété de l'Etat en raison de la loi de confiscation de 1855. Après l'annexion du Comté de Nice à la France, le Gouvernement mit en vente l'ensemble de tous ces biens immobiliers. Les Carmes voulurent en faire l'acquisition pour s'y réinstaller ; si ce n'est que le Chapitre de Nice s'y opposa, fit une offre supérieure, en resta propriétaire et y installa un prêtre séculier qui, ayant établi sa demeure dans le couvent, s'occupait de l'administration du sanctuaire, sans nullement se soucier des protestations des Carmes.

---

(1) [Voir *Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, p. 428.

Les choses en étaient à ce point, quand on essaya de traiter avec Don Bosco. Il y avait de graves ruptures dans le clergé, entre clergé et laïcs, entre les laïcs eux-mêmes. « Je suis neutre, écrivait Don Ronchail (1), et je dois me garder tel vu les circonstances où je me trouve ; je suis bien embarrassé et je n'ose pas aller faire des visites pendant la journée, parce qu'il y a toujours quelqu'un qui observe où l'on va, afin de déduire à quel parti on appartient, et donc je circule la nuit. Cela semble des choses ridicules, mais elles sont sérieuses. On en parle à la Chambre des Députés et je ne sais pas comment cela ira finir... Même les membres des Conférences sont divisés à ce sujet, et je dois m'en tenir à parler de-ci de-là (*sic*) [d'une manière vague et affectée, sans préciser] pour ne tomber en disgrâce de personne. Une lettre reçue de vous avec quelques conseils à ce sujet me serait très utile ». Le Bienheureux, qui n'eut pas la possibilité de lui répondre aussitôt, lui répondit de Rome.

Très ch[er] *D. Ronchail,*

J'ai reçu en son temps les nouvelles que tu m'as communiquées et je te réponds de Rome, où je me trouve depuis quelques jours.

Me procure ensuite beaucoup de plaisir le fait que M. Audoli commence à placer ses pensées et sa propre personne dans notre petit *patronage*. Emploie envers lui tous les égards possibles ; prie-le de te dire tout ce dont il a besoin et procure-le-lui. Tu le salueras beaucoup de ma part et je le recommanderai d'une manière particulière au cours de la S[ainte] Messe, comme ami, comme frère et je demanderai pour lui une bénédiction spéciale, quand je me présenterai au S[aint]-Père.

Quant à notre affaire Gautier [= Gauthier], j'approuve tout. Continue à préparer et à guetter l'argent pour l'époque de l'acte notarié. Pour notre part nous ferons un catalogue sur lequel seront inscrits les bienfaiteurs, qui d'une mesure ou d'une autre, ont fait des offrandes pour ce besoin ; en tête se trouveront M. le Baron Héraud et l'av[ocat] Michel ; et, tant que cette institution continuera à être nôtre, on fera matin et soir des prières particulières pour ces personnes.

Quant à l'affaire du [sanctuaire de] Laghet, il me semble qu'elle s'embrouille davantage chaque jour. Pour ta part garde ces règles :

1° Ne jamais engager de conversations *ad hoc* [à ce sujet].

2° Quand on en discute, montre-toi peu informé, avec peu de volonté d'en parler.

3° Si ensuite tu dois absolument dire quelque chose, te limiter : *Moi, je ne lis pas les journaux, de quelque sorte soient-ils. Moi, j'aime tout le monde, je veux du bien à tout le monde, j'ai besoin de tout le monde et je suis incapable de juger. Mais quand la Sainte Eglise dira quelque*

(1) Lettre à Don Bosco, Nice, 19 mars 1876.

chose, je serai aussitôt d'accord dans chacune de ses décisions, etc., etc.

Tu diras au curé de S[aint]-Jean de Villefranche que je le remercie de la part qu'il prend à nos besoins. J'espère quand même qu'il sera très content des faveurs que je lui transmettrai dès que seront achevées les démarches. Tu diras la même chose à M. Dellepiane, mon ancien et cher collègue.

M. le Chanoine Daidero aura la médaille, comme il désire, et avec la médaille il aura aussi de nombreuses faveurs spirituelles ; mais, je l'en prie, qu'il me procure aussi quelques briques pour la villa Gautier [= Gauthier].

Au sujet de Perret, il sera bon d'appeler les choses par leur nom et dans le compte rendu mensuel de l'interroger directement sur les doutes que tu as. S'il nie, de ton côté montre-toi satisfait, dissimule et nous verrons ce qui sera à faire.

Après l'audience du Saint-Père je t'écrirai de nouveau.

Aime-moi en J[ésus] C[hrist]. Salue nos chers jeunes et ta mère ; prie pour moi qui te suis dans le Seigneur

Rome, 12-4-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Rabagliati joue-t-il de la musique ? Peracchio et le menuisier Ronchail deviennent-ils Salésiens ?

Notre vénérable Don Cartier, qui passa une si grande partie de sa vie à Nice, est d'avis que le refus de Don Bosco, inspiré de ce sens de justice, de charité et de paix qui lui fut toujours familier, a rendu possible le retour des Carmes au [Sanctuaire de] Laghet (1). Ces religieux, en effet, non seulement récupérèrent leurs droits, mais ils surent aussi rétablir les rapports amicaux avec le Chapitre de la Cathédrale, en faisant là-bas beaucoup de bien, tant que la loi de 1901 contre les Congrégations ne vint pas de nouveau les chasser du nid.

Le Bienheureux tint la promesse faite à Don Ronchail de lui écrire une autre fois depuis Rome après l'audience du Saint-Père.

Mon cher D. Ronchail,

Tout va bien pour ce que tu m'as communiqué. C'est pourquoi :

1° *Quand l'occasion sera donnée*, transmets une bénédiction spéciale du S[aint]-Père à tous ceux qui d'une manière ou d'une autre sont venus en aide à notre patronage.

Furent également accordées de nombreuses faveurs spéciales qui sont en cours dans les Sacrées Congrégations et que je transmettrai dès que les démarches seront terminées.

---

(1) Lettre à l'auteur de ces *Mémoires* [Biographiques], Nice, 5 février 1930.

2° Ecris à Barale (1) de t'envoyer une cinquantaine d'exemplaires en français de *La Jeunesse Instruite* avec une reliure soignée qu'on puisse donner en cadeau. Toi, ensuite, fais imprimer un petit billet, selon le modèle ci-inclus, à mettre à la première page de chaque exemplaire. Ils sont destinés aux dames qui firent la collecte, aux bienfaiteurs.

3° Accepte le Patronage Saint-Louis et demande à Turin qui t'est nécessaire.

4° Et salutations spéciales à M. le Baron Héraud, à Audoli et à toute la famille du *Patronage*.

Le Saint-Père vous bénit tous. Priez pour moi qui serai toujours en J[ésus] C[hrist] votre

Rome, 22-4-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Le moment pour l'acte notarié s'approche ; c'est pourquoi prépare l'argent. Mais prends grand soin de ta santé.

Que cela suffise au sujet de Nice pour le moment. Nous mettrons seulement ici cinq recommandations que nous trouvons sur un billet manuscrit privé de toute indication et que nous ne saurions placer en un meilleur endroit. Ce sont cinq règles pratiques pour le bon gouvernement de la maison (2). « Absolument nécessaire : 1° Reddition de comptes mensuelle. 2° Chaque semaine lire une partie des règles ou une partie des décisions capitulaires. 3° Distribuer les charges. Mais que le Préfet s'occupe avec soin de la discipline et des (préparations) de la table. 4° Que l'un des Sacristains serve de cérémoniaire pour les enfants de chœur et pour le clergé. 5° Que quelqu'un dirige les écoles du mieux qu'il peut ».

Après la visite de Nice, la plus importante fut celle de Vallecrosia. Vraiment, plus que visite, on devrait l'appeler passage ; mais l'importance provient des constatations effectuées et des décisions prises.

Pour gagner du temps, il donna au Directeur de cette œuvre un premier rendez-vous à la gare de Vintimille, par où il passerait pour aller de Gênes à Nice.

---

(1) Directeur de la Librairie de l'Oratoire [v. p. 198 et (la note) p. 47].

(2) Ce sont les décisions prises dans les conférences des Directeurs avec les membres du Chapitre Supérieur. Ces réunions étaient appelées aussi Chapitres généraux.

Très ch[er] *D. Cibrario,*

Avec un vrai plaisir j'ai reçu tes deux lettres. Les choses ont commencé et Dieu nous aidera à les continuer. Certainement l'entreprise que nous avons en main est très ardue, surtout dans ses débuts, et c'est justement pour ce motif que j'ai dû déloger le Directeur de l'Eglise Marie-A[uxiliatrice] et le placer à la tête de la petite caravane, qui avec la bénédiction du Seigneur devra devenir une armée qui agit avec ordre. Je comprends facilement que les locaux sont devenus et deviendront de plus en plus étroits ; mais nous supplions Dieu de nous les agrandir. En ce moment je reçois une dépêche de Nice qui m'appelle là-bas sans tarder. Lundi (20) [= 21] à midi je serai à la gare de Vintimille. Si tu y es nous pourrons nous parler. Autrement à mon retour je m'arrêterai le temps qui sera nécessaire.

Présente mes salutations au Prof. Cerruti [= Cerutti], à Martino son suppléant, à nos religieuses et à toute la famille Lavagnino ; à eux tous je souhaite volontiers la bénédiction du Seigneur. Prie pour moi qui suis en J[ésus] C[hrist] ton

Turin, 19-2-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

La rencontre eut lieu, comme on le constate facilement d'après une phrase contenue dans cette autre lettre, bien courte, par laquelle il l'invitait à le rejoindre une deuxième fois au moment du retour.

Très ch[er] *D. Cibrario,*

Par le train qui arrive à Vintimille vers 11 heures du matin, j'arriverai le 2 mars, si Dieu le permet, et je vais aussitôt chez l'Evêque pour prendre les ordres et voir ce qui sera à faire. Si tu peux, viens toi aussi et tu exposeras mieux les choses à prendre en considération.

Je joins pour toi à ce courrier *une lettre que j'ai oublié de te remettre*. Que Dieu accorde tout bien à toi et à toutes nos familles de Vallecrosia.

Prie pour celui qui est en J[ésus] C[hrist] ton

Nice, 29-2-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Egalement à Don Rua il fit connaître un retour à Vintimille à partir de Nice. La lettre manuscrite n'est pas datée ; mais puisque mention est faite de la situation désespérée du jeune Seghesio, mort le 17 mars, ainsi qu'il ressort des registres de l'Oratoire, la lettre appartient certainement à cette année et fut écrite de Nice le 2 mars.

Très ch[er] *D. Rua,*

Je pars en direction de Vintimille et j'espère être pour le soir du 11 à Turin. Mais j'écrirai d'Alassio ou de S[an] Pierdarena.

Nous avons fait le contrat. La bagatelle de 100 000. Mais c'est un beau bâtiment, prépare l'argent.

Quand je serai à Turin nous parlerons de l'église S[aint]-Second (1). Envoie à D. Lemoyne le billet ci-joint.

Si Seghesio est encore *inter vivos* [parmi les vivants], salue-le et dis-lui que je prie pour lui.

Que Dieu nous bénisse tous. *Amen.*

Très aff[ectionné] J. BOSCO.

Le « billet » pour Don Lemoyne est lui aussi sans date. Il répond plaisamment à sa demande d'aller en Amérique. Cette réponse nous en fait évoquer une autre du même genre. Don Francesia avait également demandé par écrit à Don Bosco d'être envoyé dans les Missions. Don Bosco, ayant laissé passer du temps, lui dit en le rencontrant un jour : — Sais-tu ? Finalement j'ai lu ton poème... —

Très cher D. Lemoyne,

Dès que j'ai reçu ta lettre, j'ai immédiatement envoyé une bénédiction avec une prière particulière au jeune Martino, qui peut-être à cette heure repose déjà dans le Seigneur. *Fiat voluntas tua.*

Dès que, de la République Argentine on me demandera un poète talentueux, ta vénérable personne sera mise en route.

Tu feras de très cordiales salutations à nos chers jeunes et dis-leur que même depuis les états Français je ne les oublie pas et que chaque jour je fais un *memento* particulier dans la S[ainte] Messe. Qu'ensuite eux aussi n'oublient pas de prier pour le pauvre D. Bosco, qui sera toujours en J[ésus] C[hrist] de toi et d'eux un

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Nous avons acheté à Nice une splendide maison qui coûte la bagatelle de 100 000 fr[ancs] ; c'est pourquoi prépare l'argent.

Eloigné et harcelé par tant de soucis, le Bienheureux gardait un calme et une sérénité qui étaient d'une telle perfection qu'il ne perdait pas de vue les besoins individuels de ses fils, quel que fût l'en-

(1) De l'affaire de S[aint]-Second on parlera dans le vol[ume] XIII [*des Mémoires Biographiques*].

droit où ils se trouvaient. En voici un beau témoignage dans cette lettre datée de Vintimille.

Très cher D. Bonetti,

Tu diras à Villanis qu'il se prépare et que, si l'Evêque de Casale ne célèbre pas d'ordinations à *Sitientes* [voir * page 157], on le prie d'en faire une simple déclaration et alors on ira à Vigevano ou à Alexandrie avec la lettre rémissoriale [voir * page 157] convenable.

Pour Rocca j'écrirai à Rome et je te communiquerai la réponse pour la règle à suivre.

Quant au transfert des élèves, fais comme il te semble être le mieux.

Fais tout ce qui te semble mieux pour Giolitto [= Giulitto], et si l'air de la Riviera ou de Lanzo peut lui profiter, *fiat*. Mais j'espère que ce ne sera pas encore son heure.

Vale [voir ° page 157] à toi et aux tiens. *Amen.*

Vintimille, 3 *mars* 1876.

Aff[ectionné] Pr[être] BOSCO.

De Vintimille Don Bosco descendit à Vallecrosia, où de ses propres yeux il constata non seulement la nécessité, mais l'urgence de commencer à construire la maison et l'église. La population scolaire augmentait de jour en jour. Les pauvres Sœurs, pour contenter tout le monde, s'obligeaient à faire classe en soirée et séparément aux jeunes filles plus adultes qui voulaient s'instruire mieux dans l'écriture et dans les travaux féminins. Des écoles des protestants, les étudiantes se débinaient. Egalement les Salésiens voyaient croître continuellement le nombre de leurs écoliers, parce que les garçons allaient volontiers chez eux ; et donc on réclamait des renforts de personnel.

L'estime la plus respectueuse entourait la personne du Directeur Don Cibrario. Même l'Evêque le tenait en haute considération, et le présentait aux gens en disant sans hésitation : — Voici le prêtre saint. — Trois personnes avaient à travailler pour huit. Le Bienheureux faisait toujours ainsi : n'ayant pas sous la main un grand nombre de confrères, il envoyait dans les nouvelles fondations la quantité de personnel qui suffirait pour commencer. Dieu bénissait les forces du petit nombre, jusqu'au moment où Don Bosco enverrait petit à petit tous les individus qu'il fallait. Mais, en attendant, les pionniers devaient beaucoup se débrouiller, en espérant toujours des aides qui avaient du mal à venir ; ainsi ils apprenaient à leurs dépens et cela forgeait en eux des hommes.

On brûlait là-bas de connaître Don Bosco : les protestants eux-mêmes en étaient curieux. Don Bosco au contraire n'eut aucune hâte à se montrer. La maison donnait sur la voie publique et le va-et-vient des gens y durait du matin au soir. Mais il y alla en voiture fermée et en voiture fermée il en repartit ; de sorte que, des personnes étrangères à la maison, bien peu le virent. Avec sa réserve Don Bosco voulut certainement éviter tout ce qui aurait pu avoir un semblant de provocation. Il s'en alla avec le ferme espoir que les nôtres sauveraient avec le temps le pays des griffes du protestantisme ; à espérer ainsi le confortait le fait d'avoir vu comment les familles de l'endroit regardaient avec sympathie les nouvelles écoles et comment de tous côtés affluaient des offrandes vers les nôtres.

Animé par ces sentiments, dès qu'il fut de retour, il donna ordre à Don Ghivarello de préparer un projet pour les constructions à bâtir. Sur un terrain de trente mètres sur quarante, il fallait faire s'élever une église de dimensions honnêtes et d'un côté de celle-ci l'habitation des confrères avec les classes pour les garçons, de l'autre côté l'habitation des Sœurs avec les classes pour les filles. Les deux habitations seraient à deux niveaux, mais de manière à ne pas gêner les baies vitrées de l'église, dont les murs latéraux serviraient ainsi dans un double but. A l'étage supérieur le logement comprendrait de-ci de-là deux chambres ; le rez-de-chaussée serait réservé aux classes, au réfectoire et à la cuisine. L'entrée ne serait pas sur l'avenue, mais de côté, vraiment tout près du temple protestant.

— Oh, Don Bosco ! s'écria à ce moment-là Don Barberis, qui était présent et qui écoutait ces instructions. Vous aimez vraiment bien les protestants. Ici à Turin vous manœuvrez déjà depuis tant d'années pour vous établir à côté d'eux (1) ; à Bordighera vous ne savez pas vous en détacher. Il faudrait qu'aussi à Pinerolo vous alliez vous mettre auprès d'eux.

— Oh, oui, bien sûr, précisément auprès d'eux ! répondit Don Bosco. Et même, actuellement à Rome est en vente le temple des protestants et j'y ai déjà chargé quelqu'un d'ouvrir des négociations en vue de l'achat. —

---

(1) Il fait allusion aux difficiles démarches pour la construction de l'église Saint-Jean l'Evangéliste, comme nous le dirons dans le volume XIII [*des Mémoires Biographiques*]. Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, pp. 493 et suivantes.

En réalité, les protestants avaient construit à Rome leur temple, en en donnant les travaux en adjudication ; mais à la fin éclatèrent beaucoup de dissensions, en raison desquelles ils le refusèrent. Sur cette affaire, en ce qui concerne Don Bosco, nous n'avons pas d'autres informations.

Une lettre que le Bienheureux a écrite à Don Cagliero depuis Varazze, est un souvenir précieux de sa visite à Vallecrosia.

Très ch[er] *D. Cagliero,*

Tandis que je suis ici en train d'expédier un paquet de lettres, j'écris un billet pour toi. Je suis en visite sur la Riviera et nos maisons vont de l'avant avec la plus grande satisfaction. La maison dans le secteur de Bordighera est excellemment lancée. On a déjà retiré cent filles et autant de garçons des griffes des protestants. Depuis deux dimanches leur temple a quatre auditeurs. Toute la population va chez D. Cibrario. La fureur des hérétiques est tout entière contre D. Bosco, qui va partout pour troubler les consciences.

Ils ont raison.

Avant de recevoir celle-ci, tu auras peut-être répondu à ma lettre précédente. De toute façon donne-moi de nouvelles positives sur la situation matérielle, morale et sanitaire de nos maisons et des personnes. Je vais passer Avril à Rome, où j'espère faire quelque chose pour D. Ceccarelli. — De là-bas je t'écrirai. Aime-moi dans le Seigneur et prie pour moi qui te suis en J[ésus] C[hrist] un

Varazze, 12-3 (sic) 76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Une chère salutation pour nos confrères.

Son passage par Alassio est attesté dans une lettre envoyée à Don Barberis. Ce dernier était à la fin de son *Histoire Orientale et Grecque* : ce travail lui avait été confié par le Bienheureux, qui en sollicitait l'achèvement. Mais le soir du 20 janvier, au cours des habituels entretiens après le repas, il lui avait dit : — Je désire revoir cahier par cahier tout ton travail et, pour la composition des périodes du texte, tu le donneras au professeur Lanfranchi. —

Très ch[er] *D. Barberis,*

Il est bon que quelques cahiers soient terminés. Commence à en donner un au Chev[alier] Lanfranchi avec qui nous nous sommes entendus ; une fois celui-ci ou ceux-ci terminés, tu en remettras d'autres. En attendant,

on pourra commencer l'impression. Je suis content que tu ailles prêcher la retraite spirituelle, mais…

Quant à Chiara, dis à D. Rua de chercher à l'occuper dans ce qui semble être plus nécessaire. En ce qui concerne Veronesi et Soldi, c'est bien ; mais il est bien que nous nous parlions aussi de cela.

Salue Pioton, Giovanetti et d'autres qui m'ont écrit, et dont j'ai lu les lettres avec un vrai plaisir.

Messis nostra de die in diem crescit et centuplicatur. Perfice operiarios sanctos atque strenuos [De jour en jour notre moisson croît et centuple. Fais en sorte d'obtenir des ouvriers saints et courageux].

Que Dieu bénisse toi-même, tes candidats [= les novices] et mes chers fils. Salue D. Guanella et le cuisinier Antoine Bruno. Priez pour moi qui serai toujours en J[ésus] C[hrist] un

Alassio, 5-3-1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Au risque de répéter des choses déjà indiquées dans le volume précédent, nous transcrirons ici une note de chronique qui se rapporte à l'absence de Don Bosco en dehors de l'Oratoire pendant son déplacement à travers la Ligurie et au-delà : « Quand Don Bosco doit rester éloigné de Turin pendant quelque temps, il pense à tout, a un souvenir pour tout et fait progresser de la même manière chaque affaire ou chaque projet. Il écrivit plusieurs lettres à Don Rua pour de nombreuses dispositions à prendre, à Don Barberis pour les novices et à Don Durando pour les cours des Fils de Marie Auxiliatrice, en terminant toujours par une salutation adressée à quelques-uns, comme si à ces personnes-là et à tous les autres il pensait continuellement d'une manière particulière. Il écrivit, comme il le fait toujours, à de nombreux bienfaiteurs de l'Oratoire, en s'informant de tout et en envoyant à beaucoup ses civilités ».

Combien nous regrettons de ne pas être au courant de ce qu'il fit et dit lors des visites dans les autres maisons de la Ligurie ! Qu'y supplée au moins pour une petite part le " mot du soir " qu'il adressa aux jeunes de l'Oratoire le troisième soir après son retour en ce lieu. En le voyant entrer, ces bons garçons lui firent une ovation des plus enthousiastes.

— Bonsoir ! bonsoir ! — s'écria-t-il en souriant.

— Merci ! Merci ! — crièrent-ils tous d'une voix avec une nouvelle tempête d'applaudissements.

Même quand Don Bosco parlait, si quelqu'un avait trouvé quelque objet, il le lui portait avant le début de son exposé, pour qu'il invitât à

le retirer celui qui l'avait perdu. Cette fois-là un jeune lui présenta un crayon rouge, trouvé dans la cour. Don Bosco dit : — Un crayon rouge ! J'en veux au moins trois lires. Qui l'achète ? — Après un éclat de rire général, le Serviteur de Dieu commença :

Mes chers enfants, je suis allé ces jours-ci visiter nos collèges de la Ligurie. Oh combien il y a à travailler en tout lieu ! Il y a beaucoup et beaucoup de bien à faire ! Et on ne sait plus où donner de la tête : partout ils demandent de l'aide et des renforts.

Moi, en voyant cela, je me disais à moi-même : — Si tous nos chers jeunes de l'Oratoire étaient déjà prêtres et capables de mener de grands travaux, et [s'ils étaient] de vrais ouvriers de l'Evangile, il y aurait des emplois et des entreprises pour tous. — Je vous l'assure, mes chers, que je ne me trouverais pas embarrassé pour vous employer. Regardez comme le Seigneur bénit notre travail. Vous avez vu que, il y a un peu plus d'un mois, partaient de l'Oratoire Don Cibrario, le jeune abbé Cerruti [= Cerutti ?] et un certain Martino coadjuteur, pour se rendre à Bordighera, un bourg tout rempli de protestants. Trois personnes seules, ou plutôt deux, un prêtre et un jeune abbé, que pourront-elles faire ? Il n'y avait que deux semaines qu'ils avaient ouvert les classes quand je m'y suis rendu. Environ cent filles fréquentaient déjà les classes des religieuses et presque autant de garçons la classe du jeune abbé Cerruti [= Cerutti ?] : tous des enfants qui auparavant allaient à l'école chez les protestants ; et les autres étaient obligés de rester chez eux sans rien apprendre, parce qu'il n'y avait pas d'écoles catholiques. D'autre part, le dimanche, ils se rassemblaient au temple protestant. Mais à présent que nous avons ouvert cette petite église, voilà deux dimanches que le ministre protestant se démène pour parler à seulement quatre personnes, en s'en prenant à Don Bosco et à ses prêtres, parce que ces derniers rendent désert tout ce qu'eux ont institué : et bien sûr, si les choses continuent ainsi, comme je l'espère, les protestants seront contraints de faire complètement faillite et de s'en aller. Vous voyez ce que peut vouloir dire avoir deux ou trois ouvriers qui portent l'Evangile ! Et penser que sans ces écoles que nous tenons, sans cette petite église, non seulement un peu à la fois beaucoup de familles deviendraient protestantes, mais de plus que les protestants pourraient établir en ce pays un centre stable, et qui sait quand on pourrait les en débusquer et qui sait après combien d'efforts et de fatigues. Maintenant il s'agit d'envoyer là-bas en aide quelques autres personnes, car Cerruti [= Cerutti ?] se plaint en disant qu'à lui seul il ne peut pas faire classe à tous, qu'il faut constituer plusieurs classes, et que, vu l'augmentation de ce qui est à faire, il faut accroître le nombre des personnes dans cette maison. A présent je verrai un peu qui l'on pourrait choisir et envoyer.

Je vous dis ces choses, mes chers enfants, pour vous encourager, car je voudrais vous voir tous prêtres et vite, en train de travailler dans la vigne du Seigneur ; mais de ces prêtres zélés qui ne pensent pas à autre chose qu'à sauver les âmes, de ces prêtres zélés qui veulent se préparer

une belle couronne de gloire dans le paradis. Je vous dirai encore qu'en revenant de mon voyage je vis une chose, et vous la raconter me semble avoir beaucoup d'importance. Ce fut que la mer était très agitée. Et elle le fut pendant cinq jours.

Moi, je n'avais jamais vu une chose semblable. En portant depuis le rivage le regard sur la mer, on voyait des grosses vagues hautes, vous diriez même comme notre maison, qui se précipitaient vers le bas en formant en leur milieu comme un ravin d'une grande profondeur. D'autre part une vague talonnait l'autre rapidement et il arrivait que deux de ces flots se jetaient l'un contre l'autre, en faisant un grondement comme le produirait la détonation de deux ou trois canons mis à feu en même temps. Il résultait de ce choc une écume d'une pure blancheur qui était lancée et s'allongeait très haut vers le ciel. Je crois que si entre ces deux vagues qui se précipitaient l'une contre l'autre s'était trouvé un bateau, il aurait été jeté si haut que les marins auraient eu le temps de mourir en l'air (*rires*). Mais on ne voyait alors aucun bateau sur la mer. Du côté du rivage des vagues gigantesques se brisaient continuellement et l'une après l'autre avec un fracas ronflant et sur toute la mer, jusqu'à une grande distance, on ne voyait rien d'autre que par milliers des crêtes de flots et des traînées de mousse très blanche. Je me trouvais, quant à moi, à environ trois cents mètres loin de la mer et souvent j'ai dû reculer pour ne pas être mouillé.

En observant ce spectacle, j'admirais la Toute-Puissance de Dieu, qui, lorsqu'il le veut, d'un seul mot, fait en sorte que la mer soit calme et tranquille et qu'on puisse courir sur elle. Mais avec sa même parole ensuite il la met tout entière en mouvement et en tumulte sur une très grande étendue, au point que la voir fait horreur. Si alors les sénateurs et les députés étaient allés crier à la mer de rester immobile, on aurait vu jusqu'où serait parvenue leur puissance.

Mais, tandis que je regardais la mer, se présenta aussitôt à mon esprit une autre pensée : cette agitation des flots est semblable à l'état de conscience d'un jeune qui a le péché dans l'âme. Il n'a jamais la paix ni la tranquillité. Donnez-moi un jeune qui soit bon : il est tranquille et content, car sa conscience ne le harcèle en rien. Observez-en un autre qui des péchés graves sur la conscience : celui-là n'est jamais immobile ou tranquille ; il est agité comme la mer. Tantôt il se gonfle d'orgueil comme la vague qui s'élève, tantôt il s'avilit comme la vague qui s'affaisse ; tantôt il donne dans le désespoir comme la vague qui rencontre une autre vague et envoie de l'écume avec tant de violence que celui qui l'approche dit : — Celui-là n'a pas la conscience en paix. — Quand un jeune a le péché sur la conscience n'est-il pas vrai que, si quelqu'un lui cause quelque petit chagrin, aussitôt il se fâche ? il se met en fureur ? Que si on lui demande un service, il te répond sans délicatesse ? Que s'il est réprimandé sur l'un de ses défauts, il répond avec arrogance ?

Donnez-moi un jeune qui ait eu le malheur de ne pas bien se confesser, d'avoir tu quelque chose en confession, d'avoir même fait quelque communion sacrilège, et vous verrez que sa conscience est vraiment en tempête.

Tantôt il fait un peu de récréation, mais son rire est forcé, son allégresse n'est pas sincère ; tantôt il se retire mélancolique et se promène tout seul. Ses compagnons l'invitent à jouer, mais il hausse les épaules et répond : — Je n'ai pas envie ! — Il va à l'étude, mais ne peut pas étudier, car il entend sa conscience qui lui dit : — Tu es ennemi de Dieu ! — Il va à l'église, mais il ne prie pas, il n'en a pas envie, car il n'a pas confiance d'être exaucé, car dans son cœur il entend sans cesse résonner une voix funeste : — Tu n'es pas ami de Dieu — Et c'est pour étouffer cette voix que parfois il dérange ses compagnons, parle, rit mais d'un rire forcé. Il va à table le midi et le soir, essaie de satisfaire sa gourmandise, essaie d'être joyeux, veut chasser toute pensée qui le harcèle ; mais en attendant son cœur lui dit : — Et maintenant, si, tandis que tu prends ta nourriture, tu mourrais, tu serais exclu du paradis, l'enfer est préparé pour toi. —

S'il va dans l'obscurité, il tremble, n'ose pas avancer plus loin, et s'arrête ; vient l'heure d'aller au lit et il dit : — Je veux me mettre à dormir ; au moins en dormant je serai libéré de ces pensées harcelantes. — Mais en attendant dans la chambrée se présente à lui l'idée suivante : — Si je ne me réveillais plus ? Si je mourais cette nuit ? Entrer dans l'éternité en état de péché mortel ! — Et tandis qu'il se couche il pense qu'en enfer son lit serait fait de charbons ardents. S'il ne s'endort pas, il est tourmenté par les derniers souvenirs récents ; s'il sommeille, il lui semblera dans le sommeil que les démons veulent l'entraîner en enfer. S'il se réveille la nuit, il aura l'impression d'entendre le Seigneur lui dire : *Hac nocte morieris et non vives* [cette nuit tu mourras et tu ne vivras pas]. Vous voyez que son cœur est une véritable mer en tempête. Vous dire tout cela n'est pas autre chose que vous faire connaître ce qu'il y a dans la Sainte Ecriture, qui nous enseigne : *Non est pax impiis* : pour les impies il n'y a pas de paix.

Ces choses, je les méditais ces jours derniers et, tandis que j'observais la mer en tempête, je me suis dit en moi-même : — Je raconterai ces impressions à mes jeunes, parce qu'elles peuvent leur faire du bien. —

Gardez donc toujours à l'esprit que, si vous voulez que votre vie soit joyeuse et tranquille, vous devez faire en sorte de vous trouver dans la grâce de Dieu ; car le cœur du jeune qui est dans le péché est comme la mer en continuelle agitation. Et même, s'il vous plaît de mener une longue vie il faut que vous vous mettiez tout de suite dans la grâce de Dieu, et que vous vous mainteniez constamment en elle, parce que le péché est un aiguillon qui fait venir plus vite la mort sur nous : *stimulus mortis peccatum est*. Et comme nous avertit en un autre endroit l'Esprit Saint, les impies n'arrivent pas à la moitié de leurs jours : *impii non dimidiabunt dies suos*.

J'ai voulu vous dire ces choses pour augmenter en vous le zèle à faire le bien en purifiant votre conscience, afin que bientôt vous soyez prêtres, mais avec une vraie vocation. Le champ est vaste et il est préparé.

Prenons courage ; recommandons-nous tous durant cette neuvaine à S[aint] Joseph et vous verrez qu'il nous obtiendra qu'après avoir vécu en paix les

jours de notre vie, nous puissions aussi aller ensuite là-haut au ciel pour goûter la joie du Seigneur pendant toute l'éternité.

Avec le 29 février se terminait le carnaval et avec le 1er mars commençait le carême ; pendant le carnaval [avaient lieu] les petits théâtres et pendant le carême, les catéchismes.

En parlant de toutes les représentations de 1876 la chronique fait une mention plus spéciale de l'une d'entre elles qui fut donnée le jeudi 17 février à deux heures de l'après-midi en l'honneur des bienfaiteurs de la maison. Prirent part en grand nombre les personnes dignes d'estime ; il y avait même le théologien Margotti, ce si célèbre journaliste Directeur de *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique]. Y assistèrent aussi, tous en groupe, les élèves de Valsalice. On joua *La perla nascosta* [La perle cachée] du cardinal Wiseman avec des intermèdes de chant. Le spectacle plut beaucoup ; l'exécution reçut de très nombreux éloges.

Pour les séances de théâtre on transformait alors la grande salle d'étude ; cependant les représentations ne se faisaient pas toujours à l'heure indiquée ci-dessus. Quand il n'y avait pas de larges invitations, les jeunes se rassemblaient à cinq heures et demie dans les classes, d'où en rang ils se rendaient au spectacle, qui commençait à six heures. Pour neuf heures tout était fini ; ensuite repas du soir, un peu de récréation, prières et repos. Cette année-là il sembla que la salle d'étude menaçait de s'écrouler ; le Bienheureux la fit très très bien étayer, mais en aucun cas il ne permit que l'on cessât de faire l'activité du théâtre.

Ne sachant pas si pour nous se présentera une meilleure occasion, nous dirons ici encore quelque chose sur ce sujet. Don Bosco voulait que les acteurs fussent bien assistés pendant le temps des répétitions, et il ne consentit jamais qu'on leur servît un repas du soir à l'écart des autres après l'exécution. Quant aux pièces de théâtre, il désirait qu'elles fussent bonnes, simples et courtes ; il lui plaisait que parfois la représentation se déroulât totalement en des déclamations ou en des débats, en alternant avec des chants. Certes, il n'est pas si facile de trouver quelque chose qui soit comme il faut et adapté à nos milieux ; mais il retenait qu'après avoir choisi une douzaine de drames ou un peu plus, on avait un répertoire suffisant pour trois ans ; puisque les pièces les plus appréciées pouvaient très bien être reprises pendant une même saison. Quand est-ce que les choses simples déplaisent dans

les collèges ? Dans deux cas généralement : quand elles sont mal exécutées ou quand le goût des jeunes a été corrompu par des représentations tape-à-l'œil. Les débats n'offrent pas de la diversité ; mais il disait qu'on peut les rendre attrayants au moyen des accessoires de scène et des costumes des acteurs.

Au début de février Don Paglia demanda au Bienheureux s'il serait content de voir les jeunes abbés jouer la pièce *Caius Gracchus* sur l'estrade, mais en soutane, comme simple exercice de mémoire et de déclamation. Ils avaient déjà étudié cette tragédie. Don Bosco ne voulut pas, et allégua une suite de parce que : parce qu'il lui semblait être une inconvenance de faire tenir par des jeunes abbés des rôles féminins ; parce que c'était une fausse note pure et simple de laisser, tandis que les jeunes gens avaient joué le drame *Saint Alexis*, tout à fait sacré, les jeunes abbés venir là avec la pièce *Caius Gracchus*, tout à fait profane ; parce que la tragédie finissait par le suicide, qui plus est sur la scène ; parce que somme toute il ne lui plaisait pas de voir les jeunes abbés s'afficher sur l'estrade. — L'Archevêque, ajouta-t-il, écrirait à Rome le soir même de la représentation. — Quant au fait de ne pas aimer que les jeunes abbés fussent des acteurs, son aversion concernait naturellement l'Oratoire, et non les maisons où ne se trouvaient que de jeunes abbés, maisons où il permit toujours les représentations.

La petite chronique, de peu d'épaisseur, de Don Lazzero signale une nouveauté de 1876 : pour la première fois, étant seuls comme acteurs, les apprentis se produisirent sur scène et jouèrent *La maison de la fortune* et la farce *L'oie*. Ils s'en tirèrent si bien qu'ensuite leur compagnie continua, elle aussi, à faire ses représentations.

Qu'il ne déplaise pas à nos lecteurs de connaître la façon de penser, au sujet du petit théâtre, de ceux qui, en raison d'une longue et familière intimité avec le Serviteur de Dieu, étaient plus que tout autre en mesure d'en refléter fidèlement les idées. Dans la petite chronique de Don Barberis, à la date du 17 février, nous trouvons une digression qui, une fois élaguées les redondances inutiles, dit ceci : « Le théâtre, si les pièces sont bien choisies : 1° Est une école de moralité, de bonne vie sociale et parfois de sainteté. 2° Développe beaucoup l'esprit de celui qui joue et lui donne de l'aisance. 3° Cause de la joie aux jeunes, qui y pensent beaucoup de jours avant et beaucoup de

jours après. La joie éveillée par ces petits théâtres décida certains à rester dans la Congrégation. 4° Est l'un des moyens les plus puissants pour accaparer les esprits. Que de mauvaises pensées et de mauvais propos il éloigne, en rappelant sur lui toute l'attention et toutes les conversations ! 5° Attire beaucoup de jeunes vers nos collèges ; car durant les vacances nos élèves racontent à leurs parents, à leurs compagnons, à leurs amis la joie de nos maisons ».

Le souci d'offrir à l'esprit et à l'imagination des jeunes une nourriture variée qui les détournât de l'occasion de penser à des choses moins bonnes était constant chez le saint Educateur. C'est à ce but qu'il orientait les représentations théâtrales et, de la même façon, les fêtes qu'à l'église et hors de l'église il eut soin de faire célébrer non seulement avec faste et joie, mais aussi à des intervalles tels que, lorsque l'impression produite par l'une s'évanouissait, tout de suite s'élevât l'attente de la prochaine. Dans le même but, il savait glisser de manière opportune des récits de faits et de phénomènes impressionnants, racontait des rêves remplis de mystère, éveillait la pensée des examens. Parfois il distrayait par ses " mots du soir ", en prenant prétexte des circonstances survenues à l'intérieur ou à l'extérieur. Mais, après le départ des Missionnaires, pour atteindre ce but il avait dans ce qui se passait en Amérique une riche mine de nouvelles, d'anecdotes, d'informations qui frappaient et donnaient matière à rêver et à parler.

Avec les grands il se servait aussi de parrainages littéraires pour empêcher la formation de ces marécages d'eaux mortes, où vilainement fermentent les passions des jeunes. Ainsi, après être entré en bons rapports avec Monseigneur Ciccolini, Gardien général de l'Académie de l'Arcadie, il s'entendit avec lui dès 1875 pour fonder à l'Oratoire une Colonie de l'Académie de l'Arcadie, qui fût en correspondance avec le Réservoir de Rome [= le siège central]. Pour établir les actes qui concernaient la fondation d'une nouvelle Colonie, il était indispensable qu'en fût faite la proposition dans une assemblée générale de la *Commune* [= bureau central] de l'Académie de l'Arcadie. On tenait rarement ces assemblées, et il ne semble pas que l'on soit jamais venu à une décision pour la « Colonie de l'Académie de l'Arcadie de Turin chez les Salésiens ».

Toutefois, pendant une période de temps, les séances récréatives et culturelles avec des lectures de textes en prose et en vers sous la direction de Don Bertello constituèrent une distraction agréable et utile.

Une autre belle distraction pour tous ceux qui y montreraient une aptitude était la musique chorale, qui occupait un nombre considérable de jeunes. Les compositeurs qui s'épanouissaient dans la maison, avec à leur tête Don Cagliero et [le coadjuteur] Dogliani, sans parler d'autres moins brillants, communiquèrent à tous leur enthousiasme, en remplissant l'Oratoire de chants et de mélodies. Chez les apprentis, la musique instrumentale faisait fureur. Ces fichus musiciens avaient causé de la peine à Don Bosco, qui, comme nous le disions au volume précédent, décida de dissoudre le cours de musique, élimina les éléments perturbateurs et le remit de nouveau en route à la satisfaction générale de tous. Au professeur de musique Dogliani il accorda en 1876 d'enseigner le piano à un noyau d'élèves, qui posséderaient les qualités nécessaires requises. Somme toute, Don Bosco, en sage Educateur, voulait absolument bannir de l'Oratoire cette monotone suite de journées grises qui, avec un grand dommage, oppressent le cœur des jeunes, en favorisant en eux la paresse et le développement de tendances malsaines.

Nous dirons encore qu'il entourait d'attentions spéciales les élèves de la classe terminale. Là où le mécontentement s'empare des jeunes plus âgés, on a beau faire et beau dire, mais on n'empêchera jamais la mauvaise humeur de couver dans toute la maison. Le 13 mars, ayant fait venir chez lui leur brave professeur, Don Pierre Guidazio, il se fit faire une relation détaillée sur la classe en général et sur chaque élève en particulier, en lui demandant ce qu'il pensait au sujet de la réussite probable de chacun d'eux et en lui donnant cas par cas des règles pratiques pour guider chacun selon son caractère et de manière que les meilleurs se sentissent attirés vers la Congrégation. En outre, à partir de 1869, les élèves de la classe terminale qui se signaleraient le plus pour l'étude et par la conduite s'asseyaient chaque dimanche à la table des Supérieurs ; une courte note de la chronique nous présente, en parlant d'un dimanche de mars, cinq noms, qui à beaucoup des nôtres rappellent encore des personnes bien connues :

Bima, Botto, Dompè, Gresino, Nespoli. Don Bosco avait beaucoup de plaisir à voir ces jeunes ; c'est pourquoi il tint ferme à la coutume de cette récompense, même lorsque surgirent des oppositions. Leur place n'était pas toutefois près de Don Bosco. C'est seulement le soir du jeudi saint que les jeunes choisis pour le lavement des pieds se trouvaient à côté de lui pendant le repas du soir. Ayant fini de manger, les jeunes ainsi récompensés passaient pour le saluer et pour entendre de sa bouche une courte parole, qui d'habitude s'avérait très efficace, surtout en ce qui concerne le choix de l'état de vie. On comprend que, plusieurs jours avant, les jeunes parlaient de cette chance, la désiraient, bâtissaient sur elle leurs projets et la rappelaient non seulement plusieurs jours après, mais pendant longtemps, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Oratoire.

Nous avons parlé des catéchismes de carême. Les étudiants avaient déjà le cours de catéchisme deux fois par semaine et chaque dimanche ; mais vers la fin du carême ils en passaient un premier examen. En 1876 on ajouta aussi à cet examen une certaine solennité extérieure au moyen de l'invitation d'examinateurs choisis parmi les ecclésiastiques de la ville, y compris le curé de l'endroit.

Pendant le carême on faisait un cours spécial de catéchisme pour les jeunes ouvriers. S'en occupaient avec ardeur les jeunes abbés de l'Oratoire. En 1876, ce catéchisme, qui avait lieu à une heure de l'après-midi, fut déplacé à huit heures : ce changement d'horaire accrut l'assiduité des jeunes. Il était beau de voir environ deux cents apprentis, le visage noirci et la blouse de travail pleine de graisse et de crasse, se regrouper chaque soir autour de leurs catéchistes, qui après un peu de récréation les accompagnaient à l'église et les entretenaient pendant trois quarts d'heure sur les points les plus essentiels de la doctrine chrétienne. Le Serviteur de Dieu, sans regarder à la dépense et à la fatigue, leur procurait ensuite trois jours de retraite spirituelle en préparation à Pâques : c'était un moment où l'on faisait des pêches abondantes. Soixante furent préparés à la Confirmation, qu'ils allèrent recevoir à l'archevêché. C'étaient presque tous des apprentis des ateliers de Valdocco, âgés de douze à quatorze ans. Beaucoup se confessèrent alors pour la

première fois ; mais ils promirent de fréquenter l'Oratoire. On remarqua beaucoup leur recueillement pour aller à l'Archevêché, pour rester à l'église et pour recevoir la Confirmation.

La fête la plus solennelle en cette période de l'année scolaire était celle de saint Joseph. Elle était précédée par un mois dédié au père nourricier de Jésus : on faisait cette pratique à l'Oratoire depuis quatre ans avec beaucoup de dévotion. Cette pieuse coutume n'était pas alors répandue ; Don Bosco l'introduisit spécialement pour les apprentis, qui peu à peu s'y attachèrent. Toutefois les étudiants y prenaient part également. Chaque matin le nombre des communions augmentait ; le soir, avant la bénédiction [du Saint Sacrement], au lieu de l'*Ave Maris Stella* [= *Salut, Etoile de la Mer* : premières paroles de l'hymne des Vêpres de la Sainte Vierge] on chantait le *Te Joseph celebrent* [= *Que te célèbrent, Joseph* : premières paroles de l'hymne des Vêpres de Saint Joseph] ; les lectures publiques habituellement effectuées à l'église se rapportaient à Saint Joseph. De très nombreux étudiants effectuaient, pendant la récréation du goûter, une visite à l'autel du Saint ; les apprentis faisaient cette visite après le repas du soir. Personne ne les obligeait ; cependant bien peu s'en dispensaient.

Une telle préparation disposait les âmes à la neuvaine qui était terminée par un triduum solennel avec prédication et musique. Le dernier jour, le Bienheureux Don Bosco parla ainsi à quelques prêtres après le repas de midi : — On voit vraiment que Saint Joseph nous aime. Au cours de cette neuvaine de nombreuses bénédictions sont venues sur la maison. Quelques-uns, qui eurent recours à la Très sainte [Vierge] Marie Auxiliatrice, avec l'intercession de saint Joseph, reçurent des grâces extraordinaires. Plusieurs de ces grâces se produisirent dans ma chambre sous mes yeux. L'état de nos finances était très déplorable, et au cours de cette semaine j'ai reçu des secours considérables. Peu de semaines furent aussi fécondes en grâces et en aumônes que celle-là. S'il y en avait deux ou trois autres semblables, il ne serait pas difficile de solder toutes nos dettes. Presque tous les jours j'ai reçu un millier, un millier et demi de lires et même plus. —

La fête mit en mouvement les apprentis. Déjà, la veille, ils tinrent une réunion, à laquelle on donne le nom de conférence et dont le but était l'acceptation de nouveaux membres dans la Compagnie qui

porte le nom du Saint. En plus du petit sermon prononcé pour l'occasion, des chants et des morceaux de musique instrumentale, dont certains spécialement composés, accompagnèrent la cérémonie. Le jour de la solennité, fut interprétée une messe composée pour la circonstance par un ancien élève de l'Oratoire, Jean Pelazza, qui la dédia à Don Bosco : interprétation excellente, composition de débutant. Pendant la bénédiction [du Saint Sacrement], le jeune professeur de musique Joseph Dogliani fit entendre un de ses premiers *Tantum ergo* très loué par les connaisseurs. On comprend que ces productions, appelons-les des productions maison, devaient intéresser tout le monde, professeurs, chanteurs et auditeurs.

Dans la soirée, l'habituelle séance récréative et culturelle réunissait, devant un bel autel bien illuminé qui portait la statue de Saint Joseph, les apprentis, les élèves des cours du soir et les Supérieurs. Cette année-là on célébra aussi la fête patronale de Don Lazzero, ancien Directeur des apprentis, c'est ainsi qu'on appelait alors leur catéchiste, et devenu ensuite directeur adjoint de l'Oratoire à la place de Don Rua. Pour marquer le passage de la partie sacrée à l'autre on baissa un rideau qui cacha l'autel et la statue et sur lequel apparaissait l'inscription : *Vive D. Joseph Lazzero, D. Bologna, D. Bertello, Buzzetti, Dogliani, Vive tous les Joseph.* Sur l'emplacement en demi-cercle se succédèrent les représentants des cours du soir et des ateliers aussi bien pour chanter les louanges du Saint que pour faire hommage à leur Supérieur. Certes, préparer tout cela occasionna de la fatigue ; mais les fruits la compensèrent avec usure. Ecoutons le bon chroniqueur faire ses commentaires : « Je me persuadai de deux choses : que ces sortes de séances récréatives et culturelles à caractère religieux, si elles sont bien préparées, peuvent être très belles, instructives et produire un grand bien moral dans les jeunes, et que cette séance récréative et culturelle a révélé un progrès très sensible chez les apprentis de l'Oratoire. Autrefois ils n'auraient même pas osé aller au milieu pour lire publiquement une prière à saint Joseph, et moins encore s'agenouiller, comme certains le firent à un moment donné, pour implorer le secours et le pardon de Dieu grâce à l'intercession de son Saint ». Pour bien comprendre cette dernière remarque, il faut rappeler que Don Bosco acceptait comme apprentis beaucoup de pau-

vres garçons de la rue, qui étaient abandonnés de tous ou que lui remettait le Service de Police.

Il n'était pas nécessaire d'ajouter quelque chose de plus pour rendre mémorable la journée ; mais Don Bosco apporta vraiment un bouquet final à la fête. Ce jour-là, Don Rua avait l'habitude de faire une conférence aux confrères profès de l'Oratoire ; mais, cette fois-ci, il visitait tour à tour les collèges pour faire passer les examens semestriels de théologie des jeunes abbés. Don Bosco accepta donc d'assurer lui-même la conférence, après le repas du soir, dans l'église saint-François, avec la présence également des novices, des candidats, et de ceux qui voudraient venir aussi bien parmi les Fils de Marie et l' " école de feu " [cours accéléré pour les vocations tardives] que parmi les classes de troisième ou de seconde des Etudes Secondaires. L'annonce en fut donnée solennellement dans les quatre lieux de regroupement, où récitaient les prières les étudiants, les apprentis, les membres du personnel et les novices. Cette nouvelle électrisa la majorité des jeunes. Aller écouter Don Bosco était toujours la cause d'une joie vive. Les participants furent au nombre de deux cent cinq. Il prit pour sujet le texte d l'Evangile : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* [La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux]. Don Barberis écrit : « Don Bosco, bien que ce fût avec une grande simplicité dans la pensée et dans la manière, avait parlé avec beaucoup d'ardeur et les jours suivants ils furent plusieurs à adresser la demande d'inscription au noviciat, et qui sait combien l'adresseront encore. Il est merveilleux de voir comment tous les ans et plusieurs fois par an Don Bosco sait trouver des moyens toujours nouveaux pour faire connaître aux jeunes la Congrégation et les faire avoir envie d'elle ». Aussitôt, le lendemain, le même Don Barberis mit par écrit la conférence, en se servant des notes rapides prises pendant que Don Bosco parlait. Bien qu'il dise qu'il rend le fil des idées plus que les paroles, il nous a cependant rendu un cher service, dont nous voulons lui savoir gré en reproduisant son texte au fond de ce volume (1).

Il nous reste encore une petite chose à rappeler. Contre ses habitudes de passer les fêtes au milieu des siens, cette fois-là

---

(1) App[endice], Doc[ument] 7, [pp. 625-631].

le Serviteur de Dieu alla prendre le repas de midi au [Collège des] Apprentis, pour lesquels la fête de saint Joseph était la plus solennelle. Entre l'Oratoire et ce collège il y avait des relations très cordiales. Le Directeur, Don Murialdo, se considérait comme un disciple de Don Bosco ; deux Salésiens y allaient chaque samedi pour confesser les garçons. Don Bosco, qui s'était déjà excusé plusieurs années de suite, cru bon alors d'accepter l'invitation. « Le théologien Murialdo quelle sainte personne ! s'écria Don Barberis. Lui aussi travaille pour former une petite Congrégation ecclésiastique avec le but spécial de développer l'éducation civile et religieuse des apprentis pauvres et d'instruire les ignorants dans le catéchisme chrétien, en dirigant des oratoires des dimanches et des jours de fête ». Il préparait la florissante Congrégation de Saint Joseph.

A trois reprises dans les derniers jours de mars le Bienheureux donna le mot du soir : ce sont trois courts sermons sauvés du naufrage, qu'on lit encore avec profit et plaisir, tant la fraîcheur de la forme et la sagesse du contenu sont grandes.

Le 26, s'étant présenté à l'endroit où les étudiants et la plus grande partie des confrères récitaient les prières, il fut accueilli avec des cris de joie. Un jeune, qui s'était approché de la petite estrade, lui tendit deux sous qu'il avait trouvés dans la cour. Quand tous eurent fait silence, il annonça avec une gravité pleine d'humour : — Dix centimes ! Ils serviront à payer les dettes de l'Oratoire. — Suivit un crépitement de rires. Puis il continua :

Et maintenant il faut que nous pensions un peu à nos affaires. Avant tout demain après-midi nous ferons une belle et longue promenade (*et tous de crier de joie*). Ce n'est que justice : samedi matin étaient terminés les examens semestriels et, comme il pleuvait l'après-midi, il ne fut pas possible d'aller en promenade.

Et si vous n'êtes pas près de vous étonner, je vous dirai plus encore. J'ai formé le projet d'une promenade bien plus importante.

Je désire que nous partions tous ensemble de l'Oratoire, personne n'étant exclu : du plus haut placé au plus bas, en commençant par Don Bosco jusqu'au concierge, et à celui qui fait cuire les macaronis (*rires*), avec la musique et avec tout ce qui pourrait nous tenir joyeux ; nous prendrons un convoi spécial, nous partirons le matin dès que l'aube vient d'éclore et nous irons à Lanzo (*nouveaux applaudissements et nouveaux cris prolongés*). Mais si vous ne me laissez pas finir ! Je ne vous ai pas encore dit le plus important. Nous irons rendre visite au collège de Lanzo et là nous passerons toute la

journée. Le Directeur, Don Lemoyne, m'a promis de faire tout son possible, pour que nous la passions bien et que le heurt des assiettes et des verres forme une belle harmonie. Le soir, sur le tard, nous reviendrons à Turin *et unusquisque redibit ad locum suum* [et chacun rentrera chez soi]. Cette promenade se fera dès que sera terminée la ligne de chemin de fer (*murmure*), autour de laquelle on travaille avec ardeur avec l'espoir que tout soit en ordre pour la mi-juin. Cette détente, ô très chers jeunes, sera accordée pour soulager le corps et lui redonner des forces à la suite des fatigues de l'année, mais il ne faut pas que ce soit le seul but de la promenade ; oh, non ! Ces choses qui mettent de la joie dans le corps et le soulagent doivent avoir toutes pour but de le rendre plus facilement soumis à l'esprit, afin qu'il puisse mieux servir à la gloire du Seigneur, et afin qu'il n'arrive jamais que le corps prenne le dessus sur l'âme.

Ne permettez jamais, ô mes chers fils, que le corps commande et, pendant cette moitié de carême qui nous reste encore à passer, mortifiez-le et faites-le demeurer assujetti. Saint Paul dit ce que lui-même faisait pour rendre son corps esclave de son esprit : *Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ut spiritui inserviat* [Je traite durement mon corps et le tiens assujetti, pour qu'il soit soumis à l'esprit]. En disant cela, je n'entends pas déjà que vous fassiez des pénitences rigoureuses, ou de longs jeûnes, et que vous mortifiez votre chair avec les flagellations, comme firent beaucoup de Saints. Oh, non ! Votre corps n'est pas encore endurci et il pourrait en souffrir. Voulez-vous cependant que je vous suggère une manière de faire, vous aussi, un peu de pénitence, adaptée à votre âge et à votre situation ? Je vous la suggère. Elle consiste en un jeûne que vous pouvez tous faire, à savoir assurer la garde de votre cœur et de vos sens. Faites jeûner le démon, en ne commettant aucun péché. Attention aux sens externes. Faites jeûner vos yeux. Les yeux sont appelés les fenêtres par lesquelles le démon entre dans l'âme. Et nous, comment ferons-nous pour empêcher qu'il entre ? Fermez ces fenêtres, quand il faut les fermer. Ne permettez jamais que les yeux restent d'une manière ou d'une autre à regarder des choses ou des peintures ou des photographies, qui soient contraires à la vertu de la modestie. Retirez aussitôt vos regards quand ils rencontrent des objets dangereux. Une autre mortification des yeux est de freiner la curiosité : ne jamais, au grand jamais, lire des livres qui parlent contre la religion, ou qui soient immoraux, ou même seulement dangereux pour votre âge. Comme je vous l'ai déjà dit et répété de nombreuses fois, jetez-les aux flammes ces livres, quand ils vous tombent entre les mains, remettez-les à vos Supérieurs, délivrez-vous vite d'une semblable peste. Il me tiendrait tant à cœur que l'on exécutât avec toute la sévérité possible ce que je suis là à vous inculquer.

Il y a ensuite à mortifier, à faire jeûner l'ouïe en ne s'arrêtant jamais à écouter des propos qui puissent offenser la belle vertu, ou des propos de murmure contre une personne ou une autre, contre les Supérieurs ou les compagnons.

Faire jeûner la langue, en lui interdisant toute parole qui puisse causer du

scandale, en vous abstenant toujours de dire des mots piquants contre un compagnon, en répugnant à dire du mal de quiconque : en somme, ne jamais tenir un propos que vous n'oseriez pas tenir en présence d'un supérieur.

Mortifiez-vous quant à la gourmandise, en n'allant pas tant à la recherche de ce qui plaît le plus au palais, mais en prenant ce qui est présenté ; ne pas être du nombre de ceux qui désirent toujours et étudient le moyen d'avoir quelque nourriture spéciale, quelque verre de vin.

Vous pourrez aussi faire quelque mortification en supportant avec patience certaines contrariétés, un peu de chaleur ou un peu de froid, sans vous plaindre. Ne dites pas tout de suite comme le font quelques-uns : — J'écrirai qu'on m'envoie de la maison ceci et cela. — S'il n'y a pas une vraie nécessité, patientez un peu, attendez, agissez avec calme, allez doucement. Pas de mouvements de colère, pas de moues, pas d'agitation. Mortifiez-vous en supportant avec charité et paix quelque petit défaut de vos compagnons, quelque désagrément ou de la chambrée ou de la classe. En conclusion, mortifiez-vous, en n'écoutant pas, en ne disant pas et en ne faisant pas quelque chose qui soit contraire au bon exemple de quelque manière que ce soit. En faisant ainsi, bien qu'elles soient des choses de peu d'importance, elles vous serviront de pénitence adaptée à chacun de vous, ne vous nuiront pas, vous feront atteindre le but pour lequel est institué le jeûne du carême, vous aideront puissamment à surmonter les mauvais penchants, vous feront acquérir de grands mérites pour votre âme.

Je veux encore vous recommander une chose. Faites, avec beaucoup de fréquence, de ferventes communions. Si vous allez recevoir Jésus dans votre cœur, et souvent, votre âme restera tellement fortifiée par la grâce que votre corps sera contraint d'être obéissant à votre esprit. Bonne nuit !

[Dans le mot du soir du] 30 mars, il déplora quelques désordres qui s'étaient produits au cours d'une promenade. Après avoir exposé les faits et en avoir montré avec une paternelle énergie l'inconvenance, il exhorta à l'observance du Règlement et à suivre les conseils des Supérieurs. La question principale était de ne pas garder d'argent par-devers soi ; question sur laquelle il est bon de connaître une sage mesure adoptée par lui en d'autres temps, mais confirmée aux premiers jours de janvier, parce que les choses ne se faisaient pas de manière à obtenir le but qu'il avait prévu. Il voulait que, tous les jours et à une heure fixe, quelqu'un « de la maison » vendît aux jeunes, pour quelques sous, ce qui se mange avec le pain ; il restait cependant toujours prévu que pour monnaie on recevrait seulement des « tickets » (1). Dans son intention une semblable facilité devait amener les étudiants et les apprentis à remettre leur argent entre

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, p. 241.

les mains du préfet, de manière à empêcher les opérations commerciales entre eux et à calmer chez certains la désir déréglé d'acheter à l'extérieur ou d'importuner leurs parents avec des demandes insistantes pour satisfaire leur gourmandise.

Aujourd'hui jeudi, promenade et joie : je crois que les choses se sont bien passées et j'en suis content. Lundi aussi, il y eut la promenade et dans leur plus grande partie les choses se sont bien passées pour ce qui concerne le délassement de l'esprit et du corps, bien que vous ayez été surpris par l'averse. Mais la promenade, ô mes jeunes gens, causa des dommages pour l'âme. A présent je ne parle point de tous, car beaucoup au contraire ne firent rien qui méritât des reproches. Cependant, à mon grand regret, j'ai entendu dire que plusieurs n'observèrent pas le règlement et ne surent pas se comporter comme il faut. Quelques-uns sortirent des rangs, s'arrêtèrent et achetèrent des fruits ; d'autres allèrent boire et, si je dois ajouter foi à ce qui m'est dit, en revenant à la maison ils zigzaguaient comme s'ils mesuraient la route ; d'autres encore achetèrent des cigares et fumèrent. Je ne veux pas enquêter pour savoir qui sont ces garçons-là, mais je dirai : ne savez-vous pas que garder de l'argent est interdit par le règlement ? Quelle est donc cette folie de vouloir accomplir une chose interdite ? Il me semble qu'avec la finesse d'esprit que vous avez, vous devriez tous comprendre que le règlement est établi pour votre avantage.

— Mais l'argent, dira quelqu'un, je ne le garde pas moi-même, mais je le remets à d'autres. —

Et vous croyez qu'avec cela vous observez le règlement ? Vous remettez vos sous à d'autres pour qu'ils vous les conservent, et les autres vous remettent les leurs, pour que vous les gardiez, et ainsi vous croyez pouvoir dire, quand vous êtes interrogés, que vous ne gardez pas d'argent, en sous-entendant argent *personnel*, près de vous. Et avec cela vous semble-t-il que vous soyez sincères ?

— Je ne le donne à personne, mon argent, dira quelqu'un d'autre. Je le cache au fond de ma malle et je dirai que je n'ai pas de sous. Il est vrai qu'il est interdit d'en garder ; et, qu'ils me fouillent jusque dans les poches, ils n'en trouveront pas. Je le prends seulement quand je veux faire un achat. —

Voyez à quel degré de sottise on peut arriver. Mais cet individu peut s'exprimer ainsi, ce qui est mieux : — Ecoutez ; je ne veux pas remettre mon argent, mais je veux le garder près de moi. Je vois donc qu'ici à l'Oratoire cela ne peut pas se faire, et c'est pour cette raison que je m'en vais et que je retourne dans mon pays. —

Et moi, je lui réponds : — Va donc et soyons quand même toujours amis. — Moi, d'autre part, je ne sais pas comment ceux-là peuvent s'approcher tous les jours de la Très sainte Eucharistie, et prier en ayant confiance qu'ils obtiendront ce qu'ils demandent.

— Oh ! cela n'est pas du tout un péché ! —

Et moi je le répète, je ne sais pas comment ceux-là peuvent fréquenter les sacrements avec une désobéissance aussi grave sur la conscience. J'ai l'habitude, moi, de dire qu'il vaut mieux que ceux-là n'y aillent pas. Quel fruit peut

retirer de la sainte Communion celui qui va recevoir Jésus, presque en lui disant : — Moi, je veux continuer à vous offenser — ? En effet, ce fait de garder de l'argent est la racine des désordres ordinaires qui se produisent au cours des promenades.

Que soit entendu également pour toujours ce que j'ai déjà dit d'autres fois en avertissant moi-même et qui constitue comme des règles fixes pour les sorties. Que la promenade soit l'action de se promener et non celle de s'arrêter. On part de l'Oratoire, on va jusqu'à l'endroit où l'on aura établi d'aller, et ensuite on revient. Il n'y a pas la possibilité de s'arrêter quelque part. Qu'on exécute cet ordre et on enlèvera tout autre motif de désordre. Si on va en promenade, on ne va pas pour s'arrêter. Autrement on pourrait rester à la maison.

L'autre chose, qu'il faut absolument observer, c'est que personne pendant la promenade, et cela pour aucun motif, ne s'éloigne des rangs. C'est la règle principale de la promenade ; si on y était fidèle, tous les désordres seraient éliminés. Et ici je saisis l'occasion d'avertir en disant que les assistants n'ont aucune autorité pour laisser quelqu'un s'éloigner des rangs, et cela quel que soit le motif. Cette autorité ne fut jamais donnée, personne ne l'a, et on ne la donnera jamais, car ce serait la source de très grands maux. L'autorité de l'assistant réside en ceci : qu'il accompagne les jeunes, les mène au lieu fixé, veille à ce que personne ne fasse d'outrage aux nôtres, à ce que les jeunes n'outragent personne et à ce qu'il y ait en tout de l'ordre ; mais que jamais, au grand jamais on ne prenne la décision arbitraire de permettre à un jeune de s'éloigner des rangs. Et vous, mes chers jeunes, n'essayez même pas de demander cette permission à l'assistant ; car, autrement, quel tracas, quel tourment terrible pour le pauvre assistant, qui ne pourrait pas se débarrasser de celui qui demande, qui supplie, qui pleurniche ! Lui, il n'aurait même plus un moment de répit durant toute la promenade.

Ramenons donc les choses à quelques principes : — Que la promenade ne marque pas d'arrêts. — Que personne ne s'éloigne des rangs. — Que les assistants ne donnent jamais cette permission. — Et plus que tout qu'on ne garde jamais d'argent : il est la cause de tous les désordres.

Je vous ai dit, moi, que celui qui a de l'argent et ne veut pas les remettre n'aille pas recevoir les sacrements. Cependant il y a toujours quelqu'un pour objecter : — Mais peut-être y a-t-il quelque chose de prescrit dans les commandements de Dieu ou de l'Eglise de ne pas garder d'argent ? Nous, nous ne l'avons jamais lue, cette obligation. —

Cela n'y est pas ? Mais, moi, je vous dis : N'est-ce peut-être pas l'Esprit Saint qui dit : *Obedite præpositis vestris et subiacete eis* – Obéissez à vos Supérieurs et soyez-leur dociles ? N'est-ce peut-être pas Jésus Christ qui, en parlant des Supérieurs, dit *Qui vos audit, me audit* – Qui vous écoute, m'écoute ? Et combien d'autres passages de l'Ecriture Sainte je pourrais encore vous apporter mais que pour rester bref je ne veux pas rappeler à présent ! Maintenant donc si les Supérieurs crurent très opportun d'établir cette règle, ils ont le droit d'être obéis, et vous le devoir strict d'obéir.

Croyez-vous peut-être qu'on fait les choses par caprice ? Un Supérieur, avant de décider, se met en présence de Dieu, examine sa conscience, prie pour que le Seigneur veuille l'éclairer et lui faire voir si la décision qu'il a

l'intention de transmettre est pour le bien de ses sujets, examine avec pondération la question et parle ensuite selon l'inspiration du Seigneur.

Je ne sais pas, moi, comment certains ne comprennent pas, et parmi vous, des marmottes, il y n'en a pas et vous devriez tous bien comprendre, que c'est le Seigneur qui établit les Supérieurs et leur donne les grâces nécessaires pour le bon gouvernement de leurs sujets. *Omnis potestas a Deo* [Toute autorité vient de Dieu]. Je ne sais pas comment certains ne comprennent pas que l'obéissance est si bien accueillie par Dieu ; et que celui qui obéit ne se trompe jamais, tandis que se trompe toujours celui qui n'obéit pas. Gardez profondément gravée dans votre esprit cette grande vérité. Bien des fois les Supérieurs disent une chose, donnent un conseil, et cela semble même hors de propos, voire déraisonnable ; cependant ils voient la marche générale et pour ceux qui les écoutent tout se termine bien, tandis que tout se termine mal pour ceux qui ne les écoutent pas. Il arrive parfois que le conseil n'a pas de rapport ou de lien avec ce qui a été dit avant, ou avec ce qui est à faire après. On dira chez les personnes sans expérience : — Mais cela n'a rien à faire avec ce que, moi, j'ai demandé ! — Parlez avec vos Supérieurs dans un esprit de famille, suivez avec confiance leur conseil, sans discuter à propos de ce dernier et vous finirez par en être contents. Ils ont un peu plus d'âge, de pratique, d'expérience, de science que vous. Et puis ils vous aiment.

Je vous raconterai à ce sujet un fait qui est arrivé, il y a quelques années, à un étudiant de troisième. Je peux parler librement, car aucun de vous ne connaît la personne, à laquelle se rapporte le fait.

Un jour un jeune se présente dans mon bureau et me dit : — Donnez-moi un conseil sur ma vocation ; je suis prêt, moi, à me soumettre aveuglément à vos suggestions, et je ferai tout ce que vous allez me dire. —

Moi, je le regarde, en souriant et en montrant que je ne crois guère à ses paroles ; mais il m'assura.

— Oui, je me remets en tout entre vos mains. Dites-moi quelque chose et je le ferai.

— Eh bien, s'il en est ainsi, lui ai-je dit, termine ta troisième et puis, sans aucun doute, ces vacances, et après avoir passé l'examen voulu, à la Toussaint revêts la soutane.

— Et où irais-je faire les études de philosophie et de théologie ?

— Ici, à l'Oratoire !

— Mais... mais... mes parents, mon curé voudraient que j'aille au séminaire.

— Au séminaire, non ; dans ce cas ne deviens pas prêtre : fais donc ta seconde et s'il ne te semble pas bon de la faire ici, va ailleurs, mais ne deviens pas prêtre. Choisis une autre carrière. —

Le jeune baissa la tête et dit : — Bien, je ferai ainsi : je suivrai votre conseil. J'ai parlé d'obéir et j'obéirai. —

Mais ce pauvre garçon fut si *nigaud* qu'il écrivit tout notre dialogue à ses parents et au curé. Arrivées les vacances, il partit de l'Oratoire, mais le curé ne le laissa plus revenir. Il disait : — Quelle différence y a-t-il

entre là-bas et ici ? Si la troisième te suffit pour prendre la soutane à l'Oratoire, pourquoi cet examen ne te suffirait-il pas aussi pour le séminaire ? Si tu as la vocation de devenir prêtre, tu peux devenir prêtre aussi bien ici que là-bas. —

Et notre jeune prit la soutane au cours de ces vacances et entra au séminaire. Mais pendant cette année-là sa conduite fut très mauvaise, et, revenu chez lui pendant les vacances, il quitta la soutane. Là-bas il devint le désespoir de ses parents. Son curé était celui qui l'avait placé à l'Oratoire, en payant de sa bourse cette pension, pour laquelle il s'était engagé. Mais le cœur du jeune était si enflammé par la rancune contre lui qu'il lui disait en le rencontrant : — Je suis démoli et c'est Vous qui m'avez démoli, en ne me laissant pas suivre le conseil que Don Bosco m'avait donné. Ah ! Don Bosco me l'avait dit : si tu mènes une vie retirée, tes affaires marcheront bien, au contraire au milieu des divertissements tu te perdras : que te serve de critère ta manière de te comporter lorsque tu es à l'Oratoire ; ici ta conduite est assez bonne. Observe par contre ta manière de te comporter pendant les vacances ! Les affaires de ton âme vont toujours mal. Et c'est Vous, monsieur le curé, qui n'avez pas voulu me laisser écouter Don Bosco, et à présent je suis démoli. —

Et ce malheureux mena toujours une vie de casse-cou, en étant devenu un mauvais exemple pour tous. Ayant cherché querelle au curé, il le réduisit, dirais-je, au désespoir et les vexations furent poussées à un tel point que le curé dut à cause de lui fuir de ce pays, renoncer à sa charge paroissiale, sans que cependant, pas même actuellement, ce jeune ne cesse de l'importuner autant qu'il peut. C'est ainsi qu'il payait d'une noire ingratitude son bienfaiteur. Ce garçon vit encore, je l'ai rencontré il y a peu de jours ; il me parla et me dit qu'il avait complètement manqué sa voie, pour n'avoir pas suivi mes conseils. J'ai essayé de lui faire entendre quelques bonnes paroles ; mais il baissa la tête et ne donna aucun signe d'être disposé à exécuter tout ce que je lui ai dit. Ici à l'Oratoire, loin des dangers et des occasions, ce malheureux aurait conservé sa vocation et aurait mené une bonne vie.

Ce fait que je viens de vous raconter, n'est pas encore pour vous parler de vocation. Nous avons le temps d'en recauser plus tard. C'est seulement pour faire voir comment celui qui suit les conseils des Supérieurs et se comporte selon leurs avertissements finit toujours par en être content. Celui qui veut au contraire aller à l'encontre de ce que les Supérieurs lui disent ira toujours vers une mauvaise fin. Et cela, parce que le Seigneur a mis les Supérieurs pour le remplacer et il leur donne les grâces nécessaires pour qu'ils donnent de bons conseils et conduisent au salut ceux qui leur sont confiés ; et parce qu'il veut que les inférieurs obéissent à ses informations, qu'il fait entendre par leur intermédiaire.

Que jamais personne ne croie que, lorsqu'ils donnent des conseils, les Supérieurs cherchent leur intérêt personnel. Même lorsqu'il semble que chez le Supérieur il y aurait quelque intérêt, soyez tranquilles que ce n'est jamais

cela qui leur sert de règle. Voulez-vous qu'ils mettent leur âme en danger pour vous donner un conseil qui ne vous indiquerait pas la volonté du Seigneur, mais leurs propres intérêts ?

Reposez-vous donc en toute sûreté sur les conseils des Supérieurs et, lorsqu'ils établissent une règle, cherchez à la mettre en application. Je vous répète que je ne sais pas et ne veux même pas enquêter pour savoir qui parmi vous aurait dernièrement transgressé le règlement de la maison, parce que je suis persuadé que vous serez tous d'accord pour ne plus le faire.

Ensuite, si vous voulez encore que je vous manifeste une chose qui me tient beaucoup à cœur et qui fut la cause pour laquelle, à cet examen semestriel, plusieurs n'eurent pas dix sur dix en conduite, moi, je vous la dirai. Il existe des livres interdits. On a donné ces mauvaises notes parce que certains voulurent conserver quelque livre qui n'est pas bon et ne le remirent pas au moment où ils devaient donner la liste des livres que chacun garde près de lui. Rappelez-vous très bien ceci : ne lisez jamais des livres, de la qualité morale desquels vous n'êtes pas sûrs, sans demander un conseil à qui peut vous le donner avec un jugement exact. Les livres qui ne sont pas bons, ou encore ceux qui ne conviennent pas à votre âge et aux circonstances dans lesquelles vous vous trouvez, et qui donc peuvent être dangereux pour vous, pour l'amour de Dieu, ne les lisez pas. Je sais, moi, que certains, même après mon dernier avertissement, continuent à garder et à lire de tels livres qui tuent l'âme et font aussi du mal au corps. Courage donc ; ou vous les portez au Supérieur, ou vous les brûlez à l'instant.

Ces trois avis, à savoir : ne pas sortir des rangs quand on va en promenade et ne pas faire d'arrêts, ensuite ne pas garder d'argent, enfin remettre les mauvais livres, gravez-les très bien dans votre esprit pour pouvoir ensuite être contents. Voilà ce que je voulais vous dire ce soir. Bonne nuit !

La troisième fois, et ce fut le dernier jour du mois, il parla seulement aux apprentis. La causerie a une importance plus grande qu'il ne peut sembler à première vue. L'idée centrale est la présentation des coadjuteurs et une invitation aux apprentis de bonne volonté, afin qu'ils refléchissent à la possibilité pour eux d'entrer dans la Congrégation en tant que coadjuteurs. Jamais par le passé le Bienheureux Fondateur ne s'était expliqué aussi clairement en public sur ce sujet. Il est probable que dans la conférence du jour de la fête de Saint Joseph il visait à s'en ouvrir la route ; il est certain de toute façon que l'impression produite alors par ses paroles lui avait très bien préparé le terrain.

Il y a déjà beaucoup de temps que nous ne nous sommes plus parlé rien qu'entre nous, ici dans votre salle de réunion après les prières. Après la dernière fois que je suis venu vous donner le mot du soir, se sont produits chez vous beaucoup de changements. Entre autres, la dissolution et la recom-

position du groupe musical. On vous en aura déjà été dit la raison. La principale, ou plutôt la seule, fut que quelques jeunes faisaient très bien leur devoir ; si ce n'est que de la part de beaucoup n'était pas rempli le rôle du brave musicien, qui est de maintenir joyeuse l'âme des hommes et de les faire partager la musique que nous irons plus tard entendre au paradis ; mais était rempli le rôle du musicien méchant, de celui qui veut faire se réjouir le démon. Or, comme je veux que les musiciens aillent plus tard continuer leurs symphonies au ciel, ainsi le groupe musical fut dissous, pour éviter à quiconque d'aller continuer la musique avec *Bergníf* (le diable). Or, le groupe musical fut constitué sur de meilleures bases, comme je l'espère, parce que, personnellement, je veux que mes musiciens puissent plus tard continuer à jouer leur partition au paradis.

D'autre part, une chose fit un immense ravage parmi vous, m'occasionna une extraordinaire douleur, et eut pour conséquence que plusieurs durent même s'éloigner de la maison : ce fut de découvrir parmi les jeunes des voleurs, des garçons qui murmuraient, des gens qui tenaient des conversations immorales. Je regrettai immensément de devoir les éloigner, surtout parce que, partis d'ici, certains ne savaient pas où aller, et on dut les laisser sur le pavé, obligés de demander l'aumône. Mais que voulez-vous ! Lorsque quelqu'un au milieu de ses compagnons n'écoute plus la voix des Supérieurs et se conduit comme un loup rapace, personnellement, je ne peux pas en conscience le garder ici à faire du mal aux autres : dans ce cas-là vous savez qu'on ne transige pas ; quand il est question d'un scandale ayant des effets fâcheux sur les compagnons, je ne peux pas, moi, le tolérer. C'est pourquoi il faut que vous fassiez attention, et que ceux qui, pour leur malheur, seraient déjà tombés dans l'une des fautes mentionnées ci-dessus, pour l'amour de Dieu, ne continuent pas, mais se corrigent ; ou plutôt qu'ils fassent en sorte de tenir bien cachées leurs actions déconseillées, car autrement ils perdraient leur bonne réputation, l'estime des autres et même ils se mettraient dans le risque d'être éloignés de l'Oratoire. S'il y avait quelqu'un qui n'était pas résolu à se corriger, c'est-à-dire qui ne voudrait pas obéir au règlement, savez-vous ce que je lui conseille ? Qu'il vienne le dire en indiquant que, pour sa part, il ne reste plus volontiers dans la maison, et alors qu'on cherche une place ailleurs : nous lui ferons, pour notre part, encore ses bons certificats. Et ainsi les affaires avanceront dans un plein accord : amis avant, amis après. Parce que, si ce sont les Supérieurs qui viennent à découvrir les fautes, alors ce garçon devra en supporter la honte en étant renvoyé de l'Oratoire, le préjudice de ne pas être placé dans un lieu où il puisse gagner son pain et d'entendre que lui sont refusés les bons certificats, relatifs à sa conduite, utiles pour qu'il soit accepté dans les emplois. Et ces certificats sont exigés, partout où quelqu'un se présente pour demander du travail.

Mais ce soir, je ne suis pas venu uniquement pour vous dire des choses fâcheuses, mais également pour exprimer une satisfaction particulière à ceux qui viennent me trouver fréquemment et pas seulement en confession, mais aussi sur la cour et dans mon bureau. Ce n'est plus comme il y a quelque temps, lorsque beaucoup regardaient Don Bosco comme s'il était un épouvantail et le fuyaient sans cesse. Alors autour de moi, venus se confesser, j'avais une grande foule d'étudiants qui m'entouraient, surtout le samedi soir

et le dimanche matin ; mais, en ce qui concerne les apprentis, j'avais beau faire, beau dire : peu ou personne. A présent, au contraire, les choses vont mieux, bien qu'à dire vrai quelques-uns laissent encore passer un temps considérable avant de venir.

Rappelez-vous donc ceci : pour ma part, je suis toujours très content quand vous venez me trouver, et non seulement à l'église, mais aussi en dehors de l'église. Ce que je désire, moi, c'est que vous veniez non seulement pour me faire plaisir, mais aussi pour que vous puissiez recevoir de Don Bosco quelques bons conseils, que j'ai personnellement l'habitude de donner à ceux qui viennent près de moi.

Je voulais vous dire une autre chose, et c'est qu'avant-hier et aujourd'hui quelques-uns vinrent me demander s'ils pouvaient eux aussi se faire inscrire et appartenir à la Congrégation de S[aint] François de Sales. A plusieurs j'ai déjà répondu en particulier ; mais, puisque je sais qu'il y en a également d'autres qui auraient le désir de m'adresser cette demande, ainsi je vous réponds moi-même en quelques mots ici en public à tous ensemble. Je crois que vous savez presque tous déjà ce qu'est la Congrégation de S[aint] François de Sales. Elle n'est pas faite seulement pour les prêtres ou pour les étudiants, mais encore pour les apprentis. Elle constitue un rassemblement de prêtres, de jeunes abbés, de laïcs, spécialement d'apprentis, qui désirent s'unir ensemble, en cherchant ainsi à se faire du bien entre eux et aussi de faire du bien aux autres. Rappelez-vous donc que non seulement peuvent appartenir à la Congrégation ceux qui veulent ensuite devenir prêtres, mais également même qu'une partie considérable des membres est composée de laïcs. Peut lui appartenir quiconque aurait envie de sauver son âme. Si donc parmi vous il y a quelqu'un qui dise : — Moi, cette envie, je l'ai vraiment, et même je vois que, si je sors de l'Oratoire, mes affaires vont mal, et que moi, en menant une vie mesquine sur cette terre, je cours le risque de me damner pour toute l'éternité ; — celui-là peut demander à faire partie de la Congrégation.

— Et il ne nous manquera pas ensuite le nécessaire pour la nourriture et pour le vêtement ? — demandera quelqu'un.

En gardant sans cesse confiance dans la divine Providence, mère pleine de compassion, je peux vous assurer, moi, qu'il ne nous manquera jamais rien de ce qui nous est nécessaire, ni en période de santé, ni en période de maladie, ni en période de jeunesse, ni en période de vieillesse. Et même, ce motif est celui qui fait décider plusieurs à rester en Congrégation ; c'est-à-dire la pensée que, s'ils tombaient malades au milieu du monde, ou lorsqu'ils seraient plus tard vieux hors d'ici, ils seront abandonnés, méprisés, sans qu'ils puissent encore pourvoir à leur subsistance ou défendre leur cause : au contraire, s'ils restent ici, rien ne leur manquera. Donc celui qui désirerait chercher pour lui une situation stable, où ne lui manqueraient durant toute la vie ni le pain, ni le logement, ni le lit, ni le vêtement, celui-là peut demander à être inscrit dans cette Congrégation. Et encore celui qui considérerait les dangers extraordinaires de damnation que, s'il sortait d'ici, il trouverait au milieu du monde, comme les mauvais livres et les mauvais compagnons, et

voudrait dire : — Moi, j'entends me mettre dans une situation où rien ne puisse me manquer, pas même pour l'âme, — que celui-là aussi se fasse inscrire tranquillement dans notre Pieuse Société.

Remarquez également qu'entre les membres de la Congrégation il n'y a aucune distinction ; tous sont traités de la même manière, qu'ils soient apprentis, qu'ils soient jeunes abbés, qu'ils soient prêtres ; nous nous considérons tous comme des frères et la soupe que je mange, moi, les autres l'ont aussi, et le même plat, le même vin qui servent pour Don Bosco, pour Don Lazzero, pour Don Chiala, votre Directeur, sont donnés à quiconque fait partie de la Congrégation.

Maintenant quelqu'un dira : — Mais, Don Bosco désire-t-il beaucoup que nous fassions partie, nous, de cette Société ? Nous, lui ferions-nous plaisir si nous entrions ? — Non, mes chers, que personne n'ait l'idée en entrant dans la Société de vouloir, au moyen de cela, faire plaisir à Don Bosco. Non ; moi, je ne vous conseille pas de rester ici. Moi, je vous ai dit ces choses, en vue de vous en instruire, en vue de vous faire bien savoir comment sont les choses, en vue de vous aider à examiner quel pourrait être votre avantage et pour que celui qui désire cet [avantage] sache comment faire. Du reste, quant à moi, je ne suis pas là pour exhorter chaudement quiconque. Que celui qui juge bon de le faire, le fasse ; et pour celui qui ne juge pas ainsi, aucune importance.

Egalement s'il y avait quelqu'un qui désirait aller en Amérique, il aurait en entrant dans la Congrégation l'occasion d'y aller. Que l'on remarque cependant que la Congrégation n'envoie pas en Amérique quelqu'un qui n'en aurait pas envie, elle laisse seulement aller ceux qui le désirent beaucoup. Vous avez vu que plusieurs de vos compagnons étaient ici l'an dernier : à présent ils sont là-bas Missionnaires et font beaucoup de bien. Tant qu'ils furent ici, on ne les distinguait en rien de vous : ils étaient comme vous. Maintenant qu'ils sont là-bas, ils vivent contents d'une façon extraordinaire. Tous vous connaissez très bien Gioia, qui était cordonnier : eh bien, ces jours-ci, on a reçu la nouvelle qu'il est devenu un grand factotum, qu'il est cuisinier, cordonnier, catéchiste. Vous connaissez également le menuisier Scavini, qui autrefois était ici un grand garçon, à présent il est chef d'atelier avec environ vingt jeunes ouvriers sous ses ordres et nous savons que pendant le peu de temps, où il a été là-bas, il a fait énormément. Et Belmonte ? Il semblait n'avoir rien de particulier, quant aux qualités de sa personne, lorsqu'il était parmi nous ; et maintenant nous savons sur lui tant de belles choses : il est sacristain, musicien, catéchiste et nous pouvons dire que c'est lui qui est le responsable des questions matérielles de la maison de Buenos Aires. Et si vous voulez, ajoutez aussi Molinari, bien qu'il s'adonne à la musique. Tous ceux-là, l'an dernier, étaient parmi nous de simples apprentis et à présent ils sont là-bas des champions estimés et respectés. En conclusion pour celui qui le désire, le champ est ouvert devant lui et que celui qui ne le désire pas reste sans inquiétude à l'endroit où il se trouve à présent.

Maintenant, avant que je parte pour Rome, on fera un message au nom de vous tous pour le Pape, auquel je demanderai pour mes chers apprentis une bénédiction spéciale. Que cette bénédiction serve à vous faire progresser dans le bien, et aussi dans la santé et dans les intérêts matériels ; mais surtout

vous rende forts pour résister à toutes les tentations, par lesquelles à votre âge vous êtes tourmentés, et vous rende supérieurs au démon. Par ailleurs d'une manière spéciale je voudrais que, grâce à cette bénédiction, vous y mettiez tous, mais tous, grandement du vôtre pour vaincre ces tentations, qui veulent vous faire tomber en des choses contraires à la vertu de la modestie ; je voudrais que vous surveilliez vos pensées, vos regards, vos paroles de façon à ne jamais causer de dégoût sur ce point au Seigneur.

Donnez-vous du courage et vous verrez que la grâce du Seigneur, confirmée par la bénédiction de son Vicaire, vous rendra supérieurs à toute suggestion du démon. Par ailleurs que voulez-vous que je vous dise ?

A cet instant, il s'arrêta de parler et, avec un sourire affectueux, il posa son regard, rayonnant d'une bonté indescriptible, sur tous les jeunes, qui étaient suspendus à ses lèvres. A ce moment-là sembla se manifester sur son visage l'âme d'un père qui aime très tendrement ses fils. Après de courts instants de silence, il continua :

Tandis que moi je serai loin, vous, vous prierez le Seigneur pour moi, afin que je puisse réussir dans ce pour quoi je vais à Rome ; car, vous le savez, quand je pars vers Rome, j'ai toujours de grandes affaires à accomplir et je suis toujours guidé par des raisons graves qui concernent le bien de la maison et donc aussi votre bien. En revenant, si tout s'est bien terminé pour moi, je vous dirai aussi que vous avez bien prié et que vous êtes des braves, autrement je dirai que vous êtes autant de *sciappini* (1), que vous n'avez pas été capables par vos prières de m'obtenir ce que je désirais. Mais j'espère que, vous en priant et moi en faisant tout mon possible, les affaires réussiront bien, surtout si à vos prières vous joignez quelques communions. Oh oui, je crois que tous vous y mettrez du vôtre à faire quelques saintes communions pour que réussissent nos affaires à Rome.

En attendant, que le Seigneur vous donne la santé, la sainteté, et la persévérance dans le bien, pour que vous puissiez toujours vivre heureux.

Maintenant, si vous voulez me confier quelque commission pour Rome, je suis à votre disposition. Si quelqu'un voulait écrire une petite lettre au Pape, je la lui porterai moi-même ; seulement, je vous en prie, écrivez bien, et sans fautes. La dernière fois j'en ai également porté quelques-unes, et le Pape les lut ; et même il me fit remarquer quelques erreurs de grammaire et d'orthographe et il me disait : — On voit que ce sont bien des apprentis qui écrivent. Dites ensuite à untel qu'ici il faut deux *s* et ici deux *r*, etc. —

Je termine. Vous avez célébré il y a peu de temps la fête de saint Joseph et,

---

(1) Ce mot s'emploie dans le Piémont à propos de celui qui, dans son métier, est un *propre-à-rien*. On le lit en détachant l'*s* du *c*.

personnellement, je n'ai pas pu être présent à votre séance récréative et culturelle ; mais j'entends dire que pour sa Fête Patronale vous en ferez une autre, et alors, moi-même, je serai déjà revenu de Rome et je désire tant pouvoir venir prendre, moi aussi, une part active à votre fête.

Avec ces causeries Don Bosco, sur le point de partir vers Rome, grava dans les esprits des impressions grâce auxquelles, bien qu'éloigné, il n'apparaîtrait presque pas absent.

Il annonça aussi son prochain départ à deux personnes qui étaient de vraies mères pour l'Oratoire ; le Bienheureux avait l'habitude, et en raison de leur âge vénérable et en raison de la sainteté de leur vie, de leur donner le titre de maman. A la comtesse Callori il écrivit : « Ma bonne Maman. Avant de partir vers Rome je Vous écris ce télégramme. Je pars ce soir en direction de Rome. Adresse, Torre de' Specchi. Durée du séjour, trois semaines. J'espère vous [rencontrer pour vous] saluer. Bon voyage à Vous-même et à toute la famille. Amen ». Ce billet a pu être un moyen d'inviter la noble dame à venir en ville pour faire ses dévotions avant son absence. A madame Eurosie Monti il envoya par l'intermédiaire de Don Barberis ces lignes : « Chère Maman. Votre fils est sur le départ vers Rome. Il partira demain matin à 7 heures ; mais si vous le laissez comme il est, sans argent, il ne pourra pas accomplir vos projets ». La Dame, ayant lu la lettre et écrit une petite carte de réponse, y ajouta trois billets de banque de cent [lires neuves ou francs]. — Elle est une bonne Maman, Madame Monti, — s'écria Don Bosco, quand il eut ouvert l'enveloppe.

A une autre Dame de Rome il avait, quelque temps auparavant, annoncé deux fois son voyage : à madame Mathilde, épouse de monsieur Sigismondi, expéditionnaire apostolique. C'était une femme très pieuse et dévouée à Don Bosco, elle aussi déjà parvenue à un âge avancé. Le Serviteur de Dieu, comme nous l'avons déjà vu, trouvait dans cette excellente famille romaine une hospitalité non moins cordiale qu'avantageuse, soit pour la commodité de la chapelle privée, soit pour l'expérience pratique que monsieur Alexandre avait des dicastères ecclésiastiques. La première fois il lui écrivit à l'occasion de la mort de son père.

Très estimable Mad[ame] *Mathilde,*

Plusieurs fois nous avons parlé de vous, Mad[ame] Mathilde, et plusieurs fois je voulais vous écrire pour vous assurer qu'au milieu des nombreuses affaires qui vous ont importunée, de notre côté, nous ne vous avons jamais oubliée dans nos prières, communes comme privées, comme nous continuons à le faire pour Vous et pour le cher M[onsieur] Alexandre, votre mari. A présent, il me reste un peu de temps libre au milieu de nos interminables activités où il faut se débattre, et je m'en sers bien volontiers pour m'entretenir un peu avec les deux personnes qui m'offrent l'hospitalité avec tant de bienveillance et de mérite.

Je Vous assure que j'ai pris part à la disparition douloureuse de votre père, et je n'ai pas manqué d'ordonner et de faire des prières spéciales pour celui que Dieu a appelé près de Lui, ainsi que pour vous, pour votre sœur, afin que Dieu veuille vous accorder la patience et la résignation à ses divines volontés.

Nous avons fait la même chose lors de la disparition inattendue de la regrettée Mère Galeffi. Nous avons eu ensuite une grande consolation en apprenant que ces chers défunts eurent le temps de recevoir tous les secours de la religion, et qu'en faisant une précieuse mort en présence de Dieu, ils soient allés goûter la récompense que la bonté divine tient préparée au ciel pour tous ceux qui meurent dans sa sainte grâce.

Au mois d'avril, je devrai me rendre moi-même à Rome pour lire un travail de compilation à [la séance de] l'Académie de l'Arcadie du Vendredi Saint. La première porte à laquelle je vais frapper est certainement au 104 rue Sistina, où depuis si longtemps nous avons un véritable lieu de cocagne. Mais, comme je désire diminuer autant qu'il me sera possible les dérangements qui en résultent pour Vous-même et notre cher M[onsieur] Alexandre, je Vous prie de me dire en toute liberté si, à cette époque, vous pouvez continuer à me faire la charité habituelle. Dans un cas différent, Vous saurez nous indiquer quelques honnêtes familles auprès desquelles nous pourrions nous présenter.

Une personne de Turin doit se rendre à Rome dans peu de temps, et elle est chargée de régler mes dettes pour les frais engagés par le bon Alexandre à propos de plusieurs rescrits que j'ai ponctuellement reçus.

Le dix de ce mois nous ouvrons deux nouvelles maisons ; trois autres seront ouvertes en mars prochain. Comme vous le voyez, le Seigneur bénit notre pauvre Congrégation et priez Vous-même pour nous afin que nous puissions correspondre à ses grâces et à ses bénédictions.

Dans une lettre dernièrement reçue de la République Argentine, nos Salésiens envoient des salutations cordiales à Vous-même et à M. votre Mari et ils se recommandent à la charité de vos prières.

D. Berto, D. Lemoyne, D. Bonetti et d'autres personnes de notre maison présentent leurs respects à Vous-même et à votre Epoux, et, moi, en demandant pour vous dans la prière toute bénédiction céleste, j'ai l'honneur de me déclarer, en fils rempli d'estime et de vénération,

D[e] V[otre] M[éritante] S[eigneurie]

Oratoire S[aint]*-François de Sales. Turin*, 5-2-76.

Très obl[igé] *humble Serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Toutes mes salutations à Madame votre Sœur et au bon Petit Louis.

La deuxième lettre est écrite un mois plus tard, pour la fête patronale de la Dame. L'année précédente, en cette circonstance, il avait accompli personnellement ses « devoirs » ; maintenant, en lui demandant qu'elle lui accorde la possibilité de les accomplir de nouveau en personne, bien que différés, il montre qu'il a obtenu une réponse favorable au désir qu'il lui avait exprimé dans la lettre de février. Pendant les quelques heures d'arrêt à Sampierdarena, il fera écrire à Don Rua de remettre à Don Durando, pour qu'il l'apporte avec lui à Rome, une bouteille de 1815. « C'est un cadeau, expliquera le secrétaire, que D. Bosco désire faire à M[adame] Mathilde ».

Très estimable Madame Mathilde,

Après-demain nous ne pourrons pas avoir le plaisir de fêter chez vous la Sainte-Mathilde, mais je vous prie de bien vouloir nous redonner le temps utile en reportant au moins aux premiers jours d'avril, et alors j'accomplirai personnellement mes devoirs.

Mais je peux vous assurer que nous ne vous oublierons pas devant le Seigneur et justement le 14 de ce mois la S[ainte] Messe sera célébrée à l'autel de Marie Auxiliatrice et nos jeunes gens feront leur communion selon Votre pieuse intention.

Que Dieu vous bénisse, M[adame] Mathilde, et qu'il bénisse avec Vous M[onsieur] Alexandre et qu'il accorde à tous deux une santé stable, avec de longues années de vie heureuse.

Priez aussi pour ce pauvre homme qui sera toujours en J[ésus] C[hrist] un

Turin, 12-3-76.

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

Des affaires importantes l'attendaient à Rome, il avait des affaires nombreuses à Turin et hors de Turin. — Une chose après l'autre, tout s'arrangera, — dit-il lors d'une conversation à ce sujet avec les siens. Dans l'après-midi qui précéda le jour du départ, il écrivit plus de vingt lettres, dont quelques-unes adressées en France. Après le repas du soir, et l'on pouvait dire que c'était pour lui le moment du grand rapport, il s'entendit avec les différents Supérieurs sur beaucoup de choses à régler. Après qu'il eut terminé, quelques prêtres et quelques professeurs l'entourèrent. A Don Cipriano il recommanda de ne pas dépasser la demi-heure pour célébrer, excepté le cas où il y aurait de nombreuses oraisons : il est bon qu'ordinairement la Messe dure

de vingt-deux à vingt-cinq minutes. Au jeune abbé Obertiglio qui lui demandait la permission de se rendre chez ses parents pour une paire de jours, il dit de s'entendre avec Don Rua et Don Lazzero. Il n'opposait jamais de refus ; d'ailleurs Don Rua était très attentif à empêcher qu'il dût tenir des rôles odieux. A d'autres il parla sur autre chose. Ensuite, ayant salué une à une avec des paroles affectueuses les personnes présentes, il monta tranquillement dans sa chambre.

---

* *Sitientes* : premier mot de l'Introït du samedi qui précédait le dimanche de la Passion : il était utilisé pour désigner ce jour de carême.

Lettre rémissoriale : ou plus précisément "*Lettre dimissoriale*".

° *Vale* : Portez-vous bien ; salutation finale dans les lettres imitant une formule d'adieu en usage chez les Latins.

CHAPITRE VI

Voyage du Bienheureux à Rome.

De ce voyage le compagnon du Bienheureux traça un journal squelettique, en se réservant peut-être de l'étoffer quand il serait plus à son aise ou de fournir à d'autres les éléments ; mais ces notes sont restées telles qu'elles furent jetées sur le papier. Nous avons d'autres informations à partir de correspondances épistolaires, que nous mettrons à profit, et de causeries du Serviteur de Dieu, qui seront reproduites telles que les témoins nous les ont conservées. Dans notre récit, plus que l'ordre chronologique, nous suivrons un certain fil mentalement construit, qui sera assez visible, sans qu'il soit nécessaire de donner ici à l'avance des indications spéciales pour l'éclairer.

Don Bosco, qui désirait tant faire voir Rome et le Pape à ses prêtres, n'aurait-il pas pu faciliter la chose en changeant de secrétaire chaque fois qu'il se rendait dans la Ville éternelle ? Oui, certainement, si là-bas la multitude d'occupations et le manque de temps ne l'avaient pas obligé à avoir continuellement recours au travail du secrétaire à la maison et en dehors. Il arrivait, en effet, que le Bienheureux devait préparer pour les Congrégations Romaines ou pour les Cardinaux des documents écrits, qui ordinairement auraient demandé un mois ou deux de travail ; lui, au contraire au milieu de l'incrédulité de tous ceux qui l'entendaient, s'obligeait à expédier le tout en deux ou trois jours. Il écrivait son texte donc d'une manière expéditive et donnait à recopier à son calligraphe, en le tenant pendant des heures et des heures cloué à sa table de travail. Parfois Don Bosco finissait d'écrire son texte

à dix heures du soir et l'autre devait le lui redonner mis au propre le matin suivant, si bien qu'il arrivait que, lorsqu'il allait dire la Messe, il retrouvait là l'infatigable copiste comme il l'avait laissé la veille au soir. D'autre part, nous ne dirons rien des déplacements qu'il lui faisait faire à travers la ville pendant toutes les heures de la journée. Des services aussi ardus et précieux, personne ne les lui rendait mieux que Don Joachim Berto.

Un motif secondaire qui appelait cette fois-ci Don Bosco à Rome était un engagement qu'il y avait pris l'année précédente. Depuis 1874, grâce aux bons offices de ses admirateurs romains, il appartenait à l'académie de l'Arcadie sous son nom académique de *Clistene Cassiopeo*, porté autrefois par le cardinal Altieri (1). Voulant faire plaisir au Gardien général, Monseigneur Ciccolini, il avait promis de lire quelque chose de sa production lors d'une occasion ou d'une autre, et l'occasion vint. Les membres de l'Académie de l'Arcadie avaient l'habitude le soir du vendredi saint de tenir une réunion solennelle dans la grande salle du *Serbatoio* [*Réservoir*, nom du siège central ; voir page 136] au palais Altemps pour célébrer la Passion du Seigneur. Le Gardien offrit donc à Don

---

(1) A titre de curiosité, nous donnons ici la liste et les noms académiques des Salésiens devenus membres de l'Académie de l'Arcadie avec Don Bosco.

1. D. Bonetti == *Geriseo Temidense.*
2. D. Cagliero == *Egisco Sponadico.*
3. D. Durando == *Mirbauro Ascreo.*
4. D. Rua == *Tindaro Stinfalico.*
5. D. Albera == *Vatilio Driopeo.*
6. D. Lemoyne == *Ersindo Geresteo.*
7. D. Cerruti == *Mirtale Amicleo.*
8. D. Dalmazzo == *Celauro Gri*[n]*eo.*
9. D. Francesia == *Nigazio Pirgense.*
10. D. Bertello == *Podarce Pleuronio.*
11. D. Ronchail == *Elcippo Corintio.*
12. D. Guidazio == *Fidamante Alfeiano.*
13. D. Barberis == *Melisso Larisseo.*
14. D. Tamietti == *Nastone Efesio.*
15. D. Vota Dom[inique] == *Arc*[t]*aone Eubeo.*
16. D. Daghero == *Anceo Pallanzio.*
17. D. Rossi Fr[ançois] == *Etilo Ortigio.*
18. D. Monateri == *Licofonte Macaon*[d]*o.*
19. D. Scappini == *Almindo Cidonio.*
20. D. Garino == *Fidippo Cidonio.*
21. D. Borio == *Agastene Pelopideo.*

Bosco de venir lire un texte d'introduction, écrit en prose, lors de la séance du vendredi saint de 1876, qui tombait le 14 avril. Fut chargé de lui transmettre l'invitation Monseigneur Fratejacci, membre de l'Académie de l'Arcadie, qui lui écrivit à ce sujet avec chaleur, en lui disant : « Je serais de l'avis, respectueusement exprimé, que vous prissiez en considération cette invitation, parce que Votre venue à Rome en ce moment serait à la fois opportune et utile sous tous les rapports. D'autre part, le but tout à fait sacré que vous recherchez serait approprié et dans le même temps louable » (1). Le Bienheureux accepta de participer pour une fois seulement aux activités de l'académie ; nous verrons tout de suite de quelle manière les Saints participent aux activités de l'académie.

Cette acceptation fut considérée « comme un grand cadeau très apprécié fait à tous (2) ». Mais surtout Don Bosco vit dans l'affaire un ensemble d'avantages précieux. A cause de sa situation, il éprouvait le besoin de plus en plus grand de pénétrer dans tous les milieux et de se lier d'amitié avec toute sorte de personnes. Il avait en outre des raisons nombreuses et très graves de revenir à Rome ; il y avait spécialement la nécessité de sa présence pour arracher des privilèges les uns après les autres, car il voyait qu'était barrée pour lui la voie pour les obtenir tous en bloc. Que l'on se rappelle les demandes présentées vers la fin de 1875. Or le fait d'apparaître là-bas non à son gré, mais formellement invité, tandis qu'il en justifiait le voyage aux yeux de personnes qui montaient la garde à Turin et d'autres qui nourrissaient de la méfiance à Rome, lui donnait un accès plus facile auprès des prélats de la Curie. La même circonstance le mettait à l'abri des soupçons de ceux qui le surveillaient de près dans ses relations avec les hommes du Gouvernement.

Il arriva à Rome le 5 avril, vers deux heures de l'après-midi. Il fut accueilli « par le cher bienfaiteur » monsieur Alexandre Sigismondi, qui, après l'avoir conduit chez lui rue Sistina, lui affecta un appartement commode, tout à fait indépendant, là-haut au dernier étage, d'où une belle terrasse permettait de profiter du délicieux panorama de la ville. Il s'y plongea tout de suite dans

(1) Lett[re] 5 décembre 1875.
(2) Lett[re] du même, 9 janvier 1876.

le travail, en commençant en même temps ses pérégrinations en ville pour des visites qui étaient plus d'affaires que de pure convenance.

Avant d'aller plus loin, nous voulons donner un échantillon du journal mentionné plus haut. Voici les notes prises pour les quatre premiers jours : « *Jeudi 6.* Messe à la maison ; puis vers 10 heures chez le Card[inal] Antonelli ; ensuite chez Mgr Macchi, Camérier du Pape, puis à la maison. Vers 4 heures [de l'après-midi] chez Mgr Sbarretti, Secrétaire de la Cong[régation] des Ev[êques] et R[éguliers]. [Suit une information sur le cardinal Berardi, au sujet de laquelle nous parlerons ailleurs]. — *Vendredi 7.* Messe à la maison, puis travail jusqu'à l'heure du repas de midi. Nous nous sommes rendus auprès du P[ère] J[ean] Batta de Gênes au Couvent des Capucins proche de la place Barberini, pour traiter de l'achat d'une maison entre S[aint]-Jean-de-Latran et le Colisée. — *Samedi 8 avril.* Messe à la maison, puis à Torre de' Specchi ; repas de midi à la maison. Puis vers 4 heures [de l'après-midi], avec M. Vigliani et l'ingénieur Moglia, nous avons pris une voiture à cheval et nous sommes allés visiter le local entre S[aint]-Jean-de-Latran et le Colisée. — *Dimanche des Rameaux.* Toute la journée à la maison pour travailler ». Comme on voit, nous avons ici un *index rerum* [une liste qui présente les choses], mais sans [donner le contenu de] ces choses indiquées.

Les occupations romaines n'absorbaient pas Don Bosco au point de l'empêcher de porter sa pensée à Turin. Ici, nous parlerons de deux affaires seulement.

En partant de l'Oratoire, il avait le regret de ne pas voir encore l'aboutissement d'une démarche qui lui tenait beaucoup à cœur. Deux de ses sous-diacres avaient été, dès le début du Carême, présentés à l'Archevêque en vue des lointaines Ordinations qui selon l'habitude devaient avoir lieu le samedi saint ; mais, comme une réponse obtenue à ce sujet indiquait que les Ordinations n'auraient pas lieu à ce moment-là, on pria Monseigneur de bien vouloir délivrer une déclaration écrite pour un Evêque qui consentirait d'ordonner les deux fils de Don Bosco. Si ce n'est que le carême s'écoulait, que la semaine sainte était désormais proche, que Don Bosco partait pour Rome, et que l'Ordinaire ne donnait pas signe de vie. Don Rua se trouvait entre l'enclume et le marteau : ou insister auprès des Services Diocésains et provoquer sans doute l'indignation du Supérieur Ecclésiastique, ou

attendre avec le risque de voir tomber à l'eau les Ordinations et de causer de la peine à Don Bosco. C'est pourquoi, dès que Don Bosco arriva à Rome, il s'accrocha au parti de demander des instructions. Le dimanche des Rameaux, Don Bosco lui fit répondre ainsi : « Quant aux ordinations des jeu[nes abbés] Vota et Veronesi pour le samedi saint, c'est la volonté de Don Bosco qu'ils s'y présentent. Préparez Vous-même. Vous trouverez ci-joint les deux lettres dimissoriales signées. Si vous croyez bon de les envoyer à Vigevano, il convient encore que Vous en préveniez l'Evêque et que l'on sache si des ordinations ont lieu. De plus il faut [demander] la déclaration de l'Archevêque de Turin, de quelqu'un des Services Diocésains, par exemple du Théol[ogien] Gaude, [indiquant] qu'à Turin il n'y aura pas d'ordinations le samedi saint, et, cette déclaration, l'expédier à Vigevano. Si on voulait les envoyer à Suse, la déclaration ne serait plus nécessaire, parce que l'Evêque de Suse l'a déjà : il n'y aurait plus seulement qu'à en prévenir l'Evêque par une lettre de V[otre] S[eigneurie]. De plus on économiserait sur les dépenses. A votre prudence la décision à prendre » (1).

Finalement la réponse tant attendue de l'Ordinaire arriva ; elle arriva à une heure de l'après-midi du vendredi saint et disait ceci : « Les candidats Moïse Veronesi, de Bovisio, et Michel Vota, de Rivarolo, ne peuvent obtenir ni de l'Archevêque de Turin, ni d'aucune personne des Services Diocésains le document demandé par eux pour l'ordination au diaconat qu'ils pensent recevoir demain, si pendant cette journée du 14 avril ils ne se présentent pas au chanoine Peyretti ou au chanoine Zanotti pour passer l'examen portant sur *deux traités*, différents de ceux qu'ils choisirent pour l'examen du Sous-diaconat, et portant en plus sur le *Diaconat* ; et qu'ils rapportent à l'Archevêque l'attestation donnée par écrit indiquant qu'ils l'ont passé avec les félicitations du jury ».

Les deux ordinands ne perdirent pas de temps à se lamenter. En toute hâte, ils coururent chez le Chancelier de l'Archevêché

---

(1) La manière de s'exprimer du secrétaire indique clairement que Don Bosco ne lui a pas dit un mot du fait antérieur énormément déplaisant. Le Bienheureux ne parlait à personne de certaines affaires, sauf pour n'en dire rien de plus que le strict nécessaire. Certaines phrases cependant, dictées par lui, disaient à Don Rua beaucoup plus qu'elles ne sembleraient exprimer maintenant : « C'est la volonté de Don Bosco... Préparez Vous-même... A votre prudence la décision à prendre ».

pour avoir la délégation des examens ; en toute hâte ils coururent à la recherche des examinateurs, passèrent l'examen, volèrent de nouveau vers les Services Diocésains pour porter la note obtenue et retirer l'attestation d'un résultat accompagné des félicitations du jury, le présentèrent à l'Archevêque pour la déclaration ; en toute hâte ils coururent à la gare et partirent pour Suse. Les manières paternelles de ce saint Evêque pour les accueillir leur mirent le cœur en paix ; mais ils le virent tomber des nues quand ils lui présentèrent le certificat de l'examen, étant donné que le droit d'examiner les ordinands revient à l'Evêque qui procède à l'ordination, et non à celui de la résidence. De toute façon ils furent ordonnés. Il y eut cependant une conséquence désagréable de ce remue-ménage : le pauvre Don Vota, frêle comme il était, tomba malade et il en eut pour un an.

Il ne nous semble pas ici hors de propos de faire mention d'un fait qui prouve jusqu'à quel point arrivait le désintéressement du Serviteur de Dieu, obligé tant de fois à des dépenses qui n'étaient pas indifférentes pour lui, lorsqu'il avait à envoyer au loin les siens pour recevoir les ordres sacrés. L'Economat royal des bénéfices vacants lui versait une annuité de mille lires ; mais comme il la portait sur la mense archiépiscopale, Don Bosco, par égard pour l'Archevêque, ne voulut jamais l'encaisser. Ainsi depuis vingt-huit ans cette somme restait à la disposition de l'Ordinaire.

La deuxième chose qui depuis Rome rappela alors l'attention de Don Bosco fut d'une tout autre nature. Il sut que le dimanche des Rameaux Don Barberis devait commencer la prédication de la retraite spirituelle pour les jeunes du collège de Borgo S[an] Martino. Eh bien, il s'empressa de lui faire parvenir deux recommandations : qu'il fît en sorte de gagner l'amitié des élèves des classes de troisième et de seconde pour voir si, le cas échéant, parmi eux il y aurait « quelques briques qui conviendraient pour l'usine de Turin » et qu'il regardât, parmi les « ex-novices », s'il n'y en avait pas quelques-uns à enflammer et à rendre plus solides dans la vocation. Par « ex-novices » il faut entendre ici certains novices qui, ayant eu à l'Oratoire Don Barberis pour maître, avaient interrompu le noviciat pour le continuer sous la conduite du Directeur local, tout en alternant les activités habituelles des novices avec quelques occupations. Dans cette situation se trou-

vaient là-bas deux jeunes abbés et deux coadjuteurs. « Je fis tout ce que je pus ; mais les ex-novices, me sembla-t-il, étaient tous déjà bien solides », écrivit Don Barberis dans sa chronique. En ce qui concerne les élèves, il crut que « dans peu de collèges au monde » on pouvait trouver rencontrer « une plus grande piété, davantage de foi, une plus grande pureté de mœurs ». Enfin à propos des vocations il avait quelque chose à observer ; et même il en toucha un mot par lettre à Don Bosco. Il nous conviendra davantage d'en parler d'ici peu.

C'est le matin du lundi saint que fut demandée l'audience avec le Souverain Pontife. Pendant les jours d'attente Don Bosco trouva le temps de rédiger quelques suppliques pour les présenter ensuite humblement au Saint-Père. Il n'oubliait jamais les bienfaiteurs de ses institutions ; c'est pourquoi, se trouvant à Rome, il voulut obtenir du Pape des actes de clémence, c'est-à-dire des faveurs spirituelles, qui fussent à même d'attester sa gratitude personnelle à ses amis d'Amérique et d'Italie. Il écrivit donc avant tout un mémoire en faveur de monsieur Benitez et de Don Ceccarelli.

Très bienheureux Père,

Le Pr[être] Jean Bosco, humblement prosterné, a le très grand honneur de recommander à la très grande Clémence de V[otre] S[ainteté] deux catholiques méritants de la République Argentine : François-Joseph [= Joseph-François] Benitez et le Docteur Pierre Jean-Baptiste Ceccarelli.

Bien qu'il approche de l'âge de 81 ans, M. Benitez, homme très versé dans la science sacrée et [la science] profane, travaille cependant en se révélant infatigable et dépense son avoir très conséquent pour le bien de la religion, qu'il pratique d'une façon exemplaire. Toujours prêt pour toutes les œuvres de charité, il a favorisé la venue des Salésiens dans cette région et sans compter il a fait construire un collège et une Eglise à *S*[an] *Nicolas de los arroyos*, il a fourni le nécessaire et il soutient les missionnaires Salésiens qui, au nombre de sept, apportent l'instruction aux élèves, internes comme externes, du collège. En tant que très attaché au Saint-Siège, notamment à la personne sacrée et auguste du Pontife Romain, il recevrait dans sa vieillesse le plus grand des réconforts, s'il était honoré du titre de Commandeur de l'ordre que V[otre] S[ainteté] jugerait le mieux adapté.

Le Doct[eur] Pierre-J[ean]-Bapt[iste] Ceccarelli, Prêtre italien, a fait ses études à Rome et se rendit en République Argentine comme Missionnaire et, à présent, il est Curé-Doyen de l'unique, mais très peuplée, paroisse de S[an] Nicolas. Grâce à sa sollicitude furent réalisées la fondation et la mise régulière en place de plusieurs écoles [et de divers] internats, et il les soutient

avec beaucoup de zèle. C'est lui qui commença les démarches pour la venue des Salésiens à S[an] Nicolas ; grâce à sa sollicitude furent menés à leur terme les pourparlers avec les Autorités municipales, gouvernementales et ecclésiastiques. Son Archevêque, Léon-Frédéric Aneyros, parla de lui avec beaucoup d'éloge. Grâce à sa sollicitude particulière, c'est aux Salésiens que fut confiée à Buenos Aires l'Eglise de la Miséricorde, où, au nombre de trois, ils exercent déjà le ministère sacré. Il s'employa avec un zèle égal pour qu'aux mêmes Salésiens fût donnée à perpétuité l'utilisation du Collège, de l'Eglise publique au bénéfice des adultes et particulièrement de la jeunesse, qui à S[an] Nicolas se trouve dans le plus grand besoin d'éducation et d'instruction chrétienne. A présent, en père affectueux, il continue à assister les Missionnaires Salésiens et avec eux il s'emploie à la fondation d'un Collège auprès des tribus sauvages [= indigènes], afin de se frayer ainsi un chemin pour pénétrer en Patagonie, but principal de la Mission Salésienne.

Pour ce digne Prêtre, j'adresse cette supplique pour que V[otre] S[ainteté] daigne lui accorder la qualité de Chapelain ou de Camérier d'honneur ou de quelque autre titre que V[otre] S[ainteté] jugera bien adapté.

Ces deux gestes de Souveraine Clémence serviront certainement à encourager ces deux zélés Catholiques à persévérer dans le travail accompli à l'avantage de la Religion et à être à l'avenir de constants protecteurs de la Congrégation Salésienne.

Avec une profonde gratitude humblement se prosterne
D[e] V[otre] S[ainteté]

9 *avril*, 1876.

Solennité des Rameaux.

Très humb[le] *fils*
J[ean] BOSCO Pr[être].

Un deuxième mémoire concernait le commandeur Gazzolo. On y parle de « sacrifices pécuniaires » ; mais de la part du consul d'Argentine il n'y en eut pas. Il sembla bien au premier abord qu'il y en avait ; cela est dû au fait qu'il sut tourner au profit des Missionnaires les contributions des autres, surtout l'immense générosité de Don Ceccarelli, en menant les affaires de telle manière que tout semblait venir de lui. Plus tard la sagacité de Don Lasagna flairera et mettra en garde. Mais qui, dans les débuts, aurait jamais pu vaguement suspecter que constituait même un stratagème le pompeux uniforme garni des décorations relatives [à sa générosité] ? Toutefois Don Bosco, calmant les esprits qui bouillonnaient en quelques-uns des siens, ne permit jamais à quiconque de le traiter avec un manque de charité et de courtoisie. Nous-mêmes, tout en faisant un travail d'historiens, nous compatirons aux faiblesses humaines, et nous ne cesserons pas d'admirer la Providence, qui, malgré ces faiblesses, *in*

sua dispositione non fallitur [ne connaît pas d'échecs dans ses dispositions]. L'allusion qui est faite ici à l'Uruguay doit être comprise dans le sens de pourparlers déjà très avancés pour la fondation de Colón.

Très bienheureux Père,

Au nombre des fervents catholiques qui, ces temps-ci, se signalèrent pour leur zèle envers la personne du Chef Suprême de l'Eglise, je crois qu'à bon droit on peut compter M. le Comm[andeur] Jean Gazzolo, consul d'Argentine à Savone. D'après deux petits documents, que j'ai pu puiser à une source sûre et confidentielle, apparaissent plusieurs gestes de reconnaissance de son mérite, par lesquels on a rendu hommage à plusieurs de ses actions.

En m'en remettant au bon cœur de Votre Sainteté pour juger ces motifs de gratitude, je m'enhardis seulement à souligner l'important service rendu à la Congrégation Salésienne, spécialement dans la mission qui vient d'être ouverte dans la République Argentine et dans l'Uruguay. De nombreuses et grandes difficultés se présentèrent, mais avec sollicitude, insistance, avec des voyages et avec des sacrifices même pécuniaires, il réussit à tout aplanir. Terminées les démarches, il se mit personnellement à enseigner la langue Espagnole à nos Missionnaires, les assista, les guida à Rome et également à ses frais il les accompagna pendant le long voyage d'Amérique, en restant avec eux jusqu'au moment où il vit que l'œuvre évangélique était consolidée et promettait les fruits désirés.

Or, Très bienheureux Père, bien que le susdit Comm[andeur] Gazzolo, en tant que bon chrétien, n'ait pas cherché et ne cherche pas non plus à présent d'honneurs temporels, cependant pour le gouvernement Catholique d'Argentine qu'il représente en Italie, pour la grande vénération qu'il nourrit envers la personne de Votre Sainteté et pour le désir de laisser à sa famille un témoignage de son attachement à la Chaire de Pierre, il considérerait comme un trésor précieux si la haute Clémence de Votre Sainteté daignait lui accorder une décoration du niveau que Votre Sainteté jugerait bien adapté.

Cela servirait aussi à l'encourager de plus en plus à favoriser d'autres œuvres de charité et spécialement pour les missions du Chili à l'Ouest de la Patagonie, pour lesquelles furent déjà commencées les démarches, avec une espérance fondée que d'ici peu elles seront menées à bon terme.

Ainsi les Salésiens auront un motif de plus de professer une profonde gratitude envers Votre Sainteté et aussi d'augmenter le nombre des bienfaiteurs qui nous offrent leur aide dans nos pieuses entreprises.

Avec le maximum de vénération et de reconnaissance et avec le plus profond respect, humblement prosterné je demande la bénédiction apostolique.

J[ean] BOSCO Pr[être].

Par une troisième supplique il demanda au Pape des marques d'honneur pour deux insignes bienfaiteurs de l'internat de Sampierda-

rena.

Très bienheureux Père,

Le Pr[être] Jean Bosco humblement prosterné aux pieds de V[otre] S[ainteté] au nom et avec la recommandation de Mgr Sauveur Magnasco, Archevêque de Gênes, et de nombreuses institutions charitables, a le très grand honneur de signaler à Votre Souveraine Clémence deux catholiques, exemplaires et riches, qui depuis longtemps se réjouissent de dépenser leur avoir dans la fondation et le soutien d'institutions, destinées spécialement à l'avantage de la jeunesse en danger. Leurs noms sont Ange Borgo et Jean-Baptiste Conti [= Conte], tous deux de la ville et du diocèse de Gênes. Ce sont eux qui, entraînés par l'exemple admirable de V[otre] S[ainteté], assumèrent l'engagement de mener à terme l'Internat S[aint]-Vincent à Sampierdarena, où est presque terminé un bâtiment qui, dès que possible, pourra offrir un abri à pas moins de 300 enfants pauvres.

Pour ces deux citoyens vertueux, une humble prière est adressée à V[otre] S[ainteté], afin qu'Elle daigne donner à ces mêmes personnes un signe de bienveillance, en leur accordant une décoration d'un ordre pontifical, celui que Votre Sainteté jugera bien adapté.

Une telle marque d'honneur apportera certainement la plus grande consolation à leurs familles respectives, qui sont fidèles à la pratique religieuse, et sera pour ces personnes elles-mêmes source du plus grand encouragement à continuer dans leurs œuvres de charité, du fait d'avoir été bénis et honorés par le Vicaire de Jésus Christ, envers lequel ils nourrissent la plus grande vénération.

Que de la grâce... J[ean] BOSCO Pr[être].

Une quatrième demande concernait directement l'Internat de Sampierdarena. Le Bienheureux la présenta probablement à Rome, au moment de son départ ; mais il est plus opportun de la joindre ici aux précédentes. Il désirait obtenir que les curés de l'archidiocèse de Gênes eussent la possibilité de céder au profit de cette maison la quête des messes dominicales ; pas la quête des messes célébrées lors des fêtes supprimées [= fêtes qui n'étaient plus d'obligation dans le calendrier officiel], car elle était déjà affectée au séminaire de l'archidiocèse. Comme les autres, cette dernière supplique produisit aussi son effet, bien que sous une forme spéciale : la faveur était accordée, seulement de nom et pas de fait, à l'Archevêque, Monseigneur Magnasco, au bénéfice du petit séminaire de Chiapeto et en vue des vocations ecclésiastiques. A présent Don Bosco avait surtout pour objectif les fils de Marie, destinés à avoir leur résidence principale dans l'Internat Saint-Vincent-de-Paul. Dans cette affaire, l'Archevêque et Don Bosco étaient parfaitement d'accord.

Très bienheureux Père,

Le prêtre Jean Bosco, aux pieds de V[otre] S[ainteté], expose humblement comment à S[an] Pier d'Arena, près de Gênes, fut commencé il y a quatre ans un refuge pour les enfants pauvres qui arrivent de différents villages dans cette ville. On commença par un petit nombre ; mais la multitude de ceux qui à tout moment demandaient du pain et un refuge obligèrent à acquérir un autre terrain et à construire un nouveau bâtiment. A présent les jeunes recueillis sont environ trois cents ; dont cent trente d'un âge plus avancé sont orientés vers les études et se préparent pour l'état ecclésiastique ; les autres s'appliquent avec ardeur aux arts et métiers.

Mais pour faire l'acquisition et la construction, pour fournir le matériel, pour procurer le pain et le vêtement à ceux qui sont déjà recueillis, on dut contracter quelques dettes et l'on ne sait pas comment les éteindre. Il y a encore plus de soixante-dix mille francs qui pèsent toujours sur la pauvre institution, ou mieux sur le pauvre demandeur.

En ce besoin exceptionnel, ils ont recours à la source intarissable de la charité, à V[otre] S[ainteté] que tous proclament père des malheureux.

L'aide qu'on implore ici dépend de votre autorité suprême et elle consiste à permettre aux curés de ce diocèse de Gênes, en faveur duquel est spécialement dirigée l'institution, que les jours de dimanche et de fête d'obligation, jours où ils doivent célébrer la s[ainte] Messe *pro popolo* [aux intentions des paroissiens], ils puissent céder le produit de la quête au bénéfice de cet orphelinat [sic]. On limite ce geste de bienfaisance à la Messe des jours de dimanche et de fête d'obligation, parce que celui de la quête des fêtes qui ne sont pas d'obligation fut déjà par l'Ordinaire diocésain affecté aux différents besoins du jeune clergé. Cette faveur que l'on dit avoir été accordée pour d'autres graves besoins, ne le serait que pour trois ans. D'autre part, tout a été concerté avec l'Archevêque de Gênes, qui de bon gré prête son concours auprès de mes[sieurs] les curés, et même unit sa prière pour implorer près de V[otre] S[ainteté] la grâce, si telle est l'intention du Souverain Pontife.

Avec la plus grande gratitude de la part du demandeur et de la part des jeunes qui auront reçu ce bienfait, des prières quotidiennes sont assurées, afin que Dieu conserve longtemps V[otre] S[ainteté] pour le bien de l'Eglise et pour le soutien de tant de besoins, tandis que tous implorent prosternés la bénédiction apostolique.

Que de la grâce, etc.

D. JEAN BOSCO.

Le mardi saint, voici qu'arrivent à Rome Don Durando et le professeur Don Pechenino. Maintenant, ici, remontons un peu en arrière. Le soir où Don Durando présenta à Don Bosco le second volume de son dictionnaire latin (1), le bon Père, après lui avoir exprimé son approbation, lui avait tout de suite

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. [XI], p. 435.

ajouté : — A présent repose-toi un peu ; en temps voulu, tu iras en présenter un exemplaire au Pape. — Et ce ne furent pas des paroles en l'air. Avec lui venait aussi le théologien Pechenino pour présenter son Vocabulaire grec, édité alors et composé par volonté de Don Bosco et selon ses intentions morales, et sorti des presses de l'imprimerie de l'Oratoire. Le Bienheureux ne les fit pas venir tout de suite avec lui, soit parce qu'ils devaient faire passer des examens semestriels dans les collèges de Sampierdarena et de Varazze, soit parce qu'il désirait leur passage par Lucques et Florence. [Don] Pechenino logea chez sa sœur et Don Durando chez monsieur Colonna, expéditionnaire apostolique et vieil ami du Bienheureux.

La première pensée de Don Durando fut celle d'aller voir Don Bosco, qu'il trouva « tout occupé dans les affaires de notre Congrégation » (1), sans oublier toutefois l'Oratoire. En effet, il reçut de lui l'ordre de communiquer à Don Rua que son intention était que la retraite spirituelle, tant pour les étudiants que pour les apprentis, soit renvoyée à un moment après son retour. En faisant cette communication, le fils de Don Bosco exprimait un sentiment, qui montre quel était l'esprit de ces hommes formés à l'école du Serviteur de Dieu. « A te parler franchement, écrivit-il, m'accompagne toujours et partout une pensée triste, une espèce de remords, qui me fait moins voir l'ensemble des choses, et c'est le fait de me balader ainsi comme un fainéant et en dépensant aussi de l'argent, alors que là-bas il y a tant de travail ; ce qui me tranquillise, c'est seulement de penser que c'est D. Bosco qui a décidé cela et je lui en laisse le souci » (2).

Par cette même personne nous sommes informés que Don Bosco demanda pour elle au Vicariat les pouvoirs pour confesser à Rome ; c'est pourquoi, en un jour fixé, ce prêtre allait à la maison des Sigismondi et, là, il se confessait à Don Bosco, qui ensuite se confessait à lui en le mettant, comme il le dit (3), « un peu dans les embarras ». A Turin

(1) Lettre de D. Durando à D. Rua, 11 avril 1876.
(2) Lett[re] cit[ée].
(3) Lettre à D. Rua, 18 avril 1876.

son jour de confession était le lundi, parce que ce matin-là les pénitents de la maison n'avaient pas l'habitude d'être nombreux ; alors vers huit heures apparaissait Don Giacomelli, qui, après s'être confessé à Don Bosco, en écoutait à son tour la confession.

Entre-temps, le Bienheureux s'était préparé à lire son texte à l'Académie de l'Arcadie. Ce fut un travail qui dut lui coûter de la fatigue, tant il est rempli de citations et chargé de réflexion dans sa considérable longueur. Il circulait une vive attente, pour ne pas dire autre chose, en raison de la singularité du cas : à savoir qu'un prêtre piémontais, un prêtre entièrement donné à des œuvres d'apostolat et étranger au monde littéraire, un prêtre ayant la réputation d'être saint se présentait dans ce centre culturel romain pour faire entendre un texte de sa composition à un public habitué à écouter des lettrés exercés et même réputés. Le Serviteur de Dieu dut gagner la bienveillance de l'auditoire principalement avec sa sincérité. Sincérité de langage dans l'exorde, où la modestie des expressions n'était pas démentie par des préciosités alambiquées, mais confirmée par l'humilité elle-même du style, dans lequel on attendrait en vain n'importe quelle recherche pour faire de l'effet. Sincérité dans le choix du thème, qui n'était jamais venu à l'esprit de quelqu'un pour cette circonstance, mais qui est on ne peut plus adapté au caractère religieux du moment : les « Sept paroles prononcées par Jésus en croix », sujet évident pour un homme de Dieu dont l'âme, au soir du vendredi saint, ne trouve rien de mieux que de vivre de cette façon ce qu'on appelle communément les trois heures d'agonie. Sincérité dans tout le développement, qui avance tel qu'on pouvait s'y attendre de la part de quelqu'un qui partout et toujours tenait à être et à se montrer prêtre : une argumentation énoncée sur une tonalité religieuse du début à la fin et visant sans réticences ou euphémismes au bien spirituel des auditeurs. Sincérité dans la conclusion, où l'affection de Don Bosco pour le Pape se manifeste avec éclat.

Avec une naturelle et belle transition il en vient ici à parler de l'union des vrais croyants avec Pierre et avec ses successeurs et, en invitant tous à rester « rangés autour du digne successeur de Pierre,

autour du grand, du courageux Vicaire de Jésus Christ, du fort, de l'incomparable Pie IX », il continue : « Dans chaque doute, dans chaque danger, recourons à Lui, comme à une ancre de salut, comme à un oracle infaillible. Et que jamais personne n'oublie que c'est en ce Pontife prodigieux que se trouvent le fondement, le centre de toute vérité, le salut du monde. Quiconque rassemble avec Lui, bâtit jusqu'au Ciel ; celui qui ne bâtit pas avec Lui disperse et détruit jusqu'à l'abîme. *Qui mecum non colligit, disperdit.* Si jamais en ce moment ma voix pouvait arriver jusqu'à cet Ange Consolateur : Très bienheureux Père, voudrais-je lui dire, écoutez et agréez les paroles d'un fils pauvre, mais rempli pour Vous d'une très grande affection. Nous voulons nous assurer la voie qui puisse nous conduire à la possession du vrai bonheur ; c'est pourquoi tous nous nous rassemblons autour de Vous, comme autour d'un Père plein d'Amour et d'un Maître Infaillible. Vos paroles serviront de guide pour nos pas, de règle pour nos actions. Vos pensées, Vos écrits seront recueillis avec la plus grande vénération et, avec une vive sollicitude, propagés dans nos familles, dans notre parenté, parmi nos amis et, si c'est possible, dans le monde tout entier. Vos joies seront aussi celles de Vos fils, et Vos peines, comme Vos épines, seront également partagées avec nous. Et de même que c'est une gloire pour le soldat que de mourir sur un champ de bataille pour son Souverain, ainsi ce sera le plus beau jour de notre vie, si pour Vous, ô Très bienheureux Père, nous pouvons donner notre avoir et notre vie, parce qu'en mourant pour Vous, nous avons ce qui donne la certitude que nous mourons pour ce Dieu, qui récompense les souffrances passagères de la vie terrestre au moyen des satisfactions éternelles de joie trouvées au Ciel ».

De ce discours, nous n'avons pas l'original : Dieu sait que tout y était pêle-mêle ! Nous pouvons le déduire de quelques autres brouillons que nous avons sous les yeux. Par contre nous possédons la copie dont il se servit : c'est le résultat de la transcription effectuée en caractères bien nets et avec une infinie patience par le brave calligraphe Don Berto et retouchée çà et là de sa main. L'une des retouches a attiré notre attention : quatre fois au moins, il remplaça le mot « Sauveur » par le nom

de « Jésus », qui pourtant s'y trouvait déjà avec une fréquence non ordinaire (1).

L'effet fut triple : bon chez les bonnes personnes, déception pour quelques amateurs de littérature pure, humiliation pour quelques rares malintentionnés. Entendons deux témoins auriculaires. Don Durando écrit (2) : « Hier soir je suis allé à l'Académie de l'Arcadie pour entendre le discours de notre très cher D. Bosco : la salle était aménagée de façon splendidement décorée et illuminée, le savant auditoire était nombreux ; pas moins de quatre cents personnes demeuraient dans un religieux silence à écouter le discours à la fois simple et érudit de Don Bosco, qui fut très applaudi ». Et Don Berto à son tour (3) : « La soirée commença à huit heures... Des personnages distingués... s'étaient rassemblés en ce lieu attirés par le renom de la personne qui devait lire le texte d'introduction, écrit en prose. Ma pauvre petite personne fut conduite par l'aimable Gardien de l'Académie de l'Arcadie dans les premières places et, inconnu autant que silencieux, je me contentais d'observer les impressions du public qui constituait l'auditoire, qui était impatient de contempler en personne le nouveau membre de l'Académie de l'Arcadie. Dès qu'il parut à la porte d'entrée, alors tous les yeux se tournèrent vers lui, l'accompagnèrent du regard jusque sur l'estrade : tout babillage cessa et l'on commença. Il fut écouté avec beaucoup d'attention. On aima bien sa manière simple et aisée de parler des choses les plus difficiles. Au cours de la lecture j'entendis monter de la nombreuse assistance plus d'un *bravo, bien* ; je vis plus d'une personne lui envoyer un baiser avec la main, spécialement des prêtres. Il fut applaudi à plusieurs reprises. A la fin de la séance qui eut lieu à onze heures et quart, beaucoup de personnages distingués vinrent lui serrer la main... Il est cependant bon de noter qu'au milieu d'une si grande multitude d'amis de notre très cher Père, au milieu de tant d'admirateurs et du nom et des œuvres de D. Bosco ne manquaient pas cependant quelques Pharisiens, qui, comme à l'époque du Sauveur, cherchaient à

---

(1) Pour d'autres observations sur ce discours, que l'on présente ici aux lecteurs dans son intégrité (App[endice], Doc[ument] 8, [pp. 631-642], nous nous permettons de renvoyer à notre *Don Bosco con Dio* [*Don Bosco avec Dieu*, Apostolat des Editions, Paris 1980, pp. 125-126].

(2) Lett[re] à D. Rua, 15 avril 1876.

(3) Lett[re] à D. Bologna, 20 avril 1876.

le prendre en défaut dans ses paroles, *ut accusarent eum* [pour l'accuser]... ; des hommes venus écouter D. Bosco dans le but de pouvoir remarquer quelque chose pour le dénoncer au S[aint]-Office... Mais l'orateur, prévenu de ce piège, appuya chacune de ses pensées, chacune de ses paroles, peut-on dire, sur l'autorité des Saints Pères [de l'Eglise], sur celle de l'Evangile et de l'Eglise. De telle sorte que ces deux individus aux intentions perverses durent ensuite déclarer à quelqu'un : — D. Bosco est plus malin que nous. — La conclusion du texte, écrit en prose, fit ensuite chez tous une salutaire impression, et Mgr Sanminiatelli, Aumônier de S[a] S[ainteté], s'exprima à la fin de la réception en lui disant : — Vous nous avez tous bien servis ! — ». Nous savons en outre que le Père Saccheri, dominicain, secrétaire de [la Congrégation de] l'Index, a dit quelques jours plus tard que le discours lui avait beaucoup plu ; que tous y avaient eu quelque chose à apprendre ; qu'il méritait d'être publié. Nous savons aussi que certains portèrent un jugement empreint de suffisance : — Il n'a rien dit. Ce n'est pas riche en concepts. Cela n'est pas fait pour nous, mais convient entre prêtres [de bas niveau]. — Il ne manqua pas quelqu'un pour blâmer la longueur, la lecture ayant duré plus de trois quarts d'heure. Ici il ne fallait rien passer sous silence.

Revenus à la maison vers minuit, ils y trouvèrent le billet pour l'audience du Saint-Père. Le retard pour le remettre avait été conseillé par l'opportunité de ne pas causer de dérangement à Don Bosco pendant la préparation de son texte. On lui fixait l'audience pour le lendemain à sept heures du soir. Il avait fin prête sa liste habituelle de choses à exposer ou à demander : cette fois sept en tout, qu'il ne vaut pas la peine de rapporter, car elles sont exprimées dans des libellés peu ou point intelligibles.

Nous cueillerons plutôt dans la petite chronique de Don Barberis et nous insérerons ici une explication intermédiaire qui ne manque pas d'intérêt. Le soir du 22 janvier de cette année, comme la conversation était tombée sur la manière avec laquelle Don Bosco était traité par le Saint-Père, quelqu'un fit remarquer que le Pape semblait le recevoir toujours volontiers. — Il est certain, répondit Don Bosco, que je fais tout pour en terminer vite. Il faut venir en ayant bien préparé les choses que l'on veut demander. Certains, pour faire une demande au Pape, se mettent

à lui raconter toute l'histoire, et disent et redisent et traînent en longueur. D'ordinaire le Pape les interrompt et leur dit : — En conclusion, quelle est votre demande ? — Moi, j'y vais toujours avec un paquet de choses à demander ; mais, avant, j'en prends note avec précision et je me prépare. Arrivé devant le Pape, j'expose mon désir en peu de mots. Lorsqu'il s'agit de choses spéciales, comme il m'arrive souvent, j'ajoute cependant : Tel Pape, avec telle Bulle, en telle circonstance a accordé comme ceci et comme cela. Alors Lui, en deux mots, termine tout rapidement, et ensuite il rit, en disant : — Vous, vous utilisez peu de mots pour ne pas me fatiguer, mais, moi, j'en utilise encore moins que vous. — D'autres fois, Il voit que j'ai en main mon petit papier et il me demande :

— A quel numéro êtes-vous ?

— A la douzième demande que je veux faire à Votre Sainteté.

— Et vous en avez noté combien ?

— Dix-huit, Saint-Père.

— Oh, nous sommes déjà bien avancés.

— Cette fois-là, je crois que les dix-huit demandes qui, étant importantes, demandaient du temps et de la réflexion et pour l'exposition desquelles un autre aurait employé dix minutes pour chacune, moi, en dix ou douze minutes, je les ai toutes passées. Parfois après que j'ai terminé, moi, de parler, il commence, Lui, et me pose une série d'interrogations ; dans ces cas-là, naturellement, les choses avancent un peu plus au ralenti. D'autre part ce qui plaît plus que tout au Saint-Père, c'est que je ne lui fais jamais la moindre opposition ou la moindre insistance. Il lui semble bon d'accorder ? Eh bien, soit ! Il juge de ne pas le faire ? Je ne réplique pas. S'il me demande de simples éclaircissements, je les expose ; du reste, même si la chose demandée me paraît excellente, je ne souffle plus mot, si je vois qu'Il se montre peu disposé à me l'accorder. —

La bienveillance, avec laquelle Pie IX l'accueillit, ne pouvait être plus grande. Dès qu'il le vit, il lui dit : — On m'a dit que votre discours plut beaucoup, que plut énormément votre

manière de parler. D'autre part, je lis avec plaisir les lettres qu'ont envoyées vos Missionnaires et que vous publiez dans *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique] (1). — Dans la suite de la conversation le grand Pontife en vint à lui demander ce que, Lui-même, il pouvait faire pour la Congrégation Salésienne. Nul doute que Don Bosco a profité d'une si grande bonté, et pour cause. Nous apprendrons d'autres détails de l'audience par ce qu'il dira après son retour ; ici nous mettrons à profit les renseignements que nous a fournis un petit groupe de lettres que le Bienheureux expédia le lendemain de l'audience, c'est-à-dire le jour de la solennité de Pâques.

Deux de ces lettres sont adressées à Don Rua : une, la plus laconique, est personnelle, et l'autre, assez longue et détaillée, était destinée à être lue en public. La tension des affaires romaines, à laquelle il est fait allusion dans la première, concernait les relations de l'Etat avec l'Eglise, qui étaient devenues beaucoup plus tendues après la chute récente du gouvernement de droite.

Très cher D. Rua,

Hier j'ai parlé avec le S[aint]-Père et il m'a retenu pendant environ une heure. Il se déclara notre vrai [Cardinal] Protecteur. Il est prêt à nous favoriser et il a fini en disant : Dites-moi ce que je peux faire pour vous, et cela sera fait volontiers.

Pour la maison de Rome on discute : mais la situation à Rome est si tendue que je ne sais pas s'il convient ou non de prendre mes dispositions pour une telle entreprise. Nous verrons... Priez. La lettre qui est à part, tu peux la lire à tous les jeunes rassemblés ou dans la petite église ou dans la grande ou autrement comme il te semblera meilleur.

Il est bon de penser à la neuvaine de Marie Auxiliatrice. Essaie un peu d'écrire une lettre de ma part à Mgr [l'Evêque] de Pinerolo, puis à celui d'Alba, qui probablement ne viendront pas : après, vous les membres du Chapitre, débattez entre vous, et décidez vers qui se tourner (2).

J'ai besoin d'être bien informé au sujet de Madame Monti (3). Elle m'a fait voir plusieurs fois son testament qui était en notre faveur. Je ne sais pas si elle l'a refait ou non. Le Chev[alier] Bacchialoni (4) est informé de tout.

---

(1) Pie IX lisait ou se faisait lire chaque jour les articles les plus importants de ce journal.

(2) Il s'agit certainement de trouver un Evêque pour les cérémonies pontificales lors de la fête de Marie Auxiliatrice.

(3) Sœur du théol[ogien] Golzio, compagnon de séminaire du Serviteur de Dieu. Elle était morte ces jours- ci.

(4) Exécuteur testamentaire.

Il y a une certaine Claire Castelli qui aspire à l'héritage. Ce que Madame Monti m'a absolument interdit.

Toutefois, arrivé à la maison, si les choses sont comme on me les a fait voir, je ferai, quant à moi, en sorte qu'elle en sera très contente.

Tu peux copier la lettre dont j'ai parlé plus haut et ensuite, *mutatis mutandis* [ayant modifié ce qui est à modifier] l'envoyer à Lanzo et, si tu le crois bon, aillleurs aussi (1).

Salue Dogliani, Audisio, et Macagno le magasinier.

J'écrirai de nouveau bientôt.

D. Berto, D. Pechenino, D. Durando vont bien ; ils visitent Rome ; dès que les Dictionnaires Grecs (2) seront arrivés, ils seront présentés à l'audience du S[aint]-Père.

Que Dieu nous bénisse tous et considère-moi en J[ésus] C[hrist] comme un

Pâques, 16-[4]-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Très cher D. Rua,

De bonnes nouvelles pour toi et pour tous les jeunes de l'Oratoire. Je crois qu'il ne vous déplaira pas que je vous décrive l'audience obtenue chez le S[aint]-Père hier à 7 heures du soir (Samedi Saint). Elle dura environ une heure. Avec une bonté vraiment paternelle il lut le message du Marq[uis] Fassati, celui de D. Barberis et de ses novices, celui de D. Guanella et des fils de Marie. Puis il passa à lire toutes les lettres, les petites et les grandes. La dernière fut celle de Garrone dans laquelle le Pape remarqua de nombreuses erreurs de langue et d'orthographe. — Celui-ci, dit en plaisantant le S[aint]-Père, celui-ci a besoin de se préparer encore un peu avant de se présenter à l'examen de lettres. —

Il demanda s'il y en avait beaucoup de bons garçons comme Savio Dominique, et je répondis que oui.

— Sont-ils nombreux ?

— Je crois qu'il y en a plusieurs ; mais ils sont un grand nombre à chercher à rivaliser avec cet ancien élève et à le rejoindre dans la vertu.

— Les Novices sont-ils nombreux ?

— Jeunes abbés 61, les Coadjuteurs 35.

— C'est vraiment un miracle de la bonté du Seigneur ! Et les fils de Marie sont-ils nombreux ?

— Entre toutes les maisons ils sont environ cent ; nous espérons que plusieurs deviendront des Jeunes abbés en octobre prochain.

— Est-ce que, dans les autres maisons, apparaissent des vocations à l'état Ecclésiastique ?

— Il y a beaucoup de jeunes dans toutes les autres maisons, mais ceux de Turin se réservent de décider définitivement à l'époque de la

---

(1) C'est la lettre que nous mettons à la suite de celle-ci.

(2) De Pechenino, imprimés à l'Oratoire.

retraite spirituelle, quand j'espère me trouver moi aussi parmi eux.

— Parmi les apprentis y a-t-il des demandes pour devenir Salésiens ?

— Il y en eut et il y en a. Quelques-uns se rendirent déjà pleins de courage en République Argentine, beaucoup demandent à y aller, d'autres à rester dans la Maison.

— A propos de Missionnaires, j'ai lu avec beaucoup de plaisir les lettres des Salésiens et je bénis le Seigneur qui fait en sorte de leur préparer une moisson si abondante. Oui, en ces temps-ci, c'est une vraie bénédiction du Seigneur. Mais à présent comment se procurer un si grand nombre, car on vous demande dix Salésiens et trente Sœurs ?

— Beaucoup de Sœurs et beaucoup de Salésiens m'ont déjà présenté la demande d'aller rejoindre leurs camarades dans ces régions, vastes et sauvages, où vivent les gens de la Pampa et les Patagons.

— Mais en Australie, en Inde, en Chine il y a un extrême besoin de Missionnaires, il y a plusieurs Missions qui sont sur le point de s'éteindre par manque d'ouvriers de l'Evangile. Un Evêque du Japon a trois millions d'âmes dans son Diocèse avec six Prêtres seulement. Ne pourriez-vous pas, vous, accepter une ou plusieurs Missions dans ces pays ?

— Si Votre Sainteté bénit nos élèves et prie pour nous, d'ici peu de temps nous espérons pouvoir accepter quelques nouvelles Missions dans ces pays. Dans ce but nous avons déjà un Prêtre, D. Bologna, ainsi que d'autres qui étudient l'anglais, et savent déjà assez bien l'espagnol et le français.

— Oui, je bénis de tout cœur vos jeunes et je demande avec force que viennent sur eux les lumières du Seigneur, afin que ceux qui ont une vocation à l'état ecclésiastique puissent la mener à bien et acquérir la science et la vertu nécessaires. Dans ce but j'accorde à tous une indulgence plénière particulière pour le jour où ils se confesseront et ils communieront. —

Ici le Pape se mit à parler longuement des Fils de Marie, des Novices au sujet desquels j'ai écrit à part. Il se fit aussi raconter les détails concernant la Maison de Nice, celle de Vintimille et celle de Sampierdarena, [concernant] une Maison à ouvrir à Rome, etc., etc., des choses très longues dont je me réserve de vous parler ensuite quand je serai revenu à Turin.

En attendant, vous tous, ô mes chers jeunes, continuez envers moi votre affection, et priez pour moi. Le jour du Dimanche in Albis [appelé à présent 2ème Dimanche de Pâques] je célébrerai la Messe pour vous, et, vous, faites la sainte communion selon mes intentions. Vous la ferez tous, n'est-ce pas ? Bonsoir, mes chers enfants, et que la grâce de N[otre] S[eigneur] J[ésus] C[hrist] soit toujours avec vous et vous aide à fuir le vrai mal qui est le péché. Ainsi soit-il.

Rome, Pâques 16-4-1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

A l'audience le Bienheureux, avec les suppliques indiquées plus haut, porta également quatre messages collectifs de l'Oratoire, à savoir au nom des novices, des Fils de Marie, des étudiants et des

apprentis. Aux trois derniers fut apposée seulement la signature de celui qui représentait le groupe ; mais, celui des novices, le Serviteur de Dieu crut bon de le faire signer par tous en indiquant chacun son nom, y compris Don Barberis et avec son titre de « Directeur du Noviciat ». La raison fut que parmi les autres chefs d'accusation envoyés à Rome contre la Congrégation il y avait l'absence de noviciat. Que le Pape eût donc la possibilité de voir de ses yeux les prénoms et les noms des novices et la signature de celui qui les dirigeait. De ce message Don Bosco donna lui-même oralement les grandes lignes à Don Barberis et, ensuite, une fois rédigé, il le revit et le modifia. Ils étaient au nombre de quatre-vingt-seize, ceux qui avaient signé. Ici le Bienheureux rend compte de la présentation.

Très cher D. Barberis,

Je suis porteur de bonnes nouvelles et tu es le premier à les recevoir. Hier, à sept heures [du soir], j'ai eu une audience chez le S[aint]-Père et j'ai pu rester avec lui environ une heure. On parla beaucoup de la Congrégation et de nos chers novices : puis il lut du début à la fin leur message et les signatures qui lui étaient jointes, en demandant les qualités particulières de certains et s'il apparaissait chez quelques-uns une vertu extraordinaire. J'ai essayé de le satisfaire. Il en resta très satisfait et il dit que leur nombre est un miracle de la bonté du Seigneur. Puis il ajouta ces paroles textuelles : — Ce sont des oliviers nouveaux qu'il faut cultiver, mais il faut que les jeunes plantes permettent au cultivateur de couper les racines, les pousses inutiles et nuisibles ; d'éloigner le chiendent et le ver qui pourraient les abîmer. Vous, vous le comprenez, mais vous le leur expliquerez plus amplement. Ces tendres plantes doivent croître pour elles-mêmes et ensuite produire du fruit pour leur propriétaire. Gare, si la plante reste improductive et ne donne pas de fruits ! Elle est tout à fait inutile pour son propriétaire. Que Dieu bénisse ces jeunes plantes. Que Dieu les dirige et leur fasse donner du fruit pour sa plus grande gloire. — Après, il prit la plume et de sa propre main il écrivit à la fin de votre message. *Dominus vos benedicat* [Que le Seigneur vous bénisse], etc., comme tu peux le voir dans le message que je te renvoie, parce qu'il porte la signature du S[aint]-Père.

Salue de ma part d'une manière spéciale pour moi Peloso, Schiapino, Tosello, etc. J'écrirai autre chose à un autre moment.

Que Dieu nous bénisse tous et crois-moi en J[ésus] C[hrist] un

Ami très affect[ionné]

J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — J'ai reçu ta lettre et ce que tu m'écris va bien. Il est bon que soient faites des promenades par les novices.

Ouvrons une parenthèse pour clarifier le post-scriptum. Dans les deux phrases, il semble qu'il soit question d'une même

chose ; mais il n'en est pas ainsi. Le « va bien » est la réponse à une demande que lui avait adressée Don Barberis quelques jours avant Pâques. Ce dernier, lors de sa récente prédication à Borgo San Martino avait constaté que là-bas durant l'année on avait dit très peu de choses aux jeunes sur la vocation, tandis que dans les collèges, à son avis, il conviendrait de bien instruire les élèves sur trois points : 1° que de la vocation ils ne doivent pas décider tout seuls, mais avec l'aide du confesseur ; 2° que les plus âgés ne doivent pas attendre la fin de l'année scolaire pour prendre leur décision, mais considérer le moment de la retraite [spirituelle] comme le plus approprié pour l'étude du problème ; 3° que les élèves des classes supérieures doivent parler de cela lors de la confession. Don Barberis retenait en outre que, dans nos établissements, aux garçons des dernières classes primaires il faut déjà proposer les notions fondamentales de la question, car ils sont en train de s'approcher de la bifurcation, à partir de laquelle ils doivent se diriger vers le cours classique ou vers le cours technique. Voilà les points sur lesquels il désirait très ardemment connaître nettement la pensée de Don Bosco, en le priant également de voir si ce n'était pas le cas de rappeler sur ce sujet l'attention générale au moyen d'une de ses circulaires. La pleine approbation formulée laconiquement par le Serviteur de Dieu au moyen de son « ce que tu m'écris va bien » se rapportait aux points qui viennent d'être énumérés.

La dernière des lettres écrites au moment de Pâques, qui contiennent des informations sur l'audience pontificale, était pour la comtesse Corsi, belle-mère du Comte César Balbo *.

Bien méritante Mad[ame] *la Comtesse,*

Hier j'ai eu une audience chez le Saint-Père et j'ai pu longuement parler de Vous et de votre famille. Il rappela l'ancienne visite de la Délégation, demanda des nouvelles de la nouvelle petite famille. Je lui ai ensuite demandé une bénédiction spéciale : — De tout cœur, répondit-il, communiquez-la à tous de ma part. —

Que Dieu bénisse et comble de ses faveurs la Comtesse Corsi, dont vous parlez, qu'Il l'affermisse sur le plan de l'esprit et de la charité. Que sa famille croisse en santé et devienne toujours plus riche des vraies richesses, de la sainte Crainte de Dieu.

---

* *Ne pas confondre avec* son grand-père, le célèbre César Balbo.

Je m'empresse de vous communiquer cette bénédiction pour ne pas l'oublier. Ces temps-ci, viendrez-vous à Rome ? Personnellement, j'y reste encore deux semaines.

Je reçois la nouvelle qu'est morte Mad[ame] Monti. J'en ai beaucoup de regret. C'était une personne qui nous aidait beaucoup matériellement et spirituellement. Personnellement je la recommande de tout cœur à vos prières. Ayez aussi la charité de prier aussi pour ce pauvre homme qui, en vous assurant de ses faibles prières, sera toujours en J[ésus] C[hrist] votre

Rome, Pâques 76. *Humble Serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Je vous prie de présenter mes respectueux hommages et de transmettre leur part de la bénédiction du S[aint]-Père au Comte César, à la Comt[esse] Marie, à toute la famille Balbo, ainsi qu'à M. le Doct[eur] Fissore. Veuillez renvoyer à D. Rua la lettre ci-jointe, mais en toute commodité.

L'« ancienne visite de la Délégation » a besoin d'une explication. En 1871, les catholiques fêtèrent le jubilé pontifical de Pie IX, en multipliant les marques d'hommage envers le Vicaire de Jésus Christ, dans l'intention de lui apporter du réconfort après les outrages récemment endurés. Dans ce but vinrent en pèlerinage à Rome des délégations spéciales des différentes nations ainsi que des plus grandes villes italiennes. La Turin catholique, s'étant déjà signalée par des manifestations publiques sur le plan local qui déchaînèrent les fureurs et les violences des membres des sectes, envoya, elle aussi, sa propre délégation. Dans cette circonstance la vieille capitale du Piémont mérita l'honneur d'un éloge flatteur du Pontife, qui dans le discours tenu le 19 juin devant toutes les délégations italiennes s'exprima dans les termes suivants : « Chaque partie de l'Italie m'a donné des témoignages précieux d'attachement, mais qu'il ne vous déplaise pas que j'attribue en cette circonstance la première place à Turin. C'est de là-bas que vinrent les premières offenses et ces maux qui se répandirent ensuite à travers toute l'Italie ; mais d'où vient le mal vient aussi le bien, et vives furent les preuves de piété et d'affection qui de là-bas m'atteignirent ». A la distance d'un lustre, le Pape évoquait le souvenir de ces filiales manifestations turinoises. Don Bosco, cette année-là, avait fait annoncer que justement « pour ces raisons » on célébrerait « avec une plus grande pompe que lors des années passées », la fête de Marie Auxiliatrice ; un appel

de *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique] avait invité les fidèles à la « neuvaine solennelle » prêchée par le P. Second Franco, jésuite. Ces cérémonies, elles aussi, contribuèrent à préparer les esprits.

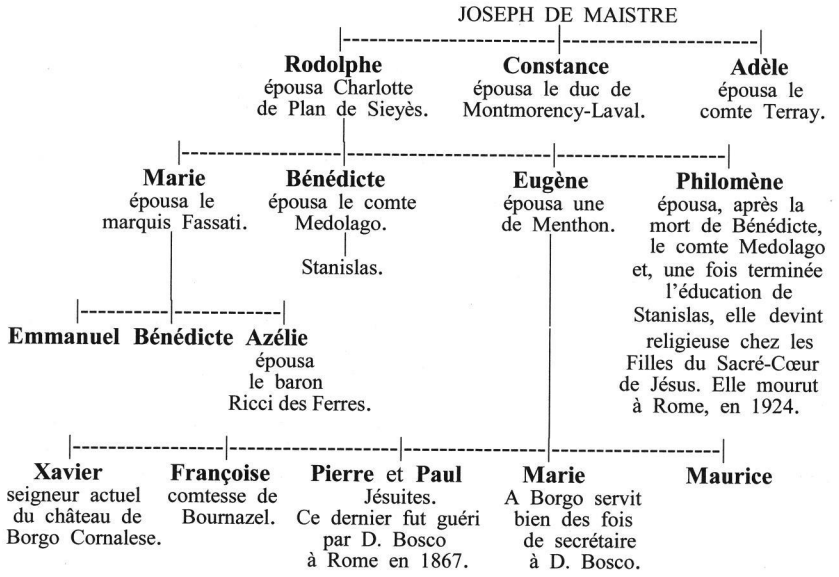
De date quelque peu postérieure, mais de sujet voisin de celui de la lettre précédente, il y a également cette autre lettre, adressée au Comte Eugène de Maistre (1).

Très cher M. le Comte Eugène,

J'ai reçu des nouvelles de Beaumesnil qui indiquent que Maman est sérieusement malade. J'ai immédiatement écrit à Turin afin que soient faites matin et soir des prières particulières devant l'autel de Marie A[uxiliatrice], pour obtenir la grâce de la guérison. Ensuite, je me suis rendu chez le S[aint]-Père, le Samedi Saint, à sept heures du soir ; j'ai demandé une bénédiction spéciale qu'il vous envoya de tout cœur, en assurant qu'il prierait aussi pour Vous. J'ai aussitôt tout écrit à M. Charles. Maintenant, je n'ai plus aucune nouvelle

---

(1) Puisque les membres de la famille noble de Maistre furent en étroite relation avec le Bienheureux et que leurs noms reviennent fréquemment dans sa correspondance, nous mettons ici la partie de l'arbre généalogique qui part du célèbre aïeul connu de tous.



En plus des quatre enfants indiqués ici, le comte Rodolphe en eut sept autres : **[Céline-Françoise]**, **Emmanuel**, **Joseph**, **[Elisabeth]**, **Charles**, **Xavérine** (Carmélite), **François**,

Beaumesnil est un village de Normandie, où les de Maistre avaient un château.

et si jamais Vous pouviez me dire quelque chose, Vous me feriez un grand plaisir.

Dans la même occasion, le S[aint]-Père demanda des nouvelles détaillées de Vous-même, de mad[ame] votre épouse et de votre nombreuse famille et il se montrait très consolé en entendant dire que l'esprit catholique héréditaire dans la noble et sainte maison de Maistre est reproduit chez les fils et chez les petits-fils de la future génération. Il demanda aussi des nouvelles particulières de Madame la Duchesse et, en plaisantant, il disait qu'il était content d'avoir quelqu'un qui l'accompagnait dans sa quatre-vingtième année. A tous ensuite il donna une bénédiction spéciale avec quelques faveurs spirituelles, que je me réserve de communiquer par écrit à Vous-même, à votre famille, à celle de M. le C[om]te François, à Mad[ame] Agostini et nommément à Madame la Duchesse.

Aux premiers jours de mai je pars de Rome et, arrivé à Turin, j'espère pouvoir faire une promenade à Borgo [Cornalese].

Le S[aint]-Père bénéficie d'une excellente santé et traite toutes les affaires de l'Eglise d'une manière telle que les secrétaires eux-mêmes de la Congrégation en restent ébahis. Mais le Cardinal Antonelli a été très mal depuis plusieurs mois. S'il n'obtient pas d'amélioration, il sera obligé de renoncer à sa charge de Secrétaire d'Etat.

Je vous suis personnellement très reconnaissant pour toute la charité que vous nous témoignez. Que Dieu vous récompense maintenant et plus tard au Paradis. Mes humbles respects à tous. Priez aussi pour moi qui de tout cœur suis pour vous en J[ésus] C[hrist] un

Rome, 21-4-1876.
104 rue Sistina.

Très ob[ligé] *et Très hu*[mble] *Serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

Après la lettre au comte de Maistre il est bon que nous reportions une courte lettre à la baronne Ricci, car l'une est étroitement en lien avec l'autre.

Bien méritante mad[ame] *Azélie*,

Dès que j'ai reçu votre lettre, j'ai aussitôt demandé une bénédiction spéciale au S[aint]-Père qui de bon gré l'a accordée à la bonne Grand-mère, comtesse de Maistre. Je l'ai aussitôt communiquée à Beaumesnil et j'espère qu'elle aura aidé à l'amélioration de la santé de la vénérée malade. Si Vous me donniez d'autres nouvelles, je les considérerais comme un vrai bienfait.

J'ai aussi demandé une bénédiction spéciale pour Vous, mad[ame] la Baronne, et pour toute la Famille Ricci, que, je Vous en prie respectueusement, vous voudrez bien saluer de ma part.

Je me recommande de tout cœur à la charité de vos prières, tandis que je me déclare avec une totale estime

De V[otre] Méritante S[eigneurie]
Rome, 104 rue Sistina, 21-4-1876.

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

Il est un détail que nous voulons signaler ici une fois pour toutes : dans sa correspondance épistolaire le Bienheureux ne fait jamais [voir * page 227] usage de l'adjectif *devotissimo* [très dévoué] devant la signature. Nous devons l'explication de ce fait à une réminiscence de Don Joseph Vespignani : c'est de lui que nous l'avons nous-mêmes entendue. Don Vespignani, qui fut secrétaire de Don Rua depuis la fin de 1876 à une bonne partie de 1877, avait employé, dans une lettre envoyée du bureau, ce superlatif dont l'usage était si courant ; mais Don Rua lui suggéra de le remplacer par *obbligatissimo* [très obligé] ou un autre semblable, en lui faisant observer qu'à Don Bosco *devozione* [dévotion, dévouement], *devoto* [dévoué] et *devotissimo* [très dévoué] semblaient des termes si sacrés qu'ils ne devaient pas être employés dans des significations profanes. Il lui fit remarquer aussi comment il répugnait à se servir de l'adjectif *divino* [divin], attribué à des sujets qui n'avaient rien à voir avec la Divinité.

A l'Oratoire les lettres de Don Bosco, de Don Durando et de Don Berto étaient lues en public : on omettait les parties où étaient abordés des sujets délicats, comme les divergences avec quelques personnages, connues d'un très petit nombre dans la maison ; les originaux portent encore des signes faits à la plume, qui indiquent à celui qui lit, ou à celui qui fait une copie, les éléments à omettre. On ne peut décrire à quel point des lectures de ce genre émouvaient et réjouissaient les esprits. Beaucoup envoyaient à leur propos des lettres à Don Bosco ; d'autres adressèrent des messages au Saint-Père. En leur écrivant de courtes lettres, les novices rendirent grâce à Don Bosco et au Pape. Don Barberis, quant à lui, écrivit : « Nous sommes remplis de consolation. Nous avons réuni ausitôt en conférence les novices et lu dans votre lettre les paroles que le Saint-Père nous adressait. On relut en présence de tous le message envoyé à Sa Sainteté, pour que tous s'affermissent de plus en plus dans les promesses faites. Dans une nouvelle audience, remerciez le Saint-Père de notre part ». Parmi les nouveaux messages il y en eut un qu'avaient envoyé les jeunes qui appartenaient à la Compagnie de l'Immaculée Conception : ils avaient signé au nombre de trente et un ; il nous plaît de choisir et de reporter les noms de ceux qui sont plus connus : Albin Carmagnola, Joseph Gamba, Second Marchisio, Joseph Isnardi, Louis Molinari, François Picol-

lo [= Piccollo], Charles Peretto, Bernard Vacchina ; tous, et pas seulement eux, devenus ensuite Salésiens. D'où l'on voit comment Don Bosco atteignait pleinement le but qu'il visait au moyen de cette Compagnie et que Don Barberis a expliqué comme suit dans sa chronique à la date du 23 avril : « On vise à prendre surtout les plus adultes et ceux qui bientôt devront décider de leur vocation personnelle ; parce que, dans l'esprit de Don Bosco, cela doit être comme un dernier échelon pour entrer dans la Congrégation, sans que la moindre connaissance ou la moindre idée en viennent à leur esprit. C'est l'un des secrets de l'Oratoire que de les faire passer par différents niveaux de conférences et de compagnies sans qu'ils en aient l'idée afin d'exercer une emprise sur beaucoup d'entre eux et ensuite de les porter et de les orienter vers le bien toujours d'une manière remplie d'affection et presque comme si l'on cédait seulement à leurs désirs ».

Pour progresser toujours avec un certain ordre, nous regrouperons à présent autour de quatre thèmes principaux une grande partie de ce dont il nous reste à parler : à savoir les affaires de Turin, les contacts avec des hommes politiques, les propositions de fondations et les faveurs spirituelles du Saint-Père.

Malheureusement « les ennuis » turinois suivaient Don Bosco même à Rome. Don Berto écrivit le 10 avril à Don Rua : « L'Archevêque de Turin m'a procuré du travail. Nous, nous construisons ; lui, il cherche à détruire ». Et Don Durando d'ajouter à l'appui, le 15 : « La guerre continue terrible contre notre Société ; mais, avec l'aide de Dieu et avec la faveur de Pie IX, on sera vainqueur en tout ! ». De nouveau, Don Berto le 26 : « Ici à Rome les hostilités de l'Archevêque de Turin sont connues, on peut dire, dans toutes les Congrégations et elles avertissent avec bonté Don Bosco de se tenir sur ses gardes, de s'apprêter à se défendre ».

Dans le « travail » procuré par ces « ennuis » au secrétaire de Don Bosco entra très probablement aussi la préparation d'une réponse officielle à l'accusation selon laquelle Don Bosco aurait de son propre chef modifié en plusieurs endroits et parfois même falsifié le texte authentique des Règles (1). Un autre travail lui vint

(1) Lettre de Menghini à Don Bosco, 7 février 1876.

pour recueillir des éléments, au moyen desquels on renverserait les obstacles dressés par Turin contre la concession de privilèges ; sur ce point nous renvoyons au chapitre XXI du volume onze [notamment pp. 472-474]. De toute façon, nous fournissent le contenu de cette lecture les phrases suivantes adressées par l'Archevêque à son avocat (1), qui était aussi l'avocat de Don Bosco auprès de la Congrégation des Evêques et Réguliers : « J'ai écrit à la S[acrée] C[ongrégation] des E[vêques] et R[éguliers] une lettre, dans laquelle je supplie que me soit donnée communication des privilèges que Don Bosco demande pour sa Congrégation ; en les demandant, j'ai de graves raisons de craindre qu'il ne soit constaté : 1° Que s'y trouvent allégués des motifs qui contiendraient des plaintes contre moi ; 2° que ma juridiction épiscopale peut être troublée. Je ne reçus pas de réponse. J'aimerais bien en avoir une, pour savoir comment me comporter ; car je voudrais écrire au S[aint]-Père. Demain D. Bosco se rend à Rome pour cette affaire... ».

D'autre part, que la faveur de Pie IX, dans laquelle Don Durando mettait sa confiance, ne fût pas imaginaire, est prouvé par ce qui a été dit plus haut, mais, en outre, l'est également par un témoignage de Monseigneur André Scotton. Dans une audience privée le Pape lui parla longtemps des affaires salésiennes et de la déplorable discorde, et, entre autres choses, en mentionnant les efforts de Monseigneur Gastaldi pour un réveil du rosminianisme, il dit ces paroles précises : — Eh, oui, les Rosminiens font vraiment du bien ; mais croyez-moi, mon cher, ils ne sont pas dévoués envers le Saint-Siège comme Don Bosco et ses prêtres — (2).

Monseigneur Gastaldi accueillit volontiers ces jours-là l'idée qui lui était venue d'écrire au Pape qu'il avait l'intention de renoncer à sa Charge d'Evêque (3). Le Pape lui répondit qu'il ne le lui conseillait pas ; de bien y réfléchir, de prendre conseil, de prier avant de prendre une décision. Dans la même lettre cet Evêque se plaignait en disant que le Pape ne l'aimait pas. — Je ne sais pas ce que j'ai pu faire à l'Archevêque de Turin, dit Pie IX à Monseigneur

(1) Lettre 2 avril 1876.
(2) Lettre de Don Durando à Don Rua, 2 mai 1876.
(3) App[endice], Doc[ument] 9, [pp. 642-643].

Sbarretti, si ce n'est de lui avoir écrit d'aller un peu plus lentement pour s'arrêter. — Le même Secrétaire des Evêques et Réguliers fit remarquer au secrétaire de Don Bosco : — C'est pour cela que le Pape a accordé à Don Bosco cette faculté qu'il demande, *ad tempus* [pour un temps donné], pour trois ans en Italie et pour cinq à l'étranger, mais sans qu'en soit formulé le Rescrit, d'abord parce que les Congrégations sont encore fermées en raison des congés de Pâques, puis pour que l'Archevêque ne vienne pas à le savoir : servez-vous-en tel que c'est déjà signé par moi. — La faculté à laquelle il est fait allusion ici est celle de l'*extra tempora* [en dehors des moments fixés, notamment pour les ordinations sacrées]. Avec de plus grandes précautions encore et pour le même motif lui fut octroyé le privilège de la dispense des lettres testimoniales. Nous en reparlerons bientôt.

Ce fut alors que Don Bosco eut connaissance d'une généreuse démarche osée par Monseigneur Galletti, Evêque d'Alba, pour essayer de radoucir Monseigneur Gastaldi. Le bon Prélat dut le lui dire personnellement, parce qu'il était obligé de rendre compte d'un refus de sa part. La lettre nous semble d'une importance assez considérable ; c'est pourquoi nous la transcrivons.

Très estimé et Très Cher D. Bosco.

En toute confidence, pour répondre à votre lettre très appr[écié]e, je dois vous dire qu'à présent, pour ma part, il ne serait pas opportun et prudent de devoir réapparaître à Turin devant le Révérendissime Monseigneur notre Archevêque, en venant me présenter en public comme prédicateur de la Neuvaine et de la Fête de la V[ierge] M[arie] Auxiliatrice, et puis je n'aurais vraiment pas la hardiesse de parvenir à une si grande démarche. Il y a quelques semaines seulement, pas davantage, que sans doute trop confiant en moi-même, et dans mes propres forces, j'entrepris par écrit de faire l'essai de prendre la défense du bien-aimé Don Bosco pour chercher un moyen de rapprocher les esprits de deux grands Hommes de Dieu, qui peut-être ne sont pas suffisamment unis, bien qu'en bon ordre de leur relation respective, parce qu'ils ne s'entendent pas et ne se connaissent pas ; mais le Seigneur m'humilia, et je ne sus pas gagner autre chose que de troubler et de révolter amèrement celui que j'aurais voulu radoucir, en embrouillant ainsi plus encore l'écheveau de la désunion, qui *n'est pas au niveau du cœur* mais d'ordre intellectuel. *Bonum mihi, Domine, quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas* [Il me fut bon, Seigneur, d'être humilié pour étudier tes décrets]. *Et cela dans le plus grand secret.* Peut-être l'Evêque de Pavie ferait-il à merveille pour votre Neuvaine et votre fête. Je Vous présente mes respects *in Domino* [dans le Seigneur].

Alba, le 28 *avril* 1876. *Votre très dévo*[ué] *Serviteur*

EUGÈNE Evêque.

Une lettre porte cette même date : elle est de l'avocat Menghini, et, en elle, un très précieux témoignage est rendu à Don Bosco. On voudra bien remarquer ou se rappeler que Menghini était aussi l'avocat de Monseigneur à Rome : il était donc tenu d'en épouser les intérêts, toujours dans les limites imposées par sa conscience et par l'honneur. C'est ainsi donc qu'il écrit à l'Archevêque de Turin le 28 avril dans une lettre portant sur des affaires d'un tout autre ordre (1) : « Don Bosco se sent fort du fait, qu'il soutient, de n'avoir jamais dans ses écrits offensé son Archevêque. A dire vrai, dans ses écrits adressés à Rome, il a fait preuve de la plus grande réserve. Cela a produit une excellente impression chez quelques Eminentissimes ». — Don Bosco se défend, il n'offense pas — dit une fois le Bienheureux à Don Francesia, lors d'une conversation à propos de quelqu'un qui le poussait à prendre l'offensive.

Que vienne mettre un terme à cette nouvelle série d'ennuis un autre incident pour des questions d'ordinations. Don Rua présenta aux Services Diocésains une liste de jeunes abbés, en suppliant qu'ils fussent admis à recevoir les ordres aux quatre-temps de Pentecôte. La liste ne fut pas trouvée régulière pour manque de certaines indications. Don Rua refit la demande, en tenant exactement compte des formalités voulues. Cela ne fut pas suffisant ; la réponse fut négative. On peut facilement comprendre combien ces refus causaient de l'amertume à Don Bosco.

Don Bosco raconta deux rêves prémonitoires en ce [mois] d'avril à son secrétaire qui *more solito* [comme d'habitude] les mit par écrit. Le voile qui en couvre la signification intime est assez transparent ; nous croyons, nous, que se trouve ici la place qui leur revient.

Dans la nuit du 7 avril Don Berto entendit Don Bosco qui, en dormant, criait : — Antoine ! Antoine ! — Le matin il lui demanda s'il avait dormi et il lui parla du cri. Alors le Serviteur de Dieu raconta, et, nous, nous transcrivons à partir du récit du secrétaire : « Il me sembla que j'étais auprès du bas d'un escalier, dans un endroit étroit, et surgit devant moi une hyène et elle ne me laissait plus bouger d'un pas. Ne sachant pas comment m'en libérer, j'appelais à mon secours Antoine, mon frère, mort depuis tant

(1) L'original est chez le théol[ogien] Franchelli de Turin.

d'années. Finalement la hyène bougea pour venir contre moi, en tenant sa gueule ouverte en grand, et moi, ne voyant pas d'autre moyen pour m'en sortir, je lui enfonçais ma main dans la gorge. J'étais angoissé par ce danger et personne ne venait à mon secours. Finalement voici que descend des montagnes un berger qui me dit : — L'aide doit venir d'en haut, mais pour l'obtenir il faut descendre très bas. Plus on est en bas, plus l'aide viendra d'en haut. Cette bête ne fait pas de mal si ce n'est à celui qui s'occupe d'elle, si ce n'est à celui qui le veut. — A ce moment-là je me réveillai ».

Une autre nuit, il rêva une nouvelle fois ; il fit du rêve ce récit : « Il me sembla que je me trouvais dans mon pays, et là-bas je vis arriver le Pape. Je ne pouvais pas me persuader que c'était lui ; c'est pourquoi je lui demandai :

« — Comment ? vous n'avez pas la voiture, Saint-Père ?

« — Oui, oui, j'y penserai. Ma voiture, c'est la fidélité, la force et la douceur.

« Mais il était épuisé et disait : — Je suis à la fin.

« Alors j'ai dit : — Non, non, Saint-Père. Aussi longtemps que les affaires de notre Congrégation ne seront pas terminées, vous ne mourrez pas. —

« Puis apparut une voiture, mais sans chevaux. Et qui la tirera ? Voici que s'avancent trois bêtes : un chien, une chèvre et un mouton, qui tiraient la voiture du Pape. Mais, arrivés à un endroit, ces animaux ne pouvaient plus la faire bouger et le Pape devenait de plus en plus épuisé. Je regrettais de ne pas l'avoir invité à venir chez moi et de ne pas avoir pensé à lui faire prendre quelque chose pour se restaurer. Mais, me disais-je à moi-même, dès que nous serons arrivés à la maison du chapelain de Murialdo [= Morialdo], nous arrangerons tout. Pendant ce temps-là, cependant, la voiture restait arrêtée. Alors je soulevai une sorte de planche, qui à l'arrière touchait terre. Le Pape, en voyant cela, se mit à dire : — Si vous étiez à Rome et si on vous voyait occupé à faire ces travaux, il y aurait vraiment de quoi rire. — Tandis que j'étais en train d'arranger la chose, je me réveillai ».

Cette fois-là, à Rome, Don Bosco s'approcha peu des hommes du Gouvernement. Il rendit visite seulement à l'honorable Melegari, Ministre des Affaires Etrangères, qui l'accueillit très bien. Le Serviteur de Dieu lui recommanda ses Missions déjà mises en route et d'autres futures. Il en reçut de belles promesses ; mais dans la pratique il n'en obtint pas de secours. Au cours de sa fameuse rencontre avec Depretis à Lanzo quelques mois plus tard, il ne rata pas l'occasion de revenir sur le sujet. Le Président du Conseil promit, dit qu'il appuierait une demande de secours qui lui serait présentée de sa part, qu'il enverrait des ordres aux consuls, qu'il en traiterait avec son collègue des Affaires Etrangères, qu'il aurait lui-même contribué ; mais ensuite, quand le Bienheureux arriva au *tandem* [au point essentiel de la question] et lui demanda des subsides, il reçut de lui comme réponse des louanges, des excuses, et l'on n'en parla plus.

Don Bosco envoya ensuite Don Durando à présenter ses respects à l'honorable Coppino, Ministre de l'Instruction Publique, qui se montra envers lui extrêmement courtois. Tout en sachant que dans l'antichambre beaucoup de personnes attendaient pour être admises en audience, il le retint pendant environ vingt minutes. Il lui fit de grands éloges de l'Oratoire et des collèges salésiens, qu'il connaissait très bien. Il fit aussi beaucoup de louanges des Vocabulaires [et des Dictionnaires] qui lui étaient présentés, les feuilleta, en lut la préface, admira l'élégance de l'ouvrage qui concernait le latin. « Toutes choses qui me firent plaisir, écrit Don Durando, mais pour lesquelles nous pouvons douter qu'elle viennent entièrement du cœur ». Malheureusement, en ces tristes temps de domination des sectes, il y avait toujours motif pour s'attendre à voir les faits mal correspondre aux paroles. Toutefois Don Bosco respectait et voulait que fussent respectées les autorités de l'Etat : il estimait gagner beaucoup, s'il obtenait, même seulement cela, de faire obstacle aux mauvaises préventions contre sa personne et ses œuvres. Cet esprit conciliant lui servit plusieurs fois pour arranger des affaires et aplanir des différends, qui paralysaient l'action salutaire de l'Eglise en Italie. Pour des arrangements radicaux, les temps n'étaient pas mûrs ; et même le soupçon porté sur ses tentatives d'arranger les choses souleva contre lui les deux camps opposés. Parmi les braves personnes, beaucoup en souriaient alors comme d'une ingénuité.

Pendant son séjour à Rome il reçut plusieurs propositions de fondations pour la ville, pour des endroits des alentours et pour les Missions. Nous ne dirons rien pour le moment ni des "Concettini" [Hospitaliers de l'Immaculée Conception], ni des "Castelli Romani" ni de Montefiascone ; nous parlerons seulement de propositions qui, bien qu'imprécises, sont une preuve de la confiance que l'on mettait dans le Serviteur de Dieu.

On se rappellera comment en 1875 on avait parlé de confier aux Salésiens la direction d'un collège à Ceccano (1). Servait d'intermédiaire le Cardinal Berardi ; mais l'invitation venait de son frère. On laissa tomber l'idée, parce que, à peine avait-elle transpirée, elle réveilla un nid de guêpes : il y eut un va-et-vient de prêtres pour protester contre ce qui aurait été un affront envers le clergé romain. Il faut sans cesse se reporter à l'époque dont on parle, en ne jugeant pas les affaires d'autrefois avec les critères d'aujourd'hui. A une si courte distance du 20 septembre [1870] pour les *romani cives* [habitants de Rome] les Piémontais n'étaient rien d'autre que des *buzzurri* (2) tombés chez eux en abondance depuis le nord de la péninsule. Les petites gens s'y défoulaient en imitant les nouveaux arrivés dans leur manière de crier pour vendre leur marchandise ; mais, dans certains milieux, c'était vraiment pour eux comme entre Juifs et Samaritains, qui ne s'entendaient pas. Pendant ces mêmes jours la princesse Altieri, qui estimait et vénérait Don Bosco, lui dit en confidence que, lorsqu'on avait fait, dans la réunion de la Société pour les Intérêts catholiques, la proposition de l'appeler à Rome pour lui confier les écoles pontificales, on n'avait pas voulu en entendre parler, parce que sa présence aurait affaibli l'autonomie du clergé romain. De nouveau, en 1880, il nous faudra assister à une manifestation de même nature et sous une forme plus solennelle. Donc le frère du Cardinal, ayant vu que les choses tournaient mal, fit appel aux Clercs Réguliers des Ecoles Pies [Scolopes] ; mais comme il les voyait là avec à peine la misère de sept élèves, il aurait voulu rouvrir les pourparlers avec le Bienheureux, c'est pourquoi il fit tâter le terrain

---

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, p. 171.

(2) La Crusca [voir ° page 227] dit : « Ce nom est donné d'ordinaire en Toscane à ces Suisses qui pendant la saison de l'hiver viennent y pratiquer leur activité de marchands de marrons chauds, de marrons bouillis, de polenta de marrons, etc. ». Ce mot vient peut-être de l'allemand *Putzer*, celui qui nettoie et, à l'origine, ramoneur ; [très vite il aura le sens de "péquenot" dans la bouche des romains].

par le Cardinal. Le Serviteur de Dieu, cependant, se déroba à cette affaire, en disant qu'il avait déjà sur les bras trop d'engagements.

Depuis plusieurs années Don Bosco ressentait le désir et le besoin d'établir une résidence à Rome ; plusieurs tentatives avaient déjà échoué, plusieurs autres devaient échouer encore. Le Préfet de [la Congrégation] pour la Propagation de la foi, après lui avoir parlé de Missions, l'interrogea à brûle-pourpoint :

— Pourquoi Don Bosco pense-t-il à de lointains pays et ne pense-t-il pas à venir à Rome ?

— Et pourquoi, lui répondit Don Bosco, Votre Eminence ne pense-t-elle pas à me chercher ici un local ? Je ne demande rien d'autre qu'un hangar pour rassembler les jeunes.

— Si cela suffit, laissez-moi faire, je vous le trouverai, moi. Je croyais que vous demandiez un gros capital ; mais, s'il s'agit de si peu, je le trouverai.

— Déjà d'autres parlèrent ainsi ; mais jusqu'à présent ce furent des paroles et rien de plus.

— Comment ? Vous doutez de ma parole ?

— Ce n'est pas que je doute de votre bonne volonté ; mais Vous avez tant à faire que cela vous sortira de l'esprit, que vous oublierez ou vous n'aurez pas le temps...

— J'y penserai, moi, à cela, soyez tranquille. — Cela se passa exactement comme Don Bosco l'avait prévu : on n'en parla plus.

Pour sa part, la princesse Altieri, mentionnée plus haut, revint à la charge. Au cours d'une visite qu'il lui fit, elle lui dit :

— Si Don Bosco arrive à mettre une maison ici à Rome, ma bourse et ma personne sont à sa disposition.

— A la fin du mois ou au début ? lança Don Bosco.

— C'est bien la même chose !

— Non, parce que, si c'est au début, la bourse est pleine ; mais si c'est à la fin, Votre Excellence donne tellement en aumône qu'elle lui reste vide.

— Au début, au milieu, à la fin...

— Oh, s'il en est ainsi, ça va bien. —

Et que l'on ne croie pas qu'était une expression d'amitié

ou de politesse l'offre de la princesse ; car elle lui écrivit à ce sujet encore après, en lui confirmant toute sa bonne volonté. Mais Don Bosco savait combien d'œuvres elle soutenait déjà de ses généreux subsides, si bien qu'il n'y avait pas à espérer de pouvoir obtenir d'elle des aides valides et durables ; d'où cette réponse évasive de sa part.

Ne se montra pas moins décidé à lui procurer un local à Rome le prince Marius Chigi de Campagnano, mais pour le moment on ne conclut rien. Don Bosco ne précipitait jamais les choses ; tant qu'il n'avait pas reçu de la Providence des indications claires, il allait prudemment.

C'est avec force que le cardinal Franchi, préfet de [la Congrégation] pour la Propagation de la foi, lui donna l'assaut pour les Missions d'Orient. Rien qu'en Chine, se trouvaient alors vacants trois vicariats apostoliques ; de là à quelques années ce nombre devrait monter à une quinzaine ; dès que les ouvriers évangéliques seraient prêts, que Don Bosco le lui signale : il n'aurait pas à dépenser un sou de sa poche, la Congrégation pour la Propagation de la foi se chargerait de tout ; le Pape le désirait vivement. Le Serviteur de Dieu souhaita pouvoir bientôt envoyer ses fils en Extrême-Orient ; mais, en attendant, il n'avait qu'une hâte : consolider et développer les Missions déjà entreprises, et sur ce point il exposa ses projets précis aussi bien au préfet de [la Congrégation] pour la Propagation de la foi qu'au Pape. Il demandait l'institution d'une préfecture apostolique en Patagonie et demandait avec insistance de larges subsides pour accélérer l'entrée des Missionnaires dans le territoire des Indiens ; les moyens efficaces sont : établir sur les frontières un réseau d'internats, de collèges, de pensionnats, y attirer les fils des sauvages [= indigènes], communiquer avec leurs parents et avec leurs chefs, former des gens du pays capables d'agir dans leurs tribus. Le Saint-Père prit tant à cœur les projets de Don Bosco qu'il insista à plusieurs reprises auprès du cardinal Franchi, en demandant à ce dernier de les examiner et de faire un compte rendu à leur sujet. Don Bosco eut un large échange d'idées avec le Cardinal, auquel il remit un rapport écrit et accompagné d'informations historiques et géographiques ; car il s'était aperçu qu'à Rome, sur ces pays, on n'avait pas de notions ou presque pas (1).

---

(1) App[endice], Doc[ument] 10, [pp. 643-646].

Pour ce qui est de l'Orient, il ne lui fut pas possible de mieux faire que de promettre à longue échéance.

C'est pour la question des privilèges que Don Bosco se fit les plus grands soucis ; mais, précisément au sujet de l'activité qu'il mena sur ce point, les informations sont peu nombreuses, tant il y agissait avec circonspection, en ne faisant part à personne des démarches qu'il faisait. Frustré dans ses efforts pour obtenir que les privilèges lui fussent accordés en bloc, il tenta tout pour arracher des facultés spéciales et de nombreuses indulgences. Il obtint ainsi les deux Brefs d'approbation pour l'Œuvre de Marie Auxiliatrice et pour la Pieuse Union des Coopérateurs ; à propos de cette question il sera utile de relire les chapitres III et IV du volume précédent. Il obtint le pouvoir à perpétuité pour le Supérieur Général de la Congrégation de donner à quiconque des siens la permission de lire des livres interdits. Mais surtout il obtint lors de l'audience du 3 mai que tous ceux qui se trouveraient dans les collèges de la Pieuse Société fussent dispensés de l'obligation de demander aux Evêques les lettres testimoniales ; privilège qui fut ensuite, dans une autre audience du 10 novembre qui suivit, étendu à quiconque voudrait entrer dans la Congrégation (1). De la plus grande importance, bien que temporaire, était aussi le privilège de l'*extra tempora* [en dehors des moments fixés], qui lui facilitait immensément la présentation de ses jeunes abbés aux ordres sacrés, sans devoir faire sans cesse des pieds et des mains pour se débarrasser des obstacles. Le Pape le lui accorda le 21 avril pour ainsi dire en sous-main, comme on le disait un peu plus haut [p. 186] (2). Pour d'autres grâces la liste est faite dans cette lettre à Don Cagliero.

Mon cher D. Cagliero,

Je t'écris de Rome et j'ai une quantité de choses à t'écrire que je te numéroterai toutes.

1° Le Saint-Père manifesta une grande consolation pour notre Mission Argentine ; avec moi et avec d'autres personnes il loua l'esprit de Catholicisme qui chez les Salésiens s'est toujours manifesté.

— Je lis, me dit-il, toutes les lettres qui sont envoyées de là-bas et elles me

(1) App[endice], Doc[ument] [12], [p. 647].

(2) App[endice], Doc[ument] [11], [pp. 646-647].

plaisent beaucoup. — Il envoya à tous sa Bénédiction Apostolique, en encourageant à recourir à Lui pour toute éventualité.

2° Il a accordé beaucoup de privilèges et de faveurs spirituelles, entre autres les droits paroissiaux à toutes nos maisons ; les confesseurs approuvés dans un Diocèse peuvent confesser dans n'importe laquelle de nos maisons, même au cours des voyages. Est accordé l'*extra tempus* [en dehors du moment fixé]. De tout cela tu recevras la liste.

3° Il y a ci-joint une lettre pour M. Benitez, dans laquelle je lui communique la bénédiction du S[aint]-Père qui l'a nommé Commandeur. On est en train de préparer le bref correspondant : il partira à ton adresse le quinze de ce prochain [mois de] mai.

4° La lettre envoyée au Docteur Ceccarelli lui donne connaissance des belles expressions employées par le S[aint]-Père en sa faveur : il le constitue *pour le moment son camérier secret* ; donc Excellence Révérendissime.

Ces deux nouvelles, tu les ignoreras, et donc tu ne leur donneras aucune publicité, si ce n'est d'une manière vague. Une fois reçus le Bref de Benitez et le Diplôme pour Sa Seigneurie Ceccarelli, tu t'entendras avec D. Fagnano. Tu apporteras tout toi-même. Tu inviteras le Comité du Collège et les amis de l'un et de l'autre. Que D. Tomatis prépare un beau petit sketch à jouer en cette occasion ; et que deux jeunes apportent sur un plateau le Bref de Commandeur, et sur un autre le Diplôme ; mais, toi et Don Fagnano, vous accompagnerez les élèves et prendrez etc. et les offrirez en les déposant dans leurs mains. Ce sont des choses auxquelles on doit donner toute l'importance (1). Dans l'enveloppe qui contiendra les objets mentionnés, je glisserai une nouvelle lettre.

5° Le S[aint]-Père parla beaucoup de l'Archevêque de Buenos Aires ; il se montra très content de Lui, et il semble qu'il ait quelque projet à son égard. Cela, je l'écris aussi à Lui-même.

6° Le S[aint]-Père nous propose trois Vicariats Apostoliques en Inde, un en Chine, un autre en Australie. J'en ai accepté un en Inde, mais j'ai demandé du temps, pas moins de dix-huit mois pour m'occuper du personnel opportun. Le Card[inal] Franchi m'a assuré qu'il ne veut pas que la dépense indispensable repose sur nous.

7° Cela entraîne la nécessité que tu reviennes en Europe. Pour cela, réfléchis pour savoir me dire quel personnel, Salésiens et Sœurs, est nécessaire et je tâcherais d'en organiser vite l'expédition, afin que, une fois les affaires mises en ordre, tu puisses revenir à Valdocco pour commencer une maison à Rome, et ensuite une promenade en Inde.

8° A propos de la maison à Rome, il est décidé de l'ouvrir, et tu pourras peut-être à ton arrivée loger déjà sous notre toit. Un peu à la fois. *Bougianen* (2).

---

(1) Tout cela fut accompli avec une belle solennité le 15 août au moyen de cérémonies religieuses et d'une séance récréative et culturelle publique (App[endice], Doc[ument] [13], [pp. 648-649]).

(2) Les Piémontais sont appelés *Bougianèn* [*Bogia nen*, qui ne bouge pas] : des gens qui ne se dépêchent pas, c'est-à-dire qui avancent lentement dans leurs affaires et sont des partisans du « qui va doucement, va sûrement et va loin ».

9° Comme notre but est de tenter une pointe jusque dans la Patagonie, ainsi il sera bien de te présenter en mon nom chez l'Archevêque, à qui j'écris également, et de lui parler de la part du Saint-Père pour savoir s'il juge opportun notre projet, et quels moments et quelles manières lui semblent opportuns, en retenant toujours pour notre base l'implantation de Collèges et d'Internats ; que dans votre pensée vous restiez toujours attachés à ces œuvres au voisinage des tribus sauvages [= indigènes].

10° Madame Orselli Félicité est morte ; Thérèse (1) alla demeurer avec nos Sœurs à Valdocco, qui font très bien. Mourut aussi Madame Monti. Comme j'étais absent, on lui fit changer son testament, ainsi m'écrit D. Rua.

11° Ensuite il est entendu qu'en octobre nos Sœurs iront s'occuper du Séminaire de Biella : et que trois Salésiens ouvriront un Internat dans le pays de Trinità.

12° Nous avons en cours une série de projets qui semblent des fables ou des affaires de fou aux yeux du monde : mais à peine manifestés, Dieu les bénit de sorte que tout avance à voiles gonflées. Motif pour prier, remercier, espérer et veiller.

13° Donne-moi une information sur votre situation financière, en m'indiquant si vous avez pu utiliser les objets que vous avez emportés avec vous ; si vous avez reçu ceux qui furent envoyés ensuite.

14° Il est inutile de dire combien de salutations sont envoyées à toi et aux tiens. Le Card[inal] Antonelli, Berardi, Sbarretti, Fratejacci, Menghini, Sigismondi Alexandre et Mathilde, le Chev[alier] Bersani et beaucoup d'autres expriment des souhaits et des bénédictions. D. Berto, l'habituel Secrétaire ; D. Durando et D. Pechenino sont ici à Rome. Ils ont apporté un exemplaire de leurs Dictionnaires pour le S[aint]-Père : demain soir ils auront l'audience. Ils vous envoient leurs salutations respectueuses.

15° Ce que je t'écris, j'entends que cela soit également dit à D. Fagnano et *pro rata parte* [pour la partie qui les concerne] à tous les autres.

Ensuite salue de ma part tous les amis, parents et bienfaiteurs, en transmettant à tous la bénédiction du S[aint]-Père avec beaucoup de faveurs spirituelles, dont il sera donné connaissance dès que possible.

16° Lorsque, par ailleurs, tu pourras t'adresser seulement aux Salésiens, dis-leur que je les aime beaucoup en J[ésus] C[hrist] et que je prie chaque jour pour eux. Qu'ils s'aiment réciproquement, que chacun fasse tout ce qu'il peut pour se faire des amis, et diminuer *coram Domino* [devant le Seigneur ; en conscience] tout motif de disputes ou de souffrances d'autrui.

17° Nous attendons toujours avec anxiété vos lettres. Que la grâce de Notre Seigneur Jésus Christ soit toujours avec nous. *Amen.*

Prie pour celui qui sera toujours pour toi en Jésus Christ un

Rome, 27 *avril* 76.

Ami aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Au début du mois prochain, plaise à Dieu, je repartirai pour Turin.

Le S[aint]-Père lui-même a accordé la Croix de Chev[alier] à M. Ang[e] Borgo et à M. J[ean]-Baptiste Conti [= Conte], insignes bienfaiteurs

(1) Vieille demoiselle, qui d'abord avec d'autres personnes allait raccom-

de S[an] Pier d'Arena.

A l'audience du 3 mai, en plus du secrétaire, il fut accompagné également par Don Durando et par Don Pechenino, qui apportaient avec eux, bellement reliés, deux exemplaires de leurs dictionnaires. Don Berto présenta avec une grande humilité deux messages, l'un de la Compagnie du Très saint Sacrement et l'autre du Groupe des Enfants de chœur. Le Pape, après les avoir regardés attentivement et en avoir lu quelques lignes, les posa sur son bureau, en disant : — Demain je les lirai mieux à la lumière. — Ayant entendu le but de ces associations, il s'écria : — Bravo, bravo ! Ce sont des moyens pour augmenter la piété chez les jeunes gens ! — Après avoir donné sa bénédiction aux trois et leur avoir dit quelques paroles aimables, il les congédia, en retenant près de lui le Bienheureux, qui resta là presque une heure.

La troisième et dernière audience eut lieu à une heure de l'après-midi le 11 mai. Pendant l'attente, Monseigneur Sanminiatelli dit à Don Bosco que le Saint-Père l'avait envoyé à l'Académie de l'Arcadie et qu'ensuite il avait voulu tout savoir. — Très beau l'ensemble, observa Monseigneur, mais la conclusion fut magnifique, plut beaucoup, et le Pape en fut très content. — A la suite de Pie IX venaient les cardinaux Franchi et Bartolini. Divers personnages attendaient dans la salle, parmi lesquelles l'Archevêque de Barcelone. — Voici une fleur de votre jardin, — dit à Don Bosco le [Souverain] Pontife, en indiquant le secrétaire. Don Bosco parla en ces termes : — Saint-Père, permettez que je puisse vous présenter les respects et les compliments de toute la Congrégation Salésienne et daignez agréer les prières que les Salésiens font pour la conservation de Votre santé, et que ce soit pour de nombreuses années encore. — Le Pape répondit à ce souhait en disant : *Fiat, fiat*, pour pouvoir exécuter nos projets. — Ensuite, ayant béni les personnes présentes, il s'éloignait tout doucement, tandis que Don Bosco, qui se tenait derrière, parlait un peu avec le cardinal Bartolini, puis avec le cardinal Franchi, qui selon la volonté du Saint-Père lui fixa un rendez-vous, pour y examiner ses propositions concernant les Missions. Le Bienheureux conféra avec lui dans l'après-midi et lui remit le memorandum, cité plus haut, que Son

---

moder le linge à l'Oratoire et qui ensuite fut admise à vivre avec quelques braves dames logées chez les Sœurs et occupées dans les mêmes travaux.

Eminence promit de soumettre à l'examen des Cardinaux pour en faire ensuite la relation au Pape.

Après cette audience de prise de congé que nous venons de raconter, le Serviteur de Dieu se prépara à partir. Cependant nous ne viendrons pas tout de suite à parler du retour, mais nous placerons ici dans l'ordre chronologique toutes les autres lettres expédiées de Rome que nous avons pu retrouver. Elles contiennent de nombreux détails, que l'on ne doit pas négliger, sur des personnes et des choses et aussi sur Don Bosco lui-même.

1. *A Don Lemoyne.*

Le dimanche des Rameaux, 9 avril, était mort à Lanzo un jeune pensionnaire, sans qu'il pût recevoir les Sacrements ; ce directeur en était désolé.

Mon cher D. Lemoyne,

J'ai reçu ta chère lettre, à laquelle je ne pus répondre tout de suite. Le jeune Arisio te cause de la peine et tu as raison de cela, mais une fois que l'événement s'est produit, à quoi sert l'affliction ? D'autre part, il s'était confessé très peu de temps auparavant, il était bon, et donc on doit exclure tout doute : il est sûrement mort dans la miséricorde du Seigneur. Quant à toi, ensuite, tu n'as rien qui pèse sur ta conscience ; par charité, prie pour lui.

Actuellement à Rome j'ai ajusté plusieurs affaires ; je suis en train d'en ajuster d'autres, et prie et fais prier, afin que tout réussisse pour la plus grande gloire de Dieu. D. Rua t'aura communiqué une lettre pour toi et pour ces chers jeunes qui sont à la fois les tiens et les miens.

Monsieur Alexandre et Madame Mathilde Sigismondi parlent à tout instant de toi, des soirées passées avec toi ; ils reçoivent avec grand plaisir tes salutations et te présentent de tout cœur les leurs en retour.

En attendant, dis à nos chers maîtres d'école, préfet, catéchiste, assistants, jeunes de toutes les classes que pour eux j'ai demandé au S[aint]-Père une bénédiction spéciale pour leur santé, leur sagesse et leur sainteté, avec beaucoup d'autres faveurs que je leur communiquerai à mon retour à Turin.

Jeudi prochain je dirai la sainte messe pour vous tous, et, je vous en prie, que tous ceux qui sont pour moi des amis fassent leur Communion selon mon intention pour une affaire de très grande importance.

Que la grâce de N[otre] S[eigneur] J[ésus] C[hrist] soit toujours avec nous, et crois-moi entièrement ton

Rome, 22-4-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Salue de ma part Bonomi et Trione.

2. *A Don Rua et à Don Lazzero.*

Le Bienheureux espérait être à Turin pour la fête du Patronage de saint Joseph, [le IIIème dimanche après Pâques] qui tombait le 7 mai ; mais il ne le put pas. Célébraient cette fête surtout les apprentis. Gastini, externe, maître des relieurs et président des anciens élèves, devait diriger « ses amis » pour accomplir leurs dévotions à l'Oratoire. — Pendant l'absence de Don Bosco, en plus de l'élève de Lanzo, étaient morts à l'Oratoire trois étudiants et un coadjuteur. — Le catéchiste des apprentis, Don Chiala, était malade ; il ne vécut plus qu'une paire de mois. — Pour comprendre l'éloge rendu au coadjuteur Barale, chef de la librairie, qu'il suffise de savoir ce que Don Barberis écrivait de lui à cette époque, c'est-à-dire qu'au milieu des apprentis, il faisait le travail de six assistants. — « Fare un carrozzino » [littéralement : effectuer une petite voiture] est une expression employée dans le Piémont dans le sens de *versuram facere* [faire un emprunt, souvent peu honnête], c'est-à-dire qu'elle signifie en réalité faire un contrat illicite d'emprunt en argent à des conditions très onéreuses ; dans un sens figuré, elle pourrait vouloir dire : faire une mauvaise ou une bonne affaire, selon le point de vue. A Turin cependant l'expression est employée dans le sens péjoratif. Ici Don Bosco, avec « que de choses [effectuées] », semble faire allusion à des opérations ayant bien réussi et, avec « que de "carrozzini" effectués ou en train d'être effectués » à des opérations n'ayant pas réussi selon son désir, ou mises sur pied, mais onéreuses.

Mon cher D. Rua et [mon cher] *D. Lazzero,*

1° Que l'on se concerte pour que Gastini et ses amis puissent faire la Saint-Joseph à l'Oratoire ; mais je voudrais deux choses : 1° qu'ils me permettent d'aller prendre le repas de midi avec eux, en payant bien entendu ma part. 2° Que ceux qui le peuvent fassent leurs dévotions.

2° Que l'on donne satisfaction à Dogliani pour l'impression du *Tantum ergo* et de la Polka, mais à condition qu'il soit brave comme Barale.

3° Préoccupez-vous du P. Chiala César, donnez les ordres opportuns, envoyez-le à Valsalice ou en n'importe quel endroit qui lui plaise le plus, et que l'on n'épargne rien qui puisse lui être utile ou lui plaire.

4° Et qu'il ne se fasse pas de souci au sujet du Bréviaire sans mon ordre exprès.

5° Pour le jour de la S[aint]-Joseph, j'espère être avec vous, *si Dominus dederit* [si le Seigneur permet].

6° Il semble que la mort tire un profit abusif de mon absence ; il faut justement que je cherche à venir vite là-bas pour vous voir et vous porter en personne la bénédiction apostolique.

7° Que de choses, que de "carrozzini" [contrats ou démarches peu honnêtes et en général onéreux pour Don Bosco] effectués ou en train d'être effectués. Cela semble des contes de fées. Nous nous dirons tout.

Je ferai bientôt connaître le jour et l'heure de mon arrivée. D. Berto, D. Durando, D. Pechenino vont bien, ils vous saluent et avec moi vous souhaitent tout le bien possible.

Saluez de ma part D. Bertello, D. Guidazio, Febbraro et Buzzetti Joseph, et croyez-moi en J[ésus] C[hrist] un

Rome, 24-4-1876.

Ami aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Ne pas oublier de donner mes salutations à Bruna Antoine.

3. *A Don Rua.*

Les « choses en cours » sont les pourparlers pour les privilèges. Dans la précipitation pour écrire à la main ce billet, un aveu révélateur lui a échappé, à savoir que « le travail *le* fait devenir fou ». « Se frotter les mains » est une expression populaire à propos de celui qui se met de bon cœur à faire quelque chose ; souvent l'ouvrier, avant de mettre la main avec ardeur à son ouvrage, se frotte les mains. — Les étudiants préparaient la [comédie en latin] *Phasmatonices* de Rosini, retouchée par le Père Palumbo. On en reparlera [voir page 322].

Très ch[er] *D. Rua,*

Rien de nouveau : les choses sont en cours, nous allons tous bien. Le travail me fait devenir fou. Priez beaucoup pour moi. J'ai écrit à M[ada]me Bricherasio, pour qu'elle préside lors de la fête de Marie Auxiliatrice. J'attends sa réponse.

Dis à Dogliani, à Buzzetti et à D. Lazzero qu'ils se frottent les mains et se préparent pour la musique de ce jour-là. Que l'on n'oublie pas la Comédie en latin.

Dis à Dompè (1) que je voudrais qu'il fût un D. D. S. S.. Une belle médaille, s'il devine.

Que Dieu vous bénisse tous. *Amen.*

J[ean] BOSCO Pr[être].

---

(1) Emmanuel Dompè, élève de seconde, devenu ensuite salésien. La devinette qui suit est l'un des moyens habituels par lesquels le Bienheureux obligeait les esprits à réfléchir et les préparait à l'un de ses bons conseils.

4. *Au même.*

Le Bienheureux continuait à trouver de bonnes âmes, qui accueillaient chez elles des Salésiens ayant besoin de repos et d'un traitement particulier. Le jeune abbé Vigliocco mourut ensuite en août [voir # page 227] ; Don Giulitto s'éteignit en septembre [voir # page 227] après quelques mois de sacerdoce.

Très ch[er] *D. Rua,*

Si jamais la santé de Vigliocco demande qu'il aille chez Madame Agnelli, je suis bien content [de cette solution]. C'est une personne très pieuse. Après lui [question santé, nous avons] Massimelli ; pour finir [la liste], Giulitto, qui cependant doit se préparer pour l'ordination [aux quatre-temps de] Pentecôte, si la santé est là.

Quant à Bruna, que l'on entende l'avis de D. Albera, ou du moins [que l'on ait] un certificat de son curé.

J'ai beaucoup à faire. Je ne sais pas si je pourrai me trouver [avec vous] pour la fête patronale de Saint Joseph. Qui sait si on ne peut pas la transférer à un autre dimanche. J'y serai sûrement. Mais que l'on fasse comme vous croyez bon. Ecris-moi des nouvelles. Au milieu de cette semaine en cours, j'écrirai [pour donner] le jour de notre départ. Nous sommes tous en bonne santé. Priez beaucoup. Saluez Don Bertello, qui ne m'a encore écrit aucune lettre. Dis aux apprentis, à ceux du petit jardin, que je remettrai leur message entre les mains du S[aint]-Père ; ensuite j'écrirai. Que Dieu nous bénisse tous. *Amen.*

30-4-76. J[ean] BOSCO Pr[être].

5. *A Don Perino.*

Il était ancien élève de l'Oratoire. Quel programme précieux pour le nouveau curé de Piedicavallo dans la région de Biella ! Quand il quitta l'Oratoire, Don Bosco lui avait prédit qu'il serait curé, mais que sa paroisse serait dévastée. En effet, pendant qu'il était en charge à Piedicavallo les protestants firent *de populo barbaro**.

Très ch[er] *D. Perino,*

Je me réjouis beaucoup de ta promotion comme curé de Piedicavallo. Tu auras un champ plus vaste pour gagner des âmes à Dieu. Le fondement de ta bonne réussite en paroisse est : avoir soin des enfants, assister les malades, aimer les personnes âgées.

---

* " Faire *de populo barbaro* " : " ramener les habitants *à l'état d'un peuple barbare* " ou bien " agir *à la manière d'un peuple barbare, sauvage* ".

Pour toi : confession fréquente, chaque jour un peu de méditation, une fois par mois la récollection [alias : exercice de la bonne mort].

Pour Don Bosco : Propager les *Lectures Catholiques* et venir prendre le repas de midi à l'Oratoire chaque fois que tu viendras à Turin. Le reste de vive voix.

Que Dieu te bénisse, ainsi que tes peines et ta future paroisse et prie pour moi qui te serai toujours en J[ésus] C[hrist] un

Rome, 8-5-1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

6. *A Don Dalmazzo.*

Le voyage des élèves de Valsalice à Rome eut lieu à l'automne de 1874 ; on en parla aussi dans le volume précédent. — La dispense [d'âge] de dix mois pour le diacre Michel Vota fut accordée en même temps que deux autres, l'une de seize mois pour le diacre Joseph Giulitto, et la seconde de dix-sept pour le diacre Pierre Perrot ; l'obtint le 3 mai *ex audientia Sanctissimi* [lors de son audience avec le Saint-Père] Monseigneur Sbarretti, secrétaire de la Congrégation des Evêques et Réguliers. Le Rescrit porte la signature du cardinal Ferrieri, qui avait succédé au cardinal Bizzarri comme Préfet de la Congrégation susdite.

Très ch[er] *D. Dalmazzo*,

Le S[aint]-Père parla beaucoup du Collège de Valsalice et des élèves qui lui ont rendu visite. Il envoie à tous sa Bénédiction ap[ostolique] sous cette forme aux élèves et à leurs parents : Bénédiction apostolique avec indulgence plénière *in articulo mortis* ; une autre indulgence plénière à leur convenance au cours de la vie.

Beaucoup d'événements, de nombreuses affaires graves, nous nous les dirons de vive voix.

Je serai à Turin vers la fin de la semaine prochaine.

Salue le préfet, D. Daghero et tous nos chers salésiens ainsi que tes chers élèves qui sont également mes chers élèves. Tu diras à Vota que sa dispense d'âge est obtenue. Qu'il se prépare donc à devenir saint.

Salue aussi ta mère et Molinari.

Aime-moi en J[ésus] C[hrist] et crois-moi un

Rome, 5-5-1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

7. *A Don Lemoyne.*

Une copie de la lettre écrite par Don Bosco pour les jeunes de l'Oratoire avait été envoyée au collège de Lanzo. Les nouvelles qui y étaient contenues firent naître l'idée d'envoyer un message au Saint-Père, en l'accompagnant d'une offrande pour le denier de Saint Pierre.

Très che[r] *D. Lemoyne,*

Le message du Collège de Lanzo a été remis avec l'offrande de 100 fr[ancs] au S[aint]-Père de mes *propres* mains, et lui procura un très grand plaisir. Comme c'était le soir et qu'il avait un peu de mal à le lire, alors, moi-même n'y voyant qu'à moitié, je pris sa place pour en faire la lecture, et il l'écouta avec grande satisfaction. Puis il ajouta ces paroles textuelles :

— Remerciez de ma part ces braves élèves de Lanzo, dites-leur de prier le bon Dieu pour moi ; je les bénis de tout cœur et leur accorde, c'est-à-dire aux Salésiens et aux autres personnes du Collège de Lanzo : 1° La bénédiction Apostolique ; 2° Une indulgence plénière selon la convenance à gagner le jour où ils s'approcheront des Sacrements Sacrés. —

Ensuite, j'ai demandé si, ces faveurs, Il daignerait les étendre aussi aux parents des jeunes et des Salésiens, au Doyen de Lanzo, [à] D. Foeri, au Vicaire, aux élèves externes : il répondit affirmativement et bien volontiers.

Beaucoup d'autres choses seront communiquées au moment voulu.

Je remercie nos chers élèves qui ont prié pour moi ; je continuerai aussi à prier pour eux.

Que la grâce de N[otre] S[eigneur] J[ésus] C[hrist] soit toujours avec nous.

S'il plaît à Dieu, le 16 prochain je serai à Turin. *Amen.*

Rome, 1-5-76.

Très aff[ectionné] *en J*[ésus] *C*[hrist]
J[ean] BOSCO Pr[être].

8. *A Don Rua.*

La « démarche pour M. Rua mécanicien » se référait à l'invention déjà décrite, qui donna par la suite à Don Bosco tant de fil à retordre (1).

Très ch[er] *D. Rua,*

J'ai demandé au S[aint]-Père, et l'ai obtenue, une bénédiction spéciale pour M. Dupraz, Mme Ghilardi, Mlle Mandilla, la Famille Gonella [habitant] derrière

(1) [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, pp. 212-213.

S[aint]-Charles. Pour les Pensionnats S[ainte]-Anne, Vigne-de-la-Reine, du Refuge, des Madeleines, de nos Auxiliatrices ; de Mme Giussano, de Melle Bonica. Tu peux la transmettre, car cela te rapportera peut-être quelque chose. Tu diras qu'à mon retour je leur donnerai la liste des faveurs spéciales que le Pape leur a accordées.

Au bon moment, j'ai aussi demandé la Bénédiction Apostolique pour M. Valle, gendre de M. Asinara.

La démarche pour M. Rua mécanicien fut mise en route dès les premiers jours, et nous espérons une réponse à son sujet le plus tôt possible.

Nos affaires sont arrivées à un bon point, j'espère partir mercredi matin en direction de Turin. Si je peux, je m'arrêterai une journée à Florence et une autre à Gênes pour poster le diplôme de prélat pour Mon[s]ieur Ceccarelli, et le bref de Comm[andeur] de S[aint] Grégoire pour Benitez.

Je fus très occupé, je pus faire beaucoup de choses, mais pas ramasser de l'argent ; penses-y de ton côté.

Vale in Domino. Au revoir ! [Porte-toi bien dans le Seigneur]

Très affec[tionné] *en J*[ésus] *C*[hrist]
J[ean] BOSCO Pr[être].

9. *Au même.*

Les « lettres de recommandation » à présenter à Monseigneur Macchi, Camérier du Pape, devaient servir pour obtenir d'être admis à l'audience pontificale. Nous avons dans un texte écrit par le Bienheureux lui-même un modèle de ces recommandations, ainsi rédigé : « Le soussigné déclare connaître très bien Monsieur *Thomas Frascara* et Madame *Marguerite Garelli*, qui vont à Rome pour satisfaire leur dévotion ; en bons catholiques et en chrétiens exemplaires ils jugent que ce serait pour eux la plus grande chance s'ils pouvaient recevoir la bénédiction du S[aint]-Père. C'est pourquoi ils se recommmandent humblement à qui peut leur être utile dans ce but. Turin, mai 1876. J[ean] Bosco Pr[être] ». Il est très probable que ce soit précisément l'original des « lettres de recommandation » qu'il avait envoyées peu avant de quitter Rome. En effet, « les noms des deux voyageurs », sont écrits par une autre main, qui aura rempli précisément « les espaces laissés en blanc » mentionnés par Don Bosco.

Très ch[er] *D. Rua,*

Je t'envoie les lettres de recommandation demandées. Tu rempliras les espaces laissés en blanc en mettant le nom des deux voyageurs : puis tu l'enfermeras dans une enveloppe fermée portant la suscription de Monseign[eur] Macchi.

Communique aux jeunes la belle nouvelle : parmi les nombreuses belles choses que le S[aint]-Père a accordées à nos jeunes et à leurs parents, aux Salésiens et à leurs parents respectifs, il y eut une indulgence plénière *in articulo mortis*, avec la bénédiction apostolique. Que chacun pense à la transmettre respectivement. *Idem* une indulgence plénière selon la convenance pour le jour où ils feront la S[ainte] Communion.

Nos affaires seront terminées pour Mardi, et le lendemain, mercredi (10), nous ferons voile en direction de Turin. Un jour à Florence, un autre à Pise, deux à Sampierdarena, ensuite à Turin.

Après le 9, que les lettres soient adressées à Sampierdarena.

Je sais que tu as du travail, consolons-nous, j'en ai moi aussi. A Turin nous nous réconforterons mutuellement.

Je renvoie les lettres (1), pour que D. Chiala, s'il peut, en prépare une autre pour *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique], et même davantage.

En passant à S[an] Pierdarena j'ai plusieurs choses à poster pour la République Argentine : si vous envoyez quelque chose de Turin, nous le joindrons pour le 14.

Je crois te l'avoir déjà dit :

Benitez, Commandeur ; Ceccarelli, Camérier de S[a] S[ainteté] ; Borgo Ange et Conte J[ean] Bapt[ist]e, Chev[aliers]. Ils n'en savent encore rien.

D. J[ean] BOSCO.

10. *Au même.*

Le nom exact de l'ancien jeune abbé mentionné ici était Bodrati. Le texte à traduire en italien préparé pour Don Guidazio, professeur de la classe de seconde, était celui de l'un des Brefs pontificaux récemment obtenus (2).

Très ch[er] *D. Rua,*

Demain je pars pour Pise et je m'arrêterai chez les Salviati jusqu'à Lundi. De lundi soir jusqu'à mercredi, je serai à S[an] Pierdarena. Si tu pouvais t'y trouver le matin de ce mercredi-là, nous ferions le voyage ensemble et nous pourrions causer. Autrement nous nous parlerons à Turin.

J'écris à Bodratto. Je ne sais pas s'il est encore là. En tout cas fais en sorte qu'il n'emporte pas d'affaires de la maison, et qu'il n'emporte pas l'habit de Jeune abbé en dehors de notre Cong[régatio]n, sans y être autorisé par ailleurs.

Multa facta, multa sunt opere complenda [beaucoup de choses ont déjà été faites, beaucoup de choses sont encore à faire].

---

(1) Celles des Missionnaires, que lui avait remises Don Rua et remaniées librement par Don Chiala pour le journal.

(2) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, App[endice], Doc[uments] 6, 7 et 24.

Prends soin de ta santé, de celle de Chiala, et de D. Guidazio. Pour ce dernier, j'ai préparé un texte à traduire du latin en italien. Que Dieu nous bénisse tous. *Amen*.

Rome, 12-5-76.

Très aff[ectionné] *en J*[ésus] *C*[hrist]
J[ean] BOSCO Pr[être].

11. *A Don Barberis*.

Le Bienheureux avait besoin que soit composée une monographie sur la Patagonie, pour l'envoyer à la Congrégation de la Propagande. L'affaire était urgente, car alors, là-bas, il s'agissait d'ériger bientôt une préfecture apostolique à confier aux Salésiens. Don Barberis, qui pendant plusieurs années avait été enseignant de géographie, parut à Don Bosco être le plus indiqué pour lui préparer ce travail. L'« auteur récent » dont il n'évoquait pas le nom, doit être Daly, qui en 1875 publia à Buenos Aires un ouvrage intitulé : *La Patagonia y las tierras australes del continente Americano* [La Patagonie et les terres australes du continent Américain].

Très cher D. Barberis,

Je commence à t'écrire cette lettre pour t'annoncer un travail dont j'ai besoin : une information sur la Patagonie, dans laquelle puisse être rassemblé ce que l'on peut savoir : 1° Au sujet de son extension, de ses limites, des peuples qui se trouvent au voisinage d'une ligne allant du Pacifique à l'Atlantique.

2° Des us, des coutumes, de la taille des Patagons et de leurs occupations.

3° De la religion, des traditions, et spécialement des essais réalisés par les Missionnaires afin de pénétrer parmi ces sauvages [= indigènes].

Tu peux consulter Ferrario : *Us et coutumes de tous les peuples* dans le dernier volume de l'*America* ; Encyclopédie, comme aussi César Cantù et un auteur récent dont je saurai le nom une fois arrivé à Turin.

En outre, salue D. Chiala et tous les chers novices qui sont à la fois les tiens et les miens et que j'espère voir et saluer tous mercredi. Que Dieu nous bénisse tous et crois-moi en J[ésus] C[hrist] un

Pise, 14-5-1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Et à présent nous ne nous mettrons pas tout de suite à accompagner Don [B]osco à Turin, sans avoir dit d'abord comment se sont passées les choses à l'Oratoire pendant son absence. Sauver de l'oubli

le plus possible d'informations au sujet de l'ancien Oratoire nous semble une idée utile et opportune. Utile, parce qu'il sera toujours avantageux de pouvoir prendre pour modèle ce milieu qui vivait de Don Bosco et d'où Don Bosco tira les premières générations de Salésiens ; opportune, parce que, si l'on ne met pas au plus vite en sûreté tant d'informations précieuses, cela deviendra avec le temps une entreprise ardue, pour ne pas dire une fatigue vaine, de les retrouver et de les présenter dans leur vraie lumière.

Dans sa chronique, à la date du 24 avril, Don Barberis répète une observation déjà effectuée ailleurs : « L'Oratoire va tranquillement de l'avant, bien que D. Bosco soit absent. Ce n'est pas que nous ne nous en apercevions pas ; mais il a mis lui-même en place les affaires de l'Oratoire à un niveau tel qu'on puisse aller de l'avant sans lui. Je veux dire sans qu'il soit momentanément présent dans l'Oratoire ; mais pas sans sa personne, sans sa manière de penser ». Voyons cela en pratique.

Pendant ce laps de temps furent célébrées deux fêtes, Pâques et la Fête Patronale de saint Joseph, et entre l'une et l'autre il y eut le commencement du mois de Marie Auxiliatrice : en 1876, le 23 avril, c'était la première fois qu'on le faisait.

Pour le précepte pascal tout alla selon les coutumes. Les apprentis firent leurs pâques le mardi-saint, les étudiants le mercredi, les jeunes abbés et les prêtres le jeudi, après s'être préparés par un triduum de prédication, sans suspendre les travaux et les études. Chez les jeunes externes, les scolaires firent leurs pâques le samedi saint, les apprentis le dimanche de la Résurrection, ceux de la première communion le lundi suivant ; les plus jeunes qui n'étaient pas encore admis à la communion furent confessés un jour de la semaine de l'octave. En plus du catéchisme de carême, les externes eurent à part une retraite spirituelle, pendant laquelle on faisait cinq sermons par jour, chacun étant tenu de prendre part à trois d'entre eux : les apprentis à cinq heures et demie du matin, à douze heures et demie et à huit heures du soir ; les scolaires à l'un de ceux-là, plus à deux, faits exclusivement pour eux, à neuf heures et demie du matin et

à quatre heures de l'après-midi. Le dimanche de Pâques se termine avec la représentation de l'intéressante pièce dramatique *Christophe Colomb*, œuvre de Don Lemoyne.

Tout ce travail extraordinaire ne dispensait pas les prêtres de l'Oratoire de leurs occupations ordinaires. — Don Bosco ne court-il pas deux lièvres à la fois ? — demanda un jour la marquise Fassati à Don Barberis. De la réponse que ce dernier, à la date du 2 avril, dit lui avoir donnée, nous glanons ceci : « Certes, des choses à faire, il y en a beaucoup et nous travaillons inlassablement, presque jusqu'à succomber sous le poids de la fatigue ; et pourtant aussi longtemps qu'il y a ce travail continué sans répit, D. Bosco voit que les choses vont bien. Un esprit extraordinairement bon est acquis par nous tous et l'on réussit à être utile dans beaucoup de travaux ; même celui qui n'est pas apte à de grandes entreprises, plongé depuis qu'il est jeune abbé dans les affaires, arrive à devenir habile pour se sortir de mille tâches, ce que, sans ce grand travail et les occasions propices, il n'arriverait pas à obtenir. D. Bosco voit aussi la grande quantité de travail qu'il y a à accomplir dans la vigne du Seigneur et qu'un autre pourrait la cultiver et ne le fait pas ; c'est pourquoi, au lieu de permettre que rien ne soit fait, il veut qu'un peu soit fait. Nous semble être une erreur celle de beaucoup de personnes, même de religieux, qui, s'ils voient qu'ils ne pourront pas entièrement bien réussir dans une affaire, la délaisse complètement plutôt que d'y mettre la main. Chez nous on ne regarde pas à la gloire extérieure ou à ce que les autres diront. Si l'on ne peut pas accomplir tout l'alphabet, mais que l'on peut faire A B C D, pourquoi omettre de faire ce peu avec l'excuse que l'on ne pourra pas arriver jusqu'à Z ? ».

C'était une règle pour Don Bosco que, là où il n'était pas possible de tout faire, l'on fît au moins le peu qui pouvait l'être ; par conséquent il n'approuvait pas la conduite des braves gens qui disaient : ou tout ou rien. Pour ce motif, l'affligeait beaucoup le fait de voir que, lors des aberrations anticléricales de la troisième république, des magistrats et des officiers catholiques français démissionnaient ; il aurait voulu les voir ne pas abandonner leur poste, ne fût-ce que pour diminuer le mal, en empêchant que tout passât entre les mains des membres de sectes.

Que les lecteurs nous permettent de continuer à citer notre chronique. Certaines digressions de Don Barberis débordent du sujet de la chronique, mais nous font entrer dans la vie. Il continue : « D'autre part, madame la Marquise, jusqu'à présent à l'Oratoire, on travailla plutôt en cachette ; mais même ainsi, je dirais, sous le boisseau, se préparèrent des matériaux immenses. [D]on Bosco voit à présent grandir pour lui une très nombreuse famille ayant un esprit excellent au plus haut degré. Nous sommes encore tous jeunes, parce que tous élevés par D. Bosco ; mais, année après année, on gagne en force, en expérience et en nombre… Peu à peu D. Bosco forme un personnel qui lui soit suffisant pour ouvrir de nombreuses maisons… Il est vrai qu'il en faut du temps avant que les jeunes abbés soient formés ; mais chez nous, arrivés à la deuxième année de philosophie, ils commencent à nous aider un peu, et en attendant, tandis qu'augmentent en eux la capacité, la science, la piété, l'âge, s'élargit pour eux l'horizon et ils sont affectés à des fonctions plus élevées… ».

Le premier jour du mois de Marie Auxiliatrice, presque tous les jeunes firent la sainte communion ; puis il y eut un crescendo de ferveur dans la maison. Le bon courant qui d'habitude dominait dans l'Oratoire, en de semblables circonstances entraînait aussi ceux qui d'ordinaire se tenaient en marge. Des réfractaires, il n'en manqua jamais ; mais ils étaient très peu nombreux, étaient connus par les Supérieurs, étaient aidés et poussés vers le bien ou éliminés.

Au commencement du mois de Marie entrait en vigueur l'horaire d'été : lever, une demi-heure plus tôt, à cinq heures ; à une heure et demie nettoyage en chambre ; à deux heures étude libre et classe de chant ; à sept heures et demie sermon. Les leçons particulières du soir cessaient. Promenade le matin, aussitôt après la messe, jusqu'à l'heure du petit déjeuner.

Puis battaient leur plein les préparatifs pour la grande fête. Les chanteurs avaient de plus fréquentes leçons de musique. Après le départ de Don Cagliero, on craignit du côté de la musique un arrêt ou pour le moins une décadence ; mais Dogliani le remplaçait dignement. La fanfare, elle aussi, avait recommencé avec une trentaine d'instruments. [Cette musique instrumentale], dissoute l'année précédente par Don Bosco, parce que ceux qui y entraient

devenaient indisciplinés, fut reconstruite sur de nouvelles bases, et les jeunes recrues faisaient déjà assez bien. Nous noterons au passage que pour la dissoudre tout se passa sans bruit, sans scandales, au moyen de l'élimination progressive des jeunes. Se constitua également alors un groupe de douze violonistes, qui étaient les meilleurs pour la conduite parmi les plus grands des apprentis. Les chants et les mélodies occupaient ainsi une bonne partie des récréations, en apportant en cette saison une agréable diversité. Il n'y avait vraiment aucun danger pour que pesât sur l'Oratoire la chape de plomb appelée par Faber « la monotonie de la piété ».

Pour bien disposer les apprentis vis-à-vis du mois de Marie leur catéchiste imagina une séance récréative et culturelle *sui generis*, qui eut lieu dans la salle sous l'église. On lui donna le nom de séance de catéchisme. Nous voulons la décrire. Qui serait descendu dans ce vaste espace aurait vu en face de l'assemblée, sur une estrade, Don Rua, Don Chiala et d'autres Supérieurs ; sur un côté la fanfare, les professeurs d'atelier, quelques jeunes abbés et quelques coadjuteurs ; sur l'autre les jeunes qui remplissaient aussi tout le fond ; au milieu un espace libre rectangulaire et là sur le bord une petite table. A la table était assis le coadjuteur Barale, avec un sac qui contenait, écrites sur des billets, les demandes de la doctrine chrétienne ; dans le rectangle du centre s'avançaient ceux qui devaient être interrogés, cinq ou six à la fois qui se renouvelaient tous les quarts d'heure. Barale tirait [les questions] et interrogeait. Les Supérieurs notaient chacun pour son compte ceux qui répondaient le mieux. A la fin, tandis qu'on déclamait des poésies et qu'on exécutait des morceaux de musique, fut accompli le dépouillement des notes attribuées ; après quoi on distribua aussitôt des récompenses et des certificats d'honneur.

Nous avons oublié un détail. Le dernier garçon interrogé demanda à Barale de raconter un exemple, comme on avait l'habitude de faire à la fin des catéchismes. Barale consentit et parla brièvement de la vie de César de Bus, avec des allusions transparentes à Don César Chiala. Eclatèrent des applaudissements à l'adresse du Directeur des apprentis ; et puisqu'il était toujours d'une santé fragile, dans les poésies et dans les textes en prose, étaient élevés vers le Seigneur des souhaits pour sa guérison.

Puis sur la fin de la séance lui fut présenté un petit bouquet de fleurs artificielles, dont les pétales portaient les noms de ceux qui à ses intentions avaient communié une ou plusieurs fois. Les apprentis se montrèrent enthousiastes de leur Directeur ou catéchiste. Ces jours-là nombreuses furent leurs demandes pour faire partie de la Congrégation ; comme on voyait que le moment était propice, on tint aussi pour eux des conférences spécialement adaptées. Don Bosco, qui ressentait le besoin de bons coadjuteurs, en fut très consolé.

Un si grand intérêt porté par les jeunes de l'Oratoire à leurs Supérieurs malades était sans aucun doute une bien belle chose. Les étudiants, eux aussi, en donnèrent une preuve éclatante. Don Guidazio se trouvait assez mal en point ; toutefois, homme d'une trempe énergique et très travailleur, il ne voulait pas cesser d'assurer ses cours en classe de seconde. Les élèves, affligés, rivalisaient entre eux en communiant à ses intentions ; puis chaque soir au moment du goûter tous les quarante se réunissaient dans l'abside de Marie-Auxiliatrice pour réciter le chapelet du Sacré-Cœur de Jésus. Des scènes semblables se renouvelaient chaque année, et pas seulement pour l'un ou l'autre des supérieurs, mais aussi pour des compagnons ou pour des besoins de la maison.

Nous parlions, quelques pages plus haut, de la mortalité insolite. La chronique, après avoir constaté ce fait, saisit l'occasion pour décrire le déroulement des enterrements. « Depuis deux ou trois ans nous avons la permission de faire ici dans la maison les cérémonies d'inhumation. Le corps est déposé dans un emplacement convenable ; puis, à l'heure fixée, tous les jeunes gens se rassemblent deux par deux et, précédé par des jeunes abbés en surplis qui portent la croix, le cortège funèbre s'avance au chant du *Miserere*, en faisant le tour complet des vastes cours de l'Oratoire. Les accompagnent tous les jeunes gens et les jeunes abbés : c'est une cérémonie bien émouvante ! Environ huit cents jeunes qui entourent leur compagnon défunt, celui qui peu de temps auparavant jouait avec eux, avec eux se trouvait en classe, au réfectoire, partout ! Une fois que tous sont arrivés dans l'église, où ils entrent après avoir fait le tour des cours, les enterrements habituels se déroulent avec quelques prières opportunes. Puis les jeunes gens sortent pour aller à l'étude ou en classe ou au travail, et le corps est conduit pour la sépulture ». L'année suivante, un prêtre, qui accomplissait son noviciat,

en assistant pour la première fois au transport de la dépouille mortelle d'un défunt dans l'Oratoire, en garda une impression si profonde, que plus d'un demi-siècle après il écrivait : « Cette procession des jeunes, le clergé qui chantait des psaumes, les membres de la Compagnie de saint Louis et [de celle] du Très saint Sacrement qui accompagnaient et portaient leur ami défunt, donnaient une impression de piété tranquille et émue. C'était un des actes de véritable éducation chrétienne et salésienne » (1).

Vers le milieu du mois de Marie Auxiliatrice on célébra la Fête Patronale de saint Joseph, qui d'une manière habituelle était solennisée spécialement par les apprentis. « On espérait avoir notre cher Père parmi nous », dit la chronique ; mais, comme il n'était pas arrivé, la solennité extérieure fut renvoyée à un autre dimanche. Toutefois la cérémonie grandiose ne manqua pas dans l'église. Ce jour-là une nouveauté vint d'ailleurs, et ce fut la visite des présidents généraux des Conférences Saint-Vincent-de-Paul en Italie. Comme l'a déjà raconté Don Lemoyne, était florissante à l'Oratoire une Conférence Saint-Vincent régulièrement annexée à celle de Paris. Son but principal était de prendre sous sa protection les enfants pauvres qui fréquentaient le catéchisme ; et même, les membres se prêtaient à le faire. Etant internes, ils ne pouvaient pas aller trouver les jeunes chez eux pour leur porter les secours, en conformité avec les termes des statuts ; ils les attendaient au contraire à l'Oratoire et les secours consistaient en des récompenses pour l'assiduité, surtout en vêtements.

Donc, le dimanche 7 mai, voici que ces messieurs qui, réunis, faisaient ensemble une tournée d'inspection et de propagande, annoncèrent leur visite à la Conférence de l'Oratoire. Vinrent le Père Alfieri, supérieur général des Frères de Saint Jean de Dieu, président du conseil supérieur dans les anciens Etats Pontificaux ; le chevalier Roch Bianchi, président du conseil supérieur de Gênes, appelé « le grand-père » parce qu'il fut le premier à introduire les Conférences en Italie dès la fin de 1852 ;

---

(1) J[oseph] VESPIGNANI. *Un anno alla scuola del Beato Don Bosco* (1876-1877) [Un an à l'école du Bienheureux Don Bosco], p. 60. S[an] Benigno Canavese, Ecole typ[ographique] sal[ésienne], 1930.

le marquis Bevilacqua, président du conseil supérieur de Bologne ; le comte Lurani, président du conseil supérieur de Milan ; et les présidents de Venise, de Florence et de Naples ; en somme, un choix de personnages importants. Ils étaient conduits par monsieur Falconnet, président du conseil supérieur de Turin, et par le comte Cays, ancien président avant Falconnet et appelé « le papa », parce qu'il était le promoteur et le conseiller spécial des Conférences dans le Piémont.

La Conférence établie chez nous se réunit à deux heures de l'après-midi, en présence de ces messieurs, qui se montrèrent à la fin très satisfaits ; ils recommandèrent seulement que, dans la mesure compatible avec les règles de l'institution, on observât le règlement général. Ils se complurent vivement à entendre que d'anciens membres, une fois sortis de l'Oratoire, avaient fondé des Conférences ailleurs et que Don Cassinis [= Cassini], à S[an] Nicolás de los Arroyos, s'employait à faire là-bas revivre la Conférence disparue. Une fois cette réunion terminée, les hôtes allèrent voir les jeunes, internes et externes, dans leurs églises respectives, et visitèrent la salle d'étude, les ateliers et d'autres locaux de la maison.

Pour le moment à l'Oratoire tous étaient en mouvement pour préparer la fête de Marie Auxiliatrice. Les récits quotidiens de grâces reçues donnaient de la ferveur à la piété. Musiciens et chanteurs faisaient répétitions sur répétitions. Dans l'église on aménageait la place de l'orchestre ; dans la maison, on badigeonnait les murs ; les récréations étaient très animées. Et que l'on ne croie pas que tant de remue-ménage avait lieu au détriment des études ; car, si la chronique dit vrai, les professeurs avaient si bien allumé entre les élèves l'émulation que très souvent il fallait en modérer l'ardeur. Egalement les apprentis s'affairaient afin de préparer pour l'arrivée de Don Bosco la séance récréative et culturelle en l'honneur de saint Joseph qui avait été retardée.

Il manquait peu de temps pour son retour, lorsqu'un accident imprévu survint pour jeter la pagaille dans toute la maison et un grand trouble dans les esprits. Les jeunes s'appliquaient tranquillement dans l'église à leurs pratiques du soir en l'honneur de Marie, quand on sentit entrer par les fenêtres une odeur âcre

de brûlé et l'on vit s'obscurcir l'air de façon étrange. La célébration touchait à sa fin. Au moment de la sortie de l'église, voici que des langues de feu démesurées se lèvent et disparaissent sans arrêt à travers une colonne tourbillonnante de fumée, derrière les entrepôts de l'Oratoire. L'usine Tensi, entre l'Oratoire et le Refuge, était en flammes ; l'incendie était à la distance de trois mètres de nos immeubles et le vent soufflait dans cette direction. De sinistres lueurs éclairaient de temps en temps les bâtiments et les cours de récréation. La première pensée fut d'aller en courant fermer toutes les fenêtres pour empêcher l'irruption d'étincelles, soulevées et portées par le vent à la distance de cent mètres. Chaque assistant veillait sur son dortoir, en faisant transporter les lits hors de la partie qui était en face du feu et en les faisant envelopper dans des couvertures mouillées. Deux cents couvertures bien détrempées furent étendues sur les tuiles et derrière les fenêtres, dont les flammes brisaient les vitres.

Don Bertello, avec son sang froid et avec le sens du commandement qui lui était propre, se mit à diriger les opérations. Il posta sur le toit vingt jeunes parmi les plus grands, à quarante autres il ordonna de leur faire parvenir continuellement de l'eau pour la verser sur les couvertures. Ce fut un miracle si les brocs et les tuiles tombés d'en haut ne blessèrent aucun de ceux qui se trouvaient en contrebas. Il fit évacuer les alentours par les jeunes non nécessaires, et ceux-ci filèrent à l'église pour réciter les litanies des saints. A la fin des litanies, le vent tourna et il soufflait là où il ne se dressait pas de maisons. Pour finir, les pompiers en jetant à torrents de l'eau depuis leurs pompes, maîtrisèrent en un quart d'heure le feu du côté où l'Oratoire était menacé. L'émoi dura presque une heure. Le préjudice de notre côté en tuiles cassées, en vitres brisées et en diverses choses inutilement employées ne s'éleva pas à mille lires. On devait, sembla-t-il, attribuer l'absence de malheurs à une protection spéciale de Notre-Dame.

Don Barberis, qui fut spectateur de toute cette grande agitation, recueillit sur la bouche des jeunes et enregistra certaines réflexions qui, pour avoir été spontanées, dites à l'improviste et échangées entre eux, apportent de façon remarquable une documentation sur le bon esprit qui régnait a-

lors dans l'Oratoire, nous les transcrivons telles quelles. « Ils se disaient l'un à l'autre : — Voilà ce que ça veut dire travailler toujours le dimanche et les jours de fête ! — Oui, va travailler le dimanche et les jours de fête, et il t'arrivera une drôle d'histoire ! — Nous le disions, nous, que le Seigneur devait punir terriblement ce scandale ! — Quelle honte ! Au beau milieu de deux maisons religieuses, où l'on observe le dimanche et les jours de fête, vouloir persister ainsi dans la transgression de la loi de Dieu ! — Et voilà, *ciapa l'on* (alors, attrape ça !), vouloir travailler le dimanche et les jours de fête ! — Tu paies les conséquences pour une fois ! ».

Trois jours après ce danger qui avait été évité, Don Bosco, le samedi 13, prit congé des Sigismondi, de la part desquels il avait reçu les attentions les plus délicates, et se remit en route pour revenir à l'Oratoire. Cependant il n'effectua pas ce voyage d'une seule traite, mais il fit deux arrêts. Il s'arrêta d'abord à Migliarino, près de Pise, en étant l'hôte du duc Salviati, du 13 au soir jusqu'au 15 à midi. A Gênes, l'attendaient Don Albera, l'avocat Scala, directeur du [journal] *Il Cittadino* [Le Citoyen], et monsieur Varetto, qui les conduisit, tous, chez lui pour le repas du soir. En fin de soirée il était à Sampierdarena, où il passa le jour suivant. On lui fit un peu de fête avec la lecture de poésies et avec la représentation d'un sketch, dans lequel les interlocuteurs présentèrent les croix de chevalier à messieurs Conte et Borgo, spécialement invités alors qu'ils n'étaient pas au courant de la surprise qui les attendait. Le 17, il partit vers Turin.

Don Durando l'avait précédé de quatre jours à Turin. Les jeunes, qui attendaient anxieusement Don Bosco, ayant vu Don Durando tandis qu'ils sortaient de l'église et allaient au réfectoire, s'imaginèrent que Don Bosco était également arrivé et poussèrent un cri de joie. La rumeur courut rapidement : les rangs furent rompus et ce fut une ruée dans le tumulte vers la conciergerie. Ceux qui étaient déjà descendus au réfectoire, alors situé au sous-sol, remontèrent en courant à toute vitesse, en volant derrière leurs compagnons. La déception fut d'autant plus amère que le désir était ardent. Mais, à une heure de l'après-midi du 17, Don Bosco se trouvait vraiment là : après un mois et douze jours d'absence, il rentrait dans son royaume. A son apparition à la sortie de la conciergerie les musiciens soufflèrent dans les trompettes. Tous les jeunes, mis sur deux rangs,

auraient dû former une haie à son passage. Mais qui put les retenir ? Ils ne pouvaient plus résister et se précipitèrent en masse sur lui. Entouré par la grande foule qui voulait le voir et lui donner un baiser sur la main, il avait pour chacun un sourire et un petit mot. Il employa une bonne demi-heure pour traverser la cour. Entre-temps les musiciens s'étaient transportés sous les arcades : Don Bosco entra à l'intérieur du carré qu'ils formaient, les salua affectueusement et alla prendre le repas. Là il fut assiégé par les plus anciens : le Pape, Rome, les Missions, les privilèges, les indulgences... une tempête de demandes ! Lui, calme et serein comme toujours, il parla pendant plus d'une heure. Quand il se retira, il se sentait très fatigué et avait un très fort mal de tête ; cependant il se mit aussitôt à son bureau pour s'occuper de la correspondance en retard.

Il resta là jusqu'à cinq heures et demie ; puis, n'en pouvant plus, il sortit pour se promener dans la bibliothèque, en causant avec Don Barberis. Il discuta de la Patagonie. Don Barberis se rendit compte avec stupeur qu'il connaissait sur le bout du doigt ces régions, comme s'il avait fait de longues études à leur propos, au point de corriger plusieurs fois les erreurs et les omissions de Don Barberis lui-même qui, pourtant, depuis longtemps s'occupait avec intensité du sujet. Il dit : — Je suis parvenu à l'âge de plus de soixante ans, sans avoir presque jamais entendu le nom de Patagonie. Qui m'aurait dit que viendrait le moment de devoir l'étudier pas à pas dans tous ses détails ? — Ayant déplié deux cartes géographiques de la Patagonie et de l'Amérique du Sud, il se mit à observer avec beaucoup d'attention ; mais sa tête ne tenait plus le coup et le vertige lui venait. S'étant promené encore un peu, il retourna à ses travaux.

Bien que ce chapitre soit déjà excessivement long, il n'est cependant pas opportun d'en écarter trois documents, qui nous semblent constituer sa meilleure conclusion : un "mot du soir", une circulaire et une conférence.

Le soir même du 17, il parla aux jeunes après les prières. Il indiqua d'abord l'effort spirituel pour la neuvaine de Marie Auxiliatrice ; puis, alors que régnait la plus grande attention, il commença à parler de son voyage.

Effort spirituel : *Je regarderai quelle occasion m'ai fait tomber dans le péché et je m'en tiendrai éloigné.* Ce qui revient à dire : fuir les occasions qui me conduisirent au péché dans le passé. Chacun méditera donc un moment pour trouver quelle occasion dans sa vie passée fut une cause lamentable d'avoir perdu la grâce de Dieu, d'avoir mérité pour soi-même l'enfer ; et de cette occasion il s'efforcera de se tenir bien éloigné, en la fuyant. Pour certains, ce sera un livre ; pour d'autres, un compagnon ; pour d'autres encore, le fait d'avoir trop levé la bouteille, c'est-à-dire l'intempérance, etc.

Mais venons-en à parler de mon voyage. Je suis allé à Rome pour rencontrer le Pape : je suis resté là-bas beaucoup de temps et pendant beaucoup de temps j'ai attendu votre venue et une visite de votre part ; mais en vain. Est venu Don Durando, et bravo ! Mais de vous, je n'ai vu personne. Trève de plaisanteries : à présent, je veux vous entretenir sur les différentes choses qui furent faites à Rome. De beaucoup d'entre elles j'ai écrit tour à tour et je crois qu'elles vous ont été racontées. Ce soir, je vous dirai que je fus reçu deux fois par le Saint-Père. La première fois, il me retint environ une heure, et la seconde trois quarts d'heure. C'est pourquoi j'ai pu lui parler très longuement [seul à seul ; ce ne fut pas le cas de la troisième qu'ici Don Bosco ne compte pas]. Nous avons parlé des affaires de l'Oratoire, des fils de Marie Auxiliatrice, et des jeunes : de vous, dont le Saint-Père me demande toujours des nouvelles :

— Et vous en avez des bons ?

— Oh oui, Saint-Père !

— Et y en a-t-il de ceux qui sont d'une grande vertu ?

— Sainteté, ils sont tous très bons. Il y aurait toutefois lieu de faire certaines remarques à quelques-uns ! — Cette dernière observation toutefois, je l'ai faite à voix basse, pour qu'il ne m'entendît pas.

— Et comment va la santé de vos jeunes ? continua Pie IX.

— Bien ! —

Ensuite on parla des Missions, dont il se montra très content et me fit la proposition que j'aille plus profondément, au-delà de S[an] Nicolás, dans les Pampas et chez les Patagons, où, dans un espace de terrain étendu presque comme l'Europe entière, la lumière de l'Evangile n'a pas encore pu parvenir. Il me proposa également un Vicariat en Inde, où se trouvent de vastes champs de moisson prêts pour la récolte, ainsi que d'autres Missions çà et là. Je l'ai interrompu en disant : — Mais, Saint-Père, il faudrait des milliers de Missionnaires ; mes jeunes sont bons, dociles, courageux, prêts à tout, mais ils sont petits et il conviendrait d'attendre qu'ils grandissent, qu'ils aient mis un peu de barbe et de moustaches, et acquis un minimum de science et les connaissances nécessaires pour aller tous dans les Misssions. Tous seraient prêts à s'exposer à n'importe quel danger, pourvu qu'ils puissent sauver des âmes. Mais il convient d'attendre.

— Alors, répondit le Saint-Père, faites-les grandir vite et devenir tous des adultes en un instant !

— Il y a seulement, ai-je ajouté, que le Seigneur nous visite très fréquemment à l'Oratoire, en appelant à lui quelques-uns des nôtres. Cette année, il y en eut déjà plusieurs qui voulurent aller visiter le paradis et d'autres encore iront là-bas avant que ne finissse le mois de décembre.

— Et ceux qui meurent sont-ils pour vous une source de consolation ? vous laissent-ils bon espoir pour leur salut ? Y en eut-il un qui ne se montra pas content de recevoir les sacrements ?

— Vous pouvez comprendre, Saint-Père, que les jeunes qui s'approchent régulièrement et souvent des sacrements sacrés pendant leur vie, demandent eux-mêmes, lorsqu'ils tombent malades, à se confesser et à communier ; combien donc plus encore sur le point de mourir ! Et si parfois certains ne les demandent pas, les Supérieurs eux-mêmes, à la vue de leur état quelque peu sérieux, leur font avec de belles manières ressentir ce besoin et le malade, dès qu'il entend la voix d'un supérieur qui l'invite, se dispose aussitôt et volontiers à recevoir les sacrements. —

C'est de cette façon que le Saint-Père me demanda beaucoup d'autres choses sur vous et il restait avec plaisir à m'écouter, presque comme si dans le monde il n'y avait rien d'autre que Valdocco. Et il m'a dit : — En ces temps très chargés de calamités pour l'Eglise vos jeunes pourront faire du bien. Que de leur côté ils prient pour les besoins de la sainte Eglise si harcelée. Recommandez-leur de prier pour moi, pour que le Seigneur me donne la force et la constance de résister à tout danger que je devrai rencontrer, en tant que Chef de la famille de Jésus Christ. —

Et après quelques autres paroles nous nous sommes quittés.

La seconde fois que je lui ai rendu visite il s'entretint encore avec moi sur les Missions, sur les jeunes, et sur les collèges. Il m'accorda ensuite de nombreuses indulgences à partager avec vous tous. Nous devons avoir une grande estime pour ces trésors spirituels que le Saint-Père nous a prodigués. Ces indulgences seront imprimées et à chacun on donnera une liste de celles qui le concernent, pour qu'il ne les oublie pas pendant le restant de sa vie.

A présent, en passant des affaires de Rome à nous, je dis que je suis très content de me trouver au milieu de mes enfants. Je désirais ardemment me trouver avec vous ; et je comptais les jours, les heures et les minutes, quand j'étais loin. Et je suis enfin ici !

Que vous dirai-je encore ? Il n'est pas nécessaire que je vous parle des Pampas et de l'Inde. N'allons pas si loin, parlons au contraire de ce qui est plus proche, c'est-à-dire de la retraite spirituelle, qui aura lieu après la fête de Marie Auxiliatrice, aussi bien pour les apprentis que pour les étudiants et pour les autres qui voudront y prendre part. Je vous exhorte à bien la faire et spécialement ceux qui se trouvent dans les classes de troisième ou de seconde, eux qui sont sur le point de choisir une carrière. Que ces derniers fassent en sorte de réfléchir sérieusement, car c'est d'une manière particulière pour ce but qu'ils font la retraite, à savoir pour délibérer au sujet de leur vocation. Qu'ils prient beaucoup le Seigneur, afin qu'ils puissent vraiment connaître sa sainte volonté, dans quel état de vie ils sont appelés, quelle carrière ils devront entreprendre. Sur ce sujet je parlerai encore d'autres fois et je donnerai des conseils et en public et en privé.

Mais une autre chose que, moi, je désire. Il faut que nous fassions un peu

de gymnastique au réfectoire. Dans la cour de récréation, il convient bien que l'on coure tout autant et de la manière que l'on veut, mais il est bien aussi qu'au réfectoire chacun ait une occupation spéciale. Evidemment je ne vous dis pas d'aller *in cymbalis bene sonantibus* [devenir bruyants comme des cymbales retentissantes, hors de vous pour l'abondance du boire et du manger], mais qu'il y ait quelque chose de plus qu'à l'ordinaire, soit dans la nourriture soit dans les boissons, qu'en somme nous fassions comme dit le proverbe, ou mieux l'Ecriture Sainte : *Servite Domino in lætitia* [Servez le Seigneur dans l'allégresse]. Pour cela nous ferons confiance à Don Lazzero, afin qu'il choisisse lui-même le jour qui lui plaira pour cette gymnastique. Quant à nous, nous rendrons un peu joyeux notre corps et nous le contenterons dans ce qu'il désire avec raison ; mais il faut qu'il soit ensuite disposé à obéir aussi à l'âme et à faire tout ce qui sera pour son bien.

Nous sommes à présent dans la neuvaine de Marie Auxiliatrice et je vous prie de la continuer avec ferveur. Voyez-vous : Marie a préparé pour chacun de vous une grâce particulière, pourvu que vous la lui demandiez de tout cœur.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire et sur Rome et sur le Pape et sur les Missions ; mais tout cela, je vous l'exposerai peu à peu les soirs où je vous parlerai : certainement que cela vous fera plaisir. Bonsoir.

Avec la date du 24 mai il adressa un message aux bienfaiteurs de la maison de Nice, qui avec générosité soutenaient cette œuvre. En signe de gratitude il leur communiqua les faveurs spirituelles, que pour eux aussi il avait obtenues du Souverain Pontife.

Aux Bienfaiteurs Collecteurs et Collectrices du Patronage Saint-Pierre à Nice.

Le sentiment de pitié que vous avez, charitables Collecteurs et Collectrices, manifesté en faveur du Patronage Saint-Pierre, fondé il y a peu de temps dans cette ville, m'a vraiment touché, et me faisait soupirer après une occasion propice pour vous donner au moins un petit signe de ma profonde gratitude. Cette occasion ne tarda pas à se présenter, le 3 de ce mois, quand je me suis trouvé en présence du bienfaisant Pontife, du glorieux Pie IX.

Lui-même, donc, écouta avec une paternelle complaisance l'exposé des actions pleines de zèle avec lesquelles vous vous prodiguez en faveur de l'institut naissant, qui avait déjà été l'objet de son inépuisable bienfaisance, de l'institution naissante, et à la fin, de très bon gré, il accorda les faveurs spirituelles suivantes :

1° La bénédiction Apostolique avec indulgence plénière à l'article de la mort pour tous ceux qui par leur charité ont concouru à la fondation et au soutien de ce patronage, qui vise à venir en aide et à apporter une amélioration à la classe la plus digne d'attention de la société civile. Ces faveurs s'étendent à toutes les familles respectives des bienfaiteurs.

2° A Vous ensuite en particulier, Méritant Monsieur... Sa Sainteté accorde par décret du 9 mai 1876 l'indulgence plénière toutes les fois que vous vous approcherez du Sacrement de la Sainte Communion. Aux prêtres, il octroie la même indulgence chaque fois qu'ils célébreront la Sainte Messe.

3° Ces indulgences, à la manière des suffrages, sont applicables aux âmes du Purgatoire, excepté celle *in articulo mortis*, qui est exclusivement personnelle, et que l'on ne peut gagner qu'au moment où l'âme fait le passage de cette vie à la vie éternelle.

4° Le Souverain Pontife, dans sa clémence, dispensa d'autres faveurs qui vous seront communiquées dès qu'en sera dressée la liste et réalisée l'édition.

Content de pouvoir vous exprimer de cette façon une faible part de ma reconnaissance, je vous prie de bien vouloir encore protéger et soutenir le patronage S[aint]-Pierre, tandis que de mon côté je vous assure qu'avec les jeunes auxquels vous venez en aide je demanderai avec force chaque jour les bénédictions du Ciel sur Vous et sur toutes les personnes qui sont en rapport avec vous, en me déclarant respectueusement

De V[otre] M[éritante] S[eigneurie] *Humble Serviteur*

J[ean] BOSCO Pr[être].

Il tint une conférence le 4 juin, jour de la solennité de la Pentecôte, et il la tint après les prières du soir, dans l'église Saint-François. Y participèrent les profès, les novices et les candidats. Il était dix heures du soir, quand il commença : une heure incommode et il avait déjà dit qu'il voulait changer cette heure pour de telles réunions, en la portant à six heures et demie de l'après-midi, moment où, les jeunes se trouvant en étude, il suffisait d'un seul jeune abbé ou d'un seul prêtre pour les assister. Mais comme on devait alors répéter le *Phasmatoníces* dans la salle d'étude transformée en théâtre, les jeunes se trouvaient à faire étude dans les salles de classe, de sorte qu'il fallait au moins sept assistants : voilà pourquoi il fut nécessaire une fois encore de faire la conférence à une heure avancée de la nuit.

L'assistance s'éleva au nombre de cent soixante-dix personnes. Le Bienheureux, très fatigué, parlait péniblement et si bas au point de faire craindre que d'un moment à l'autre la voix ne vînt à lui manquer. Sa tête apparaissait fatiguée plus encore que sa personne. Il parla ainsi.

Il est bon, ô mes chers fils, que nous nous réunissions de temps en temps, soit pour que je puisse avoir le plaisir de vous manifester mes pen-

sées et mes désirs, soit aussi pour que vous puissiez avoir le plaisir d'écouter la voix d'un tendre ami, de votre cher père qui vous aime tant. J'aurais voulu vous réunir déjà plusieurs fois, surtout avant d'aller à Rome ou ensuite aussitôt après en être revenu, et ce serait une bonne chose si nous pouvions nous voir fréquemment ; mais parfois le temps manque, parfois aussi un peu, disons-le également, manque la santé... et c'est pourquoi nous ne ferons que ce que nous pourrons.

Ce soir j'ai besoin de vous communiquer le vrai but de mon voyage à Rome et les résultats qui furent obtenus. Je vous dirai, avant tout, qu'à Rome nous sommes vraiment bien vus et que nous fûmes excellemment accueillis. Quant à moi, j'étais allé à Rome pour obtenir du Saint-Siège pour notre Congrégation les privilèges qui sont nécessaires pour pouvoir travailler librement avec grand profit pour les âmes ; et l'on obtint beaucoup plus que ce que l'on aurait pu espérer. Tout ce que j'ai demandé a été accordé. Je vous le dis franchement, moi-même je suis stupéfait de voir comment le Seigneur nous couvre de bénédictions, je dirais presque nous comble abondamment de ses grâces.

Pour ne pas tout dire ici maintenant, voici quelques-unes des principales choses obtenues. 1° Il y a la faculté pour tous les directeurs de nos maisons non seulement de conserver et de lire des livres interdits, mais aussi d'en donner le pouvoir à n'importe lequel de ses subalternes. C'est pourquoi, si quelqu'un de la Congrégation a besoin de se servir d'un livre interdit, il peut le faire sans encourir de peine spirituelle.

2° La faculté pour le directeur de chaque maison de bénir des médailles, des chapelets, des crucifix, en y appliquant les indulgences.

3° La faculté, pour tous les prêtres, de conférer la bénédiction papale avec indulgence plénière *in articulo mortis*.

4° En ce qui concerne l'autel privé, l'autel privilégié, etc., cela fut déjà obtenu l'année dernière.

5° Désormais, même s'il est de nationalité étrangère, n'importe lequel de nos prêtres qui serait approuvé pour les confessions dans un diocèse peut confesser et dire la messe, sans formalité de permission, dans n'importe quelle maison, n'importe quel collège ou internat de notre Congrégation ; par exemple, si un prêtre de Gênes venait ici à Turin, eh bien, dans nos maisons, ici et hors d'ici, dans les Oratoires S[aint]-Louis et S[aint]-Joseph, ouverts les dimanches et les jours de fête, il pourrait librement exercer toutes les fonctions sacerdotales.

6° Le Pape nous accorda aussi le droit de pouvoir faire ordonner *extra tempus* [en dehors du moment fixé], de sorte que s'il se trouvait qu'un confrère avait à devenir prêtre et si l'on était alors en dehors d'une période des Ordinations, il suffirait de l'envoyer à un Evêque et en trois dimanches, sans écrire à Rome pour les dispenses, il deviendrait un de nos prêtres ; pourvu, cela s'entend, que ce confrère possède les qualités nécessaires.

7° A l'intérieur de chacune de nos maisons existent les droits correspondant à la charge de Curé ; d'où le pouvoir, exercé avec pleine autorité, de prêcher, d'administrer les sacrements, de porter le Viatique, de faire des obsèques, avec tous les autres droits qui concernent les paroisses, quels que soient le moment ou la façon de faire. Ajoutez à ces faveurs celles

déjà obtenues d'autres fois et pensez combien elles sont précieuses. Il nous accorda en somme indistinctement tous les droits dont bénéficient les autres Congrégations.

Ajoutez les indulgences. En cela, le Saint-Père se montra très généreux et il nous en concéda et nous en proposa *barún* (1), à profusion. Nous furent accordés tous les privilèges qu'ont les Tertiaires de Saint François d'Assise et à nos églises tous les privilèges qu'ont les églises des Franciscains, bien entendu également l'indulgence de la Portioncule. Et remarquez de combien d'autres indulgences nous fûmes déjà enrichis. Indulgence plénière quand on entre dans la Congrégation, quand on fait les vœux triennaux, les vœux perpétuels, quand on fait la retraite spirituelle et quand à la fin de celle-ci on renouvelle les vœux. Indulgence plénière ensuite pour tous *in articulo mortis*.

Il y a l'indulgence plénière toutes les fois que nous faisons la récollection [alias : exercice de la bonne mort], à savoir une fois par mois ; indulgence plénière à toutes les fêtes de Notre-Dame, qui sont plus de 30, à toutes les fêtes de notre Seigneur et des apôtres ; et ainsi beaucoup d'autres indulgences plénières dans de très nombreuses circonstances que pour être bref j'omets et plus que tout l'indulgence plénière pour n'importe lequel des membres qu'il y a ou qu'il y aura dans la Congrégation, chaque dimanche, quand il se confessera et communiera, et chaque fois qu'il fait la sainte Communion. On fera imprimer toutes ces indulgences dans un manuel spécial, dont on distribuera à chacun un exemplaire, afin qu'en les connaissant et en apportant l'attention voulue, nous puissions avoir part à un si grand trésor de l'Eglise.

Ayons en grande estime ces trésors que nous accorda si généreusement le Souverain Pontife. Je crois vraiment qu'en fait d'indulgences et de faveurs spirituelles, aucun Ordre religieux ou aucune Congrégation n'ont autant cumulé que la nôtre, qui est encore à son commencement. Le Pape accorda en outre à plusieurs de nos bienfaiteurs quelques titres de Commandeur, de Chevalier, de Monseigneur, etc.

Furent terminées à Rome également les démarches pour l'Œuvre de Marie Auxiliatrice, sur laquelle le Pape repose de si grands espoirs ; et pour celle des Coopérateurs Salésiens, dont on est en train d'imprimer le règlement : il sera bientôt connu de tous. Le Saint-Père voit si volontiers ces œuvres que nous portons et il nous aime tant et s'occupe tellement de nous que cela semble incroyable. Combien d'autres choses je devrai vous raconter à ce sujet ! Mais que cela vous suffise pour tout le reste. Dès que je me suis présenté à lui, tout joyeux il m'a dit :

— Je suis très content, savez-vous ; je sais que du côté de vos fils on travaille, je me fais toujours lire toutes les lettres de vos Missionnaires en Amérique, publiées dans *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique] ; je vois qu'ils font du bien et personnellemnt j'en éprouve un grand plaisir. —

Puis, comme j'avais demandé que pour démêler nos affaires ecclésiastiques à Rome, il nous affectât un Cardinal Protecteur qui fût à même de plai-

---

(1) Terme piémontais : « des tas ».

der nos causes auprès du Saint-Siège, comme l'ont tous les autres Ordres et toutes les autres Congrégations, il me répondit en souriant : — Mais combien de protecteurs voulez-vous ? Est-ce que vous n'en avez pas suffisamment avec un ? — En me faisant comprendre : je veux être, moi, votre Cardinal protecteur ; en voulez-vous encore un autre ? En entendant des paroles d'une si grande bonté, je le remerciai de tout cœur et lui dit : — Saint-Père, quand vous dites cela, je ne cherche plus, moi, un autre défenseur. —

Nous nous sommes ensuite entretenus pendant longtemps sur beaucoup de choses, qui concernaient les Missions ; après quoi il en vint à nous offrir plusieurs Vicariats Apostoliques en Inde, qui par manque d'ouvriers évangéliques sont là-bas sur le point de disparaître lentement. Il m'en offrait douze, dans lesquels se ferait sentir le besoin d'un Evêque et de prêtres.

— Mais Saint-Père, disais-je en moi-même, mes prêtres sont tous des hommes jeunes et pour ces affaires il faudrait d'autres personnes plus âgées : il faut toutefois que Vous sachiez que les hommes les plus jeunes, s'ils ne sont pas capables d'autre chose, sont cependant toujours ceux qui s'en tirent le mieux au réfectoire. —

En attendant, comme le Pape insistait pour me faire accepter l'un de ces vicariats, j'ai réfléchi un peu à cette proposition et ensuite je lui ai dit : — Puisque vous le voulez ainsi, Saint-Père, j'accepte, en prenant cependant vingt mois de temps, afin de préparer le personnel nécessaire. Et cette période de vingt mois commencera à partir du moment où me seront envoyés tous les documents relatifs à ce Vicariat. —

Le Pape approuva et, par l'intermédiaire de son secrétaire, il fit passer le projet au Card[inal] Franchi, Préfet de la Congrégation pour la Propagation de la foi, qui, après avoir réuni en conseil d'autres Cardinaux, prit les dispositions pour que me fussent envoyés au plus vite ces documents.

Donc celui d'entre vous qui voudra aller en Inde a encore vingt mois de temps. Faites attention cependant : cette période de vingt mois ne commence pas maintenant, mais à partir du moment où me seront envoyés tous les documents nécessaires à ce projet. Ceux-ci ne me parviendront certainement pas avant septembre. Nous avons donc deux années de temps pour nous préparer et, avant même l'instant où nous pourrons prendre en charge également les autres Vicariats, les voilà déjà prêts qui nous attendent.

J'en viens à parler de la Congrégation : je dois vous dire qu'en elle grandit le véritable esprit religieux, que se multiplient, comme vous voyez, en grand nombre les Membres, que sans cesse grandit en eux l'envie de travailler, et que de cette façon on augmente aussi la moisson. Dès que quelqu'un est un peu capable et qu'il sait faire quelque chose, voici qu'aussitôt la Divine Providence lui présente le poste, dans lequel il aura l'occasion de tirer parti de son talent et des connaissances acquises. Il y en a combien au contraire qui, après être sortis des séminaires et avoir terminé leurs études, ne savent pas quoi faire, de quel côté se tourner ! combien qui commencent à entreprendre une chose et ne savent pas la mener à son terme ! combien qui avec toute la bonne volonté, mais pour diverses raisons sont détournés de leur projet, qui pourtant avait pour but la

gloire de Dieu, et voient devenir stérile leur ministère à cause des médisances et des calomnies lancées contre eux, et beaucoup sont détournés, par force, de l'œuvre commencée, sont contraints à fuir hors du champ où ils avaient déjà fait progresser leurs travaux ! C'est aussi ce qui arrive pour tant d'ordres religieux. Nous, au contraire, nous nous développons et de tous côtés les Salésiens sont désirés, partout ils sont appelés. C'est quelque chose qui stupéfait : on ne nous oppose aucun obstacle, aucune difficulté. Le Seigneur veut vraiment nous remplir de confusion par ses dons. Je dis de nouveau que c'est quelque chose qui stupéfait.

C'est vraiment le Seigneur qui veut que nous soyons bénis, Lui-même veut nous encourager et nous enseigner la route à suivre, et nous, nous devons chercher à lui rendre grâces et à correspondre dignement à tant de faveurs qu'il daigna nous accorder.

Ensuite en parlant avec le Pape de la Patagonie, je lui ai dit comment on pourrait essayer d'établir un cordon de collèges qui entoureraient la Patagonie, comme si on la séparait du reste de l'Amérique : on y recueillerait beaucoup de fils de sauvages [= indigènes] et, une fois qu'ils seraient devenus prêtres, ils pourraient être envoyés pour convertir leurs parents, leurs frères, leurs amis. Puis je lui ai donné des informations plus précises sur notre Mission et spécialement : 1° Comment dans notre Collège de S[an] Nicolás ont déjà été acceptés plusieurs jeunes gens de familles sauvages [= indigènes], parmi lesquels certains montrent déjà une vocation arrêtée à l'état ecclésiastique. 2° Que l'on est déjà en train de construire et de préparer une maison dans la dernière ville de la république, près des confins du pays des Patagons, justement déjà au milieu des sauvages [= tribus primitives d'indigènes] (1).

Le Saint-Père se montra d'une manière extraordinaire content de ces nouvelles, et en levant les mains vers le ciel, il s'écria : — Que Dieu soit béni ! Ainsi la Patagonie évangélisera la Patagonie. De cette façon, on pourra obvier à l'inconvénient d'envoyer des Missionnaires en des lieux où se trouvent une langue différente, des usages et des coutumes tout à fait différentes. Dès qu'il y aura quelques prêtres issus des familles des sauvages [= indigènes], je crois que la conversion de la Patagonie sera assurée.

Toutes ces choses, je vous les ai seulement indiquées très brièvement, en renonçant à vous en dire de très nombreuses autres. Si je devais vous raconter même seulement les choses principales, chaque point auquel j'ai fait allusion demanderait des heures et des heures de conversation sans interruption, ce que pour le moment je ne peux pas faire.

Mais avant de vous quitter ce soir, moi, j'ai encore deux mots très importants à vous dire. Nous avons la protection du Saint-Père, et nous sommes bien vus de tous : couverts de grâces et de faveurs, de privilèges de toute sorte. Que cela soit aussi pour notre gloire ; mais faites attention : le Seigneur se

---

(1) Le mot : « sauvages » ici et ailleurs est à entendre *cum granulo salis* [avec une pincée de sel de sagesse, à prendre avec discernement et non à la légère ni à la lettre]. Car ce ne sont pas tous les aborigènes ni la majeure partie d'entre eux qui vivaient à l'état sauvage ou étaient encore des infidèles dans la Patagonie. Cela explique comment on a trouvé si vite des fils de Patagons qui donnaient des espoirs d'arriver au sacerdoce — [voir déjà page 13, lignes 21 à 26].

servira de nous, tant que nous correspondrons à ses volontés, tant que nous mériterons ses faveurs. Quant à moi, en ce moment je ne peux pas m'abstenir de vous encourager beaucoup et beaucoup à être de vrais Salésiens. Nous devons donner des fruits de toutes les vertus, en ornant de celles-ci notre cœur. Par conséquent ce qui pour nous est la grande affaire de la plus haute importance et que nous devons faire en plein accord, c'est de vouloir être totalement et sans cesse unis par les liens d'une parfaite obéissance. Oui, chers fils, obéissez. Que cette obéissance soit non seulement dans ce qui jour après jour nous est commandé par les Supérieurs, mais aussi une obéissance à toutes les règles et une obéissance prompte, une obéissance spontanée, *non coacte sed sponte* [non de force, mais de plein gré] et joyeuse. Ne jamais faire quelque chose qui serait contraire à cette obéissance. Qu'il n'arrive jamais qu'il y ait chez nous quelqu'un qui obéisse, comme dit l'Apôtre, de façon à faire pleurer ceux qui doivent lui commander. Je désire donc que tous les Salésiens soient obéissants par amour de notre Seigneur Jésus Christ.

Encore une chose, et ici je voudrais vous voir me prêter une attention spéciale. Ce qui doit nous distinguer parmi les autres, ce qui doit être le caractère de notre Congrégation, c'est la vertu de la chasteté : que tous nous nous efforcions de posséder cette vertu, comme aussi de l'inculquer et de l'implanter dans le cœur d'autrui. Pour moi, je crois pouvoir appliquer à cette vertu ce qu'on lit dans la Bible : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa* [Avec elle me sont venus tous les biens à la fois]. S'il y a cette vertu, il y aura aussi toutes les autres ; elle les attire toutes. S'il n'y a pas cette vertu, toutes les autres disparaissent, c'est comme s'il n'y en avait pas. Elle doit être le pivot de toutes nos actions. Gardons cela fortement gravé dans nos esprits : donnons-nous du mal de toutes les manières pour donner le bon exemple à nos jeunes ; mais qu'au cours de toute notre vie il n'arrive pas qu'un jeune ait à être scandalisé par un membre de la Congrégation. Que jamais il ne se produise qu'un Salésien perde cette vertu de la modestie et qu'en elle il gêne les autres par ses paroles, ses écrits, les livres et ses actions. A l'époque où nous sommes, nous sont nécessaires une modestie à toute épreuve et une grande chasteté. Si vous aimez cette vertu, si délicate, si gentille, *eritis sicut angeli Dei* [vous serez comme les anges de Dieu]. Les anges aiment Dieu, ils l'adorent, ils le servent. Si vous aimez cette vertu, viendront en vous la sainte crainte de Dieu, la paix du cœur ; plus de déchirements, plus de remords de conscience, mais un grand élan dans ce qui concerne le service du Seigneur et la promptitude à souffrir tout pour lui. Si nous possédons cette vertu, nous serons sûrs de marcher sur le droit chemin, chacune de nos actions même la plus petite sera acceptée par Dieu, de tout nous retirerons d'immenses mérites et nous serons sûrs d'arriver à la récompense immortelle de la patrie céleste, au plaisir total de connaître Dieu.

Efforçons-nous donc d'éloigner aussi de nous toute pensée qui pourrait ternir le moindre peu cette vertu : tout regard , toute caresse et sur nous et sur les autres ; car, je le répète, tous les autres biens qui nous viendront sont subordonnés à cette vertu. Et, ce qui pourra être le plus utile pour pouvoir la conserver jalousement, c'est l'obéissance en toutes choses. Ces deux vertus se complètent l'une l'autre et celui qui conserve une obéissance exacte est certain également de conserver l'inestimable trésor de la pureté.

Prions avec ardeur le Seigneur de nous la donner et, s'il nous l'accorde nous n'aurons plus besoin de rien. Tous les biens, toutes les consolations nous viendront du ciel avec la mise en pratique de cette seule vertu. Elle sera le triomphe de la Congrégation et la manière de remercier Dieu pour tant de faveurs qu'il nous a accordées.

Donnons pour finir un coup d'œil au journal tenu par Don Berto. Il en ressort que durant son séjour à Rome le Bienheureux eut *trois* audiences pontificales ; qu'il fit des visites : *dix* à des Cardinaux, *dix-neuf* à des Prélats de rang moins élevé, *treize* à des personnes ou à des communautés religieuses, *douze* à des personnes de différent niveau, appartenant au clergé séculier et au monde ; il alla voir *deux* fois un local qu'il projetait d'acquérir, mais dont il ne fit pas l'acquisition, et seulement *deux* églises, la petite église Saint-Benoît et l'église restaurée Sant'Andrea alle [= delle] Fratte [= Saint-André "des Fourrés", des Buissons] ; il accepta *sept* invitations à des repas. Quelles affaires il eut à traiter lors de ses visites à des Cardinaux et à des Prélats, qui durèrent parfois jusqu'à deux ou trois heures, il ne nous est pas donné de pénétrer entre les lignes du journal schématique. Sur ses relations le Serviteur de Dieu observait habituellement un silence absolu. Une fois, il a dit que l'on ne saura jamais tout ce qu'il a fait à Rome ; une autre fois, après le dernier voyage à Paris, il a dit qu'il eut là-bas à résoudre des affaires d'une si grande importance qu'une seule d'entre elles aurait justifié son déplacement de Turin jusqu'à la Capitale de la France. Par lettre ou dans ses discours, il ne faisait connaître que ce qui pouvait produire des impressions bonnes et salutaires. La conférence du 4 juin, en raison et de ce qui était raconté et de sa manière familiale de s'exprimer, comme celle d'un père qui raconte à ses enfants les gloires domestiques, fit un effet magique sur l'âme de tous ceux qui l'entendirent, en les enflammant d'enthousiasme.

Lorsque son retour fut appris, beaucoup de personnes importantes vinrent trouver Don Bosco. Il ne s'agissait pas toujours de visites de pure convenance ; c'est du moins ce que l'on déduit d'après certaines qui se déroulèrent en présence de confrères. Le 18 [mai], Monseigneur Durio, chanoine de Novare, homme de lettres et, d'après les bruits qui couraient, de tendance libérale, se présenta vers la fin du repas de midi et, selon l'habitude pour celui qui arrivait à cette heure-là, il fut reçu au réfectoire ; il s'entretint

beaucoup avec le Bienheureux, en faisant des allées et venues sous les arcades. Un peu plus tard arriva l'Evêque de Suse, qui resta en entretien avec le Serviteur de Dieu pendant trois bonnes heures. Il devait s'agir d'affaires importantes, parce que Don Bosco avait l'habitude d'être expéditif pour dénouer les situations critiques, lorsqu'il était question de prendre des décisions ou de donner des conseils. Cela fit en sorte que, malgré la promesse de quelques visites en ville et le besoin de traiter quelques problèmes, il dut y renoncer ce soir-là.

Egalement le 19, à la fin du repas de midi, se présenta le professeur Bacchialoni, de l'Université Royale, très intime avec le Bienheureux. Pendant l'absence de Don Bosco avait cessé de vivre la si méritante madame Eurosie Monti, en laissant une bonne part de son bien à l'Oratoire et en nommant Bacchialoni exécuteur testamentaire. Qui ne se serait pas attendu à ce que Don Bosco lui donnât audience avec empressement ? Au contraire, ayant pris ensemble le café, il se mit à parler avec lui et avec toutes les personnes présentes de la Patagonie et de la satisfaction du Pape pour ces Missions, en se plongeant dans une conversation sur la géographie, sur la position pour l'astronomie, sur les conditions physiques, sur l'histoire de la découverte, sur les tentatives missionnaires, sur les habitants et sur leurs us et coutumes, sur ses projets, en prolongeant pendant presque une heure et avec un grand luxe de détails, comme s'il n'avait jamais fait aucune autre chose que de s'occuper d'études sur les Patagons. Il peut bien se faire que ce monsieur supposait que Don Bosco était anxieux de connaître le testament, en raison des surprises qui y étaient apparues à la dernière heure et qui avaient été signifiées à Don Bosco ; mais dans cette hypothèse le professeur eut le loisir de s'apercevoir, si même il n'en était pas déjà persuadé, combien le Serviteur de Dieu avait le cœur détaché des biens de ce monde.

Le chroniqueur ne prête pas attention à cela ; mais, en compensation, il nous fait don de cette observation : « Ce qui est admirable, c'est que, lorsque Don Bosco veut faire une chose, il semble qu'il n'ait rien d'autre à faire, tandis qu'il en a mille ; et cette chose, il la scrute, il cherche à la connaître à fond, il l'étudie, il en parle, il écoute les avis, il ajoute, aux connaissances qu'il en a, celle d'autrui. En récréation il ne cause pas d'autre chose, dans le but aussi de faire avancer ses idées, et de rendre en même temps la conversation

animée et utile... Pourtant, dès qu'il se trouve dans son bureau, il laisse totalement de côté l'idée dominante qui l'occupait un peu auparavant et il commence tranquillement cent autres affaires dissemblables ».

Une fois terminé le temps de la récréation, il resta seul avec le professeur qui, seulement alors, put discuter de l'imbroglio pour lequel il était venu. Le chroniqueur note de nouveau : « Don Bosco veut que tout gravite autour de lui. Aucun de ses prêtres, excepté un peu Don Rua, ne se mêle jamais des affaires ».

A 6 heures de l'après-midi, il sortit pour la première fois de l'Oratoire pour aller rendre visite à la comtesse Callori, convalescente ; mais il n'y alla pas seul. Comme il avait l'habitude de faire, lorsqu'il voulait parler posément avec quelqu'un de la maison, il fit venir avec lui le coadjuteur Pelazza, chef de l'imprimerie, et le coadjuteur Barale, chef de la librairie, et tout en marchant il eut avec eux une conversation sur les problèmes concernant les éditions. Il reprenait peu à peu à l'Oratoire ses contacts individuels de confesseur, de père, d'ami, qui avaient été interrompus en raison de son absence et pour lesquels il n'avait pu être remplacé en rien et par personne.

---

* *Jamais* : Don Bosco a fait usage de l'adjectif *devotissimo* [très dévoué] jusqu'en 1857 (comme on peut le voir dans le volume V des *Mémoires Biographiques*). Au-delà de 1857, c'est l'adjectif *obbligatissimo* [très obligé], qui précédera la signature. Don Bosco aurait désormais appliqué sa façon de voir décrite ici par Don Ceria : ce dernier n'entend donc parler ici que de la correspondance qu'il a rencontrée pour les volumes que nous lui devons.

° L'*Accademia della Crusca* est une association culturelle qui rassemble des savants et des experts de la linguistique et de la philologie italiennes. Créée à Florence en 1583, elle s'est toujours distinguée pour son engagement indéfectible à maintenir la pureté originale de la langue italienne. Ses fondateurs s'étaient donné pour but de séparer les impuretés (la *crusca* désigne en italien le *son*, l'enveloppe du blé) de la fine fleur de la langue.

Il conviendrait sans doute de corriger : Vigliocco mourut le 8 septembre [voir page 434] et D. Giulitto s'éteignit officiellement d'après le Catalogue des défunts le 18 août. Toutefois, on est à même de penser que cette mort eut lieu en juillet [voir page 408 : 1ère ligne et date de la lettre ; page 439 : un mois à peine après la Trinité, célébrée le 11 juin ; la veille de la Trinité, samedi des quatre-temps de Pentecôte, il reçut l' ordination sacerdotale].

CHAPITRE VII

Pendant la neuvaine et la fête de la Très sainte [Vierge] Marie Auxiliatrice.

La neuvaine de Marie Auxiliatrice était prêchée par un prêtre très pieux du pays de Biella, Don Fogliano, qui plaisait beaucoup aussi à Don Bosco. Poussés par la curiosité de savoir quelles étaient les qualités que le Bienheureux exaltait tant chez le prédicateur, nous sommes allés parler de Don Fogliano avec le regretté Père Caracciolo, supérieur de la communauté turinoise des Oratoriens de Saint Philippe Néri. A peine en eut-il entendu le nom et sans connaître encore le but poursuivi par celui qui l'avait prononcé devant lui, il s'écria : — Oh, Don Fogliano ! Je me souviens de lui, je me souviens de lui ! Moi, dans ma jeunesse, je l'ai entendu prêcher et je suis resté à l'écouter avec beaucoup de plaisir, parce qu'il exposait clairement la doctrine, apportait des exemples adaptés et racontés avec habileté, et parlait avec un grand calme, comme Don Bosco. — C'était justement la méthode de prédication voulue par le Bienheureux.

Un jour, en causant de ces sermons, Don Bosco se montra très content, pour la raison aussi qu'y entrait toujours le récit de quelques grâces obtenues par l'intercession de Marie Auxiliatrice. A ce propos, il raconta qu'à Rome, en entrant par hasard dans une église, tandis que là le sermon touchait à sa fin, il avait entendu le prédicateur nommer Don Bosco, et raconter l'un des faits publiés dans son livre *Marie Auxiliatrice avec le récit de quelques grâces*. — Ici, à Turin, fit remarquer Don Barberis, on parle peu de ces faits, dont on peut dire qu'ils sont nôtres ; pourtant il me semblerait convenable que

l'on en parle beaucoup, dans les conversations et dans les sermons. Nous avons un trésor et on ne le met pas en vedette. — Bien autre chose que de le mettre en vedette ! Cet opuscule devait susciter la tempête décrite dans le chapitre dix-neuf du volume onze. Puisque le fait raconté par le prédicateur romain appartient à la biographie de Don Bosco, il est opportun de l'exposer maintenant que l'occasion favorable nous en est offerte.

Se présenta à Don Bosco un médecin doué dans l'exercice de son art, mais incrédule, et il lui dit :

— J'entends dire que vous guérissez de toutes sortes de maladies.

— Moi ? Non !

— Pourtant on me l'a assuré, en me citant même le nom des personnes et le genre de maladie.

— On vous a trompé. C'est vrai, des personnes se présentent à moi dans le désir d'obtenir de semblables grâces pour elles ou pour des gens de leur connaissance, par l'intercession de Marie Auxiliatrice, en faisant des triduums ou des neuvaines ou des prières, avec quelque promesse à accomplir si elles obtiennent la grâce ; mais dans ces cas les guérisons sont produites par l'action de Marie Auxiliatrice, et certainement pas par un don que j'aurais.

— Eh bien, guérissez-moi également, et je croirai, moi aussi, à ces miracles.

— De quelle maladie V[otre] S[eigneurie] souffre-t-elle ?

Le médecin était atteint d'épilepsie. Depuis une année, les crises se succédaient si fréquemment qu'il n'hésitait plus à sortir sans être accompagné. Les soins ne servaient à rien. Se sentant dépérir chaque jour davantage, il venait chez Don Bosco dans l'espoir d'obtenir enfin la guérison tant désirée.

— Eh bien, lui dit Don Bosco, faites, vous aussi, comme les autres. Mettez-vous ici à genoux, récitez avec moi quelques prières, disposez-vous à purifier votre âme par les sacrements de la confession et de la communion, et vous verrez que Notre-Dame vous consolera.

— Commandez-moi autre chose car, ce que vous me dites, je ne peux pas le faire.

— Pourquoi ?
— Parce que ce serait pour moi une hypocrisie. Je ne crois ni à Dieu ni à Notre-Dame, ni à des prières, ni à des miracles. —

Don Bosco resta consterné. Néanmoins, il fit tant, avec l'aide de la grâce de Dieu, que l'incrédule s'agenouilla, fit le signe de la croix et, ensuite, dit en se levant : — Je m'étonne de savoir faire encore ce signe que depuis quarante ans je ne fais plus. — En outre, il promit de se préparer à se confesser.

Et il tint sa parole. Il venait à peine de se confesser qu'il eut la sensation d'être guéri. Et, de fait, il ne fut jamais plus atteint par des crises d'épilepsie, tandis qu'auparavant, d'après les dires des membres de sa famille, ces crises étaient fréquentes et terribles au point de faire redouter sans cesse quelque événement fâcheux. Un peu de temps plus tard, il vint à l'église Marie-Auxiliatrice, s'approcha de la sainte table, et ne voulut pas cacher sa satisfaction d'avoir été de cette façon ramené de l'incredulité à la foi.

Dans la soirée qui précéda le triduum, Don Bosco, qui avait confessé longtemps, alla prendre son repas à une heure tardive. Son repas du soir, note ici le chroniqueur, était « une espèce de repas » qui le plus souvent consistait « à manger une assiette de soupe et à boire un demi-verre de vin ». Il s'entretint ensuite jusque vers onze heures et demie à causer de la grande fête qui approchait et de la Patagonie.

Le premier jour du triduum, cette année-là un dimanche, il y eut une double joie : avec la Fête Patronale de saint Joseph, dont la solennité extérieure, comme on le dit alors, avait été repoussée, on célébra aussi le retour de Don Bosco. Au repas de midi, préparé dans la bibliothèque, prirent part, en plus des chefs d'ateliers, également plusieurs invités, parmi lesquels les professeurs Pechenino, Terreno, Allievo, Lanfranchi et Bacchialoni. « Ils font beaucoup de bien, note le chroniqueur, ces repas de famille ». On les préparait avec une relative fréquence, justement parce qu'ils étaient très utiles pour maintenir l'attachement à la maison de personnages distingués, qui étaient surtout des ecclésiastiques et des professeurs. Pour ces derniers, on faisait des invitations spéciales, quand il s'agissait de choisir les auteurs pour la Bibliothèque de la jeu-

nesse italienne. Ces repas étaient préparés sans parcimonie, de sorte que, bien qu'ils fussent également sans faste ou gaspillage, les convives partaient satisfaits.

Ce soir-là, Don Bosco présida la séance récréative et culturelle des apprentis, repoussée elle aussi car on désirait la présence du cher Père. Intercalés entre des musiques et des poésies, plurent beaucoup quelques jolis sketches, dans lesquels les interlocuteurs représentaient les différents métiers. Commencèrent les cordonniers. L'un d'eux arriva : il tenait dans ses mains une paire de chaussures usées ; et il rencontra un autre, qui en apportait une paire de neuves. Ils se saluent ; puis le premier, interrogé, explique, en employant les termes italiens appropriés, comment on fait pour rafistoler les chaussures. Ensuite il observe les chaussures neuves et demande des explications, qui sont données en répondant de la même façon, jusqu'au moment où, heureusement, se présente un troisième pour rendre plus vivant et plaisant le sketch, en le portant à la conclusion. Un deuxième groupe représentait les tailleurs, un troisième les forgerons et ainsi de suite. L'élément moral donnait le ton à chaque sketch : le paresseux se décidait à travailler beaucoup ; le négligent à faire plus attention ; le bavard à parler plus modérément. Des sentiments chrétiens jaillissaient çà et là pour émailler le discours, comme par exemple : — Eh, vois-tu ! Saint Joseph, lors de la fuite en Egypte, dut souffrir beaucoup plus que toi. — Saint Joseph, dans son atelier, comme il devait travailler durement ! — Jésus obéissait à saint Joseph, oh ! combien plus rapidement que nous. — La finale était toujours une prière adressée au Saint : elle était dite à genoux devant son image.

Don Bosco resta si satisfait que, dans son petit discours de conclusion, il dit, comme rarement il le disait : — Je voudrais que des scéances récréatives et culturelles comme celles-ci, avec de tels sketches, on en fît tous les jours. Moi-même, si je pouvais, je viendrais y assister à chaque fois. J'en suis content au plus haut point. Faites-en, faites-en encore, car personnellement je me donnerai la joie de me trouver au milieu de vous. — Ensuite il recommanda à Don Lazzero de faire conserver ces sketches, pour les rejouer d'autres fois.

Dans la même journée, lui arriva une déconvenue. Désireux

d'avoir à l'Oratoire les jeunes d'Alassio pour la fête de Marie Auxiliatrice, il avait écrit au Directeur général des Chemins de fer de la Haute-Italie, en le priant d'acccorder pour l'aller et pour le retour une réduction de soixante-quinze pour cent ; mais la réponse fut négative, parce qu'ils avaient déjà cinquante pour cent et cela devait suffire.

La situation de l'Eglise et du Pape devenait de plus en plus dure en Italie, de sorte que les braves personnes ressentaient le besoin de redoubler les prières adressées à la Très sainte [Vierge] Marie pour implorer son secours efficace. C'est pourquoi en 1876 le cardinal Patrizi, Vicaire de Sa Sainteté à Rome, encouragea, au moyen d'une *Invitation sacrée*, les fidèles à faire avec ferveur le triduum et la fête de Marie Auxiliatrice dans l'église Sainte-Marie "sopra Minerva", confiée aux Dominicains. Après avoir décrit les aberrations des impies, il s'adressait à « ces Romains » qui étaient « de vrais catholiques dans la foi et dans les œuvres » en leur disant : « Voici pour nous l'occasion de prier et de se repentir, en implorant l'aide de la Très sainte [Vierge] Marie, dont est proche la fête sous le titre *Auxilium Christianorum* [Secours des Chrétiens]. Cette circonstance nous rappelle que sa protection n'a jamais manqué à l'Eglise et à la Papauté Romaine ». Après avoir énuméré les pieuses pratiques du triduum et publié les indulgences spéciales accordées par le Saint-Père, il concluait : « Que cette prière constitue au moins une faible réparation pour les très graves injures et blasphèmes que, malgré une horreur ressentie par tous, on lance chaque jour contre la Très sainte [Vierge] Marie ».

Parmi les souvenirs de l'époque nous trouvons un autre document, qui est signé par le marquis André Lezzani et porte la date sous cette forme : « Rome, le 24 mai, jour sacré en l'honneur de Marie Immaculée sous le titre de *Secours des Chrétiens*. 1876 ». C'était un message, par lequel la jeunesse catholique romaine proposait à tous les catholiques italiens de fêter le 17 janvier 1877 le cinquième centenaire du retour d'Avignon des [Souverains] Pontifes. Egalement *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique], héraut des catholiques italiens, avait un appel sur le même ton, en rappelant comment, en un si « beau jour » pour tout le monde catholique, pouvait se renou-

veler la joie ressentie par les Romains lorsque, le 24 mai 1814, le Pape Pie VII, « après cinq années de détention », était revenu « dans sa Rome comme Souverain Pontife et Roi ».

A Turin, la fête devenait chaque année plus populaire, en étant célébrée avec une ardeur croissante de foi et de piété. Le Bienheureux voyait pendant le triduum une affluence extraordinaire de monde. Beaucoup se présentaient à la sacristie pour avoir la bénédiction de Don Bosco, disaient-ils communément : pour recevoir, disait-il, lui, la bénédiction de Marie Auxiliatrice. A Marie Auxiliatrice, les uns rendaient grâces pour des faveurs obtenues, les autres faisaient des supplications pour des faveurs qu'ils espéraient recevoir, et combien étaient exaucés ! Dans deux numéros des *Lectures Catholiques*, l'un de mai 1877 et l'autre de mai 1878, on lit au moins cinquante-neuf relations de grâces reçues en 1876 ; mais il y en eut combien d'autres qui ne s'y trouvent pas enregistrées !

Nous raconterons une de celles-là, dans laquelle le Bienheureux joua un rôle. Pendant le mois de mai, un monsieur Mazzucco de Turin, vieillard de quatre-vingt-deux ans, tomba si gravement malade, que le médecin en déclara impossible la guérison. Sa fille Marcelline, dans son affliction toute remplie d'angoisse, se rendit à l'église Marie-Auxiliatrice, pria Notre-Dame et demanda avec force à Don Bosco une bénédiction pour son père. Don Bosco accueillit de bon gré sa demande et en prenant congé d'elle il lui dit : — Je vous bénis à la place de votre père. A partir d'aujourd'hui jusqu'à la fête du *Corpus Domini* [la Fête-Dieu], vous-même, récitez chaque jour trois *Pater*, *Ave* et *Gloria* en l'honneur du Très saint Sacrement et un *Salve Regina* adressé à la Toute Bienheureuse Vierge ; puis soyez certaine que Notre-Dame vous obtiendra la grâce. —

La fille retourna chez elle toute contente ; mais, comme on ne voyait pas l'amélioration impatiemment attendue, elle se présenta de nouveau, toute désolée, à Don Bosco, qui lui répondit : — Mais le temps de nos prières n'est point encore terminé ; il y a encore la neuvaine du *Corpus Domini* [la Fête-Dieu] qui commence seulement aujourd'hui. Prions donc avec ferveur et espérance. Ayez confiance ; puis, laissez agir Notre-Dame. — Comme il l'avait annoncé, ainsi se

produisit ceci : le matin du *Corpus Domini* [la Fête-Dieu], le vieillard se trouva complètement guéri.

A l'Oratoire on était à *Terracine*, comme l'exprimait l'argot des familles, c'est-à-dire dans la plus grande gêne sur le plan financier [être "à Terracine" (ville italienne), c'est, par assimilation des sons, être mis complètement "à terre" : en français on dirait "sur la paille"]. Depuis un mois et demi, Don Bosco n'avait pas quêté à travers Turin, et à Rome il n'avait pas eu le temps ou cru bien de recueillir des aumônes. Pourtant, c'est à lui qu'il incombait de pourvoir. Il reprit ses sorties le matin de l'avant-veille de la fête : vers dix heures vint le prendre en voiture le baron Bianco de Barbania. Quel beau type de gentilhomme ce baron ! Un des plus nobles seigneurs piémontais, qui avait une grande taille et respirait la vigueur dans sa personne ; d'un caractère jovial et franc, il ne mâchait pas ses mots, quel que fût son interlocuteur ; il nourrissait pour Don Bosco l'amitié la plus sincère. Ce matin-là, il ne conduisit certainement pas pour une promenade le Bienheureux, qui ne revint que le soir, et pas les mains vides.

Qui pourrait décrire l'animation croissante dans la maison à l'approche de la grande fête ? Les répétitions de chant et de musique instrumentale étaient prolongées même de nuit. Les maîtres de cérémonie exerçaient le groupe des Enfants de chœur aux heures de récréation et, à d'autres moments, formaient le bataillon des jeunes abbés à bien exécuter leurs rôles dans les fonctions sacrées. Des secrétaires improvisés écrivaient des adresses sur des enveloppes contenant des lettres d'invitation, qui étaient expédiées en grand nombre à des personnes importantes et à des bienfaiteurs. En outre, les allées et venues de peintres en bâtiment, d'ouvriers du gaz, de décorateurs de l'église, de menuisiers qui préparaient les comptoirs pour la vente de charité. Don Rua réunit à plusieurs reprises en conférence les Supérieurs de l'Oratoire, pour tout prévoir de manière à éviter des désordres. La chronique donne cette information : « Toujours, quand on doit préparer une fête ou quelque chose d'important, nous nous réunissons en chapitre ou en conférence suivant le nom qu'on veut ». A ces séances étaient aussi invités les coadjuteurs qui avaient des compétences ou des fonctions importantes.

Après ce qui a été dit jusqu'ici, il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'à la veille de la fête l'allégresse des jeunes frisait la frénésie. Ce

soir-là, il devait y avoir *lectio brevis* [= arrêt anticipé des cours] ; mais on eut bien du mal à pouvoir la faire *brevissima* [= l'arrêt des activités fut très peu anticipé]. Des collèges, arrivaient des Directeurs et des représentants ; vinrent aussi en ces lieux Monseigneur Masnini, secrétaire de l'évêque de Casale, et le consul Gazzolo, arrivé depuis peu d'Amérique. A voir beaucoup de prêtres séculiers et à apprendre la nouvelle que quelques messieurs originaires de Suisse étaient venus uniquement pour faire leurs dévotions dans l'église Marie-Auxiliatrice, le bon chroniqueur se mit à écrire : « Je ne m'étonnerais pas si, en quelques années, [cette église] devenait un centre de grands pèlerinages ».

Le Serviteur de Dieu reçut en audience une foule de personnes, sans pouvoir se libérer avant une heure de l'après-midi. C'est alors qu'un télégramme, envoyé de Gênes, l'avertit que deux très nobles dames arriveraient à deux heures et prendraient le repas à l'Oratoire. Lui, il les attendit, toujours tranquille et très aimable.

Il alla prendre le repas du soir quand il eut fini de confesser, c'est-à-dire très tard. Là, Gazzolo l'attendait au passage. Le consul d'Argentine avait lu dans *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique] la correspondance des Missionnaires ; il s'était aussi intéressé à d'autres publications analogues ; mais il en était resté mal à l'aise et ressentait le besoin d'un épanchement. On avait fait peu, trop peu mention de lui ! Il s'en était déjà ouvert à Don Francesia ; mais cela ne lui suffisait pas. Dès qu'il le vit, Don Bosco se découvrit la tête, le serra dans ses bras, l'embrassa. Quand donc, de son propre mouvement, s'épanchait-il, lui, dans ces manifestations ? Puis, après l'avoir fait asseoir tout près de lui, il le nomma avec les titres les plus aimables, en lui attribuant tout le mérite de l'entreprise si heureusement réussie et, bien que fatigué comme on ne saurait le dire, il prolongea la conversation pendant plus d'une heure. Don Bosco ne voulait pas que quelqu'un s'éloignât de lui avec la moindre amertume dans le cœur.

Le jour de la fête, le commencement des messes et des communions fut effectué très tôt, et elles se succédèrent jusque vers dix heures. A la messe de la communion générale participèrent également les jeunes de Valsalice. La musique, fait remarquer la chronique, « respira la tranquillité plus que dans les dernières années, mais elle fut, aussi, exécutée avec une plus grande précision ».

L'école [de musique] mise sur pied par Don Cagliero se distingua même en l'absence du maître : il avait si bien su former les élèves et se préparer en la personne de Dogliani un habile remplaçant. Est à remarquer ce que l'on peut lire dans l'*Invitation sacrée* : « Dans l'*Hymne* l'auteur visa à représenter par des notes musicales la fameuse bataille remportée par les Chrétiens à Lépante grâce à l'aide de Marie Auxiliatrice ». De fait, ce morceau dramatique, ainsi exécuté, fut tout bonnement appelé par les gens la *bataille de Lépante*. C'était le style de la musique sacrée d'alors. Toute la même musique fut répétée le 25, en la fête de l'Ascension, avec une affluence encore plus grande et avec un nombre peu inférieur de communions, car c'était un jour de fête.

Don Bosco, dès que sa messe fut terminée, se trouva entouré par une cinquantaine de personnes qui voulaient être bénies et le retinrent pendant une heure et demie. Epuisé comme il l'était en raison des fatigues des jours précédents, lorsqu'il fut libre, il n'en pouvait vraiment plus et avait même de la difficulté pour parler ; mais il continuait grave et serein. Celui qui, pendant ces jours-là, l'observa de près, ne put contenir l'admiration que suscita en lui le fait de voir comment il savait prendre part à toutes les conversations, les maintenir vives et animées et, ce qui plus est, faire tourner au bien même des sujets frivoles, sans cesse maître dans l'art d'amener n'importe quelle conversation à se plier à son bon sens. Ses récits semblaient les plus spontanés et suggérés seulement par les paroles des autres, tandis qu'ils étaient voulus exprès pour incarner les idées qu'il désirait, lui, imprimer profondément dans l'esprit de celui qui l'écoutait. Personne ne s'en apercevait : dans cette adresse, qui lui était propre, se révélait aussi l'ancien prestidigitateur, qui possédait le secret d'attirer et de dominer les esprits pour produire en eux des effets salutaires.

La journée solennelle, cependant, ne s'écoula pas sans nuages. Dans les cérémonies du matin Monseigneur Masnini, nommé plus haut, avait célébré. On avait fait l'invitation à l'Archevêque, mais il refusa ; on lui avait demandé la permission d'inviter un autre évêque, mais il n'accepta pas. La population, d'autre part, qui ne sut rien et

ne put rien soupçonner, ne s'aperçut même pas de l'absence d'un Evêque, car on crut tout bonnement que le célébrant, revêtant l'habit violet et utilisant le bougeoir, était un Evêque. Mais l'affaire ne passa pas sans difficulté ; en effet, voici qu'arriva une interdiction avec la rapidité de l'éclair demandant de ne pas répéter cette intervention du prélat au cours des vêpres. Puis le lendemain parvint à « Monsieur le Préfet, Maison de l'Oratoire de D. Bosco » une lettre, dans laquelle on disait : « S[on] E[xcellence] Rév[érende] Monseigneur l'Archevêque me charge d'aviser V[otre] S[eigneurie] très Rév[érende] du vif déplaisir qu'il éprouve à apprendre qu'hier dans l'Eglise Marie-Auxiliatrice on a laissé célébrer solennellement un Prêtre étranger [au diocèse], et de plus avec *les marques distinctives d'un prélat*, sans avoir d'abord obtenu une *permission explicite* venant de Monseigneur l'Archevêque lui-même, ainsi qu'il était nécesssaire pour ne pas enfreindre les lois ecclésiastiques ; et d'autant plus nécessaire parce qu'il est contraire à la coutume constante de cet Archidiocèse qu'un ecclésiastique, non évêque, fasse usage dans la célébration des rites sacrés, Solennels ou non Solennels, de quelques-unes des marques distinctives d'un prélat, ainsi qu'il résulte du fait que plusieurs prêtres de cet Archidiocèse, ayant reçu le titre de Monseigneur, et plus ou moins de distinctions liées à un tel titre, n'en font jamais usage parce que leur manque la permission de l'Archevêque. C'est pourquoi Monseigneur rappelle à V[otre] S[eigneurie] et à ses confrères [que] *melior est obedientia quam victimæ* [l'obéissance vaut mieux que le sacrifice] (1 S 15,22) ; et il espère que dorénavant il n'aura plus à faire de telles doléances à V[otre] S[eigneurie] ». Pour dire tout ce qui concerne ce différend, nous devons ajouter encore que Monseigneur Santo Masnini, par respect envers l'autorité, s'était présenté pour demander la permission, mais n'avait pas été reçu en audience (1).

Avec ce document fera la paire une ordonnance du 2 juin, dans laquelle on intimera à Don Bosco « qu'aucun des nouveaux prêtres membres de cette Congrégation [salésienne], domicilié dans ses Maisons, ne reçoive la permission de célébrer aussi bien sa première Messe que les suivantes, au moins pendant quinze jours, dans l'une des paroisses de l'Archidiocèse turinois ».

---

(1) Monseigneur Masnini envoya de Casale, quelques jours après, ses justifications (App[endice], Doc[ument] 14, [pp. 649-651]).

Tandis que Don Bosco encaissait ces « désagréments », l'Ordinaire de Turin était sollicité par un Evêque du Sud de l'Italie pour lui adresser en son nom une marque d'estime. C'était l'Evêque de Sainte-Agathe-des-Goths qui, pour avoir entendu parler par l'Evêque de Castellammare « d'un résumé d'Histoire de l'Eglise publié par le remarquable Prêtre D. Jean Bosco », et parce qu'il ne connaissait pas l'adresse « de ce Prêtre zélé », priait son Archevêque de lui passer la commande d'envoyer pour le moment au moins vingt exemplaires ; c'était ensuite son intention d'inciter son jeune clergé à lire l'ouvrage et à le diffuser dans son diocèse. L'Archevêque exécuta ponctuellement la commission par l'intermédiaire de son secrétaire.

La ferveur dans la piété qui enflammait tous pendant la neuvaine de Marie Auxiliatrice eut une influence salutaire sur l'esprit d'un protestant, hôte de l'Oratoire, en faisant mûrir son désir de conversion. Son histoire ne manque pas d'intérêt, également parce qu'elle nous donne le moyen de connaître un aspect nouveau du zèle multiforme de Don Bosco.

Guillaume Hudson, né de parents protestants et élevé dans le calvinisme, se rendit en Suisse pour y étudier des langues modernes. Il approchait des vingt ans. Les accusations qu'il entendait là-bas continuellement contre le catholicisme, éveillèrent chez lui la curiosité de connaître un peu profondément la doctrine catholique. Plus il étudiait en ce domaine, plus fortes étaient les incertitudes qui le tourmentaient sur la valeur du protestantisme. Dans sa bonté, Dieu fit en sorte qu'il lia amitié avec un fervent catholique, auquel il confia ses hésitations sur la religion, en lui manifestant aussi son intention de voir la pratique du catholicisme en Italie. Ils y cherchèrent donc une famille, dans laquelle il pût entrer comme précepteur ; mais "écris ici, écris là" : on ne venait à bout de rien. Son ami lui parla alors de Don Bosco, en lui disant qu'il serait facilement accueilli par lui. Il écrivit, demanda les conditions, partit, entra à l'Oratoire. Ici la grâce de Dieu l'attendait.

Cependant, la victoire ne fut pas immédiate ; et même, après

les deux premières semaines de bonne volonté, il retomba dans son indifférence. Oublieux du motif pour lequel il était venu à l'Oratoire, il se contentait de nous y trouver uniquement pour apprendre une autre langue : il se plongea dans l'étude de l'italien en ne se souciant plus de religion. Cependant Don Bosco qui l'avait étudié de près, avait bon espoir à son sujet tout en évitant de précipiter les choses. En parlant de lui le 28 mars avec Don Bologna, préfet chargé des relations extérieures, il lui dit : — Je lui ai moi-même parlé clairement, en lui disant qu'ici personne ne l'obligeait à changer de religion et que nous aurions envers lui toute charité, quelle que fût sa décision ; que, s'il devenait catholique, nous le considérerions comme un frère et rien ne lui manquerait, tant qu'il resterait avec nous ; mais que, comme je l'avais déjà dit à d'autres, à lui je redisais : s'il quittait l'Oratoire, moi, je ne me donnais aucune obligation à son égard, absolument aucune. Et je lui parlais ainsi pour qu'il ne vînt pas ensuite se plaindre d'avoir été abandonné par les catholiques : dans ce cas, c'est lui-même qui aurait fait son choix et serait retourné dans sa condition première. Le jeune a écouté mes raisons et m'a répondu d'une manière qui me donna pleine satisfaction. A présent toi, Bologna, reste près de lui, pour qu'il étudie bien le catéchisme et qu'il soit assidu aux prières qui se font en commun, et donne-lui les explications qu'il demandera. —

Les faits donnèrent raison à Don Bosco : la grâce divine secoua le jeune de sa léthargie et il capitula. Cela se produisit un matin de la neuvaine. Il se trouvait seul dans une salle de classe et s'exerçait au violon, quand ses yeux rencontrèrent une statue de Marie Auxiliatrice, placée sur un petit trône. Il l'avait vue d'autres fois, mais sans porter son attention sur elle ; alors au contraire de nouvelles pensées se pressèrent dans sa tête. Doute et certitude, foi et incrédulité se relayaient en se succédant rapidement dans son esprit agité, jusqu'à ce qu'il se fît cette demande : — Mais pourquoi tant d'amour, tant de dévotion, tant de prières, tant de sermons, tant de livres, tant de vœux pour la Très sainte [Vierge] Marie ? — Pendant plusieurs jours il prie, il médite : de plus en plus attrayante lui apparaît la piété envers la Vierge [Marie], par laquelle, lui semble-t-il, il sent

qu'il est invité et presque poussé à devenir catholique et à vivre envers elle beaucoup de dévotion. Finalement il va trouver Don Bosco, lui révèle son état d'âme et lui manifeste son intention d'être baptisé à un moment ou à un autre. Le consentement ne se fit pas attendre. Alors il se prépara très sérieusement, jusqu'à l'arrivée du jour impatiemment désiré. Monseigneur Gastaldi, dans une réponse officielle spéciale, accorda à Don Bosco les pouvoirs nécessaires (1). Le néophyte, après avoir reçu le saint baptême le 4 juin, écrivit : « Aujourd'hui, aujourd'hui même furent effacés toutes mes fautes passées ; aujourd'hui je fus renouvelé dans les eaux du saint baptême, et rendu fort et courageux, prêt à présenter mon visage serein et intrépide à tous les infidèles, les schismatiques, les hérétiques et les païens qui me défieront. Aujourd'hui la Vierge Marie m'a reconnu pour son fils, aujourd'hui j'ai promis de l'aimer et de l'invoquer comme ma très tendre mère ; aujourd'hui j'ai reçu son Jésus et j'ai promis de le suivre au milieu de n'importe quel danger. Avec la grâce de Dieu je resterai ferme dans la foi catholique, étroitement uni au Vicaire de Jésus Christ, l'infaillible Pie IX, et je choisis la plus cruelle des morts plutôt que de m'éloigner le moins du monde des promesses faites en ce jour » (2).

Et ce ne fut pas un feu de paille. S'étant rendu en Amérique et s'étant fait là-bas une belle situation, il voulut entrer comme professeur de littérature anglaise dans un collège catholique irlandais ; dans ce but il lui fallait une attestation de sa conversion au catholicisme. Il en fit la demande par l'intermédiaire de l'un de ses oncles, qui, en écrivant le 17 novembre 1892 à Don Rua depuis Brunswick, rappelait que « sous la direction du saint D. Jean Bosco » son neveu s'était « converti au catholicisme sans y être poussé par quelque prêtre ou religieux », mais après avoir eu « une vision ».

Les cas de protestants qui venaient à l'Oratoire pour se convertir n'étaient pas tellement rares ; et bien que ce ne fût pas le fait de tous de rentrer au bercail, ils en retiraient cependant toujours du bien. Ce thème de protestants et de conversions nous amène à glisser ici

---

(1) App[endice], Doc[ument] 15, [p. 651 : il est alors question d'*Hadson* ; on trouve *Hudson* à la p. 238].

(2) *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique], n. 136, 10 juin 1876.

un petit détail qui est utile pour la connaissance de l'esprit de Don Bosco. Vers la fin de mars, un protestant de Florence demanda à faire son abjuration à l'Oratoire et d'y séjourner ; mais le ton de la lettre donnait lieu de craindre qu'il agissait, quant à lui, par intérêt, en dissimulant quelque duperie. Pour cette raison, Don Rua, chargé de lui répondre, employa un langage un peu fort. Le protestant écrivit de nouveau au Bienheureux en exprimant son irritation et en l'assurant de sa bonne volonté. Alors Don Bosco, en faisant quelques pas après le repas de midi avec Don Rua dans le réfectoire et avoir exprimé son avis sur différentes questions, lui dit : — A ceux qui sont novices dans les affaires de la religion et incapables de faire un acte de vertu quand ils sont un peu offensés, il faut toujours répondre avec bienveillance, même si d'une manière fondée l'on craint chez eux des arrière-pensées ou la volonté de tromper. — Puis il esquissa entièrement une lettre à lui écrire, ce en quoi il était admirable : chaque fois qu'il ordonnait à quelqu'un d'écrire à un personnage, il indiquait au pied levé les idées, la manière de les développer et même les expressions.

Quand se turent les échos de la fête, que les choses furent remises en ordre et le rythme régulier repris à l'Oratoire, Don Rua, selon la coutume, battit le rappel de tous ceux qui avaient été à la direction du mouvement, pour que chacun exposât les inconvénients remarqués et suggéra les remèdes pour l'avenir. On en rédigea comme d'habitude un rapport succinct, pour qu'il fût lu ensuite en mai 1877.

Ce détail suffirait pour fermer la bouche à ceux qui, en regardant les choses depuis l'extérieur et en apercevant des méthodes si différentes de celles de la vie habituelle, parlaient abondamment de désordres. Mouvement, agitation même, mais toujours sous l'œil vigilant de Supérieurs intelligents, zélés et aimés, qui dominaient ce tourbillonnement apparent, en modérant les manifestations de joie et en prévenant les réjouissances bruyantes. Des observations mises sur le rapport nous reportons seulement les deux suivantes : « 3° Pour l'église, il convient que l'on étudie de quelle façon les jeunes seront assistés classe par classe et que, pour attribuer les places la veille, soit présent un supérieur. 4° D. Bosco manifesta le désir

qu'on laissât les personnes étrangères à la maison aller dans la sacristie, dans le secteur qui entoure le chœur, de manière à remplir de gens toutes les parties ».

Une chose encore. De Borgo S[an] Martino, le pays des fraises, Don Bonetti avait envoyé en cadeau à Don Bosco pour la fête de Marie Auxiliatrice un colis de ces fruits doux et parfumés de la saison : cet envoi devint ensuite traditionnel et, encore maintenant, il est continué par les directeurs de ce collège. Le Bienheureux l'en remercia par une lettre, dans laquelle, en profitant de l'occasion, il adressa une bonne parole à tous et, enfin, donna une dernière et importante nouvelle de la chère fête.

Très ch[er] *D. Bonetti,*

Tout va bien pour ta lettre. Les fraises en petite quantité n'en furent que plus savoureuses ; mais grande s'avéra leur signification. Nous verrons. Le jeu[ne abbé] Anzini (1) m'a écrit ; dis-lui qu'il fasse comme il a écrit et j'en serai très content, parce qu'il deviendra bientôt un faiseur de miracles. Adresse-lui une salutation de ma part.

En juin, j'espère faire un déplacement pour rester, au moins pendant quelques jours, avec mes chers fils de S[an] Martino, dont j'ai tant parlé avec le S[aint]-Père et près desquels j'espère pouvoir trouver du réconfort ; parce que, je suis persuadé, d'après ce que tu m'as dit, que je trouverai une moitié d'entre eux composée de saints et l'autre moitié sur la voie de l'être.

Je te dis cependant que la nouvelle qui me réconforte le plus est celle qui m'annonce qu'il y a parmi nos jeunes des éléments studieux et vertueux.

En attendant, tu diras à mon ami Adamo (2) que le temps des courgettes approche et, dès qu'il pourra m'en cuisiner un plat, qu'il me l'écrive et j'irai aussitôt voir là-bas.

A Tamietti, que je ne suis pas content de lui tant qu'il n'aura pas acquis les trois S (3), mais tous en majuscules. Salue-le affectueusement.

---

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, p. 346.

(2) Il était le cuisinier du collège, un brave homme, auquel convenait bien le terme « zuccotti » [employé ici dans le texte italien] tiré du dialecte piémontais (et pris dans ce sens [de "courgettes"]), au lieu de « zucchette [courgettes] ». Avant la suppression des Ordres religieux, il avait été [frère] lai capucin. Il se vantait de savoir accommoder les courgettes de dix-sept façons différentes ; mais il semble qu'il abusait trop de cette science, en préparant des courgettes, des courgettes et toujours des courgettes. D'où les mécontentements chez tous et, pour finir, un massacre, nocturne mais *pro bono pacis* [pour l'amour de la paix] très bien couvert par l'autorité, des innocentes cucurbitacées. Cela aide à comprendre l'intention de Don Bosco dans le compliment qu'il lui adresse.

(3) Sainteté, Science, Santé.

Aux prêtres, aux jeunes abbés, aux assistants, etc., à tous, je souhaite les dons de l'Esprit Saint (1), surtout *la force*.

Dis à ceux des classes de 3ème et de 2de que je leur porte beaucoup d'affection : je suis content des bonnes nouvelles qui me furent communiquées à leur sujet, je leur ferai un cadeau, et je désire avoir avec chacun un entretien à propos de sa vocation personnelle.

Aux autres élèves je souhaite qu'ils deviennent tous riches, mais, et ce sont les paroles de Pie IX, des vraies richesses de la Sainte Crainte de Dieu.

J'écris, quant à moi, brièvement, et toi tu ajouteras ce qui manque pour compléter mes pensées. La fête de Marie Auxiliatrice fut d'une très grande splendeur ; il se produisit beaucoup de miracles : et si D. Giulitto (2) ne raconte pas, je raconterai ensuite moi-même. Nous avons également prié pour toi, pour les sœurs et pour tout le collège. *Amen*.

L'une des grâces extraordinaires fut la guérison soudaine de la novice Laurentoni [= Laurantoni] à Mornese (3).

Que Dieu nous bénisse tous et priez pour moi qui suis en J[ésus] C[hrist] ton

Turin, 26-5-1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

---

(1) On était dans la neuvaine de la Pentecôte (4 juin).

(2) Chronique de D. Barberis (23 mai) : « De Borgo S[an] Martino vint Giulitto pour représenter le collège. Il est [diacre]. A moitié malade et épuisé par les nombreuses fatigues, il est à présent en repos forcé absolu par ordre des médecins et put sans inconvénients délaisser le collège ».

(3) Cf. plus loin, p. 296.

CHAPITRE VIII

Manières d'être et de parler du Bienheureux en certaines rencontres.

Le mot « CERTAINES » du titre comporte une limite, que nous ne devons pas laisser aussi imprécise. Ce terme restrictif se trouve donc là pour marquer des limites déterminées de temps ; car, nous-mêmes, essentiellement fidèles à la méthode chronologique du premier biographe, nous nous proposons maintenant de cueillir les uns après les autres, entre février et juin 1876, certains événements de rencontres, qui méritent d'être signalés dans une histoire plutôt détaillée comme est la nôtre.

On admirait des qualités dans la conversation de Don Bosco : l'une d'entre elles était son adresse extraordinaire à orienter le discours vers des sujets d'utilité spirituelle et une autre était son aisance pleine de franchise pour dire certaines vérités un peu dures sans s'attirer la haine qui d'habitude les accompagne.

Il en donna une belle preuve le 19 février. C'était pour lui une habitude d'aller une fois par an prendre le repas de midi chez les deux vieilles demoiselles Bonnié, qui habitaient à Turin. Il y alla ce jour-là, en se faisant accompagner par Don Rua et par Don Barberis. A la fin du repas vinrent rendre visite aux deux sœurs des parents éloignés, qui ne s'entendaient pas du tout avec elles en fait de religion : une certaine famille Tovaglia, le mari et la femme, très riches et sans enfants, mais qui ne donnaient jamais un sou en aumône et avait une antipathie à peine déguisée pour les affaires d'église. Ils furent introduits dans le salon où ne tarda pas à en-

trer également Don Bosco, accompagné des sœurs Bonnié qui le suivaient. Après avoir effectué les premières politesses, il vint bien tranquillement à parler d'un certain monsieur Turletti, une personne très connue de M. Tovaglia.

— C'est vraiment un brave monsieur ! s'écria le Bienheureux.

— Oui, certainement, répondit l'autre. Il est bien rare de trouver des familles comme la sienne à notre époque.

— C'est vraiment quelque chose de consolant de rencontrer encore de telles familles qui ont une si grande piété. Cet homme fréquente l'église, s'approche des sacrements, va écouter les sermons, malgré les nombreuses occupations qu'il a.

— Et aussi chez lui, continua monsieur Tovaglia, il est affable avec tout le monde : il reçoit tous avec courtoisie et, s'il peut rendre service à quelqu'un, il le fait.

— Et puis, a renchéri Don Bosco, ce que le Seigneur dit dans le Saint Evangile : *Quod superest, date pauperibus* [Ce qui est superflu, donnez-le aux pauvres], il le met en pratique jusqu'au scrupule. Et c'est vrai qu'il a une famille nombreuse et qu'il n'est pas du tout le roi de carreau [qui, notamment dans le tarot, s'appelle en italien le roi des deniers, particulièrement riche] ! C'est comme lorsqu'il était encore à Florence, ainsi maintenant, dès qu'il a un peu d'argent, il vient me rendre visite à l'Oratoire et, une fois, il me dit : Don Bosco, vous allez vous trouver dans le besoin, à présent que s'approche l'hiver ; vous devrez acheter des chaussettes pour vos garçons ; prenez, achetez-en quelques douzaines à mes frais. Une autre fois, il me dit : vous aurez besoin de fournir des chemises ; prenez, achetez-en quelques douzaines à mes frais. Il revient me dire : il semble que la saison devienne très rude cette année ; vous aurez besoin d'acheter des tricots pour bien couvrir vos jeunes ; prenez, vous en achèterez aussi quelques-uns à mes frais. C'est ainsi que de temps en temps je le vois par ici avec quelque offrande. Personnellement, une fois, j'ai craint qu'il ne fût trop généreux dans son geste et qu'il ne laissât ensuite le nécessaire manquer à sa famille, et je lui ai dit que, malgré le grand besoin dans lequel je me trouvais, il fît de son côté en sorte de ne pas dépasser la mesure pour me faire l'aumône. Oh, bravo Don Bosco ! me répondit-il. N'y a-t-il que vous et les vôtres pour vouloir gagner le paradis ? Si je n'agis pas ainsi, comment pratiquerai-je ce que dit Jésus Christ : *Quod superest, date pauperibus* [Ce qui est superflu, donnez-le aux pauvres"] ? Je lui fis remarquer que ce n'était qu'un conseil, non un précepte. Que ce soit un conseil, que ce soit un précepte, insista-t-il, je sais qu'avec ces paroles du

Seigneur : *Il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un riche soit sauvé*, on ne plaisante pas. Moi, je veux être sauvé ; c'est pourquoi j'ai besoin de détacher de plus en plus mon cœur des choses de cette terre. Malheureusement je vois bien que celui qui se perd dans les calculs qu'il fait pour lui, trouve toujours qu'il doit dépenser à son profit et il ne lui reste jamais rien de superflu pour les autres. Plus on est riche, plus on croit nécessaire de dépenser pour maintenir son rang ; pour le présent et pour l'avenir, il y a toujours à faire ici ou là. Mais tous ces besoins sont des prétextes qui proviennent du fait d'avoir le cœur attaché aux richesses. Devant de semblables observations, personnellement je n'ai plus répliqué, mais j'ai reconnu toujours en lui l'homme au grand cœur et bien instruit dans les choses de la religion.

— C'est sûr, c'est sûr ! Lui, quand il était jeune, il avait étudié pour devenir prêtre. Je crois même qu'il était déjà jeune abbé.

— Personnellement, je ne savais pas ce détail ; mais je l'ai toujours connu comme un saint homme, désintéressé et bien instruit. —

On passa ensuite à causer de Missionnaires salésiens, qui travaillaient tant et faisaient tant de bien en Amérique, où il y avait une pénurie absolue de bons prêtres. Il fut dit combien il était nécessaire d'envoyer là-bas de nombreux autres prêtres, pour enseigner à ces peuples les chemins du ciel. — Mais pour cela, fit remarquer Don Bosco, il faut dépenser tellement que c'est une affaire très sérieuse !

— Et puis, manque aussi le personnel, fit remarquer mademoiselle Bonnié.

— Oui, continua le Bienheureux, on commence également à manquer de personnel. Mais, quand on a les ressources pécuniaires, on peut avant tout éduquer des jeunes dans ce but en plus grand nombre, et ensuite on peut les envoyer. A présent nous devrions préparer une nouvelle expédition ; mais comment faire ? Nous ressentons encore les effets de la première, qui nous coûta au moins trente-six mille lires. Vous comprendrez bien que pour un pauvre prêtre sans ressources, qui s'appuie seulement sur la charité publique, c'est un poids qui accable. Heureusement, la Divine Providence, quand elle veut une œuvre,

émeut le cœur de quelqu'un et fait en sorte qu'elle est accomplie. Quant à nous, nous sommes tous entre les mains de la Divine Providence. —

Ensuite la conversation tomba sur le récent suicide d'un certain chevalier Monti. M. Tovaglia déclara que n'être pas capable de supporter les maux de la vie est un grand acte de lâcheté. — Là où il n'y a pas de religion, interrompit quelqu'un, il est naturel que cela se produise ainsi ; il n'y a vraiment pas lieu de s'en étonner. — Et on continua à parler de mort.

A madame Tovaglia cette discussion sur la mort ne plaisait pas du tout. Elle disait que ce n'est pas un sujet sur lequel on ait à s'étendre beaucoup ; ensuite on ne doit même pas en avoir peur ; quand elle vient, cela se comprend... : mais avant il n'y a pas de quoi trop s'en impressionner.

— C'est vrai, reprit Don Bosco. Un conseil que j'ai personnellement entendu bien des fois répéter par la bonne âme de Don Cafasso, un prêtre très exemplaire de Turin, était celui-ci : nous tenir sans cesse préparés à la mort, comme si chaque jour on avait à mourir ; mais ensuite ne pas se laisser effrayer par la mort, ne pas en avoir peur. Quand quelqu'un a sa conscience pure, ou bien parce qu'il n'a pas fait de péchés ou bien parce qu'il s'en est déjà confessé comme il faut et en a accompli la pénitence appropriée, que doit-il craindre de la mort ? Il n'y a que ceux qui vivent mal et ne s'approchent jamais ou très rarement des sacrements qui ont à craindre la mort. Ces personnes tremblent à la pensée de la mort, car leur conscience les harcèle. La pensée de se tenir bien préparés se lit souvent dans le saint Evangile. *Estote parati* [Tenez-vous prêts], nous recommande le Divin Sauveur, *quia, qua hora non putatis, Filius hominis veniet. Venit tamquam fur* [car c'est à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'homme va venir. Il vient comme un voleur]. Etc., etc. —

En prenant congé, le Bienheureux, avec des manières ravissantes, invita monsieur et madame Tovaglia à visiter l'Oratoire, qu'ils n'avaient jamais vu. Ce monsieur et cette dame bien fortunés, qui n'allaient jamais entendre un sermon, se seront souvenu pendant un bon bout de temps d'une telle rencontre !

Quand il rencontrait dans la maison des personnes nouvelles, il ne se contentait pas de répondre à la salutation, mais aussitôt il posait des questions, en ranimant le souvenir de ce qui concerne l'âme ou en invitant [à s'intéresser] à la Congrégation

ou encore en encourageant au bien, quelle que fût la personne rencontrée. Au [mois de] mars, le café lui fut apporté par un domestique, âgé de trente ans qui, depuis seulement quelques semaines, se trouvait à l'Oratoire. Don Bosco le dévisagea un instant et ensuite lui demanda :

— Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Pesce.

— De quel pays êtes-vous ?

— Près de Mondovì.

— Que faisiez-vous avant de venir à l'Oratoire ?

— J'étais domestique au collège de Mondovì. J'ai ici le certificat de travail, signé par le maire et par le chanoine Ighina.

— Lisez-le un peu. —

Cet homme lut assez bien le document. Puis Don Bosco continua :

— Etes-vous venu pour rester ou pour attendre un meilleur endroit ?

— Oh, vraiment, quant à moi, je resterais ici...

— A présent êtes-vous content d'être ici ou bien vous semble-t-il que ce ne soit pas votre place ?

— Elle ne me déplaît pas ; seulement je désirerais être envoyé dans l'un de vos collèges. Rester à Turin ne me semble pas être quelque chose pour moi.

— En quoi voudriez-vous être occupé ?

— Dans ce qui m'a été assigné maintenant : domestique, employé de réfectoire ou quelque chose de semblable.

— Si c'est seulement ce que vous désirez, nous avons d'autres collèges et nous pouvons vous envoyer ailleurs. Ce que je voudrais encore savoir, c'est si vous avez envie de gagner de l'argent ou si vous avez réfléchi en vous-même ainsi : Pourvu qu'il ne me manque pas le nécessaire pour le corps et pour l'âme, moi, je reste ici. Parce que si vous êtes venu pour gagner des sous, ici ce n'est pas l'endroit.

— Oh, pour moi, cela n'a pas d'importance ! D'autant que je suis presque seul au monde.

— Eh bien, voyez : si vous désirez qu'il ne vous manque rien pour le corps et pour l'âme, que vous soyez en bonne santé ou bien mala-

de, c'est-à-dire si vous désirez vous faire une bonne situation en cette vie et en l'autre, restez donc, car, pour autant que cela dépende de moi, cette situation, je vous la fournis volontiers et vous pouvez y demeurer tranquille. Mais il faut que vous décidiez et disiez : Moi, j'ai vraiment une grande envie de sauver mon âme ! Qu'en dites-vous, Pesce ? Vous plaît-il d'être bien en ce monde et dans l'autre ?

— Oui, cela me plaît... Disons presque... C'est suffisant, pour le moment je suis content.

— Eh bien, il y a ici Don Barberis. Je lui laisse le soin de vous parler. Entendez-vous avec lui. Personnellement, je serai bien content, si je peux vous faire du bien. —

Même ceux de la maison passaient difficilement auprès de lui sans entendre une parole affectueuse. Un soir, il en rencontra six l'un après l'autre et à chacun il eut un mot spécial à dire. A Don Monateri : — Oh, Don Monateri veut que Don Bosco reste émerveillé à la vue des prodiges et des miracles qu'il fera. N'est-ce pas ? — A un jeune abbé nommé Podestà : *Tremunt Potestates. Potestas et imperium in manu eius* [Les Puissances tremblent. Puissance et autorité dans sa main]. — Et avec cela une caresse et un sourire. Au jeune abbé Ghigliotto, celui de Varazze : — Mais tu ne m'as pas encore fait la confession de ta vie future. Il faut que tu choisisses un jour et que tu me dises tout ce que tu feras dorénavant. — Au coadjuteur Joseph Rossi : — Voici le comte Rossi ; le grand ami de Don Bosco. Oh, quelle grande envie de plaisanter a Don Bosco ! — s'écria Rossi. — Moi, envie de plaisanter ? Mais n'est-il pas vrai que tu es plus content que je t'aie parlé ainsi, au lieu de t'avoir donné une taloche ? — A un [ancien] jeune abbé qui s'appelait Bodrati et qui devait enseigner dans le cours accéléré : — Prépare-toi, car je veux te procurer un si grand nombre d'élèves que tu en resteras toi-même étonné, et toi, de ta main de maître, tu en feras autant de plantes de grande qualité dans la vigne du Seigneur. — A un autre jeune abbé : — Laisse-moi faire ! Maintenant nous irons en Amérique pour aider Don Cagliero. Et toi, tu convertiras la Patagonie. — Qui n'eut pas la chance de connaître Don Bosco ne peut imaginer quelle quantité de bien firent, à celui qui en était l'objet, ces manières d'agir.

Il fallait, d'autre part, voir notre Bienheureux quand il s'attardait à discuter avec quelqu'un qui dans les entreprises à lancer ne pensait pas comme lui. Il ne repoussait pas l'opinion contraire à la sienne ; mais il écoutait avec bonté, montrait qu'il prenait en considération l'avis d'autrui, donnait de bons espoirs, laissait en somme l'interlocuteur avec l'impression qu'entre lui et Don Bosco il n'y avait pas de dissension. Mais au moment de passer à la mise en pratique le Bienheureux veillait à faire ce que l'on pouvait et non ce que l'on aurait voulu, en ne reculant pas d'un iota de ce qu'il avait décidé et en pensant avec sa propre tête, et non avec la tête de n'importe quel autre. Laisser ainsi le champ libre pour qu'on lui donnât et lui prodiguât des suggestions n'était pas sans avoir un but : cela lui servait très bien à mieux discerner la nature de l'affaire, les difficultés qui se présentaient et les moyens de la réaliser. Cela se vit dans ses longs entretiens avec Gazzolo. Don Bosco lui parlait de la nécessité d'évangéliser la Patagonie, en mettant même en avant le désir du Saint-Père ; mais l'autre ne l'entendait pas de cette oreille, en insistant et en insistant encore sur la convenance absolue de limiter tous les efforts à Buenos Aires en ouvrant là-bas une grande maison comme à Turin et en s'occupant de l'église italienne. Don Bosco ne fit aucune tentative pour le détourner de cette idée : il restait à l'écouter, en intercalant quelques-unes de ses observations personnelles, et en lui exposant quelques doutes, sans le contrarier le moins du monde : ensuite il mit à exécution petit à petit les plans qu'il avait déjà bien établis.

Maintenant nous devons suivre Don Bosco dans l'un de ses brefs déplacements hors de Turin. Le 31 mai, s'étant fait accompagner par Don Barberis, il se rendit à Villafranca d'Asti pour y rendre visite au prêtre Don Messidonio, ancien élève de l'Oratoire et depuis longtemps gravement malade. Les rencontres qu'il eut dans les allées et venues sont des choses assez ordinaires par elles-mêmes ; mais l'ordinaire de Don Bosco sort de l'ordinaire commun.

Il partit à huit heures du matin. Il avait confessé exactement jusqu'au moment du départ, si bien qu'il n'eut même pas le temps de prendre une tasse de café. Une fois monté dans le train, voici

[qu'il rencontre] l'un de ses vieux amis, un prêtre, Don Dassano, vicaire à Cambiano. Ils commencèrent aussitôt une conversation affectueuse et sainte. Il l'invita à assister à la comédie en latin, qui devait être jouée le jour suivant à l'Oratoire ; mais le bon prêtre s'excusa, en disant qu'il devait s'occuper de malades. En le félicitant du souci qu'il portait pour les personnes en mauvaise santé, le Bienheureux rappela un enseignement de Don Guala, le fondateur du Convitto Ecclesiastico : « Que le prêtre qui veut que de nombreux pénitents se presssent à son confessionnal prenne grand soin des malades ; on peut dire que l'assistance charitable offerte à un seul attirera toute sa famille à se confesser ».

Du zèle pour les malades, la conversation s'orienta vers la consolation à apporter à la famille de quelqu'un qui était passé à l'éternité. A un certain moment Don Dassano s'écria avec une grande tristesse : — Notre famille, elle aussi, s'éteint avec nous. Chez nous, il n'y a plus que moi et mon frère, Supérieur des Missionnaires [de Saint Vincent de Paul] à Chieri. Qaund nous serons morts, adieu ! pour les Dassano, ce sera la fin ! Il ne nous reste même pas un neveu, à qui laisser notre petit avoir.

— Au cas où vous désireriez connaître un héritier, ajouta le Bienheureux en souriant, si vraiment vous étiez inquiet à cause de ce manque, j'en aurais à vous donner autant que vous en voulez. Je vous assure que, de votre patrimoine, on en tirerait profit et comment ! Il y a peu de temps le baron Catella épanchait avec moi son regret de n'avoir personne à qui laisser ses biens. Laissez-moi faire, lui ai-je dit, et alors en peu de jours vous verrez vos biens produire le cent pour un ! Nous autres, nous convertirons tout en morceaux de pain pour nos jeunes et nous achèterons un grand nombre de paires de draps, de chemises, de gilets... Et vous, Don Dassano, essayez un peu de deviner combien on a dû dépenser dernièrement pour acheter une paire de draps à chaque individu de la maison. Ce sont des sommes fabuleuses, croyez-moi, que personne ne devinerait.

— Six cents ou huit cents lires, répondit Don Dassano, en croyant qu'il disait beaucoup.

— Oh, écoutez, écoutez ! Un drap revient à environ huit lires. Achetez-en pour huit cents jeunes, et faites le compte : ça va de

douze à quatorze mille lires. Ajoutez encore les autres choses, qu'il est nécessaire de prévoir, comme les pantalons, les tricots, les chemises et voyez vous-même. —

Cela nous montre que Don Bosco avait un art pour faire toucher du doigt les besoins financiers de l'Oratoire, surtout lorsqu'il rencontrait des personnes qu'il savait riches : parler de couvertures, de vêtements, de céréales selon les personnes et la saison, et à propos d'eux faire des calculs très simples, d'où sortaient à l'improviste des sommes stupéfiantes. Il évitait toutefois d'entrer dans de telles conversations tout à coup et sans préambules ou à la manière de quelqu'un qui demandait des subventions et des secours ; mais il avait l'habitude de saisir l'occasion à partir des paroles de son interlocuteur, en l'amenant tout doucement à en venir là, comme à la conclusion naturelle de la discussion.

Le prêtre, qui était arrivé à Cambiano, descendit ; après quoi Don Bosco, comme il n'avait plus personne avec qui lier conversation de façon utile, se mit à corriger des cahiers d'histoire ancienne qui, écrits par Don Barberis, lui avaient été remis la veille ; de temps en temps il lui faisait remarquer des expressions qui ne convenaient pas, des hypothèses mal fondées, et d'autres défauts, et il n'arrêta pas ce travail jusqu'à la gare de Villafranca.

En cet endroit on vit combien Don Bosco était aimé et vénéré par les prêtres du pays, qui tous vinrent à sa rencontre, au milieu d'effusions d'un profond respect. Le curé surtout, qui avait plus de la soixantaine, exultait et racontait, racontait à propos de Don Bosco, de l'Oratoire, de Buenos Aires, en montrant qu'il était bien informé à son sujet et qu'il l'admirait sincèrement. Egalement le vicaire et le maître d'école de la commune, qui étaient des prêtres très affables, l'accompagnaient avec le plus grand respect.

Avec eux le Bienheureux entra chez Don Messidonio : il y resta jusqu'à quatre heures en conversation toujours vive et variée. Il fit connaître aux personnes présentes l'Œuvre de Marie Auxiliatrice : ce qui était très opportun, parce que ces personnes pourraient lui envoyer de bons fils de Marie. Et comme par un fait exprès, un domestique du curé, qui désormais était libéré des obligations du service militaire, manifesta à Don Bosco son ardent désir d'étudier pour devenir prêtre. Don Bosco

écouta, encouragea, mais sur-le-champ il ne voulut pas décider. Le curé lui-même indiqua deux autres paroissiens déjà adultes et remplis de bonne volonté ; pour eux également le Bienheureux remit la décison à un moment plus opportun, quand serait venu le temps des acceptations. Il restait alors à résoudre encore la grande controverse, qui devait prendre fin avec le transfert du siège de l'Œuvre à Sampierdarena.

Ensuite il fut question des Filles de Marie-Auxiliatrice, dont il expliqua le but et décrivit la vie et la continuelle progression. Une jeune, qui en avait déjà entendu parler et qui se sentait attirée vers elles, fut aussitôt acceptée, tandis que quelques autres, parmi lesquelles deux pensionnaires, manifestèrent le désir d'aller à Mornese.

Enfin, tandis que l'on était à table, pour le repas de midi, un père de famille présenta au Bienheureux l'un de ses fils, qui avait exprimé la demande d'entrer à l'Oratoire. Le curé donnait, à son sujet, d'excellentes informations ; le maître d'école, lui aussi, le recommandait vivement : sans autres formalités Don Bosco l'accepta.

Il n'avait encore rien dit à propos des Coopérateurs, sujet qui pour lui était de vive actualité. Il amena bien tranquillement la conversation, fit voir combien l'Œuvre avait beaucoup d'importance pour le Saint-Père, donna une idée de l'apostolat que cette institution devait exercer dans l'Eglise, vanta les faveurs spirituelles récemment obtenues à son avantage ; de là il passa facilement à parler d'autres faveurs que Pie IX lui avait accordées lors de son dernier voyage à Rome. Se manifesta ici l'habileté de Don Bosco à mettre les choses en valeur. A Rome il avait demandé, selon l'habitude, des indulgences particulières, parmi lesquelles une indulgence plénière pour tous les bienfaiteurs de l'Oratoire chaque fois qu'ils communieraient ou qu'ils célébreraient [la Messe]. Et donc, en se tournant vers le curé qui méritait bien d'être compté parmi les bienfaiteurs, il lui dit qu'à Rome il s'était souvenu de lui et que pour lui il avait demandé au Pape l'indulgence plénière [pour] chaque fois qu'il célébrerait la Messe. Il fit la même chose avec Don Messidonio, en ajoutant que pour lui et pour sa famille il en avait aussi obtenu une

deuxième à gagner *in articulo mortis*. On comprend comment, chez tous les deux, la plus agréable impression devait être produite à la pensée que Don Bosco, à Rome, chez le Pape, s'était souvenu d'eux et s'était tant occupé d'eux. Ce qu'il avait demandé collectivement, Don Bosco le présentait à chacun comme une faveur personnelle : *sic totum omnibus, quod totum singulis* [donné entier à tous et donné tout entier à chacun].*

Le pauvre Don Messidonio dépérissait complètement ; le mal en était à la phase terminale et ne lui permettait plus de quitter le lit. Au moment où le Bienheureux allait prendre congé de lui, le malade voulut se lever dans un suprême effort, disait qu'il voulait l'accompagner à Turin, qu'il voulait entrer dans la Congrégation, car c'était depuis longtemps son unique pensée. Don Bosco, sans se démonter le moins du monde et sans le contredire, lui parla ainsi : — Moi, dès cet instant je t'accepte et, à peine revenu à Turin, je t'inscrirai au nombre de nos frères. Toi, dès que tu pourras te lever, même si tu n'es pas parfaitement guéri, viens donc à l'Oratoire, et nous t'accueillerons à bras ouverts. Tu n'auras qu'à nous le faire savoir une demi-journée auparavant, afin que nous te préparions la chambre. Voilà, fais comme cela : quand tu commenceras à te lever et à pouvoir te déplacer un peu librement, fais l'essai de voir si tu peux aller tout seul à la gare du chemin de fer. Dès que tu pourras faire cette promenade, qui ne comporte qu'un seul kilomètre, pour moi cela sera suffisant : je t'attends alors parmi nos frères de Turin. — Qui parmi les personnes présentes, y compris Don Bosco, n'était pas convaincu que pour guérir le pauvre tuberculeux il fallait un miracle de premier ordre ? Mais Don Bosco eut la main très heureuse dans la manière de le réconforter ; et, pour son plus grand réconfort, il l'assura de ses prières et de celles de ses jeunes.

Le revoici dans le train, où cependant à cause d'un grand mal de tête il ne peut pas travailler ; mais on ne doit pas passer le temps inutilement. Il parle des novices ; donne les noms des jeunes de troisième et de seconde, en disant les qualités de chacun et en indiquant qui est bon pour la Congrégation et qui ne l'est pas ; il discute de maisons ouvertes ou à ouvrir et enseigne la manière d'attirer les enfants. Il fit alors une belle

---

* Apparaît ici une expression de Saint Thomas d'Aquin tirée de l'Hymne des Matines de la Fête-Dieu, *Sacris solemniis*, qui se termine par le bien connu *Panis Angelicus*.

remarque. Il dit : — Chez nous, les jeunes semblent maintenant être autant d'enfants de la famille, tous des petits maîtres de maison ; ils font leurs les intérêts de la Congrégation. Ils disent " notre église, notre collège de Lanzo, d'Alassio, de Nice " ; tout ce qui concerne les Salésiens, ils l'appellent *nôtre*. Tant que l'on donnera l'occasion de parler de Missions, de maisons, d'affaires religieuses, ils s'y intéresseront comme à leurs affaires et y attacheront leur cœur. Puis en entendant toujours dire qu'il faut aller en tel endroit, que la voie est ouverte vers cet autre, que nous sommes appelés de tant de côtés, en Italie, en France, en Angleterre, en Amérique, il leur semble qu'ils sont les maîtres du monde. — Cette phase de la conversation se termina par la mise en relief de l'esprit propre de la Société Salésienne, esprit qui consiste à : être en activité, ne jamais attaquer de front les adversaires, ne pas s'obstiner à travailler là où l'on ne peut rien faire, mais se porter au contraire là où l'on peut employer utilement ses forces.

Don Barberis se réjouissait de tout cela et amassait un trésor ; mais, pour Don Bosco, le mal de tête ne diminuait pas. A leur arrivée à Turin, le Bienheureux le conduisit pour prendre une tasse de café dans un établissement public, en y entrant par une porte secondaire. Note du chroniqueur : « Cela démontrait l'esprit de la Congrégation : jamais de recherches ou de commodités ; mais quand la nécessité le demande, qu'on agisse donc librement ». A cette heure le lieu était désert. Don Bosco se mit à causer des apprentis, qui se trouvaient à l'Oratoire. — Personnellement, je crois qu'actuellement à l'Oratoire en ce qui les concerne, les choses vont si bien qu'en fait de moralité aucun collège et même aucun séminaire ne peuvent se vanter d'être supérieurs. Quand, moi, j'étais séminariste, et on était tous des adultes, je voyais personnellement comment allaient les choses : elles n'allaient pas comme maintenant elles vont chez nous. —

En sortant de cet établissement, il parlait des signes de la vocation. Il redit ce qu'il aimait répéter en privé et en public. — Voici un grand signe pour connaître si un jeune est fait pour la Congrégation, si on doit lui conseiller d'y entrer, si on possède les éléments d'un bon pronostic sur sa persévérance. Lorsqu'un jeune est très sincère en confession, que toujours il

se confesse au même confesseur, et que la première chose qu'il fait dès qu'il est revenu des vacances ou après une absence de son confesseur, est d'aller aussitôt lui ouvrir son cœur entièrement, voilà, c'est un excellent indice qu'il restera en Congrégation. Ou encore quand on voit un jeune, qui à l'Oratoire est bon et, une fois revenu chez lui, commet des fautes graves et qui, ensuite, à son retour, ajuste de nouveau les affaires de son âme, marche bien toute l'année et, derechef, retombe pendant les vacances suivantes, je crois pouvoir dire franchement et nettement : Ce dernier, s'il entre en Congrégation, qu'il devienne prêtre ; mais qu'il n'embrasse absolument pas l'état ecclésiastique, s'il a l'intention de vivre en dehors de la Congrégation. En effet, s'il se laisse misérablement aller au mal actuellement pendant la courte période des vacances, que fera-t-il quand il sera entièrement son propre maître ? Et que l'on ne dise pas : Il aura alors une force plus grande ! Moi, au contraire, je réponds qu'il rencontrera plus de dangers. L'expérience m'a fait connaître que ceux qui ne se maintiennent pas sur le droit chemin pendant les vacances, ne s'y maintiendront pas ensuite quand ils seront prêtres au milieu du monde. —

En allant de la gare à l'Oratoire il fit deux dernières rencontres. Tout d'abord, se joignit à lui le théologien Giuganino, vicaire de Saint-Charles. Don Barberis, s'étant aperçu qu'ils entraient dans le vif d'un sujet sérieux et délicat, estima de son devoir de s'écarter, de sorte qu'il marchait derrière eux en ayant de la difficulté pour les comprendre. Quand il passa devant le collège des Apprentis, s'avança vers lui le Directeur de cette œuvre, le théologien Murialdo, qui l'accompagna jusqu'à la maison. Leur conversation roula sur ce qu'on appelle la mole antonelliana [la construction d'Antonelli] ou synagogue des Juifs. La communauté Israélite, venue en désaccord pour des raisons financières au sujet de cet édifice qui n'était pas encore achevé, ne trouva pas de meilleure issue que de s'en défaire. La proposition de l'acheter fut faite à Don Bosco, après que la Municipalité eut décidé de terminer à ses frais la partie extérieure. Avec le Théologien Murialdo il examinait les façons les plus appropriées pour parvenir à l'acquisition ainsi que l'utilisation que l'on pourrait faire de la construction. C'est seulement en septembre que lui présenta personnellement la proposition d'une façon formelle l'in-

génieur Antonelli (1), qui s'offrait à servir d'intermédiaire entre lui et la présidence de l'administration israélite. Don Bosco aurait dû ouvrir les pourparlers avec l'offrande de deux cent cinquante mille lires. L'ingénieur pensait que l'affaire était avantageuse ; le bon accueil de la part des Juifs semblait assuré. Le Bienheureux envoya quelqu'un pour voir : ayant étudié la question sous tous les angles, il se donna la conviction qu'il ne pourrait pas tirer un parti conforme à ses projets d'en faire une église, et il y renonça définitivement.

Les rencontres, où l'on admire mieux certaines attitudes caractéristiques de Don Bosco, seront toujours celles où il se trouvait en face de personnes qui dans leur manière de penser étaient aux antipodes de lui. Telle fut la rencontre avec le chevalier Provera à San-Salvatore-en-Montferrat. Le Serviteur de Dieu traversait le pays, ayant à ses côtés plusieurs messieurs, parmi lesquels le curé ; on parlait de la population si bonne, si remplie de vénération pour Don Bosco, si désireuse d'avoir sur place un collège salésien. — Un seul, dit-on à Don Bosco, un seul y est opposé à Don Bosco ; le plus riche du pays, un homme qui depuis bien des années ne met pas les pieds à l'église : le chevalier Provera, probablement un franc-maçon. — On venait de prononcer ces mots, quand voilà que, *lupus in fabula* [le loup dans la fable : quand on parle du loup, on en voit la queue], le chevalier en personne arrive devant eux sur la même route. — Le voilà, celui qui ne peut pas sentir les prêtres ! — dit quelqu'un du groupe qui accompagnait Don Bosco. Celui-ci laissait dire.

Quand ils furent proches, Don Bosco le révéra en ôtant son chapeau. Le chevalier répond au salut et s'arrête. Puis, comme entre personnes comme il faut on a l'habitude de faire, ils se serrent la main,

---

(1) App[endice], Doc[ument] 16, [pp. 651-652]. *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique], dans le numéro 226 (29 sept[embre]), publiait un article d'un monsieur juif, qui, après avoir fait l'histoire du temple, en proposait aux catholiques l'acquisition (App[endice], Doc[ument] 17, [pp. 652-653]. Dans le chapeau de l'article le journal écrivait : « Quelqu'un qui arrive pour la première fois à Turin reste profondément et douloureusement surpris de voir la ville du Saint Sacrement et de la Vierge Consolatrice dominée par une synagogue de Juifs, qui se dresse hardiment vers le ciel et semble le défier comme la tour de Babel. Mais cette synagogue, ou temple israélite, comme on l'appelle, est semblable au peuple juif qui ne peut ni se relever ni mourir. Depuis plusieurs années le fameux édifice est laissé dans l'état où il se trouve et l'on ne sait pas comment l'amener à être terminé. De toutes parts surgissent des obstacles, et le temple reste toujours là et on ne peut ni le finir, ni le détruire ».

échangent des paroles d'estime réciproque, expriment le plaisir mutuel d'avoir fait connaissance.

— J'entends dire que Votre Seigneurie est le chevalier Provera.

— Pour vous servir.

— Chez nous, ce nom est des plus honorés et des plus aimés, parce qu'il nous rappelle un saint prêtre, qui le portait : là-bas à Turin il nous aida beaucoup et nous édifia tous par ses vertus. Vous êtes peut-être de la famille des Provera de Mirabello ?

— Oui, précisément. Mon grand-père vint ici de Mirabello et appartenait à cette famille. —

La conversation continua pendant quelques minutes sur ce ton et avec tant de cordialité, que le chevalier invita Don Bosco à passer par chez lui et à y accepter un rafraîchissement. Les personnes présentes s'empressèrent de dire : — Oh, pour cette fois-ci, il ne pourrait pas venir ; il est tellement attendu çà et là ! — Mais Don Bosco, ayant demandé l'autorisation aux amis empressés, accompagna le chevalier chez lui, où, en faisant sans cesse preuve de la plus grande estime, il lui raconta divers faits plaisants, qui le réjouirent beaucoup. Au moment de prendre congé, en faisant voir le désir qu'il avait de son amitié, il lui dit ouvertement : — Voyez, monsieur : moi, en ce moment, je veux me mettre sous votre protection. Je vous trouve si bienveillant envers moi, que j'ose vous demander un service. Je vous dirai franchement que je suis venu à San Salvatore pour voir si je trouverais une maison où l'on pourrait ouvrir un collège ; ce collège, je désire qu'il soit sous votre protection, et j'ai besoin de votre appui et de votre aide.

— Et comment donc, Don Bosco, répondit le chevalier enchanté de ces manières ; je m'en ferai le plus grand plaisir. Et même puisque Vous m'avez parlé avec franchise, moi aussi franchement et vraiment le cœur sur la main, je vous ferai une proposition. Visitez cette maison qui est la mienne, observez bien tout. Si elle peut servir à votre but, je vous la cède sur-le-champ. —

Don Bosco le remercia, s'excusa en disant que pour le moment il ne pouvait pas accepter une offre aussi aimable, et le laissa satisfait de cette rencontre.

CHAPITRE IX

Missionnaires et Missions.

Il y avait deux buts auxquels Don Bosco visait avec son expédition de Missionnaires : pourvoir au bien spirituel des émigrés italiens et tenter une avancée chez les Indiens des Pampas et de la Patagonie. On travaillait déjà pour le premier but ; pour le second tout était à faire et le Bienheureux en avait une préoccupation assidue. Entre-temps, de plusieurs côtés arrivaient des propositions, qui, tandis qu'elles semblaient répondre à ce but, servaient aussi à démontrer combien était grande la considération, dans laquelle étaient tenus les premiers Salésiens qui posèrent le pied en Amérique latine.

L'Archevêque de Buenos Aires aurait voulu confier aux Salésiens une paroisse à Carmen de Patagones, la dernière au sud de son très vaste diocèse, voisine du nord de la Patagonie ; là-bas un internat pouvait devenir un centre d'attraction pour les Indiens du Rio Negro.

Monsieur Antoine Oneto, génois, commissaire de la Colonie galloise, ainsi appelée parce que composée de colons originaires du pays de Galles, traitait avec Don Cagliero pour avoir deux Salésiens qui, après s'être établis dans ces parages, se dévoueraient aux Indiens du Chubut. Nous possédons une très longue lettre du 1er mars 1876, dans laquelle ce monsieur décrit l'état de la Colonie et les conditions du pays, en fournissant à Don Cagliero entre autres ces importantes nouvelles : « Aux sources du fleuve, c'est-à-dire au pied des contreforts de la Cordillère, il y a une terre très

fertile et elle est occupée par des indigènes de la famille des Pampas. Vers la mi-février, 41 personnes de ce peuple, ou tribu, étaient ici avec leur chef (*cacique*) nommé Foiel dans le but d'y vendre des peaux de guanaco et de renard. Ces gens sont à demi civilisés et il me semble qu'ils évitent d'être liés à des crimes de sang. J'ai fait connaître au *cacique* quelles étaient les bienveillantes intentions du Gouvernement Argentin à leur égard, et je lui demandai s'il accueillerait volontiers des Missionnaires catholiques sur ses terres, et il me répondit affirmativement. Cette tribu est nombreuse et penche pour cesser la vie nomade. Pour venir de leur terre [= de leurs terres : voir * pages 281 et 654] à la Colonie du Chubut ils employèrent 13 jours : à raison de 20 milles par jour, cela ferait 260 milles, ce qui veut dire non vraiment situées [= dire que ces terres sont vraiment situées : voir * pages 281 et 654] au pied de la Cordillère, comme ils le déclarèrent. Beaucoup d'entre eux parlent la langue espagnole et se nourrissent, à parler relativement, bien.

» Nous avons ici, à 50 ou à 60 milles de la Colonie, une tribu nomade de population patagone-pampa. Leur chef est un certain Ciquecian et c'est une excellente personne. En gagnant le cœur de ce chef, on pourrait faire de nombreuses choses. Il est charitable et déjà il secourut en vivres la Colonie galloise. Que viennent deux de vos pères, et nous ferons des merveilles, et le Chubut sera conquis à la foi et à la civilisation par les descendants, ou lignée, du découvreur du Nouveau Monde. Courage et foi, et nous gagnerons.

» Le Gouvernement est favorable ; Madame l'Epouse du Président est archi-catholique, comme aussi le très distingué Monsieur Juan [Jean] Dillon, Commissaire Général pour l'immigration. Egalement, la loi d'Immigration à l'article 103 s'exprime ainsi : *El Poder Ejecutivo procurará por todos los medios posibles el establecimiento en las Secciones, de las tribus Indígenas, creando misiones para traerlas gradualmente á la vida civilizada, auxiliándolas en la forma que crean más conveniente y estableciéndolas por familias en lotes de cien hectareas, a medida que vayan manifestando aptitudes para el trabajo* [voir *traduction* page 281].

» En somme, comme Vous le voyez vous-même, tout est propice, et, à vous aussi le moment est propice pour être reconnus comme une Société nouvelle, ou une nouvelle Congréga-

tion ; et démontrez par les faits que la Société de Saint François de Sales, qui a pour promoteur le charitable R[évérend] Bosco, sut en quelques années affranchir vers la civilisation les tribus [qui vivent dans la zone où coulent les trois fleuves] *Deseado* [Désiré], Chubut et Rio Negro ».

Les habitants de la Colonie, étant donné leur origine, étaient de religion protestante, répartis en quatre sectes, avec quatre ministres pour huit cents personnes. Monsieur Oneto s'offrait pour faciliter aux Salésiens par tous les moyens la route et la mission (1).

Le Gouvernement Argentin, lui-même, projetait de fonder une colonie vers l'extrême pointe méridionale de la région patagone, près du Rio Santa Cruz ; aux Missionnaires il aurait fourni des moyens également suffisants pour rassembler et civiliser les Patagons de ces lieux. Le 3 juillet Don Cagliero écrivait de Buenos Aires à Don Bosco : « Tous ces Indiens se laissent facilement apprivoiser, mais ils ont aussi facilement de la méfiance et alors ils tuent inexorablement. Quoi qu'il en soit, préparez le personnel pour les Patagons, et que ceux qui seront choisis pour ce service s'arment dès à présent de la patience, de l'étude, de la prudence et du courage [nécessaires]. Avec les Indiens, si l'on ne procède pas prudemment, on détruit en un jour le travail d'années et d'années. Si le Missionnaire leur parle de soumission à Buenos Aires, il est tué ; s'il les menace par la force, il est tué. Pour pouvoir faire du bien dans une tribu, il faut devenir ami avec le cacique, en lui faisant des cadeaux et en le portant à la civilisation par la douceur et par la religion, le mettre au contact de quelques bons chrétiens ; qu'on lui parle ensuite du Gouvernement pour obtenir des faveurs, mais jamais pour qu'il se soumette à lui. Le reste, la Providence le fera ».

L'Archevêque désirait aussi se servir des Missionnaires Salésiens pour établir une œuvre de grande utilité à Dolores au sud de Buenos Aires, au-delà du Rio Salado ; les personnes les plus importantes du lieu appuyaient vigoureusement cette fondation. Au début, on crut de façon erronée que Dolores était « du côté de la Patagonie, la dernière ville très enfoncée en direction des sau-

(1) App[endice], Doc[ument] 18, [pp. 653-655].

vages [= des tribus primitives d'indigènes] » (1). Il y avait au contraire une énorme distance. Cette erreur nous explique l'insistance du Bienheureux pour pousser Don Cagliero à préparer rapidement ce poste de mission. Egalement, depuis Córdoba, au cœur de la République, on sollicitait l'ouverture d'un collège salésien. Que n'a pas dit et n'a pas fait monsieur Poulson, professeur de cette Université, pour arracher à Don Cagliero l'accord ardemment désiré ! Mais, à Córdoba, on ne put pas aller avant 1905.

Grâce à ce qui a été dit jusqu'ici, sera facilitée la compréhension de cette lettre, que le Bienheureux écrivit à Don Cagliero vers la fin de mai.

Très ch[er] *D. Cagliero,*

Ne me sont pas encore parvenus de Rome les Brefs (2). J'ai seulement celui de D. Ceccarelli, que je désire joindre à celui de Monsieur Benitez, qui doit arriver un de ces jours. Peut-être dans la journée.

Je t'envoie ici des nouvelles au sujet de tout ce que m'a demandé le S[aint]-Père, qui est totalement déterminé à tenter quelque chose dans la Patagonie et dans les Pampas. Le S[aint]-Père veut diriger lui-même cette entreprise, et il dit de ne rien ménager, afin que l'on ouvre le plus tôt possible un Collège ou un Internat à Dolores.

Le Comm[andeur] Gazzolo fait de son côté un rapport officiel spécial au S[aint]-Siège, mais totalement basé sur le projet que je te joins : il est bon que D. Fagnano connaisse ce dernier, afin que nous allions tous d'accord et que l'on n'en change pas les bases, sans que nous nous en soyons tous entendus. Dès que j'aurai reçu une conclusion de Rome, je te dirai aussitôt ce qu'elle fut.

Le même Comm[andeur] Gazzolo me rendit les deux cents francs en or dont tu lui avais fait cadeau, plus deux mille francs. Il juge convenable de conclure tout ce qui concerne l'Eglise de la Miséricorde, et il est prêt à céder son terrain pour n'importe quelle offre que D. Bosco jugerait de lui faire. Sache me dire ensuite combien peut valoir chaque mètre [carré].

Il insiste sur la nécessité d'une nouvelle expédition, et j'ai fait les calculs pour y préparer une douzaine de personnes : cinq prêtres ; trois laïcs, mais des maîtres capables de faire classe ; quatre aptes à s'occuper de la cuisine, de la sacristie, des questions concernant la maison et aussi du jardin.

Des prêtres : deux pour l'Eglise de la Miséricorde, deux pour S[an] Nicolás

(1) BARBERIS, *La Repubblica Argentina e la Patagonia*, p. 114. Turin, Imp[rimerie] Sal[ésienne] 1877.

(2) Pour les marques d'honneur pontificales.

et un pour ce qui est nécessaire. Don Bazzani (1) serait le capitaine [sur le plan] civil ; D. Bodrato, le capitaine [sur le plan] Salésien. Qu'en dis-tu ?

La fête de Marie Auxiliatrice fut célébrée avec beaucoup de dévotion, beaucoup de participation, beaucoup de grâces. Le vin de Mendoza couronna l'œuvre : des applaudissements prolongés pour les Missionnaires Salésiens. On réserva pour eux un message que D. Chiala t'enverra. Tous me disent que Sammorì [= Sammory] ferait partout un excellent prédicateur.

D'autres choses, une autre fois. La nouvelle expédition serait pour les derniers jours de septembre prochain : une fois qu'elle serait installée, tu reviendrais à Valdocco pour ... (*sic*).

Monsieur Gazzolo donne pour certain que le Prés[ident] de la Société S[aint]-Vincent-de-Paul met à ta disposition 80 *m*[ille] francs pour une construction ou une maison pour des apprentis pauvres ; dis-moi un mot également sur ce point.

Il me dit aussi que tu es très fatigué, que ta santé n'est pas trop bonne : prends soin de toi et des autres, et de toute façon, range tes marionnettes (2), et je cherche à t'envoyer immédiatement un remplaçant.

Salue tous nos chers fils et croyez-moi toujours en J[ésus] C[hrist] un

30-5-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

S'étant évanoui le rêve momentané d'une colonie italienne en terre libre, parce que des terres libres il n'en existait pas, sinon dans l'imagination d'écrivains européens mal informés, le Bienheureux allait à la recherche du lieu, où établir un centre sûr, pour mener une activité efficace en faveur du salut des habitants des Pampas et des Patagons, au moyen surtout d'une Préfecture Apostolique. Si l'on se souvient bien [cf. pp. 192 et 643], il avait cela en vue avec son mémorandum du [mois de] mai au cardinal Franchi, Préfet de [la Sacrée Congrégation de] Propaganda [Fide], mémorandum qui est d'ailleurs le « projet » joint à la lettre ci-dessus rapportée.

Quant au rapport, auquel Gazzolo prêta simplement son nom, nous n'y trouvons rien de nouveau ; c'est pourquoi il ne vaut pas la peine de le rapporter. Nous ne devons pas, cependant, laisser sous silence qu'il convenait que le Pape eût connaissance par voie officielle

---

(1) Don Richard Bazzani, de Modène, aumônier de l'hôpital de San Nicolás fondé par mons[eigneur] Ceccarelli, était revenu en Italie depuis quelques mois. Don Bosco espérait que ce prêtre et Don Bodrato pourraient guider la nouvelle expédition.

(2) Manière facétieuse utilisée dans le Piémont d'inviter à « faire sa malle, pour s'en aller loin ».

de ce qui était fait, soit pour qu'il vît comment les choses avaient été conduites avec tout le sérieux voulu, soit pour qu'il regardât favorablement vers la grande quantité qu'il restait à faire. D'autre part, que les lecteurs ne prennent pas à la lettre le cadeau de Don Cagliero à Gazzolo, ni la restitution de Gazzolo à Don Bosco : c'est une simple formule diplomatique pour avertir que le consul argentin avait remboursé les dépenses du voyage, que lui avait anticipées Don Cagliero. Comment, d'autre part, il était arrivé à cet acte, nous ne le savons pas.

Mais nous sommes mieux informés au sujet de l'affaire du terrain ou mieux des terrains, car il y en avait deux, comme nous le disions ailleurs [cf. p. 108]. Don Cagliero, pour répondre à Don Bosco sur leur valeur, en fit faire l'estimation par une personne compétente et désintéressée, qui déclara que les deux pièces de terre pouvaient valoir une somme de pesos, monnaie courante, correspondant à dix-huit mille lires italiennes. Don Bosco lui fit donc cette offre, qui parut dérisoire à Gazzolo ; ce dernier, quant à lui, porta la somme de base à un minimum de quarante mille lires italiennes, avec une série de raisons que Don Cagliero eut peu de mal à réduire en poussière (1). Pour arriver à une entente, il ne fut jamais possible de trouver la solution.

Don Cagliero exagérait quelque peu en écrivant alors à Don Bosco qu'à la suite de ses recommandations, pour s'occuper de la Patagonie, il avait presque oublié Buenos Aires ; en effet, il s'appliquait à préparer en cette ville une Ecole d'Arts et Métiers, sur le modèle de l'Oratoire. Le docteur Edouard Carranza, président des Conférences Saint-Vincent-de-Paul, exposa en 1880, d'une manière très géniale, lors d'une réunion de ces Conférences tenue en présence de Monseigneur Matera, Nonce Apostolique, les premières origines de l'Œuvre (2). Un jour de 1876, a-t-il dit en substance, deux hommes marchaient dans la voie principale de Buenos Aires en méditant une grande œuvre en faveur de la jeunesse pauvre et abandonnée, qui fourmillait dans les rues et dans les

(1) Lettre de Gazzolo à D. Cagliero, 13 février 1877, et lettre de D. Cagliero à Gazzolo, 20 mars 1877. App[endice], Doc[ument] 19, [pp. 656-657].

(2) Nous écrivons d'après le témoignage de Don Joseph Vespignani, qui y assista.

alentours de la capitale. Tous les deux, ils pensaient à un foyer d'accueil ou à un internat ; mais aucun des deux ne possédait les moyens suffisants pour le but. L'un d'eux, prêtre, venait de Turin, envoyé ici par le Fondateur d'une nouvelle institution destinée à secourir la jeunesse en péril et il amenait avec lui des maîtres d'arts et métiers et aussi quelques prêtres de valeur capables de diriger une institution ; mais il n'avait ni maison ni argent pour réaliser le grand projet. Ce prêtre était Don Cagliero. L'autre était, en personne, le président des Conférences qui avait reçu d'une brave dame un legs, pour que soit fondé un abri pour les enfants pauvres. La somme ne suffisait pas à la construction d'un bâtiment et à la subsistance des orphelins, s'élevant à peine à six cents mille pesos, de l'ancienne monnaie, qui équivalaient à environ soixante mille lires italiennes ; on pouvait seulement prendre en location une maison, rien que pour commencer. La Divine Providence voulut voir ces deux hommes se rencontrer et se serrer la main et les entendre dire d'une seule voix : — Eh, bien, commençons au nom du Seigneur ! —

Et, en effet, ils commencèrent. Fut louée une maison assez confortable dans la rue Tacuarí y San Juan, près de la paroisse de la Concepción. Les 25 premiers orphelins furent retirés du foyer d'accueil qu'administraient les Sœurs du Jardin dans la rue Méjico ; leurs parents avaient été victimes de la fièvre jaune, qui avait frappé Buenos Aires en 1871 : ils atteignaient donc déjà un âge trop avancé pour que les braves Sœurs pussent encore les éduquer ; pour le moment, elles y remédiaient, en prenant des hommes salariés capables de leur enseigner un métier utile. Puis 25 autres garçons furent recueillis parmi les familles pauvres assistées par les Conférences. On commença ainsi les ateliers des tailleurs, des cordonniers, des menuisiers et des relieurs, en y organisant les écoles selon le système salésien, avec fanfare, chant et tout le reste. Les choses furent entreprises sur la base d'une convention, remplie de lacunes (1), qui avec le temps devait nécessairement être à l'ori-

(1) App[endice], Doc[ument] 20, [pp. 658-659].

gine de sérieux inconvénients. La direction de l'Ecole de Tacuarí sera confiée à Don Bodrato qui en même temps dirigera l'église *Mater Misericordiæ* [Mère de Miséricorde] ainsi qu'une paroisse, dont bientôt nous parlerons. Pendant ce temps-là le bras droit de Don Cagliero était l'incomparable Don Baccino : c'est au zèle et au sacrifice de ce dernier que sont très redevables les œuvres salésiennes de Buenos Aires, car, dès leur commencement, elles eurent une stabilité annonciatrice de durée.

L'infatigable Don Cagliero mit la main à une autre entreprise. A peine arrivés à Buenos Aires, les Salésiens demeurèrent abasourdis devant le misérable spectacle qu'offrait un quartier de la ville, appelé La Boca et peuplé de Liguriens. C'est à ces Italiens que l'on attribuait la manifestation sectaire qui avait pris pour cible d'une façon spéciale les Jésuites, en incendiant leur grand collège *Salvador* [Saint-Sauveur] (1). Don Cagliero, en prêchant aux Italiens dans l'église de la Miséricorde, tonnait contre le déshonneur qui en retombait sur le nom de l'Italie. Dans sa ferveur apostolique il fit mieux : il voulut voir ce qu'était ce lieu appelé La Boca dont on disait tant de mal. Donc, après s'être rempli les poches de médailles de Marie Auxiliatrice, dont [les confrères] avaient été bien pourvus à Turin, il traversa seul les prés, qui alors séparaient le quartier de la ville. Il vit aussitôt entre ces cabanes en bois s'ébattre des gamins et des voyous en grand nombre, auxquels il ne sembla pas vrai d'apercevoir un prêtre importun, contre lequel ils pourraient faire un peu de joyeux vacarme. Mais quelle ne fut pas leur surprise en l'entendant prononcer de belles phrases en génois et en le voyant avancer souriant, débordant de joie et prêt à la fête ! Don Cagliero, ayant saisi le bon moment, sortit une poignée de médailles et les lança le plus loin qu'il lui fut possible, et tandis qu'ils se jetaient sur ce qu'ils croyaient être des pièces de monnaie, il disparut, fit en toute hâte le tour du port, en toute hâte parcourut les chemins principaux, toujours en semant des médailles. Les enfants les ramassèrent, les portèrent chez eux, les montrèrent aux mamans, aux grands-mères, aux sœurs, aux frères ; dans les maisons basses et dans les cours, on ne parlait que

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, p. 146.

du prêtre, qu'ils appelaient le prêtre des médailles. Mais le prêtre, après la courte apparition, avait disparu.

Le lendemain, Don Cagliero alla chez l'Archevêque et lui dit : — Hier, Monseigneur, j'ai fait une très belle promenade. Je suis allé à La Boca et je l'ai parcourue tout entière en long et en large.

— Vous avez commis une grande imprudence. Personnellement, je n'y suis jamais allé et je ne permets à aucun de mes prêtres d'aller là-bas, car ce serait s'exposer à de graves dangers, jusqu'à être reçu à coups de pierres.

— Et pourtant, j'ai vraiment la tentation d'y retourner pour voir l'effet de ma première visite. Savez-vous, Monseigneur, que, moi, j'ai semé… et qu'à présent il faut que j'aille récolter ?

— Prenez bien garde, ne vous exposez pas à des dangers ! —

Don Cagliero, sans se troubler, prit congé. Deux ou trois jours plus tard, il retournait au même endroit et par les mêmes chemins. Les enfants coururent après lui, en criant en génois : — Le prêtre des médailles ! le prêtre des médailles ! — Alors se renouvelèrent les anciennes scènes de Don Bosco : — Qui est le plus brave ?… Qui est le plus mauvais ?… Savez-vous le signe de la Croix ?… Et l'*Ave Maria* ? — Ils s'efforçaient de montrer qu'ils savaient quelque chose. Beaucoup avaient la médaille à leur cou et ils en voulaient d'autres pour les porter chez eux. Don Cagliero écoutait, en donnait çà et là, disait à chacun une joyeuse plaisanterie. En somme, la deuxième tournée fut réellement un petit triomphe ; des hommes et des femmes sortaient pour voir le prêtre qui avait gagné l'affection de tous ces garnements et qui promettait déjà une grande cour avec beaucoup de jeux et de chants et de musiques et de joie universelle.

L'Archevêque, quand il entendit Don Cagliero lui dire ce qui s'était produit à La Boca, resta émerveillé et réjoui et dans un mouvement d'enthousiasme il lui dit : — Puisque vous êtes si tenace à vouloir aller à La Boca, je vous donnerai cette paroisse, où jusqu'à présent il ne fut pas possible d'établir l'exercice du culte et du ministère sacré. — Don Cagliero remercia en disant : — C'est justement pour ces gens, qui sont nos Italiens et nos fils d'Italiens, que Don

Bosco nous a envoyés. Au nom de notre Fondateur et Père je rends grâces à Votre Excellence et je ferai connaître à Turin le beau cadeau que Vous voulez nous faire. —

L'Archevêque fit ce qu'il avait dit. Don Bodrato, qui sera à la tête de la deuxième expédition des Missionnaires et restera supérieur de la Mission après le départ de Don Cagliero, assumera aussi la conduite de la paroisse Saint-Jean l'Evangéliste à La Boca, en y accomplissant la prodigieuse transformation que nous admirerons plus tard. De ces travailleurs titanesques, formés à l'école du Bienheureux Don Bosco, furent remplies les toutes premières institutions salésiennes : certains largement connus ; d'autres, nombreux, qui se sont consumés dans le silence ; tous également dignes d'une éternelle mémoire et d'une généreuse imitation.

La parole paternelle du Bienheureux arrivait de temps en temps à Don Cagliero avec des nouvelles, des instructions et des encouragements. Le 29 juin il lui écrivit ainsi :

Mon cher D. Cagliero,

1° Je commence par te donner des nouvelles de tes parents. Ta mère est venue ici, puis ton frère, et ils sont impatients de se rendre, eux aussi, en Amérique ; tellement ils se réjouissent de ta mission. Ils sont tous en bonne santé. L'un de tes jeunes neveux eut un mal d'yeux, mais, après un mois [de soins] chez le Docteur Sperini, il s'est très bien rétabli.

2° Hier matin à Feletto expirait dans le Seigneur le cher D. Chiala, en laissant chez tous un amer regret. C'est un malheur pour notre Congrégation, craint depuis longtemps, qui, cependant, nous a tous attristés. Sa mère était auprès de lui. La journée qui précéda son décès, avant-hier, il la passa hors de son lit. Les poumons durèrent, tant qu'il y en eut.

3° Je t'envoie les deux Diplômes pour Benitez et Ceccarelli ; s'il est possible, qu'ils soient apportés avec solennité et que soit donnée l'importance qui s'impose, selon la manière que je t'ai indiquée par écrit depuis Rome. Monseig[neur] l'Evêque fut prévenu ; mais il est bon que toi-même tu en avertisses ce dernier. Il sera également bien que les bons journaux en soient informés.

4° Le Marquis Spinola, Ministre [= agent diplomatique] italien à Buenos Aires, est chargé d'apporter une calotte et ce pli pour vous. Il est bon Chrétien et bon Catholique : avec lui tu peux parler confidentiellement. Son but est de faire le plus grand bien qu'il peut. Il désire développer les écoles des Italiens. Dites ce que vous faites à Buenos Aires, à S[an] Nicolás, et faites-lui des propositions à ce sujet. Il est chargé par le gouvernement de prendre aussi une part pécuniaire là où c'est nécessaire. Toi, insiste pour qu'il commence à

nous aider pour les traversées et pour avoir des locaux pour les écoles et les internats. Il sera bon de prévenir aussi l'Archevêque que, si c'est nécessaire, on peut se fier à l'honnêteté et à la Catholicité du Marquis Ministre.

5° Le S[aint]-Père désirait vivement un essai tel que nous l'avions projeté, en direction des Pampas et de la Patagonie. Je crois qu'une Maison à Dolores serait très opportune. Une autre à Cordova [= Córdoba] et également [une autre] plus en direction des sauvages [= indigènes].

Au cours de cette semaine j'écris à l'Evêque de la Conception [= de Concepción] au Chili (1), pour tâcher d'établir d'autres institutions de ce côté-là. C'est cela que veut de nous le Seigneur en ce moment ! Des maisons et des collèges de basse condition, des internats dans lesquels soient acceptés des sauvages [= indigènes], ou des demi-sauvages [= indigènes de faible civilisation], si on peut en avoir. Un grand effort pour cultiver les vocations.

6° Je prépare une douzaine de Salésiens, parmi lesquels il n'y aura pas moins de cinq prêtres avec Sammory, Fassio, et D. Bodrato placé à leur tête. Y a-t-il espoir d'obtenir pour eux les traversées, au moins pour la plus grande partie ?

7° Nos religieuses sont déjà au nombre de 150 ; nous devrons donner pour elles deux tours de retraites spirituelles. Sestri Levante, Trinità [près] de Mondovì, Biella, auront de nos maisons, etc., etc. Quel mouvement !

Cette année nous n'aurons pas moins de soixante-quinze prises de soutane pour la Congrégation. Les vocations seront au nombre total de 200.

J'attends des nouvelles pour l'Internat de Buenos Aires, ainsi que des nouvelles des Oratoires, du Collège de Montevideo.

Donne de mes nouvelles à D. Baccino, à D. Belmonte et *a los otros* [aux autres], auxquels cette fois le temps d'écrire me manque.

Je soupire après le moment de ton retour.

Que Dieu nous bénisse tous, et croyez-moi toujours en J[ésus] C[hrist] un

Turin, jour de la Saint-Pierre, 1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Fais aussi les préparatifs pour une maison de Noviciat en Amérique ; j'ai déjà commencé les démarches à Rome, et je crois que nous n'aurons pas de difficulté.

Le Bienheureux fit une bonne approche de la question, en retenant que les démarches pour obtenir l'ouverture d'un noviciat ne rencontreraient à Rome aucune difficulté. Une maison spéciale n'existait pas encore, et on ne pouvait pas l'improviser ; mais, en attendant, l'exemple des nouveaux apôtres éveillait des sympathies pour leur forme de vie religieuse et des demandes de devenir salésiens se manifestaient. Aurait-on pu prétendre de faire partir les postulants vers l'Europe pour qu'ils y accomplissent leur noviciat ? ou fallait-il laisser

(1) Cf. plus loin, p. 275.

devenir stériles des germes précieux de vocations ? Voilà pourquoi Don Bosco demandait l'ouverture d'un noviciat, mais il ne donnait pas le nom d'une maison déterminée ; il visait plus que tout à en avoir reçu pour elle-même l'autorisation qui lui permettrait de faire le bien en attendant le mieux et le très bien. On irait donc de l'avant pendant un peu de temps, comme on l'avait fait pendant de nombreuses années à l'Oratoire, grâce aux facultés exceptionnelles accordées par Pie IX au Fondateur. Le si vénérable Père Cartier nous disait que, de son temps, faire le noviciat voulait dire en substance se confesser à Don Bosco et parler de temps en temps avec lui. Il est certain qu'alors aucun maître de novices ordinaire n'aurait jamais réussi à former des religieux aussi accomplis que ceux que formait Don Bosco, doué non seulement de rares aptitudes pour former, mais aussi de charismes spéciaux. Toutes les formalités canoniques entrèrent ensuite en vigueur, quand les bases étaient solidement en place, et l'esprit de Don Bosco, désormais bien arrêté et bien compris, opérait par l'intermédiaire de ses fils aînés. La supplique adressée au Pape était ainsi exprimée :

Très bienheureux Père,

La bénédiction que V[otre] S[ainteté] a daigné accorder aux Missionnaires Salésiens avant leur départ vers la République Argentine, a obtenu déjà de bons résultats à l'avantage des âmes. Les dernières nouvelles envoyées de là-bas le 1er juin et reçues le 1er juillet de cette année font savoir que déjà purent être établies cinq maisons ou Institutions en Amérique du Sud. Un Collège à Montevideo ; l'Eglise *Mater Misericordiæ de los Italianos* [L'Eglise des Italiens, Mère de Miséricorde] à Buenos Aires ; dans cette même capitale un Internat pour garçons laissés à l'abandon ; un Collège à *San Nicolás de los Arroyos* qui compte déjà plus de cent élèves. A côté du Collège fut inaugurée une Eglise publique en faveur des adultes qui viennent volontiers pour écouter la parole de Dieu, prendre part à la S[ainte] Messe, s'approcher des Sacrements Sacrés de la Confession et de la Communion.

Dans un rapport spécial je soumettrai à la haute Sagesse de V[otre] S[ainteté] ce qu'il me semble utile d'entreprendre pour progresser en direction des sauvages [= indigènes] et tenter parmi eux la diffusion de l'Evangile.

Pour le moment il est nécessaire de s'occuper avant tout d'une maison de Noviciat. Au cours des cinq mois de leur séjour dans ces régions, les Salésiens rencontrèrent pas mal de jeunes qui manifestaient la volonté d'embrasser l'état ecclésiastique, et, sur leur demande, sept d'entre eux furent

acceptés dans la Congrégation Salésienne. Leur désir, c'est de devenir missionnaires et d'aller, disent-ils, prêcher chez les sauvages [= indigènes]. Mais comme est trop long le voyage pour venir en Europe y faire le noviciat, je supplie personnellement V[otre] S[ainteté] de bien vouloir permettre que l'on ouvre là-bas une maison de Noviciat conforme aux Constitutions Salésiennes approuvées par V[otre] S[ainteté].

Etant donné que les lieux et les personnes parmi lesquels on demeure peuvent conseiller le déménagement du Noviciat ou l'ouverture de plusieurs maisons succursales, je supplie V[otre] S[ainteté] d'accorder que cette maison ou ces maisons puissent être ouvertes dans la ville ou le village où la salubrité, la facilité des moyens matériels et moraux persuaderont qu'ils conviennent de plus en plus pour la gloire de Dieu.

Très bienheureux Père, cette mission fut projetée et commencée sous Vos auspices avec Vos conseils, continuez envers nous Votre protection et Votre appui, et nous sommes sûrs qu'avec l'aide divine de grands fruits seront recueillis.

Les dix Missionnaires qui sont déjà en Amérique et les douze qui se préparent à partir dans la seconde moitié de septembre donnent l'assurance à V[otre] S[ainteté] qu'ils offrent bien volontiers leur vie en travaillant pour Votre Sainteté, ce qui revient à dire pour la Religion de Jésus Christ ; et humblement prosternés ils se recommandent d'un seul cœur aux prières de V[otre] B[éatitude] en implorant la Bénédiction Apostolique.

De V[otre] S[ainteté] *Très obl*[igé] *fils et Humble Suppliant*
J[ean] BOSCO Pr[être], Sup[érieur]

Il avait envoyé depuis quelques jours cette supplique, quand il écrivit de nouveau à Don Cagliero, tant il avait continuellement l'esprit et le cœur tournés vers les Missionnaires et vers leurs Missions présentes et futures.

Très cher D. Cagliero,

Les affaires sont en route. La demande au S[aint]-Père pour un Noviciat en Amérique est faite, et il n'y a pas de difficultés. Vingt Salésiens se préparent et partiront en octobre prochain *circum circiter* [environ].

Ne pas perdre de vue *Dolores*, et je crois qu'il est dans l'intérêt du gouvernement que l'on ouvre là-bas une maison établie sur le modèle de celle de Turin ou de S[an] Pier d'Arena ; traiter d'une manière positive avec Mgr l'Archevêque et avec le cher Mgr Ceccarelli. Cela tient très à cœur au S[aint]-Père.

Dans la lettre qui suivra celle-ci tu auras par écrit la bénédiction du Pape pour le Collège Colón, ce qui sera une excellente chose.

Toi, tu es musicien, moi, je suis poète de profession ; c'est pourquoi nous ferons en sorte que les affaires de l'Inde et de l'Australie ne dérangent pas les affaires d'Argentine, et toi tu y resteras jusqu'à ce que tout soit arrangé, et que toi, selon ta *haute sagesse*, tu juges bon de pouvoir revenir à Valdocco

sans que cela dérange. Tu salueras beaucoup beaucoup M. le Docteur Carranza, et tu lui diras que j'ai une petite chose à lui expédier, qui lui fera plaisir, comme à tout bon chrétien. Fais ce que tu peux pour accueillir des jeunes gens pauvres, mais je préfère ceux, s'il est possible d'en avoir, qui proviennent de chez les sauvages [= indigènes] : et si jamais il était possible d'en envoyer quelques-uns à Valdocco, je les recevrais, moi, très volontiers.

Nous avons le Card[inal] Berardi à Turin et, une fois terminée cette lettre, je vais lui rendre visite et je parlerai aussi de ceux du nouveau monde.

Je ne sais pas où te sera remise cette lettre ; mais il est entendu que tu salueras nos connaissances, ainsi que nos amis et nos fils, comme si je te les nommais chacun en particulier.

Fais en sorte que nous puissions avoir à temps les traversées ; mais si tu peux obtenir que nous soit envoyé l'argent à cet effet, c'est beaucoup mieux : puisque nous dirons plus clairement notre raison [sociale].

Quand tu verras D. Tomatis, tu lui diras qu'à la Toussaint la [commune de] Trinità, sa patrie, aura une maison Salésienne pour enfants.

Que Dieu nous bénisse tous, et crois-moi en J[ésus] C[hrist] totalement

Turin, 13-7-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Au mois d'octobre les filles de M[arie]-A[uxiliatrice] iront s'occuper du Séminaire de Biella.

La rapidité de la réponse favorable prouve combien la demande d'ouvrir un noviciat en Argentine avait été acceptée à Rome. Déjà le 6 juillet *ex audientia Sanctissimi* [de l'Audience de Sa Sainteté] le cardinal Franchi, Préfet de la sacrée Congrégation pour la Propagation [de la Foi], rapportait pour Don Bosco la « faculté de fonder un autre Noviciat... dans la République Argentine, avec cependant le consentement de l'Ordinaire Diocésain du lieu » (1). Dans la communication qui en était faite au Bienheureux suivaient les habituelles conditions requises pour l'érection canonique définitive. Don Bosco en fut archi-content. En faisant part de l'heureuse nouvelle à Don Cagliero, il improvisait un autre document qui parlait avec éloquence de ses multiples sollicitudes pour les Missions et les Missionnaires.

Très ch[er] *D. Cagliero,*

J'ai reçu ta dernière [lettre] et elle fut lue et relue. Ces écrits, qui le plus souvent sont publiés dans tous les journaux, font un grand bien à nos Salésiens et à tous.

---

(1) App[endice], Doc[ument] 21, [p. 659].

En parlant avec les nôtres dis et recommande que l'on n'omette jamais la récollection mensuelle. C'est la clef de tout.

Je prépare l'expédition des vingt héros pour le nouveau monde : si c'est nécessaire, j'en enverrai même en plus, et j'espère que tu en seras content, mais il faut que tu me fixes le moment pour le départ. Pour Villa Colón, si on arrive à un accord, j'enverrai comme Directeur D. Daghero, ou D. Tamietti ou D. Lasagna, ou D. Belmonte, tous docteurs ès lettres, le dernier, docteur en philosophie. Ils sont tous très prêts.

En général, rappelle-toi toujours que Dieu veut que nous dirigions nos efforts vers les habitants des Pampas et vers les Patagons ainsi que vers les enfants pauvres et laissés à l'abandon.

Je n'ai pas encore reçu la réponse de Monseig[neur] l'Archevêque : le Card[inal] Franchi l'attend avec beaucoup d'anxiété ; mais sans hâte.

Je t'envoie quelques exemplaires de la plaquette *Cooperatori Salesiani* [Coopérateurs Salésiens] qui vit récemment le jour. Tu la liras, puis tu en porteras un exemplaire à Son Exc. [Mgr] l'Archevêque et tu lui diras que je désire qu'il apparaisse le premier après le S[aint]-Père parmi les Collaborateurs Salésiens, mais je ne veux rien faire sans qu'il m'en donne son consentement.

Après l'Archevêque sera son Vic[aire] Gén[éral] ; puis le Docteur Spinoza, Carranza, Monseig[neur] Ceccarelli, D. Benitez, etc. S'il faut des plaquettes, fais-le-moi savoir.

Remarque ceci : même toutes les indulgences qui y sont indiquées peuvent également être gagnées par tous les Salésiens.

Large faculté accordée par Rome d'ouvrir un Noviciat, une maison d'études en Amérique, en n'importe quel endroit, mais *de consensu Ordinarii Diocesani* [avec le consentement de l'Ordinaire Diocésain] ; comme tu le verras dans le Décret ci-joint.

N'oublie pas que, dans le cas de l'envoi des traversées, soit envoyé de préférence l'argent ; nous en avons un avantage notable et nous disons beaucoup mieux notre raison [sociale].

Très ch[er] D. Cagliero, que de choses à faire ! D'autres t'écriront autre chose.

Donne une salutation très chère à D. Baccino, et dis-lui que je suis très content de lui, et qu'il continue.

D. Bazzani est ici dans mon bureau pendant que j'écris. Il t'envoie ses salutations et attend l'ordre pour accompagner les Salésiens en Amérique.

Je suis d'avis qu'au moins l'un de ceux qui sont à S[an] Nicolás, un qui sache bien l'Espagnol, puisse se transférer à Montevideo pour le futur Collège en projet.

Que la grâce de N[otre] S[eigneur] J[ésus] C[hrist] soit toujours avec nous, et salue tous nos frères et tous nos amis ; et si jamais il t'advenait de pouvoir faire l'envoi en Europe d'une dizaine d'habitants des Pampas ou de Patagons ou bien quelqu'envoi semblable, envoie-les donc.

Crois-moi en J[ésus] C[hrist] totalement

Turin, 1er *août* 1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Dans la lettre il joignit un billet, dans lequel il communiquait à part la bénédiction du Pape pour le première fondation salésienne en dehors de l'Argentine. Quand nous l'aurons rapporté, ce sera le moment de parler de la nouvelle œuvre, dont il nous est arrivé déjà plusieurs fois d'en rencontrer la mention.

Le S[aint]-Père éprouva le plus grand plaisir à la nouvelle d'un collège catholique en Uruguay ; il lui plut de savoir qu'il est appelé Collège Pie : il envoie sa bénédiction Apostolique à l'Œuvre, à qui la développe, et à tous ceux qui voudront coopérer en faveur d'elle. Le Card[inal] Berardi, qui me donne cette information, ajoute : *Le S*[aint]*-P*[ère] *montrera de plus en plus sa grande satisfaction ; donc, une fois que le collège sera mis à fonctionner, il accordera toutes les faveurs spirituelles que l'on jugera opportunes pour la plus grande gloire de Dieu.*

Turin, 1er *août* 1876.

J[ean] BOSCO Pr[être].

Le court arrêt des premiers Missionnaires à Montevideo, guidés par Don Cagliero, n'avait pas été sans fruit. Les autorités ecclésiastiques de la capitale tinrent un grand compte des informations fournies par lui sur la Congrégation ; puis les nouvelles des fondations de Buenos Aires et de San Nicolás confirmèrent la bonne opinion qu'elles avaient des Salésiens : c'est pourquoi, dès les premiers mois de 1876, les Services Diocésains de Montevideo commencèrent leurs démarches pour avoir là-bas les fils de Don Bosco.

L'Uruguay, qui s'était détaché depuis peu de la République Argentine, était sur le point de se constituer en Etat. La hiérarchie ecclésiastique y était représentée par un simple Vicaire Apostolique dans la personne de Monseigneur Vera, prélat très zélé, qui se donnait du mal pour y faire fleurir la religion catholique, en fondant des hôpitaux, des internats et des écoles. On y sentait fortement le manque absolu de collèges pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, ce à quoi on voulut pourvoir au moyen des Salésiens. L'occasion se présenta très favorable : on pouvait acquérir, dans un magnifique emplacement, un immeuble qui semblait avoir été fait exprès pour le but désiré. Cela parut une disposition de la Providence, pour que fût conjurée la menace pressante de voir

les protestants, avec les moyens dont ils ont l'habitude de disposer, envahir les premiers le terrain.

En 1868 les frères Corneille, Adolphe et Alexandre Guerra avaient fondé une *Villa* ou petit village portant le nom de Villa Colón, c'est-à-dire Ville de Colomb ; plus tard, en 1873, le village avec ses terrains passa à une autre Société Lezica, Lamis et Fynn, de Montevideo, fondée en 1866 pour fournir l'eau potable à la capitale : entreprise qui eut une réussite complète dans l'inauguration de l'aqueduc en 1871. Mais la situation économique de la Société resta fortement ébranlée surtout par les bouleversements politiques uruguayens de 1875, de sorte qu'elle dut liquider ses biens et se dissoudre.

Ce fut alors que monsieur Fynn, qui s'était mis en relation avec Monseigneur Vera et avec son secrétaire don Raphaël Yeregui, frère du futur premier Archevêque [voir # page 281] de Montevideo, offrit au nom de la Société à Don Cagliero l'église dédiée à sainte Rose de Lima ainsi que le collège annexe, en y mettant comme condition que les Salésiens assureraient dans cette église les offices pour le public et, dans le collège lui-même, l'enseignement du second degré (soit collège et lycée), selon les règlements et les programmes de la Pieuse Société Salésienne (1). La cession des immeubles et des terrains fut signée le 24 mai 1876 ; après quoi le Bienheureux Don Bosco chercha dix Salésiens à envoyer en Uruguay avec la prochaine deuxième expédition de Missionnaires.

Don Bosco, dans les Missions tout comme dans le reste, ne s'arrêtait jamais, au contraire il développait ses plans à mesure que les œuvres entreprises prenaient de la consistance et donnaient un espoir de stabilité. Et c'est pourquoi le voilà qui porte son regard également au-delà de la Cordillère pour y chercher un point d'appui pour l'évangélisation des Indiens. C'est de juillet 1876 qu'est écrite par lui une lettre à l'Evêque chilien de Concepción pour lui demander conseil et aide dans ce projet qu'il avait. Il ne le nomme pas, parce qu'il ne sait même pas qui il est ; il lui écrit en latin parce qu'il ignore quelle est la langue du pays. Le style est celui de ses nombreuses lettres écrites en italien,

---

(1) App[endice], Doc[ument] 22, [pp. 659-661].

que les lecteurs connaissent très bien (1). Ayant fait la présentation de lui-même et de la Congrégation, il lui expose son idée de faire un essai de ce côté-là, pour atteindre les sauvages [= indigènes]. Il lui demande donc s'il y a quelque probabilité de réussite et d'où il conviendrait de commencer, comme aussi quelles dispositions du Gouvernement envers l'entreprise on présume et qu'il veuille bien, lui en tant que Prélat, interposer ses bons offices. Le sort reçu par cette lettre ne nous est pas connu ; mais la réponse ne pouvait pas être encourageante, parce qu'aux Indiens de la Cordillère, en cet endroit, apportaient déjà leurs soins les pères Capucins. La ville de Concepción accueillera la première fondation salésienne du Chili, le Bienheureux vivant encore, en 1887.

A San Nicolás il fut possible de procéder à l'inauguration solennelle du collège le jour de l'Annonciation. Y prirent part également toutes les autorités civiles. Monseigneur l'Archevêque, qui y célébra la Messe, pleura d'émotion à voir tant de jeunes s'approcher de la sainte table. On n'avait jamais rien vu de semblable dans ces pays. Don Cagliero, venu là quelque temps avant, s'occupa merveilleusement de la musique. Les festivités durèrent deux jours au milieu d'un grand enthousiasme populaire. Aux cérémonies religieuses du 25 suivit la célébration civile du 26, avec une grandiose séance récréative et culturelle, présidée par l'Archevêque, qu'entouraient les citoyens de premier rang. Les chants, les sons musicaux, les déclamations furent le côté joyeux ; le côté sérieux consista dans les discours. Discours de Don Tomatis, présenté officiellement par l'octogénaire monsieur Benitez, en tant que membre le plus influent de la Commission qui avait préparé la venue des Salésiens (2) ; discours de Monseigneur Ceccarelli, le *factotum* de l'entreprise ; discours différents de personnages importants ; discours final de

---

(1) App[endice], Doc[ument] 23, [pp. 661-662]. On y énumère parmi les fondations également celle de Dolores, pour laquelle furent effectuées des demandes réitérées au cours des années, mais on n'y alla jamais. Cette fondation, si vigoureusement encouragée de plusieurs côtés, pouvait alors être tenue pour sûre, comme si elle existait déjà.

(2) Ce sympathique vieillard, d'une si grande charité envers les Salésiens, nourrissait une vénération profonde pour Don Bosco, auquel il écrivit une autre lettre en latin au début d'avril (App[endice], Doc[ument] 24, [pp. 662-663]).

l'Archevêque. Le bon Pasteur félicita le peuple *Arroyero* *, parce qu'il avait élevé un temple pour l'instruction et l'éducation chrétienne de la jeunesse et il remercia les Salésiens, en les proclamant « *son* avant-garde pour réaliser du bien et accomplir le salut des âmes ». Les jeunes, qui pendant deux jours avaient été la joie de l'Archevêque, lui gagnèrent les sympathies de la population, en l'accompagnant de leurs joyeux *vivats*, lorsqu'il allait pour s'embarquer dans le port du Paraná.

Les Salésiens de San Nicolás ne limitèrent pas leur travail au collège et à la ville ; l'abandon religieux, dans lequel vivaient tant d'Italiens disséminés sur d'immenses distances dans la campagne illimitée, avait ému dès les premiers jours le Directeur Don Fagnano et ses confrères, qui en quelques déplacements purent mesurer la misère morale de tant de pauvres âmes. C'est pourquoi, à partir du 1er juin, fut acceptée la mission des *estancias* ou exploitations agricoles, auxquelles, avec des désagréments incalculables, les nôtres rendaient visite de temps à autre, en y apportant les bienfaits de leur ministère sacerdotal.

Un bel événement réveilla chez beaucoup de personnes de la ville et de la campagne la foi endormie. Parmi les consignes laissées en souvenir par Don Bosco aux Missionnaires ressortait celui-ci : « Quel que soit le grave besoin dans lequel vous vous trouvez, ayez recours à Jésus présent dans l'Eucharistie et à Marie Auxiliatrice, et soyez sûrs que vos espoirs ne seront jamais déçus ». Les confrères de S[an] Nicolás s'en souvinrent au bon moment. Le pays est sujet au terrible fléau des sauterelles. Elles s'y abattent en épaisses nuées, en détruisant en peu de jours la récolte de l'année et en compromettant celle des années suivantes. Cela faisait trois ans que le désastre se renouvelait et appauvrissait au plus haut degré les habitants. En 1876, également, arriva la nouvelle que le fléau sévissait dans des localités proches. Ayant vu l'affolement général, les Salésiens eurent l'idée d'inviter les populations à se mettre sous la protection de Marie Auxiliatrice ; ils firent donc l'annonce publique d'un triduum solennel dans leur église. Il ne manqua pas d'esprits forts pour en tourner en dérision la bonne foi ; mais les Italiens en particulier accoururent en foule. Trois jours plus tard, voici la

---

* *San Nicolás de los Arroyos* : Saint-Nicolas-des-Ruisseaux.
Arroyero : du quartier des ruisseaux.

langosta [= sauterelle, criquet] ; en une demi-heure la ville et la campagne en furent couvertes : arbres, prés, routes, maisons, murs, tout disparut sous le rouge-gris des sauterelles qui grouillaient. La quantité dépassait de loin celle des infestations précédentes ; si elles étaient restées là quelques jours, pas une feuille d'arbre, pas un brin d'herbe n'auraient subsisté dans tout le pays. La raillerie des sceptiques se fit plus insultante ; mais les fidèles redoublèrent les prières et y joignirent des promesses. Le lendemain, quand on s'y attendaient le moins, la funeste armée reprit son vol vers d'autres lieux. Il en restait toutefois une telle arrière-garde qu'elle pouvait produire d'énormes méfaits ; si ce n'est que dans la nuit une bourrasque de pluie et de vent avec un froid intense la mit en fuite. Les dégâts furent extrêmement petits, de sorte que la végétation reprit vigueur ; et même les terres prospérèrent d'une manière prodigieuse. Une collecte pour l'église Marie-Auxiliatrice rapporta en un clin d'œil la somme de cinquante mille *pesos*, équivalant à environ dix-mille lires italiennes, si grande était la reconnaissance de ces braves gens. On peut facilement imaginer l'effet produit par l'heureux événement.

Comme s'approchait la fête de Don Bosco, tant les Salésiens de S[an] Nicolás que leurs élèves envoyèrent au Père lointain des messages très affectueux. Aux élèves, Don Bosco répondit ainsi :

Très chers enfants,

C'est avec la plus grande consolation de mon cœur que j'ai reçu vos salutations, vos souhaits : et je bénis Dieu qu'Il ait envoyé D. Fagnano avec les autres Salésiens pour ouvrir ce collège, où j'espère qu'en même temps que la science vous apprenez la sainte crainte de Dieu. Vos supérieurs me disent que vous êtes très bons, et cela me console grandement. Continuez le chemin de la vertu et vous aurez toujours la paix du cœur, la bienveillance des hommes et la bénédiction du Seigneur.

A présent je dois vous donner une bonne nouvelle. Etant allé à Rome, j'ai beaucoup parlé de vous au Pape, qui écouta très volontiers parler de votre bonne conduite.

A la fin, il m'a dit : — J'envoie de bon gré la bénédiction apostolique à vos jeunes du Collège de S[an] Nicolás, aussi bien aux pensionnaires qu'aux externes, et je leur accorde une indulgence plénière à l'article

de la mort, et une autre indulgence plénière à gagner le jour qu'ils voudront. Cette faveur sera étendue à tous leurs parents, jusqu'au troisième degré inclusivement. —

Vous pouvez donc vous faire expliquer cette faveur par vos supérieurs et ensuite la communiquer à vos parents.

Que Dieu vous bénisse tous, ô mes chers fils, soyez joyeux, mais fuyez l'offense du Seigneur., fréquentez la Sainte Communion, envoyez-moi quelques lettres, et priez pour moi qui serai toujours pour vous en J[ésus] C[hrist] un

Turin, 1er *juillet* 1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

« Cela fait maintenant quinze jours que Don Bosco ne sait parler de rien d'autre que des missions et de la Patagonie », écrit Don Barberis dans sa chronique à la page du 12 août. Le Bienheureux s'efforçait de résoudre le problème missionnaire sous tous ses aspects. Ainsi la question du clergé indigène, qui, de nos jours, s'est présentée plus impérieuse que jamais, préoccupait déjà son esprit, quand il était à peine au seuil de son activité missionnaire : dès ce moment-là il se proposa la création de ce clergé comme un objectif à atteindre dans le plus bref délai possible ; il crut pouvoir y réussir en l'espace de sept ans. Il attendait donc impatiemment le jour où on aurait eu des prêtres indigènes à envoyer au milieu des infidèles du pays, en considérant cette date comme digne de faire époque dans l'histoire des Missions. Mais, pour éduquer des indigènes, lui semblait être un excellent parti celui qu'il avait adopté de ne pas jeter les siens dans les bras des sauvages [= indigènes], avec le risque grave qu'ils présentaient, mais d'établir des maisons aux frontières ; il prévoyait même qu'avec le temps on agirait partout de cette manière. Il n'y a certainement pas de prêtre particulier qui soit en mesure d'effectuer cela, mais une Congrégation religieuse en a les moyens. Et il citait l'exemple de Monseigneur Comboni, qui dans le centre de l'Afrique s'efforçait de pratiquer ce système ; mais à quoi bon, s'il était seul ? Dans des cas semblables, ceux à qui on confie des jeunes gens pour les éduquer, ou bien ils n'emploient pas une méthode adaptée ou bien ils n'en ont pas l'esprit ou encore ils sont incapables ; et puis il faut souvent recourir à l'action de personnes étrangères à la mission. Et les dépenses énormes que cela demande ? Pour

former quelques prêtres il estimait qu'il était nécessaire d'accueillir une cinquantaine de jeunes dans un petit séminaire et de les pourvoir de tout. Un particulier n'arriverait jamais à en faire autant. « Mais nous, disait-il, et je l'ai vu moi dans le rêve, nous savons que va de l'avant et peut faire un grand bien le missionnaire qui peut être entouré d'une bonne couronne de jeunes ».

Et c'est précisément là qu'il fondait ses espoirs les plus agréables d'un avenir heureux de ses propres Missions, à savoir dans le fait que les nôtres s'attachaient à la jeunesse pauvre : « qui se met sur cette voie, affirma le Bienheureux, ne fait plus machine arrière ». Il faisait donc allusion à certains religieux qui autrefois firent beaucoup parler de leurs Missions en Chine, où réellement ils réalisèrent un grand bien ; mais il était convaincu que, s'ils avaient visé une chose en plus, c'est-à-dire s'ils s'étaient tournés vers la masse du peuple au moyen de l'éducation de la jeunesse pauvre, ils n'auraient jamais dû reculer dans leur apostolat.

Dans l'œuvre des Missions, comme dans chacune de ses autres entreprises, le Bienheureux ne séparait pas des providences humaines la plus absolue confiance dans l'aide de Dieu. Les paroles suivantes, recueillies par Don Barberis, sont des paroles prononcées par lui ces jours-là : « Espérons dans le Seigneur. Quant à nous, dans cette entreprise, faisons comme dans toutes les autres. Que toute la confiance soit placée en Dieu et espérons tout de lui ; mais en même temps déployons toute notre activité. Qu'aucun moyen ne soit négligé, qu'aucune fatigue ne soit épargnée, qu'aucune des saintes astuces ne soit omise, qu'on ne regarde pas aux dépenses pour la faire réussir. Tout ce que la prudence humaine peut suggérer soit mis en pratique. Que l'on cherche tous les moyens possibles de sécurité pour ne pas risquer la vie entre les mains des sauvages [= indigènes]. Il est vrai que pour celui qui meurt martyr, la mort est une chance, parce qu'il vole immédiatement au ciel ; mais cependant on n'avance pas dans la conversion des âmes, peut-être des milliers d'âmes, que l'on aurait pu sauver en prenant une plus grande précaution. Il est vrai aussi que le sang des martyrs est semence de nouveaux chrétiens ; mais cela veut dire que, lorsqu'on ne peut pas faire autrement, plutôt que de renier la foi, nous devons être prêts à donner notre vie et mille vies, sans craindre

que, si nous manquions, la bonne cause n'ait à subir un préjudice. Le Seigneur en ce cas-là suppléera. Nous n'aurions pas à faire machine arrière pour cela ».

De ce sujet Don Bosco parlait aussi avec les jeunes. En effet, quatorze ans auparavant, en décrivant dans un sermon les astuces employées par saint Athanase pour échapper aux embûches des persécuteurs, il avait fini en disant : — Des saints de cette sorte, je voudrais que vous deveniez tous, vous. Oui, mes chers enfants, cherchez sérieusement à devenir des saints, mais de ces saints, qui, lorsqu'il s'agit de faire le bien, savent en rechercher les moyens, ne craignent pas la persécution, n'épargnent pas les fatigues ; des saints astucieux qui cherchent prudemment tous les moyens pour réussir dans leur entreprise. —

---

* Une différence entre le document 18 de l'Appendice et sa citation aux pages 259-261 de ce volume est à remarquer. Après avoir dit que le *Cacique* accepterait d'accueillir un jour les Missionnaires "sur ses terres", M. Oneto indique que les indigènes qu'il rencontre sont venus "de leur terre", tandis que, dans le document (page 654), il dit "de leurs terres" ; et plus grave, d'une part suit dans le texte (page 260), l'expression "**non** situées" alors que le sujet sous-entendu serait au singulier et, d'autre part (page 654), on trouve "**sont** situées" alors que le sujet sous-entendu est au pluriel. Les 260 milles correspondent par ailleurs assez bien à la distance entre le pied de la Cordillère et l'embouchure du Chubut.

Traduction du texte espagnol des pages 260 et 655 :

Le Pouvoir Exécutif fera en sorte que par tous les moyens possibles soient installées dans les Sections les tribus Indigènes, en fondant des missions pour les amener graduellement à la vie civilisée, en les aidant de la manière qu'elles croiraient plus convenable et en les établissant par familles sur des portions de terrain de cent hectares, au fur et à mesure qu'elles manifesteront des aptitudes pour le travail.

Précision : Montevideo est devenu en 1897 le siège d'un Archevêché ; et c'est le successeur de Mgr Yéregui qui fut le premier Archevêque.

CHAPITRE X

L'esprit de Mornese.

Le Bienheureux Don Bosco invitait ses fils à bénir la Providence, dont il reconnaissait le coup de pouce qu'elle donnait dans l'affermissement et le développement admirables de l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, même au milieu de nombreuses et non légères difficultés (1). La preuve la plus tangible de cette intervention divine, on l'avait dans le fait que, malgré le manque de sources de recettes, ne manquait pas toutefois pour tant de bouches le pain quotidien. Humainement parlant, une famille aussi nombreuse n'a pas de quoi vivre sans une certaine base financière appropriée, qui permette de regarder avec tranquillité l'avenir en face. Dans d'autres Instituts féminins il y a au moins les dots des postulantes, pour faire face aux besoins des noviciats ; ici, au contraire, quatre-vingt-dix fois sur cent, les braves jeunes filles qui demandaient l'admission étaient dépourvues de biens patrimoniaux, ou plutôt beaucoup se présentaient sans avoir même de trousseau personnel. Pourtant on les acceptait et on allait de l'avant. Se réalisait ainsi d'une manière incontestable la promesse du Seigneur : à celui qui cherche seulement le Royaume de Dieu et sa justice, ce qui est nécessaire à la vie matérielle est donné par surcroît.

A ce propos nous avons une belle parole de notre Bienheureux. Un jour, le Serviteur de Dieu, ayant rencontré à Borgo S[an] Martino Mère Pétronille, vicaire générale et donc responsable de l'administration économique, lui demanda si, des postulantes, il en

---

(1) Chron[ique] de D. Barberis, 28 mars 1876.

venait. — Des postulantes, il en vient, cher Père, répondit la sœur ; mais toutes ou presque toutes les mains vides. Comment faire pour leur procurer ce qui est nécessaire ? — Don Bosco leva le regard vers le haut, comme il avait l'habitude lorsqu'il devait donner une réponse ou un conseil, et prononça ces paroles inspirées : — Oh, si vous saviez comme une vocation est une grande chose ! N'en repoussons jamais aucune pour des raisons de pauvreté. Si, nous, nous pensons aux vocations, la divine Providence pensera à nous. Quelquefois peut-être nous aurons des difficultés ; mais Dieu ne nous abandonnera jamais. Dites-le à Mornese, dites-le à toutes : les vocations, même pauvres, rendront riche l'Institut. —

Et l'accroissement du nombre ne se transformait pas en préjudice pour l'esprit, puisque vivre pauvrement, travailler beaucoup et prier avec ferveur étaient sans cesse les trois notes prédominantes dans la maison. Des jeunes filles de familles aisées et même nobles, il n'en manqua pas en ces durs commencements ; elles étaient de préférence affectées aux études, en vue de se préparer à passer des examens publics et d'obtenir des permis d'enseigner : mais elles aussi faisaient vie commune avec toutes les autres, en ne se soustrayant pas aux services ordinaires et en obéissant affectueusement à Mère Mazzarello, qui, n'ayant pas fait d'études et ayant grandi à la campagne, opérait des prodiges par sa bonté simple et humble. Remplie de l'esprit de Dieu, elle pratiquait pour elle-même et enseignait à ses filles une ascétique tout à fait à la bonne franquette, mais aussi très solide. En voici un petit échantillon. Elle disait souvent : — Tant qu'il y aura de la vanité dans les paroles et dans les sentiments, il n'y aura pas de piété vraie. N'allez pas envier celles qui à l'église poussent des soupirs et versent des larmes devant le Seigneur, et entre-temps ne savent pas faire un petit sacrifice, ni s'adapter à un humble travail. Savez-vous, au contraire, qui vous devez envier ? Ces autres, qui avec une véritable humilité s'adaptent à tout et sont contentes d'être comme le balai de la maison. — Humilité, donc, mortification, amour pour le sacrifice : n'est-ce pas en cela que se trouve la quintessence de la bonne ascétique religieuse ?

Au sujet de l'esprit de Mornese, nous avons un témoignage qui en vaut cent. En 1876, Monseigneur André Scotton prêcha, dans la maison de Mornese, la retraite spirituelle aux dames [= aux Sœurs et aux femmes adultes : pas aux jeunes filles élèves] ;

eh bien, avant de s'en aller il sentit le besoin d'accomplir une rétractation. Trois ans auparavant, en visitant l'Institut, il en avait gardé l'impression qu'il serait bien difficile aux choses de continuer jusqu'à avoir une heureuse issue. Agité par de si graves doutes, il avait même exprimé à Don Bosco ses pronostics peu joyeux. Le Serviteur de Dieu s'était borné à lui répondre : — Nous verrons ce qu'en fera Notre-Dame. — Mais trois ans après, ayant constaté en personne la valeur morale de celle qui tout d'abord lui était apparue inapte au gouvernement et ayant vu le beau nombre des Sœurs et surtout leur esprit, il revint sur son opinion, en exprimant sa conviction que Don Bosco, lorsqu'il lui avait donné cette réponse, lisait dans l'avenir.

Les lecteurs se rappelleront que le Bienheureux Père, en août 1875, pendant un séjour à Ovada donna une forme définitive aux règles (1) et qu'ensuite il les présenta aux Services Diocésains d'Acqui pour l'examen canonique. Ayant reçu des réviseurs un jugement favorable, il envoya à Monseigneur l'Evêque la supplique nécessaire pour obtenir l'approbation diocésaine de l'Institut.

Excellence Révérendissime

V[otre] E[xcellence] sait qu'à Mornese par le Pr[être] zélé D. Pestarino Dominique, de toujours chère mémoire, a été commencé un Institut sous le titre de Maison ou Collège Marie-Auxiliatrice, avec le but d'éduquer chrétiennement les jeunes filles privées de fortune, ou même pauvres et laissées à l'abandon, pour les conduire vers la moralité, vers la science, et vers la religion sous la direction des Sœurs appelées les Filles de Marie-Auxiliatrice.

V[otre] E[xcellence], avec une grande bonté, a daigné devenir le protecteur du nouvel Institut et, le 5 août 1872, elle consentait à lire les règles, en inscrivant sur elles les observations qui s'imposaient, en faisant là-bas les cérémonies des premières prises d'habit et des premières professions. Peu après vous enrichissiez cet Institut de diverses faveurs et de précieux privilèges, grâce auxquels le corps moral était de fait constitué ouvertement dans l'Eglise.

Cela fut comme le grain de sénévé, que V[otre] E[xcellence] sema et qui a grandi merveilleusement. Le nombre actuel des religieuses s'élève à plus de cent ; aux Sœurs sont confiées dans le pays les écoles publiques pour filles ; au bâtiment de l'Institut est annexé un pensionat pour jeunes filles de condition moyenne ; comme on le voit dans le programme qui est joint.

---

(1) [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, c. XV.

Une deuxième Maison fut déjà ouverte à Borgo S[an] Martino, une autre à Alassio (1) ; la quatrième sera ouverte cette année à Lanzo près de Turin ; de nombreuses demandes sont faites pour que de nouvelles maisons soient ouvertes dans d'autres bourgades.

Mais à cet Institut ferait certainement défaut son véritable fondement tant qu'il n'obtiendrait pas l'approbation ecclésiastique, qui indique aux Instituts religieux cette voie sûre qui conduit à la plus grande gloire de Dieu. Et c'est pour obtenir cette faveur signalée que je présente respectueusement à V[otre] E[xcellence] les règles de l'Institut Marie-Auxiliatrice telles qu'elles sont pratiquées depuis plusieurs années, en vous suppliant de bien vouloir les examiner et y apporter les modifications que, dans votre sagesse éclairée, vous jugez nécessaires ; ensuite, si Dieu Vous inspire ainsi, de donner à l'Institut et à ses Constitutions l'approbation diocésaine. A moi s'unissent le Pr[être] Jacques *Costamagna*, Directeur [spirituel], et toutes les religieuses, en demandant cette faveur signalée. Ce sera un motif de plus pour notre ineffaçable gratitude, et nous vous assurons que nous élèverons chaque jour des prières, communes et privées, au Dieu plein de pitié ainsi qu'à Son auguste Mère, la Vierge Auxiliatrice, afin qu'elle conserve V[otre] E[xcellence] pendant de longues années de vie heureuse, et qu'ainsi vous puissiez voir des fruits abondants produits par cette œuvre que Vous avez daigné bénir, enrichir de grâces spirituelles, protéger et, nous pouvons dire, fonder et soutenir jusqu'à maintenant.

Avec la plus grande gratitude j'ai l'honneur de pouvoir me déclarer
De V[otre] E[xcellence] Rév[érendissi]me

Très obli[gé] *Serv*[ite]*ur*
Pr[être] JEAN BOSCO
Don COSTAMAGNA JACQUES
Sœur MARIE MAZZARELLO Sup[érieu]re

L'expression « commencé un Institut sous le titre de maison ou collège Marie-Auxiliatrice » est sur le plan littéraire une phrase concise et sur le plan psychologique un acte d'humilité ! Il faut comprendre et compléter la phrase dans le sens que Don Pestarino commença une œuvre, à partir de laquelle Don Bosco tira les premiers éléments pour fonder un Institut religieux placé sous le vocable de Marie Auxiliatrice et destiné à l'éducation chrétienne de la jeunesse féminine du monde entier : titre et but qui ne seraient jamais tombés dans l'esprit de l'excellent Don Pestarino, sans sa rencontre providentielle avec Don Bosco. Du reste quiconque offre le terrain et les

(1) A Alassio la maison était presque prête, de sorte que l'on pouvait déjà considérer la fondation comme réalisée.

matériaux de construction, pour qu'un autre jette les bases d'un bâtiment selon son propre projet et avec ses intentions personnelles, peut à bon droit être considéré comme l'initiateur de tout ce qui ensuite sera réalisé. Que, d'autre part, Don Bosco se mette lui-même d'une certaine façon dans l'ombre et place dans la lumière uniquement le digne prêtre de Mornese, cela ne doit pas nous surprendre : car c'est là le style des Saints. Nous ajouterons que, pour obtenir plus rapidement l'approbation diocésaine, il put lui sembler opportun de décrire l'Institut comme une œuvre apparue non seulement dans le cadre du diocèse, mais aussi grâce à un prêtre diocésain. De toutes façons, le décret épiscopal d'approbation, promulgué le 23 janvier, remet les choses au point : dans sa partie de présentation de la question, qui précède et justifie la partie de l'énoncé des dispositions prises et qui doit donc s'appuyer sur la réalité, il fixe historiquement le fait de la fondation, en attribuant à Don Bosco *le projet initial* de fonder à Mornese la Congrégation dite des Filles de Marie-Auxiliatrice ; c'est, en effet, ce que l'on comprend là où l'on parle *de* proposito *ab admodum reverendo Domino Sacerdote Joanne Bosco Taurinensi, piæ Societatis Salesianæ Superiore*, concepto, *instituendi nempe in hac Diœcesi, loco Moronisii Congregationem Filiarum Mariæ Auxiliatricis* (1).

Lors de la cérémonie de vêture du [mois] d'août de cette année, on apporta à l'habit le dernier changement. Le voile, autrefois rectangulaire, fut un peu arrondi dans le fond de manière à pouvoir s'adapter à la forme de la tête de chacune au moyen de deux torsades formées par les épingles elles-mêmes qui les attachaient au bonnet ; cette forme arrondie permet également d'en replier le pan antérieur de façon à ce qu'il retombe mieux autour du visage et sur les épaules. On donna aussi une forme arrondie à la pèlerine avec un petit col blanc, tel qu'on l'avait adopté dès la prise d'habit de mai 1875 ; on y ajouta enfin de quoi couvrir les manches par une étoffe d'une telle longueur et d'une telle largeur que cela permettait un enveloppement abondant. L'idée de cette dernière modification tira son origine du fait qu'on avait observé que les Sœurs qui vivaient en ville, poussées par un certain sentiment de

(1) App[endice], Doc[ument] 25, [pp. 663-664]. [On retrouvera cette citation du texte latin dans le document et par suite sa traduction à la page 726].

modestie religieuse, allaient dans les rues et au parloir en cachant leurs mains dans les manches et à la sainte table en plaçant les manches par-dessus leurs doigts.

Dix-sept postulantes reçurent l'habit lors de cette vêture, célébrée après la retraite spirituelle des dames. Don Rua y représenta Don Bosco, qui, empêché, ne pouvait s'absenter de Turin. Mais Don Rua ne fit pas qu'accomplir cette brève cérémonie. Là-bas il assura les confessions ; ensuite il apporta la pensée de Don Bosco sur différents points de vie interne et externe et sur l'acceptation de l'œuvre proposée par l'Evêque de Biella ; il donna son avis sur la convenance ou non de certains transferts ; il s'informa de la marche morale de la communauté, et d'une manière particulière il en examina l'état financier. Dans ce but il vérifia de quelle manière on prenait soin de la tenue des registres et comment fonctionnaient la cuisine et la buanderie, comment était cultivée la vigne, comment marchaient les classes et l'atelier, en se montrant généreux en explications pour remédier aux plus grandes difficultés et en encouragements pour soutenir les esprits à supporter volontiers les effets de l'immense pauvreté. La pénurie dans la maison dut beaucoup l'impressionner, car un jour, s'étant vu présenter un sabayon, il se garda gentiment d'en prendre ; et même, pour n'importe quelle petite chose en plus ou en mieux qui lui était présentée par les braves filles, il se montrait presque affligé. Avant de laisser la maison, il rendit visite à une pauvre sœur, violemment attaquée par le typhus, en lui procurant le réconfort ardemment désiré de la profession perpétuelle et en lui administrant l'Onction des malades. Il partit avec les prédicateurs, qui furent le déjà nommé Monseigneur Scotton et le théologien Ascagne Savio, frère de Don Angelo, salésien, cousin de Dominique.

En 1876, partit de Mornese un essaim de vingt-neuf personnes, composé de sœurs, de novices et de postulantes, réparties en six endroits différents pour commencer autant de nouvelles familles. Le mot d'ordre de la part de la Mère était pour toutes : observer la Règle, conserver l'esprit, gagner la confiance des jeunes filles, mais pour les porter vers le Seigneur.

En premier, trois prirent leur vol pour Vallecrosia le 9 fé-

vrier. Cela sembla, à elles-mêmes et à leurs consœurs, un aller au bout du monde ; mais, plus encore que l'éloignement, devenait dans la maison un sujet de grand chuchotement l'idée qu'elles allaient se jeter sous les dents des protestants. A impressionner le plus la communauté avait contribué la disposition suivante prise par Don Costamagna, directeur [spirituel] : pour implorer sur les « missionnaires » des grâces spéciales de la part du Seigneur, que soit effectué un triduum d'adoration eucharistique à la manière des Quarante-Heures, ce qui était absolument nouveau dans l'Institut. La Mère Générale et la Mère Vicaire voulurent les accompagner par la route couverte de neige jusqu'à Gavi, où dans ce sanctuaire de Notre-Dame elles élevèrent toutes ensemble une ultime prière vers la Très sainte Vierge et où non sans larmes elles échangèrent les derniers adieux. Don Costamagna guida jusqu'à Sampierdarena le petit groupe, qu'il confia à Don Cibrario, directeur de Vallecrosia, qui lui aussi était en route vers ce but.

Les voyageurs trouvèrent un grand réconfort dans les manières paternelles dont les accueillit Monseigneur Biale, évêque de Vintimille : il retint à l'évêché pour le repas de midi également les Sœurs et ensuite il les emmena prendre possession de leur demeure. Le Dimanche 13 février, le chanoine Viale, Vicaire Général, bénit la chapelle provisoire, où elles commencèrent l'oratoire des dimanches et des jours de fête ; le 14, il y eut l'ouverture des écoles. Pour l'oratoire, il n'y avait ni jardin ni cour ; c'est pourquoi les sœurs firent comme cela avait été fait autrefois, elles le savaient, à Mornese par Mère Mazzarello, avant qu'elle ne fût religieuse : ayant réuni les fillettes tant bien que mal, elles leur faisaient un peu de catéchisme et ensuite elles les emmenaient en promenade, en s'arrêtant dans un endroit adapté pour chanter et jouer ; de là elles revenaient à la chapelle pour les cérémonies du dimanche, jusqu'au moment où à la tombée de la nuit, après avoir distribué quelques gâteries, elles les renvoyaient à la maison. Tels furent les humbles débuts de ce qui, aujourd'hui, est l'œuvre grandiose des Filles de Marie-Auxiliatrice à Vallecrosia.

Le 29 mars, accompagnées par Don Rua, arrivèrent à Valdocco sept sœurs, destinées à s'installer dans la fameuse maison que Don Bosco avait acquise pour elles près de l'église

Marie-Auxiliatrice (1). La veille, l'Archevêque avait publié le décret solennel dans lequel, en accueillant la demande qui l'année précédente lui avait été présentée par Don Bosco, bien qu'il n'eût jusqu'alors aucune information sûre sur le compte des nouvelles sœurs, toutefois, en s'en remettant à la prudence de Monseigneur Sciandra, évêque d'Acqui qui les avait approuvées dans son diocèse, il les autorisait à établir leur résidence à Valdocco. Dans le même document il déclarait qu'il n'entendait point au moyen d'une telle autorisation approuver la Congrégation dans son diocèse, mais qu'il se réservait de le faire seulement après un essai approprié (2).

La chronique de l'Institut dit que les sœurs désignées furent enviées par leurs consœurs en raison de la chance qui les attendait de travailler si près de Don Bosco. A la gare de Turin leur souhaita la bienvenue la maman de Don Rua. Puis, le Bienheureux lui-même les présenta à la si méritante comtesse Callori, qui l'avait beaucoup aidé à débusquer le démon du lieu destiné aux Filles de Marie-Auxiliatrice, ainsi que cela est raconté dans le volume précédent. La dame, profondément charitable, voulut les servir de ses propres mains pour le repas de midi, en présence de Don Bosco ; puis elle les conduisit à leur habitation. La maison était si pauvre, qu'elle n'avait même pas de cuisine, de sorte que pour la nourriture les Salésiens leur fournissaient le nécesssaire. Celles qui actuellement [1931] habitent la grande maison généralice, en portant leur regard au-delà du côté opposé de la place Marie-Auxiliatrice sur un groupe de vieux bâtiments peuvent s'écrier : — Voici comment était l'endroit qui autrefois fut notre Bethléem ! —

Au point de vue spirituel, leur situation était assez bonne. Le 30, par délégation expresse de l'archevêché, fut bénie par le curé la chapelle interne. Un sentiment louable de délicatesse suggéra à cet ecclésiastique de subdéléguer Don Bosco ; mais celui-ci préféra que l'on exécutât à la lettre la disposition du Supérieur. Don Rua était le confesseur ordinaire des sœurs ;

---

(1) [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, pp. 367-369.
(2) App[endice], Doc[ument] 26, [pp. 664-665].

Don Bosco les aidait de toutes les manières possibles avec un cœur de père, en leur faisant parfois aussi la conférence mensuelle.

Dès qu'elles furent installées, elles ne restèrent pas les bras croisés ; car elles commencèrent aussitôt l'oratoire des dimanches et des jours de fête, l'école gratuite, un peu d'atelier et les catéchismes chaque jour ouvrable et le dimanche. Le Bienheureux leur apprit la manière d'approcher les jeunes filles pour leur parler et celle d'entamer la conversation, en leur faisant cadeau de petites images, d'oranges ou de bonbons, afin de se lier d'amitié avec elles et de les attirer vers l'oratoire. Dans cet oratoire Don Bosco voulut deux choses susceptibles de parler aux jeunes filles de la reconnaissance due aux personnes qui leur en avaient procuré le bienfait. Avant tout le nom : il dédia la maison à Sainte Angèle Merici, pour rappeler le souvenir de madame Angèle Bianco, qui très généreusement avait répondu à sa circulaire de l'année précédente. Puis un beau tableau de saint Charles Borromée, qu'il avait fait mettre dans la chapelle, en l'honneur de la comtesse Callori, qui s'appelait Charlotte.

Biella eut la troisième fondation. Dans l'un de ses voyages, le Bienheureux rencontra cette année-là Monseigneur Basile Leto, évêque de Biella et, ayant su par lui qu'il cherchait des sœurs pour son séminaire, il lui dit :

— Je Vous envoie les miennes !

— Mais vous avez des sœurs ?

— Oui, Monseigneur, et je pense qu'elles peuvent convenir pour Votre Excellence. —

Ainsi, tambour battant, il fut décidé d'ouvrir une maison dans cette ville. Les sœurs, destinées là-bas, au nombre de sept, quittèrent Mornese le 7 septembre. L'Evêque lui-même les attendait à la gare. Paternellement, il s'était occupé de la maison qui leur était attribuée, en veillant à ce qu'elle fût saine, gaie et bien pourvue de tout le nécessaire. Il voulut qu'elles eussent même leur petite chapelle intérieure, bien que leur habitation fût à quelques pas de la cathédrale. Les sœurs cherchaient partout en vain une représentation de leur chère Auxiliatrice. L'Evêque, qui s'en était aperçu, commanda aussitôt à un jeune peintre de la ville un tableau en toile qui la représentât de la façon indiquée par les sœurs elles-mêmes. Pendant pas

mal de temps les [sœurs] de Biella furent les seules à ne pas bénéficier de l'aide des Salésiens ; mais y suppléait la bonté toute paternelle de Monseigneur. En mars 1877 Mère Mazzarello alla leur rendre visite. L'Evêque lui fit de grands éloges de la communauté ; mais la bonne Supérieure partit avec une épine dans le cœur : il lui sembla que ses filles y avaient trop de confort. Le travail surabondait ; mais cette nourriture et cette maison sentaient, selon elle, le raffinement, qui ne convenait pas à la pauvreté et à l'esprit de Mornese ! Naturellement elle ne s'en alla pas de Biella sans rendre un hommage de piété à Notre-Dame d'Oropa dans son sanctuaire vétuste de montagne, si cher également à Don Bosco.

Dès que les affaires de Biella furent réglées, vint le tour d'Alassio. Sept sœurs s'y rendirent le 12 octobre, accompagnées par Don Costamagna. Les y abrita une maison de petite taille, peu adaptée, privée de toute commodité, n'offrant même pas une table autour de laquelle elles pouvaient s'asseoir pour prendre la nourriture. Elles voyaient bien que l'urgence de leur venue n'avait pas laissé le temps de fournir le nécessaire ; mais cela n'enleva pas pour leur bonne volonté d'être tout d'abord mise à une bien rude épreuve. Le 8 novembre un petit groupe de trois ouvrit la maison de Lu-en-Montferrat. Les époux Joseph Rota et Marie Ribaldone estimèrent qu'ils avaient une très grande chance d'avoir obtenu de Don Bosco, après de nombreuses demandes, la venue dans leur village d'origine des Filles de Marie-Auxiliatrice pour diriger l'école maternelle, mettre sur pied un atelier et ouvrir un oratoire des dimanches et des jours de fête. Ils offrirent tout ce qui pouvait être nécessaire.

Plus modestes qu'ailleurs furent en décembre les débuts de la maison de Lanzo. Ne montèrent là-haut que deux sœurs, qui logèrent chez une dame bienfaitrice. Ces conditions se prolongèrent jusqu'en septembre de l'année suivante, quand une communauté régulière put s'installer dans l'habitation préparée spécialement. Cependant la proximité de Turin, où elles descendaient presque chaque semaine, rendait moins sensible l'isolement des deux premières. D'autre part, comme Lanzo se trouvait dans l'archidiocèse de Turin, le Bienheureux avait au préalable demandé le consentement de Monseigneur Gastaldi au moyen de cette supplique.

Excellence Révérendissime,

Les grands avantages moraux et matériels obtenus par ceux qui dans les Séminaires ou dans d'autres maisons d'éducation ont fait venir les religieuses pour les travaux et pour les occupations qui sont adaptés à leur situation, m'ont encouragé à en faire autant pour le Collège pensionnat de Lanzo.

Je supplie donc V[otre] E[xcellence] Révérendissime de bien vouloir permettre que quelques sœurs de l'Institut de Marie Auxiliatrice soient envoyées dans ce but dans le collège mentionné, dans un lieu préparé spécialement, avec les mêmes conditions que celles avec lesquelles vous avez permis la venue d'autres du même institut pour faire classe à Valdocco aux jeunes filles pauvres.

On fait remarquer que les occupations des religieuses seraient exclusivement dans le Collège et pour le Collège, et que pour tout ce qui concerne les pratiques de piété, elles participent à celles qui ont lieu régulièrement pour les élèves du Collège lui-même.

Ayant pleinement confiance d'être exaucé dans la demande que je fais avec une profonde gratitude j'ai l'honneur de me déclarer

De V[otre] E[xcellence] Rév[érendissime]

Turin, 10 *septembre* 1876.

Humble suppliant
J[ean] BOSCO Pr[être].

Le fait qu'elles y allèrent montre que le consentement fut accordé ; mais nous n'avons retrouvé aucune sorte de document à ce sujet.

A la fin de ces fondations, la Mère Générale, qui écrivait à Don Cagliero, termina, après avoir énuméré les maisons ouvertes, par un mot plaisant marqué d'ingénuité, en dictant à sa secrétaire : « J'oubliais la Maison que nous avons au Paradis, qui est toujours ouverte. Son Directeur n'a d'égard ni pour les Supérieurs ni pour le Chapitre ; il prend qui il veut ; il en a déjà sept ». D'après les souvenirs de cette époque, il n'apparaît pas que des morts aussi nombreuses dans l'espace d'une année aient jeté l'effarement parmi les survivantes ; on n'y parle au contraire que des bons exemples donnés pendant leur vie par les défuntes et de l'édification de leurs derniers instants.

Pendant l'été de 1876 les Filles de Marie-Auxiliatrice prouvèrent leurs excellentes qualités dans une occupation qui semblait sortir des fonctions propres de l'Institut, c'est-à-dire dans l'assistance de garçons et de filles scrofuleux sur la plage ligure à Sestri Levante. Mère Mazzarello ne consentit pas à la proposition, si

ce n'est après avoir consulté le Serviteur de Dieu. Donc, des premiers jours de juin aux derniers de septembre, sept Sœurs s'appliquèrent à ce service charitable. D'un point de vue chrétien nous disons charitable en ce qui les concerne, d'un point de vue laïque au contraire philanthropique dans l'esprit des administrateurs, hommes très affables, mais hostiles à la religion. Les Sœurs, cependant, sans aucun respect humain, enseignaient aux petits le catéchisme, leur faisaient dire les prières matin et soir, les faisaient chanter des cantiques, les conduisaient à la Messe et à la Communion. L'âme de tout cela était sœur Henriette Sorbone, avisée, courageuse et connaissant assez bien le monde. Que d'expiègleries au début de la part de ces garçons et de ces filles ! Mais, après la cure, on ne les reconnaissait plus, même moralement. Les administrateurs se déclarèrent très satisfaits de l'action des Sœurs, et les Sœurs revinrent au nid très satisfaites de leur travail.

En 1876, la maison de Mornese fut le théâtre de phénomènes extraordinaires, qui pendant plusieurs mois en troublèrent la paix. Une postulante mystérieuse, appelée Augustine Simbeni, y avait été admise sur la recommandation de Don Bosco. Elle venait de Rome. On la disait fille d'un déporté politique de la Sibérie. Elle se vantait de connaître des prélats et affirmait avoir bu le café dans la tasse même du Pape. A Don Bosco l'avait recommandée un des personnages haut placés, auxquels on ne peut pas dire non ; mais personne ne la lui avait présentée. Elle avait une voix douce, des manières agréables, une silhouette mince, des cheveux aux couleurs blondes. Bien que sans grand charme, elle enchantait quiconque l'approchait. Elle semblait intelligente et saine. Dans la maison toutes l'aimaient ; beaucoup la considéraient comme une sainte. Même Don Costamagna, Directeur [spirituel], n'était pas contraire à l'idée de juger qu'elle avait reçu le privilège de charismes supérieurs. Mère Mazzarello observait et gardait le silence. Le bon sens inné et le bon flair des choses spirituelles la faisaient avancer avec circonspection. Lui mit aussi la puce à l'oreille Monseigneur Bonelli, curé de Rosignano, auquel certaines attitudes de Simbeni plaisaient peu. A quelqu'un qui lui objecta l'opinion favorable du Directeur [spirituel], il répondit : — Le Directeur [spirituel] ne peut pas avoir toute

l'expérience d'une vieille personne ; et puis, il a toujours vécu dans des milieux saints. —

Les archives des Sœurs possèdent une longue relation de l'époque, rédigée par notre Don Fassio, alors instituteur communal à Mornese. Que de faits mirobolants ! Augustine révélait les secrets des consciences, devinait des choses arrivées en des lieux lointains, parfois elle semblait être ravie en extase et, soulevée de terre, elle chantait en italien et en français d'une voix angélique. Atteinte d'une maladie mystérieuse et amenée à ses derniers moments de vie, elle en guérit instantanément. Lui apparaissait une fillette, qu'elle appelait son enfant et qui lui révélait des secrets de toute sorte. Finalement, elle prophétisa que se produiraient dans l'année de grands désordres à Rome, à cause d'une guerre qui devait infailliblement éclater. La vaticination, rapportée à Valdocco, y éveilla une agitation indescriptible. La visionnaire écrivit même à Don Bosco sur ce sujet, en annonçant comme preuve de sa prophétie que dans trois jours elle, qui jouissait d'une parfaite santé, mourrait à l'improviste. Dans la même lettre elle invitait Don Bosco à l'assister lors de son trépas. Toute la communauté était en émoi.

Don Bosco ne bougea pas ; au contraire, à Don Costamagna qui lui demandait s'il devait l'assister dans son passage à l'éternité, il répondit de n'en rien faire. Le troisième jour arriva, mais Augustine ne mourut pas. Elle dit que, si elle n'était pas morte, elle en attribuait la cause à la visite manquée de Don Bosco auquel elle avait d'importantes communications à faire. Elle insista cependant pour être conduite là où était Don Bosco et vite, vite. En somme, elle fit tant qu'elle fut conduite à Borgo S[an] Martino, où se trouvait alors le Serviteur de Dieu, qui, sans beaucoup de préambules, lui dit en présence de nombreuses personnes : — Il ne semble pas vrai qu'il puisse y avoir tant de méchanceté et tant d'orgueil à loger dans une femme aussi jeune ! Allez donc, car Dieu ne se met jamais en relation avec une personne désobéissante comme vous l'êtes ! — Et, tourné vers celle qui l'avait conduite, il intima : — Accompagnez-la à la maison et qu'elle ne paraisse jamais plus devant Don Bosco ni dans une de nos maisons. —

Augustine voulait encore parler, s'excuser, révéler de nouvel-

les prophéties, mais Don Bosco refusa de l'entendre. Quant à elle alors, elle demanda de l'argent pour aller à Rome et se présenter au Pape. Don Bosco, en voyant qu'elle ne finissait pas d'insister, ordonna qu'on lui payât le voyage, mais qu'on ne lui donnât pas l'argent ; qu'au contraire on allât prendre le billet à la gare de chemin de fer.

Ayant entendu ces dispositions, Augustine ne voulut plus partir, de sorte que pour l'arracher de là il fallut recourir à la force. On lui paya donc le billet jusqu'à Rome ; elle parvint à Sampierdarena et trouva le moyen de regagner Mornese, repartit, revint, finalement s'en alla pour toujours et l'on n'en reçut plus de nouvelles. Est-ce que ce fut là une action diabolique ou bien une intrigue ourdie pour ruiner l'Institut ? Ce fut certainement un danger de suggestion collective, qui aurait pu causer un désastre irréparable. Malgré quelques moments d'hésitation, Mère Mazzarello fit preuve en général d'une clairvoyance qui s'avéra salutaire ; d'autre part le Bienheureux mit fin à l'incident grâce à sa détermination.

En parlant de gens de cette espèce, Don Bosco disait : — Il faut se tenir sur ses gardes. Il y a certaines personnes qui sont de véritables escrocs, ayant assez de moyens de s'en sortir et de subterfuges pour tromper même l'homme le plus prudent. Il semble vraiment que le démon soit entré en elles et qu'il leur enseigne tout ce qu'il sait. Contre elles il n'y a pas d'astuce qui vaille. Trouvées en défaut d'un côté, elles ont mille excuses et expédients pour paraître encore plus saintes ; découvertes menteuses sur un point, elles savent se tirer d'affaire de manière à apparaître les plus véridiques du monde. L'homme le plus judicieux et même le prêtre n'arrivent pas à trouver une arme qui suffise contre elles : il n'y a que l'expérience, qui enseigne que, de ces mauvaises femmes, il y en eut toujours et qu'il y en a sans cesse, et qu'elles ne laissent aucune méchanceté, aucune ruse sans essayer de s'en servir, quand elles ont abandonné le Seigneur et se sont données au démon. C'est pourquoi dès qu'on découvre que certaines créatures de cet acabit sont réellement orgueilleuses ou désobéissantes ou menteuses, on ne doit plus leur accorder la moindre confiance, ni en écouter aucune explication, feraient-elles même des miracles. Il n'y a pas de ruse que l'on ne doive pas raisonnablement craindre de leur part. —

En effet, lui, qui s'en tint toujours à cette règle, ne se laissa jamais berner. Vers 1880, une jeune fille disait qu'elle était possédée par le démon et que, Dieu permettant ainsi, sa vertu était mise à l'épreuve. Se produisaient alors également des choses étranges et inexplicables. Don Bosco, ayant examiné les circonstances, répondit qu'il n'y avait dans tout ce que l'on affirmait rien de surnaturel. Ceux qui la dirigeaient lui professaient au contraire beaucoup d'estime et une pleine confiance, et donc ils la lui présentèrent pour qu'il la bénît. Après l'avoir interrogée, Don Bosco répéta son affirmation. On ne voulut pas s'en tenir à son avis. Cette jeune fille mentait avec une telle impudence au point de nier même les preuves les plus évidentes ; au contraire avec une subtile perspicacité d'intelligence elle retournait en sa faveur les accusations elles-mêmes et avec des arguments trompeurs elle faisait croire qu'elle était victime de calomnie, en passant donc pour plus sainte encore. Si toutefois ses admirateurs avaient regardé un peu mieux, ils auraient pu s'apercevoir de ce que vit Don Bosco, c'est-à-dire du manque d'humilité et d'obéissance, et ils se seraient épargné l'humiliation qui est d'habitude réservée à de semblables engouements.

Tandis que ces faits se produisaient, Notre-Dame donna une preuve certaine de sa maternelle protection à ses filles de Mornese. C'était le premier jour du triduum de Marie Auxiliatrice. Malade depuis longtemps, sœur Thérèse Laurentoni [= Laurantoni], sur la volonté de Mère Mazzarello, assista dans l'église à la cérémonie depuis une espèce de petite voiture, derrière toutes les autres. Se trouvait à côté d'elle sœur Agnès Ricci. Au moment de l'exposition du Saint Sacrement la malade s'agite, devient rouge, tremble. Sœur Agnès, effrayée, appelle la Mère. La Mère se tourne vers sœur Laurentoni [= Laurantoni] et lui dit d'une manière impérieuse : — File ! Lève-toi, prends l'escalier et va t'habiller. — Sœur Thérèse, sans être aidée, va, réapparaît joyeuse et guillerette comme avant la maladie. Le 8 juillet, la Mère écrivait à Don Cagliero : « Sœur Thérèse Lauretoni [= Laurantoni] est parfaitement guérie ». Si bien guérie, que lui fut ensuite confiée la direction de la maison de Turin et qu'elle vécut jusqu'en 1920. Elle était née en 1857 à Massignano di Fermo, fille d'un Colonel Pontifical.

Une fois déjouée la manœuvre diabolique à l'intérieur de la maison, il y avait autre chose qui mijotait contre l'Institut à l'extérieur de la maison. La sourde hostilité des gens de Mornese contre la destination de l'œuvre ne désarmait pas. Cette fois-ci descendit sur le champ de bataille l'administration municipale. La cause prochaine du conflit fut on ne peut plus mesquine. Tout contribuait à accroître l'écœurement des bien-pensants et à accélérer le départ massif des Sœurs hors de cette terre qui les vit se réunir, faire en sorte que leur groupe prît forme et s'élancer vers l'avenir.

Un certain monsieur Pastore, conseiller municipal de Mornese et malheureusement ancien élève de l'Oratoire, aspirait à obtenir nous ne savons pas bien quelle fonction et il s'adressa à Don Bosco pour qu'il l'aidât à parvenir à son but. Le bon Père fit de son mieux pour en satisfaire le désir ; mais lui aussi ne réussissait pas à tous les coups. L'ingrat, comme si Don Bosco était responsable de l'échec, se mit en colère et en fit une question d'amour-propre : il proposa en conseil municipal de ne plus faire confiance à l'instituteur salésien et à la sœur institutrice, qui enseignaient légalement dans les écoles de la commune. La proposition ne rencontra pas d'opposition sérieuse dans le conseil. Braves gens, qui ne comprenaient pas combien il pouvait être avantageux pour les Salésiens et pour les Sœurs de se retirer non seulement des écoles, mais du pays, et qui ne mesuraient pas le dommage matériel et moral qui en viendrait pour la commune ! Don Bodrato, économe général de la Congrégation salésienne et originaire de Mornese, qui avait été envoyé sur place par Don Bosco, aplanit la dissension ; mais il fit clairement entendre à tous de bien se garder des coups de tête, parce que Don Bosco, si de semblables actes hostiles se répétaient, lèverait le camp pour quitter Mornese : Gavi et Serravalle présentaient des commodités de loin supérieures ; également Novi lui plaisait énormément pour plusieurs raisons ; d'un coin aussi inadapté et incommode, il avait déjà trop de motifs de s'en aller sans qu'on y ajoutât des embarras d'une nouvelle nature ; à eux de faire attention au grain qui ferait basculer la balance.

Don Bosco, ayant entendu le rapport, pensa qu'il devait commencer à prendre ses mesures ; il chargea donc Don Bodrato d'écrire à Maître Traverso, une personne très bienveillante et in-

fluente, pour qu'il cherchât l'endroit où, si c'était vraiment le cas, il serait plus avantageux de transporter nos pénates. Mais le bruit de l'abandon probable de Mornese avait déjà couru parmi les notables de la contrée ; le fait est donc que le personnage susdit, conseiller municipal à Gavi, le devança, en lui exprimant chaleureusement son approbation et en lui offrant spontanément ses services (1). Tandis qu'ainsi la Providence préparait à la longue les événements qui auraient porté à la solution du problème, chaque jour mûrissait davantage dans le berceau de l'institution ce bon esprit, qui animerait la première génération des Filles de Marie-Auxiliatrice et qui dans les générations successives serait appelé l'« esprit de Mornese » et considéré comme l'idéal permanent de l'esprit de toute la Congrégation. Pour le moment, guidées par cet esprit, dans les maisons de fondation récente, elles se comportaient assez remarquablement pour mériter que le Bienheureux écrivît à leur sujet ce simple éloge enviable : « Les Filles de Marie-Auxiliatrice font très bien là où elles vont » (2).

---

(1) App[endice], Doc[ument] 27, [pp. 665-666].
(2) Lettre à Don Cagliero, 13 octobre 1876 [voir page 312].

CHAPITRE XI

Préparatifs pour la deuxième expédition de Missionnaires.

La mise en route prise par les affaires en Amérique obligeait Don Bosco à préparer sans retard une nouvelle expédition de Missionnaires, qui fût encore plus nombreuse que la première. Don Cagliero en réclamait au moins une vingtaine. Pour mettre ensemble tant de sujets il fallait dégarnir les collèges d'Italie ; ce qui, comme on le comprend aisément, inquiétait les Directeurs, dont le personnel était déjà limité. Un jour le Bienheureux, qui voyageait avec Don Cerruti d'Alassio vers Albenga, lui présentait en le qualifiant de magnifique le champ illimité ouvert par le Seigneur aux Salésiens non seulement en Amérique, mais aussi en Océanie, en Afrique et ailleurs, et il donnait les noms des multiples postes de mission à établir dans les différents endroits. Mais Don Cerruti, loin de s'enthousiasmer, donnait des signes évidents de distraction. S'en étant aperçu, le Bienheureux s'interrompit en l'interrogeant :

— Mais, comprends-tu ?

— Quelque chose ; mais...

— Bien sûr ; vous ne voulez pas réfléchir et donc vous ne comprenez pas. —

Mais le Serviteur de Dieu, qui procédait bien différemment que ceux qui agissent à l'aveuglette, tenait compte de ces états d'âme ; c'est pourquoi il échafaudait à la longue ses mesures prises pour combiner de façon à rendre le moins sensible qu'il pouvait les ponctions de personnel. En même temps, l'encourageait la certitude de pouvoir

toujours compter sur la bonne volonté et sur l'esprit de sacrifice que lui-même avait inspiré à ses directeurs. N'avaient-ils pas grandi à l'Oratoire depuis leur enfance ? A ce propos il dit un jour : — Un grand avantage nous est donné lorsque nous recevons à un âge encore très jeune la majeure partie de ceux qui deviennent Salésiens. Ils grandissent en s'habituant, sans s'en apercevoir, à une vie laborieuse, ils connaissent tout le mécanisme de la Congrégation et acquerront facilement la pratique de n'importe quelle affaire ; ils sont aussitôt de bons assistants et de bons maîtres, œuvrant en unité d'esprit et de méthode, sans avoir besoin que quelqu'un leur apprenne notre méthode, parce qu'ils l'apprirent tandis qu'ils étaient élèves. Ils nous donnent aussi de plus grands espoirs que parmi nous continuera à être conservé l'esprit et qu'il n'y aura pas de désaccords ou de besoins de réforme. Dans une Congrégation, vient à entrer un homme qui a beaucoup de science et d'autorité : s'il n'est pas un grand saint, c'est-à-dire s'il ne sait pas dans les cas particuliers adapter sans cesse sa volonté à celle des supérieurs, il fera plus de mal que de bien. Il est bien difficile de se dépouiller entièrement du vieil Adam, surtout quand il ne s'agit pas de mauvaises habitudes graves ou d'actions coupables, mais de choses dans lesquelles chacun, en les accomplissant, se trouve en pleine bonne conscience. Par son exemple, il détourne de l'esprit qui est depuis longtemps en vigueur et produit de très graves conséquences dans le comportement des autres. Personnellement, je crois que jusqu'à notre époque on n'a pas encore vu naître une Congrégation ou un Ordre religieux pour qui le choix des personnes les mieux préparées pour y entrer ait été aussi facile... Une autre chose qui me fait espérer dans la conservation de notre esprit, même à l'avenir et dans de lointaines régions, se trouve dans la nomination, comme supérieurs des maisons, de ceux qui ont vécu longtemps en Congrégation et y sont passés par de nombreux échelons... On ouvrira de nombreuses maisons mais, comme directeurs, presque tous les prêtres et les jeunes abbés, qui furent envoyés d'ici, seront choisis sans y penser, avant que ne puissent se croire aptes à cette fonction ceux qui actuellement grandissent en ces lieux. Ceux qui ont vécu longtemps chez nous communiqueront aux autres notre esprit et, avant qu'il n'y ait quelqu'un parmi les Américains qui puisse avoir beaucoup d'autorité parmi les

confrères, l'esprit salésien sera naturalisé et aura plongé de solides racines dans le nouveau monde — (1).

Les préparatifs pour la deuxième expédition ne furent pas moins ardus que ceux de la première ; mais ils nous sont moins connus. Il nous est donné de les deviner uniquement au moyen de la maigre correspondance tenue par Don Bosco lors des trois mois d'août, de septembre et d'octobre. De ces préparatifs il donna l'annonce à Don Cagliero vers l'Assomption.

Très ch[er] *D. Cagliero,*

Tout, comme d'habitude. On travaille pour l'équipement. La *vingtaine* se prépare ; il est nécessaire que les affaires soient bien terminées avant le départ. Nous avons besoin de billets de transport maritime : en raison d'une forte dépense effectuée pour la maison de Nice, nous nous trouvons dans la plus grande misère. Mais, *a pif* ou *a pouf* [d'une manière ou d'une autre], nous nous en sortirons.

Ils sont environ deux cents qui demandent à aller en Patagonie. Toute l'Italie et l'Europe politique et religieuse parlent de notre projet pour la Patagonie. Dieu le veut, et qu'Il veuille nous aider à faire notre part.

J'attends des nouvelles positives.

Dis à tous nos chers [confrères] qu'ils seront toujours *gaudium meum et corona mea* [ma joie et ma couronne].

Que Dieu nous bénisse tous.

J'ai reçu la lettre de l'Archevêque, et je lui écrirai à ce sujet la pensée du S[aint]-Père. *Amen.*

Que Dieu nous bénisse tous et croyez-moi toujours en J[ésus] C[hrist] un

Turin, 13-8-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Don Cagliero traita pour les billets de transport maritime avec les Services Diocésains de Montevideo. Grâce au concours du Gouvernement on en obtint dix, autant qu'étaient les Salésiens destinés au collège de Villa Colón, bien que deux d'entre eux devaient rejoindre plus tard les huit autres arrivés en premier ; les démarches se déroulèrent entre l'agent de la Compagnie du Pacifique à Montevideo et l'agent de Bordeaux. Celui qui mena très bien les pourparlers fut le secrétaire du Vicaire Apostolique, que, pour notre part, nous connaissons déjà. Le zèle déployé par ces bons amis dans

(1) Chronique de Don Barberis, 12 août 1876.

cette affaire, comme également dans l'aménagement du collège, ne manqua pas de soulever des contrariétés locales ; mais eux, loin de se décourager, en retiraient de l'ardeur, convaincus qu'il s'agissait de l'œuvre de Dieu et que les contrariétés sont d'ordinaire l'empreinte des œuvres de Dieu (1).

Dans la lettre de l'Archevêque de Buenos Aires, auquel Don Bosco se proposa de répondre, nous voyons, nous, que les sympathies du prélat zélé à l'égard des Salésiens ne devenaient pas moins chaleureuses ; lui, au contraire, pour favoriser les projets du Bienheureux à l'avantage des sauvages [= indigènes], il avait en tête d'entreprendre un voyage jusqu'à la lointaine [ville de] Carmen de Patagones en compagnie de Don Cagliero et d'étudier là-bas ce qu'il était possible d'y faire dans ce but (2).

Pour mettre de l'ordre dans les préparatifs Don Bosco procéda systématiquement : il intéressa l'opinion publique, s'adressa aux hautes sphères [de la société] et sollicita individuellement la charité des personnes fortunées.

Voici, en effet, qu'au mois d'août, à un certain intervalle l'un de l'autre, les deux plus grands journaux catholiques d'Italie illustrent par des articles longs et soignés les idées qui habitent l'esprit de Don Bosco à propos de l'évangélisation de la Patagonie (3). Tous deux, après avoir exposé dans les grandes lignes ce qui a déjà été réalisé et mis en évidence les raisons d'avoir bon espoir pour l'avenir, informaient les lecteurs des développements progressifs auxquels on avait l'intention de s'atteler, et des moyens qui étaient nécessaires à ce propos. Ensuite ou chez l'un ou chez l'autre journal, les organes de presse d'une moindre importance prirent l'idée de s'occuper eux aussi de la question, en en répandant l'information dans toutes les classes des populations. En temps opportun le Bienheureux envoya aux journaux une de ses circulaires, qu'il distribua aussi par la poste à un très grand nombre de personnes, en faisant appel à la générosité de tous. Lui-même, pendant plusieurs jours, s'employa à écrire des adresses : ceux qui connaissaient son écriture, en recevant directement de lui l'imprimé, en tenaient davantage compte. La circulaire est en deux rédactions ; la dernière, en plus de quelques retouches dans la forme, présente différents

---

(1) App[endice], Doc[ument] 28, [pp. 666-667].

(2) App[endice], Doc[ument] 29, [pp. 667-668].

(3) *L'Osservatore Romano* [L'Observateur Romain] du 9 août ; *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique] du 23.

ajouts de nouvelles parvenues à Don Bosco après la publication de l'autre. Dans la première, on annonçait le départ de douze Missionnaires avec la dépense non inférieure à quarante mille francs ; dans la deuxième, le nombre des Missionnaires monte à vingt avec la dépense d'environ soixante-six mille. Nombre de partants qui sera augmenté à la dernière heure. Quant à nous, nous donnons ici le texte, en signalant par l'écriture en italique les ajouts introduits.

Bien méritant Monsieur,

Dieu, compatissant, riche en miséricorde, daigna bénir l'idée d'une Mission dans la République Argentine et dans l'espace de quelques mois les Missionnaires Salésiens purent fonder un Collège à Monte-Video [sic], mettre en route un internat pour enfants abandonnés, rouvrir l'Eglise appelée Mère de Miséricorde, commencer des Ecoles et des Oratoires des dimanches et des jours de fête à Buenos Aires pour les nombreux Italiens qui demeurent là-bas.

On a terminé et on a déjà ouvert un Collège à S[an] Nicolás de los Arroyos, où ont été déjà accueillis par eux plus de *cent vingt* jeunes : plusieurs appartiennent à des familles qui ont vécu dans les tribus sauvages [= indigènes]. Rattachée au Collège, a été également ouverte par eux une Eglise publique, où les adultes viennent écouter la Parole de Dieu, prendre part à la Sainte Messe, s'approcher des Sacrements Sacrés de la Confession et de la Communion. Avec l'ouverture de ces maisons la voie est tracée pour avancer parmi les sauvages [= indigènes] ; le S[aint]-Père daigna bénir et recommander la pieuse entreprise. A présent il s'agit de réaliser une nouvelle institution dans la ville de Dolores, une autre à Carmen, dernière localité de la République Argentine entre l'Atlantique et la Patagonie. *Par des lettres reçues des Missionnaires en ce moment nous est donnée la grande consolation que dans trois endroits les sauvages* [= indigènes] *demandent des Missionnaires qui aillent chez eux leur annoncer le royaume des cieux.* D'autres maisons, d'autres internats du même genre sont envisagés dans la *République du* Chilì [sic]. *Là-bas, on nous offre d'ouvrir à Santiago qui en est la capitale, un Internat pour les multitudes d'enfants abandonnés, qui vivent sans instruction, tout à fait privés de moyens de connaître le Dieu Créateur ; un collège à Valparaiso, deuxième ville de cette République ; un petit séminaire* dans la ville de Concepción, dernier Diocèse dans le sud au voisinage des sauvages [= indigènes] de la Patagonie.

Une fois ouvertes ces maisons, mis en route ces internats, on assure la moralité et la religion parmi les indigènes, on peut donner une éducation scientifique et chrétienne aux enfants de toute classe [sociale], et en même temps on cultive les vocations ecclésiastiques qui, le cas échéant, se manifesteraient parmi les élèves. De cette façon, on espère préparer des missionnaires pour les habitants des Pampas et pour les Patagons, et donc les sauvages [= indigènes] deviendraient les évangélisateurs des sauvages [= indigènes] eux-mêmes, sans danger de voir être renouvelés les massacres

des temps passés. *Le projet de former des missionnaires indigènes, est, semble-t-il, celui que bénit le Seigneur, car il y a déjà dix jeunes gens indigènes qui firent la demande et furent admis parmi les Missionnaires. Le vif désir de ces jeunes est de devenir des ecclésiastiques et d'aller prêcher l'Evangile chez les sauvages* [= indigènes].

Mais les Salésiens envoyés, et qui déjà se trouvent sur le champ évangélique assigné par la Divine Providence, ne suffisent pas pour le lourd travail qu'ils ont entre les mains et pour celui qui, de plus en plus ample, se présente à eux.

Et afin qu'ils n'aient pas à succomber sous le poids des fatigues il est indispensable que soient rapidement envoyés en aide pas moins de vingt nouveaux collaborateurs. Tel est justement le nombre qui là-bas est demandé et qu'on est en train de préparer : ils sont tous contents d'affronter toute sorte de dangers, pour se rendre près de leurs Confrères et travailler avec eux pour gagner des âmes à Dieu. Mais de même que l'an dernier j'ai dû recourir à la charité des fidèles pour effectuer la première expédition, ainsi je dois faire à présent. Il est nécessaire de fournir des livres, le trousseau personnel, les objets du culte, le matériel de classe, de maison, de voyage pour ceux qui sont sur le point de partir. Il faut également fournir de nombreux objets demandés par ceux qui se trouvent déjà sur le lieu des missions. Car dans ces pays lointains on manque de tout. La dépense de la nouvelle mission n'est pas inférieure à soixante-six mille francs. Pour amasser cette somme je n'ai pas, moi, d'autre moyen que de recourir à la compassion *des bons catholiques et spécialement à* V[otre] Méritante S[eigneurie].

Tandis que les Salésiens offrent volontiers leur vie pour sauver des âmes, depuis le lieu de leurs Missions, ils se tournent vers la charité de V[otre] S[eigneurie] en vous suppliant de venir à leur secours par un geste de bienfaisance de votre part. Faites ce que vous pouvez, et veuillez nous recommander aux personnes charitables que vous pourriez contacter personnellement. Toute offrande, même petite, peut être envoyée au soussigné par le moyen qui arrangera le plus le Méritant Donateur.

Que notre affectueux Divin Sauveur, qui mourut en Croix pour le salut commun, accorde sa bénédiction et donne largement en retour à tous nos Bienfaiteurs. Et puis, de leur côté, les Missionnaires, aussi bien ceux qui sont déjà en Amérique que ceux qui se préparent à partir, assurent des prières quotidiennes pour leurs bienfaiteurs, et moi-même, en proclamant au nom de tous la plus vive et la plus profonde gratitude, j'ai le grand honneur de pouvoir me déclarer

De V[otre] Méritante S[eigneurie]

Turin, 25 *août* 1876.

Obl[igé] *Serviteur*
JEAN BOSCO Pr[être].

Il voulut cette fois attirer plus directement l'attention du Gouvernement italien, pour en recevoir l'appui moral et

matériel. Il ne se fit pas d'illusions sur le résultat ; il dit même franchement qu'il prévoyait donner un coup d'épée dans l'eau, car jusqu'alors tant de lettres et tant d'explications orales n'avaient abouti à rien. Mais cela lui était absolument égal, parce que deux résultats au moins étaient sûrs. Tout d'abord le Gouvernement venait de cette façon à savoir ce que les siens faisaient, et à se former la conviction que l'on n'agissait pas en secret et que l'on ne naviguait pas en cachette, mais que l'on opérait à la lumière du soleil. D'autre part les gouvernants avaient le moyen de se convaincre de plus en plus que l'unique but de Don Bosco était de faire du bien à l'Italie et aux Italiens, même quand les voiles étaient hissées pour des rivages lointains. — Ces personnes, disait-il en insistant, lorsqu'elles voient que nos intentions et nos actions apparaissent clairement, sont contentes et ne cherchent pas plus loin. Tel est bien le but de la fête au collège de Lanzo pour le chemin de fer ; et c'est ainsi que je ferai à présent, ici et toujours. Lorsque l'occasion se présente, cela nous procure du bien de parler, de dire, de manifester, de sorte qu'on connaisse nos affaires ; car maintenant chez ces personnes haut placées on avance avec la peur et avec la méfiance en toute chose. Il suffit que l'on sache qu'une Congrégation agit, mais qu'on ignore ce qu'elle fait, pour qu'elles craignent aussitôt et se mettent sur leurs gardes. Avec nous il n'y a besoin de lunettes : nous disons tout à qui veut savoir et même à qui ne veut pas savoir. C'est vrai, bien des choses, il faut les faire connaître, et les faire entendre, parce que généralement elles plaisent au public ; d'autres, il ne faut pas que nous les divulgions beaucoup, parce qu'elles peuvent toucher la susceptibilité d'autres Corporations religieuses ou porter certaines personnes prudentes ou difficiles à faire la moue ; mais, disons-le, nous sommes vraiment et un peu trop expansifs. —

Le lieu opportun pour traiter des Missions avec le Gouvernement était au Ministère des Affaires Etrangères. Le Bienheureux, en correspondant avec ce Ministre, avait recours au commandeur Malvano, qui en était le secrétaire général, juif piémontais, qui fut envers lui et se montra envers lui en tout temps extrêmement bienveillant. Donc par son intermédiaire Don Bosco envoya au ministre Melegari ce mémorandum.

Excellence,

Au mois d'avril dernier j'avais l'honneur de présenter à V[otre] E[xcellence] la situation misérable dans laquelle se trouvent les Italiens dispersés dans la République Argentine et dans d'autres pays de l'Amérique du Sud, en raison du manque d'instruction scolaire et morale. J'indiquais également quelques moyens avec lesquels, me semblait-il, on pouvait pourvoir à ce besoin ; et que, pour faire un essai, j'avais déjà envoyé dix confrères Salésiens, c'est-à-dire des membres de l'Association de bienfaisance qui porte le nom de S[aint] François de Sales et qui a pour but de s'occuper des enfants laissés dans une plus grande pauvreté et à l'abandon par la Société.

V[otre] E[xcellence] se montra sensible à cette présentation, loua le projet et, en promettant l'appui du gouvernement, m'adressait au Marq[uis] Spinola qui était sur le point de partir en qualité de Ministre [= agent diplomatique] italien à Buenos Aires. Ce Monsieur, plein d'intelligence, apprécia la gravité des faits, promit de s'en occuper avec toute l'énergie, dès qu'il serait à son poste, et en attendant il me conseilla de continuer les démarches en Italie auprès de V[otre] E[xcellence].

A présent, j'ai l'honneur de faire connaître à V[otre] E[xcellence] qu'avec un bon succès furent déjà mises en route quelques classes et le service religieux dans l'Eglise de los Italianos [des Italiens] à Buenos Aires.

Fut ouvert un Collège à S[an] Nicolás de los Arroyos, dans lequel il y a des élèves en pension à l'intérieur et des élèves qui, n'ayant pas pu être accueillis comme pensionnaires, viennent de l'extérieur en classe.

Sera aussi ouvert dès que possible un internat pour les enfants plus pauvres qui demeurent dans la capitale de ce pays, et un Collège à Montevideo avec le même but que celui de S[an] Nicolás.

Pour les mesures à prendre en vue de soutenir ces écoles, l'internat et les collèges, s'il plaît à V[otre] E[xcellence], je pourrai en parler quand j'en aurai reçu un rapport envoyé par Monsieur le Marquis Spinola.

Dans l'état actuel des choses j'implore seulement une faveur pour que V[otre] E[xcellence] veuille bien m'accorder un subside pour constituer le montant des dépenses de trousseau et de celles du voyage pour vingt confrères Salésiens, qui doivent dès que possible se porter au secours de leurs compagnons qui réclament avec chaleur leur venue, parce qu'ils voient qu'ils ne peuvent suffire pour le travail intense et sans cesse en augmentation.

Je nourris personnellement une vive confiance que V[otre] E[xcellence] m'apportera son appui efficace pour cette œuvre qui, en plus d'être nationale, est destinée d'une manière particulière à améliorer la classe de la société qui a le plus de besoins, à savoir les enfants des familles italiennes pour lesquels les dangers sont grands.

Accordez-moi l'honneur de pouvoir me déclarer avec une totale estime

De V[otre] E[xcellence]

Très obl[igé] *serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

Le Bienheureux envoya à Malvano ce document pour son Ministre, en l'accompagnant de la lettre suivante.

Très illustre M. le Commandeur,

Je vous exprime en premier de vifs remerciements pour les nombreux dérangements que vous vous êtes donnés à mon sujet, spécialement pour les suggestions fournies à propos de la Patagonie et des auteurs qui en parlent.

A présent je continue à compter sur l'offre généreuse de votre appui efficace, et j'implore une faveur de votre bonté de bien vouloir lire les feuilles du document ci-joint adressé à S[on] E[xcellence] le Ministre des Affaires Etrangères, en les prenant sous votre protection efficace afin qu'elles produisent leur effet.

C'est une entreprise difficile qu'un particulier ne peut soutenir, mais elle est nécessaire et elle est tout à fait à l'avantage de milliers de familles italiennes dont, à leur retour dans la patrie, les enfants seront des polissons ou d'honnêtes citoyens, selon l'éducation qui leur est administrée.

Ce serait également une gloire pour l'Italie si elle était la première parmi les nations qui aient efficacement coopéré à la civilisation de la Patagonie et des autres pays voisins sauvages [= indigènes].

Veuillez accepter la prière d'un humble Prêtre, qui vous souhaite, accordés par le ciel, du bonheur et une vie heureuse, tandis que j'ai l'honneur de pouvoir me déclarer avec gratitude

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[us]tre

Turin, 12 *août* 1876.

Très obl[igé] *serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

La réponse du secrétaire au nom du ministre fut dilatoire, même si elle ne trahissait pas l'embarras de son chef. Des hommes du Gouvernement qui fussent capables de ne pas regarder les hommes d'Eglise pour le moins de travers, on pouvait alors les dire rares comme les merles blancs. Il répondit donc que, pour ce qui était de concentrer les Italiens en un point de la Patagonie, il fallait y réfléchir encore, car dans les derniers temps s'était exacerbé un vieux conflit entre le Chili et l'Argentine au sujet du partage de la domination respective dans ces régions ; il était donc prudent de différer tout projet jusqu'à des temps meilleurs ; il se réservait de lui en parler lui-même de vive voix à l'Oratoire de Valdocco, quand les Turcs et les Serbes lui laisseraient assez de liberté pour pouvoir se rendre dans le Piémont y respirer un peu d'air frais (1). Il n'est pas superflu de répéter ici que l'idée utopique de fonder une

(1) En 1876, la Serbie se révolta contre la Turquie. Elle fut vaincue, mais par l'intervention armée de la Russie elle obtint sa pleine indépendance (traité de Berlin, 1878).

Colonie italienne sous l'autorité de la mère patrie cédait la place au projet réalisable d'une Colonie semblable à la [Colonie] Galloise du Chubut, c'est-à-dire formée d'immigrés italiens, favorisée par l'Italie et gouvernée entièrement selon les lois argentines. Malvano ajoutait : « Quant à l'affaire du subside pour le trajet de jeunes à envoyer aux nouvelles institutions fondées ou secourues par Vous en Argentine, le ministre a voulu (les aider est une habitude constante en des cas semblables) qu'avant tout on écrive à ce sujet au Ministre du R[oi] [= agent diplomatique] de Buenos Aires pour entendre son avis. Nous attendrons une première réponse du Marquis Spinola, qui doit être parvenu à son poste dans les derniers jours du mois de juillet récemment écoulé ». Ici « pour ne pas vous faire perdre une trop grande partie de votre temps précieux » il mit un point à la réponse, en se recommandant à sa bienveillance. Et même pendant toute l'affaire ce fut vraiment un point final, bien que le Serviteur de Dieu revînt à l'assaut deux mois après avec cette lettre.

Très illustre Monsieur le Commandeur,

Le temps s'approche où mes missionnaires devraient partir pour la République Argentine et j'ai vraiment besoin d'aide pour le voyage. Le Gouvernement de cette République paie les billets de transport maritime pour 8 ; il en reste encore douze pour le voyage desquels je ne sais pas comment pourvoir. Faites cette charité à moi-même, et aux pauvres italiens dispersés dans la République [Argentine] ou mieux dans les Républiques de l'Amérique du Sud, et soutenez-moi, afin que je puisse effectuer cette expédition. Je ne demande pas de subsides pour les écoles déjà commencées et qui sont déjà mises en activité. De cela nous attendrons les résultats pratiques. — Je pense que le Marquis Spinola aura déjà écrit à ce sujet et qu'il aura fait l'exposé des choses d'une manière identique à celle de tout ce que, de vive voix et par écrit, j'avais l'honneur de raconter.

Je prie Dieu de vous accorder une vie heureuse et croyez-moi avec une authentique gratitude

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[us]tre

Turin, 12 *octobre* 1876.

Humble serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

Nous apprenons par cette lettre le généreux subside du Gouvernement Argentin pour huit billets de transport maritime. Don Bosco ne pouvait pas encore savoir que celui de l'Uruguay

contribuait pour dix autres. Celui d'Italie lui donna mille lires « avec le vif regret de ne pas pouvoir faire davantage », dira plus tard le Bienheureux.

Il était bien naturel que Don Bosco frappât aussi à la porte de Propaganda Fide [= Propagation de la Foi]. A cela vise une longue lettre de sa main au cardinal Franchi, Préfet de cette Congrégation, qui lui avait déjà demandé des nouvelles détaillées au sujet de la Patagonie. Il lui envoya justement en cette circonstance la rédaction des éléments regroupés par Don Barberis. Dans le territoire de la Patagonie le Saint-Siège voulait fonder, comme nous l'avons mentionné plus haut, une préfecture apostolique, à confier aux Salésiens.

Eminence Rév[érendissi]*me*,

Je suis en retard pour envoyer à V[otre] E[minence] Révérendis[si]me les nouvelles que j'ai pu recueillir au sujet de la Patagonie, et c'est pourquoi je vous demande une bienveillante indulgence. Plusieurs affaires que je n'ai pu différer, le petit nombre d'auteurs et les maigres nouvelles de leur part sur ces vastes régions me firent employer un temps plus important que je ne pensais.

Ce travail bien léger n'est pas achevé et, si jamais il était question de l'imprimer, j'aurais besoin d'un peu de temps pour le revoir avec calme. Il ne fut pas cependant possible d'avoir une histoire sur les expériences effectuées pour évangéliser la Patagonie. On a dû recopier tout ce qu'il fut possible de trouver chez les auteurs, qui ne parlent des Missions qu'incidemment.

Le point principal maintenant consiste à réunir les moyens matériels pour cette deuxième expédition, besoin pour lequel je me recommande à V[otre] E[minence] Rév[érendissi]me.

Le Secrétaire chargé des affaires du feu Duc de Modène m'a écrit que ce Monarque, au moment de sa mort, laissa au Souverain Pontife une somme importante à affecter en faveur des Missions (1). Daignez me faire cette charité, parlez-en avec le Saint-Père, et si jamais il avait encore quelque chose de disponible suppliez-le de bien vouloir effectuer un geste de bienfaisance envers les Salésiens qui ont beaucoup de bonne volonté, mais qui ont aussi un manque de moyens matériels. Sa Sainteté a toujours montré une grande bonté pour cette pieuse entreprise.

Les vocations à S[an] Nicolás et à Buenos Aires ont déjà commencé à se manifester parmi les indigènes et j'espère que, d'ici quelques années, des expéditions, si ce n'est de rares, ne seront plus nécessaires.

Je me recommande aussi à la charité de V[otre] E[minence] Révérendissime, et vous demande en suppliant quelques objets dont Vous pourriez disposer, tels que : missels, antiphonaires, graduels, dossiers pour la bénédiction du

(1) François V, qui fut le dernier duc de Modène, mourut à Vienne le 20 novembre 1875. Seigneur de grande religiosité, il fut sans cesse très dévoué à Pie IX.

S[aint] S[acrement] et pour les messes de *requiem*, ou objets du culte ou vases sacrés de n'importe quelle qualité. De tout cela la demande est faite par nos missionnaires, spécialement pour les maisons qui sont sur le point d'être ouvertes sur les frontières de la Patagonie. Par la lettre imprimée que je joins pour vous dans l'enveloppe, V[otre] E[minence] peut connaître la grave situation de la Mission Salésienne, et comment c'est, semble-t-il, le moment très propice pour faire quelques pas chez les sauvages [= indigènes] Patagons et même chez les habitants des Pampas.

Pour qu'autant que possible le travail soit moindre pour V[otre] E[minence], j'ai chargé de cette question Monsieur Sigismondi Alexandre, mon mandataire général, qui a sa maison près du Palais de Propaganda Fide [= Propagation de la Foi]. Il exécutera toute disposition prise, tout ce qui lui sera demandé à ce sujet. C'est un Monsieur pieux, qui travaille très volontiers pour le bien de l'Eglise et qui n'a besoin de rien.

Que V[otre] E[minence] pardonne la liberté avec laquelle j'écris : mais je suis persuadé que la réussite de ce projet, dépend, après Dieu, de l'appui que lui donnera V[otre] E[minence].

Selon votre proposition j'ai accepté les classes d'Aricia [= Ariccia] et probablement aussi celles d'Albano.

Humblement prosterné j'implore votre sainte bénédiction, tandis qu'avec la plus profonde gratitude, j'ai l'honneur de pouvoir me déclarer

De V[otre] E[minence]

Turin, 23 *août* 1876.

Très humb[le] *Serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

Quel effet cette supplique aura-t-elle produit, nous l'ignorons ; nous savons au contraire qu'une demande instante analogue, adressée au Saint-Père, eut un excellent succès. En effet, Pie IX, par l'intermédiaire du cardinal Bilio, non seulement lui exprima sa grande satisfaction pour la nouvelle expédition, mais il lui remit cinq mille lires, « somme très importante » observait le même Cardinal, si l'on tenait compte des immenses dépenses, dont à cette époque plus que jamais le Pape se trouvait lourdement accablé (1).

D'autres informations au sujet des sollicitudes de Don Bosco pour préparer le personnel et amasser un peu à la fois l'argent nécessaire nous sont fournies par deux courtes lettres, qu'il écrivit à Don Cagliero dans la première moitié de septembre.

Très cher D. Cagliero,

Si tu peux, fais en sorte que les billets de transport maritime soient payés ici, et aussi qu'on nous envoie l'argent. Le Consul général d'Argentine nous

(1) Lett[re] du card[inal] Bilio à Don Bosco, 29 octobre 1876 [voir à la page 693].

a donné l'assurance de grandes réductions. En parlant avec D. Bazzani, il a dit qu'il concluait à 500 fr[ancs] les places de première classe.

Ensuite nous espérons quelque chose venant du Gouvernement et quelque chose venant du Pape.

Je reçois en ce moment ta lettre de S[an] Nicolás. Je ferai bouger. Mais D. Daghero ne convient-il pas plus que D. Tamietti ? Pour le 15 septembre j'espère te faire connaître les noms du personnel pour Villa Colón.

Turin, 1er *septembre* 1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Très che[r] *D. Cagliero*,

Nous sommes ici à Lanzo, où nous faisons une étude pour le personnel d'Italie, d'Europe, et pour l'Amérique. J'espère que les choses seront bien organisées. Pour faire que la situation du personnel soit idéale, il faudrait 25 [confrères] et ils y seraient ; mais l'affaire se situe dans la dépense du voyage. De toute façon pour le 1er octobre tu auras la liste des noms, et l'information sur ce que chacun est. Pour les religieuses, nous devrons attendre jusqu'au [mois] d'avril.

Le précieux jeune abbé Vigliocco s'envola pour le Paradis : prions pour lui.

Grande agitation pour aller dans les missions ; des avocats, des notaires, des curés, des professeurs demandent à devenir Salésiens *ad hoc* [pour cela].

Faites tous les efforts pour avoir des élèves ou des adultes ayant vécu au milieu des sauvages [= indigènes]. Si certains voulaient venir en Europe pour faire les études ou apprendre des métiers, envoie-les donc.

D'autre part tu m'écriras au sujet de la visite que tu feras avec l'Archevêque à *Carmen* [de Patagones] ou *Patagones* ; tu diras au même que le S[aint]-Père désire [que soient menées] beaucoup de nouvelles expériences pour les sauvages [= indigènes], et qu'il applaudit à nos efforts pour ouvrir des maisons d'éducation sur leurs frontières, en travaillant avec toutes les forces disponibles pour avoir un clergé indigène.

Mille salutations aux habituels amis et bienfaiteurs et à tous nos fils D. Baccino, D. Belmonte, etc.

Je suis pour toi en J[ésus] C[hrist] un

Lanzo, 12 *septembre* 1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Les démarches si laborieuses pour la pieuse Union des Coopérateurs Salésiens et pour l'Œuvre de Marie Auxiliatrice (1), les nouvelles fondations dans les deux familles religieuses, le gouvernement ordinaire de la Congrégation et de l'Oratoire, le lancement de l'année scolaire, les préparatifs pour la deuxième expédition et d'autres affaires se disputaient le temps et les soucis, mais pas au point

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, cc. III et IV.

d'empêcher la pensée de Don Bosco de franchir souvent l'Océan pour faire sentir aux ouvriers de l'Evangile de la première heure les sollicitudes de son affection paternelle. C'est ce qui se lit à travers les lignes de sa correspondance épistolaire que les vicissitudes humaines n'ont pas fait s'envoler à notre détriment. Pour le courrier du mois d'octobre, il écrivait à son cher Don Cagliero :

Mon cher D. Cagliero,

Je suis à Vignale, et la Comtesse Callori, qui s'est remise de sa longue maladie, t'écrira quelque chose.

Quant à nous, se font avec ardeur les préparatifs pour le départ, qui sera pour le quatorze novembre, s'il n'y a pas d'ordre contraire. Je compte sur les huit billets de transport maritime du gouvernement Argentin ; d'une manière ou d'une autre je m'arrangerai pour le reste. J'ai écrit au ministre des Affaires Etrangères, qui m'a promis mers et monts [monts et merveilles]. Nous verrons si, la propriété de la mer et des monts Lui étant laissée, il me donnera quelque chose pour les franchir. Quand j'aurai reçu la réponse, je t'en donnerai aussitôt un aperçu.

D'après la liste du personnel que je t'ai envoyée au début de ce mois, tu pourras commencer à te faire une idée sur la façon de le répartir. Par le courrier du 1er novembre prochain, tu recevras les informations positives sur tout le personnel et sur les modifications de ce dernier, que j'espère donnera satisfaction. En nombre ils seront plus de vingt : probablement vingt-trois.

Nous avons dans la maison quatre prêtres, qui font la période d'essai, pour aller dans les Missions. Ils se montrent très remplis de courage. L'un d'eux, Bourlot Etienne, pourra déjà être de l'expédition ; pour les autres il faudra encore peser le pour et le contre. A la Toussaint, viendront quatre autres. Nous verrons.

Le Card[inal] Bilio, par l'intermédiaire du S[aint]-Père, demande nos Enseignants, pour son Séminaire [du diocèse de] Sabine ; *idem* le Card[inal] Franchi pour Aricia [= Ariccia] ; *idem* le Car[inal] Di Pietro pour le petit Séminaire d'Albano ; *idem* la Municipalité d'Albano pour son collège d'études secondaires ; *idem* le Séminaire de Novare à Miasino. Veux-tu tout savoir ? Cette année nous ouvrons 20 maisons, entre l'ancien monde et le nouveau, en comptant aussi celles des Filles de Marie-A[uxiliatrice], qui font très bien là où elles vont.

A Nice nous avons acheté un magnifique bâtiment, où nous pourrons accueillir 100 apprentis avec autant de fils de Marie. Si tu voyais de tes yeux ce que fait notre Congrégation, tu dirais qu'avec tout ça, on est dans le merveilleux. Que Dieu nous aide à y correspondre.

Ta lettre de change de 4 *m*[ille] fr[ancs] *en or*, a été reçue et servira pour le but indiqué.

Les Missionnaires étudient l'Espagnol. Plusieurs sont à un bon niveau ; d'autres *secundum quid* [il y a un petit quelque chose] ; mais dans un court temps d'étude sur place je crois qu'ils se rendront capables d'entrer dans les classes.

Tu recevras une copie des lettres imprimées. Il est bien que chacun des

nôtres les lise, afin que, [tous], ils sachent ce qui est imprimé, et aussi qu'au besoin il en soit et s'en montre informé.

J'ai reçu la lettre de M. Benitez, à qui je répondrai par un autre courrier (1).

La Comtesse Callori est dans un état satisfaisant de santé, mais elle ne peut pas encore écrire et elle me charge de te remercier des deux lettres que tu lui as adressées ; elle en éprouva beaucoup de plaisir, et elle se réserve de te répondre dès que la santé, ou mieux sa tête, le lui permettra.

Le nouveau curé de Lanzo sera Mgr Dalfi, curé de Casanova, pour moi un compagnon de Séminaire. J'espère que nous continuerons à avoir un véritable ami (2).

La Comtesse Bricherasio prépare, et il est presque terminé, un ornement blanc magnifique et complet ; et il fera partie de l'équipement de la prochaine expédition.

Je n'ai pas le temps d'écrire à d'autres. Donne à tous de nos nouvelles pour qu'ils les connaissent, en disant que je les aime tous en J[ésus] C[hrist], et que je prie beaucoup pour eux ; mais qu'ils restent solides comme des colonnes, et qu'ils soient saints comme notre Patron.

Que Dieu vous bénisse tous et crois-moi totalement de toi, et des autres, un

Vignale, 13 *octobre* 1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Mes habituelles salutations respectueuses à Mgr l'Archevêque, etc.

---

(1) M. Benitez remerciait pour la marque d'honneur pontificale et faisait une importante allusion aux « proyectos de establecer casas para educación de niñas » [projets d'établir des maisons pour l'éducation des jeunes filles], App[endice], Doc[ument] 30, [pp. 668-669 et p. 717].

(2) Alors que Don Dalfi était sur le point de quitter la paroisse de Casanova pour aller à Lanzo, Don Bosco lui écrivit :

Mon cher ami,

Va donc de l'avant dans ton entreprise. Le collège est tout entier à ta disposition. Pour ma part, ensuite, en tant que Bosco [= bois] vermoulu, si je peux t'être utile, je suis tout à ton service. J'espère que d'un commun accord nous pourrons faire quelque chose.

Je me réjouis d'autre part de la nouvelle au sujet de la proposition faite et acceptée ; en avant, Dieu fera ce que, nous, nous ne pouvons pas.

Il y a, c'est vrai, beaucoup d'épines, mais toi, avec tant de bagout, n'es-tu pas capable de prendre le marteau de la patience et de la confiance et d'en casser la pointe ?

Au revoir, cher Curé-Doyen de Lanzo. Nous sommes tous à ton service, mais tu seras tout à notre service, n'est-ce pas ? Que Dieu nous bénisse tous et crois-moi un

ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Dans le train, 12 *octobre* 1876.

Le dernier jour du mois, voici une quatrième lettre ; une liste sommaire de huit [points partagés] entre des nouvelles, des informations et des instructions.

Mon cher D. Cagliero,

1° Nous continuons à préparer pour le départ du 14 novembre prochain selon ce qui a été indiqué en nombre et en personnel, avec quelques petites modifications. A l'arrivée tu auras une note descriptive donnant l'information sur ce que chacun est et sur les occupations exercées dans le passé.

2° Le fait de l'expulsion des 500 est grave ; en cela va lentement et tiens-toi à distance autant que c'est possible. Peut-être les mouvements révolutionnaires de Buenos Aires furent-ils causés par cet événement ?

3° Tu auras déjà reçu mon consentement pour la *Bocca del diavolo* [la Bouche du diable ; pour désigner La Boca] et pour la *Paroisse St Charles*. J'ai déjà trois types (1) dont deux pour ces lieux, l'autre pour Patagones. Ils le désirent et je les crois tout à fait *ad hoc*. L'archevêque ira-t-il faire la visite à Patagones ?

4° J'aurais vraiment besoin que pour 1877 tu puisses faire une promenade en Europe, pour en faire ensuite une autre *à Ceilan* [Ceylan] dans les Indes afin d'ouvrir une autre Mission très importante, où il faut justement quelqu'un originaire de Castelnuovo. Mais pourvu que les bocche (2) de Buenos Aires soient toutes bien arrêtées et rangées.

5° Est indispensable un bâtiment, ou une partie de bâtiment, destiné à un noviciat. S'il est nécessaire, j'ai le Maître des candidats qui est prêt.

6° L'an prochain, 1877, tu auras quatre Jeunes abbés qui peuvent être admis aux Ordres. Tu me le diras assez tôt. Pour nous le Saint-Père accorde jusqu'à 21 mois de dispense.

7° J'ai reçu la lettre de change de 4 mille fr[ancs] ; j'attends celle de 9 mille.

On prépare : *fervet opus* [on travaille avec ardeur] *:* finances épuisées.

8° Hier soir (le 29), partirent six Salésiens qui vont pour s'occuper des écoles d'Ariccia, et de Magliano en Sabine. Le dimanche 5, partiront six autres pour Albano. Aussitôt après, ceux de Trinità, puis les Argentins, qui iront d'abord prendre la bénédiction du S[aint]-Père.

Le moment pour écrire manque : à un autre (3). Que Dieu vous bénisse tous. Jusqu'à présent on n'a reçu ni lettres ni lettre de change : mais je me tiendrai aux ordres que je recevrai. Considérez-moi en J[ésus]-C[hrist] comme

Turin, 31 *octobre* 76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

---

(1) [en italien : "tre tomi"] au sens ici de trois bons sujets.

(2) C'est-à-dire les œuvres. Le terme [bocche = bouches] lui est suggéré par l'œuvre de La Boca, mentionnée peu auparavant [cf. pp. 266-268]. [Le texte de cette lettre conservée dans l'*Epistolario di S. Giovanni Bosco* (Ceria) porte "*bocce ... ferme*", c'est-à-dire "boules ... arrêtées", jeu terminé, tout étant bien en place].

(3) Sous-[entendu] : « moment ».

Le 4 juillet, de très graves émeutes avaient éclaté à Buenos Aires au cri de *Vive la liberté*. On voulait empêcher une réunion populaire en l'honneur des Etats-Unis, organisée par les journaux de la ville les plus répandus. Don Bosco attribuait la cause de ces mouvements à la tentative d'une représaille contre le Gouvernement Argentin pour l'expulsion de cinq cents étrangers, perturbateurs de la paix publique. Comme ces étrangers étaient en majeure partie des italiens, il fallait que Don Cagliero fît preuve de beaucoup de prudence pour ne pas se compromettre avec une partie ou avec l'autre ; d'où la recommandation donnée par Don Bosco.

L'idée de la « promenade » à Ceylan tira son origine du fait suivant. En août 1876 se trouva à l'Oratoire chez Don Bosco un certain Don Louis Piccinelli, bergamasque, missionnaire dans cette île. Après avoir parlé longtemps de Missions étrangères et en particulier de Ceylan, le Bienheureux laissa chez son interlocuteur l'espoir fondé qu'avant 1878 il aurait envoyé là-bas quelques Missionnaires, mais à condition qu'ils pussent rester unis en un seul endroit. Don Piccinelli, qui n'était autorisé par personne à accepter cette réserve, écrivit là-bas à son Evêque, qui lui répondit que son vif désir était de recevoir quelques prêtres capables d'enseigner en langue anglaise le latin, le grec, les sciences physiques et autre chose. Il souhaitait les avoir même avant 1878. Il les réunirait près de lui à l'Evêché, ils seraient ses commensaux et enseigneraient comme professeurs dans le nombreux collège déjà établi à Colombo, attenant au palais épiscopal et alors dirigé par les Frères de la Doctrine Chrétienne sous sa vigilance directe. Pour aplanir d'autres difficultés éventuelles Monseigneur se mettrait en correspondance personnelle avec Don Bosco. Ayant ainsi donné plus de solidité à la condition voulue par Don Bosco, le missionnaire bergamasque le priait de lui confirmer la promesse sans laisser de doute ; pour lui l'affaire était bel et bien conclue.

Nous dirons même plus : il fit encore un pas en avant ; il aurait voulu que Don Bosco lui donnât aussitôt deux Missionnaires qu'il aurait conduits prochainement avec lui à Ceylan. Et même pour les obtenir, il aurait différé de quelques mois son départ. Ils resteraient dans la Mission qui lui était confiée et qui comptait huit mille catholiques au milieu d'un nombre bien plus élevé de turcs, de bouddhistes et

de protestants. Il disait : « Quant à nous, nous vivrons en commun et je tâcherais de m'adapter, moi aussi, aux règles de la Congrégation... Ils auraient, cela s'entend, le voyage payé, la nourriture et le vêtement, et il ne manquerait rien du nécessaire. Si Vous voulez, je suis presque certain que Vous pouvez. Dites-moi donc que vous pouvez et que vous voulez et, moi, j'en bénirai le Seigneur » (1). Dans la marge supérieure de cette lettre nous lisons, pour notre part, les mots suivants écrits de la main du Bienheureux : « Répondu : accepté en accord de principe ». Comme ce n'était pas son habitude de faire les choses hâtivement, il se limita donc à prendre la proposition en bienveillante considération, en se réservant d'envoyer sur place Don Cagliero pour bien tout examiner de près.

A ses bienfaiteurs plus insignes le Bienheureux ne se contentait pas d'envoyer la circulaire, mais il écrivait personnellement en sollicitant leur charité. Nous possédons deux lettres de ce genre, adressées aux nobles époux Fassati, avec lesquels il agissait en confiance, chaque fois que s'avéraient nécessaires pour ses œuvres des secours particuliers. Au Marquis, en envoyant la première circulaire, il écrivit :

Très ch[er] *M. le Marquis,*

Le jeu[ne abbé] Bonora m'apporta de vos nouvelles, selon lesquelles Vous allez mieux quant à la santé. Je remercie le Seigneur et le prie de bien vouloir vous la conserver longtemps.

J'envoie à Vous-même et à Madame la Marquise l'affiliation aux coopérateurs Salésiens, dont nous avons plusieurs fois parlé. Ainsi Vous pourrez bénéficier des nombreuses indulgences et grâces spirituelles accordées par le [Souverain Pontife] méritant et régnant, Pie IX.

Je joins aussi une copie d'une lettre par laquelle je quête pour les Missionnaires que je devrai envoyer en Amérique. Faites ce que vous pouvez et Dieu, si bon, paiera au moyen du paradis celui qui va donner sa vie pour les âmes et pareillement celui qui vient en aide aux missionnaires qui seront au N[ombre de] 20.

Que Dieu accorde à Vous-même et à Madame la Marquise une bonne santé, un bon [coin de] campagne où j'espère pouvoir Vous rendre visite. Demain je pars vers Alassio pour une affaire assez pressante : je me recommande à vos prières et me déclare

De V[otre] S[eigneurie] Très ch[èr]e

Turin, 16 *juillet* 1876.

Très obl[igé] *serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

(1) Lettre à Don Bosco, 24 octobre 1876.

A madame la Marquise il s'adressa environ trois mois après par une lettre, où l'on ne saurait pas dire s'il faut admirer davantage la simplicité de l'homme de Dieu ou son aisance pour demander des sacrifices d'argent à titre de charité.

Bien méritante Madame la Marquise,

L'an dernier quand je recommandais la pieuse œuvre de Marie Auxiliatrice pour soutenir nos Missions, Vous aviez la bonté de me dire qu'aussi bien Vous-même que M. le Marquis ne vous obligiez à aucun versement annuel, mais au cas où je me serais trouvé dans des situations de besoin, d'avoir recours à vous, et vous m'auriez apporté cette aide que votre charité comportait.

A présent j'ai recours car je suis contraint par deux nécessités. J'ai encore cinquante jeunes abbés qui sont tous en civil, et qui attendent une aide providentielle pour revêtir l'habit ecclésiastique et pouvoir ainsi commencer régulièrement leurs études pendant l'année scolaire imminente.

L'autre nécessité est pour la Mission Argentine. Du mieux que j'ai pu, j'ai réussi à amasser quelques éléments pour l'équipement ; mais je me trouve dépourvu des ressources pour le voyage. Le Gouvernement Argentin me couvre les frais pour huit et il me manque encore pour quinze, ce qui revient à dire la somme de douze mille fr[ancs]. Je viens de faire un tour dans ce but, mais je n'ai rien pu recueillir. J'ai écrit au Saint-Père qui m'a fait répondre qu'il interviendra une autre fois ; à présent cela lui est impossible.

Je sais que, Vous aussi, vous avez beaucoup de frais, toutefois, pour ma part, je recours comme à une ancre de salut pour ces pauvres âmes qui, encore plongées dans l'Idolâtrie, attendent quelqu'un qui leur porte la lumière du Saint Evangile grâce à laquelle elles puissent être sauvées.

Pour ma part, je ne manquerai pas de prier et de faire prier pour Vous, Madame la Marquise, et pour M. le Marquis, votre mari, afin que Dieu vous conserve tous les deux pour de longues années de vie heureuse avec la récompense des justes en son temps au ciel.

Avec la plus profonde gratitude j'ai l'honneur de [me] déclarer
De V[otre] M[éritante] S[eigneurie]
Turin, 21 *octobre* 1876.

Très ob[ligé] *serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

On voit qu'ensuite le Saint-Père changea d'idée ; nous pouvons même en conjecturer la raison d'une manière bien fondée. L'auguste Pontife voulait obtenir du Bienheureux un service important. Le cardinal Bilio, huit jours après la lettre écrite par Don Bosco à la marquise Fassati, lui écrivit en lui annonçant l'offrande du Pape [voir "les cinq mille lires" p. 310 (texte et note 1) et p. 494]

et en l'avertissant : « A cette offrande, cependant, le Saint-Père a voulu joindre une condition ; laquelle, tandis qu'elle prouve la grande estime qu'Il a de Vous, et la confiance qu'Il repose en Vous, s'avérera aussi, j'espère, plus agréable pour Vous que l'offrande elle-même ». La condition était que Don Bosco acceptât la direction des Fils de l'Immaculée Conception ["Concettini"] ; mais de cette affaire nous parlerons plus opportunément ailleurs.

Un bienfaiteur, qu'il n'avait pas l'habitude d'oublier dans les moments critiques et auquel il ne recourait jamais en vain, était l'excellent avocat Galvagno, de Marene.

Très ch[er] *M. l'Avocat,*

Je ne sais pas si Vous a déjà été envoyée la circulaire pour mes Missionnaires ; de toute façon j'en envoie un exemplaire, et Vous, selon votre charité, faites ce que vous pouvez.

Les indulgences et les faveurs spirituelles, dont je vous ai déjà parlé une autre fois, sont imprimées.

Si je peux voir quelqu'un de Marene, je vous les ferai parvenir.

Que Dieu Vous bénisse, ainsi que toute votre famille et croyez-moi en J[ésus] C[hrist]

De V[otre] S[eigneurie] Très ch[èr]e

S[aint] *Bernard Docteur*, 20 *août* 1876.

Très obl[igé] *serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

Des offrandes ordinaires qui lui parvenaient, il accusait réception et rendait grâces sans tarder, en faisant parvenir au donateur ou à la donatrice ce billet imprimé :

Excellent Monsieur,

Nous avons reçu l'offrande que vous avez daigné nous envoyer pour nos Missionnaires : je vous suis personnellement très reconnaissant. Que le Seigneur veuille vous récompenser avec ses bénédictions célestes les plus élevées.

Les Missionnaires conserveront un souvenir ineffaçable du bienfait reçu, tandis qu'avec une parfaite estime je vous serez toujours en J[ésus] C[hrist]

Turin, 1876.

Très obli[gé] *serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

Mais si l'offrande était importante ou la qualité de la personne méritait une attention particulière, il écrivait de sa main de courtes lettres comme la suivante, adressée à la comtesse Olympe de Pamparato, issue de la famille des marquis Natta d'Alfiano, et domiciliée à Turin.

Bien méritante Mad[ame] la *Comtesse*,

Avec une sincère gratitude je reçois les 100 fr[ancs] pour nos Missionnaires qui se préparent pour l'Amérique.

Personnellement, je Vous remercie ; c'est Dieu qui paiera. Je ne manquerai pas de faire aussi des prières particulières pour M. le Comte, votre mari, et plus encore pour Mme votre Mère, la Marq[uise] Natta, dont on me dit qu'elle est assez malade.

Mes humbles respects à tous, et croyez-moi avec une totale estime de V[otre] M[éritante] S[eigneurie]

Turin, 22 *août* 1876.

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

Que dire enfin des ornements sacrés et des vêtements liturgiques préparés par des Communautés religieuses féminines ? Dans certains pensionnats les sœurs passèrent des nuits blanches pour finir le trousseau des Missionnaires. Nous mentionnerons pour leur rendre honneur et leur exprimer une gratitude éternelle les filles [des Institutions] du Refuge, de S[ainte]-Anne, des Orphelines et celles de [l'Institution] S[aint]-Pierre. C'était un devoir pour Don Bosco de leur manifester d'une façon ou d'une autre sa reconnaissance. Les uns lui suggéraient l'envoi de cadeaux, les autres de leur offrir une de ses visites. Don Bosco donna l'ordre de chercher des dons capables de plaire et de les envoyer en son nom. Comment aurait-il pu trouver le temps d'aller rendre visite à chaque institution, si pour s'occuper de ses affaires il devait rester sans cesse dans son bureau ? Depuis un an les Filles de Marie-Auxiliatrice demeuraient à quatre pas de l'Oratoire ; pourtant il n'était pas encore allé leur rendre visite, même pas une fois.

Le départ des Missionnaires était fixé pour le [mois de] novembre. Le nombre fut en dernier lieu porté à *vingt-trois*. Parmi eux, *huit* devaient ouvrir le collège de Villa Colón ; *deux* commencer, pour les garçons italiens pauvres, l'internat à Buenos Aires ; *deux* s'occuper d'oratoires dans la même métropole ; *deux* s'unir aux confrères qui avaient en charge l'église de

la Miséricorde ; *deux* assumer le fonctionnement de la paroisse de La Boca ; *quatre* apporter de l'aide à S[an] Nicolás ; les *trois* autres se tenir prêts pour tenter les approches auprès des sauvages [= indigènes] sur les frontières de la Patagonie à Carmen de Patagones. Au milieu de tant de préoccupations le pauvre Don Bosco n'en pouvait vraiment plus ; « mais cela ne fait rien, Dieu nous aide », écrira-t-il le 19 novembre* à Don Cagliero.

---

* Sans doute s'agit-il du 16 novembre ! Voir plus loin (page 531) : la lettre présentée, et datée du 16 novembre, contient cette citation. On lit également "16 novembre" dans l' "Epistolario Ceria", où il n'apparaît pas de lettre pour le 19 novembre 1876.

CHAPITRE XII

Evénements de l'Oratoire depuis la retraite spirituelle jusqu'à la distribution finale des prix.

Chaque année la mort réduit le nombre déjà exigu de ceux qui vécurent la vie de l'ancien Oratoire, quand personnellement le Bienheureux Don Bosco présidait à ses destinées. Il est toujours beau d'entendre de la bouche des survivants le récit détaillé de la vie de cette époque, bien qu'il soit vrai qu'une fois qu'on en a entendu un, on les ait tous entendus, quant à la substance des faits. Salésiens et non Salésiens, prêtres et laïcs, ployant sous le fardeau de leurs années, nous les voyons rajeunir, dès qu'ils vantent le grand bonheur qu'alors ils goûtaient dans la maison de Don Bosco. On n'y connaissait certainement pas les commodités d'aujourd'hui ; mais qui se rendait compte de cela ? La gaieté dominait souveraine, une gaieté tempérée par la piété et l'étude, par la piété et le travail, sous le regard et le sourire paternel de Don Bosco, dont la bonté était comme le soleil, qui fait sentir dans tous les coins sa salutaire influence. Les nouveaux, dès le moment où ils avaient mis le pied à l'Oratoire, ne tardaient pas à en subir, disons-le ainsi, le charme, qui semblait être répandu partout dans l'air. Que serve ce que nous racontait il y a peu de temps le vénérable Père Cartier, le Salésien devenu fort âgé à Nice et si admiré là-bas et aimé. Arrivé un jour à l'Oratoire sans savoir un mot d'italien, il s'y sentit tout d'abord presque dépaysé. Mais voici que Don Bosco, ayant fait venir à lui le jeune homme, gagna en un clin d'œil sa confiance non seulement avec l'amabilité des manières de faire, mais aussi avec les questions posées sur sa famille et sur ce qu'il avait de plus cher.

Pendant quelque temps ensuite, tant qu'il ne lui fut pas possible de communiquer aisément avec tous, le pauvre garçon, chaque jour et même plus d'une fois par jour, montait chez Don Bosco, qui invariablement l'accueillait avec des manières paternelles et s'entretenait avec lui, exactement comme si rien au monde ne pouvait être plus urgent pour lui que de rester là à l'interroger et à l'écouter. Dans ce chapitre nous parlerons de la vie de l'Oratoire pendant les trois mois d'été de 1876 ; partie de l'année scolaire dans laquelle le Serviteur de Dieu avait l'habitude de ne pas s'éloigner de ses jeunes, soit parce qu'alors on faisait la retraite spirituelle, soit parce que le moment des départs pour les vacances approchait.

La retraite spirituelle fut précédée par une représentation d'art dramatique, qui fut saluée comme un événement non seulement à l'Oratoire, mais aussi en ville. L'après-midi du jeudi 1er juin, les étudiants jouèrent une comédie latine, ce que depuis bien longtemps on ne voyait plus et que personne n'aurait jamais imaginé voir à Valdocco. On aurait dû la présenter dès le 11 mai, s'il n'y avait pas eu l'absence de Don Bosco qui se trouvait encore à Rome ; tant qu'il était éloigné, à personne il ne serait jamais passé par la tête de la donner sur scène devant un public.

La comédie avait pour titre *Phasmatonices* [Victoire sur les fantômes] ou *Larvarum victor*, le vainqueur des fantômes. Elle était l'œuvre de Monseigneur Charles-Marie Rosini, savant Evêque de Pouzzoles, mort en 1836 ; le Père Louis Palumbo, de la Compagnie de Jésus, un autre latiniste de valeur, l'avait retouchée opportunément en certains endroits. Le sujet est celui-ci. Khrémès, riche patricien romain, part vers des régions lointaines, en confiant ses biens et la tutelle de son fils Callidore à son vieil ami Simon. Le jeune garçon, qui aime prendre du bon temps, est laissé avec peu de nourriture et d'argent par son tuteur radin ; et donc, pour lui soutirer de l'argent, il reçoit le conseil de lui faire accroire que la maison paternelle est hantée, afin qu'il en autorise la vente. Un accord secret avec le futur acheteur assure au fils de Khrémès une somme honorable. Mais auparavant, afin de tromper davantage le tuteur, on fait semblant d'apaiser les lares domestiques par un sacrifice solennel. Pendant ce temps-là, est arrivé en cachette le père de famille, qui, ayant découvert l'intrigue, apparaît à l'improviste tandis qu'on sacrifie avec une piété mensongère aux faux dieux : il reproche à chacun sa faute ; puis, en cédant aux prières réitérées de son fils inexpérimenté et du vieux tuteur trompé, il pardonne à tous.

La préparation fut effectuée avec soin et menée de manière à faire aimer aux acteurs leur rôle en les intéresssant au bon résultat de la fatigue non légère (1). Une répétition générale fut exécutée la

(1) A la préparation s'intéressait aussi depuis Rome Don Durando, qui écrivit à Don Rua en date du 18 avril : « Dis au prof[esseur] Bonora que j'ai déjà préparé une belle couronne pour chaque [membre] de la compagnie comique latine et donc qu'il tâche de continuer avec courage dans les répétitions du *Phasmatonices* [Victoire sur les fantômes] ». Nous avons trouvé dans un brouillon [composé] pour le billet d'invitation les noms des acteurs à côté de ceux des personnages. Plusieurs de ces noms nous sont encore familiers ; deux au moins de ceux qui sont nommés vivent encore [1931].

DRAMATIS PERSONÆ	AGENT
Chremes, pater Callidori	Secundus Marchisius IV class. gymn. alumnus
Callidorus, filius Chremetis	Albinus Carmagnola V class. gymn. alumnus
Simo, Callidori curator	Ludovicus Figinius Philosophiæ alumnus
Toxilus, servus domesticus	Joseph Carolius IV class. gymn. alumnus
Saturio, parasitus	Carolus Spattinius V class. gymn. alumnus
Mnesilochus, Pamphilippus — Saturionis gnati	Thomas Pentorius IV class. gymn. alumnus Jacobus Gresinus V class. gymn. alumnus
Dordalus, lanista	Joannes Alessius V class. gymn. alumnus

[voir *traduction* page 719]

L'invitation était exprimée sous la forme d'une épigraphe en ces termes :

ΦΑΣΜΑΤΟΝΙΚΗΣ
SEU
LARVARUM VICTOR
ROSINIANA COMŒDIA
PLAUTINO STILO EXARATA
AGETUR
AB ALUMNIS ASCETERII SALESIANI
CALENDIS IUN.
HORA SECUNDA DE MERIDIE
UT ADSIES ROGO

JO. BOSCO Sac.

veille au soir devant les étudiants : elle donna un motif de bon espoir ; et les espoirs ne furent pas déçus, au contraire le succès dépassa l'attente. Y assista un public de première qualité, parmi lequel se trouvaient en abondance des professeurs de classes secondaires et se détachaient des professeurs universitaires, qui manifestèrent tout de suite leur admiration. Peu de temps après parurent dans la presse de la ville des articles avec des appréciations qui faisaient beaucoup honneur à l'Oratoire. Ainsi *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique] du 4 juin fit de très amples éloges à l'adresse des exécutants. Ce journal appela la représentation une « séance récréative et culturelle digne de Plaute » : séance récréative et culturelle, peut-être parce qu'il y vit surtout un échantillon des progrès effectués par ces jeunes dans les études classiques, et digne de Plaute, parce que réellement les vers rappelaient le style propre du poète de Sàrsina, de la langue duquel cependant il ne reproduisait que la fleur. Au sujet de l'exécution, le journal observait : « Ces jeunes étudiants savent interpréter leur rôle avec l'aisance de quelqu'un qui parle sa langue maternelle ». L'hebdomadaire *Baretti*, périodique scolaire littéraire du professeur Perosino, offrait dans le numéro du 8 juin un long article de son directeur, qui, en faisant l'éloge de l'« impeccable précision » des acteurs, écrivait : « Retenir par cœur plus de cinquante pages de latin, présenter ce latin avec grâce, avec aisance dans les gestes, avec rapidité d'élocution, avec précision, sans jamais trébucher dans la prononciation ou se tromper dans la prosodie, qui sont toutes des choses qui arrivent très facilement, ce n'était certes pas une tâche tellement légère. Pourtant, qu'on le dise à la louange de ces braves élèves, et de leurs très braves professeurs, les choses allèrent comme il faut, au point que beaucoup de personnes du nombreux auditoire de première qualité ne se retenaient plus d'exprimer leur contentement d'assister à un spectacle aussi agréable. Pour la plupart elles avaient le livret de la comédie de Rosini ; mais il n'était pas nécessaire pour la compréhension du texte, car les braves acteurs jouaient si bien leur rôle et avec une voix si parfaite et une pose si agréable, qu'il était beaucoup plus avantageux et délectable de concentrer son attention sur la scène que sur le livret ».

Des demandes pour sa reprise se levèrent en chœur tout alentour avec tant d'insistance que le spectacle dut être redonné le jeu-

di suivant 8 juin. Y accoururent en foule des prêtres et des professeurs. Le professeur Allievo, de l'Université Royale, allait à travers la salle du théâtre pour faire avancer des personnes importantes, qui s'étaient installées sur les bancs en étant mélangées avec les autres invités et qui n'étaient pas connues par les gens de la maison. Une fois terminée la représentation, une des conversations les plus courantes était que cette séance suffisait pour clouer le bec à tous ceux qui parlaient à tort et à travers en disant qu'à l'Oratoire les études étaient négligées ou donnaient des résultats médiocres. De cette reprise s'occupa l'*Emporio Popolare* [Grand magasin populaire] « journal quotidien universel » dans le numéro du lendemain, en faisant remarquer entre autres : « La comédie dramatique, véritable chef-d'œuvre de littérature, fut interprétée à la perfection par ces braves élèves de collège d'études secondaires et l'auditoire très cultivé s'en montra satisfait au-delà de tout ce qu'on peut dire ».

Au cours de l'une et de l'autre représentation, de joyeuses exécutions musicales et quelques chants divertirent, pendant les entractes, les spectateurs. Le *Marinaio* [Marin] de Don Cagliero réveilla chez ses amis et ses connaissances le souvenir affectueux de l'auteur lointain. Don Bosco, empêché la première fois, assista à la deuxième représentation, dont il resta « très satisfait », note la chronique. De la satisfaction générale rendent témoignage les trois journaux cités, dans le dernier desquels le directeur termine son article en écrivant sur un air de fête : « Mes félicitations *à tout le monde* ». En effet, il n'est pas difficile d'imaginer à combien de personnes revenait le mérite de la glorieuse entreprise.

Tous s'étant remis au train de la vie ordinaire, ce qui est également aujourd'hui à l'Oratoire effectué avec le maximum de rapidité et de spontanéité après des distractions passagères, on commença la retraite spirituelle. Malgré la décicion prise de ne plus la retarder jusqu'au tout dernier moment de l'année scolaire, il fallut faire de nécessité vertu, étant donnée la longue absence de Don Bosco, qui naturellement voulait s'y trouver. Heureusement le temps arrangea bien les choses : en se maintenant à la pluie et à la fraîcheur, il favorisa beaucoup les efforts des Supérieurs et la bonne volonté des jeunes. En une semaine, du 11 au 18 juin, tout fut accompli tant pour les étudiants que pour les apprentis. Prêcha aux

uns et aux autres quatre fois par jour le théologien Belasio, missionnaire apostolique, très célèbre alors pour l'originalité de sa prédication, qui obtenait des effets surprenants dans les populations rurales et dans la jeunesse. Dans chacun des deux groupes il fit un exposé attrayant sur la sainte Messe, en suivant pas à pas le célébrant à l'autel. Entre une prédication et une autre, il entendait les confessions, en se rendant directement de la chaire dans le chœur de la petite église, dans laquelle on effectuait la retraite. Tous les Salésiens qui le connurent furent témoins de son affection extraordinaire pour Don Bosco. Don Barberis écrit dans sa chronique : « Oh, quelle brave personne ! J'eus l'occasion de le connaître de très près. Comme il aime Don Bosco ! Il lui est attaché et obéissant comme un fils à un père. Il est tout content, car Don Bosco l'a inscrit parmi les premiers Coopérateurs Salésiens, œuvre nouvelle qui apparaît à présent et de laquelle Don Bosco espère *immensément* ».

Après les prières du soir du 11, le Serviteur de Dieu parla ainsi aux étudiants :

Je me réjouis avec vous et je vous salue tous dans le Seigneur. Ce soir déjà la retraite spirituelle a été commencée. Vous désiriez tant la venue de M. le Théologien Belasio comme prédicateur et le voici présent au milieu de vous. Puissiez-vous être satisfaits. Rappelez-vous que c'est une grande chance de pouvoir faire la retraite spirituelle, car en elle on peut gagner le paradis. Je désire que cette retraite sacrée soit vécue par une bonne partie d'entre vous pour le choix de l'état, dans lequel quelqu'un doit vivre. Certains parmi vous sont déjà dans les cours supérieurs et sur le point de terminer le collège d'études secondaires ; qu'ils pensent donc sérieusement à leur vocation. D'autres, ensuite, devraient faire encore une année pour terminer le collège d'études secondaires, mais ils pensent sauter la classe de seconde : ceux-ci également doivent s'examiner au sujet de l'état auquel le Seigneur les appelle. Demandez avec ardeur au Seigneur cette grâce, car il vous l'accordera. Je laisse, moi, le reste au Rév[érend] M. le Théologien Belasio qui vous dirigera et vous enseignera la manière de connaître quelle est votre vocation et qui vous conseillera les moyens pour pouvoir vous maintenir en elle. Que chacun de vous se mette entre les mains de son directeur spirituel : faites en sorte de rester très recueillis et examinez-vous bien. Quelques-uns aspirent à l'état ecclésiastique, d'autres à d'autres états : sur l'état dans lequel le Seigneur vous veut furent par lui répandues de nombreuses grâces pour faciliter votre salut éternel. Le tout est de trouver le choix.

Quant à moi, je ne suis pas ici à vous donner des règles particulières pour que vous agissiez de façon bonne et utile pendant cette retraite spirituelle, parce qu'elles vous seront données dans les sermons. Je vous dirai seulement

de les observer, surtout le silence dans les moments établis ; comme ce serait le cas à l'étude, avant la messe et après les prières du soir.

Je veux maintenant vous dévoiler une de mes pensées, ou plutôt vous raconter un fait qui s'est produit aujourd'hui même vers trois heures et demie. Un fils de la très riche famille Callori, bienfaitrice de la maison, se vantait d'être, et il l'était, un habile dresseur de chevaux. Même les plus fougueux étaient conduits par lui de main de maître. Venir à savoir qu'un cheval ne pouvait pas être dressé lui suffisait pour qu'aussitôt il en fît l'acquisition ; en vérité, tous les chevaux qui lui étaient passés entre les mains, il les avait dressés. Comme on lui avait dit qu'à Saluzzo il y avait l'un de ces animaux, qu'en raison de son caractère terrible personne n'avait voulu l'acheter, il y alla, l'acheta, et réussit à le conduire comme il voulait. Un jour, il l'attela à un cabriolet dans lequel il monta et, en le dirigeant avec les guides et en le fouettant, il le faisait courir rapidement. Le fait avait lieu à Saluzzo. Quelque temps après, tout à coup, le cheval, fortement fouetté, donne une secousse, échappe au contrôle du cocher, et se précipite à travers les champs dans une course très rapide. Ce jeune monsieur, en se voyant en danger, saute en dehors du cabriolet et tombe par terre, mais en raison de la vitesse du véhicule une jambe reste prise pendant un instant dans la roue et elle est fracturée : et, lui, il est secoué au milieu des cailloux. Des gens accourent, on le porta dans une auberge, on lui donna de grands soins et on lui mit la jambe en état de pouvoir supporter un transport. De Saluzzo, il fut porté à Turin. Mais soit que l'os n'a pas été bien mis en place soit que le voyage avait rouvert cette plaie, le fait est que l'on dut lui amputer la jambe. Mais il ne fut pas sauvé pour autant. Comme on avait perdu trop de temps à faire les consultations et à vaincre les répugnances du jeune et de la famille, la gangrène s'était formée, étendue, et il fut impossible de trouver un remède contre la mort. Aujourd'hui même, justement vers trois heures et demie, l'âme de ce jeune monsieur partit vers le Seigneur, munie des derniers sacrements de notre Sainte Religion.

Ils étaient trois frères dont l'un est mort il y a quelque temps de consomption à 20 ans, le deuxième aujourd'hui même à l'âge de 23 ans, et le dernier qui vit encore est très délicat de santé. La douleur de la famille est immense, parce que l'unique espérance qui lui restait était placée en ce fils, pour la perte duquel aujourd'hui ils ne savent pas se consoler, ni trouver de réconfort.

Ce qui put seulement adoucir cette très grande désolation, c'est la pensée que ce fils mourut en bon chrétien et laissa un grand espoir de son salut éternel. Cette famille est très riche, mais les richesses ne sont point à même de consoler et cela prouve de plus en plus que les richesses ne rendent pas l'homme heureux. Cette réflexion me renforce de plus en plus dans la grande vérité que seule la religion peut soulager dans les tribulations et rendre la tranquillité aux âmes.

Quant à nous, nous prions le Seigneur de daigner jeter sur cette famille un regard bienveillant et de la consoler dans une perte si grave.

En attendant, vous, mes chers enfants, retenez que les richesses ne peuvent pas soulager et contenter le cœur humain. Seule la religion peut faire cela.

Ces choses, je vous les dis afin que vous appreniez à considérer les biens de la terre avec l'estime qu'ils méritent. Seules les bonnes œuvres sont les vraies richesses qui nous préparent une place là-haut dans le ciel. Bonne nuit.

Le noble jeune monsieur, aussi tragiquement disparu, était Emmanuel, le fils du comte Callori, dont le nom revint fréquemment dans la correspondance du Bienheureux avec la comtesse, sa très pieuse mère. Lui ferma les yeux Don Bosco, qui lui avait administré les derniers Sacrements et avait recommandé son âme (1). Le frère survivant est le comte Rainier, dont la santé était alors un peu ébranlée, mais il est toujours vivant [1931] avec une vieillesse robuste, père ayant eu de nombreux enfants de noble qualité. Entre Don Bosco et la famille Callori fut clairement établi après cette douloureuse perte le pacte de marquer d'une manière perpétuelle l'anniversaire par un service religieux précis, à célébrer dans l'église Marie-Auxiliatrice (2).

Les étudiants ont dû bien faire les choses pendant la retraite spirituelle ; en effet, nous savons que Don Bosco en fut plus que très content. Le point qui lui tenait le plus à cœur dans cette circonstance était ordinairement la question de la vocation, et voici que nous l'avons trouvée placée dès le début du "mot du soir" du 11. D'ailleurs on peut dire que ce sujet était habituellement à l'ordre du jour à l'Oratoire. Ainsi Don Barberis, qui assurait le cours de religion dans les classes supérieures du collège, l'avait abordé lors de la dernière séance, en laissant aux élèves ces deux consignes pour la retraite spiri-

---

(1) Le 11 juin, octave de la Pentecôte, était le dernier jour du temps pascal. Ce détail et l'assistance du Bienheureux [auprès du mourant], unis à d'autres circonstances, nous amènent à formuler l'hypothèse que Don Bosco annonçait précisément cette mort dans le rêve qu'il a raconté le soir du 23 janvier [voir au Chapitre II, en particulier pp. 40 et 47]. Il ne nous est pas connu qu'il ait assisté d'autres jeunes durant le temps pascal, ni que pendant cette période soient morts d'autres élèves de l'Oratoire. Dans cette supposition la date du *26 mai* qui lui était montrée par son guide dans le calendrier sans aucune référence possible, pourrait indiquer le jour de la chute fatale qui causa la mort. En effet, Monseigneur Frédéric Callori, prélat à la cour pontificale et fils du comte Rainier, qui ne savait rien de cette date, nous écrivit en nous donnant comme une chose certaine que le jeune survécut environ quinze jours. Jusqu'à présent, cependant, nous n'avons pas réussi à découvrir d'après des documents en quel jour précis il fit sa chute. Qui sait si quelqu'un d'autre a plus de chance que nous ? Dans cet espoir nous avons cru bon d'exprimer ici notre sentiment marqué d'un doute, dans lequel nous maintient la circonstance de la position hors de l'Oratoire du mort de ce rêve.

(2) App[endice], Doc[ument] 31, [pp. 669-670].

tuelle : 1° Que la retraite spirituelle ne finisse pas sans que tous aient pris une décision au sujet de leur vocation ; attendre davantage serait un désastre et une cause de soucis pour la vie entière. 2° C'est une folie d'aller consulter sur ce point des confesseurs autres que le confesseur habituel ; celui qui les connaissait déjà et avait des lumières très spéciales envoyées par le Seigneur, c'était Don Bosco ; qu'ils se présentent donc à lui du premier au dernier. Quels temps heureux ! La conclusion fut que des classes de troisième et de seconde il y en eut une bonne quarantaine à s'inscrire résolument dès ce moment-là à la Pieuse Société, tandis qu'il en restait une douzaine entre le oui et le non soit pour des motifs de famille soit pour le désir de consulter encore quelqu'un, tout en penchant vers une inscription. Egalement l'Œuvre de Marie Auxiliatrice promettait l'apport d'une vingtaine. Si à tous ceux-là s'ajoutaient d'autres qu'on espérait voir arriver des collèges, les prévisions des Supérieurs pour l'année suivante s'élevaient environ au-dessus de quatre-vingts nouveaux jeunes abbés. Eh bien, la prévision fut dépassée par ce qui se produisit, comme nous le dirons en temps voulu.

La Congrégation faisait donc de rapides progrès. Le Serviteur de Dieu en attribuait l'essor au fait de ne pas attendre que les individus s'orientent vers elle, au cas où en eux l'idée de la vocation serait déjà sur le point de mûrir. « Nous allons les chercher, disait-il, nous les cherchons sans quitter la maison. Ils viennent sans aucune intention dans nos collèges et nos oratoires, leur plaît notre manière de vivre et ils demandent à rester : il n'y a plus pour nous qu'à penser au choix. Si quelqu'un nous semble donner espoir d'une bonne réussite, nous le retenons ; sinon, qu'il aille ailleurs ». D'éléments de ce genre le Bienheureux extrayait les sujets les plus adaptés à sa Congrégation. Car, prévenait-il aussi, notre Congrégation n'est pas tournée vers la réforme des mœurs, comme d'autres Ordres religieux. Non ! pour notre part, nous supposons que les mœurs de celui qui veut devenir Salésien sont déjà réformées ou mieux que celui qui vient chez nous, n'est jamais tombé dans de grands vices ou de grands désordres (1).

Un petit fait très ravissant, qui s'est produit ces jours-là, con-

(1) Chronique de Don Barberis, 12 août 1876.

firme tout ce que nous disions dans le volume précédent sur la façon dont les jeunes de l'Oratoire considéraient la vocation religieuse (1). Un élève de la classe de seconde, éveillé mais posé, se promenait avec plusieurs compagnons au voisinage de Don Bosco sous les arcades. Il semblait un peu absorbé dans ses pensées et désireux de parler. Don Bosco qui s'en aperçut, l'interrogea :

— Tu voudrais me dire quelque chose, n'est-ce pas ?

— Vous avez deviné, oui parfaitement.

— Et que voudrais-tu me dire ?

— Euh ! ... Je ne voudrais pas que les autres entendent. — Et en parlant ainsi il tira Don Bosco à l'écart et lui murmura à l'oreille : — Je voudrais vous faire un cadeau qui vous fera plaisir.

— Et quel cadeau veux-tu me faire ?

— Voici, reprit-il, en se dressant presque sur la pointe des pieds, en étendant et en écartant les bras, et en prenant un air sérieux : je voudrais vous faire cadeau de moi-même, pour que désormais vous fassiez de moi ce que vous voulez et me gardiez toujours avec vous.

— Vraiment, lui répondit Don Bosco, tu ne pourrais pas me faire un cadeau plus agréable. Je l'accepte, non pas pour moi, mais pour t'offrir et te dédier totalement au Seigneur. —

Ce même jeune, une des années précédentes, à la suite d'un malentendu, avait cru comprendre que le préfet pensait le renvoyer à la maison, parce que sa maman, qui était veuve, tardait à verser la modique pension convenue. Il courut donc chez Don Bosco et lui dit son interrogation marquée d'un doute obsédant. Don Bosco, l'ayant regardé un instant et ayant lu dans ses yeux sa peine intérieure, lui répondit avec cette bonhomie paternelle qui lui était propre : — Eh bien, regarde, si le préfet t'envoie à la maison, toi, sors par la porte où se trouve le concierge et ensuite rentre par l'église et viens chez Don Bosco. — Le garçon, lui ayant donné un baiser sur la main, s'en alla tranquille, en promettant d'agir de cette façon. Mais ce ne fut pas nécessaire.

C'était un jeune, au sujet duquel Don Barberis, en écrivant à propos d'un aller rapide des nouveaux novices dans leur famille

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, pp. 226, 266-269 et 288-289.

avant la prise de soutane, nous transmit dans sa précieuse chronique, déjà tant de fois citée, cette information : « A ne pas avoir voulu de façon absolue aller à la maison, il n'y eut que Picollo [= Piccollo], qui sérieusement, bien qu'un peu "birichinetto"[= gentil garçon légèrement espiègle] dans ses actions extérieures, avait peur, en allant à la maison, de commettre des péchés ; et donc il ne voulut pas y aller ». Nous remarquerons que, dans le Piémont, « birichinetto » n'a le sens ni de petit garçon méchant ni de petit garçon impertinent, mais simplement de bon petit diable ; en effet, des registres, il ressort que notre birichinetto recueillit à la fin de l'année scolaire le premier prix pour les études et dix en conduite.

Avec le même jeune, au moment de décider de sa vocation, le Bienheureux tint cette conversation : — Tu vois, tu as deux chemins devant toi : celui dans lequel te voudraient les tiens, c'est-à-dire une profession dans le monde, comme avocat, par exemple, et celui que t'ouvre Don Bosco. Dans le monde tu peux faire une belle carrière et gagner beaucoup d'argent, mais avec le danger de ne pas sauver ton âme ; avec Don Bosco tu auras à travailler et même aussi, au moment qui conviendra, à souffrir beaucoup, mais tu deviendras riche en mérites pour le paradis. — Don François Picollo [= Piccollo], ancien Provincial en Sicile, a fait l'expérience pendant vingt-trois ans de la justesse de la prophétie, dont le souvenir était pour lui un doux réconfort dans ses souffrances qui durèrent longtemps (1).

Et ne lui avaient pas manqué en temps voulu d'alléchantes propositions. Mgr Gastaldi, qui avait entendu parlé très favorablement de lui, lui fit dire par le théologien Ange Rho, à la fois originaire comme lui de Pecetto et son cousin, que, s'il quittait Don Bosco, lui-même aurait non seulement subvenu gratuitement à ses besoins pour le séminaire, mais aussi fourni les vêtements et les livres. Pour sa part, il répondit qu'avec Don Bosco tout allait très bien pour lui et qu'il ne trahirait jamais quelqu'un qui l'avait jusqu'à ce moment-là élevé et instruit, étant donné qu'il l'aimait comme un père. Egalement le frère du Théologien, Inspecteur royal des études à Turin, l'assaillit dangereusement. A Picollo [= Piccollo], qui était déjà jeune abbé depuis plusieurs années, il fit dire, par l'intermédiaire de la mère [du jeune homme] que, si ce dernier sortait de chez Don Bosco, il lui assi-

---

(1) Nous changeons les temps des verbes sur les épreuves d'imprimerie, car Don Picollo [= Piccollo] cessa de vivre à Rome le 8 décembre 1930 [23 ans après avoir été Provincial en Sicile de 1901 à 1907].

gnerait une chaire dans un collège public d'études secondaires et après quelques années il lui procurerait un diplôme officiel de professeur. Le jeune abbé répéta une réponse identique à celle qu'il avait déjà faite au frère de [cet Inspecteur royal]. Sur un ton sarcastique, ce dernier dit à la mère : — Ça va bien ! Dites à votre fils de rester chez Don Bosco, et il deviendra certainement cardinal. — Quand Don Bosco eut connaissance des deux incidents, si d'un côté il éprouva de la peine à voir les tentatives qu'on faisait pour lui arracher ses jeunes abbés, d'un autre côté il put se réjouir devant les preuves de fidélité que lui donnaient ses fils encore si jeunes.

Sur le thème de la vocation et du fait de se remuer pour rechercher des sujets, mérite une allusion le cas d'un autre jeune, dont nous avons déjà fait mention plus haut (1) ; nous voulons parler de Joseph Mino, élève de la classe de seconde. Pendant cinq années il n'avait jamais donné motif pour des plaintes. Chanteur de valeur et très sympathique, il s'était trouvé dans des occasions et des dangers de grand risque plus que tout autre, en devant aller à des réceptions et des repas, où il était admiré de tous. Pourtant il s'était toujours maintenu brave, au point qu'il ne pensait qu'à devenir prêtre. A présent, Don Bosco, aussitôt après la retraite spirituelle, put dire à plusieurs prêtres, parmi lesquels Don Barberis, qui en transmit dans la chronique les paroles : — Ah ! si Mino restait à l'Oratoire comme jeune abbé et faisait partie de la Congrégation ! Oh, comme je désirerais qu'il restât ! Je lui ai prodigué tous les soins que l'on peut prodiguer à un jeune, je me suis donné beaucoup de peine, et je peux dire que, de son côté, il a toujours répondu à mes attentes. Il ne m'arriva jamais de lui dire une parole et de lui donner un conseil et de voir ce conseil ou cette parole tomber dans le vide. Quant à moi, d'autre part, je n'ai jamais laissé passer une occasion sans faire pour lui, même avec un grand désagrément pour moi, ce que je jugais pouvoir faire dans le Seigneur pour son bien. A présent, étant donné qu'il a terminé son année de seconde et qu'il doit revêtir la soutane en tant que jeune abbé, comme je serais content s'il restait avec nous ! Mais cela ne sera pas si facile, car il est harcelé par ses parents et par son curé, et l'Evêque le veut au séminaire. — De fait il alla

(1) Cf. plus haut, p. 109.

dans son diocèse de Biella, sans que le Serviteur de Dieu ne fît ou ne dît jamais rien qui eût l'air de le contraindre dans sa liberté. Très jeune prêtre, il fut enlevé par une violente maladie peu après la mort du Serviteur de Dieu. Un brave curé du pays de Biella disait avoir commencé à aimer Don Bosco quand il connut Don Mino, parce que, selon lui, ce dernier avait des manières d'agir tellement différentes des manières habituelles pour les avoir apprises à l'école du Bienheureux.

Il y eut à la même époque un autre cas analogue, dans lequel, cependant, Don Bosco a agi bien différemment ; mais alors le jeune homme prit nettement une position personnelle en face des opposants, de sorte que pour le Serviteur de Dieu il s'agissait d'en faire respecter, et non d'en respecter, la liberté. Jacques Gresino, élève lui aussi de la classe de seconde, manifestait une intention sérieuse de rester avec Don Bosco. Son oncle vint pour avoir les attestations nécessaires, afin que son neveu pût passer les examens au séminaire. Pauvre jeune ! Son père, aussi, s'opposait à lui, et même de temps en temps il lui disait : — Si tu veux rester avec Don Bosco, je te renie pour fils ! — A son tour le curé était de mèche avec le père. Et comme si cela ne suffisait pas, un prêtre de Turin, qui en plusieurs circonstances l'avait aidé, était celui qui plus que tous jetait de l'huile sur le feu. Enfin une sœur, qui était déjà d'âge mûr et avait de l'influence dans le pays, remplissait la maison de ses jérémiades rien qu'à entendre dire que son frère voulait rester dans la Congrégation.

Don Bosco répondit donc à l'oncle qu'il ne pouvait pas lui faire d'attestations, car c'était une affaire désormais entendue avec le jeune qu'il n'irait pas au séminaire, mais qu'il reviendrait à l'Oratoire. Il se déclara toutefois disposé à lui délivrer ces certificats, au cas où le neveu indiquerait lui-même qu'il avait modifié sa volonté. L'oncle insista on ne peut plus ; mais Don Bosco ne capitula pas. — Que vienne ici le jeune en personne, répétait le Bienheureux, qu'il indique qu'il a modifié sa volonté, et alors je ferai les papiers demandés. —

Le jeune vint effectivement. Il avait cédé ! L'assaut avait été trop fort. Il dit à Don Bosco qu'il irait au séminaire ; après

quoi Don Bosco signa et remit aussitôt les attestations. A cet âge où manque l'expérience, entourés de gens qui ne pensent qu'aux avantages temporels, éloignés de ceux qui auraient pu les conseiller, les jeunes cédaient parfois. Cependant beaucoup, malgré les batailles, triomphaient et revenaient à l'Oratoire. En 1876, certains payèrent cher la victoire : l'un d'eux, par exemple, dut promettre à son frère de lui céder sa part des biens paternels ; pour un autre, le père ne voulut plus le reconnaître pour fils ; un troisième revint après avoir été enlevé de force par son père en furie.

Pour Gresino, ce fut une faiblesse passagère. Etant allé à la maison après son examen de fin de seconde, il regrettait d'avoir ainsi mis bas les armes, et désirait ardemment revenir. Il n'avait pas encore reçu la Confirmation. Vers la fin du [mois] d'août, à l'Oratoire, on devait administrer ce sacrement. Don Bosco lui fit écrire de venir le recevoir. Les parents ne purent pas lui en refuser la permission, parce que, s'il n'était pas confirmé, il ne pourrait pas être inscrit parmi les séminaristes du diocèse. Il vint ; mais ensuite la question ne se posa plus de savoir vers qui il voulait repartir. De sa détermination personne ne réussit à le détourner, si bien qu'il revêtit la soutane avec ses compagnons et qu'il est encore aujourd'hui un brave Salésien.

Des faits vécus comme ceux-là, dans lesquels se manifestaient l'affection des jeunes envers Don Bosco et la spontanéité avec laquelle ils se mettaient à sa suite, n'étaient pas rares à l'Oratoire. « De combien nous fûmes témoins nous-mêmes ! » s'écria Don Barberis dans sa chronique, et Don Lemoyne le confirme en certains passages qu'il a écrits dans les mémoires. Pour ceux qui liront ces pages nous ajouterons : combien serait utile l'envoi, par les heureux survivants de cette époque, de rapports de faits, de même espèce, qu'ils connaissent et peut-être qui leur sont arrivés !

Mais à propos des vocations nous avons encore quelque chose à dire. Les conseils paternels de Don Bosco sur ce sujet ne rencontraient pas toujours chez les jeunes la docilité voulue, bien qu'il n'y eût pas d'oppositions extérieures ; et de cela, tôt ou tard, ils devaient ensuite déplorer les conséquences. On en avait eu

trois exemples très récents. En 1875 à un jeune de la classe de troisième, un peu indécis, Don Bosco avait suggéré de revêtir sans inquiétude la soutane ; mais il avait préféré attendre encore un an. Il fit sa classe de seconde, revint chez lui et ne pensa plus à devenir prêtre. Un autre, qui était parmi les meilleurs et avait également reçu de Don Bosco le conseil de ne pas faire sa classe de seconde, préféra attendre ; il entra dans la classe de seconde, mais *quantum mutatus ab illo* ! [comme il avait changé ! il n'était plus le même !]. Déjà en novembre les Supérieurs entrevirent comme proche la nécessité de le congédier. Un troisième jeune, qui avait reçu le conseil d'accélérer les études en passant dans le *cours accéléré* parce qu'il était déjà d'un âge un peu avancé, consentit ; mais ensuite, après avoir pris conseil auprès d'autres personnes, il rentra dans la classe de rythme habituel et termina de mauvaise façon. Le Bienheureux, quand il voyait qu'un jeune, au lieu de suivre son avis, allait s'adresser à d'autres conseillers, perdait aussitôt tout espoir. Il l'aimait comme auparavant, il ne lui faisait pas connaître ce qu'il pouvait penser de lui, mais il se gardait bien de revenir lui donner des conseils de ce genre.

Quelques fils prodigues avaient la chance de retrouver encore le chemin vers la maison paternelle abandonnée de mauvaise façon. C'est ce qui arriva à un jeune homme nommé Coccero, lorsqu'il se présenta à Don Bosco, le soir du 19 novembre, environ huit ans après être imprudemment parti de l'Oratoire. Vers la fin des classes d'enseignement secondaire du premier degré le Bienheureux lui avait dit : — Tu n'es pas fait pour le monde ; tu as besoin de vivre en étant tranquille et retiré. — Mais l'autre lui répondit que son désir d'aller au séminaire était surtout pour satisfaire ses parents. — Tu peux faire comme tu veux, reprit Don Bosco, mais tu ne réussirais dans l'état ecclésiastique que si tu vivais retiré dans une Congrégation religieuse. —

Il alla au séminaire, où il s'efforçait de garder une bonne conduite, de sorte que les Supérieurs se montraient contents de lui. Il arriva ainsi à la quatrième année de théologie, quand un beau jour le Recteur, qui l'avait fait appeler, lui dit à brûle-pourpoint qu'il n'avait pas la vocation à l'état ecclésiastique. Le pauvre séminariste, expédié en famille, ne s'y sentait pas dans son élément. Il vécut là deux années sans paix, jusqu'au jour où, en se souvenant des

paroles que lui avait dites Don Bosco au moment de son départ de l'Oratoire, il alla lui parler et le supplier de bien vouloir l'accueillir dans la Congrégation. Le Serviteur de Dieu, après s'être procuré les informations nécessaires sur sa conduite l'accepta.

— Combien de cas semblables ! — s'écrièrent les prêtres qui avaient entendu de la bouche même de Don Bosco le récit de cette aventure. — Et cela pourquoi ? reprit Don Bosco. On peut le comprendre aussi en raisonnant naturellement. Il y a des jeunes bons, simples, de caractère doux ; le monde est excessivement trompeur ; eux, ils ne le connaissent pas, et croient que tous sont aussi simples qu'eux. Quand ensuite ils trouvent des pièges de toutes parts, ils ne résistent pas. La relation de ces jeunes au monde est comme celle de leur simplicité à la ruse du monde. Il est certain que ces pauvres jeunes gens n'y trouveront jamais leur place. Moi qui les connais, je les avertis franchement, et eux, même des années et des années après, se souviennent de mes paroles, et celles-ci leur servent de rappel. —

Egalement chez les apprentis, la retraite spirituelle se déroula bien : un bon indice du fruit fut le beau nombre de ceux qui parmi eux demandèrent à être acceptés dans le groupe des novices coadjuteurs. Le Serviteur de Dieu, avide de donner de la consistance à cette branche de la Congrégation, en fut extrêmement consolé.

Mais, dans la vie de Don Bosco, les consolations n'arrivaient jamais sans être accompagnées par les croix. Cette fois-ci, sa santé et celle de quelques-uns de ses aides le maintenaient dans une souffrance continuelle. Après le retour de Rome il n'avait plus eu un seul jour sans désagréments. La mort du fils du Comte Callori lui causa de nouveaux malaises ; car, en revenant à la maison trempé de sueur, il prit du mal dans un courant d'air, ce qui finit par l'abattre complètement. Dans la nuit du 14 il fut assailli par une violente colique, qui le fit sauter du lit et s'étendre sur le sofa, et ne lui laissa pas un instant de repos. Il ne demanda pas de l'aide, parce qu'il ne voulut jamais déranger quelqu'un la nuit. La nuit suivante, il eut de la fièvre, et pendant la journée il suait, il suait abondamment et sans arrêt. Il avait, qui plus est, trois prêtres malades. Don Barberis qui assurait encore ses cours, mais Dieu sait comment, car il se tenait à peine sur ses jambes et restait debout

à force de volonté, étant donné qu'il manquait quelqu'un qui pût le remplacer ; Don Guidazio, qui, bien que très robuste et travailleur infatigable, cependant, usé par la fatigue, s'évanouissait tellement que le médecin lui intima l'ordre d'abandonner sa chère classe de seconde et de se résigner à un repos absolu, qu'il alla prendre à Nizza-en-Montferrat, chez la maman de l'Oratoire, la Comtesse Corsi. Mais allait plus mal que tous le pauvre Don Chiala, le zélé catéchiste des apprentis.

Ce digne fils de Don Bosco travailla vraiment jusqu'au moment où il n'en put plus. Tout à coup son mal s'aggrava tellement vite qu'il l'obligea à accueillir le conseil de se rendre dans un petit village du diocèse d'Ivrea, près de Feletto chez un oncle curé. Là-bas l'attendait une douloureuse surprise : il ne lui fut pas permis de célébrer. Un décret de l'Evêque, Mgr Moreno, interdisait de dire la messe à tous les prêtres qui, étant originaires du diocèse ou y étant nés, y étaient revenus après avoir établi ailleurs leur domicile. Ainsi qu'on le sait, cet Evêque nourrissait des méfiances envers Don Bosco et son œuvre. A cette époque-là, les deux frères prêtres Cuffia, après avoir causé de la peine à notre Serviteur de Dieu par leur désertion, avaient donné un motif de plaintes à Monseigneur, qui recourut à cette mesure conçue en termes généraux, mais visant sans aucun doute à frapper les prêtres de Don Bosco. Néanmoins le Bienheureux donna ordre à Don Rua d'envoyer à Don Chiala le *celebret* qu'il avait demandé ; en cette circonstance, on l'entendit s'exprimer en ces termes : — Si l'Evêque continue à lui refuser la permission de célébrer, je suis désolé, mais je serai contraint d'écrire à Rome. Il n'est pas permis de suspendre *a divinis* [peine canonique qui lui interdit de célébrer le culte divin, la messe par exemple] un prêtre, pour le seul motif qu'il appartient à une Congrégation religieuse. S'il y a un motif sérieux contre le prêtre, qu'il fasse donc ainsi, il en a tout à fait le droit ; mais suspendre quelqu'un uniquement parce qu'il appartient à telle Congrégation, qui n'est pas bien vue, est quelque chose que l'on ne peut pas faire. — Toujours disposé à considérer sans importance tout manquement d'égard envers sa propre personne, Don Bosco manifestait la plus grande fermeté, quand étaient en jeu les droits de la Congrégation.

La retraite spirituelle des apprentis se termina le matin du dimanche 18 juin, jour où l'on devait célébrer une cérémonie encore plus solennelle. Plus l'ennemi du bien s'acharnait à semer la haine contre le Pape, plus les catholiques saisissaient les occasions pour rendre hommage au Vicaire de Jésus Christ. Le Saint-Père achevait la trentième année de son Pontificat ; une durée de règne aussi longue sembla constituer un juste motif pour battre le rappel des bons et remercier le Très-Haut depuis toutes les parties du monde. La trente et unième année commençait en réalité le 16 ; mais la commémoration fut renvoyée par les Evêques au dimanche 18 pour faciliter la participation des fidèles. Une lettre de l'Archevêque de Turin invitant le clergé et le peuple à élever des prières publiques pour le Pape disait entre autres : « La main de Dieu soutient, pourrait-on dire, d'une manière visible ce grand Pontife, dont le nom marquera une des époques les plus remarquables de l'histoire de l'Eglise. Il est le seul rayon de lumière qui resplendit au milieu des épaisses ténèbres qui s'entassent chaque jour davantage au-dessus du siècle présent, le seul espoir qui puisse nous rester au milieu des persécutions qui sont menées contre l'Eglise, le phare vers lequel nous puissions fixer les yeux au milieu des tempêtes qui menacent de nous submerger ». A l'Oratoire on fit une grande fête avec communion générale ; à 10 heures, il y eut la messe chantée avec une musique bien choisie ; après les vêpres solennelles prêcha le théologien Belasio, en enthousiasmant l'auditoire et en émouvant les jeunes, vers la fin, par les paroles d'au revoir qu'il leur adressa en cette veille de son départ, après avoir prêché la retraite.

Pendant son séjour à l'Oratoire le théologien Belasio avait conçu un noble projet. La vénération qu'il portait envers Don Bosco le conduisit à faire une tentative de rapprocher du Serviteur de Dieu le cœur de son Archevêque. Avec l'Archevêque en d'autres temps le brave Théologien avait eu des rapports amicaux ; c'est pourquoi il lui semblait avoir la porte ouverte. L'entretien eut lieu, ou au moment de son départ ou peu de temps après ; il est certain de toute façon qu'aussitôt après l'entrevue il

ne revit pas Don Bosco. Dans cette rencontre il comprit suffisamment où se tenait le nœud de la question : Monseigneur s'imaginait ne pas voir suffisamment respectée par Don Bosco son Autorité et craignait d'apparaître comme celui qui exécutait la volonté de ce dernier au point d'en devenir comme le vicaire qui était mis par le Seigneur pour diriger son Eglise. Le Théologien s'estima autorisé à s'entretenir avec Don Bosco sur le sujet ; revenu ensuite à Sartirana [Lomellina], où probablement l'appelaient d'urgence ses devoirs, il se hâta de se rendre auprès du Serviteur de Dieu. L'ayant trouvé à Borgo San Martino, il put discuter librement avec lui, en lui exposant ce qu'il avait entendu de la bouche de son Excellence. Devant un tel exposé Don Bosco se montra très endolori et lui dit : « Est-il possible que naissent de tels soupçons entre des personnes qui veulent la seule gloire de Dieu ? ! Moi, non, non, je ne ferai jamais pour le diocèse de Turin et pour mon Archevêque quelque chose qui puisse causer de la perturbation et moins encore déplaire à mon Archevêque. Je vous prie seulement d'observer qu'étant, pour ma part, Supérieur d'une Congrégation définitivement approuvée, qui prend chaque jour un plus grand développement, je dois, moi aussi, m'employer à la consolider et à lui maintenir l'autonomie indispensable pour exister comme toutes les Congrégations religieuses. Ah, mon cher Belasio, si l'on pouvait ou si Vous pouvez, Vous, de quelque manière m'obtenir d'être en parfait accord, comme je suis en parfaite relation avec les autres Evêques, avec mon Archevêque, qui sait combien je l'aime beaucoup... je bénirais le Seigneur à jamais ». Le théologien Belasio informa aussitôt Monseigneur Gastaldi de sa visite à Don Bosco et des choses dites et entendues. Mais la réponse de l'Archevêque ne fut pas celle que l'on attendait (1).

Entre-temps s'approchaient deux solennités de grande importance pour l'Oratoire : la fête de Saint Louis de Gonzague et la fête patronale de Don Bosco. Sans nous attarder à décrire les préparatifs qui sont toujours plus ou moins les mêmes, nous n'omettrons pas quelques petits faits qui dans la grande histoire seraient jugés

---

(1) App[endice], Doc[ument] 32, [pp. 670-673].

comme étant du remplissage insignifiant ou inopportun, mais qui au contraire trouvent une place très appropriée dans ces *Mémoires*, dont l'objet principal est de faire revivre le Père tel qu'il fut au milieu de ses fils.

Les Supérieurs de l'Oratoire avaient presque décidé que la fête de S[aint] Louis fût transférée au 25 du mois ; mais Don Bosco s'y opposa pour une raison toute personnelle. Le 24, c'était la Saint-Jean, fête solennelle d'obligation à Turin ; en célébrant la fête de S[aint] Louis aussitôt le lendemain, la commodité pour les confessions aurait manqué la veille : « pour les jeunes, dit-il, cette solennité est très importante et ils vont volontiers communier » (1). Alors quelqu'un proposa le jour de la Saint-Pierre. « Absolument pas, répliqua Don Bosco. Je désire que pour S[aint] Pierre on fasse une grande fête qui soit seulement en son honneur et qu'il ait son panégyrique et sa musique, et que l'on prêche beaucoup la dévotion envers lui. D'autant plus que nous avons dans notre église un autel qui lui est dédié. De nos jours il y a un besoin spécial de solenniser beaucoup la fête de ce Saint, d'instruire le peuple sur sa dignité et de saisir toutes les occasions pour resserrer les hommes autour du Saint-Siège ». Il resta donc convenu que la fête de S[aint] Louis serait célébrée le premier dimanche de juillet.

Mais, dans l'établissement de cette date, le sujet n'était pas encore épuisé pour Don Bosco : après cet échange d'idées il avait toutefois à exprimer sa pensée et en même temps à donner avec beaucoup d'affection une petite leçon à ses collaborateurs. Selon notre chronique il se serait exprimé ainsi : « Que l'on fasse les choses sans rien me dire, c'est là une façon qui me déplaît ; mais que, lorsqu'on veut agir, on y pense d'abord de votre côté et qu'on en cogite les moyens pour ensuite venir me dire : — On penserait faire comme ceci et comme cela, avec ce moyen-ci ou avec ce moyen-là, de façon à réussir de telle ou telle manière — cela me plaît. Alors, si j'ai personnellement quelque difficulté, comme il n'y a encore rien

(1) Chron[ique] de Don Barberis, 16 juin 1876.

de décidé, on peut effectuer les changements que l'on croit nécessaires ; bien que d'ordinaire on laisse inchangées les choses, telles qu'on me les présente. Dans ce cas ma fatigue se réduit à rien, puisque pour moi elle consiste tout entière à observer si j'aperçois là quelque obstacle ou quelque inconvénient ; tandis qu'au contraire devoir bâtir de A à Z un projet, c'est prendre une initiative qui fatigue ».

Se trouvait présent à la conversation le théologien Belasio, qui offrit à Don Bosco l'occasion de révéler un fait très important pour qui veut connaître à fond la vie de l'Oratoire. Comme ce prêtre, rempli de zèle, en était venu à parler de certaines prophéties qui circulaient au sujet d'événements non éloignés, le Bienheureux, également pour dévier la conversation, se mit à dire : — De temps en temps nous avons eu dans la maison des jeunes qui au cours de la prière recevaient des grâces vraiment extraordinaires et ils venaient me raconter les entretiens qu'ils avaient eus avec [Jésus dans] le Saint Sacrement ou avec le Crucifié ou avec la Bienheureuse Vierge. Cette année également parmi les jeunes je vois, quant à moi, de ces choses spéciales : ce n'est pas un, mais ce sont plusieurs ! — Le théologien Belasio avança la supposition que de tels jeunes lui annonçaient des choses futures ; mais le Serviteur de Dieu reprit : — Oh, ce ne sont pas des choses de ce genre. Par exemple, ils viennent me dire : Don Bosco, observez un tel ou encore tels autres ; ce sont des loups rapaces, qui font scandale. Et d'autres avertissements semblables pour la bonne marche de la maison, qu'ensuite je trouve très exacts. Nous avons même quelques prêtres qui, en distribuant la communion, voient qui n'a pas les dispositions et ils ne se trompent pas. Ce fait s'est produit plusieurs fois. —

Semblable à cette conversation le Bienheureux en tint une autre avec Don Joseph Vespignani en 1877, en évoquant le souvenir de jeunes du passé et du présent, des émules de Dominique Savio. Le même Don Vespignani rapporte un fait, dont il convient d'anticiper ici le récit. En 1877, fit une visite à l'Oratoire Monseigneur Pierre Lacerda, Evêque de Rio de Janeiro. Prélat d'une éminente piété, il venait consulter Don Bosco pour se libérer de certaines anxiétés de conscience qu'il avait. Ne se contentant pas de cela, il voulut que Don Bosco fît venir auprès de lui cinq des meilleurs jeunes, imitateurs de Dominique Savio, parce qu'il désirait leur poser quelques questions

Le Bienheureux se plia à son désir. Se présentèrent ainsi cinq jeunes gens au visage serein, remplis d'un profond respect pour l'Evêque et de confiance en Don Bosco, qui leur dit : — Ce très excellent Evêque américain veut que vous lui fassiez savoir ce que vous pensez au sujet de certaines choses, qu'il vous présentera ; parlez-lui donc en toute liberté, comme vous feriez avec Don Bosco. — Puis il se retira, en en laissant là un seul et en conduisant les autres dans l'antichambre. A tous et à chacun le Prélat fit le même exposé : [il disait que] lui pesait sur la conscience la responsabilité pour le salut de tant et de tant d'âmes qui lui étaient confiées, mais pour les sauver il ne pouvait rien faire, étant donné les artifices du démon et des ses satellites et le manque de bons prêtres. Que l'effrayait la pensée de tant d'âmes qui chaque jour allaient en enfer. Ne devrait-il pas, lui, en répondre devant Dieu ? Et serait-il lui-même sauvé ? On peut facilement imaginer l'impression ressentie par ces garçons à entendre de semblables choses. Invités avec insistance à exprimer leur avis, eux, ingénument, ils lui disaient que, s'il était venu de si loin pour chercher des prêtres chez Don Bosco, c'était un signe qu'il prenait un grand soin de ces âmes. Enfin l'Evêque recommandait à chacun de prier Marie Auxiliatrice et Dominique Savio, pour que Don Bosco lui donnât des Missionnaires... — Et toi, ajoutait-il, viendrais-tu volontiers m'aider ? — Les réponses ne se faisaient pas attendre : ils en parleraient à Don Bosco pour qu'il les y préparât. — Tous me donnèrent l'absolution de chaque faute, disait le bon Prélat quelques années plus tard à Don Vespignani à Rio de Janeiro, et me promirent de prier, pour que Don Bosco envoyât vite ses Missionnaires au Brésil (1). — Ce fait nous rappelle comment S[aint] Benoît dans sa règle prescrivait que dans les affaires graves l'abbé recherche l'avis même des plus jeunes, « parce que souvent le Seigneur à de jeunes esprits révèle des avis réfléchis » (2).

---

(1) Pr[être] JOSEPH VESPIGNANI. *Un anno alla scuola del Beato Don Bosco* [Un an à l'école du Bienheureux Don Bosco], pp. 29-30, S[an] Benigno Canavese, Imp[rimerie] Sal[ésienne] 1930.

(2) C. III, *De adhibendis ad consilium fratribus* [Sur l'opportunité d'écouter l'avis des frères].

Revenons maintenant à la conversation du Serviteur de Dieu avec les siens. D'un propos à l'autre on vint à parler de la santé des jeunes à l'Oratoire, qui se maintenait si bonne. Il est utile de recueillir ses paroles, également pour avoir quelques éléments occasionnels qui viennent enrichir sa biographie. « Le mouvement, dit-il, est ce qui est le plus utile à la santé. Je dois le reconnaître d'après le fait suivant. Qaund j'étais séminariste et pendant les premières années que je fus prêtre, j'étais toujours maladif ; ensuite je fis beaucoup d'exercice et je retrouvai la santé. Je me rappelle encore qu'une fois j'ai parcouru avec Don Giacomelli plus de vingt milles piémontais (1) en un jour. Nous sommes partis de S[an] Genesio pour aller faire des courses à Turin et revenir après à Avigliana. D'autres fois, je partais de Turin et j'allais aux Becchi en six heures, et je faisais à pied ces douze mille [piémontais] ; sans presque m'arrêter un instant. Maintenant encore, quand je me sens l'estomac très fatigué et toute la personne oppressée, je sors, je vais trouver quelques malades même près du Pô ou à Porta Nuova, et je ne prends jamais de voiture, sinon quand c'est nécessaire en raison de l'importance d'un travail, de l'urgence ou du risque de manquer un rendez-vous. Je suis, quant à moi, d'avis qu'une cause non indifférente de la diminution de la santé à notre époque provient du fait qu'on ne fait plus beaucoup de mouvement comme on en faisait autrefois. La commodité de l'omnibus, de la voiture, du chemin de fer enlève de très nombreuses occasions de faire des promenades même courtes, tandis qu'il y a cinquante ans on considérait comme une promenade d'aller à pied de Turin à Lanzo. Il me semble que le mouvement du chemin de fer et des voitures n'est pas suffisant pour que l'homme soit en bonne santé. C'est un avantage, par exemple, de provoquer la transpiration des pieds, et cela on ne l'obtient pas en restant assis ; par ailleurs le mouvement qui part du pied, cette petite secousse que l'on donne à la personne en battant les pieds par terre, il me semble qu'il excite tout le corps et le fortifie ».

Après la retraite il flottait dans la maison une paix totale et une tranquillité parfaite. Chez beaucoup de jeunes on voyait un amour pour la piété, qui sentait le surnaturel, pour le dire avec la chronique.

---

(1) Le mille piémontais était [voisin] de deux kilomètres et demi.

Tout cela favorisait la préparation aux examens finaux. Ceux qu'on appelait les élèves de rhétorique, auxquels le chroniqueur attribue « un bon sens très supérieur à [celui de] leur âge », étudiaient même la nuit.

Toutefois la pensée des examens ne dérangea pas les cérémonies de la fête patronale du Père ; quelques dérangements au contraire furent causés par le mauvais temps. On y remédia pour une part sur-le-champ, d'autre part quelques jours après. La veille au soir la fête se déroula dans la cour de récréation, mais le jour de la Saint-Jean il ne fut pas possible de faire quelque chose en plein air. Le matin les anciens élèves, reçus au son de la fanfare, se présentèrent à Don Bosco, qui les attendait dans le réfectoire et auquel ils offrirent de belles pyramides [de fleurs] pour la décoration de l'autel de Marie Auxiliatrice. Ils firent la présentation traditionnelle du « bocchetto » [bouquet], mot du dialecte piémontais facile à comprendre. Le bouquet symbolique de fleurs symboliques exprimait les sentiments des anciens fils envers le Père toujours bien-aimé (1). En 1876, lors du repas que Don Bosco leur donna plus tard, naquit l'idée de recommander par la prière les âmes des camarades défunts, qui dans le passé avaient pris part à cette présentation. La pensée chrétienne qu'avait fait germer la vive piété emportée de l'Oratoire par ces anciens élèves causa tant de plaisir à Don Bosco qu'il prit aussitôt des dispositions en vue de la célébration d'une messe funèbre solennelle avec catafalque et musique. A leur tour, ceux qui avaient eu cette idée pensèrent compléter leur bonne œuvre en invitant leurs compagnons à verser une contribution pour les honoraires correspondants. On récolta sur-le-champ la somme de 20 lires et 50 centimes, signe de petites bourses et de cœurs généreux. Egalement les internes lui firent leurs dons. Lors de la quête habituelle les étudiants donnèrent 107 lires et les apprentis 90 lires : le tout servit à l'achat de tentures pour l'église. Nous avons déjà fait allusion aux lettres parvenues de l'Amérique pour la même circonstance [voir page 278]. D'autres manifestations empêchées par la pluie furent renvoyées au soir de la S[aint]-Pierre. Entre les deux dates Don Bosco parla ainsi à tous les jeunes de l'Oratoire dans le " mot du soir " du 28.

---

(1) Si parfois Don Rua parla aux internes de présenter à Don Bosco le « bocchetto » le jour de sa fête, il mettait derrière cette même expression une chose différente, c'est-à-dire une couronne de saintes communions.

Qu'au moins quelquefois nous puissions nous parler ! Vous me direz, vous autres : — Est-ce que nous ne nous voyons pas et ne nous parlons pas toute la journée ? — Oui ; mais quand nous nous voyons quand nous sommes dehors, nous nous disons quelque chose par petits groupes et en vitesse. Ici au contraire nous pouvons nous parler librement et davantage.

Comme première chose, donc, je dois vous dire avec grand plaisir que la retraite spirituelle a marché assez bien, que j'en fus très content, et que l'on y conserva une très bonne conduite et un excellent recueillement, de sorte que fut également très content de vous le Théol[ogien] Belasio. Quant à moi, cela me fit particulièrement très plaisir, parce que beaucoup de jeunes appartenant aux classes où l'âge est plus avancé pensèrent avec sérieux à leur vocation, c'est-à-dire à l'état de vie auquel le Seigneur appelle chacun, et s'examinèrent sur leurs talents, leurs penchants, leurs qualités de cœur et aussi de corps afin de connaître, parmi les différents états de vie, lequel ils devaient choisir. Cela fut effectué non seulement par les jeunes des classes supérieures, mais également par ceux des classes inférieures. Dès à présent beaucoup ont pris la résolution de devenir Salésiens pour aller ensuite dans la Patagonie, au milieu des Pampas et dans d'autres régions. Mais est-ce que le monde est en notre pouvoir pour que nous ayons la route ouverte en allant partout où nous voulons ? Oui ! Et, comme vous voyez, tous nous appellent : et puis l'Eglise Romaine est universelle, et donc en chaque partie de la terre elle peut être prêchée. D'autre part chacun, selon son courage et selon ses forces, pourra aller dans des régions plus proches ou plus lointaines.

Maintenant, en passant à la fête de S[aint] Jean, je dois dire qu'elle fut splendide et sombre. Elle fut splendide en tant que, la première partie, nous pûmes l'exécuter en plein air ; elle fut splendide pour tout ce qui avait été préparé, les cadeaux, les souhaits et les compliments qui me furent adressés pour ma fête patronale. Elle fut sombre parce que le temps tourna à la pluie, interrompit notre séance, on dut improviser le nouveau dispositif dans la salle d'étude et au lieu de continuer la fête en pleine clarté du jour, à la lumière du soleil, nous dûmes nous retirer dans cette salle et là, où il faisait plus sombre, vous avez lu ce que vous aviez préparé. Mais soyez sûrs que vos souhaits et vos marques d'affection me firent le même plaisir et que je les ai beaucoup aimés. Je remercie ceux qui sont intervenus par les dons, ceux qui sont intervenus par le chant et par les écrits lors de cette manifestation. Oui, je suis très satisfait parce que vos sentiments partaient de cœurs qui m'aiment et que moi, comme Père, j'aime. Beaucoup n'eurent pas la hardiesse ou ne crurent pas opportun de me lire quelque chose en public ; pour beaucoup, il n'y eut pas le temps, mais cependant ils m'écrivirent en particulier et me donnèrent leurs lettres. J'ai lu toutes ces lettres attentivement, pour voir s'il y avait quelque chose d'important et j'ai mis de côté celles qui exigeaient une réponse, que je ferai ou par écrit ou oralement. En elles ils me dirent beaucoup de bonnes choses et, ce qui me plut, c'est qu'on ne resta pas seulement aux paroles, mais qu'on exprima de bons sentiments. J'aurais désiré faire une réponse, et par écrit, à ceux qui m'envoyèrent des lettres ; mais cela aurait demandé d'employer, non seulement une nuit ou une journée, mais la moitié complète de l'année, en me détournant de mes autres affaires. Moi, cependant, je crois que personne d'entre vous n'exige une telle réponse.

Toutefois, une réponse, je la ferai ici d'une manière générale, en disant que toutes les faveurs qui me furent demandées seront largement accordées, pour autant que le permettra la situation de D. Bosco et de l'Oratoire. J'ai dit cela afin que chacun se persuade que les lettres que l'on m'écrit sont prises en compte comme il se doit. Certaines, je les conserverai pour peser avec mûre réflexion ce qui est dit en elles pour m'en servir ensuite au besoin.

Dimanche prochain on fera la fête de S[aint] Louis. En elle on pourra acquérir l'indulgence plénière, en se confessant et en faisant la Communion, comme également on a pu la gagner dimanche dernier et aujourd'hui. Cette indulgence, peuvent l'acquérir non seulement les jeunes de l'Oratoire, mais aussi tous les externes qui, après s'être confessés et avoir communié, feront une visite ce jour-là dans l'Eglise Marie-Auxiliatrice. Que chacun de vous s'efforce d'acquérir ce grand trésor pour l'avantage de son âme et de se proposer en attendant pour modèle de vertu S[aint] Louis, qui est le protecteur de la jeunesse.

Enfin, pour parler de la grande et douloureuse perte que ressentit ces jours-ci l'Oratoire, sans en parler pendant longtemps, car on vous a déjà donné cette nouvelle hier soir, je vous dirai que D. César Chiala était un prêtre d'une sainte vie et qu'il aimait beaucoup le travail ; il se donnait sans cesse du mal pour la Congrégation sans perdre une minute de temps. Lui, il aurait très volontiers sacrifié sa vie pour le bien de ses semblables. Tous, nous admirions sa grande précision et sa grande facilité pour expédier les affaires de l'Oratoire. Une maladie de poitrine qu'il avait depuis le moment où il entra dans la Congrégation, et qui semblait n'être pas grand-chose, en s'aggravant quelques années après, l'obligea à abandonner sa charge pour soigner sa santé. Ces jours-là je dus lui commander à son grand regret de changer d'air, pour, si cela était possible, mieux se rétablir dans la maison de sa famille ; mais tout fut inutile. Il y a seulement trois jours il était encore debout, hors du lit. La veille de sa mort, il s'était levé, avait pris un peu de nourriture et il semblait qu'il allait un peu mieux. Hier matin, vers la fin de la nuit, le Seigneur l'appelait à lui. Que donc chacun prie pour lui qui le mérite tant en raison des sacrifices et du travail continuel dans lequel il s'occupa pour nous. Demain que soient faites pour lui des communions et des visites au Très s[aint] Sacrement, au cas où il serait au purgatoire pour se purifier. C'est un champion de valeur qui disparaît de nos rangs. Lui, il aura désormais obtenu la récompense ; mais il laisse un grand vide au milieu de nous. Travaillons donc et avec ardeur. Quant à nous, certes, nous devons prendre grand soin de notre santé pour gagner des âmes à Dieu et nous acquérir le paradis, mais ce n'est pas pour cela que celui qui meurt même jeune devra craindre. Oh non ! Si le Seigneur nous fait mourir, c'est signe qu'il nous croit déjà dignes du paradis, comme il fit avec notre D. Chiala.

J'ai oublié une chose, à savoir de vous rapporter un rêve. Je voudrais vous le raconter encore ce soir, mais il est déjà neuf heures et c'est pourquoi je devrais vous le dire trop brièvement (*cris unanimes : Racontez, racontez*).

Il est un peu embrouillé et long et il faut donc que je le raconte avec calme et en entier dans tous ses détails. Ce soir j'ai déjà parlé beaucoup et c'est pourquoi demain soir, sans m'éloigner sur d'autres sujets, je traiterai seulement de celui-là. Je vous ferai un peu rire, un peu peur, parce qu'il l'a fait à moi aussi. Du reste, qu'on lui donne la valeur d'un rêve. Remettons-le à demain et, en attendant, je vous souhaite une bonne nuit.

Dans les maisons salésiennes, les fêtes religieuses avaient l'habitude d'avoir le soir pour conclusion une séance récréative et culturelle ou bien une pièce de théâtre, capables de faire terminer joyeusement la journée ; ainsi lors de la fête de S[aint] Pierre servit opportunément dans ce but ce qui n'avait pas pu être effectué le jour de la fête de Don Bosco. Les jeunes se réunirent dans la salle d'étude. Aucune autre séance récréative et culturelle ne lui avait jamais autant plu. Dans les textes qui lui étaient lus retentirent pour la première fois les sons harmonieux de la langue espagnole. Les lectures se succédèrent en bon ordre : d'abord les novices, puis les étudiants, ensuite les apprentis. Les longueurs étaient proscrites. Entre un groupe de lecteurs et un autre la fanfare exécutait un morceau. Les ouvriers et apprentis qui fabriquaient des livres eurent une idée très géniale : ils présentèrent à Don Bosco un tableau des ouvrages qu'il avait fait imprimer, avec le nombre approximatif des exemplaires qui en étaient diffusés. Il suffit de réfléchir à l'estime qu'avait Don Bosco de la bonne presse pour comprendre son intime satisfaction et qu'il avait dû dire dans son cœur à peu près ce qu'a l'habitude de dire Pie XI devant des œuvres d'apostolat : — De plus en plus et de mieux en mieux ! —

De son discours final il nous est parvenu seulement un maigre résumé. Il exprima de façon détaillée ses remerciements pour tout et à tous, musiciens, chanteurs, poètes, donateurs ; et, après avoir ensuite attribué à l'aide du Seigneur, au bon cœur des jeunes, à la coopération de ses prêtres les louanges qui lui étaient adressées, il s'arrêta à expliquer, en les décrivant, quel vaste champ d'action la Providence avait ouvert devant les Salésiens au cours des derniers temps et quel nouveau champ d'action beaucoup plus vaste elle était sur le point d'ouvrir dans les vraies Missions chez les sauvages [= indigènes] de la Patagonie, dont est proche l'institution en Préfecture Apostolique ; puis en Inde, d'où des millions et des millions de créatures tendaient les bras vers les Salésiens et attendaient d'eux la lumière de l'Evan-

gile ; également en Océanie s'entrouvraient pour les Salésiens de nouveaux horizons. Donc, en encourageant les jeunes pour les aider à demeurer fermes dans leur vocation, il se mit à parler du salut des âmes avec un accent si vibrant et avec une telle force d'expression qu'il remplit d'émotion et d'enthousiasme toutes les personnes présentes. Il mit fin à son discours en disant : — Courage ! L'année prochaine aura son épine, mais elle aura aussi sa belle rose ; et, si la larme ne manque pas, il ne manquera pas non plus la joie et le sourire. —

Les jeunes, et pas seulement eux, attendaient avidement le récit du rêve ; Don Bosco maintint sa promesse, mais avec un jour de retard, dans le " mot du soir " du 30 juin, solennité du *Corpus Domini* [la Fête-Dieu]. Il commença de cette façon : « Je me réjouis de vous voir. Oh ! que de visages angéliques j'ai devant moi et tous tournés vers moi (*rires unanimes*). J'ai pensé qu'en vous racontant ce rêve je vous ferais peur ! Si j'avais moi aussi un visage angélique, je pourrais vous dire : Regardez-moi ! Et alors se dissiperait toute votre crainte. Mais malheureusement je ne suis que de la boue et rien d'autre, comme vous l'êtes vous aussi. Nous sommes cependant des créatures de Dieu et je peux dire avec S[aint] Paul que c'est vous qui êtes *gaudium meum et corona mea* : c'est vous qui êtes ma consolation et ma couronne. Mais il n'y a pas à s'étonner si dans la couronne il y a quelque *Gloria Patri* * un peu rude. Mais venons-en au rêve. Je ne voulais pas vous le raconter par crainte de vous faire peur ; mais ensuite j'ai pensé : Un père ne doit rien tenir caché à ses fils, d'autant plus si, en ce qu'il sait, il y va de leur intérêt et si, eux, ils doivent savoir ce que le père connaît et fait. C'est pourquoi je me suis décidé à vous le raconter dans tous ses détails ; mais je vous prie de ne pas lui donner de l'importance, si ce n'est celle qu'on donne à un rêve, et que chacun le prenne dans la partie qui lui plaît davantage et qui lui est plus salutaire. Sachez donc que le rêve se fait quand on dort (*rires unanimes*). Mais sachez aussi que, ce rêve, je ne l'ai pas fait maintenant ; je l'ai fait il y a quinze jours, précisément au moment où, vous, vous terminiez votre retraite spirituelle. Il y avait depuis longtemps que je priais le Seigneur, afin qu'il me fît connaître l'état de l'âme de mes enfants

---

* *Gloria Patri* [Gloire au Père] : acclamation qui revient à la fin des dizaines dans la 'couronne' (mot qui en italien désigne aussi le chapelet) ; ici, Don Bosco veut indiquer que parfois des jeunes lui adressent un "Gloire au Père" sur un ton peu amène, pour des raisons diverses.

et ce qui pouvait être fait pour leur plus grand progrès dans la vertu et pour déraciner de leur cœur certains vices. Spécialement pendant cette retraite spirituelle, j'étais absorbé dans mes pensées pour ce motif. Grand merci au Seigneur, la retraite s'est vraiment bien passée, tant pour les étudiants que pour les apprentis. Mais le Seigneur ne s'arrêta pas là dans ses miséricordes ; Il voulut me faire une faveur en me permettant de pouvoir lire dans les consciences des jeunes, exactement comme on lit dans un livre ; et ce qui est plus merveilleux, je vis non seulement l'état actuel [de l'âme] de chacun, mais aussi ce qui arriverait à chacun dans l'avenir. Et cela, d'une manière qui était aussi pour moi vraiment extraordinaire ; car ne se produisait jamais pour moi une façon semblable de voir, aussi bien, aussi clairement, aussi ouvertement dans les choses futures et dans les consciences des jeunes. Ce fut la première fois. J'avais aussi beaucoup prié la Très sainte [Vierge] Marie de bien vouloir m'accorder la grâce qu'aucun de vous n'eût le démon dans son cœur, et j'espère que cela aussi m'a été accordé ; car j'ai des raisons de croire que, vous tous, vous m'avez entièrement révélé votre conscience. J'étais donc dans ces pensées et je priais le Seigneur de me faire connaître ce qui pourrait être utile ou ce qui pourrait nuire au salut de l'âme de mes chers jeunes, tandis que j'allai au lit, et voici que je me mis à faire le rêve que je vais vous raconter ici ».

Le préambule commence par un sentiment habituel de profonde humilité ; mais cette fois il se termine par une assertion de telle nature qu'elle exclut tout doute sur le caractère surnaturel du phénomène. Le rêve pourrait s'intituler ainsi : *La foi, notre bouclier et notre victoire.*

Il me sembla que je me trouvais à l'Oratoire avec mes jeunes, qui forment ma gloire et ma couronne. C'était le soir, à la tombée de la nuit. On voyait encore, mais il ne faisait plus tellement clair. Quant à moi, en sortant ici des arcades, je me dirigeais vers la loge du concierge ; mais des jeunes immensément nombreux m'entouraient, comme vous-mêmes vous avez l'habitude de le faire, parce que nous sommes des amis. Les uns étaient venus pour me saluer, les autres pour me dire quelque chose. J'adressais une parole à celui-ci et une autre à celui-là. Ainsi lentement j'étais parvenu au milieu de la cour ; quand j'entends des cris de "aïe !", "aïe !" plain-

tifs et prolongés ainsi qu'un bruit très fort, mêlé à des voix criardes de jeunes et à des grognements féroces qui venaient du côté de la loge du concierge. A entendre ce vacarme insolite, les étudiants vont voir ; mais bien vite, tandis qu'ils étaient accompagnés par les apprentis épouvantés, je les vis fuir précipitamment, en criant et en courant vers nous. Beaucoup d'apprentis étaient passés par la porte au fond de la cour de récréation.

Mais, comme augmentaient de plus en plus les cris qui avaient les accents de douleur et de désespoir, étant moi-même plein d'anxiété, je demandais à tous ce qui s'était produit, et je cherchais à m'avancer, pour porter secours là où cela aurait été nécessaire. Mais les jeunes qui s'étaient pressés autour de moi me retenaient. Moi alors je leur ai dit :

— Mais laissez-moi aller voir ce qu'il y a qui cause tant de frayeur.

— Non, non, pour l'amour de Dieu !, me disaient-ils tous ; n'allez pas plus loin, venez, revenez en arrière ; il y a un monstre qui va vous dévorer ; fuyez, fuyez avec nous : n'allez pas là-bas. —

Je voulus toutefois voir ce qu'il y avait et, ayant réussi à ne plus être retenu par les jeunes, je m'avançai un peu dans la cour de récréation des apprentis, tandis que tous les jeunes criaient : — Voyez, voyez !

— Qu'y a-t-il ?

— Voyez là-bas au fond ! —

Je me tournai de ce côté-là et je vis un monstre qui tout d'abord me sembla être un gigantesque lion, qui n'a certainement pas son pareil sur la terre. Je le fixai attentivement. Il était répugnant, il avait quasiment l'aspect d'un ours, mais plus féroce et très horrible. L'arrière-train, en proportion des autres membres, était plutôt petit, mais il avait la partie antérieure du dos très large, comme aussi l'estomac. Sa tête était énorme, et sa gueule était si démesurée et ouverte qu'elle semblait faite pour dévorer les gens en un seul morceau. De cette gueule pointaient vers l'extérieur deux grosses dents, acérées et très longues, en guise d'épées tranchantes.

Pour ma part je fis marche arrière pour me mettre au milieu des jeunes ; ils me demandaient conseil anxieusement : mais, même moi, je n'étais pas sans éprouver de la frayeur et je me trouvais fort embarrassé. Cependant je répondis : — Je voudrais pouvoir vous le dire, ce que vous avez à faire ; mais je ne le sais pas. En attendant, rassemblons-nous sous les arcades. —

Tandis que je parlais ainsi, l'ours entrait dans la deuxième cour de récréation et s'avançait vers nous d'un pas lourd et lent, comme quelqu'un qui est sûr de la prise qu'il veut faire. Quant à nous, nous reculions horrifiés, jusqu'à nous trouver ici sous les arcades. Les jeunes s'étaient serrés autour de ma personne. Tous les regards étaient fixés sur moi : — D. Bosco, que devons-nous faire ? — me disaient-ils. Et moi aussi je regardais les jeunes, mais silencieux, en ne sachant pas quel parti prendre. Finalement je m'écriai : — Tournons-nous vers le fond des arcades, là où est représentée Notre-Dame, mettons-nous à genoux, prions-la avec ferveur, avec une plus grande dévotion qu'à l'ordinaire, pour qu'elle nous dise ce que nous avons à faire en ces instants, nous fasse connaître qui est ce monstre,

vienne à notre secours et nous délivre. S'il est un animal féroce, d'une façon ou d'une autre, à nous tous ensemble, nous chercherons à le tuer ; s'il est un démon, Marie nous secourra. Ne craignez pas ! Notre Mère céleste s'occupera de notre salut ! —

En attendant, l'ours continuait à s'approcher lentement et il se frottait presque par terre dans le geste de prendre son élan pour se lancer.

Nous nous sommes agenouillés et nous nous sommes mis à prier. S'écoulèrent quelques minutes de grande consternation. L'animal féroce était parvenu si près qu'il pouvait d'un bond nous tomber dessus. Voici que soudain, je ne sais ni comment, ni quand, nous avons vu que nous étions transportés d'un seul coup au-delà du mur et nous nous sommes tous retrouvés dans le réfectoire des jeunes abbés.

Au milieu de cette salle on voyait Notre-Dame qui avait une ressemblance, je ne sais pas bien si c'est avec la statue qui est ici sous les arcades, ou avec celle du réfectoire lui-même, ou avec celle qui est placée sur la coupole, ou bien avec celle qui se trouve dans l'Eglise. Mais quoi qu'il en soit, le fait est qu'elle était toute rayonnante d'une lumière très vive et qu'elle éclairait tout le réfectoire, agrandi cent fois dans son étendue et sa hauteur, comme un soleil en plein midi. Elle était entourée de bienheureux et d'anges, de sorte que cette salle semblait un paradis. Ses lèvres bougeaient comme si elle voulait parler, pour nous dire quelque chose.

Nous, dans ce réfectoire, nous étions extraordinairement nombreux. Dans nos cœurs la stupeur prit la place de la frayeur. Les yeux de tous étaient fixés sur Notre-Dame, qui d'une voix très douce nous rassura : — Ne craignez pas, dit-elle ; ayez la foi ; ce n'est là qu'un test auquel veut vous soumettre mon divin Fils. —

J'observai alors attentivement ceux qui, resplendissants de gloire, formaient un cercle autour de la Sainte Vierge et je reconnus Don Alasonatti, Don Ruffino, un certain Michel (1) frère des écoles chrétiennes, que certains de vous auront connu, et mon frère Joseph ; et d'autres qui furent autrefois dans notre Oratoire des membres de la Congrégation et qui sont maintenant au paradis. Avec ceux-ci j'en vis quelques autres qui sont encore vivants.

* * *

Voici que soudain l'un de ceux qui constituaient le cortège de la Vierge, dit à haute voix : *Surgamus !* [Levons-nous !].

Nous étions, nous, debout et nous ne savions pas ce qu'indiquait cet ordre, et nous disions : — Mais comment *surgamus* ? Si nous sommes déjà tous debout ! — *Surgamus !* répéta plus fort la même voix. Les jeunes immobiles et stupéfaits s'étaient tournés vers moi, en attendant un signe de ma part ; et ils ne savaient pas quoi faire. Quant à moi, je me tournai vers l'endroit d'où ce son était parti et je dis : — Mais comment faire ? que veut dire *surgamus*, alors que nous étions déjà tous debout ? —

---

(1) Romain, directeur de la maison de noviciat des Frères à Turin.

Et cette voix me répondit avec une plus grande force : *Surgamus !* Personnellement, je ne savais pas m'expliquer la raison de ce commandement que je ne comprenais pas.

Alors un autre de ceux qui étaient avec la Bienheureuse Vierge s'adressa à moi, qui me tenais sur une table pour dominer tout ce grand ensemble de personnes, et, d'une voix merveilleusement énergique, tandis que les jeunes restaient attentifs, il se mit à parler ainsi: — Et toi qui es prêtre tu devrais comprendre ce *surgamus !* Quand tu célèbres la S[ainte] Messe ne dis-tu pas tous les jours *sursum corda* [Elevons notre cœur] ? Est-ce que tu comprends par là d'avoir à te lever physiquement, ou bien d'élever les sentiments profonds de ton cœur vers le ciel, vers Dieu ? —

Moi aussitôt, je criai aux jeunes : — Courage, courage les enfants, ravivons, fortifions notre foi, élevons nos cœurs vers Dieu ; faisons un acte d'amour et de repentir ; faisons un effort de volonté pour prier avec une vive ferveur, ayons confiance en Dieu. — Puis je fis un signe et tous nous nous sommes agenouillés.

Un moment après, tandis que nous étions en train de prier à voix basse avec un élan plein de confiance, de nouveau une voix se fit entendre : *Surgite !* [Levez-vous !]. Et nous sommes tous mis debout et nous avons senti que nous étions soulevés sensiblement de terre par une force surnaturelle et nous montions, moi je ne sais pas dire de combien, mais je sais bien que nous étions tous très haut. Je ne saurais pas dire non plus sur quoi reposaient nos pieds. Je me souviens que pour ma part je me tenais collé contre le châssis ou l'appui d'une fenêtre. Tous les jeunes d'autre part grimpaient par les fenêtres et sur les portes. Les uns s'accrochaient ici, les autres s'accrochaient là ; les uns à des barres de fer, les autres à des clous solides, d'autres encore à la corniche de le voûte. Tous nous étions soulevés en l'air et, moi, j'étais ébahi de voir que nous ne tombions pas par terre.

Et voici que ce monstre, que nous avions vu dans la cour de récréation, entre dans la salle suivi par une quantité innombrable de bêtes d'espèces différentes, mais toutes féroces. Elles couraient çà et là à travers le réfectoire, poussaient des hurlements horribles, semblaient avides de combattre, il semblait qu'à tout moment elles étaient sur le point de s'élancer avec un saut vers nous. Mais elles ne faisaient pas encore l'essai de nous assaillir. Elles nous dévisageaient cependant, en levant leur museau, avec un œil cruel. Nous d'en haut, nous étions en train de les observer et moi, en me tenant collé au plus près contre cette fenêtre, je me disais intérieurement : — Si je tombais, quelle horreur quand elles mettraient en pièces ma personne ! —

* * *

Tandis que nous étions, nous, dans cette étrange position, une voix sortit de la bouche de Notre-Dame, qui chantait les paroles, de S[aint] Paul : *Sumite ergo scutum fidei inexpugnabile* [Prenez donc en main le bouclier inexpugnable de la foi]. C'était un chant si harmonieux, si lié, d'une telle mélodie sublime que, nous, nous étions comme en extase. On entendait toutes les notes de la plus grave à la plus aiguë et il semblait que cent voix chantaient en une seule.

Nous, nous étions en train d'écouter ce chant de paradis, quand nous avons vu partir du voisinage de Notre-Dame beaucoup de très jolis jeunes garçons,

munis d'ailes et descendus du ciel. Ils s'approchèrent de nous en portant en main des boucliers et ils en mettaient un sur le cœur de chacun de nos jeunes. Tous ces boucliers étaient grands, beaux, resplendissants. Ils réfléchissaient la lumière qui venait de Notre-Dame et semblait vraiment quelque chose de céleste. Chaque bouclier, dans sa partie centrale, semblait être en fer, puis il y avait autour un grand cercle de diamant, et, pour finir, sur le bord un cercle d'or très pur. Ce bouclier représentait la foi. Quand nous fûmes tous ainsi armés, ceux qui étaient autour de la Bienheureuse Vierge entonnèrent un duetto et ils chantaient avec une si belle harmonie que je ne saurais pas quelles paroles peuvent exprimer d'une manière ou d'une autre une si grande douceur. Tout était ce qu'on peut imaginer de plus beau, de plus suave, de plus mélodieux.

Tandis que, plongé dans cette musique, je contemplais ce spectacle, je fus secoué par une voix puissante qui criait : *Ad pugnam !* [Au combat !]. Tous ces animaux féroces se mirent à s'agiter furieusement.

En un instant, nous tous, nous sommes rapidement redescendus, en restant debout sur le sol et voici que chacun se trouvait en lutte avec les bêtes féroces : nous étions protégés par le bouclier divin. Je ne sais pas dire si nous avons engagé la bataille dans le réfectoire ou bien dans la cour de récréation. Le chœur céleste continuait ses harmonies. Ces monstres lançaient contre nous, avec les bouffées de vapeur qui sortaient de leur gueule, des balles de plomb, des lances, des flèches et d'autres projectiles de toute sorte ; mais ces armes ou bien ne nous touchaient pas ou bien frappaient nos boucliers et rebondissaient en arrière. Mais les ennemis voulaient par tous les moyens blesser et tuer et se précipitaient à l'assaut ; mais ils ne pouvaient nous causer aucune blessure. Tous leurs coups se heurtaient avec violence à nos boucliers, et, eux, ils se cassaient les dents et fuyaient. Comme des vagues, l'une après l'autre se succédaient pour nous assaillir ces masses d'effroyables animaux féroces, mais toutes rencontraient le même sort.

Le combat fut long. A la fin se fit entendre la voix de Notre-Dame : *Hæc est victoria vestra, quæ vincit mundum, fides vestra* [Votre victoire qui a vaincu le monde, c'est votre foi].

A cette voix cette multitude d'animaux féroces, épouvantée, se mit à fuir précipitamment et disparut. Quant à nous, nous restâmes libres, indemnes, victorieux dans cette salle immense du réfectoire, toujours illuminée par la vive lumière qui rayonnait depuis Notre-Dame.

Quant à moi alors, je regardai en les fixant attentivement ceux qui portaient ce bouclier. Leur nombre comptait beaucoup de milliers. Entre autres je vis Don Alasonatti, Don Ruffino, mon frère Joseph et le Frère des écoles Chrétiennes qui avaient combattu avec nous.

Mais les regards de tous les jeunes ne pouvaient pas se détacher de la Très sainte Notre-Dame. Elle entonnait un cantique de remerciement qui en nous éveillait de nouvelles joies et de nouvelles extases indescriptibles. Je ne sais pas si on peut entendre au paradis un cantique plus beau.

* * *

Mais notre allégresse fut soudain troublée par des cris et des gémissements déchirants mêlés à des hurlements féroces. Il semblait que nos

jeunes étaient déchiquetés par ces animaux féroces, qui avaient fui de ce lieu quelques moments auparavant. Je voulus aussitôt aller dehors pour voir ce qui se passait, et porter secours à mes fils ; mais je ne pouvais pas sortir, parce qu'à la porte il y avait les jeunes qui me retenaient et ne voulaient à aucun prix me permettre de sortir. Moi, je faisais tous les efforts pour me libérer et je leur disais : — Mais laissez-moi aller aider ceux qui crient. Je veux voir mes jeunes et, s'ils sont touchés par un malheur ou par la mort, je veux mourir avec eux. Je veux aller, même si j'avais à y laisser la vie. — Et, m'étant arraché de leurs mains, je me trouvai sous les arcades. Et oh ! spectacle pitoyable. La cour de récréation était jonchée de morts, de mourants et de blessés.

Les jeunes, remplis de peur due à l'épouvante, essayaient de fuir de part et d'autre et tous ces monstres les poursuivaient, s'élançaient sur eux, dans les membres desquels ils enfonçaient leurs dents et qu'ils déchiquetaient. A tout instant il y avait des jeunes qui tombaient et expiraient, en poussant les cris les plus douloureux.

Mais celui qui plus que tous faisait un épouvantable carnage, c'était cet ours apparu le premier dans la cour de récréation des apprentis. Avec ses deux dents semblables à des épées il transperçait la poitrine des jeunes de droite à gauche, et de gauche à droite et eux avec une double blessure dans le cœur tombaient morts d'une manière qui faisait pitié.

Quant à moi, résolument, je me mis à crier : — Courage, mes chers jeunes gens ! — Beaucoup de jeunes se réfugièrent près de moi. Mais l'ours, à mon apparition, courut au-devant de moi. Moi, en m'armant de courage, je fis plusieurs pas vers lui. Pendant ce temps-là quelques-uns des jeunes qui étaient dans le réfectoire et qui avaient déjà remporté la victoire sur les bêtes vinrent sur le seuil et s'unirent à moi. Ce prince des démons se jeta sur moi et sur eux, mais ne put pas nous blesser parce que nous étions protégés par les boucliers. Au contraire il ne nous toucha même pas, parce qu'à la vue de ces derniers, effrayé et presque respectueux, il reculait. Ce fut alors qu'en regardant fixement ces longues dents qu'il avait en forme d'épées, je lus dessus deux mots qui étaient en gros caractères. Sur l'une était écrit : *Otium* [Oisiveté] ; sur l'autre : *Gula* [Gourmandise].

Je demeurai stupéfait et je me disais intérieurement : — Est-il possible que dans notre maison, où tous sont si occupés, où il y a tant à faire que l'on ne sait même pas où donner de la tête pour nous en sortir dans nos occupations, il y en ait qui puissent pécher par oisiveté ? Et, en ce qui concerne les jeunes, il me semble qu'ils travaillent, qu'ils étudient en temps et lieu et qu'en récréation ils ne perdent pas de temps. — Et je ne pouvais pas m'expliquer cette chose.

Mais il me fut répondu : — Pourtant, des demi-heures, il s'en perd !

— Et par gourmandise d'autre part ? ai-je continué ; chez nous il paraît que même en le voulant on ne puisse pas commettre beaucoup d'actes de gourmandise. Nous n'avons guère d'occasions d'être intempérants. Les aliments ne sont pas recherchés et de même les boissons. On donne à peine le nécessaire. Comment donc peuvent se produire des intempérances qui conduisent à l'enfer ? —

De nouveau il me fut répondu : — Oh, prêtre ! Tu crois, toi, être allé loin dans les connaissances morales et avoir déjà beaucoup d'expérience ; mais en

cela tu ne sais rien ; tu es tout à fait un débutant. Et ne sais-tu pas que l'on peut commettre un acte de gourmandise, d'intempérance même en buvant de l'eau ? —

Je n'étais pas satisfait : je voulus avoir une explication plus claire et comme le réfectoire était encore illuminé par la Vierge, j'allai tout triste auprès du frère Michel pour qu'il voulût élucider mon doute. Michel me répondit : — Eh, mon cher, dans ce domaine tu es encore novice. Je vais t'expliquer tout ce que tu demandes.

— En ce qui concerne la gourmandise, tu dois savoir que l'on peut pécher par intempérance, quand, même à table, on mange ou l'on boit plus que le nécessaire ; on commet une intempérance quand on dort ou quand on fait n'importe quelle chose vis-à-vis du corps en allant au-delà du besoin, en s'accordant ce qui n'est pas nécessaire. En ce qui concerne l'oisiveté, sache que par ce mot on n'entend pas seulement le fait de ne pas travailler et le fait d'occuper ou non le temps de récréation à se divertir, mais plutôt aussi quand pendant ce temps-là on laisse l'imagination libre d'aller penser à des choses qui sont dangereuses. L'oisiveté a lieu également quand dans la salle d'étude quelqu'un se divertit en dérangeant les autres, quand certaines fractions d'heure sont perdues en des lectures frivoles, ou en restant à ne rien faire à observer les autres, en se laissant vaincre par ce moment de paresse et spécialement quand à l'église on ne prie pas et on en a assez de ce qui touche à la piété. L'oisiveté est la mère, la source, la cause de beaucoup de mauvaises tentations et de tous les maux. D'autre part, toi qui es Directeur de ces jeunes, tu dois faire en sorte de tenir loin d'eux ces deux péchés, en cherchant à raviver en eux la foi. Si tu peux obtenir de tes jeunes qu'ils soient tempérants en ces petites choses dont j'ai parlé, ils remporteront toujours la victoire sur le démon et avec la tempérance viendront vers eux l'humilité, la chasteté et les autres vertus. Et s'ils occupent leur temps comme il faut ils ne tomberont jamais dans les tentations de l'ennemi infernal et ils vivront et mourront en étant de saints chrétiens. —

* * *

Ayant écouté tout cela, je le remerciai de son exposé si beau et si riche d'instruction et ensuite, pour savoir avec certitude si ce que je voyais était une réalité ou un simple rêve, je cherchai à lui toucher la main : mais je ne serrai rien. Je cherchai à la serrer une deuxième fois et une troisième, mais inutilement : je ne serrai que de l'air. Pourtant toutes ces personnes je les voyais, elles parlaient, elles semblaient vivantes. Je m'approchai de Don Alasonatti, de Don Ruffino, de mon frère : mais il ne me fut pas possible de leur palper la main.

Personnellement, j'étais hors de moi et je m'exclamai : — Mais tout ce que je vois, moi, est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai ? Mais est-ce que cela ne semble pas être des personnes ? Ne les ai-je pas entendues parler ? —

Le frère Michel me répondit : — Tu devrais savoir, et tu l'as étudié, que, tant que l'âme ne sera pas réunie au corps, il est inutile d'essayer de me toucher. Tu ne peux pas toucher les purs esprits. C'est seulement pour nous faire voir par les mortels que nous devons prendre notre physionomie. Mais

quand tous nous ressusciterons au jour du Jugement, alors nous reprendrons nos corps immortels et spiritualisés. —

Je voulus alors m'approcher de Notre-Dame, qui semblait avoir quelque chose à me dire. J'étais presque à côté d'elle, quand à l'oreille me parvinrent de dehors un nouveau bruit et de nouveaux cris aigus. Aussitôt je voulus sortir pour la seconde fois du réfectoire ; mais en sortant je m'éveillai.

Quand il eut terminé son récit, il y ajouta ces observations et ces recommandations : « Quoi qu'il en soit de ce rêve construit avec des éléments si variés, le fait est qu'en lui est répété et expliqué ce qu'a dit S[aint] Paul. Mais le découragement et l'abattement de mes forces que m'avait occasionnés ce rêve étaient si grands que je priai le Seigneur de ne pas permettre qu'une autre fois se présentât à mon esprit un rêve identique ; mais voici que la nuit suivante, je fis de nouveau le même rêve et je dus en voir aussi la fin que je n'avais pas vue la nuit précédente. Et je bougeai et criai tellement que Don Berto entendit le bruit et le matin il vint me demander pourquoi j'avais crié et si la nuit avait été une nuit blanche. Ces rêves m'ont fatigué bien plus que si j'avais passé toute la nuit à veiller et à écrire. Comme vous le voyez, c'est un rêve, et je ne veux lui donner aucune autorité, mais seulement en faire cas comme d'un rêve sans aller plus loin. Je ne voudrais pas ensuite qu'on écrivît à son sujet à la maison ou bien çà et là, afin que les gens de l'extérieur, qui ne connaissent rien des affaires de l'Oratoire, n'aient pas à dire, comme ils ont déjà dit, que Don Bosco fait vivre ses jeunes de rêves. Mais cela m'importe peu ; qu'ils disent ce qu'ils veulent. Que cependant chacun tire de ce rêve ce qui lui convient. Pour le moment je ne vous en donne pas d'explications, parce qu'il est si facile pour tous de le comprendre. Ce que je vous recommande extrêmement, c'est que vous raviviez votre foi, qui se conserve spécialement au moyen de la tempérance et de la fuite de l'oisiveté. De cette dernière soyez des ennemis, de celle-là des amis. D'autres soirs, je reviendrai sur ce sujet. En attendant, je vous souhaite une bonne nuit ».

La grande fréquence des fêtes, loin de porter à la dissipation, favorisait, au contraire, l'application, soit parce que les Supérieurs

savaient en temps et lieu desserrer et serrer le frein, soit parce que la joie accompagnée d'une bonne dose de piété se vivait dans l'ordre et apportait la sérénité. C'est donc désirée qu'arriva le 2 juillet la fête annuelle de S[aint] Louis, avec sa traditionnelle procession qui se déroulait solennellement et avec la distribution des prix des apprentis après les célébrations religieuses de fin d'après-midi.

La récompense des apprentis concernait trois choses : le progrès effectué dans les cours du soir, avant qu'ils ne cessent durant le mois de Marie Auxiliatrice, la conduite morale, et l'assiduité dans le travail de toute l'année. Pour donner un plus grand éclat à la cérémonie Don Bosco invitait une personne importante pour en marquer le commencement par un discours de circonstance. En 1876 le prononça le professeur Lanfranchi ; en 1875 avait parlé le professeur Alexandre Fabre (1). Sur deux estrades dressées dans la cour de récréation prenaient place d'un côté les musiciens et de l'autre les invités, au milieu desquels était toujours assis Don Bosco, ayant à sa droite le président de la fête (2) et autour de lui une couronne nombreuse de Messieurs. Tous les jeunes de l'Oratoire, apprentis comme étudiants, formaient sur les côtés des estrades deux demi-cercles, disposés l'un en face de l'autre. La majesté de l'apparat extérieur frappait d'elle-même l'imagination des jeunes, qui formaient en eux une idée hautement éducative du mérite et de sa récompense.

C'étaient des jours de chaleur étouffante. Le Serviteur de Dieu, qui à partir de choses les plus hétérogènes savait s'élever à des considérations d'un ordre supérieur, dit aux jeunes dans le " mot du soir " du 5 juillet : « Il faut avertir celui qui le matin allume le poêle de mettre un peu moins de bois, sinon nous cuisons tous ! Mais si

---

(1) Nous en avons retrouvé trop tard le manuscrit, de sorte qu'il ne nous fut pas possible d'en tenir compte dans le volume onze. Fabre, ancien élève de l'Oratoire, parla, dans son exorde, de Don Bosco en de tels termes qu'ils méritent d'être rapportés. Après avoir indiqué qu'il avait accueilli « presque comme un commandement la très chère invitation », parce que lui était offerte une occasion solennelle de se trouver une fois encore entre ces murs, il ajoutait : « En outre il me serait apparu comme étant une ingratitude bien grossière de refuser l'invitation de Quelqu'un qui pendant huit années de suite me donna le pain pour la bouche, l'enseignement pour l'esprit, le conseil dans les doutes, dans les afflictions le réconfort, dans les erreurs l'indulgence, et fut pour moi dans la conscience un guide sûr, et en tout un sage éducateur, un ami désintéressé, un père très affectueux ».

(2) En 1876, ce fut le Comte Joseph Corbetta.

quelqu'un parmi vous a besoin d'une grosse couverture ou d'un bon édredon ou d'une couette épaisse, qu'il le dise aussi car cela lui sera accordé (*rires unanimes*). Quant à nous, toutefois, mes chers jeunes gens, habituons-nous à tout recevoir de la main de Dieu : le froid, la soif et les autres ennuis inhérents à cette misérable vie. Et à présent, pour notre part, supportons en paix la chaleur, pour nous acquérir des mérites qui puissent nous aider à monter au paradis… ».

Le zèle de Don Bosco pour le bien de la jeunesse avait toujours l'ardeur qu'il fallait à n'importe quel moment de l'année. Après la clôture publique des cours scolaires, il ouvrit pendant plusieurs années, pour les externes, des cours d'enseignement primaire durant les vacances à l'Oratoire S[aint]-François et dans les Oratoires S[aint]-Louis et S[aint]-Joseph. Les garçons y affluaient en grand nombre ; en 1876 ils dépassèrent les six cents. Dans une grande ville comme Turin, c'était là une vraie providence pour les familles qui ne pouvaient pas tenir enfermés leurs fils ni les préserver de la rue ; mais c'était surtout une bénédiction pour les garçons eux-mêmes. C'était, d'habitude, le moment pour prendre beaucoup de 'petits poissons', qui n'allaient jamais se confesser. Combien on en rencontrait qui n'avaient jamais fréquenté le sacrement de la pénitence ! En somme, pour la plus grande partie, si on leur demandait depuis quand ils ne s'étaient plus confessés, ils répondaient : — Depuis Pâques. — De sorte que sans ces cours de vacances ils ne se seraient pas souciés de fréquenter les sacrements avant la Pâque suivante. De cette manière au contraire on leur offrait plusieurs occasions de communions générales et ceux qui n'étaient pas confirmés se préparaient convenablement à recevoir la Confirmation. Il est vrai qu'avant peu de mois adieu adieu, on ne les verra plus, et ces élèves préparés à la hâte redevenaient rapidement livrés à eux-mêmes ; mais, en attendant, ils avaient acquis une instruction religieuse d'une certaine valeur, avaient pris la salutaire habitude des sacrements, n'avaient plus le respect humain ni la vaine peur du confesseur. Voilà pourquoi Don Bosco, tant que les circonstances le lui permirent, soutint, au prix de n'importe quel sacrifice, des classes d'automne de cette sorte.

La Mairie de Turin avait l'habitude de lui accorder quelques subsides pour ces cours ; mais, en 1876, elle s'y refusa. Ces messieurs,

invités à leur effectuer une visite, ne vinrent pas. Alors Don Bosco, désireux de connaître la raison de cette nouveauté, se rendit chez le maire et, quand le moment opportun se présenta, il lui dit : — Nous, nous faisons ce que nous pouvons pour satisfaire un besoin de la ville. Mais les dépenses sont trop lourdes, pour qu'un particulier puisse y faire face ; cependant, en raison de la petite aide que, vous messieurs, vous me donnez, je suis prêt, moi, à faire ce sacrifice. —

Le maire semblait embarrassé pour répondre ; mais, comme Don Bosco insistait, il lui dit de passer auprès du comte Riccardi, chargé de donner cette réponse.

— Mais je vais, moi, en votre nom ? demanda Don Bosco.

— Allez donc en mon nom, puisque, lui, il doit vous donner d'office cette réponse.

— N'auriez-vous pas quelqu'un par lequel je puisse me faire accompagner, pour que le comte soit bien persuadé que je suis envoyé par une autorité ?

— Et qui voulez-vous que je vous envoie ?

— Il suffit d'un huissier ! —

Le maire envoya un huissier. Lorsque Don Bosco arriva là où était le comte, il le trouva occupé dans une certaine conférence ; mais, appelé, il suspendit et sortit un instant. Le Bienheureux lui dit :

— Je suis envoyé exprès par le maire et accompagné justement par son huissier, pour avoir une réponse à la supplique que j'ai adressée plusieurs fois, afin que de vos services l'on daigne effectuer une visite à nos classes d'automne et l'on me donne un certain subside.

— Mais voyez, répondit le comte en mâchonnant ses mots, ...à présent je suis en conférence... je ne pourrais pas... passez une autre fois... ou mieux, écrivez.

— J'ai déjà trop écrit et il ne m'est pas venu de réponse. Je ne voudrais pas revenir une autre fois. Je viens au nom du maire, pour que vous me donniez une réponse, puisque vous êtes chargé de me la donner.

— Mais maintenant... pour l'instant... ici sur-le-champ !...

— Cela demandera peu de mots. Je veux savoir seulement le motif, pour pouvoir fixer mon comportement avec cette Mairie. Moi, j'ai

entre les mains d'autres affaires qui m'engagent ; j'ai besoin de voir s'il s'agit ici d'un geste de défiance envers moi ou bien s'il existe quelque autre motif.

— Puisque vous voulez le savoir, je vous le dirai clairement et nettement en peu de mots. Voyez ; vous êtes un prêtre catholique : la Mairie dans sa majorité est formée de franc-maçons. A partir de cela vous comprenez suffisamment…

— Je comprends même trop et je ne veux rien de plus. Par un autre canal je connaissais déjà ce motif, mais je désirais l'entendre d'une bouche officielle. Cela sera pour ma gouverne. Cependant je suis étonné qu'une Mairie, qui dans sa majeure partie est composée de catholiques et administre l'argent d'une population catholique, ne se comporte pas avec un catholique au moins comme elle se comporte avec les Vaudois et avec les Juifs. Puisqu'ils donnent des subsides à ces gens-là, je ne peux pas comprendre qu'ils refusent de les donner à un concitoyen catholique. —

Ouvertement la Mairie ne s'opposait pas à l'Oratoire et laissait faire ; mais elle n'accordait jamais ce que légalement elle pouvait refuser. Mais si la guerre n'éclatait pas ouvertement, cela était dû à l'extrême prudence de Don Bosco. Nous ne voulons pas à présent chercher si d'autres saints se sont trouvés dans des circonstances semblables ; mais furent certainement toujours admirables sa patience, sa résignation et sa douceur, tandis qu'il continuait à faire du bien à la ville et à donner un refuge aux jeunes qui lui étaient recommandés par ces messieurs eux-mêmes sans jamais se montrer offensé.

Pour l'Assomption quarante nouveaux occupaient déjà les places laissées libres par les élèves de la classe de seconde, qui, ayant subi les examens dans les établissements royaux d'enseignement du second degré ou dans les séminaires ou encore dans la maison, profitaient de quelques semaines de vacances. Il n'y a pas lieu de dire l'agréable impression que cette première fête faisait sur eux avec ses cérémonies, avec ses chants, avec ses musiques. Don Barberis, témoin oculaire, écrit : « Oh, comme il est beau de les voir aller volontiers, avec simplicité et confiance, se confesser et ouvrir candidement leur cœur à quelqu'un qui se montre rempli de tant d'attentions pour leur salut éternel ! ». Pour la deuxième fois, on commémora

l'anniversaire présumé de Don Bosco. Etaient assis à table quelques messieurs ; le chroniqueur, certainement en raison de ce sentiment de gratitude envers les bienfaiteurs que le Bienheureux nourrissait habituellement dans son cœur et qu'il s'efforçait de transmettre aux siens, se plaît à mentionner, d'une manière claire, parmi les autres le docteur Sistelli, dentiste, qui exerçait gratuitement à l'Oratoire l'œuvre de sa profession. Dommage que, du " mot du soir " de ce jour, nous ne connaissions que le sujet ! Le cher Père manifesta quels étaient les sentiments de son âme au moment de terminer sa soixante et unième année d'âge et de commencer sa soixante-deuxième et il exprima l'espoir de pouvoir continuer celle-ci avec les jeunes, en l'employant tout entière à leur avantage.

Même en une circonstance aussi joyeuse le Seigneur permit que son bon Serviteur eût quelques gouttes d'amertume. Depuis trois ans il désirait tant que Monseigneur Gastaldi vînt confirmer les jeunes de l'Oratoire ; il lui en renouvela encore l'instante demande quelques semaines avant l'Assomption. Monseigneur parut disposé à consentir ; mais il reportait sans cesse la cérémonie, jusqu'au moment où il envoya un refus. Don Bosco regrettait trop de laisser partir pour les vacances plusieurs dizaines de jeunes sans qu'ils eussent reçu ce sacrement, d'autant plus que deux élèves de la classe de seconde et quelques-uns de la classe de troisième, qui devaient prendre la soutane, n'étaient pas encore confirmés. C'est pourquoi il pensa qu'il était bon de pressentir l'Archevêque de Verceil, pour savoir si, *contrariis non obstantibus* [au cas où rien ne s'y opposait], il daignerait venir les lui confirmer. Monseigneur Fissore lui répondit affirmativement. Alors le Serviteur de Dieu adressa cette lettre à [Mgr Gastaldi], son Ordinaire :

Excellence Très rév[érende],

Monseigneur l'Archevêque de Verceil serait disposé à venir administrer le Sacrement de la Confirmation aux jeunes de cette maison pendant la journée du vingt-sept de ce mois.

Comme s'écoule déjà la troisième année depuis qu'elle n'a plus été administrée, je prie humblement V[otre] E[xcellence] Très rév[érende] de bien vouloir permettre que l'Archevêque nommé ci-dessus vienne nous rendre service en effectuant cette importante célébration religieuse.

Permettez-moi d'avoir l'honneur de pouvoir me déclarer avec la plus grande gratitude

De V[otre] E[xcellence] Très rév[érende]

De chez moi, 12 *août* 1876.

Très obl[igé] *serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

A cette lettre il fut répondu le jour de l'Assomption par le secrétaire de l'archevêché comme suit :

Très rév[érend] *Monsieur*,

S[on] E[xcellence] Très ré[vérende] me charge d'écrire à V[otre] S[eigneurie] qu'il n'est pas opposé à ce que le Très excellent Archevêque de Verceil administre la Confirmation aux jeunes élèves de l'Oratoire S[aint]-François de Sales : mais il fait remarquer que c'eût été un geste public de révérence envers l'autorité Archiépiscopale, si ces élèves étaient venus recevoir le Sacrement susdit dans l'Eglise de l'Archevêché des mains de leur propre Pasteur.

En vous présentant les intentions de mon Très rév[érend] Archevêque, j'ai l'honneur d'être avec la plus grande considération de V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende] un

15 *août* 1876.

Très dévoué Serviteur
T[homas] Chan[oine] CHIUSO Secrét[air]e.

D. Bosco J[ean] — Turin.

A l'Archevêché le Bienheureux faisait conduire les élèves externes, puisqu'il lui était impossible d'avoir Son Excellence à l'Oratoire pour confirmer ses petits diocésains ; mais pour les internes, en plus du fait que cela aurait provoqué de l'étonnement et causé des dérangements, il lui plaisait beaucoup en certaines circonstances de célébrer de belles fêtes de famille avec des cérémonies solennelles et avec la présence d'Evêques, en sachant qu'y assister était d'une grande utilité pour les jeunes. Etre ainsi mal compris l'affligeait amèrement. La cérémonie fut accomplie le 27 août.

A cette époque, à l'Oratoire, la clôture de l'année scolaire avait lieu généralement le jeudi qui tombait pendant la neuvaine de la Nativité de la Très sainte [Vierge] Marie. Don Bosco la retardait beaucoup dans le but de réduire à sa plus simple expression la durée des vacances, qu'ordinairement, pour sa part, il appelait « [le temps] des vendanges du diable ». Il donna pendant deux soirs de suite des avertissements salutaires aux jeunes pour cette période dangereuse.

23 août. *Deux causes de mal pendant les vacances et comment se prémunir contre elles.* — Nous nous approchons des vacances d'automne et il est bon que je commence à vous donner quelques conseils, pour qu'ils vous servent à vous maintenir dans la sainte crainte de Dieu pendant cette période dangereuse. Je vous les donnerai un peu à la fois pour ne pas être ensuite trop bavard le dernier jour.

Beaucoup me demandent : — Comment se fait-il que plusieurs jeunes, même presque tous, se gardent bons, dociles, remplis de la crainte de Dieu au cours de l'année scolaire, et qu'ensuite pendant les vacances en peu de temps ils perdent tout le fruit de tant d'efforts et non seulement deviennent dissipés et désobéissent à leurs parents, mais bien aussi tombent dans de vilaines choses et deviennent vicieux ? —

La réponse est vite donnée. L'oiseau en dehors de la cage goûte la liberté, c'est vrai mais, au moment où il s'y attend le moins, l'épervier vient et le dévore. Vous, vous êtes comme les petits oiseaux : tant que vous êtes à l'Oratoire, tout va bien ; on va dehors, et le démon se tient à la porte à vous attendre et il vous fait tomber.

Mais comment se fait-il que se produise ce malheur ? Eh bien, voyez : il y a deux choses. En dehors d'ici on trouve de plus grandes incitations au mal et de plus faibles moyens pour vous soutenir dans le droit chemin. Les incitations au mal, elles viennent des compagnons : on en rencontre parfois certains qui sont vraiment pervers et scélérats. Il y a des occasions mauvaises, des provocations au mal. Qu'on le veuille ou non, on entend des jurons, des conversations frivoles et souvent irréligieuses et immorales. Tantôt on voit une personne vêtue n'importe comment, tantôt des gens de sexes différents ont à se parler. Et ensuite les parents et les amis eux-mêmes disent : — Mange, mange ! allons, courage, bois, bois ! — Et comment fait-on pour tenir debout au milieu de tant de dangers ? Surtout les jeunes, chez qui la plupart du temps le respect humain règne de façon démesurée, comment pourront-ils résister ?

Mais, d'autre part, il y a autre chose. Il y a chez vous de plus faibles moyens pour vous maintenir dans le service du Seigneur. Ici, si l'on a quelque chose sur la conscience, vous allez aussitôt vous en confesser et vous en avez la possibilité tous les jours : là-bas, non. Ici vous avez la possibilité de faire la S[ainte] Communion, la visite à l'église, vous avez la messe tous les jours, des moyens très puissants pour vous maintenir dans la grâce de Dieu : là-bas, non. Ici on prie le matin et le soir, il y a un peu de méditation, à l'approche de la nuit il y a la bénédiction [du Saint Sacrement]. Et chez vous ? Beaucoup d'entre vous, arrivés chez eux, abandonnent plusieurs de ces pratiques et il est clair qu'ils tomberont plus facilement dans le péché.

Voici donc ce qui est à conclure. Si quelqu'un veut rester à l'Oratoire, vous le savez bien que je suis content qu'il reste, et ceux-là feront les vacances ici. L'Oratoire n'est jamais fermé et celui qui veut rester demeure libre. D'autre part si quelqu'un veut aller chez lui, je suis également content : qu'il aille donc ; mais pour l'amour de Dieu qu'il éloigne de lui autant qu'il peut les dangers et les occasions de péché, qui se trouvent là-bas, les compagnies perverses qu'il rencontrera, et ensuite qu'il fasse tout ce qu'il peut pour continuer régulièrement ses pratiques de piété, comme il les ferait à l'Oratoire. Quelles difficultés pourriez-vous trouver pour réciter toujours vos prières du

matin et du soir ? Récitez-les donc et récitez-les bien, et tous. Je crois que tous également vous pourrez vivre votre messe chaque matin, et mieux encore la servir ; faites-le et faites-le volontiers. Par ailleurs qui vous empêche de faire aussi un peu de méditation le matin, un peu de lecture spirituelle et la visite au Très s[aint] Sacrement au cours de la journée ? D'autre part encore, conservez la grande pratique de vous confesser chaque semaine, tous les dix ou quinze jours. Si vous faites ainsi, je crois que les vacances ne vous feront pas de mal.

Donc si vous voulez rester bons chez vous, comme vous l'avez été à l'Oratoire, ayez en grande estime les pratiques de piété et exécutez-les comme vous les exécutez à l'Oratoire.

Il y aurait par ailleurs encore une grande chose qui est ce que je vous recommande le plus. C'est la discrétion de vie : restez volontiers chez vous, soyez avec vos parents et ne cherchez pas à aller partout, à tout voir, à vous trouver dans les fêtes et sur les marchés.

Que votre intention, ô mes chers fils, soit de mettre en pratique ces quelques choses que je vous ai suggérées : prenez-la dès à présent, cette résolution, et soyez sûrs que vous serez ensuite contents à la fin des vacances, pour la raison de ne pas avoir offensé Dieu.

24 août. *Comment on doit comprendre la recommandation de rester discret pendant les vacances.* — J'ajouterai deux mots à ce que j'ai dit hier soir. J'ai donc dit que celui qui veut rester bon pendant les vacances doit exécuter chez lui les mêmes pratiques de piété, pour autant qu'il le peut, que celles qui sont exécutées à l'Oratoire. Maintenant j'explique ces mots : *rester discret*. Et cela veut dire : se tenir à l'écart des personnes, des lieux et des choses qui peuvent constituer une occasion de péché. En disant *rester discret*, je ne veux pas entendre que vous restiez toute la journée blottis au coin du feu, en attendant que les macaronis vous tombent tout cuits dans la bouche. Mais :

1° Rester discret à l'écart des personnes. Malheureusement, beaucoup chez eux ont des compagnons avec lesquels ils avaient déjà l'habitude de tenir des conversations non bonnes et de faire des choses qui ne sont pas correctes. Si vous allez encore avec ces compagnons, vous vous effondrerez lamentablement et complètement. Il y aura le type qui en votre présence commencera une conversation ou contre la religion, ou contre les bonnes mœurs. Eh bien, quittez-le, fuyez-le, plantez-le là. Est-ce être un malotru que d'agir ainsi ? Non, c'est lui le malotru, qui en votre présence parle de ce qui peut vous causer de la peine. Il dira : — Tu es un hypocrite, un imposteur ! — Et vous, pensez que c'est exactement le contraire. C'est lui l'imposteur, c'est lui l'hypocrite. Se déclarer chrétien et ensuite ne pas agir en chrétien, c'est de l'hypocrisie : donc ou bien ne pas prétendre être chrétien, ou bien suivre les commandements du Christianisme. Dites-lui donc franchement, à ce type : — Moi, le nom de Chrétien, je ne veux pas le renier, et c'est pourquoi, pour ne pas être un imposteur, je ne veux pas avoir de ces conversations. — Et dites la même chose de n'importe quel autre mal ou péché. Est un imposteur celui qui se déclare chrétien et n'agit pas comme tel.

2° J'ai dit, fuir les personnes, et d'autre part les lieux dangereux. Fuir, par exemple, les festins, les bals, les théâtres, les foires. Il est presque impos-

sible de vouloir prendre part à toutes ces réunions, à se trouver partout, là où il y a ces grands bruits, et de ne pas être blessé sur le plan de quelques vertus chrétiennes. Dans tous ces lieux on entend blasphémer, dire des vilains mots et certaines fois vraiment dégoûtants, susceptibles de faire naître de mauvaises pensées. Le plus souvent il y a des gens habillés n'importe comment, il y a des hommes, il y a des femmes, et croyez-en aussi mon expérience, il y a toujours des dangers, voire de graves dangers.

On va à ce festin, on va faire cette visite : et là on boit un verre de vin, puis le plus souvent on en boit encore un autre, et quelquefois même plus. Cela commence à échauffer très fort l'imagination, sont suscités des pensées et des désirs, et qui sait où on va finir, parce que, dans ces conversations, avec le vin et avec les imaginations suivent les propos et une chose appelle l'autre. Moi aussi j'ai été jeune comme vous, et pour mon malheur je me suis également trouvé dans les dangers dans lesquels vous vous trouvez, vous. Croyez-en mon expérience, faites confiance à mes paroles. Quelle chance vous aurez, vous autres, si, ayant acquis de l'expérience à partir de la mienne, vous restez discrets le plus possible ; vous esquiverez d'immenses dangers ; ainsi, vous, vous vous mettrez dans la bonne voie au lieu d'essayer la mauvaise, et croyez aussi que c'est une grande chance d'apprendre en se basant sur l'expérience d'autrui. Apprendre à ses dépens est l'un des plus grands malheurs.

L'instabilité naturelle des jeunes à l'approche imminente du départ qu'ils doivent accomplir vers leurs maisons fait sentir ses effets même pendant les pratiques de piété. Le " mot du soir " du 25 août vise sans le dire à y obvier, d'autant plus que les nouveaux venus pouvaient en recevoir un mauvais exemple. Il parla donc ainsi :

J'ai à avertir ceux qui sont des anciens de la maison et ceux qui sont des nouveaux, de bien accomplir le premier geste de notre sainte religion ; je veux dire le signe de la Sainte Croix. Pour certains il semble qu'ils chassent les mouches, d'autres omettent de porter la main d'une épaule à l'autre, d'autres ébauchent une ligne sur eux du front à la poitrine. Ce n'est pas ainsi qu'on doit faire. On doit mettre d'abord la main droite bien ouverte sur le front, et pas seulement le toucher du bout des doigts, et dire : *Au nom du Père* ; puis sur la poitrine, en disant : *Et du Fils* ; ensuite on la porte à l'épaule gauche et de celle-ci à l'épaule droite en disant : *Et du Saint-Esprit.* Et après, en joignant les deux mains, dire : *Ainsi soit-il.*

Je dois en outre vous avertir de ceci : que l'on s'efforce de bien réciter les prières et que l'on prie avec uniformité de voix. Je veux dire que l'on doit continuer les prières sur le même ton de voix que celui avec lequel on a commencé. Demain nous commencerons à donner quelques avis pour les vacances. Je sais qu'il y en a quelques-uns qui ont déjà décidé de rester ici, mais je sais aussi qu'il y en a d'autres

qui n'attendent que le moment de partir. C'est pourquoi demain nous nous parlerons. Pour ce soir je me contente de vous souhaiter une bonne nuit.

Enfin le 31 août il y eut la distribution des prix aux étudiants ; pour la première fois les musiciens reçurent un prix spécial. Le discours fut prononcé par Don Dalmazzo, Directeur de Valsalice. Se présentèrent aussi ceux de la classe de seconde qui devaient recevoir un prix : absents depuis déjà un mois, ils allèrent tous se confesser à Don Bosco. Le même jour Don Bosco veilla à ce que l'on fît la récollection. Le lendemain, jour du départ, il y eut une belle communion générale, « comme en viatique » dit la chronique, en vue de les accompagner dans le voyage. Une fois la messe terminée, voici que Don Bosco se présente à la balustrade [table de communion à l'entrée du chœur] et adresse son paternel au revoir à ses chers fils au moyen de ce petit discours.

Ce n'est pas un sermon que je veux vous faire, mais seulement vous donner quelques avis qui devront vous accompagner pendant les vacances et qui vous seront d'un grand profit, si vous les mettez en pratique. Je ne veux pas, moi, me mettre contre vous pour vous détourner des vacances, non ; car au contraire elles sont la récompense de vos fatigues. Comme le pèlerin, fatigué par la longue marche prend un peu de repos pour se remettre en voyage avec plus de vigueur, ainsi vous autres vous allez chez vous pour vous reposer des fatigues de l'année et pour reprendre de l'ardeur pour de nouvelles études.

Mais Dieu veuille que ce repos n'ait pas de funestes conséquences pour beaucoup d'entre vous ! J'en ai une forte crainte, et c'est pour cela que je veux vous donner quelques avis. Je les résume tous dans ce dicton : *Diverte a malo et fac bonum. Diverte a malo* : éloigne-toi de ce qui peut nuire à ton âme ; *et fac bonum* : et fais le bien. Et vous, croyez-vous que le Seigneur demande beaucoup avec ce *fac bonum* ? Oh non, voyez-vous, le Seigneur se contente de peu. Faites bien ce que vous avez à faire. En un seul mot, prenez soin de votre âme. Et cette âme si précieuse, vous l'emportez avec vous. Si vous pouviez la laisser ici, votre âme, vous pourriez partir tranquilles, en disant : D. Bosco en prendra soin. Mais elle ne peut pas rester séparée du corps ; donc vous l'emporterez avec vous. En prendrez-vous le plus grand soin ? Serez-vous vigilants pour que le démon ne vous dérobe pas un si grand trésor ? Et les moyens pour en prendre soin ? Les avez-vous ? Lisez souvent le petit livre des consignes qui vous a été distribué, lisez-le tous les jours, méditez-le et mettez-le en pratique.

Certains me diront : — Mais nous, nous ne pouvons pas aller avec la fréquence habituelle à la messe, nous approcher des sacrements ! — Et bien, vous ne pouvez pas vous approcher pendant toute la semaine ? Tâchez au

moins d'avoir le dimanche un moment qui soit absolument libre pour aller à la messe et vous approcher des sacrements sacrés de la confession et de la communion. Vous ne pouvez pas aller tous les dimanches ? Pour ma part, je ne vous détermine aucun moment : cherchez à avoir seulement un moment, ou le jeudi, ou un autre jour, pour faire la confession et la communion. S'il y en a certains qui n'ont aucune faute sur la conscience, qu'ils n'aillent pas se confesser, ils n'en n'ont pas besoin ; qu'ils fassent les prières habituelles et s'approchent pour recevoir le très saint Sacrement ; mais toutefois qu'ils n'aient vraiment rien qui puisse leur harceler la conscience. Mais s'ils ont quelque chose qui les laisse dans le doute, je réponds clairement avec le catéchisme : qu'ils aillent se confesser dès qu'ils le peuvent.

Si je demande à chacun de vous : — As-tu envie de bien passer les vacances ? — chacun me dit oui, et : — Regardez, D. Bosco, soyez sûr, moi, je ne me laisserai pas embobiner par les parents et les amis. —

Et, moi, je réponds : — Bien, bien ; nous verrons ! —

Certains vont chez eux, entendent parler un compagnon, qui tient une conversation indécente, en la couvrant de belles phrases, et, eux, ils sourient et, si ce n'est pas cette fois-ci, il y en aura une autre, ils se mettent, eux aussi, au diapason des propos d'un grossier personnage. Ce premier sourire fut la reddition à l'ennemi. Tombe entre leurs mains un mauvais livre et ils commencent à regarder la page de présentation, puis à lire les premières lignes ; le lendemain ils parcourent une page ; un autre jour la tête s'échauffe et ils le lisent tout entier, en passant même dans cette lecture beaucoup d'heures de la nuit. De là il résulte qu'au matin ce type dort à outrance, jusqu'à une heure avancée et à cause de cela il ne peut plus aller à la messe tous les jours ; puis il commence à fréquenter des compagnons et des amis parce qu'il ne prie pas, parce qu'il a perdu le sentiment d'horreur que devrait lui causer la crainte du péché, parce qu'il se laisse vaincre par le respect humain. En somme peu à peu il finit par tomber misérablement.

Passent-ils bien ces vacances ?

Pas du tout. Ces types-là reviennent à l'Oratoire et leur première parole est celle-ci :

— Où est Don Bosco ?

— Il est là, lui est-il répondu.

— Ah ! bon. Il faut que je ne me fasse pas voir.

— Mais pourquoi ?

— Oh ! moi je le sais, le pourquoi. Dis-moi, est-ce que dimanche il vient un confesseur de l'extérieur ?

— Oui ! Et pourquoi ?

— Eh ! parce qu'il faut que, moi, j'aille ajuster quelque chose, et parler un peu avec lui en secret.

— Et pourquoi ne pas aller voir Don Bosco ?

— Parce que, parce que.....

Tous ces *parce que*, je vais vous les expliquer, moi : parce qu'il n'a pas bien passé les vacances.

Pour que vous n'ayez pas à ressentir cette honte, je vous donne un conseil salutaire. Au bout de quinze jours pendant lesquels vous aurez été chez vous, écrivez-moi. Le ferez-vous ? Je me rappelle que l'an passé j'avais fait une liste de quarante de ces types qui me donnaient peu d'espoir de persévérer dans le bien. — Ecrivez-moi, leur ai-je dit, tous les quinze jours la manière dont vous réglez chez vous votre vie, alors, moi, je vous conseillerai et, vous, vous trouverez la force pour maintenir les bonnes résolutions. — Cela semble incroyable ! Sur les quarante dont j'avais personnellement fait la liste, il n'y en eut même pas un à m'écrire. A leur retour je les interrogeai, en demandant pourquoi ils ne m'avaient pas écrit, comme ils m'avaient promis. Ils répondirent :

— Nos affaires n'allèrent pas très bien : nous avions peur.

— Ah ! vous aviez peur ! Mais ne savez-vous que c'est une ruse du démon ? Lui, il tire profit de votre silence, de votre répugnance à faire ce qui est nécessaire pour vaincre le mal ou pour se prémunir contre ce dernier, et il dit : Tu ne travailles pas, toi ? moi, j'agirai. Tu te tais, toi ? moi, je parlerai. Et ainsi, lui, il vous ferme la bouche pour ensuite vous augmenter la honte. —

J'ai en outre à vous donner un autre avis que je crois de très grande importance. Il y a certains jeunes garçons qui, arrivés chez eux, entrent, saluent simplement leurs parents, et vont se mettre à l'écart dans un recoin de la maison et ne parlent plus. Il semble que vous soyez venus à l'Oratoire pour devenir entêtés et pour bouder. Cela semble étrange, pourtant cela arrive souvent. Et cela ne convient pas. Vous, avec la science vous avez reçu ici une bonne éducation. C'est pourquoi, revenus chez vous, saluez affectueusement vos parents, demandez si tout va bien à la campagne, si les affaires prospèrent, si tel parent, tel ami, est en bonne santé ! A leur tour les parents vous demanderont des nouvelles de votre santé, vous demanderont si vous êtes reçus aux examens et, vous, vous pourrez répondre : — Assurément ; voici le premier prix ! Voici la mention que j'ai obtenue pour la bonne conduite et l'étude ! — Un autre dira : — Moi, je n'ai pas pu arriver à obtenir la récompense, mais voici je vous présente ces notes, qui en tout cas disent que j'ai fait mon possible pour vous contenter. — Ou bien quelqu'un dira : — Moi, je suis allé à la bataille, j'ai combattu, mais je restai blessé ; mais je vous promets d'étudier pendant ces vacances pour me remettre sur pied lors des examens à la Toussaint, et rester au niveau de tous mes autres compagnons. — Si, quant à vous, vous parlez de cette façon, vos parents resteront contents ou du moins satisfaits, à la pensée que leur argent ne fut pas gaspillé.

Les mêmes manières que je vous ai dit d'avoir avec vos parents, mettez-les en pratique avec les personnes auxquelles vous êtes obligés de rendre visite, comme seraient le curé, le maître d'école, et les amis de la famille. Donnez à votre curé la petite feuille que vous avez reçue, dites-lui que Don Bosco le salue et qu'il le prie de signer cette feuille quand vous serez sur le point de revenir à l'Oratoire.

Il y en a certains qui ont peur qu'au moment où ils sont chez eux, ne leur soit envoyé un billet portant l'invitation : qu'il reste donc au pays l'année prochaine. Que chacun se rassure et pense que les Supérieurs ne sont pas

méchants, et qu'au contraire ils désirent seulement son bien. Que les gars qui furent bons aillent donc en vacances l'esprit tranquille, sans la moindre crainte qu'on leur envoie le fameux billet. Par ailleurs, les autres qui savent qu'ils ont mérité un tel billet et qu'il leur sera envoyé (mais heureuseusement cette année l'ensemble alla beaucoup mieux que dans les années passées) en raison de leur mauvaise conduite et de leur paresse pour étudier, ont encore une ressource pour l'annuler et peuvent dire : — Qui sait si mes Supérieurs, en me voyant prendre une ferme résolution de changer de vie et de manières d'agir, ne m'accepteraient pas à nouveau ? — Eh bien ; qu'ils fassent ainsi et ils pourront, eux aussi, passer tranquillement leurs vacances.

Et qu'également ceux qui restent ici à l'Oratoire passent tranquillement et bien les vacances. Je parle de ceux qui sont nouveaux, de ceux qui ont à remonter leur niveau dans les études, un peu négligées pendant l'année, de ceux qui veulent passer dans une classe supérieure pour prendre de l'avance, de ceux qui revêtiront la soutane comme jeunes abbés. De notre côté, nous trouverons une façon de rendre les vacances agréables pour eux aussi.

En plus de ce que j'ai dit, je dois donner encore un avis sur le retour des vacances, c'est-à-dire : que ceux qui ont à repasser l'examen d'une matière ou d'une autre viennent le 16 octobre, et ceux qui n'ont plus rien à régler avec les examinateurs, le 19. Il n'y a pas besoin que je vous dise, moi, qu'il est nécessaire de venir au moment fixé, pour avoir encore une place à l'Oratoire. Pour ma part, je vous dis seulement que tous les ans beaucoup, qui vinrent après, furent pour ce motif obligés de repartir chez eux. Mais je ne veux pas dire que, si vous étiez retenus par quelque chose de grave, vous ne pourriez plus venir. Oh, non ! Si, par exemple, l'un de vous avait son père ou sa mère gravement malades, ou lui-même était mal portant, ou devait rester pour quelque affaire, mais grave, qu'il reste donc chez lui sans crainte ; mais, ou par son curé ou par quelque personne digne d'estime, qu'il fasse écrire aux Supérieurs de l'Oratoire. Mais qu'il n'écrive pas lui-même parce que... lui, il écrirait... il pourrait être souçonné... allez, ça suffit !

Voilà en peu de mots ce que, moi, je voulais vous dire ; et si, vous, vous le mettez en pratique, vous pouvez être sûrs de bien passer les vacances. Lisez fréquemment le livret des consignes (1), et si vous en voulez d'autres, emportez avec vous *La Jeunesse Instruite* et là vous trouverez beaucoup de belles consignes que D. Bosco donne aux jeunes qui désirent bien passer les vacances.

J'ai d'autre part une triste nouvelle à vous donner : nous avons le jeune abbé Vigliocco qui est gravement malade ; il semble que le Seigneur le veuille avec lui au Paradis et on a peu d'espoir de le remettre en bonne santé. Quant à lui, il se recommande chaudement à vous tous et à vos prières. Prions tous le Seigneur qui, bien qu'il semble qu'il le veuille avec lui, peut toutefois, s'il le veut, lui redonner la santé qu'il avait précédemment.

---

(1) Durant plusieurs années, on distribua à ceux qui partaient en vacances une petite feuille double, qui contenait quelques avis et une série de textes sacrés. Voir dans App[endice], Doc[ument] 33, [p. 673], où nous reproduisons aussi la lettre d'accompagnement à présenter aux curés.

Vous aussi efforcez-vous de vous maintenir en santé ; mais faites bien attention, tout en donnant du repos, du réconfort, de la nourriture au corps, à ne pas omettre d'en donner aussi à l'âme ; c'est-à-dire éloignez-vous des festins, des bals et des divertissemnts qui pourraient d'une façon ou d'une autre nuire à votre salut éternel. Si vous faites ainsi, soyez sûrs que vous passerez les vacances dans la sainte paix du Seigneur.

Comme vous l'avez déjà entendu, en novembre prochain on fera une nouvelle expédition de Missionnaires vers la Patagonie. Si, vous tous, vous revenez, vous pourrez assister de nouveau à la fête splendide qui a déjà été faite une fois. Eux, ils laisseront là-bas de la place également pour vous, quand vous irez. Du travail il y en a beaucoup et les yeux de tous sont fixés sur nous. Cela, dites-le à vos parents, si vous voulez ; dites-leur que Don Bosco les salue ; qu'il les recommandera dans la sainte messe ; qu'ils prient, eux, pour lui. Dites la même chose à vos curés, auxquels vous présenterez mes salutations. Pour ma part, je recommanderai sans cesse mes chers fils au cours de la messe, pour que nous puissions nous retrouver une autre fois sous ce cher toit. Bonnes vacances !

Ils partirent à quatre cents en l'espace de quelques heures. La chronique note : « Le départ aujourd'hui a été très ordonné. On avait tout prévu et on était allé au-devant de tout : on avait pris les billets de chemin de fer, préparé pour l'expédition des malles, établi les groupes selon les directions du trajet à effectuer ». Beaucoup assiégeaient Don Bosco pour entendre encore une parole de sa part ; les parents, eux aussi, se bousculaient autour de lui pour le saluer ou le consulter. Après le départ des jeunes, il apparaissait toujours sur le visage de Don Bosco un petit nuage de tristesse ; son cœur était rempli d'anxiété pour le sort de ces fils, qui depuis plus de dix mois avaient été l'objet de tant de soucis et de sollicitudes de sa part.

L'impression que Don Bosco produisait dans l'âme des jeunes n'était pas entièrement ressentie par eux tant qu'ils vivaient la vie de l'Oratoire ; mais les années et l'expérience portent à réfléchir et à comprendre. Don François Picollo [= Piccollo], l'élève plein de vie de la classe de seconde mentionné plus haut, trouvait un grand réconfort dans ses nombreux désagréments en faisant un retour sur cette époque et en mettant parfois par écrit comment lui apparaissaient les événements d'alors. Dans un manuscrit que nous avons sous les yeux, pour sa part il décrit Don Bosco tel qu'il le vit spécialement en 1876. En conclusion de ce chapitre nous rapporterons deux de ses impressions, en les

reprenant avec ses paroles elles-mêmes. En premier lieu, il dit : « sa personne me fut et m'est encore maintenant présente, auréolée d'une pureté virginale absolue. La splendeur de cette vertu apparaissait à travers tous ses gestes, toutes ses paroles. Il était un ange revêtu de chair. S'il parlait de cette vie, il en chantait les beautés, comme généralement ne savent pas le faire les hommes ; s'il regardait, il le faisait avec une telle modestie, que de notre côté nous n'arrivions qu'avec du mal à voir ces merveilleuses pupilles qu'il avait ; s'il touchait (et en cela l'unique geste qu'il se permettait était de mettre sa main sur notre tête en guise de bénédiction), à son contact il semblait que le souffle d'un esprit céleste nous remplissait d'amour pour la pureté ». La deuxième impression de Don Picollo [= Piccollo] était que « Don Bosco priait sans cesse. En lui l'union à Dieu était continuelle. Celui qui l'approchait faisait aussitôt l'expérience de la présence d'un séraphin. C'est ainsi qu'il apparaissait quand il priait à genoux ; ainsi quand il célébrait la sainte Messe ; ainsi dans sa démarche, grave mais sereine ; ainsi quand dans les conversations il savait nous élever à Dieu depuis les sujets les plus ordinaires, et cela sans être ennuyeux ou pénible, mais avec un naturel incroyable. Autour de la tête de Don Bosco on aurait pu écrire en caractères lumineux : *Conversatio nostra in cœlis est* [Notre cité est dans les cieux - Ph 3,20] ».

CHAPITRE XIII

Evénements de famille.

Qu'y a-t-il qui soit plus une affaire de famille que la *res familiaris* [bien de famille] ? La question économique donnait sans cesse, à l'Oratoire, sérieusement à réfléchir. Vers la mi-août l'argent manquait dans la maison à un tel point qu'un jour où un confrère devait se rendre à Borgo San Martino, on ne trouva pas dans la caisse centrale du service du préfet de quoi lui payer le voyage. Le coadjuteur Pelazza, directeur de l'imprimerie, avait trente mille lires de dette avec la fabrique de papier, qui ne voulait plus rien savoir au sujet d'envoyer du papier ; le coadjuteur Rossi, chargé de l'approvisionnement, devait soixante mille lires rien qu'à l'usine des vêtements, qui menaçait de ne plus faire d'envois. Le même n'osait plus se laisser voir par les créditeurs ; quand, d'autre part, il voyait Don Bosco, il se tenait près de lui avec les autres, mais sans jamais rien demander, car il savait bien en quelles eaux on naviguait. Un soir le Serviteur de Dieu rompit la glace et lui dit : — Il faut vraiment que nous y pensions sérieusement ! Oh, vois, Rossi, tout l'argent que nous recevrons, je te l'enverrai. J'ai déjà écrit plusieurs lettres, et j'espère qu'elles donneront des fruits. Mais, pour le moment, nous ne ferons rien, parce que les Messieurs riches sont tous à la campagne : désormais il n'y a plus personne à Turin. — Le dernier jour d'octobre, « finances épuisées », écrivit-il à Don Cagliero ; et, quinze jours plus tard, il lui répétait : « Cette expédition nous a enfoncés jusqu'au cou ». Toutefois, ces préoccupations financières pitoyables ne l'effrayaient

pas. « Dieu nous aide », disait-il (1), en exprimant non pas des espoirs pour l'avenir, mais une certitude ferme comme d'une réalité présente.

Soutenu par une si grande confiance surnaturelle, le Bienheureux ne lésinait pas sur les dépenses chaque fois qu'il s'agissait de vocations. Il y eut quelqu'un qui proposa d'obliger les nouveaux jeunes abbés à se fournir par eux-mêmes le costume ecclésiastique, qui, tout compris, venait à coûter environ deux cents lires. Payer d'avance, selon la personne qui avait fait cette proposition, voulait dire ne plus recevoir un sou, parce que les jeunes abbés, une fois équipés par l'Oratoire, ne se considéreraient plus comme étant concernés par cela. Don Bosco se rendait pleinement compte du montant : selon les prévisions, ceux pour qui il fallait un costume seraient près de quatre-vingts. Mais, pour sa part, il ne se dissimulait pas une paire d'inconvénients. Le premier était la perte d'un bon nombre d'individus : parce que certains, pour ne pas devoir se quereller avec les leurs, s'en retourneraient en famille, et que d'autres, devant la pression des parents réticents à payer, ne résisteraient pas. Le second inconvénient était de caractère psychologique : pour la plupart, ceux qui resteraient, en voyant les efforts des parents pour réunir peu à peu cette somme, vivraient en éprouvant de la peine, ce qui causerait du tort à leur formation. — Il est vrai, dit-il, que, de notre côté, nous avons les finances dans un état déplorable ; mais d'une manière ou d'une autre nous tâcherons de faire face. Ainsi il en sortira un grand bien. Si un jeune devient un bon prêtre, ne devons-nous pas être ainsi payés de nos sacrifices ? Si d'autre part ce jeune reste en Congrégation, lui, il paiera pour beaucoup. Nous, nous avons ici, dans la maison, des jeunes pour lesquels paient la pension les Dominicains, les Jésuites, les Oratoriens [de Philippe Néri], les Oblats. Je vois comment ces Congrégations prennent en charge ces dépenses dans le simple espoir que leurs bénéficiaires puissent ensuite entrer en leur sein pour faire partie de leur Institut. Pourtant le plus souvent ils n'y entrent pas ou, s'ils y sont entrés, il en sortent. Combien mieux nous pouvons donc le faire, nous, à qui ils ne coûtent pas autant, nous qui nous apercevons à peine d'avoir un élève de plus ou de moins, un "mangeur de pagnotes" de plus ou de moins ! —

---

(1) Lettre à Don Cagliero, 14 novembre 1876.

Un autre proposait que, pour améliorer les finances, on multipliât les collèges, d'où il fût possible de recueillir des subsides. Non moins catégorique fut la réponse du Bienheureux : — Il est nécessaire que, nous autres, nous nous occupions grandement des jeunes pauvres. Nous avons aussi besoin de collèges ; mais une pépinière de vocations nombreuses et un instrument de bien extraordinaire, voilà ce que constituent les oratoires, les internats, les maisons pour garçons abandonnés. Le plus grand bien que l'on puisse faire, c'est de fonder en nombre important des maisons comme l'Oratoire de Turin, comme l'Internat de S[an] Pier d'Arena, comme le *Patronage* de Nice, où il y ait des étudiants et des apprentis, d'une pauvreté totale ou inférieure à la condition moyenne et où il y ait de la musique vocale et de la musique instrumentale ainsi que toute espèce d'occupations, c'est-à-dire où des individus de toute sorte puissent trouver une place qui leur soit adaptée. Si, quant à nous, nous commençons nos maisons de cette façon, à partir de pas grand-chose, en accueillant les enfants délaissés, nous sommes bien vus de tous, des bons et des méchants, personne ne met d'obstacles devant nous. Nous pourrons même sans avoir de nombreux diplômes et programmes tenir nos écoles, en y éduquant beaucoup de jeunes affectionnés et instruits. Si les méchants ne nous protègent pas, nous pourrons au moins espérer qu'ils ne nous dérangeront pas. —

Ces mois étaient aussi les mois des préparatifs fébriles pour la deuxième expédition de Missionnaires, pour laquelle étaient nécessaires des ressources considérables ; c'était le temps où il fallait fournir le trousseau pour les confrères destinés à de nouvelles fondations. De vêtements à l'Oratoire, on avait à peine, quand on l'avait, le strict nécessaire ; mais Don Bosco ne voulait pas qu'on s'arrêtât sur des petits riens ; dans les nouvelles maisons il ne convenait pas aux confrères d'apparaître avares et mesquins. Des affaires, à dire vrai, il en arrivait pas mal à l'Oratoire, envoyées par de charitables personnes ; toutefois, quand il s'en présentait pour un, la nécessité obligeait à partager entre deux, de sorte qu'on allait de pénurie en pénurie. *Deo gratias !* s'écrie en guise de commentaire notre chroniqueur, pour relater cet état de choses.

Bien qu'il fût préoccupé de tant de côtés, il permit de mettre la main à un ouvrage de maçonnerie qui, s'il n'était pas considérable, restait toujours cependant coûteux. Dans la première

cour de l'Oratoire, là où s'avance le corps de bâtiment qui va du fond à la statue en bronze du Bienheureux, s'étendait autrefois une rangée simple d'arcades transformée ensuite en une vaste salle au moyen d'un mur qui fermait les espaces d'un pilier à un pilier ; plus tard on fit arriver une superstructure à deux niveaux jusqu'à l'endroit où se termine le petit toit qui protège la coursive extérieure supérieure. Au-delà s'étendait une terrasse large d'environ cinq mètres, entourée d'un garde-corps qui s'appuyait sur de petits piliers de briques, qui soutenaient des vases de fleurs. Près du mur quelques vignes, plantées dans de grandes caisses remplies de terreau, grimpaient jusqu'à étendre leurs pampres autour des fenêtres des petites pièces occupées par Don Bosco. Le 18 octobre 1876 au-dessus de cette terrasse furent prolongés les deux étages, de manière à offrir à Don Bosco un promenoir sous forme d'une loggia, qui lui rendit possible de faire un peu d'exercice lorsque commença pour lui la grande difficulté de descendre et de monter les escaliers. A dire vrai, la permission fut arrachée à Don Bosco par la piété des fils pendant une de ses absences et en lui faisant voir que le travail était une affaire de peu de temps et d'une dépense pas très élevée. Le Bienheureux cependant ne voulut pas qu'on abîmât les vignes ; mais une fois qu'elles furent enlevées de la terrasse, il les fit transplanter en bas dans la terre, d'où elles retourneraient pour égayer sa demeure et lui permettraient de maintenir une de ses belles habitudes. Car, en automne, il en récoltait personnellement le raisin mûr, dont il faisait hommage à des bienfaiteurs et cadeau aux jeunes des classes de troisième et de seconde (1).

En fait d'économie Don Bosco avait pour règle le *neque largius neque parcius* [ni trop abondamment, ni trop parcimonieusement] de S[aint] Thomas : pas de dépenses superflues, ni de petitesses frisant l'avarice. Il craignit qu'il y eût un gaspillage non justifié à donner chaque année une couche de blanc à la moitié de la maison ; c'est pourquoi, le 31 mai, il s'en plaignit auprès de quelques Supérieurs et il

---

(1) F. GIRAUDI. *L'Oratorio di Don Bosco*, pp. 131-132, Turin, SEI. En 1876 quand on fit la dernière vendange sur le site primitif, Don Bosco absent envoya à Don Rua une longue liste de bienfaiteurs, auxquels, à l'heure voulue indiquée par lui, seraient portées avec la plaquette sur les Coopérateurs quelques grappes de ses vignes. (App[endice], Doc[ument] 34, [p. 675]).

ajouta : — Il faut que vous m'aidiez. Dites et répétez que chaque journée où il n'y a pas le maçon dans la maison est une journée en or. Du reste, il faudra que je m'y mette, vraiment en personne, et que je ne tolère plus le moindre travail, aussi petit soit-il, sans qu'on m'en demande expressément la permission. — Cependant, lorsqu'une dépense lui semblait nécessaire, il agissait d'une manière qui apparaissait même magnifique. Une sentence qu'il répétait souvent était celle-ci : — Pour ma part, je ne crains pas que nous fasse défaut la Providence, aussi grand que soit le nombre de jeunes que nous accepterons gratuitement, ou pour les grandes œuvres même très dispendieuses, dans lesquelles nous nous lançons pour l'utilité spirituelle du prochain ; mais la Providence nous manquera le jour où l'on gaspillera de l'argent en des choses superflues ou non nécessaires. —

C'était Don Michel Rua qui était le *Rei familiaris procurator*, l'administrateur général de la maison, ou mieux des maisons. Homme qui possédait une extraordinaire capacité de travail, il la mit tout entière au service de Don Bosco pour l'Oratoire et pour la Congrégation. Il comptait alors trente-neuf ans, vécus pour les deux tiers à côté du Serviteur de Dieu. S'étant proposé depuis qu'il était enfant de rester avec lui, s'étant préparé ensuite à l'imiter en l'aidant, il s'abandonna, mains et tête liées, comme on le lit à propos de [Saint François-]Xavier vis-vis de S[aint] Ignace, à la direction du Bienheureux, dont avec une fidélité et une constance admirables il chercha toujours à interpréter exactement et à exécuter à la perfection les volontés, les désirs, les intentions. C'est bien rarement que dans l'histoire on rencontre les paires d'âmes et de cœurs qui aient formé ainsi à la lettre un seul cœur et une seule âme, tant fut grande entre eux à tout moment la conformité de pensées, de critères, de méthodes, de buts, de moyens. L'attitude, dans laquelle Don Joseph Vespiniani le surprit la première fois qu'il le vit un soir de novembre 1876, fut sa façon continuelle de se comporter à l'égard de Don Bosco. Il restait, lui, debout auprès du bon Père assis à table, comme quelqu'un qui en attendrait le mot, l'ordre, le conseil ; Don Bosco lui passa la lettre de présentation du nouveau venu, pour qu'il en fît lecture et donnât une réponse ensuite, et après il lui en confia la personne. Don Vespignani comprit aussitôt qu'en tout et sur

tous Don Bosco agissait par l'intermédiaire de Don Rua, et il ne tarda pas à constater que réellement l'Oratoire et l'entière Congrégation étaient sous la dépendance immédiate de ce prêtre jeune, aimable et réfléchi ; il remarqua enfin que ce dernier ne faisait rien qui n'apparût pas voulu ou inspiré par Don Bosco ou de toutes façons exécuté en son nom, excepté les mesures désagréables.

Le même Don Vespignani nous apporte son témoignage sur d'autres choses, qu'alors il observa de jour en jour de ses propres yeux en ce grand fils de Don Bosco. Dans la vie de communauté il le voyait sans cesse très ponctuel à son poste, si ponctuel que parfois, pour aller dire les prières du soir avec les confrères et avec les jeunes, il interrompait la conversation avec Don Bosco qui était si chère. Il le voyait faire en sorte, avec une discrétion convenable, que dans le réfectoire la lecture fût faite et fût bien faite. Cette année-là on termina de lire à table l'Histoire de l'Eglise de Rohrbacher ; il avait fallu neuf années pour parcourir ces quinze gros volumes, également parce qu'on intercalait d'autres lectures, et puis Don Bosco, d'août à novembre, désirait que, lors de la lecture d'ouvrages de grande dimension, cette lecture fût suspendue : la raison était que pendant cette période se produisait un grand mouvement de personnes, si bien que la plus grande partie de la maison ne pouvait pas entendre la narration continue des faits. Nous ajouterons qu'à Don Bosco Rohrbacher semblait l'auteur le plus opportun pour la lecture à table, une fois enlevées certaines pages, que, lui-même, il conseillait d'omettre du fait que se trouvaient là, avec un âge peu élevé des jeunes abbés et des coadjuteurs. Don Vespagnani le voyait en outre après les prières du soir se promener lentement et seul sous les arcades, en disant très dévotement le Chapelet, et avertir avec de bonnes manières tous ceux qui ne pratiqueraient pas le silence commandé par la Règle ou ne seraient pas prompts à se retirer ; après quoi il faisait un tour dans tout l'Oratoire. Notre témoin sut qu'il répétait en personne cette reconnaissance au cœur de la nuit, en allant la terminer à l'église devant le Très saint Sacrement.

Il était l'un des confesseurs ordinaires. Don Vespignani sait nous dire comment il confessait. Il le faisait avec ardeur. Pour donner

la monition au pénitent, de l'oreille de ce dernier il approchait beaucoup ses lèvres, en lui prodiguant des réflexions et des conseils très opportuns. Celui qui se confessait à lui en retenait l'impression d'un grand zèle pour allumer dans les âmes l'amour de Dieu et le désir de la perfection.

Son rôle l'obligeait à avertir et à commander. Celui qui est à la source de notre information nous fournit à ce propos des renseignements dignes d'intérêt. Don Rua avait l'œil à tout, sans toutefois faire naître le soupçon qu'il se méfiait ou qu'il épiait, tant sa manière de procéder était marquée de suavité et de bienveillance. Mais sur son bureau il tenait habituellement un bloc-notes que lui avaient fabriqué les relieurs à partir de chutes de papier empilées comme cela venait. A l'occasion il prenait une de ces feuilles, y écrivait un mot ou un nom ou bien y traçait un signe ; ensuite, pendant la récréation après le repas de midi, avec ces pense-bêtes en main il s'approchait de l'un, arrêtait un autre, appelait un troisième : c'étaient ceux auxquels il avait quelque chose à dire, et pour le dire il employait les expressions de Don Bosco : — Veux-tu me rendre un service ?... Serais-tu disposé à aller à tel endroit ?... Saurais-tu me dire comment tu vas dans les études ?... Dans ta fonction, rencontres-tu quelques difficultés ? Veux-tu que nous parlions de ceci, de cela ?... — Il terminait aussi à la manière de Don Bosco : — Sois joyeux, je t'en prie... Soyons toujours amis... Prends courage ! — Don Vespignani rappelle que non seulement on admirait une si grande sollicitude, mais on avait presque plaisir à être marqué dans ses billets pour avoir l'occasion de s'entretenir un instant avec lui, et il dit qu'être interpellé par lui faisait du bien, maintenait les confrères attentifs à leur devoir et inspirait de généreux sentiments.

Don Rua avait près de lui plusieurs secrétaires, auxquels il ne se contentait pas seulement de distribuer le travail, mais il en scrutait les aptitudes pour les former à différentes fonctions, surtout à tenir le rôle de préfet dans nos maisons. Dans ce but on avait préparé toute une série de petits manuels, manuscrits et reliés, où l'on expliquait les méthodes des écritures comptables à employer dans nos maisons : on utilisait des registres pour les messes et les honoraires relatifs, des livres pour la comptabilité et les pensions, des cahiers pour les listes de coopérateurs et

les enregistrements d'offrandes, et ensuite autant de livrets qu'il y a de branches de la gestion interne et externe, comme la sacristie, l'atelier, la librairie, la cuisine, la réserve, les dépôts, la buanderie et ainsi de suite. Avec une patience invincible et une clarté admirable il enseignait aux débutants la manière d'accomplir les diverses opérations administratives et comment établir les écritures comptables et les reporter sur le grand-livre, en suscitant et en cultivant en eux l'idée de la grande importance qu'ont l'exactitude et la précision dans l'économie d'une maison.

C'est sur Don Rua que reposait la plus grande partie du courrier. C'est lui qui, en en faisant le dépouillement, annotait et distribuait aux secrétaires les lettres, dont pouvait être rédigée par eux la réponse et sur celle-ci il suffisait qu'il mît sa signature. Beaucoup de lettres portaient déjà de courtes indications écrites dans la marge par Don Bosco, qui avait l'habitude de remettre au jugement de Don Rua la réalisation rapide des achats à effectuer, les acceptations gratuites des jeunes, les remerciements pour des offrandes de moindre importance, les demandes de candidats. Don Vespignani, qui dès les premiers jours de son arrivée fut compté par Don Rua parmi ses secrétaires, écrit : « Je peux en toute vérité affirmer que la chambre et le bureau de Don Rua fut pour moi un haut poste d'observation, d'où [j'ai pu] apercevoir tout le mouvement caractéristique de la Congrégation Salésienne ».

Don Rua prenait un soin affectueux des jeunes abbés étudiants de théologie, auxquels il donnait un cours hebdomadaire sur le Nouveau Testament, en veillant avec assiduité sur leur formation intellectuelle et religieuse. Il assistait dans leurs premiers pas les nouveaux enseignants. Il rappelait les prêtres à l'observance exacte des rubriques. Il donnait personnellement l'exemple d'un très grand respect pour la pauvreté religieuse, en faisant usage avec une parcimonie, ô combien la plus élevée, des choses même les plus petites et de très peu de valeur, telles que le papier, les porte-plumes, les plumes, mais en faisant cela avec dignité et sans laisser chez celui qui l'aurait observé l'impression d'une mesquinerie sordide.

A Don Vespignani furent faites avec délicatesse deux petites réprimandes, à partir desquelles il nous est donné de comprendre quels étaient les sentiments de Don Rua vis-à-vis de notre Bienheureux Père. Un prêtre demandait à être accepté dans la

Congrégation. Don Bosco, lui ayant écrit la réponse, la donna à Don Vespignani, concitoyen du demandeur, pour qu'il la lui expédiât incluse dans une de ses lettres. Don Vespignani, revenu auprès de Don Rua, lui fit connaître que ce prêtre exemplaire était dans un état de phtisie avancée et, parce qu'il craignait que Don Bosco voulût l'accepter, il lui proposait ou de retenir la lettre ou d'expliquer au Bienheureux le danger de recevoir un malade dans de telles conditions. Don Rua se fit grave et, en le fixant avec un air de stupeur, lui répondit : — Et tu aurais la hardiesse d'intercepter une lettre de Don Bosco ? Tu te risquerais à t'opposer aux desseins que le Seigneur et Marie Auxiliatrice pourraient avoir sur ce prêtre, que tu crois incapable et considéré comme un cas désespéré par les médecins ? Et tu ne sais pas que Don Bosco s'entend à merveille avec Notre-Dame ? — Devant des interrogations aussi pressantes il n'y avait pas autre chose à faire que de s'excuser et de mettre la lettre à la poste ; c'est justement ainsi que fit Don Vespignani.

Un matin Don Rua s'approcha de lui tout doucement, comme il en avait l'habitude, en tenant un pli dans sa main et il lui dit sur un ton mystérieux : — J'ai un beau travail à te confier ; mais il faut d'abord que tu te mettes dans la grâce de Dieu et que tu fasses un bon acte de contrition, parce que l'écriture de Don Bosco est difficile à déchiffrer. Ce sont les règlements des Maisons, qu'il a revus, corrigés et pour ainsi dire refaits ; on doit définitivement les faire imprimer ; copie-les donc bien. — Une fois terminée la transcription, le secrétaire demanda à Don Rua de pouvoir garder comme récompense une page de l'original, pour avoir un autographe de Don Bosco à conserver comme relique. Don Rua presque à brûle-pourpoint lui répondit : — Qu'est-ce que tu dis là ? Tu ne sais pas que chaque petit écrit de Don Bosco est conservé jalousement dans les archives de la Congrégation ? D'autant plus, en outre, ce qui est appelé à être le code de la vie salésienne ! — L'autre comprit l'inopportunité de sa demande et en même temps la grande vénération du supérieur envers le Serviteur de Dieu.

Dans le bureau de Don Rua la piété et la prière sanctifiaient le travail. Dès qu'on y était entré, il disait avec les secrétaires

l'*Actiones* [prière pour les actions de la journée] et l'*Ave Maria*, ensuite il lisait une pensée de S[aint] François de Sales ; quand était venu le moment de sortir, il lisait une autre maxime du Saint et disait l'*Agimus* [prière pour rendre grâce] avec l'*Ave Maria*. En somme ce bureau était une véritable école de toutes les vertus, une chaire de science et de sainteté, un lieu d'apprentissage dans la formation salésienne. Mais que ce fût à l'intérieur ou à l'extérieur du bureau, Don Rua était sans cesse l'homme qui faisait les choses à la perfection ; tels sont le sentiment et le jugement de tous ceux qui avaient la chance de vivre plus en contact avec lui. C'est pourquoi Don Vespignani, tant de fois cité, qui se trouvait alors dans la situation de porter sur lui les yeux du matin au soir, a pu écrire à son sujet : « Chaque jour j'admirais davantage en Don Rua la ponctualité, la constance inlassable, la perfection religieuse l'abnégation unie à la plus exquise douceur. Quelle grande charité, que de belles manières pour orienter un de ses subordonnés dans la fonction qu'il voulait lui confier ! Quelle délicate étude, quelle perspicacité pour en connaître et en tester les aptitudes afin de les éduquer de manière à les rendre utiles à l'Œuvre de Don Bosco ! ». Tel était l'*alter ego* que le Serviteur de Dieu avait recherché et formé pour lui et que la Providence destinait à en être le premier successeur (1).

L'activité de Don Bosco et de son fidèle imitateur, en confirmant leurs exhortations orales, électrisait le personnel ; en août, et avec la chaleur de Turin, les professeurs, bien que presque épuisés, ne quittaient pas encore leurs chaires. Le médecin recommandait avec insistance les bains ; mais Don Bosco ne l'entendait pas de cette oreille ; au contraire, quand quelques-uns du collège de Varazze, qui est à quatre pas de la mer, firent la demande pour qu'il leur fût accordé de se procurer ce moyen de se rafraîchir, Don Bosco répondit non. On travaillait, on travaillait d'arrache-pied, et de tant de diligence on parlait également. Le soir du 14 août après le repas s'engagea une discussion sur la question de savoir s'il était vrai que le travail tuait prématurément les Salésiens. Chacun eut son mot à dire. Don Bosco resta à écouter le pour et le contre et ensuite, ayant pris la parole, il fit

---

(1) Comme sources principales de ces informations sur Don Rua il y a le petit ouvrage de Don Vespignani déjà cité [pp. 211 et 342] et un bref compte-rendu écrit de sa main.

progresser bien tranquillement le débat pendant environ un quart d'heure en exposant sa pensée, en faisant presque une conférence sur le sujet et en l'accompagnant non seulement de considérations théoriques, mais aussi d'exemples pris dans la maison. Ce qui fut entendu parut si important que Don Barberis s'empressa de le mettre par écrit.

— Chacun de nous, disait Don Bosco, qui mourrait tué par le travail, en attirerait cent autres dans la Congrégation. Oui, c'est vrai, et j'en suis content et je m'en trouve fier : chez nous on travaille beaucoup. Mais que, comme je l'ai entendu dire par quelqu'un, les prêtres morts dans la maison aient été vraiment tués par le travail, oh, non, cela ne me paraît pas être exactement la vérité. Ils travaillèrent beaucoup, furent de vaillants champions, en se reposant ils auraient pu prolonger leur vie ; mais tous avaient déjà une maladie jugée incurable par les médecins.

— Don Alasonatti avait un abcès dans la gorge ; il avait déjà eu recours à tous les moyens, à tous les remèdes pour en guérir ; les nombreux médecins consultés lui promettaient toujours la guérison, mais ensuite ils n'obtenaient jamais le moindre résultat. Dans la dernière année de sa vie, je lui ai commandé de nouveau que par obéissance il se soignât, sans regarder à la dépense ; il a obéi, mais tout fut inutile, l'abcès l'a étouffé. Don Ruffino travaillait aussi extraordinairement ; mais l'origine de sa maladie et de sa mort fut un gros rhume. S'étant rendu de Turin à Lanzo sous une pluie qui tombait à torrents, il ne changea pas ses vêtements trempés, alla confesser en paroisse, confessa pendant longtemps, car c'était la semaine sainte, attrapa une très forte toux : ses poumons en furent atteints et il mourut. Don Croserio faisait classe et travaillait beaucoup, c'est vrai ; mais depuis sa jeunesse il souffrait de palpitations du cœur, et ce fut le mal qui le conduisit à la tombe. Sur Don Chiala nous savons tous que le gouvernement accepta sa démission de directeur des postes en raison de sa santé peu solide. Et l'on dirait la même chose des autres qui travaillèrent beaucoup : ce ne fut pas le travail qui, à proprement parler, aura causé leur mort. Quelqu'un que l'on pourrait presque appeler victime du travail, ce serait Don Rua ; eh bien, nous, nous voyons que jusqu'à présent le Seigneur nous l'a conservé suffisamment en forces.

— Mais, même si ce que l'on dit était vrai, oh, quelle gloire, ce serait de mourir pour avoir trop travaillé ! Dieu réserve pour ces sacrifices des récompenses précieuses non seulement dans le ciel pour la personne qui succombe, mais aussi sur la terre pour la Congrégation, à laquelle, pour un qu'Il lui enlève, il en envoie cent autres. Notre Congrégation ne diminuera jamais, au contraire elle sera toujours en augmentation, tant qu'on travaillera beaucoup et qu'y règnera la tempérance. Je suis d'avis que dans une cinquantaine d'années elle comptera dix-mille membres. Euh !... Je vois aussi, cependant, une tendance si accentuée vers le confort, qu'elle me fait peur. Lorsque, moi, j'ai commencé à fonder les oratoires et la Congrégation, j'étais seul ; et pourtant on faisait tout. Maintenant on divise et on subdivise le travail. Certes, ce qui est à faire a augmenté immensément et celui qui se met à l'œuvre est le plus souvent jeune et encore inexpérimenté, et d'ordinaire il doit étudier pour lui-même, en devant se présenter à l'examen de confession... Mais, cette tendance, je la vois ! Une autre chose est également certaine : tant que seront en ce monde ceux qui vécurent longtemps avec Don Bosco et qui virent cette époque de la Congrégation, les choses iront bien. Après... mettons notre confiance dans le Seigneur.

— Sont au nombre de trois les causes qui font déchoir les Congrégations religieuses. La première est celle à laquelle nous avons fait allusion, c'est-à-dire l'oisiveté, le fait de travailler peu. Il faut vraiment que nous nous proposions des travaux supérieurs à nos forces, et ainsi qui sait si on n'arriverait pas à faire tout ce qu'on peut !

— La deuxième cause est la recherche ou l'abondance des aliments ou des boissons. Gare à nous, si s'introduisait l'habitude de tenir dans notre chambre la bouteille, la liqueur, les petits biscuits, les gâteaux !... Gare si à table on commençait à vouloir ceci, à rechercher cela ! Sur cette route on a déjà beaucoup couru, et cela me fait craindre fort. On commence par dire : Il ne faut pas que manque le nécessaire. Puis : Il conviendrait d'avoir ceci ou cela, parce que nous avons toujours des invités à table. On fait tantôt un pas, tantôt un autre, surtout en ce qui concerne le vin. Après avoir bien mangé et bien bu on comprend

qu'il faille se reposer. Le corps reposera mais pas l'imagination, et les passions se font vigoureuses…

— Que la troisième cause de ruine s'appelle égoïsme ou esprit de réforme, qu'elle s'appelle murmure, pour moi c'est tout à fait la même chose. Quand l'inférieur ne voit pas bien ce qui est fait par le Supérieur, alors il s'en lamente, suggère de faire autrement, il veut que l'on prenne des dispositions qui lui plaisent… Et je dis inférieur, non pour indiquer un novice ou quelqu'un qui n'a pas à s'ingérer dans les affaires, mais je veux faire allusion à des supérieurs subalternes. Rappelez-vous toujours que, si entre nous s'infiltre un peu de division, la Congrégation n'avancera plus bien. Unis en un seul cœur, on fera dix fois plus de travail et on travaillera mieux. —

Le Bienheureux, en stimulant au travail, ne méconnaissait pas chez les siens le besoin de repos. Vers la mi-août quatorze jeunes abbés de l'Oratoire revinrent de Pinerolo, où ils s'étaient rendus pour se présenter aux examens en vue du diplôme de l'école normale ou, comme on disait alors plus communément les examens de méthode [= art et science de l'enseignement]. Les années précédentes, on allait à Novare auprès de l'école normale privée reconnue par l'Etat. Là-bas les candidats salésiens faisaient beaucoup parler d'eux pour leur bonne préparation, de sorte qu'à Don Bosco en venaient des félicitations privées et publiques. En 1876 le Ministère désigna comme uniques lieux d'examens pour les candidats liés à l'enseignement privé les écoles de l'Etat : celle de Pinerolo en était justement. En cette ville l'Evêque donna aux jeunes abbés de Don Bosco une généreuse hospitalité dans son séminaire. Ils avaient eu beaucoup de mal pour se préparer, parce qu'il leur incombait, comme on dit, d'être au four et au moulin, c'est-à-dire d'étudier et d'assurer un travail ; mais le résultat compensa leurs sueurs, car ils avaient été tous reçus et avaient mérité les éloges aussi bien du Président de la Commission d'examen que de l'Inspecteur d'Académie. Donc, accompagnés par Don Cipriano, qui avait guidé leur groupe à Pinerolo, ils passèrent bruyamment la porte du réfectoire déjà dépeuplé et coururent donner un baiser sur la main de Don Bosco, qui finissait son frugal repas de midi. Le Serviteur de Dieu, s'étant réjoui de leurs lauriers, dit que c'était son intention de les envoyer après l'Assomption passer des vacances bien méritées. L'un d'eux était, plus que tous, en très mau-

vaise santé : le jeune abbé Jean-[Baptiste] Rinaldi, qui sera le fondateur de la maison de Faenza. — Voilà, lui lança Don Bosco, à présent, tu as terminé tes travaux herculéens, tu es fatigué et à moitié malade. Eh bien, moi, je désire que, pour ta part, tu prennes de vraies vacances, mais de manière qu'elles soient vraiment de ton goût. Donc indique après réflexion celle de nos maisons dans laquelle il te plairait davantage de rester quelque temps et où l'air te serait plus adapté. Vas-y tout de suite, prends là-bas tes vacances : quant à moi, je te laisse la pleine liberté de choisir. — Le brave jeune abbé préféra Turin, pour pouvoir être toujours avec Don Bosco.

Ce que Don Bosco ne pouvait pas supporter, c'était d'entendre les jeunes abbés lui parler d'aller prendre des vacances chez eux. D'autre part, là aussi il fallait faire preuve de prudence. Il voyait bien la nécessité d'en finir résolument avec de tels séjours ; mais il voyait aussi que couper court ébranlerait plus d'un dans sa vocation. — Les innovations, disait-il, on doit les introduire peu à peu et presque insensiblement. Quand on les introduit de cette façon-là, les nouveaux arrivés les considèrent comme établies depuis longtemps et ils n'y pensent pas plus que cela ; quant aux anciens, ils n'en restent pas mécontents. — Avec la multiplication des maisons, il devenait facile de procurer aux confrères la décontraction nécessaire, en les envoyant l'un ici, l'autre là, à la montagne ou à la mer, selon le besoin de chacun. C'est ainsi qu'il avait établi que les jeunes abbés novices iraient pendant un mois à Lanzo. Mais pour que ce temps fût passé dans le repos et non pas dans l'oisiveté, il ordonna de donner quelques cours et d'assigner de petites occupations compatibles avec la détente désirée. La lettre suivante, écrite par Don Barberis à Don Lemoyne, directeur de ce collège, communique ses volontés précises à ce sujet.

Très Révérend Directeur,

Don Bosco me charge de vous écrire ce qui suit au sujet des vacances de nos jeunes abbés à Lanzo. V[otre] S[eigneurie] voudra bien lire lors d'une réunion ces dispositions aux jeunes abbés en question.

1° Comme en chaque maison, pour qu'elle soit ordonnée, il faut qu'il y ait celui qui commande et ceux qui obéissent, ainsi D. Bosco établit que le Directeur du Collège soit celui qui ait la haute direction également des jeunes abbés en question et des dispositions à prendre en ce qui concerne les vacances.

2° Comme responsable particulièrement chargé de l'exécution de tout, que ce soit le Professeur D. Rossi, dont chacun dépendra en toute chose. Quant à lui, d'autre part, il fera en sorte de se trouver sans cesse avec ceux qui prennent des vacances. D. Bosco croit qu'il pourra le faire puisque pour lui les classes sont terminées (1).

3° Afin que, comme c'est désirable, la détente du corps n'ait pas à nuire à l'âme, mais qu'au contraire, tandis que le corps reprend des forces, l'âme puisse y gagner, que l'on fasse toujours nos habituelles pratiques de piété en commun aux heures les plus adaptées.

4° Pour que chacun soit aussi encouragé à être entièrement soumis et à exécuter exactement les pratiques de piété, D. Rossi est chargé de faire connaître chaque soir la conduite de chacun en particulier et d'envoyer chaque jour une lettre à ce propos à Don Bosco.

Qu'il y ait une grande application chez tous pour être *lux mundi et sal terræ* [lumière du monde et sel de la terre]. Qu'il n'y ait pas même un moment dans notre vie où dans la pratique nous ne nous rappellerions pas ce précepte que notre Divin Maître donnait pour les prêtres et pour ceux qui aspirent au sacerdoce. Que l'on cherche, au contraire, à ce que notre lampe envoie une lumière de plus en plus forte, afin qu'elle donne une grande clarté et éclaire bien toute la maison dans laquelle nous nous trouvons. Que l'on fasse en sorte que notre sel soit de plus en plus source de saveur et acquière une force de plus en plus grande pour donner du goût et préserver de la corruption ceux qui nous approchent.

C'est, Très Révérend Monsieur le Directeur, ce que notre cher père D. Bosco m'a chargé de vous écrire, ce que personnellement j'ai fait avec une grande sollicitude et beaucoup de plaisir, car il n'a rien d'autre qui me tienne plus à cœur que d'obéir promptement à celui qui pour moi et pour nous tous est le représentant de Dieu lui-même.

Veuillez toujours me croire, Monsieur le Directeur,

De V[otre] S[eigneurie] Très il[lustre] et Très Rév[érend]e

Très obli[gé] *Serviteur et frère en J*[ésus] *C*[hrist]

JULES BARBERIS Pr[être].

Turin, 17 *août* 1876.

En attendant, s'approchait le moment de la retraite spirituelle d'automne, moment où pour les novices sonnait l'heure de résoudre le grand problème : faire ou ne pas faire la demande pour émettre les vœux. Pour les accompagner et les aider dans une question de si grande importance et pour préparer tout le nécessaire pour les retraitants, Don Barberis se rendit là-haut, d'où il écrivit aussitôt au Bienheureux, en l'informant sur l'état des esprits et en l'invitant à y faire une promenade. Le diligent

(1) Don Rossi François, responsable des études à Lanzo.

maître des novices était un peu affligé en raison de certaines défections. Le Serviteur de Dieu lui répondit par cette lettre très intéressante.

Mon cher D. Barberis,

Ta lettre a été en accord avec les paroles affectueuses [qu'emploie] mon toujours cher D. Lemoyne [pour me proposer] de faire une promenade à Lanzo : mais les affaires que nous avons ici entre les mains, et ma santé qui réclame ces précautions que personnellement je voudrais refuser, me l'empêchent *du moins* pour le moment. Tout novice cependant peut m'écrire et même venir à Turin, si c'est nécessaire. Toutefois il semble que les difficultés doivent plutôt exister quand quelqu'un s'inscrit comme novice que lorsqu'on fait la profession religieuse, qui dépend entièrement de la volonté individuelle.

Il sera bon que tu dises que demander à faire les vœux n'implique aucun lien et qu'après la retraite spirituelle chacun est pleinement libre. Les considérations étaient plutôt à faire le long de l'année, comme beaucoup l'ont fait prudemment ; à présent il semble qu'il n'y ait plus autre chose à faire que de donner un coup de pied au monde et dire avec S[aint] Alphonse :

Monde, tu n'existes plus pour moi,
Et moi, pour toi, je n'existe plus :
Déjà toutes mes affections, vois,
Je les ai données à mon Jésus.
Lui, il m'a rendu si amoureux
De son aimable et grande bonté,
Que tout bien créé sous les cieux
Mon âme ne peut plus désirer.

Maintenant je veux te raconter un rêve ou un apologue ou une histoire qui se fabriqua dans mon esprit la nuit de la fête de S[ainte] Anne.

J'ai vu un berger qui travaillait pour nourrir, mener paître, tenir éloignées du danger ses brebis. Il travaillait depuis une année ; il avait beaucoup transpiré ; et il était très content de son travail parce que les bêtes devinrent toutes très grasses et bien abondamment recouvertes de laine ; elles donnaient beaucoup de lait.

Quand fut venu le moment de tondre, il en fixa le jour et invita quelques amis pour faire un peu de fête.

Le bon berger entra de bonne heure dans la bergerie et s'aperçut que quelques brebis manquaient. Où donc sont allées les brebis qui manquent ? se mit-il à demander.

On lui répondit : Un homme est venu ; il a proposé de meilleurs pâturages et, appâtées de cette façon, elles sont allées avec lui. Nous n'en savons pas plus.

Pauvre de moi ! dit le berger affligé. C'est aussi pour ces brebis que j'ai travaillé et versé des sueurs ; pour ma part, je pensais recueillir pour moi un peu

de laine et aussi un peu de fromage, et à présent je m'aperçois que j'ai travaillé en vain. *Opera et impensa periit* [le travail et la dépense furent perdus].

Non, répondirent toutes les brebis dans un langage compris de tout le monde, non, quelques bêtes ont emporté la laine loin de toi, nous te dédommagerons non seulement avec notre laine, mais bien aussi avec toute notre peau.

Le berger en fut content et fit mille caresses aux brebis qui demeurèrent fidèles dans la bergerie, dans le pâturage, et ne se laissèrent pas séduire par des invitations alléchantes.

Une belle récompense pour celui qui me donne l'explication de tout ce qui vient d'être exposé.

Que Dieu nous bénisse tous et priez pour moi qui suis en J[ésus] C[hrist] votre

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Que l'on permette une petite coupure, qui ne détonne pas avec le titre de ce chapitre. Nous avons déniché une courte lettre, qu'il nous paraît opportun de reproduire. Elle est écrite par un certain Louis Piasco de Sampeyre, élève de la classe de seconde à l'Oratoire, qui apparaîtra parmi les jeunes abbés novices de l'année suivante. Il s'adresse à un « Supérieur » qui très probablement était Don Barberis ; en effet, les blancs de la feuille de papier à lettre sont tout couverts de notes, qui révèlent avec certitude l'écriture [de leur auteur] auquel elles durent servir de rappel dans la compilation de sa petite chronique. Au mois de juin, peut-être un peu souffrant, le jeune sentit le besoin de rétablir sa santé et exprima le désir d'aller respirer les brises fraîches de Lanzo. Don Bosco consentit, et de là-haut le jeune homme le remercie. D'après le contexte il apparaît qu'il ne fut pas le seul à bénéficier de ce déplacement. L'humble document, qui déborde de gratitude, rejoint tant d'autres indices pour nous montrer que la vie des jeunes à l'Oratoire était vraiment une vie de famille.

Monsieur le Supérieur,

Je vous remercie de vous être totalement prodigué pour que mon désir de venir passer quelques jours ici à Lanzo fût si vite mis à exécution. Pas même les parents ne s'empresseraient tant pour leurs enfants, et ne consentiraient aussi facilement à leurs désirs, c'est la preuve de l'amour qu'ont les supérieurs envers nous. Ici également ils nous traitent avec tous les égards possibles et veillent à nous contenter autant que c'est possible, de sorte qu'ils ne laissent désirer rien de plus. Et nous, que pouvons-nous faire pour

ceux qui prennent tant de soin pour nous ? La réponse vient d'elle-même sans hésitation ; nous veillerons à correspondre à leurs désirs. A Don Bosco, d'autre part, dites que je l'aime et présentez-lui mes remerciements, puisque c'est grâce à lui que je me trouve dans une situation qui ne me laisse rien désirer. En attendant, veuillez agréer mes sentiments d'amour et de gratitude.

Lanzo, 12-6-1876.

PIASCO LOUIS.

Certains faits vécus ne viennent jamais seuls, l'un attire l'autre. Antoine Aime était un garçon de onze ans, orphelin, élève de la classe de cinquième, confié par la divine Providence à Don Bosco. Comme d'autres qui n'avaient personne qui fût à même de subvenir à leurs besoins pendant les vacances, il restait à l'Oratoire. Le Bienheureux, qui se trouvait à Lanzo pour la retraite spirituelle des Salésiens, pensa à lui et écrivit à son secrétaire Don Berto de le conduire là-haut avec un autre pour passer quelques jours. Il y alla avec Pierre Furno de la classe de sixième. Les deux bons enfants, arrivés à Lanzo, auraient voulu faire, eux aussi, la retraite ; mais le prédicateur des instructions, Don Dalmazzo, s'y opposa, car ce n'était pas une retraite pour jeunes garçons Ils s'en plaignirent auprès du Bienheureux Père, qui en souriant leur dit : — Eh bien, si Don Dalmazzo ne vous laisse pas faire les exercices spirituels, Don Bosco vous fera faire des exercices corporels. Allez chez le préfet du collège et dites-lui de ma part qu'il vous donne tous les jours quatre sous par tête, un petit pain pour le matin et un pour l'après-midi et ensuite, tant que vous resterez ici à Lanzo, vous irez faire le petit déjeuner et le goûter sur les monts avec du pain et du lait frais. — De plus, il fit lui-même l'horaire de leurs vacances, qui ne pouvaient pas être plus agréables, comme l'attestait pour tous les deux Don Aime. Ce dernier, quant à lui, fut Provincial d'abord en Espagne puis en Amérique ; en chaque lieu où il demeura, sa mémoire est en bénédiction. Furno, lui aussi, devint Salésien et alla comme premier Directeur de la maison de Trente.

Septembre et l'automne apportaient les mois des inscriptions ordinaires au noviciat. Que les quelques faits émergés de l'oubli éclairent, dans ce volume comme déjà d'autres l'ont fait dans le volume précédent, les critères dont s'inspirait Don Bosco

pour accepter ou non à faire partie de sa famille qui s'agrandissait.

Il y avait à l'Oratoire trois apprentis qui, poussés par l'attachement à tout ce qui nous concernait, désiraient ardemment prendre part aux méditations et aux conférences des novices : Borghi, Ghiglione et Garbellone. — Ce sont des jeunes bons et connus, dit le Bienheureux. Je suis content qu'ils prennent part à tout ce que les novices font en commun. Et même, quant à moi, je voudrais voir les deux tiers des jeunes y participer ; en somme, on y fait seulement ce que devrait faire tout bon chrétien, si ce n'est qu'entre nous dans les conférences on reprend un peu plus librement les défauts. — Tout en gardant le silence sur les deux premiers, parlons du troisième : qui d'entre-nous ne l'a pas connu au moins de nom ? Eh bien, il fut, quant à lui, une preuve vivante de l'extraordinaire puissance qu'avait Don Bosco pour donner une formation. En dépit de ses penchants naturels qui tendaient vers l'excentricité et qui, ailleurs, auraient fait de lui le souffre-douleur des autres ou bien un homme digne de peu d'estime ou d'aucune estime, en passant par les mains de Don Bosco, il sortit façonné d'une telle manière qu'en utilisant jusqu'aux défauts de son tempérament, il réalisa pendant cinquante ans un bien incalculable dans l'oratoire des dimanches et des jours de fête Saint-François de Sales et rendit à la Congrégation de nombreux et parfois remarquables services. Pour Don Bosco il se serait jeté dans le feu ; et Don Bosco montra qu'il appréciait tellement sa fidélité qu'une fois il lui donna trente mille lires pour qu'il allât effectuer un paiement, et qui plus est, il les lui mit dans les mains ouvertement et avec la plus grande indifférence. Mais Garbellone, qui n'avait pas encore trente ans, ne resta pas indifférent : devant ce geste il ne put retenir ses larmes et il le rappela ensuite toujours avec émotion.

Se présentèrent deux séminaristes, provenant de différents diocèses, en demandant à être admis au noviciat. Ils paraissaient bons et décidés ; mais ils furent reçus comme simples candidats. Don Bosco allait alors très au ralenti pour prendre comme novices ceux qui n'avaient pas fait leurs premières études dans nos maisons et il voulait s'assurer qu'ils étaient susceptibles de recevoir une formation franchement salésienne.

Un brave homme désirait entrer comme coadjuteur : il était

d'une assez bonne intelligence, mais qui avait la disgrâce d'être d'un physique difforme. Don Bosco ne crut pas bon de l'admettre et à Don Barberis, comme il faisait d'habitude pour confier des commissions orales, il suggéra les mots par lesquels il communiquerait le refus. Il devait répondre ainsi à cet homme : — Regarde, tous les Supérieurs t'aiment bien, ils ne te renverront jamais, ils sont bien contents que tu restes ici avec nous. Cependant vis-à-vis des personnes étrangères il n'est pas bon que tu entres pour faire partie de la Congrégation, parce que, nous selon notre institut, nous avons sans cesse à sortir, à nous trouver au milieu du monde, à aller et venir pour des commissions ou des affaires, et notre Société pourrait en subir un préjudice. Mais, sois tranquille, nous aurons toujours pour toi les égards voulus. — De fait, cet homme passa toute sa vie à l'Oratoire. Il s'appelait Doda, connu de tous ceux qui furent à l'Oratoire.

Trois prêtres, en sachant que Don Bosco ne refusait pas par principe d'abréger la durée de l'épreuve [qu'est le noviciat], auraient voulu prononcer les vœux perpétuels lors de la fête de l'Immaculée, c'est-à-dire au bout de trois mois. Bien qu'ils fussent d'excellentes personnes dont l'esprit était conforme au nôtre, ils ne furent cependant pas admis par le Chapitre Supérieur. Les canonistes de l'époque, puisqu'il s'agissait de vœux simples, n'étaient pas tous d'accord sur ce point. Certes, ils déconseillaient plutôt d'être généreux dans la dispense, car cela tournait dans la majorité des cas au détriment des Congrégations ; mais, en définitive, on faisait dépendre la décision du jugement arbitraire du Supérieur général, auquel ensuite n'incombait pas l'obligation de recourir à Rome. Dans cette circonstance Don Bosco, bien qu'il fût au courant de tout cela et qu'il eût en outre reçu de Pie IX des facultés spéciales, approuva la décision capitulaire.

Dans ce surcroît inattendu de personnel qui lui arrivait, la main de la Providence était visible. Au début du mois de novembre, vingt-trois confrères (entre coadjuteurs, jeunes abbés et prêtres) partirent pour les Missions ; et autant de personnes (entre prêtres, jeunes abbés et coadjuteurs) lui arrivèrent de chez elles à l'Oratoire. Une manière de procéder singulièrement propre à la Providence fut aussi la suivante. Don Bosco avait commencé des pourparlers oraux avec Rome pour obtenir certaines dispenses ou permissions

en faveur de la Société : il en ressentait vraiment la nécessité impérieuse. Un jour il se mit à son bureau et y passa beaucoup de temps pour préparer une lettre à envoyer au Saint-Père : comme ce dernier lui avait confié certaines charges, lui disait-il, qu'il voulût bien aussi lui accorder les moyens indispensables pour mettre à exécution ses augustes désirs. Eh bien, le 19 novembre, dans la matinée, ayant plié la feuille de papier et l'ayant mise dans l'enveloppe, il était sur le point de cacheter et d'expédier, lorsque lui arrive de Rome une lettre du Pape, qui répondait à chacune de toutes les demandes formulées un peu auparavant et prêtes, là, à être expédiées et qui lui donnait un accord sur tous les points demandés, du premier au dernier. — C'est vraiment un fait providentiel ! s'écria Don Bosco. Le Pape est réellement placé dans une atmosphère toute supérieure et miraculeuse.

La réputation de la Congrégation se répandait chaque jour davantage, de sorte que des prêtres, des curés, des monsignori venaient voir ou écrivaient, désireux de s'y inscrire ; si ce n'est que Don Bosco se montrait tout autre qu'enclin à les y encourager. Il avait l'habitude de dire : — Ceux-là, ayant dans leurs diocèses une situation, rencontrent toujours mille difficultés pour l'abandonner et c'est pourquoi je crois que beaucoup ne viendront pas. Si, ensuite, ils se décident à venir en surmontant tous les obstacles, le plus souvent, après peu de temps que nous les avons dans la maison, débute pour eux un manque de goût pour rester, parce qu'ils ne peuvent plus continuer leurs habitudes et doivent commencer une vie nouvelle. Par ailleurs, quant à nous, il faut que nous soyons fermes pour ne pas tolérer ces habitudes qui seraient contraires à nos règles et à nos traditions. Ce mécontentement de leur côté et cette détermination de notre côté feront que bien peu resteront. Personnellement je suis d'avis que, si ce sont de bons prêtres, ils peuvent faire très bien là où ils se trouvent, surtout en ces temps où les prêtres commencent tant à manquer. Que le Seigneur les bénisse là où ils demeurent. Moi, si je ne ferme pas la porte de nos maisons aux adultes, je ne vais cependant pas les chercher. —

L'un des prêtres venus en 1876 de Lugo est notre Conseiller professionnel, Don Joseph Vespignani. Dès sa première entrée à l'Oratoire il comprit la nature du milieu, nouveau pour lui.

Il était déjà très tard. Don Bosco avait confessé jusque vers dix heures, parce que le lendemain on faisait la récollection et partaient les Missionnaires. Don Vespignani le trouva tandis qu'il prenait le repas du soir, entouré de quatre ou cinq prêtres qui, debout ou assis, lui parlaient avec une grande familiarité. Ayant été invité à s'asseoir à sa droite, il lui tendit une lettre de recommandation écrite par Don Cerruti, car il venait d'accompagner ses frères au collège d'Alassio. Le Bienheureux passa la lettre à Don Rua, qui se tenait debout à côté de lui. L'ayant ouverte et ayant vu son contenu, ce dernier donna une réponse à Don Bosco :

— C'est un nouveau prêtre des Romagnes qui vient ici pour rester avec Don Bosco.

— Oui, oui ! fit Don Bosco, qui souriait en le regardant fixement. Vous venez pour rester avec nous un certain temps, peut-être une année, et ainsi voir comment nous faisons, nous autres, dans nos collèges, et ensuite vous en retourner dans votre pays et là-bas faire la même chose. —

Don Vespignani tomba des nues. A son départ de Lugo, son curé, ayant appris le but du voyage, lui avait littéralement suggéré de faire comme Don Bosco venait de dire à l'instant. Ayant surmonté le premier étonnement que lui avait causé cette mystérieuse répartie, il s'empressa de protester et de dire que non, qu'il n'aurait pas agi ainsi, mais que s'il l'acceptait, il resterait toujours avec Don Bosco. Le Bienheureux répondit : — Eh bien, à présent nous nous voyons à la lumière de cette lampe, mais demain, nous nous reverrons à la lumière du soleil et nous ferons connaissance. Vous êtes donc un nouveau prêtre ? Demain matin vous nous direz la messe de la communauté pour nos Missionnaires, qui vont partir vers l'Argentine. — Lui ayant souhaité une bonne nuit, il le confia à Don Rua, qui avec une très grande amabilité le conduisit dans sa chambre, lui prépara le lit, lui indiqua du doigt une inscription qu'on lisait dans un médaillon de porcelaine suspendu près du bénitier et, en lui souhaitant un bon repos, il se retira. L'inscription disait : « Dieu peut coûter tout ce qu'il veut, il n'est jamais cher ». Sentence d'or, qui devait bientôt venir de façon opportune dans ses souvenirs.

Pour les jeunes abbés et les prêtres qui voulaient entrer en

Congrégation, on demandait toujours les lettres testimoniales de leurs Evêques ; mais le plus souvent les Evêques ne les délivraient pas. C'est pourquoi le Bienheureux décida de s'accrocher à la méthode employée par les Barnabites. Il fit donc imprimer des formulaires semblables aux leurs et à chaque postulant il en envoyait un, pour qu'il le signât et l'adressât à son Ordinaire. Ensuite peu importait si celui-ci répondait ou ne répondait pas : il n'y avait plus rien qui s'opposât à l'acceptation. Quant aux jeunes qui faisaient leurs études dans les maisons salésiennes, nous savons déjà que Don Bosco avait plein pouvoir pour les accepter, quel que fût l'âge qu'ils avaient. Malgré de semblables précautions il reçut du Cardinal Ferrieri, alors pro-préfet de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, une remontrance conçue en ces termes :

Très rév[érend] *Monsieur*,

Il est parvenu à la connaissance de cette S[acrée] Cong[régation] des Evêques et Réguliers, que V[otre] S[eigneurie] a toujours reçu dans votre institut Saint-François de Sales les jeunes, sans demander les lettres testimoniales aux Evêques respectifs conformément au décret *Romani Pontifices* [Les Pontifes Romains] promulgué par la S[acrée] Cong[régation] *super statu Regularium* [sur l'état des Réguliers] en date du 25 janvier 1848. Ce qui, selon des réclamations reçues à ce sujet, a été la cause que soient reçus par vous et donc présentés à l'Ordination quelques jeunes qui avaient été renvoyés du Séminaire pour conduite immorale. C'est pourquoi la S[acrée] Cong[régation] vous invite à faire connaître si Vous avez obtenu quelque dispense spéciale par rapport à l'Observance du décret précité ; autrement Vous devrez, en ce qui concerne votre Institut, vous conformer au même décret, dans lequel il n'est pas fait la moindre exception pour quelque Cong[régation], Société, Institut ou Maison, même de vœux simples. Tout cela devait vous être communiqué pour votre règle de conduite et dans le gouvernement de vos affaires, et que Dieu vous garde.

A la disposition de V[otre] S[eigneurie],

Rome, 28 *novembre* 1876.

S. Card[inal] FERRIERI pro-Préf[et].
ENÉE SBARRETTI, Secrét[aire].

Le Serviteur de Dieu avec un retard dont nous ignorons la cause, répondit ainsi à Son Eminence.

Eminence Rév[érendissi]*me*,

J'ai reçu le rappel à l'ordre que V[otre] E[minence] Rév[érendissi]me daigna m'envoyer et je Vous remercie pour la manière, toute paternelle, dont Vous

m'en avez donné communication. Deux choses me sont demandées : si j'ai personnellement obtenu quelque dispense au sujet des lettres testimoniales des Ordinaires selon le décret *Romani Pontifices* (25 janvier 1848) ; si j'ai accepté des jeunes expulsés du Séminaire de Turin.

Pour la 1ére, je réponds affirmativement. Dès que dans la Congrégation Salésienne on observa que tous les postulants étaient des jeunes accueillis dans nos maisons pour faire leurs études littéraires, et par conséquent peu ou pas du tout connus des Ordinaires respectifs, et que le plus souvent ils appartenaient à d'autres nations ; ayant eu le conseil d'un haut personnage, on demanda, et la clémence du S[aint]-Père accorda, que parmi tous ceux qui seraient accueillis dans nos maisons, nos internats, nos pensionnats quiconque aurait, en temps voulu, adressé la demande de faire partie de la Pieuse Société Salésienne serait dispensé des lettres testimoniales indiquées ci-dessus, [accord donné] *vivæ vocis oraculo* [de vive voix] (audience du 3 mai 1876 - [Voir pages 193 et 647]). Plus tard, quelques prêtres ayant adressé la demande de s'inscrire à cette Congrégation, la même dispense était étendue à tous indistinctement (10 nov[embre] 1876 *vivæ vocis oraculo* [de vive voix]). Cependant dans le désir de ne pas contrarier les Ordinaires diocésains, au service desquels est totalement dédiée cette congrégation, chaque fois qu'il s'est agi de l'acceptation de séminaristes ou de prêtres déjà inscrits *in Albo Clericorum* [dans l'Annuaire des membres du Clergé] d'un diocèse, on a toujours demandé ces lettres aux Ordinaires concernés et ils les donnèrent de bon gré. A l'exception de l'Archevêque de Turin : comme il jugeait bon de ne pas les accorder, nous avons mis en pratique la deuxième partie du même décret qui invite à écrire au S[aint]-Siège.

Pour le 2ème rappel à l'ordre au sujet de l'acceptation de *membres du clergé expulsés du Séminaire* que nous aurions acceptés et présentés aux Ordinations Sacrées, je dois répondre négativement, comme on le fit déjà observer à ce même Archevêque, qui est le nôtre, et, une fois, en présence de l'Archevêque de Verceil lui-même. A moins que l'on ne veuille faire des rappels à l'ordre parce que momentanément ont été acceptés quelques pauvres séminaristes : ils avaient été expulsés du Séminaire et se retrouvaient à la rue ; alors ils furent charitablement reçus non pour être Salésiens, mais pour être mis à l'abri et pour pourvoir à leurs besoins et empêcher leur effondrement spirituel et temporel. C'est pourquoi, moi, j'invite respectueusement notre Archevêque, toujours vénéré, à bien vouloir indiquer le nom d'un seul membre du clergé *expulsé du séminaire pour conduite immorale*, qui ait été reçu dans la Congrégation de S[aint] François de Sales. Personnellement, après avoir répondu à ces rappels à l'ordre, je m'enhardis à supplier V[otre] E[minence] de bien vouloir prier de ma part notre Archevêque de Turin lui-même de faire connaître le motif de certaines mesures sévères mises en application à l'égard des Salésiens. Par ex[emple] :

1° Il a retiré au pauvre prêtre qui vous écrit le droit de confesser en donnant une permission limitée et en refusant de la prolonger, sans en avoir jamais donné la raison ni avant ni après (1).

---

(1) Nous avons raconté cet ignoble incident dans le chapitre XXII du volume XI [des *Mémoires Biographiques*] ; mais nous avons oublié d'y faire une

2° Il empêche que dans nos maisons on prêche la retraite spirituelle à quelques Instituteurs civils qui à l'époque des vacances d'automne désirent vivement participer à quelques jours de récollection.

3° Il refusa l'autorisation de prêcher à plusieurs de nos prêtres qui travaillent dans nos Oratoires des dimanches et des jours de fête au bénéfice d'enfants en danger.

4° Invité à venir prendre part à quelque cérémonie sacrée, il refuse de venir et ne permet pas que d'autres soient invités.

5° Il ne veut pas venir administrer le Sacrement de la Confirmation et il ne permet pas qu'un autre vienne l'administrer.

Ces mesures et d'autres de ce genre supposent de graves motifs que l'on ne pourra jamais connaître.

En exposant tout cela, je n'ai pas l'intention de faire des réclamations, mais uniquement d'avoir connaissance de ce qui peut entraver de cette façon le bien des âmes. Que l'on me dise les choses clairement et exactement, et je promets dès maintenant d'exécuter ensuite fidèlement tout ce que le S[aint]-Siège conseillera comme pouvant tourner à la plus grande gloire de Dieu. J'ajoute encore une prière. Chaque fois que V[otre] E[minence] aura un motif de me donner un avertissement, une rectification, un conseil, vous ferez pour les Salésiens une grande œuvre de charité en voulant bien nous les communiquer. Nous pouvons dire que le Saint-Père est notre fondateur et qu'il nous a dirigés presque personnellement ; c'est pourquoi nous désirons tous ardemment travailler pour la gloire de l'Eglise jusqu'au dernier soupir. Toute pensée du Souverain Pontife ou de n'importe quelle Sacrée Congrégation sera pour nous un véritable commandement à ne jamais transgresser. Avec la plus profonde gratitude et avec les plus respectueux hommages j'ai le grand honneur de m'incliner et de me déclarer

De V[otre] E[minence] Rév[érendissi]me, [*Très humble Serviteur*]

Turin, 16 *décembre* 1876. J[ean] BOSCO Pr[être].

Egalement, depuis les professions libérales, on regardait vers l'Oratoire : des avocats, des notaires, des employés, et même des médecins désiraient ardemment y trouver un asile, où se réfugier en abandonnant le monde. Il y eut un moment où le Bienheureux Don Bosco, impressionné par ce phénomène, examinait le projet d'établir une maison spécialement pour une telle classe de personnes, non seulement pour leur permettre de connaître et d'être connues, mais aussi parce que généralement elles avaient besoin d'apprendre en théorie et en pratique ce qu'était l'esprit religieux. Mais cette idée ne fut jamais réalisée, parce que l'expérience démontra qu'il n'y avait pas nécessité : en effet, les adultes furent toujours si peu nombreux à se fixer dans la Congrégation.

---

observation. Ce qui alors tourmenta plus cruellement le Serviteur de Dieu fut de se douter que quelque accusation calomnieuse de nature délicate avait été le motif de la singulière mesure.

Mais bien plus qu'il ne le faisait pour les adultes, le Bienheureux Don Bosco avait à cœur de s'intéresser aux jeunes espoirs de la Congrégation. Au cours de l'année scolaire, c'est surtout les jeunes abbés novices que, personnellement, il ne perdit pas de vue : à leur progression vers le mieux il avait déjà donné une forte impulsion lors de la reprise des cours. Pendant le noviciat les matières profanes étaient encore un peu encombrantes. Pour le latin il fallait donc se limiter à traduire et à expliquer les psaumes et une des Vies écrites par S[aint] Jérôme ; pour l'italien, l'une des trois parties [de la Divine Comédie] de Dante ; pour la philosophie, la logique et l'ontologie. Il estimait, quant à lui, que de cette façon il serait totalement possible aux novices de s'appliquer sérieusement aux occupations et aux pratiques propres à l'année d'épreuve [qu'est le noviciat].

D'autre part, il tenait beaucoup aux cours de pédagogie : il convenait qu'elle fût étudiée d'une manière plus adaptée pour nous. Il aurait voulu qu'y prévalût un traité à intituler *Le maître* [salésien] *et l'assistant salésien*, subdivisé en autant de chapitres de ce genre : comment doit se comporter l'assistant dans le dortoir ; l'assistant de promenade ; l'assistant à la chapelle ; l'assistant pendant la classe ; comment devrait se comportait le maître salésien au sujet de la ponctualité à se trouver en classe, au sujet de la discipline, des récompenses, des punitions et ainsi de suite. Ces leçons seraient données durant l'année d'épreuve [qu'est le noviciat], ensuite on les imprimerait, et elles formeraient un manuel pour notre usage.

Aux séparations déjà effectuées, il en restait une à ajouter : séparer les novices des profès au réfectoire. — En tout lieu et en tout temps, disait-il, les novices doivent avoir sous les yeux la règle. En se trouvant avec les profès, auxquels il peut arriver ou par nécessité de faire des exceptions à la règle ou par négligence de ne pas en tenir compte, les novices perdent le désir d'adopter entièrement ce style de vie qui, réalisé comme il faut, serait pour eux source d'une grande satisfaction et d'un grand avantage. — Une autre chose lui semblait à modifier au réfectoire. Jusqu'alors y avaient été également les Supérieurs majeurs ; mais il ne lui paraissait pas approprié que des jeunes gens, à peine revêtus de la soutane, fussent mis à table au même rang que Don Bosco, que Don Rua et que

les autres. Ils auraient néanmoins les mêmes menus que les Supérieurs ; mais si, pour les plus âgés, des mets particuliers étaient nécessaires, la raison voulait qu'il leur fût possible de les prendre sans qu'il arrivât pour les jeunes d'en être les témoins ou en tout cas de remarquer la différence. Il dit même qu'il était souhaitable que les membres du Chapitre Supérieur eussent leur table dans une salle à part, où entre autres il y eût une plus grande liberté de parler sans risque d'indiscrétions de la part des commensaux.

Comme les lecteurs ont pu l'observer, nous sommes encore à l'époque où notre Bienheureux Père réglait lui-même les affaires, grandes et petites, qui concernaient le personnel de la famille salésienne. En est également une preuve ce petit billet retrouvé dans les papiers de Don Lemoyne, Directeur du collège de Lanzo. Comme approchait la date des Ordinations sacrées, il lui écrivit : « Cher D. Lemoyne. — Que Varaja [= Varaia] commence tout de suite sa retraite spirituelle et qu'il aille à Borgo S[an] Martino. Ordinations, 3 septembre ». L'ordinant était donc le si bienveillant évêque de Casale, Monseigneur Ferrè. Dans ces notes de famille [en lien avec le titre de ce chapitre], un aperçu sur notre ordinand ne sera pas hors de propos. En 1868*, Antoine Varaja [= Varaia], élève à Lanzo, devait abandonner le collège pour des motifs de famille. Très affligé, la veille de son départ, il fit un rêve. Il eut l'impression d'entrer dans le parloir, près duquel il y avait une petite balançoire installée pour s'amuser ; mais, à son grand étonnement et avec un frisson, il trouva là Jésus Christ, par la vive clarté et la divine majesté duquel il fut si frappé qu'il lui sembla tomber à terre, évanoui. Le divin Sauveur le prit par la main, le releva et le tint de cette façon en lui disant : — Ne crains pas : moi-même je te servirai de père (le jeune était orphelin), puisque les hommes t'abandonnent. Aie confiance en moi. —

Varaja [= Varaia], agenouillé près de Jésus, lui dit : — O Seigneur, faites-moi la grâce que je sois prêtre et missionnaire. — Jésus le regarda d'un air de bonté ineffable, puis avec un sourire il lui répondit : — Et l'un et l'autre ! — Oui, ô Seigneur, reprit le jeune, faites de moi un prêtre et un missionnaire. — Et Jésus répéta sans cesse avec le même sourire : — Et l'un et l'autre ! —

---

* Voir *Mémoires Biographiques*, au volume IX, pp. 461-463.

La promesse se réalisa. Deux ans plus tard, il revenait au collège, accepté gratuitement. En 1876, il reçut l'Ordination sacerdotale, ensuite [= une douzaine d'années après] il fut envoyé comme Directeur de la maison de S[aint]-Cyr en France, et finalement en décembre 1891 les Supérieurs l'envoyèrent dans les missions de la Palestine, où il termina saintement ses jours [et mourut] le 19 octobre 1913.

Parmi les événements de famille [en lien avec le titre de ce chapitre], également celui, qu'à présent nous nous mettons à relater, convient bien. Dans les psaumes et les cantiques de la Bible les écrivains inspirés chantent parfois les louanges de Dieu, en racontant par le menu et avec des accents de gratitude les bienfaits largement accordés par la divine Bonté au peuple élu et en invitant toutes les créatures à magnifier avec eux le Dispensateur de tous les biens. C'est une hymne de ce genre que le Serviteur de Dieu fit monter vers le Seigneur d'un cœur rempli de reconnaissance le soir du 25 novembre. C'était l'heure habituelle de l'intimité, après les confessions, sur le lieu du repas, avec un groupe de dix ou douze prêtres qui l'entouraient. En évoquant le passé lointain et le passé proche, il vint à parler des grâces par lesquelles le Seigneur avait favorisé et favorisait l'Oratoire ; et il ne s'attarda pas sur une mention générale, mais il rappela une longue série de faits, tandis que les personnes présentes faisaient chorus avec lui soit en lui présentant de nouvelles idées soit en bénissant Dieu. Nous croyons qu'il est bien de reproduire cette suite de réminiscences, en laissant la parole à Don Bosco, mais après avoir effectué tout d'abord, également avec ses paroles, une observation.

Don Bosco reparlait volontiers des événements passés tandis que sa famille s'agrandissait beaucoup et se développait. La raison, il l'a dite et redite ; mais il l'a proclamée d'une manière particulière, et elle fut recueillie par le chroniqueur, le 21 décembre. En présence du professeur Bacchialoni, titulaire de la chaire des lettres grecques à l'Université Royale, et de plusieurs Salésiens il s'exprima lui-même de cette façon : — Je suis heureux de raconter les événements anciens de l'Oratoire. Quelquefois ce sont des faits qui concernent aussi Don Bosco. Mais je ne les raconte pas par vanité. Oh non ! Dieu merci, celle-ci n'entre pas en jeu. Mon but est uniquement de raconter les actions magnifiques de la puissance de Dieu et de faire voir que, lorsque Dieu veut une chose, il se sert d'un intermédiaire quelcon-

que, même du plus faible, du plus inapte, pour faire que n'importe quel obstacle soit surmonté. —

A présent venons-en à l'[hymne de gratitude] annoncée *Cantemus Domino* [Chantons pour le Seigneur], dans lequel Don Bosco fit voir comment, en beaucoup de circonstances, Dieu avait montré qu'il aimait l'Oratoire, en en préservant les habitants de morts tragiques ou prématurées.

— Il y a deux ans, commença-t-il à dire, le jour de la S[aint]-Joseph, tandis que sonnait la plus grosse cloche et que de nombreux jeunes conversaient réunis en groupes sous le clocher, subitement tous ensemble ils se retirèrent sans savoir pourquoi, et voici que le battant qui tombait arrive en bas, en brisant la corniche des arcades et en rebondissant sur le sol sans faire de mal à personne. Don Lazzero, qui se trouvait dans les parages, à ce fracas et au cri ds jeunes se retourne effrayé et voit Don Ghione qui, tout joyeux, portait sur une épaule le gros morceau de fer, en faisant une grande fête. Don Ghivarello, avec ses connaissances en mécanique, assurait que pendant la chute ce poids avait la violence de choc d'un boulet de canon.

— L'année dernière également, le dix-neuf février, premier jour du mois de S[aint] Joseph, Don Rua et Buzzetti, ayant entendu au cœur de la nuit un bruit étrange du côté de la cour proche du jardin, se lèvent et descendent, en craignant que les voleurs n'aient pénétré dans la maison. Et voici que dans le sol Buzzetti indique du doigt à Don Rua une grande tache, qui semble un trou, et tout de suite il le fait s'éloigner à reculons de cet endroit. Dès qu'ils se furent écartés de quelques pas, le terrain, sur lequel ils s'étaient arrêtés de courts instants, céda : c'était la voûte de la fosse d'aisances qui s'effondrait et la fosse était profonde de trois mètres et pleine jusqu'au bord. Encore un instant, et Don Rua et Buzzetti seraient allés mourir dans ce misérable accident.

— Dans le premier bras de la nouvelle maison s'écroula le mur du milieu, s'effondrèrent l'une sur l'autre les trois voûtes des trois étages proches de l'église, tomba la foudre dans le dortoir S[aint]-Louis, et en aucun des trois cas il n'arriva de malheurs aux personnes.

— Aldroandri, un jeune de Guastalla recommandé par Monseigneur Rota, tomba du haut du balcon dans la cour de la

gymnastique. La hauteur était de sept mètres ; le pauvre garçon, en heurtant le sol se blessa au ventre ; mais quelques minutes plus tard il se relevait et riait. Le médecin accourut et vit qu'il fallait lui coudre une large plaie. Trois jours après, il y eut une promenade générale à Superga : il voulut y aller lui aussi et courut tellement que la couture craqua. Quant à lui, sans perdre sa tranquillité, il alla jusqu'à l'omnibus, et quand il en descendit il vint tranquillement à la maison. Le médecin lui avait à peine renouvelé la couture et le pansement que, lui, il épluchait joyeusement et mangeait une pomme. Il fut complètement guéri.

— Il y a quelques jours, un jeune de la classe de sixième, en courant pour se cacher tandis qu'il jouait à *tingolo* [à cache-cache], mit le pied dans l'ouverture pratiquée pour le monte-charge du nouveau réfectoire et tomba dans la cave. Mais aussitôt après sa chute, sans même réfléchir au danger couru, il ressort en s'enfuyant pour ne pas se laisser attraper par celui qui le poursuivait.

— Une grande porte latérale de l'église Marie-Auxiliatrice se renversa sur le dallage du trottoir couvert où, très entassés, les jeunes jouaient ; mais à aucun il n'arriva le moindre mal. Il y eut le danger, pour au moins une vingtaine, d'être écrasés.

— Un jeune jouant au [gendarme et au] voleur, se cacha à l'intérieur d'un tuyau aménagé dans le mur et destiné au passage des balayures [vers une poubelle]. Un autre se lance derrière lui, le poursuit dans ce trou et lui crie : — Prends garde, je suis un serpent et je vais te manger ! — Le pauvre diable s'évanouit de frayeur. On le tire vers l'extérieur et on le porte à l'infirmerie : il ne donne pas signe de vie. Le médecin vient, et il ne sait pas quoi dire et, tandis qu'il fait les préparatifs pour lui appliquer quelque chose capable de faire réagir énergiquement et qu'une autre personne pense au Sacrement des Malades, lui, il se lève d'un bond, se frotte les yeux et dit : — Maintenant je vais bien, — et, sans plus attendre, il s'échappe de l'infirmerie, en y laissant les personnes présentes dans le plus grand étonnement.

— Quelques jeunes étaient allés prendre des vacances dans la maison de Trofarello : Fiore tomba dans un profond vivier. Finocchio se jeta dedans pour le sauver. La première fois, il ne réussit pas ; remonté à la surface pour respirer, il plongea de nouveau et réapparut en poussant vers le haut son compagnon, qui aussitôt fut tiré par les autres

vers l'extérieur. Il en fallut du temps pour le faire reprendre connaissance ! Personne ne peut décrire la désolation et l'effroi des condisciples et du professeur Francesia.

— Lors de la construction de [la Basilique] Marie-Auxiliatrice, il n'arriva aucun accident. Ce fut vraiment un miracle. Don Savio, qui marchait à travers les échafaudages à la hauteur de la coupole, posa le pied sur une planche, qui bascula comme un levier ; mais il put s'accrocher à une perche verticale de l'échafaudage et il ne tomba pas.

— Tombèrent deux fois les contrepoids de l'horloge dans la petite église, brisèrent une marche, mais ne firent de mal à personne.

— Et le feu ? Il prend à la chambre du deuxième étage à côté de Don Bosco, mais Don Cagliero réussit à l'éteindre. Il brûle la paillasse de Menzio pendant quelques heures sans que ne se forme la flamme : celle-ci se produit seulement lorsque quelqu'un est entré, mais en un instant elle est éteinte. Et quand les jeunes faisaient leur café à l'intérieur d'une malle dans le dortoir ? A l'apparition de l'assistant, pour ne pas être pris en flagrant délit, ils baissaient le couvercle et sortaient du dortoir, en y laissant l'alcool [du réchaud] allumé. Et jamais d'incendie ! Et quand, cette année, pendant l'extinction de l'incendie de l'usine Tensi, les brocs d'eau tombaient en volant depuis les tuiles sans faire de mal à personne, bien que, juste en dessous, la cour fût pleine de jeunes ?

— Et les jeunes qui tombent continuellement et ne se font pas mal ? L'un d'eux cogna la tête avec une telle force contre le pilier que par contrecoup il rebondit trois pas en arrière : il paraissait mort. Il avait le front marqué d'une fente ; et pourtant, trois jours après, il jouait tranquillement avec les autres. Deux se heurtent entre eux avec une telle violence que tous les deux tombent à la renverse chacun de son côté ; l'adversaire de la partie court pour les déclarer prisonniers et, eux, ils se relèvent d'un bond et s'enfuient, comme si de rien n'était. L'un des deux, avec une jambe cassée en deux endroits, court encore un moment pour ne pas se laisser prendre, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé. Soigné et guéri, le voilà de nouveau dans les parties de récréation. Quel enthousiasme dans le jeu pendant le temps de la récréation ! C'est vraiment quelque chose de poétique.

— Et ensuite il y a la guérison de Don Bosco à Varazze. Quand il rentra à l'Oratoire, vous, vous étiez tous émus ; mais, lui, il disait à Don Rua et à Don Bonetti qu'il avait faim et il les priait de lui donner à manger. Et quand il vint parler aux jeunes, en entendant sa voix qui était faible et traduisait un peu de la difficulté, aucun n'osait sur le moment fixer les yeux sur le visage de Don Bosco, parce que tous les avaient pleins de larmes.

— Et l'explosion de la poudrière ? Et le choléra qui par deux fois fait son apparition à Turin et ne fait aucun mal à l'Oratoire, malgré la participation active des prêtres et des jeunes abbés à l'assistance des cholériques ? Et la vie de Don Bosco à laquelle tant de fois on a attenté ?

— En 1864 Don Cerruti tombe malade à Mirabello. Don Bosco lui fait dire d'assurer les cours pour les élèves des classes de troisième et de seconde. Il obéit, mais il rechute si gravement que l'on craint pour sa vie. Don Rua adresse alors une supplication à Don Bosco, pour qu'il dispense Don Cerruti d'assurer ces cours si lourds. Don Bosco lui répond : que Cerruti continue à faire classe. Et Don Cerruti continue. Le soir du premier jour il se sent épuisé ; mais le deuxième jour il continue à faire classe et va mieux, le troisième il est guéri presque parfaitement. S'appuyant sur la parole de Don Bosco, toutes les semaines il effectue le voyage à Turin pour assister à quelques cours universitaires et il n'en souffre pas. Plus tard, envoyé pour ouvrir et diriger la nouvelle maison d'Alassio, il était si faible qu'il craignait qu'il aurait à mourir en route. Va, lui dis-je, après avoir entendu ses justes observations. Don Cerruti partit ! Pendant les premières heures il lui semblait presque qu'il aurait à s'évanouir ; mais il arriva à Alassio en pleines forces. S'il doit un jour raconter comment *vir obediens loquetur victorias* [l'homme obéissant chantera ses victoires], il ne devra pas, pour sa part, chercher des exemples dans les livres ! —

Si le jeune [prêtre] Erminio Borio s'était trouvé présent, il aurait pu raconter à ses compagnons le cas qui lui était arrivé à l'automne et qu'il décrivit dans l'une de ses lettres douze ans plus tard. Les fièvres tierces, qu'il avait attrapées à Borgo S[an] Martino pendant les mois d'été de 1876, l'avaient à moitié abattu. Envoyé à Alassio pour les bains, ce fut pire ; il essaya l'air natal, mais sans aucune amé-

lioration. Avec tout cela il reçut l'ordre de se préparer aux examens du certificat de fin d'études secondaires ; c'est pourquoi il vint à Turin au collège de Valsalice. Si ce n'est que l'anxiété et la fatigue de l'étude rendirent dans son cas les fièvres plus persistantes que jamais. Un jour, vers deux heures de l'après-midi, il sent venir en lui les habituels frissons : pris de désolation, et tout autant pour avoir un peu de réconfort de la part des Supérieurs, il descendit à l'Oratoire, à pied, en proie à un délire qui lui rendait difficile de voir la route et de marcher. Finalement arrivé, Dieu sait comment, à l'Oratoire, il tomba aussitôt sur Don Bosco qui se promenait sous les arcades, et il lui donna un baiser sur la main. Le Serviteur de Dieu, l'ayant vu si épuisé et pâle et lui ayant demandé affectueusement ce qu'il avait, lui mit la main sur la tête et, après être resté un moment comme en train de réfléchir, il lui dit avec cet air de réconfort qui lui était propre : — Prends courage. — Ayant pris congé de lui, le jeune abbé monta pour aller se reposer. Tandis qu'il restait assis dans la petite salle située à côté du bureau du préfet, l'accès de fièvre le quitta et sans retour. En effet, il demeura pendant quatre autres années à Borgo S[an] Martino, et il n'eut plus à supporter d'ennuis de cette nature.

Parmi les événements de famille ont une part importante les trésors spirituels. Deux Brefs pontificaux étaient arrivés au mois de septembre pour enrichir de faveurs spirituelles la famille religieuse du Bienheureux Don Bosco. Le premier Bref disposait que certaines facultés accordées à la maison principale étaient étendues à toutes les maisons de la Congrégation ; en vertu de ces facultés on pouvait donc ériger des oratoires privés au profit des confrères Salésiens et de tous ceux qui d'une manière quelconque appartiendraient à ces maisons : en n'importe quelle solennité de l'année ils pourraient satisfaire au précepte ecclésiastique. Le second Bref accordait pour toutes les églises et tous les oratoires de la Congrégation la faculté de célébrer la sainte Messe, d'administrer la sainte Eucharistie à tous les fidèles, d'expliquer et de prêcher la parole de Dieu, de faire le catéchisme aux enfants, de conserver le Très saint Sacrement, de l'exposer solennellement à la vénération des fidèles et de donner avec lui la sainte bénédiction. Ces facultés avaient déjà été accordées au Serviteur de Dieu pour les oratoires de Turin par

Mgr Fransoni et Mgr Riccardi ; mais les deux Brefs pontificaux étendaient les mêmes faveurs à toutes les maisons de Don Bosco, quel que fût le diocèse dans lequel elles seraient sur le point de s'ouvrir. De cette façon Don Bosco obtenait par petits paquets un peu de ces privilèges qu'il n'était pas arrivé à obtenir d'une autre manière, ainsi que nous l'avons amplement exposé dans le volume onze (1).

---

(1) App[endice], Doc[uments] 35 et 36, [pp. 675-677].

CHAPITRE XIV

Evénements des collèges.

Des événements des collèges, nous en avons un tout petit peu à raconter pour la seconde moitié de l'année. Commençons par la Ligurie. Le Bienheureux Fondateur revint deux autres fois dans ces régions, d'abord en juillet et ensuite à l'occasion du départ des Missionnaires. La seconde fois, ce fut plutôt pour un passage ; nous en parlerons quand le récit portera sur les Missionnaires. En juillet, par contre, ce fut une vraie visite ; nous sommes cependant obligés d'en suivre les traces en nous basant sur des documents qui se montrent plutôt chiches.

Le jeudi 20 juillet, nous le trouvons à Alassio, grâce à deux lettres qu'il écrivit de là-bas à Nice et à Turin. A Nice, les pourparlers étaient en cours pour l'acquisition de la nouvelle maison ; Don Ronchail en conduisait les démarches secrètes, mais toujours selon les directives du Bienheureux, qui au mois de juin lui avait déjà envoyé ces instructions détaillées, claires et fermes.

Très ch[er] *D. Ronchail,*

Ayant un peu réglé les affaires principales et urgentes, je passe à nos affaires de Nice qui, elles aussi, me tiennent grandement à cœur. Je te dis donc :

1° Les indulgences annoncées, et à communiquer au moyen de la feuille que je t'ai envoyée, concernent également les collecteurs et les bienfaiteurs du Patronage S[aint]-Pierre, passés, présents et futurs. Et même peuvent bénéficier de ces faveurs et d'autres, dont je t'enverrai les imprimés, tous ceux qui deviendront nos bienfaiteurs. Tu verras cela d'après le Bref qui est déjà en cours d'impression.

2° Pour la maison Gautier [= Gauthier] il faut que tu parles avec notre cher Baron Héraud qui doit nous aider à faire le grand miracle pour recueillir les ressources nécessaires. Tu le prieras de ma part d'aller avec toi chez le bienveillant notaire, M. Sajeto, pour lui demander si moyennant une hypothèque adéquate on ne pourrait pas trouver une somme qui nous est nécessaire. Au cas où il faudrait des immeubles pour garantir un emprunt, nous pouvons engager nos maisons et nos terrains jusqu'à la somme que l'on désire. Personnellement je préfère effectuer l'emprunt en France, parce qu'il se produirait une grande baisse en changeant nos billets de papier en monnaie d'or.

3° Puis, au cas où l'on ne trouverait absolument pas cet emprunt, que l'on demande alors à M. Sajeto s'il pourrait pourvoir à notre besoin au moyen de créances hypothécaires, que je pourrais avoir à ma disposition jusqu'à cinquante mille f[rancs] et dont le recouvrement n'est pas lointain.

4° Si, ensuite, on ne peut absolument pas effectuer le moindre de ces projets, que l'on me réserve d'une manière formelle deux mois, et je me procurerai par ici tout ce que l'on ne pourrait pas se procurer là-bas.

Mais, avant toute autre chose, il est indispensable que l'immeuble soit sûr et que les paiements soient garantis ou par l'hypothèque locale ou par une autre propriété.

L'Evêque fait montre de tout son bon vouloir et au cas où il nous manquerait encore quelques milliers de francs, je crois qu'il ne nous laissera pas dans l'imbroglio.

L'av[ocat] Michel est-il déjà arrivé [à quelque chose] ? Je compte beaucoup sur lui ; et je sais que dans la nécessité grave il fera lui aussi de grands efforts.

Le Prince Sanguskhi [= Sanguszko] a-t-il fait quelque chose ? La Mairie, le Gouvernement, par l'intermédiaire du Préfet, ne peuvent-ils pas apporter aussi une partie ?

Adieu, cher D. Ronchail, salue tous nos chers confrères et nos fils, et demande à Rabagliati s'il est disposé à aller faire l'organiste à Buenos Aires : D. Cagliero l'attendrait.

Priez pour moi, assure de mes humbles respects M. le Baron Héraud, M. Audoli, et crois-moi en J[ésus] C[hrist] un

Turin, 5-6-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

A présent donc, alors qu'on était près de conclure, il envoie d'Alassio à Don Ronchail des normes opportunes, en émaillant de nouvelles de famille les communications d'affaires.

Mon très ch[er] *D. Ronchail,*

Ta lettre vient me rejoindre à Alassio, où je m'arrête aujourd'hui et demain avant de revenir à Sampierdarena où je suis appelé. J'avais envisagé d'aller faire un tour jusqu'à Nice, mais de graves affaires m'en empêchent.

Tu auras eu des nouvelles de la mort de D. Giulitto ; avant-hier survenait celle de Piacentino à Alassio. D. Guidazio est gravement malade à Nizza-en-Montferrat. Le Jeune abbé Vigliocco et Giovannetti sont également en mauvaise situation. Tu vois comme nous rend visite le Seigneur ! Prions et prions beaucoup.

Dieu, tel un bon Père, nous bénit en d'autres choses. Les maisons d'Amérique vont excellemment ; cette année, nous avons environ 200 prises de soutane, dont environ quatre-vingts pour la Congrégation.

Je prierai et ferai prier pour M. le Prince Sanguskhi [voir * page 431] et pour la Princesse [sa] mère qui sera certainement très affligée. Mais, lui, il mourut saintement…

A nous maintenant. En plus de ce que t'aura écrit Don Rua depuis Turin, tu peux tenir pour base :

1° Etablir un compromis pour l'acquisition de la maison Gautier [= Gauthier], avec le délai d'un mois pour payer la somme intégrale, à compter à partir de la date du compromis. Franchise d'hypothèque.

2° Pendant ce temps-là je ferai en sorte de mettre à ta disposition les trente mille francs et même davantage, si c'est nécessaire.

Sur ces bases, réunis, ou mieux prie de se réunir, messieurs l'Av[ocat] Michel et le Baron Héraud et dis-leur que, nous étant mis à danser d'un commun accord, il faut que nous conduisions la danse à son terme au prix de n'importe quelle fatigue, de n'importe quelle sueur, de n'importe quel bâillement et même de n'importe quoi en plus.

Dieu le veut et cela suffit. J'ai parlé longtemps avec Mgr Sola qui se montra très désireux d'agir ; et il m'a dit qu'arrivé chez lui, peut-être aujourd'hui ou demain, il s'occupera *totis viribus* [de toutes ses forces] de la maison Gautier [= Gauthier], qu'il veut participer personnellement avec une autre somme, et il espère aussi quelque chose venant d'autres personnes ; et il m'invita à signifier une telle chose à toi, à M. le Baron et à l'Av[ocat] Michel.

Remarque bien que nous avions des recouvrements certains, sur lesquels je comptais. Ils sont sûrs, mais à présent il naît une difficulté au niveau des délais. Cependant j'ai déjà pourvu autrement et pour les délais auxquels je fais allusion nous nous ferons honneur.

Remercie d'une manière spéciale les deux personnes mentionnées qui se font les champions de notre cause : j'ai un diplôme, préparé pour elles, qui leur fera plaisir et que je leur enverrai dès que quelqu'un d'ici se rendra personnellement chez vous.

Il est bon aussi de noter qu'avant de payer, on fasse l'acte libératoire de toute hypothèque qui pèserait sur notre immeuble.

Prends grand soin de ta santé, assure de mes humbles respects ces Messieurs nommés ci-dessus et nos autres bienfaiteurs insignes.

Ici tous t'envoient de fraternelles salutations et moi je serai toujours pour toi en J[ésus] C[hrist] un

Alassio, 20 *juillet* 1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Revêtue de la même date, l'autre lettre écrite à Don Rua a plus d'un lien avec la précédente.

Très cher D. Rua,

J'ai écrit à D. Ronchail qu'il établisse donc le compromis pour la villa Gautier [= Gauthier] avec l'obligation de payer d'ici un mois. De quelque manière nous trouverons.

Pour ta gouverne, nos collèges souffrent tous d'une terrible sécheresse, par conséquent on ne peut rien espérer.

Samedi soir je serai à Varazze, j'y passerai le Dimanche. Lundi je serai à Sampier d'Arena : je resterai quatre jours pour fournir *quibus* [des sous] (1) pour D. Albera ; pour le samedi suivant je serai à Turin, à moins que la maladie de D. Guidazio ne me fasse changer d'itinéraire.

Envoie-moi à San Pierd'arena sept ou huit circulaires pour les missionnaires.

La mort des confrères récemment décédés a produit chez tous un grand découragement. Prions.

D. Belmonte ferait-il bien comme directeur à Montevideo ?

D. Bruna (2) ferait-il à Trinità ?

Que Dieu nous bénisse tous.

Tu diras aux jeunes abbés et à ceux qui se préparent à l'être qu'on nous propose trois grands établissements au Chili, où l'on peut gagner des milliers d'âmes à Dieu.

Je suis pour toi en J[ésus] C[hrist] un

Alassio, 20-7-76.

ami très affectionné
J[ean] BOSCO Pr[être].

Depuis Alassio ou en allant vers Alassio, le Serviteur de Dieu fit un tour à Albissola [Marina] pour réconforter madame Suzanne

---

(1) L'expression régulière est *conquibus* ou *cumquibus*, sous-entendu *nummis* et veut dire littéralement « avec quelles ressources, les ressources avec lesquelles » faire quelque chose ; mais on l'emploie dans le sens d'« argent ».

(2) Il s'agissait d'une fondation à Trinità, dans la circonscription de Mondovì. Don Dominique Bruna fut un fils si exemplaire de Don Bosco qu'il mérite une mention spéciale, et nous la transcrivons à partir du manuscrit déjà cité de Don Picollo [= Piccollo], qui le connut de très près. En énumérant les catégories d'hommes qui auraient été sans utilité ou en perdition, s'ils n'avaient pas rencontré Don Bosco qui les accueillit, les forma et les rendit bons à quelque chose, arrivé à la quatrième [série] qu'il appelle [celle] des « rejetés », parce que repoussés par d'autres instituts, il apporte plusieurs exemples très remarquables, parmi lesquels le moins remarquable est encore celui de Don Bruna. Il dit de lui : « Chassé du séminaire de Turin parce qu'en empruntant les escaliers, il sautait plusieurs marches à la fois et parce qu'il

Saettone, dont nous avons déjà rappelé le souvenir ailleurs (1). Elle est indescriptible la vénération que cette sainte bienfaitrice nourrissait pour le Bienheureux et combien elle se prodiguait pour le collège de Varazze. De l'une de ses visites qu'elle y fit à Don Bosco, il nous reste un souvenir inédit, que nous voulons citer. Ce document remonte à 1871, lorsque le Serviteur de Dieu tomba gravement malade dans ce collège ; dans une lettre du coadjuteur qui l'assistait nous lisons : « Hier matin vint lui rendre visite une dame âgée, qui était partie de chez elle à moitié souffrante, dans le seul but de voir Don Bosco. Si vous aviez vu quelle scène émouvante, quelle preuve d'affection ! Moi qui étais présent je ne pus retenir mes larmes » (2). Cette visiteuse était justement madame Susanne, comme l'appelaient familièrement les nôtres. De chez elle Don Bosco écrivit à la comtesse Corsi, qui hébergeait dans sa villa près de Nizza-en-Montferrat Don Guidazio, qui avait besoin de soins qu'il était impossible de recevoir à l'Oratoire.

Bien méritante Mad[ame] *la Comtesse,*

Il m'a été dit que notre Très ch[er] D. Guidazio est plutôt mal en point dans sa maladie déjà ancienne. Je ne doute point de votre grande et bien connue charité envers nous, et c'est pourquoi je ne m'emploie pas à le recommander. J'aurais cependant besoin de connaître des nouvelles précises et Vous me feriez un grand plaisir si vous me disiez :

1° l'état exact de son mal, et s'il célèbre la Messe.

2° De lui interdire de réciter n'importe quelle petite partie du Bréviaire.

Si Vous avez la bienveillance de m'écrire une lettre, je me trouve comme il suit : Jusqu'à samedi à Alassio, dimanche à Varazze ; lundi, jusqu'à vendredi, à S[an] Pierdarena.

J'écris d'Albissola de chez la pieuse Suzanne que nous pouvons appeler notre bonne Mère de ces lieux. Elle adresse ses cordiales salutations à Vous-même et à la Comt[esse] Marie.

Veuillez présenter mes respects et saluer très fort mon D. Guidazio, lui assurer que je prie pour lui, qu'il ne se fasse de souci ni pour la classe ni pour un autre travail, qu'il pense seulement à se rétablir et ensuite avec l'aide de Dieu nous nous occuperons de tout.

---

paraissait trop grossier, sous la conduite de Don Bosco il devint un professeur diplômé, muni d'une large et solide culture, un grand travailleur, un modèle de vertu. A Randazzo il laissa, en mourant, une renommée de sainteté ». Celui qui écrit, ayant vécu là-bas à côté de lui pendant neuf ans, confirme pleinement ce témoignage.

(1) [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, p. 126.

(2) Lettre de P[ierre] Enria à J[oseph] Buzzetti, Varazze, 22 décembre 1871.

Que Dieu vous bénisse tous, et en présentant mes respects à toute votre vénérable famille j'ai le plaisir de pouvoir me déclarer

De V[otre] M[éritante] S[eigneurie]

Très obl[igé] *comme Fils*
J[ean] BOSCO Pr[être].

Le Directeur de Nice vint s'entretenir avec Don Bosco à Alassio, comme on le constate d'après sa lettre qui suit.

Très cher D. Rua,

1° Reçue lettre expédiée.

2° J'ai parlé avec D. Ronchail et il prépare et espère (1) avec 20 mille lires de Turin.

3° Les maisons sont à court d'argent. Je porte 3 000 fran[cs] or prélevés de la lettre de change de D. Fagnano. Chercher autrement.

4° Parle un peu avec le Comm[andeur] Duprez pour un conseil, en vue d'escompter le chirographe hypothécaire de Don Turco.

5° Samedi, s'il plaît à Dieu, je serai à Turin : j'espère passer voir D. Guidazio.

6° Je cherche *quibus* [des sous] pour l'Internat S[aint]-Vincent.

Tu peux communiquer à tous nos jeunes que deux caciques ou chefs de tribu de la Patagonie ont présenté la demande à D. Cagliero d'envoyer un groupe de Salésiens chez eux, avec l'assurance que non seulement ils ne seront pas mangés, mais qu'ils seront respectés et écoutés avec une grande dévotion. D. Cagliero cultive cette démarche avec la plus grande sollicitude et nous connaîtrons les résultats (2).

Mes salutations à toi, à ceux qui nous sont chers et considère-moi toujours en J[ésus]-C[hrist] comme un

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

D'Alassio le Bienheureux revint à S[an] Pier d'Arena, d'où il était parti. Le courrier précédent nous dit suffisamment le besoin que Don Bosco avait d'argent pour l'Internat S[aint]-Vincent-de-Paul. Là on construisait et il y avait aussi à subvenir aux besoins des Fils de Marie, transférés dans cet endroit pour y avoir leur siège central. En plus de cela, pour sa part, il sentait la nécessité de faire vite pour ouvrir un atelier de typographie, dans lequel il pourrait imprimer des textes qui, avec trop de difficulté, pouvaient être publiés à Turin. La

---

(1) C'est-à-dire : atteindre la somme de 30 000 francs pour le compromis — [la lire neuve du Piémont équivalait au franc de France ; voir MB II, 488].

(2) Il fait allusion à la communication contenue dans la lettre envoyée du Chubut (p. 259).

révision des livres à imprimer à l'Oratoire causait des complications désagréables dans la régularité des publications périodiques, et des tracas non minces vis-à-vis des auteurs. Don Durando, qui dirigeait la *Biblioteca della Gioventù Italiana* [Bibliothèque pour la Jeunesse Italienne], avait envoyé aux Services Diocésains deux opuscules à publier prochainement ; mais l'Ordinaire voulut en effectuer lui-même la révision et, après une importante attente, il les renvoya, en faisant remarquer que, du fait qu'ils étaient extraits d'œuvres mises à l'Index, il fallait recourir à Rome. En réalité, il n'y avait pas cette nécessité, puisque son approbation suffisait. Heureusement, Don Durando qui était très attaché à la ponctualité avec les abonnés, put se tirer d'embarras, car il avait en réserve pour parer à toute éventualité d'autres livres. Au sujet des deux volumes Don Bosco lui dit d'écrire au cardinal De Luca, Préfet de la Sacrée Congrégation de l'Index, un prélat si bienveillant que, dès qu'il connaîtrait la provenance des livres, il n'aurait rien contre. Selon son habitude en de tels cas, il ébaucha lui-même pour Don Durando la lettre, ainsi conçue : « Comme est très désiré dans les écoles le livre..., afin de ne pas avoir à recourir à l'original qui est à l'Index, on a pensé en faire un extrait qui servît à contenter les exigences des professeurs et qui dans le même temps ne contienne rien de mauvais. On l'a présenté ici à la révision et il nous fut retourné avec l'indication que le livre ne contient rien de mal, mais que, l'auteur étant à l'Index, il fallait recourir à Rome. Sachant pour ma part combien V[otre] E[minence] Rév[érendissime], etc., etc. ».

Don Durando mit à exécution ; mais, comme il voulait sortir de cet odieux état de choses, il insistait autant qu'il lui était possible pour que Don Bosco accélérât l'implantation d'une imprimerie à S[an] Pier d'Arena, d'où les livres auraient été envoyés pour la révision à Gênes : là on était certain de trouver toutes les facilités possibles. A Turin une des difficultés insurmontables provenait des divergences en matière de théories philosophiques. Différents professeurs, qui auraient fait imprimer leurs productions à l'Oratoire, ou bien les donnaient à des imprimeries qui ne se souciaient pas de la révision ecclésiastique ou bien les envoyaient hors de Turin. C'est ainsi que le professeur Allievo, titulaire de Pédagogie à l'Université Royale, recourait à Milan, parce qu'à Turin on lui massacrait ses écrits, quand ses opinions étaient ou semblaient être contraires aux doctrines de Rosmini.

Sont du 27 et du 28 juin deux actes archiépiscopaux, par les-

quels l'Ordinaire nomme deux délégués pour faire la révision des opuscules des *Lectures catholiques* et de la *Biblioteca dei classici italiani* [Bibliothèque des classiques italiens] ; mais leur teneur sort assez fortement des formes habituelles. Et puisque le sujet nous y porte, nous ajouterons ici que depuis [fin] avril Don Bosco avait obtenu de Rome l'autorisation de permettre à ses religieux la lecture des livres interdits, selon ce qui lui semblerait convenir (1).

Après le déménagement de Marassi à S[an] Pier d'Arena, l'Internat était en voie de progrès continuel : de quarante les jeunes atteignaient désormais le [nombre de] deux cents. Personne, quelques années auparavant, n'en aurait espéré tant. Personne, sauf Don Bosco et ceux qui de plus près travaillaient avec lui. Dans l'une de ses visites, comme étaient assis à table autour de lui plusieurs bienfaiteurs et que l'un d'eux s'étonnait d'un développement si heureux, le Serviteur de Dieu dit sur un ton bien affirmé : — Le [nombre des] jeunes augmentera, et un jour on en comptera trois cents et quatre cents et plus encore. Cette maison pour le nombre et pour l'importance ne sera pas inférieure à l'Oratoire de Turin. —

Des quatre jours passés par Don Bosco à S[an] Pier d'Arena, il ne nous reste que deux très faibles souvenirs dans deux courtes lettres écrites par lui vers Lanzo et vers Turin. Il écrivit à Don Lemoyne au sujet d'une affaire, dont s'occupera la plus grande partie de ce chapitre.

Très ch[er] *D. Lemoyne,*

Fais donc tout ce que tu peux pour la fête du chemin de fer. J'espère qu'il n'y aura pas l'octave des élections municipales (2). Arrange-toi aussi à Turin pour la musique, pourvu que la mairie invite. Si à ce moment-là je suis à Turin je m'y rendrai très volontiers.

Je t'envoie une lettre de Mgr Ceccarelli récemment reçue. D. Cagliero en écrit aussi une, très belle et longue (3).

Je te prie de saluer D. Barberis, et de dire aux novices (4) et à tous

---

(1) App[endice], Doc[uments] 37 et 38, [pp. 677-679].

(2) D. Bosco fait allusion à d'éventuelles séquelles de désordres survenus lors des dernières élections communales en raison du heurt de tendances politiques opposées.

(3) Pour la première, v[oir] App[endice], Doc[ument] 39, [pp. 679-680]. L'autre est restée introuvable pour nous.

(4) Don Barberis avait accompagé à Lanzo les novices qui devaient d'ici peu terminer le noviciat [voir page 386].

les Salésiens que deux Caciques ou deux chefs de tribu de la Patagonie ont effectué une demande formelle à D. Cagliero d'envoyer là-bas les Missionnaires Salésiens, qui seront bien accueillis. D. Cagliero traite avec le gouvernement de cette très importante affaire. Il semble vraiment que Dieu veuille quelque chose de grand de la part des Salésiens. Que Dieu bénisse toute notre chère famille de Lanzo, et priez pour celui qui vous est en J[ésus]-C[hrist] un

S[an] *Pier d'Arena*, 25-7-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — J'ai reçu tout ce m'a envoyé D. Barberis.

L'autre lettre, également courte, est adressée à Don Rua ; il la lui écrit deux jours avant de se remettre en voyage vers Turin, où il arriva le samedi 29. Lors des retours de ses voyages, quand il parvenait à Turin sur l'heure de midi, il allait prendre le repas chez son très cher ami Don Vallauri, soit pour ne pas causer du dérangement à l'Oratoire avec son retard, soit pour y terminer quelques travaux urgents, dont, en rentrant aussitôt, il n'aurait pas pu s'occuper si ce n'est après quelques heures.

Très cher D. Rua,

Je t'envoie la lettre du Prince Chigi (1), afin que tu fasses en sorte de donner suite au contenu, c'est-à-dire de te procurer les certificats de D. Cipriano et de D. Bodratto [= Bodrato].

Est également jointe la lettre de D. Ronchail. Fais ce que tu peux pour réunir la somme d'argent et lundi nous l'enverrons.

Je ne peux pas aller jusqu'à Nizza-[en-Montferrat] pour voir D. Guidazio. Je ferai peut-être un tour depuis Turin.

Samedi j'irai prendre le repas de midi avec D. Vallauri. Si tu peux, viens toi aussi. Mais écris-lui un petit billet, pour qu'il me garde de côté un peu de soupe, parce que j'arrive en fin de matinée à 12 h 30.

S[an] *Pier d'Arena*, 27-7-76.

Très aff[ectionné] *en J*[ésus]-*C*[hrist]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Revenu depuis peu à l'Oratoire, Don Bosco reçut de Rome une lettre du cardinal Jacques Antonelli, qui le consola grandement, tant en était affectueuse la teneur. Ce fut la dernière marque de bienveillance que lui donna le célèbre Secrétaire

(1) Nous verrons plus loin ce dont il s'agissait [voir page 486].

d'Etat, qui le 6 novembre devait rendre l'âme entre les mains du Créateur.

Très illustre Monsieur,

A votre bonté de cœur et à la très tendre affection que Vous me portez j'attribue les souhaits que vous m'avez adressés à l'occasion du retour de ma fête patronale. Ils me furent très chers, car je ne doute point de la sincérité qui les avait dictés. De ces souhaits et surtout des prières que vous avez fait monter en pareille circonstance vers le Seigneur par les jeunes qui sont confiés à vos soins, je vous remercie de tout cœur, et en vous assurant de la continuation de ma bienveillance à votre égard, j'ai l'honneur de vous confirmer les sentiments de mon estime distinguée.

De V[otre] S[eigneurie] Très illustre

Rome, 29 *juillet* 1876.

Très aff[ectionné] *pour vous servir*
J[acques] Card[inal] ANTONELLI.

Le Bienheureux aimait toujours faire une apparition dans les collèges vers la fin de l'année scolaire, surtout pour s'entretenir en tête-à-tête avec les élèves des classes supérieures et les éclairer au sujet de leur vocation. C'est aussi pour cela qu'il était allé en Ligurie ; mais, encore avant, il avait visité les collèges du Piémont. En effet, c'est dans celui de Borgo S[an] Martino qu'il célébra la fête de S[aint] Louis le jour où elle tombait. Il n'y arriva pas cependant à l'improviste ; pour préparer les esprits il écrivit quelques jours auparavant à ces jeunes, en leur annonçant qu'il avait de grandes affaires à traiter avec eux. Si nous ne possédons pas cette lettre, nous savons par ailleurs que cette nouvelle, présentée comme il savait le faire, leur plut énormément, si bien que beaucoup lui répondirent individuellement, en le remerciant de se souvenir si bien d'eux. Ils le reçurent avec une grande joie dans le bas de la belle avenue de la gare. Les élèves des classes de troisième et de seconde eurent toute facilité pour aller lui parler. Un des internes qui lui exprima le désir d'appartenir à la Congrégation fut Pierre Rota, de Lu, qui à l'automne suivant commença son noviciat. Pour sa part, il dirigea pendant longtemps une importante Province au Brésil et maintenant [1931] il continue son action au Portugal. Don Rota nous a récemment décrit la consolation éprouvée par ceux des jeunes qui étaient le plus avancés en âge, lorsqu'ils approchèrent

Don Bosco et lui ouvrirent leur cœur au cours de ses visites dans leur collège. « Oh ! les effets de ces brefs entretiens, les impressions indélébiles de quelques expressions, peut-être aussi de quelques facéties qui semblaient être jetées là au hasard !... Don Bosco, presque sans nous laisser nous en apercevoir, nous conduisait sur la voie que le Seigneur nous avait fixée. Et ainsi, sans me laisser m'en apercevoir, quand je terminai la classe de seconde, je ne pouvais pas me persuader de la possibilité de quitter Don Bosco... » (1).

Don Bosco, en cette circonstance, visita le village de Lu, où un saint curé propageait les *Lectures Catholiques* et le Serviteur de Dieu était très connu. Au début du mois, une jeune mère de famille, une certaine Isabelle Grossetti, pour laquelle des médecins de valeur, appelés en consultation depuis la ville, avaient déjà perdu tout espoir, avait eu recours à Marie Auxiliatrice et aux prières de Don Bosco, puis était presque entrée en agonie, quand, à la stupéfaction générale, elle était revenue de la mort à la vie (2). C'est pourquoi Don Bosco y fut accueilli avec enthousiasme et beaucoup de familles se disputèrent l'honneur de lui offrir leur hospitalité ; mais il avait déjà promis d'aller prendre le repas de midi chez les Rota. Alors chacune de ces mêmes familles, qui s'étaient mises d'accord entre elles, envoya là-bas un plat confectionné dans sa maison.

Comme pour Borgo S[an] Martino, c'est ainsi qu'il fit pour Lanzo : il avertit par lettre et ensuite il s'entretint en particulier avec les « retorici », c'est-à-dire les élèves des classes de troisième et de seconde [qui avaient des cours de rhétorique]. Cela se passa le 26 juin ; sur le reste, les chroniques de l'époque sont muettes.

Cette année aussi [voir MB XI, 335], le Collège de Valsalice nous fait parler de lui en raison d'un incident survenu à propos de la fête de S[aint] Louis. Le Directeur invita Monseigneur Manacorda, Evêque de Fossano, à y accomplir les cérémonies solennelles. L'Archevêque de Turin, dès qu'il l'eut appris, fit écrire par son secrétaire à Don Dalmazzo une lettre

---

(1) *Al beato D. Bosco* [Au Bienheureux D. Bosco]. Numéro unique du Collège de Borgo S[an] Martino en l'année de la Béatification, p. 23. Casale-en-Mont[ferrat], Union Typ[ographique] Pop[ulaire] 1930.

(2) J[ean]-B[aptiste] LEMOYNE, *L'Arca dell'alleanza* [L'arche d'alliance], p. 77 ; S[an] Pier d'Arena, Typ[ographie] Sal[ésienne], 1879. Par ce récit, nous apprenons que le Bienheureux ne rencontra et ne bénit cette personne touchée par la grâce qu'au [mois] d'août suivant, au cours d'une deuxième visite à Lu, déplacement dont nous ignorons d'autres détails.

de blâme, avec l'invitation à donner des explications et à demander pardon pour la transgression de lois canoniques. Don Dalmazzo en informa aussitôt l'Evêque, en lui exprimant son regret, si jamais l'affaire devait procurer à son Excellence quelques désagréments. Monseigneur Manacorda, qui était un homme d'une grande franchise, s'empressa de le rassurer pour n'importe quelle éventualité, car il se sentait, lui, dans son bon droit ; à ce propos il lui citait l'autorité d'excellents canonistes et l'autorisation que les Evêques subalpins s'étaient réciproquement accordée de célébrer librement des offices pontificaux dans les diocèses de l'un ou de l'autre d'entre eux (1). Nous n'avons pas connaissance d'autres conséquences de l'événement. Celui-ci arriva tandis qu'on agitait la grosse question pour le manuel des Coopérateurs Salésiens (2).

Et maintenant revenons à Lanzo, où nous rappelle un événement qui eut son quart d'heure de célébrité, ainsi que nous le dirons dans le reste de ce chapitre et plus avant également.

Une Société anonyme du Canavese, constituée en 1865, avait entrepris la construction d'une voie ferrée de Turin à Lanzo, longue de 32 kilomètres. Peu à peu on en ouvrit les différents tronçons : le premier de Turin à Venaria et le deuxième de Venaria à Caselle en 1868 ; le troisième entre Caselle et S[an] Maurizio et le quatrième jusqu'à Cirié en 1869. Il restait le dernier tronçon de Cirié à Lanzo, qui fut mené à terme seulement en 1876. Pour inaugurer cette partie qui mesurait à peine 11 kilomètres, mais marquait l'heureux achèvement de l'entreprise décennale, on voulut organiser une grande manifestation politique. Récemment avait eu lieu le passage du gouvernement de la droite à la gauche parlementaire, dont les membres, qui se donnaient des airs de chauds partisans des idées de progrès et de liberté, se hissèrent au pouvoir avec des intentions non seulement démocratiques, mais clairement anticléricales. L'occasion parut très opportunes pour une exaltation du nouvel ordre de choses au cœur du vieux Piémont. Fut donc sollicitée l'intervention du Ministère et on mit la main à de gran-

(1) App[endice], Doc[ument] 40, [pp. 680-682].
(2) [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, pp. 78-[80].

dioses préparatifs, capables d'attirer sur Turin l'attention de toute l'Italie. Dans le programme la cérémonie de Lanzo constituait naturellement le numéro fondamental, comme celui qui représenterait la raison d'être de la manifestation du parti dans la capitale historique. Le nom de Don Bosco se trouva mêlé à l'événement ; mais également dans cette conjoncture il sut pour sa part avec sa prudence *incedere per ignes suppositos cineri doloso* [marcher sur des charbons ardents que recouvre une cendre trompeuse], c'est-à-dire s'approcher du feu sans se laisser brûler.

Dans les derniers jours de juillet, le maire de Turin et celui de Lanzo vinrent faire une visite au Directeur du collège, en le priant de bien vouloir accueillir sous les arcades de son vaste bâtiment les Ministres du royaume et les personnes invitées à l'inauguration ; car la Mairie locale avait l'intention de leur offrir un vermouth d'honneur. Le maire turinois, Rignon, parlait également au nom du Préfet Bargoni et des Ministres eux-mêmes, et le maire de Lanzo déclara au nom de la Municipalité qu'en dehors du collège aucun autre lieu ne se prêtait convenablement pour faire passer un moment agréable à tant d'illustres personnages. Don Lemoyne conduisit ces messieurs pour voir l'endroit et le jardin environnant ; il dit que, n'étant pas lui-même le propriétaire, il écrirait sur ce point à Don Bosco, qui sans aucun doute consentirait ; et qu'il ne pouvait donc pas donner personnellement une réponse définitive. Tous les deux trouvèrent sa remarque raisonnable. Dès qu'il les eut quittés, il informa de tout le Bienheureux, qui était à S[an] Pier d'Arena et dont par retour de courrier il reçut carte blanche pour toute l'affaire ; il lui promit même que, s'il se trouvait alors à Turin, il participerait lui aussi (1).

L'inauguration eut lieu le dimanche 6 août. Don Bosco était là-haut depuis la veille et avec lui se trouvait la fanfare de l'Oratoire. Il fit le voyage n'ayant à ses côtés que le coadjuteur Barale ; ce dernier se rappelle encore très bien que le Serviteur de Dieu lui parla longtemps du devoir chrétien de respecter les au-

(1) Cf. plus haut, p. 413. Nous établissons le récit suivant à partir de journaux de Turin et de documents d'archives.

torités constituées. A une si courte distance des événements de 1870, avec quelle facilité les contacts entre les hommes d'Eglise et des hommes du gouvernement pouvaient servir de motif ou de prétexte à des critiques et à de mauvaises interprétations !

Le collège fut décoré au mieux que l'on put. A chaque colonne pendait un drapeau comme ceux des Croisades ; des rideaux rouges et blancs remplissaient d'un voile l'espace entre une colonne et une autre. Au centre des arcades était installé un baldaquin avec le portrait du roi Victor Emmanuel II entouré de drapeaux tricolores ; sous le portrait une gracieuse petite colonne soutenait un très bel ensemble de fleurs d'un mètre cinquante de diamètre. Les fleurs dessinaient les armoiries de Lanzo ; dans la bande du contour, sur un fond de géraniums rouges, se détachait cette inscription faite de pâquerettes blanches : LE COLLÈGE. BONHEUR À TOUS. A droite et à gauche des fleurs, étaient disposés des fauteuils. De larges tapis couvraient le sol. De part et d'autre des fauteuils s'étendaient deux longues files de tables, couvertes de nappes blanches, préparées pour le vermouth offert par la Mairie. L'estrade pour la musique était dressée au pied de l'escalier vers la place S[aint]-Pierre.

Une annonce officielle faisait attendre la venue du Prince Amédée, Duc d'Aoste ; mais au dernier moment sa participation ne fut pas possible.

Au pied de l'élévation de terrain, sur laquelle s'étend le centre de la commune, et sous la verdure des arbres, la Mairie avait fait construire en bois une grande salle recouverte d'une tenture à raies de couleur blanche et de couleur turquoise en vue du repas de midi.

Le lever du jour fut splendide. A huit heures et demie apparut le convoi, qui transportait trois Ministres : Depretis, Président du Conseil ; Nicòtera, de l'Intérieur ; Zanardelli, des Travaux publics, représentant du Roi. Le théologien Frédéric Albert, Curé-Doyen de la paroisse, et huit enfants de chœur du collège, tous en surplis, attendaient, rangés au point d'arrivée. [Des soldats d']un bataillon du génie ferroviaire présentaient les armes. Une fois descendus les Ministres et les invités, au nombre d'environ quatre cents, le Curé-Doyen bénit le train et lui, prêtre savant et pieux comme il l'était, il prononça de courtes, mais éloquentes et saintes paroles.

Puis le clergé se retira, tandis que les soldats, en remontant vers le bourg, faisaient la haie au cortège, qui en ordre s'avançait en passant sous une porte triomphale majestueuse. En tête de la longue file se trouvait un escadron de gendarmes à cheval, suivi par une compagnie de gendarmes à pied. Puis la musique du pays et le maire précédaient le groupe des trois Ministres, derrière lesquels venaient le Préfet de la Province et le maire de Turin, et ensuite des conseillers municipaux, des sénateurs, des députés, des journalistes, une véritable armée de personnalités venues même de lointaines régions d'Italie. Devant l'hôpital la tête du cortège s'arrêta, les Ministres y entrèrent et y restèrent environ cinq minutes, puis la progression majestueuse reprit. Sur la place S[aint]-Pierre, plus que remplie de monde, le Curé-Doyen attendait le représentant du Roi sous un baldaquin avec les jeunes garçons de sa colonie agricole, le jardin d'enfants, l'internat des jeunes filles et le collège des filles. Après un compliment qui dura un instant, on arriva au portail du collège.

La fanfare municipale continuait à jouer, mais ayant entendu le roulement de tambour émis par la fanfare salésienne, elle cessa aussitôt. Alors cette dernière, qui attendait à l'entrée de l'institution, attaqua la marche royale. Les gendarmes à cheval se placèrent sur un côté de l'entrée ; les gendarmes à pied entrèrent et firent la haie. Nos musiciens avec un mouvement habile se transportèrent dans la cour. Don Bosco et Don Lemoyne, revêtus de leur cape, attendaient sur le seuil. Au moment de le franchir Zanardelli se tourna vers Don Bosco et lui demanda

— Excusez, Monsieur, Don Bosco serait-il ici par hasard ?

— C'est moi — répondit Don Bosco.

Et aussitôt un échange de révérences avec les Ministres et des poignées de main. Leurs Excellences restaient avec un air un peu hautain. Ils entrèrent dans le vestibule. Les jeunes en uniforme, bien rangés en quatre groupes, étaient disposés d'une extrémité de la cour à l'autre, alignés en double file et en tournant le dos aux arcades. Entre les deux groupes du centre s'ouvrait le passage. Au commandement du professeur de gymnastique tous les jeunes enlevèrent leur casquette et poussèrent

un formidable vivat. Les Ministres saluèrent et passèrent sous les arcades. Ce qui avait été préparé présentait dans son ensemble un aspect si gracieux qu'il y eut un oh ! général d'émerveillement. Les autorités du pays n'attendirent pas longtemps pour rechercher le Directeur, auquel elles serrèrent la main et exprimèrent leur merci pour tout ce qu'il avait fait pour l'honneur de Lanzo. Les yeux de tous admiraient le magnifique ensemble de fleurs. Entre-temps le professeur de gymnastique avait commandé aux jeunes *demi-tour !* et les quatre groupes exécutèrent ce mouvement avec une simultanéité et une précision si parfaites que les officiers des gendarmes leur dirent : Bravo !

La fanfare qui avait rejoint son emplacement, et les chanteurs qui s'étaient positionnés en face, commencèrent à exécuter l'hymne, écrit par Don Lemoyne et mis en musique par Dogliani. Aux premières sonneries d'introduction, les Ministres firent signe aux personnes présentes de faire silence, parce que tous parlaient à voix haute, et pour mieux entendre ils allèrent auprès des chanteurs. C'est un effet merveilleux que fit un morceau à quatre voix, exécuté par Don Lazzero, par le coadjuteur Pelazza et par deux jeunes garçons. Les spectateurs éclatèrent en applaudissements prolongés. Après que le vermouth fut servi, presque tous montèrent dans le jardin précédés par Don Bosco, qui était accompagné par les Ministres. Ces derniers ne le quittèrent plus jusqu'au départ.

A l'ouest du jardin, précisément dans l'angle sous lequel coule la Stura, une petite terrasse, ayant en son centre une table de pierre, invitait à marquer une pause pour admirer avec plaisir le délicieux panorama. Là, les principaux personnages s'arrêtèrent, en s'asseyant qui sur la partie basse du mur d'enceinte, qui sur la table, qui sur l'herbe : il y avait Nicòtera, Depretis, Zanardelli, Spantigati, Ercole, Ricotti et beaucoup d'autres, et au milieu de tous Don Bosco. Le reste du groupe bruyant ou bien se promenait dans les allées ou bien constituait des cercles de conversation sont les arcades. Pendant ce temps-là, dans le petit angle occupé par l'état-major, entre de joyeux éclats de rire démarra une conversation menée du tac au tac, qui mérite d'être rapportée.

Nicòtera fut celui qui ouvrit le feu, en adressant la parole à Don Bosco :

— Eh bien, Don Bosco, vous voyagez plutôt beaucoup.

— Certainement, répondit Don Bosco, je suis obligé d'aller faire une visite dans mes collèges deux ou trois fois par an.

— Et à Rome, vous y allez souvent aussi ?

— Bien sûr, j'y suis allé plusieurs fois.

— Nous savons, nous, que vous allez même au Vatican.

— Et pourquoi pas ? Cet endroit est bien celui des prêtres. Où voudriez-vous que j'aille à Rome.

— On dit que vous avez des liens plutôt étroits avec le Pape ?

— Je vais voir le Souverain Pontife, qui me reçoit toujours avec beaucoup de bonté. J'ai avec lui des liens plus ou moins développés en fonction de ce que Sa Sainteté daigne m'accorder. D'autre part, j'ai aussi libre accès dans les Ministères. Quand j'allais moi-même régler ce pour quoi j'avais reçu mission, les Ministres ne me faisaient pas attendre dans l'antichambre, mais j'étais aussitôt introduit. A ma sortie du Ministère, je retournais immédiatement chez le Saint-Père et sans devoir faire antichambre je pouvais traiter avec lui de certaines affaires, et de cette façon furent arrangées diverses choses. Je peux même dire que Sa Sainteté mettait en moi une confiance particulière et, dans les limites établies, m'accordait pleins pouvoirs pour traiter. Egalement Son Excellence le Ministre Vigliani avait à mon égard une confiance extraordinaire, en me laissant en beaucoup de choses une liberté presque totale, bien qu'il sût que j'étais plus papiste que le Pape lui-même. —

Ici, le député Ferraris l'interrompit en disant : — C'est vrai, c'est vrai ! Je peux personnellement témoigner des paroles qu'a dites Vigliani, quand il abandonna le Ministère. Il a dit précisément ceci : "Que l'on considère Don Bosco comme quelqu'un de précieux ; il est peut-être l'homme qui peut rendre les plus grands services à l'Etat". —

— Moi, par ailleurs, continua Don Bosco, j'acceptais de recevoir des missions de tout genre ; et je peux même dire que le Pape me laissait parler sans m'interrompre, même dans ce qui lui inspirait le plus de répugnance. Seulement, moi, je ne voulais pas recevoir de missions officielles. Beaucoup de choses, cependant, avaient été entreprises en accord avec Vigliani ; mais

à cause de l'imprudence de quelques-uns elles ne purent pas être réalisées. — Les paroles de Don Bosco, qui avec une si grande simplicité parlait de choses très importantes, étaient écoutées au milieu d'un silence général.

— Hélas, Hélas ! fit Nicòtera. Vous, Don Bosco, vous ne dites pas tout ce que vous pensez...

— Moi ? et pourquoi ?

— Parce que vous êtes trop rusé !

— Où donc veut-on que se trouve ma ruse ? Ce que j'ai dans le cœur, je l'ai sur les lèvres. Il n'y a pas de secret, offrant la possibilité d'être révélé, que je ne dise pas à tous. Tout ce que, personnellement, je veux faire, même le dernier jeune de nos maisons le sait. Si la ruse consiste en cela, alors, moi, je peux croire que je suis vraiment rusé. Quant à la religion, je suis avec le Pape, et je m'en vante.

— Et quant aux choses modernes ? glissa Nicòtera.

— Personnellement, j'obéis aux autorités constituées !

— Et pourtant, il me semble que vous, Don Bosco, vous ne nous dites pas tout.

— Pardon, monsieur : d'après la manière dont je parle, on peut s'apercevoir que, pour ma part, je ne suis pas ici pour flatter, mais, en homme franc et loyal, je fais toujours connaître mes sentiments. Tous savent ce que pense Don Bosco. —

A ce moment-là le sénateur Ricotti, l'historien, prit la parole et dit à Don Bosco : — Tout va bien ; mais Don Bosco est répréhensible sur deux points aux yeux du Ministère de la gauche.

— Me feriez-vous la faveur de m'indiquer lesquels ? Ainsi je pourrais voir si ce sont des torts auxquels on peut remédier.

— Le premier est que vous préparez trop de prêtres.

— Et le second ?

— Trop de professeurs.

— Mais, monsieur le Sénateur, je ne trouve pas où je pourrais, personnellement, avoir tort en cela. Pour ce qui concerne le premier point, je ne dirai rien pour ma défense. Ceux que je prépare à devenir prêtres ne sont pas trop nombreux ; et même ils sont peu nombreux en comparaison du très grand nombre de ceux qui sont entrés dans les services de l'Etat, dans la vie militaire, dans les professions savantes, dans les arts et dans les

métiers. Je ne comprends pas toutefois comment vous pouvez dire qu'un prêtre se fait du tort en cherchant à instruire d'autres personnes pour qu'elles l'aident dans son ministère. Pour ma part je crois que du premier au dernier ces messieurs qui sont ici et qui m'écoutent désireraient infuser en beaucoup leur esprit et faire se lever dans le plus grand nombre possible des hommes semblables à eux, ayant spécialement le souci du bien public. Il est donc naturel qu'un prêtre veuille préparer d'autres prêtres. Que diriez-vous d'un militaire qui ne chercherait pas à préparer de bons militaires ? Un médecin désire former beaucoup de médecins de valeur ! De même un avocat. Par conséquent vous, monsieur le Professeur, vous ne devez pas me faire grief de chercher à infuser mon esprit dans d'autres, en élevant des hommes capables de me ressembler, ayant uniquement le souci dans notre humble sphère de venir en aide à nos semblables. Vous-mêmes, vous me reprocheriez d'être, quant à moi, insensible sur ce point. Si je négligeais de préparer des prêtres, on dirait que je n'aime pas mon uniforme.

— Don Bosco a raison, répondirent d'un seul chœur tous les Ministres, de plus en plus fascinés par ce langage si franc et surtout par le ton qui révélait une très grande sincérité.

— Pour ce qui concerne le second point, est-ce moi qui prépare trop de professeurs ? Qui m'oblige à faire cela ? Vous, monsieur Ricotti, qui, en soutenant au Parlement les lois sur les permis d'enseigner, m'avez obligé à le faire. Je ne cherche rien de plus qu'à pouvoir obéir à une loi que vous autres m'avez imposée. Si on veut maintenir l'ouverture d'un collège, il faut se procurer des permis ou des diplômes ou des certificats de maîtrise qui soient de qualité. Si Votre Seigneurie croit que s'employer de toutes ses forces à mettre en pratique une loi de l'Etat soit un tort, alors je me considérerais trop fier d'avoir ce tort, et je suis plus que persuadé que vous êtes tous d'accord avec moi également sur ce point. Et puis c'est une véritable nécessité. Malheur à nous, si dans mes collèges il n'y avait pas de permis d'enseigner ! Ces Messieurs (et avec un sourire il indiquait les Ministres) m'arrangeraient de belle façon !

— Don Bosco nous cloue le bec, répliquèrent les Ministres. Don Bosco a raison ! —

On passa ensuite à quelques plaisanteries. — Dites un peu, Don Bosco, se mit à demander le député Ercole : vous qui lisez dans les cœurs..., de Nicòtera et de Zanardelli, lequel des deux est le plus grand pécheur ?

— Que voulez-vous que je dise, vous autres ? Si j'ai à répondre selon les apparences, bien des fois elles trompent ; donc en ce qui les concerne, elles n'offrent pas de critère certain, sur lequel je puisse, moi, me baser. Si je regarde à l'intérieur, personnellement je ne les connais pas, et donc je ne peux rien dire.

— Mais dites, dites : quelle opinion avez-vous de nous deux ?

— Mes bons Messieurs, je crois, moi, que vous êtes d'honnêtes hommes.

— Venez-en aux détails.

— J'ai de l'estime pour tous les deux. Monsieur Zanardelli est un avocat de valeur dont la réputation remplit désormais l'Italie. Vous d'autre part, vous êtes célèbre pour des travaux de statistique, que personnellement j'ai appris à apprécier beaucoup.

— N'essayez pas de m'échapper, Don Bosco, dit de nouveau Ercole ; répondez à ma demande : lequel est le plus pécheur ?

— Vous me mettez dans l'imbroglio. Que voulez-vous ? Je répète que si, moi, je les regarde du côté de la science, je trouve personnellement que tous les deux sont célèbres pour leur réputation ; si c'est du côté de l'activité et de la pratique dans l'expédition des affaires, personnellement je dis qu'ils sont de véritables perles rares et que bien difficilement on trouverait quelqu'un qui puisse leur ressembler ; mais si vous m'interrogez sur le plan moral, moi, pour le moment, je ne saurais pas comment m'en sortir pour donner une réponse, parce que personnellement je ne les connais pas. —

Alors Nicòtera, tourné vers Ercole, s'écria : — Oh, pourquoi veux-tu me mettre comme élément de comparaison ? Moi, je n'ai rien à voir là-dedans, tu sais ! Demande au contraire à Don Bosco si, toi, tu es plus pécheur que les autres.

— Je n'ai pas du tout envie de me convertir, moi ! répondit Ercole.

— Eh bien, répliqua Nicòtera, tu es plus pécheur que moi, parce que tu connais le mal et tu le fais. Ne sais-tu pas comment cela se trouve écrit dans la Bible ? *Desiderium peccatorum peribit* [Le désir des pécheurs sera réduit à néant]. Qu'en dites-vous Don Bosco ?

— Que voulez-vous que j'ajoute encore, moi, tandis que vous m'enlevez le mot de la bouche ? Du reste, pour connaître quelqu'un, il faudrait qu'il vienne ici non pour une petite heure, mais pour

faire la retraite spirituelle. Qu'il pense à la vie passée ; à la mort, qui termine la scène de ce monde ; à la vanité des choses terrestres et à la grande valeur des choses célestes ; aux jugements de Dieu ; à l'éternité… Qu'il pense qu'au moment de la mort ce qui donnera le contentement, ce sera le bien accompli, et que toutes les autres choses ne donneront que des soucis… Après toutes ces réflexions, si cette personne-là faisait une sincère confession générale, alors je pourrais donner un jugement de son état intérieur.

— Mais dites un peu : croyez-vous que nous nous sauverons, nous ? lui demanda quelqu'un sur le ton de celui qui veut dire une plaisanterie.

— Eh ! je veux l'espérer, moi, parce que la grâce et la miséricorde du Seigneur sont si grandes…

— Mais, nous, nous n'avons pas envie de nous convertir avec tant de hâte !

— Vous voudrez dire que vous auriez, c'est certain, le désir d'être convertis… mais toutefois en continuant… ou bien que vous le désireriez, mais vous ne vous sentez pas…

— Oui, précisément, c'est comme cela.

— Et alors, pour ma part, je n'aurais rien d'autre à répondre, si ce n'est ce qu'a dit ce monsieur tout à l'heure : *desiderium*… [le désir…] avec ce qui suit.

— Oui, oui, cela va très bien pour toi, Nicòtera ! dit quelqu'un.

— Ou plutôt pour toi. — répliqua un autre.

Finalement cette conversation tomba et l'on entra dans différents sujets, dont le souvenir ne fut pas gardé, mais dans lesquels, nous le savons, Don Bosco n'omettait pas, au moment opportun, de faire entendre quelques vérités salutaires et même brûlantes. Toutefois sa parole remplie d'un amour affectueux, la simplicité de ses manières excluaient toute pointe d'acrimonie ou d'offense personnelle ; de sorte qu'ils restaient autour de lui attentifs, en plaisantant, mais sans que dans leurs plaisanteries on pût entendre un mot ou voir un comportement qui exprimât du mépris. En somme, Don Bosco les avait complètement subjugués. Ce jour-là, Zanardelli était souffrant : il n'apparaissait pas si c'était pour une préoccupation intérieure susceptible de le tourmenter ou parce qu'il éprouvait quelque malaise physique.

— Vous ne vous sentez pas très bien ? se prit à lui demander Don Bosco.

— Eh, non, monsieur ! lui répondit Zanardelli en soupirant.

— Alors faites en sorte de guérir ! — Ces mots du Serviteur de Dieu, comme l'atteste Don Lemoyne qui était présent et vit, firent sur Zanardelli un effet étrange. Le regard de Don Bosco, observe le même Don Lemoyne, en ces circonstances disait ce que la bouche ne prononçait pas.

Nicòtera avait cueilli une fleur et l'avait mise à la boutonnière de son costume et il l'y garda ensuite toute la journée. Le fait fut remarqué par les journalistes, qui dirent que par ce geste le Ministre avait voulu exprimer de l'amour et de l'estime pour Don Bosco.

Peu à peu les députés, les sénateurs et d'autres personnes en bon nombre avaient rempli cet espace et commentaient avec sympathie la familiarité et les manières aimables avec lesquelles Don Bosco s'entretenait avec les Ministres, en étant assis au milieu d'eux. C'est lui, en effet, qui fut alors à Lanzo le seul à jouer un rôle important, puisque les autorités de la commune s'étaient entièrement éclipsées.

Tandis que se déroulait ainsi la réception dans le jardin, dans la cour de récréation alternaient des morceaux joués par la fanfare et des exercices de gymnastique des élèves. Le soir précédent, les jeunes avaient été exhortés à faire honneur au collège par leur obéissance, et spécialement à ne pas abandonner les rangs sans en avoir reçu l'ordre, parce que cela ferait plaisir à Don Bosco. Ils observèrent la consigne d'une manière irréprochable, malgré la tentative de nombreux parents, accourus à la fête, d'attirer leurs fils en dehors : pendant une heure et demie, les pères et les mères n'en firent bouger pas même un seul de sa place. Les illustres invités allaient çà et là dans la cour de récréation, les observaient avec un intérêt particulier, cherchaient à reconnaître ceux de leur secteur d'habitation et les saluaient affectueusement. A la fin voici que descendent les Ministres suivis de tout le cortège, et avec eux Don Bosco, qui tenait par la main d'un côté Nicòtera et de l'autre Zanardelli ; Depretis venait derrière. Ce dernier n'avait presque jamais ouvert la bouche.

Le groupe se dirigea là où étaient les fauteuils disposés en

demi-cercle. Les Ministres firent asseoir Don Bosco dans le fauteuil du milieu ; Nicòtera, Ercole et Ricotti s'assirent en se mettant à côté de lui. Depretis resta debout appuyé au fauteuil de Don Bosco ; Zanardelli alla prendre pour lui un siège et vint se placer devant lui en fermant ainsi le cercle. De cette façon Don Bosco apparut le roi de la fête. La Commission organisatrice avait établi que les Ministres s'arrêteraient au collège environ vingt minutes ; au contraire, ils y restèrent une heure et demie. Le maire se présenta plusieurs fois pour dire qu'il était temps ; mais, eux, ils répondaient : — Encore un moment ! —

Vers onze heures, les Ministres se levèrent et, avec les plus cordiales instances, invitèrent Don Bosco au repas de midi ; mais il refusa en remerciant. Ils étaient devenus expansifs, très joyeux et presque affectueux. Ils se montrèrent satisfaits au plus haut point des accueils reçus. Zanardelli manifesta ses plus vives félicitations. Nicòtera, en prenant congé, dit à voix haute, et tous entendirent : — J'ai éprouvé un très grand contentement. Oui, une de ces satisfactions que l'on n'éprouve peut-être qu'une fois dans la vie.

— Sauf si, reprit Zanardelli, nous venions une autre fois dans les collèges de Don Bosco. — Ensuite Zanardelli, qui avait vu à la sortie du collège le professeur salésien Don Albano mêlé à la foule, lui mit les mains sur les épaules comme dans le geste de l'embrasser et lui dit en s'inclinant vers son oreille : — Dites à Don Bosco que je ne pourrais pas être satisfait plus que je le suis de la réception que nous avons eue dans le collège ; oui, dites-le-lui, vous me ferez plaisir. Saluez de ma part ces chers jeunes. Dites-leur que jamais, au grand jamais, je ne les oublierai. Remerciez les Supérieurs, les élèves, les musiciens, les chanteurs de la part de nous tous. Les vers du poème, je les ai déjà un peu appris par cœur, et les autres, il sera de mon devoir de les apprendre. Je ne veux plus les oublier et je les porterai gravés dans mon cœur. Dites, dites, vous savez, toutes ces choses et qu'on ne les oublie pas. Quant à moi, je ferai pour le collège tout ce que je pourrai. — Ayant dit cela, il se joignit à ses collègues qui se dirigeaient vers la sortie. Don Bosco les accom-

pagna jusqu'au milieu de la place et après des déclarations répétées de garder un bon souvenir, et des courbettes, et des poignées de main, il revint en arrière.

Quant à lui, il était visiblement content. Après le repas de midi, assis dans le grand fauteuil là sous les arcades et entouré de jeunes abbés et de prêtres, il manifesta des impressions et des idées qui furent recueillies : certaines sont spécialement dignes de passer à l'histoire.

— Je crois personnellement, dit-il, que depuis longtemps ces Ministres et ces Députés n'entendaient plus autant de sermons qu'ils en entendirent à Lanzo. Pour une partie d'entre eux, ce sont même de pauvres gens qui n'entendent jamais quelqu'un leur dire une parole avec le cœur, ni une vérité exprimée de manière à ne pas les irriter. Quant à moi, je les ai reçus cordialement et leur ai dit, le cœur sur la main, tout ce que l'occasion me suggérait ; et aussi ces vérités que sans les offenser je pouvais leur dire, je les ai dites toutes et de la manière la plus franche. Ils n'ont sans doute jamais fait de retraite spirituelle ; mais je crois que cette fois, même sans aller à S[ant]'Ignazio, ils en avaient effectué une.

— Du reste, je ne pouvais pas imaginer que cette fête serait si imposante et qu'elle donnerait des appréhensions à qui que ce fût. Pour ce qui me concerne, je ne me suis pas plus décontenancé que lorsque je me trouve au milieu de mes jeunes, et j'ai parlé avec ces messieurs avec la même franchise et la même familiarité. Eux, ils faisaient de nombreuses demandes, l'une succédait de près à l'autre, et, moi, je riais. Ils croyaient que je riais à cause des demandes étranges qu'ils me faisaient, tandis que, moi, je ne pouvais pas retenir mes rires à me voir là, au milieu de tant de gens comme si j'étais le *protoquamquam* [= quelqu'un, de première valeur, important et instruit] ; et, tandis que j'écoutais les demandes et donnais les réponses, je pensais à cette étrange situation qui était la mienne.

— Et je trouvais que j'avais bien fait de venir à Lanzo. Pauvre Directeur ! dans quels imbroglios il se serait trouvé ! Comment aurait-il pu répondre à tant de questions insidieuses, malignes et même agressives qu'on lui aurait posées ? Ou bien il serait resté embarrassé, ou il devenait leur risée, ou encore il se serait irrité, et voilà une inconvenance. Il est difficile pour quelqu'un qui n'est pas

accoutumé, d'user d'une saine prudence au milieu de ces gens qui ont l'habitude de considérer le prêtre comme un être pour lequel on n'a à avoir aucune estime. Voilà pourquoi je suis venu, puisque cette visite était inévitable ; parce que seul Don Bosco pouvait soutenir ces dialogues. Et comment pouvait-on, par exemple refuser l'hospitalité aux Ministres, alors qu'ils l'avaient demandée eux-mêmes ? Imaginez quel bruit aurait causé une réponse négative de notre part ! Il pouvait en venir comme conséquence la fermeture du collège. Cependant, nous, nous n'avions aucun motif de nous récuser. Nous nous trouvons dans les anciens Etats, on attendait le Duc Amédée, vint Zanardelli représentant du Roi. Puisqu'on devait le recevoir, il fallait l'accueillir de la manière qui fût convenable ; donc la musique n'était pas hors de question. La fête n'avait aucun caractère de manifestation hostile à l'Eglise, aucune proclamation n'avait été effectuée dans ce sens. Donc ce qui a été fait, a été bien fait. Nous avons, nous, ce mot de l'Evangile : *Rendez à César ce qui est à César*. Et cela aussi est à accomplir. Nous n'avons rien fait d'autre que d'accorder du respect à une autorité constituée.

— Nous avons encore obtenu, j'espère quant à moi, quelques autres avantages. Je crois que ces gens ne seront jamais plus des ennemis implacables des prêtres. En s'étant aperçus que personnellement je les traitais avec cordialité, ils se persuaderont facilement que de nombreux prêtres ne désirent rien d'autre que le bien de tous. Je crois, pour ma part, qu'au moment de la mort ils auront tous le désir d'avoir un prêtre auprès de leur lit. —

En effet, lors du banquet où tant de discours furent prononcés, on n'entendit pas un mot capable d'offenser le moins du monde la religion. Et le souvenir de Don Bosco ne s'effaça plus de la mémoire des Ministres, comme on en eut la preuve en diverses occasions.

Le bruit colporté sur l'événement augmenta la réputation du collège, qui l'année scolaire suivante accueillit 208 pensionnaires.

Il faut toutefois ajouter que les parents accordaient au Directeur, Don Lemoyne, toute leur estime et toute leur confiance. Les

élèves l'aimaient comme un père. Dans une occasion solennelle un ancien élève, qui en rappelait le souvenir avec des mots pleins de tendresse, indiquait sous les arcades de la petite cour supérieure le banc rustique où le bon Directeur, entouré par les jeunes, avait l'habitude d'être assis en racontant des faits édifiants avec cet art de belle conversation qui était chez lui un don enviable.

---

* Il s'agit de Pawel Roman Sanguszko :
né le 30 juillet 1834 – mort le 15 juillet 1876 à Nice ;
marié en premières noces le 7 octobre 1862 à Lausanne
avec Marie von der Borch-Warkland, qui meurt le 18 juin 1868 [voir MB IX, 305 : avec la forme " Paul " qui traduit "Pawel"] ; puis, en 1875, en secondes noces avec Géorgine Apponyi von Nagy Apponi.

Son père Wladyslaw Sanguszko est mort à Cannes le 15 avril 1870 ; sa mère [dont il est question ci-dessus à la page 408 et dans MB XI, 426] est la Princesse Isabella Lubomirska ; elle mourra le 18 mars 1890 à Gumniska, âgée de 82 ans.

Il est à remarquer que sa grand-mère paternelle est la Princesse Klementyna Czartoryska (30 décembre 1780 – 2 mars 1852). Il y a donc un lien de famille avec le Bienheureux Auguste Czartoryski, lien très lointain puisque leur ancêtre commun est mort en 1662.

[Renseignements recueillis sur : www.angelfire.com/realm/.../**sanguszko**.html
et gw4.geneanet.org/index.php3?b=pierfit...**czartoryski**].

CHAPITRE XV

Confrères défunts en 1876.

Nous ne croyons pas que nous mettre à parler des confrères défunts en 1876 soit dans ces Mémoires nous écarter du sujet. En effet, les uns davantage, les autres moins, ils vécurent eux tous en relation avec Don Bosco, de sorte qu'il n'est pas possible de parler de l'un d'entre eux sans rencontrer le Serviteur de Dieu ; en outre les données que nous avons pu rassembler sur leur vie nous fournissent un matériau très précieux pour nous former un jugement exact sur l'esprit, qui alors circulait entre les membres de la Congrégation et qui était en définitive, pour une bonne partie essentielle, l'esprit de Don Bosco : car il ne faut pas oublier qu'à cette époque Don Bosco n'avait encore cédé son manteau à aucun Elisée, et l'on a vu suffisamment ci-dessus comment dans sa famille en développement c'était lui qui continuait à être le grand animateur et comment tous directement ou indirectement tiraient de lui l'inspiration et l'élan. Voilà pourquoi il ne nous semble pas être du temps perdu de nous attarder un peu à parler de trois jeunes abbés et de deux prêtres appelés par Dieu à l'éternité au cours de cette année.

Les jeunes abbés provenaient tous les trois de nos collèges, où ils avaient accompli leur études d'enseignement secondaire jusqu'à la classe de seconde incluse. Le premier, Jacques Piacentino, natif de Rochetta [= Rocchetta] Tanaro, étudia à Lanzo et revêtit la soutane en 1870, à l'âge de dix-huit ans. En ces débuts, Don Bosco prenait des jeunes abbés, déjà mûrs et capables, pour les envoyer, peu après la

prise de soutane, dans les maisons en les confiant aux Directeurs locaux qui devaient avoir pour but, tout en leur donnant quelques occupations, de les aider à faire le noviciat et leurs études. Cependant, personnellement, il ne les perdait pas de vue, mais faisait en sorte qu'il se sentissent toujours sous son influence salutaire. C'est ainsi que Piacentino fut envoyé presque aussitôt à Borgo [San Martino], pendant une première année comme assistant et pendant la deuxième comme instituteur dans la troisième classe primaire ; puis, rappelé à l'Oratoire, il y resta jusqu'à ses derniers jours comme assistant des apprentis. On doit à son activité ingénieuse le fait qu'en 1876 les apprentis furent en mesure de rivaliser avec les étudiants dans les représentations de théâtre en intervenant seuls : ce qui n'avait jamais été tenté par le passé. Lorsque ses études de théologie étaient déjà suffisamment avancées et que s'approchait le moment des ordinations sacrées, les membres de sa famille et ses amis lui lancèrent des assauts répétés pour l'attirer en dehors de la Congrégation, en lui faisant miroiter un avenir plus facile ; mais, lui, il résista énergiquement, et même pour écarter tout danger, après la profession religieuse, il n'avait plus voulu retourner au pays. En mai 1876, le frappa un malaise général, qui menaçait d'abattre ses forces. Les Supérieurs l'envoyèrent à Alassio dans l'espoir que l'air doux de la Riviera réussirait à le guérir ; mais au [mois] de juillet suivant, purifié par les souffrances, il s'envola vers le Paradis. Le souvenir de son zèle inlassable pour le bien des apprentis lui survécut longtemps à l'Oratoire.

De la ville et du collège d'Alassio il y eut un autre jeune abbé ayant pour nom Antoine Vallega, qui s'éteignit à Noli en Ligurie chez ses parents trois mois avant Piacentino. A sept ans il était guéri d'une très grave maladie par l'intercession de Marie Immaculée, grâce qui contribua à le rendre pieux et tout entier livré aux affaires du Seigneur. Il réussissait splendidement dans les études ; aux examens du certificat de fin d'études secondaires passés au Reale Ginnasio Monviso [= Lycée-collège Royal Mont Viso] de Turin, il remporta la palme sur tous les nombreux candidats appartenant à l'établissement ou venus de l'extérieur. Pendant son noviciat dans la Congrégation, il s'appliqua avec ardeur à sa progression personnelle dans la perfection et dans le savoir. Dans un carnet, que Don Barberis conserva, il marquait

à la fin de chaque mois ses fautes et ses résolutions. Et dedans, ayant fait sa profession après l'approbation des Règles, il écrivit ces mots : « Avec les vœux j'ai fait de mon âme et de mon corps un temple vivant de l'Esprit Saint. Et donc je veux que ce temple soit toujours pur et propre ». En janvier 1875, s'aggrava en lui un malaise, dont il souffrait déjà avant d'entrer dans la Congrégation, et qui le porta irrémédiablement à la tombe. Encore le soir qui précéda sa mort, en présence de Don Cerruti il remerciait le Seigneur de l'avoir appelé dans la Congrégation et priait vivement son Directeur de le dire à Don Bosco et de lui ajouter qu'il était personnellement toujours à ses ordres pour aller dans les Missions, s'il plaisait à Dieu de le maintenir en vie.

Le 8 septembre partit pour l'éternité le « précieux » jeune abbé Jacques Vigliocco : c'est ainsi que le qualifiait Don Bosco, en annonçant à Don Cagliero la nouvelle de son décès (1). Il était de Barone [Canavese], village du diocèse d'Ivrea. Il posséda dès son enfance un rare esprit d'oraison ; à la maison et au collège de Caluso, où il commença le cours d'études classiques, il fut quelquefois surpris, aussi bien de jour que de nuit, se tenant à l'écart et absorbé dans la prière. Il aspirait au sacerdoce. En entendant l'un de ses maîtres parler de l'Oratoire, il en fut tellement charmé qu'il voulut venir y terminer ses études d'enseignement secondaire. Il avait environ seize ans. D'une taille plus que moyenne, d'un visage un peu pâle, ayant un air simple et se comportant plutôt sans faire des manières, habillé modestement, mais propre, il donna au Directeur des études l'impression qu'il en était à commencer les classes secondaires ; c'est pourquoi, sans même l'interroger, il le conduisit dans la section inférieure de la classe de sixième. Pour sa part, il ne souffla pas mot, mais il resta là tranquillement toute la journée ; c'est seulement le lendemain qu'à partir du devoir qu'il avait rendu l'erreur fut découverte. D'une intelligence éveillée, il se distingua dans la classe de seconde. Sa piété lui ouvrit tout de suite les portes pour entrer dans la Compagnie de S[aint] Louis et [dans celle] du Très saint Sacrement, et ensuite elle le fit admettre dans la Compagnie de l'Immaculée Conception, réservée aux meilleurs. Quand vint l'heure de décider à propos de la vocation, il n'eut pas d'hésita-

(1) V[oir] plus haut, p. 311.

tion. A des personnes distinguées et influentes, qui se présentaient pour s'opposer à ses projets, il dit que, dans ce qui touche à la vocation, on écoute seulement la voix de la conscience et la parole de son directeur spirituel. Novice, il se mit entièrement entre les mains du Maître : celui-ci, qui devait donner à son sujet un rapport écrit à Don Bosco, n'hésita pas à le déclarer « le bon exemple du noviciat » et « un véritable S[aint] Louis ».

Un de ses premiers soucis fut d'apprendre à méditer. Il lut, il interrogea et à la fin il s'en tint à la méthode suivante. Tout d'abord, pour se mettre en présence de Dieu, il se figurait que Jésus Crucifié se tenait devant lui et que depuis la croix il l'observait avec amour. Au cours de la méditation, de temps en temps, il donnait mentalement des coups d'œil vers le Crucifix, en s'imaginant qu'il en recevait des encouragements à bien considérer la vérité qu'il méditait. Enfin il priait Jésus de laisser tomber sur lui quelques gouttes de son très précieux sang, comme gage de pardon et de grâce. Il terminait la méditation en formant de bonnes décisions. Cette pensée continuellement tournée vers Jésus Crucifié durant la méditation, il le sentait, le poussait à examiner très très bien son cœur et à prendre de fortes résolutions.

Il connut parfaitement la valeur de l'obéissance. Un compagnon lui manifesta les antipathies qu'il avait envers un supérieur immédiat ; Vigliocco se mit à lui développer l'enseignement de S[aint] Alphonse : c'est le plus souvent une grande chance d'avoir un supérieur qui nous semble rempli de défauts, car ainsi nous pouvons voir si nous sommes de vrais obéissants ou non, c'est-à-dire si nous obéissons à l'homme parce qu'il nous plaît, ou à Dieu, dont ce supérieur tient la place. En fait d'obéissance, il n'y avait pas pour lui de petites choses ; s'il lui arrivait de manquer en des vétilles sans conséquence, il s'en accusait au supérieur. Il connut aussi la valeur du temps. Il n'aimait pas discourir de choses inutiles. Il disait que son délassement et sa récréation, c'était l'étude, à laquelle il s'appliquait avec une si grande intensité qu'il ne s'apercevait pas de ce que l'on faisait autour de lui. Don Bosco, qui avait besoin d'un enseignant bon et brave pour les Fils de Marie, posa les yeux sur lui, et il ne se trompa pas dans le choix. Lui plaisait

fort, et il la fit sienne, la maxime du Bienheureux : il fait beaucoup, celui qui fait peu, mais il fait ce qu'il doit faire ; tandis qu'il fait peu, celui qui fait beaucoup, mais il ne fait pas ce qu'il doit faire.

Ce qui, le plus, l'attira vers la Congrégation et fit qu'il l'aima, fut de voir que son principal objectif était de s'occuper de la jeunesse pauvre et abandonnée. Pour sa part, il brûlait d'instruire dans la religion et de conduire au bien les plus malheureux. Pendant deux carêmes consécutifs, dès que la classe était terminée, il courait chaque jour pour faire le catéchisme à l'Oratoire S[aint]-Louis, près de Porta Nuova. Il le faisait précéder d'une préparation très soignée. Les jeunes l'aimaient à un tel point que ses "gars du patro" étaient parmi les plus assidus pour la fréquentation et parmi les plus disciplinés et silencieux pendant le cours. Ensuite, chaque dimanche de l'année il ne se contentait pas de se donner du mal à l'église : au lieu de sortir, tandis que les autres catéchistes allaient prendre un peu de répit, il réunissait ceux qui avaient le plus de bonne volonté et il leur enseignait à servir la Messe. Don Guanella, qui dirigeait les Fils de Marie et l'Oratoire Saint-Louis, et qui eut donc comme collaborateur le jeune abbé Vigliocco, s'exprime dans un rapport, écrit après la mort du Bienheureux sur la période vécue avec Don Bosco, en disant de lui qu'il « était un jeune très vertueux ».

Son ardeur pour catéchiser s'accrut, lorsque Don Bosco commença à parler de Missions et de Missionnaires : avide de partir comme missionnaire, il pensait en lui-même à l'oratoire des dimanches et des jours de fête pour accomplir son stage pratique. Il présenta à Don Bosco une demande formelle de prendre part à la première expédition. Dans sa lettre qui porte la date du 2 février 1875, il écrivait : « Je connais bien ma petitesse et le peu, bien négligeable, dans lequel je pourrai aider ; mais si Dieu m'assiste, oh, moi aussi je ferai quelque chose ! Etant donné que je suis le dernier de vos fils, je veux du moins être le premier à vous en exprimer mon grand désir. La volonté de faire du bien au prochain, Très révérend Père, est en moi extraordinaire, et ne m'effraient pas les désagréments et les fatigues, et, sur un mot de Votre part, je suis prêt à aller même au bout du monde ».

Mais la Divine Providence avait d'autres vues sur lui. Sa

santé qui dépérissait sensiblement, éveilla de sérieuses inquiétudes. Soulagé de ses fonctions scolaires, il fut envoyé pour prendre du repos sur les collines de Soperga [= Superga ; prononcer Souperga] ; puis, sur le désir de sa famille, il alla respirer l'air de son pays natal. Là, il recueillait les enfants de la commune et des environs pour leur enseigner la doctrine chrétienne, et il n'arrêta pas de le faire, tant que le mal ne le condamna pas à garder le lit. Don Bosco qui l'aimait tendrement, ne pouvant lui rendre visite personnellement, lui envoya Don Rua. Il expira le matin de la Nativité de la Très sainte [Vierge] Marie. Son curé, qui lui demandait quelques jours auparavant si la mort lui faisait peur, reçut de lui cette réponse : « Oh, j'espère pour ma part que je ne craindrai pas la mort si elle s'approche de moi et qu'elle ne me fera pas peur, parce que tous les mois j'ai toujours fait la récollection [appelée alors "exercice de la bonne mort"] » (1). Il était entré depuis peu de temps dans sa vingtième année.

L'un des deux prêtres arrachés à la Congrégation en 1876, Don Joseph Giulitto, avait grandi à l'Oratoire, où il entra en 1866 à l'âge de douze ans accomplis. Nous avons une biographie succincte qui le concerne, sans doute l'adaptation d'un discours funèbre, publiée par Don Jean Bonetti dans les *Lectures Catholiques* et précédée d'une courte préface de l'*abbé* Charles Cays (2) ; ce dernier fait, en ces termes, la présentation du défunt : « Beaucoup parmi ceux qui l'eurent comme compagnon et comme enseignant se rappellent encore ses manières affables, son caractère jovial, sa conversation amène, et en même temps sa conduite édifiante, la pureté de son comportement, son ardeur dans la piété, son zèle pour le salut des âmes ».

Il venait de Solero, commune des environs d'Alexandrie. La marquise Emilie Imperiali de Solero l'avait recommandé à Don Bosco. Il termina en seulement quatre ans les classes de la sixième à la seconde, en se laissant docilement guider par le Serviteur de Dieu. Ce jeune garçon fut d'une pureté angélique resplendissante. A lui aussi on faisait un pont d'or, à condition qu'il eût voulu continuer

---

(1) Lett[re] de Don Pierre Botta, curé, à Don Bosco, 8 septembre 1876.

(2) Cette biographie parut en appendice dans le numéro 303, année 1878, intitulé : *Gli ultimi giorni ed ore di Pio IX* [Les derniers jours et heures de Pie IX]. Le comte Cays, alors abbé salésien et étudiant de théologie [prêtre le 20 septembre 1878] faisait fonction de secrétaire auprès de la direction des *Lectures Catholiques*.

ses études dans le séminaire ; mais, lui, il ne sut pas se résigner à se séparer de Don Bosco.

Un an après, il s'éloigna, au sens matériel du mot, du père de son âme, qui l'envoya comme enseignant au collège de Borgo S[an] Martino. Il y était depuis quelques jours quand, entré en grande amitié avec le jeune abbé Louis Nai, il le pria de bien vouloir devenir son conseiller secret, en l'avertissant de tout défaut ou manquement qu'il apercevrait dans sa conduite. Don Nai, qui nous rapporte aujourd'hui [vers 1930] ce détail édifiant, se rappelle aussi avec quelle gaieté de cœur son compagnon, plus jeune* [que lui dans la maison], reçut la première admonition. Le devoir d'assister les élèves en récréation exigeait de tous un empressement, le matin, pour sortir dans la cour, après avoir bu rapidement le café. Le jeune abbé Giulitto, qui n'était pas encore rompu à cette manœuvre, s'attardait un peu à l'accomplir. A l'observation qui lui en a été faite, il se montra très reconnaissant et plus jamais il ne resta là un instant qui dépassa le temps nécessaire. D'une autre affaire, Don Nai se rappelle très bien. Lecteur assidu de Rodriguez, [Giulitto] le possédait sur le bout des doigts ; c'est pourquoi, dans de fréquentes occasions soit pour mettre fin à des controverses, soit pour clarifier des points d'ascétique ou pour confirmer une de ses manières de voir ou encore pour rectifier des idées fausses, il avait immanquablement recours à l'un de ses *Ipse dixit* [argument d'autorité : "Untel l'a dit lui-même"], qui était : — Rodriguez dit comme ceci , Rodriguez dit comme cela. — Même Don Bonetti y fait allusion là où il apporte deux faits qui confirment le témoignage invoqué ci-dessus. Quelqu'un se lamentait auprès de lui d'une tâche qui lui pesait en raison de son peu de mortification ; Giulitto lui répondit : — Va, lis le premier traité de la deuxième partie de l'ouvrage de Rodriguez, et ce qui à présent te pèse, deviendra pour toi léger comme une paille. — Un autre avait quelque peu de réticence à obéir ; il lui conseilla de lire pendant plusieurs jours le cinquième traité de la troisième partie et il lui ajouta : — J'ai bon espoir qu'au bout de huit jours tu seras le plus obéissant de la maison. —

Parvenu à sa nouvelle résidence, il se fixa, comme premier point, un horaire, en déterminant pour chaque partie de la journée son occupation, de manière à ne pas devoir perdre la moindre parcelle de

---

* "*jeune*" (au sens de *nouveau, arrivé plus récemment*) : en effet, Nai étant du 24 – 04 – 1855 et Giulitto du 18 – 09 – 1853, on voit lequel est le plus âgé et qu'il s'agit ici d'un temps de présence dans la maison.

temps. Sous aucun prétexte il ne se dispensait de la méditation ou de la lecture spirituelle. De sa profonde piété envers Jésus dans le Saint Sacrement lui venaient une jovialité dans les manières et une sérénité sur le visage, grâce auxquelles il était très aimé de tous ; même le médecin qui le soigna lors de sa dernière maladie, en était émerveillé.

Au [mois de] septembre 1875, alors qu'il ne s'y attendait pas, Don Bosco lui dit de se préparer aux ordres mineurs, afin de recevoir ensuite avec de courts intervalles les ordres majeurs. Le jeune abbé était à peine âgé de 22 ans ; mais Don Bosco, tenu comme il l'était par le besoin de prêtres, cassait les délais chaque fois qu'il le pouvait. L'annonce inattentendue le troubla. Don Bosco, qui le connaissait à fond, l'encouragea, demanda les dispenses nécessaires et ensuite le recommanda à Monseigneur Ferré, Evêque de Casale, toujours si bon envers le Serviteur de Dieu. L'ordinand avait reçu en décembre le sous-diaconat, lorsque, peu après, se manifeste en lui un grand malaise dans la poitrine, suivi d'abord d'une toux persistante et ensuite d'une hémoptysie. Ce fut un éclair dans un ciel serein ! Envoyé pour passer l'hiver dans le collège d'Alassio, il y reprit des forces, au point qu'il put revenir à Borgo pour se préparer à la prêtrise. Il célébra sa première Messe lors de la fête de la Très sainte Trinité. Parmi ses manuscrits, on retrouva une petite feuille ; après le titre *Souvenir de ma première Messe*, on y lisait : « 1° Seigneur, que, moi, je sois un prêtre tel que, vous, vous me voulez, selon votre cœur. — 2° Que, moi, je vous aime comme et autant que, vous, vous voulez. — 3° Que je n'ai pas à aller à ma perte éternellement. — 4° Qu'aucune âme n'ait à aller à sa perte par ma faute ; au contraire que je puisse, moi, en sauver beaucoup ». Mais malheureusement les belles espérances conçues par lui et sur lui s'en allèrent bien vite en fumée. Un mois à peine s'était écoulé depuis les ferveurs de l'ordination sacerdotale, quand, dans la même chapelle qui avait retenti des mélodies de cent voix qui chantaient hosanna autour de l'autel du nouveau lévite, résonnait le chant lugubre du *Requiem* et du *Dies iræ* en présence de son cercueil. Le deuil des confrères proches et lointains fut poignant. Le souvenir de ses saints exemples ne s'effaça pas de la mémoire de tous ceux qui le connurent ; les très peu

nombreux survivants en parlent encore avec une sincère et tendre admiration.

De quelques semaines l'avait précédé dans la tombe le prêtre César Chiala, assez connu déjà des lecteurs de ces *Mémoires* [Biographiques]. Un jour Don Bosco a dit de lui à quelques prêtres salésiens : « C'est une perle précieuse à tous égards » (1). Il se présenta pour devenir salésien dans un âge mûr ; mais il connaissait Don Bosco de longue date. Il est fait mention de lui dans un document autographe* du Serviteur de Dieu, là où sont enregistrés les noms et l'âge des cent jeunes qu'il conduisit en 1850 depuis Turin pour faire la retraite spirituelle dans le petit séminaire de Giaveno ; là, en effet, vers le milieu de la feuille [= au tiers de la liste] nous tombons sur « Chiala César, 16 [ans] ». Ce qui démontre que les relations avec le Bienheureux duraient depuis longtemps.

Il naquit à Ivrea d'une famille digne d'estime en 1837. S'étant établi avec les siens à Turin, il s'approcha de Don Bosco, lorsque l'oratoire vagabond des dimanches et des jours de fête plantait finalement ses tentes à Valdocco. S'approcher de Don Bosco et l'aimer ne fut qu'une démarche ; c'est pourquoi il le choisit pour qu'il fût son confesseur et son guide, en ne faisant rien d'important sans en entendre le conseil. A 26 ans, il était déjà Directeur des Postes Royales du Piémont. Comme lui plaisait beaucoup la manière utilisée par Don Bosco pour divertir et instruire les enfants, Chiala, à l'époque où il était étudiant ainsi qu'au moment où il travaillait comme employé, consentait de bon gré à faire le catéchisme. Avec le jeune abbé Rua il allait le dimanche à l'Oratoire de l'Ange Gardien à Vanchiglia, où il prit pour lui la classe des ramoneurs. D'une haute taille, habillé avec beaucoup de distinction, ayant des manières délicates, il était beau de le voir assis au milieu d'une trentaine de ces valdôtains mal vêtus, tout occupé à leur enseigner les réalités de Dieu. En 1864, le transfert de la capitale l'obligea à se séparer de son très cher ami Don Bosco et à se rendre à Florence d'où, en 1870, il passa en Sicile pour diriger les Postes de la Province de Caltanissetta. Là-bas, ses subalternes et les habitants furent

---

(1) Chron[ique] de Don Barberis, 11 mars 1876.

* V[oir] *Mémoires Biographiques*, au vol. IV, p. 122 [avec la remarque à propos de l'âge de certains, dont Chiala qui, né en 1837, avait 13 ans].

tellement édifiés et émerveillés par sa conduite vertueuse et sa religiosité sincère, qu'à l'annonce de sa mort ils firent célébrer un office funèbre solennel, bien que depuis quatre ans déjà il eût quitté leur ville.

Il quitta cette ville, parce qu'il renonça à son emploi. En 1872, il résolut d'abandonner le monde pour vivre avec le père de son âme. Il lui coûta beaucoup de surmonter les obstacles de sa famille ; mais, ayant eu le dessus à la fin, il fit son entrée à l'Oratoire et il y commença son noviciat comme abbé. Sa mère qui était veuve et son frère ne parvenaient pas à se persuader que leur César voulût sérieusement embrasser une forme de vie si humble et pauvre (1).

Il passa excellement les quatre années pendant lesquelles il vécut dans la Congrégation. Ayant entrepris avec ardeur l'étude de la théologie, en moins de trois ans il fut prêt pour les ordinations sacrées. La source de son plus grand plaisir était toujours l'oratoire de l'Ange Gardien, ouvert les dimanches et les jours de fête. Don Barberis, alors Directeur de cet oratoire, écrit : « Je peux attester avec satisfaction que je n'ai jamais trouvé un autre collaborateur plus intelligent ni plus zélé ». En effet, il avait l'art de transformer même certains vauriens, qui semblaient être des têtes de mules indomptées.

En avril 1875*, il fut ordonné prêtre. Et, ici, écoutons de nouveau Don Barberis : « Sa vertu déjà si éminente devint tout à fait héroïque... Plusieurs fois je l'ai vu avec admiration, alors qu'il était surchargé de travail, dans sa fonction de préfet, après quelques journées, que l'on peut dire agitées, s'efforcer, tout épuisé qu'il était, de terminer la méditation le soir, même après dix heures... Il célébrait posément et avec une grande dévotion

---

(1) Le frère est Louis Chiala, écrivain et homme politique, devenu sénateur en 1892. Il publia *Lettere edite ed inedite di Camillo Cavour*. [Lettres éditées et lettres inédites de Camille Cavour]. Il mourut en 1904. Ayant su que l'on avait l'intention de publier une biographie de César, il ne voulut pas. La mère, qui avait promis de préparer une Vie de son fils, n'en fit rien. Don Barberis, en amplifiant un très court aperçu qu'il en avait donné lui-même dans *La Repubblica Argentina e la Patagonia* (num[éro] 291-2 des *Lectures Catholiques*, année 1877), réserva à la mémoire de Don Chiala onze petites pages de son *Vademecum degli ascritti salesiani* [Vade-mecum des novices salésiens], pp. 126-137 (S[an] Benigno Canavese, Typ[ographie] Sal[ésienne], 1901).

* V[oir] *Mémoires Biographiques*, au vol. X, p. 1034 : *le 4 octobre 1874*.

la sainte Messe, précédée toujours d'une longue préparation et suivie d'une fervente action de grâces... Il avait l'habitude de dire que la chance d'avoir dans la maison le Très saint Sacrement était le bien qui lui apportait le plus grand réconfort ».

Il restait habituellement dans l'ombre. Des démarches humiliantes ou déplaisantes, que d'habitude on déteste, lui étaient confiées : il les prenait en charge avec une totale docilité, en les réglant avec son tact très fin. Nous ne redirons pas maintenant combien a été précieuse son action à l'avantage des apprentis. Il dirigea également les *Lectures Catholiques*, pour lesquelles il avait déjà beaucoup aidé Don Bosco avant de venir à l'Oratoire, en corrigeant des épreuves et en traduisant à partir du français. Certains numéros anonymes sont de lui, toujours soigneusement revus par Don Bosco. Tant qu'il resta à Turin, le soir, après avoir pris le repas avec sa mère, il venait très souvent à Valdocco, se retirait dans une petite pièce mise à sa disposition et travaillait jusqu'à une heure très tardive. Parfois il dormait à l'Oratoire ; puis, le matin, après avoir accompli d'une manière très édifiante ses dévotions au milieu des jeunes, il grignotait en compagnie des jeunes abbés un peu de pain sec (alors les jeunes abbés ne prenaient pas de café) et il s'en allait ainsi à son bureau des Postes. Don Lemoyne écrit : « Parfois il accompagna D. Bosco aux Becchi pour continuer sous la direction de son maître ces compositions ; mais même là il se contentait le matin de manger du pain sans la moindre chose dessus, et il ne voulait rien d'autre » (1). Le mal qui l'avait déjà tourmenté quand il travaillait dans les Postes, s'aggrava tellement [à l'approche de] l'été de 1876, que vers la fin de juin il le mena à la tombe. Sa mort consterna tous ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître. Avec une sincère conviction, tous répétaient : — Un saint est mort ! — Sa dépouille mortelle repose à Feletto dans le caveau de sa famille.

Au cours du rêve du Paradis [voir page 587] le Bienheureux Don Bosco verra bientôt Don Giulitto et Don Chiala avec d'autres Salésiens à la suite de Dominique Savio.

---

(1) V[oir] *Mémoires Biographiques*, vol. V, p. 798.

CHAPITRE XVI

La retraite spirituelle de Lanzo.

En 1876, selon ce qui avait été décidé par le Chapitre Supérieur lors d'une séance du 18 juin, la retraite spirituelle à Lanzo fut effectuée en trois tours, qui se suivirent avec peu d'intervalle ou sans aucun intervalle. Dans tous, Don Bosco présida, agit, parla, mais ce que nous avons pu en savoir n'est relativement pas grand-chose.

Le premier tour, commencé le soir du dimanche 10 septembre, se termina le matin du lundi 18, de sorte qu'il dura sept jours complets. N'y participèrent que des confrères dont un bon nombre de jeunes abbés et de coadjuteurs, qui devaient faire leur profession triennale ou leur profession perpétuelle. Les prédicateurs furent Don Bonetti pour les instructions et le théologien Ascanio Savio pour les méditations. Pour le peu que nous savons, le Bienheureux donna six fois le "mot du soir" et prêcha trois fois.

Après les prières du premier soir, il adressa aux retraitants quelques recommandations nécessaires ou utiles pour la bonne marche de la retraite. Il recommanda le recueillement et le silence ; et, ensuite, d'être content de tout et de ne pas se lamenter, s'il manquait quelque chose ou au sujet du lit, ou au sujet de la cuisine ou au sujet de la ponctualité du service à table. — Ce sont des inconvénients, dit-il, que l'on ne peut éviter lorsque les locaux sont si rapidement modifiés, et à une courte distance de la fin de l'année scolaire. — [Il recommanda] que l'on n'abîmât

rien, spécialement dans le jardin ; que l'on ne touchât pas au raisin ou à d'autres fruits, car ce serait un signe d'intempérance et de gourmandise, et les méfaits conduiraient celui qui les remarquerait à exprimer un blâme. — En ce qui concerne l'horaire, dit-il en conclusion, vous le trouverez affiché en divers endroits. Ce que j'ai l'habitude de recommander dès le début est que l'on observe cet horaire avec beaucoup d'exactitude. Ensuite que chacun s'occupe de lui-même comme s'il était seul à faire la retraite et qu'il pense qu'il la fait pour la dernière fois. Le lever pour demain sera retardé d'une demi-heure, vu la fatigue de tous. — La fatigue provenait surtout du fait que, pour une bonne partie, les présents avaient voyagé longtemps depuis les premières heures du matin.

Le lendemain, à neuf heures et demie, Don Bosco tint la conférence d'introduction. Un cahier de Don Barberis en contient cet assez bon résumé.

Le régisseur d'un grand seigneur appelle auprès de lui, au début de l'année, tous ceux qui veulent se mettre à son service, et à chacun il attribue une tâche à exécuter au cours de l'année. A l'un, il donne l'ordre de travailler le sol, à un autre il confie le soin des plantes, etc. Ensuite avant de les laisser partir, il leur donne les avis appropriés, pour qu'ils accomplissent bien leur tâche. Chacun entre alors dans sa charge et se met de tout cœur à y travailler. L'un se met à piocher le sol, un autre y jette la semence, un troisième prend soin du bétail, un autre encore s'occupe des arbres ; en somme, avec une grande application, chacun accomplit la tâche que lui a assignée le régisseur.

En attendant, l'année passe, si bien qu'arrive le moment où il faut que les ouvriers de ce régisseur se réunissent pour rendre compte de leur gestion. Mais, cette fois, le régisseur ne veut pas être personnellement le juge de l'action accomplie par les ouvriers, et il les envoie tous au maître lui-même, pour qu'ils soient interrogés et jugés par ce dernier.

C'est pourquoi, tous un à un, le maître les interroge et leur demande la manière dont ils exécutèrent la tâche que leur assigna son régisseur, et les résultats qu'ils en obtinrent. A l'un il demande comment il a cultivé le sol ; à un autre quel traitement il a employé pour ces plantes, s'il leur a mis du fumier en temps voulu, s'il les a arrosées quand il fallait, s'il leur a coupé les branches inutiles, en somme, s'il a fait en sorte qu'elles soient utiles ; à cet autre il demande s'il a bien nourri le bétail qui lui a été confié, s'il lui a apporté le soin voulu ; et de cette façon il se fait rendre compte de tout ce qu'ils ont fait et gagné.

Certains de ces ouvriers, s'ils avaient dû rendre compte de leur action accomplie au régisseur, l'auraient peut-être trompé sur quelque point ; mais, dès qu'ils virent que le maître lui-même était la personne à laquelle ils devaient rendre compte, comme ils savaient bien qu'au maître on ne pouvait rien cacher, car il connaissait entièrement les affaires, et comme ils con-

sidéraient qu'ils auraient dû confesser leur négligence au maître lui-même, ils restèrent très affligés d'avoir mal fait et proposèrent de mieux travailler à l'avenir.

Maintenant, en passant à [parler de] nous, je dis que les ouvriers, c'est vous tous, qui au début de l'année, après vous être rassemblés ici, avez reçu une tâche à accomplir et êtes partis ensuite pour vous rendre vers elle. Le régisseur, c'est moi. Et donc, l'année étant terminée, voici que le régisseur vous appelle tous de nouveau auprès de lui pour que vous lui rendiez compte de votre gestion de l'année écoulée.

Donc, moi, je suis le régisseur, mais vous comprenez bien que, D. Bosco, on peut le tromper, et qu'on peut lui taire quelque chose ; d'ailleurs, ce n'est pas que D. Bosco soit tellement naïf et se laisse tromper, mais vous savez bien que ce qui se trouve à l'intérieur d'un être peut rester caché aux yeux de l'homme qui ne voit que ce qui est extérieur. C'est pourquoi ce n'est pas à moi que vous devez, vous, rendre compte de la façon dont vous vous êtes comportés dans votre tâche, mais à Dieu que l'on ne peut tromper et qui connaît chacune de vos actions et de vos intentions.

Donc, vous, voici que vous êtes rassemblés pour examiner ce que vous avez fait pendant cette année et en rendre compte à Dieu, et pour vous préparer à mieux faire pendant une nouvelle année, si par le passé vous avez été négligents.

Une autre grande chose qu'il faut que je vous dise, moi, en ce moment, c'est que, nous autres, nous avons un extrême besoin de les revoir, nos comptes avec Dieu sur ce point, spécialement parce que, tous les ans pour quelques-uns parmi nous, la retraite est la dernière qu'ils puissent faire. Une année après l'autre, plusieurs meurent et pour ceux-ci, s'ils ne la firent pas bien, malheur à eux ; vient à leur manquer la grâce de pouvoir mettre leurs comptes en règle une autre fois.

Cette année également, la retraite sera la dernière pour plusieurs qui sont ici et qui m'écoutent. L'an dernier, étaient ici dans cette même Eglise, et ils écoutaient cette même prédication, les jeunes abbés : Vallega, Piacentino et Vigliocco, ainsi que D. Chiala et D. Giulitto. Ils priaient alors pour les défunts de l'année précédente ; maintenant la prière est faite par nous pour eux, comme une autre année d'autres prieront pour quelques-uns d'entre vous. C'est donc aussi pour ce motif qu'il est d'importance que [la retraite] soit bien faite.

A présent que nous sommes sur le point de commencer la retraite spirituelle, je devrais m'attarder à vous donner des avis pour bien la faire ; mais, sans vous en donner beaucoup, je me limiterai à vous en énoncer certains qui, mis cependant en pratique, serviront énormément pour bien passer cette sainte retraite et, de plus, je pourrai ensuite le soir vous dire deux mots et vous donner des avis en cas de besoin, ce qui, j'espère, ne se produira pas.

A présent, pour vous en donner un très important qui, mis en application, servira pour tous, je vous dis ceci : que durant cette sainte retraite spirituelle aucun ne soit une pierre de scandale pour les compagnons ; et non seulement que l'on s'abstienne d'être une pierre de scandale, mais que l'on s'efforce au contraire de donner le bon exemple, de sorte que chacune des actions ou des

paroles de quelqu'un, au cas où il aurait à faire ou à dire quelque chose à d'autres, soit source de bien pour leur âme. Si l'on met en pratique cet avis, comme je l'espère, alors les prédicateurs n'auront qu'à parler et leurs paroles seront promptement suivies et il n'y aura plus besoin d'un autre avertissement, et la sainte retraite se déroulera bien et avec profit pour nos âmes.

Je ne m'attarde plus à donner d'autres avis et je rappelle seulement le silence dans les moments établis. Le silence est le fondement de la bonne marche de la sainte retraite spirituelle, parce qu'il laisse une plus large aisance à l'esprit pour réfléchir sur les prédications et méditer sur les points qu'elles développent. Que l'on observe le silence dans les moments établis, comme le soir après les prières jusqu'au matin avant le petit déjeuner et pendant le goûter, et de cette façon il y aura plus de recueillement et l'on tirera un plus grand fruit de la retraite. Toutefois, dans les moments où il n'y a pas à garder le silence, il est bon que l'on évite les tapages ou tout ce qui pourrait produire un grand dérangement et une forte distraction.

Je termine ces paroles que je vous ai adressées en vous recommandant de donner tous le bon exemple l'un à l'autre et d'observer le silence aux heures fixées : de cette façon, la retraite spirituelle que nous sommes sur le point de faire marchera bien et nous retirerons d'elle un grand profit pour nos âmes.

Nous présenterons maintenant, tous dans l'ordre où ils se sont suivis, les cinq autres "mots du soir", tels qu'ils nous sont parvenus, en faisant précéder seulement pour chacun un titre qui puisse en indiquer brièvement le thème.

2ème ***Soir.*** *Tenue à l'église : rester à genoux sans s'appuyer.* — Il y a une coutume en différents lieux et, personnellement, je ne voudrais pas voir son introduction chez nous ; et elle est que beaucoup, qui n'ont pas bien étudié la grammaire, confondent le verbe *s'agenouiller* avec le verbe *s'asseoir* et ils en font un seul. Non, mes chers ; c'est absolument une erreur tant en grammaire qu'en philologie et l'on trouve la différence spécialement dans le dictionnaire des synonymes, dans lequel on ne confond jamais ces deux mots. Ce sont surtout les Ligures qui introduisirent parmi nous cette erreur et, personnellement, je trouve convenable que l'on rectifie maintenant les choses.

Il arrive bien des fois de voir que beaucoup sont agenouillés, mais assis en même temps, en s'appuyant derrière contre le banc. Pour ma part, en parlant avec un Evêque de Gênes et ensuite avec d'autres je fis remarquer cette inconvenance, et il me semble que n'a absolument pas de valeur le motif invoquant une coutume universelle ; c'est une mauvaise coutume et il faut la supprimer. Commençons donc par la supprimer parmi nous : quand c'est le moment d'être assis, que l'on soit assis avec de la tenue ; quand c'est le moment d'être agenouillé, que l'on soit bien agenouillé, en se tenant bien droit, sans s'appuyer le moins du monde par derrière : et que mon avis ait de la valeur actuellement, qu'il ait de la valeur quand on avancera dans les années, qu'il ait aussi de la valeur pour les Directeurs des collèges, afin qu'ils introduisent cette bonne coutume dans la manière de se tenir à l'Eglise, si par hasard elle n'y était pas. Croyez-moi : la tenue extérieure du corps aidera beaucoup pour le recueillement intérieur.

3ème **Soir.** *Ne pas prendre d'habitudes mauvaises ou indifférentes, mais nuisibles.* — Quelque chose de particulier que j'ai l'intention de vous recommander ce soir, c'est que vous vous teniez à l'écart de toute habitude. Je dis *habitude*, non pour indiquer les bonnes coutumes ou les pratiques religieuses que chacun observe ordinairement : ce sont là des choses très bonnes ; au contraire que chacun s'efforce d'acquérir beaucoup de bonnes habitudes, parce que de cette façon-là il pourra bien plus facilement pratiquer la vertu. Personnellement, j'ai l'intention de parler de toute habitude mauvaise ou indifférente, mais nuisible d'une manière ou d'une autre.

Il y aura untel qui aura l'habitude de ne pas sortir du lit au signal du lever, ou qui pour le moins dit : — Moi, je suis rapide pour m'habiller, j'occupe le premier quart d'heure en sommeillant, et dans le deuxième quart, moi, j'ai le temps de tout faire. — Non, c'est une habitude qui n'est pas bonne et, si quelqu'un s'y abandonne fréquemment, il en ressentira des inconvénients non légers.

Il y a un autre qui a l'habitude de fumer. De cela, il faut vraiment s'abstenir, parce que c'est trop nuisible à la santé corporelle, et, à l'exception de quelqu'un qui serait extrêmement replet, une autre personne ne pourrait pas résister sans attraper un peu à la fois une terrible inflammation aux intestins.

Un troisième a l'habitude de priser du tabac, habitude celle-là aussi très nuisible et très dangereuse. Personnellement, je connais un monsieur qui, seulement pour le tabac, dépense plus de trois lires par jour. Et l'on acquiert cette habitude presque sans s'en aperçevoir. On en prend une pincée un peu ici, un peu là, auprès d'une personne, auprès d'une autre. On commence à mettre dans une tabatière le petit doigt et puis en plaisantant on fait le reniflement sur l'index ; puis on fait adhérer un peu de poussières de tabac à l'index, on aspire délicatement par le nez et on en a suffisamment ; ensuite on en prend très peu avec deux doigts ; puis pour des motifs futiles on en achète pour un sou et, comme on n'a pas la tabatière, on conserve l'achat dans un morceau de papier et l'on dit : — Un sou de tabac me dure trois mois. — Puis on ajoute : — Oh ! plutôt que de le conserver dans le papier je peux aussi me procurer une tabatière ; en me durant longtemps, il restera plus frais. Et ensuite on prend la mauvaise habitude et on ne peut plus s'en passer. C'est pourquoi que s'abstienne également de priser du tabac celui qui n'en a pas un véritable besoin. S'il y a quelqu'un à qui le médecin l'ordonne parce qu'il le juge utile en raison d'un mal de tête ou d'un mal aux yeux, patience ; mais pour un autre motif, qu'on ne le fasse pas.

Nous dirons la même chose pour le café, pour certaines boissons, etc.

Malheureusement, voyez-vous, des habitudes, nous en avons déjà plusieurs, que nous sommes obligés de satisfaire. N'en prenons pas d'autres de nous-mêmes, ne nous créons pas de nécessités. Ce serait aussi une belle chose que d'avoir l'habitude de ne pas dormir, de ne pas manger. Combien on irait mieux ! Que d'ennuis en moins ! Que de travail on pourrait faire en plus ! Mais que voulez-vous ? De cela nous ne pouvons pas nous priver. Mais nous pourrons nous passer de trop dormir, ou en dehors du moment voulu, de manger ou de boire à tout instant…

4ème **Soir.** *Les vœux* [religieux] *: valeur, différences, utilité.* — Demain est le jour fixé pour faire la demande en vue d'être inscrit dans la Congrégation

de la part de qui ne l'est pas encore régulièrement, et en vue d'émettre les vœux de la part de qui est disposé à les faire. Ces demandes seront faites à Don Barberis, si possible au moment du petit déjeuner et qui ne pourrait pas à cette heure-là, aura aussi un moment après le repas de midi.

Beaucoup me demandent quelle différence il y a entre une action qui est accomplie par quelqu'un qui est avec des vœux et une action qui est accomplie par quelqu'un qui est sans vœux. Il est bien que tous vous sachiez ma réponse : une bonne action accomplie avec vœu a un double mérite ; le premier est le mérite de la bonne action en elle-même, le second est le mérite de l'action du vœu. S[aint] Bernard fait aussi à lui-même cette demande et il répond qu'entre celui qui accomplit de bonnes actions en étant avec des vœux et quelqu'un qui les accomplit en étant sans vœux, il y a la différence qui existe entre celui qui fait un cadeau des fruits de sa vigne et celui qui donnerait en cadeau la vigne elle-même. Quelqu'un qui accomplit de bonnes actions en étant sans vœux donne en cadeau à Dieu les fruits de sa vigne, mais la vigne qui consiste en lui-même, dans sa volonté, il la garde pour lui. Au contraire, quelqu'un qui offre à Dieu tout lui-même avec des vœux, est celui qui donne en cadeau non seulement les fruits, mais la vigne elle-même.

On demande aussi quelle différence il y a entre faire les vœux triennaux et faire les vœux perpétuels. Voici : pour ma part, je vous dis que les uns comme les autres font plaisir à Dieu. Ce qu'il y a de positif tient en ceci : celui qui désire servir le Seigneur et faire du bien à son âme, ne doit être effrayé ni par les uns ni par les autres. — Bah ! dira quelqu'un : au cas où les cironstances changeraient, où les situations changeraient, celui qui est lié par des vœux perpétuels ne peut plus retourner en arrière ; il sera donc mieux de faire des vœux triennaux. —

C'est un piège. Les vœux triennaux laissent encore beaucoup de soucis, beaucoup d'appréhensions, donnent lieu à des tourments de la part du démon et des parents ; au contraire celui qui fait les vœux perpétuels, coupe aussitôt toute relation extérieure et demeure plus tranquille. D'autre part, pour ce qui est de se repentir du pas effectué, en raison d'un changement des circonstances, cela ne se produira pas : en effet, au cas où il s'agirait vraiment de vrais motifs, le Supérieur a pleine autorité de dispenser aussi bien des vœux triennaux que des vœux perpétuels ; c'est pourquoi qu'on laisse de côté cette crainte et que celui qui se sent à même de faire les vœux perpétuels, en fasse librement la demande.

On demandera encore : — Quelle utilité y a-t-il à faire les vœux ? Des formes d'utilité, il y en a beaucoup : je ne parlerai pas des formes temporelles, comme le fait de nous donner l'assurance qu'il ne nous manquera jamais rien pour la nourrriture, ni pour le vêtement, ni pour le logement, et cela sans souci de notre part ; et je n'indiquerai pas non plus que l'on peut accomplir un plus grand bien, tandis que tout seul on ne pourrait pas ou on ne saurait pas mener une action. Je parlerai donc seulement de deux avantages spirituels qui sont au profit de l'âme directement au moyen de l'émission des vœux. Celui qui fait ces vœux met de nouveau son âme dans l'état d'innocence, comme s'il recevait le baptême, et il acquiert devant le Seigneur le mérite de celui qui donne son sang pour la foi : il est comme un saint martyr du Seigneur. C'est la doctrine générale des Saints Pères. Nous avons, nous, en plus l'indulgence plénière, applicable aussi pour les âmes du purgatoire…

5ème ***Soir.*** *Prières pour les confrères défunts.* — On fera demain un service funèbre aux intentions des âmes du Purgatoire. Nous avons dans nos Règles ceci : que, l'un des derniers jours employés pour la retraite spirituelle, on fasse des pratiques spéciales de piété pour le réconfort des âmes de nos confrères défunts. Cette année il y en a cinq qui sont passés à l'éternité. Il est vrai que tous étaient d'une bonté exemplaire et que nous avons le ferme espoir que le Seigneur les a déjà avec lui ; toutefois nous prierons dans ce but. Le Seigneur a pris pour lui le Jeu[ne abbé] Vallega, le Jeu[ne abbé] Piacentino, D. Chiala, D. Giulitto ; et Vigliocco ces derniers jours. Que toutes les Communions qui sont faites, le chapelet et les autres pratiques de piété soient adressées demain au Seigneur avec cette intention. Que les prêtres les recommandent aussi au Seigneur lors de la S[ainte] Messe et ainsi nous espérons que, s'ils avaient encore quelque compte à ajuster avec la Justice Divine, ils pourront demain être libérés.

6ème ***Soir.*** *Qui est le prêtre. Ne pas frustrer la Congrégation.* — Aujourd'hui ont été examinées les demandes pour l'émission des vœux. Oh, comme il est beau et consolant de se donner à Dieu par un vœu ! Ici, cependant, il y a une difficulté. Il en est quelques-uns qui veulent se donner à Dieu de cette façon, mais toutefois ils pensent à leur maison, ils pensent à leurs parents, ils pensent à l'argent à gagner. Que tout souci, ô mes chers amis, soit loin de nous. Ce Seigneur qui habille les lis des champs et nourrit les oiseaux du ciel, ne laisse rien manquer à celui qui espère en lui. Ce qu'il faut faire, c'est de nous donner tous entièrement au Seigneur, sans aucune restriction. Que personne ne dise : — Si j'arrive à être prêtre, professeur, j'irai, je verrai, je gagnerai, etc. — Que celui qui a cette intention ne devienne pas prêtre. Prêtre veut dire ministre de Dieu, et non pas commerçant. Le prêtre est quelqu'un qui doit chercher le salut de beaucoup d'âmes et non pas faire bien marcher ses affaires temporelles.

Et puis, ce qu'il ne faut pas que quelqu'un fasse, c'est de dire : — Moi, je reste un peu en Congrégation, par exemple trois ans. — Celui-là serait coupable d'un véritable vol devant Dieu et devant la Société [Salésienne]. Tu feras dépenser de l'argent et des fatigues, et puis, au moment où tu seras en mesure de dédommager un peu la Congrégation des dépenses qu'elle a faites pour toi, tu l'abandonnes ? Par exemple : il y a quelqu'un qui fait des études, est pauvre et ne peut pas payer les frais. La Congrégation, dans le ferme espoir qu'il vienne ensuite à son aide d'une façon ou d'une autre, le fait progresser de toute manière dans les études, lui paie même les professeurs, les frais de minerval [droits d'inscription] et les taxes d'examen, jusqu'à ce qu'il soit professeur avec les permis ou le diplôme pour enseigner. Et voici qu'après tant de sacrifices effectués par nous, ce personnage dit : — Moi, de la Congrégation, je n'en ai plus besoin ! — Et il s'en va. Pour ma part, je ne sais pas comment celui-là peut demeurer tranquille dans sa conscience devant Dieu. Il a accompli un véritable vol et le péché ne peut pas lui être pardonné, s'il ne restitue pas. Malheureusement, parmi nous, il y a, de temps en temps, quelqu'un qui arrive à ce point d'ingratitude. Mais, moi, je le laisse y penser, lui, à sa conscience. Qu'il y ait donc les parents pour le lui dire et le lui redire, le curé pour le remettre en confiance, qu'il y eût aussi

l'Evêque pour l'appeler et parler avec lui : mais celui-là ne peut pas quitter de cette façon la Congrégation.

Faisons donc comme dit le Sauveur : Si quelqu'un met la main à la charrue, qu'il n'aille pas ensuite regarder en arrière, parce que celui-là n'aurait pas d'aptitudes pour le royaume des cieux. Courage donc, donnons-nous tous au Seigneur, mais entièrement, sans restrictions.

En dernier lieu ne figure qu'un pâle résumé du mot du soir adressé le sixième jour ; nous savons, en effet, que le Bienheureux étaya ses dires par des allusions à des faits vécus alors et à des circonstances du moment et qu'il parla avec tellement de force qu'il produisit dans tout l'auditoire une profonde impression. Ses paroles visaient d'une manière spéciale à faire se ressaisir deux jeunes abbés, qui, tandis que la durée de leurs vœux triennaux était déjà expirée, ne se souciaient pas d'en demander le renouvellement. Doués tous les deux de capacités non communes, ils n'avaient, semblait-il, aucun motif raisonnable de douter de leur vocation : sortir aurait signifié chez eux regimber contre l'appel divin. Le lendemain matin, pendant la réunion du Chapitre Supérieur, on était venu à parler de ce sujet ; Don Bosco dit qu'il s'était aperçu du fait qu'il avait parlé un peu trop fort, mais la nécessité l'y avait obligé, car il s'agissait du bien non seulement de ces deux jeunes abbés, mais aussi de quelques autres ; cependant, eux deux, ils ne pouvaient pas savoir qu'ils avaient été principalement visés par sa semonce, puisque ni l'un ni l'autre n'avaient parlé avec lui sur la question de rester ou de s'en aller ; qui plus est, ils ne pouvaient même pas supposer qu'il était, lui, informé du dépôt ou du non-dépôt de leur demande. Mais Don Bosco n'avait pas prêché dans le désert. La conséquence fut qu'ils discutèrent ensemble pendant la nuit ; après quoi, l'un fit la demande dès le lendemain et l'autre se montrait disposé à la faire et plus tard il la fit réellement. Nous ajouterons que ce dernier avait été vraiment très harcelé dans son pays. Non seulement ses parents s'opposaient à lui, mais aussi le curé s'employait, avec un zèle qui aurait mérité une meilleure cause, à le dissuader de rester avec Don Bosco ; et qui plus est, même l'Archevêque, qui, s'étant

rendu dans le village natal du jeune abbé, alla le chercher chez lui, tenta par de bonnes manières de le détourner de sa décision et, pour finir, recourut à la manière forte, en le menaçant : il ne pourrait jamais être ordonné prêtre. Sur le moment ils restèrent chacun sur sa position ; mais le jeune abbé en garda un choc, dont nous avons vu la conséquence.

Le 17 fut le jour des professions religieuses. La cérémonie se déroula ainsi. A neuf heures et demie tous les retraitants, entrés dans l'église, assistèrent à une deuxième messe, parce que c'était dimanche, et dans le même temps chantèrent l'office habituel ; ensuite on finit la lecture des Règles. Après, on entonna le *Veni Creator* [Viens, Esprit Créateur], et tous ceux qui étaient admis à la profession se réunirent dans la sacristie ; ils étaient trente-cinq, c'est-à-dire vingt et un pour les vœux perpétuels et quatorze pour les vœux triennaux. Dans le chœur était préparé un agenouilloir, sur lequel, l'un après l'autre, ils se succéderaient pour prononcer la formule. Sur la plate-forme qui supporte l'autel, un grand siège attendait *in cornu evangelii* [c'est-à-dire du côté où à l'autel le prêtre lisait alors l'évangile en tournant le dos au peuple] : Don Bosco se tiendrait là pour recevoir les professions. Entrèrent d'abord ceux qui devaient faire les vœux perpétuels ; ils s'écartèrent, et s'avancèrent alors depuis la sacristie les autres, pour lesquels Don Bosco recommença l'interrogatoire. Dans sa chronique, Don Barberis fait l'observation : « J'ai remarqué cette année une fermeté particulière pour exprimer la formule, tous la lisant à haute et intelligible voix, sans hésitations et sans erreurs ». Chacun, ayant exprimé la formule, passait pour signer le document réservé à cet usage, ensuite il retournait dans l'église à sa place. Une fois les professions terminées, Don Bosco fit, depuis son siège, « un joli petit sermon » dit Don Barberis, qui nous en a transmis ces notes.

Un général d'armée, quand il voit grandir les rangs de ses vaillants soldats, s'en réjouit, parce qu'il espère pouvoir avec ces hommes anéantir plus facilement ses ennemis sans avoir rien à redouter d'eux. C'est ainsi qu'en ce moment je me réjouis, moi qui ai vu grandir les rangs de mes fils, de ces vaillants soldats qui veulent combattre contre le démon ; de ces vaillants soldats qui me donneront un coup de main pour anéantir, pour autant que nous le pourrons, son règne sur cette terre, et se préparer un beau trône dans le ciel.

Savez-vous ce que veut dire faire les vœux sacrés ? Cela veut dire s'être

mis dans les premiers rangs des armées du Divin Sauveur, pour combattre par tous les moyens en se mettant à son service.

Mais ce que, personnellement, je veux dire en ce moment, c'est qu'il ne suffit pas d'émettre les vœux, mais il faut s'efforcer d'accomplir tout ce que l'on a promis à Dieu au moyen du vœu.

Nous, par les saints vœux, nous nous sommes donc, tous et entièrement, donnés à lui ; ne reprenons plus ce que précédemment nous lui avons offert. Ces yeux, nous les lui avons donnés : donc qu'on laisse ces lectures inutiles ou indifférentes, ces regards vains ou mauvais. Ces oreilles, nous les avons données tout entières à Dieu : donc ne plus nous arrêter à écouter celui qui murmure ou sème le mécontentement, ne plus désirer le confort exagéré, ou nous trouver dans ces conversations, dans ces réunions où, bien que la conversation ne soit pas mauvaise, elle est toutefois entièrement marquée par des préoccupations d'ici-bas ou des visions mondaines. Cette langue, au Seigneur, nous l'avons donnée : donc qu'il n'y ait plus de paroles pour mordre ou lancer des piques en direction de nos compagnons, plus de répliques adressées aux Supérieurs, ne plus semer de mécontentements ; non, à présent que nous la lui avons donnée, ne la souillons plus, au contraire qu'elle soit tout entière employée pour chanter les louanges du Seigneur, pour raconter de bons exemples, pour pousser les autres au bien. Cette bouche, nous l'avons donnée au Seigneur : aussi, loin de nous toute délicatesse excessive pour les aliments, grande parcimonie pour le vin, ne jamais nous laisser prendre par la gourmandise pour accepter des repas, des boissons ou des choses semblables. Ces mains, nous les avons données d'une manière spéciale au Seigneur : aussi, qu'elles ne restent plus oisives, qu'elles ne rechignent pas pour travailler dans des emplois vils en apparence, pourvu que tout se passe pour la plus grande gloire de Dieu. Ces pieds sont tout entiers donnés au Seigneur ; oh ! moi ici, j'entre dans un très vaste domaine : aussi, ne les utilisons pas, ces pieds, pour retourner à ce monde que, pour notre part, nous avons quitté.

Oui, il faut que je m'arrête en ce moment pour traiter ce sujet. Le Seigneur nous a fait une grande grâce en nous appelant à sa suite ; ce monde est trop pervers et il accomplit trop de perversions. Suivons donc la grâce et ne revenons pas à nous pervertir. Voyez, l'Esprit Saint nous instruit clairement que le monde repose entièrement sur le mal : *mundus in maligno positus est totus*. Faisons donc en sorte que ces pieds ne nous ramènent pas à la situation d'où nous nous sommes échappés. L'obstacle principal, la difficulté la plus grande qu'on puisse trouver, c'est au sujet des parents. Mais le Seigneur a dit que, dans le cas où ils seraient sur le point de mettre un obstacle à notre plus grand bien, nous ne devons pas les écouter, ni même les regarder, au contraire il va jusqu'à nous dire de les haïr [au sens de : leur marquer une forte opposition et refuser d'avoir de la prédilection pour eux]. Il faut donc que nous nous détachions tout à fait d'eux, puisque Dieu nous fit la grande faveur de nous appeler à sa suite. Et d'ailleurs, par les vœux effectués, nous nous sommes détachés d'eux, pour nous attacher à Dieu d'une façon particulière ; pourquoi donc nous mettre de nouveau dans le danger de nous détacher de Dieu en allant entendre leurs misères, leurs besoins ou leurs volontés ? Moi, jusqu'ici, je n'ai pas encore trouvé quelqu'un qui, étant allé durant les vacances voir sa famille, fût capable de dire à son retour : — Oh ! cette visite à ma famille,

ces vacances, que de bien elles ont fait à mon âme ! — Je vous l'assure, encore personne jusqu'ici, en tant d'années, n'est parvenu à enraciner en lui de profondes vertus lors de vacances passées avec ses parents ; et même il n'est encore personne à qui les vacances aient fait quelque bien ; en allant à la maison, on n'acquiert rien de bon, irait-on à la maison avec d'excellentes et saintes intentions.

Je vais vous raconter ce fait qui m'est arrivé, il n'y a pas longtemps. Un brave jeune me demanda d'aller à la maison pendant un peu de temps. — Je vais à la maison, disait-il, je donne envie de la Congrégation à un de mes frères, ma sœur, je la conduis à Mornese, et ainsi ma famille finira au complet sous la protection de Marie Auxiliatrice. — Moi qui connaissais le caractère inconstant de ce jeune, je cherchais à le dissuader ; mais il voulut y aller. J'attendis inutilement son retour, jusqu'au moment où, ayant rencontré un de ses compatriotes, je lui demandai des nouvelles, et il me dit qu'il menait une vie de fainéant dans son village, et qu'il ne pensait plus au retour. Je lui confiai la mission de le saluer et de lui dire différentes choses de ma part. Peu après, m'arrive une lettre que je conserve encore. Elle était de cette teneur : — D'après tout ce que l'on me faisait croire à l'Oratoire, le monde devait être totalement rempli de gens pervers. A présent, personnellement, j'ai trouvé que les choses vont dans un bien autre sens. Des braves gens, il y en a partout, et moi, en voyant qu'ici aussi je peux vivre en bon chrétien, tandis que, d'autre part, j'espère pouvoir aider mes parents, je crois qu'il est bien de rester ici et de ne plus revenir à l'Oratoire. —

Je souffrais en silence à propos de ce cher jeune, parce qu'il était l'un des plus exemplaires qu'il y avait à l'Oratoire, et je me souviens de l'avoir proposé plus d'une fois comme modèle aux autres et je disais : — Si vous voulez faire vraiment bien les choses, faites comme fait un tel, — et je faisais allusion à lui. Cette lettre qu'il m'écrivit contenait déjà beaucoup d'emprise du mal, parce que, lui qui a reçu tant de bienfaits pendant plusieurs années, il n'a pas un mot de reconnaissance et de remerciement, et il mettait un terme aussi sèchement à ses relations avec l'Oratoire sans même saluer quelqu'un. J'avais donc des craintes fondées sur son compte. Il y a peu de temps, il arrive que, moi, je le rencontre par hasard, dans un lieu où il ne pouvait pas m'éviter, et bien qu'il cherchât tout moyen pour ne pas me rencontrer, je voulus toutefois, lui parler. Il finit par me dire sans ambages : — Que voulez-vous ? J'ai pour ma part changé entièrement d'opinion. Ce n'est plus l'époque où je posai un baiser sur les mains des prêtres. — J'insistai en lui demandant si, au moins, il avait fait ses Pâques, et il me répondit non. Je lui demandai si de cette façon il pouvait vivre tranquille, ou s'il n'était pas, plutôt, déchiré par les remords. Il me présenta un très piètre visage, et finit par me dire : — Là, nous deux, nous ne pouvons pas nous entendre. Bonjour ! Vous, vous allez de votre côté, et moi du mien. — Et malgré mes efforts pour le retenir encore, il s'en alla. Son compatriote, dont j'ai parlé précédemment, m'a dit après qu'il fut très bouleversé pendant plusieurs jours, et qu'il lui avait dit : — Maudit soit le jour où j'ai rencontré D. Bosco ! — parce qu'il avait suscité dans son cœur la plus terrible des batailles en présentant à son esprit la paix ancienne de l'Oratoire et le désespoir d'aujourd'hui. Il disait que pour chasser de lui cette impression, il dut blasphémer, boire, tomber dans la débauche.

Voilà un des meilleurs jeunes, qui est allé à la maison avec l'intention de convertir les siens... Et voilà comment il a fini... Il a voulu aller à la maison, n'a pas obéi aux Supérieurs... Craignons également pour nous.

A ce moment-là D. Bosco s'étendit sur le sujet en commentant les paroles de Jésus Christ, qui nous persuadent de renoncer à tout, même aux parents, pour nous donner à Lui. Il apporta l'exemple d'Abraham, les paroles avec lesquelles Moïse termine le *Deutéronome*, et en les comparant avec les paroles de Jésus, il fit voir de belle manière que, semble-t-il, c'est la loi naturelle personnifiée en Abraham, la loi écrite et la loi de la grâce que nous n'ayons rien d'autre plus à cœur que de nous éloigner de l'attachement à la patrie et aux parents (1). Puis il continua :

Je m'aperçois que je me suis un peu éloigné du sujet que je voulais traiter avec vous, c'est-à-dire que, du fait que nous nous sommes d'une manière spéciale donnés à Dieu, nous devons lui réserver toute notre vie, toutes nos œuvres, toute notre personne elle-même. Personnellement, nous devons nous efforcer beaucoup pour que, dans la réalité, ce que nous faisons, nos œuvres correspondent à ce but. Croyez-le aussi, il n'y eut jamais personne qui ait été mécontent au moment de la mort de s'être donné à Dieu, et d'avoir employé sa vie dans son saint service. Au contraire, sont innombrables ceux qui, à ce moment-là, regrettent vivement de ne pas l'avoir servi et aimé. Ils pleurent alors, les malheureux, mais ils n'en ont plus le temps. Puisque le Seigneur dans sa grande miséricorde voulut nous avertir à temps, et nous appeler à le servir, soumettons-nous, et faisons des œuvres vraiment dignes de cet appel qu'il nous fait.

Don Bosco fit un troisième sermon au cours de cette retraite, et ce fut pendant la matinée du 18, avant le début de la solennelle cérémonie de clôture ; il donna alors les consignes, on les appelle les souvenirs, de la retraite, en exhortant tous à la pratique de la patience, de l'espérance et de l'obéissance. Cette fois, la source, à laquelle nous puisons, est un peu plus abondante. Le Bienheureux Père parla ainsi :

Nous sommes sur le point de nous séparer et, pour chacun, d'aller dans l'endroit où il est destiné par le Seigneur à accomplir son ministère sacré. Que vous dirai-je, moi, en ce moment qui puisse servir de mot d'ordre,

---

(1) Le chroniqueur ne nous rapporte pas le développement de ces idées, dont on peut cependant trouver la présentation dans une autre conférence publiée [dans les *Mémoires Biographiques*], au volume XI, pp. 578-579.

dont chacun ait à se souvenir en n'importe quel lieu et à n'importe quel moment comme fruit de cette retraite ? Il y a trois simples mots que, moi actuellement, je crois de la plus grande importance. Quant à nous, il est bon que sur eux nous portions notre attention avec tout l'effort possible de notre âme. Voici : PATIENCE, ESPÉRANCE, OBÉISSANCE.

Et tout d'abord, moi, je vous recommande beaucoup la patience. C'est l'Esprit Saint lui-même qui nous avertit. *Patientia vobis necessaria est* [C'est de patience que vous avez besoin], nous dit-il dans un passage de l'Ecriture Sainte. *In patientia vestra*, nous dit-il ailleurs, *possidebitis animas vestras* [C'est par votre patience que vous sauverez vos âmes]. *Patientia opus perfectum habet* [La patience est accompagnée d'une œuvre parfaite].

Je n'ai pas ici l'intention de parler de cette patience qui est demandée pour supporter de grandes fatigues ou des persécutions extraordinaires ; et pas davantage de cette patience qui est demandée pour supporter le martyre, ni de celle que l'on doit pratiquer dans de graves maladies. La patience, pour sûr, est demandée dans ces cas-là et à un degré héroïque ; mais, puisque ce sont des cas qui se présentent rarement pour être mis à exécution et que d'autre part Dieu dans ces cas-là donne des grâces extraordinaires, la patience dont, pour ma part, j'ai ici l'intention de parler est celle qui est nécessaire pour bien accomplir nos devoirs, celle qu'il faut pour pratiquer en tout nos règles, pour remplir avec précision nos obligations. C'est de celle-ci que j'ai l'intention de vous parler. En ont besoin tant les Supérieurs que les inférieurs, et le cas d'en faire usage peut venir en mille circonstances ; c'est pourquoi, il faut en être pourvu en abondance.

Il y aura untel qui est surchargé d'occupations et on voudrait encore lui ajouter quelque chose et il est sur le point de s'irriter contre celui qui veut l'occuper ainsi, soit parce qu'il ne connaît pas ses autres attributions, soit parce qu'il le croit capable de ce complément. Il faut de la patience.

Il y a cet autre qui désirerait faire classe, et on lui confie de l'assistance ; cet autre, au contraire, voudrait aller, quant à lui, suivre des cours et on le met à en donner ; ou, s'il veut se tenir plutôt dans un lieu, on le met dans un autre. Dans tous ces cas il faut de la patience.

Il y a un tel qui croit que le Supérieur en a contre lui, ne le voit pas d'un bon œil, lui donne toujours les attributions les plus viles. Si l'on n'a pas la patience et que quelqu'un se met aussitôt à murmurer, à se montrer mécontent, qu'en sera-t-il ? Cet autre a une occupation qui lui est antipathique, il ne peut pas bien faire en ce lieu ; lui vient mille fois la volonté de tout plaquer là et de s'en aller qui sait où. Attention aux mauvais pas : ici il faut plus que jamais conserver la patience. Viendra aussi la fois où quelqu'un dira : — Le Supérieur me déteste. — Ce sera un effet de l'imagination plus que d'autre chose ; mais à supposer que ce soit vrai : sans doute te sera-t-il permis de te lamenter, de mal parler de lui, de te montrer publiquement offensé ? Eh, non.

Voilà pourquoi je disais, moi, qu'il faut avoir la patience comme compagne inséparable.

Et puis, le Supérieur, oh, combien plus il en aura besoin ! Parce que si, lui, il sait la faire pratiquer aux autres, les subordonnés peuvent dire : — Nous, nous sommes nombreux, lui, il est seul et nous pratiquons chacun un peu de patience ; mais le Supérieur reste seul contre tous et doit pratiquer la patience avec tous — Et voilà pourquoi les Supérieurs, bien que jeunes, doivent certai-

nes fois marcher voûtés ; car, un peu à l'égard de quelqu'un, un peu à l'égard d'autres, certaines fois ils ont à ruminer un peu, soit parce qu'on n'est pas capable, soit parce qu'il n'apparaît pas beaucoup de bonne volonté et de spontanéité dans ce qui est à accomplir, soit aussi parce qu'il apparaît vraiment de la mauvaise volonté. Mais est-ce pour cela qu'il faudra rompre toute relation avec untel ou dans telle affaire, et laisser là les choses complètement dans l'état où elles sont ? Je le sais, il viendra mille fois l'envie ou de laver la tête à quelqu'un ou de l'envoyer promener, ou quelque chose d'autre ; mais c'est ici précisément qu'il faut beaucoup de patience ou, pour le dire mieux, beaucoup de charité assaisonnée avec l'assaisonnement de S[aint] François de Sales : la douceur, la mansuétude.

Egalement tel enseignant, tel assistant pourraient trancher chaque problème, en donnant une gifle par-ci, un coup de pied par-là ; mais, retenons-le bien, si cela quelquefois brise un désordre, cela ne fait jamais de bien, et ne sert jamais à faire aimer la vertu ou à la faire pénétrer dans le cœur de quelqu'un. Qu'il y ait le vrai zèle, oui ; que l'on cherche toute manière de faire du bien, oui ; mais toujours calmement, avec douceur, avec patience.

Untel dira : — Tout cela, c'est bien dit, mais il nous coûte de ne pas nous irriter, quand on voit... — Cela coûte ? Je le sais, moi aussi, que cela coûte ; mais savez-vous d'où dérive le mot patience ? De *patior, pateris, passus sum, pati* [je souffre, tu souffres, j'ai souffert, souffrir] qui veut dire : supporter, tolérer, souffrir, nous faire violence. Si cela ne coûtait pas d'efforts, ce ne serait plus de la patience. Et c'est justement parce qu'elle coûte beaucoup d'efforts que, personnellement, je la recommande tant, et que le Seigneur l'inculque avec tant d'insistance au long des Saintes Ecritures.

Moi aussi, je m'en aperçois qu'elle coûte. Et ne croyez pas que ce soit le plus grand plaisir du monde que de rester toute la matinée cloué à donner des audiences ou immobile à la table de travail toute la soirée pour donner suite à toutes les affaires, à des lettres ou à des choses semblables. Oh ! je vous assure que maintes fois je sortirais bien volontiers prendre un peu l'air et j'en aurais peut-être un vrai besoin ; mais il faut que je prenne avec bonne humeur une sainte patience. Si je ne faisais pas ainsi, beaucoup d'affaires ne seraient pas en cours, tant de bien resterait à accomplir, diverses activités d'importance se trouveraient bloquées ; et donc patience.

— Il parle bien, s'écriera quelqu'un ; il parle bien, Don Bosco : Patience, patience ! C'est bien gentil ; mais il a pour lui que...

Ne croyez pas qu'il n'en coûte pas à moi aussi, après avoir chargé quelqu'un d'une affaire, ou après lui avoir envoyé une mission importante ou délicate ou urgente à effectuer, de ne pas en trouver l'exécution à temps ou d'en trouver une mauvaise réalisation, qu'il n'en coûte pas à moi aussi de demeurer calme ; je vous assure que certaines fois mon sang bout dans mes veines, ça me démange dans toutes les directions (1). Mais

---

(1) Cet aveu, qui nous rappelle les paroles de S[aint] François de Sales sur son tempérament bilieux et sur les vingt années d'efforts pour le dompter, est on ne peut plus précieux pour évaluer le calme habituel du Serviteur de Dieu, même en des moments et en des occasions où il semble impossible de conserver la tranquillité.

quoi ?... nous impatienter ?... On n'obtient pas que ce qui n'est pas fait soit fait, et on ne corrige pas non plus le subordonné par la colère. Calmement que l'on exprime des avertissements, que l'on donne les normes opportunes, que l'on exhorte, et même, quand c'est le cas de crier un peu, qu'on le fasse, mais que l'on réfléchisse un moment en se demandant : [—] Dans ce cas, S[aint] François de Sales, comment se comporterait-il ? — Je peux vous assurer que, si nous faisons ainsi, on obtiendra ce que dit l'Esprit Saint : *In patientia vestra possidebitis animas vestras* [C'est par votre patience que vous sauverez vos âmes].

Et ensuite ? Et ensuite, il faut aussi cette patience qui consiste en la constance et en la persévérance pour mettre en pratique sans cesse nos Règles. Viendra le jour où quelqu'un se trouve épuisé, ennuyé, ou, disons-le aussi, n'a pas envie de faire la méditation, de prier le chapelet, de fréquenter les sacrements, de continuer à assurer cette assistance aride. Et c'est vraiment ici le cas de demander avec constance, avec persévérance la patience au Seigneur et à la Bienheureuse Vierge.

Voyez l'exemple d'un jardinier : combien de soin il met pour faire grandir une jeune plante ; on dirait que c'est de la fatigue jetée au vent ; mais il sait, lui, que cette jeune plante arrivera avec le temps à lui rendre beaucoup, et c'est pourquoi il ne regarde pas à la fatigue, et il commencera à travailler et à suer pour préparer le terrain, et il creuse ici, là il pioche, puis il dépose du fumier, puis il sarcle, puis il plante ou met la graine. Puis, comme si cela était peu de chose, combien de soin et d'attention pour veiller à ce qu'on ne marche pas sur l'endroit où elle fut semée, pour que les oiseaux et les poules n'aillent pas manger ce qui a été semé ! Quand il la voit sortir de terre, il la regarde avec complaisance : — Oh ! elle bourgeonne, elle a déjà deux feuilles, trois... — Puis il pense à la greffe, oh alors ! avec combien de soin il cherche celle-ci sur la meilleure plante de son jardin et taille la branche, l'entoure d'une bande, la couvre, fais en sorte que le froid ou l'humidité ne la fasse pas mourir. Quand ensuite la plante pousse et tourne ou se plie d'un côté, aussitôt il cherche à y mettre un tuteur qui la fasse pousser en restant droite ; ou, s'il craint que la tige ou le tronc ne soit trop faible, que le vent ou la tourmente ne puissent l'abattre, il place à côté d'elle un gros pieu : il y attache le tronc qu'il entoure d'une bande, afin que ne puisse pas se produire le danger redouté. Mais pourquoi, ô mon cher jardinier, tant de soin pour une plante ? — Parce que, si je ne fais pas ainsi, elle ne me donnera pas de fruits ; si je veux en avoir beaucoup de bons, je dois absolument faire ainsi. — Et malheureusement, remarquez, malgré tout cela, souvent la greffe meurt, la plante dépérit ; mais dans l'espoir qu'elle redémarre ensuite, on se donne beaucoup de fatigues.

Nous aussi, mes chers amis, nous sommes des jardiniers, des ouvriers agricoles dans la vigne du Seigneur. Si nous voulons que notre travail ait du rendement, il faut que nous mettions beaucoup de soin autour des jeunes plantes que nous avons à cultiver. Malheureusement, malgré beaucoup de fatigues et de soins, la greffe séchera et la plante ira mal ; mais si on apporte sérieusement ces soins, dans le plus grand nombre des cas la jeune plante aboutit à un bon résultat... Au cas où elle ne réussirait pas, le maître de la vigne nous en récompensera quand même : il est si bon ! Rappelez-vous bien ceci : les colères ne servent à rien, les emportements instantanés ne servent à rien, il faut la

patience continuelle, c'est-à-dire la constance, la persévérance, la fatigue.

Mais l'ouvrier agricole espère au moins le salaire, la récompense, et nous ? Qui nous paiera ? Voici que j'entre, pour ma part, dans le deuxième point, c'est-à-dire pour vous parler de l'Espérance. Oui : ce qui soutient la patience doit être l'espérance de la récompense.

Oh ! nous travaillons, parce que, toute remplie de consolations, nous sourit l'espérance de la récompense. Nous avons la chance d'avoir à faire avec un bon Patron. Remarquez comme sont consolantes ces paroles : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam* ; puisque tu as été fidèle en peu de choses, sur beaucoup je t'établirai. Médiocres comme nous sommes, nous savons faire peu de choses, nous avons peu de forces, peu d'habileté ; cela n'a pas d'importance : dans ce peu que nous pouvons, soyons fidèles et, la récompense, le Seigneur nous la donnera grande. Quand toi, ô enseignant, tu es fatigué et que tu voudrais planter là tes occupations, attention ! veille à être fidèle en peu de choses, si tu veux que le Seigneur t'établisse sur beaucoup. Oh ! un Directeur a déjà averti, parlé, recommandé, il serait sur le point de laisser se relâcher la patience, ou de tout plaquer là en permettant que ça aille comme ça veut, ou d'élever la voix dans un coup de colère : attention à rester fidèle en peu de choses, si tu veux être établi sur beaucoup !

Un point où nous devons aussi faire preuve de beaucoup de patience, en gardant un œil sur l'espérance, c'est de nous vaincre nous-mêmes. Il s'agit de vaincre nos habitudes, nos mauvaises inclinations, les tentations qui continuellement nous importunent. Oh ! comme il coûte d'abandonner cette habitude, cette tiédeur courante, cette mollesse, cette négligence dans les petites pratiques de l'obéissance ou de la piété ; pourtant ici, ici il faut faire preuve d'une continuelle patience, d'une souffrance même extraordinaire, mais ne pas permettre que le démon ait la victoire sur nous : aussi bien de jour que de nuit, aussi bien à un moment de veille que dans le repos, aussi bien en récréation que pendant le travail, chercher sans cesse à vaincre nos mauvaises inclinations. C'est cela que, personnellement, j'appelle patience ou longanimité. Et si, pour obtenir la victoire, nous avons un jour à combattre beaucoup, tournons notre regard vers la grande récompense, vers le grand prix qui est destiné à nous être décerné, et nous ne nous laisserons pas vaincre. *In patientia vestra possidebitis animas vestras* [C'est par votre patience que vous sauverez vos âmes]. Et Saint Paul ajoute : *Si vos delectat magnitudo præmiorum, non vos terreat magnitudo laborum* [voir * page 480].

Je ne m'attarde pas ici à vous dire combien notre espérance est fondée. Vous le savez, vous, que c'est notre très bienveillant Seigneur qui nous l'a promis, et pour le peu de choses dans lequel nous sommes fidèles, il nous a promis la grosse part ; et lui-même appelle bienheureux ceux qui observent sa loi, parce qu'il sait combien sera grande leur récompense. Et ailleurs il dit qu'un seul verre d'eau fraîche donné en son nom aura une compensation. Courage donc ! Que l'espérance nous soutienne, quand la patience voudrait nous manquer.

Ici, il raconta l'histoire de cet ermite qui dans ses tribulations regardait le ciel par une fente de son logement, et cela suffisait pour le tenir sans cesse joyeux et content. A quelqu'un qui l'interrogea, il

répondit : — Par cette fente viennent toutes mes consolations. —

A présent il faudrait une vertu capable d'englober les deux premières et de les tenir unies. Cette vertu est l'obéissance. Je n'en dirai que peu de choses, étant donné qu'on a lu, au cours de cette Retraite, le traité de l'obéissance dans l'ouvrage de Rodriguez et qu'on en a parlé dans un sermon ou un autre.

Je recommande beaucoup que l'on fasse preuve de patience pour obéir, et je voudrais nous voir, au cas où cette obéissance ne voudrait pas être présente, où notre tête voudrait être bien loin de l'obéissance, regarder le ciel et prendre avec bonne humeur l'espérance.

L'obéissance bien soutenue est l'âme des Congrégations religieuses, c'est elle qui en assure l'unité. Que de bien on peut faire quand beaucoup de membres dépendent tous absolument d'un seul, qui en raison même de sa position a des vues très larges, voit en grand ce qui va bien et ce qu'il faut faire et dit à celui-ci : Reste ici, et lui il reste ; fais cela, et il le fait ; va là-bas, et aussitôt cette personne se met en route ! Le bien est multiplié, et c'est un bien qui ne peut pas être accompli, s'il n'y a pas une obéissance absolue.

Oh ! quel autre grand bien apporte l'obéissance ! Elle rehausse le mérite de toutes les actions ; je parle des actions manuelles. Il y aura quelqu'un qui n'est bon qu'à peu de choses ou à rien ; eh bien, il se met à vivre l'obéissance, et le Supérieur le mettra à balayer ou à travailler comme cuisinier, et cet homme pourra avoir le mérite de celui qui toute la journée s'occupe et se fatigue à prononcer des sermons et à confesser ou à enseigner en faisant classe. Cela constitue un grand bien qui nous vient de l'obéissance. Que chacun prenne patience dans la charge qu'il a, l'accomplisse bien autant qu'il peut et ne se fasse pas davantage de souci ; le Seigneur l'accueille bien et le bénit.

Moi à présent, j'ai encore une réflexion que je voudrais tant vous recommander en ce jour. Cette réflexion sera ce qui mettra un lien entre les trois premières. Elle porte sur le fait de bien accomplir la récollection ; c'est-à-dire de réserver vraiment chaque mois une journée pendant laquelle, ayant laissé de côté, pour autant que c'est possible, toutes les autres occupations, nous pensons à bien ajuster les affaires de notre âme. Il sera tellement utile de faire une comparaison entre un mois et un autre : — Ai-je effectué une amélioration ce mois-ci ? ou bien y a-t-il eu en moi du recul ? — Puis venir aux détails : — Dans cette vertu et dans cette autre, comment me suis-je comporté ? — Et spécialement qu'on passe en revue ce qui constitue l'objet des vœux et les pratiques de piété. — En ce qui concerne l'obéissance, comment me suis-je comporté ? ai-je progressé, l'ai-je observée scrupuleusement ? Par exemple, cette assistance que l'on m'a donnée à faire, comment l'ai-je faite ? Dans mon enseignement comment me suis-je engagé ? En ce qui concerne la pauvreté soit dans les habits, soit dans la nourriture et dans ma cellule, n'ai-je rien à me reprocher, qui ne correspondrait pas à une vie de pauvre ? Ai-je eu des désirs de gourmandise ? Me suis-je plaint, quand il me manquait quelque chose ? — Puis venir à la chasteté : — N'ai-je pas donné lieu en moi à de mauvaises pensées ? Me suis-je détaché de plus en plus de l'amour des parents ? Me suis-je mortifié quant à la gourmandise, dans les regards, etc. ? — Et ainsi faire passer les pratiques de piété

et noter spécialement s'il y a eu une tiédeur ordinaire, de sorte que les pratiques ont été faites sans élan. Cet examen, ou plus long ou plus court, qu'on le fasse toujours.

Comme il y en a plusieurs qui ont des occupations dont ils ne peuvent se dispenser en aucun jour du mois, ces occupations, il sera permis de les maintenir ; mais que chacun, ce jour-là, s'efforce vraiment d'effectuer ces considérations et de prendre de bonnes et spéciales résolutions. Encore une petite réflexion.

Le Seigneur, à ce jeune qui lui demandait ce qu'il devait faire pour se sauver, lui indiqua la loi et lui dit : *Fac hoc et vives* ; fais cela et tu vivras. Ainsi, moi, je vous dis : vous avez les Règles, c'est le Seigneur qui nous les a données, observons-les et nous vivrons. Que chacun les étudie et dans le même temps qu'il étudie la manière de les mettre en pratique. Chacun, pour sa part, ou supérieur ou inférieur, ou prêtre ou coadjuteur, que tous s'efforcent de les mettre en pratique. Oh, sur le point de mourir comme nous serons contents et consolés au souvenir de les avoir mises en pratique ! Soyez certains que notre espérance, comme nous le disions, ne sera pas dans une situation confuse. Le Seigneur est fidèle dans ses promesses, et tout ce qu'il nous donna à espérer, il nous le donnera. Et même Il est plein de bonté et de miséricorde. Il nous donnera bien plus que tout ce que nous pouvons imaginer.

Prenons donc courage. S'il y a quelque chose à souffrir, à supporter, pour accomplir tout ce que le Seigneur nous demande, ne reculons pas. Il saura bien récompenser chacun de nos efforts, il nous rendra heureux ici-bas et dans l'éternité, au moyen de cette récompense qui dépasse toute attente.

Une fois terminée le sermon et chanté le *Veni Creator* [Viens, Esprit Créateur], les profès renouvelèrent leurs vœux devant Jésus présent dans le Saint Sacrement sur l'autel. Dans ce but, Don Rua monta en chaire, récita avec les personnes présentes les litanies de [la Sainte Vierge de] Lorette et un *Pater*, *Ave*, *Gloria* en l'honneur de S[aint] François de Sales, et ensuite il lut à haute voix la formule que les autres répétaient. Le *Te Deum* et la bénédiction du Saint Sacrement mirent un terme à la cérémonie et à la retraite. A midi le repas fut égayé par un supplément à l'ordinaire, et aussitôt après il y eut le départ ; ou plutôt partirent sans tarder les confrères des collèges piémontais, tandis que ceux de la Ligurie pour des raisons faciles à comprendre dormirent encore une nuit à Lanzo. Don Barberis fait remarquer que du début à la fin tout se déroula dans un grand « calme ».

Le deuxième tour eut une durée un peu plus brève, du 21 au 28 septembre. Y prirent part environ deux cent cinquante retraitants, presque tous novices ou candidats. Il y eut un unique prédicateur :

le père Gaspar Olmi, un missionnaire apostolique très connu et très estimé, spécialement dans la Haute Italie pour sa vertu, son zèle et son efficacité oratoire. Don Lazzero dans sa microscopique petite chronique nous fait savoir qu'il « plut beaucoup ».

Vingt jours auparavant le Serviteur de Dieu avait envoyé une petite circulaire imprimée, qu'il avait conçue de manière qu'elle servît d'avis pour les confrères qui devaient aller au deuxième tour, et d'invitation, aux jeunes ou aux amis, qui seraient désireux d'y participer. La teneur du billet était comme il suit :

Très cher en J[ésus] Christ,

Je t'informe avec plaisir que notre retraite spirituelle est fixée au 20 de ce mois, selon l'habitude au collège de Lanzo.

Si personnellement, comme tu en as manifesté le désir, tu veux y prendre part, fais en sorte de te trouver un peu auparavant à Turin, pour les dispositions opportunes du voyage et d'autres choses qui s'y rapportent.

Que Dieu te bénisse, et prie pour moi qui serai toujours pour toi en J[ésus] Christ un

Turin, 1er *septembre* 1876.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

La forme de l'invitation différait considérablement de celle qui avait été employée les années précédentes (1) ; mais, parce que cette bonne œuvre avait donné lieu en 1874 à des incidents ignobles, Don Bosco pour sauver la chèvre et le chou, c'est-à-dire pour éviter des malentendus et ne pas arrêter de faire le bien, rédigea la petite circulaire de la manière indiquée ci-dessus.

A la fin de la retraite il y eut dix-huit professions perpétuelles et dix-huit professions triennales (2). Après quoi, au sujet de cette retraite nous ne savons rien de plus, sinon à propos d'un événement singulier et d'un rêve très singulier.

L'événement se rapporte à Don Michel Unia, l'apôtre des

(1) App[endice], Doc[ument] 41, [p. 682].

(2) Au cours de l'année 1876 furent reçues dans les collèges quatre autres professions triennales et dix-huit professions perpétuelles. Nous donnons ailleurs les noms de tous (App[endice], Doc[ument] 42, [pp. 682-684]. Plusieurs vivent encore [1931] ; des défunts, le souvenir n'est pas entièrement effacé.

lépreux dans le lazaret d'Agua de Dios. Il arriva de sa commune de Roccaforte Mondovì à l'Oratoire juste au début de ce deuxième tour et fut envoyé aussitôt à Lanzo. Don Bosco ne le connaissait pas du tout. Dans les derniers jours de la retraite, en voyant que tous allaient se confesser à Don Bosco, Unia y alla lui aussi. Or, tandis qu'il avait l'intention de faire sa confession seulement depuis la dernière fois qu'il s'était approché des sacrements, Don Bosco lui dit :

— Ne croirais-tu pas bon de faire la confession générale ?

— Mais, pour ma part, je ne suis pas préparé et je ne me sentirais pas en ce moment capable de faire mon examen de conscience.

— Et qu'importe ? Je te dirai, moi, tous tes péchés et, toi, tu n'auras à répondre qu'un seul *oui* à toutes mes demandes. —

Ayant dit cela, Don Bosco commença à lui raconter en détail toute sa vie avec les circonstances et le nombre des fautes et avec tant de précision qu'en était stupéfait Unia, qui avait dépassé les vingt-quatre ans. En effet, il lui fut suffisant de répondre par cette simple monosyllabe, et il ne dut pas donner d'autres explications. Ayant reçu l'absolution, rempli d'une joie ineffable, il demanda à Don Bosco :

— Mais, vous, comment avez-vous fait pour me connaître si bien ?

— Moi, je t'ai toujours connu depuis que tu étais un jeune garçon. En veux-tu une preuve ? Tu avais douze ans et tu te trouvais un dimanche dans l'église de ta commune, dans le chœur, pendant les vêpres. A côté de toi se trouvait ton cousin, qui dormait la bouche ouverte. Toi, en le voyant dans cette attitude, tu tiras de ta poche une prune et tu la lui mis dans la bouche, de sorte que le malheureux a failli en être étouffé. —

Le fait est très vrai : Don Unia assurait pouvoir l'attester par un serment. Des Salésiens qui font autorité en entendirent le récit de sa bouche même.

A la clôture et comme souvenir de la retraite Don Bosco raconta un rêve symbolique, qui est l'un des plus instructifs parmi tous ceux qu'il avait eu jusqu'à présent. Don Lemoyne en prit des notes pendant qu'il parlait ; ensuite il mit tout par écrit

et puis il fit lire à Don Bosco, qui y apporta quelques légères modifications. Pour une plus grande clarté nous divisons le récit en quatre parties.

PARTIE I.

On dit qu'il ne faut pas prêter attention aux rêves : je vous dis en vérité que, dans la plus grande partie des cas, je suis, moi aussi, de cet avis. Cependant quelquefois, bien qu'ils ne nous révèlent pas de choses futures, ils servent à nous faire connaître de quelle façon résoudre des affaires très embrouillées et à nous faire agir avec une vraie prudence dans diverses situations compliquées. Alors on peut les retenir, pour la partie où ils nous offrent quelque chose de bon.

Moi, en ce moment, je veux, justement, vous raconter un rêve qui me tint occupé, peut-on dire, pendant tout le temps de cette retraite et spécialement me tourmenta au cours de cette dernière nuit. Je vous le raconte tel que je le fis, en le raccourcissant seulement un peu çà et là pour ne pas être trop long, parce qu'il me paraît riche d'enseignements nombreux et importants.

Il me sembla donc que nous étions tous ensemble et que nous allions de Lanzo à Turin. Nous nous trouvions tous sur quelques véhicules, mais je ne saurais pas dire si nous étions dans des voitures de chemin de fer ou dans les omnibus tirés par des chevaux, mais nous n'étions pas à pied. Quand nous sommes arrivés à un endroit donné de la route, je ne me rappelle plus où, le véhicule s'arrêta. Pour ma part, j'en descends pour voir ce qui pouvait y avoir, et se présenta en face de moi un personnage que je ne saurais pas définir. Il me semblait d'une taille à la fois grande et petite ; il était gras et mince, tandis qu'il était blanc, il était aussi rouge ; il se déplaçait sur terre et dans l'air. Je fus tout stupéfait et je ne savais pas m'expliquer tout cela, quand, m'ayant donné du courage, je lui demandai : — Toi, qui es-tu ? —

Lui, sans rien me dire d'autre, répondit : — Viens ! —

Moi, je voulais d'abord savoir qui il était, ce qu'il voulait, mais, lui, il reprit : — Viens vite ; faisons tourner ces véhicules dans ce terrain. — Ce qui surprenait, c'était qu'il parlait tout bas et fort en même temps et avec différentes voix, ce dont, moi, je ne finissais pas de m'étonner moi-même.

Le terrain était très vaste, permettant vraiment à l'œil de voir, tout à fait plat ; il n'avait pas de sillons, mais il était vraiment battu comme s'il était une aire pour extraire le grain. Comme je ne savais pas quoi dire, et que je voyais ce personnage si résolu, nous avons fait déplacer les véhicules, qui entrèrent dans ce très vaste terrain, et puis, à tous ceux qui étaient dedans, nous avons crié de descendre. Tous descendirent en un temps très court, et voici que, leur descente étant à peine terminée, on vit disparaître les véhicules, sans savoir où ils s'en étaient allés.

— A présent que nous sommes descendus, tu me diras..., vous me direz... Vous me direz..., ai-je murmuré, personnellement incertain de la manière de me comporter avec ce personnage, pourquoi Vous nous avez fait arrêter en cet endroit. —

Il répondit : — Le motif est grave ; c'est pour vous faire éviter un très grand danger !

— Et lequel ?

— Le danger d'un taureau en furie, qui ne laisse aucun vivant après son passage. *Taurus rugiens quærens quem devoret* [Taureau rugissant cherchant qui dévorer].

— Doucement, mon cher, tu attribues au taureau ce que dans la Sainte Ecriture S[aint] Pierre dit du lion : *leo rugiens* [lion rugissant] !

— Peu importe : là-bas c'était *leo rugiens*, et ici c'est *taurus rugiens*. Le fait est qu'il faut que vous soyez bien sur vos gardes. Appelle tous les tiens autour de toi. Fais-leur l'annonce solennelle et pressante d'être attentifs, très attentifs, et, dès qu'ils entendront le beuglement du taureau, beuglement extraordinaire et immense, qu'ils se jettent aussitôt à terre, et qu'ils restent ainsi à plat ventre, le visage tourné vers le sol, jusqu'à ce que le taureau ait effectué son passage. Malheur à celui qui n'écoutera pas ta voix ; celui qui ne s'allongera pas à plat ventre dans la manière que je t'ai dite est bel et bien perdu, parce qu'on lit dans les saintes Ecritures que celui qui se place à un niveau inférieur sera élevé, et celui se place à un niveau supérieur sera abaissé : *qui se humiliat exaltabitur, et qui se exaltat humiliabitur* [celui qui s'abaisse sera élevé, et celui qui s'élève sera abaissé]. —

Puis il ajouta de nouveau en s'adressant à moi : — Vite, vite ! le taureau est sur le point d'arriver ; crie, crie-leur fort de s'abaisser. —

Moi, je criais, et, lui, de dire : — Allez, allez ! crie encore plus fort, crie, crie ! —

Moi, j'ai crié si fort, que je crois même avoir effrayé D. Lemoyne, qui dort dans la chambre voisine ; mais, plus fort, je ne pouvais pas.

Voici qu'un instant après on entend le beuglement du taureau : — Attention ! attention ! fais-les mettre en ligne droite, tout près les uns des autres, de part et d'autre d'un passage au milieu, par où le taureau puisse passer. — Ainsi me crie ce personnage. Moi, je crie et donne ces ordres ; en un clin d'œil tous sont allongés par terre et, nous, nous commençons à voir le taureau de très loin, qui arrivait en furie. Bien que pour la plus grande partie ils fussent allongés, toutefois certains voulaient rester pour voir ce qu'était ce taureau, et ils ne s'allongeaient pas : ils étaient peu nombreux.

Cet individu me dit : — A présent tu verras ce qu'il adviendra de ceux-là ; tu verras ce qu'ils recevront, parce qu'ils ne veulent pas s'abaisser. —

Moi, je voulais les avertir encore, crier, courir vers eux ; l'autre me le refusait ; moi, j'insistai pour qu'il me laissât aller auprès d'eux. Il me répondit sur un ton sec : — L'obéissance est aussi pour toi : abaisse-toi. —

Je n'étais pas encore allongé qu'un très grand beuglement, terrible, épouvantable, se fit entendre. Le taureau était déjà près de nous. Tous tremblaient et demandaient : — Qui sait [quelque chose] ?... qui sait [ce qui se passe] ?... [—]

Moi, je criai : — Ne craignez pas ; en bas, à terre. —

Et ce personnage continuait à crier : — *Qui se humiliat, exaltabitur, et qui se exaltat, humiliabitur... qui se humiliat... qui se humiliat...*

Une chose étrange, qui me fit m'étonner moi aussi, fut celle-ci : bien que j'eusse la tête sur le sol battu et que je fusse vraiment totalement et entièrement allongé avec les yeux dans la poussière, je voyais cependant très bien ce qui se passait autour de moi. Le taureau avait sept cornes formant presque un cercle ; deux étaient assujetties à son nez ; deux à la place des yeux ; deux

à la place habituelle des cornes et une au-dessus. Mais, chose merveilleuse ! Ces cornes étaient très solides, mobiles, il les tournait du côté qu'il voulait, de sorte que pour abattre et mettre à terre quelqu'un, il n'avait pas, en courant, à se tourner çà et là ; il lui suffisait d'avancer sans se tourner, et il abattait quiconque il rencontrait. Plus longues étaient les cornes du nez, et avec celles-ci il faisait des dégâts vraiment surprenants.

Déjà le taureau était très proche de nous. Alors l'autre crie : — On verra l'effet de l'humilité. — Et en un instant, oh merveille !, nous tous, nous vîmes que nous étions soulevés en l'air, à une hauteur considérable, de sorte qu'il était impossible pour le taureau de pouvoir nous rejoindre. Ces quelques-uns qui ne s'étaient pas abaissés, ne furent pas soulevés. Arrive le taureau, et il les déchiquette en un moment. Pas un ne fut sauvé. Quant à nous, pendant ce temps-là, ainsi soulevés en l'air, nous avions peur et nous disions : — Si nous tombons, oui à coup sûr, nous sommes bel et bien perdus ! pauvres de nous ! Qu'en sera-til donc de nous ? — En attendant, nous apercevions le taureau en furie qui cherchait à nous atteindre ; il faisait des sauts terribles pour pouvoir nous donner des coups de cornes ; mais il ne put nous faire aucune sorte de mal. Alors furieux plus que jamais, il fait signe qu'il veut aller se chercher des compagnons, comme s'il disait : — Alors nous nous aiderons les uns les autres, nous ferons la courte échelle… — Et ainsi, *habens iram magnam* [rempli d'une grande colère], il s'en alla.

Alors, nous nous sommes trouvés de nouveau à terre et ce personnage se mit à crier : — Tournons-nous vers le sud. —

Partie II.

Et voici que, sans que nous comprenions comment cela arrivait, la scène devant nous se transforma complètement. Tournés vers le sud, nous vîmes, nous, que le Très saint Sacrement était exposé ; beaucoup de bougies étaient allumées de part et d'autre, et déjà n'apparaissait plus ce terrain, mais, semblait-il, nous nous trouvions dans une église immense, complètement bien décorée. Tandis que nous étions tous en adoration devant le Très saint Sacrement, voici qu'arrivent en furie de nombreux taureaux, tous avec des cornes d'un aspect horrible et très effrayant. Ils vinrent mais comme nous étions, nous tous, en adoration devant le Très saint Sacrement ils ne purent nous faire aucun mal. Quant à nous, pendant ce temps-là, nous nous étions mis à réciter le Chapelet du Cœur Très sacré de Jésus. Un peu après, je ne sais pas comment, nous avons regardé, et, des taureaux, il n'y en avait plus. Puis, nous étant retournés de nouveau vers l'autel, nous avons découvert que les lumières n'étaient plus là, que le [Saint] Sacrement n'était plus exposé ; l'église disparaît : mais où sommes-nous ? Nous nous sommes retrouvés dans le terrain où nous étions auparavant.

Vous comprenez, vous, suffisamment que le taureau est l'ennemi des âmes, le démon, qui a une grande colère contre nous et cherche continuellement à nous faire du mal. Les sept cornes sont les sept vices capitaux. Ce qui peut nous libérer des cornes de ce taureau, c'est-à-dire des assauts du démon, [du souci] de ne pas tomber dans les vices, c'est principalement l'humilité, base et fondement de la vertu.

Quant à nous, pendant ce temps-là, stupéfaits, étonnés, nous nous regardions les uns les autres ; personne ne parlait ; nous ne savions pas quoi dire. On attendait que Don Bosco parlât ou que ce personnage nous dît quelque chose. C'est alors que ce dernier, m'ayant pris à part, ajouta : — Viens je te ferai voir le triomphe de la Congrégation de S[aint] François de Sales. Monte sur ce gros caillou et tu verras ! —

Il y avait un grand bloc de pierre au milieu de ce terrain immense et, moi, je suis monté dessus. Oh, quelle vue illimitée se présenta à mes yeux ! Ce terrain que je n'aurais pas cru si vaste, m'apparut comme s'il occupait toute la terre. Des hommes de toutes les couleurs, de toutes sortes de vêtement, de toutes les nations y étaient rassemblés. Je vis tant de gens que je ne sais pas si le monde en possède autant. Je commençai à observer les premiers qui se présentèrent à notre regard. Ils étaient vêtus comme nous, les Italiens. Pour ma part, je connaissais ceux des premiers rangs et il y avait de nombreux Salésiens qui conduisaient comme par la main des groupes de garçons et de filles. Puis il en venait d'autres, avec d'autres groupes ; puis encore d'autres et d'autres que je ne connaissais plus et que je ne pouvais plus distinguer, mais leur nombre était indescriptible. Vers le sud, apparurent à mes yeux des Siciliens, des Africains, et une foule immense de gens que je ne connaissais pas, moi. Ils étaient toujours conduits par des Salésiens que, pour ma part, je connaissais dans les premiers rangs et ensuite je ne connaissais plus.

— Tourne-toi, m'a dit ce personnage. Voici que se présentèrent à mes yeux d'autres peuples en nombre illimité, vêtus différemment de nous : ils avaient des fourrures, des espèces de manteaux qui paraissaient être en velours, tous avec des couleurs variées. Il me fit tourner vers les quatre points cardinaux. Entre autres choses je vis à l'orient des femmes avec de si petits pieds qu'elles avaient du mal à se tenir debout et ne pouvaient presque pas marcher. Ce qui était singulier, c'était que partout je voyais des Salésiens qui conduisaient des groupes de garçons et de filles et avec eux un peuple immense. Dans les premiers rangs, je les connaissais toujours ; puis en avançant je ne les connaissais plus, et même pas les missionnaires. Ici, beaucoup de choses, je ne peux pas les raconter en détail, parce que je serais trop long.

Alors ce personnage qui m'avait conduit et indiqué jusqu'à ce moment ce que j'avais à faire, prit de nouveau la parole et ajouta : — Regarde ; considère ; toi, tu ne comprendras pas à présent tout ce que je te dis, mais sois attentif : tout ce que tu as vu est toute la moisson préparée pour les Salésiens. Vois-tu combien est immense la moisson ? Ce terrain immense dans lequel tu te trouves est le terrain dans lequel les Salésiens doivent travailler. Les Salésiens que tu vois sont les ouvriers de cette vigne du Seigneur. Beaucoup travaillent, et tu les connais. L'horizon s'élargit, et loin l'œil peut voir des gens que tu ne connais pas encore ; et cela veut dire que non seulement en ce siècle, mais bien aussi dans le prochain et dans les siècles futurs, les Salésiens travailleront dans leur propre terrain. Mais sais-tu à quelles conditions on pourra arriver à réaliser ce que tu vois ? Je vais te le dire, moi. Regarde ; il faut que tu fasses imprimer ces mots qui seront comme votre blason, votre mot d'ordre, votre signe distinctif. Note-les bien : *Le travail et*

la tempérance feront fleurir la Congrégation Salésienne. Ces mots, tu les feras expliquer, tu les répéteras, tu insisteras. Tu feras imprimer le manuel qui les explique et fasse bien comprendre que le travail et la tempérance sont l'héritage que tu laisses à la Congrégation, et dans le même temps ils en seront aussi la gloire. —

Moi, je répondis : — Cela, je le ferai très volontiers ; c'est tout à fait selon nos buts, c'est ce que je recommande déjà tous les jours et j'insiste chaque fois que peut s'en présenter pour moi l'occasion.

— Es-tu donc bien persuadé ? M'as-tu donc bien compris ? C'est l'héritage que tu leur laisseras, et dis-leur même clairement que, tant que tes fils répondront dans ce sens, ils auront des disciples au sud, au nord, à l'est et à l'ouest. A présent redescends donc de la retraite spirituelle et mets-les en route vers leur destination. Ceux-ci donneront le ton, puis viendront les autres. —

Et voici qu'apparaissent à nouveau des omnibus tirés par des chevaux pour nous conduire tous à Turin. Quant à moi, j'observe, j'observe ; c'étaient des omnibus tous *sui generis*, on ne peut plus étranges. Les nôtres commencent à monter ; or ces omnibus n'avaient de ridelle sur aucun côté, et, moi, je craignais la chute des jeunes et je ne voulais pas les laisser partir. Mais ce personnage m'a dit : — Qu'ils aillent, qu'ils aillent donc ; ils n'ont pas besoin, eux, de ridelle, qu'ils mettent seulement bien en pratique ces mots : *Sobrii estote et vigilate* [Soyez sobres et veillez]. Quand sont bien mis en pratique ces quelques mots, on ne tombe pas, bien qu'il n'y ait pas de ridelles et que la voiture roule vite. —

PARTIE IV.

Ils partirent donc et, moi, je restai seul avec ce personnage : — Viens, ajouta-t-il aussitôt à mon intention ; viens ; je veux te faire voir la partie la plus importante ; oh, tu y auras des choses à bien apprendre ! Vois-tu là ce chariot ?

— Je le vois !

— Sais-tu ce que c'est ?

— Mais je ne vois pas bien.

— Si tu veux bien voir, approche-toi. Vois-tu là cette grande pancarte ? Approche-toi ; observe-la ; sur cette pancarte il y a l'emblème : grâce à lui tu connaîtras. —

Moi, je m'approche et je vois, peints sur cette pancarte, quatre clous très gros. Je m'adressai à lui en disant :

— Mais je ne comprends rien, si vous ne m'expliquez pas.

— Ne les vois-tu pas, ces quatre clous ? Observe-les bien. Ce sont les quatre clous qui transpercèrent et tourmentèrent si cruellement la personne du Divin Sauveur.

— Et alors ?

— Ce sont les quatre clous qui causent du mal aux Congrégations religieuses. Si tu évites ces quatre clous, c'est-à-dire si ta Congrégation n'est pas tourmentée par eux, si vous savez les tenir éloignés, alors les choses iront bien et vous serez à l'abri.

— Mais, je n'en sais pas davantage, répondis-je ; que signifient ces clous ?

— Si tu veux savoir mieux, visite mieux ce grand chariot qui présente

les clous comme emblème. Vois ; ce grand chariot a quatre compartiments, dont chacun correspond à un clou.

— Mais, et ces compartiments, que signifient-ils ?

— Observe le premier compartiment. J'observe et je lis sur la pancarte : *Quorum Deus venter est* [Ceux qui ont pour Dieu leur ventre]. — Oh, à présent je commence à comprendre quelque chose. —

Ce personnage me répond : C'est le premier clou qui cause du mal aux Congrégations religieuses et les met en ruine. Il fera un massacre aussi de vous, si tu ne prends pas garde. Combats-le bien et tu verras que tes affaires prospéreront.

— Maintenant venons au deuxième compartiment ; lis l'inscription du deuxième clou : *Quærunt quæ sua sunt, non quæ Jesu Christi* [Ils recherchent leurs propres intérêts, non ceux de Jésus Christ]. Là se trouvent ceux qui cherchent leurs propres commodités, les aises, et intriguent pour leur bien personnel ou peut-être même celui des parents, et ne cherchent pas le bien de la Congrégation, qui est ce qui constitue la part de Jésus Christ. Prends garde, éloigne ce fléau et tu verras prospérer la Congrégation. —

— Troisième conpartiment : j'observe l'inscription du troisième clou, et c'était : *Aspidis lingua eorum* [Leur langue est une langue de vipère]. — Clou fatal pour les Congrégations sont ceux qui murmurent, qui chuchotent ; ceux qui cherchent sans cesse à critiquer à tort et à travers.

— Quatrième compartiment : *Cubiculum otiositatis* [Chambre de l'oisiveté]. — Ici se trouvent les oisifs en grand nombre, et quand on commence à introduire l'oisiveté, la communauté se retrouve bel et bien ruinée ; au contraire, tant qu'on travaillera beaucoup, aucun danger pour vous. A présent observe encore une chose qu'il y a dans ce grand chariot dont très très souvent on ne s'occupe pas, et, moi, je veux que tu l'observes avec une attention toute spéciale. Vois-tu ce secteur qui ne fait partie d'aucun compartiment, mais s'étend un peu dans tous ? Il est comme un demi-compartiment ou un lieu de passage intermédiaire.

— Je vois ; mais il n'y a que des résidus de feuilles, une mauvaise herbe haute : une autre plus basse embrouillée.

— Bien, bien, c'est cela que je veux que tu observes.

— Mais qu'est-ce que je peux, moi, retirer de cela ?

— Observe bien l'inscription qui se trouve presque cachée.

J'observe bien et je vois écrits ces mots : *Latet anguis in herba* [Dans l'herbe se cache un serpent].

— Mais quoi alors ?

— Regarde, il y a certains individus qui se trouvent cachés ; ils ne parlent pas ; ils n'ouvrent jamais leur cœur aux Supérieurs ; ils ruminent sans cesse dans leur cœur leurs secrets ; prends garde ; *latet anguis in herba*. Ils sont de vrais fléaux, une vraie peste des Congrégations. Bien que mauvais, s'ils étaient dévoilés, on pourrait les corriger ; mais non, ils restent cachés, et nous, nous ne nous en apercevons pas, et, pendant ce temps-là, il se fait un grand mal, le poison se multiplie dans le cœur de ces gens, et même s'ils étaient connus il n'y aurait plus le temps pour réparer le préjudice qu'ils ont produit. Apprends donc bien les choses que tu dois tenir éloignées de ta Congrégation : rappelle-toi bien

tout ce que tu as entendu : donne l'ordre que ces choses soient expliquées et expliquées de nouveau et longtemps. En faisant ainsi, sois tranquille pour ta Congrégation : les choses prospèreront chaque jour davantage.

Alors, moi, pour n'oublier aucune des choses qu'il m'avait dites, je priai ce personnage de me laisser un peu de temps pour pouvoir les écrire.

— Si tu veux faire l'essai, me répondit-il, écris-les, mais je crains que le temps ne te manque, et sois attentif. —

Tandis qu'il me disait cela et que je me préparais à écrire, il me sembla entendre un bruit confus, une agitation tout autour de moi. Il semblait que le sol battu de ce terrain tremblait. Alors, moi, je regarde tout autour pour voir s'il y avait quelque chose de nouveau, et je vois les jeunes qui étaient partis un peu auparavant : tous effrayés, ils revenaient de tous les côtés vers moi, et, aussitôt après, [j'entends] le beuglement du taureau et [je vois] le taureau lui-même qui les poursuivait. Quand le taureau réapparut, je fus si effrayé à sa vue que je me réveillai.

Quant à moi, je vous ai raconté le rêve en cette circonstance, avant de nous séparer, étant bien persuadé de pouvoir dire en toute vérité que ce serait une digne conclusion de la retraite, si nous avions, nous, le ferme propos de nous conformer à notre blason : *Travail et tempérance* ; et si nous procurions à tout homme de quoi éviter les quatre grands clous qui causent du mal aux Congrégations : le vice de la gourmandise, la recherche des aises, les murmures et l'oisiveté ; à cela il faut ajouter : que chacun soit toujours ouvert, sincère et confiant avec ses Supérieurs. De cette manière nous ferons du bien à nos âmes et en même temps nous pourrons aussi sauver celles que la Divine Providence confiera à nos soins.

Don Bosco avait envisagé et promis au cours du récit que, vers la fin, il expliquerait mieux le sujet de la tempérance, en racontant un complément du rêve ; mais ensuite au moment de passer à la deuxième partie de son entretien, que nous verrons d'ici peu, il l'oublia. Réveillé, comme il l'a dit, par la réapparition de la bête en furie, il eut le désir de connaître encore une chose ; il fut satisfait dès qu'il se rendormit. Ce qu'il vit alors fut raconté plus tard à Chieri. Don Berto, qui était présent, prit des notes par écrit qu'il remit à Don Lemoyne : et ce dernier recopia pour compléter ce qu'il avait déjà dans ses documents.

J'avais le désir de connaître les effets de la tempérance et ceux de l'intempérance et avec cette pensée je me mis au lit ; j'étais à peine endormi et à l'improviste réapparaît notre personnage qui m'invite à le suivre et à voir les effets de la tempérance. Il me conduisit dans un

très agréable jardin, rempli de choses délicieuses et de fleurs de tout genre et de toute espèce. J'observai ici une quantité de roses les plus somptueuses, symbole de la charité ; là un œillet, là un jasmin ; ici un lis, là une violette, là une immortelle, un tournesol, et un nombre infini de fleurs, chacune symbolisant une vertu.

— A présent sois attentif — m'a dit le guide. Le jardin disparut et j'entendis un grand bruit :

— Qu'est-ce que c'est ? D'où vient ce bruit ?

— Tourne-toi et observe. —

Je me tournai et je vis, oh spectacle inouï ! je vis un chariot de forme carrée, tiré par un porc et par un crapaud d'une grosseur énorme.

— Approche-toi et regarde à l'intérieur. —

Je m'avançai pour examiner le contenu du chariot. Il était rempli à ras bord d'animaux les plus répugnants : corbeaux, serpents, scorpions, basilics, limaces, chauves-souris, crocodiles, salamandres. Pour ma part, je ne pus résister à cette vue, et tandis que, frappé d'horreur, je détournai le regard, à cause de la puanteur de ces animaux très répugnants, je reçus comme une secousse et m'éveillai, en sentant encore pendant un bon bout de temps la même odeur ; et mon esprit était encore si troublé à cause de l'horreur de cette vue que, comme il me semblait avoir toujours devant les yeux ce spectacle, il ne me fut plus possible de me reposer pendant cette nuit-là.

Don Lemoyne, en s'occupant uniquement du rêve, ne pensa pas à écrire la seconde partie du sermon, que nous trouvons par contre résumée par Don Barberis sous la forme qui suit.

Si je voulais maintenant passer à donner une consigne spéciale qui puisse servir au cours de cette année, voici ce qu'elle serait : que l'on cherche tous les moyens pour conserver la vertu reine, la vertu qui préserve toutes les autres ; qui, si nous la possédons, ne sera jamais seule, au contraire elle aura pour cortège toutes les autres ; et, si nous perdons celle-là, les autres, ou bien il n'y en a pas ou bien elles se perdent en peu de temps.

Aimez-la cette vertu, aimez-la beaucoup, et rappelez-vous que pour la conserver, il faut travailler et prier : *non eicitur nisi in jejunio et oratione* [(cette espèce de démons) n'est expulsée que par le jeûne et la prière (voir à la page 20)]. Oui : prière et mortification dans les regards, dans le repos, dans la nourriture, et très spécialement dans le vin ; pour notre corps ne pas chercher les aises, même, je dirais presque, le rudoyer. Ne pas prendre soin de lui : sauf par nécessité, si la santé le demande, alors oui ; d'autre part, donner au corps le strict nécessaire et pas de plus, parce que dit l'Esprit Saint : *Corpus hoc quod corrumpitur aggravat animam* [Ce corps quand il se corrompt alourdit l'âme]. Oui ? Alors que faisait S[aint] Paul ? *Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ut spiritui inserviat* [Je traite durement mon corps et le tiens assujetti, pour qu'il soit soumis à l'esprit].

Par ailleurs, je recommande ici ce que je recommandai dans l'autre retraite, à savoir : OBÉISSANCE, PATIENCE, ESPÉRANCE ...

En deuxième lieu, vient l'humilité que nous devons chercher à posséder nous-mêmes et à inculquer en nos jeunes et en tous, cette vertu qui est ordinairement appelée le fondement de la vie chrétienne et de la perfection.

Une chose que l'on dit quelquefois, mais, pour ma part, je ne voudrais jamais qu'on la fît, est celle-ci : agir seulement pour plaire à Don Bosco, Non, mes chers amis, ne cherchez pas à me plaire, mais cherchez à plaire au Seigneur. Mes pauvres ! Quelle récompense pourrais-je vous donner, moi, si vous cherchez seulement à me plaire ? Je pourrais vous donner mes misères. Mettez-y vraiment l'esprit sincère de plaire au Seigneur, et si quelquefois vous est confiée une charge qui vous répugne, accomplissez-la également, accomplissez-la volontiers, en pensant que par là vous gagnerez l'amour de Notre Seigneur Jésus Christ et une récompense éternelle dans le ciel.

D'autre part, ayez tous un exemplaire des Règles ; lisez-les, étudiez-les, et pour nous qu'elles soient comme un code, auquel nous cherchons à adapter entièrement notre vie.

Parmi les Règles que l'on observe spécialement les pratiques de piété, et parmi celles-ci, comme consigne spéciale, je désire qu'on introduise et qu'on fasse bien ce qui concerne la récollection. Je peux vous assurer que celui qui exécute bien cet exercice mensuel peut être tranquille au sujet du salut de son âme et sûr de marcher toujours dans la vraie voie de sa vocation. Il arrivera pour plusieurs de ne pas pouvoir trouver un jour dans lequel ils se libéreraient de toute occupation ; cela est sans importance, qu'ils fassent donc ce que pour leur charge il est strictement nécessaire de faire ; mais il n'y aura personne qui ce jour-là ne pourra pas trouver une bonne demi-heure pendant laquelle il puisse réfléchir sérieusement : 1° Si je mourais en ce moment, est-ce que je n'aurais aucun imbroglio dans l'âme ? 2° Pendant ce mois quels ont été mes principaux défauts ? 3° Entre ce mois et les mois précédents, lequel fut le meilleur ? 4° Si je mourais maintenant, est-ce que je ne laisserais aucun imbroglio dans ma gestion ou dans mes fonctions ? est-ce que je ne laisserais pas dans l'imbroglio les Supérieurs au sujet de ce que je possède ? et dans les gestions matérielles qui me concernent ? — En faisant ces considérations, veiller à mettre vraiment en ordre tout ce que nous pourrons trouver qui ne conviendrait pas.

Encore une pensée au sujet du doute que quelqu'un pourrait avoir sur sa vocation. Serai-je plus tard appelé à rester dans cette Congrégation ? Suis-je bien sûr que la vie que j'ai choisie soit celle que le Seigneur exige de moi ?

Avant tout je vous dis, et conservez-le bien dans votre esprit : je n'ai jamais accepté quelqu'un si je n'étais pas sûr que cette personne y fût appelée par le Seigneur.

Et puis, réfléchissez : je suis de l'avis que le fait que vous soyez tous venus ici pour vous réunir à Lanzo, qui d'un endroit, qui d'un autre, en surmontant des obstacles les uns d'un genre, les autres d'un autre ; le fait d'avoir quitté vos occupations, et aussi le motif spécial de vous trouver en ce moment ici : rien que cela, je le crois personnellement, est déjà un vrai signe que Dieu vous appelle à choisir cet état. Et, moi, en ce moment je ne crains point

de vous dire que vous tous autant que vous êtes ici, vous êtes tous appelés par le Seigneur ; il manque seulement que vous correspondiez, en vous mettant de tout cœur à observer les Règles. Oh, oui ! Quant à moi, je répondrais à chacun ce que le Divin Sauveur répondait à ce personnage : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* [Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements] ... *Hoc fac et vives* [Fais cela et tu vivras] (LUC, X, 28).

... *Hoc fac et vives*. Observe les Règles. Mais, et quoi d'autre ? Fais cela et tu vivras. Savez-vous quand est-ce que la vocation commence à être frappée par le doute ? Elle commencera à être frappée par le doute en vous, quand vous commencerez à transgresser les Règles. Alors oui, elle sera frappée par le doute, et si on continue dans les transgressions, on court un grand danger de la perdre.

Courage donc : observance exacte de nos Règles et que cette consigne soit celle qui met comme le cachet de garantie à toutes les autres, soit à celles que le brave Prédicateur vous a suggérées au fur et à mesure, soit à tout ce que vous a suggéré votre piété pendant les méditations, pendant les examens de conscience, pendant la Sainte Communion ; et qu'elle serve aussi de cachet de garantie à tout ce que, personnellement, je vous ai déjà suggéré pendant cette conférence elle-même ; et vivez heureux !

Le second tour de la retraite fut attristé par un accident tragique. Tandis que dans la chapelle du collège les retraitants étaient suspendus aux lèvres de Don Bosco, le théologien Frédéric Albert, Curé-Doyen de la paroisse, prêtre savant, entreprenant, artiste et saint, finissait de donner les derniers coups de pinceau à une de ses peintures sur la voûte d'une petite église, construite pour l'usage de sa colonie agricole et de l'oratoire des dimanches et des jours de fête, quand, un de ses pieds ayant glissé, il tomba de la hauteur d'environ huit mètres, cogna de sa personne et surtout de la tête contre des tas de grosses pierres et resta là assommé. Ce matin-là il avait terminé un mois de jeûne et disait tout joyeux à Don Lemoyne qu'il attendait une grande grâce.

La première pensée de celui qui le vit tomber fut de courir au collège pour appeler Don Bosco, vieil ami intime du Curé-Doyen. Mais comme Don Bosco prêchait encore, volèrent sur les lieux Don Rua et Don Lemoyne. La blessure, hélas, était mortelle. Les médecins du pays, l'ayant fait transporter au presbytère, lui administrèrent les premiers soins ; intervint aussi le célèbre docteur Bruno (1), venu de Turin après un appel télégraphique, mais la

(1) Laurent Bruno, de Murazzano (Cuneo), chirurgien, fondateur des *Colonies Alpines* pour enfants pauvres et maladifs (1831-1890).

science ne pouvait rien faire désormais. Il vécut encore deux jours sans dire un mot, sans faire le plus petit mouvement, sans donner un signe pour indiquer qu'il reconnaissait les nombreuses personnes qui se précipitèrent pour lui rendre visite. Quand d'autre part s'approcha de lui Don Bosco, toutes les personnes présentes remarquèrent deux choses : que, d'une part, tandis que le Serviteur de Dieu lui parlait, le malade retenait son râle, en émettant ensuite un soupir prolongé dès que Don Bosco se taisait, et que, d'autre part, il parut faire un effort pour serrer la main avec laquelle Don Bosco avait pris la sienne, mais un effort sans succès. Les deux saints eurent peut-être ensemble une muette conversation de paradis aux portes de la mort.

Il y eut à accourir un défilé de curés et d'autres prêtres qui, en le voyant dans cet état fondaient en larmes. En grand nombre ils rendirent visite à Don Bosco au collège et, comme s'ils s'étaient passé le mot, ils lui répétaient : — Humainement parlant, il n'y a plus d'espoir de guérison ; mais, Vous, recommandez-le à votre Vierge. Si c'est Elle qui prie, il se remettra. — Don Bosco, qui plus que tout autre était affecté par cette perte imminente, répondait : — Si, humainement parlant, un cas peut se présenter où il y aurait besoin que Notre-Dame fasse un miracle, celui-ci en est vraiment un. Mais qu'y faire ? Il convient d'être résigné à la volonté du Seigneur. — Et il ne prononça jamais un mot d'espoir avec quiconque.

A la maison il s'exprima : — S'il y a quelqu'un qui est affecté par cette perte, c'est moi, parce que personne ne fit l'expérience de sa charité à l'égal de moi. Il n'y avait pas une chose que, lui, il pût accomplir pour nous et qu'il n'accomplît pas sur-le-champ et volontiers. Quand, nous autres, nous nous trouvâmes dans des situations embrouillées ici à Lanzo, on recourait toujours à lui. Il arriva plusieurs fois que nous manquait le prédicateur à la veille de la retraite spirituelle, et lui, sur notre invitation, prêchait de bon gré et avec un grand zèle. Il nous aidait également pécuniairement, avant que ne commençât son internat. Moi aussi, de mon côté, je ne me rappelle pas que le Curé-Doyen désira de nous quelque chose et qu'il ne l'obtint pas. Si nous avons accepté le collège de Lanzo, c'est en grande partie grâce à lui. Et maintenant, d'une façon spéciale, toute son application était tournée vers l'oratoire des dimanches et des jours de fête, une activité que, nous aussi, nous désirions

tellement ; et même était déjà désigné celui qui, de nos prêtres, viendrait le diriger, irait prêcher, faire le catéchisme : et voici que, précisément tandis qu'il achève de peindre la voûte de la chapelle désirée, le Seigneur juge qu'est arrivé le moment de lui donner la couronne. Pour Lanzo et pour nous, c'est certainement une perte très douloureuse. —

Ce fut alors que Don Bosco raconta de quelle façon, bien des années auparavant, ils avaient fait la connaissance l'un de l'autre. En 1844*, dans des moments très graves pour l'Oratoire, il vit un dimanche venir vers lui un jeune prêtre, qui après les politesses habituelles lui dit :

— J'entends dire que vous avez besoin de quelques prêtres qui puissent vous aider à faire le catéchisme et à rendre bons ces garçons. Si vous croyez que je suis capable de quelque chose, me voici, je m'offre bien volontiers.

— Comment vous appelez-vous ?

— Théologien Albert.

— Avez-vous déjà prêché ?

— Oui, quelquefois ; mais, si c'est nécessaire, je m'y prépare. Et, s'il n'est pas nécessaire de prêcher, vous aurez besoin de quelqu'un pour vous aider à faire les catéchismes, à écrire, à copier…

— Avez-vous déjà prêché une retraite spirituelle ?

— Pas encore ; mais si vous me donnez un peu de temps, je m'y mets.

— Bien ! Moi, voyez-vous, j'en ai des jeunes. Certains sont déjà ici avec moi et il pourrait encore en venir d'autres, et il me semble que ce serait une excellente chose de leur faire faire la retraite spirituelle. Préparez-vous pour ce moment-là, et nous verrons. —

Il vint ; Don Bosco rassembla une vingtaine de garçons et ce fut la première retraite spirituelle qui ait été prêchée à l'Oratoire. Depuis ce moment-là Don Bosco et le Théologien restèrent toujours en relation.

Il expira à l'aube du 30. Il avait cinquante-six ans. Avec sa robustesse il aurait pu atteindre un âge très avancé. Il mena une vie de mortification, de zèle et de travail, en procédant habituellement dans ses activités avec prudence et vigilance.

---

* Voir *Mémoires Biographiques*, au vol. III, p. 222, où est décrite la même scène, datée alors de l'année 1847.

Il fonda un internat pour les petites filles pauvres, puis refit et embellit l'église paroissiale, deux œuvres auxquelles resta liée sa mémoire. Dans l'Archidiocèse il était au premier rang parmi les prédicateurs les plus marquants. Sa dépouille mortelle resta exposée à l'internat des Vincentines* fondées par lui. Le Bienheureux Don Bosco fit anticiper la venue des jeunes abbés et des prêtres qui devaient se rendre à Lanzo pour le troisième tour de la retraite, afin de leur permettre de prendre part au convoi funèbre.

Le troisième tour, du 1er au 7 octobre, fut prêché par le Père Bruno, philippin de l'Oratoire de Turin, grand directeur d'âmes. Y participèrent seulement des prêtres et les jeunes abbés plus âgés. Don Bosco ne quitta à aucun moment Lanzo, même pas lors des courts intervalles entre un tour et le suivant. Les informations sur le dernier [tour] sont beaucoup plus rares que pour les précédents ; s'il n'y avait pas celles à propos d'un rêve raconté vers la fin, nous devrions nous arrêter ici. Il faut que nous en réunissions les éléments, parce qu'il ne nous a pas été, comme d'habitude, transmis oralement. Dans les mémoires de l'époque nous le trouvons désigné par le titre « Le Phylloxéra » (1).

Il semblait à Don Bosco qu'il se trouvait dans une très vaste salle dans le Faubourg S[an] Salvario, à Turin. Des religieux et des religieuses en grand nombre, appartenant à différents Ordres et Congrégations, s'y trouvaient réunis : à l'entrée de Don Bosco, tous les yeux se tournèrent vers lui, comme s'il était attendu là par tous. Au milieu d'eux, il vit un homme dont l'aspect était bizarre : il avait la tête entourée d'une bande blanche et le corps enveloppé dans une espèce de drap, en guise de manteau. Don Bosco voulut savoir qui se trouvait derrière cette tête bizarre et il lui fut répondu que derrière cette tête bizarre se trouvait lui-même, Don Bosco... Il représentait peut-être Don Bosco en train de rêver.

Il s'avança donc au milieu de la multitude de ces religieux personnages, qui, autour de lui, faisaient un grand cercle, en lui souriant ; mais personne ne parlait. Lui, il observait étonné :

---

* *Vincentines* : Sœurs Vincentines de Marie Immaculée, fondées par le Théologien Albert selon l'esprit de Saint Vincent de Paul.

(1) Le phylloxéra ne fut découvert en Italie qu'en 1879 ; mais en France il commença plus tôt et l'on en parlait beaucoup jusque chez nous, bien qu'avec des inexactitudes dues à une connaissance incomplète.

mais tous continuaient à le regarder en riant et sans dire un mot. Finalement il rompit le silence et dit :

— Pourquoi riez-vous ainsi ? Il semble presque que vous voulez vous moquer de moi !

— Nous moquer de toi ? Tu te trompes ; nous rions parce que nous avons deviné le motif qui t'a conduit ici.

— Comment pouvez-vous le deviner, puisque moi-même je ne saurais pas vous dire pourquoi j'y suis venu ? Je vous assure que votre rire me surprend.

— Le motif qui t'a conduit ici, dirent les religieux, est celui-ci. Tu as dirigé la retraite spirituelle de tes jeunes abbés à Lanzo.

— Et alors ?

— A présent tu viens chercher quelque chose à dire dans le sermon de clôture.

— Qu'il en soit donc comme vous le dites. Suggérez-moi par conséquent ce que je dois dire, quelques avis qui soient utiles pour faire fleurir de plus en plus la Congrégation de S[aint] François de Sales. Je vous en serais reconnaissant.

— Nous te suggérons une seule chose : dis à tes fils de prendre garde au phylloxéra.

— Le phylloxéra ? Mais qu'est-ce que le phylloxéra a à voir ici ?

— Si tu tiens le phylloxéra loin de ta Congrégation, elle aura une longue vie et sera florissante, et elle fera un très grand bien aux âmes.

— Mais, moi, je ne vous comprends pas.

— Comment, tu ne comprends pas ? Le phylloxéra est le fléau qui a apporté la ruine dans tant d'ordres religieux et fut la cause pour laquelle beaucoup n'atteignent plus aujourd'hui leur but très haut.

— Cet avertissement est inutile, si vous ne vous expliquez pas mieux. Je n'en comprends rien.

— Alors ce n'était pas la peine d'étudier autant de théologie.

— Autant qu'il fallait, me semble-t-il, pour faire mon devoir ; mais dans les traités de théologie je n'ai jamais trouvé un endroit où l'on parlerait de phylloxéra.

— Pourtant on en parle. Ramène ce mot à son sens moral et spirituel.

— Dans l'étymologie de phylloxéra je ne vois pas, fût-ce même vaguement, une signification qui puisse être ramenée à un sens spirituel.

— Puisque tu n'es pas capable d'expliquer le mystère, voici venir quelqu'un qui t'en donnera l'explication. —

A ce moment-là Don Bosco remarqua un certain mouvement dans la foule pour laisser libre le passage à quelqu'un et vit s'avancer vers lui un nouveau personnage. Il le regarda bien fixement ; mais il lui sembla qu'il ne l'avait jamais vu, bien que les manières de cet homme lui fussent familières en lien avec celles de l'une de ses anciennes connaissances. Dès qu'il fut près de lui, Don Bosco lui dit :

— Vous arrivez vraiment à propos pour me sortir de l'embarras dans lequel m'ont mis ces messieurs. Ils prétendent que le phylloxéra menace de destruction les maisons religieuses et ils veulent que je prenne le phylloxéra comme thème de la clôture de notre retraite spirituelle.

— Don Bosco, qui se croit si savant, ne sait pas ces choses ? Il est certain que si tu combats avec tous les moyens possibles ce phylloxéra et si tu enseignes à tes fils la manière de le combattre comme il faut, ta Société ne manquera pas d'être florissante. Sais-tu ce qu'est le phylloxéra ?

— Je sais que c'est une maladie qui s'attaque aux plantes et en cause le ravage, en les faisant s'étioler.

— Et cette maladie, de quoi provient-elle ?

— Elle est causée par une multitude infinie de petits animaux, qui prennent possession d'une plante.

— Comment fait-on pour sauver de la destruction les plantes voisines ?

— Voilà ce que je ne comprends plus.

— Ecoute bien ce que je suis sur le point de te dire. Le phylloxéra commence à apparaître sur une seule plante, et il ne faut pas beaucoup de temps pour que toutes les plantes les plus proches en soient infectées, même si elles se trouvent à une certaine distance. Or quand dans une vigne, dans un verger, dans un jardin apparaît la maladie, l'infection s'étend rapidement, et la beauté et les fruits espérés s'en vont en ruine. Sais-tu comment s'étend le mal ? Ce n'est pas par contact, parce que la distance l'empêche ; ce n'est pas parce que les petits animaux descendraient

dans le sol et traverseraient l'espace qui les sépare des autres plantes ; l'expérience le prouve : c'est le vent qui soulève cette malédiction et la répand sur les rameaux des plantes encore saines. Et très rapidement se produit un si grand malheur. Eh bien, sache que le vent du murmure porte au loin le phylloxéra de la désobéissance. Comprends-tu ?

— Je commence à saisir.

— Or les dégâts qu'apporte ce phylloxéra poussé par un vent de cette espèce sont incalculables. Dans les maisons les plus florissantes il fait d'abord décliner la charité réciproque ; puis le zèle pour le salut des âmes ; ensuite il génère l'oisiveté ; après, il enlève toutes les autres vertus religieuses et, à la fin, le scandale fait [de ces maisons] un objet de réprobation de la part de Dieu et de la part des hommes. Il n'est pas nécessaire que quelques dépravés passent d'un collège à l'autre : il suffit de ce vent qui souffle de loin. Persuade-toi ! Ce fut la cause qui conduisit à la destruction certains Ordres religieux.

— Tu as raison. Je reconnais la vérité de ce que tu dis. Mais comment porter remède à un si grand malheur ?

— Les demi-mesures ne suffisent pas, mais il est nécessaire de recourir aux moyens extrêmes. Pour mettre un frein au phylloxéra matériel, on tenta de sulfater les plantes infectées, on recourut à l'eau de chaux, furent inventés d'autres expédients ; mais tout cela ne servit à rien, parce qu'à partir d'une seule plante le phylloxéra ruine en un instant la vigne tout entière. Puis, à partir d'une vigne, il se propage dans les voisines et, à partir de celles-là, aux autres, de sorte qu'à partir d'une région, il s'étend à toute la province, à partir de celle-ci à tout un royaume et ainsi de suite. Veux-tu donc connaître l'unique moyen qui puisse exister pour interrompre efficacement le mal dès son début ? Dès que le phylloxéra se manifeste sur une plante, avec précaution la couper, couper les haies qui se trouvent à côté d'elle et tout jeter au feu. Ensuite, si la vigne tout entière en était infectée, couper toutes les plantes et les réduire toutes en cendres pour sauver les vignes voisines. Il n'y a que le feu pour venir à bout d'une telle maladie. En conséquence, lorsque dans une maison se manifeste le phylloxéra de l'opposition aux volontés des supérieurs, la négligence orgueilleuse des Règles, le mépris à l'égard

des obligations de la vie commune, pas d'atermoiements de ta part : extirpe cette maison de ses fondations ; rejette ses membres, sans te laisser vaincre par une pernicieuse tolérance. Tu feras pour l'individu comme pour la maison. Parfois il te semblera qu'un individu isolé puisse guérir et revenir de nouveau sur le bon chemin ; ou bien le blesser t'ennuiera en raison de l'amour que tu lui portes ou même en raison d'une habileté ou d'un savoir qu'il possède d'une façon particulière au point, te semble-t-il, de faire honneur à la Congrégation. Ne te laisse pas émouvoir par de semblables réflexions. Des personnes de cette espèce changeront difficilement dans leur comportement habituel. Je ne dis pas que leur conversion soit impossible ; je soutiens cependant qu'elle se produit rarement, et tellement rarement, que cette probabilité n'est pas suffisante pour amener un Supérieur à pencher vers une décision plus indulgente. Certains, dira-t-on, pourront finir plus mal en étant dans le monde. Qu'il en soit ainsi d'eux ; ils porteront tout le poids de leur conduite, mais ta Congrégation n'aura pas à en souffrir.

— Et si réellement, en les retenant dans la Société, on pouvait, au moyen de la tolérance, les ramener au bien ?

— Cette supposition n'est pas valable. Il vaut mieux renvoyer un de ces orgueilleux que de le retenir avec le doute qu'il puisse continuer à semer la zizanie dans la vigne du Seigneur. Garde bien en mémoire cette règle ; mets-la résolument en pratique, au cas où il en viendrait le besoin ; fais-en l'objet de tes conférences à tes Directeurs et que ce sujet soit le thème pour la clôture de tes retraites spirituelles.

— Oui, je le ferai. Merci de tes avertissements. Mais, maintenant, dis-moi : qui es-tu ?

— Tu ne me connais plus ? Tu ne te rappelles pas les nombreuses fois où nous nous sommes vus ? —

Tandis que l'inconnu parlait ainsi, toutes les personnes présentes souriaient. A ce moment-là sonna le lever et Don Bosco se réveilla. Il ajouta que ce rêve lui avait duré trois nuits consécutives ; et ce détail empêche de maintenir solidement en doute que le récit soit une sorte de parabole cogitée par lui pour revê-

tir de la forme d'un conte fantastique sa pensée. Le truc de la « tête bizarre » lui a fourni le point de départ, au moyen duquel, selon l'habitude, il s'humiliait lui-même en commençant et il enlevait de l'esprit des auditeurs l'impression qu'il s'agissait de charismes extraordinaires. Dans la très grande partie de ses rêves, Don Bosco rencontrait un personnage qui lui servait de guide et d'interprète.

---

* "*Et Saint Paul ajoute*" : s'agit-il ici vraiment d'une citation directe de Saint Paul ou plutôt d'une pensée de Saint Grégoire le Grand ?

En voici la traduction : *Si la grandeur des récompenses vous attire fortement, que la grandeur des peines à endurer ne vous épouvante pas.*

CHAPITRE XVII

Fondations proposées et fondations réalisées.

Elles aussi, les fondations qui ne furent que proposées et ne furent jamais ou pas très vite réalisées méritent de trouver place dans ces pages pour deux motifs. Elles sont autant de preuves de la confiance qu'en dépit des circonstances défavorables de l'époque, le nom de Don Bosco inspirait à des ecclésiastiques et des laïcs remplis de zèle, très désireux de pourvoir à l'éducation chrétienne de la jeunesse. Et, d'autre part, dans le cours des pourparlers interrompus ou suspendus, nécessairement, Don Bosco faisait ou disait des choses que l'histoire a entièrement le droit et le devoir de recueillir, en tant que contribution utile à la pleine connaissance de l'homme et du saint.

Depuis Chiavari, le chanoine Joseph Guerello proposa à Don Bosco de prendre la direction et d'assurer l'agrandissement d'un internat-orphelinat pour garçons qu'il tenait là-bas. A l'appui de la demande, le directeur du Séminaire, Don Etienne Rumi (1), interpose ses bons offices. Ce dernier, dans sa lettre, demandait ce qu'exigerait Don Bosco pour la subsistance des siens ; sur la feuille de la lettre on lit cette note du Bienheureux écrite de sa main en vue de la réponse : « Rien d'autre que pouvoir vivre en pauvres ». Si ce n'est que le projet reposait, peut-on dire, sur de purs espoirs : espoir d'obtenir de la Mairie, avec l'accord préalable reçu de l'Autorité ecclésiastique un couvent des Capucins, alors vide ; espoir que les Capucins ne feraient pas valoir leurs droits ;

---

(1) Lettres des deux à Don Bosco, 9 juin 1876.

espoir qu'une Société Economique locale accepterait de promouvoir et de soutenir l'œuvre ; espoir de contributions financières de la part des personnes privées. Toutefois Don Bosco crut opportun de laisser ouverts les pourparlers, en raison du désir qu'il avait de faire du bien dans cette ville ; c'est pourquoi il fit répondre que les Salésiens étaient très contents d'aller à Chiavari ; mais que, si l'on voulait voir les pourparlers continuer, il fallait absolument éliminer deux obstacles : les Salésiens n'habiteraient jamais une maison ayant appartenu à un Ordre religieux et n'accepteraient jamais de conditions incompatibles avec l'autonomie qui revient à une corporation religieuse. La correspondance dura encore un moment ; Don Cerruti, Directeur du Collège d'Alassio, visita le petit internat de l'excellent Chanoine ; mais on n'arriva à rien de concret. Les démarches, suspendues pendant environ trois ans, furent reprises et traînées de 1879 à 1884 ; puis, une fois disparus de la scène les acteurs principaux, tout tomba dans l'oubli. En 1895, l'Evêque de Chiavari tentera d'obtenir de Don Rua une fondation, de caractère différent, pour des jeunes ; mais ne se vérifieront jamais les conditions qui permettent de consentir. Finalement, de toute cette longue affaire, il ne resta pas de trace, si l'on excepte le souvenir de la bonne volonté des deux parties. De nos jours Chiavari n'a pas encore la moindre œuvre salésienne.

De Bologne, au début de juin, vint une proposition du marquis Prosper Bevilacqua. Le très catholique gentilhomme bolonais, s'étant rendu à Turin un mois plus tôt pour le congrès annuel du Conseil Supérieur des Conférences de Saint Vincent de Paul, avait visité l'Oratoire, déjà célèbre, en y entrant dans la journée d'un dimanche et à l'heure des vêpres. Il y éprouva une émotion extraordinaire, dont l'effet fut d'exposer à Don Bosco une de ses idées. « C'est un fait, écrivait-il (1), que partout on s'occupe davantage de l'éducation des filles que de celle des garçons. Turin est la seule ville qui forme en cela une exception, justement en raison du bienfaisant Institut qui, par Vous, est

(1) Lett[re] à Don Bosco, Bologne 3 juin 1876.

dirigé et fondé. — Je parle de la classe pauvre. — Egalement dans notre Bologne sont peu nombreux les instituts pour l'éducation des garçons et je crois vraiment que dans la réalité pratique, soit pour les fonder, soit pour les faire vivre et pour les diriger, ils présentent des difficultés plus grandes que ceux qui sont fondés pour les filles. Tout cela entraîne que Bologne se trouve dans la nécessité d'en avoir un pour les garçons qui réponde au besoin ». Puis il concluait en demandant quelles seraient les conditions que Don Bosco poserait pour ouvrir à Bologne une maison de ce genre.

D'une fondation Salésienne à Bologne s'intéressait à son tour la marquise Zambeccari, qui en aurait voulu une autre semblable également à Modène, en s'obligeant pour sa part à donner pour chaque collège trente mille lires de rente annuelle et en se portant garante d'un appui efficace de la part non seulement du marquis Bevilacqua, mais aussi d'autres personnes riches de Bologne.

Don Bosco jugea que les deux propositions convenaient, soit en raison de la possibilité de faire du bien dans ces deux centres qui étaient très importants, soit en raison de la quantité suffisante des aides pécuniaires offertes : c'était notoire, il était, quant à lui, dépourvu des moyens matériels qui sont indispensables pour être utile aux âmes. Nous dirons plus : il y voyait un troisième avantage. La Marquise, en effet, préférait que tout fût effectué en cachette, de manière qu'il n'apparût pas qu'elle avait appelé les Salésiens ; ce qui laissait à Don Bosco une plus grande liberté d'action. Fut constant chez le Serviteur de Dieu le soin de mettre sur pied de façon telle qu'il n'y eût d'entraves d'aucune sorte ; par conséquent, pas de personnes morales, pas de commissions administratives, pas d'ingérence de personnes privées, fussent-elles des bienfaiteurs. Il esquissa donc ainsi la réponse : 1° il n'avait pas, pour sa part, de difficulté à accepter ; 2° c'était son intention de commencer par l'oratoire des dimanches et des jours de fête, qui peu à peu attirerait derrière lui des classes et un refuge ; 3° quant aux moyens de subsistance, chercher seulement le nécessaire pour vivre. Mais le Bienheureux ne vit de ses yeux de chair ni l'une ni l'autre de ces œuvres ; aussi bien à Bologne qu'à Modène ses fils ne mirent les pieds qu'après la mort du Père.

De Saluzzo l'Evêque vint personnellement à l'Oratoire pour offrir à Don Bosco l'Institut Gianotti qui existait dans cette ville. Déjà des lettres avaient circulé entre eux sur ce sujet ; lors de l'entrevue ils restèrent d'accord pour que Don Bosco rédigeât un projet de convention, qui pût servir de base pour des ententes ultérieures. Quand, au Chapitre, le Serviteur de Dieu lut les articles des engagements et des conditions, les Supérieurs en admirèrent la prudente perspicacité : à première vue on aurait dit que l'on y servait seulement les intérêts des personnes qui se trouvaient alors à la direction de l'Institut ; mais, une fois bien pesés les mots, on apercevait toute la finesse de Don Bosco pour y insérer certaines incises qui facilement passeraient inobservées dans une simple lecture et qui étaient à même de protéger les Salésiens d'éventuelles surprises. A cause, semble-t-il, de la Municipalité, les projets de l'Evêque restèrent sur le papier.

Egalement à S[an] Remo, l'agréable ville de la Riviera du Ponant, il y eut quelqu'un qui tourna ses pensées vers Don Bosco. Pendant le [mois de] juillet, s'était rendu là-bas Don Jules Barberis, maître des novices, pour assister à la profession religieuse d'une de ses tantes moniale au couvent de la Visitation. Les Visitandines avaient pour directeur spirituel un certain prêtre, Don Luc Calvi, ancien compagnon de Don Bosco au Convitto ecclesiastico de Turin. Cette circonstance fit qu'avec lui Don Barberis se lia quelque peu d'amitié et d'intimité. Don Calvi déplorait que dans toute la Ligurie, excepté à S[an] Pier d'Arena, il n'y eût aucune maison, où il fût possible d'offrir un refuge aux jeunes laissés à l'abandon ; il s'exprima en disant que Don Bosco ferait très bien s'il en ouvrait une à S[an] Remo, surtout parce que les protestants y gagnaient du terrain, en constituant un danger pour la foi de cette population ; et qu'une maison salésienne avec l'oratoire des dimanches et des jours de fête pourrait mettre un frein puissant à l'irruption de l'hérésie.

A ce dernier argument le Serviteur de Dieu était toujours très sensible. Don Barberis lui exposa tout ce qu'il avait entendu de la bouche de Don Calvi. — Ecris-lui tout de suite, répondit le Bienheureux, que je me propose d'ouvrir une maison à S[an] Remo. Qu'il me

cherche lui-même l'endroit, qu'il voie s'il y a quelques bâtiments à louer ou à vendre qui puissent correspondre à notre but, qu'il me communique le résultat de ses recherches, et j'irai immédiatement pour observer ou pour mettre la main à l'œuvre. — Quelques jours plus tard Don Calvi répondit qu'il avait trouvé la maison ayant la capacité d'une centaine de jeunes ; que la propriétaire demandait trois mille lires de loyer. Dans le même temps, alors qu'elle ne savait rien des pourparlers de Don Bosco, une personne riche, membre de la Conférence de S[aint] Vincent de Paul, lui adressa avec instance une demande pour qu'il allât fonder à S[an] Remo une maison pour des élèves apprentis. Don Bosco s'y sentait aussi alléché par l'espoir de pouvoir, par l'intermédiaire des Anglais qui là-bas affluaient, se mettre facilement en relation avec leur île et y faire du bien. Mais à ses bonnes intentions les faits ne sourirent pas. Egalement une autre amorce de réalisation qui se profila en 1912 se termina vite en queue de poisson.

A Rome Don Bosco cherchait depuis longtemps à mettre les pieds ; avec la progression de la Congrégation cela devenait une nécessité, puisque beaucoup d'affaires devaient être traitées avec les Autorités suprêmes de l'Eglise et de l'Etat. Des Cardinaux et des Patriciens le poussaient à y établir une résidence. Au mois de septembre, voici que lui arrive une proposition chaleureuse. Sur la rive droite du Tibre, près du pont Garibaldi, là où aujourd'hui est bien mis en vue le château restauré des Anguillara, la résidence historique de cette très noble et autrefois puissante famille était réduite à l'humble condition de local pour entrepôts. Or vint un moment où le vaste bâtiment parut se prêter au but voulu par Don Bosco, qui était double : y accueillir quelques centaines de garçons, apprentis et étudiants, et y établir une maison d'études pour ses jeunes abbés. Le bon monseigneur Fratejacci, ayant saisi la balle au bond, parla, intrigua, écrivit, en courant poussé par son ardente imagination là où sa grande affection pour Don Bosco le portait (1). L'idée de faire cette proposition lui était venue pour avoir entendu dire que Pie IX voulait donner à

(1) App[endice], Doc[ument] 43, [pp. 684-687].

Don Bosco l'église Sainte-Bonose, située dans le voisinage, une des plus historiques et anciennes églises du Transtévère, malheureusement démolie quelques années plus tard. Mais le Serviteur de Dieu, non habitué à mener les affaires avec précipitation, prit du temps pour en faire minutieusement l'étude. Lors de son passage à Rome au mois de novembre, soit parce que son séjour fut de très courte durée, soit en raison d'autres affaires plus urgentes, il n'eut pas le loisir de s'occuper de la question ; c'est pourquoi le propriétaire de cet ensemble d'immeubles passa à l'action pour donner suite aux autres requêtes de locataires.

Si pour Rome n'avait pas encore sonné l'heure de la Providence, Don Bosco estima que devaient être exaucées des demandes qui partaient de Rome et concernaient des localités non éloignées de Rome. Nous voulons parler d'Albano et d'Ariccia, deux des plus anciennes villes des 'Castelli Romani'.

Pour Ariccia, le mouvement initial fut donné par le prince Marius Chigi de Campagnano, qui en avait déjà touché un mot au Serviteur de Dieu à Rome au mois de mai. A présent, la Municipalité d'Ariccia, liée au Prince qui avait en ces lieux un palais et des propriétés, faisait continuellement pression pour que l'on passât des paroles aux actes. Il s'agissait d'accepter l'enseignement dans les écoles primaires et la célébration des offices religieux dans une église ; il y fallait deux maîtres d'école et un prêtre. L'Inspecteur royal des études avait déjà approuvé le licenciement des enseignants âgés ; il était donc nécessaire de présenter au Conseil municipal et à la Préfecture de la province les noms et les titres de deux maîtres d'école salésiens. Dans les débuts, le salaire serait de 1 320 lires pour les deux maîtres, plus une gratification de 200 lires ; on donnerait le logement gratuitement ; après la première année on établirait un contrat qui pût être jugé équitable. Don Bosco fit répondre que fût porté le montant annuel à deux mille lires, en garantissant toute sa bonne volonté pour contribuer à l'instruction chrétienne de la jeunesse dans Ariccia. Dans le même temps il fit expédier les permis d'enseigner de Don Charles Cipriano et de Don François Bodrato. Pour la majeure partie d'entre eux, les conseillers, en dépit des influences hostiles qui ne manquèrent pas, ne se laissèrent pas entraîner, mais tinrent bon et approuvèrent la proposition. Aux

protestants, qui dans ces écoles s'étaient glissés pour introduire leurs idées, il ne resta plus qu'à s'en aller bredouilles.

Une fois réglées les affaires avec les Autorités scolaires et civiles, il y avait encore à s'occuper de l'installation canonique des confrères destinés à ces lieux. Deux difficultés se présentaient de nature canonique. Les règles veulent que toute communauté soit composée d'au moins six religieux, alors que pour Ariccia on n'en demandait que trois ; qui plus est, les locaux qui leur étaient affectés comme habitation appartenaient aux Pères Doctrinaires, et l'un d'eux y demeurait encore, en tant que recteur de l'église annexe, et cet état de choses, si l'on n'y mettait pas un terme, rendait impossible l'acceptation. Don Bosco envoya donc une supplique à l'Autorité suprême, pour obtenir les dispenses et les aides opportunes. Le S[aint]-Père, par l'intermédiaire de monseigneur Latoni, Auditeur [de Sa Sainteté], lui notifia qu'il dérogeait pour cette fois à la règle mentionnée, en l'autorisant à n'envoyer à Ariccia que trois confrères et il l'informa qu'il avait fait le nécessaire pour que les trois Salésiens fussent seuls à habiter le collège qui auparavant avait été entre les mains des Pères Doctrinaires. Par la même occasion le Pape faisait discrètement comprendre qu'il verrait d'un bon œil que, tout en satisfaisant avec une grande sollicitude aux désirs des habitants d'Ariccia et du Prince Chigi, Don Bosco portât sa pensée également à Albano (1).

Ce désir voilé, mais clair du Saint-Père avait eu pour origine une communication que lui avait faite le cardinal Di Pietro, Evêque de ce diocèse suburbicaire, dont dépend aussi Ariccia. Son Eminence, ayant entendu dire qu'il y avait des pourparlers à propos de cette commune, pria Don Bosco d'accepter l'école communale d'enseignement secondaire du premier degré [qui se trouvait] dans [la ville de] son siège épiscopal et dans laquelle viendraient [suivre les cours] également les élèves de [son petit] Séminaire. Etant donnée d'autre part la proximité entre Albano et Ariccia, tout juste séparés par le pont grandiose qui porte le nom d'Ariccia, le Cardinal considérait que les enseignants des deux endroits pourraient habiter dans un même immeuble. Don Bosco avait déjà tardé pendant deux semaines à répondre, mais, aussitôt

---

(1) App[endice], Doc[ument] 44, [pp. 687-691].

qu'il connut la pensée du Pape, il donna une réponse positive à Son Eminence, en faisant même preuve de largesse ; en effet, tandis que le Cardinal, qui sans doute n'était pas suffisamment au courant de la législation scolaire, se contentait de deux professeurs diplômés, Don Bosco lui en promis quatre autres, afin d'atteindre le nombre minimum voulu par la loi. Il donna communication de tout cela à Monseigneur l'Auditeur [de Sa Sainteté].

Excellence Très révérende,

Je ne pouvais recevoir une nouvelle plus consolante que celle que V[otre] E[xcellence] Très rév[érende] eut la bonté de m'écrire au nom de S[a] S[ainteté]. Avant tout, donc, j'en exprime à V[otre] E[xcellence] d'humbles remerciements, et je vous prie de bien vouloir transmettre à S[a] S[ainteté] que je reconnais un nouveau geste de souveraine clémence dans la permission accordée pour qu'à Ariccia, les Salésiens soient seulement au nombre de trois au lieu de six, selon nos constitutions ; pour qu'ils aillent habiter dans le Collège des Doctrinaires et assurer la célébration des offices religieux dans l'église annexe. C'est pourquoi je satisfais de bon gré aux s[aint]s désirs du S[aint]-Père, car ce sera toujours une vraie gloire pour tous les Salésiens chaque fois qu'il leur sera donné de pouvoir les réaliser ; j'accepte sans plus attendre les propositions des habitants d'Ariccia formulées par Monsieur le Prince Chigi de Campagnano et je ferai en sorte que la prochaine année scolaire les maîtres d'école soient à leur poste.

Ensuite pour permettre la concrétisation des pensées, toujours vénérées, du S[aint]-Père, aujourd'hui même j'ai écrit une réponse positive à Monsieur le Card[inal] Di Pietro au sujet de l'école d'enseignement secondaire du premier degré d'Albano. Il faudrait seulement deux professeurs munis du permis d'enseigner, vu le nombre limité des élèves, mais ces classes ayant le statut d'une école publique d'enseignement secondaire du premier degré, il est nécessaire d'ajouter au moins quatre professeurs, et cela pour éviter le risque de vexations que nous devons nous efforcer d'éviter ; tel est le sens du projet qu'aujourd'hui même j'ai envoyé à l'Eminentissime Cardinal Di Pietro.

En se rendant au lieu établi, mes Salésiens, dont il est question ici, passent par Rome, et ils brûlent du désir de pouvoir recevoir la bénédiction du S[aint]-Père avant de commencer l'année scolaire, comme aussi d'effectuer une courte visite à V[otre] E[xcellence] en tant que geste normal de respect et de haute estime.

Mais puisque Votre Excellence se montre si bienveillante envers nous, je vous prie aussi de supplier le S[aint]-Père de bien vouloir répandre sa bénédiction apostolique sur tous les Salésiens et spécialement sur les trois maisons qui s'ouvriront en septembre prochain ; une dans la ville de Trinità, dans [les alentours de] Mondovì, l'autre à Lanzo, et la troisième à Biella.

Enfin veuillez être indulgent devant la confiance avec laquelle je vous ai écrit, en vous assurant que nous ferons monter des prières vers Dieu pour la conservation de Votre santé, et j'ai le haut honneur de pouvoir me déclarer

De V[otre] E[xcellence] Très rév[érende] [*Très humble Serviteur*]
Turin, 26 *août* 1876. D. J[ean] BOSCO.

Un autre Evêque suburbicaire, le cardinal Louis Bilio, barnabite piémontais, voulut obtenir de Don Bosco deux enseignants salésiens pour le [petit] Séminaire de Magliano dans son diocèse de Sabine. Les séminaristes y étaient très très peu nombreux ; le Cardinal espérait que la présence des Salésiens en attirerait une plus grande quantité. Don Bosco temporisa avant de répondre ; finalement il s'obligea aussi à ce sacrifice de personnel, en sachant qu'il pouvait compter en toute sécurité sur le zèle des confrères qui pour travailler ne disaient jamais 'ça suffit'.

Dans le choix du personnel pour les trois nouvelles résidences l'homme qui connaissait bien le monde fit remarquer aux Membres du Chapitre [Supérieur] que, dans certaines parties d'Italie, on prêtait beaucoup attention à l'extérieur de l'individu, de sorte qu'une bonne présentation y constituait déjà de par elle-même une bonne recommandation. Toutefois il ne donna pas une importance exagérée à cette considération secondaire, qui, en effet, ne le retint pas d'envoyer aussi là-bas, les années suivantes, quelques-uns de ces jeunes gens au visage encore imberbe formés par lui et capables de dominer des masses de jeunes garçons non seulement dans les oratoires des dimanches et des jours de fêtes, mais aussi dans les écoles. Le jeune abbé Picollo [= Piccollo] fut l'un d'eux. Lorsque Don Bosco l'envoya à Ariccia en 1878, il avait une taille si petite et un air si jeune qu'à son passage dans les rues, les mamans du pays, avec la liberté spontanée et sympathique, toute propre aux gens du Latium, lui criaient : — Don Palmo [= haut comme trois pommes], où l'as-tu laissée, ta nourrice ? — Et pourtant, dans la première classe du primaire qui lui était confiée il dirigeait plus d'une cinquantaine de gamins, c'était une merveille. Un jour l'Inspecteur royal des écoles, rempli de préjugés et anticlérical, entra par surprise dans sa classe et, en constatant la discipline et le silence qui régnaient dans le nombreux groupe des écoliers, demeura sidéré. Il lui fit continuer le cours en sa présence, en interrogea lui-même les petits écoliers, vérifia que le permis d'enseigner existait et vit qu'il avait été obtenu à Mondovì avec de belles notes, puis il sortit en félicitant le brave petit maître d'école. Avec ses garçons, appelons-les même ainsi, Don Bosco opéra de vrais prodiges. Elle est très belle la lettre par laquelle le bon Père, en rappelant Picollo [= Piccollo] de Borgo S[an] Martino, lui donna l'obédience pour Ariccia.

Mon cher jeu[ne ab]*bé Picollo* [= Piccollo],

La destination est changée. Tu iras avec D. Gallo à Rome, tu feras une visite au S[aint]-Père, tu poseras un baiser sur son pied de ma part, tu lui demanderas sa S[ainte] Bénédiction, après quoi tu partiras pour aller sanctifier ceux qui habitent à Albano et à Ariccia.

Tu travailleras toi-même à ta sanctification au moyen de l'exacte observance de nos Règles, de la reddition de comptes mensuelle, et de la récollection régulièrement effectuée. Si des difficultés se produisent pour toi, écris-moi souvent, en m'exposant ta vie, tes vertus et tes miracles.

Que Dieu te bénisse, ô cher Picollo [= Piccollo], et prie pour moi : je serai toujours pour toi en J[ésus] C[hrist] un

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Les confrères destinés là-bas partirent de Turin en trois groupes : le 29 octobre quelques-uns d'Albano et les deux de Magliano, le 7 novembre ceux d'Ariccia et les autres d'Albano et à la fin de novembre les deux qui restaient (1). Le groupe parti le premier était accompagné par Don Antoine Sala, économe de l'Oratoire, homme qui avait une carrure d'athlète et une âme d'enfant, mais pas mal d'expérience. A Rome ils purent voir le Pape, qui, en passant devant eux avec les deux cardinaux Bilio et Mertel, s'écria : — Oh ! voici Don Bosco. — Il voyait Don Bosco dans ses fils. Puis il adressa à chacun une parole paternelle, tandis que le cardinal Bilio en faisait les présentations. A la fin il leur dit : — Je vous bénis tous, ainsi que les vôtres, la Congrégation et vos élèves dans l'œuvre que vous allez entreprendre. Pour finir il se retira, en les laissant remplis de consolation (2).

A Albano les premiers arrivés se trouvèrent, entre classe et ministère sacré, surchargés de travail ; c'est pourquoi ils imploraient à mains jointes l'arrivée sans tarder des renforts attendus. Don Bosco, ayant lu les implorations de l'un d'eux, saisit un morceau

---

(1) Etaient destinés à Ariccia : le pr[être] Charles Montiglio, le jeu[ne abbé] Gaspard Seita, le coad[juteur] Louis Falco. — A Albano : le pr[être] Joseph Monateri, directeur des deux communautés ; le pr[être] J[ean]-Bapt[iste] Sammorì [= Sammory], le jeu[ne abbé] Joseph Pavia, le jeu[ne abbé] Herménégilde Musso, le jeu[ne abbé] Jean-[Baptiste] Rinaldi, le jeu[ne abbé] Etienne Trione, le jeu[ne abbé] François Varvello. Il y avait aussi deux novices coadjuteurs : Florent Bono et Félix Bussa. — A Magliano : le pr[être] Joseph Daghero et le jeu[ne abbé] Blaise Giacomuzzi – [voir * page 508].

(2) App[endice], Doc[ument] 45, [pp. 691-692].

de papier quelconque et, en improvisant, tandis qu'il était en réunion du Chapitre [Supérieur], y écrivit les vers suivants qui, s'ils n'étaient pas de la belle poésie [et, qui plus est, la traduction ne rend pas les rythmes et les rimes], apportèrent néanmoins une sérénité chargée d'encouragements.

Très cher Rinaldi,

Mets la paix en toi et sois tranquille,
Car D. Bosco pense à vous,
Vos soucis, il les fait siens,
Il portera secours sans tarder.
J'enverrai deux champions :
C'est Gerini (1) avec Varvello,
Aussi bien celui-ci que celui-là
Vertu et science enseigneront.
Mathématicien est le premier,
Littéraire est le second,
Mais, le visage toujours joyeux,
Quel grand honneur chacun fera.
Un prêtre ira pour la Messe
Afin de soulager Montiglio,
Qui, bien qu'il soit un brave fils,
Commence déjà à grommeler.
Mais, vous, soyez tous bons,
Sans cesse gais et vrais amis :
souvenez-vous que seule
une bonne action rend heureux.

Pour Magliano, Don Bosco avait confié la charge de traiter avec le cardinal Bilio à Don Célestin Durando, conseiller du Chapitre Supérieur. Les Salésiens y travaillaient depuis un peu plus d'un mois, quand l'Eminentissime [personnage] écrivit à Don Durando une lettre, qui dut beaucoup réjouir le Bienheureux et qu'il est bien de rapporter ici entièrement.

Très rév[érend] *Monsieur,*

Il ne Vous sera pas désagréable d'avoir par mes soins quelques nouvelles au sujet du Prof[esseur] D. Jos[eph] Daghero et du Jeu[ne abbé] M[aître d'éco]le Blaise Giacomuzzi. Au moyen des relations que je reçois sans cesse de l'Insp[ecteur] Gen[éral] et de M. le Recteur du séminaire, je sais qu'ils se comportent vraiment bien : j'en suis très content et je viens de nouveau remercier de tout cœur aussi bien le Très rév[érend] D. Bosco que V[otre] S[eigneurie] qui me les ont procurés. Eux-mêmes, selon ce qu'ils ont écrit, sont contents et du séminaire et de la ville, et inversement le Séminaire et tous les habitants sont pleinement satisfaits d'eux. Qu'en soit remercié le Seigneur Dieu. Sans doute le petit nombre des élèves pour cette année ne correspond-il pas à leur zèle qui est très grand ; mais j'espère que la preuve donnée cette année fera augmenter [le nombre] des élèves. Et les deux enseignants susdits ne sont pas seulement utiles au Séminaire avec leurs cours, mais également avec leur bon exemple ils servent de source d'édification pour toute la ville et je désire, pour cette raison, que, lui aussi, Giacomuzzi soit bien vite promu aux ordres

(1) Ce jeune abbé fut au contraire remplacé par D. Sammorì [= Sammory].

sacrés : au cas où V[otre] S[eigneurie] croirait bon d'en parler à D. Bosco, je suis tout à fait disposé à l'ordonner.

Agréez les sentiments de ma sincère reconnaissance, tandis qu'avec une totale estime je signe en me disant

De V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende]

Très aff[ectionné] *en J*[ésus] *C*[hrist]
LOUIS Card[inal] BILIO.
Evêq[ue] de Sabine.

Retournons en Piémont. A Trinità près de Mondovì le Commandeur Dupraz et son épouse remuèrent ciel et terre pour avoir les fils de Don Bosco dans le pays de leur villégiature d'été. On y prévoyait des difficultés de la part autant des Autorités civiles que de la population, plutôt froide pour les pratiques religieuses. Ayant donc obtenu le consentement cordial de l'Evêque, Don Bosco projetait d'y aller, mais de procéder au ralenti : d'abord un simple oratoire des dimanches et des jours de fête, puis y ajouter un peu d'école jusqu'à avoir des classes régulières, enfin offrir un lieu d'accueil pour quelques enfants des plus nécessiteux et ainsi graduellement fonder un internat, sans qu'au début la moindre chose dût transpirer. Les débuts furent assez prometteurs ; mais la suite ne fut pas gaie. La maison fut ouverte au mois de novembre, dans un local prêté à usage par le Commandeur, et placée sous la direction de Don Louis Guanella. Don Bosco, accompagné par Don Durando, alla inaugurer l'oratoire des dimanches et des jours de fête. Il s'y montrait à la fois content et mécontent. Il arriva là-bas la veille et entra dans la maison : après quelques instants de cérémonieuses salutations de la part des maîtres de céans, il tira hors de son sac son bonnet d'intérieur et dit : — Et donc, je mets mon bonnet en chef.* — Paroles au moyen desquelles il voulut signifier que, pour commencer son œuvre, il devait agir de façon à être le maître de la maison.

Il semblait que l'œuvre était née sous une bonne étoile. Vers la mi-décembre, ces écoles Dupraz, comme on avait convenu de les appeler, avaient trois classes fonctionnant sur la journée avec cent vingt élèves, les plus pauvres du pays, ayant de huit à seize ans, et trois cours du soir pour les adultes. Ces derniers atteignaient la centaine, divisés en trois groupes, selon l'âge : de 16 à 20 ans, de 20 à

---

* *Je mets mon bonnet* ***en chef*** : traduction directe de ce qu'a dit D. Bosco [en italien : "*mi metto il berretto* ***in capo***"]. Lire "*Je mets mon bonnet* ***sur ma tête***" ne s'accorderait pas avec l'explication qui suit et qui commente la pensée de D. Bosco.

30 et de 30 à 50. L'oratoire des dimanches et des jours de fête ne rassemblait pas moins de deux cents garçons (1). Dommage qu'une œuvre qui avait si bien commencé n'ait pas eu une longue vie ! Don Bosco, à l'occasion d'une de ses visites, pendant une réception chez le Commandeur, y lança la remarque que les offrandes données de bon cœur faisaient fleurir ses œuvres. L'avertissement visait l'intelligente maîtresse des lieux, excessivement attachée à sa fortune ; mais elle fit la sourde oreille. Cette attitude fut la principale raison pour laquelle au bout de trois ans on dut fermer la maison. Et puisqu'il est très probable que nous en manquera ailleurs l'occasion propice, nous offrirons ici à nos lecteurs l'importante lettre écrite par le Bienheureux à Don Guanella en avril 1877 pour lui donner des règles de direction.

Très ch[er] *D. Louis*,

J'ai reçu plusieurs fois des lettres de vous et j'en ai toujours éprouvé du plaisir.

Pour ma part, je remercie le Seigneur de nous avoir aidés à faire en un temps très court ce qui a été fait et j'espère qu'il s'en fera plus encore à l'avenir.

Comme je ne peux pas vous voir et vous parler souvent, je vous donnerai ici quelques règles que j'ai l'habitude de donner aux Directeurs de nos maisons.

1° Veiller à la moralité des Salésiens et sur les élèves qui leur sont confiés. Faire en sorte de les appeler une fois par mois à la reddition de comptes et que chacun fasse la récollection une fois par mois.

2° *Age quod agis* [Fais bien ce que tu fais]. Toutes les autres affaires sont secondaires, hormis les réalités éternelles ; de plus s'occuper de perfectionner les choses, nos affaires, les personnes et de les aider autant que c'est possible dans les peines et dans les maladies.

3° Organiser l'administration matérielle de sorte que chaque Maison [puisse] vivre par elle-même, et même, si c'est possible, envoyer quelques secours à la Maison Mère qui doit faire face à beaucoup de dépenses pour soutenir l'ensemble de la Congrégation.

4° Préparer les sermons, les écrire, aider les salésiens dans leurs études, en fournissant ou en indiquant les livres opportuns.

5° Lire, méditer, mettre en pratique et faire en sorte que les autres mettent en pratique les règles de la Congrégation.

Faites ce que vous pouvez pour donner une suite et une exécution à ces amicales suggestions. Saluez affectueusement dans le Seigneur tous nos salésiens, à savoir Traversino, Deppert, Lidovani et Boassi.

Que tous prient pour moi : je serai toujours en Jésus C[hrist] un

Turin, 10-4-1877.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

(1) *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique], 1876, num[éro] 296 (22 déc[embre]).

Nous terminerons le chapitre en racontant une autre entreprise beaucoup plus grandiose, mais destinée, elle aussi, à rester en plan, non certes par manque de bonne volonté de la part de notre Bienheureux, qui au contraire y dédia ses meilleures sollicitudes.

La confiance de Pie IX se plaça sur Don Bosco pour une œuvre de réforme qui lui tenait extrêmement à cœur et qui demandait de la charité, de la patience et du tact. Pour traiter de ce sujet ainsi que le conseillait l'importance de l'affaire, le Pape fit clairement entendre à Don Bosco qu'il désirait le voir à Rome. En effet, en confiant au cardinal Bilio les cinq mille lires à lui remettre pour les dépenses de la prochaine expédition missionnaire, il avait ajouté en souriant : — Si Don Bosco vient, dites-lui que, moi, je lui paierai les dépenses du voyage. — Le Serviteur de Dieu comprit et n'hésita pas un instant, mais il décida, bien sûr, d'accompagner les Missionnaires à Rome (1).

Or voici le fond de l'affaire. En 1857, Cyprien Pezzini, infirmier à Crémone, imagina pour honorer l'Immaculée Conception, à un moment encore peu éloigné de la définition dogmatique, un Institut de religieux laïcs, appelé Institut des Frères Hospitaliers de la Très sainte [Vierge] Marie Immaculée, Tertiaires Capucins, ou plus simplement et plus communément "Concettini", qui eussent pour but l'assistance des malades alités dans des hôpitaux. Mais celui qui vraiment fit prendre forme à l'institution fut par la suite un certain frère Monti, que nous rencontrerons plus loin. Le Pape de l'Immaculée daigna lui accorder d'une manière spéciale sa bienveillance et sa protection. En ses débuts, l'Institut fut florissant ; mais, avec le temps, des troubles internes en avaient réduit considérablement le nombre des membres et la menace pesait d'un exode presque général de ceux qui restaient encore. En 1876, le nombre de ces derniers atteignait à peine cinquante, partagés dans trois maisons : quarante-deux à Rome à l'hôpital du Saint-Esprit, où, pour eux, le Pape avait fait construire une belle habitation ; trois à Orte, et cinq à Civita Castellana. La direction spirituelle des Frères était, depuis l'origine de

---

(1) App[endice], Doc[ument] 46, [pp. 692-693].

l'Institut, entre les mains des Capucins ; mais, à présent, l'expérience avait démontré sur ce point la nécessité d'un changement, et même aussi de nombreux changements par ailleurs. Le Saint-Père pensa que l'homme *ad hoc* était Don Bosco ; c'est pourquoi il donna l'ordre au cardinal Bilio de lui écrire qu'il ferait à Sa Sainteté un très grand plaisir au cas où il assumerait le plus vite possible cette charge ou en venant personnellement pendant quelques jours à Rome ou en y envoyant un membre capable de sa Congrégation. Le Serviteur de Dieu décida d'aller lui-même à Rome, non seulement pour mieux répondre au désir du Pape, mais aussi pour connaître *de visu* comment se présentaient réellement les choses. En rendant compte de cela au Chapitre Supérieur le 5 novembre, il n'omit pas de faire remarquer quel grand pas la Congrégation accomplissait grâce à ce geste de souveraine bonté de la part du Pontife Romain. — Mais, il est vrai, ajouta-t-il aussitôt, que pour le moment le nombre de nos prêtres est très restreint. Si l'on peut suspendre la décision du Saint-Père, nous le ferons ; si d'autre part il commande, nous répondrons : Nous sommes vos humbles serviteurs ; ce sera notre gloire de pouvoir vous obéir, même avec un lourd désagrément, jusqu'au dernier de vos désirs. —

Il alla donc à Rome avec les Missionnaires. Le Pape, l'ayant reçu à part, lui dit : — Je désire personnellement que vous vous occupiez avec soin des "Concettini", qui ont une mission sublime et peuvent beaucoup aider les malades à faire une bonne mort. Mais, vous-même, vous ne devez pas ou réformer ou corriger, mais créer ou mieux assimiler les Constitutions des "Concettini "à celles des Salésiens — (1). Docile, comme toujours, à la voix du Vicaire de Jésus Christ, il lui demanda seulement comme grâce que Sa Sainteté daignât lui donner par écrit sa pensée afin de la méditer et mieux l'accomplir.

En attendant il ne perdit pas de temps. Il s'entretint plusieurs fois avec monseigneur Louis Fiorani, Commandeur du Saint-Esprit (2)

---

(1) Lett[re] de Don Bosco au cardinal Bilio, Turin 29 novembre 1877.

(2) De nos jours [1931], titre d'un Prélat Romain auquel est confiée l'église "Saint-Esprit *in Sassia*", unie à l'hôpital du Saint-Esprit. Autrefois était ainsi appelé le grand maître de l'Ordre hospitalier des chanoines réguliers

et Protecteur de l'Institut, en s'informant auprès de lui sur la situation de l'Institut lui-même, sur l'histoire antérieure de ce dernier et sur ses Constitutions, approuvées pour une période de cinq ans à titre d'essai. S'étant formé dans ces entretiens une idée suffisante de ce qui pouvait être effectué pour répondre aux intentions du Pape, il rédigea avec Monseigneur ce mémoire qui serait remis très humblement au Saint-Père, en le confiant au Prélat susdit pour la présentation, étant donné que lui-même devait partir de Rome.

L'Institut des Frères Hospitaliers de la Très s[ainte Vierge] Marie Immaculée, Tertiaires Capucins, va de nos jours recevoir une nouvelle impulsion dans son esprit, ainsi que dans ses œuvres de charité, grâce aux soins paternels de Votre Sainteté, qui, à la suite d'une initiative personnelle, a eu la bonté de vouloir qu'il soit confié à la direction des Prêtres de la Congrégation Salésienne de Turin, et fasse partie de cet ensemble ainsi constitué. Le Supérieur Général de la même Congrégation, le Prêtre Jean Bosco, honoré par Votre Sainteté de la charge d'effectuer ce changement, et de l'orienter vers le meilleur bien de l'Institut, et celui du but vers lequel cet Institut est dirigé, s'est aussitôt entendu avec le Commandeur du S[aint]-Esprit soussigné, selon les ordres reçus de Votre Sainteté. Ensemble, ils ont eu plusieurs entretiens et le Supérieur Général susdit, qui a été pleinement informé de la situation actuelle de l'Institut, ainsi que de toute son histoire antérieure, et qui a aussi étudié les Constitutions actuelles, déjà approuvées à titre d'essai, a pu se former une idée suffisante de ce qui peut être effectué dans le sens d'apporter une réponse conforme aux Souveraines Intentions, et, pour établir les bases, il implore pour le moment de Votre Sainteté les facultés suivantes, à savoir :

1° De modifier, et d'adapter les constitutions actuelles des Frères "Concettini" selon l'esprit de celles de la Congrégation Salésienne ; en laissant toujours intacts le but, et la fin vers laquelle est dirigé l'Institut de ces mêmes "Concettini".

2° D'établir la vie commune, comme il est prescrit par l'Article 1er du chapitre V.

3° D'organiser en un lieu déterminé un noviciat régulier dans lequel devraient être mis à l'épreuve les Frères en formation avant de passer à la vie active dans les Hôpitaux.

4° De pouvoir établir la vie des Frères de manière qu'au milieu de leurs diverses occupations de charité en faveur des Malades, ils puissent d'une manière constante accomplir les pratiques de piété selon le chapitre III des mêmes Constitutions.

---

du "Saint-Esprit *in Sassia*", supprimé par Pie IX. L'hôpital du Saint-Esprit fut fondé par Innocent III vers 1200 et demeura longtemps le plus grand hôpital du monde. Il est situé dans le voisinage du Vatican, sur la rive droite du Tibre.

5° De se servir de ces facultés toujours en collaboration avec une personne qui ait la confiance de V[otre] Sainteté et qui soit, s'il Vous plaît, nommée à cet effet.

Tout cela est imploré par le Supérieur Général susdit, et, en reconnaissant que le tout conduit au but voulu par Votre Sainteté, le Commandeur du S[aint]-Esprit soussigné sollicite Votre Sainteté pour qu'Elle daigne accorder les facultés indiquées ci-dessus et demandées pour le moment, et nommer la personne avec laquelle le Supérieur susdit devra collaborer quand il exécutera la charge qui lui est confiée.

LOUIS FIORANI.

Le mémoire fut présenté au Saint-Père le 14 novembre ; le 17 il fut suivi par un Rescrit qui, tandis qu'il répondait au désir exprimé par Don Bosco lors de l'audience mentionnée plus haut, accordait toutes les facultés demandées. L'original, selon les ordres de Sa Sainteté, fut transmis à la Congrégation des Evêques et Réguliers qui fournirait les explications et les instructions d'application ; à Don Bosco en fut donnée communication officielle par monseigneur Fiorani dans les termes suivants : « La Sainteté de Notre Seigneur a daigné dans un geste de sa bonté accorder au Prêtre Jean Bosco toutes les facultés susdites, dont ce dernier fera usage en collaboration avec le Commandeur du Saint-Esprit soussigné, en tant qu'il est Protecteur de l'Institut : en dérogeant par suite dans cette partie à tout ce qui peut se trouver de contraire dans les Statuts des Frères Hospitaliers approuvés à titre d'essai et dans n'importe quelle autre disposition précédente. LOUIS FIORANI Commandeur du S[aint]-Esprit ». Au sujet du dernier article des facultés accordées le Saint-Père fit savoir que Don Bosco pouvait s'entendre avec monseigneur Fiorani, mais que si, en plus, il désirait également quelque autre personne ecclésiastique, il la nommerait à sa demande.

Le Bienheureux Don Bosco reçut ces communications quand il fut de retour à Turin, d'où dans une de ses lettres du 18 novembre il écrivit entre autres choses au Pape : « Entre-temps je me suis empressé de lire les Règles des "Concettini" que je trouvai très proches de celles de la Congrégation Salésienne et, avec peu de modifications, elles peuvent être assimilées les unes

aux autres. Ce qui peut-être occasionne quelques difficultés, c'est d'amener les "Concettini" à la pratique du vœu de pauvreté et à la vie commune, qui est décrite dans leurs Constitutions, mais avec la patience et avec les saints conseils de Votre Béatitude nous parviendrons, j'espère, à atteindre le but. Votre Sainteté avait dans sa bonté exprimé le désir que cette charitable entreprise fût traduite dans les faits le plus tôt possible. Bien avec raison, car ces religieux, malgré leur grande bonne volonté, sans un noviciat où les postulants puissent être formés au sujet des Constitutions, et sur la manière de les observer, exerceront un métier que, dans leur ignorance, ils n'ont qu'imparfaitement appris. Qui plus est, tout retard peut devenir dommageable à leur Institut lui-même. J'aurais besoin que Votre Sainteté permît à monseigneur Fiorani de me donner un aperçu du nombre des "Concettini" ; des maisons où ils travaillent et d'autres choses encore qui concernent leur situation morale et matérielle, uniquement pour que je sache comment agir. Dans ce but je suis prêt à exécuter, à n'importe quel moment, les saintes intentions de V[otre] B[éatitude] et c'est par contre-coup une consolation générale parmi les Salésiens que ce bienveillant et méritant Pontife, qu'à bon droit nous appelons le fondateur et le défenseur de notre humble Congrégation, soit en personne celui qui, à cette même Congrégation, ouvre le premier abri dans la ville de Rome. Que Votre Sainteté ait la bonté de regarder avec indulgence la confiance filiale avec laquelle j'écris, et de permettre que, pour faciliter la lecture de tout ce que j'écris, je me serve de mon dévoué secrétaire ».

Il fit parvenir cette lettre par l'intermédiaire de monseigneur Fiorani, auquel il envoya conjointement un schéma d'articles préliminaires, susceptibles de servir de base aux travaux à effectuer ensuite. Le Pape lut la lettre en présence de Monseigneur et ensuite il la lui fit lire ; il vit le schéma, en fit l'éloge et fut très satisfait de son zèle dans cette œuvre, pour laquelle Sa Sainteté se faisait tant de souci.

Le schéma de Don Bosco, qui le considérait comme un ajout à faire aux Constitutions des "Concettini", était celui-ci.

Appendice aux Constitutions des Frères Hospitaliers de la Très s[ainte Vierge] Marie Immaculée appelés *Concettini*.

Comme la situation actuelle des Ordres Religieux ne permet plus aux R[évérends] P[ères] Capucins d'assurer la direction des F[rères] Hospitaliers ainsi qu'avec zèle ils l'ont fait pendant de nombreuses années, Sa Sainteté a daigné confier cette charge au Supérieur de la Congrégation Salésienne. D'autre part, afin qu'entre les deux instituts puissent régner l'unité de commandement, [l'unité] d'esprit, [l'unité] d'administration, qui sont le fondement des communautés religieuses, S[a] S[ainteté], en intervenant une fois encore, accordait au moyen d'un rescrit (17 novembre 1876), au Prêtre Jean Bosco :

1° De modifier et d'adapter les Constitutions actuelles des Frères "Concettini" selon l'esprit de celles de la Congrégation Salésienne ; en laissant toujours intacts le but, et la fin vers laquelle est dirigé l'Institut de ces mêmes "Concettini".

2° D'établir la vie commune, comme il est prescrit par l'Article 1er du chapitre V.

3° D'organiser en un lieu déterminé un noviciat régulier, dans lequel devraient être mis à l'épreuve les Frères en formation, avant de passer à la vie active dans les Hôpitaux.

4° De pouvoir établir la vie des Frères de manière qu'au milieu des diverses occupations de charité en faveur des Malades, ils puissent d'une manière constante accomplir les pratiques de piété selon le chapitre III des mêmes Constitutions.

5° De se servir de ces facultés toujours en collaboration avec une personne qui ait la confiance de Sa Sainteté et qui soit, s'il Lui plaît, nommée à cet effet.

Comme un tel travail demande du temps pour sa réalisation et plus encore pour les démarches qui doivent être accomplies auprès du S[aint]-Siège, et comme d'autre part S[a] S[ainteté] attache dans son cœur une extrême importance à ce que les deux instituts se trouvent le plus tôt possible dans une position stable et normale, que l'on prenne maintenant pour base les dispositions suivantes :

1° L'Institut des "Concettini" cesse d'appartenir au Tiers-Ordre de S[aint] François d'Assise et d'être dirigé dans la vie spirituelle par les R[évérends] P[ères] Capucins et au contraire il est *à perpétuité* affilié à la Société de S[aint] François de Sales à Turin.

2° La direction spirituelle des frères "Concettini", qu'ils soient profès ou novices, est confiée *à perpétuité* aux Prêtres de la Congrégation Salésienne susdite qui seront nommés à cet effet par le Recteur Majeur de la même Congrégation.

3° La charge de Supérieur Général des "Concettini" sera assumée par le Recteur Majeur de la Congrégation Salésienne, qui pourra aussi nommer, parmi les Salésiens qui résident à Rome, quelqu'un pour le représenter.

4° Le Supérieur de la Congrégation Salésienne fournira tout ce qui sera nécessaire aux "Concettini", soit en situation de santé, soit dans les cas de maladie. Mais, puisque les deux instituts ne possèdent rien

en commun, ainsi leur subsistance est entièrement confiée à la Divine Providence de chaque jour, au travail des Religieux, et à la charité inépuisable du S[aint]-Père, qui de ces deux Instituts a toujours été un insigne bienfaiteur spirituel et temporel.

5° Tous les "Concettini" sont considérés, ainsi qu'ils le sont de fait, comme de véritables Coopérateurs Salésiens ; c'est pourquoi ils peuvent tirer profit de toutes les grâces spirituelles et des Indulgences que le Souverain Pontife a accordées aux Salésiens et aux Coopérateurs Salésiens au moyen de nombreux Brefs, et spécialement de celui qui date du 9 mai 1876.

6° Le Supérieur de la Congrégation Salésienne enverra un nombre suffisant de prêtres selon le besoin, tant dans la Maison du Noviciat que dans les Maisons déjà confiées aux "Concettini", mais de manière que le rôle matériel et disciplinaire soit toujours confié à un Frère "Concettino".

7° Dans la Maison du Noviciat sera également choisi un Frère "Concettino" qui sera chargé de l'assistance des novices ; il veillera à ce qu'ils soient instruits dans la Religion, dans l'observance de leurs Constitutions, et dans les règles de savoir-vivre : il donnera aussi son avis sur la possibilité d'admettre un Confrère à la profession religieuse, et de le considérer comme suffisamment instruit dans ses devoirs et en mesure de présenter l'assurance morale que dans l'accomplissement de sa tâche il œuvrera pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

8° La distribution des charges, l'acceptation, l'admission au Noviciat et à la profession religieuse appartient au Supérieur de la Congrégation Salésienne, mais toujours avec l'avis du Directeur et du Préfet (ou Econome), l'un comme l'autre "Concettini", de la Maison où demeure le postulant.

Ces huit articles sont définitivement établis à partir du moment où S[a] S[ainteté] a consenti à leur donner son approbation suprême. Il y a d'autre part beaucoup d'éléments contenus dans le Rescrit du 17 novembre 1876 qui tendent à uniformiser les Constitutions des "Concettini" avec celles des Salésiens. C'est en train de se faire et, dès que le travail sera achevé, il sera présenté au Saint-Siège pour qu'il soit examiné, modifié, comme il semblera plus opportun pour la gloire de Dieu.

Ce rapprochement des deux Instituts sera effectué dans un plein accord entre eux et avec le consentement de S[on] E[xcellence] Mgr Fiorani, Commandeur du Saint-Esprit, afin qu'ainsi il puisse, pour sa part, être en mesure d'informer Sa Sainteté, qui daigne éprouver un si grand intérêt pour la prospérité de ces deux Instituts.

Don Bosco étudia très bien pendant plus d'un mois les Règles des "Concettini" ; mais, tout en les étudiant, il pensa qu'il était utile d'avoir pendant quelques jours à l'Oratoire ou le Supérieur des "Concettini" ou un autre "Concettino" capable lui aussi de s'informer sur place de l'esprit de la Congrégation Salésienne. Il n'était pas nécessai-

re de dire que la présence d'un tel religieux était également utile à lui-même qui devait avoir besoin de nombreuses informations. Monseigneur Fiorani, ayant eu connaissance du désir de Don Bosco, fit partir de Rome le Frère Grégoire de Jenne, ancien supérieur. « J'ai préféré celui-là, écrivit-il le 23 novembre, parce que le Supérieur actuel est pour des raisons de santé en congé hors de Rome, et parce que le susdit Fr[ère] Grégoire reste très actif en faveur de l'Institut, et a beaucoup de bonne volonté pour coopérer ; et comme il a déjà été Supérieur, il est bien informé de tout ». Le Saint-Père approuva le déplacement de l'ancien supérieur.

Au "Concettino" monseigneur Fiorani donna pour Don Bosco une lettre dans laquelle, après avoir répondu à quelques observations que lui avait faites ce dernier à propos des locaux destinés à l'habitation des Salésiens, il lui fournissait quelques éclaircissements sur des points indiqués dans le document présenté au Pape. « Dans votre lettre au Saint-Père j'ai lu que vous craignez qu'il y ait quelques difficultés pour amener les "Concettini" à la pratique du vœu de pauvreté et à la vie commune telle qu'elle est décrite dans leurs Constitutions. Mais je crois que vous ne rencontrerez pas cette difficulté dans la réalité courante, parce que les Constitutions n'introduisirent pas une nouveauté, mais déclarèrent ce qui depuis vingt années était en fait pratiqué par eux ; et les "Concettini" eux-mêmes ne firent aucune remarque sur ce point, mais furent très contents de tout, et tout se serait bien passé, sans ces nouveaux incidents qui gâchèrent tout ; il se trouve que je vous les ai déjà mentionnés. Mais cela n'enlève pas du tout que Votre Paternité puisse apporter des modifications de la façon qu'elle croit être la meilleure pour l'assimilation avec les règles Salésiennes, *en laissant toujours intacts le but, et la fin de l'Institut*. Je désirerai toutefois qu'aux "Concettini" fussent conservés d'une part leur nom qui rappelle la Très sainte [Vierge] Marie Immaculée sous lequel ils servent d'une manière spéciale, ainsi que le début de l'Institut, à l'époque de la définition du dogme, et d'autre part leur habit actuel, également pour ne pas trop attirer, à cause de changements extérieurs, les regards des Autorités actuelles de l'Hôpital. J'ai de plus le sentiment que vous désirez bien connaître la situation matérielle des maisons et des Hôpitaux où travaillent les religieux, leur nombre, et si

toutes les fonctions sont assumées. Pour ces questions mieux que par un ensemble de renseignements écrits, vous serez pleinement informé de vive voix par le Fr[ère] Grégoire susdit, en qui vous pourrez avoir une entière confiance. Comme vous l'entendrez, les "Concettini" qui étaient en nombre suffisant et en développement croissant, sont en ce moment présent réduits à un bien petit nombre, du fait que beaucoup sont partis à la suite des incidents susdits qui se sont produits. Et, selon ce que je viens d'apprendre, en décembre ils seraient presque tous partis à cause d'une nouvelle disposition, qu'à mon insu allaient prendre ceux qui alors assuraient leur direction. Aujourd'hui cette disposition n'a plus lieu, mais j'avoue que l'idée du Saint-Père de s'adresser à Vous et à votre Congrégation a été une véritable *inspiration* de Dieu qui n'a pas voulu permettre la disparition totale de cet Institut et, comme je l'espère, le fera au contraire grandir et fleurir dans son véritable esprit ».

Le Frère Grégoire arriva à Turin le 26 novembre. Encore jeune et plein de vie, il semblait être une personne sensée et prudente. Le lendemain il était reçu en audience par Don Bosco, quand entrèrent les membres du Chapitre Supérieur. Le Bienheureux s'adressa au "Concettino" et lui dit : — Le point principal à mettre sous les yeux de vos confrères est celui-ci : nous autres, tout ce que nous pouvons faire pour leur bien, qu'ils en soient persuadés, nous le faisons très volontiers ; il n'est pas recherché d'anéantir leur Institut, mais de le conserver, de le perfectionner, de le faire grandir. Quelles que soient les dispositions prises par le Saint-Père à ce sujet, qu'ils restent également persuadés que nous n'aurons en vue rien d'autre que de seconder ses intentions. Quant à nous, nous ne voulons pas introduire des nouveautés, mais seulement consolider ce qui est déjà établi. — Après quoi le religieux se retira.

La séance du Chapitre ayant été ouverte, Don Bosco fit une ample présentation de l'affaire. Puisque ses paroles ont été recueillies (1), au lieu d'en fournir notre propre récit, nous préférons que les lecteurs puissent entendre Don Bosco lui-même. Il aurait donc parlé ainsi : — Le grand mal des "Concettini", c'est qu'ils

(1) Chronique de Don Barberis, 27 novembre 1876.

n'eurent jamais un noviciat régulier. Ils en ont le règlement, et il me paraît très bon, mais ils ne le mirent jamais en application. Se présentèrent et se présentent, pour entrer, des individus, qui depuis des temps anciens avaient la conscience corrompue : et eux, pourvu qu'ils reçoivent une attestation de bonne conduite donnée par les curés, ils les acceptent. Il est impossible qu'une Congrégation ainsi constituée puisse aller de l'avant. Nous autres ici, nous pouvions nous passer d'un noviciat régulier, parce que l'on ne recevait jamais personne de l'extérieur, mais toujours des jeunes qui étaient déjà bien connus depuis plusieurs années et qui avaient grandi, peut-on dire, sous nos yeux ; mais également chez nous maintenant commencent à venir des étrangers, et donc la nécessité, également pour nous, d'établir un noviciat régulier, sans lequel on ne pourrait pas aller de l'avant.

— Or ce qu'ils craignent plus que tout, c'est que nous allions là-bas et que nous fassions d'eux des Salésiens, en détruisant leur Institut ; c'est pourquoi ils demandent que soit conservée leur autonomie absolue, avec leurs supérieurs indépendants : en fin de compte ils voudraient voir en nous des personnes qui n'ont qu'à être des supérieurs de nom et, je dirais presque, leurs chapelains. A cela les poussent les Capucins, en leur disant : A présent vous ne voulez plus de nous, eh bien, voilà, viendra Don Bosco, et vous autres, qui ne voulez pas être Franciscains, vous serez obligés de devenir Salésiens. Lui, il vous mènera au doigt et à l'œil, il établira de nouvelles règles, etc. Et cela nous le dit monseigneur Fiorani, et les "Concettini" eux-mêmes en font la remarque dans la lettre qu'ils adressent à leur confrère venu ici, en lui donnant l'autorité de traiter avec moi. Personnellement je répondis que l'autonomie leur est laissée, et que, nous autres, nous avions seulement l'autorité absolue dans les affaires de direction et les questions administratives et morales.

— Mais, qu'est-ce donc que vous nous laissez ? m'ont-ils demandé.

— Le but de l'Institut, l'habit, le nom, etc.

— Toute la question, dans ses véritables termes, se trouve ici. Les Capucins qui en avaient la direction, ne leur plaisaient pas du tout ; il y eut des faits vraiment regrettables parce qu'on voulait les obliger à ne plus être "Concettini", mais Capucins. C'est pourquoi, encore dernièrement, de nouveau et en personne, ils eurent eux-mêmes recours au Pape en protestant contre l'oppression et en se remettant entre ses mains : ils lui demandèrent

instamment de leur donner comme il l'entendra un ensemble de personnes pour les diriger, mais de manière que soient assurées la stabilité et la prospérité de leur Ordre. Maintenant le Saint-Père a tout remis entre nos mains, en me donnant la mission de chercher le meilleur moyen qui me parût possible pour arranger les affaires. Personnellement j'ai beaucoup réfléchi, j'ai prié et ensuite j'ai rédigé un mémoire capable de servir de base fondamentale à tout ce qui me semblait être à faire, et je l'ai envoyé au Saint-Père, qui en fut très satisfait, l'approuva et me fit dire d'aller de l'avant sur ces bases. Et même monseigneur Fiorani m'écrit que le Saint-Père, après avoir lu le projet que j'avais préparé, le lui passa, à lui qui est le protecteur de l'Institut, en lui disant : — Lisez ce chef-d'œuvre ! Je ne pouvais pas m'attendre à plus. — L'affaire est donc pour nous presque conclue, sans qu'encore cependant les "Concettini" en sachent quoi que ce soit. A présent on doit trouver la manière d'agir la plus convenable pour effectuer le projet à la satisfaction des deux parties. Le mémoire que j'ai envoyé au Saint-Père est, pour ainsi dire, un développement de ce principe : « Que les "Concettini" acceptent nos Règles et les observent intégralement ; que le Supérieur Général des Salésiens soit aussi leur Supérieur ». Pour eux ensuite on fera un appendice à notre Règlement, dans lequel devront être données les normes pour la bonne direction des hôpitaux.

— Cependant, pour ce soir, il est inutile que nous continuions plus longtemps sur ce sujet, car de toute manière on ne peut arriver encore à aucune conclusion. Quand on y verra un peu plus clair, nous nous réunirons alors de nouveau et nous verrons ce qu'il y aura à faire. Le motif pour lequel les "Concettini" sont si contraires à une direction extérieure, a sa source, semble-t-il, dans une réaction secrète d'intérêt. Leur vœu de pauvreté leur permet de pouvoir aussi disposer chacun à son gré de quarante-cinq francs par mois et ils craignent à bon droit que cette somme ne leur soit enlevée. —

Au cours des entretiens avec le "Concettino" Don Bosco élabora un deuxième schéma d'articles fondamentaux, pour une partie tirés du schéma précédent et pour une autre partie nouveaux et il l'envoya à monseigneur Fiorani, en le priant de le présenter au Saint-Père.

Appendice aux Constitutions des Frères Hospitaliers de la Très s[ainte Vierge] Marie Immaculée, appelés "Concettini".

Les Constitutions des Frères "Concettini" qui de nos jours sont approuvées *ad quinquennium* [pour une période de cinq ans] à titre d'essai, seront, en restant inchangées pour la plus grande partie, observées avec les modifications suivantes.

1° L'Institut des "Concettini" cesse d'appartenir au Tiers-Ordre de S[aint] François d'Assise et d'être dirigé dans la vie spirituelle par les R[évérends] P[ères] Capucins et au contraire il est *à perpétuité* affilié à la Société de S[aint] François de Sales instituée à Turin.

2° La direction spirituelle des frères "Concettini", qu'ils soient profès ou novices, est confiée *à perpétuité* aux Prêtres de la Congrégation Salésienne susdite qui seront nommés à cet effet par le Recteur Majeur de la même Congrégation.

D'autre part en plus de ces dispositions perpétuelles, on observera pour le moment tout ce qui suit jusqu'à de nouvelles dispositions du S[aint]-Siège.

1° La Charge de Supérieur Général des "Concettini" sera assumée par le Recteur Majeur de la Congrégation Salésienne, qui pourra aussi nommer, parmi les Salésiens qui résident à Rome, quelqu'un pour le représenter.

2° Dans la Maison Mère du S[aint]-Esprit résideront deux prêtres Salésiens, dont l'un sera le confesseur et Directeur des "Concettini" et l'autre avec le titre de Recteur Econome dirigera le Supérieur "Concettino" et en général tout ce qui concerne l'administration temporelle de l'Institut tout entier et le secteur disciplinaire.

3° Dans la Maison du Noviciat on nommera également deux autres Prêtres Salésiens, l'un confesseur et Directeur des Novices, et l'autre pour la direction de la marche de la Maison.

4° Les charges des frères "Concettini" sont, pour le moment à Rome, définis comme suit : Dans la Maison Mère il y aura : 1° Le Supérieur de la Maison ; 2° Son Vicaire ; 3° Trois conseillers. La Maison du Noviciat est sous la dépendance du Directeur de la Maison. Il y aura encore également un supérieur dans les hôpitaux d'Orte et de Civita Castellana, où résident les "Concettini". Tous ces Responsables "Concettini" ont voix consultative, là où ils sont appelés à donner leur avis. La durée des Charges est une période de trois ans.

5° Le Supérieur de la Maison Mère est choisi par le Recteur Majeur, à partir d'un groupe de trois frères constitué au moyen du vote de tous les "Concettini" profès qui résident à Rome. Le Supérieur pourra choisir son Vicaire. Pour toutes les autres charges de Conseiller, de Maître des Novices, et de Supérieur pour les "Concettini" qui résident à Orte et à Civita Castellana, la nomination est effectuée directement par le Recteur Majeur lui-même.

6° L'admission des Novices et leur renvoi avant la profession religieuse est du ressort exclusif du Salésien Directeur de la Maison du Noviciat.

7° La faculté de congédier les "Concettini" profès, après avoir employé inutilement les admonestations et les corrections, est du ressort exclusif du Recteur Econome de la Maison Mère.

8° Le Recteur Majeur de la Congrégation Salésienne a la pleine faculté de prescrire les pratiques de piété que les "Concettini" devront accomplir, de modifier sur un point ou un autre leur habillement, de régler et d'améliorer leur nourriture et en général de donner les ordres qu'il estimera davantage appropriés pour la bonne marche de l'Institut et pour le but auquel il tend, aussi bien dans le secteur de la spiritualité que dans celui de la discipline.

9° Les quatre prêtres Salésiens dépendent du Recteur Majeur et, à lui ou à celui qu'il désigne pour agir en son nom, ils doivent rendre compte de leurs charges. Cependant, comme demeure toujours inchangé pour Monseigneur le Commandeur du S[aint]-Esprit le statut de Protecteur de l'Institut, les Salésiens eux-mêmes, spécialement si la demande leur en est faite, le tiendront au courant de la marche de l'Institut et de son administration, afin qu'ainsi il puisse être en mesure d'en informer Sa Sainteté qui daigne éprouver un si grand intérêt pour la prospérité de l'Institut.

Cette présentation fut effectuée le 12 décembre. Sur l'audience Monseigneur donna des informations à Don Bosco deux jours plus tard et Don Bosco en parla au Chapitre Supérieur le 17. Nous prendrons cette relation également dans la chronique de Don Barberis. Don Bosco s'exprima en disant :

— Depuis une semaine est parti ce "Concettino" qui demeura avec nous. A présent monseigneur Fiorani m'écrit une belle lettre, qui en substance dit ceci : « Je suis allé voir Sa Sainteté qui m'a montré son très grand contentement pour les projets de V[otre] S[eigneurie] au sujet des "Concettini" ; toutefois Elle aurait sur quelques points ses idées personnelles, qu'Elle m'a exprimées en vue de Vous en donner communication ; mais cela ne peut se faire que de vive voix. Sa Sainteté Vous invite à Rome pour conclure le tout ; ne venez pas seul, mais faites-vous déjà accompagner par un prêtre pour prendre aussitôt la direction de l'Hôpital du Saint-Esprit ». J'ai déjà beaucoup pensé, réfléchi, prié ; maintenant il ne s'agit plus que d'exécuter, car c'est le Saint-Père qui parle. J'ai déjà répondu que je partirai au début de janvier, que j'irai avec un prêtre et que nous nous préparons à entendre les avis de Sa Sainteté et à les mettre en pratique. Il ne s'agit donc pas d'aller là-bas pour effectuer des propositions, mais pour exécuter tout ce qui nous sera suggéré. L'unique difficulté est celle-ci : qui pourrai-je conduire à Rome comme directeur ? J'ai déjà écrit à Lanzo, j'ai parlé avec Don Lemoyne ; son préfet, Don Scappini, semble très apte pour cette charge : il est très actif, a de belles manières, et puis nous avons

absolument besoin d'un prêtre à Rome, qui nous serve, je dirais presque, de Procureur général. Ainsi nous établirons aussitôt la Province romaine. Avec Don Lemoyne nous sommes déjà d'accord sur la manière d'ajuster les affaires là-haut chez lui. Je partirais aux premiers jours de janvier et resterais à Rome tant que tout ne sera pas entièrement mis en place, car je ne veux pas sur ce point laisser les choses à moitié ; et donc avant ou après la fête de S[aint] François [de Sales] j'irais en Ligurie, en France et à Marseille. A l'Hôpital du Saint-Esprit ils ne me demandent qu'un prêtre avec un homme de service, en disant que, pour celui qui serait Directeur ou Aumônier, il n'y a que deux chambres. Je verrai aussi de quels sentiments est animée la Commission directrice de cet Hôpital. Si nous pouvons nous la rendre bienveillante en attirant sur nous sa sympathie, ce ne sont pas deux, mais cinquante chambres qu'elle peut mettre à notre disposition. Et puis là-bas également nous verrons mieux quelle est l'intention du Saint-Père. C'est quelque chose à regarder avant de faire n'importe quel pas : car on ne va pas pour discuter ou pour suggérer, mais pour écouter afin d'exécuter ensuite. —

Donc, en récapitulant, jusqu'ici tout plaît au Saint-Père, tout va bien selon monseigneur Fiorani, et il ne faut plus rien d'autre en dehors d'un court entretien pour finir de s'entendre ; en attendant Don Bosco peut conduire avec lui un prêtre, qui soit à même d'assumer aussitôt la direction des "Concettini" : les affaires avancent avec clarté et sans histoires, comme sur une mer d'huile. Et au contraire, dès que Don Bosco sera arrivé en janvier 1877 avec un prêtre salésien pour la direction des "Concettini", au lieu de clarté, il y aura le trouble et ce qui s'écoulait sans histoires butera contre des obstacles de toutes sortes. Mais pour le moment nous ne voulons pas avancer au-delà de 1876 (1) ; nous verrons l'épilogue dans le volume treize [pp. 45-63].

L'activité de cette année éveilla quelques craintes dans l'esprit des amis les plus intimes de Don Bosco. N'étaient-elles pas trop nombreuses les affaires qu'il prenait en main à la fois ? Le père Se-

---

(1) En date du 9 mars 1864 Don Bosco avait reçu du P[ère] Capucin Ange M. de Tufo, alors Directeur des "Concettini", une lettre très utile pour connaître un peu plus à fond l'Institut ; nous la publions en App[endice], Doc[ument] 47, [pp. 693-695].

cond Franco de la Compagnie de Jésus, qui était très estimé à Turin et qui aimait beaucoup Don Bosco, alla un jour lui rendre visite avec l'intention de lui manifester la question qu'il se posait : il se demandait si ouvrir tant de nouvelles maisons chaque année pouvait causer de graves inconvénients à sa Congrégation. Le Serviteur de Dieu, dès qu'il le vit devant lui, le regarda avec le sourire qui par habitude flottait sur ses lèvres en certains moments particuliers et sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche il lui expliqua les motifs solides qui l'obligeaient à entreprendre de nouvelles fondations, si bien que son interlocuteur demeura là étonné et sans dire un mot, persuadé que Don Bosco avait lu dans son cœur. En racontant ensuite le fait à Don Francesia, il concluait : — Exactement comme cela se produisit pour S[aint] Ignace de Loyola ! —

---

* A la page 490 il est dit que "le 29 octobre quelques-uns d'*Albano*" étaient partis de Turin avec Don Daghero, destiné à Magliano, tandis que "ceux d'*Ariccia*" en partirent "le 7 novembre" [Vision des choses confirmée à la page 511]. — A la page 558 dans le mot du soir du 29 octobre Don Bosco indique le départ en cette journée vers Albano et le départ vers Ariccia et Magliano le 5 novembre.

Contrairement à cela, il a été lu, à la page 314, que Don Bosco, en écrivant "le 31 octobre" à Don Cagliero, lui annonce le départ, effectué "le 29 octobre", de ceux d'*Ariccia* (tandis que ceux d'*Albano* partiront le "5 novembre", mais en réalité ce sera avec les missionnaires le "7 novembre" et on les retouvera – voir page 520 – le "9 novembre" à l'audience du Pape) ; et, à la page 692, il sera indiqué par Don Daghero que "ceux d'*Ariccia*" se trouvaient "le 31 octobre" à Rome, d'où ils partirent l'après-midi vers 2h. Dans sa conférence du 30 octobre [voir page 560], Don Bosco donne les mêmes programmes des départs.

… C'est pour le moins curieux : Y aurait-il eu, par rapport à un projet initial, des modifications de dernière heure dans l'organisation de ces voyages ? — Le projet initial aurait été utilisé par Don Ceria pour établir les pages 490 et 511 ; et Don Bosco lui-même, dans le "fournaise" des préparatifs, a pu avoir des imprécisions de mémoire en fin de journée lors du mot du soir du 29 octobre, un lapsus qui lui aura été signalé et qu'il évitera lors de la conférence du 30 octobre : conférence qui, en fin d'après-midi et plus posément présentée, lui permet de mieux assurer les choses.

CHAPITRE XVIII

Départ de la deuxième expédition de Missionnaires.

Le départ de vingt-trois (1) Missionnaires de la deuxième expédition était fixée pour le 7 novembre. Le Bienheureux Don Bosco en répandit largement la nouvelle, en diffusant une circulaire, qui dans ce style paisible tout à fait propre au Serviteur de Dieu, même si elle fait allusion, en passant, aux besoins « pour les bagages et pour le voyage », ne laisse cependant pas transpirer la moindre anxiété ou préoccupation sur le plan matériel.

ORATOIRE SALÉSIEN
VIA COTTOLENGO, N. 32.

Turin, 4 *novembre* 1876.

Bien méritant Monsieur,

Pour ma plus grande consolation j'ai l'honneur de faire part à V[otre] Honorable S[eigneurie] que la cérémonie pour le départ de nos Missionnaires vers

(1) *Prêtres* : 1. D. Bodrato François. — 2. D. Lasagna Louis. — 3. Don Bourlot Etienne. — 4. D. Remotti Thaddée. — 5. D. Fassio Michel. — 6. D. Mazzarello Augustin. — *Jeunes abbés* : 7. Scavini Spirito. — 8. Daniele Raymond. — 9. Rizzo Emile. — 10. Scagliola Marcellin. — 11. Ghisalbertis Charles. — 12. Farina Louis. — 13. Rabagliati Evasio. — *Coadjuteurs* : 14. Barberis Jean. — 15. Bruna Antoine. — 16. Bassino Joseph. — 17. Viola Joseph. — 18. Ceva Jacques. — 19. Caprioglio Félix. — 20. Tardini Antoine-Marie. — 21. Roggero Antoine. — 22. Frascarolo François. — 23. Sappa Pietro. — Parfois on parlera de 24 ; dans ce nombre on voulait comprendre le dénommé Adamo, dont nous avons parlé (pag[e] 242, n[ote] 2). Vivent encore [1931] D. Fassio, D. Remotti et D. Caprioglio [ordonné en 1886].

l'Amérique aura lieu mardi soir dans l'Eglise Marie-Auxiliatrice.

A cinq heures on commencera par les Vêpres, auxquelles feront suite un petit sermon de circonstance. Après avoir donné ensuite la Bénédiction du Saint Sacrement, on donnera, en invoquant l'aide de l'Auguste Mère de Dieu, la bénédiction pour les voyageurs. L'adieu fraternel mettra fin à la pieuse cérémonie.

A sept heures, en sortant de l'église, les Missionnaires se rendront directement à la gare de chemin de fer à destination de Rome.

Le départ de Gênes est fixé pour le matin du quatorze de ce mois.

Il manque encore pas mal de choses pour les bagages et pour le voyage, et c'est pourquoi la quête, qui en cette occasion sera faite dans l'Eglise, sera destinée à ce but.

V[otre] S[eigneurie] fera à tous un grand plaisir, si vous honorez de votre présence cette cérémonie ; pour le moment, en demandant pour vous par la prière tout bien du Ciel, j'ai le plaisir de me déclarer

De V[otre] M[éritante] S[eigneurie]

très obl[igé] *serviteur*
JEAN BOSCO Pr[être].

Lors d'une séance du Chapitre du 5 novembre, entre les délibérations prises au sujet de la cérémonie du départ, il fut décidé de porter une respectueuse invitation à Monseigneur l'Archevêque, pour qu'il eût la bonté de venir donner la bénédiction ; Don Durando eut la charge de faire cette démarche. Mais au cas où Monseigneur ne pourrait pas intervenir, Don Bosco lui dit de demander qu'il permît aux Missionnaires d'aller au moins lui rendre visite avant de partir. La réponse fut celle que l'on pressentait ; c'est pourquoi dans la matinée du 7, à dix heures et demie, ils se rendirent à l'Archevêché, où son Excellence les reçut courtoisement et leur laissa en souvenir une consigne. Pour la bénédiction, fut invité monseigneur Anglesio, Supérieur du Cottolengo.

Ce matin-là les jeunes firent, comme l'année précédente, la récollection mensuelle ; ensuite les étudiants eurent congé toute la journée et les apprentis l'après-midi. Le repas de midi des Missionnaires, égayé par la musique et par la présence d'invités importants fut reculé jusqu'à trois heures. Vers cinq heures la foule remplissait chaque coin de l'église. Tous les élèves de l'Oratoire étaient présents. A cinq heures voici que s'avance depuis la sacristie la procession des Missionnaires, qu'ils se rendent dans le chœur et s'agenouillent dans le très long banc préparé pour eux. Les prêtres et les jeunes abbés portaient un manteau et un

chapeau à l'espagnole. Vêpres, discours de Don Bosco, cantique, *Tantum ergo* [Il est si grand ce Sacrement] chanté avec accompagnement d'instruments de musique, bénédiction du Très saint Sacrement, *Itinerarium clericorum* [Prières officielles de l'Eglise pour des prêtres qui s'apprêtent à partir en voyage apostolique], accolade et adieu aux Confrères rangés près des marches de l'autel, départ en procession pour descendre la nef centrale de l'église et en route dans les voitures vers la gare, tout comme nous l'avons déjà décrit dans le volume onze : et se reproduisirent les scènes émouvantes de l'année précédente. A propos de l'accolade fraternelle un journal (1) écrivit : « Décrire cette scène sublime est quelque chose d'impossible. Seul peut le comprendre celui qui sait ce que veut dire vivre de nombreuses années ensemble et ensuite se séparer avec l'idée de n'avoir plus jamais peut-être à se revoir sur cette terre ». Ils arrivèrent à la gare juste une minute avant le départ du train. Là s'unirent aux Missionnaires les Salésiens destinés à Ariccia et une partie de ceux qui devaient aller à Albano. La petite chronique de Don Lazzero dit laconiquement : « Les accompagnait tous le cher D. Bosco ». Il avait, pour sa part, devant le nombreux auditoire de l'église Marie-Auxiliatrice, parlé peu de temps auparavant de la façon suivante, en s'adressant particulièrement aux jeunes et aux confrères.

Il y aura un an ces jours-ci, mes chers fils, que partait de cette même Eglise Marie-Auxiliatrice un premier groupe de Missionnaires Salésiens en direction de la République Argentine, afin de catéchiser et évangéliser ces peuples, et aussi de se frayer un chemin pour parvenir aux tribus des Pampas et des Patagons, tribus on ne peut plus sauvages et féroces. Nous autres, nous avons assisté à ce départ en leur adressant des salutations marquées par les larmes de l'adieu et par l'émotion, ou mieux par la consolation en raison de l'œuvre qui allait être commencée.

Depuis cette même chaire leur étaient adressées d'affectueuses paroles d'encouragement et d'au revoir, en rappelant qu'ils ne feraient, eux, rien d'autre qu'obéir à ces paroles que le Divin Sauveur disait aux Apôtres : *Euntes in mundum universum prædicate evangelium omni creaturæ* [Allez par le monde entier, proclamez l'Evangile à toutes les créatures] et qu'ainsi, à leur tour, ils continueraient précisément l'œuvre apostolique. En même temps il leur était dit : — Vous partez, vous autres, mais vous ne serez pas seuls ; car nous, nous vous accompagnerons sans cesse, par la pensée et par la prière ; d'autres et ensuite d'autres vous suivront dans votre noble entreprise, et ils seront pour vous des compagnons, et si besoin est, nous sommes tous prêts à

(1) *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique], 10 novembre 1876.

partir, pour aller vous rejoindre dans le champ évangélique que la Divine Providence est en train de nous préparer.

Tout ce qu'alors on disait comme un pieux désir se traduit à présent en une réalité. Et voici qu'en ce moment je vois ici devant moi une humble escouade, un petit groupe de Salésiens qui, animés par des pensées, celles-là mêmes que nourrissaient leurs confrères partis les premiers, sont impatients de se rendre le plus vite possible pour renforcer les rangs de leurs compagnons.

Ce soir, comme je me suis proposé de m'en temir à un court petit sermon, je laisserai absolument de côté tous les thèmes qui pourraient provoquer les larmes de celui qui parle et de ceux qui écoutent, ce qui, dans cette circonstance m'empêcherait de continuer le discours. Et en ce moment, mes chers fils, je ne juge même pas opportun de vous suggérer des règles de vie et de prudence, qui peuvent sembler utiles à ceux qui vont dans ces régions lointaines.

J'ai l'intention de vous exposer seulement deux idées. La première idée concerne ce que firent nos dix premiers compagnons, après cette mémorable soirée pendant laquelle, en présence de Jésus au Saint Sacrement, devant l'image de Marie, nous firent leur fraternel adieu. Je vous en donnerai un aperçu afin que l'on voie combien est extraordinairement grand le bien qui peut être fait ; et combien ceux qui sont animés d'un véritable zèle pour le salut des âmes, sont bénis et protégés par le Seigneur, et respectés et aimés par les hommes.

La seconde idée est d'indiquer la moisson que Dieu tient préparée pour nous en Amérique du Sud. Les réalisations à mener à bien dans ces régions sont nombreuses ; le bien à accomplir, très grand ; le champ d'action, très vaste. Vous donc, vous pouvez continuer de plus en plus l'œuvre des apôtres, en travaillant avec ardeur dans la vigne du Seigneur.

Fils très chers, écoutez : Dieu vous voit, Dieu vous écoute, c'est pourquoi à Lui seul soient l'honneur et la gloire. Si quelque chose se rapporte à nos pauvres personnes, nous autres, en tant qu'humbles instruments dont Il voulut se servir, nous dirons sans cesse : C'est par la grâce de Dieu que cela fut fait, et donc, à Lui seul, soient rendus l'honneur et la gloire : *soli Deo honor et gloria* !

Ils allèrent d'abord à Rome pour avoir la bénédiction du Saint-Père, furent accueilis par le Vicaire de Jésus Christ de la manière la plus cordiale, et, reçurent de Lui la mission ; ensuite, ils revinrent à Turin, puis en repartirent le 11 novembre, et le 14 depuis Gênes ils prirent la mer en direction de la République Argentine. Après un long et bon voyage dont les détails sont décrits dans un livre spécial pour ceux qui désireraient ardemment en faire la lecture, ils abordèrent à Buenos Aires. Là ils trouvèrent des gestes d'accueil extraordinaires — tels que difficilement ils auraient pu en attendre des meilleurs de leurs plus grands amis —, en particulier de la part de ce pieux et docte Archevêque qui les traite comme un père affectueux le fait pour ses fils. Une fois répandue la nouvelle de leur arrivée, aussitôt beaucoup se déplacèrent, et en particulier les Italiens, qui, en très grand nombre, vinrent à leur rencontre pour leur rendre hommage et pour les prier de rester dans cette ville en vue de s'occuper de leurs familles et de

leurs compatriotes. Les Missionnaires étaient décidés à se rendre tous à S[an] Nicolás de los Arroyos pour travailler dans cette vigne, qui semblait devoir être défrichée la première ; mais les demandes pressantes de ceux de Buenos Aires furent si fortes, et si grand le besoin de prédicateurs de l'Evangile qu'en cette ville on découvrit, que l'on dut les contenter et partager en deux groupes ce personnel : et trois restèrent à Buenos Aires.

Il convient ici de répéter que le but de cette Mission était de venir en aide sur le plan moral aux Italiens qui habitent en grand nombre l'Amérique du Sud, et à effectuer un essai nouveau de nous approcher des sauvages [= indigènes] des Pampas et de la Patagonie. Beaucoup d'anciens jeunes de l'Oratoire qui s'étaient établis dans cette ville et dans les villages de la province, venaient avec un véritable enthousiasme, impatients de voir leurs compagnons de métier, d'étude et de passe-temps.

C'est pourquoi à Buenos Aires on nous offrit aussitôt la direction de l'Eglise dédiée à la Mère de la miséricorde, appelée aussi l'Eglise des Italiens, et Don Cagliero commença immédiatement une série de sermons, en faisant la neuvaine du Saint Noël. Le fruit en fut grand, et les gens accouraient pour l'écouter depuis vingt ou trente lieues de distance. L'Eglise était sans cesse bondée pour les sermons effectués aussi bien en italien qu'en espagnol, alternés matin et soir. Beaucoup d'heures de la journée étaient réservées pour les confessions et comme on ne pouvait pas, à cause de l'étroitesse du lieu et du manque de temps, entendre en confession tous les hommes qui se présentaient on dut, après la fête du Saint Noël, continuer pendant l'octave à prêcher et à confesser. Et cette fréquentation des sacrements ne cessa pas ; au contraire, il semble qu'elle augmente continuellement, au point que sont demandés d'autres et encore d'autres missionnaires, pour que n'aient pas à succomber de fatigue ceux qui actuellement sont là-bas.

Entre-temps les sept autres continuèrent leur voyage jusqu'à S[an] Nicolás : la distance à couvrir depuis la Capitale demanda vingt-quatre heures de bateau fluvial à vapeur ; là, ils croyaient, selon ce qui avait été convenu, trouver le collège, avec son Eglise, préparé pour recevoir une centaine de jeunes ; au contraire l'Œuvre était seulement commencée et il n'y avait un local que pour six ou huit jeunes. Mais les Salésiens ne se troublèrent pas. Aidés aussi par de braves personnes de ces lieux, ils se mirent eux-mêmes à l'Œuvre. Il était beau de voir comment dans le même temps où ils commençaient à faire classe, chacun devenait maître pour enseigner ce qui était à faire. C'était comme si, eux-mêmes, ils menaient un travail d'entrepreneur, de chef de chantier, de maçon, de forgeron et de menuisier. Ce travail avança rapidement.

Au fur et à mesure qu'une petite pièce ou une salle étaient prêtes, elles étaient aussitôt occupées, et les acceptations de jeunes étaient continuelles. Le croiriez-vous ? En l'espace de six mois, cette constrution parvint au point de rendre le collège capable de contenir cent trente élèves ; et ils y sont, et ils donnent les plus satisfaisantes preuves d'étude, de moralité et de discipline. Et les jeunes appartiennent aux familles les plus estimées.

Tandis que débutèrent les classes primaires et le cours classique, à S[an] Ni-

colás s'ouvrit également une Eglise publique avec un oratoire des dimanches et des jours de fête ; et ici aussi l'abondance de la moisson fut si grande que les Salésiens qui s'étaient rendus là-bas se trouvèrent en un trop petit nombre et tout de suite ils supplièrent pour qu'on leur envoyât d'autres compagnons.

S[an] Nicolás se situe aux confins de la province de Buenos Aires, à peu de distance des sauvages [= indigènes] et le Seigneur voulut que parmi les nombreux jeunes qui firent leur demande pour entrer au collège, il y en eût quelques-uns des familles des sauvages [= indigènes]. C'était l'accomplissement de l'un des plus ardents désirs que nous avions en nous rendant dans ces régions très éloignées ; à savoir de nous frayer un chemin un peu à la fois, afin de pénétrer jusqu'aux régions des sauvages [= indigènes]. Ce chemin semble à présent avoir été ouvert, car ces jeunes gens sauvages [= indigènes], une fois éduqués dans la religion chrétienne, iront eux-mêmes enseigner la foi en Jésus Christ à ces tribus dont ils proviennent, et l'on verra qu'a été réalisé le projet des sauvages [= indigènes] évangélisateurs de ces mêmes sauvages [= indigènes].

Pendant qu'à Buenos Aires et à S[an] Nicolás on travaillait de cette façon, se répandit en Amérique la nouvelle de l'arrivée des Salésiens. Les besoins spirituels dans ces régions étant immenses, et les moyens pour y faire face très peu nombreux, de tous les côtés on s'adressa à Don Cagliero, Supérieur des Salésiens, pour obtenir des Missionnaires, pour commencer des cours du soir, des oratoires des dimanches et des jours de fête, des abris pour les enfants pauvres, des collèges, des petits séminaires. Cela fut en premier lieu la demande de plusieurs villes de cette même République, telles que Córdoba, Mendoza ; puis celle de quelques villes du Chili, où les pourparlers sont déjà très avancés pour trois villes. A Santiago, capitale de cette autre République, nous est offerte une Eglise publique, une maison d'arts et métiers, un collège et des Oratoires des dimanches et des jours de fête ; il se produit la même chose à Valparaiso et à Concepción, qui est la dernière ville du Chili quand on va vers la région des sauvages [= indigènes], où nous est offerte la direction du petit séminaire. Il ne manque plus rien, si ce n'est que les Missionnaires se rendent sur les lieux : espérons en la Divine Providence, que l'on pourra en avoir, et le plus tôt possible nous ferons une nouvelle et troisième expédition.

Mais, en attendant, à Montevideo on voit l'urgence de nous porter au secours de la jeunesse. Cette ville est la capitale de la République de l'Uruguay, au cœur d'une province très peuplée, où toutefois il n'y a ni séminaire, ni collège catholique, ni un seul séminariste dans toute la République, sans espoir d'en avoir à l'avenir. Monseigneur Vera, Vicaire Apostolique, s'adressa à D. Cagliero, en le suppliant d'examiner le moyen de mettre un collège salésien dans cette capitale. Après de longs pourparlers après avoir surmonté de nombreuses difficultés et oppositions, soulevées vraiment par le démon, on put conclure l'affaire, parce que plusieurs personnes chrétiennes, remarquables et bienveillantes (car, là-bas aussi, il y en a), après avoir repéré un magnifique bâtiment, qui pouvait répondre au besoin, dans un charmant faubourg de la ville, appelé *Villa Colón*, l'achetèrent et en firent cadeau aux nôtres avec la seule obligation de recevoir, d'instruire et d'éduquer les jeunes que la Providence y enverrait. Et voici que, pour une partie des Missionnaires qui partent maintenant, la destination est précisément d'ouvrir ce collège, le

seul à être catholique dans ladite République, qui fut appelé « Colegio Pío », pour rappeler le passage que fit par là le grand Pontife Pie IX, lorsqu'en 1823 il se rendait au Chili en tant que chargé par le S[aint]-Siège [d'un service auprès du Délégué Apostolique].

D'autre part, en ce moment où, moi, je vous parle, un autre grand événement ou bien s'accomplit ou bien est sur le point de s'accomplir. Les sauvages [= indigènes] de la Patagonie, des hommes féroces et qui jusqu'à présent ne permirent à aucun Européen de pénétrer sur leurs terres, en ayant entendu parler de Missionnaires, dont l'unique but est d'éduquer la jeunesse, d'instruire et de secourir les indigents, se persuadèrent eux aussi que ces hommes feraient du bien et non du mal à leurs tribus et envoyèrent des gens pour inviter Don Cagliero. Chose admirable ! Tandis qu'à Dolores [= Villa Dolores], qui dans une partie de la République Argentine est la dernière ville un peu civilisée, une maison est sur le point de s'ouvrir, dans une autre partie, à Patagones ou Carmen [de Patagones], qui est déjà vraiment au milieu des sauvages [= indigènes], mais où les blancs semblent encore en sécurité, nous a été offerte cette dernière paroisse. Et, en attendant, deux Caciques, qui sont parmi les plus puissants chefs de sauvages [= indigènes], envoyèrent des gens pour faire appel à des Missionnaires salésiens, en assurant qu'ils ne recevraient de leur part aucune sorte de préjudice, et qu'au contraire tous prêteraient volontiers l'oreille à la religion qui leur serait annoncée. Et, depuis le fond de la Patagonie, depuis Santa Cruz et Punta Arenas, qui se trouve au milieu du détroit de Magellan, sont demandés les Missionnaires salésiens.

Tandis que tout cela était traité, à Buenos Aires même on vit la nécessité d'ouvrir de nouvelles maisons. Dans un endroit abandonné de cette ville, appelé *La Boca* [= "la Bouche du diable"], où se trouvent des milliers et des milliers d'Italiens, une Eglise était nécessaire ; il fallait également instituer une paroisse dans un faubourg, et plus que tout apparut le besoin d'ouvrir aussi une maison pour arts et métiers en faveur des pauvres enfants laissés à l'abandon et de s'occuper d'autres églises.

Etant donné que les besoins sont si grands et si divers, vu que les dix premiers Missionnaires ne suffisaient pas pour autant de travail, on pensa à en envoyer d'autres. Don Cagliero, dès le début en demandait six, puis dix, puis vingt, puis pas moins de vingt-quatre. Personnellement, je suis certain que, si l'on avait retardé encore un peu cette expédition, nous aurions reçu d'autres lettres dans lesquelles aurait été démontré l'extrême besoin que d'autres et encore d'autres partent vers ces terres. C'est un cri continuel qui s'élève vers l'Europe et nous dit : — Venez à notre aide ; envoyez des ouvriers ! —

O vous, les nouveaux Missionnaires, vous partez donc vers ces régions, partagés en différentes escouades. Une partie dirigera à Buenos Aires même la maison d'apprentis qui est sur le point de s'ouvrir, et dorénavant les garçons laissés à l'abandon et en péril auront un abri et un asile sûrs, aussi bien contre les misères de la vie corporelle que contre l'atmosphère pestilentielle du monde, et ils pourront sans préjudice pour l'âme apprendre l'art ou le métier qui leur donnera un pain honorable pendant toute leur vie. Et c'est pour cela qu'en plus des ecclésiastiques partent également les chefs d'ateliers chargés de l'enseignement technique. Là, aussi, on devra ouvrir des oratoires et des lieux de récréation pour les enfants pendant les dimanches et les jours de fête et administrer une paroisse d'Italiens très peuplée.

Une partie se rend à Montevideo pour y implanter un collège vraiment catholique, où l'on puisse apprendre la science, en conservant l'innocence de la vie et la pureté des mœurs. Nous avons l'espoir fondé que ce collège, béni d'une manière toute spéciale par le Saint-Père, est appelé à produire de nombreux bons fruits, et qui sait si plusieurs jeunes plantes ne pourront pas très vite être transplantées et placées dans le Sanctuaire [au service de l'autel], et que cette vaste République ne devra plus se plaindre de n'avoir aucun séminariste.

Une partie va renforcer les rangs de ceux qui travaillent déjà à S[an] Nicolás, parce que ce collège et ces oratoires se sont tellement développés que ceux qui actuellement travaillent là-bas, sont en nombre tout à fait insuffisant. Et là aussi il y a de la terre à cultiver, du bétail à utiliser, des apprentis à instruire, qui demandent de mille manières l'aide et l'habileté d'hommes courageux, désintéressés, fermement résolus et capables de faire des sacrifices.

Ensuite une quatrième partie ira, en suivant la voix du Seigneur, dans ces lieux où un plus grand besoin s'en fera voir, spécialement sur le plan de prédications extraordinaires, en cherchant à se frayer un chemin chez les habitants des Pampas et les Patagons ; car, avant que vous n'arriviez là-bas, ô mes cher fils, je suis persuadé, moi, que déjà on aura conclu plusieurs tractations à ce sujet : et donc que l'on n'attend rien d'autre que la venue de quelques personnes capables d'être mises à la tête de cette évangélisation de sauvages [= indigènes].

A présent toutefois il manque une chose. Oh oui ! il manque une chose avant de vous rendre dans ces terres très éloignées. Et que manque-t-il ? Il manque d'aller à Rome, pour recevoir la bénédiction spéciale du Souverain Dignitaire de l'Eglise, du Vicaire de Jésus Christ. Il manque que nous allions, nous autres, nous prosterner aux pieds de celui qui est notre incomparable Bienfaiteur, et que nous en écoutions et exécutions les instructions.

Oui ! J'appelle Pie IX notre incomparable Bienfaiteur, car il faut que vous le sachiez, mes très chers jeunes, il faut que tous le sachent, que Pie IX nous aime d'une manière tout à fait extraordinaire, et qu'il ne laisse pas passer la moindre occasion pour nous bénir et venir à notre aide. Ici il faudrait que je vous dise qui est le Pape, qui est Pie IX, mais la voix m'abandonne, le cœur a trop d'émotions quand je pense à la bonté du Pontife de l'Immaculée, à cette image vivante de Jésus Christ. Ces jours-ci encore, lorsqu'il apprit nos énormes besoins dans la préparation des bagages pour les Missionnaires et les grandes difficultés dans lesquelles nous nous trouvions, il chercha tout ce qui avait de la valeur dans sa table de travail, et ayant trouvé 5 000 lires, il les remit immédiatement au Cardinal Bilio pour qu'il les envoyât, en ajoutant : — Dites à D. Bosco que cela sera peu de chose par rapport à ses besoins, mais que c'est tout ce qu'en ce moment un bon père possède et il le donne entièrement à ses bien chers fils. Le Seigneur ne cessera pas de pourvoir à tout ce qui leur manque encore. — Voilà la raison pour laquelle, moi, je disais, et je le répète à tous, de bénir, d'aimer celui qui est notre insigne Bienfaiteur, le Pape, et de prier pour Lui. Nous donc, nous nous prosterne-

rons à ses pieds, nous le remercierons, et nous lui dirons : — Saint-Père ! nous sommes vos fils bien-aimés ! Bénissez-nous. — Bénis par Lui, partez donc, ô mes chers fils.

Et c'est à vous que maintenant je devrais m'adresser, ô Missionnaires de la paix, et vous donner comme souvenir quelques consignes. Mais quelles consignes vais-je vous donner, moi ? En partie, elles furent déjà reçues par les Missionnaires qui s'en allèrent avant vous et elles sont mises par écrit ; vous les avez lues, et vous aurez l'occasion de les lire. J'ai déjà donné, en particulier à chacun, d'autres consignes, pour ce qui vous concerne à titre privé. Alors maintenant quel autre consigne faudra-il ?

Vous autres, vous êtes sûrs que c'est le Seigneur qui vous demande ce sacrifice. Soyez sûrs que les activités pénibles entreprises en ces lieux, c'est le Seigneur qui les veut. C'est vraiment le Seigneur qui vous envoie. Que veut-on de plus ? Et que ce soit le Seigneur qui vous appelle, nous en avons des signes si nombreux et si clairement évidents que l'on ne peut pas en douter. Non, ne craignez pas ! Le Seigneur et la Très sainte Vierge vous prendront eux-mêmes par la main et vous conduiront là où le besoin est plus grand et là où le bien que vous pourrez accomplir est plus grand.

Tous vous trouverez votre place, car il y a besoin de jeunes abbés qui fassent classe, assistent, catéchisent ; il y a besoin de laïcs qui fassent les courses, tiennent les comptes ; et il y a besoin d'hommes de service, de portiers, de bergers qui gardent les moutons, des menuisiers, de forgerons, qui fassent tout là où tout manque. Soyez tranquilles, vous trouverez tous vôtre rôle à jouer.

N'ayez pas peur : d'ailleurs, vous n'allez plus là-bas, comme cela se produisit la première fois, à l'aventure, sans connaître personne, ou sans savoir dans quelle maison vous serez accueillis. Là-bas vous trouverez déjà des frères qui vous accueilleront avec bienveillance. Vous trouverez une maison préparée, un lit, une table, du pain.

Personnellement, je nourris une ferme confiance que, plus tôt ou plus tard, nous tous, nous pourrons nous revoir. La distance d'ici à l'Argentine est une affaire de quelques jours. Mais si, par accident, il arrivait qu'avec quelqu'un nous ne pussions plus nous revoir sur cette terre, oh ! ce ne sera pas pour cela qu'après ces jours de vie, nous ne pourrions pas encore nous revoir. Puis nous serons pour toujours unis dans le ciel !

Au cours du voyage de Turin à Rome il arriva à nos passagers un seul incident digne d'attention. A l'époque prenait fin à Pise la juridiction de la Haute Italie sur les chemins de fer ; c'est pourquoi, pour continuer, il fallait se munir de nouveaux billets. Don Bodrato reçut l'ordre de présenter à qui de droit le billet collectif périmé et d'en prendre un autre jusqu'à Rome. S'étant approché du guichet, il entendit dire qu'il fallait 593 lires. Don Bosco, qui avait, un peu en vain, attendu son retour dans la salle et sa-

vait bien qu'il n'avait pas d'argent, alla voir ; mais, ayant entendu le montant, « il porta doucement une main à son front et, avec son petit rire à la bouche », il dit : — Comment faisons-nous ? Je n'ai que cinq cents lires. — Entre-temps il fouille dans la poche de droite, il fouille dans la poche de gauche, tourne et retourne son portefeuille, le secoue, le haut étant orienté vers le bas, sur le rebord devant la petite porte du guichet, en ouvrant largement tous les replis ; mais il ne tombe vraiment rien. Don Bodrato l'imite avec une meilleure chance ; en effet, il voit en tomber une soixantaine de lires. Don Lasagna, ayant vu que les choses n'allaient pas bien, circule tout autour pour puiser une récolte dans tous les porte-monnaie des compagnons et il revient avec trente-deux lires. Don Bodrato, triomphant, ajoute les deux petites sommes à la somme de Don Bosco ; mais dans la hâte il a mal compté ; il manque encore quatre lires. — Si vous ne les trouvez pas, lui dit froidement le guichetier, vos compagnons partent et, vous, vous restez ici. — Entre-temps la nouvelle de leur détresse s'était répandue, sans que personne ne s'émût sur cette triste affaire. Le chef de gare était sur le point de donner le signal du départ. Que faire ? Don Bosco « dans son calme et toujours en riant » (1) dit quelques mots au chef de gare, qui ne voulut pas entendre. Finalement, en fouillant dans une autre poche, voici qu'il en fait sortir un porte-monnaie qui avait échappé aux premières recherches et d'où jaillissent les quatre lires providentielles, mais elles sont en monnaie d'argent de l'ancien gouvernement. Heureusement ils ne firent pas de difficultés pour les accepter. Il est bien vrai que tous les maux ne viennent pas pour nuire. Les Missionnaires jusqu'alors étaient restés sur le quai, en attendant les événements ; c'est pourquoi, entre-temps, les voyageurs avaient envahi et rempli toutes les voitures. Il fallut donc en attacher en toute hâte une spécialement pour eux, qui eurent la satisfaction de l'occuper tout seuls. Le jour se levait, et, comme ils étaient les maîtres à bord, ils purent tous librement réciter à haute voix en commun les prières du matin ; ensuite les prêtres purent commencer ensemble, en chœurs alternés, l'office divin, pendant que les autres chantonnaient des cantiques. Avec ces artifices et d'autres semblables, ils s'ef-

(1) Les phrases mises entre guillemets, ici et ci-dessus, sont extraites d'une lettre de Don Bodrato à Don Barberis, Rome, 9 novembre 1876.

forcèrent aussi de tromper certains appels de l'estomac, aiguisés plus que calmés par de rares morceaux de pain achetés en route avec quelques sous restés au fond des poches d'un petit nombre ; si bien qu'ils arrivèrent à Rome sans un centime et avec un appétit formidable. A la gare Don Sala attendait le gros de la troupe avec deux voitures omnibus pour les conduire à la Trinité des pèlerins, et le cher monsieur Sigismondi prit avec lui Don Bosco et le conduisit chez lui, en l'entourant des plus délicates attentions.

Ils venaient à peine de se restaurer après un jeûne de vingt-quatre heures, quand une joyeuse nouvelle les combla de joie : le Pape, le Pape Pie IX, les recevraient en audience dès le lendemain ! Ils ne tenaient plus en place. Le 9, à midi, ils se trouvaient disposés sur une rangée en demi-cercle dans la salle voisine de celle où Sa Sainteté avait l'habitude d'effectuer les réceptions privées, lorsque le Saint-Père apparut, accompagné par les Eminentissimes Asquini, Caterini, Franchi et Di Pietro et par de nombreux Prélats, Evêques et Archevêques. — Voici, dit-il avec un accent paternel, une escouade de Salésiens qui vont en Amérique. Que Dieu vous bénisse, mes fils, et que la Sainte Vierge vous protège. — A ce moment-là, poussés par l'affection et en s'imaginant qu'ils pouvaient faire comme à l'Oratoire, tous s'élancèrent vers le Pape pour poser un baiser sur sa main. — Non, non, fit, en souriant, le Pontife, *servate ordinem* [restez en ordre]. Je ferai moi-même le tour, et chacun pourra satisfaire sa dévotion. —

Il commença par le chef de l'expédition. — Celui-ci, ô Saint-Père, dit Don Bosco, est le prêtre Bodrato, chef de cette nouvelle expédition. Ceux qui suivent, partent avec lui pour Buenos Aires.

— Buenos Aires, fit remarquer le Saint-Père, est une bonne ville, où je suis allé en 1823. Il y a un Evêque très zélé. Que Dieu vous accompagne en tout lieu.

— Ceux-là sont destinés pour S[an] Nicolás et ils ont pour guide le prêtre Remotti. Ce collège est devenu très nombreux et il est, on ne peut plus, nécessaire que le personnel y soit augmenté.

— S[an] Nicolás de los Arroyos, reprit le Saint-Père, est une ville, où je suis passé. Là-bas se trouvent beaucoup d'Italiens. Vous aurez beaucoup à faire. Elle est toutefois la dernière ville en direction des sauvages [= indigènes]. Il faudra beaucoup de patience et beaucoup de prudence.

— Cette troisième escouade, guidée par le professeur Don Louis Lasagna, s'arrêtera à Montevideo, capitale de l'Uruguay. Dans cette ville il n'y a ni Séminaire, ni Evêque ordinaire du lieu, ni clergé. A Villa Colón sera ouvert un collège, et il plaira à Votre Sainteté qu'il soit appelé « Colegio Pío ».

— Oh que oui, répondit-il avec hilarité, c'est très bien. Je suis allé dans cette ville ; j'ai vu ces lieux. Il y a beaucoup d'Italiens, dont les enfants ont un très grand besoin d'une éducation chrétienne et d'une saine instruction. Moisson abondante, moisson abondante !

— Ces derniers sont destinés à Albano.

— Egalement à Albano vous trouverez une moisson abondante ; mais, bien sûr, la population est très bonne et religieuse ; vous pourrez y exercer votre zèle et votre charité avec profit. Que Dieu vous accompagne ! —

Après avoir terminé le tour et dit à chacun quelques mots pendant qu'il tendait sa main pour y recevoir un baiser, il se rendit de nouveau auprès des Cardinaux et, en agitant, tenu dans sa main gauche, son bâton pastoral avec une ardeur de jeune, il adressa aux Missionnaires ces paroles : — Cette nouvelle expédition de Salésiens me fait plaisir. Que Dieu vous bénisse et que la Sainte Vierge vous protège. Avec la sainte aide de Dieu vous accomplirez un grand bien. On raconte de S[aint] François Solano qu'il a parcouru à pied toute l'Amérique d'un bout à l'autre. Cela ne peut pas être arrivé naturellement. Je crois que les Anges du Seigneur l'auront porté pendant un trajet si long et fatigant. Je ne dis pas que vous deviez, vous, parcourir l'Amérique d'un bout à l'autre ; ce que je peux vous assurer, c'est qu'avec l'aide de Dieu vous pourrez accomplir un grand bien. Et qui sait combien peuvent être vastes ces lieux, abondante la moisson que Dieu vous prépare ? Efforcez-vous seulement de correspondre aux soins affectueux de la Providence divine et ensuite ne doutez pas que vos tâches pénibles produiront beaucoup de fruits. Je prie Dieu de vous accorder la fermeté dans les bonnes résolutions. Que Dieu vous

bénisse tous, et que votre Ange Gardien vous accompagne sur la route, sur la mer, sur les lieux de travail et toujours. Que Dieu bénisse vous-mêmes, votre mission, ceux qui sont déjà en Amérique ; qu'Il bénisse l'Evêque de Buenos Aires, le Vicaire Apostolique de Montevideo ; qu'Il bénisse tous vos parents, vos amis et vos bienfaiteurs. Je bénis d'autre part vos médailles, vos chapelets et vos crucifix et je prie Dieu de vous bénir en cette vie et de vous rendre un jour tous heureux dans l'éternité bienheureuse. — Puis il accorda la bénédiction apostolique avec l'indulgence plénière pour tous les parents, par alliance ou consanguins des Missionnaires jusqu'au troisième degré inclusivement. Le Pape, au moment où il s'arrêta de parler, apparut visiblement ému ; puis, le visage détendu pour un sourire de sa coutumière gaieté, il passa, au milieu des personnages de sa suite, dans une autre salle. Les Missionaires demeuraient là en extase et comme transportés au paradis, à la façon des Apôtres lorsqu'ils virent disparaître Jésus parmi les nuages de l'Ascension.

Don Bosco fut de nouveau reçu en audience privée le 10. Nous avons sous les yeux la petite fiche habituelle, qui lui servit d'aide-mémoire pour les questions à exposer au Pape. Il y avait quatre points : « 1° Mme Marianne Mazé demande au S[aint]-Père de pouvoir prendre quelquefois une petite boisson avant de faire la Communion. 2° Cas attachés à la Pénitencerie, pour le Chanoine Molinari. 3° Faculté de confesser pendant le voyage des Missionnaires. 4° Lettres test[imoniales] pour lesquelles existent des difficultés pour les conférer ». Par la suite il inscrivit à côté des trois premières demandes le résultat respectif : Faculté accordée à Mme Mazé, « pourvu que ce soit seulement une boisson » ; « faculté renouvelée » au chanoine Molinari d'absoudre de cas réservés au Pape ; faculté accordée aux Missionnaires de confesser pendant « tout le voyage ». Pour le dernier point, le Bienheureux demandait la dispense vis-à-vis de l'exigence des lettres testimoniales pour les candidats, auxquels les Evêques refuseraient de les délivrer. Pour ce point nous ne trouvons pas de note marginale ; mais à la fin on lit : « Tutto *vivæ vocis oraculo, die 10 Novembris* 1876 [Tout par une décision donnée de vive voix, le 10 Novembre 1876] ». Que ce « tutto » puisse concerner aussi ce dernier point et quelle valeur on doit lui attribuer, on le verra clairement d'ici peu.

C'est principalement sur l'affaire des "Concettini" que porta l'audience ; mais il ne nous est pas possible d'en savoir plus que ce qui peut être déduit des éléments rapportés dans le chapitre précédent. Le Pape le chargea aussi d'une commission. Place Mastai, au-delà de l'actuel pont Garibaldi, non loin du vieux château des Anguillara dont nous avons parlé plus haut, Pie IX faisait construire une maison qui pourrait servir pour le noviciat des "Concettini". C'est pourquoi le Pape lui avait dit d'aller la voir. La construction se dressait peu loin de l'église Sainte-Bonose, mentionnée plus haut ; d'où la rumeur que cette église devait être confiée à Don Bosco. Le Bienheureux, y étant allé peu avant de quitter Rome, fit à ce sujet un rapport au Pape dans les termes suivants (1) : « Je crois aussi de mon devoir de donner un bref aperçu de la visite faite à la maison de la Place Mastai, une des œuvres nombreuses que V[otre] B[éatitude] est en train de réaliser chaque jour. Je l'ai trouvée adaptée au but et j'y ai simplement noté quelques éléments de peu d'importance qui me parurent utiles à ceux qui iront l'habiter. Elle sera capable d'accueillir de 25 à 30 personnes. M. l'Ingénieur dit que d'ici la fin de l'année seront terminés les travaux des maçons ; il faudra encore un peu de temps pour que tout soit sec et qu'elle soit meublée ».

Il ne nous resterait rien d'autre d'important à dire à propos du très court séjour de Don Bosco à Rome, si ce n'était au sujet d'une lettre qu'il écrivit à Don Barberis après l'audience privée et tandis que l'occupaient beaucoup les réunions avec monseigneur Fiorani pour les affaires des "Concettini".

Il faut d'abord connaître pourquoi Don Bosco l'écrivit. Il venait de partir de l'Oratoire quand le Chapitre particulier de la maison introduisit un changement provisoire. Le cours de chant effectué le soir s'y faisait après le repas ; dans les autres collèges on n'imitait pas en cela l'Oratoire, mais on le faisait avant le repas du soir et, disait-on, avec un plus grand profit. A la proposition de faire ainsi également à l'Oratoire, Don Bosco dans un premier temps n'avait pas dit non ; mais, une fois venu le [mois de] novembre, il s'était montré opposé à la nouveauté pour cette année scolaire-là. Il retenait qu'il était utile à la moralité de tenir les jeunes rassemblés et occupés à cette heure-là, en laquelle la surveillance s'avérait difficile, puisqu'il faisait nuit. Toutefois les Supérieurs de l'Oratoire pensèrent faire l'essai

(1) Lett[re] à Pie IX, Turin, 18 novembre 1876.

pendant un mois. Don Barberis, partisan lui aussi de l'innovation, écrivit sur ce point, une fois les choses accomplies, à Don Bosco, qui lui répondit par la lettre suivante, dans laquelle il parle de cette innovation et de plusieurs autres choses, comme il en avait l'habitude.

Très cher D. Barberis,

1° Toi-même ou quelqu'un d'autre, communiquez à Mademoiselle Laurentine Mazé : *Facta facultate eius matri aliquid bibendi ante communionem* [Est accordée à sa mère la faculté de boire quelque chose avant la communion].

2° Au Chanoine Professeur Molinari est renouvelée la faculté des cas réservés au Pape.

3° Dispense illimitée pour les lettres testimoniales.

4° Faculté illimitée de confesser pour les Missionnaires pendant tout leur voyage.

Hæc omnia vivæ vocis oraculo sub 10 novembris 1876.

[Tout cela par une décision donnée de vive voix le 10 Novembre 1876].

5° En ce qui concerne l'acceptation de Daniele comme jeune abbé, je remets tout au bienveillant D. Rua.

6° Ce n'était pas mon intention que fût dissout le *cours accéléré** : d'autant plus que nous avions convenu avec D. Durando et avec Zemo de la mener à sa perfection. Il est vrai qu'il est installé à Sampierdarena, mais qu'au moins une classe soit à Turin, pour de nombreuses raisons.

7° Vous avez bien fait de mettre avant le repas, pendant mon absence, le cours [de chant] effectué le soir, parce que personnellement je ne l'aurais pas permis, comme déjà l'an dernier j'avais fait. *Manca 'l gat, i rat a balo* [le chat parti, les souris dansent].

8° Le Saint-Père a donné une bénédiction générale à toute la Congrégation Salésienne : mais une spéciale aux novices, au sujet desquels je fis beaucoup d'éloges ; une autre chose encore pour tous les candidats avec ces paroles : — Que Dieu vous bénisse, ô tendres jeunes plantes ; croissez, mais croissez pour produire un grand fruit dans la vigne du Seigneur. —

9° Les Missionnaires sont tous contents et en bonne santé. Ils partent demain (samedi) à 10 h. du matin. Quant à moi, je partirai dimanche à la même heure avec D. Sala.

10° Nos affaires sont ici à Rome en excellente condition. Vive Rome ! Mais nous en parlerons à Turin.

11° Salue D. Tonella, D. Capelletti, D. Porani, D. Santucci, pour qui j'ai demandé une bénédiction spéciale.

Salue aussi D. Rua, D. Lazzero, D. Bertello, Botto le cuisinier et D. Berto. Que Dieu nous garde tous dans sa sainte grâce. Ainsi soit-il.

Rome, 10-11-1876. *Très aff*[ectionné] *en J*[ésus] *C*[hrist]

J. BOSCO Pr[être].

---

* A la page 24, il a été question de cette "*scuola di fuoco*" [*école de feu* ou cours accéléré], prélude à la section des "Fils de Marie", des vocations tardives.

Cette lettre a besoin d'un commentaire supplémentaire, que nous ferons en en suivant point par point le contenu. 1° Laurentine Mazé était la nièce de l'Archevêque Gastaldi, de laquelle au volume onze nous avons rapporté la déposition intéressante lors du procès apostolique. Cependant l'autorisation accordée, ici mentionnée, était à communiquer à elle-même, bien que n'étant pas pour elle, mais pour sa mère, sœur de l'Archevêque. 2° Le chanoine Molinari, professeur de théologie à l'Université de Turin, fut parmi les premiers amis de l'Oratoire. Assidu à y venir pour donner des cours dans sa discipline aux jeunes abbés salésiens, il eut à cause de cela sa part d'ennuis : toutefois, il se disait prêt à renoncer au canonicat et à l'enseignement au séminaire, plutôt que de laisser l'Oratoire sans cours de théologie. 3° Grosse affaire que celle des lettres testimoniales ! Les Evêques, nonobstant la Bulle de 1848 sur l'état des réguliers, ne les donnaient pas toujours volontiers. Plusieurs Ordres religieux avaient déjà obtenu un plus ou moins large privilège d'exemption ; Don Bosco, lui aussi, en bénéficiait pour les jeunes qui accomplissaient leurs études dans les collèges salésiens. Alors le Pape élargit pour lui ce privilège, en lui enlevant toute limitation. Il fut nécessaire de se contenter de l'avoir *vivæ vocis oraculo* [par une décision donnée de vive voix] parce que par un rescrit il aurait été vain de l'espérer : c'eût été, en effet, défaire ce qu'en 1848 l'Eglise elle-même avait établi*.

Pour la gouverne des Supérieurs du Chapitre [Supérieur], Don Bosco écrivit, et nous en conservons le manuscrit, le texte suivant des « Instructions. 1° Tous les jeunes éduqués dans nos maisons sont exempts des Lettres Testimoniales. Autorisation, accordée *vivæ vocis oraculo*, du S[ouverain] P[ontife] Pie IX. — 2° Pour ceux qui viennent du monde ne sont pas demandées les Lettres Testimoniales, si ce n'est que pour ceux qui voudraient être reçus en tant que séminaristes ou en tant que prêtres. Que l'on consulte les auteurs. — 3° Dans l'audience obtenue de Notre S[aint]-Père le 10 novembre 1876, on obtint *vivæ vocis oraculo* la dispense des Lettres Testimoniales pour tous indistinctement ».

Nous continuons le commentaire. 4° Au cours de l'autre expédition cette faculté avait été très utile aux Missionnaires pour faire du bien aux âmes. De nos jours [1931] cette question, comme aussi

---

* Législateur suprême, le Pape peut, en laissant valide la loi elle-même, en exonérer qui il veut ; un rescrit pourrait avoir une portée universelle, au risque de modifier la règle générale précédemment établie.

la précédente, est réglée par le droit commun (1). — 5° L'élève Jean Daniele, après la classe de troisième, n'avait jamais dit un mot au sujet de la vocation ; mais à présent il avait écrit une lettre à Don Bosco, et même parlé avec Don Barberis, pour obtenir d'être accepté en Congrégation. Don Bosco remit la décision entre les mains de Don Rua, qui, en réfléchissant probablement sur ce « bienveillant », allait au ralenti, en renvoyant cette question d'un jour à l'autre. Quand Don Bosco fut revenu de Rome, le jeune lui écrivit une nouvelle fois. Alors Don Bosco passa l'affaire à Don Barberis, qui l'accepta « ipso facto » au noviciat. La raison qui tenait sur leurs gardes Don Bosco et Don Rua était que Daniele, qui avait échoué dans plusieurs matières aux examens de fin de programme et n'avait pas réussi en grec lors des examens de repêchage, devait redoubler la classe, ce que précisément il était en train de faire. Il figure en tant que novice clerc dans les deux catalogues de 1877 et de 1878 ; puis son nom disparaît. — 6° Du *cours accéléré* et de son histoire nous avons suffisamment parlé ailleurs (2), en dépassant même les limites de l'année 1875. — 7° Le proverbe piémontais correspond à l'italien : « Quando non c'è la gatta, i sorci ballano » [Quand il n'y a pas la chatte, les souris dansent]. La signification est évidente. Don Barberis apporte ici un bémol en annotant : « Ceci, écrit dans une lettre à ne pas prendre totalement au sérieux, ne signifiait point un reproche, et, à son arrivée, à Turin il n'en parla plus ». — 10° « Nos affaires... à Rome » sont les démarches pour les "Concettini", l'offre d'une maison de la part du Pape, les dispositions des esprits dans les hautes sphères. — 11° Les individus nommés étaient des prêtres venus récemment à l'Oratoire ; ils y faisaient le noviciat.

La délicatesse de Don Bosco apparaît clairement dans ces petites attentions.

Une fois partis de Rome les Missionnaires, Don Bosco donna en quelques lignes plusieurs détails à Don Rua, en lui faisant comprendre, sans rien exprimer, toute la satisfaction de son cœur.

---

(1) *Cod*[ex] *iuris can*[onici] [Code de Droit Canon ; alors en cours en 1931], 883. Pour les testimoniales, 544, §§ 2-6 ; 545 ; 2411.

(2) [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, pp. 55-59 et 69.

Très ch[er] *D. Rua,*

[Les] Missionnaires [étant] partis en direction de S[an] Pierdarena, je partirai, quant à moi, demain à la même heure, soit *dix heures du matin.*
Les affaires allèrent toutes bien. Aujourd'hui je dois visiter la maison, que le S[aint]-Père a l'intention de mettre à notre disposition. Mardi, si cela plaît à Dieu, je serai à Turin ; tu auras à ce sujet une lettre de Gênes. D. Sala partira avec moi. Les affaires à Albano, à Ariccia, à Magliano sont toutes mises en place et bien commencées. *Vale in Domino et valedic. Amen* [Porte-toi bien dans le Seigneur et adieu].

Ami très aff[ectionné]
Pr[être] BOSCO.

A Sampierdarena les Missionnaires furent reçus et traités fraternellement ; chants, musiques, poésies, rien ne fut négligé pour les maintenir joyeux : c'est pourquoi ils ne finissaient pas de remercier ce Directeur, Don Albera, qui apparaissait capable, en digne fils de Don Bosco, d'imiter si bien le Père. Il fallut deux bonnes journées pour accomplir les démarches nécessaires à l'embarquement et pour mettre en ordre les bagages. Don Bosco les accompagnait partout. « Pauvre Don Bosco ! s'écriait Don Bodrato, en écrivant à Don Barberis. Cela fait huit jours qu'il voyage et peine sans repos ».

Les partants se séparèrent là en deux groupes. Ceux dont la destination était Buenos Aires s'embarquèrent à Gênes le 14 ayant comme chef Don Bodrato, tandis que les autres, dont la destination était Montevideo, partirent plus tard vers Bordeaux sous la conduite de Don Lasagna. Les premiers étaient au nombre de quatorze. Le Serviteur de Dieu, qui était allé avec eux jusqu'à bord du *Savoie*, revit le capitaine Guiraud, qui eut envers lui un monde de gentillesses et lui parla du très beau voyage de l'année précédente avec les autres de la première expédition. Il visita minutieusement les cabines de tous, pour s'assurer qu'il ne manquait rien du nécessaire ; il fit ensuite au capitaine les plus tendres recommandations. Un vendeur de bibles protestantes, qui, après s'être faufilé là sur le pont, commençait à chercher querelle à Don Bosco, fut aussitôt expulsé sur ordre sévère du capitaine. Pour encourager ses fils, le Bienheureux accepta l'invitation de ce dernier et déjeuna avec eux, en adressant la parole à l'un ou à l'autre. Il resta deux heures à bord. Le moment de la séparation

étant venu, il les rassembla autour de lui et leur renouvela la recommandation de travailler uniquement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ainsi que pour le triomphe de l'Eglise et de la sainte religion catholique apostolique romaine ; puis il les bénit en disant : — Allez, ne craignez pas, Dieu est avec vous, Marie vous protègera. — Quand il descendit [du bateau], ils le suivirent avec leurs yeux et avec leur cœur jusqu'au moment où il disparut de la vue. A deux heures de l'après-midi, le paquebot levait l'ancre en direction de Marseille. Dès qu'il fut revenu à la maison, Don Bosco écrivit à Don Rua :

Très ch[er] *D. Rua,*

Donne l'argent en or à Rossi, qui le portera pour le voyage de Bordeaux ; les autres sont à bord, où j'ai pris le *dejeuné* [= déjeuner] avec eux. Ils sont résignés, deux larmes et puis joyeux ; ils partiront de Gênes à deux heures. Ils envoient une chère salutation à tous leurs frères et amis de l'Oratoire. Ils écriront de Marseille. Je serai, quant à moi, à Turin vendredi, *si Dominus dederit* [si Dieu l'accorde] et j'irai prendre le repas de midi chez D. Vallauri (1). Fais-le-lui savoir et, si tu peux, viens toi aussi. Tout pour la plus grande gloire de Dieu. *Amen.*

Sampierdarena, 14-11-76.

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Voyageaient avec les Missionnaires 5 passagers de première classe, 22 de deuxième et 700 de troisième ; parmi ces derniers, 400 étaient napolitains ; d'autres montèrent ensuite à Marseille et à Barcelone, de sorte que pendant la grande traversée on comptait à bord 30 passagers de première classe, 42 de deuxième et 1100 de troisième. Les nôtres avaient la pleine liberté de célébrer, de confesser, de prêcher, de faire le catéchisme, et ils en firent usage largement et sans se faire prier ; car, ayant exploré le pays*, ils se partagèrent les clients en se mettant avec zèle à l'œuvre de l'apostolat. Les coadjuteurs attiraient particulièrement l'attention des profanes, dont beaucoup se mirent peu à peu à les imiter dans les pratiques religieuses.

L'escouade de Montevideo dut s'embarquer à Bordeaux, parce que les traversées qui leur étaient accordées par l'Uruguay avaient été négociées avec la Compagnie du Pacifique, dont le siège central se

(1) Cf. plus haut, pag[e] 414.

* *Ayant exploré le pays* : Allusion aux explorateurs envoyés par Moïse avant d'entrer en Terre de Canaan (Nb 13-14).

trouvait dans ce port (1). Don Bosco l'accompagna à la gare de Sampierdarena le matin du 16 et, tandis qu'on attendait l'arrivée du train, en s'efforçant de se montrer joyeux et facétieux, il parlait avec eux très affectueusement, donnait des avis opportuns et finalement de grand cœur il les bénit. Ce fut une scène émouvante de les voir ainsi agenouillés dans la salle, les yeux remplis de larmes. Ils lui déposèrent un baiser sur la main et se séparèrent de lui, puis ils eurent juste le temps de rejoindre leurs places, que déjà le train se mettait en mouvement. Ils passèrent la nuit à Nice, d'où ils reprirent le voyage le lendemain (2).

A Bordeaux les attendait une bien mauvaise surprise. On croyait devoir partir le 20 avec le paquebot *Poitou* ; celui-ci, au contraire, avait déjà levé l'ancre avant leur arrivée. Ils s'installèrent au mieux dans un hôtel, l'*Hôtel Toulouse* ; mais là leurs finances s'amenuisaient à un rythme inquiétant, et ce fut un sage conseil de chercher un logement ailleurs, d'autant plus qu'ils ne savaient pas pendant combien de temps ils y resteraient en réglant eux-mêmes les frais. De charitables personnes se préoccupèrent de leur sort, surtout le Président de la Conférence S[aint]-Vincent-de-Paul et l'Evêque auxiliaire. Grâce à leur intervention les cinq ecclésiastiques trouvèrent une place au grand Séminaire, deux coadjuteurs chez les Passionistes et les trois autres chez les Carmes. Dans chacun de ces trois lieux ils se virent entourés d'une véritable bienveillance. Le 24, fête de Saint Jean de la Croix, ils furent tous invités au repas de midi par les Carmes ; et même Don Lasagna y chanta la messe, avec l'assistance de l'Evêque auxiliaire [3]. Ils durent séjourner à Bordeaux jusqu'au 2 décembre. Que de tracas pour faire disparaître tous les obstacles !

---

(1) Cf. [*Mémoires Biographiques*, au] vol. XI, App[endice], Doc[ument] 24, ["Le cher fils J.-B. Gazzolo", présenté alors au Pape, rappelle à ce dernier ces "régions lointaines" de *Montevideo* et de l'*Uruguay*, où le futur Pontife était allé – voir ci-dessus p. 515 – ; à présent, il accompagne le groupe vers Bordeaux (comme l'indique ci-après la note 3)].

(2) Cette fois aussi, il dut y en avoir qui pour des motifs de recrutement militaire ne pouvaient pas avoir le passeport. Un télégramme du 16, (13 h 36) disait : « Bosco, Internat S[aint]-Gaétan, Sampierdarena. — Amis arrivés, bon voyage, partent demain. Nombreuses salutations ». La signature mal transmise ou mal transcrite ou altérée auparavant, rappelle le nom de Don Ronchail, Directeur de la maison de Nice.

[3] Lett[re] de monsieur Gazzolo à Don Bosco - Bordeaux - 22 novembre 1876. Il accompagna les Missionnaires à Bordeaux, en y restant jusqu'à leur départ. — [Pour tout cela] : v[oir] lettre de Don Lasagna en App[endice], Doc[ument] 48, [pp. 695-698].

Finalement ils embarquèrent sur le grand paquebot anglais *Iberia*. Mais leurs péripéties n'étaient pas terminées ; ils n'eurent pas longtemps à attendre pour devoir faire l'expérience de ce qu'est une très violente bourrasque en haute mer.

Don Bosco resta à Sampierdarena jusqu'au 17. Pendant les jours où il se trouva là, il écrivit à Don Cagliero deux lettres riches de nouvelles.

D. Cagliero Très ch[er],

1° Aujourd'hui, 14 novembre, sur le navire *Savoie* partent de Gênes quatorze Salésiens en direction de la République Argentine. Les dix autres partiront de Bordeaux le vingt pour Montevideo, où ils arriveront le 19 décembre.

2° Au nombre de six, des Salésiens avec, au nombre de six, des religieuses de Marie Auxiliatrice partiront pour le [mois] d'Avril prochain et iront à S[an] Nicolás. Deux de ces religieuses sont les sœurs Borgna, qui sont nées et ont vécu en Amérique, et qui parlent l'espagnol comme langue de famille.

3° D'après la note informative sur le personnel que te donnera D. Bodrato, tu pourras examiner comment pouvoir en faire toi-même la répartition.

4° L'an prochain, 1877, tu auras quatre [confrères] qui peuvent être admis là-bas aux ordres sacrés. Au moment voulu, s'il faut une dispense d'âge, le Saint-Père dispense pour les salésiens plus de 20 mois. Rappelez-vous que nous avons l'*extra tempus* [voir * page 541].

5° Parmi les éléments à ne pas perdre de vue, il y aura une maison ou un lieu pour un noviciat et une maison d'études. Fais tout ce que tu peux pour avoir quelques Indiens de vos régions à éduquer dans le sens de la vocation ecclésiastique. Si c'est nécessaire, je t'enverrai un bon maître de novices.

6° Elan général de prêtres et de vicaires pour venir en Congrégation. Les prêtres qui optent pour partir dans cette expédition sont déjà tous abondamment remplacés.

7° Ta lettre du 9 octobre m'a rejoint quelques heures avant le départ du *Savoie*.

8° Le S[aint]-Père offre 5 mille fr[ancs] pour les Missionnaires, d'autre part il en ajouta mille en or, parce qu'à son invitation je suis allé moi aussi à Rome. Le Ministre des Affaires Etrangères en donna mille en regrettant vivement de ne pas pouvoir faire davantage. *L'è mei ch'un pugn an t'jeui* (1), comme dit Gianduia.

9° On fit imprimer les diplômes (2) en langue Espagnole et en langue Italienne : recommande de développer les Coopérateurs, bien entendu avec la prudence qui s'impose ; envoie-moi en temps voulu le catalogue d'informations sur ces personnes.

---

(1) Dicton piémontais : « C'est mieux qu'un coup de poing dans les yeux ».

(2) Les diplômes des Coopérateurs.

10° Magliano, Albano, Ariccia ont déjà les Salésiens. Le S[aint]-Père veut que nous allions à Rome pour une de ses œuvres, et il fait construire pour nous, là-bas où elle est presque terminée, une maison où nous pourrons commencer. Te seront fournis les détails par les Missionnaires.

11° J'ai définitivement accepté le Vicariat des Indes, etc., où nous irons en 1878. Le S[aint]-Père m'a dit de commencer à préparer pour celui qui me semble devoir être choisi comme Evêque de la nouvelle Mission.

12° Nous avons 136 novices. Si tu tardes un peu à venir, tu trouveras un monde nouveau. Serait-il possible, sans déranger la politique suivie en Amérique, que tu puisses venir en Europe l'an prochain 1877 ?

13° Cette expédition nous a *enfoncés dans des dettes*, jusqu'au cou, mais Dieu nous aide, et nous nous en sortirons. La lettre de change des 9 mille [francs] n'est pas encore arrivée.

14° Te sera présenté un billet à ordre de 1 755 lires, que tu régleras : c'est pour compléter le paiement des traversées.

15° Le reste te sera raconté par les chers confrères qui viennent vous rendre visite.

16° Quand le personnel sera conduit dans chaque maison, fais en sorte que les confrères qui s'y trouvent soient réunis et que soient lues les consignes données l'an dernier en y ajoutant quelques mots.

17° La répartition du personnel est préparée, mais tu peux la modifier selon les besoins.

18° Fais en sorte de m'envoyer la liste des Salésiens de chaque maison, des novices et des candidats.

19° Je ne pourrai peut-être pas écrire à Monseigneur Ceccarelli, mais tu lui diras que j'ai parlé de Lui au S[aint]-Père et que ce *quiproquo* sera arrangé pendant le prochain hiver quand je retournerai à Rome. Qui sait s'Il connaît quelque chose d'Anglais ?

Salue mes fils de ma part, et aussi bien à eux qu'à nos connaissances, amis et bienfaiteurs tu feras mes respectueuses salutations, comme si je te les nommais un par un.

Que Dieu nous bénisse tous et crois-moi en J[ésus] C[hrist] un

S[an] *Pierdarena*, 14 *novembre* 1876. *Ami très aff*[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Très che[r] *D. Cagliero*,

Dernières nouvelles. La lettre de change des 9 mille fr[ancs] n'a pas encore été reçue jusqu'à présent. Curé à Buenos Aires, *pro interim* [pour le moment], D. Bourlot, très exercé dans le ministère sacré, peut assumer cette charge.

En attendant, quant à moi, j'organise le départ des sœurs avec les Salésiens pour mars ou environ, à moins que tu ne me donnes d'autres ordres.

Au Cardinal Antonelli succéda le Cardinal Simeoni, nonce à Madrid, notre ami intime et mon correspondant familier. D. Lasagna part (1) à l'heure qu'il

---

(1) C'est-à-dire : est en voyage. Il supposait sans doute que de Nice il continuerait vers Bordeaux le soir même de l'arrivée dans cette ville.

est en direction de Bordeaux, et par lui tu recevras des nouvelles de Rome. En plus des traversées, de Montevideo est arrivée également une lettre de change de 1 535 fr[ancs] en or ; et cela ne suffit pas, mais *a l'è sempre mei ch'un pugn an t'jeu* [c'est toujours mieux qu'un coup de poing dans les yeux]. Il y eut aussi l'imbroglio des bagages qui ne purent plus partir par Bordeaux (1) et donc nous devons nous mettre d'accord avec le *Savoie*, et avec les Religieuses de la Miséricorde qui partiront avec le *Lavarello* le 1er décembre prochain. M. le Comm[andeur] Gazzolo (*ajassin*) (2) accompagne les Salésiens jusqu'à Bordeaux, parce que je veux m'assurer, autant que faire se peut, que les affaires marchent.

Le S[aint]-Père rêve des Pampas et de la Patagonie et il est prêt à nous aider aussi par des moyens matériels, si c'est nécessaire. Du reste nous nous écrirons. *I son mes ciuc* (3), mais peu importe, Dieu nous aide, et tout avance d'une manière telle que les profanes diraient que cela tient du fabuleux, et nous disons, nous, que cela tient du prodigieux : que Dieu continue à nous accorder sa grâce afin que nous nous gardions de plus en plus dignes de ses faveurs.

Une salutation spéciale au Docteur Espinosa ainsi qu'au P. Baccino. Présente mes respects au Marquis Spinola (4) et dis-lui que, de notre côté, nous avons fait des prières spéciales dans l'Eglise Marie-Auxiliatrice aux intentions de l'âme de son père.

Que Dieu nous bénisse tous et crois-moi en J[ésus] C[hrist] un

S[an] *Pierd'Arena*, 16 9bre [novembre 18]76.
(4 heures de l'après-midi).

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Pendant le voyage de retour, nous ne savons pas bien si c'est sur le tronçon de Rome à Gênes ou de Gênes à Turin, le pauvre Don Bosco souffrait d'un fort mal de tête, alors qu'il aurait eu besoin d'occuper ce temps en des choses d'importance. En voyant cela, Don Sala qui était à côté de lui, le pria en toute simplicité et sincérité de lui céder son mal. — Eh bien, lui répondit Don Bosco, si tu en as le désir, qu'il en soit donc ainsi. — Sur-le-champ Don Sala ressentit une douleur très très forte dans sa tête ; mais Don Bosco se trouva tout à fait libéré.

---

(1) Il semble qu'il y ait eu une augmentation de frais pour les bagages, que l'on dut expédier à part. Cf. pag[e] 536.

(2) *Ajassin* est un mot piémontais qui veut dire « callo » [cal] ; on l'emploie pour signifier une personne capable de s'attacher à nos basques et de nous importuner.

(3) « Je suis à moitié ivre ». Se dit d'ordinaire en Piémont de quelqu'un qui n'a plus sa tête, c'est-à-dire qui est comme abasourdi pour avoir trop fatigué son esprit.

(4) Ministre [agent diplomatique] d'Italie auprès du gouvernement argentin.

A l'Oratoire, l'attente anxieuse d'avoir des nouvelles des Missionnaires mettait en surexcitation les jeunes et les confrères. Don Bosco apaisa la curiosité générale lors du "mot du soir" du 17. Monté dans la petite chaire, il sembla d'abord vouloir tourner autour du pot ; mais il le faisait exprès, pour rendre plus vives l'attente et l'attention.

Mais pourquoi, alors que d'autres fois vous profitez d'une si belle fraîcheur là dehors sous les arcades, vous êtes-vous enfermés tous ici à l'intérieur pour dire les prières dans ce parloir et serrés l'un sur l'autre de façon à en suffoquer ? qui serait capable de m'en donner l'explication ? Quelqu'un me répond : — Tant qu'il s'agit d'un peu de fraîcheur, ça va bien ; mais quand cette fraîcheur, se change en froid, alors, c'est une autre paire de manches et cela me gêne. —

Eh là, qu'on prenne en patience aussi un peu de froid, bien qu'il ne soit pas encore si rigoureux, tandis que j'espère qu'il ne deviendra pas tel. Et puis ici il ne fait pas froid du tout, car nous sommes protégés par des murs épais. Au réfectoire, avec le nombre, [avec] la soupe, en buvant un bon coup (de vin plus que blanc, *dit une voix au milieu d'un léger rire des voisins*) alors vous vous réchauffez suffisamment et aussitôt. Et quand vous êtes au lit vous réchauffez-vous aussi ? Ah oui que vous vous réchauffez, et de cela je suis content, car je désire que vous ayez tout le nécessaire pour ne jamais souffrir. Et si ensuite toutefois on avait à subir quelques coups de vent, quelques inconvénients de saison, nous sommes assez chrétiens pour en faire une offrande au Seigneur. Mais passons à un autre sujet qui sera plus intéressant. Pour ma part, j'ai accompagné les Missionnaires à Rome et aussi j'ai pu parler plusieurs fois au Souverain Pontife. Lui, il m'a demandé des nouvelles de tout et de tous et, moi, je l'en ai informé ; je lui ai dit le nombre de ceux qui ont revêtu l'habit ecclésiastique et d'autres qui ne l'ont pas encore revêtu, mais qui sont aussi très bons. Je lui ai dit que vous étiez tous, qui plus qui moins, proches de S[aint] Louis en sainteté. Alors le Saint-Père m'interrogea :

— Mais parmi vos jeunes, n'y en a-t-il pas d'indomptables ?

— Oh, cela, non, lui ai-je répondu,. Des indomptables, vraiment il n'y en a pas, mais des bons comme S[aint] Louis, oui.

— Expliquez-vous mieux ; moi, je ne vous comprends pas, a dit le Pape.

— Oui, ai-je ajouté ; parmi mes jeunes, beaucoup sont des répliques de S[aint] Louis ; mais, moi, Saint-Père, je tiens compte de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ont la volonté d'être.

— A présent je comprends ! a dit le Saint-Père en souriant ; et puis il continua : Dites à vos jeunes que sur eux, moi, j'ai mes espoirs ; que moi, je leur donne la bénédiction apostolique avec toute l'affection de mon cœur. —

Et, moi maintenant, la bénédiction je vous l'apporte et je vous la donne de sa part.

De Rome j'ai accompagné les Missionnaires jusqu'à Gênes ; nous nous sommes arrêtés quelques jours à Sampierdarena, où ceux de notre Internat nous ont traités avec toute la gentillesse possible. Et là, que de difficultés il y avait ! Aux uns il manquait quelques formalités pour le passeport, aux autres le chapeau ou la pèlerine, à d'autres encore, des chemises ou autre chose ;

certains se plaignaient de ne pas trouver une valise, d'avoir laissé des livres à Turin ; il y avait en somme un méli-mélo parmi ces Missionnaires impossible à décrire : ils apparaissaient, et ne savaient plus ce qui était à faire. On put cependant tout arranger.

Pendant le voyage, chacun était content et tantôt ils s'adressaient entre eux la parole, tantôt ils tenaient une conversation avec Don Bosco. Ils étaient tous joyeux en allant vers le navire : là-bas, je les ai moi-même accompagnés. Vu de loin, le bateau semblait être un tas de bois ; mais quand on est dedans, on a l'impression d'être dans un village avec toutes les commodités. Le commandant m'a dit qu'il y avait 1 200 personnes. Les voyageurs de troisième classe, pour ne pas parler de ceux de la quatrième qui sont des agneaux, des veaux, des bœufs, des poules, etc., en ont suffisamment à manger pour rester en bonne santé et ils ne peuvent pas se plaindre. Voici ce qu'on leur sert : café ou thé le matin ; soupe, un plat, et fruit aux autres repas, et chacun en a à volonté ; pour dormir, ils ont un long dortoir et chacun a une grosse couverture pour se couvrir et rien d'autre. Celui qui veut dormir s'enveloppe comme il peut dans cette couverture, se couche sur un côté, et quand il sent que les os se lamentent un peu, il se tourne sur l'autre côté, et ainsi jusqu'au matin.

Mais ceux de deuxième et de première classes sont mieux logés ; ils ont leurs lits dans des cabines d'un mètre et demi [sic] de long, mais disposés sur quatre ou cinq niveaux l'un au-dessus de l'autre comme des étagères, et donc celui qui est dans le haut, quand il va dormir, doit prendre des précautions, et, quand il est là-haut, être discret (*éclat de rire général*). Je dis qu'il doit prendre des précautions, parce que s'il ne fait pas bien attention, il peut mettre le pied sur la tête ou sur la figure de celui qui est au-dessous de lui. Toutefois ce qui est à noter, c'est que la modestie y est observée davantage que dans n'importe quel autre endroit : chacun a ses couvertures fines, ses grosses couvertures, ses rideaux épais, etc. Le matin, il y a toutes les commodités pour pour se laver, pour se nettoyer. A nos six prêtres, j'ai fait en sorte que soit donné un petit appartement à part, où ils ne sont pas dérangés. Par ailleurs à table ceux de deuxième classe (et parmi eux six des nôtres, parce qu'il ne se trouvait plus de place en première classe) ont un peu plus que ceux de la troisième : café ou thé le matin, dans lequel, s'ils veulent, ils peuvent tremper une grosse tranche de pain grillé, et ensuite deux ou trois sortes de fruits. Au *déjeuné* [= déjeuner] soupe, vin, viande, trois plats, trois ou quatre sortes de fruits ; puis, le soir, pour le repas ils ont le double. Au cours de la journée, sont à leur disposition des fruits, des boissons, des petits verres de toutes sortes, et tout ce dont ils ont besoin. Ceux de première classe en ont par trop à manger, et si l'on mettait dans un panier tous les restes du repas et si on les envoyait ici à l'Oratoire, je crois que ce serait à même d'en rendre joyeux et d'en satisfaire beaucoup. La grande salle à manger est assez spacieuse, toute tapissée, et chaque fois qu'on passe d'un plat à un autre, on change aussi l'assiette et la fourchette, etc. Je me souviens qu'il y avait Adamo (1),

---

(1) C'est celui des courgettes (v. pag[es 242 et] 509). Il était un ancien frère lai capucin. Arrivé en Amérique il quitta les Salésiens et rentra dans son ordre. Il ne fut jamais ni profès ni novice ; D. Bosco, en espérant recourir à lui également en Amérique, l'envoya avec les Missionnaires en surnombre.

qui, en voyant tant de luxe, disait : — Et ces tapis ne se salissent-ils pas avec ces gros souliers ? — Et puis, en se voyant servi en tout point, il s'écriait : — Mais, moi, je veux travailler ; si je ne fais pas quelque chose, je tombe malade. — Et puis, pendant le repas, il se plaignait : — Pourquoi me changent-ils la fourchette que j'ai déjà employée ? C'est vraiment parce qu'ils ont du temps à perdre et de l'eau en abondance.

— Eh oui, répondait le serveur, cette fourchette a déjà servi. —

En plus de l'abondance de toute chose pour la vie matérielle, nos Missionnaires ont la commodité, les uns de célébrer la sainte Messe, les autres d'y assister et de faire la sainte Communion. Vous voyez donc qu'ils ne manquent de rien.

Jusque là tous étaient joyeux ; mais quand vint le moment de nous dire : *Bon voyage ! Adieu ! Bonjour ! Porte-toi bien !* alors chacun devint blême sur son visage, puis livide, et puis fondit en larmes. — Don Bosco, votre bénédiction ! — s'écrièrent-ils tous, en se jetant à genoux.

Et, moi, je la leur ai donnée tout ému et leur ai dit : — Courage ; offrons à Dieu cette séparation, et partez. —

Mais les uns voulaient me dire encore une chose, les autres une autre, et ils ne finissaient plus. Toutefois ce en quoi ils furent tous d'accord en me le répétant fut ceci : — Dites à tous, et spécialement à nos compagnons de l'Oratoire, que nous allons, nous, en Amérique de notre plein gré et non forcés ; et avec le consentement de nos Supérieurs. C'est nous qui avons fait la demande de partir. Nous allons là-bas, nous autres, non sur un coup de tête, mais dans le seul but de faire la volonté du Seigneur, et pour sauver notre âme et celle du prochain., Encouragez nos jeunes à nous suivre, si Dieu les appelle à cet état. — Puis nous nous sommes séparés. Une partie s'embarqua à Gênes comme je l'ai dit. Les autres, au nombre de dix, montèrent dans le train, passèrent le Mont-Cenis* et cette nuit ils continuent le voyage vers Bordeaux. Là-bas après-demain ils s'embarqueront pour Montevideo.

J'aurais encore beaucoup d'épisodes à vous raconter, et sur Sampierdarena et sur le navire, mais pour ne pas vous fatiguer et ne pas tout dire ce soir, je vous en raconterai quelques-uns des principaux dimanche prochain (1).

La première pensée que le Serviteur de Dieu eut dès son arrivée à Turin fut d'envoyer au Pape une lettre, qu'il ne put écrire que le lendemain. Nous l'avons dans sa plus grande partie citée ci-dessus [p. 522]. A présent, c'est pour nous l'occasion d'en reporter le début : « Dès mon arrivée à Turin, avant toute autre chose je dois exprimer très fortement un vif remerciement en mon nom personnel et de la part

---

* *Mont-Cenis* : les Missionnaires ne franchirent certainement pas le col du Mont-Cenis pour se rendre de Gênes à Marseille ; mais en parlant ainsi, Don Bosco fait, depuis Turin, franchir les Alpes vers la France à l'esprit de ses jeunes qui l'écoutent.

(1) Nous n'avons pas trouvé trace d'une deuxième causerie sur ce sujet.

des Missionnaires Salésiens. Remplis de la plus grande consolation, ils le furent pour avoir eu le haut honneur de présenter leurs respects au Vicaire de Jésus Christ et de recevoir la bénédiction apostolique, et ils partirent à destination de l'Amérique du Sud, en exprimant leur intense joie intérieure et en assurant que partout où ils iront ils proclameront la bonté et la clémence du Suprême Dignitaire de l'Eglise, en se déclarant, dans toutes les occasions, fils dévoués de la S[ainte] Eglise, prêts, là où ce sera nécessaire, à donner leur vie pour la sainte religion catholique, la seule qui puisse conduire l'homme au salut ».

A Rome, la brièveté du temps et la grande quantité de choses à faire avaient empêché Don Bosco de demander pour les nouveaux Missionnaires les facultés accordées en 1875 à ceux de la première expédition et implicites dans la déclaration officielle de leur qualité de Missionnaires apostoliques. Il y pensa quelques semaines après son retour et écrivit à ce sujet à monseigneur Ludovic Jacobini, secrétaire de la Sacrée Congrégation pour la Propagation [de la Foi]. Dans le même temps il demanda des objets et des outils du culte pour les églises ouvertes ou à ouvrir en Amérique.

Excellence Très rév[érende],

Il y a quelques semaines, ayant demandé à S[on] E[minence] le Cardinal Préfet de [la Congrégation pour la] Propagation [de la Foi], qui je pouvais solliciter pour résoudre rapidement et efficacement, et aussi pour suivre activement les affaires qui concernent les Missionnaires Salésiens en Amérique, Son Eminence, ci-dessus indiquée, a daigné me donner le nom de V[otre] E[xcellence] en me faisant espérer que vous nous rendriez cet important service et que vous conféreriez avec le même Eminentissime [personnage] au cas où cela serait nécessaire. C'est la raison pour laquelle je recours à V[otre] E[xcellence] en plaçant ma confiance dans votre bonté si connue. A présent, j'ai besoin de deux choses. L'an dernier furent accordées les facultés de Missionnaires Apostoliques à dix Salésiens qui partirent vers la République Argentine. Maintenant il faudrait les mêmes facultés pour vingt-quatre, qui sont déjà partis en direction de l'Uruguay, de la même République Argentine et de la Patagonie. Mais, pour ne pas imposer sans cesse à nouveau le même travail à cette méritante Congrégation pour la Propagation [de la Foi], je demande en suppliant que soit accordée la faculté générale en vertu de laquelle tous les Salésiens qui partiront pour les Missions à l'étranger pourraient profiter des faveurs et des grâces spirituelles qui sont d'ordinaire accordées aux Missionnaires Apostoliques.

L'autre humble demande est la suivante. En ce moment nos Missionnaires doivent ouvrir, équiper en mobilier et faire fonctionner cinq églises. Une à Montevideo, trois à Buenos Aires, une à S[an] Nicolás de Los Arroyos,

où est ouvert un collège pour préparer des ouvriers de l'Evangile pour les habitants des Pampas et pour les Patagons.

Personnellement, je Vous supplie de bien vouloir nous accorder quelques objets d'église, comme, par exemple, des missels, des antiphonaires, des graduels, des livres en espagnol ou en anglais, des calices, des ciboires et quelques autres choses semblables, dont pourrait disposer la Propagation de la Foi, et dont l'Eminentissime Franchi m'avait autrefois donné un certain espoir. Mon procureur général, en la personne de Monsieur Sigismondi Alexandre a son habitation personnelle au 104 rue Sistina : il est notre insigne bienfaiteur, qui au besoin se présentera pour n'importe quelle livraison, et il fera également face aux dépenses, qui par hasard pourraient se présenter.

Voilà, Excellence Très révérende, un travail de plus pour Vous : quant à moi, je ne peux pas manifester comme je voudrais ma reconnaissance, mais je Vous assure que dès à présent tous les Salésiens feront des prières spéciales pour Vous, afin que Dieu, dans sa bonté, Vous comble de ses bénédictions célestes, Vous accorde de longues années de vie heureuse, et en temps voulu Vous attribue au ciel la récompense des justes.

Avec une estime et une gratitude les plus distinguées, j'ai le haut honneur de pouvoir me déclarer de V[otre] Très rév[érende] E[xcellence]

Très oblig[é] *Serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

Le Serviteur de Dieu qui suivait par la pensée ses fils, tandis qu'ils sillonnaient l'Océan, écrivit de nouveau à Don Cagliero.

D. Cagliero très che[r],

1° Pour ta tranquillité je t'écris que la caravane de Montevideo n'a pas pu partir le 20 ; ou disons mieux, ce navire n'est pas de la même société, c'est pourquoi ils doivent demeurer à Bordeaux jusqu'au 2 décembre pour arriver à Montevideo le 29, d'autres disent le 26, au lieu du 19.

2° Ces nouvelles te seront portées par les Sœurs de la Miséricorde ; elles ont aussi une partie des bagages que les nôtres ne purent embarquer par le *Savoie*.

3° Tu fais bien d'étudier l'Anglais, mais joint à l'Espagnol et un peu à la fois et pour aller dans les Indes, n'est-ce pas... ?

4° Le S[aint]-Père par un décret spécial a mis sous notre autorité toute l'armée des "Concettini" pour en faire tout autant de Salésiens. C'est une opération nouvelle dans l'Eglise. Nous verrons ce qu'il en ressortira.

5° Ecoute cette belle histoire : Six prêtres vont en Amérique ; six autres prêtres sont entrés dans la Congrégation. Sept Jeunes abbés partent avec ceux-là, et sept Jeunes abbés demandent à entrer ; en plus il y a le fait de douze Coadjuteurs qui doivent aller en Amérique, à Albano, à la Trinità [= à Trinità] ; et douze nouveaux coadjuteurs très zélés firent leur demande et furent accueillis chez nous. Vois-tu comme Dieu conduit nos affaires ?

6° Je vais traiter l'achat du terrain de M. le Consul Gazzolo, qui désire beaucoup le vendre. Mais la convention pour l'Eglise *de los Italianos* [des Italiens] est-elle conclue ? Je te fais savoir que l'étoile du Comm[andeur] Gazzolo est en train de s'obscurcir quelque peu. Il semblait très lumineux (1).

7° Est à l'Oratoire D. Reyne, Curé de Castelletto sopra Ticino. Il brûle d'envie d'aller te rejoindre. Il dit que pour tout besoin bancaire tu peux t'adresser à l'un de ses élèves, M. Pollinini, Banquier à Buenos Aires. Il promet de grandes choses.

8° En ce moment j'ai dans mon bureau le Supérieur Général des "Concettini", envoyé là par le Pape pour traiter de l'opération ardue de la fusion. Nous verrons.

9° Je garde déjà préparés six Sœurs, six Salésiens pour le printemps, et en cas de nécessité je les enverrai ; autrement ils resteront dans leur nid.

10° Madame Mazé est morte : jeudi nous ferons des funérailles solennelles.

Les autres choses, tu les apprendras par nos Confrères. Tu recevras dix millions de saluts enfermés dans un sac, qui t'arriveront de mille côtés.

Que Dieu nous donne à tous sa bénédiction, ô cher D. Cagliero, et prie pour moi qui serai toujours pour toi en J[ésus] C[hrist] un

Turin, 30-11-76.

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO P[rêtre].

P.S. — Des salutations spéciales à M. le Docteur Edouard Carranza, et au Marquis Spinola.

Ceux de Montevideo ne firent même pas par mer un voyage agréable ; ils furent en mauvaise posture particulièrement dans le secteur du Golfe de Gascogne, car une tempête violente et persistante secoua fortement le navire pendant quatre jours. La description de la tourmente fut envoyée de Lisbonne et communiquée aux jeunes, qui au lieu de s'effrayer s'enflammèrent d'une ardeur admirable pour les Missions. La navigation dura dix-huit jours. Anxieusement attendus, les fils de Don Bosco furent accueillis à bras ouverts par le Vicaire Apostolique monseigneur Vera (2), par les autorités ecclésiastiques et civiles et par les principaux personnages de la ville. Mais leur but n'était pas dans la capitale de la république : Villa Colón, comme nous l'avons raconté plus haut, les attendait. Là, ils trouvèrent à peine dessinée la ville, qui ensuite fut construite et s'est agrandie ; toutes les

(1) Don Lasagna, au cours du voyage à Bordeaux, avait commencé à y voir clair.

(2) App[endice], Doc[ument] 49, [p. 698].

rues larges, longues et droites aboutissaient au voisinage du collège. Celui-ci était formé de différents corps de bâtiment, qui s'étendaient autour de la petite église de style gothique. A l'intérieur, les murs de l'église comme de la maison, étaient seulement crépis et blanchis : d'autre part, il n'y avait aucune sorte de décorations ni de meubles. Des mauvaises herbes et des ronces hautes de plus d'un mètre encombraient le terrain, en s'avançant jusqu'au pied des murs. Il fallut passer du temps et se donner du mal pour nettoyer, orner, meubler et adapter, en démolissant ici, en construisant là, pour que cet ensemble de bâtiments prît les aspects d'un institut d'éducation ! Pour l'arrivée des Salésiens, Don Cagliero, Don Tomatis et le chef menuisier Scavini, venus de Buenos Aires pendant plusieurs semaines auparavant, y travaillaient inlassablement ; mais il restait encore beaucoup à faire. Dès qu'il fut possible de commencer, furent invités à donner de la voix les journaux de Montevideo et d'autres villes. Dans le court espace d'un mois, le nombre des jeunes pensionnaires atteignit la centaine. Furent ouvertes les classes primaires, le cycle inférieur des Etudes secondaires, la section préparatoire au lycée. Des cours de chant et de piano donnèrent le moyen de pouvoir bientôt célébrer des cérémonies religieuses solennelles et d'organiser de belles séances récréatives et culturelles. Don Lasagna y reproduisit la façon de fonctionner du collège d'Alassio, d'où il venait. Les élèves étudiaient, obéissaient, aimaient la piété ; les parents qui souvent leur rendaient visite, portaient partout l'expression de leur satisfaction. Les membres des sectes essayèrent, il est vrai, de vider leur fiel par des attaques calomnieuses dans les journaux ; mais ils durent avoir affaire à un athlète vigoureux : Don Lasagna parlait et écrivait avec tant d'efficacité que les adversaires devinrent muets. Les jeunes avec leurs résultats splendides firent le reste. Ainsi la réputation de l'institut se propagea dans toute la république, en favorisant son essor que jamais rien ne fut capable de ralentir. Aujourd'hui [1931] le "Colegio Pío" (1) de Villa Colón, ainsi appelé par Don Bosco en témoignage perpétuel de gratitude envers

(1) Depuis le début, ce collège, bien que dédié à Pie IX, fut toujours appelé simplement "Colegio Pío", à la différence de l'autre de Buenos Aires, inauguré après la mort de ce grand Pape et appelé "Colegio « Pío IX »".

l'immortel Pie IX, se présente agrandi, entouré de terrains dont certains furent transformés en jardins ou en parcs et d'autres couverts de vignes, et de plus enrichi d'un observatoire complet : en somme il est devenu un foyer de culture dans la république ; l'église, elle aussi, dédiée à Marie Auxiliatrice, a été modifiée en un sanctuaire national.

Les Missionnaires de l'Argentine accostèrent dans la capitale [celle d'alors] du Brésil le 6 décembre, après un très heureux voyage. Descendus à terre, ils rendirent visite, comme l'avaient fait déjà ceux qui les avaient précédés l'année d'avant, à monseigneur Lacerda, Evêque de Rio de Janeiro, et lui présentèrent les cordiales salutations de Don Bosco. Ce très digne Pasteur les embrassa avec énormément de tendresse ; puis, en entendant qu'ils allaient eux aussi à Buenos Aires, il demanda avec un accent d'angoisse : — Toujours à Buenos Aires ? Moi, dans mon diocèse, j'ai plus de quarante paroisses très étendues qui n'ont pas un prêtre : là-bas, on naît, on vit, on meurt, Dieu sait comment. Et vous pourquoi allez-vous tous à Buenos Aires ?... Mais dites-moi comment je dois faire pour avoir quelques-uns d'entre vous ! Moi, je rêvais d'avoir dans cette ville un institut d'élèves apprentis ; mais le Gouvernement ne veut pas de moines... Le Seigneur m'a inspiré l'idée de faire appel aux Salésiens qui sont les seuls à pouvoir être accueillis ici, soit parce qu'ils se dévouent à l'instruction de la jeunesse pauvre, soit parce que leur fondateur a eu la sainte, l'astucieuse, la providentielle idée de ne donner à ses fils aucun signe distinctif qui les différenciât des prêtres séculiers. — Don Bodrato le réconforta, en lui promettant que Don Cagliero passerait par Rio de Janeiro et qu'avec lui il pourrait entamer des pourparlers. — Vous parlez bien, lui répondit l'Evêque ; mais, pour ma part en attendant, je commence à causer avec celui qui est présent devant moi : comme Don Cagliero, il devra certainement écrire au Supérieur Général des Salésiens, et ainsi je gagne du temps. — Il voulait les retenir pour le repas de midi ; mais, ils devaient, quant à eux, se trouver à bord. L'âme remplie de chagrin, il les vit s'en aller.

A Montevideo, où ils abordèrent le 11 décembre, ils firent l'objet d'une exquise gentillesse de la part du Vicaire Apostolique dont il fut question plus haut ; ils eurent à peine le temps de confier

quelques bagages pour Villa Colón. Le 12 au matin, ils étaient devant Buenos Aires. Ils aperçurent sans tarder un petit bateau à vapeur qui, très rapide, filait vers le *Savoie*. Et voici que sur le pont se profilaient deux silhouettes de prêtres : au dernier moment ils reconnurent en elles Don Cagliero et Don Fagnano. Tous deux montèrent à bord. Un moment de véritable émotion ! Mais, pendant vingt-quatre longues heures, à aucun des passagers ne fut possible le débarquement. La ville de Buenos Aires n'avait pas alors le magnifique port qu'elle a maintenant [1931] : les gros navires s'arrêtaient au large, à environ dix milles de distance du littoral. Le débarquement s'effectuait sur des petits bateaux à vapeur, desquels ensuite on transbordait sur des grandes embarcations à rames, qui étaient les seules à pouvoir atteindre le rivage. Mais pendant toute cette manœuvre il fallait que, dans le Golfe de la Plata, les eaux fussent sans cesse calmes : si elles se mettaient en agitation, les grosses vagues empêchaient de parvenir au bord de la mer. C'est ce qui se produisit ce jour-là.

Le 13 au matin, à la gare maritime, les amis de Don Cagliero attendaient avec impatience les nouveaux arrivés. Ensuite, de nombreuses visites et de grandes réceptions pendant toute la semaine. L'Archevêque monseigneur Aneyros manifesta son ardent désir de voir Don Bosco et l'Oratoire ; et que ce n'était pas là seulement des mots, nous le verrons dans le prochain volume. En prenant congé d'eux, il parla ainsi : — Quant à moi, c'est avec regret que je ne peux pas écrire à votre Supérieur ces jours-ci, parce que je dois partir pour le Paraguay ; mais ce que je ne peux pas faire à présent, je le ferai ensuite. En attendant, si de votre côté, vous écrivez, dites-lui que personnellement je vous aime bien, parce que vous devez, vous, être le salut et la chance de cette ville et de tout ce vaste diocèse qui m'est confié. Dites-lui que pour ma part je vous accorde toutes les facultés et tous les privilèges qui sont en mon pouvoir (1). — De grandes choses étaient attendues des Salésiens : une estime indicible les entourait de la part de toutes les classes des citoyens. L'histoire peut déjà dire que les attentes ne furent pas déçues.

Don Chiala, quand il tomba malade, avait terminé de préparer pour les *Lectures Catholiques* un volumineux fascicule sur les missions, qui fut publié après sa mort pour les deux mois d'octobre

---

(1) [Les informations sur ce voyage sont tirées] de deux lettres de Don Bodrato à Don Bosco - Rio de Janeiro, 6 décembre et Buenos Aires, 19 décembre 1876.

et de novembre. Après un aperçu historique préliminaire sur la Mission Salésienne, il y fait suivre une longue série de lettres des Missionnaires (1). Pour la plus grande partie d'entre elles, ces lettres avaient déjà paru dans *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique] #, grâce au même Don Chiala, qui cependant les avaient un peu retouchées ; ici il en ajouta des nouvelles et y inséra de nouveaux détails connus après la première publication. Le volume se termine par un appendice de documents. Dans ce travail il faut surtout porter l'attention sur le but, et le but de Don Bosco lorsqu'il confia le travail à l'auteur fut double : avant tout, faire admirer la Providence de Dieu qui souvent se sert d'humbles instruments pour accomplir ses adorables desseins ; en second lieu donner une satisfaction à tous ceux qui avaient apporté leur concours pour la première expédition et entraîner d'autres personnes à aider par la prière et avec des moyens matériels les ouvriers de l'Evangile.

---

(1) Pr[être] CÉSAR CHIALA. *Da Torino alla Repubblica Argentina* [De Turin à la République d'Argentine]. Lettres des Missionnaires Salésiens. Turin 1876. Impr[imerie] et Libr[airie] sal[ésiennes].

Voir une mention de cette parution aux pages 38, 105, 175, 177, 221, 235 de ce volume XII.

* *extra tempus* : "en dehors de la période officiellement prévue" ; la permission est alors accordée d'accomplir les ordinations à une date librement choisie.

CHAPITRE XIX

Harcèlement des journaux.

Bien que, vues par nous à distance, les tracasseries des journaux semblent en général des affaires de peu d'importance, en réalité cependant, pour celui à qui il revint de devoir les subir, il n'en fut pas ainsi. Et cette sorte de tribulation, elle aussi, affligea Don Bosco presque jusqu'à la fin de sa vie. Il est vrai que jamais sa réputation n'en demeura le moins du monde entamée et qu'au contraire se confirma toujours le proverbe : "quand on crache en l'air, çà nous retombe toujours sur le nez" ; mais certainement qu'au fond de son âme, et comme prêtre et comme père d'une telle famille si nombreuse, il ressentait les blessures de la médisance exprimée dans la presse.

En procédant par ordre chronologique, nous regarderons d'abord minutieusement le comportement d'un magazine humoristique de maigre qualité, que l'on publiait à Turin chaque mardi, jeudi et vendredi. Intitulé *Il Ficcanaso* [Le Fouinard : celui qui met son nez partout], bien ou mal, mais plutôt mal que bien, il exerçait son métier de s'immiscer dans les affaires d'autrui. Comme il est naturel pour une semblable engeance d'indiscrets, il lui arrivait des accidents du travail non rares, c'est-à-dire des saisies, des procès, des suppressions ; mais au bout du compte ces situations se terminaient par des avantages remarquables, car elles lui procuraient de la notoriété et avivaient autour de lui la curiosité du public. Malheureusement l'esprit dont il se glorifiait était voltairien ; mais combien de gens envoient balader les scrupules, quand il s'agit de journaux humoristiques, comme si l'envie de ricaner pouvait justifier de s'adonner à de si détestables lec-

tures ! Et, de fait, cette feuille de chou se targuait d'un fort tirage qui jetait le discrédit sur les autres publications périodiques de vraie valeur ; de plus, pour quelqu'un, être par lui promené un peu partout avec son prénom, son nom et tout le reste, c'était, comme autrefois, être tiré à travers la ville attaché à la queue d'un cheval.

En 1876, lors d'une des habituelles péripéties, ce journal insignifiant dut suspendre les publications ; mais il les reprit bien vite le jour de la fête de Saint Joseph. Or, voici qu'à peine réapparu, il fit comprendre assez clairement que dans le programme renové entrait son intention de harceler Don Bosco ; en effet, dans le court espace de quelques mois il le prit pour cible à trois reprises. A sa manière il déclara sans ambages aux lecteurs le méchant projet qu'il avait : il fit semblant, en effet, de lui avoir envoyé, après sa reprise, une « salutation cordiale » et d'en avoir reçu en retour ces mots courtois où il disait qu'afin de « répondre dignement à *votre* gentillesse », il se proposait de se faire à l'avenir son « collaborateur extraordinaire » et son « compagnon d'armes ». Puis il annonçait que la collaboration commencerait par le récit d'« une longue histoire de l'héritage Succi » ; ensuite sarcastiquement il promettait que lui-même, « avec une suavité de style » et « avec une exquise douceur » sacerdotale parlerait de nombreux gros bonnets : avocats, fondés de pouvoirs, administrateurs, tous mêlés dans nous ne saurions pas dire quelle affaire louche. Au nom du public le directeur remerciait, « ému par une si grande faveur » et attendait anxieusement « l'histoire de cet héritage ».

Insinuation méchante et rien d'autre ; mais qui affligea le cœur charitable de Don Bosco. L'avocat Louis Succi*, enlevé par une mort imprévue dans les premiers jours de l'année précédente, avait laissé le Serviteur de Dieu dans un horrible pétrin. Auprès d'une Banque, Don Bosco l'avait cautionné pour le retrait de quarante mille lires, et il l'avait fait bien volontiers, soit parce qu'il le savait très riche, quoique, à ce moment-là, il n'eût pas sous la main la somme d'argent en espèces suffisante pour ses besoins, soit parce qu'il se sentait obligé envers lui en raison de ses nombreux bienfaits. La Justice voulait voir les héritiers s'acquitter, quant à eux, de l'engagement du défunt ; mais, en brouillant tout par des arguties et des chicanes, ils se dérobèrent à leurs obligations et se sortirent de cette

---

* Voir *Mémoires Biographiques*, au vol. XI, p. 212.

affaire. Don Bosco se vit donc dans l'obligation de faire honneur à sa signature. D'autre part, combien et comment l'avidité d'autrui a pu entrer en jeu autour de cet héritage, il ne nous importe pas de le savoir ; qu'il suffise de dire ici que l'intention de frapper par ricochet Don Bosco dans sa réputation, comme s'il avait été le complice d'actions importantes de vol, n'alla pas au-delà de cette sournoise, mais incompréhensible insinuation imprécise et vague, suffisante cependant pour solliciter, à son égard, du discrédit auprès de nombreux lecteurs, qui n'étaient pas en mesure de connaître tous les dessous de la question ni de s'assurer de la vérité.

Le journal turinois revint s'ingérer dans les affaires de Don Bosco un mois et demi plus tard. Pendant ce temps-là, une mesure fiscale qui fit du bruit l'aurait réduit au silence, s'il n'était pas réapparu sous un autre titre. A partir de son premier numéro de Mai il s'appela *La Lanterna del Ficcanaso* [La Lanterne du Fouinard] ; quant au reste, rien de changé. En ces jours-là Don Bosco se trouvait à Rome. Dans le numéro 2 de l'année I, 6-7 mai, il l'attaqua dans deux articles, du contenu desquels nous extrairons le suc, en jetant l'écorce grossière et blasphématoire du langage. Le premier article s'intitulait : « Don Bosco à Rome ». Il s'y faisait une confusion, de celles dans lesquelles tombent les journalistes profanes, quand ils écrivent sur des questions d'Eglise. Dans le journalisme on n'avait pas encore eu vent de la suspense de Don Bosco, tant avait été grande la discrétion du Serviteur de Dieu. A présent [dans l'article] on diffusait l'étrange nouvelle que Don Bosco avait été alors suspendu, et même *a divinis*, et que pour cela il avait couru à Rome. Pour trois motifs, selon les dires du journal, Monseigneur l'Archevêque l'aurait suspendu de la célébration de la Messe : 1° Parce qu'il avait trop de relations à Rome ; 2° parce qu'en se servant de cet avantage, il cherchait à se soustraire à l'autorité de son Pasteur ; 3° parce qu'il troublait les consciences des fidèles pour en extorquer des héritages. Et l'auteur de l'article décrivait Don Bosco à Rome en train de travailler « des pieds et des mains » pour se libérer de la peine canonique que lui avait infligée son Ordinaire diocésain et ironiquement il concluait : « Cette fois-ci Monseigneur l'Archevêque a fait une chose comme il faut, et il doit en être loué... Nous verrons

qui sera le plus puissant, si c'est Don Bosco ou monseigneur Gastaldi ». Que de venin !

Le deuxième article intitulé « Fanatisme hypocrite » a une partie centrale, qui correspond parfaitement à la vérité ; pour notre part, nous la reproduirons telle qu'elle est, en omettant les commentaires qui l'encadrent et qui, en déformant les faits, disent des grossièretés à Don Bosco et trompent les lecteurs ignorants. On y raconte donc : « Il y a quelque temps, trois messires se présentent à l'imprimerie de Saint François et demandent à faire publier une brochure. Tout le monde sait que l'imprimerie fonctionne pour le compte de Don Bosco. Celui-ci accepte la commande, se met d'accord pour les conditions de l'exécution du travail et se fait remettre le manuscrit. Trois jours plus tard, ceux qui avaient passé commande viennent voir à quel point en était le petit livre de quatre sous. — Messieurs, leur dit Don Bosco, moi, je vous présente toutes mes excuses, tuez-moi si vous le voulez, mais j'ai brûlé le manuscrit : et cette inspiration m'est venue du bon Dieu. — Et pourquoi ? lui demanda-t-on. — Parce que cet écrit ne parlait pas trop bien de notre archevêque très aimé — ». Autre chose qu'une « brochure » ou qu'un « petit livre de quatre sous » ! Un manuscrit de mille pages au moins. Autre chose que « ne pas parler trop bien » ! On y composait une telle biographie de l'Archevêque, que le volume aurait fourni un modèle parfait de pamphlet diffamatoire. A la fin le rédacteur de l'article avouait ne pas comprendre comment il se faisait que les trois auteurs du manuscrit détruit n'avaient pas recouru aux tribunaux. L'explication était très simple : Don Bosco avait apaisé en eux l'*auri sacra fames* [l'exécrable soif de l'or - (Virgile, *Enéide*, III, 57) -].

Un troisième assaut, et avec deux attaques simultanées, fut donné par ces colonnes quelques jours plus tard dans le numéro du 9-10 mai : attaques toutes deux camouflées, mais l'une portée dans un sens et l'autre dans un autre. La première attaque ne révélerait pas l'objectif réel, s'il n'y avait pas le titre pour la découvrir, et le titre dit ceci : « Ce qui se passe à Bra, ou plutôt Un élève de Don Bosco ». L'élève serait un certain « Don P., curé à Bra » ; et, le cas en question, une captation d'héritage. Mais Don Bosco n'avait aucun de ses élèves qui fût curé à Bra ; si, toutefois, on ne voulut pas donner au mot

« élève » une signification très scélérate : disciple et imitateur dans l'art de capter les héritages.

La seconde attaque est lancée apparemment contre Don Bosco, mais en réalité elle l'est dans une visée contre l'Archevêque. On rabâche avec de nouvelles impiétés la grande nouvelle de la suspense *a divinis* ; on en répète les motifs supposés ; de nouveau on y ajoute que les mobiles de la grave mesure prise étaient une jalousie secrète chez celui qui punissait et une concurrence acharnée chez le puni dans leur chasse aux héritages. Au fond, comme on le voit, c'est toujours la même calomnie dont l'énormité était suffisante par elle-même pour que ne pût la croire quelqu'un qui connaissait la personne calomniée. Mais la calomnie trouble même le sage, comme dit l'Ecriture, si toutefois elle n'arrive pas toujours à abattre la force de son cœur (1). D'autre part, pour Don Bosco, un grave motif d'affliction était de voir comment par ces moyens diaboliques on cherchait à le rendre antipathique aux yeux de ce peuple, au milieu duquel il devait exercer son apostolat.

Et parmi le peuple avait aussi une large diffusion un autre petit journal humoristique, que nous connaissons déjà par le volume précédent [voir * page 553], *Le Fischietto* [Le Sifflet], qui de nouveau s'était mis à cracher son venin contre Don Bosco et contre l'Archevêque dans son numéro 62 du 2 mai. Un « Fra Giocondo » [Frère Joyeux], ni frère, ni joyeux, en trempant sa plume dans l'encre des voltairiens retardataires, et en blasphémant comme un Turc, voudrait sur un ton d'oracle parler des mystérieuses origines du « différend entre ces deux grands personnages, désormais connu de tout le monde » et remontant à « une date ancienne ». Nous faisons grâce aux lecteurs des bourdes sorties à propos de la suspense et des insinuations semblables à celles vues un peu plus haut. Une nouveauté s'offre ici en pâture aux lecteurs : Don Bosco penserait sérieusement à lever le camp loin des rives de la Doire pour aller planter ses tentes sur la Riviera ligure. Cela se déduisait de la fête célébrée le 18 mai à Sampierdarena en l'honneur de Don Bosco, à son retour de Rome. *Il*

---

(1) *Eccles.* VII, 8 : *Calumnia conturbat sapientem et perdet robur cordis illius* [Texte de l'édition de la Vulgate de 1861, encore utilisée en 1931 (date de ce volume XII). Il s'agit ici d'une citation du Livre de l'Ecclésiaste — Dans la Nouvelle Vulgate, commencée sous Paul VI et promulguée en 1979 par Jean-Paul II, ce verset porte maintenant le numéro 7 avec le texte : *calumnia stultum facit sapientem, et munus cor insanire facit* que l'on peut traduire : la calomnie rend fou le sage et un cadeau fait pervertir le cœur].

Cittadino [Le Citoyen] de Gênes, en en donnant l'information, faisait mention d'« une sorte de séance récréative et culturelle pour exprimer l'amour filial [envers Don Bosco], tenue avec une suave solennité dans une vaste salle du nouveau et très bel immeuble apparu comme par enchantement grâce au concours généreux de différents bienfaiteurs ». A partir de cet entrefilet de chronique locale on brodait l'information suivante : Don Bosco, persécuté à Turin, aurait pensé chercher un séjour plus tranquille en Ligurie. Mais si ce départ pouvait arranger les ennemis de l'Eglise, qui semblaient travailler de connivence pour saper son crédit et le forcer à changer d'air, il n'entrait point dans les desseins de la divine Providence.

Un souci d'une autre nature vint importuner Don Bosco par l'intermédiaire des journaux. L'inauguration de la voie ferrée de Lanzo [voir pages 417-430], en faisant parler de lui plus qu'il n'aurait voulu, lui causa cette difficulté. Il faut rappeler la situation politique du moment, caractérisée par le récent passage du gouvernement des mains des conservateurs à celles des démocrates. Les journaux attachés à un parti politique s'emparèrent de l'événement de Lanzo pour le présenter chacun selon la couleur de sa propre tendance. Mais le rôle joué ici par Don Bosco fut en général regardé avec sympathie aussi bien par les publications de gauche et de droite que par celles que l'on dit indépendantes, qui, comme *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique], professaient ne vouloir être ni de droite ni de gauche. D'autre part, la question relative au Parlement devenait de jour en jour plus brûlante, car tout le monde parlait des prochaines élections politiques. Le même son de cloche, émis par tous pour présenter sous un jour favorable le geste de Don Bosco, était le signe que dans cette circonstance il était resté fidèle à son grand principe : — En politique, je ne suis dépendant de personne. — Pourtant, c'est précisément de ce consensus unanime que devait sortir une rupture dans l'harmonie.

Il est bon de lire d'abord les éloges. *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique] du 8 août relatait : « Au Collège-Internat des Pères Salésiens avait été préparée, sous les arcades élégamment décorées, une belle réception avec des vins blancs et du vermouth pour toute l'immense assemblée. La fanfare des jeunes de Don Bosco accompagnait une belle cantate de circonstance exécutée elle aussi

par les élèves des Salésiens, en recueillant les plus vifs applaudissements. Les trois Ministres et le Préfet visitèrent le Collège et en firent les éloges les plus sincères ». L'*Emporio Popolare* [Grand magasin populaire], animé lui aussi de principes catholiques, avait indiqué dans son numéro du 7 août : « Je dois dire que l'établissement de Don Bosco a fait l'admiration de tous et reçu les plus vifs et sincères compliments, exprimés à la fois par les trois Ministres et par le Préfet de la Province. Il faut dire qu'il les mérite à tous points de vue, car c'est une institution magnifique et parfaite ». *La Nuova Torino* [La Nouvelle Turin], journal industriel, certainement pas clérical, publiait le même jour : « On fit une promenade jusqu'au Collège de Don Bosco, S'y trouvait ce prêtre, qui accueillit les visiteurs *cavalièrement** et s'attarda à parler longtemps avec les Ministres Nicòtera et Zanardelli ». Même la *Gazzetta del Popolo* [Gazette du Peuple] écrivit le 7 août : « Au Collège-Internat a été préparée par les soins de la Mairie une belle réception avec des vins blancs et du vermouth à profusion. Les élèves de l'Internat exécutèrent une sympathique cantate et recueillirent de sincères applaudissements ». Malgré les réticences, certainement pas fortuites, pour ne pas exprimer trop d'éloges, ce peu était déjà beaucoup, étant donnée la "haine des curés" du journal turinois qui alors portait ce titre.

La rupture dans le consensus que nous évoquions plus haut prit origine à partir d'un journal contrôlé par un Ministre [Nicòtera], *Il Bersagliere* [Le Bersaglier] de Rome, qui plus que ses autres confrères abonda en commentaires élogieux. Le passage discuté était celui-ci, qu'on lisait dans le numéro du 9 août : « On entre dans le magnifique Collège de Don Bosco, du miraculeux Don Bosco, qui a l'habileté de subvenir dans ses différents instituts aux besoins de neuf mille enfants ! Et les enfants saluent les Ministres avec des applaudissements et des vivats. Et Don Bosco est là en personne et serre la main à Zanardelli, à Nicòtera, à Depretis. Dans la vaste galerie d'où l'on découvre en face le panorama d'une belle couronne de monts aux couleurs de cendre, Don Bosco fait venir le vermouth glacé. Excellent ! Les enfants chantent, l'orchestre des enfants eux-mêmes joue, et des petits groupes de ces enfants font les exercices militaires. Il n'y a pas de prêtre qui tienne. Ici l'éducation est virile et l'enfant devient solide comme le roc ! A un moment donné, Don Bosco est le roi de la fête et

---

* *Cavalièrement* : en français dans le texte italien original. Ce mot était utilisé tel quel dans le Piémont et avec ses deux significations principales. La première, vieillie : "en homme du monde", en "chevalier", "avec courtoisie et aisance" ; la seconde "d'une façon cavalière et désinvolte", encore courante, ne convient pas ici.

se trouve assis au milieu de Nicòtera, de Zanardelli, du Président du Conseil. Le plus émerveillé de tous est l'honorable Zanardelli ; on voit qu'il n'en croit pas ses yeux. Mais c'est ainsi. Le prêtre miraculeux qui, à le voir, semble être un employé de sacristie, accompagne au moment du départ le Président du Conseil jusque sur la place. Les deux personnages se serrent la main, se congratulent avec des révérences et des mots de cordialité ».

C'est sur ce point que fit brusquement son apparition la politique, en venant troubler l'harmonie. Envoyé de Rome à *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique], un courrier, qui avait été écrit ce même jour, fut publié dans le numéro du 11 ; il disait : « [Nicòtera] se rendit dans les provinces du Nord, qui étaient appelées la citadelle des gens de droite, pour mettre le grappin sur les imbéciles, en faisant le petit saint avec Don Bosco et au Cottolengo, et le monarchiste avec Victor-Emmanuel... Il faut lire *Il Bersagliere* [Le Bersaglier] de ce matin, qui est le journal du baron napolitain, pour y trouver l'écho de la dévotion de son propriétaire ; il nous le décrit alors qu'il descend du train qui inaugure la ligne de Lanzo, qu'il assiste à sa bénédiction et puis qu'il rentre dans les rangs du pieux cortège derrière l'enfant de chœur qui porte la croix de procession, lui qui pas plus tard qu'hier a interdit toutes les processions religieuses, et qu'ensuite il se confond en compliments adressés à Don Bosco, le *prêtre miraculeux* : et en avant maintenant pour un monde de vulgarités semblables, qui donneraient la nausée à un estomac de bronze ».

Une semaine s'écoula, et voici que sur le même journal paraît le 17 août un article, dans lequel celui qui le signe, en se déclarant « fils très affectionné de Don Bosco », se disait « très mortifié à la suite des éloges mal simulés » que lui avait prodigués le journal romain ; c'est pourquoi dans la crainte que quelqu'un d'autre en reçût « une sinistre impression sur le compte de *son* très aimé bienfaiteur », il proclamait que cet écrit était « exagéré », en contenant « peu de choses exactes » et « beaucoup de fausses ». Puis il disculpait Don Bosco de l'accusation possible d'avoir gaspillé l'argent « en décorations profanes, en réceptions avec service de vins à Leurs Excellences et à leur suite ». C'est un tout autre usage qu'il aurait fait des « douze mille lires dépensées par la Mairie pour le fameux *déjeu-*

ner ! ». A la fin il concluait : « Que d'autre part Don Bosco dans son exquise amabilité ait serré la main à messieurs les Ministres, personnellement je ne le sais pas, parce que je ne me trouvais pas présent ; mais s'il en fut ainsi, il serait au moins désirable de voir Leurs Excellences se montrer non moins courtois envers lui, et donc lui tendre leur main puissante pour donner à un nombre de plus en plus grand d'enfants cette sage éducation, qui ne peut pas manquer d'être *virile*, parce que sincèrement catholique ». Jusqu'ici le récit relatif au funeste courrier envoyé de Rome.

Est-il quelqu'un pour ne pas voir tout ce qu'il y avait d'inopportun dans la misérable publication de ce courrier ? — Non, personne ; mais, pire encore que l'article, fut le chapeau dont le faisait précéder le rédacteur du journal : « Très volontiers nous publions la lettre suivante que nous écrit un Salésien*, relative aux éloges que donne *Il Bersagliere* [Le Bersaglier] sur le compte de Don Bosco, auquel, nous autres, nous aurions souhaité pour la journée du 6 août l'une de ces maladies passagères, qu'attrapent en de semblables circonstances, toujours très opportunément, les diplomates, y compris aussi les Nonces Pontificaux ». Le Théologien Margotti, directeur du journal, se trouvait en dehors de Turin : dès son retour il courut présenter ses excuses à Don Bosco, en lui déclarant fortement qu'il ne savait rien avant la publication de ces lignes. C'est pourquoi dans le numéro du 23 août, en profitant d'une occasion, il inséra la petite note suivante : « *L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique] est un journal qui est toujours plein d'affection et de vénération pour Don Bosco, et il sait que, dans chacune de ses actions, le poussent uniquement la gloire de Dieu, l'amour pour l'Eglise et pour le Pape et le désir de gagner des âmes à Jésus Christ. Nous autres, nous nous estimerons très heureux chaque fois que nous pourrons favoriser par notre journal son travail pénible qui est vraiment apostolique ».

Par ailleurs il convient de faire remarquer que le malencontreux article, bien que signé « Un Salésien »*, avait été écrit, à ce qu'il semble, par Don Joseph Persi, hôte de l'Oratoire en tant que prédicateur, mais non salésien. Pour tout dire nous ajouterons que ce fait de serrer la main aux Ministres, plusieurs fois mis en relief par le journal contrôlé par l'un [de ces] Ministres, tapa sur les nerfs de

---

* « *Un Salésien* » : Don Joseph Persi, né le 21 juin 1821, fut ordonné prêtre en 1841, puis missionnaire apostolique. En 1876, il se considère comme un « fils très affectionné de Don Bosco », « *son* très aimé bienfaiteur » qu'il vénère comme un père ; il deviendra salésien le 14 août 1879. Il meurt le 13 mars 1887. – Voir également *Mémoires Biographiques*, au vol. XIII, pp. 789-90 : la lettre de Don Bosco et la note (1) qui le concernent.

quelques-uns (1). Mais aucune loi, divine ou humaine, n'interdisait à Don Bosco de faire ce qu'il fit. Tout bien considéré, il s'agissait là de Ministres du Souverain légitime ; d'autre part, Zanardelli représentait le Prince Amédée, qui aurait dû intervenir, mais n'intervint pas, réellement empêché par une maladie diplomatique, comme il apparaît à lire la presse d'opposition. Et l'on ne peut pas honnêtement affirmer que cette fête ait eu quoi que ce soit d'antireligieux. D'ailleurs Don Bosco pouvait-il se refuser à ouvrir son collège, en courant le risque de très graves préjudices ? Et une fois l'invitation acceptée, ne devait-il pas faire en sorte que les divers accueils fussent convenables. A des maladies diplomatiques, il n'aurait, quant à lui, jamais recouru, pour ne pas laisser dans le pétrin ses jeunes Salésiens, exposés à une rencontre, au cours de laquelle sa prudence, elle seule, saurait tenir tête à des interrogations imprévues, embarrassantes et compromettantes.

De cet article irréfléchi Don Bosco se montra très mécontent et il y avait bien de quoi. Personnellement, il n'était jamais entré dans des polémiques menées au moyen des journaux : or quelqu'un, qui fût à même de l'ignorer, pouvait facilement venir à penser que l'auteur avait fait tout cela en raison d'un ordre venu de lui et sous son inspiration, tandis que pour sa part il y était absolument étranger. A propos du fait de polémiquer au moyen des journaux, il réaffirma alors un de ses principes : — C'est la manière de faire durer les problèmes ennuyeux ; on finit toujours par le mécontentement de l'un et de l'autre des deux camps ; on fait devenir grandes des affaires qui en elles-mêmes sont très petites, et on met sous les yeux de tout le monde ce qui devrait rester secret (2). — Et même dans ce cas il voulut abonder en précautions ; en effet, pour couper court avec les cancans, il ne permit même pas que l'on publiât la poésie composée pour l'occasion par Don Lemoyne et mise en musique par Dogliani. Il disait ceci : il y a eu déjà trop de publicité sur les

(1) Ainsi, par exemple, dans le même numéro du 23 août une personne, qui signait « Un prêtre catholique, apostolique et romain » avec une allusion très transparente, disait : « Que celui qui le veut serre la main aux Nicòtera et aux Depretis, etc. ».

(2) Chronique de Don Barberis, 15 août 1876. Le chroniqueur a regroupé sous cette date deux choses qui sont même d'une date postérieure.

événements de Lanzo, trop d'interprétations en ont été données par les journaux ; donc, au moment où l'on commence à revenir au silence, il n'est pas du tout convenable de revenir jeter de l'huile sur le feu ; d'autant plus que publier la poésie pouvait confirmer la fausse opinion selon laquelle cette réception aurait reçu de sa part un caractère officiel et des intentions politiques.

Egalement l'impie *Il Secolo* [Le Siècle] de Milan s'occupa de Don Bosco au cours de cette année. Le bruit courait que ce dernier avait le projet d'ouvrir un collège sur les agréables pentes de Cassine, commune de la Province d'Alexandrie. Mais l'affaire n'était pas du goût d'un certain sectaire anonyme, qui déversa sa mauvaise humeur dans les colonnes du journal milanais. La population de Cassine au contraire, profondément indignée, répondit du tac au tac à l'importun, en transmettant au journal une protestation avec une très longue suite de signatures. Puis elle voulut donner aussi à Don Bosco une preuve tangible de ses sentiments ; dans ce but elle lui envoya un message, signé par 1184 personnes et accompagné d'une lettre du médecin local. Don Bosco fit visiter l'immeuble qu'on avait l'intention de lui vendre ; mais on y rencontra deux difficultés, pour que les Salésiens pussent y aller. La superficie du terrain qui était autour, étant trop limitée, ne permettait pas un espace suffisant pour les cours de récréation intérieures ; d'autre part on prévoyait des complications pour l'acquisition de la maison que l'on aurait dû transformer en collège (1). C'est pourquoi après un échange infructueux de correspondance, tout fut étouffé.

Voir les Salésiens s'établir dans la région des "Castelli Romani" ne plaisait pas non plus à tout le monde ; et par suite dans deux journaux libéraux de Rome, *La Libertà* [La Liberté] et *La Capitale*, furent publiés deux articles venus d'Albano qui dans la seconde moitié d'octobre lançaient le cri d'alarme en chicanant autour du sujet à la mode à Rome après 1870, c'est-à-dire autour de Blancs et de Noirs [souvenir des factions rivales en Italie à la fin du XIIIème siècle] : c'est ainsi que l'on y différenciait les deux aristocraties, selon

---

(1) App[endice], Doc[ument] 50, [pp. 698-700].

qu'elles acceptaient les faits accomplis ou qu'elles restaient à l'écart. Tout d'abord, le cardinal Di Pietro en resta dépité ; néanmoins il se rasséréna vite, quand il vit que ce n'avait été qu'un feu de paille. Il est probable que soit venue d'en haut lieu une parole efficace : le souvenir de Lanzo était encore suffisamment récent. Et il ne fallut pas beaucoup de temps pour voir l'accomplissement des pronostics d'une personne amie : « Les fanatiques ne diront pas que V[otre] S[eigneurie] est blanche, et les Blancs ne trouveront pas noires les actions d'humanité et de bienfaisance chrétiennes » (1).

---

(1) Lettre du chanoine Menghini à Don Bosco, Rome 24 octobre 1876. Il veut dire : « Les intransigeants ne vous traiteront pas de libéral et les libéraux ne parleront pas de vous en disant que vous êtes intransigeant ».

* Voir *Mémoires Biographiques*, au vol. XI, p. 499.

CHAPITRE XX

Début de l'année scolaire et fin de l'année civile.

La parole apaisante du Bienheureux Don Bosco remplira pour une bonne partie les pages de ce dernier chapitre. Nous la puisons à des sources manuscrites, qui sont conservées dans nos archives.

L'année scolaire s'ouvrait alors généralement après la fête de la Toussaint ; mais Don Bosco voulait voir le retour des siens à l'Oratoire deux semaines avant cette solennité. Le soir du 20 octobre, en présence de tous les nouveaux et des deux tiers des anciens, au cours du "mot du soir", Don Bosco exhortait tous, autant qu'ils étaient, à mettre en ordre leur conscience.

J'ai le plaisir de vous revoir après quelque temps de séparation, de vous voir tous en bonne santé et en un si joli nombre, bien que tous ne soient pas encore arrivés. Je félicite ceux qui vinrent avec précision au moment fixé, et, davantage, ceux qui anticipèrent leur retour. Ils furent, eux, favorisés par le beau temps, tandis que ceux qui voulurent attendre un petit peu, un jour, jusqu'à aujourd'hui, eurent du mauvais temps et cela semble vouloir continuer.

A présent, quelle sera votre première occupation à l'Oratoire ?

Vous savez, vous, ce que fait un voyageur, dès qu'il revient d'un voyage ? Ce qu'il fait en premier, c'est d'observer ses vêtements, de regarder s'il a quelques taches de poussière ou des éclaboussures de boue ou d'autre chose, et ensuite il saisit la brosse, et fait disparaître une à une ces taches et ces éclaboussures jusqu'à ce que ses habits soient tous propres, et s'il était tombé dans un bourbier, il faudrait qu'il fasse la lessive. C'est ainsi que vous devez

faire maintenant, vous aussi qui revenez du voyage des vacances : observez un peu le vêtement de votre conscience, regardez s'il est tout à fait net, s'il n'a aucune tache. Si jamais vous trouviez quelques petites éclaboussures de boue, prenez aussitôt la brosse de la confession et faites-les disparaître ; et si vous trouviez une grosse tache, une de celles qui sont les plus énormes, pour l'amour de Dieu, faites disparaître celle-là aussi !

Il peut arriver que l'un de vous, pendant le temps où il a été en vacances, n'ait sali son âme d'aucune tache, même petite ; mais dites-moi un peu, parmi vous, y en a-t-il un qui puisse dire : "Moi, tandis que je suis allé en vacances, je fus meilleur que lorsque j'étais à l'Oratoire" ? ou un autre : "Moi, j'ai fait des progrès dans la vertu" ? — Non, non ! Je n'ai jamais entendu personne me dire cela. Au contraire, très nombreux sont ceux qui déplorent le temps qu'ils ont passé en vacances. L'un d'entre eux dit : — Un de mes amis, malgré moi, m'a fait manger de la viande le vendredi. — Un autre ajoute : — Quelqu'un de ma famille m'a fait manger plus qu'il n'y en avait le besoin, boire plus qu'il n'était nécessaire ; certains compagnons m'ont fait entendre des conversations obscènes ; un de mes voisins m'a fait lire un mauvais livre, m'a emmené faire une promenade, au cours de laquelle j'ai vu des vilaines choses. — En somme, on ne peut pas dire le dommage que causent à certains les vacances.

Mais maintenant que vous êtes de nouveau revenus ici à l'Oratoire, veillez à mettre en ordre les affaires de votre âme, en faisant une bonne confession et une sainte Communion ; et tenons-nous sans cesse préparés, afin qu'en n'importe quel moment où le Seigneur voudra nous appeler à lui, nous puissions, quant à nous, être prêts à aller vers lui. Bonne nuit.

Il revint parler deux soirs plus tard. Dans ces jours d'attente, les heures de cours étaient peu nombreuses ; c'est pourquoi il leur fit une chaude exhortation à bien occuper le temps. Il tenait aussi à ce que, tandis qu'on laisserait de côté le dialecte, l'italien fût utilisé par tous pour s'exprimer.

A présent on ne peut pas avoir encore un horaire régulier, car un certain nombre de jeunes, pour quelques justes motifs, ne sont pas encore revenus de vacances. Demain, cependant, commenceront les classes, quoique non aussi rigoureusement qu'à d'autres périodes ; néanmoins il y aura classe matin et soir pour que vous puissiez occuper le temps en révisant les matières que vous avez étudiées les années passées. J'ai déjà rencontré quelques jeunes diligents, parmi lesquels l'un m'a dit : — Moi, j'ai déjà révisé toute la grammaire. — Un autre : — Moi, j'ai déjà traduit quelque peu de latin. — Un troisième : — Moi, j'ai déjà étudié tous les Préceptes (1) de quatrième. — C'est déjà, pour ainsi dire, une aubaine qui sera de très grande utilité tout au long de l'année.

---

(1) Il veut dire les *Préceptes de rhétorique ou de littérature*, comme on disait alors.

Nous attendrons pour faire l'ouverture des classes après la fête de la Toussaint, quand tous seront revenus.

Alors nous nous réunirons tous ensemble dans l'Eglise, nous ferons la récollection mensuelle, nous chanterons le *Veni creator* [Viens, Esprit Créateur], on donnera la bénédiction du Très saint Sacrement, comme on faisait lors des années passées, en priant le Seigneur de nous faire passer une bonne année.

Mais ce que je vous recommande plus spécialement à cette occasion, c'est de ne pas perdre de temps ! Ah, combien au milieu de l'année se plaignent d'avoir perdu du temps ! Alors ils regrettent d'avoir attrapé une mauvaise note à l'examen semestriel et ne savent pas comment faire pour racheter les mois qu'ils ont gaspillés dans l'oisiveté. Ils veulent sacrifier les heures de récréation en ne levant pas le nez des livres, sortir du lit avant la sonnerie pour aller étudier, bien que ce soit défendu, parce que, selon le règlement, tous doivent prendre du repos et faire la récréation ; ils cherchent à étudier la nuit, et c'est une cause de ruine pour leur santé. Ils n'auraient pas à éprouver une telle anxiété, s'ils s'étaient mis de bon cœur à travailler dès le début.

Je me rappelle que, spécialement l'an passé, on devait surveiller beaucoup, afin que chacun ne fasse pas plus que ce qu'il pouvait. Et donc assistance en récréation, assistance la nuit, pour éviter la venue de démesures. Par conséquent, maintenant occupez bien vos journées en ce début de l'année, de sorte que personne n'ait à se plaindre d'avoir perdu une minute de temps. Rappelez-vous qu'une seule minute de temps est un précieux trésor, elle a une valeur infinie, elle vaut autant que Dieu lui-même, dit S[aint] Augustin, parce qu'en ce petit moment perdu on peut effectuer une bonne action, et ainsi acquérir Dieu et gagner son paradis.

Demain commence la neuvaine de la Toussaint ; que chacun s'efforce de bien la faire, et se propose pour cette année ces deux choses : l'une, de fuir toutes sortes de péché ; l'autre d'éviter toutes sortes de pensées et de conversations contre la sainte vertu de la modestie. Que cette résolution dure non seulement pendant cette année, mais aussi pendant les suivantes et pour toujours. Ensuite si, pour cette neuvaine, vous voulez une pratique de piété, un effort spirituel qui soient adaptés à vous et aussi qui servent pendant tout le mois, et même pendant tout le cours de l'année je vous donne ceci à faire. Abstenez-vous de dire même un seul mot en dialecte piémontais. C'est un effort spirituel qui semble n'avoir aucune utilité, mais il vous sera d'un grand profit pour apprendre d'une bonne manière la langue italienne. Que l'on bannisse donc de vos conversations, et que l'on n'entende jamais quelqu'un prononcer un seul mot en piémontais. Parlez, jouez, travaillez, mangez, buvez, dormez, tout en italien. (*Rires unanimes*). Et si, cette nuit, quelqu'un se met à ronfler, qu'il ronfle en italien. (*Autres rires*). C'est un effort spirituel qui ne demande pas de pénitences compliquées, ou quelqu'autre sacrifice qui soit incommode : il faut seulement un peu de surveillance sur soi-même. Si, à quelqu'un, il semblait très difficile à accomplir, la récompense qui lui sera préparée au ciel sera d'autant plus grande. Que le Seigneur vous bénisse, et bonne nuit à tous.

La neuvaine de la Toussaint lui suggéra le sujet pour le soir du 27. Le renvoi à l'époque de Dominique Savio et la com-

paraison avec les jeunes d'alors sont effectués par lui avec beaucoup de simplicité et d'efficacité.

La neuvaine de la Toussaint continue ; toutefois je ne me suis pas encore aperçu que vous soyez devenus très bons. Je ne dis pas qu'il n'y a pas encore eu quelques améliorations, mais, des miracles, je vois qu'il ne s'en est pas fait. Je me rappelle certains jeunes, comme Savio Dominique, Magone, Besucco et d'autres qui les faisaient, ces neuvaines, avec un sérieux, avec une ferveur extraordinaires. On ne pouvait pas désirer davantage. Je ne veux pas dire que maintenant on les fasse mal ; des bons, il y en a ; mais cet élan d'alors, il n'y en a plus. A cette époque il y avait une ardeur générale : nous avions soixante ou soixante-dix jeunes et chaque matin se faisaient soixante ou soixante-dix communions. Mais de quoi cela provient-il ? direz-vous. Est-ce que par hasard cela provient de ce pauvre Don Bosco qui ne parlerait plus à ses jeunes et qui ne saurait peut-être plus se faire comprendre comme autrefois, ou de vous autres qui ne l'entendriez pas ou ne voudriez plus le comprendre, comme l'entendaient les anciens jeunes garçons ? Que cela provienne d'un côté, que cela provienne de l'autre, que cela provienne un peu de tous les deux, à présent je ne veux pas le savoir. Mais ce qui doit avoir la plus grande importance, c'est que, vous, vous deveniez bons. Il est encore temps. Avez-vous jamais vu comme on met les fagots l'un sur l'autre ? Si l'un d'eux vient à prendre feu, ils se réchauffent et prennent feu tous l'un après l'autre. C'est ainsi que, vous autres, vous pouvez faire. Pendant cette neuvaine, que l'un serve à inciter l'autre pour faire le bien. Quand une allumette prend feu, une meule de paille peut s'embraser et faire un grand feu. Ainsi il suffirait de l'un de vous qui ait le courage de devenir saint pour enflammer les autres par le bon exemple et par les saints conseils. Et si vous vous mettiez tous à vous y appliquer sérieusement ? Oh quel succès !

Que chacun pense au paradis, où l'un a des frères, l'autre des sœurs, un autre encore des amis ou des copains, où certains ont des Supérieurs ou des inférieurs, quelques-uns le père, la mère, qui goûtent la récompense de leurs vertus. Eux, ils étaient de chair et d'os comme, nous aussi, nous sommes, et, sans doute, ils ne se trouvèrent pas, comme nous, éloignés des dangers, ils n'eurent pas, comme nous, l'occasion de pratiquer en toute commodité la religion, comme nous, toute facilité de purifier leur conscience. Et si, eux, ils devinrent saints, pourquoi ne pourrons-nous pas le devenir nous aussi ?

Et qu'est-ce que cela demande ? La grâce de Dieu et rien d'autre. Et, moi, je vous assure que le Seigneur, sa grâce, Il nous la donne. Qu'est-ce qui nous manque ? Un peu de bonne volonté. Et si vous ne l'avez pas, cette bonne volonté, si vous ne pouvez pas l'insuffler à vous-mêmes, demandez-la au Seigneur, demandez-la avec instance et Il vous l'insufflera. Et si ensuite vos prières, à vous, ne suffisaient pas, adressez-vous aux Saints, qui en ce moment sont disposés à vous favoriser en tout, et spécialement à la Très sainte [Vierge] Marie. Dites-leur de demander pour vous un ardent amour envers Dieu, un amour constant, et le Seigneur, s'Il ne l'accorde pas à vous en raison de vos prières, ne pourra pas vous le refuser à cause des prières de tant de Saints.

Et bonne nuit.

Les événements qui concernaient la Congrégation se déroulaient sous les yeux de tous, de sorte que les jeunes, eux aussi, voyaient et s'intéressaient à chacun d'eux, comme il advient parmi les membres d'une même famille. C'est ainsi que le départ de Salésiens vers différentes destinations constitua le thème du "mot du soir"du 29 : Don Bosco sut profiter de la circonstance pour faire pénétrer dans les esprits l'idée de la vocation. Il lança aussi en public un mot au sujet d'une conférence générale, qu'il avait l'intention de faire aux Confrères ; il le fit non seulement pour avertir ces derniers, mais également pour donner à certains jeunes parmi les plus adultes l'envie de demander à y prendre part.

Il y a quelques heures a été effectué un départ de Salésiens vers Rome. Ceux-ci ne forment pas le groupe qui doit aller en Amérique, mais ils vont établir, près de Rome, un collège de taille réduite dans une petite ville : cette localité s'appelle Albano, précisément au pied du mont sur les pentes duquel se trouvait autrefois Albe-la-Longue, antérieure à la fondation de Rome dont elle est restée contemporaine pendant près d'un siècle.

Dimanche prochain il y aura de nouveau le départ d'une autre petite expédition pour établir un deuxième collège de taille réduite à Ariccia, et, de là, ils iront faire classe dans un [petit] séminaire de la Sabine, dans la ville de Magliano. Enfin aura lieu un troisième départ de trois ou quatre pour fonder une maison à Trinità à la fin de cette semaine ou au début de l'autre. Quant à nous, en attendant, nous prions, comme nous avons l'habitude de faire dans de semblables circonstances, pour ceux qui se sont mis en voyage dans la soirée et qui, sans doute avant deux heures de l'après-midi de demain, ne seront pas arrivés à Rome.

Pour l'instant, je vous dirai ceci : comme nous sommes dans la neuvaine de la Toussaint, il faut que nous ne laissions passer aucun de ces jours sans prier pour ceux qui devront aller en Amérique. Que les prêtres, eux-mêmes les recommandent dans la sainte Messe. Cette fois-ci nos Missionnaires partiront au nombre de 24 et je ne sais pas si ce sera tous en une fois. Mais la différence d'époque sera d'une ou de deux semaines au plus.

Maintenant que s'en vont les plus grands, il faudrait que les autres plus petits grandissent et occupent leur place, devenus à leur tour autant d'apôtres. Il faudrait que les petits pains que l'on fabrique ici sous la protection de Marie Auxiliatrice fassent grandir d'un mètre chaque jeune toutes les fois qu'il en mange un, et ainsi qu'ils deviennent tous grands d'un seul coup. (*Tous rient*).

Mais ayons confiance dans la Divine Providence et j'espère qu'avec son aide petit à petit cela se fera aussi : c'est-à-dire que vous deveniez de bons Missionnaires capables de convertir toute la terre. En attendant, j'informe que demain soir, sans doute à cinq heures et demie, selon ce qu'on m'a dit, il y aura une conférence pour ceux de la Congrégation et je le dis ici en public pour que tous le sachent.

Demeurons sans cesse en compagnie du Seigneur, car c'est lui qui guide chacune de nos actions et comportons-nous de manière qu'il n'ait pas, lui, à nous adresser des reproches le jour où il viendra juger tous les hommes.

Pendant cette neuvaine de la Toussaint, que personne ne laisse passer un jour sans demander à Dieu quelques grâces. Spécialement cherchons à gagner les indulgences plénières qui peuvent être acquises ces jours-là ; et que l'on n'oublie pas les âmes du purgatoire : les âmes de ceux qui habitèrent ici avec nous en ces mêmes lieux, de ceux qui se divertirent avec nous dans ces mêmes cours de récréation, qui eurent le même maître. D'autre part que celui qui n'aurait plus en ce monde ses parents, ou un frère, ou d'autres membres de sa famille, ne soit pas assez écervelé pour les oublier. Double est le gain que l'on retire des prières qui sont faites pour les âmes du purgatoire : en premier lieu on soulage ces pauvres malheureuses de leurs peines et ensuite est très grande la récompense que nous nous procurons et que le Seigneur se prépare à nous donner en retour, quand nous irons le trouver. Bonne nuit.

La conférence annoncée pour le 30 octobre avait pour but de préparer convenablement, dans leur âme, leur esprit et leur cœur, les profès, les novices et les candidats à bien commencer la nouvelle année scolaire. Y vinrent pour écouter le bon Père deux cent vingt-huit personnes. Son exposé, commencé à cinq heures et demie, prit fin à sept heures : comme sujet, la vocation. Après avoir assuré à tous les présents que Dieu les voulait dans cet état de vie, il parla des dangers de perdre la vocation pour quelqu'un qui revient dans son milieu d'origine. Depuis longtemps, comme nous l'avons vu plus haut, lui tenait à cœur d'éliminer entièrement ces visites ; mais il voulait atteindre le but par le chemin de la persuasion. Il a été suffisamment dit ailleurs avec combien de prudence il lui convenait de procéder pour donner de la consistance à la régularité de la vie religieuse chez ses disciples. Sans cesse, sur le thème de la vocation, il recommanda la vie de renoncement au monde, aborda la question des vœux religieux et encouragea à la confiance dans le confesseur.

Quand ont été effectués les retraites spirituelles à Lanzo, furent traités beaucoup de sujets : la Congrégation, la vocation, les vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance. Ces retraites ont été effectuées en procurant de la satisfaction non seulement à moi-même, mais aussi à ceux qui, en les prêchant, coopérèrent à la bonne réussite, ainsi qu'à ceux qui vinrent les faire. Je fus très content en raison soit du nombre des participants, soit de la façon dont on les fit, soit de ceux qui émirent les vœux, et de ceux qui se préparent à les émettre pendant l'année prochaine.

Quant à moi, à présent, je viens inaugurer l'année, non pas l'année scolaire, qui commencera le lundi de la semaine suivante, si on ne peut pas la commencer cette semaine-ci, mais l'année Salésienne, année mémorable en raison du développement de la Congrégation en Italie, dans la République Argentine, et en France à Nice. Au cours de cette année, il y a bien eu 21 maisons qui furent ouvertes. C'est hier seulement que partirent quelques-uns de nos confrères pour Ariccia et Magliano, près de Rome : ils seront peut-être en ce moment même prosternés aux pieds du Saint Père en train d'invoquer pour nous la bénédiction apostolique. D'autres partiront d'ici peu pour Albano, localité elle aussi proche de Rome ; et nous espérons que cette année ne sera pas inférieure en fruit à l'année passée.

Mais pour accomplir de grandes œuvres, il faut que nous suivions fidèlement notre vocation.

Ici il s'agit de dire adieu au monde et beaucoup l'ont déjà fait en revêtant l'habit ecclésiastique, ce qui, en soi, représente le renoncement au monde et à ses attraits. Beaucoup désirent entrer dans la Congrégation en tant que laïcs, mais tous avec le but principal de sauver leur âme. Cette intention droite nous assure que nous sommes sur le droit chemin. Trève de doutes. Quant à vous tous qui êtes ici rassemblés, si vous me demandez si tous vous êtes destinés à demeurer dans la Congrégation de S[aint] François de Sales, je crois pouvoir vous dire oui.

Oui, vous tous, vous êtes appelés à la Congrégation Salésienne, à l'état ecclésiastique et à l'état religieux.

Et je peux vous assurer au nom du Seigneur que tous ceux qui ont déjà fait profession sont absolument appelés : la raison en est qu'avant de les accepter, j'ai voulu les connaître bien ; et, si je les ai acceptés, c'est un signe certain que j'ai cru qu'ils étaient préparés pour cette grande entreprise. De plus, le Supérieur est obligé, sous peine de faute grave, de ne pas accepter ceux pour lesquels il ne croit pas qu'ils soient appelés.

Et les novices qui sont seulement novices ou candidats ? Pour ma part, je crois pouvoir dire la même chose.

— Et comment ?

— Dites-moi donc : je lis, de mon côté, dans la Sainte Ecriture que le monde tout entier est plongé dans la tendance à faire le mal ; qu'il n'y a en lui que convoitise de la chair, convoitise des yeux et confiance orgueilleuse dans la richesse. Or le Seigneur veut que nous nous sauvions, veut que nous pensions à l'éternité, que nous n'aimions que Lui. Le monde n'est-il pas un grand obstacle à cet amour ?

— Certainement.

— Fera-t-il bien ou mal celui qui coupe d'un seul coup les ponts avec le monde et se retire pour penser à Dieu ?

— Et qui en doute ? il fait bien.

— Vous, avez-vous coupé les ponts ?

— Oui ! —

Que fait donc celui qui entre en Congrégation ? — Il agit selon le désir de Jésus Christ, il fait la volonté de Dieu ! Et que Dieu nous ait conduits ici, que nous soyons venus ici, est-ce que cela n'indique pas que lui-même nous a ouvert ce chemin de salut ? Le fait que, nous autres, nous ayons une

inclination pour cette vie des Salésiens n'est-il pas un signe de vocation ? Qui nous l'a infusée ? *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum* : tout ce qui vous fut donné d'excellent et tout don parfait viennent d'en haut, en descendant du Père des lumières. Donc votre vocation vient de Dieu.

Mais s'il se présentait quelque occasion qui fasse décider autrement ? Dans ce cas, le Supérieur lui-même, s'il voyait que la vocation manque chez quelqu'un, est tenu de l'avertir. Moi, je serai le premier à lui dire : Toi, tu n'es pas appelé à l'état religieux et, si tu y demeures, ton salut éternel est en danger ! Alors nous nous mettrons tous les deux d'accord pour chercher une occupation qui soit plus propice au salut de son âme, et si c'était nécessaire, je me mettrai en quatre pour lui trouver une situation en dehors de la Congrégation. Mais tant que ce signal n'apparaît pas, dit S[aint] Thomas, il faut persévérer dans l'état que l'on a embrassé. *Manete in vocatione, qua vocati estis* [demeurez dans la vocation dans laquelle vous avez été appelés], dit également S[aint] Paul.

Mais beaucoup disent : — En restant en Congrégation, on ne peut même pas aller à la maison et retrouver la famille, les amis ! — Allons donc, les membres de la famille ? allons donc, les amis ? Ce sont ceux dont nous devons le plus nous protéger en fait de vocation. S[aint] Alphonse disait : *Parentes hostes animæ sunt* [Les parents sont ennemis de l'âme]. Et même ceux qui sont bien intentionnés mettent, souvent en donnant leurs conseils, les plus grands obstacles devant celui qui veut se donner tout entier à Dieu. — Nous avons tant fait pour toi, maintenant il est juste que tu nous aides, et puis il est écrit : Honore ton père et ta mère. — S[aint] Thomas répond que dans les affaires de la vocation les parents n'y connaissent rien et sont nos ennemis : *In negotio vocationis parentes amici non sunt, sed inimici* [Pour traiter les affaires de la vocation les parents ne sont pas des amis, mais des ennemis]. Et cela, il l'a dit lors de l'explication du texte suivant de l'Evangile : *Inimici hominis domestici eius* [Les ennemis de l'homme sont les gens de sa maison]. La plupart du temps, ceux de la famille recherchent *quæ sua sunt, non quæ Iesu Christi* [leurs intérêts personnels, non ceux de Jésus Christ]. Ils parlent des convenances terrestres, ils pensent et aspirent aux commodités de la terre.

Viendra un parent pour rencontrer un religieux ; alors il lui dit : — Oh, pourquoi rester ici ? Tu pourrais venir à la maison avec ton père, avec ta mère qui t'aiment tant ; au pays tu pourrais chercher un emploi plus facile ; et puis, même dans le diocèse, ne pourrait-il pas être fait également du bien ? — Et autres propos semblables, même entendus de la bouche de personnes que l'on juge dignes d'estime et pleines de bonne foi, mais qui ne connaissent rien en matière de vocation. Allons donc, la maison ? voyons, la maison ? A la maison, je m'y suis rendu moi aussi, j'y suis resté un jour ou deux, j'ai accompli ce que j'avais à accomplir ; et, ensuite, je suis revenu à l'Oratoire. Et les parents me disent : — Tu pourrais rester un peu plus ; ici aussi il y a des jeunes qui ont besoin d'éducation ! — Mais, moi, je réponds : — Mon devoir m'appelle à l'Oratoire. S'il y a ici des jeunes qui ont besoin d'éducation, je suppléerai de quelque autre façon, fût-ce au moyen d'une autre personne ; mais, moi, je dois rester là où le Seigneur m'a placé ! —

Dans ce cas nous devons faire comme le Divin Sauveur, quand, à l'âge bien jeune de douze ans, il avait été perdu par sa Mère Marie et

par Joseph, son père putatif avancé en âge. Est-ce que, par hasard, ils ne l'aimaient pas, eux, de tout leur cœur ? Comme ils le cherchèrent ! Comme ils le pleurèrent ! Et quand à la fin des trois jours ils le retrouvèrent au temple, ils lui dirent : — Et pourquoi t'es-tu fait tant chercher ? Ne sais-tu pas que tout remplis d'affliction nous te cherchions ? — Et Jésus leur répondit : — Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas quelle était la volonté de mon Père ? *Quid me quærebatis ? Nesciebatis, quia in iis, quæ Patris mei sunt, oportet me esse ?* — C'est ainsi que, nous autres, nous devons répondre à ceux qui voudraient nous éloigner de l'état, du lieu, dans lesquels le Seigneur nous veut. — Ne savez-vous pas que, moi, je dois faire la volonté de mon Père Céleste ? Ne savez-vous pas que, moi, je dois penser à ce qui concerne la plus grande gloire de Dieu et non à mon père et à ma mère ? — A cette réponse, la Très sainte [Vierge] Marie, dit l'Evangile, garda le silence et se rappela bien ces paroles pour pouvoir les méditer.

Un jour Jésus prêchait à un très grand nombre de personnes et vinrent le trouver sa mère et ses frères, c'est-à-dire ses cousins, pour lui parler et il ne prêtait pas attention à eux. La Très sainte [Vierge] Marie ne put pas l'approcher et le fit avertir. Alors quelqu'un, en le tirant par le manteau, lui dit : *Mater tua et fratres tui quærunt te* [Ta mère et tes frères te cherchent]. — Mais qui est ma mère, qui sont ceux de ma famille ? — Et, les mains tendues vers la foule qui l'entourait, il s'écria : — Je vous dis en vérité que ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique, ce sont eux ma mère et mes frères. — C'est là une façon très éloquente pour indiquer que celui qui se met à la suite de Jésus Christ doit se détacher de ses parents.

Et puis je dirai personnellement à certains : pourquoi penser parfois à la situation en dehors de laquelle le Seigneur nous a tirés par sa miséricorde ? Dites un peu, mes chers fils ! Ici, ne sommes-nous pas plus éloignés de certaines occasions de pécher qui sont si abondantes dans le monde ?

— Ah, que oui !

— Donc, si nous voulons un endroit plus éloigné du péché, recherchons l'Oratoire.

— Ici, est-ce que je tombe encore dans certains désordres, dans lesquels je tombais lorsque j'étais dans le monde ?

— Ah, que non !

— Donc, recherchons cet endroit retiré, loin des mauvaises compagnies.

— Ici, est-ce que je n'ai pas une plus grande facilité de pratiquer le bien, de faire des visites à l'Eglise, de passer une demi-heure en méditation, de m'approcher des Sacrements sacrés.

— Oh, que oui !

— Donc, si nous voulons sauver notre âme, l'éloigner des dangers, allons vers notre Congrégation, qui est un endroit tout à fait retiré et défendu par rapport au monde et le lieu le plus opportun pour nous assurer la vie éternelle. —

Mais quand on est dans la Congrégation il faut être sur ses gardes pour ne pas perdre la vocation, pour ne pas retirer le pied du chemin commencé.

— Et peut-on perdre la vocation ? — demandera-t-on. Et je réponds qu'il est sûr qu'on peut la perdre. La vocation est une perle précieuse. C'est la perle de l'Evangile : un homme la cherche, la trouve et pour l'acheter il vend tout ce qu'il possède. Si quelqu'un a une perle, un diamant, pour ne pas la perdre, il la conserve sous bonne garde. Si celui qui a cette pierre précieuse s'approchait du bord de la mer et la jetait dans les flots, ou bien la mettait sous ses pieds et la piétinait en la salissant de boue, et du fait qu'elle est si petite la faisait pénétrer entre les grains de sable ou les mottes de terre ; ou encore la lançait dans une mare profonde, où elle se perdrait au fond dans la boue, cette brillante pierre précieuse serait perdue, et de lui plus personne ne prendrait soin, parce que par sa faute il a perdu sa richesse. C'est ainsi que nous devons tâcher de tenir le plus grand compte de notre vocation, qui est appelée par les Saints Pères : la perle qui est cachée dans la religion et qui se trouve dans le religieux qui observe bien ses Règles. Dieu serait indigné contre nous en nous voyant la gâcher, parce que ce serait faire fi du trésor le plus précieux.

Nous devons aussi aimer beaucoup la vie retirée. Non seulement ne pas gâcher notre perle, mais nous garder de l'exposer ouvertement à la face du monde, mais la conserver sous bonne garde pour ne pas la perdre. Si quelqu'un possédait une pièce d'argent ou d'or de grande valeur et allait au milieu de la place du marché et se mettait à crier : — Oh, regardez la belle chose que j'ai, moi ! — aussitôt quelque fripouille ou quelque pickpocket chercherait à se l'approprier. Mais si, lui, il ne dit rien à personne et s'il la cache jalousement dans ses vêtements, personne ne le sait et bonsoir, on n'en parle plus. Lui-même, il ne court plus le danger de perdre ce petit trésor qu'il possède. *Deprædari desiderat, qui thesaurum publice portat in via* [Il désire être dépouillé celui qui porte publiquement en chemin son trésor]. C'est ainsi que nous devons faire, nous autres : conserver sous bonne garde notre vocation religieuse, afin que le démon, qui ne cherche rien d'autre que notre ruine, n'ait pas le champ libre pour nous la faire perdre. Ne pas demander conseil çà et là, ne pas la faire connaître à quelqu'un qui pourrait nous en détourner. Il faudrait aller jusqu'à la cacher parfois aux membres de la famille eux-mêmes, si c'était possible, spécialement lorsqu'il s'agit de prendre notre décision, parce que *inimici hominis domestici eius* [Les ennemis de l'homme sont les gens de sa maison]. Mais surtout ne pas être mondain et ne pas être attaché aux affections sensibles et aux affections familiales.

Pour ma part, je veux encore vous faire entendre quelques mots sur le vœu de pauvreté.

— Oui, mais !... oui, mais !... diraient quelques-uns ; moi, je resterais volontiers dans la Congrégation, si j'avais une chambre un peu mieux arrangée, si j'avais une occupation davantage à mon goût, etc., etc. — Mais dites-moi : lors de la retraite spirituelle quel vœu avez-vous fait ? Le vœu de pauvreté. Et à qui ne plairait-il pas d'être pauvre de cette manière, à savoir qu'il ne lui manque rien ? Cela serait berner le Seigneur. Certains se glorifient d'être pauvres. — Oh, moi, j'ai fait le vœu de pauvreté ! — Mais en venant à ce qui découle de cette pauvreté, ils n'en veulent rien savoir. Parfois le vin ne sera pas très bon, il y aura de l'eau dedans ; et on n'a pas de patience, on ne veut pas supporter cette mortification. — Mais s'il n'y avait pas d'eau dedans, il serait meilleur, disent-ils. — Je le concède ; mais si nous voulons

être pauvres, il faut aussi que nous supportions quelques abstinences. Un pauvre qui aurait toujours la possibilité de boire du vin, fût-il médiocrement bon, estimerait qu'il a de la chance. Allons donc ! nous ne sommes pas de ceux qui aiment la pauvreté en paroles, mais n'aiment pas les compagnons de la pauvreté.

En ce qui concerne le vœu d'obéissance. — Mais il y a cet autre Supérieur qui ne peut pas me voir ; quand il sait qu'une chose me plaît, il ne me la donne pas, et quand il sait qu'une autre chose me déplaît, il fait exprès de me la commander. — Et vous n'avez pas fait le vœu d'obéissance ? Or, quand, vous, vous avez fait ce vœu, vous avez sacrifié au Seigneur votre volonté et donc vous devez faire tout ce que le Supérieur vous commande. Cela vous plaît ? Tout va bien. Cela vous déplaît ? n'est pas de votre goût et vous répugne ? Tout va encore mieux ; nous préparons pour nous de plus grands mérites devant Dieu. Mais nous ne devons pas accomplir l'obéissance en ayant la mine allongée comme le font certains ; nous devons tout faire volontiers avec un visage joyeux, en sachant que ce que nous commandent les Supérieurs, est la même chose que ce que commanderait le Seigneur. Voyez-vous, un petit déjeuner que l'on prend par obéissance vaut davantage que n'importe quelle mortification que l'on choisit de faire selon sa propre fantaisie. Parfois un Supérieur commande un travail à quelqu'un, et celui-ci ne le fait qu'à moitié ; le Supérieur vient voir et le trouve ni fait ni à faire, et il en reste tout triste, et pendant la nuit entière il pense à la façon dont il pourra y porter remède, et le pauvre Directeur, avec les nombreuses affaires qu'il a entre les mains, doit concentrer sur ce point toute sa réflexion, à cause d'un petit monsieur qui a voulu n'en faire qu'à sa tête.

Le troisième vœu que vous avez fait est celui de la chasteté. Oh, comme est belle cette vertu ! Je voudrais employer des journées entières pour vous en parler, mais je vois que le temps me manque pour cela. Oh, si les Salésiens pouvaient tous l'observer en la maintenant exempte de la moindre petite tache ! C'est la vertu la plus jolie, la plus splendide et en même temps la plus délicate de toutes. Il est si facile de la perdre, si l'on n'emploie pas les moyens nécessaires pour la conserver ! Il est si facile de la ternir, si l'on ne met pas en pratique les précautions que les Supérieurs et les Règles suggèrent ! Nous devons, nous autres, apporter le plus grand soin pour nous garder purs et saints devant Dieu. Nous devons prêter attention au premier souffle léger de tentation : mortifiez-vous dans certains attraits un peu sensibles, soyez réservés en certaines paroles un peu malséantes, ayez en horreur certaines amitiés un peu enivrantes ainsi que certains livres un peu susceptibles d'exciter l'imagination. Et puis nous devons ne pas accorder la liberté aux sens ; et si le démon, en profitant de quelque moment où, nous autres, nous sommes oisifs, de quelque précaution négligée, de quelque imprudence commise pour avoir transgressé les Règles, lance contre nous un assaut à l'improviste, ne nous laissons pas ébranler, ne renonçons pas à notre gloire en disant : — Une seule fois ! Je ne le ferai que cette seule fois. Il y a si longtemps que je résiste ! Puis je remettrai tout en ordre. — Ah ! Ah ! *Abyssus abyssum invocat* [L'abîme appelle l'abîme ; une faute en entraîne une autre].

Et si quelqu'un s'était laissé vaincre par le démon ? Attention, ne pas faire le premier faux pas après cette misérable aventure. C'est un grand faux pas, qui est même très fatal, celui de ceux qui, s'il leur arrive quelque mal-

heur, changent de confesseur. Personnellement, je ne trouve rien d'autre qui fasse plus de mal, car ici il ne s'agit pas seulement de recevoir l'absolution, mais il s'agit de direction. N'importe quel confesseur pourra vous donner l'absolution, mais comment voulez-vous que puisse vous diriger celui auquel vous racontez seulement les choses ordinaires et auquel, s'il y a une chose plus grave, vous ne la racontez pas ? Quel jugement pourra-t-il donner sur certains manquements que, du fait qu'il n'a pas d'autre information, il pourra juger légers et qui, pourtant, sont la cause de ce que, vous-mêmes, vous cachez ? Quels moyens spirituels pourra-t-il vous indiquer, quels conseils vous suggérer, si, en vous croyant tels que vous le dites, il estime être du scrupule ce qui est du consentement, de l'étourderie ce qui est la conséquence de ce qu'il ne sait pas ? Que diriez-vous d'un malade qui ne découvre à son médecin ordinaire qu'une partie de sa maladie, mais de l'endroit où se trouve le cancer, où se situe la véritable plaie, il ne dit rien ? Il parle d'un peu de fatigue dont il se sent épuisé, d'un peu de mal de tête ; mais, sur la forte fièvre qu'il a eue la veille, il garde le silence. Le médecin donnera quelques remèdes palliatifs, mais le lendemain la fièvre reviendra et le malade part vers l'autre monde. Ah, écoutez ! Le meilleur remède pour guérir dans ces cas-là, le frein le plus solide pour éviter de faire des chutes ultérieures, c'est de se confesser à son confesseur habituel.

Du reste, moi, je voudrais que vous autres, tous, jeunes gens, jeunes abbés et prêtres, vous ne passiez pas un seul jour sans demander d'une manière spéciale au Seigneur la grâce de pouvoir conserver cette belle vertu et particulièrement après la sainte Communion ou la sainte Messe. L'implorer sans cesse comme la plus grande des grâces. Lorsque nous la demandons avec beaucoup d'insistance, tandis que nous avons en nous Jésus dans le Saint Sacrement, il me semble presque pouvoir dire que le Corps de Jésus, que le Sang de Jésus, s'incorporent en nous, se mêlent à notre sang et que rien de désordonné ne pourra se produire en nous.

Le "mot du soir" du jour des Morts est digne d'être mis en relief d'une façon particulière. Après avoir annoncé finalement la reprise régulière des cours, il présente et illustre pour ses jeunes les trois articles fondamentaux de son programme éducatif : fuite du péché, confession fréquente, communion fréquente. Au sujet de la fréquentation des Sacrements il est beau de voir avec quelle calme simplicité et en quels termes péremptoires il exprime quelle a toujours été sur ce point, alors très délicat, sa manière de penser.

Je dois vous donner quelques nouvelles. Demain commencera l'horaire régulier. Certains se lamentaient déjà : — Y a trop de récréation, trop de promenades, peu d'étude ! — Demain donc tout le monde sera satisfait. Cependant, des moments de récréation, il en reste encore en abondance et, à ces moments-là, que chacun s'amuse aussi.

Mais il ne suffit pas que commence l'horaire régulier. Rappelez-vous la raison pour laquelle vous êtes venus ici : pour étudier. Donc il faut étudier. De mon côté j'étudierai la part qui m'incombe ; vous autres, étudiez la vôtre. Par conséquent, dès demain, mettre toute l'ardeur possible dans la fuite de l'oisiveté et dans la fuite du péché, deux choses nécessaires pour apprendre. Si vous saviez combien le temps est précieux ! Les sages disent que le temps est un trésor ; par conséquent, celui qui perd une minute de temps perd une partie de ce trésor. Il faut donc nous y mettre dès le début avec bonne volonté, pour qu'à la fin de l'année nous n'ayons pas à déplorer le temps perdu.

Toutefois sachez que la vraie sagesse vient seulement du Seigneur : et fuir l'oisiveté et bien occuper son temps ne servirait à rien, si vous conserviez en vous le péché. *Initium sapientiæ timor Domini* [La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse]. C'est pourquoi nous devons avant tout mettre bien en ordre notre conscience. *Sapientia non introibit in animam malevolam et non habitabit in corpore subdito peccatis* [La Sagesse n'entrera pas dans une âme qui médite le mal et n'habitera pas dans un corps asservi au péché]. Cette maxime était écrite sur un écriteau suspendu dans la salle d'étude ; je ne sais pas s'il y est encore ; mais, s'il ne s'y trouve plus, que Don Durando en fasse accrocher un autre.

Et toujours je répéterai ici le même avis que j'ai l'habitude de donner au début de l'année : *Confession fréquente et communion fréquente.*

Quant à la confession fréquente, je ne vais pas, moi, vous fixer le jour précis : parmi les Saints Pères, les uns disent chaque semaine, les autres tous les quinze jours ou une fois par mois. S[aint] Ambroise, S[aint] Augustin sont d'accord pour dire : tous les huit jours. Pour ma part, je ne vous donne personnellement aucun conseil spécial ; je vous dirai seulement de rencontrer le confesseur, quand en conscience vous regrettez quelques péchés. Certains peuvent rester huit, dix jours sans tomber dans la moindre faute, d'autres quinze et d'autres même vingt. Mais certains peuvent rester trois ou quatre jours et ensuite soudain tomber dans le péché : et donc que ceux-là s'approchent encore plus fréquemment de la sainte confession, à moins que ce ne soit que des vétilles. Le catéchisme dit de s'approcher une fois par mois ou tous les quinze jours. S[aint] Philippe Néri disait et recommandait de se confesser chaque semaine. C'est ce que pratiquait S[aint] Louis. Maintenant, celui qui ne veut pas penser beaucoup à son âme, qu'il aille une fois par mois ; celui qui veut la sauver, mais ne se sent pas tellement ardent, qu'il aille tous les quinze jours ; ensuite celui qui voudrait arriver à la perfection, qu'il aille chaque semaine. Davantage non, sauf si quelqu'un avait quelque chose qui lui pesât sur la conscience.

Quant à la communion fréquente, je ne veux pas, moi, vous en prescrire le rythme, mais je veux toutefois vous raconter une anecdote. Cependant, avant, regardons la montre, pour voir s'il n'est pas trop tard... Il n'est que neuf heures et huit minutes. Ce que je veux vous dire est à propos de faits que l'on raconte en cinq minutes. Il y avait un certain homme habitué à aller se confesser à S[aint] Vincent de Paul, mais cela ne lui plaisait pas de s'adresser souvent à ce confesseur, parce qu'il lui ordonnait la communion fréquente et insistait pour qu'il allât plusieurs fois dans la semaine. Cet

homme, las de cette exigence, s'avisa de changer de confesseur et de s'adresser à un autre. L'ayant trouvé, il lui dit : — Sachez que j'avais personnellement l'habitude de m'adresser au Père Vincent ; mais il m'ordonna la communion presque tous les jours. Cela ne me plaît pas et je suis venu vers vous pour recevoir votre conseil. —

Ce confesseur, qui sans doute ne prêtait pas attention au mal qu'il faisait, lui répondit : — Tu as raison, mon fils. A quoi sert une si grande fréquence ? Commence par peu. Il suffit de s'en approcher une fois par semaine.

Un peu de temps ayant passé, il conseilla à son pénitent de s'approcher seulement une fois tous les quinze jours pour la raison qu'il pourrait mieux se préparer. Finalement en progressant sans cesse dans son faux système de direction, je ne sais pas pour quel motif, peut-être parce qu'il le voyait tomber dans les mêmes défauts, ou peut-être pour ne pas l'avoir cru capable d'acquérir assez de vertu, il finit par lui dire de communier une fois par mois.

Le pauvre homme suivait ses conseils. Et qu'en advint-il ? Tout d'abord en peu de temps il délaissa totalement la communion et allait seulement se confesser. Ensuite il commença à fréquenter les théâtres, puis les festins, les bals, et les autres réceptions enivrantes. Il finit par abandonner la confession et à se livrer à une vie licencieuse.

Mais ayant passé quelque temps dans les désordres, en ne se sentant plus content comme avant et d'autre part agité par les remords de ses fautes, il revint vers S[aint] Vincent et lui dit : — Ça va mal, Père Vincent, ça va mal !

— Et pourquoi, mon fils, lui répondit S[aint] Vincent, n'êtes-vous plus venu me trouver ?

— Parce que le dégoût me vint pour la communion fréquente et je voulus changer de confesseur pour aller communier plus rarement. Mais je vois qu'en délaissant la communion, je délaisse aussi la piété, je deviens pire, et j'ai fini par ne plus aller me confesser. C'est pourquoi dorénavant je veux suivre votre conseil et m'approcher souvent de la sainte communion. —

Et il se confessa à S[aint] Vincent, fit bien les choses qui le concernaient, commença à mener une bonne vie, peu à peu fréquenta de plus en plus les sacrements et redevint la pieuse personne qu'il était auparavant.

Pour ma part, je vous recommande la même chose. Tous ont besoin de la communion : les bons pour se maintenir bons, et les mauvais pour devenir bons ; et ainsi vous acquerrez cette vraie sagesse qui vient du Seigneur. Donc je vous répète : fuite de l'oisiveté, fuite du péché, confession fréquente, communion fréquente. Et bonne nuit.

Au début de chaque année scolaire les éducateurs sagaces sont douloureusement obligés de toucher du doigt que les vacances font toujours leurs victimes. Ce sont des jeunes que les mauvaises compagnies ou d'autres occasions dangereuses ont malheureusement transformés par rapport à ce qu'ils étaient auparavant ; donc si l'on veut prévenir le scandale et inspirer une crainte salutaire chez ceux qui

ne sont pas bien intentionnés, il faut faire violence à son propre cœur et donner quelques exemples solennels. Cette prophylaxie entrait dans la méthode de Don Bosco ; en effet, pendant le mois de novembre furent renvoyés de l'Oratoire trois parmi les plus grands de la classe de seconde, classe dans laquelle se manifestaient des symptômes peu encourageants. Avec combien de supplications ces imprudents ne tentèrent-ils pas de faire révoquer la décision ! L'un d'eux, de Palazzolo sull'O[g]lio, après avoir parlé avec Don Bosco, alla se jeter aux pieds du bon directeur adjoint, Don Lazzero, entre les mains de qui avait été placée la décision. Il pria, supplia pour être gardé comme étudiant, comme apprenti, comme domestique ou homme de service dans la maison, en déclarant qu'il était prêt à tout ce que voudraient les Supérieurs, pourvu qu'il restât à l'Oratoire. Que de larmes il versa, que de raisons alléguées pour émouvoir le Supérieur ! Puis il descendit chez le Préfet des relations extérieures, Don Bologna, pour renouveler avec lui la scène. Vu qu'il semblait sincèrement repenti, on finit par l'envoyer à Lanzo. Un deuxième, de Trinità, partit, mais revint de là-bas peu de jours après avec ses parents, et il y eut des pleurs et autres démêlés. Le père, une personne sage et cultivée, était presque sur le point de perdre la tête à voir son fils expulsé à cet âge et il courut le danger de tomber malade car il refusait de prendre de la nourriture. La compassion prévalut, mais le jeune fut envoyé à Borgo S[an] Martino, après avis préalable transmis au Directeur sur les antécédents. Le troisième, de Busca, après être resté un peu à la maison et avoir écrit inutilement quelques lettres, réapparut à moitié désespéré en compagnie des siens. Il lui fut accordé d'aller à Alassio, mais à condition qu'il n'y eût pas de diminution dans le prix de pension. Ce furent seulement les circonstances particulières, dans lesquelles se trouvaient ces pauvres garçons, qui conseillèrent de semblables arrangements apportés à une règle qu'on avait l'habitude d'appliquer avec rigueur.

Don Bosco ne se laissait jamais absorber par le souci des affaires de l'Oratoire ni par ses nombreuses préoccupations au point de ne plus penser également aux autres maisons. En effet, le 21 novembre, il alla rendre visite au collège de Borgo S[an] Martino, où il assista à la fête de Saint Charles, Patron titulaire, transférée au 23. Le 4 décembre, il rendit visite au collège de Lanzo, en en revenant la veille de l'Immaculée. Là-bas, il eut un rêve « différent de

l'habitude », comme l'indiquera Don Lazzero dans ses petites notes de chronique, quand il en aura entendu le récit. Le 12 du même mois le Bienheureux se rendit à Trinità, pour la visite de cette petite maison récemment ouverte.

Une lettre de fin novembre nous le montre plein de sollicitude pour la maison du Torrione à Vallecrosia.

Mon cher D. Cibrario,

J'ai reçu ta lettre et celle du Prof[esseur] D. Boido et vous me faites plaisir en me donnant des nouvelles telles qu'elles sont. Cela servira pour la ligne de conduite à suivre.

D. Rua va s'en occuper et le plus tôt possible vous aurez un maître d'école pour vous aider. Quant à moi, je partirai pour la Ligurie aussitôt après les Très s[aintes Fêtes de] Noël et je ferai un arrêt non précipité au Torrione. Mademoiselle Letizia sera accueillie à Mornese à n'importe quel moment avec sa petite sœur (1). Pour tout ce qui concerne l'intérêt, qu'on nous laisse faire tout, à moi et à M. Lavagnino Père. Nous boirons une de ses merveilleuses bouteilles et, après, toutes les affaires seront réglées. Dis à Mgr Viale d'allumer le feu pour construire l'Eglise du Torrione ; moi, j'apporterai un peu de Bosco (2).

C'est une très grande désolation que la maladie de Mgr l'Evêque. Ici la maison prie pour Lui et nous espérons que dans son âge respectable Dieu voudra bien nous le conserver encore. Dis bien des choses de ma part à nos Sœurs, à Monsieur et à Madame Lavagnino, et à tous tu communiqueras une bénédiction spéciale de la part du Saint-Père. *Amen.*

Crois que je suis en J[ésus] C[hrist] un

Turin, 29-11-1876.

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

A Don Bosco, toujours soucieux de chercher des subsides de tous côtés pour les nécessités de l'Oratoire, les fréquents voyages firent sentir l'intérêt d'obtenir de nouveau les réductions, comme par le passé, sur les chemins de fer, tant pour lui-même que pour les jeunes. C'est pourquoi il écrivit dans ce double but au Ministre des Travaux Publics et une autre au Directeur Général des chemins de fer. A Son Excellence Zanardelli, il disait :

---

(1) Mademoiselle Letizia Lavagnino se rendit à Mornese pour prendre part à une retraite spirituelle. Elle et sa sœur, moins âgée qu'elle, allèrent plus tard à Nizza-[en-Montferrat], la première comme postulante et la seconde comme pensionnaire. La maison de Vallecrosia reçut les meilleurs secours de la famille Lavagnino.

(2) Il plaisante sur le double sens ; *bosco*, en piémontais italianisé, signifie « bois ».

Excellence,

Je recours à V[otre] E[xcellence] pour une affaire qui concerne exclusivement le besoin de la classe du peuple la plus indigente.

Pour chercher des offrandes avec lesquelles il me soit possible d'entretenir ces garçons que j'héberge, au nombre de plusieurs milliers, pour aller les prendre ou les reconduire chez eux en chemin de fer, je me trouve dans la nécessité de dépenser une belle somme d'argent, qui servirait pour le pain quotidien de ces mêmes enfants.

Par le passé, quand les chemins de fer étaient administrés par l'Etat, le gouvernement accordait les transports gratuits pour moi et pour une personne qui m'accompagnait ; pour les jeunes d'autre part il accordait des places à demi-tarif pour tous ; et totalement gratuites pour ceux qui étaient envoyés par les Autorités Gouvernementales.

Mais, ces faveurs ayant alors été entièrement supprimées, je demande en suppliant qu'au moins soit accordé un billet de faveur pour moi et pour un accompagnateur sur les chemins de fer d'Italie, afin de faire face ainsi à un besoin qui se fait de plus en plus sentir parmi les enfants qui en nombre croissant sont mis en danger et laissés à l'abandon.

Je peux assurer à V[otre] E[xcellence] que le bienfait imploré aboutit tout entier au profit de ces jeunes, qui, s'ils ne sont pas aidés efficacement, se trouvent sur la route qui les conduit à des dangers et sont sur le point de faire recevoir des plaintes par les autorités publiques, et peut-être d'être conduits dans les lieux de détention et de punition.

Persuadé que V[otre] E[xcellence] daignera prendre en bienveillante considération tout ce que j'ai exposé ci-dessus, je prie Dieu de Vous rendre heureux, tandis que j'ai le grand honneur de me déclarer

De V[otre] E[xcellence]

Turin, 4 *Décembre* 1876.

Très hum[ble] *Serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

De la lettre au Directeur Général des chemins de fer, il nous est resté seulement cette ébauche, que le secrétaire devait mettre au propre, en la complétant avec les formules d'usage.

Très illustre M. le Commandeur,

La méritante Direction des Chemins de fer de la H[aute] I[talie], en tenant compte de tout ce que nous faisons pour les enfants indigents ou laissés à l'abandon, membres de la famille d'agents ou d'employés des chemins de fer, a l'habitude d'accorder l'abonnement gratuit sur les lignes qui ne sont pas de la propriété de l'Etat, restant à payer seulement la taxe gouvernementale.

J'espère que V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] voudra bien continuer envers moi la même charitable faveur ; et même, vu la gêne particulière où se trouve cet Institut, et la multitude des garçons qui y sont accueillis, je vous prierais

d'étendre cette faveur sur tout le Réseau de la Haute Italie. Au cas cependant où cela ne pourrait pas être obtenu, j'accepte avec gratitude le bienfait des autres années, en donnant l'assurance de toujours faire, comme par le passé, bon accueil à ces jeunes qui, par n'importe quel membre de votre Direction, me seraient recommandés…

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

Reprenons le fil du récit des événements de l'Oratoire. Le Bienheureux voulut annoncer lui-même à toute la communauté le commencement de la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée. Pour la seconde fois il fit mention de Dominique Savio ; mais alors il mit en œuvre une remarquable vigueur d'expression et compléta un détail biographique auquel il avait fait très brièvement allusion dans la *Vie*. Don Bosco y dit au chapitre XVII : « On peut dire que toute la vie de Dominique est un exercice de dévotion envers la Très sainte [Vierge] Marie. Et il ne se permettait pas de laisser échapper la moindre occasion de lui rendre quelques hommages. En l'année 1854, par le Chef suprême de l'Eglise, est définie comme dogme de foi l'Immaculée Conception de Marie. Savio désirait ardemment rendre, parmi nous, vivante et durable la pensée de cet auguste titre en usage dans l'Eglise qui fut donné à la Reine du Ciel. — Quant à moi, je désirerais, avait-il l'habitude de dire, faire quelque chose en l'honneur de Marie, mais le faire vite, car je crains que le temps ne me manque — ». Puis le Biographe passe à parler de la Compagnie de l'Immaculée Conception, imaginée et réalisée par Savio. Au sujet de la même solennité Don Bosco avait écrit au chapitre VIII : « Savio était l'un de ceux qui se sentaient brûler du désir de la célébrer saintement. Il écrivit lui-même neuf efforts spirituels, c'est-à-dire neuf actes de vertu à pratiquer, en en tirant au sort un par jour. Il se prépara et fit pour le plaisir de son âme la confession générale, et s'approcha des Sacrements sacrés avec le plus grand recueillement ». Voici donc comment il parla le soir du 28 novembre.

Demain commence la neuvaine de l'Immaculée Conception, et j'aurais le désir qu'elle soit faite par vous avec la plus grande ardeur possible. Matin et soir, vous entendez toujours chanter : « Bénie soit la Sainte Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu ». C'est une

prière que font les fidèles en l'honneur de la Très sainte [Vierge] Marie ; mais l'Eglise, pour glorifier son Immaculée Conception, a établi une solennité, avec une neuvaine que, nous tous, nous commencerons demain et, comme j'espère que le Seigneur voudra, nous achèverons, non toutefois sans avoir reçu quelques grâces extraordinaires.

Personnellement, je me rappelle encore, comme si c'était maintenant, ce visage hilare, angélique de Savio Dominique, si docile, si bon ! Lui, il vint devant moi la veille de la neuvaine de l'Immaculée Conception et tint avec moi un dialogue qui est écrit dans sa *Vie*, mais plus brièvement, que beaucoup auront déjà lu et que les autres ont l'occasion de lire. Ce dialogue fut très long. Lui, il m'a dit : — Je sais, moi, que Notre-Dame accorde de grandes grâces à celui qui fait bien ses neuvaines.

— Et toi que veux-tu faire pour Notre-Dame en cette neuvaine ? lui ai-je demandé, de mon côté.

— Je voudrais, quant à moi, faire beaucoup de choses.

— Et ce serait lesquelles ?

— Tout d'abord, pour ma part, je veux faire une confession générale de ma vie pour tenir bien préparée mon âme. En deuxième lieu, je veux tâcher d'exécuter avec exactitude les efforts spirituels qui, pour chaque jour de la neuvaine, seront donnés la veille au soir. Et puis je voudrais me comporter pendant toute cette période de manière à pouvoir faire ma communion chaque matin. — Et il se tut, mais comme quelqu'un qui n'a pas encore fini son discours.

— N'as-tu plus rien d'autre ? ai-je repris de mon côté.

— Oui : j'ai encore quelque chose.

— Et quelle est cette chose ?

— Je veux faire une guerre meurtrière au péché mortel.

— Et quoi d'autre ?

— Je veux tant et tant prier la Très sainte [Vierge] Marie et le Seigneur, de me faire plutôt mourir que de me laisser tomber dans un péché veniel contre la modestie. —

Il me donna ensuite un billet dans lequel était écrit : « Moi, je veux, comme première chose, faire une confession générale, puis prier la Vierge Immaculée de me conserver sans souillure, de sorte que je puisse tous les jours m'approcher de la sainte Communion et de me faire mourir plutôt que d'avoir, moi, à tomber dans un péché mortel ». Et il maintint ses promesses, parce que la Très sainte [Vierge] Marie l'aidait. Et lui, ô mes chers fils, il avait votre âge, il était de chair et d'os comme nous, il avait les mêmes mauvaises inclinations que nous tous, il vivait dans ces mêmes lieux, il avait été éduqué dans le même Oratoire que vous, il étudiait dans la même salle d'étude et dans les mêmes classes, il dormait dans vos dortoirs, il mangeait le même pain que vous mangez, vous autres ; seulement il était un peu meilleur que nous et il nous a laissé un bon exemple.

Avec cela je ne veux pas dire maintenant que vous avez tous à faire la confession générale. Non ; ceci, je ne veux pas le dire. Mais, si

quelqu'un en avait besoin, s'il se rappelait quelque péché qu'il n'aurait pas encore confessé dans sa vie passée, moi, je l'exhorte à aller se confesser ; et si c'était une faute grave, il serait alors obligé de commencer depuis la dernière confession bien faite et, au fur et à mesure des confessions qui ont suivi, de confesser tous les péchés, ceux qui ont été avoués et ceux qui n'ont pas été avoués, jusqu'au moment actuel. Quelqu'un se lamente d'avoir toujours les mêmes désobéissances, les mêmes colères mal réprimées, les mêmes pertes de temps, les mêmes mauvaises pensées non aussitôt repoussées, les mêmes facéties et aussi les mêmes conversations et actions. En somme, confessions et péchés, péchés et confessions. Que ce garçon-là observe un peu sa vie dans la période après la dernière confession qu'il a faite. A-t-il déjà obtenu quelque amélioration ? On connaît l'arbre au fruit qu'il produit. S'il s'aperçoit qu'il a réalisé quelque amélioration, qu'il continue à progresser dans le bien ; mais s'il n'a réalisé aucune amélioration, qu'il reconnaisse que les confessions qui ne produisent pas de fruit, ne sont pas bonnes, que la faute vient de lui-même ; et qu'il cherche à se corriger, en réexaminant bien sa conscience, en faisant une confession générale et ensuite en se mettant avec toute l'ardeur voulue à faire mieux à l'avenir.

Toutefois quelque chose de bien accompli serait que fût faite cette confession générale, sinon par tous, du moins par un grand nombre. Ici, j'aurais beaucoup à dire au sujet des dispositions et de la manière de la faire, mais, pour ma part, j'ai l'habitude de résumer tout cela en ces mots : — Suppose que tu te trouves au dernier instant de ta vie et dis-moi un peu : que voudrais-tu faire alors ? Examine-toi au sujet de toutes les fautes que tu as commises, comme si tu te trouvais à l'agonie, sur le point de rendre compte au Seigneur de toutes tes actions, et ensuite fais aussi ta confession. —

Je suis persuadé que, pour la majeure partie, vous ajustez bien vos affaires ; mais je voudrais insister auprès de certains peu nombreux, afin qu'ils se mettent eux aussi avec toute l'ardeur possible à faire des confessions vraiment bonnes.

En conclusion, voici les deux seules choses que je vous suggère pour cette neuvaine : une bonne confession ; et ensuite faire chaque jour la sainte communion, sinon sacramentelle, au moins spirituelle, qui consiste en un vif désir de recevoir Jésus Christ dans notre cœur. Bonne nuit.

Au cours de la neuvaine, le soir du 3 décembre, il alla rencontrer les apprentis pour leur adresser un mot spécial, en évoquant à nouveau, c'était alors la troisième fois, le souvenir de Dominique Savio. Ses paroles pour les inciter à bien faire la neuvaine doivent avoir produit un bon effet, car Don Lazzero, dans sa bien maigre petite chronique, écrit à la page du 8 décembre : « Don Bosco se montra très satisfait des apprentis. Y contribua une visite qu'il leur fit personnellement pendant la neuvaine ».

Maintenant vous ne pourrez plus vous plaindre que Don Bosco ne vient pas vous trouver. Vous croyez, vous autres, que, moi, je parle, tous les soirs aux étudiants ; il n'en est pas ainsi ; depuis août, j'y suis allé deux fois. Et puis, une autre excuse : et c'est que la cloche pour les prières du soir sonne alors que nous avons encore à terminer le repas, et il n'y a plus le temps de venir jusqu'ici. Et puis, vous avez Don Rua et Don Branda, qui savent vous en dire des blanches et des rouges*.

Mais si, moi, je ne viens pas vous trouver, venez, vous autres, me trouver ! Les étudiants savent venir me trouver à la sacristie, et je suis content que viennent aussi quelques apprentis : mais en cela les étudiants vous mangent en salade, comme on dit ici à Valdocco [ne font de vous qu'une bouchée]. Eh bien, vous, prenez votre revanche : — Don Bosco ne veut pas venir nous trouver ? Et nous saurons, nous, aller le trouver ! —

Une chose que je voulais vous dire, c'est que nous sommes dans la neuvaine de l'Immaculée Conception, et je vous dis ce que j'ai déjà dit aux étudiants le premier jour de la neuvaine : que chacun de vous tous, après cette fête, tâche d'avoir bien ajusté les affaires de son âme. Si quelqu'un avait quelque embarras spirituel, quelque chose de pas clair à ajuster, qu'il ne laisse pas s'échapper cette occasion de la fête de l'Immaculée, s'il ne veut pas mettre son âme en danger de se damner. Avec cela je ne veux pas dire que vous avez tous à faire la confession générale ; ce n'est pas ceci ; au contraire, à ceux qui l'auraient déjà faite, il ne convient même pas qu'ils la refassent ; mais que chacun de vous tous fasse une confession selon le besoin de sa conscience. Aurait besoin d'une confession générale celui qui, en allant se confesser, confesserait toujours les mêmes fautes. Quelqu'un vient et se confesse d'un mensonge, et à l'exception d'aucune, toutes les fois qu'il vient, il s'accuse de mensonges ; chaque fois qu'il se confesse, il a toujours à s'accuser de désordres produits à l'église, de désobéissances ou de manques de respect envers les personnes chargées de l'assistance, de conversations malhonnêtes, de plaisanteries et de facéties scandaleuses, de mauvaises habitudes. Et ces confessions seront-elles toujours bien faites ? Pour ma part, je réponds avec les paroles de l'Evangile. C'est au fruit qu'on connaît la plante. Si toutefois les confessions ne produisent pas de fruit, il y a beaucoup à craindre que, si elles ne sont pas sacrilèges, elles ne soient au moins nulles. Il faudra alors sonder son cœur et chercher en lui la cause de cette situation, s'il y a un manque d'examen, de contrition ou d'autre chose ; et, après avoir ensuite effectué une bonne confession, rompre tous les liens qui peuvent nous tenir attachés au démon.

Il y a un autre cas où quelqu'un devrait faire la confession générale, et c'est quand ce personnage aurait par malheur gardé délibérément le silence pour un péché mortel en confession, et, la fois suivante où il alla se confesser, l'aurait encore omis et, ainsi, aurait laissé passer Pâques, Noël, la Fête-Dieu et des années entières avec une série continue de confessions mal faites. Cela, moi, je ne le suppose chez aucun d'entre vous ; mais s'il y en avait un, qu'il

---

* *des blanches et des rouges* : ce qui est "pur, bien et permis" (blanc comme neige, vêtement blanc du Baptême, carte blanche) et ce qui est "mal et interdit" (feu rouge, carton rouge, corrections en rouge).

ne laisse pas cette fête passer sans mettre en bon état sa conscience, s'il ne veut pas courir le danger de se damner éternellement. Qu'il aille, et qu'il se confesse de la faute cachée, qu'il refasse toutes les autres confessions qui ont suivi l'omission de sa faute, et qu'il recommence une vie nouvelle.

Savio Dominique est venu me parler la veille de la neuvaine de l'Immaculée Conception, et il m'a dit : — Je voudrais, moi, bien faire cette neuvaine.

— Et je suis content que tu la fasses bien, lui ai-je répondu.

— Et que devrais-je faire ?

— Regarde ; accomplis bien toutes les pratiques de piété.

— D'accord, mais je voudrais faire autre chose, ajouta Savio.

— Approche-toi plus fréquemment de la sainte communion.

— Cela aussi j'espère le faire, et avec l'aide du Seigneur j'espère m'approcher tous les jours ; mais je voudrais faire autre chose encore.

— Et que voudrais-tu faire pour Notre-Dame ?

— Je veux faire une confession générale et après renouveler à Notre-Dame cette promesse déjà tant de fois répétée de ne jamais porter un regard, ou de ne pas entretenir une pensée, fût-elle la moindre, contraires à la vertu de pureté. —

Si Savio Dominique était attentif à observer la loi de vie chrétienne en tout, sur ce point il l'était au plus haut degré. Il fit sa confession générale pour la grande édification de tous ceux qui le virent.

Veillez, vous aussi, à bien faire, autant que vous le pouvez, cette neuvaine sur l'exemple de Savio Dominique. Est-il donc nécessaire que vous deviez faire tous la confession générale ? Non, comme je l'ai dit au début ; je ne veux pas cela ; si toutefois quelqu'un en avait besoin, qu'il ne laisse pas s'échapper l'occasion de cette belle fête. Et si l'un de vous le jour de l'Immaculée ne pouvait pas encore bien ajuster les affaires de sa conscience, qu'il vienne donc les autres jours qui suivront jusqu'à dimanche, car, personnellement, je me trouverai toujours prêt à le recevoir dans la sacristie. Mais, par charité, qu'il n'y ait personne qui détourne les autres de la confession !

Une autre chose que je voulais vous dire, c'est que, tous, vous vous vouliez du bien entre vous, que vous vous aimiez pour vous faire du bien réciproquement, pour vous donner le bon exemple, pour vous donner de bons conseils. Mais que, jamais de la vie, il n'y ait de ces amitiés qui malheureusement sont nouées pour se donner réciproquement l'occasion de tomber dans le péché, pour tenir des conversations malhonnêtes, pour être des assassins de l'âme, l'un tuant celle de l'autre. Tels sont précisément ceux qui vont ensemble pour faire du mal, pour effectuer des larcins, comme justement j'ai entendu dire que cela se produisait depuis quelque temps, pour ma grande peine. On vole au jardin, au réfectoire, à la cuisine ; et même l'infirmier doit rester bien attentif à ce que l'on ne lui emporte pas ce qu'il tient en réserve pour les malades. On a même vendu des serviettes de toilette, des chemises, sûrement volées. Sommes-nous donc dans une maison de voleurs ? Quelques-uns ont déjà été renvoyés de l'Oratoire pour ces choses-là. Ce n'est pas que, moi à présent, je doute de l'un ou l'autre d'entre vous, mais c'est seulement pour avertir ou prévenir ceux qui en auraient besoin.

Encore une autre chose et après je vous laisse. Vous dites toujours, vous, que vous aimez Don Bosco, mais, cet amour, il s'agit de le montrer par des faits. Si on vous interroge : — Aimes-tu Don Bosco ?

— N'en doutez-pas ! — répondez-vous aussitôt. Mais est-ce, par hasard, cela que veut Don Bosco ? Non, non ! Voici quels sont les amis de D. Bosco, ceux-là et aucun autre : *Tous ceux qui avec lui s'emploient à sauver leur âme.* Ceux-là sont, et personne d'autre, les vrais amis de Don Bosco. Si Don Bosco se donne tant de mal pour sauver vos âmes, qui pourtant ne sont pas *les siennes*, il faudra bien que, vous autres, vous vous mettiez avec ardeur à coopérer au salut de *votre* âme, de laquelle Don Bosco est responsable devant le Seigneur. En attendant, pour ma part, je prierai sans cesse le Seigneur et la Bienheureuse Vierge de vous conduire tous au paradis. Bonne nuit.

Après la fête de l'Immaculée il y eut une petite nouveauté, qui offrit à Don Bosco l'occasion de faire entendre sa chère parole. Le grand nombre des novices obligea à leur procurer une nouvelle salle d'étude, qui eût beaucoup plus de volume que l'autre. En elle fut placée une belle statue de la Très sainte [Vierge] Marie. Pour l'inauguration de la salle et pour la bénédiction de la pieuse sculpture les novices préparèrent une petite séance récréative et culturelle, à laquelle ils invitèrent Don Bosco. Pour sa part, non seulement il accueillit de bon gré l'invitation, mais il voulut y voir réunis pour une conférence générale tous les Confrères salésiens de l'Oratoire. Donc, le soir du dimanche 10 décembre, environ deux cents personnes se trouvaient rassemblées dans la salle d'étude du noviciat, devant [la statue de] Notre-Dame, dressée sous un joli baldaquin et totalement entourée de lumières et de fleurs. C'était la première petite fête que les novices organisaient de leur propre initiative ; c'est pourquoi sur le visage de tous brillait la joie la plus vive. Après l'entrée de Don Bosco et l'invocation de l'Esprit Saint, les chanteurs exécutèrent un hymne de circonstance ; puis le Serviteur de Dieu, ayant revêtu le surplis avec l'étole, se servit des prières rituelles pour bénir la statue. Quand cela fut effectué, il s'assit auprès du petit autel installé devant cet objet d'art représentant la Bienheureuse Vierge, et ensuite il parla ainsi :

Nous, nous ne sommes plus des enfants, mais nous sommes dans une école de philosophes et nous savons bien que, moi maintenant, je n'ai pas béni Notre-Dame, mais un objet qui représente Notre-Dame. Nous savons aussi qu'en respectant cette statue, nous voulons, quant à nous, rendre hommage à la Vierge Marie, qui est représentée par cette statue. Le monde nous juge mal et spécialement les protestants sont opposés à ces pratiques qu'ils taxent d'idolâtrie, et, pour nous réfuter, ils nous présentent ce texte de la sainte Bible : *Tu ne te feras ni image ni statue.* Mais, nous autres, nous ne sommes pas niais au point de boire de l'eau à la place du café ; ainsi donc nous avons la faculté de comprendre et de juger.

De notre côté, nous posons le principe : *Un seul Dieu tu adoreras* : et avec cela sont exclus tous les autres. Cette base étant posée, que peuvent encore objecter les Protestants ?

Comment donc devrons-nous interpréter ce passage de l'Ecriture Sainte ? Il s'interprète ainsi : Tu ne te feras ni statue, ni image d'animaux ou d'autre chose pour l'adorer. Voici qu'est dit : *pour l'adorer* ; et ce n'est pas pareil que vénérer ni respecter.

L'adoration est désignée en grec par le mot *latreia* [latrie]; il veut dire ici : culte suprême, suprême service, service effectué près de quelqu'un avec qui on vit comme en famille ; c'est le service que nous effectuons pour Dieu seul.

Au contraire, le respect avec lequel nous nous tournons vers les Saints est dit en grec *douleia* [dulie], service accompli à la manière d'un *doulos*, d'un esclave ; c'est un service, un hommage rendu qui n'est en rien une adoration, parce que nous savons que les Saints furent des êtres humains comme nous et que, nous aussi, nous pouvons devenir des saints.

D'autre part le culte que nous rendons à la Vierge Marie, qui est la Mère de Dieu, la Reine du ciel, la plus puissante des créatures, est désigné en grec par le mot *uperdouleia* [hyperdulie], qui veut dire service supérieur.

Donc, à Dieu seul, le culte de *latreia* ou d'adoration et à personne d'autre ; et si on parle parfois d'adorer un ange, ce mot adorer ne doit pas être pris dans son vrai sens littéral, mais bien au contraire comme indiquant un hommage, une vénération ; en tout cas, il ne doit jamais indiquer une *adoration.*

Et, ensuite, pour répondre aux protestants avec leur Bible, ne trouve-t-on pas dans les saintes Ecritures des exemples de statues ? Oui qu'on en trouve. Demandons aux protestants : — Là, dans le temple de Salomon, précisément dans le Sanctuaire du Seigneur, à droite et à gauche, qu'y avait-il ? — Ah, mais oui, il y avait deux chérubins. Et qui les y avait mis ? Peut-être les idolâtres ? oh, n'était-ce pas plutôt Salomon lui-même par ordre du Seigneur. Devant ces arguments, les protestants restent embarrassés, et ne savent rien répondre d'autre en dehors de : — Je n'y avais jamais fait attention. —

Et, comme dit S[aint] Paul, ces représentations sont nécessaires à l'être humain qui tend toujours vers les choses matérielles, pour raviver sa foi. Par lui-même, sans symboles et sans représentations, il ne pourrait pas persévérer dans une religion qui doit être révélée. Le Chrétien* dit toujours : — Voici la Sainte Vierge, voici tel Saint. — Et, en parlant ainsi, il ne veut évidemment pas dire que le bois, la matière soient vraiment la Très sainte Vierge ou tel Saint, en étant capables de l'écouter et de l'aider, mais bien au contraire qu'ils sont un objet qui représente ces personnes et fait se souvenir d'elles.

Maintenant, en ce qui nous concerne, venons à ce que nous avons accompli il y a un instant. Personnellement, je suis content de cette petite fête et je désirerais que, de semblables, on en fît beaucoup en d'autres lieux.

Et que devrons-nous conclure de la bénédiction de la statue, des prières faites, de cette conférence ?

Ah, j'aurais tant d'autres choses à vous dire au sujet de la protection spéciale de Marie envers nous, envers nos maisons ! Elle, nous sommes sûrs qu'elle

---

* '*Chrétien*' : au sens, limité à tort ici, de 'catholique' ... Les protestants, non-catholiques, ne sont-ils pas chrétiens ?

nous regarde, qu'elle nous invite à l'imiter. Elle veut, elle, que, nous autres, nous répondions à son attente, que nous la suivions sur la voie splendide, ornée de lis. Et en nous maintenant sous sa protection, quel avantage en retirons-nous ? Si ce ne sont que des *mots*, elle ne nous gardera pas, quant à elle, parmi ses enfants ; mais si ce sont des *actes*, si vraiment de tout notre cœur nous avons une dévotion pour elle, il est certain que nous irons la voir au Paradis, éternellement bienheureux avec elle.

Le Seigneur a voulu faire voir en ces temps si dépravés que dans le Très saint Sacrement il y a son Corps, que la Vierge Marie est la Reine du Ciel, sa Mère Immaculée, et qu'elle est toute-puissante par l'entremise de son Divin Fils. C'est grâce à Elle qu'existe et prospère notre Congrégation. Pour ma part, je vous supplie donc de recommander à tous d'abord l'adoration [lors de visites] à Jésus dans le Saint Sacrement et ensuite l'hommage rendu à la Très sainte [Vierge] Marie. Encouragez cette dévotion, qui fera un grand bien. En ce qui concerne la vocation, la Vierge Marie aide beaucoup : et quelqu'un qui fait peu tout seul, fait beaucoup avec l'aide de Marie. Je n'apporterai pas d'exemples ici, mais, personnellement, j'ai connu des vocations pour lesquelles ou bien on avait des doutes ou bien on se trompait complètement, ce qui est un grand malheur : par l'intercession de Marie, elles furent complètement mises au point.

Entre autres exemples, il n'y a pas longtemps que quelqu'un, engagé depuis quatre ans dans les Ordres sacrés, menait une vie très mauvaise, était vraiment dans l'antichambre de l'enfer. Ce personnage vint parler à Don Bosco et lui confia entièrement tout. Don Bosco lui a dit alors : — Laissons de côté la théologie, la morale, la mystique, l'ascétique ; réponds-moi sincèrement : as-tu de la dévotion pour Marie ?

— A dire vrai, me répondit-il, je n'y ai jamais pensé sérieusement.

— Alors, en priant, dis trois *Ave Maria* matin et soir ; et souvent, mais spécialement dans les dangers, ajoute cette oraison jaculatoire : *Maria, Auxilium Christianorum, ora pro me* [Marie, Secours des Chrétiens, prie pour moi]. —

Il promit de le faire et s'en alla. Quelques années plus tard nous nous sommes retrouvés par hasard, et il fut personnellement très content de me voir et il me révéla que depuis le jour où il m'avait ouvert en toute confiance sa conscience, il avait sans cesse vécu le cœur en paix : — Vous, m'a-t-il dit, vous avez un bon moyen pour faire guérir. Recommandez sans cesse la dévotion à Notre-Dame. Spécialement à ceux qui débutent dans le service de Dieu inculquez le désir de se recommander à Notre-Dame pour être libérés des dangers. —

Chacun, en effet, avec l'aide de Marie peut tout, d'elle il obtient n'importe quelle faveur. Elle est, par une grâce, la toute-puissante ; et, nous autres, nous devons l'invoquer à chaque instant, et elle nous donnera la force nécessaire pour vaincre tous les ennemis de nos âmes.

Quant à vous, j'espère que vous aurez du respect pour cette statue, et que vous éviterez toutes les plaisanteries, toutes les conversations, toutes les lectures qui pourrraient déplaire à notre Mère Marie et à son Divin Fils. Ainsi la Très sainte [Vierge] Marie vous apportera des grâces et des bénédictions, que, moi de tout cœur, je vous souhaite.

Moi, en attendant, je vous en prie aussi : dites à la Très sainte [Vierge] Marie de bien vouloir aider Don Bosco, qui a beaucoup à faire, et qui est responsa-

ble de vos âmes et de la sienne devant le Seigneur. C'est dans la dévotion envers la Très sainte [Vierge] Marie que nous vivrons, personnellement je l'espère, et que nous mourrons tous saintement et irons goûter la joie éternellement avec elle au ciel.

Après avoir terminé la conférence et enlevé son étole et son surplis, Don Bosco alla s'asseoir au milieu des Supérieurs en face de l'autel improvisé et assista à la petite séance récréative et culturelle. Etait également présent le Frère "Concettino", qui devait repartir vers Rome le lendemain. Fut répété l'hymne, puis furent lues des textes en prose et des poésies, exprimés soit en latin, en italien, en français ou en allemand. Un groupe de jeunes abbés chanta l'*Ave Maria* en chinois, que leur avait enseigné un ancien élève des écoles apostoliques de Turin. Avant de sortir, Don Bosco effectua une visite détaillée de la salle, où son œil scrutateur, auquel rien n'échappait, trouva que les becs du gaz d'éclairage n'étaient pas bien répartis et il indiqua comment il fallait les disposer pour faire arriver la lumière partout en quantité suffisante.

On avait l'habitude de donner chaque semaine les notes de conduite également aux jeunes abbés ; en début d'année Don Bosco se les faisait apporter dans son bureau et les examinait. On recommença à donner ces notes huit jours après la cérémonie qui vient d'être décrite. Elles n'étaient pas toutes satisfaisantes. Don Bosco lui-même donna un avertissement à ceux qui n'avaient pas recueilli l'*optime* [la note *très bien*], et il le fit au moyen d'un seul petit mot après la confession : — Regarde, tu as une mauvaise note de conduite pour tel et tel motif. Tâche de te corriger. — L'impression fut extraordinaire. Les pauvres malheureux qui recevaient de tels avertissements, couraient en pleurant chez Don Barberis, maître des novices, pour en avoir une explication plus complète.

Pendant l'année scolaire 1875-76 le cours de philosophie suivi par les jeunes abbés avait plutôt laissé à désirer (1) ; c'est pourquoi, comme il s'agissait de choisir un nouveau professeur, le Bienheureux porta son regard sur le jeune théologien Augustin Richelmy, futur Cardinal et Archevêque de Turin, qui, depuis son enfance, avait pour lui beaucoup d'affection. N'ayant pas eu satisfation dans ce qu'il désirait, il lui demanda son aide pour assurer l'instruction dominicale des

(1) Cf. *Mémoires Biographiques*, au vol. XI, p. 291.

garçons de l'Oratoire Saint-Louis, ouvert les dimanches et les jours de fête, qui se ressentait du départ de Don Guanella, son directeur actif. Dans la lettre qu'il lui écrivit, l'allusion aux dimensions de l'église visait à éliminer l'éventuelle difficulté provenant des cordes vocales du prédicateur, qui furent toujours faibles.

Très che[r] *T*[héologien] *Richelmy*,

Puisque je ne peux pas t'avoir pour le cours de philosophie, fais au moins en sorte de m'aider dans la prédication à l'Oratoire S[aint]-Louis. L'église n'est pas tellement spacieuse. Une courte instruction, même un seul exemple un peu accompagné d'une conclusion morale peut suffire.

D. Durando donnera des explications, prie pour ce pauvre prêtre qui sera toujours pour toi en J[ésus] C[hrist] un

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Dans l'esprit de Don Bosco restait profondément ancré le rêve de Lanzo ; il avait dit qu'il voulait le raconter, mais pas tout de suite, parce que cela lui faisait trop de peine. On en vit cependant les effets. Don Bosco était arrivé à connaître tous les désordres de l'Oratoire et tous leurs auteurs. Il fit appeler dans son bureau les meneurs : il y en avait deux, un apprenti et un étudiant, dont il disait qu'ils étaient de vrais démons.

L'apprenti fut introduit le premier. Don Bosco lui tint ce langage : — Regarde, j'ai besoin que, toi, tu me laisses parler et que tu ne m'interrompes pas. Après, tu diras oui ou non. Toi, depuis six mois, tu ne t'es plus confessé. Après ta dernière confession, il s'est produit ceci et ceci, à tel moment, à tel endroit, avec tel et tel de tes copains. — Et sur ce ton il continua pendant dix minutes sans la moindre interruption. Puis il conclut : — Maintenant, disculpe-toi. Est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai ? — Le jeune, abasourdi, répondit : — Ici il ne s'agit pas de se disculper ; ce que vous avez dit est totalement vrai. — Demeuré un instant silencieux, il continua : — Pour ma part, je n'ai rien d'autre à dire, si ce n'est que je suis très gravement coupable. Si vous voulez me pardonner et me garder encore dans la maison, soyez certain que vous verrez en moi un changement absolu ; si vous voulez me renvoyer, moi, je ne peux pas me plaindre. — Et comme

Don Bosco laissait dire et se taisait, le jeune, lui aussi, se tut et, de nouveau, il resta en silence quelques instants ; puis à l'improviste, en éclatant en sanglots et en se jetant à genoux aux pieds de Don Bosco, il ajouta : — Ah, oui ; pardonnez-moi ! Moi, j'avais vraiment besoin de ce coup ; malheureusement, cela n'allait pas très bien pour moi avec Dieu. Même si vous voulez me chasser de cette maison, permettez au moins que d'abord j'ajuste les affaires de ma conscience et ne me renvoyez pas dans cet état... Mais non ! Ayez pour moi cette charité, faites l'essai de me garder encore, et vous verrez que je saurai réparer le mal que j'ai fait dans l'Oratoire par le scandale dont je suis la cause ! — Don Bosco lui répondit : — Lorsque tu as commencé à parler, en voyant pour ma part que, sans rien ajouter de plus, tu reconnaissais le mal et tu promettais de te corriger, tout en te montrant disposé à rester ici ou à être renvoyé, je craignais une ruse du démon et un manque futur de persévérance chez toi. Maintenant, au contraire, que je vois ta bonne volonté d'ajuster les affaires de ton âme et de réparer le scandale par le bon exemple, je n'ai pas, personnellement, de difficulté à exaucer tes prières. Pour le moment, reste malgré tout avec nous. —

Ce fut ensuite le tour de l'étudiant, auquel Don Bosco adressa ces mots : — Toi, en commençant depuis tel moment, tu as fait un grand mal dans la maison. L'unique planche de salut qui te reste pour obtenir que, moi, je te pardonne, c'est que, toi-même, tu me racontes en détail tout ce que tu as fait, et que tu ne me caches rien. — Ce malheureux déclara ses désordres, mais à moitié seulement et, de plusieurs affaires plus graves, il ne parla pas. Don Bosco lui fit quelques observations ; mais, parce que le jeune cherchait à se justifier au moyen du mensonge, Don Bosco, ayant coupé court à la conversation, le fit sortir et envoya un billet à Don Lazzero, en lui disant de le faire partir de l'Oratoire le lendemain matin.

Beaucoup d'autres furent secrètement appelés par Don Bosco dans son bureau. Que de bien faisaient de semblables révélations ! Parfois la leçon inattendue transformait de but en blanc celui qui avait été interpellé. Par ailleurs toute la communnauté, qui savait que l'œil du Supérieur pénétrait dans les secrets les plus cachés, était merveilleusement tenue en lisières.

Après ces signes précurseurs, ils s'attendaient, pour la plupart, à ce que Don Bosco racontât, dans un court délai, quelque

chose d'extraordinaire ; c'est pourquoi, à la fin de la journée du 20 décembre, quand il se présenta pour donner le "mot du soir", on crut que ce serait le moment. Mais non, il ne souffla encore aucun mot. Il parla même plutôt pendant longtemps. D'abord il fit la présentation solennelle, bien qu'en des termes un peu facétieux, de Don Lazzero comme directeur adjoint de l'Oratoire, fonction remplie précédemment par Don Rua, mais ces derniers temps exercée en fait par Don Lazzero. Puis il communiqua la nouveauté d'un Directeur général des Ecoles Salésiennes dans la personne de Don Durando, qui cédait à Don Guidazio la direction des écoles de l'Oratoire. Il termina en encourageant avec ferveur les jeunes à être toujours bons et à fuir le péché.

Ce soir, j'ai beaucoup de choses importantes à vous dire. J'aurais tout d'abord à vous raconter un beau rêve ; mais pour ne pas finir à une heure trop tardive je vous le raconterai demain soir. Et on fera en sorte que soient aussi présents les apprentis. Pour maintenant je veux vous dire des choses qui ne sont pas des rêves, mais des réalités. Il y a un peu de changement dans la direction de la maison. Actuellement Don Bosco a fait banqueroute [et donc laissé sa place à un autre]. Don Rua a déjà fait banqueroute, Don Lazzero fera ensuite également banqueroute, nous ferons tous banqueroute. Jusqu'ici la première personne après le Directeur Général, celui qui conduisait les premières affaires de la maison, c'était Don Rua. A présent Don Rua, qui n'est plus tellement bon pour ce poste, l'a cédé à Don Lazzero, parce qu'il se trouve souvent en dehors de la maison, un peu ici, un peu là, et ne peut pas s'occuper de toutes les choses ici dans la maison. Bien des fois il vient des gens pour le trouver, et, lui, il n'est pas là ; il y a besoin de faire face à une urgence, et, lui, on ne le trouve pas ; l'un de vous désire lui parler, mais il n'y arrive pas. Maintenant il y aura Don Lazzero, qui, en n'ayant pas à s'échapper autant de la maison, pourra remplir exactement sa fonction. Ainsi Don Rua, qui est très bon, s'occupera d'autres fonctions, et Don Lazzero, qui est alors meilleur, occupera sa fonction de Directeur, comme il le faisait déjà : mais cela n'était pas encore publié, et tous ne le savaient pas. Ainsi ceux qui auront besoin de quelque chose, iront voir Don Lazzero et le trouveront, et vous pourrez traiter avec lui plus librement. On fit un autre changement concernant l'inspecteur des écoles. Le professeur Don Guidazio a maintenant acquis un peu de santé, mais ne pourrait pas résister sous le poids d'un cours assuré avec un rythme régulier : il a sans doute assez de forces pour en diriger non pas un, mais tous, car les diriger donne moins de mal que les faire. C'est pourquoi, dans le désir de s'occuper à votre avantage, il aura la fonction d'Inspecteur, c'est-à-dire de Directeur de toutes les écoles de l'Oratoire. Jusqu'ici, a tenu ce poste Don Durando, qui a certainement beaucoup de vertu ; mais, cependant, il n'a pas tant de vertu pour pouvoir, lorsqu'il est

à Lanzo, se trouver ici à Turin, et pour pouvoir, lorsqu'il est ici, se trouver à Sampierdarena ou à Alassio. C'est pourquoi, lui, il sera Directeur de toutes les écoles de la Congrégation, soit parce que, lui-même, il est plus connu par les gens de l'extérieur, soit parce que déjà un autre le remplace très bien ici à l'Oratoire. Cependant, si quelqu'un avait besoin d'une attestation, qu'il s'adresse quand même à lui. Ainsi [Don] Guidazio sera le Directeur et même le Supérieur en ce qui concerne la discipline de toutes les écoles et aussi de tous les jeunes abbés, à l'exception toutefois de ceux qui sont sous la direction de D. Barberis. Je ne veux pas qu'on aille lui dérober les merles dans sa cage.

Je désire cependant que ces personnes dont je viens de parler soient des Supérieurs non seulement de nom, mais aussi de fait, et donc que tous leur obéissent et les respectent réellement comme des Supérieurs. Quant à eux, d'autre part, ils veilleront à exercer diligemment leur fonction. C'est pourquoi s'il se produit quelques actes d'indiscipline dans les écoles, ou quelque autre chose qui ne convient pas, j'en demanderai compte non à Don Rua ou à Don Durando, mais bien plutôt à Don Lazzero et à Don Guidazio ; et quand il se produira quelques désordres à l'Oratoire ; ou si je vois que les choses ne se passent pas bien, je m'approcherai de D. Lazzero et je lui *ferai une belle réprimande* (1) autant que nécessaire. Ce sont eux qui doivent savoir rendre compte de tout ce qui peut arriver, soit en ce qui concerne les jeunes, soit en ce qui concerne les jeunes abbés : et non seulement eux, mais aussi les autres supérieurs et inférieurs sont dans l'obligation de rendre compte de tout ce qui pourrait arriver alors que cela ne convient pas, pour y porter remède.

Et maintenant, venons-en plus particulièrement à vous, ô mes chers enfants. Quel que soit le bien que l'on cherche à faire, des choses qui ne conviennent pas, il en arrive toujours. Je sais que beaucoup parmi vous se comportent vraiment comme S[aint] Louis, mais que sont nombreux, je le sais aussi, ceux qui ne se conduisent pas très bien. Pas plus tard qu'hier nous avons dû en renvoyer quelques-uns, comme vous l'aurez déjà appris. C'est quelque chose qui déplaît à tous, et il déplaira spécialement aux parents de voir arriver chez eux leur fils, qui ne peut plus être accepté ici ni ailleurs, car, lorsqu'on aura appris la raison pour laquelle il fut chassé de l'Oratoire, certainement qu'aucun collège ne le voudra parmi ses élèves. Rappelez-vous de quelle manière Dieu a puni ce malheureux qui fut le premier à pécher contre le sixième commandement. Cela, on peut le lire dans la sainte Bible. Donc, que chacun se garde d'une manière spéciale de l'immodestie dans les actes et dans les paroles. C'est le vice qui fait le plus de mal à la jeunesse...

La bonté est estimée même par les hommes pervers, bien qu'eux ils ne la pratiquent pas. Voyez ; il y a des pères qui reconnaîtront qu'eux aussi, ils sont d'authentiques mauvaises personnes, mais ils veulent que leurs fils se maintiennent ou deviennent de bons gars, s'ils ne l'étaient pas, et ils sont contents qu'ils soient éduqués dans la religion. Il y a des pères qui s'adonnent au vin, de vrais ivrognes, mais gare s'ils apprennent que leur fils met les pieds au café ! Lui, il sera un joueur qui misera tout son bien, et même ce qui n'est pas à lui, mais gare s'il surprend son fils à jouer ! Lui, il sera grossier

---

(1) Le texte italien emploie un verbe du dialecte piémontais pour dire : "je lui *ferai une perruque*", dans le sens de "je lui passerai un savon".

dans les conversations, mais gare s'il apprenait qu'en présence de son fils on a dit quelque mot scandaleux ! Et pourquoi cela ? Ils savent, eux, combien de graves dommages peuvent apporter ces vices. Je me rappelle, pour vous donner un exemple, un homme déjà avancé en âge, avec les cheveux blancs, très respectable, mais sans religion, qui venait me faire ces recommandations, il n'y a pas beaucoup de jours : — Faites attention à ce que mon fils fréquente les dévotions du collège, qu'il assiste à vos messes, qu'il fasse la confession et la communion, qu'il se prépare à la confirmation, qu'il ait une bonne conduite.

— Mais vous, lui ai-je dit, vous connaissez l'importance de ces choses ?

— Ah, oui, je la connais !

— Et vous les mettez en pratique ?

C'est vrai, ajouta-t-il, que, moi, je suis mauvais, que je suis un homme misérable : mais c'est justement pour cela que je ne veux pas que mon fils devienne tel. —

Alors, moi, je lui ai dit : — Si, vous-même, vous apportez tant de hâte à ce que votre fils vous soit éduqué religieusement, pourquoi, vous-même, ne voudrez-vous pas devenir tel ?

— C'est impossible, me répondit-il, du moins pour le moment… à mon âge… et puis là-bas au pays cela ne m'est pas commode… Il y a déjà tant d'années que je mène la même vie, et je ne peux me décider… et… après tout… après tout… qui sait ?… peut-être qu'au cas où je serais malade, je pourrais arranger les affaires de mon âme.

— Mais, lui ai-je ajouté, il y en a beaucoup qui meurent sur la route, et aussi en mangeant, et aussi en plaisantant ; il leur arrive un accident imprévu et ils passent dans l'autre vie. S'il arrivait à vous aussi un cas semblable ?

— Eh ! alors patience !

— Patience ? patience ? Et comment faites-vous pour avoir de la patience pour toute l'éternité dans l'enfer, tandis que vous n'avez pas la patience de faire un petit effort pour arranger les affaires de votre âme ? —

Lui, il resta muet, et, moi, je cessai de parler. Lui, un moment plus tard (ils étaient deux), il dit à son compagnon : — Eloignez-vous un moment dans l'antichambre, j'ai besoin, pour ma part, de parler avec Don Bosco seul à seul. —

Resté dans mon bureau seul avec moi, il a dit : — Et vous, savez-vous que personnellement j'étais sur le point de pleurer ? Vous m'avez remis en mémoire la tranquillité que je goûtais, moi, au temps de mon enfance, quand j'allais me confesser et faisais mes dévotions. Si, vous, vous m'enseignez la manière d'arranger les affaires de ma conscience, je vous promets, moi, que je le ferai. Je veux faire retour à Dieu.

— Oh, si vous ne désirez que cela, la manière est tout de suite trouvée ; faites une bonne confession et une sainte communion.

— J'ai déjà essayé de nombreuses fois, mais, moi, je suis un peu long à me décider et je renvoie : de Noël à Pâques, de Pâques à la Pentecôte, et ainsi de suite je suis arrivé jusqu'à maintenant.

— Voyez, vous pourriez venir ici, si cela vous plaît : si vous ne pouvez pas venir ici à l'Oratoire, restez à Turin pendant quelques jours, allez à la Consolata, où les confesseurs sont bons, ou à l'Eglise S[aint]-Philippe, ou au Mont

des Capucins ; et ils vous aideront et vous pourrez arranger vos comptes avec Dieu, et il vous sera commode de bien faire toutes les autres choses.

— Oui, je désire arranger les affaires de ma conscience ; et je veux le faire ; je veux que le dernier jour de l'octave de l'Immaculée soit un jour mémorable dans ma famille. Je vous écrirai personnellement de chez moi et, vous, vous direz même à mon fils qui est au collège, que son père est de nouveau chrétien comme lui. Mais ne le lui dites pas tout de suite maintenant, parce que je ne le suis pas encore. —

Et avec la grâce de Dieu cet homme maintint sa parole et put le devenir.

J'ai voulu vous raconter ce fait pour que vous connaissiez combien il est difficile de déraciner un vice qui a placé ses racines au temps de la jeunesse, et que les parents désirent que leurs fils soient éduqués dans le bien, même si parfois ils sont, quant à eux, de mauvaises personnes et qu'ils éprouveraient de la peine au cas où leur fils serait chassé du collège. Mais la plus grande peine n'est pas celle qu'éprouvent les parents, et même pas celle qu'endurent les Supérieurs, mais c'est celle qui est faite à Dieu. Parfois on pourra cacher la faute aux Supérieurs. — Don Bosco est là-bas avec les autres Supérieurs, pourra-t-on dire, et nous sommes, nous autres, ici dans ce coin et nous nous en tirerons bien. — Même aux yeux de Dieu ? Oh, non !

Nous autres ici dans la maison, nous supportons tout caprice, tout enfantillage, toute peine, mais jamais, non jamais, l'offense faite à Dieu. Quelqu'un donnera un coup à un compagnon, dira un mot d'insubordination, aura négligé ses devoirs : si l'on voit qu'il est repentant, on ne tient plus compte de la faute. Mais quand entrent en jeu l'offense de Dieu, la séduction, alors c'est une plaie qui, pour être guérie, exige que l'on coupe et enlève tout le pourri. Gardez-vous donc de causer cette peine à vos supérieurs, et spécialement à Dieu.

Mes chers fils ! Priez, et pendant cette belle neuvaine de la Sainte fête de Noël pensez tous à devenir saints. Pour l'effort spirituel de demain vous direz de tout cœur à l'Enfant Jésus : « Moi, je vous promets pour l'avenir de vous aimer et de vous servir de tout mon cœur, en gardant la modestie dans le regard et dans les paroles ». Bonne nuit.

Finalement le soir du 22 décembre resta mémorable à l'Oratoire. On anticipa un peu l'heure des prières. Vinrent, dans la salle de réunion des étudiants, également les apprentis et tout le personnel de la maison. Don Bosco avait promis de parler le jour précédent ; mais il en avait été empêché. Qu'on s'imagine l'attente générale ! Il monta sur l'estrade, salué par un applaudissement enthousiaste, comme cela se produisait toutes les fois qu'il donnait de cette façon le "mot du soir" à la communauté entière. Dès qu'il fit signe qu'il allait parler, il y eut le plus profond silence.

Le soir où je me suis arrêté à Lanzo, l'heure du repos étant venue, il m'arriva d'être occupé par le rêve suivant. C'est un rêve qui n'a aucun rapport avec les autres rêves. J'en ai déjà raconté un presque semblable au moment de la retraite spirituelle, mais et parce que vous n'y étiez pas tous, et aussi parce que celui-ci est très différent, j'ai décidé de vous le raconter. Ce sont des choses très étranges. Mais vous savez qu'avec mes fils j'ouvre tout mon cœur ; pour eux je n'ai pas de secrets. Accordez-lui l'estime que vous voulez : mais comme dit S[aint] Paul, *quod bonum est tenete* [retenez ce qui est bon], de cette façon, si vous trouvez en ce rêve quelque chose qui fasse du bien à votre âme, profitez-en. Que celui qui ne veut pas croire, ne me croie pas, cela n'a aucune importance ; mais que jamais personne ne tourne en ridicule les choses que je suis sur le point de dire. Je vous prie encore de bien vouloir ne pas les raconter à d'autres qui ne seraient pas de la maison, comme aussi de ne pas écrire de lettres à leur sujet en les envoyant à l'extérieur de la maison. Aux rêves on peut accorder l'importance que les rêves méritent, et ceux qui ne connaissent pas notre intimité pourraient prononcer un jugement erroné et appeler les choses d'un nom qui n'est pas le leur. Ils ne savent pas que vous êtes mes fils et que, moi, je vous dis tout ce que je sais, et quelquefois aussi ce que je ne sais pas (*éclat de rires général*). Mais ce qu'un père manifeste pour leur bien à ses chers fils, doit rester là entre le père et les fils, et ne pas aller plus loin. Et aussi pour une autre raison. La plupart du temps, quand on raconte le rêve en dehors, ou bien on déforme les faits, ou bien on en raconte seulement une partie qui n'est pas comprise ; et cela cause du tort et le monde mépriserait ce qui ne doit pas être méprisé.

Il faut que vous sachiez que l'on fait les rêves en dormant. Donc la nuit du 6 décembre, tandis que j'étais dans ma chambre, sans bien savoir si je lisais ou si je circulais çà et là à travers la chambre, ou bien si j'étais déjà au lit, je me mis à rêver.

A ce moment-là il me sembla que j'étais en haut d'une petite hauteur de terre ou d'une colline, sur les bords d'une plaine immense, dont l'œil ne pouvait pas atteindre les limites. Elle se perdait dans l'immensité. Elle était toute bleue comme une mer par temps très calme, mais ce que je voyais, moi, n'était pas de l'eau. Elle semblait être comme un cristal limpide et brillant. Au-dessous de mes pieds, derrière moi et sur les côtés, je voyais une région qui se présentait comme celles d'un littoral au bord de l'océan.

Cette plaine était divisée par de larges et gigantesques allées dans de très vastes jardins, d'une beauté indicible, tous compartimentés en bosquets, en prairies, et en parterres de fleurs, de formes et de couleurs diverses. Aucune parmi nos plantes ne peut nous donner une idée de celles-là, bien que de quelque façon on vît une ressemblance. Les herbes, les fleurs, les arbres, les fruits étaient très jolis et d'un aspect singulier. Les feuilles étaient en or, les troncs et les tiges en diamant et le reste correspondait à cette richesse. On ne pouvait pas compter les différentes espèces : chaque espèce, comme chaque individu, resplendissait d'une lumière qui lui était propre. Je voyais au milieu de ces jardins et sur toute l'étendue de la plaine d'innombrables édifices d'un ordre, d'un charme, d'une harmonie, d'une magnificence, d'une taille si extraordinaires, que pour la

construction d'un seul de ces édifices, tous les trésors de la terre, semblait-il, n'avaient pas dû suffire. Personnellement, je disais en moi-même : — Si mes jeunes avaient une seule de ces maisons, oh, comme ils se réjouiraient, comme ils seraient heureux et y resteraient volontiers ! — C'est ainsi que, moi, je pensais, en ne pouvant voir ces immeubles que de l'extérieur. Combien plus grande encore la splendeur intérieure ne devait-elle pas être !

Tandis que je m'émerveillais de tant de choses splendides qui ornaient ces jardins, voici que se répandait une musique très douce, et d'une harmonie si agréable et si suave, que, pour ma part, je ne peux pas en donner une idée appropriée. Celles de Don Cagliero et de Dogliani n'ont rien de musical si on les met en comparaison avec celle-là. Il y avait cent mille instruments et tous donnaient chacun un son différent de celui des autres et tous les sons possibles répandaient dans l'air leurs ondes sonores. A eux s'unissaient les chœurs des chanteurs.

Je vis alors une multitude de gens qui se trouvaient dans ces jardins et se divertissaient dans l'allégresse et la satisfaction. Les uns jouaient d'un instrument, les autres chantaient. Chaque voix, chaque note faisait l'effet d'être produite par la réunion de mille instruments, tous différents l'un de l'autre. Au même instant on entendait les divers échelons de la gamme harmonique, du plus bas au plus élevé, que l'on puisse imaginer, mais tous dans un parfait accord. Ah ! pour décrire cette harmonie les comparaisons humaines ne suffisent pas.

On voyait, d'après les visages de ces heureux habitants, que les chanteurs n'éprouvaient pas seulement un plaisir extraordinaire à chanter, mais qu'ils ressentaient en même temps une immense joie à entendre les autres chanter. Et plus quelqu'un chantait, plus s'allumait en lui le désir de chanter, et plus il écoutait, plus il désirait écouter. Voici leur cantique : *Salus, honor, gloria Deo Patri Omnipotenti... Auctor sæculi, qui erat, qui est, qui venturus est iudicare vivos et mortuos in sæcula sæculorum* [Salut, honneur, gloire à Dieu Tout-Puissant... Auteur du monde, il est celui qui était, qui est, qui viendra juger les vivants et les morts dans les siècles des siècles].

Tandis qu'en extase j'écoutais cette céleste harmonie, voici qu'apparaît une quantité immense de jeunes : je connaissais personnellement un très grand nombre d'entre eux qui avaient été à l'Oratoire et dans nos autres collèges ; mais, et c'était la plus grande partie, les autres m'étaient tout à fait inconnus. Cette foule dont je ne voyais pas la fin venait vers moi. A leur tête s'avançait Savio Dominique, et aussitôt après lui marchaient D. Alasonatti, D. Chiala, D. Giulitto et beaucoup, et beaucoup d'autres jeunes abbés et prêtres : chacun d'eux guidait un groupe de jeunes.

Je m'interrogeais moi-même : — Je dors ou je suis éveillé ? — Et je battais mes mains l'une contre l'autre et je touchais ma poitrine, pour m'assurer que tout ce que je voyais, moi, était une réalité. Quand cette foule fut parvenue devant moi, elle s'arrêta à la distance de huit ou dix pas. Alors brilla un éclair d'une lumière plus vive, la musique cessa et un profond silence se fit. Tous ces jeunes étaient remplis d'une très grande joie, que trahissaient leurs yeux, et, sur leur visage, on voyait la paix d'un bonheur parfait. Ils me regardaient avec un doux sourire sur les lèvres et, semblait-il, ils voulaient parler ; mais ils ne parlaient pas.

Savio Dominique s'avança seul de quelques pas encore et s'arrêta si près de moi que, si, moi, j'avais tendu la main, je l'aurais certainement touché. Il gardait le silence, tandis qu'il me regardait en souriant lui aussi. Qu'il était beau ! Ses vêtements étaient tout à fait singuliers. La tunique très blanche, qui lui descendait jusqu'aux pieds, était cousue de diamants, et toute tissée d'or. Un ample bandeau rouge ceignait sa taille, brodé de pierres précieuses de sorte que l'une touchait presque l'autre ; et en s'entrecroisant dans le dessin merveilleux, elles présentaient une telle beauté de couleurs, que moi-même à les voir je me sentais être transporté hors des sens en raison de l'admiration. De son cou pendait un collier de fleurs très rares mais non naturelles : il semblait que les feuilles fussent des diamants unis ensemble sur des tiges d'or et ainsi tout le reste. Ces fleurs resplendissaient d'une lumière inhabituelle pour les hommes, plus vive que celle du soleil, qui en un instant brillait de toute la splendeur d'un matin de printemps ; et elles reflétaient leurs rayons sur ce visage candide et rubicond d'une manière indescriptible ; et l'éclairaient de sorte que l'on ne pouvait pas en distinguer les différentes espèces. Il avait la tête ceinte d'une couronne de roses. La chevelure lui descendait ondoyante sur les épaules et lui donnait un aspect si beau, si affectueux, si attrayant qu'il semblait... semblait... être un ange !

Pour prononcer ces dernières paroles Don Bosco semblait faire un effort pour trouver des expressions adaptées ; et il les termina avec un geste indescriptible, et sur un ton de voix qui bouleversa tous ; il était comme quelqu'un qui se serait épuisé par l'effort de trouver les mots pour dévoiler pleinement son idée. Après ue courte pause il continua :

Dans leur personne, tous les autres resplendissaient aussi de lumière. Ils étaient vêtus d'une manière différente, et toujours merveilleuse ; certains d'une manière plus riche, d'autres moins ; les uns avec une certaine coupe, les autres avec une coupe qui n'était pas la même ; les uns avec une couleur dominante, les autres avec une couleur diverse ; et ces vêtements différents avaient une signification que personne ne saurait comprendre. Mais tous avaient autour de la taille un bandeau rouge semblable.

Quant à moi je continuais à observer et je pensais : — Qu'est-ce que cela veut dire ?... Comment ai-je fait pour venir en cet endroit ? — Et je ne savais pas où j'étais. Hors de moi, tout tremblant de respect, je n'osais pas avancer. Tous les autres aussi continuaient à demeurer silencieux. Finalement Savio Dominique ouvrit la bouche : — Et toi ? Pourquoi restes-tu là muet et presque pétrifié ? N'es-tu pas, toi, cet homme qui autrefois ne s'effrayait de rien, mais affrontait intrépide les calomnies, les persécutions, les ennemis et les soucis et dangers de toutes espèces ? Où est-il, ton courage ? Pourquoi ne parles-tu pas ? —

Pour ma part, je répondis avec peine presque en bredouillant : — Je ne sais pas quoi dire. Toi, es-tu donc Savio Dominique ?

— C'est moi ! Tu ne me reconnais plus ?

— Et comment se fait-il que tu te trouves ici ? — répliquai-je, moi, toujours confus.

Et Savio continue affectueusement : — Je suis venu pour te parler ! Tant de fois nous nous sommes parlé sur la terre ! Ne te rappelles-tu pas combien tu m'aimais en ces jours passés ? Que de fois tu m'as donné de nombreux gages d'amitié et tu as eu envers moi tant de marques de bienveillance ! Et cet amour que tu m'exprimais avec force n'était-il pas partagé par moi ? Ma confiance en toi était si grande ! Pourquoi donc es-tu si effaré ? Pourquoi donc trembles-tu, toi ? Allons, pose-moi quelques questions ! —

Moi, alors, je m'armai de courage et lui dis : — Je tremble, moi, parce que je ne sais pas où je suis.

— Tu es dans le lieu du bonheur, me répondit Savio, là où sont goûtées toutes les joies, toutes les réalités délicieuses.

— Est-ce donc en cela la récompense des justes ?

— Non, non ! ici nous sommes dans un lieu où l'on ne goûte pas les biens éternels, mais où, au contraire, bien que grands, se trouvent seulement des biens temporels.

— Toutes ces choses sont donc naturelles ?

— Oui ; embellies toutefois par la puissance de Dieu.

— Et il me semblait, me suis-je écrié, moi, que cela fût le paradis !

— Non, non, non ! répondit Savio. Aucun œil mortel ne peut voir les beautés éternelles.

— Et ces musiques, ai-je continué quant à moi, sont-elles les harmonies que vous goûtez au paradis ?

— Non, non et encore non !

— Sont-elles des mélodies naturelles ?

— Oui, ces mélodies sont naturelles, perfectionnées par la toute-puissance de Dieu.

— Et cette lumière qui surpasse la lumière du soleil est-elle une lumière surnaturelle ? Est-elle une lumière de paradis ?

— Elle est une lumière naturelle, ravivée cependant et perfectionnée par la toute-puissance de Dieu.

— Et ne pourrait-on pas voir un peu de lumière surnaturelle ?

— Une lumière surnaturelle ne peut pas être vue par quelqu'un, sans qu'il soit parvenu à voir Dieu *sicut est* [tel qu'Il est]. Le moindre rayon de cette lumière ferait mourir un homme sur-le-champ, car elle ne peut pas être supportée par les forces des sens humains.

— Et pourrait-on avoir une lumière naturelle encore plus belle que cette lumière-là ?

— Oh, si tu savais ! Si tu voyais seulement un rayon de lumière naturelle portée à un degré supérieur à celui-ci, tu en resterais hors de toi.

— Et ne peut-on pas voir au moins un rayon de cette lumière dont tu parles ?

— Oui, on peut le voir ; tu auras la preuve de ce que je te dis ; ouvre les yeux.

— Ils sont ouverts, ai-je répondu.

— Fais attention et regarde là-bas au fond de la mer de cristal. —

Je regardai vers le haut et, en même temps, apparut, à l'improviste, dans le

ciel, à une immense distance, une traînée de lumière, instantanée et fort mince comme un fil, mais si resplendissante, si pénétrante que mes yeux ne purent résister. Je les fermai et poussai un tel cri, au point de réveiller D. Lemoyne (ici présent) qui dormait dans la chambre voisine. Epouvanté, il me demanda le matin ce qui m'était arrivé pendant la nuit, pour avoir été aussi agité. Ce fil de lumière était cent millions de fois plus lumineux que le soleil, et avec son éclat il suffirait à éclairer tout l'univers créé.

Après quelques instants, j'ouvris les yeux et demandai à Savio Dominique : — Qu'est-ce qu'est ce rayon ? Ne serait-il pas par hasard un rayon divin ? —

Savio répondit : — Ce n'est pas une lumière surnaturelle, bien qu'en comparaison de la lumière du monde elle soit aussi supérieure en éclat. Elle n'est rien d'autre qu'une lumière naturelle rendue ainsi plus vive par la puissance de Dieu. Si une zone immense de lumière, semblable à cette traînée qui est vue là-bas au fond, entourait le monde tout entier, elle ne te donnerait pas encore une idée des splendeurs du paradis.

— Et vous, que goûtez-vous donc au paradis ?

— Eh, oui !... te le dire est chose impossible. Ce que l'on goûte au paradis, il n'y a pas un homme mortel qui puisse le savoir, tant qu'il n'est pas sorti de la vie terrestre et réuni à son Créateur. On goûte Dieu ! Voilà tout. —

Moi en attendant, m'étant pleinement remis de ma première stupéfaction, j'étais absorbé dans la contemplation de la beauté de Savio Dominique et je lui demandai avec franchise : Pourquoi as-tu un vêtement si blanc et si éblouissant ?

Savio garda le silence sans donner de signe de vouloir répondre. Le chœur reprit alors son harmonie, accompagné du son de tous les instruments, et chanta : *Ipsi habuerunt lumbos præcinctos et dealbaverunt stolas suas in sanguine Agni* [Ceux-ci eurent autour de la taille un bandeau et lavèrent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau].

— Et pourquoi, ai-je encore demandé à la fin de cette musique, pourquoi as-tu ce bandeau rouge autour de la taille ? —

— Et pas même cette fois-là Savio ne répondit ; au contraire, il fit comme un signe de ne pas vouloir répondre.

Et alors D. Alasonatti se mit à chanter en solo : *Virgines enim sunt et sequuntur Agnum quocumque ierit* [En effet, ils sont vierges et suivent l'Agneau partout où il sera allé].

Je compris alors que ce bandeau rouge, couleur de sang, était le symbole des grands sacrifices effectués, des efforts violents et, presque, du martyre enduré pour conserver la vertu de la pureté ; et que, pour se maintenir chaste devant le Seigneur, il avait été prêt à donner sa vie, si les circonstances l'y avaient conduit ; il était aussi le symbole des pénitences qui purifient l'âme des fautes. D'autre part, la blancheur et la splendeur du vêtement signifient l'innocence baptismale conservée.

Moi, en attendant, attiré par ces chants et dans la contemplation de toutes ces phalanges de jeunes, parvenus au ciel, rangés derrière Savio Dominique, je lui demandai : — Et qui sont ceux qui se tiennent auprès de toi ?... — Et moi, je répétai aux autres : — Comment se fait-il que vous soyez tous si res-

plendissants ? — Savio continuait à garder le silence et tous ces jeunes se mirent à chanter : *Hi sunt sicut Angeli Dei in cælo* [Ceux-ci sont comme les Anges de Dieu dans le ciel]. Moi, en attendant, je remarquais que Savio semblait avoir la prééminence sur cette multitude qui était derrière lui à dix pas, presque à une distance respectueuse et j'ajoutais : — Dis-moi, ô Savio : tu es le plus jeune parmi les nombreux autres qui te suivent et parmi ceux qui moururent dans nos maisons ; pourquoi donc marches-tu ainsi en avant d'eux et les précèdes-tu ? — pourquoi, toi, parles-tu, et les autres gardent-ils le silence ?

— Personnellement, je suis le plus vieux de tous ceux-ci.

— Mais non, répliquai-je ; beaucoup d'autres sont plus avancés que toi dans les années.

— Moi, je suis le plus ancien de l'Oratoire, répéta Savio Dominique, car j'ai été le premier à quitter le monde et à aller dans l'autre vie. Et puis *legatione Dei fungor !* [je m'acquitte d'une ambassade de la part de Dieu !] —

Cette réponse m'indiquait le motif de cette apparition. Il était l'ambassadeur de Dieu. — Donc, ai-je dit moi, parlons maintenant des questions qui nous importent le plus en cet instant.

— Oui, et fais vite pour me demander ce que tu désires encore savoir. Les heures passent et le temps qui m'est accordé pour te parler pourrait finir et tu ne pourrais plus me voir.

— Je crois pour ma part que tu as quelque chose de la plus haute importance à me communiquer.

— Qu'est-ce que, moi, pauvre et misérable créature, je dois te dire ? dit Savio dans un témoignage de profonde humilité : c'est d'en haut que j'ai reçu la mission de te parler. C'est pour cela que je suis venu.

— Donc, m'écriai-je, parle-moi du passé, du présent, de l'avenir de notre Oratoire. Dis-moi quelque chose des mes chers fils, parle-moi de ma Congrégation.

— Au sujet de celle-ci j'aurais beaucoup de choses à te dire.

— Révèle-moi donc ce que tu sais : dis-moi quelque chose du passé.

Savio : — Le passé retombe tout entier sur toi.

Et moi : — En ai-je fait quelqu'une des miennes ?

Savio : — Quant au passé, je te dis que ta Congrégation a accompli déjà beaucoup de bien. Vois-tu là-bas ce nombre immense de jeunes ?

— Je les vois, ai-je répondu. Oh, quel nombre ! et comme ils sont heureux !

Et lui : — Regarde ; qu'y a-t-il d'écrit à l'entrée de ce jardin ?

— Je vois : il est écrit *Jardin Salésien.*

— Eh bien, continua Savio ; ils furent tous Salésiens, ou furent éduqués sous tes ordres, ou avec toi furent en relation, sauvés par toi ou par tes prêtres, ou tes jeunes abbés, ou d'autres qui par toi furent mis sur la route de leur vocation. Compte-les, si tu peux ! Mais ils seraient cent millions de fois plus nombreux, si tu avais eu une foi et une confiance plus grandes dans le Seigneur. —

Je soupirai avec un gémissement. Je ne sus pas quoi répondre à ce reproche et me proposais en moi-même : Je tâcherai d'avoir à l'avenir cette foi et cette confiance. Puis je dis : — Et le présent ? —

Savio me montra un magnifique bouquet de fleurs qu'il tenait dans ses mains. Il y avait des roses, des violettes, des tournesols, des gentianes, des lis, des immortelles ou perpétuelles et, au milieu des fleurs, des épis de blé. Il me le tendit et me dit : — Observe !

— Je vois… mais je ne comprends rien, ai-je répondu pour ma part.

— Ce petit bouquet, présente-le à tes fils, pour qu'ils puissent l'offrir au Seigneur quand sera venu le moment ; fais en sorte que tous l'aient, qu'il n'y ait aucun qui en soit privé et que personne ne le leur enlève. Avec lui, sois sûr qu'ils auront suffisamment de quoi pour être heureux.

— Mais que signifie ce bouquet de fleurs ?

— Prends la Théologie, me répondit-il : elle te le dira, elle t'en donnera une explication.

Et moi : — Mais la Théologie, je l'ai étudiée et je ne saurais pas comment en retirer ce que tu me présentes.

Savio : — Tu es rigoureusement obligé de connaître tout cela.

— Allons ! Fais-moi sortir de l'anxiété, donne-moi l'explication.

Savio : — Vois-tu donc ces fleurs ? Elles représentent les vertus qui plaisent le plus au Seigneur.

— Et quelles sont-elles ?

Savio : — La rose est le symbole de la charité, la violette de l'humilité, le tournesol de l'obéissance, la gentiane de la pénitence et de la mortification, les épis de la communion fréquente ; le lis indique cette belle vertu dont il est écrit : *Erunt sicut Angeli Dei in cælo* [Ils seront comme les Anges de Dieu dans le ciel], la chasteté. Et l'immortelle ou perpétuelle signifie que toutes ces vertus doivent durer toujours : la persévérance.

— Eh bien, mon cher Savio, dis-le-moi (c'est ce que je lui ai demandé personnellement) : toi qui as pratiqué ces vertus durant ta vie, qu'est-ce qui te consola le plus au moment de mourir ?

— D'après ce qu'il te semble, qu'est-ce que cela pourrait être ? répondit Savio.

— Peut-être le fait d'avoir conservé la belle vertu de la pureté ?

— Eh non ; ce n'est pas seulement cela.

— Peut-être t'a réjoui le fait d'avoir la conscience tranquille ?

— C'est déjà une bonne chose, mais ce n'est pas encore la meilleure.

— Ton réconfort aura donc été l'espérance du paradis ?

— Non plus !

— Donc, est-ce que ce sera le fait d'avoir constitué un trésor de beaucoup de bonnes œuvres ?

— Non, non.

— Quel fut donc ton réconfort en cette dernière heure ? — C'est ainsi que je lui ai parlé avec un air suppliant, embarrassé que j'étais de ne pas réussir à deviner sa pensée.

Et Savio : — Voici : ce qui me réconforta le plus au moment de mourir fut l'assistance de la puissante et aimable Mère du Sauveur ! Et, cela, dis-le à tes fils ! Qu'ils n'oublient pas de la prier tant qu'ils sont en vie. Mais fais vite, si tu veux que, moi, je puisse encore te répondre.

— Et pour le futur que me dis-tu ?

— Dans l'avenir, pendant l'an prochain 1877 qui vient, tu auras à éprouver

une grande douleur. Six plus deux parmi ceux qui te sont le plus chers seront appelés par Dieu à l'éternité. Mais console-toi : ils seront transplantés de ce champ du monde dans les jardins du paradis. Ils seront couronnés. Cependant ne crains pas ; le Seigneur t'aidera et te donnera d'autres fils, également bons.

— Patience ! Et pour ce qui concerne la Congrégation ?

— Au sujet de la Congrégation sache que Dieu te prépare de grandes choses. Pour elle, l'an prochain, se lèvera une aurore de gloire si splendide qu'elle illuminera comme un éclair les quatre coins du monde, de l'orient à l'occident, du sud au nord. Une grande gloire est préparée pour elle. Mais, toi, fais en sorte que le char, sur lequel se trouve le Seigneur, ne soit pas entraîné par les tiens en dehors des glissières et du sentier. Si tes prêtres savent le conduire ainsi et être dignes de leur haute mission, l'avenir sera très splendide et apportera le salut à une infinité de personnes. A une condition toutefois : que tes fils aient une grande dévotion envers la Bienheureuse Vierge et sachent conserver la vertu de la chasteté, qui plaît tant aux yeux de Dieu, pour la totalité de la Maison.

— Maintenant, moi, je voudrais, ai-je ajouté, que tu me dises quelque chose de l'Eglise en général.

— Les destinées de l'Eglise sont dans les mains de Dieu Créateur. Ce qui est établi dans ses infinis décrets, je ne peux pas te le révéler. Il réserve uniquement pour lui ces secrets et aucun des esprits créés ne peut les partager.

— Et au sujet de Pie IX ?

— Ce que je peux te dire, c'est que le Pasteur de l'Eglise n'aura plus à combattre longtemps sur cette terre. Peu nombreuses sont les batailles qu'il doit encore gagner. D'ici peu il sera enlevé du siège [pontifical] et le Seigneur lui donnera la récompense bien méritée. Le reste, on le sait. L'Eglise ne périt pas. As-tu quelque autre chose à me demander ?

— Et en ce qui me concerne ? lui ai-je demandé.

— Oh, si tu savais combien d'affaires difficiles tu as encore à affronter !... Mais dépêche-toi, car le temps qui m'est accordé pour te parler encore devient plus que court. —

Alors, en m'élançant, je tendis les mains pour saisir ce fils saint, mais ses mains semblaient n'être que de l'air et je ne serrai rien.

— Tu perds la raison ! que fais-tu maintenant ? m'a dit Savio en souriant.

— J'ai peur que tu ne m'échappes, me suis-je écrié. Mais tu n'es pas ici avec ton corps ?

— Non, pas avec mon corps. Je le reprendrai un jour.

— Mais que sont ces apparences de ta personne ? Puisque, moi, je vois vraiment en toi la physionomie de Savio Dominique !

— Vois, disait-il ; quand l'âme est séparée du corps et qu'avec la permission de Dieu elle se fait voir par quelque mortel, elle conserve sa forme et son apparence extérieures, avec tous les traits du corps lui-même, comme lorsqu'elle vivait sur la terre, et ainsi, bien que grandement embellis, elle les conserve jusqu'au moment où elle sera réunie à lui au jour du jugement universel. Alors, elle le gardera avec elle au paradis. C'est pourquoi, à présent, il

te semble que, moi, j'ai réellement les mains, les pieds, la tête ; mais tu ne pourrais pas m'arrêter, puisque je suis un pur esprit. C'est cette forme extérieure qui te fait me reconnaître (1).

— J'ai compris, ai-je quant à moi répondu. Ecoute-moi. Encore une réponse. Mes jeunes sont-ils tous sur la bonne voie pour se sauver ? Dis-moi quelque chose pour que, moi, je puisse les diriger bien comme il faut.

— Au sujet des fils que la Providence Divine t'a confiés, on peut les diviser en trois classes. Vois-tu ces trois listes ? (et il m'en présentait une). Observe-les. —

Moi, je regardai la première liste. Sur elle il était écrit *Invulnerati* [Sans blessures] : c'est-à-dire ceux que le démon n'avait pas pu blesser ; qui n'ont souillé d'aucune faute leur innocence. Ils étaient en grand nombre ces jeunes sains, et je les vis tous. Beaucoup d'entre eux, moi, je les connaissais déjà ; beaucoup, c'était la première fois que je les voyais, et ils devront peut-être venir à l'Oratoire dans les années futures. Ils marchaient en gardant le corps bien droit sur un étroit sentier bien qu'ils fussent continuellement pris comme cible pour les flèches et les coups d'épées et de lances qui partaient de tous côtés. Ces armes, qui formaient comme une haie le long des deux bords du chemin, les combattaient et les importunaient sans les blesser.

Alors Savio me donna la deuxième liste. Il était écrit dessus : *Vulnerati* [Blessés] : c'est-à-dire ceux qui avaient perdu les bonnes grâces de Dieu, mais, à présent remis sur pied, ils avaient soigné leurs blessures, en s'étant repentis et confessés. Ils étaient, ceux-là, en nombre supérieur à celui des premiers et avaient attrapé les blessures sur le sentier de leur vie, causées par les ennemis qui constituaient une haie pour leur route. Je lus la liste de leurs noms et je les vis tous. Beaucoup avançaient courbés et découragés.

Savio avait encore en mains la troisième liste. Sur elle il y avait l'inscription : *Lassati in via iniquitatis* [A bout de forces sur le chemin d'iniquité]. Y étaient inscrits les noms de tous ceux qui avaient perdu les bonnes grâces de Dieu. J'étais impatient de connaître ce secret : je tendis donc la main. Mais Savio me dit avec vivacité : — Non ; attends un moment et écoute. Si tu déplies ce document, il en sortira une puanteur telle que, ni toi ni moi, nous ne pourrions la supporter. Les anges doivent se retirer écœurés et horrifiés par cette puanteur, et l'Esprit Saint lui-même éprouve du dégoût pour l'horrible odeur infecte du péché.

— Mais comment, faisais-je quant à moi remarquer, cela peut exister, si Dieu et les anges sont impassibles ? Comment peuvent-ils sentir la mauvaise odeur de la matière ?

— Oui, car plus les créatures sont bonnes et pures, plus elles s'approchent des esprits célestes ; au contraire plus quelqu'un est mauvais, indécent et souillé, plus il s'éloigne de Dieu et des anges, qui font marche arrière loin de lui, devenu pour eux une cause de dégoût et de nausée. — Puis il me donna la liste, et me dit : — Prends-la cependant : déplie-la et sache en tirer profit pour

---

(1) En d'autres termes il veut dire : « Quand, par un vouloir de Dieu, vous apparaît une âme séparée du corps, elle présente à vos yeux la forme extérieure du corps qui autrefois fut informé par elle, et c'est pourquoi tu as l'impression que, moi, j'ai réellement les mains, les pieds et la tête, etc. ».

tes jeunes ; mais souviens-toi toujours du petit bouquet que je t'ai donné ; fais en sorte que tous l'aient et le conservent. — Cela dit, après m'avoir donné la liste, il se retira au milieu de ses compagnons, comme s'il était en train de fuir.

Je dépliai la liste. Je ne vis aucun nom, mais à l'instant me furent présentés d'un seul coup d'œil tous les individus inscrits sur elle, comme si, personnellement, je voyais réellement les personnes elles-mêmes. Je les vis tous et avec amertume. Moi, j'en connaissais la majeure partie et ils appartenaient à cet Oratoire et aux autres collèges. J'en vis aussi beaucoup qui, au milieu de leurs compagnons, faisaient figure de bons garçons, et même quelques-uns qui paraissaient excellents, et qui ne sont pas tels. Mais au moment de déplier ce papier, se répandit tout autour une puanteur telle qu'elle était insupportable. Je fus aussitôt frappé de maux de tête très déchirants et d'envies de vomir telles que je craignais de mourir. En attendant, l'atmosphère devint obscure, la vision en disparut et je ne vis plus rien de ce merveilleux spectacle. Dans le même temps, un éclair sillonna le ciel et un coup de tonnerre gronda si fortement et si terriblement que je m'éveillai tout épouvanté.

Cette odeur pénétra dans toutes les parois, s'infiltra dans les vêtements, de sorte que, beaucoup de jours après, il me semblait que je percevais encore cette pestilence. Tant est infect, aux yeux de Dieu, même le nom du vicieux ! Encore maintenant, dès que me retourne à la mémoire cette puanteur, me viennent des frissons, je me sens suffoquer et mon estomac est porté au vomissement.

Là-bas, à Lanzo où je me trouvais, j'ai commencé à interroger l'un et l'autre, j'ai averti plusieurs jeunes et j'ai découvert que ce rêve ne m'avait pas trompé. C'est donc une grâce du Seigneur qui me fit connaître l'état de l'âme de chacun ; mais moi pourtant je ne dirai rien de cela en public. Ici il y aurait beaucoup d'explications à donner, mais je les réserve pour un autre soir. A présent il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit. —

Ce fait de voir dans le rêve l'indication, comme mauvais, de certains garçons, qui passaient pour les meilleurs de la maison, avait porté Don Bosco à soupçonner qu'il s'agissait d'une illusion. Voilà pourquoi il en avait tout d'abord appelé plusieurs *ad audiendum verbum* [pour leur faire entendre une parole – et aussi pour leur "dire deux mots"] : il voulait s'assurer au mieux au sujet de la nature du rêve. Pour le même motif il repoussa de quinze jours le récit. Quand il fut bien certain que tout cela venait d'en haut, il parla. D'autres confirmations, le temps les apporterait, grâce à la réalisation des prédictions entendues.

La première prédiction, et elle était la plus importante, concernait le nombre des chers fils, qui mourraient en 1877, distingués en deux groupes : *six* plus *deux*. Or les registres des services du Préfet

des relations extérieures de l'Oratoire portent bien la croix, signe habituel du décès, à côté des noms de *six jeunes* et de *deux jeunes abbés* (1). La deuxième prédiction annonçait pour la Société Salésienne en 1877 une aurore si splendide qu'elle illuminerait les quatre coins du monde ; en effet, se leva en cette année-là sur l'horizon de l'Eglise l'association des Coopérateurs Salésiens, et prit son essor le *Bulletin Salésien*, deux institutions qui devaient porter d'un bout à l'autre de la terre la connaissance et la pratique de l'esprit de Don Bosco. La troisième prédiction concernait la fin non lointaine du Pape Pie IX, qui, de fait, cessa de vivre quatorze mois après le rêve. La dernière prédiction fit entendre une note amère pour le Bienheureux : « Oh, si tu savais combien d'affaires difficiles tu as encore à affronter ! » Et réellement dans le restant de sa vie, qui dura encore onze ans et deux mois, luttes et fatigues et sacrifices se succédèrent pour lui sans trève jusqu'à son dernier soupir.

Dirigeait le commissariat de police au Faubourg de la Doire un monsieur, qui avait un bon nombre de connaissances à l'Oratoire. Il entendit parler du rêve et il fut frappé par la prophétie au sujet des huit qui devaient mourir. Il maintint son observation pendant toute l'année 1877, pour voir tout ce qu'il y aurait de vrai. A la nouvelle du huitième cas, précisément survenu le dernier jour de l'année, il dit adieu au monde, devint salésien et travailla beaucoup non seulement en Italie, mais aussi en Amérique. Ce fut Don Angelo Piccono, dont le nom survit encore dans la mémoire de beaucoup.

La veille de Noël, toujours avec l'intention de donner au noviciat une vie et une physionomie propres, distinctes de celles de tout le reste de la maison, fut réalisée l'idée de lui attribuer un réfec-

---

(1) 1. Briatore Jean, classe de sixième, n° 93.
2. Strolengo Victor, relieur, n° 152.
3. Mazzoglio Etienne, classe de troisème, n° 187.
4. Garola Noël, classe de troisième, n° 388.
5. Bognati Antoine, classe de seconde, n° 206.
6. Boggiatto Louis, balayeur, n° 805.
7. Giovannetti Michel, jeune abbé salésien, n° 553.
8. Becchio Charles, jeune abbé, n° 248
(mort en famille à Murialdo [= Morialdo] le 31 décembre 1877, mais présent à l'Oratoire durant l'année scolaire 1876-77).

toire à part. Les novices prirent donc possession du lieu qui leur était destiné, en y assurant aussi eux-mêmes à tour de rôle le service des tables. Se séparer des profès et spécialement aller loin de Don Bosco, cela ne passa pas sans déplaire ; mais Don Bosco était incomparable dans l'art de faire exécuter avec enthousiasme des choses désagréables. L'annonce de l'émigration donnée d'une manière amusante, la nouveauté elle-même du fait, les tables préparées proprement avec du matériel neuf, les jeunes abbés de service avec leurs tabliers blancs sur la soutane noire, la dispense de la lecture publique, tout contribua à répandre une note joyeuse parmi ceux qui avaient transmigré.

Le Serviteur de Dieu, selon l'habitude, chanta la Messe de minuit. Un décret de l'Autorité supérieure, qui en date du 21 accordait la permission de cette cérémonie, imposait l'obligation de la célébrer *undequaque ianuis clausis* [les portes fermées de tous les côtés]. Ce mot *undequaque*, qui veut dire de tous les côtés, mit dans un embarras sérieux le bon directeur adjoint. Cet adverbe intimait-il de fermer également les portes de l'église qui donnaient vers l'intérieur de l'établissement ? Il écrivit à Don Bosco un billet, dans lequel il disait : « Veuillez lire les dernières lignes de ce décret, pour voir si cet *undequaque ianuis clausis* nous concerne, nous aussi qui laissons l'entrée aux invités par la cour intérieure, et si demain en allant là-bas vous pourriez interroger le secrétaire Archiépiscopal ». D'un trait de plume Don Bosco le libéra des scrupules. Il lui renvoya son billet, en y écrivant en marge : « Nous entrerons tous par le clocher* ».

Le soir, le Serviteur de Dieu reçut la profession perpétuelle émise par quatre prêtres et un jeune abbé, et la profession triennale émise par deux jeunes abbés (1), en présence de la totalité des novices et des profès de la maison ; puis il prit la parole, en commençant ainsi.

Après cette cérémonie j'ai pour ma part l'habitude de dire quelques mots à ce sujet. Or, tandis que les vœux étaient émis, couraient dans mon esprit diverses pensées. Nous avons ici quatre prêtres qui viennent de communes

---

* *Clocher* : une boutade chez Don Bosco n'est pas impossible ; mais c'est sans doute tout simplement l'indication de la porte d'entrée située, à la base du clocher de la Basilique Marie-Auxiliatrice, dans la cour de récréation de l'Oratoire. Ainsi, toutes les autres portes étant fermées, un contrôle pourra être exercé, qui évitera la venue, pendant l'office, de personnes capables de troubler la cérémonie de Noël : ce que visait, semble-t-il, le décret officiel.

(1) V[oir] App[endice], Doc[ument] 42, [pp. 682-684].

lointaines et qui sont entrés dans la Congrégation. Ce fait me suggérait la première pensée, c'est-à-dire celle qui a été lue au réfectoire au sujet de Noé, quand Dieu lui fit savoir qu'Il exterminerait le genre humain et lui demanda de se préparer une arche dans laquelle il trouverait refuge. Or Noé nous présente l'image de celui qui, en voyant dans le monde tant de dangers, pense à chercher pour lui un lieu de refuge pour s'en libérer, et pour rompre toute relation avec ceux qui vont d'une manière folle au-devant de ces dangers.

De ceux qui veulent fuir le monde, Loth est semblablement une figure : il quitte les villes perverses et se retire dans les montagnes. On doit dire la même chose d'Elie qui, persécuté par les ennemis, s'enfuit dans les déserts et y vit difficilement, plutôt que de rester avec de très mauvaises gens comme l'étaient Jézabel et ses partisans. Tous ces faits indiquent les dangers qu'il y a dans le monde, et montrent que Dieu a préparé la vie religieuse pour nous sauver des dangers du monde.

Ceci dit, il divisa sa conférence en deux parties (1). Dans la première partie, après avoir rappelé que c'était son habitude, quand il invitait quelqu'un à entrer dans la Congrégation, surtout s'il s'agissait d'un adulte, de lui promettre le pain, le travail et le paradis, il se mit à expliquer cela de façon imagée, en prenant les nouveaux profès presque par la main et en les introduisant dans la maison salésienne, c'est-à-dire dans la Congrégation. Il dit qu'il les emmènerait voir la Maison Mère, car ensuite, toutes les maisons, ils les trouveraient comme celle-ci.

Tout d'abord, il les fit entrer par la conciergerie, où les reçut avec une belle courtoisie le concierge salésien, qu'il définit comme un grand trésor pour une maison d'éducation ; il les présenta au préfet des externes et les conduisit à la direction, en leur décrivant sur le vif l'amabilité et la paternité propres des personnes qui exerçaient ces fonctions. De là-haut, il fit observer les cours de récréation peuplées de garçons qui, en compagnie de leurs assistants, se divertissaient de diverses manières à leur gré. Puis il les accompagna dans les classes et dans la salle d'étude, en expliquant quelle méthode on employait pour

---

(1) La première partie nous a été conservée en abrégé par Don Vespignani (*Un anno alla scuola del Beato Don Bosco* [Un an à l'école du Bienheureux Don Bosco], pp. 36-39) : il était l'un des prêtres qui firent profession ce jour-là. Le début [présenté ci-dessus] et la seconde partie [pp. 600-607] se trouvent dans un cahier de Don Gresino, qui, à la demande de Don Barberis, prit les notes, tandis que le Bienheureux parlait. On ne sait pas pourquoi il aurait omis la première partie.

orienter les élèves vers l'accomplissement de leurs devoirs. Il montra la même chose dans les ateliers, en spécifiant les tâches des chefs d'atelier et des assistants. — Voici, disait-il, comment est effectué *le travail* par tous ces prêtres, ces jeunes abbés et ces coadjuteurs, avec un même esprit et avec l'unique but de sauver les âmes. — Ensuite il indiqua du doigt là-haut, au centre de l'Oratoire, sa petite chambre-bureau, où il les invita à lui rendre souvent visite pour lui manifester leurs impressions, lui exposer leurs doutes et entendre une parole d'ami.

Après, il dirigea ses pas vers l'oratoire des dimanches et des jours de fête. Là, un grand mouvement de jeunes et d'adultes qui accouraient les dimanches et les jours de fête pour accomplir leurs devoirs religieux ; là, toute une savante organisation de classes de catéchisme, de jeux, de pratiques religieuses ; là, Don Bosco apparaissait vraiment dans son élément.

De là, il descendit dans les réfectoires, où avec une simplicité paternelle il leur dit de goûter *le pain* de Don Bosco, pain que, lui, il appela pain de la divine Providence, fourni grâce à la charité de nombreux et généreux Coopérateurs et partagé par les Salésiens avec leurs pauvres jeunes gens, étudiants et apprentis.

Ayant ainsi exposé les deux premiers points de l'énoncé de son programme, pain et travail, et presque en resserrant le cercle pour un entretien plus intime avec les siens, il dit sur un ton de vive complaisance : — Après tout ce que nous avons vu, il nous reste encore le meilleur non seulement à voir, mais à goûter : *le paradis*. — L'auditoire, suspendu à ses lèvres et curieux, attendait pour entendre quel était le paradis dont alors Don Bosco avait l'idée. C'était le sanctuaire de Marie Auxiliatrice ! Et il le représenta de manière à éveiller en eux non seulement de l'admiration, mais une vraie joie. Gentiment il les fit entrer par la porte du fond, remonter, remonter la nef, jusque devant l'autel de Jésus au Saint Sacrement et le tableau de Notre-Dame. Il parla des cérémonies solennelles, de la dévotion de beaucoup de jeunes et de fidèles, des musiques et des chants, de la fréquentation des sacrements, des visites au Tabernacle et au trône de l'Auxiliatrice. Arrivé à cet endroit, il demanda : — Et tout cela ne vous semble-t-il pas être vraiment un beau prélude du paradis ? —

Il termina ainsi la première partie : — Ces mêmes choses,

vous-mêmes, vous les trouverez dans toutes nos maisons et dans toutes nos églises. Partout vous aurez le pain, le travail et le paradis. Il vous arrivera peut-être même, comme aux Hébreux dans le désert, de rencontrer des *eaux amères*, c'est-à-dire des contrariétés, des maladies, des épreuves difficiles, des tentations ; ayez recours au remède indiqué par Moïse : mettez dans les eaux amères *le bois* qui a la propriété de les adoucir, je veux dire le bois de la Croix, c'est-à-dire le souvenir de la Passion de Jésus et de son divin Sacrifice, qui se renouvelle quotidiennement sur nos autels. —

Une fois terminé le tour imaginaire effectué en long et en large dans toute la maison, il retourna sur le concept du travail, qu'il approfondit plus à fond. Après avoir dit pour cela que notre vie est une vie active, une vie laborieuse, il continua :

A ce sujet S[aint] Ambroise qui tire de l'Histoire sacrée et de l'Histoire profane les faits à appliquer à la vie religieuse, effectue une belle comparaison, en la prenant chez les abeillles, et je crois que ce Saint a bien étudié Virgile, ou qu'au moins il l'a lu plusieurs fois. Lui-même, il commence ainsi : L'abeille sait choisir son moment. Elle sait quand il lui faut sortir ou rentrer. Quand il pleut, ou qu'il tonne, ou qu'éclate la tempête, en somme quand il fait mauvais temps, les abeilles ne sortent pas de leurs ruches, mais elles y restent bien enfermées ; et si d'aventure la pluie ou le tourbillon les surprend dans la campagne, elles s'enfuient vers la ruche, et si elles n'ont pas le temps d'y arriver en raison de l'éloignement et de l'imminence du danger, elles se mettent au plus vite à l'abri dans un endroit sûr, sous un rocher, dans le creux d'un tronc, ou sous le feuillage d'un arbre touffu.

Ce que les abeilles font par instinct, vous autres, faites-le par obéissance, et que ce soit la règle à suivre aussi sur les autres points. Avec cette obéissance quel bien immense nous pourrions faire pour nous et pour les autres !

Un religieux qui veut sortir, s'il entend les clameurs du monde, ne doit pas alors sortir. Si tu as quitté le monde, lorsque, toi, tu y retournes, tu te trouves en péril. De même, si nous nous trouvons dans le monde et si notre âme court quelque danger, rentrons aussitôt dans la ruche, dans notre maison, si nous le pouvons : ou au moins changeons d'habitation ou de conversation ou de façons de faire pour tout quitter, dès que nous en avons le temps, afin de voler dans un lieu de sécurité.

S[aint] Ambroise continue : Vous qui voulez devenir religieux observez les abeilles, quand elles ont pris possession des ruches que le paysan leur a préparées. Ces ruches sont construites avec des planches nues, qui en font une habitation ordonnée. Les abeilles savent qu'il y a une plante munie d'une écorce très fine qui donne un suc, et elles volent et en extraient une substance très amère, poisseuse. Ensuite elles reviennent et, de cette substance, elles en-

duisent tout autour la ruche et ne laisse aucune sorte de trou. Il y a bien sûr, à l'entrée, beaucoup de trous, mais elles ramènent ensuite tous ces trous en un seul, et toutes doivent passer par lui, en entrant et en sortant. Elles font cette opération soit pour que ceux qui sont dehors ne puissent pas observer ce qui est fait là-dedans, soit pour que les petis animaux corrosifs en essayant de rentrer dans cette habitation soient repoussés par l'amertume de cette substance, comme aussi les insectes qui voudraient manger le miel : et si le menuisier avait mis du verre pour avoir la possibilité de voir à l'intérieur, elles l'enduisent, elles, avec ce suc : c'est pourquoi on ne peut plus voir.

Vous autres, religieux, bouchez les fenêtres, de sorte que vous ne puissiez plus voir le monde. Imitez l'abeille qui recueille de cet arbre ce suc amer. L'arbre pour nous, c'est la croix, de laquelle nous pouvons prendre force en priant et en méditant. Que vers Jésus soient tournés tous nos désirs. Ce retrait, il est vrai, n'a pas l'agrément d'un passe-temps, il a ses amertumes, il coûte des sacrifices. Mais ce suc de la croix est comme celui de l'abeille, qui empêche les insectes nocifs et ennemis d'entrer dans la ruche. Ces insectes en rongeant le bois, ah ! s'ils pouvaient entrer, cherchent à tuer l'abeille et à lui manger le miel ; mais, après avoir touché ce suc amer, ou ils meurent ou ils ne peuvent plus bouger. Nous aussi, nous vaincrons nos ennemis en nous tenant à la croix : mais il ne suffit pas de la prendre seulement dans ses mains et de l'embrasser ; il faut la porter. Nous avons tous la croix [à porter], et celui qui commande, et celui qui obéit ; cela veut dire supporter les poids inhérents à notre fonction ; savoir supporter des privations et des mortifications. De plus, partout il y a des amertumes à endurer, qui s'appellent mortification des sens, et nous en sortirons vainqueurs en lançant un regard vers Jésus crucifié.

Remarquez ce que dit S[aint] Ambroise. Ces abeilles, quel que soit leur nombre dans la ruche, ont un seul passage, fût-ce au prix de devoir attendre certaines fois.

Ainsi nous dans nos maisons nous devons avoir un seul passage, même matériel, une seule porte pour sortir. Que l'on sache qui est sorti, pour que personne ne tombe dans des affaires indues. Cette suggestion, comme elle est salutaire ! Et également sur le plan matériel on retire un grand avantage du fait qu'il n'y ait qu'une seule sortie. S'il y a plusieurs portes, on ne sait pas si untel est dans la maison ou s'il est dehors. On va l'appeler d'un côté, et il est répondu : — Allez voir dans tel autre endroit. — On y va, et l'on reçoit une réponse identique. Si, au contraire, il y a une seule porte, le concierge note tous ceux qui sortent, et à l'occasion il sait en rendre compte ; donc si le Supérieur a besoin de donner un avis, il ne doit pas s'inquiéter à chercher en vain.

Mais ce qui est plus important, c'est que le démon tente de s'insinuer pour réduire un religieux à l'état antérieur. Vous savez, vous autres, que plus quelqu'un cherche à se détacher du monde et veut le quitter tout à fait, plus le démon cherche à attacher son cœur aux choses terrestres et à le tirer en dehors du lieu de religion.

Le démon entre dans n'importe quelle Congrégation, repère quelqu'un et pense : — Celui-là se trouve au milieu des compagnons qui par leur bon exemple l'édifient ; il est gardé par les Supérieurs qui veillent sur lui, fortifié par de nombreuses pratiques de piété. Si, moi, je pouvais lui jouer un de mes tours ! s'il sortait un peu !

Et par hasard le démon ne penserait-il pas à le tuer aussitôt dans l'âme ? Oh non, il ne le tue pas aussitôt, parce qu'il veut le pousser peu à peu sans l'effrayer. Le diable, qui est très logique, ne pense pas déjà à nous suggérer lors de sa première attaque d'aller au milieu des compagnies dangereuses et des discours mauvais ; oh non ! Mais il pense seulement à nous faire sortir de ce lieu de sécurité. Et puis dehors il y aura des personnes qui parleront mal de la Congrégation ou de la Religion elle-même, il y aura des charlatans qui font des gestes indécents, des danseuses de corde certainement vêtues sans modestie, des bons vivants qui étalent leur bonheur dans le manger et dans le boire et beaucoup d'autres choses : pour tout cela votre chasteté sera endommagée.

Un religieux qui aime la nouveauté sort sans nécessité de sa maison. Eh bien, ici quelqu'un dit des bourdes contre la moralité ; ailleurs ce sont une image, une photographie qui se présentent à ses regards ; et l'image lui reste gravée, il la porte sans cesse avec lui, elle l'accompagne de jour et de nuit. Il résistera, mais l'esprit se refroidit, il lui vient l'envie de se distraire, de sortir et donc d'aller passer quelque temps à la maison, en famille. Et il finit par tomber misérablement. Les exemples de tous les temps nous font faire l'expérience que, lorsque le démon peut faire sortir quelqu'un indûment, il en est victorieux. Et Satan ne manque pas de suggérer des prétextes : il est si habile dans l'art de s'insinuer !

— Allons quelques jours à la maison, il y a ce parent qui m'attend, dit quelqu'un. Là-bas je ferai ma méditation, ma lecture spirituelle, je réciterai mes prières et je serai fidèle aux autres pratiques de piété, comme si j'étais en Congrégation. —

Sûr que oui ? Va donc dans le monde avec cette pensée, et tu verras. Je voudrais savoir combien de ceux qui vont chez eux observent fidèlement cette résolution. Une telle chose est déjà arrivée à tant d'autres ; ils ne croyaient pas à mes paroles, ils voulurent faire l'expérience, et connurent à leurs dépens ce qu'est le monde. On va, on commence à voir, à parler : puis la bouteille, le jeu, puis les divertissements d'un autre genre ; ensuite le manger et la gourmandise. Mettez-vous dans l'occasion ! Réussirez-vous à éviter ses pièges ? Ah ! quelqu'un restera mort, et s'il n'est pas mort, au moins blessé. S'il en ressort indemne, qu'il estime donc que c'est une grâce exceptionnelle que le Seigneur lui a faite. Ah ! que celui-là se réfugie vite dans son couvent, ici dans la maison où il a prononcé ses vœux, et le démon ne sera plus tellement à l'aise pour le tenter ; ici il y a de bons compagnons, ici de l'occupation pour toutes sortes de personnes et pour toutes espèces de capacité et toutes sont sources d'un mérite immense auprès de Dieu.

Et pour continuer à vous parler plus longtemps des abeilles, je continuerai à vous répéter ce que dit S[aint] Ambroise ; parce que si j'avais un peu de temps je voudrais faire un livre spécial, qui comparererait à la vie des abeilles la vie du religieux. Lorsque l'une d'elles est dans la campagne et a faim, prend-elle

de ce qu'elle a récolté pour s'en nourrir ? Non, jamais ! Elle observe la règle ; si elle a terminé de recueillir tout ce qu'elle a pu, elle revient à la ruche, et entre par l'unique trou, par lequel passent toutes les autres. Et alors, peut-être prend-elle de la nourriture ? Non : elle attend, quant à elle, le signe de la reine, sans le commandement de laquelle elles ne font jamais rien, afin que vienne une autre abeille qui fait le service de les décharger de leur fardeau, et elle attend avec patience jusqu'à ce que l'autre ait pris avec sa petite pelle ce qu'elle-même a recueilli, et l'ait remisé. Et tant de fois on voit là des abeilles si chargées qu'elles n'en peuvent plus, et c'est avec peine qu'elles tiennent debout, toutes affamées, et pourtant elles attendent. Quand elle fut déchargée de son fardeau, elle se nourrit seulement de ces miettes que la compagne a laissées tomber par terre pendant le transport de ce qu'elle-même a pourtant recueilli. Puis elle va se reposer, et une autre vient à sa place, et ainsi elles travaillent toutes, et toutes font leur part pour accroître le patrimoine commun. Elles vont et viennent, et aucune ne demande des comptes à l'autre sur ce qu'elle a fait. Toutes ont leur occupation.

Combien différemment agissent certains vis-à-vis de la règle et de la gestion économique de la nourriture ! Que de fois nous est proposée la solution de bloquer par un clou la porte de la cuisine ou celle de la réserve des aliments, et, comme à l'intérieur il y a quelqu'un qui est plutôt bon, nous autres, nous comptons faire ce que nous voulons, ou bien nous entrons dans le jardin pour y chaparder de la salade ou des fruits ! Eh non : cela ne va pas bien. Ces graves inconvénients doivent être évités à tout prix. Si aujourd'hui on permet aux jeunes abbés, demain on permettra aussi aux jeunes, qui, en voyant les assistants se comporter ainsi, les imiteront sans aucun doute.

Les abeilles se conforment aussi à l'heure du lever. Tant de fois le matin vous entendez à l'intérieur de la ruche un bourdonnement qui nous dit que les abeilles sont déjà éveillées : elles ne sortent pas encore. D'autres fois vous les voyez sur une longue file attachées l'une à l'autre en formant une chaîne, mais elles se gardent bien de sortir, avant le signe de la reine. Quand d'autre part la permission est donnée, elles sortent toutes en foule pour aller au travail. Mais si l'une sort avant le signal, elles la remarquent, et le soir quand elle revient, les juges l'arrêtent à l'entrée, la prennent, accomplissent leur action de justice, puis lui mordent les ailes et la tuent. Vous voyez, pour une seule désobéissance ! Elles vont dormir au même moment. Le soir seulement, on ne tient pas compte si quelques-unes reviennent plus tard, parce que cela ne dépend pas d'elles, mais des distances, ou du fait qu'elles n'ont pas trouvé aussitôt la quantité à apporter à la maison.

Et nous autres, pratiquons-nous une telle obéissance en nous tenant au signal de la cloche ?

Aucune des abeilles ne bouge, si ce n'est aux ordres de la reine. Quand leur nombre s'est trop agrandi, de sorte qu'elles ne peuvent plus rester toutes ensemble, la reine, afin qu'il ne se produise pas de désordres, en sépare un bon nombre de leurs compagnes, institue pour elles une nouvelle reine, et il semble qu'elle dise : — Vous avez appris ici à vivre, à vous faire une maison, les trous, le miel, la cire ; à présent, servez-vous de ce que vous avez appris.

Nous serons toujours en amitié, toujours d'accord, mais faisons en sorte de ne pas nous gêner les unes les autres. Ne venez pas nous déranger et, nous, nous ne viendrons pas vous déranger. — Et elle dit à la nouvelle reine : — Va, conduis tes sujets pour chercher fortune. — Et les voilà qui partent toutes ensemble et vont dans un arbre creux ou dans d'autres ruches préparées pour elles, et fondent leur royaume. Et la nouvelle reine qui a cherché son domicile, règne et donne les ordres.

C'est tout à fait comme nos expéditions de Missionnaires.

Mais ce qu'on remarque encore chez les abeilles, c'est qu'elles ne travaillent pas l'hiver, et ne vont pas recueillir, parce qu'il n'y a pas de fleurs, mais elles se reposent et restent toutes recueillies, se préparent pour travailler avec ardeur au printemps.

Ainsi, nous-mêmes, nous devons rester ici recueillis, et, ensuite, au printemps de la vie nous sortirons, et nous obtiendrons de grands résultats. Vie retirée et préparation. Préparons-nous à combattre les tentations, les discordes, les querelles et les autres passions qui ne sont vaincues que par la vie retirée. Et c'est pourquoi, chez nous avant d'émettre les vœux, sont effectués quelques jours de retraite spirituelle pour nous disposer à faire à Dieu les promesses solennelles et à les observer ensuite avec exactitude.

Militia est vita hominis super terram [La vie de l'homme sur terre est un temps de combat, de service actif]. Militer, c'est combattre pour vaincre les ennemis spirituels : le soldat combat en blessant et en tuant, le religieux en fuyant pour se sauver. Nous autres, après avoir quitté le monde, nous devons combattre, en fuyant les lieux et les personnes, et tout ce qui est à même de présenter des dangers pour l'âme. Mais, comme les militaires, les religieux font leurs exercices de préparation, exercices toutefois différents de ceux des militaires.

Ayant mené une vie retirée pendant un temps utile, on acquiert la science et la vertu. Celui qui se prépare affronte les dangers et les surmonte. S'étant rendu fort par l'étude, par la méditation, par les sacrements, par les visites à l'église, afin de maîtriser ses sens, il sortira de la ruche, il ira sur le lieu qui lui a été fixé et recueillera des gerbes dans le champ du Seigneur. Mais qu'il ne sorte pas, s'il n'a pas l'espérance de vaincre. Mais celui qui a fait tout ce qui dépend de lui pour se préparer, et a reçu l'ordre du Supérieur, possède cette espérance et qu'il aille donc au milieu de n'importe quel danger ; il ne tombera plus. Pour promouvoir la gloire de Dieu il passera sur les aspics et les scorpions et ne tombera pas, parce qu'il sera soutenu par la main du Seigneur.

Et nous, nous devons encore tirer un exemple des abeilles dans la façon de travaillller. Durant la journée, elles travaillent toutes inlassablement, et vont de haie en haie, de fleur en fleur, çà et là même sur des kilomètres et des kilomètres, tant qu'elles ne reviennent pas à la maison avec leur provision. Quand elles sont arrivées à la ruche, elles séparent le miel de la cire, mettent le miel dans un endroit, la cire dans un autre, et retournent au travail.

Et quand il y en a de ces paresseuses qui veulent seulement se nourrir des sueurs des autres, et ne veulent pas travailler, les juges prononcent la sentence, et donc ensuite en résultent ces combats que l'on voit tant de fois chez les abeilles. Toute l'armée va autour d'elles : une abeille pique par derrière une paresseuse ; celle-ci se retourne pour se venger, et une autre qui l'attend

la mord dans une aile, une troisième dans l'autre aile, et comme elle ne peut plus voler, les compagnes la font tomber hors de la ruche. Et cela fait tant de fois pitié de voir des abeilles à la renverse sur le sol qui ne peuvent plus repartir dans l'air, et sont écrasées par les personnes qui passent. Dans la ruche sont laissées seulement celles qui peuvent travailler et qui travaillent volontiers.

Ici, se trouvent les différents services : l'un fait la vaisselle ; un autre est le cuisinier ; un troisième, au contraire, a étudié, et il prêche et confesse ou fait classe. Il y a celui qui balaie, et celui qui fait l'assistance. Celui qui ne peut pas travailler durement, prie, et il donne des conseils aux autres. Chacun fait sa part : et qu'il fasse bien son service, et tout ira avec prospérité. Saint Paul dit : *Obedite præpositis vestris et subiacete eis* [Obéissez à vos chefs et soyez-leur dociles], non en ce qui vous plaît, mais en ce qui plaît au Supérieur.

Je me souviens d'un de mes anciens compagnons qui faisait la vaisselle comme moi-même un jour je la faisais, et il disait à mon sujet : — Lui, il s'est adonné aux études : maintenant il est prêtre, il se distingue, il est respecté, et, moi, toujours ici au même point, toujours à laver la vaisselle, au ras des pâquerettes. Je ne l'envie pas, mais !...

— Mais, toi, fais ce qui t'incombe, quel que soit le travail. Est-ce que tu penses, par hasard, que Don Bosco recevra une plus grande récompense ?

— Oh, lui, il confesse, il dit la messe, il acquiert des mérites !...

— Mais dis-moi : qui gagne plus de mérites entre un religieux qui confesse, c'est sa fonction, toute la matinée ou un autre qui lave les bols ? Non, il n'y a pas de différence. La Congrégation est formée autant de l'un que de l'autre. Si, toi, tu n'étais pas là, ce que tu fais, ce prêtre devrait le faire. Nous sommes tous égaux, et tout est l'affaire de tous. L'un fera une chose, l'autre en fera une autre : mais, comme nous faisons corps pour la gloire de Dieu et que nous travaillons tous pour le même but, toute action est jugée par Dieu avec le même poids et la même mesure. Le mérite est donc égal, puisque *cui plus datum est, plus requiretur ab eo* [à qui l'on a donné plus, on demandera plus]. Et à celui qui accomplit un service de bas niveau, Dieu demandera compte pour la valeur d'un point, tandis qu'à l'autre il demandera pour la valeur de dix. S'il pouvait y avoir une différence, cela consisterait en ceci : le plus grand mérite serait toujours lié à la plus grande humilité de situation.

Voulez-vous que nous soyons assurés de faire, nous aussi, quelque chose qui soit à même de tourner certainement à la gloire de Dieu ? Accomplissons les services qui nous sont assignés le long de la journée.

L'un fait la vaisselle ; c'est bien. Il sera en cuisine ; tant mieux. Un autre a effectué des études et aura beaucoup de talent : bien, il ira prêcher. Celui-ci n'aura pas tellement une belle voix ; il se tiendra au confessionnal. Un autre fera classe, un autre assurera l'assistance. Quelqu'un n'est bon à rien de tout cela ; il balaiera la maison ; il y a aussi besoin de ce service. Quelqu'un d'autre sera maladif, il ne pourra pas travailler : eh bien, il donnera aux autres l'exemple par sa patience, donnera de bons conseils à ceux qui viennent le trouver, et fera sa part de cette manière. Dans une maison comme la nôtre, de combien de sortes d'occupations il y a besoin ! Et chacun fera ce qu'il est capable de faire.

Et que personne ne dise : — Ce travail, un autre pourrait le faire : moi, j'ai

déjà beaucoup d'occupations. — Non ; si quelqu'un est bon pour le faire, qu'il le fasse. Ne perdons pas le mérite, et que ne nous effraient pas certaines difficultés qui semblent des montagnes et sont, au contraire, des brouillards. — Mais il y a ce Supérieur, dira quelqu'un, cet assistant qui ne peuvent pas me voir et censurent toujours ma conduite ! — Mes chers amis, c'est un moyen de plus pour nous de gagner des mérites ; sans la patience nous ne pouvons pas devenir saints.

Donc pour être éloignés et protégés de tous les dangers, ne cherchons pas des prétextes pour retourner au milieu du monde, mais restons loin de lui.

— Mais ce qui m'est confié dépasse mes forces.

— S'il dépasse tes forces, expose le cas en toute modestie aux Supérieurs, et tu feras ce qu'ils te diront ; mais s'il dépasse seulement les forces de ta volonté, si ce n'est que de la poudre aux yeux, alors il faut t'imposer un effort de volonté, il faut faire ce travail et le faire comme on doit.

— Mais celui-là, dira quelqu'un, a une chambre personnelle, et, moi, je suis dans la chambrée commune... ; en somme, personnellement je désirerais un peu de déférence.

— Es-tu ici pour mener une vie en ton particulier ou une vie commune ?

— La vie commune, me répondra-t-il.

— Eh bien, contente-toi de la vie commune. Il n'y a qu'un Supérieur, qui est responsable de ce qui est fait ou de ce qui doit être fait. Exécutons donc chacun notre devoir.

J'ai quelque chose d'autre à vous recommander : et c'est de vous aider mutuellement dans le travail. Il ne faut jamais dire : — C'est à tel autre de... ; ce n'est pas à moi de... — On voit parfois un désordre que l'on pourrait ou devrait empêcher ; et l'assistant n'est pas là. Que l'on ne reste pas indifférent sous prétexte que nous ne sommes pas, nous, chargés de la surveillance, mais que l'on dise au contraire : — A présent l'assistant, c'est moi. —

Chaque fois que l'on peut empêcher un mal, même matériel, qu'on le fasse. Que l'on évite tout gaspillage soit de nourriture, soit de vêtements ou d'autres objets que nous avons à notre usage. En vivant en commun nous devons avoir mutuellement soin de toutes les choses qui appartiennent à la Congrégation.

Mais surtout veillons à empêcher le mal moral, les désordres de toutes sortes, aussi bien parmi les jeunes que parmi nous-mêmes. C'est seulement avec la concorde en cette question que l'on peut progresser, et rendre inoffensifs les membres dangereux. On sait qu'untel a un livre mauvais. Toi qui veux être religieux, non seulement tu ne dois pas coopérer à le garder, à le cacher, mais cherche à l'avoir, ce livre, prends-le et brûle-le. On peut en empêcher des querelles, des coteries, des scandales ! Parfois les nouveaux venus, spécialement s'ils sont adultes, se trouvent seuls, et ont besoin d'un ami, et si quelqu'un les conseille à temps, il peut leur faire beaucoup de bien. Que l'on encourage les pratiques de piété, nos compagnies, et que l'on ne cherche jamais à les désapprouver. La désapprobation peut causer de grands dommages chez celui qui l'écoute, également quand elle porte sur les études et sur les décisions des Supérieurs. Si l'on a une juste observation à faire, que l'on s'adresse à qui de droit, mais que l'on n'en parle jamais entre compagnons.

En somme, nous apprenons des abeilles à travailler avec bonne volonté.

Je vous ai dit un grand nombre de choses, qui ont toutes pour but de nous encourager dans nos occupations habituelles, en ce jour où Dieu voulut voir se consacrer à lui sept de ses serviteurs, prêts à tout pour son service.

Encourageons-nous donc tous ensemble à faire sa sainte volonté, qui est celle du Supérieur, aidons-nous mutuellement à nous corriger de nos défauts et à supporter ceux des autres, en faisant en sorte de marcher tous sur la bonne route. Si quelqu'un de vous est en danger, qu'il soit averti : chacun doit lui apporter son appui pour lui procurer quelque amélioration.

Et nous, en devenant toujours meilleurs à cette école d'amour, nous formerons un seul cœur uni à celui de Jésus Christ, jusqu'aux derniers moments de notre vie, quand nous arriverons à lui pour ne plus jamais le quitter.

La mémorable conférence dura une heure et demie ; mais ce temps, assure Don Vespignani, passa comme un éclair.

Parmi les souhaits de Noël, Don Bosco en adressa de très spéciaux au cardinal Jean Simeoni, choisi par le Saint-Père comme Secrétaire d'Etat quelques jours après la mort de l'Eminentissime Antonelli. Le Bienheureux le connaissait déjà très bien (1). Vu la rapidité et la teneur de la réponse, il est permis de déduire combien Son Eminence avait apprécié l'aimable pensée (2).

Et nous voici à la fin de l'année civile. Cette courte lettre envoyée à Don Cagliero est du 31 décembre.

Très cher D. Cagliero,

Je n'ai pas encore pu parler avec le Consul Gazzolo pour son terrain. J'espère, quant à moi, qu'il désire le vendre le plus tôt possible. Tu en auras la réponse pour le quinze Janvier prochain (3).

Les autres choses, tu les apprendras par d'autres.

Lundi, je vais de nouveau vers Rome appelé par le Saint-Père. Beaucoup de choses sont attendues, et la Cong[régation] avance d'une manière fabuleuse ou, mieux, portée par la main du Seigneur.

Les familles Corsi, Fassati, Radicati, Appiani et mille autres t'envoient des salutations affectueuses.

Salue nos chers confrères et crois-moi en J[ésus]-C[hrist] un

Ami très aff[ectionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

---

(1) V[oir] vol[ume] XI [*des Mémoires Biographiques*], pp. 127-128.
(2) App[endice], Doc[ument] 51, [p. 701].
(3) V[oir] plus haut, p. [264 et plus loin, p.] 656.

Le dernier jour de l'année se terminait : le Serviteur de Dieu donna le "mot du soir" à toute la communauté réunie après les prières. Une fois monté sur la petite estrade, il salua ses fils en disant : — Bonne fin et bon début d'année ! — A quoi ils répondirent tous d'une seule voix : — Merci ! — Quand le silence fut rétabli, il en vint à donner l'étrenne pour la nouvelle année : *Nous comporter sans cesse de manière à ce que, quelle que soit l'heure de la venue de la mort, elle nous trouve toujours prêts*. Il fit précéder et suivre ce saint conseil d'une double série de considérations, puisées dans des souvenirs de la maison, dans des événements du jour, dans des enseignements de l'expérience et tirées de la parole de Dieu.

Bonne fin et bon début d'année ! Ce sont les mots qui, ces jours-ci, volent le plus de bouche en bouche. Ce sont les mots de tout le monde ; mais, si nous réfléchissons sur eux attentivement, ils nous donnent à méditer. Cette nuit, l'an 1876 passe dans l'oubli des siècles éternels, et de 1876 il n'y aura plus rien ; il ne reviendra jamais plus. Viendront d'autres 76 : viendra 1976, 2076, mais 1876 ne viendra jamais plus.

Et comment s'est écoulée cette année ? Si l'on a effectué du bien, ce bien nous restera pour toujours ; si l'on a effectué du mal, lui aussi le mal restera.

Mais ne peut-on pas y remédier ? Non, on ne peut pas y remédier. On pourra effectuer du bien à l'avenir, et Dieu, en tenant compte du bien produit plus tard, pourra ne pas considérer le mal effectué auparavant ; mais le temps perdu, comme serait celui pendant lequel on aurait effectué du mal à l'âme, on ne peut jamais plus le récupérer. Bonne fin et bon début d'année ! De la commencer, nous avons quelques certitudes : mais nous ne sommes pas sûrs de la terminer, cette année prochaine. Quelqu'un pourrait ajouter par politesse le souhait de bien terminer également la nouvelle année ; mais il n'y a personne qui ait un cœur assez généreux pour le promettre. Qui donne à quelqu'un l'assurance de ne pas pouvoir mourir pendant cette année nouvelle ? Nous sommes ici cette année ; une autre année beaucoup ne seront plus là.

L'an dernier, le dernier soir, comme d'habitude chaque année, je vous ai donné quelques avis et je vous ai prédit que certains, qui alors m'écoutaient, passeraient à l'éternité au cours de la même année. Moi, je ne suis pas prophète et ce n'était pas une prophétie ; cependant moururent Don Piacentino, Don Chiala et d'autres encore (Massa et Vigliocco, *répétèrent à voix basse les jeunes*), également parmi les étudiants, du nom desquels pour le moment je ne me souviens plus. Et, nous autres, nous prierons pour eux, comme aussi pour ceux qui moururent avant.

Et cette année, est-ce qu'il n'en mourra aucun ? C'est là une prophétie que quiconque peut faire. Ce soir, nous sommes tous ici et il peut se faire que demain l'un d'entre nous ne s'y trouve plus. Certainement qu'au cours de cette année quelqu'un mourra. Moi, je ne suis pas prophète, je l'ai déjà dit au début ; mais en jugeant d'après le calcul des hommes, on ne peut pas faire à moins que de le croire. Nous autres ici, nous sommes environ 800 : en cal-

culant le trois pour cent, c'est au nombre de 8 x 3 = 24 que devraient être ceux qui mourront. Mais il peut se faire que la mort respectera votre jeune âge, car vous n'avez pas envie de mourir. Mais cela veut-il dire qu'aucun ne mourra ? Oh non ! La mort est comme la faux. *Fenum est vita hominis* [La vie de l'homme est comme l'herbe]. Savez-vous comment fait le faucheur ? Quand il voit qu'en général le foin est arrivé à maturité, il lance dedans la faux. Dans cette herbe, il y en a une partie qui est déjà presque sèche, une autre est verte et a atteint sa hauteur ; mais une certaine partie est plus basse, ou même encore plus, ayant à peine commencé à se développer. La faux tiendra-t-elle compte de cette dernière catégorie ? Non ! Elle donne ses coups et va de l'avant. Elle coupe tout sans distinction. Ainsi fait la mort. Il y aura un vieillard aux cheveux blancs et à la barbe blanche, et elle le prend et le plonge dans l'éternité ; il y aura quelqu'un avec la barbe et les cheveux noirs, et elle prend aussi celui-là ; il y aura un autre qui n'a pas encore de barbe, et aussi le petit enfant qui ne sait pas encore parler, et tous, et tous à l'éternité. La mort ne regarde personne en face : cette année pourrait me concerner, comme n'importe lequel d'entre vous. Espérons que nous ne serons pas au nombre de vingt-quatre ; mais quinze, dix ou bien huit certainement devront partir. Tenons-nous prêts pour bien effectuer ce pas. L'année qui passe est une année de plus vers l'éternité, ou pour toujours heureuse ou pour toujours malheureuse. Voici donc le souhait ou, je dirai mieux, le conseil que je vous donne : nous comporter sans cesse de manière à ce que, quelle que soit l'heure de la venue de la mort, elle nous trouve toujours prêts.

Ce conseil, je le divise en deux parties : la première concerne la manière de fuir la mort. Savez-vous par quoi le cheval est poussé au galop ? C'est par l'éperon des bottes du cavalier. Le cheval sent qu'il est piqué aux flancs, et alors il s'élance dans la course le plus vite qu'il peut. Il en va de cette façon pour la mort. Savez-vous par quoi la mort est poussée vers vous avec une plus grande vitesse ? C'est le péché qui est pour la mort comme l'éperon du cheval. *Stimulus mortis peccatum est* [L'aiguillon de la mort, c'est le péché], dit S[aint] Paul. Donc pour que la mort ne vienne pas nous trouver si vite, efforçons-nous d'éviter le péché autant que nous pouvons, et, s'il nous arrive le malheur de le commettre, allons aussitôt nous confesser.

Celui qui est dans la grâce de Dieu, celui qui n'a commis aucune faute, celui qui a la conscience tranquille, va au lit le soir, prie, s'endort sans s'occuper de ce qu'il en sera de lui. Si le Seigneur vient le prendre, bon voyage, il entre dans l'éternité sans crainte. Mais imaginez-vous un peu quelqu'un qui aurait le péché sur la conscience, qui sentirait les remords qui le rongent. Il va au lit inquiet et pense : Aujourd'hui, tu es là, demain peut-être tu n'y seras plus. Il s'endort, mais il est agité. La nuit s'écoule : lui, il se réveille en sursaut et son imagination troublée lui fait dire : Et si, tandis que tous dorment, je voyais là-bas au fond du dortoir, un spectre affreux, un squelette avec les os sans chair, avec le cerveau grignoté par les vers, avec les orbites vides ! Lui, tourmenté par les remords, il tremble de peur. Et tandis qu'il est là au lit, s'il voyait avancer vers lui cette horreur, qui s'arrêterait au pied de son lit et lui dirait : Viens avec moi ! (*brrrrrrrr... rires unanimes*). Lui, il répondrait : Mais, maintenant, je n'ai pas encore envie de mourir... de quitter les parents,

les amis, les supérieurs… et puis demain… dans ce dortoir, quelle frayeur !… Maintenant je ne suis pas prêt.

Et si elle s'avançait toujours, avec sa faux crochue, et lui disait : Peu importe. Maintenant on doit tout quitter, les parents, les amis : pour toi, le dortoir, c'est fini ; pour toi, un 'demain', c'est fini. Tu porteras avec toi ce que tu t'es préparé. *Hac nocte animam tuam repetent a te. Ibis in domum æternitatis tuæ* [Cette nuit même ils te redemandent ton âme. Tu iras dans la maison de ton éternité].

Et ce que je dis à propos d'un seul peut arriver à beaucoup. Hier seulement, pour vous apporter un exemple, le Docteur Chev[alier] Savio, après le repas du soir, ressentit un léger malaise. Il se mit au lit et, vers minuit, quelqu'un alla voir s'il avait besoin de quelque chose : et il fut trouvé mort dans son lit. Il était mort sans les Sacrements, en n'ayant plus le temps de penser aux affaires de son âme. Il était déjà dans l'éternité. Par chance, ce soir-là, il avait dit les prières avec les autres personnes de la maison, et contrairement à l'habitude, il avait lui-même fait réciter à la famille les litanies de la Bienheureuse Vierge. C'est pourquoi nous espérons que Notre-Dame l'a aidé au grand passage. Les années passent et la mort vient et beaucoup d'entre vous, qui à présent sont ici robustes et en bonne santé, une autre année n'y seront plus.

Donc, en revenant à notre sujet, afin de fuir la mort le plus longtemps qu'on peut, fuyons le péché et spécialement celui contre la vertu de la modestie, qui est celui qui, plus que tout autre, accélère la mort, et dont voulait parler l'Esprit Saint quand il a dit : *Stimulus mortis peccatum est* [L'aiguillon de la mort, c'est le péché].

La seconde partie de mon conseil se rapporte à la façon de nous tenir prêts. Nous proposons de passer cette année que nous sommes sur le point de commencer, comme nous voudrions avoir passé celle que nous sommes sur le point de finir. Que soit accompli avec diligence chacun de nos devoirs. *Avec diligence*, c'est-à-dire avec amour, car le mot *diligence* vient du verbe *diligere*, aimer. Il s'agira, par exemple, d'un cordonnier, d'un relieur, d'un maître d'école, d'un assistant, d'un étudiant : qu'il fasse son service avec allégresse, avec amour et, lui, c'est ainsi qu'il se tiendra prêt à mourir, si tel était le cas. Le Seigneur récompense l'obéissant. Mais ce sont là des choses matérielles, et, comme l'indique le mot *matérielles* lui-même, elles concernent seulement la matière, le corps qui bientôt devra finir. Ce en quoi on doit faire preuve d'une bien plus grande diligence, ce sont les pratiques de piété. Allons fréquemment nous confesser, souvent recevoir la sainte communion, qui est la pratique qui doit nous aider pendant tout le cours de notre vie ; faisons, pour autant que nous le pouvons, de bonnes œuvres, en accomplissant tous nos devoirs et en rendant visite dans l'église au Très saint Sacrement. Surtout ayons une grande dévotion envers la Très sainte [Vierge] Marie, en la priant souvent et de tout cœur, et Elle nous protègera. Que ces pratiques soient accomplies avec amour et hilarité. *Hilarem datorem diligit Deus* [Dieu aime celui qui donne avec joie]. Le Seigneur aime que ce qui est fait pour lui, soit fait avec allégresse. En agissant ainsi, nous formerons entre tous un seul cœur pour aimer le Seigneur.

Vous autres, vous demanderez : — Et si nous agissons ainsi, est-ce que la mort ne nous touchera pas ?

Oh que oui ! nous mourrons quand même, mais notre mort sera celle du juste : lui, il craint la mort parce qu'elle est l'accès à un pas si fatal, dont dépend l'éternité : *momentum, a quo pendet æternitas* [moment dont dépend l'éternité] ; il craint parce qu'il va en des lieux inconnus, parce qu'il doit se présenter devant un Dieu si grand ; il craint à cause de la justice de Dieu qui trouve des taches chez les anges : mais il espère dans sa miséricorde, il espère que, s'il a commis quelques fautes, elles lui seront déjà pardonnées.

Ainsi en fuyant le péché, en accomplissant avec diligence, c'est-à-dire avec amour, chacun de nos devoirs aussi bien temporels que spirituels, quand viendra ce moment où nous devrons quitter cette terre, nous nous trouverons tout à fait prêts, riches de mérites ; quand viendra la mort, elle ne nous fera pas peur, mais elle nous inspirera confiance et le Seigneur nous recevra dans sa miséricorde. Aujourd'hui, nous sommes ici ; moi-même, ou l'un d'entre vous, je n'y serai plus un autre mois !

Bonne fin, bon début d'année et bonne nuit à tous.

Dans le calcul du nombre de ceux qui pouvaient mourir pendant 1877, Don Bosco semble ne plus se souvenir de la prédiction de « six plus deux ». Dans les prévisions concernant son œuvre il progressait à la façon de quelqu'un qui ne savait rien d'avance, en employant tous les moyens humains pour atteindre les buts voulus et en remettant à la Providence la conduite des événements ; c'est pareil pour les prédictions qu'il fit en grand nombre : il ne revenait pas dessus, à moins que quelqu'un d'autre ne l'y provoquât. Toutefois, après avoir dit « quinze, dix », il ajouta « ou bien huit certainement ». Il ne s'exprima pas avec une affirmation catégorique, c'est vrai, mais, même ainsi, l'expression nous semble digne d'être remarquée.

Pour ce volume également que suffise tout ce qui a été réalisé au cours d'une année seulement. Cependant, avant de lever momentanément la plume pour marquer une pause dans notre travail, nous voudrions mettre bien en garde tout lecteur contre le danger de s'arrêter à une vision unilatérale de ce que Don Bosco a réalisé. Son activité extérieure, victorieuse de multiples contrariétés et obstacles, n'est qu'un côté de sa personne, celui qui tape plus fortement dans l'œil ; mais un autre côté, le plus important, reste caché au regard des observateurs superficiels, celui qui fait de quelqu'un un saint. Nous le dit un homme qui, à son époque, bénéficia d'autorité et de crédit. Le Père Maur Ricci, Général des [Clercs Réguliers des] Ecoles Pies [Scolopes], connut personnellement

Don Bosco à Florence, les présentations mutuelles ayant été effectuées par la marquise Henriette Nerli, généreuse bienfaitrice du Serviteur de Dieu. Le comportement de [Don Bosco] « si simple, sans grands mots, sans exagérations, comme s'il était un homme des plus ordinaires » édifia [le Père Ricci] on ne peut davantage. Ce dernier, ensuite, aimait mettre en relief le contraste [chez Don Bosco] entre l'humilité de sa condition et la noblesse de l'intelligence, avec laquelle il s'éleva « à des espérances et à des desseins assez grands pour paraître difficiles à un empereur ». Mais, d'autre part, s'étant appliqué à chercher comment [Don Bosco] préparait et accomplissait tant de bien, il écrivit : « De sa méditation devant le Crucifix, il puisa l'étincelle capable de remédier à tant de dégâts religieux et moraux, d'y remédier au moyen d'institutions durables, qui avaient en elles la force de s'étendre dans le monde tout entier... De nos jours on explique tant de choses, en en rejetant la faute sur le *milieu*, mais le *milieu* Don Bosco le chercha par lui-même, et vinrent les inspirations de Dieu » (1).

---

(1) Lettre écrite en mai 1898 et publiée dans *Charitas*, numéro unique pour le dixième anniversaire de la mort du Serviteur de Dieu (Turin, Imp[rimerie] Sal[ésienne]).

APPENDICE DE DOCUMENTS

AVERTISSEMENT

Certains lecteurs ont été surpris de voir de nombreux pointillés dans l'Appendice du volume précédent aux pages 553-555 et aux pages [568-569]. Dans le premier cas les points occupent la place des demandes faites par le tribunal ecclésiastique à la personne * qui était en train de témoigner et exprimées en latin dans le *Summarium* [Sommaire relatif au Procès Apostolique concernant Don Bosco] : la déposition de la personne qui était en train de témoigner reste intégrale. Quant à l'autre cas, il s'agit d'environ deux pages que l'on estima préférable de supprimer, car elles contenaient sur des êtres humains et sur des choses des appréciations personnelles du prélat ° peu opportunes et ne concernant en rien Don Bosco. Par ailleurs, comme la suppression fut effectuée alors que non seulement le volume était déjà imprimé, mais que la composition typographique [en plomb] était fondue, ainsi pour ne pas devoir faire tout le travail d'une nouvelle composition et d'une nouvelle impression dans les pages qui suivaient, au lieu de rapprocher les parties de la lettre qui restaient, on a rempli les vides en utilisant l'expédient des points.

---

* Laurentine Mazé de la Roche.

° Mgr Jean-Baptiste Fratejacci.

Texte de convention à Buenos Aires.

ACCORD.

Entre l'autorité Ecclésiastique de Buenos-Ayres [Aires] et la Confrérie Italienne *Maria Mater Misericordiæ* [Marie Mère de Miséricorde] avec les Pères Salésiens de Turin :

ARTICLE 1.

L'Autorité Ecclésiastique de Buenos-Ayres [Aires], représentée par S[on] E[xcellence] Très rév[érende] Monseigneur l'Archevêque Frédéric Aneyros, et la Confrérie Italienne *M*[aria] *Mater Misericordiæ* [Marie Mère de Miséricorde], représentée par son Conseil [en la personne du] Président, Monsieur Romulus Finocchio, concèdent à perpétuité, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien des âmes et spécialement de la Confrérie, l'usage, la direction et l'administration de l'Eglise N[otre]-D[ame] de la Miséricorde aux Révérends Pères Salésiens, représentés par D. Jean Cagliero, D[octeu]r en Théologie et Procureur Délégué du Supérieur Général, Don Jean Bosco, résidant à Turin, afin que grâce à leur nombre, à leur zèle, à leur action et à leur conseil soit assuré et obtenu le bien pour lequel l'Eglise fut construite et la Confrérie érigée.

ARTICLE 2.

L'Eglise n'est pas la propriété absolue des P[ères] Salésiens, mais elle reste maintenue au service du culte de Dieu et de la Vierge pour le bien des fidèles et de la Confrérie : elle pourra cependant être améliorée par eux, mais pas détériorée, ni échangée, aliénée ou destinée à un autre usage ; c'est pourquoi l'Autorité Ecclésiastique et la Confrérie seront en droit de réclamer contre l'infraction du présent article.

ARTICLE 3.

La Confrérie des Italiens érigée et établie dans l'Eglise N[otre]-D[ame] de la Miséricorde conservera la propriété absolue de tous les objets qui

lui appartiennent ; elle conservera la direction de ses propres statuts, et aura la libre administration des mensualités, des annuités et des autres offrandes, faites à la Confrérie elle-même, par les membres de la Confrérie et par d'autres pieuses personnes.

ARTICLE 4.

Le fonds et toute autre rente ou recette de la Confrérie seront employés au profit de l'Eglise et de la Confrérie elle-même, c'est-à-dire : fournir les cierges pour les cérémonies sacrées, acheter des ornements liturgiques et d'autres objets du culte, pour apporter des améliorations à l'Eglise, faire dire des prières pour l'âme des Membres défunts de la Confrérie, et [employés] à célébrer de façon la plus solennelle possible la fête patronale de N[otre] D[ame] de la Miséricorde.

ARTICLE 5.

Les Révérends Pères Salésiens assumeront l'entretien de l'Eglise et de la sacristie avec toutes les charges financières annexes, et ils auront dans leur engagement à développer le culte et la dévotion à l'égard de la Très s[ainte] Vierge, et à assurer dans l'Eglise un nombre de messes correspondant au besoin de la population environnante, et à y faire les cérémonies sacrées avec la dignité, le zèle et la sollicitude qu'exigent la Maison de Dieu et le bien des âmes.

ARTICLE 6.

L'un d'eux sera choisi pour être Aumônier de la Confrérie : il présidera toutes les réunions ordinaires et extraordinaires des Membres de la Confrérie, il sera leur directeur, leur conseiller et leur Père. Il prendra un soin spécial d'eux s'ils sont malades : il leur prodiguera alors tous les réconforts que la charité et la religion suggèrent.

De cette fonction charitable les Pères s'acquitteront solidairement.

ARTICLE 7.

Tous les dimanches et toutes les autres fêtes d'obligation, le matin après la récitation de l'Office de la B[ienheureuse] Vierge, on réservera une messe à une heure commode pour les Membres de la Confrérie. Le soir après les Vêpres un des Pères adressera un enseignement ou quelque autre sermon en italien, après quoi on donnera la bénédiction du Très s[aint] Sacrement.

ARTICLE 8.

Les Italiens résidant à Buenos-Aires feront l'objet d'une préoccupation et d'une attention spéciales de la part des P[ères] Salésiens : ceux-ci prodigueront donc à ces frères que sont leurs compatriotes les premières sollicitudes de leur ministère Sacerdotal.

ARTICLE 9.

Ayant pour but principal l'éducation civique, morale et religieuse des enfants, ils s'occuperont particulièrement des enfants Italiens, en les

catéchisant, en les instruisant et en les guidant dans leurs devoirs de bons Chrétiens et de bons citoyens.

ARTICLE 10.

Au cas où pour de graves et justes motifs les R[évérends] P[ères] devraient abandonner la direction et l'administration de l'Eglise, ils devront laisser intactes toutes les améliorations apportées à celles-ci.

2. - [Voir page 104] -

Premier programme de Collège en Amérique.

COLEGIO SAN NICOLAS DE LOS ARROYOS.

Está abierto en esta Ciudad, sobre la barranca del rio, a siete cuadras de la plaza principal, un Colegio de niños, fundado por una Comisión Popular, con los medios que los Exmos. Gobiernos de la Nación y de la Provincia y el pueblo principalmente Arroyero le han proporcionado, dirijido por la Sociedad Educacionista de San Francisco de Sales, con el objeto de dar una sólida educación moral, religiosa, científica, literaria y comercial, a los que deseen prepararse al estudio de las facultades universitarias. Las mejoras introducidas en el local, y el número crecido de los profesores ponen al Colegio en estado de recibir hasta cien pupilos.

REGLAMENTO DE ESTUDIOS PARA EL AÑO 1877.

1°. Cinco son las clases que se frecuentarán este año : dos clases elementales y tres de estudios preparatorios.

2°. En la clase Elemental Inferior se enseñará : *Lectura, Dictado, Caligrafía, Aritmética, Catecismo, Historia Sagrada y Ejercicios de composición.*

3°. En la Clase Elemental Superior : *Gramática castellana, Aritmética, Catecismo, Historia sagrada, Geografía, Historia argentina, Caligrafía y Ejercicios de composición.*

4°. En la Escuela de primer año de estudios preparatorios se enseñará : *Gramática castellana, Caligrafía, Aritmética aplicada, Geografía, Latin, Francés y Catecismo, Historia Antigua y Sagrada.*

5°. En la Escuela del segundo año de estudios preparatorios se enseñará : *Gramática castellana, latina, francesa, Aritmética razonada, Geometría práctica, Teneduría de libros, Historia y Geografía de la America, Catecismo razonado y Ejercicios de composición.*

6°. En la clase del tercer año preparatorio se enseñará : *Algebra y trigonometría rectilinea, Geometría razonada, Teneduría de libros, Literatura castellana, Gramática francesa, latina, Ejercicios de composición,*

Historia griega y romana, Geografía particular de Europa, Asia, Africa, Oceania, y Catecismo razonado.

7°. Habrá lecciones de música vocal e instrumental cada día para los pupilos y medios pupilos y para estos y los externos tres lecciones de gimnástica en la semana.

8°. Los pupilos, medios pupilos y externos que desearan aprender á tocar algun instrumento musical, tendrán en el colegio profesores que podrán llenar ese deseo.

CONDICIONES PARA LOS PUPILOS.

1°. El que desée ingresar en el « Colegio San Nicolás » como pupilo, debe presentar la partida de bautismo, el certificado médico de que ha sido vacunado, el certificado de buenas costumbres y del estudio que ha cursado.

2°. No se admiten pupilos que no tengan 7 años de edad o que hayan pasado de los 14.

3°. Debe el interesado satisfacer una mensualidad de cuatrocientos pesos moneda corriente por trimestres anticipados por cada alumno.

4°. Los pupilos tienen derecho al desayuno, comida, merienda y cena, siendo el desayuno de thé, leche y pan ; la comida de una sopa, dos platos y postres, con vino y pan ; merienda de pan, y la cena de una sopa, un plato y postres, con vino y pan.

5°. El que pase algunos días de un mes en el Colegio debe pagar toda la mensualidad.

6°. Les pupilos no pueden gastar por sí solos el dinero que reciban de sus padres, tutores, parientes, ó amigos ; el Sr. Director del Colegio recibirá el dinero y lo gastará debidamente para el pupilo.

7°. Se pagarán cien pesos anuales por el gasto de tinta, tinteros, luz en la sala de estudio, dormitorio, etc.

8°. Los gastos de médico, botica, peluquero, libros y objetos de Escuela están a cargo del pupilo.

9°. Los parientes de los alumnos que no tengan domicilio en San Nicolás deben hacerse representar por un apoderado.

10°. El traje del pupilo para paseo es uniforme según el modelo que tiene el Sr. Director del Colegio.

11°. Para el Colegio cada alumno tendrá dos trajes del modelo y forma que sus señores padres deséen.

12°. El pupilo se proveerá de una cama de hierro, larga metro 1,70, y ancha metro 0,70, mesa de noche, seis sábanas, seis fundas, doce camisas, doce calzoncillos, doce pañuelos, seis servilletas, seis corbatas, un colchón, dos escobillas, tres pares de botines, seis toallas y dos cubiertas blancas para cama y todo llevará el número que el Sr Director designará a cada alumno.

Condiciones para los medios pupilos y externos.

1°. El medio pupilo se uniformará a las condiciones 1ª y 2ª del pupilo.

2°. El medio pupilo tendrá el mismo desayuno y comida que el pupilo.

3°. La mensualidad del medio pupilo es de doscientos cincuenta pesos m[oneta] c[orriente].

4°. En los meses de Febrero, Marzo, Abril, Mayo, Setiembre, Octubre, Noviembre y Diciembre, el medio pupilo entrará en el Colegio de las 7 a [á] las 7 ½ de la mañana y regresará á su casa á las 6 ½ de la tarde. En los neses [meses] de Junio, Julio y Agosto su entrada será de la 7 ½ á las 8 de la mañana y saldrá á las 5 de la tarde.

5°. El coche del colegio con un Padre o encargado traerá al medio pupilo de la casa al colegio y del colegio á su casa, y por este servicio se cobrará treinta y cinco pesos mensuales.

6°. El medio pupilo necesita una servilleta con el número de orden que designará el Sr. Director á cada medio pupilo.

7°. El externo se uniformará a las condiciones de los pupilos señaladas en los numeros 1, 2, y 5 y si quiere el coche pagará cincuenta pesos mensuales.

8°. La mensualidad para el externo que cursa las clases elementales es de cincuenta pesos moneta corriente, y de ochenta pesos si cursa las clases de estudios preparatorios.

9°. El medio pupilo y el externo deben asistir á las funciones religiosas del colegio que se celebrarán los días Domingos y fiestas de guardar.

10°. El medio pupilo y el externo deben observar el Reglamento del colegio en les horas que queden en el Establecimiento.

Advertencias.

1°. No se permite salida alguna á los pupilos, exceptuado el día desanto de sus padres ó tutores, ó por causa de enfermedad de estos ó de aquellos, y el primer jueves del mes, cuando en el mes anterior se haya portado bien.

2°. Solamente el jueves y domingo de cada semana se permiten las visitas á los alumnos, desde la 1 á las 3 de la tarde.

3°. Todos los meses, los padres, tutores ó interesados tendrán un estado del pupilo, medio pupilo o esterno, que les informará minuciosamente de la conduta de estos.

4°. En los meses de vacaciones se permitirá la salida de los pupilos por aquel tiempo que sus padres, tutores o interesados desearen.

5°. Para los alumnos que se queden en el Colegio en las vacaciones, habrá, además de los ejercicios de gimnástica, música vocal e instrumental, paseos, y otros ejercicios agradables para desarrollar las facultades

físicas, morales e intelectuales de los niños, una clase diaria para adelantarlos en sus estudios.

6°. Las peticiones para ser admitidos al Colegio se dirigirán al señor Director del « Colegio San Nicolás » Dr. D. José Fagnano, al señor Dr. D. Juan Cagliero o al señor Dr. D. Pedro B. Ceccarelli Cura y Vicario de San Nicolás.

San Nicolás, Enero de 1877.

JOSÉ FAGNANO
Director.

[voir *traduction* page 709]

3. - [Voir page 108] -

Lettre de M. Gazzolo à Don Bosco.

Très rév[érend] *P*[ère] *Général D. J*[ean]-*B*[aptiste] *Bosco et Très cher Ami,*

Si j'écris toujours comme je peux, aujourd'hui je le fais plus mal, parce que dans ce pays béni on a toujours à faire, on va toujours à la hâte alors même qu'il semble qu'on ne fasse rien, c'est pourquoi Vous me pardonnerez toutes les sortes d'erreurs contenues dans cette lettre.

En réponse à votre très chère [lettre] du (sans date), je dirai qu'au sujet de la décoration des S[aint]s-M[aurice]-et-Lazare, la nouvelle que Vous me donnez est une vieille affaire : je l'aurais même déjà eue depuis longtemps si je m'étais contenté de la simple [décoration] de chevalier ; mais personnellement je désirais le grade de commandeur dans cet ordre et je savais qu'on peut être élevé à ce grade même si l'on n'a pas été nommé chevalier, et je savais également que le grade de chevalier empêche d'accéder au grade de commandeur parce que sont exigés de nouveaux mérites et de nombreuses années, car c'est ainsi qu'est prescrite la montée des échelons : c'est pourquoi j'ai travaillé afin de ne pas être fait chevalier de cet ordre, m'étant basé aussi sur la promesse du Comm[andeur] Av[ocat] Député Boselli pour... et cette [promesse était] appuyée par un employé du Ministère, ami de nos amis les Docteurs Pechenino et Bacchialoni, qui s'engagèrent en ma faveur.

D'après tout ce qui a été dit jusqu'ici, Vous voyez que c'est une vieille affaire et indépendante de ce que dans sa bonne volonté Don Bosco aura [fait] en ma faveur.

Puisque V[otre] Très rév[érende Seigneurie] me dit de lui dire en confidence le pour et le contre à ce sujet, me voici à Vous obéir. Le Doct[eur] Ceccarelli est resté un peu surpris ; il s'attendait peut-être à quelque titre Pontifical : personnellement dans les premiers jours après notre arrivée j'ai beaucoup souffert, parce que je craignais je ne sais quoi ; mais Dieu me donna la force : j'ai tant dit et j'ai tant fait au point de le persuader que Don Bosco n'était pas un ingrat et que par conséquent il obtiendrait ce qu'il désirait.

Jusqu'ici nous avons parlé des feuilles, nous allons à présent nous occuper de l'arbre et des fruits.

Comme Vous le saurez, nous fûmes magnifiquement reçus par [M.] Benitez, par [M.] Ceccarelli, par l'Archevêque, le Secrétaire, le Vicaire Général, le

Clergé et la population. Les journaux de toutes les couleurs saluèrent notre arrivée avec un respect unanime ; huit jours plus tard, nous partîmes pour San Nicolás tandis que restaient ici les Rév[érends] Cagliero, Baccino et Belmonte pour assurer le service de l'Eglise N[otre]-D[ame] de la Miséricorde, que j'ai fondée et bâtie, et vraiment les voilà déjà convaincus que certaines histoires que je leur racontais à Varazze (1) et à Turin sont véritablement de l'histoire... et non des exagérations comme il leur semblait alors, ainsi qu'ils le reconnaissent.

Le travail est abondant, les ouvriers peu nombreux et paresseux, de sorte que les deux nôtres qui sont restés ici se tuent en raison d'un excès de travail, sans prendre de repos.

Le Rév[érend] Don Baccino, au cours des premiers jours, fit une pêche excellente ; le premier poisson qu'il prit pesait 36 livres, et il l'a vendu 416 francs-or ; — je veux parler d'un homme qui depuis 36 ans ne s'était pas confessé et qui en raison de la grâce reçue offrit à Notre-Dame la somme indiquée ci-dessus ; le deuxième était un poisson semblable à celui-là, mais que dis-je ? je me propose peut-être de tout dire ? impossible, il ne suffirait pas d'une rame de papier et d'un mois de temps.

Cette Mission, Dieu la bénit ; Prêtres et Religieuses bataillent, et obtiennent de continuels triomphes, remplacent ici S[aint] Paul, remplacent aussi les anges, qui envoyés par le Ciel vinrent libérer un peuple des chaînes de l'enfer.

Mais où vais-je ? Ah ! si les Confrères et les amis d'Italie voyaient quel grand bien font ici les Salésiens et les Sœurs de la Miséricorde ... Oh ! s'ils voyaient ces nombreux et beaux triomphes, ils pleureraient avec moi de consolation. Vive Dieu ! Don Bosco a de quoi se consoler, a de quoi se glorifier oui vraiment.

Je ne terminerais plus ... Je termine car des personnes sont arrivées et sont dans la salle en train de m'attendre. Demain avec D. Cagliero et la Supérieure des Sœurs de la Miséricorde nous allons à San Nicolás de los Arroyos, voyage pour lequel j'ai obtenu pour tous le billet de première classe sur le bateau et aussi sur le chemin de fer ; le Gouvernement me les a accordés gratis et m'a promis qu'il donnera toujours gratis à l'avenir aux Salésiens les billets indiqués de première classe, de sorte qu'ils peuvent se déplacer per *urbis et orbis* [partout] quand ils veulent. J'espère obtenir d'autres choses, etc.

Depuis que je suis ici, j'ai eu peu de santé, le climat m'a malmené, la chaleur m'a humilié, cependant aujourd'hui ça va mieux, et je marche, je parle sans cesse et partout de D. Bosco et de ses très dignes Fils et je laisse ceux qui m'écoutent remplis d'affection pour eux.

J'espère que nous nous verrons bientôt, je partirai sans doute d'ici, si Dieu le veut, le 20 Mars prochain.

Je me réjouis de l'ouverture de la Maison de Nice.

Mes salutations aux Rév[éren]ds D. Francesia, D. Rua, D. Durando, Pechenino, Bacchialoni doct[eurs], D. Albera, D. Lemoyne, D. Sala, D. Sa-

---

(1) Les missionnaires s'étaient trouvés quelque temps à Varazze avec [M.] Gazzolo, qui leur enseignait l'espagnol.

vio, et à tous vos autres Fils, et Filles de Mornese ; — je me recommande aux prières de tous et me redis votre très dév[oué] et très aff[ectionné] serviteur.

Buenos-Ayres [Aires], 15 *Janvier* 1876.

J[ean]-B[aptiste] GAZZOLO.

4. - [Voir page 108] -

Lettre de M. Gazzolo à Don Bosco.

Très rév[érend] *Père Général D. J*[ean]-*B*[aptiste] *Bosco,*

Je vous ai écrit il y a cinq jours en réponse à votre lettre.

Aujourd'hui j'écris de nouveau pour vous dire diverses choses : je crois qu'il est bon que Vous les connaissiez.

Pour faire le voyage de Buenos-Ayres [Aires] à cette Maison, pour l'aller et le retour, 200 lires italiennes sont nécessaires ; nous cependant, nous l'avons fait gratis, car j'ai fait personnellement les démarches exigées afin d'obtenir, et je l'obtins du Gouvernement, le billet d'aller et retour pour moi, D. Cagliero et deux religieuses (1). Après un voyage, le plus beau et pittoresque qui puisse être donné le long des fleuves remarquables, au cœur de la plus magnifique des peintures, d'une merveille entre les merveilles de la nature, après 20 heures de voyage, nous arrrivâmes ici, ces jours derniers, le 17, à 6 heures du matin, accueillis sur le môle par un groupe nombreux de citoyens les plus distingués.

Le soir de ce jour, ils nous donnèrent un somptueux banquet, auquel prirent part tous les Salésiens présents ici, toute la Commission, le Curé Ceccarelli avec son Clergé ; moi-même, etc., etc.

On porta différents toasts, en remerciant Gazzolo pour ce qu'il avait fait, et d'autres en l'honneur des Salésiens ; Ceccarelli et moi, nous en fîmes pour la digne Congrégation et pour Don Bosco. Je ne parle pas du reste afin de ne pas être trop long, et poussé par la confiance que vos Fils donneront à V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende] les détails sur chaque chose.

Je crois qu'il est pour moi un devoir de conscience de vous dire que le Doct[eur] Ceccarelli vint délibérément, en couvrant avec un canot à vapeur une distance de 15 milles, pour nous accueillir, qu'il s'entendit avec la douane pour tout ce que vos Fils apportèrent, qu'il tint les voitures à deux chevaux en nombre suffisant pour tous et pendant toute la journée à la disposition de vos fils, que pendant huit jours il les accompagna en voiture dans tous les endroits où c'était nécessaire, qu'ensuite il les reconduisait en ville, en les retenant tous avec lui dans sa maison, et en les traitant comme des princes, etc.

Cagliero, lui-même, est le seul qui dort chez Benitez, mais le petit déjeuner, le repas de midi, le repas du soir, et tout ce dont ils ont besoin, ils le trouvent

---

(1) Ce sont des Sœurs italiennes de la Miséricorde, pour lesquelles Don Ceccarelli avait fondé une maison dans sa paroisse.

chez Ceccarelli, qui nous traite comme des princes. Il ne m'est pas possible de décrire par des mots tout ce que fit et fait à l'égard des Salésiens le Doct[eur] Ceccarelli dont je vous parle.

Ce Docteur qui a 34 ans en accuse plus de 44. Il a l'air d'un vieillard, cela est dû à son zèle et à sa constante diligence.

J'ai lu dans les bulletins de nouvelles l'annonce de la mort de l'Evêque de Plaisance : il y aurait lieu, me semble-t-il, que D. Bosco proposât au Saint-Père, pour cet Evêché, le Doct[eur] Ceccarelli, digne et très digne de la protection des Salésiens, homme de vertu et de lettres, très aimé ici de tous et fondateur de tant de belles œuvres, comme celles des Religieuses de la Miséricorde ici, des Dames de la Charité, de journaux Catholiques et d'autres pieuses et saintes choses. Cette démarche rendrait vos Fils maîtres de la Paroisse et du Pays, et ils auraient en Italie, dans sa personne, un protecteur infatigable, et un Fils très affectionné.

Pensez-y, D. Bosco, et rappelez-vous que tous les sacrifices, dont on a parlé ou dont on n'a pas parlé, furent tous aux dépens de Ceccarelli. Pensez-y, car est arrivée, je crois, l'heure de récompenser une si grande vertu et de donner à la Congrégation un Protecteur nouveau et résolu.

Mes salutations à tous les Confrères et amis, et croyez-moi

San Nicolás, 20 *Janvier* 1876.

votre très dév[oué] *et très aff*[ectionné] *serviteur*
J[ean]-BAPT[iste] GAZZOLO.

5. - [Voir page 111] -

Mémorandum au Ministre des Affaires Etrangères Melegari.

Rome, 16 *Mars* 1876.

Si jamais V[otre] E[xcellence] jugeait bon de faire examiner la convenance d'une colonie Italienne en Patagonie, je me permets de mettre par écrit dans les grandes lignes tout ce que j'ai eu l'honneur de présenter de vive voix. On devrait :

1° Ne pas penser aux Pampas, parce que, du fait qu'à l'est et à l'ouest elles sont limitrophes de gouvernements établis, des remontrances et des oppositions peuvent aussitôt apparaître.

2° Pas même à l'ouest de la Patagonie, parce que la République du Chili met en avant des prétentions dans la Rade de l'Océan du Sud jusqu'à Punta Arenas sur le détroit de Magellan, où il y a une petite colonie d'Européens avec un gouverneur.

3° Il y aurait un territoire totalement sûr depuis le Rio Negro jusqu'au détroit de Magellan. C'est-à-dire la côte de la Patagonie vers l'Atlantique, entre le parallèle 40 et le parallèle 50. Là, il n'y a ni habitation ni port ni gouvernement qui ait quelque droit.

4° Il faudrait préférer la rade qui se trouve aux environs du parallèle 45 comme étant celle qui correspond assez bien au climat Italien.

5° Si le gouvernement ne se heurte pas aux susceptibilités de la R[épubli-

que] Argentine, il n'a rien à craindre de la part des sauvages [= des indigènes], qui sont à l'intérieur du continent et qui d'ailleurs ne s'aventurent pas contre les fusils et les canons.

6° Au gouvernement, cela ne demanderait sans doute pas une lourde dépense, et celle-ci serait rapidement compensée par les bestiaux, par les bois, par les fruits des arbres et par la fertilité du sol.

[7°] Cette colonie ne devrait pas être une colonie de déportation, mais au contraire elle recueillerait l'immense quantité d'Italiens qui actuellement mènent une vie misérable dans les Etats du Chili, de la R[épublique] Argentine, de l'Uruguay, du Paraguay, etc. Je suis persuadé qu'à la nouvelle d'une colonie où elles auraient la langue, les coutumes, le gouvernement italiens, ces personnes se rassembleraient là très volontiers, soit pour cultiver les campagnes, soit pour pratiquer l'élevage des moutons.

8° Les Salésiens continueraient leurs études sur les Patagons, feraient fonctionner les écoles, ouvriraient des internats, assureraient le culte religieux pour tous les habitants de la Colonie et, avec la plus grande circonspection et la plus grande prudence, rayonneraient dans les tribus des Sauvages [= Indigènes].

Peut-être ces pensées que j'exprime ne sont-elles rien d'autre qu'un peu de poésie, mais Votre E[xcellence] saura m'accorder une bienveillante indulgence et apprécier ma bonne volonté d'être utile à la pauvre humanité.

Très hum[ble] *Serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

6. - [Voir page 116] -

Lettre du Card[inal] Antonelli à Don Bosco.

Très ill[ustre] *Monsieur*,

La pensée du S[aint]-Père se porte chaque jour sur l'abandon dans lequel sont laissés de nombreux enfants du peuple, et son âme s'afflige à voir la qualité et la quantité de maux qui peuvent en découler pour la morale publique et pour la Religion. C'est pourquoi il se réjouit grandement devant chaque œuvre et chaque entreprise, destinées à apporter une barrière au mal existant et à empêcher qu'il prenne racine là où, par la grâce de Dieu, on ne le rencontre pas.

Ayant donc été informé de la décision, devant laquelle se trouve cette Conférence S[aint]-Vincent-de-Paul, d'agrandir le local qui déjà existe dans ce but, et de permettre ainsi que d'autres jeunes laissés à l'abandon profitent de ce bienfait, il a accueilli avec bienveillance la demande humblement adressée par la Conférence elle-même à Son Trône Pontifical, et il lui a accordé la somme de *deux mille* francs.

Je me fais un devoir de donner suite à cet acte de charité, en remettant ci-inclus deux billets de la Banque de France, de la valeur de Mille Francs chacun, et avec des sentiments d'estime distinguée je me déclare

D[e] *V*[otre] *S*[eigneurie] *Très ill*[ustre] [le] *Serviteur*
J[acques] C[ardinal] ANTONELLI.

7. - [Voir page 141] -

Conférence de Don Bosco aux Salésiens.

Messis multa, operarii pauci.

[La moisson est abondante, les ouvriers peu nombreux].

Un jour, le Divin Sauveur, se promenant à travers les campagnes auprès de la ville de Samarie, portant son regard autour de lui, et voyant à travers les plaines et à travers les vallées que la moisson était partout très abondante, invita ses Apôtres à divertir eux aussi leur regard devant cet aspect riant des campagnes. Mais aussitôt ils s'aperçurent que, malgré l'abondance de la moisson, il n'y avait personne qui en recueillît les céréales. Alors Lui, faisant certes allusion à quelque chose de bien supérieur, et s'étant tourné vers les Apôtres, leur dit : *Messis quidem multa, operarii autem pauci :* eh ! oui, la moisson est abondante, mais voyez comme sont peu nombreux les ouvriers.

C'est le cri déchirant qu'en tout temps firent entendre l'Eglise et les peuples : la moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux.

Le Divin Sauveur, et vous le comprenez suffisamment, à propos du champ ou de la vigne qui se trouvaient autour de lui, entendait parler de l'Eglise et de tous les hommes du monde ; la moisson à réaliser consiste dans le salut des âmes, toutes les âmes doivent être récoltées dans le grenier du Seigneur. Oh ! comme est abondante cette moisson ! combien de millions d'hommes sont sur cette terre ! que de travail serait encore à faire pour obtenir que tous soient sauvés ! Mais *operarii autem pauci ;* les ouvriers sont peu nombreux. Par ouvriers qui travaillent dans la vigne du Seigneur on entend tous ceux qui d'une manière ou d'une autre concourent au salut des âmes. Et remarquez bien qu'ici par ouvriers on n'entend pas seulement, comme quelqu'un pourrait le croire, les Prêtres, les Prédicateurs, et les Confesseurs. Ceux-ci, certes, plus à dessein sont placés pour travailler et plus directement ils se donnent du mal pour récolter la moisson ; mais ils ne sont pas seuls, et ils ne suffiraient pas. Sont ouvriers tous ceux qui d'une manière ou d'une autre concourent au salut des âmes ; comme ouvriers dans le champ il n'y a pas seulement ceux qui récoltent le grain, mais tous les autres.

Regardez dans un champ la grande diversité d'ouvriers. Il y a celui qui laboure, celui qui défriche la terre, un autre qui avec la houe l'arrange, celui qui avec le râteau ou la masse brise les mottes et les aplanit, un autre [qui] jette la semence, un autre [qui] la recouvre ; celui qui enlève ensuite la mauvaise herbe, la zizanie, l'ivraie, la vesce, celui qui sarcle, celui qui coupe, celui qui déracine ; celui qui ensuite arrose en temps opportun et butte ; un autre au contraire [qui] moissonne et fait les javelles et les gerbes et les meules, et celui qui charge sur le chariot et celui qui conduit ; celui qui étend, celui qui bat le grain, celui qui sépare le grain de la paille, un autre [qui] le force à sortir de l'épi, le nettoie, le vanne, le met dans les sacs, le porte au moulin et là grâce à plusieurs personnes il se transforme en farine ; puis celui qui la tamise, celui qui en fait une pâte, celui qui l'enfourne… Voyez, mes chers [fils], la grande diversité d'ouvriers qui est nécessaire avant que la moisson ne puisse parvenir à son but, c'est-à-dire à devenir pain élu du Paradis.

Comme dans le champ, dans l'Eglise aussi il est nécessaire qu'il y ait des ouvriers de toutes sortes ; mais vraiment de tous les genres ; il n'y en a pas un qui puisse dire : — Moi, bien que je suive une conduite irréprochable, je ne serai bon à rien pour travailler à la plus grande gloire de Dieu. — Non, que l'on ne parle ainsi de personne : tous peuvent d'une manière ou d'une autre faire quelque chose.

Les ouvriers sont peu nombreux. Oh ! si l'on pouvait avoir assez de Prêtres pour les envoyer dans chaque région de la terre, dans chaque ville, canton, village, campagne et pour convertir le monde ! Mais, autant de prêtres, il est impossible de les avoir ; il faut donc qu'il y ait d'autres [ouvriers]. Et puis comment les prêtres pourraient-ils être libres dans leur ministère, s'ils n'avaient pas quelqu'un qui leur cuit le pain et la nourriture ? s'ils avaient à s'occuper eux-mêmes de leurs chaussures et de leurs vêtements ?

Le prêtre a la nécessité d'être aidé, et je crois ne pas être dans l'erreur si j'affirme que tous qui êtes ici, et prêtres, et étudiants et apprentis et coadjuteurs, tous, tous, vous pouvez être de véritables ouvriers évangéliques pour faire du bien dans la vigne du Seigneur.

Et comment ? De multiples façons.

Tous, par exemple, vous pouvez prier. Assurément, il n'y a personne qui ne puisse faire cela. Oh ! voyez : tous vous pouvez donc tenir le rôle principal dont parle le Dieu Sauveur dans ce passage [d'Evangile], puisque, après avoir dit que peu nombreux sont les ouvriers, il ajoute : Priez donc le maître de la moisson d'envoyer les ouvriers à sa moisson ; *rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.*

La prière fait violence au cœur de Dieu ; Dieu est, je ne sais de quelle manière, obligé de les envoyer. Prions-le pour nos pays ; prions-le pour les pays lointains ; prions-le pour les besoins de nos familles et de nos villes, et prions-le pour ceux qui sont encore enveloppés dans les ténèbres de l'idolâtrie, de la superstition, de l'hérésie.

Oh ! prions tous d'un cœur sincère, prions beaucoup le Maître de la moisson.

Ce qui peut aussi être fait par tous et [qui] est de très grande utilité et constitue un véritable travail dans la vigne du Seigneur, c'est de donner le bon exemple. Bon exemple par les paroles, en encourageant les autres au bien, en donnant des avis, de bons conseils. Ici il y a quelqu'un qui a des doutes sur sa vocation ; là il y a un autre qui est sur le point de prendre une résolution qui lui causera ensuite sans cesse du préjudice ; eh bien ceux-là, s'ils sont conseillés, confortés dans le bien, que d'avantages ne pourront-ils pas en tirer ! Bien des fois il suffit d'une seule parole pour faire que quelqu'un reste ou se mette sur le bon chemin.

S[aint] Paul disait aux fidèles de chercher à être *lucerna lucens et ardens* [une lampe qui brûle et resplendit]. Oh, si vraiment on voyait en nous cette lumière ! Si tous restaient édifiés par nos paroles et nos actions ! S'il y avait cette charité remplie de flamme qui nous fait négliger toute chose, pourvu que nous puissions faire du bien à nos frères, s'il y avait vraiment cette chasteté parfaite qui fait [aussi] remporter la victoire sur tous les autres vices, s'il

y avait vraiment cette douce bonté qui nous attire le cœur des autres ; oh, je crois que tout le monde resterait attiré dans nos filets.

Une autre chose que tous peuvent faire, c'est l'assiduité dans les affaires de la religion, dans les pratiques de piété, pour prendre part à tout ce qui peut favoriser la plus grande gloire de Dieu ou le salut des âmes ; [c'est] de parler en bien de l'Eglise, des Ministres de la Religion, du Pape en particulier, des dispositions prises par l'Eglise. Ce sont là des choses que n'importe lequel parmi vous peut faire, du plus grand au plus petit ; et [c'est], entre nous ici dans la Maison, de parler en bien des Supérieurs, de la Congrégation, de la Maison, de l'organisation.

Mais ce n'est pas suffisant. Une chose que tous peuvent faire, c'est d'aider à extirper les mauvaises herbes, la zizanie, l'ivraie, le chiendent, la vesce et toute autre herbe qui ne fait que causer du mal. Je veux dire ceci : lorsqu'il y a un scandale, qu'on ne le tolère pas : mais que celui qui est à même de pouvoir, lui, l'ôter, l'ôte, et emploie tout moyen pour le faire cesser ; que celui qui ne peut pas, ne reste pas sans réagir, mais qu'il en parle à qui de droit et si une fois ne suffit pas, qu'il en parle deux fois et trois et plus, mais qu'on ôte le scandale. Tous vous pouvez, si vous entendez quelqu'un se plaindre de l'organisation de la nourriture, le corriger ; il y aura celui qui désire sortir sans permission ou celui qui se plaint parce qu'il ne peut pas sortir ; tous vous pouvez l'exhorter, l'encourager, le conseiller pour qu'il prenne patience.

C'est d'autre part une grande chose que d'extirper la zizanie, c'est-à-dire le scandale, en parlant. Il arrive bien des fois qu'il y a quelques désordres dans la maison et les Supérieurs ne les connaissent pas et donc ne peuvent pas y porter remède ; il est d'une nécessité absolue que vous en parliez, que vous les mettiez au courant du mal : vous vous trouvez, vous, au contact de ces désordres, tandis que les Supérieurs sont loin d'eux.

Une autre manière d'extirper la zizanie, c'est de pratiquer la correction fraternelle. Il arrive, pendant un séjour ici comme pendant un séjour à la maison des parents dans notre village, que nos amis, par inadvertance, tiennent en notre présence des propos qui ne peuvent se trouver dans la bouche d'un jeune chrétien, écrivent des lettres en se servant de phrases non chrétiennes ou d'expressions qui peuvent susciter notre colère ou de mauvaises pensées.

Eh bien, que l'on réponde à cette personne avec de belles manières : — Tu vois, tu parles comme ceci et comme cela ; mais remarque que ces paroles ne conviennent pas dans la bouche d'un chrétien. Je sais que tu es mon ami et que tu as écrit cela sans t'en rendre compte ; mais justement en tant qu'ami, tu ne t'offenseras pas, je crois, si je te corrige en ceci ou en cela. — Ou bien : — Veuille m'excuser, mais je ne peux pas accepter ces propositions que tu me fais, car elles ne sont pas conformes à la vie que doit mener un jeune chrétien. —

Souvent une correction amicale ainsi faite produit dans le cœur des compagnons et des frères l'effet de plusieurs sermons, et il arrive qu'ils se mettent à servir Dieu ou au moins à aimer davantage la religion, pour la seule raison qu'ils trouvent cette gentillesse dans les manières chez quelqu'un qui, ils le savent, pratique la religion.

Et malheureusement plusieurs fois il arrive qu'avec les parents eux-mêmes il faut employer cette charité de les instruire, de les corriger, de les reprendre. Que l'on fasse preuve de force, que l'on fasse cela aussi, qu'on le fasse courageusement ; mais, dans la manière, que l'on emploie justement toute cette charité, cette tendre affection, cette douce bonté qu'aurait employées saint François de Sales s'il s'était trouvé dans notre situation.

Toutes ces façons, et mille autres encore, sont celles que chacun, qu'il soit prêtre, qu'il soit jeune abbé, qu'il soit laïc, de n'importe quel âge ou de n'importe quelle condition, peut employer en travaillant dans la vigne du Seigneur. Vous voyez donc qu'autour de la moisson évangélique tous peuvent travailler de nombreuses et diverses façons, pour peu que chacun soit rempli de zèle pour l'honneur de Dieu et pour le salut des âmes.

A présent quelqu'un demandera : — Mais, Don Bosco, à quoi voulez-Vous faire allusion avec tout cela ? Que comptez-Vous nous dire ? Pour quel motif nous avez-Vous exprimé ces choses ce soir ?

Oh, mes chers [fils] ! Ce cri : *Operarii autem pauci* [mais les ouvriers sont peu nombreux] ne se faisait pas seulement entendre dans les temps anciens, dans les siècles passés, mais à nous, à nous en ces temps qui sont les nôtres il se fait entendre plus impérieux que jamais. Pour la Congrégation Salésienne la moisson croît de jour en jour d'une manière si démesurée que, je dirais presque, on ne sait plus de quel côté commencer, ou comment se limiter dans le travail. Et c'est pourquoi je voudrais vous voir tous et rapidement de bons ouvriers dans la vigne du Seigneur !

Les demandes de collèges, de maisons, de Missions arrivent en nombre extraordinaire soit de nos provinces ici en Italie, soit de la France, soit des autres régions étrangères. De l'Algérie, de l'Egypte, des Pays de race noire en Afrique, de l'Arabie, de l'Inde, de la Chine et du Japon en Asie, de l'Australie, de la République Argentine, du Paraguay, de Gibraltar et l'on peut dire de toute l'Amérique, des demandes sont faites pour ouvrir de nouvelles maisons ; car partout il y a une pénurie d'ouvriers de l'Evangile telle qu'elle effraie celui qui observe le grand bien que l'on pourrait accomplir et que l'on doit négliger par manque de Missionnaires. D'autre part, de la République Argentine nous avons des nouvelles déchirantes envoyées par D. Cagliero. Là-bas, le plus souvent, à qui vient se confesser on ne demande pas : — Depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas confessé ? — Mais on dit : — Vous êtes-vous déjà confessé quelquefois ? — Et fréquemment il arrive d'avoir des hommes et des femmes âgés d'environ trente ou quarante ans, qui ne se sont jamais confessés. Et cela se produit non pour un motif de haine envers les choses d'église ou de confession, mais parce qu'ils n'eurent jamais la possibilité de le faire. Et imaginez-vous combien, oh combien se trouveront au moment de la mort et désireraient au moins alors avoir un prêtre à qui confesser leurs fautes et recevoir de lui l'absolution, mais pas même cela ne leur est accordé, car ils trouvent rarement le prêtre qui pourrait répondre à leur attente !

Ce n'est pourtant pas mon but de vous inviter à aller dans des lieux aussi lointains ; cela peut être fait par plusieurs, mais non par tous, soit parce que le besoin est également si urgent ici, soit parce que pour diverses causes ceux qui sentent être appelés à la Congrégation Salésienne, ne seraient pas tous

prêts à se rendre dans des régions aussi lointaines. Mais compte tenu de tant de besoins, d'un si grand manque d'ouvriers de l'Evangile, en remarquant que tous vous pouvez, les uns d'une façon, les autres d'une autre, travailler dans la vigne du Seigneur, pourrais-je, quant à moi, rester tranquille et ne pas vous manifester le désir secret de mon cœur ?

Oh oui, que je désirerais vous voir tous pleins d'élan pour travailler comme autant d'Apôtres ! A cela tendent toutes mes pensées, tous mes soucis, toutes mes fatigues. C'est pour cela que sont accélérées les études, qu'est donnée toute commodité afin que l'on puisse faire vite pour revêtir l'habit ecclésiastique, que sont entreprises des écoles spéciales.

Et comment, compte tenu de besoins si nombreux et si pressants, je pourrais me taire. Pourrais-je, quant à moi, me retirer, alors que de tous côtés on nous appelle (et il semble justement que ce soit la voix de Dieu qui se manifeste par la bouche de tant de personnes) ? Et, après les signes manifestes de la Divine Providence, qui tellement veut opérer de grandes choses par l'intermédiaire des Salésiens, rester muet et ne pas chercher à augmenter le nombre des ouvriers de l'Evangile ?

A présent j'ai encore une chose à vous dire, et c'est la plus importante. Au moment où je vous invite tous à demeurer constants, ou à vous faire inscrire dans la Congrégation Salésienne, je ne veux pas que celui qui n'a pas la vocation cherche à y entrer. Je vois le grand bien que nous pouvons faire, je vous expose combien est grande la moisson qui se présente devant nos yeux, combien la vigne du Seigneur a besoin de nombreux cultivateurs, afin que ceux qui entendent en eux une voix intérieure qui dirait : — Toi, dans la Congrégation, tu pourrais faire plus facilement le salut de ton âme et le salut de l'âme du prochain, — sachent comment se présentent les choses, et qu'ils aient la commodité de se faire inscrire ; alors que j'entends que tous les autres suivent leur propre vocation.

Ce que je veux et ce sur quoi j'insiste tant, c'est que, partout où quelqu'un se trouve, il soit précisément comme on lit quelque part dans l'Evangile : *Lucerna lucens et ardens* [une lampe qui brûle et resplendit]. Je ne suis pas opposé à un jeune qui voudrait aller au séminaire et devenir prêtre dans le monde ; ce que je veux, et sur quoi j'insiste et insisterai sans cesse tant que j'aurai du souffle et de la voix, c'est que celui qui devient jeune abbé soit un jeune abbé saint, comme celui qui devient prêtre soit un saint prêtre. C'est que celui qui veut avoir part à l'héritage du Seigneur en embrassant l'état ecclésiastique ne s'empêtre pas dans des affaires du monde, mais qu'il s'occupe seulement de sauver des âmes. Voici ce que je demande : que chacun, mais spécialement l'ecclésiastique, soit une lumière capable d'éclairer tous ceux qui l'entourent et non des ténèbres qui trompent celui qui le suit.

Mais que cette lumière ne se manifeste pas seulement dans les paroles : qu'elle passe dans les œuvres. Que chacun tâche d'orner son cœur de cette charité qui fait qu'on donne sa vie pour sauver les âmes ; [charité] qui fait que l'on ne considère aucun intérêt corporel quand il s'agit de faire du bien, et [qui fait] précisément dire avec Saint Paul qui considérait comme des balayures les intérêts du monde et les choses de cette terre, afin de gagner des âmes pour Jésus Christ : *omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* [je considère tout cela comme des ordures afin de gagner le Christ].

Il faut que personne ne se laisse dominer par la gourmandise, par l'intempé-

rance qui est ce qui misérablement conduit au naufrage tant de jeunes, et disons-le aussi, tant d'ecclésiastiques. Il faut que sache se modérer et se mortifier spécialement pour le vin celui qui désire travailler avec fruit dans la vigne du Seigneur, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve.

Le véritable ouvrier de l'Evangile, partout où il se trouve, c'est celui qui prend volontiers part aux pratiques de la religion, les favorise, les rend solennelles. S'il y a une neuvaine, ils en sont contents, font eux-mêmes quelques pratiques particulières, invitent d'autres à en faire.

Pour être un véritable ouvrier de l'Evangile, il faut ne pas perdre de temps, mais travailler, qui d'un côté, qui d'un autre, qui en aidant aux études, entre les assistances et les cours d'enseignement, qui en s'occupant des choses matérielles, qui en chaire et au confessionnal, qui dans les bureaux d'administration ou de direction ; mais que l'on se rappelle bien que le temps est précieux et que celui qui le perd ou ne s'efforce pas de bien l'employer ne sera jamais un bon ouvrier de l'Evangile.

Voilà, mes chers fils, les choses que je vous ai exposé pour devenir de bons ouvriers de l'Evangile. Oh, si ces choses étaient exactement pratiquées chez nous ! Tournons un peu notre regard autour de nous : sont-elles pratiquées dans notre Congrégation ? Oh, si je pouvais dire un peu que vraiment ces choses y sont, et sont exactement pratiquées, comme j'aurais de la chance et je pourrais vraiment en être fier ! Oh, si les Salésiens mettaient vraiment en pratique la religion dans la façon dont la voulait S[aint] François de Sales, avec ce zèle qu'il avait lui, guidée par cette charité qu'il avait lui, mesurée par cette douce bonté qu'il avait lui, en sorte que je pourrais en être vraiment fier et qu'il y aurait une raison d'espérer un bien immense dans le monde ! Et même je voudrais dire que le monde viendrait derrière nous et que nous exercerions notre emprise sur lui.

Une chose encore, que je crois d'une importance vraiment extraordinaire et qu'il faut que nous cherchions réellement à ce qu'elle soit en nous maintenant et qu'on la garde sans cesse. C'est l'amour fraternel. Croyez-le : le lien qui tient unies les Sociétés, les Congrégations, c'est l'amour fraternel. Je crois pouvoir l'appeler le pivot sur lequel tournent les Congrégations de l'Eglise. Mais à quel degré devrait-il s'élever ? Le Dieu Sauveur nous l'a dit : *Diligite alterutrum sicut et ego dilexi vos* [aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés] : aimez-vous réciproquement, dans la façon, avec cette mesure dont, moi, je vous ai aimés. Et, dans les saintes Ecritures, que nous nous aimions beaucoup est souvent répété.

Mais cet amour, pour être comme il est exigé, doit être tel que le bien de l'un soit le bien de tous, et que le mal de l'un soit le mal de tous. Il faut que nous nous soutenions réciproquement , et que jamais l'un ne blâme ce que l'autre fait ; que jamais il n'y ait un peu d'envie. — A untel cette charge, à moi au contraire rien. Untel est bien mieux vu, tandis que, moi, je n'ai personne qui me regarde. Eh bien, s'il y a quelque chose de beau et de bon, il faut que cela arrive à untel, tandis qu'à moi personne ne pense. — Non, trêve de ces envies ; le bien de l'un doit être le bien de tous ; le mal de l'un, d'autre part aussi, doit être le mal de tous. Y a-t-il quelqu'un qui est persécuté ? Il faut que nous nous figurions être tous persécutés, et [il faut] être compatissants

envers lui et l'aider. Y a-t-il quelqu'un de malade ? En éprouver du mécontentement, comme si nous l'étions nous-mêmes. D'autre part favoriser ensemble d'un commun accord les choses bonnes, que l'initiative en vienne de qui on veut. Et l'on sait bien que tous n'ont pas la même capacité, les mêmes études, les mêmes moyens.

Donc, un grand amour fraternel ! Si nous faisons ainsi, savez-vous ce qu'il en arrivera ? Il en arrivera ce qui arriva dans l'Eglise. Certains étaient apôtres, mais en plus des apôtres, il y avait les soixante-douze disciples, puis il y avait les diacres, il y avait les coopérateurs de l'Evangile ; mais tous ceux-là travaillaient d'un commun accord, tous unis d'un grand amour fraternel, et c'est pourquoi ils parvinrent à ce à quoi ils parvinrent, à changer la face du monde. [Agissons] de même, nous, partout où nous sommes placés, quelle que soit la manière dont nous sommes employés, pourvu que nous puissions sauver des âmes et qu'à la tête de toutes nous puissions sauver notre âme, et nous avons suffisamment de quoi [faire].

Mais toutes ces choses ne s'obtiennent pas, sinon au prix de grands sacrifices, ni sans souffrir quelque chose. Sans grandes fatigues on ne peut pas arriver à de grandes choses ; c'est pourquoi nous devons être prêts à tout. Oui, que chacun se fasse inscrire à la Congrégation Salésienne, mais qu'il dise : — Je veux me mettre sur cette voie pour le seul motif de sauver des âmes ; bien entendu, en voulant aussi en sauver d'autres, je veux avant tout sauver la mienne. Cela ne peut pas s'obtenir sans sacrifices ? Eh bien je suis prêt à faire n'importe quel sacrifice. Je veux me mettre à la suite de Jésus Crucifié ; s'Il meurt en croix, en endurant d'horribles souffrances, moi qui veux être son disciple, je dois me montrer prêt à n'importe quelle souffrance, fût-ce même à mourir en croix avec Lui. —

D'ailleurs, voyez-vous, dans l'Evangile on trouve écrit : *Bienheureux ceux qui sont soumis à des épreuves*, et jamais : Bienheureux ceux qui mènent une vie tranquille de bonheur. Faut-il donc souffrir quelque chose ? Que je suis bienheureux : ainsi je pourrai suivre de plus près les traces du Divin Rédempteur. Ceux qui vivent dans la joie en ce monde se réjouissent pendant un moment, et ensuite de leurs plaisirs ils auront bien peu de choses, et même rien, pire que rien et pendant toute l'éternité. Ceux qui sont soumis à des épreuves, au contraire, endurent, c'est vrai, quelque chose mais cela durera peu et chaque souffrance sera pour eux changée en perle précieuse là-haut au Ciel et les consolera pendant tous les siècles.

Je termine avec ce mot de S[aint] Paul [voir * page 480] : *Vos delectat magnitudo præmiorum ? non vos deterreat magnitudo laborum.* La pensée de la grande récompense du Paradis est pour vous source de joie ? Ne vous effrayez pas si vous devez souffrir quelque chose sur cette terre.

8. - [Voir page 172] -

Conférence donnée par Don Bosco à l'Académie de l'Arcadie.

Celui qui a le grand honneur de parler en votre présence, Respectables Messieurs, est un humble Prêtre, qui venu à Rome, pour sa chance et sans au-

cun mérite de sa part, fut compté parmi les membres de l'Académie de l'Arcadie et qui, à présent, est chargé de donner une conférence en prose qui puisse servir d'introduction à la réunion de cette Académie de l'Arcadie en ce Vendredi Saint.

La manière élégante de parler, la recherche d'un style soutenu, qui ont l'habitude de briller dans cette salle réservée à la science, m'ont mis dans une appréhension non légère, moi qui suis habitué à parler, à lire, à écrire pour les gens du peuple, et en particulier pour la jeunesse à l'intelligence peu développée. Je me suis toutefois armé de courage pour consentir, en pensant qu'après moi la plume élégante de mes Collègues, que l'on me permette ce terme, suppléera en abondance à mon insuffisance.

Mais la Passion du Rédempteur, dont on doit traiter, constituant un sujet très vaste, il est nécessaire de le réduire à quelques points déterminés. C'est pourquoi je n'aborderai pas la partie ascétique, ni la partie que l'on développe dans un style de grand art oratoire, qui sont du ressort des chaires sacrées ; je ne parlerai pas de l'Archéologie, que l'on confie aux longues réflexions des savants ; je ne parlerai pas non plus des personnages nommés dans le récit évangélique de la passion du Seigneur, car c'est la matière propre des commentateurs bibliques et des Ecrivains d'Histoire de l'Eglise. J'omets aussi tout ce qui s'est passé pour le Sauveur avant sa montée vers le Calvaire, et je choisirai seulement ce qui, voilà dix-neuf siècles, à peu près à l'heure où nous sommes réunis ici, se réalisa sur le mont de la Rédemption. Je veux dire les *Sept paroles prononcées par Jésus en Croix*. Egalement ici, Messieurs, je confie volontiers les concepts sublimes, les élans poétiques à l'habileté de mes Collègues, et je m'en tiendrai à un simple exposé historique et littéraire qui me semble convenir aux auditeurs qui en cet heureux moment m'honorent. Si la pauvreté de mon travail ne vous offre pas une raison pour applaudir, il vous donnera certainement un motif pour exercer votre bonté et pour avoir de l'indulgence.

Après mille fatigues et tourments, soumis à une cruelle flagellation, couronné d'épines, condamné à l'ignominieuse mort en Croix, le très aimable Sauveur, avec de grandes affres, porta l'instrument de son supplice jusque sur le Golgotha.

Golgotha ou Calvaire signifie mont de Crânes : certains veulent qu'il soit appelé ainsi, parce qu'y étaient conduits les suppliciés pour expier les méfaits commis. Mais Tertullien, Origène, S[aint] Epiphane, S[aint] Jean Chrysostome, et Augustin sont d'avis que ce mont est appelé Golgotha du fait qu'Adam y est enterré ; et que par un trait de la Providence Divine le trou pour planter la Croix fut creusé là où était son crâne, et qu'ainsi l'auteur du premier péché était aussi le premier à être lavé par le sang de celui qui mourait pour le salut du genre humain.

S[aint] Jérôme dans la lettre à Marcella s'exprime ainsi : *In hoc loco et habitasse dicitur, et mortuus esse Adam. Unde et locus in quo crucifixus est Dominus Noster, Calvaria appellatur, scilicet quod ibi sit primi hominis Calvaria condita, ut secundus Adam et sanguis de cruce stillans primi Adam et iacentis protoplasti peccata dilueret.*

Dans les livres saints il avait été prédit que le Messie devait être élevé en croix, comme Moïse fixa le serpent en haut d'une hampe dans le désert pour

que fussent libérés des morsures venimeuses les Hébreux qui en étaient blessés (S[aint] Jean, Ch[apitre] III). *Sicut Moyses*, dit le Christ, *exaltavit serpentem in deserto, ita oportet exaltari Filium hominis.*

Ensuite, une fois dressée la Croix, élevée sur elle la Personne Très sacrée de Jésus, qui s'y trouvait fixé à l'aide de clous très pointus, les soldats, les Princes, les Anciens des Juifs, au lieu de reconnaître le Sauveur commun en Celui qu'ils avaient crucifié, se mirent à se moquer de lui, à le mépriser de mille façons. — Il a sauvé les autres, disaient-ils, et il ne peut pas se sauver lui-même. S'il est le Christ prédit par Dieu, qu'il descende maintenant de la croix ; si Dieu l'aime, qu'il le délivre à présent. Si tu es son Fils, descends de la croix ; si tu es le Roi des Juifs, sauve-toi toi-même, puisque tu as dit que tu détruis le temple de Dieu et qu'en trois jours tu le reconstruis : tu prétends sauver les autres et tu ne te sauves pas toi-même. — La foule lançait ces insultes et d'autres semblables contre Jésus, qui était suspendu à la croix. Tous les éléments de la nature voulaient certainement venger les outrages faits au Créateur. Le Sauveur aurait pu faire tomber inanimés tous ceux qui l'outrageaient, comme tombèrent terrassés [ceux qui voulaient l'arrêter] au début de sa passion ; ouvrir la terre pour les engloutir vifs, comme il arriva à Datân et à Abirâm ; les faire sombrer dans l'eau, comme lors du Déluge ; les réduire en cendres, comme les habitants de Sodome et de Gomorrhe. Mais le temps pendant lequel Jésus était suspendu à la croix était un temps de miséricorde ; c'est pourquoi à tant d'insultes il ne répondit pas, sinon par la clémence et par le pardon. Et justement la première parole prononcée du haut de la Croix fut adressée à son Père Céleste, afin d'implorer miséricorde pour ceux qui l'outrageaient. — Mon Père, dit-il, pardonnez à ces gens qui me crucifient, car ils ne savent pas ce qu'ils font. *Jesus autem dicebat : Pater dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (Luc, Ch[apitre] XXIII). —

L'Angélique S[aint] Thomas fait ici deux demandes : (3ème Partie, Quest[ion] XLVII) : *Utrum Christi persecutores eum agnoverint, et utrum peccatum Christum crucifigentium fuerit gravissimum.*

A la première, à savoir si les Gens qui le crucifièrent l'ont reconnu, il répond que les Personnages Principaux, c'est-à-dire les Princes, les Scribes, les Docteurs de la loi avaient certainement une claire connaissance du Sauveur, mais ils ne voulurent pas accepter de croire en lui et pervertirent tout dans un mauvais sens.

C'est pourquoi dans l'Evangile il dit (S[aint] Jean, Ch[apitre] XV) : *Si non venissem et locutus eis non fuissem, peccatum non haberent : nunc autem, excusationem non habent de peccato suo.* En outre les Personnages Principaux, étant instruits dans les sciences des Livres Saints, devaient connaître les prophéties, qui étaient en train de s'accomplir, les miracles que Jésus avait opérés, les vertus héroïques qu'il avait mises en pratique, donc l'ignorance qu'ils avançaient ne pouvait pas les excuser, parce qu'elle était affectée ; et même elle les rendait davantage coupables.

Ensuite pour ce qui concerne les Personnages Inférieurs, c'est-à-dire le menu peuple, qui ne connaissait pas et ne comprenait pas les Ecritures, en raison de son ignorance il se rendait beaucoup moins coupable. En ce sens S[aint] Pierre plaignait les Juifs en disant : — Je sais que tout ce que vous avez accompli contre le Sauveur, vous l'avez fait par ignorance, comme le

firent vos ancêtres ([Cf.] Ac 3,17). —

De cela se dégage la réponse à la seconde question, à savoir que le péché des Gens qui le crucifièrent fut très grave pour les Personnages Principaux, très grave pour les Juifs Inférieurs, mais très diminué du fait de leur ignorance. C'est pourquoi la prière de Jésus adressée au Père Eternel ne fut pas pour les Personnages Principaux, qui se montraient obstinés, mais pour les Personnages Inférieurs, pour les Gentils qui le crucifièrent, rendus en quelque sorte excusables du fait de leur ignorance.

Bède le Vénérable précède S[aint] Thomas dans le même sens, en disant : *Pro illis rogat, qui nescierunt quid facerent, zelum Dei habentes, sed non juxta scientiam. Multo magis fuit excusabile peccatum Gentilium, per quorum manus crucifixus est.*

Deuxième Parole. Les Juifs, pour couvrir d'infamie le Sauveur, et, selon la prédiction du Prophète, l'abreuver d'opprobres, voulurent que deux individus remarquables pour leur violence fussent crucifiés à côté de lui, afin qu'il apparût égal à eux dans la peine et que, par suite, sa faute et son infamie fussent aussi jugées semblables aux leurs.

Il semble qu'au commencement les deux larrons insultaient le Sauveur, mais l'un d'eux, touché par la grâce divine, réprimanda son compagnon en disant : — Tu n'as même pas la crainte de Dieu, toi qui subis la même condamnation ? Quant à nous, d'autre part, nous payons à cause de nos méfaits, et nous l'avons bien mérité, mais, lui, il n'a fait aucun mal. — Et s'étant tourné vers Jésus, il disait : — O Seigneur ! Rappelez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. — Jésus répondit : — Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. —

Et dicebat ad Jesum : Domine, memento mei cum veneris in regnum tuum. Et dixit illi Jesus : Hodie mecum eris in Paradiso (1).

Les interprètes sacrés demandent si derrière le mot Paradis on doit comprendre le Paradis terrestre, le Paradis céleste ou les Limbes. L'opinion commune penche pour le Paradis céleste. Mais si ce jour-là le Sauveur ne monta pas au Ciel, mais descendit dans les Limbes, comment la promesse : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis* a-t-elle été accomplie ?

Le savant Esichius de Jérusalem interprète le texte évangélique, en ajoutant une virgule après *hodie*, de sorte que le sens en serait celui-ci : Aujourd'hui, je te dis : tu seras avec moi dans le Paradis. Mais plus claire est l'explication de S[aint] Augustin, qui dit que le Sauveur a parlé non pas en tant qu'homme, mais en tant que Dieu. C'est plus clairement encore que S[aint] Thomas l'explique en disant : *Illud Verbum Domini* hodie *est intelligendum non de Paradiso terrestri corporeo, sed de Paradiso spirituali, in quo esse dicuntur quicumque divina gloria perfruuntur. Unde latro quidem cum Christo ad infernum descendit, ut cum Christo esset, quia dictum est ei : Mecum eris in Paradiso ; sed præmio in Paradiso fuit, quia ibi divinitate Christi fruebatur sicut et alii Sancti* (3ème Partie, Quest[ion] 52).

---

(1) Celui qui désirerait avoir des informations particulières sur le nom, la patrie, du bon Larron, savoir s'il doit être appelé martyr ou Confesseur, peut lire : BENOÎT XIV, *De Canonis*[atione] *Sanct*[orum], L[ivre] IV, 2ème Partie, C[hapitre] 12, N[uméro] 10.

Troisième Parole. Le Sauveur avait accordé le pardon et donné l'assurance du Paradis au bon Larron : alors, tandis qu'il tournait son regard vers les personnes présentes, ses yeux rencontrèrent brusquement ceux de sa Mère très aimée. Ses parents et ses amis s'étaient tous enfuis, les Apôtres s'étaient dispersés. Seule, en femme forte qu'elle était, accompagnée par Jean, pour ainsi dire rendue insensible à la douleur par l'amour maternel, Elle assistait intrépide son Fils mis en croix, tandis que son Cœur restait vraiment transpercé par un glaive pointu, ainsi qu'il est écrit dans l'Evangile : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* [Toi-même, un glaive te transpercera l'âme].

Donc Jésus, ayant contemplé sa Mère, et près d'Elle le disciple bien-aimé, dit à sa Mère : — Femme, voici ton Fils. — Puis il dit au Disciple : — Voici ta Mère. — Et à partir de ce moment-là Jean la reçut comme Mère.

On a l'habitude de demander pourquoi la Très sainte Vierge est ici appelée *Femme* et non pas *Mère.*

[Saint Jean] Chrysostome nous instruit en disant que Marie fut appelée *Femme*, afin de ne pas occasionner à son Cœur le chagrin qu'on Lui aurait causé en l'appelant du tendre nom de *Mère.* S[aint] Bernard ajoute qu'il l'appelle *femme* pour lui remettre en mémoire qu'Elle était cette *Femme forte*, qui en ce moment, de son pied Immaculé, écrasait la tête du Serpent aux pièges mensongers.

S[aint] Jean observa fidèlement le désir de Jésus et prit de Marie un soin vraiment filial. Il la garda chez lui, tant qu'il demeura en Palestine, la conduisit avec lui à Ephèse, et en Fils affectueux il l'assista jusqu'aux derniers moments de sa vie.

Dans S[aint] Jean, l'Eglise reconnaît tout le genre humain, si bien que la Très s[ainte] Vierge, en recevant S[aint] Jean pour fils, devint la *Mère* de tous les Chrétiens, comme l'enseigne S[aint] Bernardin : *Qui est discipulus Christi, est etiam Virginis Filius.*

Quatrième Parole. La quatrième parole du Sauveur en Croix est exprimée en S[aint] Matthieu (Chap[itre] XXVII) de la façon suivante : *Et circa horam nonam clamavit Jesus voce magna dicens : Eli, Eli, Lamma sabacthani ?* Termes qui, par le même Evangile, sont interprétés : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Ces mots appartiennent au Syriaque, parce que cette langue, qui est un mélange de Chaldaïque et d'Hébreu, était très parlée par les Juifs quand ils furent revenus de l'esclavage en Babylonie. Mais il semble qu'ils n'aient pas été compris, car les personnes présentes crurent qu'il appelait Elie à son aide. Et puis, qui étaient ces personnes présentes, on ne le connaît pas clairement. Certains considèrent qu'il s'agissait de Romains qui, ignorant la langue Hébraïque, croyaient qu'il avait appelé Elie à son secours. Mais on observe que, si les Romains ne savaient pas l'Hébreu, ils n'avaient pas non plus la connaissance d'Elie. D'autres sont d'avis qu'ils étaient des Hellénistes, c'est-à-dire des Juifs qui habitaient en Egypte, où était très répandue la langue Grecque. Ces gens ignoraient l'Hébreu,

mais connaissaient Elie. Il semble, d'autre part, que soit préférable l'opinion qui dit que ce sont des Juifs, qui comprenaient très bien l'Hébreu, mais faisaient semblant de ne pas le comprendre pour pouvoir ainsi se moquer de J[ésus] C[hrist].

Au sujet de cette parole, il est très opportun de remarquer l'interprétation impie qu'en donnent Calvin et les incrédules modernes.

A ce moment-là, disent-ils, le Christ ressentit tous les supplices des damnés, et ces mots indiquent un acte de désespoir. Horrible blasphème ! Benoît XIV dit : « Si le Christ se désespéra sur la croix, comment put-il apaiser la colère divine, ce qui était le but de sa Mission céleste ? Comment put-il ajouter aussitôt les autres mots affectueux adressés au Père Céleste, *Pater in manus tuas commendo Spiritum meum*, mots qui montrent sa pleine résignation et sa totale confiance envers les volontés du Ciel ? ». C'est pourquoi les mots du Sauveur ne vinrent pas de l'impatience, ni du manque de confiance, et ne voulurent pas signifier l'humanité abandonnée par la Divinité, parce que, dit [Saint Grégoire de] Nazianze, *quod semel assumpsit, nunquam dimisit* ; et ils n'indiquent pas non plus qu'Il ait été privé de la bienveillance de son Père Eternel. Ces mots furent donc prononcés pour signifier l'atrocité des douleurs qu'il endurait, afin d'expier les méfaits des hommes, mots qui révélaient les afflictions intérieures auxquelles Dieu l'abandonna pour l'expiation de nos fautes, dont il s'était chargé. Grand Dieu, s'écrie S[aint] Léon, combien sont on ne peut plus terribles les effets de ta justice ! Si c'est avec tant de rigueur que sont punies les iniquités mises sur les innocents, qu'en sera-t-il de l'homme qui les a commises et plusieurs fois commises ? ! (Serm[on] *De Passione D*[omini]).

Cinquième Parole. Comme la première faute fut un péché de gourmandise, ainsi le Divin Sauveur voulut l'effacer par la souffrance de la soif, souffrance très ressentie par le gosier. Et voici la cinquième parole de Jésus en Croix.

Le Rédempteur, marqué d'une douleur profonde, était encore en croix, et le sang répandu, les fatigues de tous genres endurées avaient fortement abattu son Corps très adorable au point qu'il éprouvait effectivement une soif très ardente — *Postea*, dit S[aint] Jean (Chapitre XIX), *sciens Jesus, quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio. Vas ergo erat positum aceto plenum. Illi autem spongiam plenam aceto, hyssopo circumponentes, obtulerunt ori eius*. Nicolas de Lire dit en parlant de cette soif : *Tantum laboraverat et sanguinem emiserat, quod corpus eius erat dessiccatum et adustum, et propter hoc sitiebat supra modum.*

S[aint] Augustin reconnaît un mystère dans la soif du Christ. Jésus a soif, dit-il, mais soif de notre bonheur, de notre salut, de notre béatitude. *Sitit gaudium vestrum.* [Saint Grégoire de] Nazianze dit que Jésus a soif pour nous inviter à avoir soif de Lui, et pour que nous nous résolvions à l'aimer : *Sitit sitiri Deus.* Il a soif de nos âmes, et voudrait bien souffrir davantage afin de nous faciliter la voie du salut. *Sitio ; sitit maiora tormenta* (1).

---

(1) Mgr Rocca dit, dans son traité *De solemni communione Summi Pontificis* [Du rite solennel pour la communion du Souverain Pontife] (Tome I), que les Pontifes Romains, quand ils célèbrent solennellement avec leur

Sixième Parole. La sixième fois que Jésus parla depuis la Croix est décrite ainsi par S[aint] Jean (Chap[itre] XIX) : *Cum ergo accepisset Jesus acetum, dixit : Consummatum est.* Jésus ayant goûté le vinaigre qu'on lui offrait, dit : C'est consommé. Est consommé le sang qu'il devait verser pour la rédemption des hommes. Sont consommées, c'est-à-dire accomplies, les prophéties qui prédirent mes souffrances. *Completæ sunt Scripturæ*, écrit S[aint] Léon, *non est amplius quod insaniam populi furentis expectem : nihil minus pertuli, quam me passurum esse prædixi* (Serm[on] *de Passione*).

Ont leur accomplissement les figures, les symboles et ce que prophétisa David au sujet de ma soif et de la boisson amère qui me serait présentée. *Dederunt in escam meam fel et in siti mea potaverunt me aceto.*

Consummatum est [Tout est accompli]. Est accomplie la barbarie de mes persécuteurs : le mystère de la Rédemption du monde est accompli. *Consummatum est* [Tout est accompli].

Septième Parole. Le Sauveur Jésus, après avoir pardonné à ses ennemis, fait preuve de miséricorde envers le bon larron, désigné sa très auguste Mère comme notre mère, éprouvé une soif très ardente, accompli le Mystère de la Rédemption, recommanda finalement d'une voix forte son esprit au Père céleste, et s'écria : Mon Père, entre vos mains je remets mon esprit. *Et clamans voce magna Jesus ait : Pater, in manus tuas commendo Spiritum meum. Et hæc dicens, expiravit.* (Luc XXVII [= XXIII]).

Les Commentateurs sacrés remarquent qu'un homme qui a perdu autant de sang, qui est aussi à bout de forces et qui est sur le point de rendre le dernier soupir, ne pouvait naturellement pas émetttre une voix aussi forte ; c'est pourquoi Cornélius a Lapide veut qu'il criât en raison d'une force surnaturelle, que la Divinité lui fournissait. D'autres avec S[aint] Thomas affirment que J[ésus] C[hrist], pour montrer que la Passion ne lui enlevait pas violemment l'âme, conserva la nature humaine dans sa force, que donc il mourait sciemment, comme dit le Prophète : *Oblatus est, quia ipse voluit.* Mais chacun admet qu'est un vrai miracle le fait qu'un homme agonisant ait pu avec une telle force s'écrier.

S[aint] Bonaventure enseigne que ce cri est celui dont S[aint] Paul parle aux Hébreux : *Cum clamore magno et lacrimis offerens.* Par les larmes il montra son humanité, par la force de la voix il montra sa divinité. Le Card[inal] Ugone affirme la même chose : *Veritas humanitatis et virtus divinitatis ostenditur.*

Enfin S[aint] Athanase enseigne qu'avec sa forte voix Jésus nous recommanda tous au Père Eternel et nous appela tous à le suivre dans les souffrances, afin que nous puissions tous un jour aller le rejoindre dans sa gloire. *In eo clamore omnes apud Patrem deponit.* L'Angélique saint Thomas se pose à ce propos cette question : Si les souffrances

---

Diacre et leur Sous-diacre, aspirent de leurs lèvres le Sang de J[ésus] C[hrist] au moyen d'une paille, pour représenter le roseau au bout duquel fut placée l'éponge [imbibée] de vinaigre offerte à J[ésus] C[hrist], tandis qu'il était suspendu à la Croix.

que Jésus endura au cours de sa Passion et de sa Mort ont été très lourdes à porter : *Utrum dolor Passionis Christi fuerit maior omnibus doloribus*. Et il répond que les douleurs, auxquelles fut soumise l'humanité du Christ, furent très lourdes à porter sous tous les rapports. Il souffrit beaucoup à cause des femmes, parce que les servantes ont accusé Pierre, qui ensuite le renia ; de la part des hommes, des Princes, des Prêtres, des anciens, du peuple : pour une part, à cause de ses proches et amis eux-mêmes, puisqu'il fut trahi par Judas, renié par Pierre, abandonné par tous ses Apôtres ; il souffrit dans la renommée en raison des horribles blasphèmes proférés contre lui, dans l'honneur et la gloire en raison des dérisions et des injures ; il souffrit sur le corps à cause des blesssures et à cause des coups de fouets, à la tête à cause des épines, aux mains et aux pieds transpercés par des clous pointus, au visage à cause des soufflets et à cause des crachats, au point qu'il n'y avait pas de partie de son corps très sacré qui n'eût une douleur particulière, comme il fut prédit à son sujet : *A planta pedis usque ad verticem capitis non est in eo sanitas*.

Les douleurs de l'âme furent également très lourdes à porter. Il souffrit une tristesse mortelle qui le conduisit à la sueur de sang, il souffrit ensuite pour les péchés de tout le genre humain : pour ceux des Juifs et des autres qui jouèrent un rôle dans sa mort ; pour ce qui entraîna la chute de ses disciples scandalisés.

Le même Docteur Angélique attire également l'attention sur le fait que, le Sauveur étant dans son corps d'une constitution très parfaite, le sens du toucher était pareillement très sensible, et donc très atroce la douleur.

Enfin J[ésus] C[hrist], s'étant volontairement assujetti à cette douloureuse Passion pour libérer les hommes du péché, en assuma tout le poids ; c'est pourquoi la peine devait être proportionnée au fruit qui devait en découler ; par conséquent, le poids de ses douleurs était au plus grand degré possible : *Non est dolor sicut dolor meus* [Il n'est pas de douleur comme ma douleur].

Quand Jésus rendit le dernier soupir, tous les éléments restèrent tumultueux et dérangés, en prenant part eux aussi d'une certaine façon aux douleurs de leur Créateur. La claire lumière du jour disparut et les ténèbres couvrirent toute la face de la terre depuis midi jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le soleil s'étant ainsi obscurci, les étoiles apparurent comme en pleine nuit. *Et facta hora sexta*, écrit S[aint] Marc (Chap[itre] XV), *tenebræ factæ sunt per totam terram. Et obscuratus est sol*, ajoute S[aint] Luc (Chap[itre] XXII [= XXIII]). *A sexta autem hora*, dit S[aint] Matthieu (Chap[itre] XXVII), *tenebræ factæ sunt super universam terram usque ad horam nonam*.

Un tel obscurcissement du soleil se produisit à un moment où il y avait pleine lune, c'est pourquoi il ne pouvait pas arriver sans un grand miracle. Mais on se demande si ces ténèbres ont seulement recouvert la terre en Judée, ou si elles ont obscurci et enveloppé tout le globe. C'est une opinion commune de penser que les ténèbres ont recouvert tout le globe. Tel est le sens littéral de l'Evangile : *Et tenebræ factæ sunt in universam terram* (S[aint] Luc).

C'est ce que confirme S[aint] Denis l'Aréopagite dans sa lettre à S[aint] Polycarpe, où il parle longuement de cet obscurcissement : cela s'est produit,

dit-il, d'une manière surnaturelle, lorsqu'il demeurait à Héliopolis, ville d'Egypte. Ou mieux, le même S[aint] Denis, en voyant une éclipse à un moment où elle ne pouvait pas se produire naturellement, s'écria : *Aut Deus naturæ patitur aut mundi machina dissolvitur* (Brév[iaire] du 9 Oct[obre]).

Encore plus claires sont les paroles de Phlégon, affranchi de l'Empereur Hadrien, qui dans son histoire [des Olympiades] parle ainsi : *Quarto anno Olympiadis [du]centesimæ secundæ*, qui correspond à l'année où mourut le Sauveur, *magna et excelsa inter omnes, quæ ante eam acciderunt, defectio solis facta. Dies hora sexta ita in tenebrosam noctem versus, ut stellæ in cælo visæ sint terræque motus in Bithinia Niceæ urbis multas ædes subvertit.*

On lit aussi dans l'Histoire de la Chine, qu'à ce même moment une éclipse extraordinaire obscurcit le soleil en ces régions lointaines, au point que l'Empereur Kouang Wu-ti en fut gravement pertubé (Histoire de la Chine d'Adrien Gresfonio [= Gressonio]).

Ces autorités de l'Histoire profane concourent à confirmer l'exposé des livres saints : l'éclipse qui s'est produite à la mort du Sauveur s'est effectivement étendue à toute la superficie de la terre. *Tenebræ factæ sunt super universam terram* (S[aint] Matthieu XXVII).

Un autre prodige public se produisit à la mort de Jésus : la partage du voile du Sanctuaire qui, sans être touché par une main d'homme, se déchira instantanément de haut en bas en deux morceaux. *Et ecce velum templi scissum est in duas partes a summo usque deorsum* (Matt[hieu] 15 [= 27,51a]).

Il y avait deux voiles, à savoir les grands rideaux du temple ; l'un d'eux séparait le Sanctuaire d'avec le Saint des Saints, qui était un lieu réservé uniquement au Grand Prêtre, qui y entrait une seule fois par an. L'autre voile séparait le Sanctuaire, où se tenaient les Prêtres, d'avec le vestibule où se rassemblait le peuple.

L'Evangile ne dit pas si ce sont les deux voiles, ou seulement un, qui se sont déchirés, et s'il n'y en a qu'un, lequel c'était. Cornélius a Lapide (à propos du C[hapitre] 27 de S[aint] Matt[hieu]), Noël Alexandre et Calmet qualifient de commune l'opinion selon laquelle un seul voile s'est déchiré, et ce fut le voile du côté du Saint des Saints, qu'on appellait habituellement le voile par excellence.

Jésus Christ, dit Calmet dans son commentaire de la lettre aux Hébreux, nous ouvrit en sa qualité d'Excellent et Grand Prêtre la voie du Sanctuaire à travers le voile, c'est-à-dire au moyen de sa Passion, en montrant que la voie du ciel se trouva ouverte grâce à la mort du Christ, que les ombres de la loi se sont dissipées, et que le véritable et grand Prêtre selon l'Ordre de Melchisédek était entré dans l'intérieur du Temple, pour libérer tous les hommes de l'esclavage du péché (*Aux Hébreux*, C[hapitre] 10).

A l'obscurcissement du soleil et au partage du voile fait suite un troisième prodige, en raison duquel tremblèrent les montagnes, se fendirent les rochers, s'ouvrirent les tombeaux, et beaucoup de morts revenus à la vie apparurent à un grand nombre de gens dans la ville même de Jérusalem. *Et terra mota est et petræ scissæ sunt, et monumenta aperta sunt ; et multa corpora*

sanctorum qui dormierant, surrexerunt. Et exeuntes de monumentis post resurrectionem Eius venerunt in sanctam civitatem et apparuerunt multis (Matt[hieu], C[hapitre] XXVII).

On veut demander si le miracle de la résurrection d'un grand nombre s'est produit uniquement dans la Judée, ou également dans d'autres parties du monde.

Origène est d'avis que c'est seulement dans la Judée ou au plus dans la province de Judée qu'a eu lieu ce miracle ; mais le [Cardinal] Baronius, Calmet et beaucoup d'autres admettent que ce prodige se soit produit également en dehors de la Judée. En effet, dans l'Evangile, où il n'apparaît aucune limite de lieu, on doit le comprendre comme étant général, la Toute-puissance de Dieu se révélant alors beaucoup plus. Cette assertion est corroborée par le fait rapporté par Phlégon que, demeurant dans la Bithynie, il fut témoin aussi bien de l'éclipse que du tremblement de terre, qui mit en ruines beaucoup de bâtiments dans la ville de Nicée.

Le grand et érudit Benoît XIV fait allusion à un quatrième prodige non enregistré dans l'Evangile, mais dans l'Histoire profane.

Je pense qu'il ne vous est pas désagréable de l'entendre tel qu'il est rapporté par Plutarque, dans le livre de la *Cessation des Miracles* [= *Sur la disparition des Oracles*]. Un certain Thamus, dit-il, faisait route de l'Egypte vers l'Italie sur un bateau chargé de marchandises et de voyageurs. A son arrivée près des îles Curzolari, à la tombée de la nuit, se leva un vent fort qui, en ballotant çà et là le bateau, mettait tout le monde en grand danger. Quand à l'improviste se calmèrent les vents, que cessa la tempête et qu'un profond silence se fut établi, on entendit une voix inconnue qui appela deux fois Thamus. Il n'osait pas se montrer, c'est seulement au troisième appel qu'il sortit du milieu de la foule ; et alors la voix continua : — Thamus, quand tu seras arrivé au port de Palodes, annonce d'une voix forte que le Grand Pan est mort. — A son arrivée à Palodes, les vents se calmèrent une nouvelle fois et Thamus put à haute voix annoncer la mort du Grand Pan, c'est-à-dire du Père de tous les hommes, de l'auteur de toute la nature. Il finissait à peine de parler que l'on entendit des cris et des soupirs de nombreuses personnes qui pleuraient la mort susdite.

Une fois cette information parvenue à Rome, l'Empereur Tibère voulut entendre Thamus la raconter lui-même.

Benoît XIV, nommé ci-dessus, croit que ces pleurs étaient les gémissements des Esprits malins qui, à cause de la mort du Sauveur, voyaient s'anéantir leur puissance.

Tillemont (note 37, sur la vie de J[ésus] C[hrist]), le Card[inal] Baronius (En l'an 34), Noël Alexandre (Ier siècle, Chapitre Ier), Eusèbe de Césarée, le Card[inal] Goti [= Gotti] admettent ce miracle, en ajoutant que des faits semblables recueillis par l'Histoire profane ont beaucoup d'autorité pour confirmer les vérités et les faits des Livres Saints.

Après avoir exposé ainsi les faits qui se sont produits tandis que Jésus était suspendu à la Croix sur le Calvaire, il est nécessaire de venir à une conclusion qui soit pour nous opportune et comme Chrétiens et comme Catholiques.

Comme Chrétiens, ô Respectables Messieurs, nous ne devons jamais oublier que le Christ Sauveur acquit la place la plus élevée de gloire à la droite du Père Céleste et un nom qui est au-dessus de tous les Noms ;

mais cela, il l'obtint en parcourant son long et douloureux chemin de Passion et de Mort. Si nous désirons aller au Ciel en vue d'y posséder la gloire, ce pour quoi Il paya un prix si cher et qu'Il garde préparé pour tous ceux qu'Il a rachetés, nous devons le suivre dans les souffrances sur la terre. *Qui vult gaudere cum Christo, oportet pati cum Christo.*

Comme Catholiques ensuite, gardons bien ancré dans l'esprit qu'il y a un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême, un seul J[ésus] C[hrist] mort pour tous. Nous tous, donc, nous devons placer en Lui toute notre confiance, croire en Lui, espérer en Lui, parce que Lui seul par sa Passion et sa Mort a fait de nous des fils de Dieu, ses frères, des membres d'un même corps, le sien, des héritiers des mêmes trésors du Ciel.

Accordez-nous, ô Seigneur, ainsi prie la S[ainte] Eglise, qu'en participant aux mérites du corps et du sang offerts en sacrifice sur la Croix nous méritions d'être comptés parmi vos membres : *Ut inter eius membra numeremur, cuius corpori communicamus et sanguini* (Sam[edi] de la 3ème Sem[aine] de Car[ême]).

Devenus membres du Très saint Corps de Jésus, nous devons nous tenir étroitement unis à Lui, non pas dans l'abstrait, mais dans le concret, pour croire et pour agir. De tous les Croyants, continue la S[ainte] Eglise, qu'il n'y ait qu'une seule foi, qui règne dans notre esprit, et un seul esprit de piété qui guide nos actions. *Ut* [...] *una sit fides mentium, et pietas actionum* (Vendredi après P[âques].

L'unité de foi qui est un fondement du Catholicisme, l'unité pour bien agir tant recommandée dans les Livres Saints, prêchée par J[ésus] C[hrist] et par les Apôtres, inculquée dans toutes les époques par ceux que l'Esprit Saint plaça à la direction de l'église de Dieu, est celle qu'en ce moment je recommande à moi-même, je recommande à Vous, vénérés Messieurs. A l'exemple des fidèles de l'Eglise primitive, formons, nous aussi, un seul cœur, une seule âme pour conjurer les graves dangers dont nous sommes entourés. Mais, comme au temps de la vie mortelle du Sauveur, les Apôtres se rassemblaient autour de Lui comme autour d'un centre sûr, et d'un maître infaillible ; comme après Lui les vrais croyants se tinrent, pour ne pas tomber dans l'erreur, étroitement unis à Pierre et à ceux qui lui succédèrent dans le gouvernement de l'Eglise : ainsi, nous tous, rangés autour du digne successeur de Pierre, autour du grand, du courageux Vicaire de Jésus Christ, du fort, de l'incomparable Pie IX. Dans chaque doute, dans chaque danger, recourons à Lui, comme à une ancre de salut, comme à un oracle infaillible. Et que jamais personne n'oublie que c'est en ce Pontife prodigieux que se trouvent le fondement, le centre de toute vérité, le salut du monde. Quiconque rassemble avec lui, bâtit jusqu'au Ciel ; celui qui ne bâtit pas avec lui disperse et détruit jusqu'à l'abîme. *Qui mecum non colligit, disperdit.*

Si jamais en ce moment ma voix pouvait arriver jusqu'à cet Ange Consolateur : Très bienheureux Père, voudrais-je lui dire, écoutez et agréez les paroles d'un fils pauvre, mais rempli pour Vous d'une très grande affection.

Nous voulons nous assurer la voie qui puisse nous conduire à la possession du vrai bonheur, c'est pourquoi tous nous nous rassemblons autour de Vous, comme autour d'un Père plein d'Amour, et d'un Maître Infaillible.

Vos paroles serviront de guide pour nos pas, de règle pour nos actions. Vos pensées, vos écrits seront recueillis avec la plus grande vénération et, avec une vive sollicitude, propagés dans nos familles, dans notre parenté, parmi nos amis et, si c'est possible, dans le monde tout entier.

Vos joies seront aussi celles de vos fils, et vos peines, comme vos épines, seront également partagées avec nous. Et de même que c'est une gloire pour le soldat que de mourir sur un champ de bataille pour son Souverain, ainsi ce sera le plus beau jour de notre vie, si pour Vous, ô Très bienheureux Père, nous pouvons donner notre avoir et notre vie, parce qu'en mourant pour vous, nous avons ce qui donne la certitude que nous mourons pour ce Dieu, qui récompense les souffrances passagères de la vie terrestre au moyen des satisfactions éternelles de joie trouvées au Ciel.

[voir *traduction* page 719]

9. - [Voir page 185] -

Lettre de l'Archevêque de Turin au Pape.

Très bienheureux Père,

Par cette lettre j'expose à V[otre] S[ainteté] mon intention et mon désir de me retirer de cette charge d'Archevêque de Turin, où les difficultés sont dix fois plus lourdes et nombreuses que ce à quoi je m'attendais, et pour les surmonter il me manque les forces mentales, physiques et pécunaires. Plus j'avance et plus il me manque les moyens d'accomplir mes devoirs comme ce serait à désirer, tandis que je sens en moi l'Autorité diminuer et perdre sa vigueur dans ma main. Je me suis mis à l'œuvre avec toute la volonté de faire le bien et de réduire le mal que, comme diocésain de Turin, j'y déplorais, mais mes intentions et mes efforts eurent et ont de mauvais interprètes, qui me présentent à V[otre] S[ainteté] comme un administrateur de ce vaste Archidiocèse digne non de confiance, mais bien plutôt de blâme. Je ne crains pas un examen même scrupuleux de chacune de mes opérations comme Archevêque, mais je ne peux pas résister contre des assauts répétés et tenaces des mauvaises langues et des plumes pires encore.

Il y a auprès de moi un Ecclésiastique qui, s'il a réalisé et réalise un grand bien pour mon Diocèse, a causé et cause d'une certaine manière à mon action d'administration un grand mal en médisant de moi à l'intérieur de ce Diocèse et auprès des Evêques qui en sont voisins. Comme il est sur le point d'obtenir de nouveaux privilèges, je désire ne plus avoir avec lui d'autres conflits. D'une part combattu continuellement par les mécréants et par les incrédules et par les faux libéraux et par les mauvais ecclésiastiques, je me rends d'autre part franchement compte qu'au centre de l'Autorité ecclésiastique on n'a pas en moi la confiance qui m'est indispensable pour l'accomplissement de mes

devoirs en ces temps très tristes où l'esprit d'agitation vertigineuse et de révolte a envahi même une partie du Clergé.

J'aimerais donc me retirer pour passer les dernières années de ma vie à me préparer tranquillement au jugement de Dieu.

Turin, 3 *avril* 1876.

10. - [Voir page 192] -

Mémorandum de Don Bosco au Card[inal] Franchi.

Mémorandum d'un projet pour la propagation de l'Evangile dans la Patagonie humblement présenté à S[on] E[minence] Rév[érendissi]me le Card[inal] Franchi, Préfet de la S[acrée] Congrégation de *Prop*[aganda] *Fide.*

Eminence Révérendissime,

Comme fils rempli d'affection et obéissant envers le S[aint]-Siège, j'expose à V[otre] E[minence] Rév[érendissi]me un projet qui, me semble-t-il, peut en ces temps-ci être réalisé au bénéfice d'une vaste région, peut-être l'unique dans laquelle jusqu'à présent l'Evangile n'a pas encore pu faire éprouver les effets miséricordieux de la foi en Jésus Christ.

Cette région est connue sous le nom de *Pampas* et de *Patagonie* ou terres de Magellan dans l'Amérique du Sud. Elle est comprise entre la mer des Indes [Occidentales] et le Pacifique, elle s'étend du parallèle 42 au [parallèle] 60 et, si à cette [région] on ajoute les îles voisines, elle arrive à former un continent plus grand que celui de l'Europe. Trente ans après Christophe Colomb, les célèbres voyageurs Cabot et Magellan en firent connaître l'existence, mais ne purent pas y pénétrer. Après eux, différents courageux ouvriers de l'Evangile en firent la tentative à diverses époques et quelques-uns travaillent encore à présent, mais leurs efforts et leurs progrès furent momentanés. Le nom de Jésus résonna jusqu'au parallèle 45, mais de nouveau ces derniers durent reculer et se limiter aux actuelles frontières de la République Argentine et du Chili. La Patagonie, par conséquent, soit en raison de la vaste superficie et de la rareté des habitants, soit en raison du caractère féroce et de la taille gigantesque de ces derniers, soit encore en raison de la rigueur du climat (la température se situe entre 6 et huit degrés centigrades), on put obtenir peu d'avantages et la géographie compte cette très vaste région au nombre de celles où ni le christianisme, ni la civilisation ne purent jusqu'ici pénétrer, ni aucune autorité civile ou ecclésiastique ne put étendre son influence ou son emprise.

Ces derniers temps apparurent quelques lueurs d'espoir et de Miséricorde Divine, depuis que plusieurs villes, différents villages de la République Argentine, fondés au voisinage des sauvages [= indigènes] commencèrent avec eux presque insensiblement quelques relations, au point que parfois ils purent s'approcher, parler et même pratiquer quelques échanges de

commerce. Ceux qui suivirent ces événements sociaux, jugèrent qu'un essai pourrait être tenté avec une probabilité de fruit spirituel.

Il y a quelques années furent traités avec le Cardinal Bernabò, de glorieuse mémoire, divers projets, qui furent même exposés au S[aint]-Père. Un parmi les autres sembla préférable et S[a] S[ainteté] le bénit et en encouragea l'essai.

Le projet qui sembla devoir être préféré consistait à établir des internats, des collèges, des pensionnats et des maisons d'éducation près des limites de territoires des sauvages [= indigènes]. Une fois commencées des relations avec les enfants il deviendrait facile de communiquer avec les parents et ensuite peu à peu de se frayer un chemin au milieu de leurs tribus sauvages [= indigènes]. Ayant donc reçu la bénédiction du S[aint]-Père, je me suis mis en relation avec le pieux Comm[andeur] Jean-Bapt[iste] Gazzolo, Consul d'Argentine à Savone, et, par son intermédiaire, on traita avec l'Archevêque de Buenos Aires, avec le Président de la République Argentine et avec la Mairie de S[an] Nicolás de Los Arroyos ; après deux années de pourparlers il fut conclu que dix Salésiens se rendraient là-bas pour se donner à ce nouveau genre de missions, en ouvrant un Internat à Buenos Aires, comme lieu central, et un Collège à S[an] Nicolás. Comme cette ville n'est éloignée des sauvages [= indigènes] que par 60 lieues, elle donnerait aux Salésiens l'occasion d'étudier la langue, l'histoire, les coutumes de ces peuples, et peut-être de préparer parmi les élèves eux-mêmes quelque Missionnaire indigène, qui pût servir de guide au milieu des sauvages [= indigènes].

INTERNAT A BUENOS AYRES [AIRES].

Une fois établi le départ des Salésiens, ceux-ci s'appliquèrent avec ardeur à l'étude de la langue, de l'histoire et des coutumes de ces pays. Ayant ensuite préparé les objets nécessaires pour le culte religieux et le trousseau pour l'usage personnel, ainsi que le matériel utile pour la chambre et pour l'école, ils se rendirent à Rome pour recevoir de cette façon du Vicaire de J[ésus] C[hrist] la bénédiction, la Mission et les conseils opportuns. Munis ensuite par V[otre] E[minence] Rév[érendissi]me des pouvoirs accordés aux missionnaires Apostoliques, ils partirent le 14 Novembre 1875 pour l'Amérique et, le 14 décembre suivant, ils arrivèrent dans la Capitale de la République Argentine. Ils avaient avec eux un bref du S[aint]-Père ainsi qu'une Lettre de recommandation du Card[inal] Préfet de la Sacrée Congrégation des affaires Ecclésiastiques, en raison de quoi ils furent accueillis avec une grande bienveillance par les autorités civiles et ecclésiastiques. Des Salésiens trois restèrent dans l'internat mentionné, joint à l'Eglise *Mater Misericordiæ* [Mère de Miséricorde], pour s'occuper directement des nombreux Italiens qui demeuraient dans cette ville. Là, ils s'occupaient à entendre les confessions, à prêcher et ils purent déjà ouvrir, les dimanches et les jours de fête, un oratoire dans chacun des trois points principaux de la Ville.

COLLÈGE DE S[an] NICOLÁS.

Les sept autres religieux allèrent à S[an] Nicolás, dont la Mairie offrait un local petit, mais suffisant pour pouvoir faire commencer un Collège.

Avec l'aide de quelques charitables habitants de la ville furent achevés les travaux, fut agrandi le local, muni de matériel utile et à présent il compte déjà cinquante pensionnaires, et cinquante demi-pensionnaires, que l'insuffisance de place oblige à passer la nuit dans leur famille respective ou dans des maisons privées. Le Collège est dit de S[an] Nicolás, pour ne pas heurter certaines susceptibilités nationales, mais il est un véritable séminaire ou collège pour les Missions au milieu des Sauvages [= Indigènes]. Par ce collège furent obtenus des résultats consolants. On fait fonctionner régulièrement les classes, la discipline pleinement religieuse est observée. Parmi les élèves indigènes, sept du groupe des jeunes adultes demandent à embrasser l'état ecclésiastique pour aller, disent-ils, convertir leurs parents encore sauvages [= à l'état de nature]. Certains élèves sont fils de parents qui peu de temps avant vivaient dans les Pampas, d'autres [parents] viennent de là-bas pour voir leurs fils en parlant un peu avec les Maîtres et avec les Directeurs chargés de leurs enfants. C'est ce que je retire de lettres reçues de S[an] Nicolás il y a quelques jours. A présent il s'agit d'ouvrir d'autres maisons d'éducation dans des endroits plus proches des tribus sauvages [= indigènes], mais, afin que ces œuvres puissent tenir debout, progresser et obtenir les fruits impatiemment attendus, il faut des hommes, il faut des moyens matériels. Et l'évangélisation parmi les sauvages [= indigènes] revenant à la Sacrée Congrégation de Propaganda Fide, j'ai humblement recours à V[otre] E[minence] qui en est le très digne Préfet, en vous suppliant de me venir en aide par le concours et par le conseil.

CHOSES PLUS NÉCESSAIRES.

La Moisson est copieuse de toutes parts, les élèves abondent : toutefois des bâtiments et des personnes sont indispensables. Ensuite pour empêcher que les Missionnaires actuels ne soient débordés de travail, il est nécessaire d'envoyer le plus tôt possible au moins dix religieux, pour soutenir les œuvres commencées et tenter quelques nouveaux pas vers la Patagonie. Aux dépenses jusqu'ici rencontrées (d'environ 100 000 francs) fit face avec effort la Congrégation Salésienne aidée localement par quelque pieux argentin, mais un particulier ne peut pas tenir bon devant une telle entreprise ; et je supplie V[otre] E[minence] :

1° De vouloir prendre cette mission en bienveillante considération, donner toutes les règles et tous les conseils que dans votre sagesse éclairée V[otre] E[minence] estime capables d'aider à l'avantage moral de ces sauvages [= indigènes].

2° De daigner venir en aide matérielle aux écoles que l'on fait fonctionner à Turin pour les Missionnaires destinés à la Patagonie et pour ceux auxquels V[otre] E[minence] croirait bon de confier une mission dans les Indes [sans doute encore ici : Indes Occidentales] comme vous avez eu la bonté de le manifester, afin de faire face aux dépenses de voyage et à celles qui sont nécessaires pour le collège ouvert à S[an] Nicolás, pour les maisons et pour les internats à ouvrir selon le projet indiqué ci-dessus.

3° D'établir une Préfecture Apostolique qui puisse au besoin exercer l'autorité Ecclésiastique sur les habitants des Pampas et de la Patagonie, qui pour le moment, ne sont du ressort d'aucun ordinaire Diocésain

ni d'aucun régime de gouvernement civil. Ayant ainsi exposé l'humble projet, je soumets tout à la haute prudence de V[otre] E[minence] prêt à accepter préalablement et à suivre n'importe quelle modification et n'importe quel changement que Vous jugeriez opportuns.

Je désire seulement employer les derniers jours de ma vie pour cette mission qui me semble être de la plus grande gloire de Dieu et apporter un profit pour les âmes ; que V[otre] E[minence] m'aide en ce que vous pouvez, spécialement par la charité de vos saintes prières, tandis que j'ai le haut honneur de pouvoir m'incliner et me déclarer

de V[otre] E[minence] Rév[érendissi]me [*Très humble Serviteur*]

Rome, 10 *Mai* 1876. BOSCO J[ean] Pr[être].

11. - [Voir page 193] -

Privilèges de l' "extra tempora" [en dehors des moments fixés].

Joannes Bosco Sacerdos ad Sanctitatis Tuæ pedes provolutus humillime pro Salesiana Congregatione exponit.

Sanctitas Tua, Beatissime Pater, sub die I° octobris anni 1875 dignabatur declarare omnes Congregationis domos ab Ordinariorum iurisdictione et visitatione exemptos esse quoad disciplinam et materiale regimen. Quæ ut licite et absque anxietate fiant, alia humiliter postulantur, quæ ad maiorem Dei gloriam valde conferre censentur et quibus Congregatio Missionis, Passionistæ, Redemptoristæ, Oblati B. M. V. cæterique religiosi et Congregationum Ecclesiasticarum socii generatim gaudent. Præcipua et in primis necessaria hæc sunt :

I. Superiores alicuius domus Congregationis omnia munia Parœcialia exercere possint erga omnes habitatores domus. Hinc omnes Salesiani Presbyteri ad audiendas Sacramentales Confessiones iam in aliqua Diœcesi approbati sola Superioris deputatione sociorum aliorumque de familia Confessiones excipere possint. Iidem Confessarii socios secum iter habentes absolvere possint etiam extra Diœcesim, in qua extat domus, præcipue cum ad exteras Missiones proficiscantur.

S. Pius V Bulla *Ad immarcescibilem*, Benedictus XIV pro Piis Operariis Brevi 24 Mai 1741, Clemens XIV Brevi *Supremi Apostolatus* pro Passionistis.

II. Habita ratione temporum et magnæ penuriæ Sacerdotum, præcipue eorum, qui ad exteras Missiones mittendi essent, Clerici Salesiani, dummodo necessariis præditi sint requisitis, extra tempora a sacris Canonibus statuta Ordines tum minores tum maiores accipere possint, servatis servandis etiam quoad interstitia, cuius dispensatio semper ad Episcopum ordinantem spectabit.

Gregorius XIII Brevi *Plura inter* ; tandem pro Congr. Missionis Pius IX (quem Deus diutissime incolumen servet) Brevi *Religiosas familias* 13 Mai 1859.

Ex audientia Ss.mi diei 21 *aprilis* 1876 *Sanct*^{as} *Sua benigne annuit precibus derogans etiam contrariis rescriptis et resolutionibus et solum quoad tempus mandavit, ut pro facultatibus postulatis ut supra, quoad illas in Italia exercendas cohibeatur ad triennium et quoad reliquas extra Italiam ad quinquennium.*

Æneas Sbarretti, Sacræ Congregationis Episcoporum et Regularium Secretarius.

[voir *traduction* page 722]

12. - [Voir page 193] -

Dispense des lettres testimoniales.

Lors de l'audience obtenue de S[a] S[ainteté], le Souverain Pontife Pie IX a accordé *vivæ vocis oraculo* [de vive voix] le 3 mai 1876, à la demande du soussigné, que tous les jeunes qui pour des raisons d'études à accomplir ou qui pour d'autres motifs sont logés et nourris, ou éduqués, dans les Maisons, les Pensionnats, les Collèges de la Congrégation Salésienne — au cas où en temps opportun ils désireraient s'inscrire et devenir membres de cette même Congrégation — soient dispensés des lettres testimoniales prescrites par le Décret de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers du 25 février 1848.

Cela pour norme de notre Société Salésienne.

J[ean] BOSCO Pr[être].

Puis lors de l'audience du 10 Novembre 1876, pareillement *vivæ vocis oraculo* [de vive voix], la dispense ci-dessus mentionnée fut par N[otre] Très s[aint] S[ouverain] P[ontife] Pie IX étendue indistinctement à tous ceux qui désireraient entrer dans la Congrégation Salésienne.

Rome, 3 *mai* 1876. *

J[ean] BOSCO Pr[être].

De ce bienveillant octroi ou plutôt de ce geste insigne de Clémence de Sa Sainteté fut informée l'influente Sacrée Congrégation des E[vêques] et R[éguliers] en date du 16 Décembre 1876 par une lettre adressée à Son Eminence Révérendissime M[onsieur le] Card[inal] Préfet de cette Sacrée Congrégation et par une autre lettre de Janvier de cette année 1877 remise entre les mains de S[on] Exc[ellen]ce Monseigneur le Secrétaire de la même respectable Sacrée Congrégation, qui la déposa dans le dossier de la Pieuse Société Salésienne.

J[ean] BOSCO Pr[être].

---

* Cette datation semble convenir non à cet alinea, mais au précédent !

13. - [Voir page 194] -

Remise des distinctions honorifiques.

S[an] *Nicolás*, 18 *août* 1876.

GRACIEUSE FÊTE.

Mardi soir, une assemblée nombreuse assista, au collège de S[an] Nicolás, à un spectacle comportant des numéros d'ordre littéraire, gymnique et musical que pour la première fois les élèves exécutaient en public. La fête eut lieu pour donner un plus grand relief à la remise du Bref et du Diplôme envoyés par le S[aint]-Père Pie IX, par lesquels furent conférés le grade de commandeur de l'Ordre de S[aint] Grégoire le Grand à Monsieur François Benitez et celui de Camérier de S[a] Sainteté à notre Curé, le docteur Ceccarelli, afin de récompenser de cette façon le concours et la sollicitude que ces messieurs apportèrent pour l'installation du Collège de S[aint] Nicolás que tous déjà nous connaissons.

Les distinctions accordées à ces messieurs ne peuvent pas être mieux à propos, puisque le désintéressement de l'un et la persévérance de l'autre ont eu ce résultat : nous le voyons, on fait déjà fonctionner le Collège, et il peut être dit que, sans eux, auraient été malencontreusement rendus stériles les sacrifices accomplis dans ce but par nos concitoyens.

La cérémonie commença à trois heures du soir ; on chanta les Vêpres, puis il y eut une éloquente prédication sur l'Assomption de la Bienheureuse Vierge. De la chapelle on passa dans la cour, et commencèrent aussitôt les numéros d'ordre littéraire avec un dialogue très bien mené entre les jeunes Labrande et Ibarre, qui démontrèrent que tant à monsieur Benitez qu'au docteur Ceccarelli convenaient certainement les titres honorifiques envoyés par S[a] S[ainteté] le Pape.

Alors s'avancèrent six jeunes gens et ils leur présentèrent sur deux plateaux les documents mentionnés. Quatre ou cinq autres récitèrent ensuite des compositions poétiques pleines d'affection avec une déclamation ravissante.

Le jeune Alfonso exécuta au piano un gracieux morceau musical, et ensuite un autre accompagné par le professeur Molinari.

Se présentèrent encore huit autres et ils menèrent un dialogue animé en quatre langues, latin, français, italien et espagnol, dont le contenu était : laquelle des sciences humaines procure le plus de bonheur à l'homme et à laquelle il doit donner la préférence dans ses études.

Puis, divisés en quatre sections, les cent vingt élèves commencèrent les numéros d'ordre gymnique dirigés par le professeur Tomatis, et si l'assemblée resta satisfaite des numéros d'ordre littéraire, elle ne le fut pas moins en voyant les difficiles évolutions militaires qu'ils exécutèrent et les vols qu'ils firent sur le pas volant [sorte de manège du genre "pas de géant" actionné par des personnes qui, assises sur un petit siège suspendu, s'élancent en courant pour s'envoler].

A cinq heures et demie du soir prit fin la très belle cérémonie : et, en effet, les participants feront connaître mieux que nous à ceux qui n'y ont pas assisté les progrès rapides que dans toutes les branches sont en train de faire les élèves du collège de S[an] Nicolás et la sage direction que l'on y observe.

(Trad[uit] de *El Progresso* [Le Progrès]).

14. - [Voir page 237] -

Mgr Masnini à Mgr Gastaldi.

SERVICES DIOCÉSAINS
EVÊCHÉ DE
CASALE-EN-MONTFERRAT

Excellence Très ill[ustre] *et Très rév*[érende],

Comme je n'avais pas eu le bonheur d'avoir été reçu par V[otre] E[xcellence] Très rév[érende] lors de mon dernier voyage que je fis dans votre ville vers la fin du récent [mois de] Mai, mon intention était qu'à peine revenu à Casale je Vous écrive aussitôt, Très e[xcellent] Monseigneur, afin d'élucider le comportement qui fut le mien pour faire les cérémonies de Marie Auxiliatrice qui provoquèrent quelques lettres plutôt vives, écrites en votre nom et en son nom personnel par votre Secrétaire. Si mes multiples occupations de ces derniers jours ne m'ont pas permis d'effectuer ce que, comme je le disais, je m'étais proposé, permettez-moi, Exc[ellen]ce Très rév[érende], de vous faire humblement remarquer, pour faire honneur à la vérité et en réponse aux lettres susdites qui se trouvent dans ma main, tout ce qui suit :

Je vins à Turin par le dernier convoi (10 h ¾) du 23 sur l'invitation spéciale et répétée reçue deux jours avant, et, quoique je fusse très connu dans l'Eglise où j'ai célébré, ainsi que par un bon nombre de Curés et de membres du clergé de votre ville, j'avais cependant avec moi tous les documents qui conviennent à un Prêtre en parfaite règle, bien que d'un autre diocèse. Interrogé le lendemain de mon arrivée sur ce que l'on devait faire et employer dans les cérémonies pour ma personne, j'ai dit ouvertement que je ne voulais pas la moindre distinction et que je me rendrais dans l'Eglise et à l'Autel comme n'importe quel prêtre ; et, en effet, j'ai endossé les vêtements liturgiques dans la Sacristie avec les autres et toutes les Cérémonies S[acrées] furent faites selon les S[aintes] Rubriques. Et même, fidèle à l'ordre donné comme ci-dessus, je fis éloigner le garçon habillé en Jeune clerc qui portait le bougeoir ; ensuite il est faux que je portais la calotte pendant ces cérémonies, et il est également faux que près de moi ou derrière moi suivait un Chapelain ayant des vêtements noirs, je suis prêt à le prouver avec mille témoins.

Cela Vous fait voir, Exc[ellen]ce Très rév[érende], le besoin d'avoir des informateurs qui aient une bonne vue et plus encore qui soient fidèles dans leur rapport. Ensuite, pour ce qui concerne l'habillement que je portais (y compris la barrette), c'est celui que je peux porter à Rome et en dehors, c'est celui qui est prescrit quand on doit se présenter au S[aint]-Père, et il est même conseillé par la convenance quand on rend visite à quelque dignitaire comme un Archevêque, etc. ; c'est cet habillement que vous m'avez vu porter en plusieurs occasions, et dont je me suis servi avec la plus grande discrétion quand je me suis rendu dernièrement à Turin.

D'autre part, pour ce qui concerne la remarque de Monsieur Votre Secrétaire relative aux prérogatives ci-dessus indiquées dont sont dotés divers Ecclésiastiques de votre Archidiocèse, je fais une brève réflexion en disant ce qui suit : Ou bien ces prérogatives en question sont inhérentes à la haute fonction occupée par l'Ecclésiastique dans les Chapitres, etc., et alors les prérogatives dont on parle se réduisent à un simple titre sans aucune sorte de distinction ; ou bien les mêmes furent données par le S[aint]-Père dans un geste spécial de bonté ou de bienveillance, alors ne pas porter de signe distinctif, aussi bien dans les cérémonies qu'en dehors, a pour cause que les intéressés eux-mêmes ou bien n'en ont cure ou bien ne veulent pas faire les dépenses à ce sujet ; du reste, les Ecclésiastiques de cette dernière catégorie peuvent librement faire usage de leurs signes distinctifs comme je l'ai vu dans de nombreuses villes et dernièrement à Plaisance lors des fêtes du Centenaire du B[ienheureux] Grégoire et de l'intronisation sur le Siège [épiscopal de] cette [ville] de mon bon ami et compagnon de Séminaire Mgr Scalabrini, sans que les neuf Evêques, qui y participaient, fissent la moindre remarque ; et même Mgr Scalabrini était le premier à user de tels égards envers moi dans sa Paroisse lorsque je me rendais à Côme ; avec une pleine et totale approbation de Mgr Carsana, Evêque de cette ville. Enfin, je ne peux pas ajouter foi à tout ce qu'affirme Votre Secrétaire, dont j'ai parlé ci-dessus, à savoir que mon apparition avec ces marques spéciales de ma tenue donna amplement matière pour des ragots aux Prêtres et aux Fidèles laïques Turinois, car tous ces Prêtres et ces Fidèles laïques, que j'ai vus et rencontrés dans l'Eglise Marie-Auxiliatrice, surent apprécier dans les manières voulues et ma simple qualité de membre de la Famille Pontificale et mon intervention aux Fêtes susdites ; un autre motif pour lequel je n'accepte pas la remarque gratuite susdite, c'est que je croirais faire du tort aux Ecclésiastiques et aux Fidèles laïques de Turin (ex-capitale et ville célèbre) si on les mettait au-dessous de Casale et d'autres petites villes et bourgades en des choses qui ne sont pas tout à fait nouvelles et je me réjouis de ce que, même à mes Supérieurs et à mes Collègues des Services Diocésains, ne firent aucune impression les lettres mentionnéess ci-dessus : au premier coup d'œil, ils ont entrevu la véritable et unique cause qui les provoquèrent.

J'espère que V[otre] Exc[ellen]ce Très rév[érende] accueillera de bon gré la justification et l'épuration, présentées ci-dessus par moi-même, des faits que l'on a fait retomber sur ma pauvre personne ; par ailleurs, je tâcherai à l'avenir de ne pas être la cause de contrariétés de toute sorte, d'autant plus que j'ai toujours nourri la plus grande vénération envers le caractère [sacré] et l'Autorité d'un Evêque, et conservé d'une façon spéciale de l'estime et de l'affection envers V[otre] E[xcellence] Très rév[érende].

Ayant la douce espérance d'être exaucé, je Vous prie de me garder votre bienveillance, tandis qu'avec les sentiments de la plus haute considération et de l'affection la plus filiale j'en viens à me redire

de V[otre] Exc[ellence] Très ill[ustre] et Très rév[érende]

Casale-en-Montferrat, le 8 *Juin* 1876.

Très dév[oué] *et Très resp*[ectueux] *Serviteur*
Chan[oine] MASNINI SANTO JOSEPH, D. V.

P.S. — J'espère que V[otre] Excellence Très rév[érende] aura été informée que je me suis présenté au moins trois fois à Votre Evéché.

15. - [Voir page 240] -

Faculté de recevoir une abjuration.

His litteris concedimus ad Revd. D. D. Sacerdoti Joanni Bosco Superiori Congr. S. Francisci Salesii Taurinen., et Sacerdoti ab eo delegando, dummodo suæ Congregationis membro professo, facultatem recipiendi in Ecclesia Catholica Willelmum Hadson natum Londini die 18 Junii anno 1855 e parentibus protestantibus et in secta protestantium institutum, præmissa confessione suorum peccatorum, abiuratione errorum, baptismo sub conditione collato sine cæremoniis, postea sacramentali absolutione donandum.

Cuius quidem rei scriptum testimonium a Sacerdote, qui hunc iuvenem recipit in Ecclesia subscriptum et a D. Joanne Bosco vel eius Delegato quoque subscriptum ad Nostram Curiam mittetur.

Dat. Aug. Taur., die 4 *Junii* 1876.

✠ LAURENTIUS Arc.pus.
A. ALASIA Secr.ius.

[voir *traduction* page 723]

16. - [Voir page 257] -

Lettre de l'ing[énieur] **Antonelli à Don Bosco.**

Très ill[ustre] *et Très rév*[érend] *Seigneur D. Bosco,*

Israël Levi, actuel président de l'administration Israélite de Turin, devant l'état où se trouve le conflit bien embrouillé de leur temple, ne croit pas pouvoir vous inviter à proposer un prix pour la cession de l'édifice, mais bien au contraire il se prêterait à présenter une offre dont [le montant] serait versé par V[otre] S[eigneurie] en utilisant mon intermédiaire.

A la suite du long entretien tenu hier, où est également intervenu mon fils ingénieur, nous avons pu nous convaincre que l'offre, pour être accep-

tée en comparaison d'autres arrrangements, demanderait à être de deux cent cinquante mille lires. Je crois que l'objet de cette affaire conviendrait toujours, étant donné le généreux concours de la Mairie, qui en achève l'extérieur selon mon projet.

Si V[otre] S[eigneurie] Très révérende veut examiner sur place avec moi la nature de l'édifice, afin de recueillir les critères de sa véritable convenance pour l'usage auquel il serait destiné, daignez m'écrire et je me ferai un agréable devoir de vous accompagner, étant sans cesse disposé à prêter mes services en tout ce à quoi je pourrai contribuer dans ce but, en me considérant très content de voir ma réalisation employée par quelqu'un qui se donne tant pour l'éducation de la jeunesse.

Veuillez agréer les sentiments de haute estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être

De V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende]

Turin, 12 *Septembre* 1876.

Très dév[oué] *Serviteur*

Prof[esseur] ALEXANDRE ANTONELLI.

17. - [Voir page 257] -

Le temple israélite de Turin.

En 1862, la Communauté israélite de Turin vota la construction d'un temple très grandiose, qui, n'étant pas encore terminé, coûte 900 000 lires, et cela malgré la protestation et les sérieuses objections d'une forte minorité. Ce qui a été conçu là est contraire à l'esprit de la religion juive ; car cette dernière, fondée sur le regret de la nation détruite et sur l'attente du Messie, qui doit la reconstituer, est frappée de la double empreinte du *deuil* et du *provisoire*, et dans l'état d'embryon, où elle se trouve, elle n'admet pas un culte extérieur. C'est contraire aussi à la raison. Pour satisfaire le caprice d'une infime minorité, sans foi, on fait du plus somptueux et plus splendide édifice de Turin une synagogue, non sans offenser le sentiment religieux et la dignité de l'immense population catholique. C'est contraire enfin à l'intérêt des Juifs eux-mêmes. En effet, d'une part, les dépenses effectuées pour le temple en question dépassent d'ores et déjà, et de beaucoup, les prévisions, et, d'autre part, les ressources pour y faire face diminuèrent, à la suite de l'émigration de beaucoup de juifs riches.

Dans ces circonstances la Communauté susdite décida, si elle ne réussit pas une dernière tentative effectuée auprès de ceux qui peuvent apporter une contribution, afin d'obtenir d'eux 250 000 lires pour terminer ce monument, avec cependant la modification du projet, de manière à le rendre moins gigantesque, décida, dis-je, de le vendre à un particulier, à un prix dérisoire. Un tel contrat serait une folie et une profanation. Le meilleur parti, qu'il conviendrait d'adopter, serait de le céder, moyennant une somme équivalente, au

culte catholique, pour qu'il en fasse une belle église. A une telle destination le projet d'Antonelli qui, peu différent de celui de *Sainte-Marie-de-la-Fleur* [= la Cathédrale] à Florence, en fut une imitation, serait parfaitement approprié. La religion juive est mère de la religion catholique, et il est tout à fait naturel qu'une mère fasse une cession à sa propre fille. Tous les 15 ans, et à mesure que la population s'accroît, on construit une nouvelle église. Ces derniers temps on en édifia trois, dont une fut payée sans qu'il en coûte, puisque la [marquise] Barolo a légué à cette intention des centaines de milliers de lires. Il est donc probable que dans les dix années à venir on pense à en construire une autre, pour laquelle on devrait dépenser le montant du prix d'acquisition du temple israélite.

(*L'Unità Cattolica* [L'Unité Catholique], 29 Sept[embre] 1876).

18. - [Voir page 261] -

Lettre en provenance du Chubut.

Révérend Monsieur Jean Cagliero, Buenos-Aires.

Le 20 janvier, je suis arrivé dans cette Colonie galloise du Chubut et en lien avec ma promesse voici ce que je peux vous dire, comme préliminaire, au sujet de cette Colonie et du fleuve qui l'arrose.

Le Chubut (prononcer Chouboute) est un fleuve de troisième ou quatrième ordre et, cette année, le niveau de ses eaux est inférieur de 80 centimètres par rapport à celui des années dernières pour des saisons correspondantes ; et cela peut dépendre du peu de neige qui se trouverait sur la Cordillère, au pied de laquelle le fleuve prend sa source ou dépendre aussi de quelques-uns de ses affluents qui auraient dévié leur cours et se perdraient dans les grèves ou les sables, ou bien dans des lagunes ou des lacs. Ce sont là mes inductions et, comme c'est naturel, elles peuvent être erronées ; mais dès que les circonstances de la Colonie me le permettront, et si j'ai les moyens de transport, j'entreprendrai un voyage d'exploration du fleuve jusqu'à sa source, et, si cela m'est permis, j'en ferai un récit public au moyen de la presse.

Le long du cours de ce fleuve, ou au confluent de quelques-uns de ses affluents, il doit y avoir des terres appropriées pour y établir des Colonies et les trouver est l'une de mes principales aspirations.

Le Chubut se jette dans la mer à un endroit dont, par approximation, la latitude est de 43° 20' Sud et la longitude [comptée à partir] du méridien de Greenwich est de 65° [Ouest] ; et là il débite actuellement 27 mètres cubes d'eau par seconde. Son embouchure a environ 100 mètres de largeur, et voici comment elle est formée. Supposez que dans une côte il y ait une ouverture de 300 mètres et qu'une ligne de rochers crétacés (en espagnol : *tosca* [tuf]), formés dans les eaux de la mer, la barre, et que cette ligne de rochers va graduellement, depuis ses deux extrémités, en s'abaissant jusqu'à former, en un endroit donné, un creux au niveau du fond de la mer ; en cet

endroit passe la masse principale des eaux du Chubut, c'est-à-dire, c'est son embouchure. A marée basse il reste de 30 à 40 centimètres d'eau, et lors d'une marée haute ordinaire il y en a 200, et au moment de la pleine lune comme de la nouvelle lune (grande marée) il y en a 250 ; puis, lorsque des vents forts soufflent depuis l'Est, il y en a jusqu'à 400, mais dans cette circonstance on ne peut pas entrer dans le fleuve, parce qu'il déferle partout dans son embouchure. De cela il s'ensuit qu'il est très difficile de s'engager dans le fleuve, et que c'est seulement des bâtiments de 100 à 150 tonneaux de jauge qui peuvent y entrer, mais toujours avec un grand danger, parce qu'aucune terre n'offre d'abri à l'arrière de cette embouchure.

Dans le fleuve, l'eau est peu profonde et, à marée basse, en certains endroits, il peut être traversé à gué même par les enfants ; donc le fleuve n'est pas navigable. On ressent les marées sur une distance d'environ 10 milles.

Tout bien considéré, il ressort que ne pourra jamais se situer sur le fleuve Chubut le port de la Colonie qui est établie là-bas, et pas davantage de celles que l'on pourrait y établir, et par conséquent son seul port naturel est Bahía Nueva [= la Nouvelle Baie, le Nouveau Golfe]. Bahía Nueva se trouve à 32 milles géographiques au nord de la Colonie, et entre les deux il y a le désert, les sables, les grèves, les cailloux, les arbustes broussailleux et pas d'eau potable. Bahía Nueva est un excellent port, ou dit avec plus d'exactitude, un excellent Golfe.

Le village appelé Freranson, lieu principal pour la Colonie, est à la distance de 7 milles de l'embouchure du fleuve, et à partir de cet endroit jusqu'à 34 milles plus loin, le long du fleuve, il y a de la terre végétale, sur une largeur moyenne de 5 milles ; et cette largeur est terminée par des collines de 80 à 100 mètres de haut, formées de sédiments diluviaux ; c'est sur cette plaine que se trouve la Colonie galloise du Chubut. Au-delà, vers l'ouest, se trouve la Cordillère, sur une distance d'au moins 40 milles, il y a des pierres et des roches diluviales ou erratiques et donc, me dit-on, des terres fertiles, et des eaux potables, si l'on y creuse des puits ; tandis que dans la plaine où est établie la Colonie, des puits, on ne retire rien d'autre que de l'eau saumâtre.

Aux sources du fleuve, c'est-à-dire au pied des contreforts de la Cordillère, il y a une terre très fertile et elle est occupée par des indigènes de la famille des Pampas. Vers la mi-février, 41 personnes de ce peuple, ou tribu, étaient ici avec leur Chef (Cacique) nommé Foiel, dans le but d'y vendre des peaux de guanaco et de renard. Ces gens sont à demi civilisés et il me semble qu'ils évitent d'être liés à des crimes de sang. J'ai fait connaître au Cacique quelles étaient les bienveillantes intentions du Gouvernement Argentin à leur égard, et je lui demandai s'il accueillerait volontiers des Missionnaires Catholiques sur ses terres, et il me répondit affirmativement. Cette tribu est nombreuse et penche pour cesser la vie nomade. Pour venir de leurs terres à la Colonie du Chubut ils employèrent 13 jours : à raison de 20 milles par jour, cela fait 260 milles, ce qui veut dire [que ces terres] sont vraiment situées au pied de la Cordillère, comme ils le déclarèrent. Beaucoup d'entre eux parlent la langue espagnole et se nourrissent, à parler relativement, bien.

Nous avons ici à 50 ou à 60 milles de la Colonie une tribu nomade de population patagone-pampa. Leur Chef est un certain Ciquecian et c'est une excellente personne. En gagnant le cœur de ce Chef, on pourrait faire de nombreuses choses. Il est charitable et déjà il secourut en vivres la Colonie Galloise. Que viennent deux de vos Pères, et nous ferons des merveilles, et le Chubut sera conquis à la Foi et à la Civilisation par les descendants, ou lignée, du Découvreur du Nouveau Monde. Courage et Foi et nous gagnerons.

Le Gouvernement est favorable ; Madame l'Epouse du Président est archi-catholique, elle peut nous aider beaucoup, comme aussi le très distingué Monsieur Juan [Jean] Dillon, Commissaire Général pour l'immigration, etc. Egalement, la loi d'immigration, à l'article 103, s'exprime ainsi : « El Poder Ejecutivo procurará por todos los medios posibles el establecimiento en las Secciones, de las tribus Indíjenas, creando misiones para traerlas gradualmente á la vida civilisada, auxiliándolas en la forma que crean más conveniente y estableciéndolas por familias en lotes de cien hectareas, á medida que vayan manifestando aptitudes para el trabajo » [voir *traduction* page 281].

En somme, comme Vous le voyez vous-même, tout est propice, et à vous aussi le moment est propice pour être reconnus comme une nouvelle Société, ou Nouvelle Congrégation ; et démontrez par les faits que la Société de Saint François de Sales, qui a pour promoteur le charitable Rév[érend] D. Bosco, sut en quelques années affranchir vers la civilisation la tribu [qui vit dans la zone où coulent les trois fleuves] Deseado [Désiré], Chubut et Rio Negro.

Les habitants de la Colonie Galloise sont de religion protestante et de 4 sectes. Ils ont 4 ministres pour 800 personnes, et ils ont l'esprit métaphysique [esprit peu concret et peu pratique] et enclin aux controverses théologiques ; plutôt paresseux mais patients jusqu'au stoïcisme bien qu'en eux il y ait un orgueil de race qui devrait les secouer de leur léthargie, mais ils n'en sont pas secoués parce que leur intelligence n'est pas douée, car ils font partie de l'une des races inférieures qui peuplent l'Europe : leur histoire en est une démonstration apodictique ; ils étaient anthropophages (lisez les C[ommentaires] de César).

Cette lettre que j'écris, je l'envoie ouverte au susdit Don Juan [Jean] Dillon, afin qu'il en prenne connaissance, et que Vous ayez l'occasion de vous mettre en relation avec ce distingué gentilhomme, excellent catholique.

Si Vous aviez à m'écrire, remettez vos lettres au susnommé Monsieur Dillon et il me les fera parvenir.

Veuillez présenter mes salutations à Mess[ieurs] vos Confrères ; et en souhaitant serrer bientôt la main à quelques-uns d'entre eux, avec une totale considération je me déclare

De V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende]

Chubut, 1er *Mars* 1876. *Très dévoué Serviteur*

ANTOINE ONETO.

P.S. — En vérité j'aurais un grand plaisir si quelques-uns d'entre vous venaient. Pour ma part je ferai tout mon possible pour leur faciliter la route et la Mission.

Eiusdem [du même].

19. - [Voir page 264] -

Lettre de Don Cagliero à M. Gazzolo.

Très cher Monsieur et Ami,

J'ai reçu votre lettre du 13 Février dernier, dont l'objet était l'achat-vente de vos terrains qui se trouvent à côté de N[otre]-D[ame] de la Miséricorde. Vous connaissez mon caractère plutôt facétieux dans plus ou moins toutes les choses ; mais lorsqu'il s'agit d'un engagement sérieux, comme celui que nous avons entre les mains, ce n'est pas mon habitude de plaisanter, même en me trouvant en période de carnaval (1).

La base du contrat pour cet achat, ce n'est pas moi qui l'ai faite, étant incompétent et étranger en cette matière. Je fis appel à différentes personnes plus ou moins expérimentées, et pour être davantage sur le bon terrain et faire une proposition équitable et juste, je priai François Basso, votre locataire, de me dire le prix des deux terrains ; il me répondit en honnête homme : Non, moi-même, je ne voudrais pas être impartial. C'est pourquoi il se rendit lui-même chez un ingénieur de ses connaissances qui est expert public de la Mairie : après s'être informé sur les terrains et sur la position centrale où ils se trouvent, ce dernier dit qu'ils valaient, plus ou moins, quatre-vingt-dix mille p. m. c. (*pesos monnaie courante*) (2).

Moi, ensuite, sans même connaître cette personne, j'ai pris l'[indication de] base et l'ai envoyée à Turin ; mon intention était de payer les terrains au prix qu'ils valent ; et si l'estimation avait été de 150, ou de 200, mille p. m. c., j'aurais, *fé de caballero* [foi d'honnête homme ; parole d'honneur], envoyé à Turin cette [indication de] base sur laquelle traiter. Naturellement je ne prétends pas que V[otre] S[eigneurie] s'en tienne à l'estimation que j'ai fait faire moi, et je serais ridicule dans ce cas ; je dis cependant que j'ai marché sur le terrain de la base commune [pratiquée] dans les contrats d'achat-vente.

Et V[otre] S[eigneurie] ne ferait pas autrement au cas où vous voudriez acheter une maison ou un terrain, c'est-à-dire que vous vous informeriez auprès des experts en la matière pour faire une proposition quelle qu'elle soit. Tout cela, simplement pour dire que je ne me trouvais pas en [esprit de] Carnaval, quand j'ai envoyé l'offre à Turin.

Et nécessairement il faut partir de la base d'une estimation d'experts pour savoir ce que valent actuellement les terrains et les améliorations si vous désirez que nous fassions un contrat.

Que V[otre] S[eigneurie] demande le jugement d'un expert en qui vous auriez confiance, et alors avec raison vous pourrez établir le prix de vente. V[otre] S[eigneurie] part d'une base mal adaptée, à savoir de ce que [les terrains] valaient et qu'on lui a offert en 1872 ; et je conviens, comme tout le monde convient, que, si alors et les terrains et les maisons valaient cent, ils ne valent plus à présent que cinquante.

---

(1) Il dit ceci en faisant allusion à une phrase de M. Gazzolo, qui avait jugé que l'offre de Don Cagliero tenait du carnaval : on était alors à cette période de l'année.

(2) Le p. m. c. valait 0,45 lire it[alienne], d'avant-guerre.

V[otre] S[eigneurie] place au niveau de l'estimation du prix [des terrains] et de leur valeur les contributions directes, en oubliant que les charges reposent sur les produits et jamais sur le capital ; et cela veut dire que les contributions directes furent payées avec le produit de l'*alquiles* [la location]. Et si V[otre] S[eigneurie] fut frustrée par vos locataires et n'a pas pu *cobrar* [récupérer] les arriérés évaluables à huit mille francs, l'acheteur n'a rien à y voir, quel qu'il soit. Cette créance, V[otre] S[eigneurie] sait autant que je peux moi-même le savoir, a plus ou moins de valeur selon la probabilité plus ou moins grande de recouvrement ; c'est-à-dire qu'elle vaut cinq, s'il y a cinq degrés de probabilité de les exiger, et cette créance ne vaut même rien, s'il n'y a aucune probabilité de pouvoir l'exiger. Je soumets au jugement de n'importe qui mes observations et je suis garant de tout.

Un cas : — Madame Victoire Zopiola a trois maisons qui sont en bordure de votre terrain Calle [= rue] Solis, se suivent en file, sont des maisons cossues - nous louons l'une d'entre elles, et l'habitons - et qui ont 24 Vs. [Varas ; la vara mesure une longueur d'environ 0,84 m.] de façade sur 50 de profondeur et elle nous les propose toutes les trois pour le même prix que celui que V[otre] S[eigneurie] nous propose pour vos terrains.

Autre chose : — Dans la Calle S. Juan [rue Saint-Jean], une maison pour la *Escuela de artes y oficios* [Ecole d'arts et métiers], de 24 Vs. de façade sur 60 de profondeur, belle et riche en grandes salles et en pièces, on nous la vendrait pour 400 mille p. m. c., alors qu'elle en a coûté 600 mille. Et tout cela pour dire que ne peut pas être une base de contrat ce qui a coûté ou ce qui à une autre époque a été la valeur ; *sino la que vale*... [mais ce que cela vaut aujourdhui] et D. Bosco vous donnera toujours ce prix ; tout ce que les terrains valent.

A nous les terrains sont utiles, mais pas nécessaires. D[on] Francesco Basso, pour me louer sa maison, choisit pendant deux ans qui durent encore des raisons, en se basant sur la *contrata* [le contrat] en vigueur avec V[otre] S[eigneurie] ; il voulait profiter plus ou moins de l'utilité qu'elle représentait, qui selon lui était une nécessité, et nous l'avons laissé dans sa bonne foi. Les améliorations introduites par Basso dans votre terrain ne montent pas à la somme que V[otre] S[eigneurie] s'imagine à coup sûr ; il suffit de les voir à l'œil nu ; ensuite, d'autre part, les améliorations, je ne les vois pas, je sais seulement qu'il y a... et donc ni pièces, ni parois, ni clôture ; il n'y a rien, que je sache, qui puisse être appelé du nom d'améliorations. Que, par ailleurs, le locataire soit obligé de les faire, c'est possible ; mais il est certain qu'à présent il n'y a rien, le terrain est complètement *vacío* [vide].

Donc pour conclure, en admettant que nous ayons encore le temps, et qu'il soit de votre intérêt de vendre des terrains en ce moment où on les rencontre *barato* [à bon marché], faites faire une estimation de votre côté et appelez[-nous], et nous, de la base prise pour vous offrir le prix *consabido* [déjà connu], nous partirons pour venir à un juste accord, et vous nous trouverez toujours raisonnables.

J'envoie une copie de cette lettre à Turin, afin que vous puissiez, le cas échéant, vous entretenir avec D. Bosco, ou quelqu'un le remplaçant, sur mes observations ; je suis prêt à les retirer si on ne les trouvait pas raisonnables.

Saluez de ma part affectueusement votre famille et croyez que je suis votre

Buenos-Aires, 20-3-77. *très aff*[ectionné]

D. CAGLIERO.

20. - [Voir page 265] -

Bases d'une convention à Buenos Aires.

La Société de S[aint] Vincent de Paul et la Société de S[aint] François de Sales conviennent d'ouvrir à Buenos Aires une maison pour enfants pauvres avec le but de les éduquer, de les instruire et de les diriger vers un métier, en leur donnant le logement, la nourriture et le vêtement.

ARTICLE 1°.

La Société de S[aint] Vincent de Paul, avec le capital de 100 mille francs dont elle dispose, apporte son concours pour fournir la maison, le mobilier et l'outillage pour les ateliers et pour toute l'installation du nouvel établissement, ainsi que les traversées pour les Salésiens d'Europe en Amérique. Et la Société Salésienne fournira les Directeurs, les Maîtres, les Assistants et toute autre personne de service.

ARTICLE 2°.

Les Membres de S[aint] Vincent de Paul auront le droit de proposer 30 garçons, [qui seront] choisis parmi les familles secourues par eux et pour lesquels on s'engagera dans l'avenir à chercher des secours auprès de personnes charitables. Et sur ces garçons ils exerceront, quant à eux, une sorte de patronage.

ARTICLE 3°.

Les Salésiens, totalement remis entre les mains de la Divine Providence, pourront admettre dans la nouvelle Institution autant d'élèves pour lesquels ils croiront et pourront trouver de la place, avec la faculté d'agrandir le local cédé, pour mieux garantir l'existence et la stabilité de l'Œuvre, à la Congrégation, représentée par quelques-uns de ses membres avec le titre de propriétaire.

ARTICLE 4°.

La Direction et l'Administration de l'Institution, ainsi que la discipline morale, scolaire et professionnelle des élèves, sont confiées à Monsieur le Directeur, qui dirige la marche de l'Œuvre selon la Méthode et les Constitutions Salésiennes.

ARTICLE 5°.

Le Président de la Société de S[aint] Vincent, en proposant ses protégés pour l'acceptation dans l'Institution, fera en sorte qu'ils aient les qualités requises que demande le Règlement généralement en vigueur dans les Maisons Salésiennes.

ARTICLE 6°.

Monsieur le Directeur, en tant que responsable du bon ordre de la Maison, pourra renvoyer de l'Institution n'importe quel élève qui se serait rendu coupable de graves insubordinations ou d'une mauvaise conduite morale.

21. - [Voir page 272] -

Faculté d'ouvrir un noviciat dans la République Argentine.

Ex Audientia SS. — Diei 6 Iulii 1876.

Sanctissimus D. N. Pius Divina Providentia PP. IX, referente infrascripto S. C. de Propaganda Fide Cardinali Præfecto, precibus annuens Rev. D. Bosco Superioris Instituti Oratorii S. Francesci Salesii Taurini erecti pro Missionibus ad exteros, facultatem eidem benigne concessit constituendi alterum Novitiatum prædicti Instituti in Republica Argentina, de consensu tamen Ordinarii Diœcesani loci, dummodo regularis inibi vigeat observantia, sufficiens familia religiosa habeatur ut obtineri possit ea Novitiorum observantia, seu probatio quæ necessaria est ad dignoscendam eorum vocationem, atque ea lege ut locus præfato Novitiatui adsignandus ab ea parte Conventus in quo degunt professi sit segregatus atque distinctus, aliisque servatis de iure servandis.

Datum Romæ ex Æd. Reverendæ S. C. die et anno supradicto.

Gratis quocumque titulo.

[voir *traduction* page 724] A. *Card*[inal] FRANCHI, *Præfectus.*

22. - [Voir page 275] -

Deux lettres de Don R[aphaël] **Yeregui à Don Cagliero.**

R. P. de mi especial consideración,

Desde el momento que pasó vuestra Reverencia con sus compañeros por esta ciudad y supimos, por la conversación que tuvo con mi hermano el Sr. Cura de la Matriz, que sería factible el establecimiento de los PP. Salesianos en esta República del Uruguay, nos hemos apresurados a practicar diligencias para que esa posibilidad se convierta en realidad.

Para ello nos han movido los hermosísimos antecedentes que tenemos de la Congregación a que V. R. pertenece, unidos al deseo de llenar una necesidad urgentísima y grave que existe en esta República. Me refiero a la educación de la Juventud.

Grande es en verdad la necesidad del establecimiento de Colegios que, a la vez de proporcionar a la juventud una sólida y completa educación según las diversas carreras a que se encamine, la formen a la virtud por la enseñanza y la práctica de los deberes católicos.

Existe en el Departamento de Montevideo, a un cuarto de hora de distancia en ferrocarril, en el centro de una población nueva y de verdadero porvenir, un edificio construido expresamente para Colegio, con una Iglesia pública unida al mismo Colegio. Los proprietarios de ese Colegio, queriendo establecer en él una educación sólida y católica, desearían que la Congregación de los PP. Salesianos aceptase la donación, que, bajo muy buenas condiciones, hacen del establecimiento y terrenos sitos en la misma poblacióm [= población].

Excuso encarecer a V. R. el mucho bien que reportaría la juventud de este país del establecimiento de los PP. Salesianos, que estoy persuadido serián pronto llamados a establecerse en otros puntos.

El Sr. Obispo y Vicario Apostólico de esta República, cuyo secretario soy, se interesa vivamente en que se realice este pensamiento y me encarga diga a V. R. que no sólo vería con mucho gusto el establecimiento y propagación de los PP. Salesianos en esta República, sino que por su parte les dispensería toda la protección que le fuera posible.

Considero a V. R. muy recargado de atenciones ; sin embargo en nombre del bien de la juventud católica de esta República y con el deseo de que con la demora no se malogre tan bien pensamiento, me atrevo a pedir a V. R. Que haciendo un pequeno paréntesis a sus ocupaciones venga lo más pronto que le sea posible a Montevideo a fin de enterarse de todo, ver el local y edificio y resolver lo que juzgue conveniente.

Según entiendo V. R. ha de pasar por acá dentro de algunos meses, pero creo que sería conveniente antes su presencia en esta, pues que en la actualidad podrían obtenerse ventajas que acaso no se consigan después, y por otra parte la demora creo que malograría el éxito de una fundación tan útil para el país y de tanta importancia para el bien de la Religión.

Quiera V. R. aceptar las expresiones de mi especial consideración y ordene a este s. s. s.

Montevideo, Enero 7 *de* 1876. RAFAEL YEREGUI.

[voir *traduction* page 712]

R. P. Juan Cagliero, Superior de los PP. Salesianos en S. Nicolás de los Arroyos.

R. P.

Recibí su estimada, fecha 22 de enero p. p.do en la que me da la grata noticia de que acepta la invitación para el establecimiento de los PP. Salesianos en este Vicariato.

El establecimiento que se ofrece en donación es un colegio con iglesia pública, costruido en la Villa Colón, a distancia de un cuarto de hora en ferrocarril desde Montevideo. La posición es excelente.

Se hace necesario que V. R. se tome la molestia de venir a Montevideo lo más pronto posible, para conferenciar con las personas interesadas en esta donación ; pues están muy bien dispuestos los Sres, que intervienen en este asunto.

No me ha sido posible escribirle antes por cuanto había necesidad de allanar algunas dificultades que había de por medio.

Sin más me repito de V. R. a s. s.

Montevideo, Febrero 24 *de* 1876.

[voir *traduction* page 713] RAFAEL YEREGUI.

23. - [Voir page 276] -

Lettre de Don Bosco à l'Evêque de Concepción.

Vir Excellentissime,

Ignotus homo tibi verba facturus, præstantissime præsul, veniam tibi petere debeo atque rogare ut sermonem meum clementer accipias atque patienter animadvertas. Scito ergo Divina Providentia factum esse, ut religiosi viri, quibus Salesianum nomen est, Argentinam Rempublicam peterent, Evangelium Christi prædicaturi. Brevi temporis lapsu, opitulante Deo, quinque domus vel hospitia pro Christiana adolescentulorum educatione adaperta sunt. Pauperiores puelli hic præsertim excipiuntur, aluntur, atque ad humaniores litteras et artes diversimode deducuntur.

His missionariis nunc præcipue est in animo experimentum facere ad Evangelium inter Patagones et Barbaros sive Pampas annuntiandum.

Montevideo, Buenos Aires, Sanctus Nicolaus de los Arroyos, Dolores jam vident Salesiana Hospitia. Evangelizatio per modum hospitiorum, pro juvenibus derelictis via tuta atque valde proficua videtur : quam, si tibi placet, ad Occidentales Patagonorum plagas experiri vellem. De hoc animi proposito jam verba feci cum Clementissimo ac Benevolentissimo Pontifice Nostro Pio IX, qui toto corde rem laudat atque commendat, sed ante omnia consilium tuum nec non judicium valde nobis est necessarium. Nam tua Diœcesis cum in extremis meridionalibus partibus Chilenæ Reipublicæ posita sit, de rei opportunitate tu quam maxime judicare valebis.

Ideo humiliter in Domino deprecor, ut mihi dicas :

1° Si hujusmodi rei exitus probabilis et opportunus videatur. Si affirmative dices, adde quo in loco hæc hospitia sunt aperienda.

2° Si Gubernium sive Reipublicæ Chilenæ auctoritas huic operi favorem præbitura, et cum opus fuerit, auxilium suum etiam datura. Quo in casu itidem rogo te ut res auctoritati patefacias ab eademque concursus postules.

3° Quænam in Republica sit lingua communis et quem sermonem præ aliis tecum esse adhibendum desideras. Ut autem aliquantisper negotium agnoscas, dicam : Sum Superior Generalis, licet indignus, Salesianæ Congregationis, quæ tamen Congregatio votorum simplicium ab Ecclesia est approbata. Plures domus, plures Ecclesias et hospitia in Italia et alibi nobis Deus concredidit.

Si tu indulgenti animo mecum egeris, et propositum nostrum in actum deducendum esse judicaveris, dic mihi, quæso, et ego omnia Romano Pontifici patefaciam; postea, quidquid opus fuerit, annuntiabo. Nos omnes hic Deum Optimum Maximum oramus pro te et pro Diœcesi quam Deus tibi regendam tradidit. Tu vero ductus amore Jesu Christi Domini Nostri Sanctam benedictionem tuam mihi et filiis meis impertiri dignare. Vale.

Augustæ Taurinorum in Italia
Die 29 *Julii* 1876.

Humilis servus tuus
JOANNES BOSCO Sacerdos.

P.S. — Si quid forte mihi esset respondendum, epistola dirigatur :
Au Pr[être] J[ean] Bosco.
Italie, Turin.

[voir *traduction* page 724]

24. - [Voir page 276] -

Lettre de M. Benitez à Don Bosco.

Quæ tibi nunc mitto, Reverendissime Pater,
Longinqua ex terra suscipe verba mea.

Domino Joanni Baptistæ Bosco salutem in Christo Jesu.

Denuo valeas opto propter amorem filiorum tuorum, memorum tui supra littora Argentini fluminis, super quos rorem gratiæ cælestis descendere cognovimus.

Audivi te magna cum laude suscepisse litteras meas decembris ultimi : quamvis, ut mihi videtur, a merito abessent et tantummodo sinceritas earum acceptabilis foret.

Gratissimum est votum tuum, ut nos videamus et alloquamur in hac peregrinatione. Auspice Deo, possibile quidem : si autem spes nostra transferanda esset post obitum, mallem retinere calceamenta tua tamquam pallium Eliæ.

Habebis imaginem servitoris tui nati anno MDCCXCVII die XXIX Januarii. Promissio photographi adimplebit assertum.

Deus misereatur nostri et benedicat nobis.

Bonis-Auris, Nonis Aprilis MDCCCLXXVI.

[voir *traduction* page 726] JOSEPHUS FRANCISCUS BENITEZ.

25. - [Voir page 286] -

Approbation diocésaine des Constitutions pour les Filles de M[arie]-A[uxiliatrice].

Josephus Maria Sciandra Dei et Sanctæ Apostolicæ Sedis gratia Episcopus Aquensis, etc.

Miserrimis hisce temporibus, quibus consiliorum evangelicorum professio tam impiis ac innumeris modis præpeditur, ipsaque juvenum ac puellarum christiana educatio aut prorsus negligitur aut sceleste corrumpitur, nulla plane res optatior atque jucundior nobis offerri poterat, quam sacra in hac Diœcesi erigenda Domus, quæ puellis Deo mancipandis januas aperiret, cujus ope educationi christianæ filiarum populi opportune consuleretur.

Quapropter vix conscii effecti de proposito ab Admo. Reverendo D. Sacerdote Joanne Bosco Taurinensi Piæ Societatis Salesianæ Superiore, concepto, instituendi nempe in hac Diœcesi, loco Moronisii, Congregationem Filiarum Mariæ Auxiliatricis ad eum finem, ut in ipsam omnes illæ puellæ convenirent, quæ tum propriæ spirituali perfectioni vacare, tum proximorum salutem, filias populi præsertim christiane edocendo, promovere inte[n]derent[,] Nos libenti animo enascentis Instituti Constitutiones, quibus regeretur, ad experimentum probavimus, illudque gratiis et favoribus auximus.

Quum vero Institutum hujusmodi Filiarum Mariæ Auxiliatricis jam, Deo favente, sub prædictarum Constitutionum regimine, adeo feliciter creverit, ut centum quinquaginta puellis ditetur vel eidem adscriptis, vel proxime adscribendis, ac præterea Filiarum Mariæ Auxiliatricis Domus gynæceum agat filiabus populi instituendis ac in Christi doctrina instituendis, tum ipsæ fœmineæ scholæ pagi Moronisiensis sub filiarum Mariæ Auxiliatricis disciplina in dies augeantur et floreant ; hinc ut novum hoc ac perutile, judicio quidem nostro, Institutum, meliori modo promoveatur ejusdem Constitutiones jampridem datas ac iterum nobis subiectas, præsentibus litteris, tamquam ad Dei gloriam et animarum salutem procurandam et adaugendam idoneas, firmius ac stabilius probamus ac confirmamus, ea innixi potestate, quam vigens dat praxis hoc inducta fine, ut Con-

gregationes ad experimentum aliquod de iis sumendum prius inchoentur, quam Sanctæ Sedis absoluto subiciantur judicio, ab eaque plenissima potestate cum ipsarum regulis definiantur.

Hoc vero dum facimus, potestatem tamen Nobis ac Successoribus Nostris explicite reservatam volumus, variandi nempe, ubi et quoties id expedire videbitur, Constitutiones ipsas, quas in præsens probamus et confirmamus.

Jam reliquum est, ut Congregationem Filiarum Mariæ Auxiliatricis ejusdemque singula membra paternæ benevolentiæ ac charitati omnium Episcoporum, in quorum Diœcesi vel jam operantur, vel in posterum sunt operatura, commendemus.

Præsens Decretum una cum Constitutionibus prælaudatis ac præsentibus litteris confirmatis, in Curia nostra Episcopali asservabitur.

Datum Aquis die 23 *januarii* 1876.

✠ JOSEPH MARIA Ep.us

[voir *traduction* page 726] Sac. FRANCISCUS BERTA Secr.

26. - [Voir page 289] -

Décret pour l'ouverture d'une maison des Filles de Marie-Auxiliatrice à Valdocco.

Viso memoriali Nobis ab admodum Rev.do Sacerdote Joanne Baptista Bosco Diœcesano Nostro, Fundatore et Rectore Congregationis Salesianæ, die 22 huius mensis Martii, quod in Archivio Curiæ Nostræ asservari præcipimus, et in quo rogamur de Nostro beneplacito ad hoc, ut in hac urbe, in parte Suburbii Duriæ, quæ dicitur Valdocco, non longe ab ædibus in quibus residet dicta Congregatio Salesiana, aperiantur Scholæ pro puellis illorum locorum et hæ commitantur curæ fœminarum religiosarum sub titulo filiarum S. Mariæ Auxiliatricis, quarum præcipua domus est in loco Mornisii (Mornese) Diœcesis Aquensis ; Nos etsi de his fœminis religiosis, quarum institutio refertur ad annum millesimum octigentesimum septuagesimum secundum, hucusque nullam certam notitiam habuerimus, attamen fidentes in singulari prudentia, qua insignitur Excell.mus ac Rev.mus D. D. Joseph Sciandra Episcopus Aquensis, qui consensum suum præstitit institutioni Congregationis harum religiosarum fœminarum, in Sua Diœcesi, et eis non dubia signa dedit protectionis suæ, consensum quoque damus ad hoc, ut dictæ Scholæ in dicto loco hisce religiosis fœminis committantur : eisque Benedictionem Nostram impertimur, ut reapse et uberrimo cum fructu ad Dei gloriam et animarum salutem opus suum aggrediantur et perficiant.

Declaramus vero Nos per præsentes litteras dictam Congregationem in Nostra Diœcesi nondum approbare, neque esse probaturos quousque per sufficiens experimentum, quid in Domino hac in re statuendum sit, Nos ipsi perspexerimus.

Concedimus vero admodum Rev.do D.no Rectori Congregationis Salesianæ, ut ipsi liceat ad harum religiosarum fœminarum Confessiones excipiendas destinare, quos de Sacerdotibus professis Congregationis Suæ ipse magis idoneos in Domino judicaverit.

Taurinorum Augustæ die Martii 1876.

✠ LAURENTIUS *A*[r]*chiepiscopus.*

[voir *traduction* page 727] Can.cus CAVIASSI, *Pro-Cancellarius.*

27. - [Voir page 298] -

Lettre à Don Bosco pour les affaires de Mornese.

Très révér[end] *Don Bosco,*

Ouvre-toi, ô ciel ! criera V[otre] S[eigneurie] en voyant lui arriver cette lettre de ma part. Et vraiment Vous avez raison et je m'aperçois que moi aussi je manque bien des fois au respect que Vous méritez ; mais *in primis et ante omnia* [d'abord et avant tout] V[otre] S[eigneurie] doit savoir que si je ne Vous écris pas, c'est parce que je crains de venir Vous importuner ; en second lieu parce que V[otre] S[eigneurie] est si occupée que tout compte fait, en Vous écrivant, je Vous dérangerais certainement. Mais ne croyez pas que j'aie mis Don Bosco dans les oubliettes, étant donné que je me souviens de Vous jour et nuit et même quand je dors. Don Costamagna le sait bien ici, lui qui m'a toujours dans les pieds comme le balai.

L'exorde terminée, j'entre en matière.

Vous devez donc savoir qu'ici des bruits courent selon lesquels V[otre] S[eigneurie] cède à l'Evêque d'Acqui l'établissement où sont les religieuses, et moi je crie : Bien fait ! Ces gens ne méritent plus les grâces de Don Bosco, car ils s'en rendent indignes par leur comportement. On dit qu'il y a quelques jours ils Vous envoyèrent une pétition pour que V[otre] S[eigneurie] ne leur fasse pas ce tort ; mais retenez, ô Don Bosco, que, si l'on fait peu d'exceptions, cet écrit est signé par des gens capables de vous trahir à la première occasion.

De plus, des bruits courent selon lesquels V[otre] S[eigneurie] aurait l'intention d'établir la famille [= l'Institut des FMA] à Gavi, et moi je crie : Bien fait ! Avant tout, la population de Gavi, et quant à l'éducation et quant à la franchise et quant au cœur, passe devant Mornese ; et même, elle attribue à ce projet 90 points sur cent. Le bruit d'une telle décision de votre part suscita un vif enthousiasme et de très nombreuses personnes sont disposées à vous aider dans la construction de la maison.

En tant que conseiller municipal de la Commune de Gavi je peux vous promettre (*sic*) les écoles communales de Gavi, et dans un temps pas tellement lointain la direction de l'école maternelle.

Je dois aussi vous dire que l'on envisage (*sic*) de faire un tronçon de voie ferrée de Gavi à Arquata, et l'ingénieur pour effectuer les études fut nommé.

J'ajoute en dernier que j'ai déjà trouvé le terrain à bâtir proche de la ville, à un jet de pierre. Pour les détails adressez-vous à Don Costamagna. Comme le temps me manque, je dois terminer. Priez pour moi et croyez-moi

Mornese, 3 *juillet* 1876. *Votre très dév*[oué]
Not[aire] TRAVERSO.

Dites un *Ave Maria* à Notre-Dame pour qu'elle me fasse guérir, car je ne vais pas bien du tout.

28. - [Voir page 302] -

Deux autres lettres de Don R[aphaël] Yeregui à Don Cagliero.

Rvdo. P. Juan Cagliero, Buenos Aires,
Mi amigo :

Esperando poder darle buenas noticias respecto a los pasajes no le he escrito antes ; pero hoy que tengo su estimada debo contestarle.

Recién a principios de la última semana supe por el Sr. Fynn que no era posible arreglar el asunto de los pasajes ni con la Compañia Francesa, ni con la de Lavarello. En vista de esto he practicado nuevas instancias con el Sr. Gobernador quien me ha prometido arreglar el asunto o contribuir con una cantidad para los pasajes. Acaso hoy obtenga la contestación definitiva.

Como V. R. comprende no es de despreciar la cooperación del Gobierno en este asunto, principalmente en las actuales críticas circunstancias.

Aunque algo he hecho respecto a preparar los elementos necesarios para la instalación del Colegio, sin embargo creo conveniente arreglar ante todo el asunto de los pasajes.

Estas contradicciones lejos de desanimarme me animan, pues comprendo como le he dicho antes que esta es Obra de Dios y por consiguiente, bueno es que vaya sellada con el sello de las contrariedades.

Creo que el viaje del Sr. Buxarco será en todo este mes, pero me ha dicho que ignora el día, pues que, terminados algunos asuntos que le detienen, aprovechará la partida del primer vapor para irse. Puede mandarme las cartas de que me habla, pues es bueno que las tenga. Si hoy sé algo definitivo sobre los pasajes, se lo comunicaré immediatamente. Me encomiendo a sus oraciones

Montevideo, Octubre 2, 1876.

[voir *traduction* page 714] RAFAEL YEREGUI.

Rvdo. P. Juan Cagliero, Buenos Aires
Mi amigo :

Oportunamente recibí su estimada, fecha 6 del corriente.

En contestación le diré que con esta fecha escribo al P. Bosco enviándole la orden del agente de los vapores del Pacífico en Montevideo al agente de Burdeos, para que dé diez pasajes de primera en uno de los vapores que parten de llí para esta.

Basta pues que el P. Bosco se ponga en comunicación con dicho agente a fin de saber el día que han de partir los PP. de Burdeos. Los pasajes están dados a la orden del P. Bosco.

Juntamente le mando una letra de 1.530 francos para los gastos de viaje de Turín a Burdeos. No mando más porque no puedo. Para enviar esa cantidad he *rascado el fondo.*

Ahora nos ocupamos con Don Felix Buxarco, D. Juan Jackson y el Sr. Ingonville de arreglar lo necessario para la instalación. No le prometo grandes cosas, pero hemos de hacer lo posible por que la máquina marche, que es nuestra misión.

Yo le avisaré el momento de enviarnos el hermano carpintero y el otro auxiliar.

Nuestro Gobernador el Sr. Latorre es el que con la mejor buena volundad me arregló el asunto pasajes.

No olvide de ir arreglando definitivamente el programa que ha de imprimirse. Procure hacer todo lo posible por visitarnos pronto para ver lo que ha de hacerse en Colón.

No descuide de mandar las cartas que debe llevar el Sr. Buxarco.

Terminaré haciéndole una pregunta suelta : ¿ Con qué cantidad mensual y por cuánto tiempo debería contarse para sostener y dar vida a una Escuela de Artes y Oficios ?

Nada tengo hecho a ese respecto, pero deseo tener algunos datos.

Contra mi costumbre he sido demasiado extenso en esa carta. Encomiéndeme en sus oraciones y mande a s. s. y. a.

Montevideo, Octubre 10, 1876.

[voir *traduction* page 715] RAFAEL YEREGUI.

29. - [Voir page 302] -

Lettre de l'Archevêque de Buenos Aires à Don Bosco.

Sr. Dn. Juan Bosco, Superior general de los Padres Salesianos,
Rvdmo. Padre General,

Tuve el gusto de recibir la carta de V. Re.ma de fecha 27 de Abril y quedo muy grato por el interés que V. Re.ma muestra por mi persona y por el bien de esta Arquidiócesis.

Me he alegrado mucho al saber la distinción con que el Santo Padre ha honrado al Sr. Dn. Juan F. Benitez que tanto ha hecho y hace por el Colegio de San Nicolás y también por el título de Camarero Secreto conferido al Sr. Ceccarelli.

No puedo menos de encarecer el celo que V. Re.ma muestra por la conversión de los infieles de la Patagonia. La escasez de los recursos con que contamos, tanto más ahora que el Gobierno no nos pasa los fondos que antes acostumbrada, unido a la gran distancia que hay de aquellas regiones a esta Capital hace que no podamos ocuparnos de esas Misiones. Sin embargo en el verano pienso hacer la visita del Curato de Patagones, situado al Norte de la Patagonia y pienso llevar, para que me ayuden en la Misión, al P. Superior Don Juan Cagliero y a algún otro de los Padres. Una vez allí veremos lo que se puede hacer.

Cada vez estoy más satisfecho de sus Padres. Puede decirse que en la Iglesia que tienen en esta Ciudad es una Misión diaria que nunca acaba ; tantas son las personas que concurren y la frecuencia de Sacramentos en grandes y chicos, muchos de los cuales son de Primera Comunión.

Doy las gracias a Vtra. Re.ma por las noticias que me da del Santo Padre de cuya importante salud nos felicitamos.

Quiera V. Re.ma recomendar en sus santos Sacrificios y oraciones a mi y a esta Arquidiócesis y ordene.

Buenos Aires, Julio 1° *de* 1876.

[voir *traduction* page 716] ✠ FEDERICO, Arzobispo de Buenos Aires.

30. - [Voir page 313] -

Lettre de M. Benitez à Don Bosco.

Viva Jesus !

Señor D. Juan Bautista Bosco, Presbítero, Fundator y Presidente de la Congregación del Oratorio de S. Francisco de Sales.

Muy respetable y amado amigo mio en Nuestro Señor Jesucristo,

El anuncio que U. S. me hacía desde Roma en 22 de Abril, fué confirmado por su estimada de 1° de Julio datada en Turín ; acompañada del Breve apostólico de N. Santíssimo Padre el Papa Pío IX tan honorífico, tan benevolo y obligante. Estas preciosas letras fueron recibidas y leidas el día de la Asunción en el Colegio Salesiano de esta ciudad.

He sentido confusión al verme ensalzado mas allá de lo que me-

rezco : pero no puedo menos de agradecer con toda mi alma á Nuestro Gran Pontífice esta singular muestra de su paternal bondad ; que reanima mis esfuerzos, hasta concebir esperanzas que la situación de este Pais no autoriza. Digo esto por los proyectos de establecer casas para educación de niñas.

Contamos con la adorable providencia de Dios que hace llover para los justos y los pecadores, y que con débiles instrumentos ejecuta grandes cosas.

Así vemos adelantar admirablemente las obras del colegio, aunque los medios son limitados.

Nuestro Señor conserve a U. S. para la prosperidad del instituto y bien de la Iglesia, mientras tengo el placer de saludarle con cariñoso aprecio. S. s. s.

Colegio Salesiano en San Nicolás de los Arroyos, Setiembre 3 *de* 1876.

[voir *traduction* page 717]

JOSÉ FRANCISCO BENITEZ.

31. - [Voir page 328] -

Messe anniversaire à perpétuité pour Emmanuel Callori.

Pour le défunt M. Emmanuel, Deuxième enfant de M. le Comte Frédéric Callori Provana Balliani, de Vignale.

M[ada]me la Comtesse Charlotte Callori Sambuy, avec le consentement et avec le concours de son pieux époux, le Très ill[ustre] M. le Comte Callori Provana Balliani, dans le vif désir de garder d'une manière agréable et religieuse la mémoire de son regretté fils Emmanuel, enlevé par une mort prématurée à l'affection de ses parents à l'âge d'à peine 24 ans, a décidé de fonder un service religieux anniversaire à effectuer chaque année dans l'Eglise, dédiée à Marie Auxiliatrice, de cette ville, le jour de son décès et aux intentions de l'âme de son fils bien-aimé, si jamais il en avait encore besoin avant d'être reçu dans les joies éternelles du Ciel.

Dans ce but elle passe avec le Prêtre Bosco Jean, Directeur de cette église, la convention que :

1° L'on doit célébrer cette cérémonie funèbre ou ce service religieux chaque année le 11 juin, jour où, muni de tous les secours de notre sainte religion catholique, il expirait paisiblement accueilli par le baiser du Seigneur. Si le rite de l'Eglise ne le permettait pas, on célébrerait le premier jour qui se présenterait ensuite sans empêchement.

2° Il y aura une Messe chantée solennelle avec Diacre, Sous-diacre et Servants d'autel ; les jeunes gens de l'Oratoire S[aint]-François de Sales feront la Sainte Communion, réciteront le Chapelet avec d'autres prières qu'ils ont l'habitude d'exprimer en de semblables cérémonies sacrées.

3° Ce jour-là on célébrera aussi douze messes basses aux intentions de l'âme du défunt.

4° Pour les frais nécessaires dans la cérémonie funèbre, dans la Messe solennelle et la célébration des Messes, les Communions, les prières, la Comtesse mentionnée ci-dessus offre une rente annuelle de cent cinquante francs, qui doivent servir à perpétuité dans ce but pieux.

Le Prêtre Jean Bosco, en tant que supérieur de la Congrégation de S[aint] François de Sales, et directeur de l'Eglise [indiquée plus haut], accepte cette proposition et s'oblige pour lui-même, et ses héritiers dans la Congrégation, à savoir ses successeurs, à célébrer ce service religieux au jour et de la façon indiqués ci-dessus, et il en fera l'affichage sur un tableau spécial conservé dans la Sacristie de l'Eglise, qui puisse rappeler à perpétuité l'obligation prise envers le défunt Emmanuel Callori.

Donné à Turin, le 23 *Juin* 1876.

32. - [Voir page 339] -

Bons offices du Théologien Belasio.

a) *Lettre du Théol*[ogien] *Belasio à Mgr Gastaldi.*

V[i]v[ent] J[ésus] et la Très s[ainte Vierge] M[arie] Imm[aculée]

Excellence,

Votre élévation [à la charge d'Evêque] met une grande distance entre V[otre] E[xcellence] Très rév[érende] et l'ancien ami de cœur. Mais l'imagination dévore le temps et le cœur franchit la distance lorsque le pousse l'affection envers une personne qu'il aime beaucoup.

Je me suis trouvé au contact de deux Personnages qui sont sans doute ceux que j'estime le plus au monde. Et Vous, quand même Vous voudriez me gronder, Vous devez me faire la charité de me supporter dans ma confidence. Pardonnez donc en lisant : et ce que j'ai fait et ce que je désire que l'on fasse.

Après l'entrevue que j'ai eu l'honneur d'avoir avec V[otre] E[xcellence] Très rév[érende] à propos des relations avec Don Bosco, je me suis hâté de me rendre à [Borgo] San Martino où j'ai pu librement m'entretenir avec lui. Il s'est montré impatient d'avoir connaissance ou du moins, comme Vous le disiez, d'avoir une certaine idée de ce que V[otre] E[xcellence] tenait comme raison de se plaindre de son comportement. Eh bien : avec ma franchise j'ai dû lui faire entendre que Vous vous imaginiez ne pas voir suffisamment respectée votre Autorité, et que Vous ne deviez pas apparaître comme celui qui exécutait la volonté de Don Bosco ; qu'enfin Vous ne deviez pas être comme son Vicaire qui était mis par le Seigneur pour diriger son Eglise.

Devant cet exposé de ma part Don Bosco se montra très endolori : « Est-il possible — je note ses paroles précises — que naissent de tels soupçons entre

des personnes qui veulent la seule gloire de Dieu ! Moi, non, non, je ne ferai jamais pour le Diocèse de Turin et pour mon Archevêque quelque chose qui puisse causer de la perturbation et moins encore déplaire à mon Archevêque. Je vous prie seulement d'observer qu'étant, pour ma part, le Supérieur d'une Congrégation définitivement approuvée, qui prend chaque jour un plus grand développement, je dois, moi aussi, m'employer à la consolider et à maintenir cette autonomie indispensable pour exister comme toutes les Congrégations religieuses. Ah, mon cher Belasio — me disait-il avec un accent de vive émotion — si l'on pouvait ou si vous le pouvez, vous, de quelque manière m'obtenir d'être en parfait accord, comme je suis en parfaite relation avec les autres Evêques, avec mon Archevêque, qui sait combien je l'aime beaucoup... je bénirais le Seigneur à jamais ».

Je lui ai dit aussi que V[otre] E[xcellence] voyait d'un bon œil le projet d'appeler autour de lui un choix de coopérateurs à la manière d'un groupe de tertiaires ; et il me répondit : « Eh bien, comme c'est le S[ouverain] Pontife qui est à la tête de ce groupe, si l'Archevêque voulait être le premier à se joindre au Pape, cela ferait un parfait accord, et ainsi ils devraient s'entendre en toutes choses sans personne au milieu ». En effet, je crois impossible pour deux Personnes de mérites aussi sublimes, si elles se parlaient cœur à cœur, de ne pas se trouver, dans toutes les divergences, en plein accord.

Pardonnez, pardonnez la liberté que j'ai prise. Grondez-moi, faites-moi des reproches pour mon audace, mais daignez écouter quelqu'un qui veut être pour Vous, en demandant comme une grâce de pouvoir se présenter porteur de la plus grande vénération et en couvrant d'un baiser Votre Très v[énérable] Main,

de V[otre] E[xcellence] Très rév[érende] un
Sartirana Lomellina, le 5 *Juillet* 1876.
Très respect[ueux], *Très hum*[ble] *et Très obl*[igé] *Serviteur*
T[héologien] BELASIO ANTOINE-[MARIE].

b) *Lettre du même à Don Bosco.*

Très vénéré D. Bosco,

Je Vous envoie la lettre de l'Archevêque. J'ai hésité en me demandant si je devais vous l'envoyer : et même c'est avec regret que je vous l'envoie ! Pour ma part, j'aurais attendu une lettre de plus grande bienveillance... — Je supplie les larmes aux yeux de faire ce que vous pouvez devant le Seigneur pour le calmer. La lettre que je vous envoie est à moi, et donc j'exige vraiment que vous la brûliez ; je voudrais même ne pas l'avoir lue moi-même.

Puisqu'il me cite S[aint] Charles, je veux vous rappeler que le Grand Saint donna une preuve de vertu héroïque en supportant avec patience les accusations d'un Prêtre de grande considération.

Je couvre d'un baiser votre main et vous prie de considérer que j'ai eu un grand mérite à l'égard de V[otre] S[eigneurie] de vous avoir envoyé cette lettre.

Obtenez-moi de Marie Auxiliatrice le placement pour un emploi d'un de mes Neveux : c'est imminent et c'est l'une des grâces que je vous ai recommandé de m'obtenir.

De V[otre] S[eigneurie] très chère

Sartirana [Lomellina], *le* 10 *juillet.* *Resp*[ectueusement] *très aff*[ectionné]

Théol[ogien] BELASIO [ANTOINE]-MARIE.

c) *Lettre de Mgr Gastaldi au Théol*[ogien] *Belasio.*

Très cher M. le Théologien,

Je remercie V[otre] S[eigneurie] pour sa dernière lettre, qui met en relief votre bon cœur, le vif désir de la concorde que vous nourrissez et l'esprit de zélé Missionnaire Apostolique, qui vit en vous.

Un moyen très efficace pour réussir dans ce que vous entreprenez avec votre lettre est que vous priiez et fassiez prier, et beaucoup, afin que l'Esprit S[aint] répande ses dons, des lumières dans l'intelligence, de saints sentiments d'affection dans le cœur en les accordant à tous les Ministres de l'Eglise ; et que ceux-ci, purifiés et enflammés par ce même S[aint]-Esprit, ne cherchent vraiment pas autre chose que la gloire de Dieu et le salut des âmes ; car alors, et seulement alors, ayant repoussé tout esprit d'amour-propre et d'intérêt de groupe faisant corps, on cherchera *seulement le bien* et on cherchera de la *façon voulue* et ordonnée : tandis que malheureusement de nos jours beaucoup sont, c'est vrai, remplis de zèle pour le bien, mais ils veulent l'accomplir d'une manière différente de celle qu'a ordonnée notre divin Rédempteur, et en agissant ainsi, ils effectuent, c'est vrai, et encouragent beaucoup de bien d'une part, en raison de quoi ils apparaissent pour ainsi dire de nouveaux François, Ignace, Vincent ; mais d'autre part, en provoquant des désaccords et en encourageant des groupes à part présentant des *autonomies* mal comprises, ils accomplissent aussi un grand mal.

Venons à parler de Don Bosco : je suis intimement convaincu que, si ce dernier avait, à l'époque de S[aint] Charles dans le diocèse de Milan, tenu envers ce S[aint] Archevêque la même conduite que celle qu'il tient à Turin, bien loin d'en avoir reçu toute cette approbation qu'il prétendrait de l'Archevêque de Turin, plus d'une fois il aurait eu de graves remontrances et une sérieuse et ferme opposition.

S'il est cet homme d'humilité qu'il doit être, et s'il éprouve à l'égard de l'Archevêque de Turin le respect qu'il doit, qu'il commence à en donner une preuve en demandant *pardon*, oralement ou par lettre, pour la lettre inconsidérée que lui, D[on] B[osco], écrivit à l'Archevêque susdit, en mars (si je ne me trompe pas, le 27) 1875. Cette lettre fut envoyée à la S[acrée] C[ongrégation] des Evêques et Réguliers ; et [ses membres] y trouvèrent des paroles qu'on ne devait pas écrire : en effet, ils envoyèrent une missive au dit Archev[êque] en exprimant leur *regret* pour cette lettre, et l'espoir que ne se reproduiraient plus de telles choses. Donc la faute de D. B[osco] était *certaine* (1).

---

(1) Nous ne connaissons pas la missive indiquée ici. Le « regret » et l'« espoir » de Rome pouvaient très bien se rapporter non au contenu de la

Que par conséquent D. Bosco reconnaisse *in primis* [tout d'abord] sa faute, y apporte remède, et donne la seule preuve solide de la Sainteté qui est celle de l'humilité. Mais, je le répète, il faut prier : des grâces abondantes sont nécessaires pour que soient découverts les artifices de Satan qui *transformat se in angelum lucis* [qui se transforme en ange de lumière].

Je me recommande donc aux prières de V[otre] S[eigneurie] tandis que de tout cœur je vous salue et avec la plus grande estime je suis

de V[otre] S[eigneurie] Très ill[us]tre et très révérende

Turin, 8 *juillet* 1876. *très aff*[ectionné] *en J*[ésus] *C*[hrist]

✠ LAURENT Archev[êque] de Turin.

33. - [Voir page 369] -

a) *Les consignes pour les vacances.*

1 ère PAGE.

CONSIGNES POUR UN JEUNE
QUI DÉSIRE
BIEN PASSER LES VACANCES

2 ème PAGE.

EN TOUT TEMPS : Fuis les mauvais livres, les mauvais compagnons, les mauvaises conversations.
L'oisiveté est le plus grand ennemi que tu dois combattre.
Sans la crainte de Dieu la science devient sottise.

AVEC LA PLUS GRANDE FRÉQUENCE : Approche-toi des Sacrements Très saints de la Confession et de la Communion.
S[aint] Philippe Néri conseillait de s'en approcher tous les huit jours.

CHAQUE DIMANCHE : Ecoute la parole de Dieu et prends part aux autres Cérémonies Sacrées.

CHAQUE JOUR : Participe à la sainte Messe, et si tu peux sers-la et fais un peu de lecture spirituelle.

MATIN ET SOIR : Récite dévotement tes prières.

CHAQUE MATIN : Fais une courte méditation sur quelques vérités de la Foi.

3 ème PAGE.

A — *Multi illorum qui fuerant curiosa sectati, attulerunt libros et combusserunt coram omnibus* (Act. Ap., c. 19).

---

lettre, mais au motif qui avait obligé à l'écrire : ce motif ne devrait plus se reproduire, c'était souhaitable. On se rappellera, en effet, que le Serviteur de Dieu avait été informé à Rome que des lettres envoyées là-bas comme documents d'accusation y avaient obtenu l'effet contraire.

B — *Cum bonis bonus eris, cum perverso perverteris* (Ps. 17).
C — *Corrumpunt bonos mores colloquia prava* (S[aint] PAUL, Ep. I *ad Cor.*, c. 15).
D — *Fili, conserva tempus, et tempus conservabit te* (Eccli, 4).
E — *Omnem malitiam docuit otiositas* (Eccli., 33).
F — *Initium sapientiæ timor Domini* (Ps. 110).
G — *Initium omnis peccati superbia scribitur* (Eccli., 10).
H — *Vani sunt omnes homines, quibus non subest scientia Dei* (Sap. 13).
I — *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam* (JOAN., c. 6).
J — *Beati, qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (LUC, c. 11).
K — *Absque Missæ sacrificio tamquam Sodoma et Ghomorra fuissemus a Deo exterminati* (Rodriguez).
L — *Ita libenter devotos et simplices libros legere debemus, sicut altos et profundos* (Kemp. De Imit. Christi).
M — *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo* (Ps. 62).
N — *Vespertina oratio ascendat ad te, Domine, et descendat super nos misericordia tua* (Eccl. in suis precibus).
O — *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (JER., c. 12).
P — *In meditatione mea exardescet ignis* (Ps. 38).

[voir *traduction* pages 728-729, suivant la lettre indiquée]

4 ème PAGE.

N. B. — Chaque élève au retour des vacances devra présenter au Directeur des Etudes le certificat de bonne conduite donné par son Curé.

b) *Lettre pour le curé.*

Très ill[ustre] *et Très rév*[érend] *Monsieur,*

Nous recommandons respectueusement cet élève qui est de chez nous à la bienveillance de V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende] en faisant l'humble prière de l'assister pendant le temps des vacances, et, lors de son retour parmi nous, de le munir d'un certificat tel qu'on y déclare :

1° si, durant le temps qu'il a passé dans sa commune, il s'est approché des sacrements de la Confession et de la Communion ;

2° s'il a pris part aux cérémonies paroissiales et s'il s'est offert à servir la sainte Messe ;

3° s'il n'a pas fréquenté de mauvais compagnons et n'a pas autrement donné de raisons de plaintes à propos de sa conduite morale.

Dans l'espoir de recevoir de bonnes nouvelles sur l'élève, je Vous remercie de tout cœur, en me déclarant avec une estime et une reconnaissance particulières

De V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende]

Très ob[ligé] *Serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

34. - [Voir page 375] -

Distribution du raisin de Don Bosco.

Que D. Rua porte petit à petit la plaquette sur les Coopérateurs :

Baron Charles Bianco de Barbania qui mange à 1 [heure de l']après-[midi].
Chev[alier] Comm[andeur] Xavier Collegno et sa famille,
à 6 heures dans l'après-[midi].
Comtesse Daria Collegno.
Comte Alexandre Collegno.
Mme Giusiana.
Mme Martinengo – D. Durando.
Mme Gilardi et sa famille.
Curé et Vicaire de [la Paroisse] S[ainte]-Barbara,
qui, le midi, mangent à 12 heures.
Michel Scanagatti.
Chan[oi]ne Louis Nasi.
D. Corsi.
D. Ghiotti.
D. Casalegno.
Chev[alier] Bosio Aleramo \
|—> qui mangent à 5 ½.
Comtesse Bosco Cantono /
Chev[alier] Jos[eph] Arnaldi et son épouse, le midi, à 12 [heures].
Mad[ame] Guglielminetti.
Chev[alier] Marc Gonella.
Sa Femme Gonella (peut-être Rose) Maineri, à 5 heures ½.
Baron comm[andeur] Gaudenzio Claretta et sa famille, à 6 heures, etc., etc.
Veu[ve] Delphine Comtesse Viancino, mais pas celle qui est près d'ici.

35. - [Voir page 405] -

Extension de facultés déjà accordées.

PIUS PP. IX.

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem. — Exponendum Nobis curavisti tibi esse ad spirituale ægrorum præsertim bonum et commodum in votis, ut, quod pro præcipua Salesianæ Congregationis Domo Taurinensi impertiti sumus privilegium habendi Oratorium privatum cum facultate faciendi in eo Sacrum, Sanctissimamque Eucharistiam ministrandi, ad omnes eiusdem Congregationis Domos extendere de Apostolica Indulgentia velimus. Nos igitur tuis huiusmodi votis obsecundare, omnesque et singulos, quibus hæ Litteræ Nostræ favent, peculiari benevolentia prosequi volentes, et a quibusvis excommunicationis, et interdicti, aliisque Ecclesiasticis sententiis, censuris, et pœnis quovis modo, vel quavis

de causa latis, si quas forte incurrerint, huius tantum rei gratia absolventes, et absolutos fore censentes, Apostolica Auctoritate Nostra, tenore præsentium, perpetuum in modum concedimus, ut in omnibus et singulis piis Salesianæ Congregationis Domibus, ubique rite existentibus, privatum Oratorium in decenti mansione ab omnibus domesticis usibus libera, ac pro dignitate exornata erigi, et in eo sacra supellectili ad id necessaria instructo, Sacrosanctum Missæ Sacrificium per Presbyteros eiusdem Congregationis Sodales, vel per alios rite probatos Sacerdotes cum Sodalibus Salesianis conviventes, in ecclesiastici præcepti satisfactionem tum religiosis Salesianis, tum aliis quavis ratione iisdem Domibus piis addictis, ibidemque degentibus valiturum, singulis diebus, vel per annum Sollemnioribus, dummodo nullum ex hac concessione detrimentum Christiano populo obveniat, quod ad implementum præcepti audiendi Missam diebus festis, et cætera serventur, quæ ex sacris ritibus servanda præscribuntur, celebrari, et infra eiusdem Sacrificii actionem supradictis omnibus Sanctissima Eucharistia, servatis servandis, ministrari de licentia tamen Moderatoris cuiuscumque ex dictis Domibus libere liciteque possit. Decernentes has Litteras Nostras validas, firmas, et efficaces existere et fore, suosque plenarios et integros effectus sortiri et obtinere, dictisque in omnibus et per omnia plenissime suffragari, sicque in præmissis per quoscumque Iudices Ordinarios et delegatos etiam Causarum Palatii Apostolici Auditores iudicari et definiri debere, ac irritum et inane, si secus super his a quoquam quavis Auctoritate scienter, vel ignoranter contigerit attentari. Non obstantibus in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ apud S. Petrum sub Annulo Piscatoris, die XII Septembris MDCCCLXXVI, Pontificatus Nostri Anno trigesimo primo.

[voir *traduction* page 729]

F. Card[inal] ASQUINIUS.

36. - [Voir page 405] -

Facultés accordées pour les églises et les oratoires.

PIUS PP. IX.

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem. — Exponendum curavisti Nobis, te in votis habere, ut in singulis ad Salesianam Congregationem pertinentibus Ecclesiis a Presbyteris eiusdem Congregationis Sodalibus Sacrum fieri queat, Sanctissimaque Eucharistia ministrari, nec non Sacræ possint haberi Conciones, et adolescentibus Christiana Catechesis, eiusque rei ergo Apostolicam veniam a Nobis exposcis. Nos igitur tuis votis obsecundare, præfatamque Congregationem peculiari benevolentia prosequi volentes, teque et singulos omnes quibus hæ Litteræ Nostræ favent, a

quibusvis excommunicationis et interdicti, aliisque Ecclesiasticis sententiis, censuris, et pœnis quovis modo, vel quavis de causa latis, si quas forte incurrerint, huius tantum rei gratia absolventes, et absolutos fore censentes, Apostolica Auctoritate Nostra tenore præsentium perpetuo concedimus, ut in singulis Ecclesiis, Oratoriisque publicis ad Salesianam Congregationem rite ac legitime pertinentibus ubique eædem existant, Sodales memoratæ Congregationis rite probati, servatisque ex Ecclesiastica disciplina servandis, Sacrosanctum Missæ Sacrificium celebrare et Sanctissimam ministrare fidelibus Eucharistiam, verbum Dei predicare, adolescentibusque Christianam tradere Catechesim de Moderatorum suorum licentia libere liciteque possint et valeant. Apostolica præterea Auctoritate Nostra, harum Litterarum vi, perpetuum in modum concedimus, atque indulgemus, ut in singulis Salesianæ Congregationis Ecclesiis et Oratoriis, dummodo pro dignitate exornata sint sacraque supellectili ad id necessaria instructa, servatis servandis, et sine ullo parochialium iurium detrimento, Augustissimum Eucharistiæ Sacramentum asservari, illudque fidelium adorationi solemniter proponi, eoque benedici, servato rituum præscripto, fidelibus libere possit, et licite.

Præcipimus vero, ut ante tabernaculum, in quo Sacramentum Augustum de more asservatur, lampas die noctuque continenter exardescat, illiusque tabernaculi clavis fideliter diligenterque habendam penes Ædituum semper maneat. Decernentes has Litteras Nostras firmas, validas, et efficaces existere et fore, suosque plenarios et integros effectus sortiri et obtinere, dictisque in omnibus et per omnia plenissime suffragari, sicque in præmissis per quoscumque Iudices Ordinarios et delegatos etiam Causarum Palatii Apostolici Auditores iudicari et definiri debere, ac irritum et inane, si secus super his a quoquam quavis auctoritate scienter, vel ignoranter contigerit attentari. Non obstantibus in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ apud S. Petrum sub Annulo Piscatoris, die XII Septembris MDCCCLXXVI, Pontificatus Nostri Anno trigesimo primo.

[voir *traduction* page 730] *F. Card*[inal] ASQUINIUS.

37. - [Voir page 413] -

Délégués à la révision de livres.

a) *Pour les "Lectures Catholiques".*

LAURENT GASTALDI
ARCHEVÊQUE DE TURIN

Nous déléguons le très rév[ére]nd Monsieur le Chanoine Giustetti pour revoir les textes à publier dans les Lectures Catholiques qui sont mises sous presse dans l'Imprimerie de l'Oratoire S[aint]-François de Sales à Turin , avec

la condition que l'*Imprimatur* soit seulement mis par Nous-même ou par Notre Vicaire Général. Nous entendons que cette faculté extraordinaire dure jusqu'au 1er janvier 1877.

Turin, 27 *juin* 1876.

✠ LAURENT Archevêque
T[homas] CHIUSO.

b) *Pour la "Bibliothèque pour la Jeunesse Italienne".*

LAURENT GASTALDI
ARCHEVÊQUE DE TURIN

Par la présente est délégué Monsieur le Chanoine Pierre Peiretti [= Peinetti] Docteur Collégial, pour revoir les œuvres qui devront faire partie de la Bibliothèque des Classiques Italiens, dans la présentation que fera d'eux l'Imprimerie de l'Oratoire S[aint]-François de Sales, avec la condition cependant que l'*Imprimatur* soit mis sur les ouvrages par Nous-même ou par Notre Vicaire après le *Nihil Obstat* de M. le Réviseur nommé ci-dessus.

Turin, 28 *juin* 1876.

✠ LAURENT Archevêque
T[homas] CHIUSO.

38. - [Voir page 413] -

Autorisation de la lecture de livres interdits.

Très bienheureux Père,

Le prêtre J[ean] Bosco humblement prosterné aux Pieds de V[otre] S[ainteté] pour le bien de la Congrégation Salésienne et des Membres de celle-ci, supplie pour que :

Le Supérieur Général, attendu la tristesse de notre époque, où à tout moment on voit les maisons et les écoles être inondées de journaux et de livres pervers, et donc les élèves se trouver en grand danger de perversion, puisse accorder à ses Religieux de vérifier, d'examiner et de lire des livres et des journaux interdits, avec les limites qui dans chaque cas seront jugées opportunes, afin d'enlever les dangers du mal et de promouvoir la plus grande gloire de Dieu.

Cette autorisation fut accordée par Léon XII, *die* 11 *Julii* 1826, *pro Soc. Jesu* [le 11 juillet 1826, en faveur de la Société de Jésus] et communiquée ensuite à tous les Ordres Religieux et à toutes les Congrégations Ecclésiastiques. Elle fut également accordée à titre personnel au Supérieur des Salésiens *ad vitam* [à vie] et [il lui fut] aussi [accordé] de pouvoir la communiquer *ad tempus* [pour un temps].

Feria sexta, die 28 *aprilis* 1876.

Auctoritate Sanctissimi D. N. Pii PP. IX Nobis commissa, si vera sunt exposita, remittuntur preces arbitrio et conscientiæ eiusdem Oratoris cum facultatibus necessariis et opportunis iuxta superius petita.

In quorum fide

F. P. HIERONYMUS PIUS SACCHERI
Ord. Præd.
S. Ind. Congr. a Secretis.

Loco sigilli.

[voir *traduction* page 731]

39. - [Voir page 413] -

Lettre de Mgr Ceccarelli à Don Bosco.

Mon Très révérend Père,

J'ai reçu avec reconnaissance Votre lettre du 23 Avril que Vous m'avez écrite de Rome et qui m'appporte un témoignage de la bienveillance de V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende], comme aussi de la Souveraine Clémence du meilleur des Pères à mon égard. Je suis ému pour les gestes paternels et tout à fait immérités du Souverain Pontife, qui a voulu me nommer Son Camérier Secret et me manifester par l'intermédiaire de V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende] Sa satisfaction pour le peu de bien que j'ai fait, ainsi que m'assurer qu'il ne m'oubliera pas. Je reconnais que les honneurs, qui me viennent du Souverain et toujours cher Pontife Pie IX, sont dus uniquement à la bienveillance de V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende] envers ma pauvre et humble personne. J'accepte avec une gratitude éternelle un tel titre honorifique, et bien que je sois décidé à ne pas faire usage de semblables distinctions, toutefois ma reconnaissance, que je Vous exprime, ne manque pas.

Elle me cause un très grand plaisir la belle idée qu'a eue Sa Sainteté de m'accorder tous les privilèges des R[évérends] P[ères] Salésiens ; étant donné que j'ai bien besoin de grâces spirituelles et d'indulgences pour sauver mon âme. Un tel fait me place dans une situation d'obéissance à V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende], qui peut disposer de moi comme Vous croyez être le mieux dans le Seigneur.

C'est pourquoi si V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende] reconnaît que je peux être utile à notre Congrégation, plutôt en Italie ou en Afrique ou en Asie qu'en Amérique, ou comme Prélat ou comme petit responsable d'une Sacristie, comme Délégué Apostolique ou comme desservant de plusieurs paroisses : *ecce ego, mitte me* [me voici, envoyez-moi]. C'est la volonté de Dieu que je travaille pour la propagation de son Règne en ce monde, et comment puis-je mieux le faire que de chercher de tout mon cœur à disséminer la Congrégation Salésienne, la belle œuvre de V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende] tant de fois approuvée, bénie, recommandée et applaudie par le Souverain Pontife ?

Pour obtenir cela, il est indispensable que j'obéisse au chef parfaitement. Je ne peux pas obéir au chef parfaitement si je ne me mets pas entre ses mains comme une houlette entre les mains du berger, indifférent aux lieux, aux

conditions, aux personnes, aux climats, aux nations et aux situations.

Je Vous remercie pour la bonne opinion que Vous avez de moi : certes, elle ne me remplit pas d'orgueil, puisque c'est Vous qui, tout en connaissant mon peu de qualités, me conseillez et me stimulez pour que je sois meilleur et que je travaille avec un plus grand engagement dans la vigne du Seigneur.

Le Collège de San Nicolás marche parfaitement, les Pères Salésiens se portent très bien et sont très estimés en ville, et leur nom est déjà connu dans toute l'Amérique du Sud.

J'ai pris la liberté d'écrire et d'agir dans la République Argentine et en dehors d'elle. — Dans la République du *Chili* il y a trois très beaux Etablissements et tous bien équipés au point que je les veux pour les pères Salésiens : — 1° Un grand établissement des Elèves Apprentis dans la Capitale. — 2° Une Eglise et un Collège d'un niveau de bonne société à Valparaiso. — 3° Un Petit Séminaire dans le Diocèse de Concepción. Dans la République Argentine pour quelques années sont suffisants les 4 Etablissements qu'ils ont, en y ajoutant un autre ou dans le Tucumán ou à Paraná ; c'est pourquoi il est nécessaire de penser au Chili, l'Italie de l'Amérique du Sud.

Avec l'aide de Dieu, grâce à Vos prières, j'espère obtenir pour 1877 les trois Etablissements mentionnés.

Ici tout va bien. Les Pères parlent bien l'espagnol, et se sont habitués à l'air, au climat, aux coutumes, etc.

Fagnano est infatigable, *Tomatis* intrépide, *Cassinis* [= Cassini] constant, *Allavena* robuste, *Molinari* increvable, *Gioia* invincible, *Scavini* imperturbable dans le travail scientifique, manuel et religieux - [Voir page 104]. -

Puisque m'est venue la nomination de Camérier Secret de S[a] S[ainteté] j'écrirai au Saint-Père et je lui dirai tout ; mais en bon Salésien je Vous remettrai la lettre afin que Vous la lisiez et l'envoyiez à Rome.

Les journaux d'ici et de Buenos Aires ont accueilli avec approbation les nominations faites par S[a] S[ainteté] en ma faveur et en faveur de Bénitez.

Recommandez-moi au Seigneur et donnez des ordres à

San Nicolás, le 10 *Juin* 1876.

Votre Très dév[oué] *Fils en J*[ésus] *C*[hrist]
PIERRE-[Jean]-B[aptiste] CECCARELLI.

40. - [Voir page 417] -

Une question de droit canonique.

a) *Lettre du théol*[ogien] *Chiuso à D. Dalmazzo.*

Très Révér[end] *Monsieur,*

S[on] E[xcellence] Rév[érende] Mgr l'Archevêque me charge d'exposer à V[otre] S[eigneurie] qu'il lui a vivement déplu que vous ayez commis une infraction aux lois ecclésiastiques en appelant à faire les célébrations et spécialement à prêcher au Collège Val Salice, sans avoir obtenu la permission de l'Archevêque lui-même, un Evêque d'un autre Diocèse.

Même sans considérer que ce n'est pas la façon de vous concilier la bienveillance de Mgr l'Archevêque, je vous fais remarquer que cette faute est de nature à ne pas être laissée passer sans réprobation, surtout après que, sur un tel point, des recommandations furent adressées à plusieurs reprises à M. le Supérieur de l'Oratoire. Il conviendra donc que vous effectuiez vous-même à S[on] E[xcellence] un exposé de la manière dont s'est déroulée l'affaire, et de lui en demander pardon.

Avec toute mon estime je me déclare
de V[otre] S[eigneurie] très rév[érende]
Turin, le 15 *juillet* 1876.

Très dév[oué] *Serviteur*
T[homas] Chan[oine] CHIUSO Secrétaire.

b) ***Lettre de Mgr Manacorda au même.***

Très che[r] *et Très ill*[ustre] *M. le Directeur,*

Ne vous préoccupez pas des désagréments qui peuvent m'être procurés à cause de la Fête de S[aint] Louis dont, maintenant encore, je me réjouis beaucoup. Si N. N. qui à la manière de Vulcain crache le feu sans répit m'écrit, je répondrai en l'envoyant prendre des cours de droit canonique. Je lui rappellerai le Concile de Trente, Boniface VIII, Paul V, Clément XI, Innocent XIII, Benoît XIV et ses Traités *De Sacrificio Missæ* [Du Sacrifice de la Messe] et *De Synodo Diœcesana* [Du Synode Diocésain] ainsi que son *Bullaire*. Plus le Commentaire du Cardinal di Pietra *Super. Constitut. Urbani V* [Sur une Constitution d'Urbain V], etc.

Et que cela suffise pour ne pas m'étendre sur des citations incontestables, capables de prouver que l'Evêque peut dresser des autels et célébrer dans n'importe quel Diocèse sans que *petere eius rei veniam ab Episcopo locali teneatur* [qu'il soit tenu de demander à l'Evêque du lieu la permission pour cette affaire] ; c'est ainsi que répondit la Congrégation du Concile, et ainsi qu'établit Clément XI. *His enim casibus licita erit iis (Episcopis) erectio Altaris ad effectum prædictæ celebrationis non secus ac in domo propriæ ordinariæ habitationis* [Dans ces cas, en effet, il leur (aux Evêques) sera permis de dresser un Autel pour l'accomplissement de la célébration mentionnée comme si c'était dans la maison de son lieu ordinaire d'habitation]. Et c'est ainsi que, moi, j'aurais fait, si je n'avais pas trouvé, déjà dressé, l'autel à Valsalice.

En ce qui me concerne personnellement j'aurais même pu *pontifier*, sans crainte de ne pas respecter les droits d'autrui, car dans une réunion d'Evêques nous nous sommes réciproquement autorisés à pontifier, à célébrer, etc., librement dans chacun des Diocèses appartenant à l'un des Evêques présents.

Comment donc est tombé si bas le jugement chez un Evêque ! Que de puérilité dans les sentiments ! Le libéralisme est seul capable de conduire à autant. Patience !

Ayez bon moral, mon cher ; s'il m'arrive quelque lettre, je lui écrirai un *cours de droit canonique*. Et puis pour vous il n'y a pas de danger de suspension dans l'Eglise de la Congégation, puisque ce n'est pas au pouvoir de l'Evêque, si vous ne faites pas précéder certaines formalités prescrites, etc.

Je vous présente mes respects et vous salue de tout cœur, avec tous vos collègues et vos jeunes priez pour moi, et croyez-moi tout à vous en Jésus Christ

Fosssano, le 17 *juillet* 1876.

✠ EMILIEN EVÊQUE

P.S. — Je vous serais obligé si vous m'envoyiez la lettre *paternelle* dont vous me parlez.

41. - [Voir page 461] -

Retraite spirituelle pour messieurs les Professeurs et messieurs les Instituteurs.

Beaucoup de respectables Professeurs et Instituteurs ont plusieurs fois manifesté le désir de faire quelques jours de retraite spirituelle ; mais, cela, ils ne purent pas le réaliser à cause de leur fonction chargée sans cesse de travail, qui tout au long de l'année les tient occupés. Il fut donc jugé opportun de choisir, pour répondre à ce besoin ressenti, le temps des vacances au moyen d'une session spéciale de retraite spirituelle dans le Collège-Pensionnat de Lanzo. Le bâtiment spacieux, la salubrité du climat font espérer que ce séjour sera agréable à tous. Cette retraite commencera le 7 et terminera le 12 du [mois de] septembre p[rochain]. Qui voudrait y prendre part et profiter du Chemin de fer Turin-Ciriè aurait quelques facilités, et le départ serait par le convoi de 8 h 30 du matin de ce jour-là.

Ceux qui désireraient répondre à cette invitation sont priés de transmettre leur prénom, leur nom et leur domicile par lettre au soussigné, afin qu'en temps voulu on puisse donner les renseignements opportuns.

Turin, 1874. J[ean] BOSCO Pr[être].

42. - [Voir pages 461 et 597] -

Professions religieuses au cours de toute l'année 1876 (1).

(D'après une note d'archives).

a) *Vœux triennaux.*

24 janvier (*Varazze*). — 1. Jeu[ne abbé] Perucca Jacques. — 2. Coad[juteur] Riboldi Jean.

17 septembre (*Lanzo*). — 3. Jeu[ne abbé] Zemo Dominique. — 4. Jeu[ne abbé] Biancardi Auguste. — 5. Jeu[ne abbé] Toselli Félix. — 6. *Jeu*[ne abbé] *Varvello François*. — 7. Jeu[ne abbé] Ghigliotti Joseph. — 8. *Jeu*[ne abbé] *Depaoli* [= De Paoli] *Albert*. — 9. Jeu[ne abbé] Calvi Eusèbe. — 10. Jeu[ne abbé] Ronza Dominique. — 11. Jeu[ne abbé] Ozella Julien. — 12. Jeu[ne abbé] Pioton Albert. — 13. Jeu[ne abbé] Passera Ferdinand. — 14. Jeu[ne

(1) En italique : confrères vivants [à l'époque de la rédaction de ce volume, ce qui suppose une mort après le 15-12 -1930].

abbé] Perrona Paul. — 15. Jeu[ne abbé] Orlandi Louis. — 16. Jeu[ne abbé] Peloso César.

27 septembre (*Lanzo*). — 18. Jeu[ne abbé] Fiocchi Gabriel. — 19. Jeu[ne abbé] Arena François. — 20. Jeu[ne abbé] J[ean]-Bapt[iste] Gerini. — 21. *Jeu*[ne abbé] *Foglino Michel.* — 22. Jeu[ne abbé] Paseri J[ean]-B[aptiste]. — 23. Jeu[ne abbé] Torchio André. — 24. Jeu[ne abbé] Fumagalli Séraphin. — 25. Jeu[ne abbé] Giovannetti Michel. — 26. Jeu[ne abbé] Dellavalle Louis. — 27. Penna Prosper. — 28. Coad[juteur] Pasquale François. — 29. Coad[juteur] Rossi Amilcar. — 30. Coad[juteur] Corradi Antoine. — 31. Coad[juteur] Pavoni Arnaud. — 32. Coad[juteur] Noceti Raphaël. — 33. Coad[juteur] Tibaldi Joseph. — 34. Coad[juteur] Lidovani Léon. — 35. Coad[juteur] Barberis Jean.

25 décembre (*Turin*). — 36. Jeu[ne abbé] Galletti Antoine. — 37. Jeu[ne abbé] Beoletto Joseph.

b) *Vœux perpétuels.*

7 janvier (*Varazze*). — 1. *Jeu*[ne abbé] *Bensi Jean.*

28 janvier (*Turin*). — 2. *Jeu*[ne abbé] *Vota Michel.* — 3. Jeu[ne abbé] Oberti Ernest.

30 janvier (*Turin*). — 4. Jeu[ne abbé] Veronesi Moïse.

8 février (*Mornese*). — 5. *Jeu*[ne abbé] *Fassio Michel.*

2 septembre (*Borgo S*[an] *Martino*). — 6. Jeu[ne abbé] Pavia Joseph.

17 septembre (*Lanzo*) — 7. Jeu[ne abbé] Turco Jean. — 8. Jeu[ne abbé] Cagliero César. — 9. *Jeu*[ne abbé] *F. S.* — 10. Jeu[ne abbé] Calliano Thomas. — 11. Jeu[ne abbé] Pane Charles. — 12. Jeu[ne abbé] Farina Louis. — 13. Jeu[ne abbé] Rabagliati Evasio. — 14. Jeu[ne abbé] Giordano Laurent. — 15. Jeu[ne abbé] Giordano Augustin. — 16. Jeu[ne abbé] Rinaldi Jean. — 17. Jeu[ne abbé] Ghione Anaclet. — 18. Jeu[ne abbé] Giacomuzzi Blaise. — 19. Jeu[ne abbé] Fantini Etienne. — 20. Jeu[ne abbé] Ghigliotto François. — 21. Jeu[ne abbé] Cerruti [= Cerutti ?] César — 22. Jeu[ne abbé] Deppert Louis. — 23. *Coad*[juteur] *Dogliani Joseph.* — 24. Coad[juteur] Roggero Antoine. — 25. Coad[juteur] Giacardi Jacques. — 26. Coad[juteur] Rossi Joseph (2ème : [il y a déjà un Joseph Rossi, coadjuteur plus jeune]).

26 septembre (*Lanzo*) — 27. Jeu[ne abbé] Cinzano Jean. — 28. Jeu[ne abbé] Amerio Secondo.

27 septembre (*Lanzo*) — 29. Jeu[ne abbé] Rizzo Emile. — 30. Jeu[ne abbé] Becchio Charles. — 31. Jeu[ne abbé] Torti Louis. — 32. *Jeu*[ne abbé] *Grosso J*[ean]*-Bapt*[iste]. — 33. Jeu[ne abbé] Roffredo François. — 34. Jeu[ne abbé] Daniele Raymond. — 35. Jeu[ne abbé] Scavini Spirito. — 36. Jeu[ne abbé] Arata J[ean]-B[aptiste]. — 37. Jeu[ne abbé] Stra Joseph. — 38. Coad[juteur] Mondone Barthélemy. — 39. Coad[juteur] Falco Louis. — 40. Coad[juteur] Bologna Louis. — 41. Coad[juteur] Frascarolo François. — 42. Coad[juteur] Bassino Joseph. — 43. Coad[juteur] Viola Joseph. — 44. Coad[juteur] Palestrino Dominique. — 45. Coad[juteur] Martino J[ean]-Bapt[iste] — 46. *Coad*[juteur] *Caprioglio Félix* (puis Pr[être]).

6 octobre (*Lanzo*) — 47. Pr[être] Vota Dominique. — 48. Pr[être] Burlot Etienne-Marie. — 49. Jeu[ne abbé] Bianchi Jean. — 50. Jeu[ne abbé] Grigio Vincent. — 51. *Jeu*[ne abbé] *Trione Etienne.* — 52. Jeu[ne abbé] Lago Ange.

25 décembre (*Turin*) — 53. *Pr*[être] *Vespignani Joseph* — 54. Pr[être]

Cappelletti César. — 55. Pr[être] Tonella Jean-Baptiste. — 56. Pr[être] Porani Alexandre. — 57. Jeu[ne abbé] Quirino Camille.
31 décembre (*Lanzo*) — 58. Coad[juteur] Juli Jean.

43. - [Voir page 485] -

Lettre de Mgr Fratejacci à Don Bosco.

Très vén[éré] *et Très che*[r] *D. Bosco,*

J'écris sans tarder et en toute hâte, car, me semble-t-il, est trop importante pour Vous la question pour laquelle j'écris, et trop urgent le besoin de vous en donner la nouvelle, et, quant à moi, d'avoir ensuite à son sujet la manifestation de Votre volonté, ou pour traiter aussitôt l'affaire, que je vais vous exposer, ou pour l'abandonner.

Voici de quoi il s'agit. J'ai rencontré par hasard Monsieur Sigismondi et il m'a informé, et cela me fit plaisir, que le S[aint]-Père avait mis à Votre disposition l'Eglise S[ainte]-Bonose-au-Transtévère, très près de mes petites orphelines de la maison S[aint]-Joseph située place S[ainte]-Rufine, et qu'à présent il se fait nécessaire de se procurer un local approprié qui soit une annexe de cette Eglise ou dans son voisinage. S'il ne faut rien d'autre, lui ai-je répondu franchement, vous pouvez estimer que le local est déjà prêt, il suffit que j'aie le courage de le trouver sans tarder, et comme il faut. Je me suis tout de suite mis en mouvement et, en m'adressant à Monsieur le Prince Forti, en tête de ceux qui disposent des Maisons situées au Transtévère, et l'un des délégués de la maison de charité S[aint]-Joseph, dont je suis le président, je Lui ai exposé avec acharnement toute cette affaire et j'ai suscité son attention pour qu'il m'aidât à réussir dans l'action entreprise. Monsieur Pippo [prénom diminutif] m'a souri aux paroles que j'avais prononcées et, après un court silence, il m'a dit : — Vous avez été inspiré par Dieu pour me parler aujourd'hui de cette affaire, car, sachez-le, il y a deux heures était sur le point d'être effectuée une location des locaux dont je dispose près de S[ainte]-Bonose, et je n'ai pas voulu négocier avec Monsieur Cagiati, parce que je voulais les louer tous et, lui, en voulait une partie. Sachez-le, la Municipalité de Rome, n'ayant pu les obtenir directement de moi parce que je ne veux pas d'un tel contrat, fait des pieds et des mains pour avoir tous les vastes locaux dont je dispose autour de cet endroit, et à présent elle a promis 20 000 lires de courtage à un certain Monsieur Peretti, s'il arrive, lui, à les obtenir par un moyen détourné. Enfin, sachez-le, le Gouvernement lui-même avait en vue d'ouvrir dans ces lieux un vaste Hôpital à l'usage spécifique *d'un établissement pour Syphilitiques* et offrirait un prix élevé de location, pour se libérer des nombreux millions que lui coûte l'établissement pour Syphilitiques de Terni, où sont envoyés depuis Rome les malades ; mais je n'ai jamais voulu savoir la moindre chose de ces gains intéressants, et je ne les cherche pas. La proposition que Vous me faites de céder les dits locaux en faveur de Don Bosco pour l'ouverture d'une maison d'éducation pour les enfants du peuple, dont ce quartier, très peuplé, du Transtévère a tant besoin, est une proposition, je

dis moi, inspirée par Dieu, et en tout conforme à mes désirs, et [à ceux] de toute ma famille. En ce qui concerne Don Bosco, je ne cherche pas, quant à moi, de gains intéressants, je lui montrerai le livre de l'administration [de mes comptes], il verra de combien est le loyer, quoique faible, que j'ai perçu jusqu'à aujourd'hui pour ces locaux, et qu'à présent je pourrais porter à un montant bien plus élevé et, lui, il paiera celui-là seulement et pas un sou de plus. Si ensuite D. Bosco voulait aussi acheter tous les locaux, je suis personnellement à son égard très disposé à tout, en vue du grand bien qui peut découler de cela pour cette partie de Rome si importante et pourtant dont on s'occupe si peu, et par suite qui a tant besoin de culture chrétienne et civique. —

Quant à moi, encouragé par un si bon accueil fait à ma proposition, j'ai demandé à Monsieur Pippo, comme une faveur, de visiter avec lui les locaux en question. Nous avons donc pris rendez-vous et le lendemain nous sommes allés ensemble à S[ainte]-Bonose. Cette petite église est d'un côté attenante à une maison de Forti qui fait partie des locaux qui vous seraient cédés en location ; mais pour le reste il n'y a qu'une rue qui sépare l'église S[ainte]-Bonose et le groupe de locaux dont il s'agit. Au moyen d'un petit passage de jonction en forme d'arc serait bel et bien faite l'union entre l'église et le reste.

Ces locaux, on les dénomme ainsi de nos jours parce qu'ils sont destinés à être des entrepôts à l'usage du commerce, ne sont rien de moins que des lieux historiques, car ils furent autrefois la résidence de la très noble et pendant une époque puissante famille Anguillara. Ils constituent presque comme un château tout à fait à part, ayant à droite à peu de distance la rive du Tibre, à gauche la rue de la Lungaretta, à l'Est le palais Feroci, une propriété, elle aussi à la disposition de Monsieur Forti, et à l'Ouest l'église S[ainte]-Agathe, et la maison des Pères Doctrinaires. Se dresse au milieu, et fait partie des locaux la belle tour des Anguillara, fidèle gardienne du nom de ses nobles propriétaires, en haut de laquelle montèrent et des empereurs, et des rois, et des reines, et des princes en grand nombre, quand le bon Chevalier Joseph Forti, d'h[eureuse] m[émoire], y préparait le spectacle vraiment beau, et digne de Rome, de la S[ainte] Crèche, à l'occasion de la S[ainte fête de] Noël. Au sommet de cette tour, devant un fond de décor constitué par les lointaines montagnes, les 'Castelli Romani', enrichi de la vue elle-même d'une partie de Rome et du lit sinueux du Tibre aux blonds reflets, la scène principale était habilement agencée en cet endroit pour présenter le mystère de la naissance de Jésus, avec les bergers qui le vénérèrent, les anges qui accourent du ciel, la grotte de Bethléem, les petites brebis qui l'entourent encloses par des filets, [tout cela] avait quelque chose de non terrestre, mais de divin et remplissait de la joie du paradis l'âme des spectateurs.

J'ai examiné les locaux susdits, et j'ai vu ce que je n'aurais jamais attendu en cet endroit de Rome, qui extérieurement n'a pas du tout l'apparence de posséder une grande capacité. Imaginez qu'une seule des grandes salles, aujourd'hui appelées entrepôts, que j'ai rencontrée au premier ou au deuxième étage de la Tour des Anguillara a la capacité pour contenir sept cents mesures de blé [environ 6 tonnes] !

Par ailleurs quelle hauteur des plafonds, quelle solidité des poutres, de la construction. Les murs épais à la façon des forteresses. Elles sont au nombre de sept, si je ne me trompe pas, ces grandes salles que l'on appelle entrepôts,

qui, bien que toutes n'aient pas une grandeur semblable à celle qui est décrite plus haut, sont cependant assez vastes, et construites comme si on les avait conçues dans le but d'une maison d'éducation, car elles offrent les séparations bel et bien faites pour les différentes classes des élèves, et pour les divers cours d'enseignement.

Les différentes maisons situées autour de la petite église S[ainte]-Bonose, sans doute pas assez grande à présent pour servir à une nombreuse population scolaire, viendraient juste à propos pour agrandir la même Eglise au moment voulu. Les différentes boutiques, à présent louées, situées dans la rue principale de la Lungaretta, sont réunies par une simple ouverture intérieure : elles semblent constituer un atelier fait exprès pour y installer les élèves apprentis des différents arts avec la séparation respectivement établie entre un métier et un autre. Enfin, personnellement, je crois, si je ne me trompe pas, qu'il n'est pas possible qu'un local aussi adapté à Votre but, aussi vaste, et offert aux conditions favorables avec lesquelles pourrait être à présent obtenu celui-ci, qui (étant donné le geste accompli en votre faveur par le S[aint]-Père dans le don de l'église S[ainte]-Bonose) indique l'endroit précis où la divine Providence, pour le bien de cette immense population du Transtévère, veut la fondation à Rome de Votre saint Institut, soit retrouvé ou même seulement imaginé, surtout dans les circonstances actuelles, et avec le coût des loyers pratiqué aujourd'hui. Ici on pourrait voir la mise en place, dans les étages du haut, d'un Collège d'au moins cent jeunes abbés tous bien installés et ne dépendant d'aucune façon des élèves apprentis et des étudiants qui, au nombre de plusieurs centaines, seraient eux aussi bien installés dans d'autres locaux tout à fait indépendants du Collège Ecclésiastique. Et ne pourrait-on pas établir ici avec beaucoup de commodité un remarquable dépôt de votre vente de livres ? Et une imprimerie dans les nombreux locaux du rez-de-chaussée qui y sont disponibles ! Enfin, ici, Vous auriez un château, autrefois rendu célèbre par ses fondateurs, les historiques Anguillara, qui, grâce à Vous, deviendrait vite avec l'aide de Dieu une des forteresses de l'Eglise, un des bastions du Vatican voisin, et nous verrions D. Bosco qui, du haut de la Tour, en Général d'armée, en Châtelain commande toute la garnison, et mène le combat et sort vainqueur, et fait flotter au vent sur la même tour les drapeaux enlevés après avoir vaincu les ennemis dans le combat. Je n'oublie pas de dire, pour terminer tout ce rapport, que depuis les constructions qui sont au voisinage de la tour et qui forment l'ensemble de cette espèce de château jusqu'à la rive qui descend vers le Tibre, il n'y a au milieu qu'un jardin, qui appartient à un petit propriétaire et qui pourrait avec la plus grande facilité être acquis en temps et lieu ; et on aurait ainsi un local tout à fait isolé par la Rue principale, qui est l'avenue du Transtévère, par [la rue de] la Lungaretta, jusqu'à la rive droite du Tibre.

J'étais sur le point de prendre une place dans un train, et de rouler au plus vite jusqu'à Turin pour vous parler à propos de cette affaire, tant je la crois importante pour Votre but, et utile sous tous les rapports. Mais ma santé si affaiblie, et beaucoup d'autres sujets délicats de réflexion, que Vous-même ne sauriez pas désapprouver, si Vous les connaissiez, m'en ont dissuadé. Toutefois, dans le parti que j'ai adopté de vous écrire cette lettre, j'ai voulu, pour une plus grande connaissance de l'affaire de Votre part, que Monsieur Pippo Forti me copiât sur une feuille à partir de son grand-livre le nombre des

locaux réunis, dont il est question, le nom, l'emplacement, et le taux actuel de location, seul taux auquel ils seraient cédés en Votre faveur. La location pourrait durer 10, 20, 30 ans, autant que Vous voulez. Comme tous ces biens sont emphytéotiques attachés sur le plan foncier à S[ainte]-Euphémie, un lieu saint qui dépend du S[aint]-Siège, il serait très facile de les libérer, c'est-à-dire de les recevoir du Pape sous forme d'un don, et avec la famille Forti, actuellement emphytéote, il serait facile de s'arranger. Cette feuille rédigée par Monsieur Pippo, je la joins moi-même à cette lettre, et s'il Vous plaisait d'avoir sous les yeux le dessin ou plutôt le plan de tous les locaux susdits, à un signe de votre part il serait effectué spécialement et expédié vers Vous, ou peut-être que Monsieur Pippo en personne ou son frère Camille se rendrait à Turin pour l'y présenter.

Il est toutefois d'une très grande importance que Vous veuillez avoir la bonté de me dire, d'une manière générale, au sujet de la proposition un oui ou un non, et que ce soit un oui ou un non bien nets, et rapidement, en remettant à plus tard de traiter commodément les détails. Etant donné que, seulement par égard pour Vous, Monsieur Forti a interrompu les pourparlers pour la location, surtout des entrepôts ou des greniers, qui ce mois-ci sont renouvelés, ni Vous ni moi ne voudrions occasionner ensuite le vide de ses locaux et pour lui la perte d'un gain qui cesserait pendant toute l'année. Il me suffit du monosyllabe *oui* ou *non* même par télégraphe.

Quant à moi, je n'ai pas su ni pu faire davantage au bénéfice de l'Institut des bons Salésiens que je voudrais voir bientôt à Rome. Je n'ai pas su, pour ma part, mieux exaucer le désir qui est aussi le Vôtre, qui m'a été plusieurs fois exprimé, et qui pour cela est également le mien.

Recevez mes meilleurs sentiments, mon estime, ma reconnaissance et mon affection sincères. Ne me frustrez pas d'une réponse très rapide, et *avec mes salutations*, celles de Monsieur Forti, d'Agnesina, à partager en commun avec le Professeur Durando et avec tous, croyez-moi totalement votre

Rome, 14 *septembre* 1876.

Très obli[gé] *Très aff*[ectionné] *Vic.**
J[ean]-B[aptist]e Chanoine FRATEJACCI.

44. - [Voir page 487] -

Pour Ariccia et Albano.

a) *Lettres du Prince Chigi à Don Bosco.*

Très révér[end] *et Très appr*[écié] *Monsieur*,

Je suis continuellement sollicité par la Municipalité d'Ariccia, qui a un vif désir de faire progresser les démarches pour les Maîtres d'école ; j'eus l'honneur de vous parler d'eux ici à Rome : et je ne peux pas me dispenser du devoir qui m'incombe de m'adresser à V[otre] S[eigneurie] afin de tâcher d'organiser définitivement ce qui, j'estime, serait le plus grand bien pour

* *Vic.* : faut-il lire *Vicaire* pris ici au sens d'‘adjoint', de ‘bras droit' ?

la population du gentil pays nommé ci-dessus. Une fois obtenue de l'Inspecteur des études l'approbation du *licenciement* des enseignants actuels, la Municipalité aurait besoin de *connaître les noms* et *les titres*, outre les permis légaux d'enseigner, des Maîtres que V[otre] S[eigneurie] pourrait destiner à assumer l'instruction dans les classes communales d'Ariccia. Le maire considère qu'il est nécessaire de présenter au Conseil et ensuite à la Préfecture les noms des enseignants dont le choix aurait été fixé et aussi les qualités dont ils sont pourvus : il demande avec instance à les connaître.

Je dois d'autre part ajouter que la Municipalité *pour le moment*, je dis pour le moment car *par la suite on pourrait améliorer* la clause, ne peut garantir un salaire supérieur à 1 320 lires par an pour les deux Maîtres. A ces 1 320 lires on pourra *peut-être* ajouter une gratification extraordinaire de 200 lires ; mais cette gratification est *incertaine*. Au total 1 520 lires. On donnerait par ailleurs le logement et la libre célébration des offices religieux dans l'Eglise annexe.

Au cas où Vous croiriez pouvoir affecter deux prêtres qui *pour le moment* vivraient avec les honoraires indiqués ci-dessus et avec la célébration de Messes, Vous feriez œuvre de la plus grande charité. Ensuite, l'an prochain 1877, ou bien l'on passerait avec la Municipalité un autre contrat *plus équitable* et plus en correspondance avec les besoins des enseignants, ou bien ceux-ci, ayant fait l'expérience de la difficulté de rester à Ariccia avec les conditions actuelles, pourraient abandonner l'instruction en ces lieux.

J'ose vous prier de bien vouloir daigner me donner une réponse sur cette question très importante pour moi et pour la Municipalité.

Le Marquis Patrizi m'a assuré l'autre jour qu'il avait parlé à son oncle Cardinal au sujet de S[aint]-Jean de la Pigne, mais il m'a ajouté que malgré le très grand penchant de S[on] E[minence] à réaliser Votre *projet*, il ne s'était encore rien concrétisé qui méritât d'être relaté à V[otre] S[eigneurie], mais il *avait bon espoir*, et il vous écrirait à ce propos.

D'autre part le Prince Lancellotti me fit espérer que la petite Eglise proche du *Ponte Rotto* [Pont Rompu] au Transtévère édifiée par Sixte IV, mais dont j'ignore le nom, serait facilement disponible. Si Vous pensez que je peux faire à son sujet d'ultérieures investigations, je serai heureux de pouvoir vous apporter mon aide. Avec des sentiments de profond respect, de déférente estime et de haute considération, en me recommandant à vos prières efficaces : j'ai l'honneur de me déclarer

Rome, 31 *mai* 1876. *Très hum*[ble] *Très dév*[oué] *Serviteur*
MARIUS CHIGI.

Très illustr[e] *Très respectable Monsieur*,

Je Vous remercie de la réponse courtoise donnée à ma lettre dans la vôtre du 4 Juin, que j'ai très appréciée, et des bonnes intentions dont aimablement Vous faites preuve, de vouloir aider l'instruction chrétienne à Ariccia.

J'ai communiqué là-bas vos justes observations et considérations et j'ai reçu en réponse la lettre que je joins ici, afin que V[otre] S[eigneurie] en prenne une connaissance exacte ; et daignez, d'autre part, me dire si Vous pouvez

vous occuper des désirs très impatients, qui sont manifestés, de faire connaître les noms des maîtres d'école *que vous pourriez* avoir disponibles. De la part de Lancellotti je n'arrive pas encore à avoir une réponse définitive et catégorique à propos de la petite église dont je vous ai donné connaissance.

J'ai seulement pu savoir qu'il *n'y a aucune sorte d'habitation* rattachée à cette [église]. D'autre part il existe, sur le côté opposé de la rue et précisément en face de la porte de l'église elle-même, une maison *à moitié tombée en ruine* que, si l'on avait les moyens, on pourrait peut-être acheter et réadapter ensuite au but.

Je suis désolé de ne pouvoir rien dire de plus précis et catégorique au sujet des classes et aussi de l'Eglise : mais comment faire ? Il ne dépend pas de moi de lever les hésitations et les doutes ainsi que les difficultés existantes.

En me recommandant à vos prières, et en vous priant d'agréer l'expression des sentiments d'une estime, d'un respect et d'une considération que, tous les trois, je veux en moi d'un haut niveau et d'une grande déférence, j'ai l'honneur de me déclarer

De V[otre] S[eigneurie]
Rome, 10 *Juin* 1876. *Très dév*[oué] *Très hum*[ble] *Serviteur*
MARIUS CHIGI.

Très appr[écié] *Révérend Monsieur*,

Je Vous remercie infiniment pour votre aimable lettre et pour les *Permis d'enseigner* des Maîtres d'école qu'elle contient.

Ces [Permis] sont arrivés vraiment de façon opportune, car dans très peu de jours nous tiendrons une réunion du Conseil Municipal, afin de conclure ce qu'il faudra faire au sujet des nouveaux enseignants. J'espère que la majorité, qui est porteuse de bonnes intentions, tiendra ferme et ne se laissera pas entraîner par de pernicieuses influences. Dès que les pourparlers auront été conclus, si, comme je l'espère, ils pourront être conclus, je m'empresserai de vous expédier les Permis qui m'ont été aimablement envoyés.

A présent j'ose vous adresser encore une prière : de bien vouloir me dire si dans le Piémont et dans la Ligurie il est permis aux Municipalités par les autorités scolaires gouvernementales d'établir des contrats pour trois ou six ans avec V[otre] S[eigneurie] pour avoir un nombre fixe de Maîtres d'école, que vous avez la faculté de remplacer à volonté pendant le temps du contrat. Ou bien s'il est demandé par la loi que la Municipalité reconnaisse formellement le Maître A ou le Maître X comme des individus particuliers, considérés pour eux-mêmes qui doivent être reconnus légalement par contrat, et demeurer inamovibles durant le temps [de ce contrat].

Si c'était possible, la Municipalité d'ici aimerait Vous reconnaître comme chef d'entreprise (pardonnez-moi le terme) de Maîtres d'école pour six ans.

De la petite Eglise à Rome proche du Ponterotto [Pont Rompu] rien ne peut être conclu. La maison tombée en ruine dont j'ai fait mention appartient à la Municipalité et il ne faut pas compter dessus. Cependant au Transtévère il y aurait l'Eglise Sainte-Bonose située au cœur du Quartier, qui est le plus tour-

menté par la Secte [Union de tous ceux qui combattent l'Eglise], et habité presque exclusivement par des gens de très basse classe. Adossée à l'Eglise il y aurait aussi une habitation.

Le tout dépendait d'une Confrérie, qui à présent est dissoute : en conséquence l'Eglise et la maison annexe sont sous l'immédiate autorité et dépendance du Cardinal Vicaire. Je crains que nous ne soyons dans le cas de S[aint]-Jean de la Pigne. De toute façon, à S[on] Eminence, j'essaierai de faire parler son neveu et mon ami Patrizi, et pour l'une et pour l'autre. J'aurais un très grand désir de voir s'établir à Rome les Prêtres de S[aint] François de Sales. Mais... malheureusement chez nous les affaires n'avancent pas facilement ni rapidement.

Je Vous prie de vous souvenir de moi et de ma famille dans vos prières, et d'agréer l'expression des sentiments de profond respect, de haute estime et de considération, avec lesquels je me déclare,

De V[otre] S[eigneurie]
Ariccia près d'Albano Laziale, 24 *Juin* 1876.
Très hum[ble] *Très dév*[oué] *Très oblig*[é] *Serviteur*
MARIUS CHIGI.

b) *Lettre de Mons*[eigneur] *Latoni à Don Bosco.*

Très Révérend Monsieur,

Il a déjà été porté à la connaissance de V[otre] S[eigneurie] Très Révérende que la Municipalité d'Ariccia, du Diocèse d'Albano, a choisi quelques prêtres de Votre méritant Institut comme Maîtres d'école de cette commune. Lors de cette communication V[otre] S[eigneurie], digne d'éloges, accepta d'une manière générale la proposition et fit remarquer :

1° Qu'en raison de la règle de l'Institut vous ne pouviez pas envoyer moins de six individus, tandis que pour Ariccia on n'en demande que *trois*.

2° Qu'étant donné que le local destiné à les recevoir appartient aux P[ères] Doctrinaires, et que l'un d'eux y habite toujours en qualité de Recteur de l'Eglise annexe, il vous était impossible d'accepter sans que d'abord fût levée cette difficulté.

C'était donc le cas de faire respectueusement appel à Sa Béatitude, afin qu'avec Son Autorité suprême Elle daignât, si Elle le jugeait opportun, lever les difficultés susdites.

Le S[aint]-Père, à qui tient tant à cœur la saine instruction de la jeunesse, a daigné déroger pour cette fois à la règle de Votre institut, que Vous avez rappelée, et c'est pourquoi il autorise V[otre] S[eigneurie] Très Révérende à envoyer seulement trois individus ou maîtres d'école au pays d'Ariccia ; il a pris d'autre part les dispositions opportunes pour que ces trois Salésiens soient *seuls* à habiter le Collège précédemment confié aux P[ères] Doctrinaires : et il m'a ordonné d'en faire part, en son auguste nom, à V[otre] S[eigneurie], ci-dessus louée, pour qu'avec une totale sollicitude vous daigniez satisfaire aux désirs des habitants d'Ariccia, et par leur intermédiaire à Monsieur le Prince de Campagnano D. [= Maître] Marius Chigi. Le S[aint]-Père connaît le projet de Monsieur l'Eminentissime Card[inal] Di Pietro, qui est d'avoir Vos Prêtres à Albano pour accourir aussi au-devant des besoins

de la toute proche Ariccia ; mais Sa Béatitude, quoi qu'il puisse être établi par la suite, désire ardemment, ou plutôt veut que pour l'instant on s'occupe des demandes des habitants d'Ariccia de la manière indiquée ci-dessus.

Ayant accompli la commission dont Sa Sainteté a daigné m'honorer, il ne me reste qu'à vous offrir mes services très dévoués en restant attentif à votre aimable réponse.

De V[otre] S[eigneurie] T[rès] Rév[érende]

Rome, rue des Sediari, N° 93 — 22 Août* 1876.

[* Porteurs de la Chaise gestatoire]

Très dévoué Serviteur
FRANÇOIS LATONI Evêque
Auditeur de Sa Sainteté.

c) *Lettre du Card*[inal] *Di Pietro à Don Bosco.*

Illustre et Révérend Monsieur,

Madame la Princesse de Campagnano m'a dit qu'elle avait demandé à V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende] deux de vos Religieux munis du permis d'enseigner, pour les classes primaires d'Ariccia. Une telle nouvelle me conduit, moi aussi, à m'adresser à Vous en vue de pourvoir en partie à l'instruction de la jeunesse d'Albano Laziale, siège de mon Evêché. On doit y établir les classes d'enseignement secondaire du premier degré dans lesquelles viendraient [suivre les cours] et les élèves de mon [petit] Séminaire et les [jeunes qui lui sont] étrangers ; et pour cela il faudrait *au moins* deux Maîtres d'école munis du permis d'enseigner. Et donc je solliciterais [un geste de] votre amabilité de déléguer ici à Rome une personne ayant votre confiance pour entrer avec les Maires locaux, avec moi, dans des pourparlers préliminaires pour [répondre à] ce besoin. Il convient ici de faire remarquer que [les villes] d'Albano et d'Ariccia sont très proches l'une de l'autre, parce que séparées par un pont, de sorte qu'il s'avérerait très facile de faire habiter MM. Les Maîtres des deux lieux dans un même logement.

J'attends d'avoir la faveur d'une réponse de votre part à ce sujet, tandis que j'ai l'honneur de redire avec toute mon estime que je suis

De V[otre] S[eigneurie] I[nfiniment] R[évérende]

Rome, 12 *Août* 1876.

Très dév[oué] *Serviteur*
C[amille] Cardinal DI PIETRO
Evêq[ue] d'Albano.

45. - [Voir page 490] -

Lettre de Don Daghero à Don Bosco.

T[rès] *Rév*[érend] *Monsieur D. Bosco,*

Je réalise le désir de V[otre] S[eigneurie] T[rès] Révérende, en vous écrivant dès mon retour de l'audience du S[ain]t-Père.

A la gare nous n'avons trouvé aucune personne de connaissance, et donc

nous avons fait appel à monsieur Sigismondi, qui, après les premières salutations d'accueil, nous a conduits à l'hôtel pour nous restaurer, étant donné que nous sommes arrivés à l'improviste. Don Sala logea chez Lui, ceux d'Ariccia [voir * page 508] à la maison d'un Monsieur X qui fréquente la famille Sigismondi, et, nous deux, fûmes hébergés par les soins du Secrétaire du Cardinal Bilio ; auquel nous nous sommes présentés le soir même vers l'*Ave Maria* [heure de l'Angélus récité par le Pape], également à l'improviste, mais attendus.

Il fut on ne peut plus content ; il parla beaucoup de la Congrégation, des besoins de son diocèse et des espoirs qu'il mettait en nous. Il est d'une extrême bonté !

Aujourd'hui il était très occupé, et il nous conduisit dans sa voiture au Vatican où il nous confia à son Doyen [du Chapitre cathédral] pour nous faire visiter une chose ou une autre tandis que, pour sa part, il se rendait en congrégation. Là, il parla des habitants d'Ariccia avec le Cardinal Chigi. Vers 11h et demie, le Doyen nous conduisait dans l'antichambre du Pape, et, à midi, Son Eminence le Card[inal] Bilio venait nous annoncer, en portant à Sa Sainteté la lettre de V[otre] S[eigneurie] T[rès] Révérende.

Le Saint-Père qui était accompagné par les Card[inaux] Bilio et Mertel avec d'autres Prélats arrivait près de nous vers 12h 35. En entrant, il dit : « Oh ! voici Don Bosco » ; et à chacun, l'un après l'autre, il adressa quelques mots qui exprimaient un réconfort rempli d'amour et de tendresse, tandis que nous posions un baiser sur son pied. Il ne fut pas possible de lui parler en particulier ; notre protecteur, le Card[inal] Bilio, expliquait tout pour nous. A la fin il dit : — Je vous bénis tous, ainsi que les vôtres, la Congrégation et vos élèves dans l'Œuvre que vous entreprenez, et aussi les croix et les médailles que vous portez avec vous. — Et il passa dans une autre salle en bénissant.

Le bon Cardinal nous conduisit à travers les salles pontificales, et dans sa voiture chez lui, où nous attendait le repas.

A 2h partent ceux d'Ariccia [voir * page 508], et pour nous ce sera jeudi [2 novembre] vers Magliano, où nous sommes déjà annoncés. Dans l'après-midi le Cardinal nous conduira lui-même à S[aint]-Paul.

D'Ariccia D. Sala écrira, et moi plus tranquillement, le plus tôt possible.

Avec mon estime et mon affection très distinguées

Rome, 31 *Octobre* 1876.

votre fils très aff[ectionné]
JOSEPH DAGHERO Pr[être].

46. - [Voir page 494] -

Lettre du Card[inal] Bilio à Don Bosco.

Cher et Très rév[érend] *D. Bosco*,

En profitant de l'occasion que m'offre le retour du nouveau prêtre D. Faà di Bruno [qui, à l'âge de 51 ans, vient d'être ordonné le 22 octobre à Rome], je réponds bien qu'avec un peu de retard à votre dernière lettre que j'ai très appréciée et j'ai le plaisir de vous annoncer que le S[ain]t-Père, très content de la nouvelle expédition de Missionnaires Salésiens à Buenos Aires, a accueilli bien volon-

tiers et sans difficulté votre demande, en me confiant, pour qu'elles Vous soient remises, cinq mille lires (5 000 lires) au sujet desquelles Vous me direz ensuite comment je dois vous les faire parvenir. La somme, bien que très inférieure à ce qu'il vous faut pour l'expédition de 23 Missionnaires, est toutefois très importante, eu égard aux immenses dépenses dont, actuellement plus que jamais, le S[aint]-Père porte la charge.

A cette offrande, cependant, le S[aint]-Père a voulu ajouter une condition ; laquelle, tout en montrant la grande estime qu'Il a pour Vous, et la confiance qu'il met en Vous, s'avérera pour vous, j'espère, plus agréable encore que l'offrande elle-même.

Voici de quoi il s'agit. Nous avons à Rome l'Institut des Fils de l'Immaculée Conception ["Concettini"] qui fut fondé, il n'y a pas beaucoup d'années, pour assister les hommes malades dans le grand hôpital du Saint-Esprit, de même que les sœurs de Charité assistent les femmes malades. Cet Institut, qui possède déjà, depuis le début de son existence, une belle maison que le S[aint]-Père avait alors fait construire tout exprès, fut dirigé par les Capucins. Or comme ceux-ci ne semblent pas très adaptés à une pareille direction, et que l'Institut a besoin d'une meilleure organisation, le S[aint]-Père a pensé que l'homme qu'il faut pour cela est précisément D. Bosco. Il m'a donc ordonné de vous écrire, en disant que Vous Lui ferez un très grand plaisir, si Vous assumez le plus tôt possible cette charge, ou en venant Vous-même pendant quelques jours à Rome, ou en envoyant un membre capable de votre Congrégation ; et en souriant il ajouta : « Si Don Bosco vient, dites-lui que, moi, je lui paierai les dépenses du voyage ». Par ces mots, Il a clairement manifesté le désir de votre venue personnelle. Pour ma part, j'ajouterai seulement, moi, que cela me semble une très belle occasion d'établir une maison de Salésiens à Rome. Je Vous prie ensuite de me donner, si Vous le pouvez, une réponse rapide pour en informer Sa Sainteté.

Et les deux enseignants pour Magliano ? Depuis le 20 de ce mois qui se termine, j'ai écrit au Prof[esseur] D. Celestin Durando. A la suite de quoi aucune autre information ne m'a plus été donnée. Serait-ce que ma lettre a été perdue ou qu'a surgi quelque difficulté pour le départ des Maîtres d'école ?

Recommandez-moi à la divine Miséricorde et croyez-moi dans les S[acré]s-C[œur]s de Jésus et de Marie

Rome, 29 *Octobre* 1876.

Votre fils très aff[ectionné] *en J*[ésus] *C*[hrist]
LOUIS Card[inal] BILIO Evêque de Sabine.

Très rév[érend] D. J[ean] Bosco
Sup[érieur] Gén[éral] des Salésiens
Turin

47. - [Voir page 507] -

Lettre, déjà ancienne, d'un Capucin à Don Bosco à propos des Fils de l'Immaculée Conception ["Concettini"].

Très Rév[éren]*d Père, Maître Très vénérable,*

Pour mon plus grand plaisir, j'ai entendu dire que Votre Très Rév[éren]de

Seigneurie a fondé un Etablissement Charitable afin d'y instruire les jeunes, spécialement s'ils sont pauvres et orphelins, et, ainsi, faire se développer, pour la société et pour notre sainte religion, des individus utiles de mille et une manières, et des Chrétiens. Je m'en réjouis de tout cœur, et je vous prie en même temps de bien vouloir faire se développer quelques-unes de ces bonnes plantes et me les présenter, à moi aussi, dans le but de pouvoir les placer dans un jardin si utile et nécessaire pour toute l'humanité, dont je vais sans tarder vous mettre au courant, afin qu'elles l'enrichissent d'excellents fruits de saintes vertus, et spécialement de charité.

Il y a maintenant sept ans que, dans ce Grand Hôpital Vénérable, a vu le jour sous les très augustes auspices du Souverain Pontife heureusement régnant Pie IX une nouvelle Congrégation de Frères Hospitaliers appelés "Concettini", c'est-à-dire Fils de la Très s[ainte Vierge] Marie Immaculée et Tertiaires de S[aint] François d'Assise. Ils ont déjà reçu, de Sa Sainteté elle-même citée ci-dessus, le Bref d'approbation. Leur habit et leur capuce sont tout à fait semblables à ceux des Capucins avec la seule différence qu'ils ont un col, car ils ne portent pas de barbe, et que la couleur est bleu foncé : ils portent aussi aux pieds de simples sandales, mais fermées à l'arrière du talon. Il leur est absolument défendu d'aspirer au Sacerdoce, tandis qu'au choix de leur Père Directeur réfléchira toujours le Très rév[érend] P[ère] Général des Capucins, sous la protection duquel ils sont placés, et dont leurs Supérieurs dépendent immédiatement spécialement pour la vie spirituelle et selon la discipline de la Règle. Ils font deux années de Noviciat, et ensuite les vœux simples de Pauvreté, d'Obéissance, de Chasteté et d'Hospitalité pour une période de douze ans ; et, après, [les vœux] solennels, s'il plaît au Souverain Pontife de le permettre. Leur vie est parfaitement commune ; et le but principal est de servir et d'assister les pauvres malades dans n'importe quelle maladie, fût-elle contagieuse ; et de prodiguer à ces mêmes personnes tous les services de charité, même les plus vils, rebutants et pénibles. D'autre part les Frères qui, par manque de malades dans les hôpitaux, ou pour le motif de respirer quelque temps un peu d'air meilleur, ne tourneraient pas leur activité vers les malades, sont toujours obligés d'effectuer un travail, y compris de cultiver la terre, s'ils en ont des parcelles ; et de pratiquer d'autres arts et métiers, selon le penchant et l'habileté de chacun afin de se procurer la nourriture et le vêtement nécessaires et d'être le moins possible à charge pour les hôpitaux dans lesquels ils effectuent leur service. Ensuite, au cas où ils pourraient vivre de leurs propres activités et fatigues, ainsi que de dons généreux de charitables Bienfaiteurs, non seulement ils seraient obligés d'effectuer leur service sans la moindre rétribution en biens temporels, mais plus encore d'employer à l'avantage des hôpitaux eux-mêmes ou dans d'autres œuvres de charité ce qui resterait comme superflu après leur subsistance nécessaire. Pour admettre dans l'Institut susdit, comme cela se fait dans tous les autres ordres réguliers, on demande les certificats de baptême, de confirmation, d'état libre et de bonnes mœurs, sans avoir à effectuer le moindre versement d'argent ; il est cependant dans la liberté du jeune d'apporter la somme qu'il peut et qui lui plaît : s'il persévère, elle sera intégrée au compte de la Communauté ; et, dans le cas contraire, elle lui sera restituée, etc.

D'après tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, sans m'étendre davantage et faire l'éloge d'un tel Institut, V[otre] T[rès] R[évéren]de S[eigneurie] voit bien

à quel point il doit être cher à Dieu, et à la Très s[ainte Vierge] Marie et combien utile et nécessaire à l'humanité qui languit frappée par le mal. Les femmes, elles, ont abondamment prévu le nécessaire pour soigner des femmes malades... Mais les pauvres hommes sans un Institut de ce genre seraient dans les Hôpitaux sans cesse laissés à l'abandon entre les mains de vils mercenaires qui d'ordinaire n'ont pas d'autre motif d'empressement que leur propre intérêt, en risquant pour cela bien souvent la vie elle-même des pauvres malades au détriment et pour la ruine de nombreuses familles...

Le but de cette lettre que je vous envoie, Vous l'avez bien compris ; c'est pourquoi je vous redis : si dans votre charitable établissement il y avait des jeunes de bonne volonté envers l'œuvre de Dieu susdite et s'ils étaient d'une saine et robuste complexion (ce qui est nécessaire), ou s'ils étaient dans l'établissement de Cottolengo, de Sainte Mémoire, ou ailleurs, vous me feriez un grand cadeau en m'en présentant. L'âge requis pour cet Institut est de 18 à 28 ans.

Votre charité est très ardente envers Dieu et les hommes et donc, j'en suis certain, Vous ferez tout pour me présenter d'excellents jeunes. C'est pourquoi dans l'attente de gestes de votre part en ma faveur, je vous présente mes respects de tout cœur et avec une estime totale j'ai l'honneur de signer en me disant

Rome, Hôpital du Saint-Esprit in Sassia, 9 *Mars* 1864.

Votre Très hum[ble] *Très dév*[oué] *Serviteur*
Père F. ANGE M. DE TUFO, Capucin
Directeur des Frères Hospitaliers "Concettini".

48. - [Voir page 528] -

Lettre de Don Lasagna à Don Bosco.

Très vénéré Père,

Je n'eus pas le cœur de vous écrire plus tôt, ne voulant pas vous informer inutilement de nos anxiétés et de nos embarras, mais à présent que les affaires sont arrangées, je sens le besoin de confier à votre cœur paternel tout ce qui nous arriva de Gênes à Bordeaux, pour en avoir les conseils et les réconforts que nous avons l'habitude depuis tant d'années de cueillir sur vos lèvres. Quand, tous les dix, nous avons reçu votre bénédiction là-bas dans la salle de la gare de S[an] Pier d'Arena, notre courage sembla s'accroître, se renforcer ; mais quand le train fit cesser notre présence à vos côtés, ô Père très aimé, et qu'il nous emportait loin, loin, et peut-être pour toujours, de Vous, alors on resta mélancolique et silencieux pendant plusieurs heures, chacun pleurant pour épancher sa douleur, non pas à cause du départ, qui était désiré et décidé depuis longtemps, mais bien plutôt à cause de la séparation d'avec celui qui depuis tant d'années était notre père affectueux, et que sans doute nous ne reverrions plus sur cette terre.

Nous avons fait un court arrêt au Collège d'Alassio, où beaucoup d'entre

nous avaient des amis, des élèves et des supérieurs. Mais quand mes élèves, avec tout l'ensemble des étudiants du Collège, qui s'étaient rassemblés dans une salle, se mirent à chanter des hymnes et des compositions diverses, alors qui peut redire l'émotion qui s'empara de tous les cœurs présents là-bas ?

A Nice nous avons rejoint les frères, qui nous y avaient précédés avec le consul Commandeur Gazzolo. Ce fut alors que je m'aperçus d'une erreur dont je tentai en vain de conjurer les conséquences ; en effet, c'est une fois arrivé là-bas que je me rendis compte en observant les papiers qui m'avaient été remis que le navire ne partait pas le 20, comme on nous l'avait assuré, mais le 18 novembre. Nous avons expédié aussitôt deux télégrammes : l'un à l'agent [de la compagnie] du navire et l'autre au consul d'Argentine à Bordeaux afin, si c'était possible, de nous obtenir un délai de quelques heures pour le départ du bateau. Mais, quand nous avons posé pied à terre dans la ville, était encore chaud le canon qui avait donné le signal du départ aux voyageurs du *Poitou*, ce grand navire qui devait nous transporter vers les lointaines Amériques.

L'affaire était très sérieuse, et, sans toutefois nous effrayer, nécessité faisant loi, j'ai immédiatement porté votre lettre de recommandation au Cardinal Donnet, Archevêque de ce Diocèse ; mais il était absent. Comme nous aurions dû demeurer quinze jours dans une auberge d'une ville inconnue, m'était venue à l'esprit l'idée de remonter immédiatement dans le train, et de courir, d'une traite, à Lisbonne, par voie de terre, afin de devancer l'arrivée du navire et de nous embarquer là-bas. Mais, en examinant et en soupesant le prix de ce déplacement, je le vis fortement supérieur à la somme d'argent que je possédais, et donc nous nous sommes résignés à rester à Bordeaux jusqu'au deux décembre. L'Em[inentissi]me Cardinal Donnet étant absent, je ne savais ni que faire, ni à qui m'adresser pour avoir une demeure honnête compatible avec nos finances. Mais vive notre sainte religion catholique, dont la charité resplendit en ses disciples dans le monde entier ! Ce fut Dieu qui nous envoya un ange pour nous guider, comme autrefois il l'avait envoyé à Tobie qui vivait un moment d'incertitude.

Et c'est un jeune homme de Bologne, dégourdi et digne, qui se présenta à nous comme un ange consolateur. Il entra, lui-même, à l'Hôtel de Toulouse, et, comme si nous avions été des amis intimes, et avec mille gentillesses très cordiales, il se déclara prêt chaque fois que nous serions dans le besoin, chaque fois que nous ferions signe. Que Dieu le bénisse, ce généreux et brave catholique. Avec son aide nous avons pu trouver asile pour tous ; les prêtres et les jeunes abbés au Séminaire, les coadjuteurs chez les Carmes et les Passionistes, et tous nous sommes traités avec une courtoisie et une charité qui hautement honorent le clergé et les habitants de Bordeaux.

Je passe sous silence beaucoup de faits, en ne faisant allusion qu'aux choses très principales. Dirigent le grand Séminaire neuf Pères de Saint-Sulpice, Congrégation [= Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice] fondée en France par le Père Olier : elle s'occupe uniquement de l'éducation du clergé. Nous fûmes, nous, émerveillés par l'excellente méthode que suivent ces bons supérieurs pour éduquer et diriger les séminaristes. Ils ont, eux aussi, le système préven-

tif, comme nous ; ils vivent sans cesse au milieu de leurs élèves. L'affection pleine de tendresse, la sollicitude, l'assistance continuelle en sont les bases. D'autre part, les séminaristes ont un air extérieur majestueux, affable, associé à une éducation distinguée.

Ils sont au nombre de 104. En récréation ils font cercle autour de nous, comme le feraient nos jeunes de l'Oratoire, et restent suspendus à nos lèvres pendant des heures, en se faisant dire et redire des centaines de fois l'histoire de notre Congrégation, et ce que s'efforcent de faire les Salésiens, la manière dont nous conduisons la jeunesse à la piété, à la science, et plus d'un manifesta le désir d'être salésien. Ils se montrent également très avides de tout ce qui concerne le Saint-Père, et comme ils ne pourraient pas tous entendre le récit d'un seul, ils entourent nos prêtres et nos jeunes abbés et les forcent à leur rapporter quelques faits en latin, afin de pouvoir encore mieux les comprendre. Et il est beau de voir çà et là des groupes serrés de séminaristes où dans l'un on parle français, dans un autre latin, dans un autre encore italien ou espagnol.

Le supérieur des Carmes a non seulement de la charité, mais jusqu'à de la vénération pour les pauvres Salésiens ; il est venu ici au grand Séminaire pour nous inviter tous à prendre le repas de midi avec lui vendredi dernier, jour de la fête de leur Patron et fondateur, Saint Jean de la Croix, et il voulut à tout prix que fût effectuée par nous la célébration en présence de l'Evêque [auxiliaire] et de nombreux personnages.

J'ai finalement obtenu de Davis, l'agent [de la compagnie], de pouvoir célébrer la Sainte Messe sur le navire.

Ici, au Séminaire, nous vivons comme à l'Oratoire en vraie communauté, avec prières, Messe, méditation tous ensemble. Comme la nouvelle de nous séparer de nos autres Confrères arriva trop tard, nous n'avons plus eu le temps d'emporter avec nous les bagages déjà placés à bord du *Savoie* à Gênes, et c'est pourquoi nous étions en manque de tout. Mais à Bordeaux, dès que furent connues nos privations, de nombreuses âmes charitables se mirent résolument à notre service, et en un instant des dames et des messieurs, des séminaristes et des prêtres nous fournirent des chasubles, des aubes, des crucifix, des nappes, une pierre Sacrée, un missel, etc. ; tout, tout, jusqu'aux hosties et à une caisse d'un vin très excellent pour la célébration du divin Sacrifice et pour nous en cas de besoin spécial. Les mots ne sont pas suffisants pour exprimer notre immense gratitude à de tels bienfaiteurs.

Oh ! si jamais vous pouviez être présent pour voir quel enthousiasme s'est manifesté pour nous pauvres missionnaires ! Les séminaristes semblent être comme électrisés, et, s'ils le pouvaient, ils déserteraient le Séminaire pour fuir à Turin ou en Amérique sous la protection d'un Saint François de Sales, qui est le Saint le plus vénéré en France.

Demain, deux décembre, nous embarquerons en direction de l'Amérique. Nous sommes tous remplis d'enthousiasme. Moi seul, je suis assez préoccupé, parce que j'apprends comme nouvelles en ce moment que sur la côte d'Angleterre il y a eu pas mal de naufrages, et que l'Atlantique se montre assez menaçant également sur la côte de l'Espagne et du Portugal.

Nous nous remettons tous entre les mains de la Providence Divine ; priez

pour nous, et si jamais nous ne pouvions plus nous revoir sur terre, que Dieu fasse en sorte que nous puissions nous trouver réunis ensemble dans ce royaume bienheureux, où nous attendent pour notre joie tous les biens. Ainsi soit-il.

Bordeaux, Décembre 1876.

Fils très affectionné
LOUIS LASAGNA Pr[être].

49. - [Voir page 537] -

Lettre de Mgr Vera à Don Bosco.

Rdo. P. Superior de los PP. Salesianos,

Al arribo de los PP. Salesianos a esta Capital de Montevideo me han entregado la carta de V. R. de que fueron portadores. Doi a V. R. las más espresivas gracias por los conceptos que contiene esa carta y tenga la seguridad de haber prestado un servicio importante a este país ordenando la partida de dichos religiosos Hijos de V. R. para que se establecean en él. La casa que poseen es de un porvenir consolador : será un germen de preciosos frutos, maxime estando distinguida, en grand manera honrada con el nombre de Nro. Smo. Padre Pío IX. Este nombre, que lleva anexas las bendiciones del Cielo hará más seguros los ventajosos resultados para la religión y la sociedad que todos esperamos de esta naciente Obra. Ruego V. R. me tenga presente ante Dios.

Enero, 13 *del* '877.

JACINTO Obispo de Megara
Vico. Apco.

[voir *traduction* page 718]

50. - [Voir page 552] -

Messages de la population de Cassine.

a) *Message au* [journal] ***"Il Secolo"*** [Le Siècle] ***de Milan.***

Les soussignés, qui résident dans la Commune de Cassine, profondément indignés à cause des insinuations méchantes contenues dans un courrier anonyme, récemment inséré dans le Journal *Il Secolo* [Le Siècle] de Milan et utilisé dans le but recherché de fausser l'opinion publique qui s'est librement prononcée en faveur de l'institution d'un collège pour garçons sous la direction de cet éminent philanthrope qu'est le Très Rév[érend] Prêtre D. Bosco, croient qu'il est opportun de protester, et c'est ce qu'ils font en apposant leur signature au bas de ce message, contre le faux cri d'alarme lancé par l'anonyme auteur du courrier, et d'affirmer, en même temps publiquement et dans la forme la plus ample, le très vif désir de tous de voir le jour où sera finalement

couronnée d'un heureux succès l'aspiration séculaire de la population de Cassine, une commune qui, consciente des immenses avantages moraux et économiques qu'entraîne l'implantation d'un Collège dans la localité, en a constamment caressé l'idée et s'est battue pour ce projet.

Pour donner un solennel démenti aux appréciations erronées faites par l'auteur anonyme de l'article, et pour démontrer au Très Révérend D. Bosco quels sont les vrais sentiments dont cette population est animée, à ce dernier sera transmis le texte original de la présente pétition munie des signatures à laquelle sera joint un message où seront exprimés de vifs encouragements pour que soient assouvis les souhaits de cette population.

O habitants de Cassine, que ce soit aussi la réponse au trop zélé apôtre de l'avenir qui, en s'étant couvert du voile de l'anonymat, mérite bien d'être couvert à son tour du mépris universel.

Cassine, 11 Juillet 1876.

b) *Message à Don Bosco.*

Très ill[ustre] *et Très rév*[érend] *D. Bosco, Turin.*

La population de Cassine vivement émue à l'annonce qu'est en train de mûrir le projet d'établir sur ces agréables pentes un Institut d'éducation pour la jeunesse, sous la direction et le patronage de V[otre] Très révérende S[eigneurie], en désirant exprimer au Généreux et Illustre Bienfaiteur sa propre reconnaissance pour l'heureux événement, offre à V[otre] Très révérende S[eigneurie], comme gage de reconnaissance immortelle et en témoignage des sentiments dont elle est animée, ce message recouvert d'un nombre considérable de signatures, dans l'espoir que cela puisse efficacement contribuer à encourager V[otre] Très révérende S[eigneurie] à mettre à exécution le projet conçu.

Les soussignés osent donc espérer ne pas être déçus dans leur attente, en sachant bien qu'au jour d'aujourd'hui l'instruction et l'éducation sont les principaux facteurs du progrès et de la civilisation des peuples.

Cassine, 15 Août 1876.

c) *Lettre d'accompagnement.*

Très ill[ustre] *et Rév*[érend] *D. Bosco,*

Mon père m'en ayant chargé, j'ai l'honneur de transmettre à V[otre] Très révérende S[eigneurie] le message ci-joint recouvert d'un bon nombre de signatures rapidement préparées, pour démontrer à V[otre] S[eigneurie] combien est vivement désirée l'implantation du Collège que V[otre] S[eigneurie] a l'intention d'établir dans notre localité. Monsieur Arrigo, Professeur de Musique et organiste de la paroisse Saint-Charles, se rend au sein de sa famille et

je profite de cette circonstance opportune pour vous faire parvenir d'une manière plus sûre ce message, tandis que pour ma part je saisis l'occasion favorable pour vous présenter à nouveau l'hommage de ma plus haute estime et de mon dévouement particulier avec lequel j'ai l'honneur de redire que je suis

De V[otre] S[eigneurie] Très rév[érende]

Très dévoué et Très obéissant Serviteur
Docteur LAURENT PEVEROTI
Médecin Chirurgien.

d) *Lettre ayant la signature de Don Bosco.*

Très illustre Docteur,

Très difficilement je peux exprimer la profonde émotion que votre lettre et l'ensemble des signatures des généreux habitants de Cassine ont causée dans mon esprit. Moi qui ai dédié toute ma vie au bien de la jeunesse, persuadé que de la saine éducation de celle-ci dépend le bonheur de la nation ; moi qui me sens attiré d'une certaine façon partout où, même si c'est peu, je peux être utile à cette portion choisie de la société civile, je n'avais certainement pas besoin d'un si noble encouragement.

A présent je réponds à V[otre] S[eigneurie] Très illustre et, par l'intermédaire de V[otre] S[eigneurie] Très illustre, je réponds à tous les soussignés bien méritants et à tous les habitants bienveillants de Cassine, que je n'épargnerai rien, afin que les désirs communs soient assouvis ; et je nourris une vive confiance que le projet sera réalisé.

Dans l'immeuble déjà visité, propriété de Monsieur et Madame Buzzi, se présentent deux difficultés : la superficie exiguë pour les cours de récréation intérieures, et le prix plutôt élevé que fixa l'un des experts. On espère remédier à la première, grâce aux bons offices d'un personnage animé de pieux sentiments qui écrivit à une dame charitable propriétaire d'un domaine situé à côté. Il convient aussi d'espérer que la seconde difficulté puisse être aplanie, si l'on s'en tient à l'expertise de M[aître] Spezia, Ingénieur-Docteur. Tandis que l'on traite ces questions, je Vous prie personnellement d'avoir l'amabilité à mon égard d'exprimer mes plus vifs sentiments de gratitude à tous les habitants de Cassine pour le précieux, voire incomparable, cadeau qu'ils m'ont fait par la manifestation de leurs généreuses attentions, dont je porterai dans mon cœur une gratitude ineffaçable.

D'autre part, tandis que je prie Dieu d'accorder à tous une vie heureuse, je considère comme un grand honneur de pouvoir me déclarer avec une totale estime

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Turin, 6 *Septembre* 1876.

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

51. - [Voir page 607] -

Lettre du Card[inal] Simeoni à Don Bosco.

Très ill[ustre] *Monsieur* [l'Abbé],

Aux félicitations que m'a envoyées V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] pour ma promotion en tant que Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté et aux souhaits que Vous m'avez adressés pour les imminentes et très s[aintes] Fêtes de Noël je réponds bien volontiers en vous présentant de très sincères remerciements.

Afin d'exercer pour le plus grand avantage possible de l'Eglise et du S[aint]-Siège la charge difficile qui m'a été confiée, je sens le besoin d'une assistance particulière des grâces Divines et j'ai confiance que V[otre] S[eigneurie] voudra, elle aussi, me les obtenir du Seigneur par ses prières.

En attendant je vous exprime toute mon approbation pour l'aimable coopération que vous voulez pratiquer avec moi et en formant moi aussi des vœux pour tout votre bonheur, je vous confirme les sentiments de mon estime distinguée

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Rome, 29 *décembre* 1876.

Très affect[ionné] *pour vous servir*
J[ean] Card[inal] SIMEONI.

52.

MÉLANGES.

a) *Deux lettres à* [Octave] ***Pavia***, [né le 06-04-1842] : ***jeune ouvrier***, [puis militaire (1861-73) ; ordonné ***prêtre*** en 1878] - (1).

Très che[r] *Pavia*,

J'ai reçu la lettre que tu m'as écrite et je te remercie du bon souvenir que tu gardes de nous. Arme-toi de courage ; deviens riche ; mais rappelle-toi que la première richesse et la seule vraie richesse, c'est la sainte crainte de Dieu.

Porte une grande attention à tes devoirs, aie confiance en tes patrons, aime-les et respecte-les.

Nous travaillons pour le paradis.

Que le Seigneur nous conserve sans cesse sur le chemin de la vertu, prie pour moi, et crois que je suis tout à toi

Turin, 29 *janvier* 1860.

BOSCO J. Pr[être].

---

(1) L'original est chez le Rév[érend] D. Elia, Directeur du Refuge.

Très che[r] *Pavia,*

Tout est bien comme tu as fait : Plutôt toutes les fatigues et toutes les souffrances possibles que de se faire le complice de quelqu'un qui offense le Seigneur. Continue à t'associer avec les bonnes personnes, fuis les débauchés qui tiennent de mauvaises conversations.

Dis à tes copains que, moi, je les aime beaucoup dans le Seigneur ; chaque matin, toi et eux, je vous recommanderai au Seigneur, afin qu'il vous donne la santé et sa Sainte grâce.

Fais en sorte de remettre en mains propres, si tu peux, la lettre ci-jointe. Elle concerne un jeune de bonne volonté : parle-lui, fais de lui un ami pour toi et tu en seras content. Je n'oublierai pas l'affaire que tu me recommandes. Que Dieu te bénisse ainsi que tes copains, et crois bien que je suis sans cesse de cœur avec toi

Turin, 13 *juillet* 1863.
[On lit aussi "15 juillet" dans l' " Epistolario Ceria "]

Votre ami très aff[ectionné]
[votre = de toi et de tes copains ?]
J[ean] BOSCO Pr[être].

b) *A Don Jacques Costamagna* (1).

Mon cher D. Costamagna,

Ils firent plaisir tes souhaits, ta lettre et les expressions qu'elle contient.

Dis au Jeu[ne abbé] Campi, à Scavini, à Vigna et à Cravero N. N.*, Maître d'école, que je n'ai plus personne, [plus de gens] qui fassent des miracles, et c'est pourquoi j'ai besoin qu'eux-mêmes commencent à en opérer, au moins quelques-uns. Bien entendu que cela doit commencer par toi.

N'ayez pas de doute : je ne vous oublie pas dans la S[ainte] Messe ; vous êtes vraiment *gaudium meum et corona mea* [ma joie et ma couronne – Ph 4,1]. J'ai pour vous la plus grande affection et je ferai sans cesse ce que je peux pour votre bien. Nous commençons au milieu des difficultés ; mais soyez certains qu'avec l'aide de Dieu nous surmonterons tout.

Tu donneras la lettre jointe aux Sœurs, l'autre à M. Traverso.

Que la grâce de N[otre] S[eigneur] J[ésus] C[hrist] soit toujours avec nous. Servons le Seigneur avec joie et aidons-nous par la patience, par la prière. *Amen.*

Je suis pour vous en J[ésus] C[hrist] un

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Remercie D. Costamagna et les Sœurs pour le raisin qu'ils m'ont envoyé. Il était excellent et j'en fis beaucoup de petits cadeaux.

---

(1) Il était directeur [spirituel] de la maison des Sœurs à Mornese, et [directeur de la communauté des] Salésiens qui avaient aussi les classes primaires. Les personnes nommées ici, se trouvaient, comme il ressort du catalogue, à Mornese en 1875.

* Cravero *N. N.* : l' "Epistolario Ceria" indique le prénom "Dominique".

c) A la Marquise Fassati.

Très estima[ble] *M*[adame la] *Marquise*,

J'aurais trop de regret si V[otre] S[eigneurie] venait à Turin au moment de mon absence, qui est du 18 au 30 août. De ce jour au 19 septembre [on lit aussi "10 septembre" dans l' "Epistolario Ceria"], s'il plaît à Dieu, je suis ici en famille. Si jamais Vous deviez choisir un autre moment, dites-le-moi et je trouverai le moyen pour que nous puissions au moins trouver le temps de pouvoir nous parler.

J'espère que ma lettre Vous trouvera en bonne santé et, pour ma part, je prie Dieu de tout cœur de vous la conserver pendant de longues années de vie heureuse, tandis que je me recommande à la charité de vos saintes prières, en me déclarant avec gratitude et avec une grande estime

De V[otre] S[eigneurie] Très respect[able]

Turin, 14 *août* 1875.

Très obl[igé] *serviteur*
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Si vous avez l'occasion, vous me feriez quelque chose d'agréable en présentant mes respectueuses salutations à M. le Chev[alier] Biondi.

d) A un agent des impôts.

Très ill[ustre] *M. l'Agent des impôts de Villanuova d'Asti*,

Il y a quelques années qu'à mon insu dans ma famille on paie un impôt à mon sujet pour un immeuble dont je serais proprétaire à Murialdo [= Morialdo], Hameau de Castelnuovo d'Asti, comme il est indiqué sur le formulaire ci-joint.

Or, moi, je n'ai jamais possédé, et ne possède actuellement aucun immeuble dont je serais propriétaire en ce village, et le peu de maison de campagne, que j'ai habité quelques jours au cours des années passées, a été construit par mon frère défunt ; il est donc devenu propriété de ses descendants ; c'est pourquoi, quant à moi, je Vous prie :

1° De rayer des registres cet impôt qui porte sur un bien inexistant et non imposable ;

2° Ensuite de rembourser les paiements effectués au cours des années écoulées selon les registres du bureau attaché à cette circonscription.

Je joins un timbre-poste au cas où il y aurait une réponse, et j'ai l'honneur de me déclarer

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

Turin, 13 *janvier* 1876.

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

e) Deux lettres au Doct[eur en Droit] ***Jean Mazzotti***, [de] ***Chiari.***

Très cher Docteur,

Je remercie le Seigneur d'avoir inspiré à V[otre] S[eigneurie] l'idée d'une bibliothèque de prêt. On ne peut pas avoir quelque chose de mieux à l'époque où le mal est commencé, est propagé au moyen de l'imprimerie.

La difficulté majeure est déjà mise en lumière par V[otre] S[eigneurie]. Comment la constituer ? avec quelles personnes ? avec quels livres ?

Je dirai mon humble avis.

Que le Comité soit composé de personnes catholiques, ou qu'au moins elles apparaissent telles ; et qu'elles n'aient pas été compromises aux yeux des autorités civiles ou ecclésiastiques.

D'autre part que les livres et les journaux ne soient ni immoraux ni irréligieux, c'est-à-dire qu'ils ne soient pas à l'index des livres interdits par l'Eglise, ni en application de la règle générale ni pour une condamnation particulière.

C'est bien volontiers que personnellement je vous ferai parvenir n'importe quel livre qui se trouve dans ma librairie. A partir du catalogue, que je joins pour vous, vous pouvez en avoir connaissance. Ensuite, quant aux prix, ne doutez pas que vous aurez des facilités spéciales.

Je bénis l'occasion qui me met en relation avec un homme si respectable, tel qu'est V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre] ; je m'offre de tout cœur à vous en ce que je peux valoir personnellement pour vous servir et, en priant Dieu de vous conserver en bonne santé et dans sa grâce ainsi que toute votre famille, je me recommande à la charité de vos prières et me déclare

De V[otre] S[eigneurie] Très ill[ustre]

1er *Février* 1876.

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

Très cher Docteur,

J'ai médité attentivement votre lettre et je vous dis *coram Domino* [devant le Seigneur, en conscience] que, si j'étais dans le cas indiqué, je m'émanciperais du comité dont il est parlé. Les fleuves grossissent toujours en suivant leurs cours ; et ces articles qui pourraient recevoir une bonne interprétation d'un homme bon chrétien, pourrez-vous les espérer dans le cas présent ?

Je chercherais de mettre en place, non plus un comité, mais une simple association pour la diffusion de bons livres ; vous ferez moins, mais c'est fait comme on doit le faire et avec conscience. Et même de cette façon l'*ivraie* sera séparée du bon grain.

Je serai toujours heureux de pouvoir vous être utile en vos saintes entreprises ; l'aide du ciel ne fera pas défaut.

Je recommande moi-même et ma famille de 8 000 jeunes gens à la charité de vos prières et je me déclare avec une fraternelle affection en J[ésus] C[hrist]

Turin, 8-2-1876.

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

f) A Don Pierre Pozzan (Trévise).

Très che[r] *dans le Seigneur,*

Je réitère tout ce que je vous ai dit moi-même de vive voix. Allez de l'avant dans l'état ecclésiastique, auquel Dieu vous appelle. Mais rappelez-vous qu'en multipliant les conseillers, vous multipliez vos embarras. Si vous avez l'occasion, présentez mes salutations et mes respects à Mgr votre Evêque.

Que Dieu vous bénisse et priez pour moi qui suis pour vous en J[ésus] C[hrist] un

Varazze, 8, 3, 76.

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — N'oubliez pas la diffusion des *Lect*[ures] *Cath*[oliques].

g) Deux lettres à l'ing[énieur] *E*[mmanuel] ***Campanella (Gênes).***

Très cher M. l'Ingénieur,

J'ai interpellé l'av[ocat] Alessio sur le sujet connu car, en tant que personne qui a beaucoup de piété et d'honnêteté, il n'exagère certainement rien. Quant à lui, il m'écrit la lettre que je crois bon de remettre entre vos mains pour votre gouverne.

Je serai toujours heureux de pouvoir vous être utile en quelque chose, et je prie Dieu de vous récompenser de la charité dont vous faites preuve envers nous de tant de manières.

Priez aussi pour moi qui serai sans cesse pour vous en J[ésus] C[hrist] un

Turin, 2 *août* 1876.

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

P.S. — Sous les arcades de l'Internat de Sampierdarena on a modifié un peu l'emplacement des portes, parce qu'en plusieurs endroits situés entre les colonnes on aménage des fenêtres qui facilitent l'entrée de la lumière et sans doute diminuent aussi la dépense.

Très c[her] *M. l'Ingénieur,*

Aujourd'hui seulement il m'est possible d'avoir une réponse définitive du Chev[alier] Comaschi. Je vous la communique pour m'en décharger.

J'ai autre chose en vue que dans quelques jours je pourrai vous présenter.

Je déclare ouvertement toute la gratitude que j'ai pour le si grand bien que vous me faites. Que Dieu vous en récompense et croyez-moi en J[ésus] C[hrist]

Turin, 5-6-76.

[*Très humble Serviteur*]
J[ean] BOSCO Pr[être].

h) Au Rév[érend] *Marc Petitti (Turin).*

Très che[r] *dans le Seigneur,*

Je regrette que mes nombreuses occupations m'enlèvent le temps de répondre aux belles questions que vous me posez ; veuillez m'accorder en cela de la compassion. Je vous fais seulement remarquer qu'avec les gens de bas niveau et d'une ignorance crasse il faut avoir beaucoup de compassion et se contenter de peu. Vos questions ont été résolues d'elles-mêmes, c'est-à-dire par les réponses que vous ajoutez. C'est ce qui me semble.

Que Dieu vous bénisse et priez pour ce pauvre homme qui sera sans cesse pour vous en J[ésus] C[hrist] un

Lanzo, 26 *sept*[embre] 1876.

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

i) Deux lettres à Don Rua.

Très che[r] *Don Rua,*

Si tu as quelque chose de spécial, envoie-le à Nizza jusqu'à Lundi ; pour ma part, je m'y rendrai demain. Lundi matin, je vais à Acqui d'où je reviendrai le soir. Mardi soir, s'il plaît à Dieu, j'effectuerai le retour *ad Lares* [à la maison]. Si toutefois je trouve quelque chose à recueillir, je différerai jusqu'à Mercredi (1).

J'ai, déjà, recueilli quelque chose, mais pas autant que, toi, tu voudrais. Aime-moi dans le Seigneur et crois que je suis en J[ésus] C[hrist] un

Vignale, 6-10-76.*

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

Très che[r] *Don Rua,*

S'il plaît à Dieu, demain à 7 h 50 du soir à Turin. Si tu te trouves à la gare nous pourrons nous dire quelque chose.

Que Dieu nous bénisse tous et crois que je suis en J[ésus] C[hrist] un

Nizza-[en-Montferrat], 18 *oct*[obre] 76.

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

---

(1) Il allait à la recherche de subsides en vue de la deuxième expédition de Missionnaires. Il retourna à l'Oratoire le mercredi 19. Ce qui se voit aussi d'après la lettre suivante, datée de Nizza-en-Montferrat - [à signaler que le 19 octobre 1876 tombait un jeudi : le 18, date de "la lettre suivante", était un mercredi ; ce qui donne un retour le jeudi 19].

* Don Bosco n'est vraisemblablement arrivé à Vignale que le 12 ou le 13 octobre : donc, ici, on lira plutôt la date : "*Vignale*, 16-10-76" ; comme l'indique d'ailleurs l' "Epistolario Ceria".

[Absence de "j" et de "k" dans l'alphabet italien et donc ici]

l) A N. N. *

Fili mi,

Nemo ponens manum ad aratrum et respiciens retro aptus est regno Dei. At tu vis retro respicere ? Minime sane. Perge quo cœpisti ; mane in vocatione qua vocatus es. Nostras constitutiones observa, atque eas ad praxim traduc diligenter, et gratia Domini adiuvabit omnibus diebus vitæ tuæ. Amen.

Ora pro me. Vale in Domino.

Taurini, 29 *novembris* 1876.

Amicus J. BOSCO Sac.

[voir * et *traduction* page 732]

m) Deux lettres à Mgr Gastaldi.

Excellence Très rév[érende],

L'ancienne Chapelle, dédiée à S[aint] Louis de Gonzague près de l'Avenue du Roi, en 1847, menace ruine : on s'est donc procuré un local plus convenable dans le terrain et dans l'immeuble voisins, où il semble qu'il soit possible de faire les cérémonies sacrées, au moins jusqu'à ce que l'on ait pu réaliser le projet de l'Eglise S[aint]-Jean l'Evangéliste.

Afin que tout soit exécuté selon les prescriptions de la Sainte Eglise, le soussigné supplie V[otre] E[xcellence] Très rév[érende], de bien vouloir déléguer la personne, qui selon vos vues semblerait pouvoir le faire, afin qu'elle vienne visiter l'immeuble, vérifier l'état des choses et bénir la nouvelle Chapelle, qui Dimanche prochain devra remplacer celle de l'actuel Oratoire des dimanches et des jours de fête en faveur des pauvres enfants de ce quartier de la ville de Turin.

Que de la grâce, [etc.].

Turin, 15 *Mars* 1876.

L'humble demandeur
J[ean] BOSCO Pr[être].

Concedimus quæ in hac charta petuntur et delegamus Oratorem ad visitationem perfeciendam.

Taurini, 15 *martii* 1876.

[Nous accordons ce qui est demandé dans cette lettre et nous déléguons le Suppliant pour effectuer la visite].

[*Turin*, 15 mars 1876].

✠ LAURENTIUS Arch.pus.
[✠ LAURENT Arch[evê]que].

Excellence Très rév[érende],

Je reçois de Rome, dans une enveloppe qui ne contient aucun autre écrit, la lettre ci-jointe et je m'empresse de la transmettre à V[otre] E[xcellence] Très rév[érende].

J'en ignore tout à fait le but, et je ne sais pas de quelle sacrée Congrégation elle peut provenir ; si toutefois il y avait quelque chose à même de me concerner, je Vous prie de me le faire savoir.

Avec la plus grande vénération j'ai l'honneur de me déclarer

De V[otre] E[xcellence] Très rév[érende],

Turin, 9 *Décembre* 1876.

Humble Serviteur
J[ean] BOSCO Pr[être].

n) A N. N. de l'Oratoire.

Envoie-moi au plus vite un programme de l'Œuvre de Marie Auxi[liatrice] avec le Décret, ou mieux, avec le Bref Pontifical. Salue Marchisio et dis-lui de rester joyeux, de devenir un bon type. J'ai reçu les histoires et j'en ferai la distribution.

Salue tout le monde et *ciau* [dialecte piémontais pour "au revoir"]. En N[otre] S[eigneur] J[ésus] C[hrist] je serai sans cesse pour vous un

Ami très affect[ionné]
J[ean] BOSCO Pr[être].

TEXTES EN ESPAGNOL

Traduction du Document 2 de la page 617 :

COLLEGE DE SAN NICOLAS DE LOS ARROYOS.

Dans cette Ville est ouvert, sur la rive escarpée du fleuve, à sept 'cuadras' [environ 900 m] de la place principale, un Collège de garçons, fondé par une Commission populaire avec les moyens que les Ex[cellentissi]mes Gouvernements de la Nation et de la Province et principalement le peuple Arroyero [cf. * p. 277] lui ont fournis, dirigé par la Société Educatrice de Saint François de Sales, ayant pour but de donner une solide éducation morale, religieuse, scientifique, littéraire et commerciale, à ceux qui désireraient se préparer aux études des facultés universitaires. Les améliorations introduites dans les lieux, et le nombre accru des professeurs mettent le Collège en état de recevoir jusqu'à cent élèves.

RÈGLEMENT DES ÉTUDES POUR L'ANNÉE 1877.

1°. Les classes qui seront fréquentées cette année sont au nombre de cinq : deux classes primaires et trois d'études préparatoires.

2°. Dans la classe Primaire Inférieure on enseignera : *Lecture, Dictée, Calligraphie, Arithmétique, Catéchisme, Histoire Sainte et Exercices de rédaction.*

3°. Dans la Classe Primaire Supérieure : *Grammaire espagnole, Arithmétique, Catéchisme, Histoire sainte, Géographie, Histoire argentine, Calligraphie et Exercices de rédaction.*

4°. Dans le Cours de première année d'études préparatoires on enseignera : *Grammaire espagnole, Calligraphie, Arithmétique appliquée, Géographie, Latin, Français et Catéchisme, Histoire Ancienne et* [Histoire] *Sainte.*

5°. Dans le Cours de deuxième année d'études préparatoires on enseignera : *Grammaire espagnole,* [Grammaire] *latine,* [Grammaire] *française, Arithmétique raisonnée, Géométrie pratique, Tenue de livres de comptes, Histoire et Géographie de l'Amérique, Catéchisme raisonné et Exercices de rédaction.*

6°. Dans la classe de troisième année préparatoire on enseignera : *Algèbre et trigonométrie rectiligne, Géométrie raisonnée, Tenue de livres de comptes, Littérature espagnole, Grammaire française,* [Grammaire] *latine, Exercices de rédaction, Histoire grecque et* [Histoire] *romaine, Géographie particulière de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie, et Catéchisme raisonné.*

7°. Il y aura des cours de musique vocale et [de musique] instrumentale chaque jour pour les internes et les demi-pensionnaires et pour eux

comme pour les externes trois leçons de gymnastique dans la semaine.

8°. Les internes, les demi-pensionnaires et les externes qui désireront apprendre à jouer d'un instrument de musique, auront dans le collège des professeurs qui pourront répondre à ce désir.

CONDITIONS POUR LES INTERNES.

1°. Celui qui désirerait entrer au « Collège San Nicolás » comme interne, doit présenter un extrait de baptême, le certificat médical indiquant qu'il a été vacciné, le certificat de bonnes mœurs et [celui] des études qu'il a accomplies.

2°. On n'admet pas d'internes qui n'auraient pas 7 ans d'âge ou qui auraient dépassé les 14.

3°. La personne responsable de l'interne doit verser une mensualité de quatre cents pesos monnaie courante par trimestres anticipés pour chaque élève.

4°. Les internes ont droit au petit déjeuner, au repas de midi, au goûter et au repas du soir, le petit déjeuner se composant de thé, de lait et de pain ; le repas de midi d'une soupe, de deux plats et du dessert, avec du vin et du pain ; le goûter de pain et le repas du soir d'une soupe, d'un plat et du dessert, avec du vin et du pain.

5°. Celui qui passerait quelques jours d'un mois au Collège doit payer toute la mensualité.

6°. Les internes ne peuvent pas dépenser par eux-mêmes l'argent qu'ils recevraient de leurs parents, de leurs tuteurs, de membres de leur famille, ou de leurs amis ; M. le Directeur du Collège recevra l'argent et le dépensera pour l'interne de la façon qui convient.

7°. On paiera cent pesos par an pour les frais d'encre, d'encriers, de lumière dans la salle d'étude, le dortoir, etc.

8°. Les frais de médecin, de produits pharmaceutiques ou autres, de coiffeur, de livres et d'objets scolaires sont à la charge de l'interne.

9°. Les membres de la famille des élèves qui n'ont pas de domicile à San Nicolás [de los Arroyos] doivent se faire représenter par un correspondant.

10°. La tenue de l'interne pour la promenade est un uniforme selon le modèle que détient M. le Directeur du Collège.

11°. Pour le Collège chaque élève aura deux tenues du modèle et de la forme que désireraient ses parents.

12°. L'interne sera pourvu d'un lit en fer, long de 1 m 70, et large de 0 m 70, une table de nuit, six draps, six taies, douze chemises, douze caleçons, douze mouchoirs, six serviettes de table, six cravates, un matelas, deux brosses, trois paires de chaussures montantes, six serviettes de toilette et deux couvertures blanches pour le lit et tout portera le numéro que M. le Directeur indiquera à chaque élève.

CONDITIONS POUR LES DEMI-PENSIONNAIRES ET LES EXTERNES.

1°. Le demi-pensionnaire se conformera aux conditions [présentées aux paragraphes] 1° et 2° de l'interne.

2°. Le demi-pensionnaire aura le même petit déjeuner et le même repas de midi que l'interne.

3°. La mensualité du demi-pensionnaire est de deux cents cinquante pesos m[onnaie] c[ourante].

4°. Pendant les mois de Février, de Mars, d'Avril, de Mai, de Septembre, d'Octobre, de Novembre et de Décembre, le demi-pensionnaire entrera au Collège entre 7 h et 7 h ½ du matin et retournera chez lui à 6 h ½ de l'après-midi. Pendant les mois de Juin, de Juillet et d'Août son entrée sera entre 7 h ½ et 8 h du matin et il sortira à 5 h de l'après-midi.

5°. Le véhicule du collège, avec la présence d'un Père ou d'un responsable, portera le demi-pensionnaire de chez lui au collège et du collège à chez lui, et pour ce service on encaissera trente-cinq pesos par mois.

6°. Le demi-pensionnaire a besoin d'une serviette de table avec le numéro d'ordre qu'indiquera M. le Directeur à chaque demi-pensionnaire.

7°. L'externe se conformera aux conditions des internes présentées aux paragraphes 1, 2 et 5, et s'il veut [utiliser] le véhicule il paiera cinquante pesos par mois.

8°. La mensualité pour l'externe qui fréquente les classes primaires est de cinquante pesos monnaie courante, et de quatre-vingts pesos s'il fréquente les classes d'études préparatoires.

9°. Le demi-pensionnaire et l'externe doivent assister aux cérémonies religieuses du collège qui seront célébrées les jours des Dimanches et des fêtes d'obligation.

10°. Le demi-pensionnaire et l'externe doivent observer le Règlement du collège pendant les heures où ils resteraient dans l'Etablissement.

AVIS DIVERS.

1°. Aucune sortie n'est permise aux internes, excepté le jour de la fête patronale de leurs parents ou de leurs tuteurs, ou pour cause de maladie de ceux-ci ou de ceux-là, ainsi que le premier jeudi du mois, quand au cours du mois précédent on s'est bien conduit.

2°. C'est seulement le jeudi et le dimanche de chaque semaine que sont permises les visites aux élèves, de 1 h à 3 h de l'après-midi.

3°. Tous les mois, les parents, les tuteurs ou les correspondants auront un bulletin de l'interne, du demi-pensionnaire ou de l'externe, qui les informera minutieusement de la conduite de ces élèves.

4°. Pendant les mois de vacances on permettra la sortie des internes pour la durée que leurs parents, leurs tuteurs ou leurs correspondants désireraient.

5°. Pour les élèves qui resteraient au Collège durant les vacances, outre les exercices de gymnastique, la musique vocale et [la musique] instrumentale, les promenades et les autres exercices agréables pour développer les facultés physiques, morales et intellectuelles des jeunes, il y aura une classe quotidienne pour les faire progresser dans leurs études.

6°. Les demandes pour être admis au Collège seront adressées à monsieur le Directeur du « Collège San Nicolás » D[octeu]r D. Joseph Fagnano, à monsieur le D[octeu]r D. Jean Cagliero ou à monsieur le D[octeu]r D. Pierre-B[aptiste] Ceccarelli, Curé-Doyen de San Nicolás.

San Nicolás, Janvier 1877.

JOSEPH FAGNANO
Directeur.

Traduction du Document 22 de la page 659 :

R[évérend] *P*[ère], *que je considère avec un respect particulier*,

Depuis le moment où votre Révérence passa avec ses confrères par cette ville et où nous sûmes, à travers la conversation que Vous eûtes avec mon frère M. le Curé de la Paroisse Mère, que sera réalisable l'établissement des P[ères] Salésiens dans cette République de l'Uruguay, nous nous sommes empressés de faire les démarches pour que cette possibilité se transforme en réalité.

A cela nous ont poussés les excellents antécédents que nous connaissons au sujet de la Congrégation à laquelle V[otre] R[évérence] appartient, unis au désir de répondre à un besoin très urgent et sérieux qui existe dans cette République. Je veux parler de l'éducation de la Jeunesse.

En vérité il est grand le besoin de la fondation de Collèges qui, tout en fournissant à la jeunesse une éducation solide et complète selon les différentes carrières vers lesquelles elle s'orienterait, la formeraient à la vertu au moyen de l'enseignement et de la pratique des devoirs catholiques.

Il existe dans le Département de Montevideo, à un quart d'heure de distance en chemin de fer, au centre d'un quartier neuf et vraiment prometteur pour l'avenir, un bâtiment construit exprès pour un Collège, avec une Eglise publique associée au même Collège. Les propriétaires de ce Collège, voulant en faire un établissement pour une éducation solide et catholique, désireraient voir la Congrégation des P[ères] Salésiens accepter la donation, que, sous de très bonnes conditions, ils font de l'établissement et de terrains situés dans le même quartier.

Je m'abstiens de vanter exagérément à V[otre] R[évérence] le grand bien que la jeunesse de ce pays retirerait de l'établissement des P[ères] Salésiens, qui, j'en suis persuadé, seraient vite appelés à s'établir en d'autres endroits.

Mgr l'Evêque, Vicaire Apostolique de cette République, dont je suis le secrétaire, s'intéresse vivement à ce que se réalise ce projet et me charge de dire à V[otre] R[évérence] que non seulement il verrait avec beaucoup de plaisir l'établissement des P[ères] Salésiens et la propagation [de leur œuvre] dans cette République, mais aussi que pour sa part il leur accorderait toute la protection qui lui serait possible.

Je pense que V[otre] R[évérence] est très surchargée d'affaires, toutefois au nom du bien de la jeunesse catholique de cette République et dans le désir d'éviter qu'à force de différer un projet qui est si bien ne se perde, j'ose demander à V[otre] R[évérence] qu'en faisant une petite parenthèse dans vos occupations Vous veniez le plus vite qu'il Vous sera possible à Montevideo afin de Vous informer de tout, de voir les lieux et le bâtiment et de résoudre ce que Vous jugeriez opportun.

D'après ce que je comprends, V[otre] R[évérence] doit passer par ici dans quelques mois, mais je crois que votre présence dans cette ville serait opportune auparavant, car actuellement on pourrait obtenir des avantages que peut-être on ne décrocherait pas après, et d'autre part différer, je crois, ferait rater une fondation si utile pour le pays et tellement importante pour le bien de la Religion.

Que V[otre] R[évérence] veuille accepter les expressions de ma particulière considération et donne des ordres à celui [qui est] s[on] s[ûr] s[erviteur].

Montevideo, 7 *Janvier* 1876. RAPHAËL YEREGUI.

R[évérend] *P*[ère] *Jean Cagliero, Supérieur des P*[ères] *Salésiens à S*[an] *Nicolás de los Arroyos.*

R[évérend] *P*[ère],

J'ai reçu votre [lettre] appréciée, datée du 22 janvier d[ernie]r, dans laquelle Vous me donnez l'agréable nouvelle que vous acceptez l'invitation en vue de l'établissement des P[ères] Salésiens dans ce Vicariat.

L'établissement qu'on offre en donation est un collège, ayant une église publique, construit dans le [quartier] Villa Colón, à la distance d'un quart d'heure en chemin de fer depuis Montevideo. L'emplacement est excellent.

Il devient nécessaire que V[otre] R[évérence] prenne la peine de venir à Montevideo le plus vite possible, pour discuter avec les personnes inté-

ressées dans cette donation ; car les M[essieu]rs qui interviennent dans cette affaire sont très bien disposés.

Il ne m'a pas été possible de Vous écrire avant, d'autant qu'il y avait la nécessité d'aplanir quelques difficultés qui se trouvaient sur le chemin.

Sans plus, je me redis de V[otre] R[évérence] [le] s[ûr] s[erviteur].

Montevideo, 24 *Février* 1876.

RAPHAËL YEREGUI.

Traduction du Document 28 de la page 666 :

Rév[éren]*d P*[ère] *Jean Cagliero, Buenos Aires,*
Mon [cher] *ami,*

Dans l'espoir de pouvoir Vous donner de bonnes nouvelles au sujet des billets de transport maritime, je ne Vous ai pas écrit plus tôt ; mais aujourd'hui je reçois votre [lettre] appréciée : je dois donc Vous répondre.

Récemment, au début de la semaine dernière, je sus par M. Fynn qu'il n'était possible de régler la question des billets de transport maritime ni avec la Compagnie Française, ni avec celle de Lavarello. En tenant compte de cela, j'ai effectué de nouvelles démarches auprès de M. le Gouverneur, qui m'a promis de régler la question ou de contribuer avec une certaine somme pour les billets de transport maritime. Peut-être qu'aujourd'hui j'obtiendrais la réponse définitive.

Comme V[otre] R[évérence] le comprend, on ne doit pas dédaigner la coopération du Gouverneur dans cette affaire, principalement dans les circonstances critiques actuelles.

Même si j'ai fait encore peu de choses en ce qui concerne la préparation des éléments nécessaires pour l'installation du Collège, je crois toutefois qu'il convient de régler avant tout la question des billets de transport maritime.

Loin de me décourager ces contretemps m'encouragent, c'est pourquoi je comprends, comme je l'ai dit auparavant, que cette Œuvre est celle de Dieu et, par conséquent, il est bon qu'elle soit marquée du sceau des difficultés.

Je crois que le voyage de M. Buxarco sera au cours de ce mois-ci, mais il m'a dit qu'il ignore le jour, puisque, après avoir terminé quelques affaires qui le retiennent, il profitera du départ du premier navire pour s'en aller. Vous pouvez m'envoyer les lettres dont Vous me parlez, car il est bon qu'il les ait. Si, aujourd'hui, j'apprends quel-

que chose de définitif au sujet des billets de transport maritime, je Vous le communiquerai immédiatement. Je me recommande à vos prières

Montevideo, 2 *Octobre* 1876.

RAPHAËL YEREGUI.

Rév[éren]*d P*[ère] *Jean Cagliero, Buenos Aires,*
Mon [cher] *ami,*

C'est à un moment opportun que j'ai reçu votre [lettre] appréciée, datée du 6 de ce mois.

En réponse, je Vous dirai qu'à la date d'aujourd'hui j'écris au P. Bosco en lui envoyant le Bulletin par lequel l'agent des navires du Pacifique à Montevideo passe l'ordre à l'agent de Bordeaux, pour qu'il donne dix billets de transport maritime de première dans l'un des navires qui partent de là-bas pour ici.

Il est suffisant ensuite que le P. Bosco se mette en communication avec ledit agent afin de connaître le jour où les P[ères] doivent partir de Bordeaux. Les billets de transport maritime sont établis au nom du P. Bosco.

En même temps je lui adresse un chèque de 1 530 francs pour les frais de voyage de Turin à Bordeaux. Je n'envoie pas davantage parce que je ne peux pas. Pour envoyer cette quantité j'ai *raclé les fonds de tiroirs*.

Actuellement nous nous occupons avec Don Félix Buxarco, D. Jean Jackson et M. Ingonville de régler le nécessaire pour l'installation. Je ne Vous promets pas de grandes choses, mais nous devons faire le possible pour que la machine tourne, car c'est notre mission.

Je vous avertirai du moment voulu pour nous envoyer le frère menuisier et l'autre [frère] qui l'aide.

Notre Gouverneur, M. Latorre, est la personne qui, avec la meilleure bonne volonté, m'a réglé la question des billets de transport maritime.

N'oubliez pas de régler définitivement le programme qu'il y a à imprimer. Veillez à faire tout le possible pour nous rendre prochainement visite afin de voir ce qu'il y a à faire à Colón.

N'omettez pas d'envoyer les lettres que doit emporter M. Buxarco.

Je terminerai en Vous faisant une demande désinvolte : Sur quelle somme mensuelle et durant combien de temps devrait-on compter pour soutenir et donner vie à une Ecole d'Arts et Métiers ?

Je ne possède rien de fait à ce sujet, mais je désire avoir quelques données.

Contrairement à mon habitude je me suis trop étendu dans cette lettre. Recommandez-moi dans vos prières et donnez des ordres à un s[erviteur] s[ûr] et a[ttentif].

Montevideo, 10 *Octobre* 1876.

RAPHAËL YEREGUI.

Traduction du Document 29 de la page 667 :

D[o]*n Jean Bosco, Supérieur général des Pères Salésiens,*

Très rév[éren]*d Père Général,*

J'eus le plaisir de recevoir la lettre de V[otre] très illustre R[évérence], datée du 27 Avril et je demeure très reconnaissant pour l'intérêt dont V[otre] très illustre R[évérence] fait preuve envers ma personne et en faveur du bien de cet Archidiocèse.

Je me suis beaucoup réjoui en apprenant la distinction par laquelle le Saint-Père a honoré D[o]n Jean [sic, = Joseph]-F[rançois] Benitez qui a tant fait et fait tellement pour le Collège de San Nicolás et aussi pour le titre de Camérier Secret conféré à M. Ceccarelli.

Je ne peux pas faire moins que de louer le zèle dont V[otre] très illustre R[évérence] fait preuve pour la conversion des infidèles de la Patagonie. La petitesse des resssources sur lesquelles nous comptons, d'autant plus maintenant que le Gouvernement ne nous donne pas les fonds qu'il avait l'habitude auparavant d'accorder, jointe à la grande distance qu'il y a de ces régions là-bas à cette Capitale ici, fait que nous ne pouvons pas nous occuper de ces Missions. Toutefois pendant l'été je pense faire la visite de la Paroisse de Patagones, située au Nord de la Patagonie et je pense emmener, pour qu'ils m'aident dans la Mission, le P[ère] Supérieur Don Jean Cagliero et quelque autre des Pères. Une fois là-bas nous verrons ce que l'on peut faire.

Chaque fois je suis très satisfait de vos Pères. On peut dire que, dans l'Eglise dont ils s'occupent en cette Ville, c'est chaque jour une Mission qui ne finit jamais ; tellement sont nombreuses les personnes qui affluent et si grande la fréquentation des Sacrements chez les adultes et les enfants, pour un grand nombre desquels il s'agit de Première Communion.

Je rends grâces à V[otre] très illustre R[évérence] pour les nouvelles qu'elle me donne du Saint-Père et nous nous réjouissons de sa santé [qui est] importante.

Que V[otre] très illustre R[évérence] veuille me recommander dans ses saints Sacrifices et ses prières, ainsi que cet Archidiocèse, et qu'elle donne des ordres [à son humble serviteur].

Buenos Aires, 1er *Juillet* 1876.

✠ FRÉDÉRIC, Archevêque de Buenos Aires.

Traduction du Document 30 de la page 668 :

Vive Jésus !

D[on] *Jean-Baptiste Bosco, Prêtre, Fondateur et Président de la Congrégation de l'Oratoire S*[aint]*-François de Sales.*

Mon très respectable et cher ami en Notre Seigneur Jésus Christ,

L'annonce que V[otre] S[eigneurie] me faisait depuis Rome le 22 Avril fut confirmée par votre [lettre] appréciée, datée du 1er Juillet à Turin ; [lettre] accompagnée du Bref apostolique de N[otre] Très Saint-Père le Pape Pie IX, si prompt à rendre honneur, si bienveillant et obligeant. Ces précieuses lettres furent reçues et lues le jour de l'Assomption au Collège Salésien de cette ville.

Je me suis senti tout confus en voyant ces éloges à mon égard qui vont bien au-delà de ce que je mérite : mais je ne peux pas faire moins que de remercier de toute mon âme Notre Grand Pontife pour cette particulière marque de sa paternelle bonté ; car il revigore mes efforts, jusqu'à me faire concevoir des espoirs que la situation de ce Pays n'autorise pas. Je dis cela au sujet des projets d'établir des maisons pour l'éducation des jeunes filles.

Nous comptons sur l'adorable providence de Dieu qui fait pleuvoir pour les justes et pour les pécheurs, et qui avec de faibles instruments réalise de grandes choses.

Ainsi nous voyons progresser merveilleusement les œuvres du collège, bien que les moyens soient limités.

Que Notre Seigneur protège V[otre] S[eigneurie] en vue de la prospérité de l'institut et du bien de l'Eglise, tandis que j'ai le plaisir de Vous saluer avec une affectueuse estime. [Que Votre Seigneurie puisse trouver en moi] s[on] s[ûr] s[erviteur].

Collège Salésien de San Nicolás de los Arroyos, 3 *Septembre* 1876.

JOSEPH-FRANÇOIS BENITEZ.

Traduction du Document 49 de la page 698 :

R[évéren]*d P*[ère] *Supérieur des P*[ères] *Salésiens*,

A l'arrivée des P[ères] Salésiens dans la Capitale qu'est Montevideo, ils m'ont remis la lettre de V[otre] R[évérence] dont ils étaient porteurs. J'adresse à V[otre] R[évérence] les plus affectueux remerciements pour les pensées que contient cette lettre et ayez l'assurance d'avoir rendu un service important à ce pays en ordonnant le départ de ces religieux, Fils de V[otre] R[évérence], afin qu'ils s'y établissent. La maison qu'ils possèdent est d'un avenir réconfortant : elle produira de précieux fruits, surtout du fait qu'elle a un éclat, qu'elle est honorée au plus haut degré par le nom de N[ot]re Très S[aint]-Père Pie IX. Ce nom, qui porte avec lui les bénédictions du Ciel, rendra plus assurés les résultats avantageux en faveur de la religion et de la société que, tous, nous espérons de cette Œuvre naissante. Je prie V[otre] R[évérence] d'avoir un souvenir pour moi devant Dieu.

13 *Janvier* 1877.

HYACINTHE Evêque de Megara
Vic[air]e Ap[ostoli]que.

TEXTES EN LATIN

Traduction du texte latin de la note (1) de la page 323 :

PERSONNAGES DU DRAME		ACTEURS
Khrémès, père de Callidore [rôle de vieillard, dans la comédie grecque]		Second Marchisio Elève de troisième
Callidore, fils de Khrémès [prénom qui évoque la beauté]		Albin Carmagnola Elève de seconde
Simon, tuteur de Callidore [ami de Khrémès]		Louis Figinio Elève de Philosophie
Toxilus, domestique		Joseph Caroglio Elève de troisième
Saturion, parasite [bouffon, amuseur public]		Charles Spattinio Elève de seconde
Mnèsilokhos	les fils de Saturion	Thomas Pentore Elève de troisième
Pamphilippe		Jacques Gresino Elève de seconde
Dordalus, laniste		Jean Alessio Elève de seconde.

L'invitation était exprimée sous la forme d'une épigraphe en ces termes :

VICTOIRE SUR LES FANTÔMES
OU
LE VAINQUEUR DES FANTÔMES
COMÉDIE DE ROSINI
ÉCRITE DANS LE STYLE DE PLAUTE
EST JOUÉE
PAR DES ÉLÈVES DU COLLÈGE SALÉSIEN
LE PREMIER JUIN
À DEUX HEURES DE L'APRÈS-MIDI
JE VOUS PRIE D'ASSISTER

J[ean] BOSCO Pr[être].

Traduction du Document 8 de la page 631 :

[Saint Jérôme] : *En ce lieu Adam, assure-t-on, aurait habité et serait mort. De là, le lieu où a été crucifié Notre Seigneur s'appelle Calvaire* [lieu du crâne], *parce que là-même aurait été enterré le Crâne du pre-*

mier homme. De la sorte, le second Adam, le sang du Christ étant tombé goutte à goutte de la croix, aurait lavé les péchés du premier Adam, du propagateur de la race humaine qui gisait au-dessous.

[Jn 3,14] : *Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut que le Fils de l'homme soit élevé.*

[Lc 23,34] : *Jésus, quant à lui, disait : Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font. —*

[Saint Thomas] : *Si les persécuteurs du Christ le reconnurent, et si le péché de ceux qui crucifièrent le Christ fut très grave.*

[Jn 15,22] : *Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas adressé la parole, ils n'auraient pas de péché ; mais à présent, leur péché est sans excuse.*

[Bède le Vénérable] : *Il prie pour ceux qui ne surent pas ce qu'ils faisaient, ayant du zèle pour Dieu, mais n'étant pas bien informés. Fut beaucoup plus excusable le péché des Gentils, par la main desquels il fut crucifié.*

[Saint Thomas] : *Le Mot* [aujourd'hui] *du Seigneur au bon larron est à entendre non du Paradis terrestre et corporel, mais du Paradis spirituel, où se trouvent tous ceux qui jouissent de la gloire divine. Aussi le bon larron, en ce qui concerne le lieu, est-il descendu aux enfers avec le Christ, afin d'être avec lui, ainsi qu'il lui avait été promis : "Tu seras avec moi dans le Paradis." Toutefois, en ce qui regarde la récompense, il fut au Paradis, car il jouissait là de la divinité du Christ, comme les autres Saints.*

[Saint Bernardin] : *Qui est disciple du Christ, est également Fils de la Vierge.*

[Mt 27,46] : *Et vers la neuvième heure Jésus clama en un grand cri : Eli, Eli, lema sabachtani ?*

[Cité par Benoît XIV] : *Père, entre tes mains je remets mon esprit.*

[Saint Grégoire de Nazianze] : *Ce que jadis il a accepté, jamais il ne l'a abandonné.*

[Saint Léon] : Sermon *Sur la Passion du S*[eigneur].

[Jn 19,28-29] : *Après quoi, sachant que dès lors tout était achevé, pour que l'Ecriture soit accomplie jusqu'au bout, Jésus dit : J'ai soif. Il y avait là une cruche remplie de vinaigre. On fixa une éponge imbibée de ce vinaigre au bout d'une branche d'hysope et on l'approcha de sa bouche.*

[Nicolas de Lire] : *Il avait tant souffert et versé tant de sang que son corps était desséché et brûlé par la fièvre, et c'est pourquoi il avait soif au-delà de toute mesure.*

[Saint Augustin] : *Il a soif de votre joie profonde.*

[Saint Grégoire de Nazianze] : *Dieu a soif qu'on ait soif de Lui.* [...] *J'ai soif ; il a soif des plus grandes souffrances.*

[Jn 19,30] : *Dès qu'il eut pris le vinaigre, Jésus dit : Tout est achevé.*

[Saint Léon] : *Les Ecritures sont accomplies, il n'y a plus de raisons pour que j'attende la démence du peuple en furie : il ne manque rien à ce que j'ai prédit de souffrir* (Sermon *sur la Passion*).

[David] : *Ils ont mis du poison dans ma nourriture ; quand j'ai soif, ils me font boire du vinaigre.*

[Lc 23,46] : *Jésus poussa un grand cri ; il dit : Père entre tes mains je remets mon esprit. Et, sur ces mots, il expira.*

[Le Prophète] : *Il fut immolé, parce que lui-même le voulut.*

[Saint Bonaventure] : *Offrant avec un grand cri et dans les larmes.*

[Cardinal Ugone] : *La vérité de son humanité et la force de sa divinité sont montrées.*

[Saint Athanase] : *Dans ce cri il nous confie tous au Père.*

[Saint Thomas] : *Si la douleur de la Passion du Christ fut supérieure à toutes les douleurs.*

[Prédiction des douleurs de Jésus] : *De la plante du pied jusqu'au sommet de la tête il n'y a en lui rien de sain.*

[Mc 15,33] : *A midi, il y eut des ténèbres sur toute la terre.*

[Lc 23,45] : *Et le soleil devint obscur.*

[Mt 27,45] : *A partir de midi, il y eut des ténèbres sur toute la terre jusqu'à trois heures.*

[Lc 23,44] : *Et il y eut des ténèbres sur toute la terre.*

[Saint Denis l'Aréopagite] : *Ou le Dieu de la nature souffre, ou la machine de l'univers sera bientôt détruite.*

[Phlégon] : *Au cours de la quatrième année de la deux cent deuxième Olympiade, il arriva une éclipse de soleil très grande et très étonnante entre toutes celles qui s'étaient produites avant elle. Vers la sixième heure, le jour se changea tellement en une nuit ténébreuse que les étoiles furent vues au firmament et qu'en Bithynie un tremblement de terre renversa beaucoup de bâtiments de la ville de Nicée.*

[Mt 27,45] : *Il y eut des ténèbres sur toute la terre.*

[Mt 27,51a] : *Et voici que le voile du sanctuaire se déchira en deux du haut en bas.*

[Mt 27,51b-53] : *La terre trembla, les rochers se fendirent ; les tombeaux s'ouvrirent, les corps de nombreux saints défunts ressuscitèrent : sortis des tombeaux, après sa résurrection, ils entrèrent dans la ville sainte et apparurent à un grand nombre de gens.*

[La gloire dans le Ciel] : *Qui veut se réjouir avec le Christ, doit souffrir avec le Christ.*

[Prière de Carême] : *Afin que nous soyons comptés parmi les membres de Celui au corps et au sang de qui nous communions.*

[Dernière citation] : *Qui ne rassemble pas avec moi disperse.*

Traduction du Document 11 de la page 646 :

Jean Bosco, Prêtre, humblement prosterné aux pieds de Votre Sainteté, s'exprime au nom de la Congrégation Salésienne.

Votre Sainteté, Très bienheureux Père, daignait le Ier octobre 1875 déclarer que toutes les maisons de la Congrégation sont exemptes de juridiction et de visite des Ordinaires quant à la discipline et à l'administration matériel-

le. Pour que cela puisse être appliqué licitement et sans anxiété, d'autres privilèges sont humblement demandés, qui sont jugés à même de rendre un très important service à la plus grande gloire de Dieu et dont bénéficient la Congrégation de la Mission, les Passionnistes, les Rédemptoristes, les Oblats de la B[ienheureuse] V[ierge] M[arie] et, en général, les autres religieux et les autres membres des Congrégations Ecclésiastiques. Voici ceux qui sont principaux et avant tout nécessaires :

I. Que les Supérieurs d'une maison de la Congrégation puissent exercer toutes les fonctions Paroissiales envers tous les habitants de la maison. Et par suite que tous les Prêtres Salésiens, déjà approuvés pour entendre les Confessions Sacramentelles dans un Diocèse, puissent sur seule députation du Supérieur recevoir les Confessions des confrères et des autres personnes constituant la famille [de la maison]. Que ces mêmes Confesseurs puissent absoudre les confrères en voyage avec eux, même en dehors du Diocèse où se trouve la maison, en particulier lorsqu'ils se rendent vers les Missions à l'étranger.

S[aint] Pie V dans la Bulle *Ad immarcescibilem*, Benoît XIV dans le Bref du 24 Mai 1741, Clément XIV dans le Bref *Supremi Apostolatus* en faveur des Passionnistes.

II. En raison des circonstances et du grand manque de Prêtres, principalement de ceux qui seraient à envoyer vers les Missions à l'étranger, que les Jeunes abbés Salésiens, pourvu qu'ils répondent aux exigences nécessaires, puissent recevoir en dehors des moments fixés par les saints Canons les Ordres tant mineurs que majeurs, étant en outre sauvegardé ce qui concerne les intervalles, dont la distribution reviendra toujours à l'Evêque qui confère le sacrement de l'Ordre.

Grégoire XIII dans le Bref *Plura inter* ; enfin en faveur de la Congr[égation] de la Mission Pie IX (que Dieu le garde sain et sauf très longtemps) dans le Bref *Religiosas familias* du 13 Mai 1859.

De l'audience de Sa Sainteté du 21 *avril* 1876 : *Sa Saint*[eté] *consentit avec bienveillance aux prières, en dérogeant même aux rescrits et aux décisions d'annulation qui diraient le contraire et il ne donna des ordres que pour la durée, afin que pour les facultés demandées ci-dessus, elle soit réduite quant à celles qui sont à mettre en pratique en Italie à trois ans et quant aux autres* [qui sont à mettre en pratique] *en dehors de l'Italie à cinq ans.*

Enée Sbarretti, Secrétaire de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers.

Traduction du Document 15 de la page 651 :

Par cette lettre, ad[ressée à Votre] Rév[éren]d[e] S[eigneurie], nous accordons au Prêtre Jean Bosco, Supérieur de la Congr[égation] de S[aint] François de Sales

de Turin, et au Prêtre qui devrait être délégué par lui, à condition d'être membre profès de sa Congrégation, la faculté d'accueillir dans l'Eglise Catholique Guillaume Hadson né à Londres le 18 Juin 1855 de parents protestants et élevé dans la secte des protestants : après qu'aient eu lieu la confession de ses péchés, l'abjuration des erreurs, le Baptême sous condition conféré sans cérémonies, on devra alors lui donner l'absolution sacramentelle.

Cependant que de tout cela soit envoyée à Nos Services Diocésains une preuve écrite signée par le Prêtre qui accueille ce jeune dans l'Eglise et signée aussi par D. Jean Bosco ou son Délégué.

Don[né] *à Turin, le* 4 *Juin* 1876.

✠ LAURENT Arc[hevê]que.
A. ALASIA Secr[étai]re.

Traduction du Document 21 de la page 659 :

De l'Audience de S[a] *S*[ainteté] — Le 6 Juillet 1876.

Sa Sainteté Pie IX, N[otre] S[ouverain] P[ontife] par la Divine Providence, ayant reçu le rapport du soussigné Cardinal Préfet de la S[acrée] C[ongrégation] pour la Propagation de la Foi et donnant son assentiment aux prières du Rév[érend] D. Bosco, Supérieur de l'Institut de l'Oratoire S[aint]-François de Sales établi à Turin en faveur des Missions à l'étranger, a accordé avec bienveillance à cette même personne la faculté de fonder un autre Noviciat de l'Institut susnommé dans la République Argentine, avec cependant le consentement de l'Ordinaire Diocésain du lieu, pourvu qu'en cet endroit soit exercée une observation régulière, qu'il y ait une famille religieuse suffisante pour que puisse être obtenue cette observation des Novices, ou cette mise à l'épreuve, qui est nécessaire pour discerner leur vocation, et avec cette loi demandant que l'emplacement assigné au Noviciat susdit soit séparé et distinct de la partie du Couvent où vivent les profès, étant observés les autres points qu'il faut observer selon le droit.

Donné à Rome au Siège de la Révérende S[acrée] *C*[ongrégation] *le jour et l'année indiqués ci-dessus.*

A titre totalement gratuit.

A. *Card*[inal] FRANCHI, *Préfet.*

Traduction du Document 23 de la page 661 :

Excellence,

Homme inconnu qui est sur le point de s'adresser à vous, très remarquable guide, je dois vous demander une grâce et vous supplier d'accepter avec clémence ce que je viens vous dire et de lui porter attention avec patience. Apprenez donc ceci : il a été accompli par la Divine Providence que des

religieux, qui portent le nom de Salésiens, vinrent en République Argentine, pour prêcher l'Evangile du Christ. Un court temps s'est écoulé depuis leur arrivée et, avec l'aide de Dieu, cinq maisons ou internats pour l'éducation Chrétienne d'adolescents furents ouverts. Là ce sont surtout des jeunes d'une plus grande pauvreté qui sont accueillis, nourris et conduits de différentes manières vers des études littéraires ou artistiques plus raffinées.

A présent ces missionnaires ont principalement à cœur de faire l'essai d'annoncer l'Evangile parmi les Patagons et les Sauvages ou [Indigènes habitant les] Pampas.

Montevideo, Buenos Aires, San Nicolás de los Arroyos, Dolores voient déjà les Internats Salésiens. L'évangélisation effectuée au moyen d'internats apparaît une voie sûre et très avantageuse en faveur des jeunes laissés à l'abandon : c'est cette évangélisation, si cela vous convient, que je voudrais tenter dans les régions Occidentales des Patagons. De ce projet de mon âme j'ai déjà parlé avec Notre Très clément et Très bienveillant Pontife Pie IX, qui de tout cœur accorde louange et recommandation à l'affaire, mais avant tout votre conseil ainsi que votre jugement nous sont nécessaires. En effet, comme votre Diocèse est situé dans les régions méridionales extrêmes de la République du Chili, c'est vous qui êtes le plus capable de juger de l'opportunité de l'affaire.

C'est pourquoi, humblement, je vous supplie dans le Seigneur de me dire :

1° Si la réussite d'une affaire de ce genre semble probable et opportune. Au cas où votre réponse serait affirmative, ajoutez en quel endroit il faut ouvrir ces internats.

2° Si le Gouvernement ou l'autorité de la République du Chili donnerait son approbation à cette œuvre, et, au besoin, apporterait aussi son aide. Semblablement, dans ce cas, je vous prie d'exposer ces questions à l'autorité et de solliciter un concours de sa part.

3° Quelle est donc dans la République la langue commune et quel langage de conversation, de préférence aux autres, vous désirez que l'on emploie avec vous. De plus, pour que vous connaissiez quelque peu la situation, je dirais : Je suis le Supérieur Général, bien qu'indigne, de la Congrégation Salésienne, qui est approuvée par l'Eglise quoique Congrégation à vœux simples. Dieu nous a confié plusieurs maisons, plusieurs Eglises et internats en Italie et ailleurs.

Si, vous, en agissant envers moi d'un cœur indulgent, vous jugez que notre projet doit être mis en œuvre, dites-le-moi, je vous en prie, et de mon côté j'exposerai tout au Pontife Romain ; ensuite, j'annoncerai tout ce qui serait nécessaire. Nous tous ici, nous prions le Dieu Très bon et Très grand pour vous et pour le Diocèse que Dieu vous a confié pour le diriger. Quant à vous, conduit par l'amour de Jésus Christ Notre Seigneur, daignez accorder votre Sainte bénédiction à moi-même et à mes fils. Au revoir.

Turin, en Italie
Le 29 Juillet 1876.

Votre humble serviteur
JEAN BOSCO Prêtre.

P.S. — Au cas où l'on aurait à me répondre, que la lettre soit envoyée :
Au Pr[être] J[ean] Bosco.
Italie, Turin.

Traduction du Document 24 de la page 662 :

Dans cette lettre qu'à présent je vous envoie, Révérendissime Père,
D'une terre lointaine recevez ces mots écrits de ma main.

A Don Jean-Baptiste Bosco, salutation dans le Christ Jésus.

De nouveau, que vous vous portiez bien, je le souhaite à cause de l'amour de vos fils, qui se souviennent de vous sur les rives du Fleuve de l'Argentine et sur lesquels, nous le savons, descend la rosée de la grâce céleste.

J'ai appris que vous aviez reçu avec une grande estime ma lettre de décembre dernier : quoique, à ce qu'il me semble, elle était loin de quelque mérite et c'est seulement sa sincérité qui était acceptable.

C'est avec une très grande reconnaissance que j'accepte le souhait que vous formez pour que nous nous voyions et nous nous parlions en notre voyage ici-bas. Avec la protection de Dieu, c'est certes possible : mais, si notre espoir devait être transféré après la mort, ma préférence serait de m'attacher à vos souliers comme au manteau d'Elie.

Vous aurez ume image de votre serviteur né en l'année MDCCXCVII, le XXIX Janvier. La promesse d'un photographe accomplira ce qui est annoncé.

Que Dieu ait pitié de nous et nous bénisse.

Buenos Aires, aux Nones d'Avril MDCCCLXXVI.

JOSEPH-FRANÇOIS BENITEZ.

Traduction du Document 25 de la page 663 :

Joseph-Marie Sciandra, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège Apostolique, Evêque d'Acqui, etc.

A cette époque de très grande misère, où il est fait obstacle à la profession des conseils évangéliques par des moyens aussi bien impies qu'innombrables, et où l'éducation chrétienne elle-même des jeunes filles et des adolescentes est ou bien tout à fait négligée ou bien criminellement anéantie, il ne pouvait nous être présenté rien de plus totalement souhaitable et agréable que l'érection dans ce Diocèse d'une Maison religieuse, qui ouvrirait ses portes à des jeunes filles appelées à être données à Dieu, et par l'œuvre de laquelle on s'occuperait de l'éducation chrétienne des jeunes filles du peuple.

C'est pourquoi, dès que nous avons été informé du projet conçu par le Très Révérend D. Jean Bosco, Prêtre de Turin, Supérieur de la Pieuse Société Salésienne, de fonder, n'est-ce pas ? dans ce Diocèse, à Mornese, la Congrégation des Filles de Marie-Auxiliatrice, dans le but que se regrouperaient en elle toutes ces jeunes filles qui se proposeraient aussi bien de s'occuper de leur perfection spirituelle personnelle que de favoriser le salut de leurs proches, surtout en éduquant chrétiennement les jeunes filles du peuple[,] Nous, bien volontiers, nous avons approuvé ad experimentum [pour mise à l'es-

sai] les Constitutions de l'Institut naissant, selon lesquelles il serait dirigé, et nous l'avons rehaussé de grâces et de faveurs.

Puisqu'en vérité, un tel Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, avec l'aide de Dieu et sous la règle de vie des Constitutions mentionnées précédemment, s'est déjà développé de façon heureuse, au point qu'il soit enrichi de cent cinquante jeunes filles inscrites sur ses listes ou bien sur le point d'être prochainement inscrites, et qu'en outre la Maison des Filles de Marie-Auxiliatrice fasse fonctionner un atelier pour les jeunes filles du peuple en vue de leur formation comme aussi en vue de leur instruction dans la doctrine du Christ, ou encore que les classes elles-mêmes de jeunes filles de la commune de Mornese sous l'enseignement des Filles de Marie-Auxiliatrice prennent de l'ampleur et fleurissent de jour en jour ; pour ces raisons, afin que ce nouveau et, du moins à notre jugement, très utile Institut soit développé d'une meilleure façon, Nous approuvons et ratifions, par ce courrier, d'une manière plus ferme et plus stable, ses Constitutions, qui nous ont été présentées voici longtemps et de nouveau soumises, en tant qu'elles sont capables de procurer et d'accroître la gloire de Dieu et le salut des âmes : nous le faisons en nous appuyant sur le pouvoir que donne la pratique en vigueur à laquelle a conduit le but de permettre que soient commencées les Congrégations afin de les mettre à l'essai avant qu'elles ne soient soumises au jugement du Saint-Siège, et qu'elles ne soient définitivement établies par ce pouvoir suprême avec leurs règles.

Mais pendant que nous faisons cela, nous voulons cependant que soit clairement réservé à Nous et à Nos Successeurs le pouvoir, n'est-ce pas ? de modifier, où et toutes les fois que cela semblera utile, les Constitutions elles-mêmes, que pour le moment Nous approuvons et ratifions.

Il reste maintenant à dire que nous recommandons la Congrégation des Filles de Marie-Auxiliatrice et chacune des personnes qui en sont les membres à la bienveillance paternelle et à la charité de tous les Evêques, dans le Diocèse desquels ou bien elles œuvrent déjà, ou bien elles sont sur le point d'œuvrer à l'avenir.

Le présent Décret, joint aux Constitutions susdites et ratifiées par ce courrier, sera conservé dans les Services diocésains de notre Evêché.

Donné à Acqui le 23 *janvier* 1876.

✠ JOSEPH-MARIE Ev[êq]ue
FRANÇOIS BERTA Pr[être], Secr[étaire].

Traduction du Document 26 de la page 664 :

Ayant examiné un mémoire, que Nous a envoyé, le 22 de ce mois de Mars, le très Rév[éren]d Prêtre Jean-Baptiste Bosco, Notre Diocésain, Fondateur et Directeur de la Congrégation Salésienne, [document] que nous ordonnons de conserver dans les Archives de Nos Services diocésains, dans lequel il nous est demandé en se remettant à Notre bon plaisir ceci : que dans cette ville, dans la partie du Faubourg de la Doire, qui est appelée Valdocco, non loin de la maison dans laquelle a son siège la susdite Congrégation Salésienne, soient

ouvertes des Classes pour les jeunes filles de ces lieux et qu'elles soient confiées au soin des dames religieuses appelées Filles de S[ainte] Marie Auxiliatrice, dont la maison principale est à Mornese dans le Diocèse d'Acqui ; même si au sujet de ces dames religieuses, dont la fondation remonte à l'année mille huit cent soixante-douze, Nous n'avons jusqu'à présent reçu aucune information certaine, toutefois, faisant confiance dans la singulière prudence, par laquelle se distingue le Très excell[ent] et Très rév[érend] Mgr Joseph Sciandra, Evêque d'Acqui, qui accorda son consentement à la fondation de la Congrégation de ces dames religieuses, dans Son Diocèse, et leur donna des signes non douteux de sa protection, Nous donnons aussi un consentement à ceci : que les Classes susdites dans le lieu susdit soient confiées à ces dames religieuses ; et nous leur donnons Notre Bénédiction, pour que réellement et avec un fruit très abondant elles entreprennent et accomplissent leur œuvre pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Mais, Nous, nous déclarons par ce courrier ne pas approuver encore la susdite Congrégation dans notre Diocèse et ne pas être sur le point de l'approuver jusqu'au moment où, à la suite d'un essai suffisant, Nous-même, nous aurions soigneusement examiné ce qu'il faut décider dans le Seigneur en cette affaire.

Mais nous accordons au très Rév[éren]d Directeur de la Congrégation Salésienne, qu'il soit permis à lui-même de décider, pour recevoir les Confessions de ces dames religieuses, lesquels des Prêtres profès de Sa Congrégation sont les plus capables, selon son jugement personnel réfléchi dans le Seigneur.

Turin, le ... Mars 1876.

✠ LAURENT *A*[r]chevêque.

Chan[oi]ne CAVIASSI, *Pro-Chancelier.*

Traduction du Document 33 de la page 673 :

A — *Un bon nombre de ceux qui s'étaient adonnés à la magie firent un tas de leurs livres et les brûlèrent en présence de tous* (Ac 19,19).

B — *En compagnie des bons tu seras bon, en compagnie du dépravé tu seras dépravé* ([cf.] Ps 18,27).

C — *Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs* ([citation du poète Ménandre par Saint Paul] en 1 Co 15,33).

D — *Mon fils, ne gaspille pas le temps, et le temps te conservera* ([adaptation quelque peu large de] Si 4,20).

E — *L'oisiveté enseigne tous les mauvais tours* (Si 33,29).

F — *La sagesse commence avec la crainte du Seigneur* (Ps 111,10).

G — *L'orgueil est à l'origine de tout péché* (Si 10,13).

H — *Ils sont insensés, tous ces hommes qui en sont venus à ignorer Dieu* (Sg 13,1).

I — *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* (Jn 6,54).

J — *Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent* (Lc 11,28).
K — *Sans le sacrifice de la Messe nous aurions été exterminés par Dieu comme l'ont été Sodome et Gomorrhe* (Rodriguez).
L — *Nous devons lire de bon gré des livres religieux d'un niveau simple, et de la même façon aussi des ouvrages profonds d'un niveau élevé* ([Thomas a] Kemp[is], Imit[ation de Jésus] Christ).
M — *Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube* (Ps 63,2).
N — *Que la prière du soir monte vers toi, Seigneur, et que descende sur nous ta miséricorde* (Une des expressions de la prière de l'Eglise).
O — *Le pays tout entier est désolé, parce qu'il n'est personne pour s'en soucier* (Jr 12,11).
P — *A force de méditer un feu flambera* ([cf.] Ps 39,4).

Traduction du Document 35 de la page 675 :

PIE IX, Souverain Pontife.

Cher Fils, [reçois mon] Salut et [ma] Bénédiction Apostolique. — Tu as eu soin de Nous exposer que tu avais dans tes vœux, pour le bien et l'intérêt spirituels surtout des personnes atteintes en ce domaine par un mal, que ce que nous avons accordé en faveur de la Maison principale de la Congrégation Salésienne, à savoir le privilège d'avoir un Oratoire privé avec la faculté d'y accomplir les Cérémonies religieuses, d'y administrer la Très sainte Eucharistie, nous voulions dans un geste d'Indulgence Apostolique l'étendre à toutes les Maisons de cette même Congrégation. Donc Nous, qui voulons être favorable aux vœux que tu exprimes de cette manière, et honorer d'une bienveillance particulière tous et chacun de ceux auxquels cette Lettre de Notre main veut apporter une aide, et qui, à cause seulement de tout cela, les absolvons, et estimons qu'ils seront absous, de n'importe quelles sentences d'excommunication et d'interdit, de n'importe quelles autres sentences, censures et peines Ecclésiastiques, de quelque manière ou pour quelque cause qu'elles aient été portées, si d'aventure ils les avaient encourues, Nous accordons pour toujours par Notre Autorité Apostolique, dans la teneur de cette lettre que, dans toutes et chacune des pieuses Maisons de la Congrégation Salésienne, existant en tout lieu selon les règles, il soit possible, librement et licitement, selon le jugement toutefois du Responsable de n'importe laquelle des Maisons susdites, d'ériger un Oratoire privé dans un local libéré de tous les usages domestiques, et dignement décoré, et, dans ce lieu équipé du mobilier sacré nécessaire à cela, de célébrer le Très saint Sacrifice de la Messe par l'entremise des Membres Prêtres de cette même Congrégation, ou par celle de Prêtres, approuvés selon les règles et partageant la vie des Membres Salésiens, Sacrifice qui sera valable en vue de

la satisfaction du précepte de l'Eglise aussi bien pour les religieux Salésiens que pour les autres personnes qui pour une raison quelconque ont un engagement dans ces mêmes pieuses Maisons et y vivent, chaque jour, et même pendant l'année les jours les plus Solennels, pourvu qu'il ne résulte de cette permission aucun préjudice pour le peuple Chrétien, au sujet de l'accomplissement du précepte de participer à la Messe les jours de fêtes, et que soient observées les autres choses qui sont prescrites d'après les rites sacrés, et aussi au cours de la célébration de ce même Sacrifice d'administrer à toutes les personnes susnommées la Très sainte Eucharistie, étant observé ce qui est à observer. Décrétant que cette Lettre de Notre main se présente, et sera, valide, stable et efficace, qu'elle atteint et obtient ses effets complets et entiers, qu'elle apporte avec le maximum de plénitude une aide dans tout ce qui y est dit et pour toute chose, qu'il faut juger et définir comme c'est dans cette lettre par l'entremise de n'importe lequel des Juges Ordinaires et même des Délégués chargés d'entendre les Affaires au Palais Apostolique, et qu'est nul et sans effet tout ce qui pourrait être tenté par quiconque, en vertu de n'importe quelle Autorité, en connaissance de cause ou par ignorance, contre cette lettre. Nonobstant tous ceux qui agiraient en sens contraire.

Donné à Rome, près de S[aint]-Pierre, sous l'Anneau du Pêcheur, en ce jour du XII Septembre MDCCCLXXVI, l'An trente et un de Notre Pontificat.

F. Card[inal] ASQUINI.

Traduction du Document 36 de la page 676 :

PIE IX, Souverain Pontife.

Cher Fils, [reçois mon] Salut et [ma] Bénédiction Apostolique. — Tu as eu soin de Nous exposer que tu as dans tes vœux que, dans chacune des Eglises qui dépendent de la Congrégation Salésienne, par les Membres Prêtres de cette même Congrégation puissent être accomplies les Cérémonies religieuses, administrée la Très sainte Eucharistie, comme aussi tenues les Réunions Sacrées et effectuée pour les adolescents la Catéchèse Chrétienne : et par conséquent de tout cela tu Nous as demandé avec insistance la permission Apostolique. Donc Nous, qui voulons être favorable aux vœux que tu exprimes de cette manière, et honorer d'une bienveillance particulière la Congrégation susdite, et qui, seulement à cause de tout cela, vous absolvons, et estimons que vous serez absous, toi ainsi que tous et chacun de ceux auxquels cette Lettre de Notre main veut apporter une aide, de n'importe quelles sentences d'excommunication et d'interdit, de n'importe quelles autres sentences, censures et peines Ecclésiastiques, de quelque manière ou pour quelque cause qu'elles aient été portées, si d'aventure elles

avaient été encourues, Nous accordons pour toujours par Notre Autorité Apostolique, dans la teneur de cette lettre, que, dans chacune des Eglises, chacun des Oratoires publics qui dépendent de la Congrégation Salésienne selon les règles et les lois et dès lors que ces mêmes lieux existent, les Membres de la Congrégation mentionnée approuvés selon les règles puissent librement et licitement, avec une totale validité et selon le jugement de leurs Responsables, étant observé ce qui est à observer d'après la discipline de l'Eglise, célébrer le Très saint Sacrifice de la Messe et administrer aux fidèles la Très sainte Eucharistie, prêcher la parole de Dieu et effectuer pour les adolescents la Catéchèse Chrétienne. En outre, par Notre Autorité Apostolique, avec la force de cette Lettre, Nous accordons pour toujours, et cela avec bienveillance, que, dans chacune des Eglises et chacun des Oratoires de la Congrégation Salésienne, pourvu qu'ils soient dignement décorés et équipés du mobilier sacré nécessaire à cela, étant observé ce qui est à observer, et sans le moindre préjudice pour les droits de la paroisse, il soit possible librement, et licitement, de conserver le Très auguste Sacrement de l'Eucharistie, et de le proposer solennellement à l'adoration des fidèles et de donner avec lui la bénédiction aux fidèles, le rituel étant observé.

Nous prescrivons toutefois que, devant le tabernacle dans lequel l'Auguste Sacrement est conservé selon l'habitude, une lampe soit continuellement allumée nuit et jour et que la clef de ce tabernacle reste toujours sous le contrôle du Sacristain pour être gardée fidèlement et scrupuleusement. Décrétant que cette Lettre de Notre main se présente, et sera, stable, valide et efficace, qu'elle atteint et obtient ses effets complets et entiers, qu'elle apporte avec le maximum de plénitude une aide dans tout ce qui y est dit et pour toute chose, qu'il faut juger et définir comme c'est dans cette lettre par l'entremise de n'importe lequel des Juges Ordinaires et même des Délégués chargés d'entendre les Affaires au Palais Apostolique, et qu'est nul et sans effet tout ce qui pourrait être tenté par quiconque, en vertu de n'importe quelle autorité, en connaissance de cause ou par ignorance, contre cette lettre. Nonobstant tous ceux qui agiraient en sens contraire.

Donné à Rome, près de S[aint]-Pierre, sous l'Anneau du Pêcheur, en ce jour du XII Septembre MDCCCLXXVI, l'An trente et un de Notre Pontificat.

F. Card[inal] ASQUINI.

Traduction du Document 38 de la page 678 :

Vendredi, le 28 *avril* 1876.

La décision de N[otre] *Très saint M*[aître] *le Pape Pie IX Nous ayant été confiée pour exécution, si ce qui est présenté est vrai, l'objet des prières est remis au jugement et à la conscience de ce même Suppliant avec les pouvoirs nécessaires et opportuns dans la ligne de ce qu'il a demandé plus haut.*

En foi de quoi

F[rère] P[rêcheur] JÉRÔME-PIE SACCHERI
Ord[re] *Prê*[cheur des dominicains]
du Secrétariat de la Cong[régation] *de l'Ind*[ex].

Emplacement du sceau.

Traduction du Document 52 de la page 707 :

I) A N. N. *

Mon fils,

Quiconque met la main à la charrue, puis regarde en arrière, n'est pas fait pour le Royaume de Dieu. Mais toi, veux-tu regarder en arrière ? Il n'en est pas du tout question. Poursuis dans la voie où tu t'es engagé ; demeure dans la vocation dans laquelle tu as été appelé. Observe nos constitutions, et mets-les en pratique avec diligence, et la grâce du Seigneur viendra en aide tous les jours de ta vie. Amen.

Prie pour moi. Porte-toi bien dans le Seigneur.

Turin, 29 *novembre* 1876.

Ton ami J. BOSCO Pr[être].

---

* D'après l' "Epistolario Ceria", il s'agirait du Jeune abbé Félix Toselli (non "Tosello" comme dans les anciens Annuaires) : mort à Frascati, après avoir perséveré dans sa vocation salésienne, le 15 mars 1918.

INDEX

PREFACE.		*page* 5
CHAPITRE I.	— En quels termes s'exprimait le Bienheureux Don Bosco au début de la nouvelle année.	9
CHAPITRE II.	— Deux rêves : les murmures ; trois morts.	40
CHAPITRE III.	— Les conférences de saint François.	52
CHAPITRE IV.	— Installation des Salésiens en Argentine.	95
CHAPITRE V.	— Voyage dans les collèges et retour à l'Oratoire.	113
CHAPITRE VI.	— Voyage du Bienheureux à Rome.	158
CHAPITRE VII.	— Pendant la neuvaine et la fête de la Très sainte [Vierge] Marie Auxiliatrice.	228
CHAPITRE VIII.	— Manières d'être et de parler du Bienheureux en certaines rencontres.	244
CHAPITRE IX.	— Missionnaires et missions.	259
CHAPITRE X.	— L'esprit de Mornese.	282
CHAPITRE XI.	— Préparatifs pour la deuxième expédition de Missionnaires.	299
CHAPITRE XII.	— Evénements de l'Oratoire depuis la retraite spirituelle jusqu'à la distribution finale des prix.	321
CHAPITRE XIII.	— Evénements de famille.	372
CHAPITRE XIV.	— Evénements des collèges.	406
CHAPITRE XV.	— Confrères défunts en 1876.	432
CHAPITRE XVI.	— La retraite spirituelle de Lanzo.	443
CHAPITRE XVII.	— Fondations proposées et fondations réalisées.	481
CHAPITRE XVIII.	— Départ de la deuxième expédition de Missionnaires.	509
CHAPITRE XIX.	— Harcèlement des journaux.	542
CHAPITRE XX.	— Début de l'année scolaire et fin de l'année civile.	554

Appendice de documents.

1. — Texte de Convention à Buenos Aires. *page* 615
2. — Premier programme de collège en Amérique. 617
3. — Lettre de M. Gazzolo à D. Bosco. 620
4. — Lettre de M. Gazzolo à D. Bosco. 622
5. — Mémorandum de D. Bosco au Ministre des Affaires Etrangères. 623
6. — Lettre du Card[inal] Antonelli à D. Bosco. 624
7. — Conférence de D. Bosco aux Salésiens. 625
8. — Conférence donnée par D. Bosco à l'Académie de l'Arcadie. 631
9. — Lettre de l'Archevêque de Turin au Pape. 642
10. — Mémorandum de D. Bosco au Card[inal] Franchi. 643
11. — Privilèges de l'*extra tempora* [en dehors des moments fixés]. 646
12. — Dispense des lettres testimoniales. 647
13. — Remise des distinctions honorifiques. 648
14. — Mgr Masnini à Mgr Gastaldi. 649
15. — Faculté de recevoir une abjuration. 651
16. — Lettre de l'ing[énieur] Antonelli à D. Bosco. 651
17. — Le temple israélite de Turin. 652
18. — Lettre en provenance du Chubut 653
19. — Lettre de D. Cagliero à M. Gazzolo. 656
20. — Bases d'une convention à Buenos Aires. 658
21. — Faculté d'ouvrir un Noviciat dans la Rép[ublique] Arg[entine]. 659
22. — Deux lettres de D[on] R[aphaël] Yeregui à Don Cagliero. 659
23. — Lettre de D. Bosco à l'Evêque de Concepción. 661
24. — Lettre de M. Benitez à D. Bosco. 662
25. — Approbation diocésaine des Constitutions pour les Filles de Marie-Auxiliatrice. 663
26. — Décret pour l'ouverture d'une maison des Filles de Marie-Auxiliatrice à Valdocco. 664
27. — Lettre à D. Bosco pour les affaires de Mornese. 665
28. — Deux autres lettres de D[on] R[aphaël] Yeregui à Don Cagliero. 666
29. — Lettre de l'Archevêque de Buenos Aires à D. Bosco. 667
30. — Lettre de M. Benitez à D. Bosco. 668
31. — Messe anniversaire à perpétuité pour Emmanuel Callori. 669
32. — Bons offices du Théologien Belasio. 670
33. — Les consignes pour les vacances. 673
34. — Distribution du raisin de D. Bosco. 675
35. — Extension de facultés déjà accordées. 675
36. — Facultés accordées pour les églises et les oratoires. 676

37. — Délégués à la révison des livres. *page* 677
38. — Autorisation de la lecture des livres interdits. 678
39. — Lettre de Mgr Ceccarelli à D. Bosco. 679
40. — Une question de droit canonique. 680
41. — Retraite spirituelle pour messieurs les professeurs et messieurs les instituteurs. 682
42. — Professions religieuses au cours de toute l'année 1876. 682
43. — Lettre de Mgr Fratejacci à D. Bosco. 684
44. — Pour Ariccia et Albano. 687
45. — Lettre de D. Daghero à D. Bosco. 691
46. — Lettre du card[inal] Bilio à D. Bosco. 692
47. — Lettre, déjà ancienne, d'un Capucin à D. Bosco à propos des Fils de l'Immaculée Conception ["Concettini"]. 693
48. — Lettre de D. Lasagna à D. Bosco. 695
49. — Lettre de Mgr Vera à D. Bosco. 698
50. — Messages de la population de Cassine. 698
51. — Lettre du card[inal] Simeoni à D. Bosco. 701
52. — Mélanges. 701

Tipolito: Istituto Salesiano Pio XI - Via Umbertide, 11 - 00181 Roma - Tel. 06.78.27.819
Finito di stampare: Luglio 2017